This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 346.1

Bound

MAY 1 5 1908

Harvard College Library

FROM

THE QUARTERLY JOURNAL
OF ECONOMICS

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE.

JUILLET 1907. T. CX. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-SIXIÈME

(CENT-DIXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1907

1316-42
~~312.110~~
BP346.1

POLYBIBLION

AUG 1907

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-SIXIÈME. — CX^e DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JUILLET

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (OSCAR SCHEPENS & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

DESCLÉE, LEFEBVRE et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

JOSÉ RUIZ y C^a (LIBRERIA GUTENBERG), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

ALPHONSE LECLAIRE, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1907

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUILLET 1907

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Ch. Arnaud (p. 5-14).

II. — ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, par M. J. Rambaud (p. 14-30).

III. — COMPTES-RENDUS.

Théologie. — H. del Val : Sacra Theologia dogmatica recentioribus Academiarum moribus accomodata (p. 30). — L. Choupin : Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège. Syllabus, Index, Saint Office, Galilée (p. 31). — F. Brunetière et P. de Labriolle : Saint Vincent de Lérins (p. 32). — G. Frémont : Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme. T. VII (p. 32). — H. Thurston : Étude historique sur le Chemin de la Croix ; trad. par A. Boudinon (p. 33).

Jurisprudence. — J. Rambaud : Le Droit criminel romain dans les Actes des martyrs (p. 33). — F. Lot : Fidèles ou vassaux ? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la Royauté, depuis le milieu du IXe jusqu'à la fin du XIIe siècle (p. 34).

Sciences et Arts. — Guinand : La Science de la vie. 2e partie. Le Devoir (p. 36). — G. Valois : L'Homme qui vient. Philosophie de l'autorité (p. 37). — J. Lahor : Le Bréviaire d'un panthéiste et le Pessimisme héroïque (p. 39). — M. de Fleury : Nos enfants au collège. Le Corps et l'âme de l'enfant (p. 40). — P. Diffloth : Agriculture générale. T. II. Semailles et récoltes (p. 41). — M. Bréal : Pour mieux connaître Homère (p. 42). — P. Foucart : Étude sur Didymos, d'après un papyrus de Berlin (p. 43). — P. Halflants : La Littérature française au XIXe siècle. 1re partie : Le Romantisme (1800-1850) (p. 44). — A. Mézières : Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier (p. 45). — M. Dumoulin : Figures du temps passé (p. 46). — P. Fons : Le Réveil de Pallas. Essais (p. 47).

Histoire. — Révol : Questions de géographie générale. L'Italie actuelle (p. 49). — A. Brou : Les Jésuites de la légende. 2e partie : De Pascal jusqu'à nos jours (p. 49). — H. Chérot : Figures de martyrs ; publié par E. Griselle (p. 50). — L. de Beauriez : Robert le Fort et les Origines de la race capétienne. Introduction à l'histoire des saints de la Maison de France (p. 51). — A. de Boislisle et L. Lecestre : Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon. T. XIX (p. 52). — E. Pilastre : Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon (p. 52). — F. Gerbaux et C. Schmidt : Procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention. T. I (p. 53). — E. Charavay : Assemblée électorale de Paris 2 septembre 1792-19 frimaire an II. Procès-verbaux de l'élection (p. 54). — F.-A. Aulard : Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire. T. XVII. 21 septembre 1794-6 novembre 1794 (5e jour des sans-culottides an II-16 brumaire an III (p. 54). — A. Esmein : Gouverneur Morris. Un Témoin américain de la Révolution française (p. 56). — E. Welvert : Lendemains révolutionnaires. Les Régicides (p. 57). — R. Bazin : Le Duc de Nemours (p. 58). — Hector-Hodier : Curiosités parisiennes. Paris à la fourchette. 3e série (p. 59). — Cazauran : Mirande. Souvenirs d'histoire civile et religieuse (p. 59). — E. Martin Chabot : Les Archives de la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, avec un essai de restitution des premiers registres de sénéchaussée (p. 60). — H. Delassus : Le Problème de l'heure présente. Antagonisme de deux civilisations (p. 61). — G. Noblemaire : La République libérale, causeries sur quelques sujets actuels (p. 64). — P. Félix : L'Équivoque démocratique (p. 65). — T. de la Rive : Vingt-cinq ans de vie catholique. Expériences et observations (p. 66). — Pierling : La Russie et le Saint-Siège, études diplomatiques. IV (p. 67). — M. Besson : Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VIe siècle (p. 69). — Cte F. van den Steen de Jehay : De la Situation légale des sujets ottomans non-musulmans (p. 71). — L. Rousseau : L'Effort ottoman (p. 72). — P. Arminjon : L'Enseignement, la doctrine et la vie dans les Universités musulmanes d'Égypte (p. 72). — E. Ruete, née princesse d'Oman et Zanzibar : Mémoires d'une princesse arabe ; trad. de l'allemand par L. Lindsay (p. 73).

IV. — BULLETIN. — A. Gastoué : Noël (p. 74). — Ctesse de Flavigny : Connais-toi pour mieux faire (p. 74). — C. de Lamarche : Le Petit Domaine (p. 75). — Id. : La Culture potagère. Les Bons Légumes (p. 75). — Id. : L'Élevage du pigeon. Le Colombier et la volière (p. 75). — Id. : Le Dindon et la pintade. L'Oie et le canard (p. 75). — Id. : Le Porc et ses produits. Lard et jambons (p. 75). — Charles-Brun : Les Littératures provinciales, avec une Esquisse de géographie littéraire de la France, par P. de Beaurepaire-Froment (p. 75). — Imbart de la Tour : Des Conditions d'une renaissance religieuse et sociale en France (p. 76). — Cte G. Grabinski : B. Tomaso More e lo scisma d'Inghilterra (p. 76). — R. Sembratovytch : Le Tsarisme et l'Ukraine (p. 77).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Clovis Hugues, Beurlier, Masters, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours et Prix. — Nouvelles. — Paris. — France. — Belgique. — Italie. — Pologne. — Roumanie. — États-Unis. — Publications nouvelles.

Grant Jour of Europe
HARVARD COLLEGE LIBRARY
AUG 5 1907
CAMBRIDGE, MASS.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. *La Puissance du mensonge*, par JOHAN BOJER; trad. du norvégien par GUY-CHARLES CROS. Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-18 de 358 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Journal de Pierre Daumis*, par PIERRE GRASSET. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 256 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Point d'honneur*, par MAURICE PALÉOLOGUE. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de 308 p., 3 fr. 50.

ROMANS-FEUILLETONS. — 4. *Mystérieux Passé*, par Mme OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 5. *Mademoiselle de Kéravon*, par H. D'ECHÉRAC [G. D'ARGENTY]. Paris, Dujarric, 1906, in-18 de 213 p., 3 fr. 50. — 6. *Dernière du nom*, par M. TESSIER-BAILLEUL. Paris, Dujarric, 1906, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Gouffre de la liberté*, par M. REEPMAKER. Paris, Stock, 1907, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 8. *La Servitude*, par FERNAND RIVET. Paris, Stock, 1907, in-18 de 361 p., 3 fr. 50. — 9. *Plus haut*, par JACQUES LABOUR. Paris, Stock, 1907, in-18 de 414 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 10. *La Prêtresse d'Isis, légende de Pompéi*, par EDOUARD SCHURÉ. Paris, Perrin, 1907, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Chevalier de Saint-Andeu, épisode des guerres de la Vendée*, par A. CHAMBOLLE [ÉDOUARD BEAUCHAMP]. Paris, Dujarric, 1906, in-18 de 281 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 12. *Rédemption*, par RAYMOND MAYGRIER. Paris, Ficker, s. d., in-18 de 203 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Jardin sur la glace*, par H.-R. LENORMAND. Paris, Stock, 1906, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 14. *Ames inquiètes*, par EDGY. Paris, Flammarion, 1907, in-18 de 255 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Désir de vivre*, par PAUL ACKER. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 16. *La Gardienne de la lumière et autres histoires canadiennes*, par HENRY VAN DYKE; adaptées de l'anglais par E. SAINTE-MARIE PERRIN. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de XXXVI-277 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Éternelle Attente*, par FERNAND MÉDINE. Paris, Fontemoing, s. d., petit in-18 de 369 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. — Le péril du sujet traité dans *la Puissance du mensonge* (le menteur finit par croire à son mensonge), c'était de tourner à la charge; il y tourne un peu, surtout vers la fin, mais non sans avoir traversé des situations presque tragiques. Le gros commerçant Kant Norby a, malgré sa femme et en cachette d'elle, cautionné pour deux mille couronnes un de ses voisins, presque un concurrent, Wangen, lequel fait faillite. Comment faire pour avouer à Mme Norby? et comment, du reste, consentir à faire honneur à sa signature, en faveur d'un failli? Norby attend les événements, qui prennent tout à coup une tournure imprévue. L'opinion publique se montre sévère pour Wangen; il est malheureux, donc il est coupable; on lui prête des fautes qu'il n'a pas commises, notamment un faux; est-ce qu'il n'ose pas se vanter de la caution de Norby? Comme si c'était vraisemblable qu'un Norby eût cautionné un Wangen? « N'est-ce pas, Norby? » lui demande un voisin. Et Norby ne répond pas; il laisse dire que l'acte signé par lui est un faux; bientôt il le dit lui-même. Finalement, ne pouvant plus se rétracter, ne l'osant plus, épouvanté

des responsabilités personnelles qu'il a déjà encourues, il signe une plainte en faux. « As-tu bien parlé avec Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce que tu viens de faire? » lui demande un de ses vieux serviteurs, qui est à la retraite et à la pension chez son maître : « Tu sais bien que tu as signé, j'étais là! » — « Est-il vrai que tu accuses Wangen d'un faux? » lui demande son propre fils, qui revient exprès de l'Université pour arrêter l'affaire, « tu sais bien que tu as signé, tu me l'as dit, tel jour, à telle heure! » — Voilà la tragédie; elle est poignante dans quelques scènes entre le père et le fils, l'un s'obstinant dans son mensonge, l'autre menaçant d'aller dire la vérité en plein tribunal; elle l'est encore, lorsque le fils, le jour du jugement, arrivant au tribunal, prêt à parler, s'y rencontre avec sa mère, avec sa sœur, avec les amis de sa famille, venus pour assister au triomphe de Norby, hésite un moment devant les ruines que sa parole va faire, l'honneur de la maison détruit, sa sœur, sa mère deshonorées, sort de la salle pour respirer et reprendre courage, et tombe évanoui sous la neige qui s'accumule! La tragédie semble recommencer, presque auguste cette fois, dans la chambre où agonise le vieux serviteur qui n'a pas osé témoigner contre son maître; il a fait venir le pasteur, il veut que son silence lui soit pardonné, il accepte, sur l'ordre du pasteur, que sa femme aille parler pour lui à la Cour d'assises; il reçoit la communion, il est sûr d'aller en Paradis. — Et alors, — alors la scène finit par une « guignolade » lugubre. Le moribond a demandé sa chique, rappelé le pasteur; il lui dit tout bas, dans un souffle : « Non, il ne faut pas que ma femme aille témoigner; il lui retirerait la maison! — Eh! bien, soit! dit le pasteur, avec un peu d'incertitude dans la voix... Dieu soit loué! dit la femme qui vient de fermer les yeux de son mari, je sais qu'il est mort sauvé! » Qu'il y ait en Norwège des pasteurs sans foi, capables de ce « Eh! bien, soit! » et que le formalisme protestant puisse, chez les fidèles, même les fidèles *à chique*, avoir ce caractère de stupidité, voilà qui étonnera les lecteurs français. — Le dénouement de ce drame est encore un peu vaudevillesque. Wangen a été condamné pour faux, le malheureux avait d'ailleurs fait un vrai faux pour démontrer que la caution n'en était pas un! La contagion du mensonge avait atteint la victime elle-même du mensonge. Le fils de Norby, resté entre la vie et la mort pendant trois mois (son évanouissement avait été suivi d'une fluxion de poitrine), commence à se rétablir, il ne pense plus à l'indignité de son père, il est amoureux de la fille du pasteur! La commune offre un banquet d'honneur à Norby; le menteur est le plus heureux des pères; le plus considéré des citoyens, le moins malmené des époux! Il remercie Dieu de tant de bienfaits et récite quelques versets de cantique, ému cependant à l'idée qu'il puisse y avoir des gens sans

conscience, comme Wangen, capables de mentir devant un tribunal! « Que Dieu ait pitié de ces hommes! » L'ironie norwégienne est un peu lourde! Ce qui n'empêche pas le talent de M. Johan Bojer d'être des plus puissants et son œuvre de s'imposer à l'attention.

2. — *Le Journal de Pierre Daumis* est un cas de « narcissisme » assez banal : la contemplation *acharnée* de son *Moi* et la notation minutieuse de toutes les émotions, de tous les désirs, de toutes les passions, de toutes les modifications généralement quelconques du dit *Moi*, dans l'espace d'une année. Daumis est resté penché sur son *Moi* pendant toute une année! Narcisse ne restait pas si longtemps à sa fontaine. Mais il s'y trouvait beau et s'y admirait; Daumis ne s'y admire pas; il s'y voit tel qu'il est, c'est-à-dire médiocre, et il éprouve le besoin d'en faire la confession publique. J'ai dit que c'était un besoin banal; il l'était du moins il y a vingt-cinq ans ou trente ans, à l'heure où c'était la mode, parmi les jeunes gens, de s'analyser, de se regarder agir, et donc de se rendre incapables d'agir. Est-ce que cette épidémie tendrait à revenir? Ou le cas de Pierre Daumis serait-il simplement sporadique?

3. — Je me promettais quelque agrément de la lecture du *Point d'honneur* (le métier de critique ne va pas sans compensation!) L'auteur sait conter, il sait même penser et faire penser, la finesse de ses analyses n'arrive que rarement à la subtilité, et la distinction de son style n'est jamais précieuse. — Et pourtant, cette fois, j'ai été déçu! Le style des deux nouvelles réunies dans ce volume est bien resté le même, en ce sens du moins qu'il n'a rien perdu s'il n'a rien gagné; mais l'idée de l'une et de l'autre est plus que subtile, elle est fausse. Un homme d'honneur et une femme d'honneur deviennent adultères; le mari étant mort peu de temps après, l'homme d'honneur et la femme d'honneur peuvent rentrer dans l'honneur; mais non! la femme est trop riche! L'honneur de l'homme l'empêche de prendre la fortune d'un ami dont il a déjà pris la femme! Garder celle-ci, il le peut; mais accepter celle-là, jamais! La femme est tellement touchée de ce scrupule qu'elle sacrifie son honneur de femme au point d'honneur de l'homme, et elle consent à rester la maîtresse de ce chevalier! — Oh! les belles âmes! Et combien dignes des éloges que leur a accordés un de nos excellents confrères des *Débats*, qui a de l'esprit pourtant! mais qui, ce jour-là, n'a eu que de l'esprit! — La seconde de ces nouvelles nous raconte *la Vengeance* d'une femme. De quoi a-t-elle à se venger? D'une faute de son mari, allez-vous dire. Oh que vous êtes naïf! C'est de sa propre faute, de sa faute à elle, qu'elle ne pardonne pas à son mari. Pourquoi l'avait-il épousée? Pourquoi l'avait-il rendue heureuse? Et pourquoi l'avait-elle trompé? Rien que la mort n'était capable d'expier de tels forfaits! La mort même n'y suffirait pas! Il fallait la faire précéder de supplices affreux, inédits! Et elle prépare

ces supplices, elle ourdit une vengeance terrible, épouvantable, plus terrible et plus épouvantable que toutes celles qui sont consignées dans les histoires et les légendes, une vengeance à faire hérisser les cheveux : son mari ne l'aimait plus ! Elle allait se faire re-aimer ! — Et en effet, elle s'y prend si bien qu'il re-aime, le malheureux ! Il re-aime ! Mesurez si vous pouvez, l'étendue, la profondeur, la hauteur de ce supplice. Lui, le trouve si intolérable, qu'il se réfugie dans la mort par le suicide ! Qu'ainsi périssent tous les maris coupables de s'être laissé tromper par leurs femmes ! — Il paraît que c'est du Mérimée ! C'est un spécialiste qui nous l'assure. — Hélas ! hélas ! que les spécialistes du bon sens sont rares en littérature !

Romans-feuilletons. — 4. — Sur deux beaux coursiers alezan et bai brun, M. de Forbac, un parfait cavalier, et Mlle Aurore de Forbac, une créature radieuse, passent ! Ils passent et ils parlent ! « Père, je n'aime pas cette Mme Ancey, au *Mystérieux Passé* ! — Pourquoi, ma fille ? — Parce qu'elle vous accapare ! et parce que, oh ! non ! jamais ! jamais ! je ne pourrais aimer une femme qui remplacerait maman auprès de vous ! » Or elle est parfaite, cette Mme Ancey ; presque aussi jolie qu'Aurore, quoiqu'à peine un peu plus âgée — (de dix-sept à dix-huit ans au plus ! un rien, quoi !) — très grave, très aimable, très sensée, la seule des hôtes du château de Forbac qui ne soit pas un peu bébête, coquette ou médisante. Ce qu'elle est au juste, et d'où elle vient, personne ne le sait. Mais quelle est sa valeur morale, vous allez l'apprendre ! attention ! vous allez recevoir un coup ! C'était la mère d'Aurore ! Oui, Mesdames, la mère ! mais adultérine, vous vous en doutez ! mais excusable, je n'ai pas besoin de le dire ! Son mari avait eu tous les torts ! Et on n'attendait que sa mort pour régulariser la situation. Il meurt enfin, cet homme exécrable, et Aurore va avoir un état civil régulier ! Hélas ! hélas ! elle ne l'aura pas. Le père de son fiancé, à qui M. de Forbac a dû tout apprendre, ne veut pas accepter toutes ces « manigances », — ainsi qu'il ne dit pas — (ils sont bien trop distingués, tous, pour employer la moindre expression triviale !) — Et c'est alors que se révèle la beauté d'âme de Mme Ancey : elle se coupe les cheveux, les envoie audit gentilhomme, avec une lettre bien tapée (oh ! pardon ! Madame !) qui se résume ainsi : « Je disparais, j'entre en religion, votre fils peut épouser ma fille, qui ne sait pas que je suis sa mère ! » Je sens un pleur gonfler ma paupière !

5. — Il y a cinq histoires réunies sous ce titre : *Mlle de Kéravon* ; toutefois les deux premières n'en forment qu'une, il n'y en a au juste que quatre. On ne saurait être trop précis en ces sortes de matières ! — Je vous conterai la seconde, après vous avoir dit cependant que c'est la première qui est intitulée *Mlle de Kéravon*, et qu'on y voit la dite demoiselle aimée et demandée en mariage par le nommé Rigal ou

Nigal. Dans la seconde, qui est intitulée : *Marthe*, Mlle de Kéravon nous révèle qu'elle n'est plus demoiselle, attendu qu'elle a eu déjà un enfant d'un nommé Raoul, mais que, nonobstant cet accident, et grâce au dévouement de sa mère qui l'a pris à son compte (nombreux détails sur le dévouement de cette mère) tout a été sauvé, sauf l'honneur. Cette confession sincère émeut à ce point le nommé Nigal, qu'il tombe à genoux et s'écrie : « Mademoiselle, j'ai l'honneur de demander votre main. » Il y a encore de bons Nigals ou Nigaux sur la terre !

6. — De Kéravon à Kérovan, il n'y a qu'une petite différence dans la place d'une voyelle ; il n'y en a aucune dans l'art de raconter et d'écrire. — Lucyenne de Kérovan, dernière du nom, jouissait en paix de son château, lorsqu'un jeune homme se présente à elle et lui dit : « Ce château est à moi ! Je suis plus Kérovan que vous et en voici les preuves ! » Et il déballe ses preuves. Lucyenne promet de les examiner et, en attendant, elle invite le jeune homme à dîner et à coucher, ce qui est vraiment très crâne ! Ah ! c'est que Lucyenne n'est pas une personne ordinaire !? D'abord son nom s'écrit avec un *y*, ainsi que vous pouvez le remarquer, pour peu que vous ayez le don d'observation. Ensuite, c'est une âme noble et fière, son fiancé est, lui aussi, noble et fier. A eux deux, ils ont raison des intrigues du faux Kérovan (car vous avez deviné qu'il est faux ce Kérovan-là ;) et après des péripéties dont je vous épargne l'analyse, ils gardent le château, ils se marient, et ils sont heureux autant qu'on peut l'être « ici-bas. »

7, 8, 9. — Voici trois romans « sociaux » et « politiques » que je ne place pas sous la rubrique « Romans à thèse, » parce qu'ils valent surtout en tant que feuilletons. Et si je les place ensemble, dans le même sac, c'est-à-dire sous le même numéro, c'est qu'ils me paraissent avoir une même valeur, ayant à peu près un même esprit et un même style. — « C'est donc une affaire entendue... A mon retour je te ferai un magnifique cadeau ! Prochainement je t'enverrai la plus belle automobile que je pourrai trouver ! » C'est un roi, le roi Ferdinand, qui s'exprime en ces termes dans *le Gouffre de la liberté* (p. 120), au moment où il vient de faire accepter par son frère la régence du royaume. Quel langage ! Et quel roi ! Et comme on devine qu'il va arriver toute sorte de malheurs à lui et à sa famille ! Je vous en épargne le détail ; sachez seulement qu'il avait une maîtresse, dont son frère fut amoureux, qu'il fut détrôné et fusillé, que son frère fut fusillé aussi, malgré l'hésitation du caporal qui commandait le peloton d'exécution et même malgré celle des Parques (« Les Parques semblaient hésiter ! » p. 326), et que, parmi tous les changements et bouleversements qu'amena la révolution et le nouveau régime, on put voir ceci : un ancien prince devenu le cocher de son ancien serviteur et portant une livrée sur les boutons de laquelle figuraient ses propres armoiries, adoptées par son maître ! — Inutile

d'ajouter que l'auteur présente ce récit comme plein de « moelle substantifique, » et qu'il fait effort pour ne pas l'appeler *l'École des peuples*! — *La Servitude* est encore une École des peuples; l'auteur y montre « l'invincible contrainte qu'exerce la religion sur les populations rurales, » et en outre la servitude que le château, d'accord avec le presbytère, fait peser sur le paysan. Exemple : une châtelaine avait un cocher; elle devint sa maîtresse! Les chaînes de l'amour jointes aux chaînes de la domesticité, oh! Servitude! Contrainte! Tyrannie! « Allons! enfants de la patrie, » secouez vos fers! Forcas, le cocher malheureux, essaya bien un peu de se libérer; il ne parvint qu'à resserrer ses liens; de cocher, il devint régisseur! C'en était trop! D'un dernier et violent effort, il rompit son collier, et il partit, libre, pensait-il, (enfin seul!) et s'apprêtant à être heureux, loin du château et du presbytère. O illusion! Le châtelain ayant été tué par je ne sais qui, c'est Forcas qui fût arrêté et guillotiné! Ce qui prouve que les châtelains, même morts, font le malheur de leurs cochers! C'est clair! — *Plus haut* est un peu supérieur aux deux « romans d'idées » qui précèdent; il a un peu plus de tenue, mais peut-être un peu moins de clarté, je veux dire que les défauts en sont moins visibles. Ils sont réels pourtant : le récit manque de continuité, le style manque de simplicité, les idées manquent d'unité. L'auteur nous confie qu'il a voulu y « décrire l'évolution d'un individu dénué d'instincts combatifs, et cependant hanté par le souci constant d'assigner à sa vie un plus haut emploi. » L'*individu* en question était instituteur, il devint répétiteur d'un châtelain et ensuite chauffeur d'automobile. C'était en effet un haut emploi, qui l'aurait mené loin et haut, très haut, jusqu'à la sœur de son élève (il marchait à 170 à l'heure!) si son auto n'avait fait une embardée et ne l'avait précipité inanimé aux pieds même de celle qu'il aimait! — Il s'appelait Jacques Piolas, et avait des idées « sociales, » comme le cocher Forcas et les bourreaux du roi Fernand! Mais je sens que vous n'avez pas la moindre envie de les connaître, et que je dois en sacrifier l'exposé et la d scussion. — Ah! chers lecteurs, comme vous êtes frivoles!

Romans historiques. — 10. — Il ne faut pas être frivole pour lire *la Prêtresse d'Isis!* Le sujet en est austère, quoique un peu étrange. Il y est question d'un jeune homme, beau comme un dieu, qui, après avoir été décapité, est devenu un génie, un esprit, apparaissant aux heures critiques et donnant à celle qu'il a toujours aimée, sans la connaître, des baisers d'une saveur supraterrestre. Celle qu'il a élue s'appelle Alcyonée; elle aussi, elle est belle, mais d'une beauté toute immatérielle, n'ayant de corps que juste assez pour rendre son âme visible! Le prêtre d'Isis, qui en a fait sa fille adoptive, l'a promue à la dignité de voyante et de prophétesse, et elle exerce actuellement ses

fonctions à Pompéi, vers l'an 79 de l'ère chrétienne. Aperçue par le tribun Ombricius, elle en est aimée, elle l'aime ; elle essaie de le convertir à la religion d'Isis, elle y échoue, elle échoue même à garder son amour, que lui dispute la courtisane patricienne Hedonia, et elle en meurt, malgré la protection et les baisers d'Antoras, le génie ! Ses ennemis ne jouissent d'ailleurs pas longtemps de leur triomphe : ils sont ensevelis avec la ville tout entière, sous la lave du Vésuve ! — Ce résumé sommaire peut suffire à vous donner l'idée de ce qu'est l'œuvre de M. Schuré; l'histoire des idées s'y associe à celle des mœurs, dans un récit d'une forme très noble, très grave, parfois somptueuse, comme il convient à un poème en prose. Il est fâcheux toutefois que les idées et la doctrine isiaques y soient seulement exposées et jamais jugées. Ce jugement n'eût pas été inutile dans un pays comme le nôtre, où l'on compte encore un certain nombre de spirites et de pauvres cerveaux !

11. — *Le Chevalier de Saint-Andeu* est un épisode des guerres de Vendée, raconté avec un égal esprit de bienveillance ou au moins de neutralité pour les Blancs et les Bleus. Voulez-vous que j'ajoute que l'esprit seul est neutre, mais que l'intérêt et le style ne le sont pas ? Je l'ajoute, bien que je ne le pense qu'à moitié.

Romans de mœurs. — 12. — Inutile de vous dire que quelques-uns de ces romans de mœurs ont pour objet les mauvaises mœurs. — *Rédemption*, est un « roman satanique; ». l'on y voit une dame qui contracte un pacte avec le diable, s'en repent bientôt, et demande le secours d'un prêtre pour recouvrer sa liberté. On l'exorcise; et celle qui avait commencé par être un « suppôt de Satan, » (même avant le pacte, quand elle avait deux ou trois ... protecteurs) finit par être une espèce de sainte. a des visions célestes, et meurt, après avoir reçu du Christ en personne l'assurance qu'elle monte au Paradis. — Livre à ne pas lire, parce qu'il n'a aucune valeur littéraire, et parce qu'il n'a pas même une valeur documentaire, « le satanisme » contemporain (qui malheureusement n'est pas une simple imagination de romancier en quête de copie) ayant d'autres caractères que ceux qui lui sont prêtés ici.

13. — *Le Jardin sur la glace*, ainsi nommé parce que les « floraisons jaillies d'un milieu glaciaire » « symbolisent l'âme des artistes, » et qu'il y est question de trois artistes et de leur âme, (?) est encore un livre à jeter au feu ou au fumier. Pourquoi ? Ah ! être obligé de vous dire pourquoi ! Je ne le puis pas ! C'est tout au plus si je peux vous le laisser entendre ! Une jeune fille, une Russe, cherche l'amour et le demande successivement à trois « artistes. » Le premier ne lui en donne que les premiers émois, le second lui en enseigne la déformation en la conduisant dans des lieux de débauche, le troisième lui en donne

la satiété et le dégoût. — Si l'auteur me demande à quel régime il doit recourir pour échapper à ... « l'anomalie » complète et incurable, je suis prêt à le lui dire, mais en *consultation secrète.*

14. — Lydie, ayant perdu son père et tout espoir de dot, se résolut à étudier la médecine. Elle alla à Paris, et vécut pendant quelques années, au Quartier latin, parmi des compagnes et des compagnons qui étaient des *Ames inquiètes*, préoccupées du sort de l'humanité en général, et de celui de la femme en particulier. Elles dissertent et discutent beaucoup entre elles sur le féminisme, « sa nécessité et ses moyens, » comme on dit dans un milieu bien différent. Ce sont d'ailleurs de bonnes âmes ; elles n'appartiennent pas à cette catégorie, fort nombreuse, de théoriciens et théoriciennes qui se reposent de disserter sur la vertu en pratiquant le vice ; elles sont vertueuses, altruistes, bienfaisantes ; elles recueillent une petite fille, qui allait être mise à mal par un vieux patron, guérissent sa poitrine, menacée de phtisie, et son cœur envahi par l'amour ; elles en font une pharmacienne. Après quoi elles songent à elles-mêmes, et Lydie consent à être heureuse ; elle épouse un camarade d'études et de dissertations. — Esprit délicat, écrivain aimable, l'auteur se montre ici, comme dans certains de ses ouvrages antérieurs, un conteur peu soucieux de l'intérêt dramatique, et un observateur curieux surtout de « cas » exceptionnels.

15. — *Le Désir de vivre* est l'histoire d'une jeune fille pauvre, qui « n'eut pas de chance ! » Entrée comme employée chez un brave homme, elle y souffre de la vulgarité de son travail et de la médiocrité morale de ses compagnes. Elle essaie de se consoler par les pratiques religieuses ; elle n'y réussit pas. L'amour vient s'offrir, et elle voudrait bien accueillir ses offres ; mais comme elle est honnête et qu'il ne l'est pas, elle refuse. Elle se laisse tenter par l'amitié et aussi par l'ambition ; un ménage d'artistes, chez qui elle était reçue, l'emmène à Paris ; elle y connaît des souffrances que la province lui avait épargnées. Patiente, résignée, mais toujours vaillante, elle allait enfin triompher de la « malchance » et trouver, grâce à l'intervention d'une amie d'enfance et d'un prêtre dévoué, la dignité de la vie et même le bonheur, lorsqu'une fièvre typhoïde survient qui l'enlève en quelques jours. Elle avait voulu vivre ! Et tout son effort désespéré aboutissait à cette fin lamentable ! » Cette longue narration, d'un sentimentalisme réaliste, n'est pas sans quelque mérite. Vous en apprécierez surtout, si je vous ai décidé à la lire, les pages consacrées au magasin de M. Coulandot, le brave homme chez qui Claire avait fait ses débuts ; elles donnent l'impression du « d'après nature. » L'auteur a vu, il a même regardé et de très près, il s'est appliqué à rendre ce qu'il a vu. Il a la bonne méthode ; les résultats ne tarderont pas à en être excellents.

16. — *La Gardienne de la lumière* a eu, je crois, une bonne presse.

Sur les dix nouvelles qui composent le volume, la première « n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre », a dit un maître, M. Faguet, qui s'amuse de temps en temps à dépasser sa pensée, pour nous laisser le plaisir de la ramener à la juste mesure. Cette *Gardienne* est en effet intéressante et point banale. On y voit une jeune fille comme on n'en rencontre guère dans nos romans français : elle est occupée d'autre chose que d'aimer ; elle fait des exploits et pas une phrase ! La littérature ne l'a pas gâtée ; c'est une « héroïne-nature ». Elle a succédé à son père, le gardien du phare, d'ans l'île des Oiseaux ; elle fait son service comme un homme ; un jour même, elle a à défendre l'huile du phare contre les hommes de son village qui venaient s'en emparer. Elle soutient un vrai siège contre ses compatriotes, aidée par le seul Marcel, son « amoureux », qui s'est enfermé dans la tour avec elle, et s'est engagé à ne pas l'embrasser une fois jusqu'au jour de la délivrance. Et ils tiennent ce serment, l'un et l'autre, et l'huile ne fait pas défaut une seule nuit, et la lumière du phare éclaire le golfe du Saint-Laurent pendant tout l'hiver, et aucun bateau n'a péri dans la tempête. Et, le printemps venu, quand son service cessa, « elle leva les yeux vers la lampe : Je vous ai gardée ! cria-t-elle ! Puis, se tournant vers Marcel, un peu de rose aux joues, elle sourit, et lui tendant ses deux mains, elle murmura : Et maintenant, c'est vous qui me garderez ! Il y eut un joli mariage le dernier jour d'avril, et depuis ce temps, l'île des Oiseaux porte son nouveau nom : l'île de la Vierge sage. » — Lisez ces « histoires canadiennes ».

17. — L'auteur de *l'Éternelle Attente* semble en progrès : sa documentation est plus précise, sa langue plus alerte, son récit plus intéressant. Le sujet n'était pourtant pas facile à amener à l'unité, ni peut-être à l'existence : *Mœurs militaires*. Il y a donc encore des mœurs militaires, et donc un esprit militaire, et donc une armée ? Des gazetiers nous affirment le contraire, matin et soir. Ils se trompent évidemment. M. Médine a vu des hommes qui ne se contentaient pas de porter des dolmans de cuir, des képis enveloppant la nuque à la manière d'un bonnet de coton, des pantalons bien tendus, une épée au côté, *cette épée* que le gouvernement a su tourner contre d'inoffensifs religieux ; avec l'habit du soldat, ils en avaient encore l'âme, obéissant à leurs chefs, enseignant aux autres et subissant la discipline, étudiant la balistique et la tactique, pensant à la revanche et l'attendant— d'une éternelle attente ! Ce qui, naturellement, ne les empêchait pas d'employer une partie de leurs loisirs à des flirts plus ou moins honnêtes. Le flirt du lieutenant d'Arvaux avec la femme du capitaine trésorier est très malhonnête ; celui du capitaine d'Armignac avec la commandante de Chaudelay semble un épisode détaché d'un roman de la Table Ronde ; il est discret, il est pudique, il est chevaleresque ! Et ce tableau de la

vie de garnison, avec ses petites misères, ses intrigues, ses commérages, à peine interrompus par la période des grandes manœuvres, (dont il paraît que tous les détails ne sont pas « truqués » ni tous les « hasards » soigneusement préparés), vaut la peine d'être regardé — et n'est pas fait pour diminuer chez nous l'esprit militaire. CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Principes d'économie politique*, par GUSTAV SCHMOLLER. T. IV ; trad. par LÉON POLACK. Paris, Giard et Brière, 1907, in-8 de 489 p., 10 fr. — 2. *Principes d'économie politique*, par ALFRED MARSHALL ; trad. par F. SAUVAIRE-JOURDAN. Paris, Giard et Brière, 1907, in-8 de XIII-544 p., 10 fr. — 3. *La Monnaie*, par A. DE FOVILLE. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-12 de V-242 p., 2 fr. — 4. *Robert Owen*, par ÉDOUARD DOLLÉANS. Paris, Alcan, 1907, in-16 de VIII-374 p., 3 fr. 50. — 5. *Histoire des systèmes économiques et socialistes*, par HECTOR DENIS. T. II. Paris, Giard et Brière, 1907, in-8 de 576 p., avec diagrammes, 10 fr. — 6. *Menzogne, escursione critica a traverso gli spropositi di Max Nordau e compagni*, par ANDREA LO FORTE-RANDI. Palermo, Alberto Reber, 1907, in-12 de 525 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Surpeuplement et les habitations à bon marché*, par HENRI TUROT et HENRI BELLAMY. Paris, Alcan, 1907, in-8 cartonné, de 260 p., 6 fr. — 8. *Patrons et ouvriers*, par A. ROGUENANT. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-12 de XVI-183 p., 2 fr. — 9. *Le Contrat de travail. Les Salaires La participation aux bénéfices*, par ROGER MERLIN. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 164 p., 2 fr. 50. — 10. *L'Ouvrière en France, sa condition présente, les réformes nécessaires*, par CAROLINE MILHAUD. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 204 p., 2 fr. 50. — 11. *Le Travail à bon marché*, par GEORGE MÉNY. Paris, Bloud, 1907, in-16 de XXIV-236 p., 2 fr. 50. — 12. *Condition actuelle des serviteurs ruraux bretons. Domestiques à gages et journaliers agricoles*, par JEAN CHOLEAU. Paris, Champion, 1907, gr. in-8 de 200 p., 4 fr. — 13. *Une Nouvelle Organisation industrielle. Étude sur les procédés techniques et les institutions sociales de la fondation Carl Zeiss à Iéna*, par FÉLIX AUERBACH ; trad. de l'allemand. Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de X-122 p., avec 87 fig., 2 fr. — 14. *National labor federations in the United States*, by WILLIAM KIRK. Baltimore, John Hopkins Press, 1906, gr. in-8 de 150 p. — 15. *Library of Congress. Select list of works relating to taxation of inheritances and of incomes : United States and some foreign countries*, sous la direction d'APPLETON PRENTISS CLARK GRIFFIN. Washington, Government printing Office, 1907, gr. in-8 de 86 p. — 16. *Library of Congress. List of books relating to child labor*, sous la même direction. Washington, Ibid., 1906, gr. in-8 de 66 p. — 17. *Library of Congress. Select list of works relating to employers liability*, sous la même direction. Washington, Ibid., 1906, gr. in-8 de 25 p. — 18. *Histoire du mouvement syndical en France, 1789-1906*, par PAUL LOUIS. Paris, Alcan, 1907, in-16 de IV-283 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Solidarisme*, par C. BOUGLÉ. Paris, Giard et Brière, 1907, in-12 de 339 p., 3 fr. 50. — 20. *Qu'est-ce que la sociologie ?* par C. BOUGLÉ. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 176 p., 2 fr. 50. — 21. *Les Classes sociales au point de vue de l'évolution zoologique*, par CHALES MALATO. Paris, Giard et Brière, 1907, in-12 de 162 p., 2 fr. — 22. *Le Morcellisme*, par CAMILLE SABATIER. Paris, Giard et Brière, 1907, in-12 de 178 p., 2 fr. — 23. *Le Chômage*, publié sous les auspices de la Società umanitaria. Paris, Giard et Brière, 1907, in-8 de XIII-274 p., 5 fr. — 24. *L'Individu, l'Association et l'État*, par EUGÈNE FOURNIÈRE. Paris, Alcan, 1907, in-8 cartonné, de 260 p., 6 fr. — 25. *L'Aisance obligatoire, ou le Socialisme pratique*, par PAUL EZOU. Paris, Giard et Brière, 1907, in-12 de 76 p., 1 fr. 50.

1. — En économie politique, la moisson du semestre est abondante. D'abord M. Léon Polack poursuit la traduction des *Principes d'économie politique* du célèbre professeur de Berlin M. Gustave Schmoller. Nous en avons cette fois le quatrième volume. Il est plus compact

encore que les autres : car, pour près de 500 pages, il n'a que trois chapitres, qui s'intitulent : 1° Du Travail ; droit au travail ; contrat de travail et salaires ; généralités ; 2° Les Institutions sociales modernes les plus importantes ; assistance publique et assurances ; offices du travail ; syndicats et tribunaux d'arbitrage ; 3° Le Revenu et la répartition ; profit de l'entrepreneur et rente ; revenu du patrimoine et revenu du travail. Chacun de ces chapitres est aussi compact que le volume lui-même ; bien des alinéas ont deux pages, et les rares subdivisions de chaque chapitre, se succédant les unes aux autres sans aucun blanc, ont à leur tour 15, 25, et même 30 pages. Voilà pour la forme, et elle est bien allemande. Le fond, nous l'avons déjà apprécié. M. Schmoller est un des chefs de l'école historique d'Allemagne : c'est donc au point de vue des faits qu'il se place, avec beaucoup de chiffres et d'emprunts à la statistique. Malheureusement il ne cite jamais les sources où il puise, sinon par un index bibliographique général qui est placé en tête de chaque chapitre. Donc on ne peut rien contrôler ni discuter. Parfois aussi, certaines critiques sont fort justes. Je cite, par exemple, d'abord, une excellente réfutation du système aprioristique de Karl Marx sur la plus-value et la valeur causée par le travail (p. 104-105), puis une discussion approfondie sur la trop fameuse loi du revenu décroissant du sol, dont Stuart Mill voulait faire le pivot de toute l'économie politique (p. 426 et s.). « La loi, dit M. Schmoller, s'applique surtout à la solubilité des éléments nutritifs dans le sol arable ; mais elle ne s'applique pas ou ne s'applique qu'en partie au travail, au capital, aux progrès techniques » (p. 428) : autrement dit, elle n'est vraie que des incorporations de capitaux sous forme d'engrais et pas autrement. Très bien pensé, quoique dit peu clairement. Cependant, et d'une manière générale, c'est le côté théorique, ce sont les définitions et les classifications qui pèchent : ainsi le « profit de l'entrepreneur » est insuffisamment dégagé des revenus connexes qu'il faut en détacher mentalement (p. 406) ; et si M. Schmoller distingue dans le loyer des terres deux éléments de rente qu'il appelle, l'un, « rente de dédommagement », *Ersatzrente*, et l'autre, « rente de monopole » (p. 426), j'aurais voulu qu'il apportât un esprit plus profond d'analyse, d'abord pour examiner en théorie si la rente de dédommagement n'est pas tout simplement du loyer de capital fixe incorporé, comme il arrive avec les maisons et les usines, ensuite pour rechercher, en fait, s'il reste, une fois que ce loyer a été servi, un excédent quelconque qui puisse être une rente de monopole. C'était un sujet d'études historiques bien capable et bien digne de tenter M. Schmoller. — Au point de vue des principes, le professeur de Berlin paraît être ce que nous appellerions un progressiste : car, s'il cherche à établir le déclin ininterrompu de la condition ouvrière depuis 1600 jusqu'à 1850, il croit à la moralisation toute naturelle des classes

laborieuses par le mouvement social contemporain : « relèvement psychologique et intellectuel des ouvriers, réforme sociale, amélioration des institutions, puissance croissante des classes inférieures », etc. (p. 134). Seulement, lui demanderai-je, en quoi consiste essentiellement le bien moral ? Et l'historisme aurait-il à lui tout seul le pouvoir d'être une morale et une philosophie qui se suffisent à elles-mêmes ?

2. — Je mets M. Marshall beaucoup au dessus de M. Schmoller, et je félicite M. Sauvaire-Jourdan d'avoir traduit les *Principes d'économie politique* de l'éminent professeur de l'Université de Cambridge. Je regrette seulement que M. Marshall n'ait encore donné que la première partie de son travail, qui n'est pas même encore traduite en entier. Ce que M. Sauvaire-Jourdan nous en présente, renferme : 1° un aperçu préliminaire, très remarquable surtout pour sa partie historique sur les anciennes civilisations et sur les influences extérieures à l'homme ; 2° une étude sur les notions fondamentales de richesse, de production, de capital et de revenu ; 3° l'analyse des besoins et de leur satisfaction ; 4° des notions approfondies sur les agents de la production : nature, travail, capital et organisation industrielle. Cette quatrième partie, à elle seule, égale à peu près les trois autres. — M. Marshall, quoique très personnel dans ses appréciations, ne se révolte pas le moins du monde contre le passé. « Les nouvelles théories, dit-il, ont complété les anciennes ; elles les ont étendues, développées, et parfois corrigées ; elles leur ont donné souvent un autre aspect, en insistant d'une façon différente sur les divers points ; mais elles les ont très rarement renversées » (p. 1). J'applaudis des deux mains. Qu'est-ce donc que M. Marshall apporte de nouveau ? Ce sont deux grandes idées, qui, si elles ne sont pas de lui seul, n'avaient cependant jamais été mises autant en lumière : d'abord la complexité de nos mobiles d'action et le concours de l'influence éthique mêlée aux calculs de l'intérêt ; ensuite le caractère plutôt approximatif que rigoureusement limité des définitions et des formules économiques. Par exemple, la terre cultivée est-elle purement nature ou purement capital ? Eh bien, répond M. Marshall, « la distinction entre la terre (le *sol en soi* de Thünen) et le capital est manifestement assez lâche » (p. 291) ; ou bien, comme le dit le sommaire de quelques excellentes pages, « dans certains cas, les qualités originelles du sol comptent pour plus, et les qualités artificielles comptent pour moins que dans certains autres » (p. 298). Voilà du bon éclectisme et de la saine critique : cependant rien n'y ressemble à ce mépris des lois économiques que l'historisme voulait nous inculquer. Il est vrai que déjà Turgot, Adam Smith, Jean-Baptiste Say (ce dernier, totalement ignoré au-delà de la Manche), avaient eu quelque chose de cette modération de jugements, tandis que au contraire Ricardo, qui allait régner sans conteste en Angleterre pendant un demi-siècle,

avait été, par excellence, le dialecticien abstrait et abtrus. — Nous avons parlé des idées de M. Marshall en histoire. Pour lui, l'histoire économique est puissamment commandée par les mœurs (qui subissent, elles-mêmes, l'influence des conditions géographiques), puis, par les idées philosophiques et religieuses. Ce n'est donc ni le matérialisme historique de Marx, dans lequel l'état économique commande à la fois aux événements et aux idées, ni l'historisme allemand, à demi socialiste, dans lequel l'État informe et meut à son gré la société. Cependant M. Marshall, qui fait à bon droit une large part à l'élément éthique, a le tort de ne pas faire intervenir la moralité, au sens étroit de ce mot, parmi les facteurs essentiels du mouvement de la population : il ne voit que la nuptialité, ce qui est beaucoup trop peu (p. 344 et s.). — Par ailleurs, il rend pleinement justice au rôle économique et social de l'Église catholique dans le moyen âge (p. 37), bien que nous le trouvions, un peu plus loin, admirateur enthousiaste de la Réforme. Il attribue à celle-ci une très heureuse influence sur le développement économique de l'Angleterre, parce que le libre examen excitait tout naturellement l'initiative et l'activité des individus. Aussi bien M. Marshall, très hostile aux Français, est un Anglais profondément convaincu de la supériorité indestructible de sa race. Ses jugements sur l'histoire se ressentent de cette disposition. Dans le déclin de la Hollande, il oublie trop l'Acte de navigation (qu'il ne nomme même pas) pour ne voir que « l'inlassable ambition militaire de la France » (p. 40) ; il manque d'exactitude dans l'analyse de l'esprit de la noblesse française au XVIIIe siècle (p. 41) ; enfin, pour faire coup double, il définit Louis XIV « un prédécesseur de Napoléon Ier dans l'art de massacrer les gens » (p. 337 en note). Vous plairait-il, Monsieur l'Anglais, que nous parlions un peu des Irlandais, des Boers, et des indigènes de la Tasmanie que vos compatriotes faisaient chasser par des chiens pour les détruire plus sûrement ?

3. — M. de Foville, trop connu pour que nous en fassions l'éloge, donne un excellent volume sur *la Monnaie*, dans la Collection d'économie sociale de la maison Lecoffre. Bien que ce soit une œuvre de vulgarisation et que l'auteur n'ait point eu la prétention de s'adresser aux professionnels de l'économie politique, tout le monde peut apprendre avec lui, par exemple à propos de la « théorie quantitative » (p. 139 et s.) et de l'appui que Davanzati, Locke et Montesquieu y ont donné (p. 141), à propos de l'évaluation des sommes historiques (p. 191), à propos enfin des variations du coût de la vie et de la construction des *index-numbers* de l'*Economist*, de Jevons et de Sauerbeck (p. 180 et s.). Rien de plus original et de plus judicieux que cette idée de M. de Foville : prendre comme variations annuelles de l'*index-number* les variations, annuelles aussi, des chiffres arrêtés par la commission permanente des valeurs

de douanes (p. 183). Des graphiques font ressortir le parallélisme approximatif des conclusions qui se tirent de tous ces divers procédés, ainsi que Sir Giffen le remarquait déjà pour les moyennes graduées du *weighted average* (p. 182). M. de Foville a voulu être complet : aussi a-t-il ajouté à l'étude de la monnaie elle-même des notions élémentaires, intelligibles pour tout le monde, sur les billets de banque, les chèques, le change international, etc. Ces chapitres-là sont cependant plus étrangers au sujet que n'aurait été un exposé des procédés et des effets de l'altération des monnaies à la fin du moyen âge et sous l'ancien régime. En tout cas, les raisonnements sont toujours d'une limpide clarté, et les renseignements de tout genre pullulent comme dans un Almanach Hachette. L'esprit même ne manque pas : j'en donne pour preuve la charmante façon dont M. de Foville raille le « comptabilisme » de M. Ernest Solvay, l'opulent fondateur de l'Institut des sciences sociales de Bruxelles (p. 234 et s.). Quant à la « technique monétaire » ou partie du volume spécialément consacrée au monnayage, les fonctions de directeur de l'administration des Monnaies que M. de Foville a remplies longtemps, nous dispensent de parler de la compétence qu'il avait pour traiter ce sujet.

4. — Tout le monde connaît l'histoire de Robert Owen : je ne veux donc pas la refaire ici, en analysant le *Robert Owen* de M. Édouard Dolléans. C'est un volume fort bien écrit, d'une lecture très attachante, et je connais peu de pages aussi démonstratives contre le socialisme que la description de New-Harmony, « société où régnait l'anarchie la plus complète » et où chacun, atteint de la maladie de la paresse, ne songeait qu'à faire travailler les autres à sa place (p. 237 et s.). Mais l'ouvrage est surtout intéressant par une étude profonde des idées philosophiques de Robert Owen. C'est l'exclusion complète de la religion et de tous les mobiles religieux, c'est le déterminisme pur, c'est la croyance au pouvoir illimité de l'éducation, c'est enfin un despotisme légal d'essence physiocratique ou jacobine. « La réforme sociale, dit M. Dolléans, peut se définir la création artificielle d'un milieu extérieur qui détermine l'homme à la vertu et au bonheur » (p. 85) ; et ainsi « se concilie chez Owen la croyance à la toute-puissance de la vérité sur l'esprit humain, avec le fétichisme de l'État » (p. 98). Sa maxime favorite, c'est que « le caractère de l'homme est un produit dont il n'est que la matière première » (p. 81). Aussi comment M. Dolléans peut-il bien célébrer le « tempérament sentimental et chrétien » d'Owen (p. 79) ? C'est que M. Dolléans s'est fait des idées à lui sur la religion, au point de révolutionner le dictionnaire et de l'ameuter contre la logique. En effet, outre qu'il connaît mal et juge aussi mal la doctrine de l'Église sur la propriété et l'usage des biens (p. 18), il voit de la foi et de la religion partout ; il en arrive à dire que « l'idée de la grève

générale prend un caractère religieux dans l'esprit des syndicalistes » (p. 45), et il compare ceux-ci aux chrétiens attendant la seconde venue du Christ. On lira, du reste, avec beaucoup de plaisir cette préface sur le socialisme en général, mot qui s'est substitué pour ainsi dire à celui d'owenisme, et on y trouvera, entre autres choses, des renseignements intéressants sur le chartisme (p. 37 et s.).

5. — Owen tient encore une immense place dans l'*Histoire des systèmes économiques et socialistes*, dont M. Hector Denis nous donne maintenant le tome II. M. Denis lui consacre autant de pages qu'à Ricardo ; et il publie les plans de New-Lanark et des villages communautaires, avec plusieurs fac-simile des billets d'échange de travail. Tout ceci est fort curieux. Pour le surplus, ce deuxième volume de M. Denis continue la seconde époque, intitulée par lui : « Constitution et critique de la science des richesses ». Les auteurs qui y sont étudiés sont Godwin, Condorcet, Helvétius (ce dernier en quelques pages seulement), Malthus, Ricardo, Sismondi, Owen et William Thompson, le tout est suivi d'une bibliographie fort longue et fort complète. Peut-être bien Godwin et Thompson — sans rappeler Owen — deviennent-ils tout d'un coup de bien importants personnages, grâce aux sympathies de l'auteur pour les systèmes socialistes. En tout cas, M. Denis s'efforce de démêler les efforts successifs des esprits à la poursuite d'une formule définitive et de son immuable expression ; et si l'on peut trouver que parfois il subtilise et quintessencie quelque peu en opposant telle phrase d'une date à telle autre phrase d'une autre date, on ne peut pas lui contester l'esprit d'analyse et de généralisation. Évidemment il en veut à Malthus, qui avait l'idée d'un ordre providentiel maintenu et sanctionné par les châtiments qui en punissent les violations ; par contre, il a certaines pages profondes sur Ricardo et Sismondi ; surtout en ce qui touche à ce dernier, il met bien en lumière le caractère tout négatif de sa critique, tout en s'efforçant de le relever devant l'opinion comme le prédécesseur et surtout comme l'initiateur du grand mouvement de la réforme sociale par la subordination de l'économie politique à la morale (p. 386). On retrouve donc partout les tendances sociales et à demi socialistes de M. Denis, à peine dissimulées sous des apparences d'éclectisme et de neutralité.

6. — Les *Mensonges conventionnels* de Max Nordau (Südenfeld de son vrai nom) valaient-ils donc l'honneur d'une réfutation en bonne et due forme ? Je ne le pensais pas ; mais M. André Lo Forte-Randi a été d'un autre avis, et il en avait ses raisons. A ce point de vue, nous ne pouvons que le féliciter d'avoir voulu réparer, avec ses *Menzogne*, l'effet produit peut-être autrefois par les articles élogieux et flatteurs qu'il avait donnés sur Max Nordau dans la *Revue Internationale*. Le juif athée et sioniste qu'est Nordau, mérite bien d'être démoli. M. Lo Forte-Randi

s'y emploie de son mieux, dans une discussion toujours vive, parfois violente, toujours bien italienne de ton et d'allure. Je regrette seulement qu'il se soit parfois arrêté entre les erreurs de Nordau et la pleine vérité. Par exemple Nordau appelle mensonge l'affirmation de l'existence de Dieu. Non, lui répond son adversaire : le mensonge consiste, non pas à affirmer ce qui est faux, mais à affirmer ce qu'on sait ou croit être faux; peu importe, à cet égard, la vérité en soi ou vérité objective. Or, comme on ne peut pas plus prouver l'existence de Dieu que son inexistence, ceux qui disent l'un ou l'autre, pourvu qu'ils croient ce qu'ils disent, ne commettent jamais de mensonge, qui que ce soit d'entre eux qui ait raison (p. 191 et s.). Certes, voilà des concessions qui déparent fâcheusement la polémique.

7. — L'ouvrage de MM. Turot et Bellamy sur *le Surpeuplement et les habitations à bon marché* arrive à point pour expliquer et apprécier la loi du 12 avril 1906, reprenant et modifiant celle du 30 novembre 1894. Mais il y a autre chose aussi dans ce volume : il y a toute une étude sur l'hygiène des logements ouvriers, soit en France depuis la grande enquête de Blanqui et de Villermé, soit à l'étranger. MM. Turot et Bellamy mettent complètement à part la question du bien de famille ; préoccupés seulement des logements urbains et des questions ouvrières proprement dites, ils vont jusqu'à regretter le chiffre élevé où finit maintenant l'habitation à bon marché, dans la crainte que la loi de 1906 ne puisse être étendue à un certain nombre de maisons rurales (p. 122 et s.). De plus, selon eux, on a eu tort de ne pas appeler les communes et même l'État à construire eux-mêmes des maisons ouvrières : « Cette intervention, disent-ils, permet seule d'apporter une solution efficace et un peu rapide, et il n'en faudrait pas moins se résigner à l'admettre, quand bien même les objections théoriques de ses adversaires seraient fondées, ce que nous ne croyons pas » (p. 258). Nous savons gré cependant à M. Turot, qui appartient à la gauche socialiste du Conseil municipal de Paris, de n'avoir pas fait œuvre de polémique ni de parti.

8. — L'Académie des sciences morales et politiques, ayant à décerner le prix Bordin, avait pris comme sujet de concours : « Déterminer les obligations morales respectives des patrons et des ouvriers ». M. Roguenant a été couronné, et le rapport de M. Gebhart a fait éloquemment ressortir tous les titres de l'heureux concurrent. M. Roguenant est un ancien mouleur en fonte qui a complété soir à soir son instruction par « l'entêtement d'un travail solitaire » (p. VI) et qui est devenu ensuite patron. Tour à tour employé et employeur, il a donc vécu dans la mentalité de l'un et de l'autre; aussi a-t-il pleine compétence pour apprécier leur situation réciproque. Le mémoire couronné vient d'être publié sous le titre : *Patrons et ouvriers*, sans autre retouche que l'addition d'un chapitre sur les devoirs du patron envers l'apprenti. D'un

bout à l'autre c'est clair, simple, coulant, animé d'un profond sentiment de justice et de bonté. Bien que l'idée du devoir n'y soit jamais revêtue d'une expression chrétienne, M. Roguenant est toujours soutenu par le souci de la moralité dans tout ce que celle-ci peut avoir de plus délicat et de plus élevé, et cette préoccupation est tout particulièrement visible dans les chapitres consacrés à « l'apprenti » et aux « ateliers de femmes ». M. Roguenant a des pages émues sur la disparition de l'apprentissage (p. 78 et s.) et sur « l'empoisonnement moral de trop d'ateliers » (p. 91). Mais au point de vue social proprement dit je le trouve plutôt optimiste. Ce fut là sans doute son premier titre aux suffrages de l'Institut, à en juger par les pages que le rapporteur, M. Gebhart, a particulièrement relevées. Ainsi, à propos des grèves, M. Roguenant est convaincu que le patron les aplanirait toujours « en ne manifestant pas une intransigeance qu'il ne pourrait soutenir jusqu'au bout » (p. 129), ou bien par une enquête impartiale sur leurs causes (p. 130 et s.). La grève sociale, la grève socialiste pour mieux dire, n'entre pas dans son cadre ou dans ses préoccupations. Il croit que « les attitudes révolutionnaires prises à propos de rien et à tout propos, tout ce bric-à-brac de barbares ivres a fait son temps, » et que les syndicats commencent à se lasser de la rhétorique politicienne »(p. 142). Je ne demande qu'à le croire : mais je ne peux ignorer ni la Confédération du travail ni la série ininterrompue des grèves politiques. M. Roguenant, qui mêle au souvenir de ses rapports personnels avec M. Watrin un hommage à cet homme de bien, chrétien pratiquant et convaincu, devrait bien craindre, ce semble, que les mêmes excitations, plus haineuses peut-être et en tout cas mieux appuyées maintenant que jamais, ne fussent capables de ramener les mêmes catastrophes.

9. — Par certains côtés j'ai été satisfait du *Contrat de travail. Les Salaires, la participation aux bénéfices*, de M. Roger Merlin. C'est un exposé très sobre et très clair de la législation actuelle sur le contrat de travail, ainsi que du futur code du travail déjà voté par la Chambre. Toute la partie — plus spécialement économique — sur les salaires, la loi de l'offre et de la demande, la productivité du travail et les variations du salaire tant réel que nominal dans un sens éminemment favorable à l'ouvrier, m'a laissé l'impression d'un jugement droit et d'un esprit éclairé. Par ailleurs cependant j'ai noté beaucoup d'optimisme. A propos des syndicats ouvriers, M. Merlin ne sait rien du socialisme qui les prend pour instruments. Bien certainement il n'a jamais entendu parler ni de syndicalisme ni de Confédération générale du travail, car aucune inquiétude ne peut troubler la sérénité d'esprit qui règne derrière les murs du Musée social. On y est tout entier à la joie de contempler le « progrès vers une harmonie économique et sociale dont le siècle qui s'ouvre pourra franchir de nouvelles étapes » (p. 155).

Mais ce n'est pas tout. Quand M. Merlin explique pourquoi le Code civil est si bref sur le contrat de travail, il en donne comme raison que sous l'ancien régime « ce contrat..., pratiqué entre maîtres et compagnons, était matière de droit public, le travail étant considéré comme un droit octroyé par licence royale » (p. 18). Voilà bien des erreurs, et le grand nombre des gens qui les partagent ne les excusent pas. D'une part, en effet, le régime corporatif n'a jamais embrassé tous les métiers, et jamais non plus l'agriculture, qui est bien du travail, qui même était autrefois le travail le plus commun et qui pratiquait très couramment le contrat de travail avec les bergers, journaliers, valets ou servantes ne s'est trouvée comprise dans les liens de cette organisation ; d'autre part, M. Merlin a tort de répéter, sur le prétendu caractère régalien du droit de travailler, une erreur de Le Trosne dont M. des Cilleuls a si bien discuté l'origine et qu'il a si radicalement démolie. — Un mot pour finir : pourquoi M. Merlin dit-il Chapelier et non pas Le Chapelier, en parlant du député de Rennes à la Constituante (p. 31) ?

10. — *L'Ouvrière en France*, par Mme Caroline Milhaud, est à la fois une lamentable description de la condition de la femme dans l'industrie et une indication des progrès ou réformes nécessaires. C'est instructif et bien documenté. Je crains un peu cependant que l'auteur n'ait accueilli trop complaisamment toutes les imputations de M. Breton, député socialiste du Cher, contre les maisons religieuses (p. 20, etc.) ; et je regrette qu'elle ait cru Zola sur parole lorsque celui-ci, dans *Germinal*, dépeignait la vie des femmes dans les travaux souterrains des mines de houille (p. 151). A en croire le livre, c'est Zola qui a obtenu qu'elles n'y fussent plus admises ! Est-ce que, par hasard, le reste du volume serait de cette force ? Car pour une calembredaine, celle-ci en est une. A noter qu'aucune part n'est donnée à la morale proprement dite et encore moins à l'influence religieuse : la réforme dans les idées des « femmes de la bourgeoisie » (elles sont beaucoup en retard) doit s'opérer tout entière par les professeurs des lycées de jeunes filles (p. 154-155).

11. — Mme Milhaud s'occupait des usines : M. l'abbé George Mény (car il ressort de la préface de M. l'abbé Lemire que M. Mény est prêtre, bien qu'il ne s'en donne point lui-même la qualité), M. l'abbé Mény, dis-je, traite uniquement, dans son *Travail à bon marché*, du *sweating system* à domicile, avec tous les fléaux qui en découlent dans l'ordre de l'hygiène et de la morale. Il en fait un lamentable tableau, grâce à des anecdotes et à des observations innombrables qui suppléent ici au silence forcé de la statistique officielle. Mais où est le remède, surtout quand on sait que la loi du 30 mars 1900, dite loi Millerand-Colliard, a développé par contre-coup le travail à domicile ? Au moins M. Mény ne prend pas parti pour l'interdiction de ce genre de travail

et pour le régime obligatoire de la manufacture que les syndicats ont tendance à réclamer (p. 218). Il préférerait persuader au public de renoncer à l'article bon marché, au complet acheté tout fait et probablement farci de microbes (p. 151 et s.), à la « camelote » pour tout dire : cependant, comme il ne croit guère à un revirement du goût ou à une autre conception des besoins, comme il ne croit pas non plus que les « ligues sociales d'acheteurs » aient une efficacité suffisante, et comme il est convaincu que même « l'action du syndicat devient chimérique quand il s'agit d'une grande ville comme Paris » (p. 213), il finit par réclamer pour le Conseil supérieur du travail la charge de fixer les prix minima de tout travail à domicile, avec des sanctions pénales contre les employeurs qui paieraient moins cher (p. 224). Quant à l'assistance ou charité (peu importe le nom), M. Mény voit la chose de mauvais œil : il rejette largement sur elle la responsabilité de la misère, parce que la bienfaisance permet à ceux qu'elle soulage de se contenter d'un salaire moindre et que par conséquent elle les fait contribuer eux-mêmes à l'avilissement des salaires de tous leurs semblables (p. 76 et 194).

12. — Il est difficile de trouver une étude plus documentée, plus statistique et pourtant d'une lecture plus intéressante que celle de M. Choleau sur la *Condition actuelle des serviteurs ruraux bretons, domestiques à gages et journaliers agricoles*. M. Choleau connaît à fond toute la Bretagne, autant qu'il l'aime ; il en a noté tous les usages locaux, si différents de localité à localité ; il a saisi sur le vif toutes les manières d'être de ce peuple vraiment à part, qui a besoin d'être vu de bien près pour être apprécié. Çà et là, la lecture est animée par des descriptions comme celle des « Louisets » du pays de Fougères (p. 85) ; ou bien l'auteur vous ramène à des propositions économiques qui se vérifient ailleurs qu'en Bretagne, par exemple une hausse des salaires plus forte que celle des fermages ou celle du prix des terres : donc déclin de ce que l'on a appelé — mais à tort selon nous — la rente du sol (p. 173). Avec cela, M. Choleau n'emprunte rien aux idées à la mode sur le socialisme agraire : car il est convaincu à bon droit que lorsque la propriété du sol aura été donnée à celui qui le cultive, « le travailleur des champs aura changé de maître tout simplement, et que tout porte à croire qu'alors le nouveau ne vaudra pas l'ancien » (p. 172). — Nous recommandons chaudement ce volume à quiconque aime la terre et les paysans, de quelque région de France que ce soit, et nous souhaitons vivement que l'exemple de M. Choleau lui suscite ailleurs des émules, qui, du reste, auront de la peine à faire mieux que lui et même seulement aussi bien.

13. — S'il ne s'agissait que de décrire au point de vue technique l'industrie bien renommée de la maison Zeiss d'Iéna (quel est l'amateur

photographe qui n'en connaît pas les objectifs ?), je me reconnaîtrais incompétent, et sans doute aussi le *Polybiblion* se refuserait à faire de la réclame. Mais c'est un travail d'un tout autre genre que M. Félix Auerbach, professeur à la Faculté de droit d'Iéna, nous donne sous le titre : *Étude sur les procédés techniques et les institutions sociales de la fondation Carl Zeiss à Iéna*, ouvrage qui vient d'être traduit sur la deuxième édition allemande. Je glisse sur la partie industrielle, cependant très claire, très intéressante, illustrée par de nombreux clichés, et je me hâte d'arriver à la partie sociale. Les créateurs de ces immenses ateliers, MM. Zeiss et Abbe, ont voulu laisser derrière eux une fondation dans le genre du « Bon Marché » ou fondation Boucicaut. L'entreprise est pour ainsi dire son propre propriétaire : c'est la « fondation » tout court. Les statuts, revisables sous certaines conditions, sont confiés à la garde de l'État ; celui-ci intervient dans la personne du ministre des cultes du grand-duché de Saxe-Weimar, nommant un commissaire. A la vérité, je voudrais que cette description de l'organisme juridique fût plus claire et plus complète. M. Auerbach, qui est professeur de droit, aurait pu nous satisfaire sans peine ; tout au moins, au lieu de nous répéter à tout moment que la « fondation » n'est pas précisément ceci ou pas précisément cela, il aurait dû montrer précisément ce qu'elle est, en nous donnant tout au moins en appendice le texte de la fameuse charte octroyée par M. Carl Zeiss. — Ajoutons que ce petit volume contient incidemment des indications très précieuses sur la participation aux bénéfices et autres combinaisons sociales analogues.

14. — L'importance du mouvement ouvrier aux États-Unis donne un réel intérêt au travail de M. William Kirk : *National labor federations in the United States*. Mais il faut avant tout que l'on soit bien d'accord sur le sens des mots. Les *trade-unions* se sont fédérées. Leurs groupements s'appellent habituellement des *labor federations*, car on préfère réserver l'appellation *inter-trade-associations* pour désigner des groupements politiques. Les *labor federations* se subdivisent en « fédérations générales », formées de *trade-unions* de tous métiers, et en « fédérations industrielles », qui ne réunissent que des *trade-unions* de mêmes métiers. A leur tour, ces fédérations « industrielles » se subdivisent en deux espèces : 1° les fédérations industrielles proprement dites ; 2° les *trades-councils* (ou comités de *trade-unions*) ; et l'on se sert de l'une ou l'autre de ces deux expressions suivant que le lien est plus ou moins étroit, l'autonomie plus ou moins sacrifiée. Il y a ainsi trois catégories différentes, et chacune d'entre elles est étudiée dans le même ordre : 1° histoire ; 2° structure ; 3° fonctions : tout cela avec une froide sobriété, sans jugements ni critiques, dans un esprit réaliste qui est très yankee. Ne demandez pas à M. Kirk où l'on ira avec ce fédéralisme-là : ce n'est pas son affaire.

15, 16 et 17. — L'imprimerie officielle de Washington a publié trois index bibliographiques qui sont de nature à intéresser, soit au point de vue des réformes fiscales, soit au point de vue de la législation ouvrière et des congrès internationaux sur la protection des travailleurs. Le premier (*Select list of works relating to taxation of inheritances and of incomes : United States and some foreign countries*) renferme les titres des ouvrages sur la taxation des héritages et des revenus aux États-Unis et dans quelques contrées étrangères ; le second, sur le travail des enfants dans les manufactures (*List of books relating to child labor*) ; enfin le troisième, sur la responsabilité des patrons en matière d'accidents du travail (*Select list of works relating to employers liability*). Ce dernier, il est vrai, n'est pas sans lacunes, en ce qui concerne la France ; quant à l'Allemagne, elle n'est pas même citée, mais ce doit être à dessein, parce que le rédacteur de ces listes d'ouvrages nous annonce pour l'an prochain la publication d'un répertoire analogue sur l'assurance obligatoire des accidents du travail.

18. — Nous entrons cette fois dans la littérature socialiste. Les livres y poussent toujours nombreux. Nous y débuterons par l'*Histoire du mouvement syndical en France (1789-1906)*, de M. Paul Louis. Mais est-ce bien de l'histoire, ou n'est-ce pas plutôt une tentative de démonstration par l'histoire et par conséquent une thèse ? Je le croirais volontiers. Il s'agit de montrer comment le mouvement prolétarien s'est préparé depuis un peu plus d'un siècle, et comment, après avoir passé par les mutualités, la Commune, la loi de 1884, les Bourses du travail et la Confédération du travail, il doit finalement arriver à une transformation radicale de la société, par la destruction des organes qui la constituent actuellement. Cet ouvrage est fort instructif pour les hommes qui veulent être éclairés complètement sur les conséquences effectives du grand mouvement syndical consacré par la loi de 1884. C'est avec l'histoire à la main que M. Paul Louis définit le syndicat « un groupement de travailleurs de même métier ou de même industrie, qui aspire d'abord à relever le niveau de la vie prolétarienne dans les cadres du régime existant, puis à briser ces cadres, en préparant les éléments matériels et moraux d'une organisation économique différente » (p. 2). En ceci, M. Paul Louis a-t-il tort ? Je crains bien que non, quand je vois le chemin que le syndicalisme a fait faire au socialisme et quand je mesure celui qu'il s'apprête encore à lui faire faire. Le syndicalisme n'a donc aucun intérêt — bien au contraire — à « atténuer les heurts et à ménager une évolution limitée » : aussi ne veut-il « ni conseils du travail, ni arbitrage obligatoire, ni capacité commerciale des syndicats » (p. 277). Assurément il existe encore des divergences ; seulement « il est vraisemblable qu'une moyenne se dégagera peu à peu, orientée beaucoup plus dans le sens révolutionnaire que dans le sens réformiste »,

et cette concentration ne peut qu'être hâtée par les résistances, soit du patronat, soit des jaunes (p. 272). Au moins nous voilà bien avertis ; et si quelques-uns des admirateurs trop enthousiastes de la loi de 1884 devaient y perdre de leurs illusions, j'en serais vite consolé, moi qui crois ne point en avoir eu.

19. — M. Bouglé, « professeur de philosophie sociale à l'Université de Toulouse », fait les affaires du socialisme d'une façon plus discrète et plus prudente. Il fait du *Solidarisme*. Pourquoi n'en ferait-il pas, puisque « le solidarisme semble en passe de devenir une manière de philosophie officielle » (p. 1) ? Il en étudie les origines et les bases scientifiques, comme les bases juridiques. Puis une série d'articles, parus, les uns dans la *Revue bleue*, les autres dans *la Dépêche* de Toulouse, complète le volume. M. Bouglé y avait traité à bâtons rompus du réformisme, du patriotisme, du syndicalisme et du christianisme social. Il craignait que la postérité ne les oubliât, et vraiment ce n'eût été que justice : c'est pour cela qu'il a tenté de les conserver en volume. Pour lui, le solidarisme est vraiment une doctrine à part, une philosophie sociale se tenant toute seule, et il la félicite « d'avoir pu heureusement limiter, non seulement l'apriorisme rationaliste ou le libéralisme économique, mais aussi le pessimisme darwinien » (p. 64). L'intérêt du volume vient du soin que prend cependant ce philosophe pour ménager tout le monde, pour témoigner de l'indulgence à la théorie du Contrat social de Rousseau, non moins qu'une respectueuse déférence envers le quasi-Contrat social de M. Bourgeois, et pour ne pas heurter non plus le socialisme, si celui-ci consent à n'être que réformiste et à se prêter à une fusion avec le solidarisme (p. 174). Cependant, contre le christianisme, les conclusions de M. Bouglé sont fort nettes, quoique exprimées en un style poli et sans violence. Ainsi, tout en notant que Joseph de Maistre, bien avant Pierre Leroux, avait, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* (édit. de 1831, t. II, p. 236), pris « le terme de jurisprudence — solidarité — comme le plus propre à exprimer la réversibilité des mérites » (p. 11), il est manifestement avec M. Mabilleau, qui déclarait en 1901, au congrès de l'éducation sociale, que « la solidarité est incompatible avec les principes du christianisme » (p. 19). « L'arbitraire de la charité, dit M. Bouglé, a fait son temps » (p. 17). Eh bien, tant mieux qu'on dise tout cela ! Au moins les catholiques finiront par s'apercevoir du rôle de dupes que le « solidarisme » leur a fait jouer. — Un dernier trait pour finir. M. Bouglé reconnaît de bonne foi que les statistiques comparées des suicides démontrent la résistance du catholicisme aux « courants suicidogènes » de M. Durkheim : mais il trouve que le remède serait payé trop cher, puisque « la vie risquerait d'être immobilisée et comme pétrifiée par la vertu trop puissante des dogmes catholiques » (p. 280-281). Alors, quoi ? La famille ? Mais

elle se dissout. Eh bien, la guérison de l'endémie du suicide est tout entière dans le syndicat ouvrier, dans la « morale de l'outil » et dans la « *vita nuova* des consciences » (p. 288). Cela fait sourire de pitié. Il est vrai que lorsque M. Bouglé traite du catholicisme et de son influence sociale, il ne montre point qu'il ait pénétré l'essence de son sujet : on sent l'aveugle qui disserte sur les couleurs.

20. — Décidément M. Bouglé ne veut rien laisser perdre de ce qu'il écrit. *Qu'est-ce que la sociologie?* Encore un recueil d'articles publiés, soit dans diverses revues en 1897, 1899 et 1906, soit dans *l'Année sociologique* de 1903. Le plus intéressant est celui qui a pour titre : « Les rapports de l'histoire et de la science sociale d'après Cournot ». Il y est traité, entre autres questions, du point de savoir si ce sont les courants d'idées et les situations qui font les personnages les plus remarqués dans le cours de l'histoire comme Mahomet et Napoléon, ou bien au contraire si ces hommes-là impriment d'eux-mêmes à l'histoire une orientation qui leur soit propre. Mais M. Bouglé est souvent long et diffus ; souvent il ne sait pas comment dire la chose la plus simple et alors il l'entortille pour la simplifier davantage. Ainsi le premier article, donnant son nom à tout le volume : *Qu'est-ce que la sociologie?* embrouille les idées plus qu'il ne les éclaircit ; j'avoue même que lorsque j'ai vu M. Bouglé prendre la peine de m'expliquer qu'il n'y a pas d'armée sans soldats, pas d'Église sans fidèles, pas de sociétés sans des membres qui la composent, je me suis souvenu malgré moi de M. de la Palisse, à qui l'on doit cette grande découverte que s'il n'y avait pas d'arbres il n'y aurait pas de forêts.

21. — C'est du fond d'une cellule de la Santé que l'anarchiste darwinien Charles Malato écrivait, à la fin de 1905, *les Classes sociales au point de vue de l'évolution zoologique*. L'opuscule fut publié d'abord à Barcelone, en espagnol, puis à Paris en français. La thèse, c'est que les « révolutions sociales » sont un facteur de l'évolution des espèces, parce que, sans elles, « les groupements humains finiraient par former, non plus seulement des castes ou des classes étrangères ou hostiles les unes aux autres, mais de véritables espèces zoologiques aussi différentes que celles du singe et de l'ours » (p. 8 et p. 15). La thèse est-elle démontrée? Il n'y a pas même un essai de démonstration. Ce que je note seulement, ce sont les tableaux des classes et sous-classes sociales, y compris les deux classes des « détritus » et des « réfractaires » (p. 31-37) ; ce sont des descriptions poignantes de la tuberculose chez les pauvres ; c'est une comparaison entre l'immoralité du mariage bourgeois et la prostitution prolétarienne que l'organisation sociale impose et rend presque légitime pour les filles du peuple (p. 134 et s.). A tout prendre, il y a aussi certaines vues remarquables sur une prochaine révolution sociale qui partira de France à l'occasion de la banqueroute ou de la grève ou

de la guerre, et probablement de toutes les trois ensemble (p. 79 et s.). Mais la grève générale « ne peut réussir qu'à la condition essentielle d'avoir été précédée d'une période de propagande dans l'armée et plus encore parmi les adolescents fils de prolétaires appelés à partir bientôt à la caserne » (p. 85). Nous savons par ailleurs que tel est bien, en effet, le programme de la Confédération générale du travail. L'œuvre de Malato commande donc l'attention, mais pour tout autre chose que ce que le titre promettait. Une fois la révolution accomplie, la « classe détritique » ou « mendicat » disparaîtra, ainsi que la paresse, alors que « le doigt d'un enfant, appuyé sur la simple touche d'un clavier, mettra en mouvement la fée-esclave libérant le prolétaire ». Alors aussi, malgré la suppression des prisons et des bagnes, on aura réduit de plus des sept dixièmes le nombre des méfaits et des malfaiteurs (p. 146-147). Je n'y crois pas, mais je ne demande pas à le voir.

22. — J'avais déjà analysé ici *le Socialisme libéral ou Morcellisme*, de M. Camille Sabatier. Il récidive avec le mot *Morcellisme* tout seul : donc je récidive aussi. Le « morcellisme » prétend être une doctrine qui appliquerait pleinement les principes de 1789 et qui réaliserait le socialisme sans être socialiste. Actuellement, dit l'auteur, il n'y a qu'une bonne manière d'acquérir la propriété, c'est le travail utile, et il y en a neuf mauvaises, qui sont le délit, la chance, le jeu, la prescription, l'agiotage, la faveur du prince, l'usure, la corruption et le capitalisme (p. 31, p. 103 et s.). Il faut supprimer ces neuf mauvaises. Proscrira-t-on l'héritage? Ce ne sera pas la peine, parce que le père de famille, n'ayant jamais pu acquérir que par le travail, ne laissera jamais beaucoup à son fils et que l'hypothèse de plusieurs générations successives de travailleurs est tout à fait chimérique (p. 153 et s.). Mais on facilitera la dispersion des biens en supprimant le conseil judiciaire (c'est déjà la formule du président Magnaud) ; surtout on expropriera les mines, les chemins de fer et généralement « toutes les grandes industries non susceptibles d'être directement exploitées par le travailleur » (p. 164-165). — L'ouvrage n'a aucune valeur. M. Maurice Faure, sénateur de la Drôme, y a mis cependant une longue Préface. Il y fait l'historique assez intéressant de la « Ligue de la petite propriété », qui vécut de novembre 1895 à mai 1898 et qui mourut lorsque M. Sabatier, ancien député, eut obtenu du gouvernement une bonne place à Alger. Cette ligue avait même un journal. En octobre 1897 il y parut un article sur la « solidarité ». « Ni le mot ni la chose, dit ici M. Maurice Faure, n'étaient guère connus à ce moment, si ce n'est des philosophes : car M. Léon Bourgeois, *on le sait*, n'avait pas encore publié le livre magistral qui porte ce titre : *Solidarité* (p. 16) ». J'en demande bien pardon à M. Faure, mais *on sait* au contraire que le livre (pas magistral du tout) de M. Bourgeois est de 1896. C'est en juillet 1897, et par conséquent

trois mois avant le journal de la « Ligue de la petite propriété, » que nous en avons rendu compte ici même pour les lecteurs du *Polybiblion*.

23. — M. Prosper-Moïse Loria a institué par son testament la « Società umanitaria » de Milan, en la dotant de dix millions de livres (qui depuis en sont devenus treize) et en lui donnant pour mission de « procurer des appuis, du travail et de l'instruction aux sans-avoir, afin de les mettre en mesure de se relever d'eux-mêmes ». En octobre 1906, cette société a tenu à Milan le « premier congrès international pour la lutte contre le chômage ». En voici donc le compte rendu, tout en français, dans un gros volume, *le Chômage*, divisé en deux parties : 1° les rapports ; 2° les procès-verbaux, la discussion, les ordres du jour. Beaucoup de ces rapports ne manquent pas d'intérêt : mais, dans son ensemble, l'œuvre a un caractère très accentué de socialisme international. J'en ai la preuve, soit dans le salut aux « camarades russes qui luttent pour leur rédemption » (p. 249) et qui « sont engagés dans une lutte géante » (c'est le mot même du président du congrès) (p. 274), soit dans la souscription remise à Mlle Balabanoff « en faveur de la révolution russe dont elle est une si ardente propagandiste » (ibid), soit enfin dans le vote d'un ordre du jour « affirmant que l'État est tenu d'affecter au développement des travaux publics et de l'agriculture les sommes attribuées aujourd'hui au budget de la guerre » (p. 273). La part importante que l'Anglais Keir-Hardie prit aux débats, n'est pas non plus pour atténuer le caractère socialiste du congrès. Parmi les Français qui y adhérèrent, nous citons M. Justin Godart, député de Lyon, et M. Keufer, vice-président du Conseil supérieur du travail à Paris, un de nos syndicalistes les plus agissants et les plus en vue. M. Keufer fut un des vice-présidents du congrès de Milan.

24. — Thiers, dit-on, avait défini une fois l'économie politique « une littérature ennuyeuse ». Alors, bien certainement, l'ouvrage de M. Eugène Fournière, *l'Individu, l'Association et l'État*, est un livre d'économie politique. C'est, dit l'auteur « la condensation (!) et la mise au point d'une série de conférences faites à l'École des hautes études sociales dans l'année 1905-1906 », avec l'intention de « faire voir, dans la totalité des associations et dans l'organisation spontanée de leurs rapports mutuels de lutte et de coopération, le socialisme lui-même en devenir perpétuel, en création ininterrompue de liberté et de bien-être pour chacun et pour tous » (p. 17). M. Fournière regarde bien le socialisme comme « l'instrument même de la justice dans les rapports humains » ; mais pour cela il faut « que ses conflits intérieurs se résolvent par le triomphe du relativisme sur l'utopisme » (p. 3) : aussi l'ouvrage affecte-t-il un ton modéré ; c'est du syndicalisme non révolutionnaire, quoique ultra-réformiste. Beaucoup de mots ; des phrases vagues; pas un fait, ni une référence, ni une citation. Ces élucubrations ne

coûtent pas beaucoup de travail. — La table des matières pose un problème intéressant : comment le mouvement syndicaliste contemporain peut-il se rattacher à l'individualisme de 1789 et de 1793 ? Mais cette énigme, M. Fournière ne la résout point. Vous croyez, dit-il, que la Révolution ne mettait rien entre l'individu et l'État ? Eh bien, « c'est une erreur grossière » (p. 30). Seulement il ne donne pas d'autre explication : si vous ne vous en contentez pas, c'est que vous êtes trop difficile. — Bien entendu, l'association sera la religion de l'avenir, parce qu'elle, et elle seule, peut fonder une morale (p. 188 et s.). La preuve (car cette fois-ci M. Fournière en donne une), c'est que, « du temps que j'étais en prison, dit-il, j'ai vu mettre en quarantaine par des voleurs professionnels (parce qu'ils étaient moralisés par l'association) un détenu qui m'avait filouté une paire de chaussures » (p. 193). Est-ce que vous n'êtes pas encore convaincu ?

25. — Rien de si simple que de supprimer la misère. M. Paul Ézou en donne la formule dans *l'Aisance obligatoire, ou le Socialisme pratique*. L'aisance obligatoire, « imposée par l'État et ne grevant pas l'État » (p. 8) serait l'obligation, pour tout individu ne gagnant pas assez, d'habiter dans les « palais familiaux », que les autres citoyens pourraient aussi habiter moyennant pension, si cela leur faisait plaisir. Ces palais logeraient au maximum mille individus (p. 67) ; ils seraient alimentés par les versements des pensionnaires et les ressources actuelles de l'assistance publique ; ils seraient « régis par un directeur aux ordres du gouvernement, ayant à ses côtés un représentant des habitants du palais familial » (p. 36). Ce serait tout autre chose que les familistères, parce que les pensionnaires iraient travailler au dehors et chacun pour son compte ; ce serait donc aussi autre chose que le collectivisme. La vie y serait fort agréable : on y aurait bibliothèques, salons de conversation, salles de fêtes, etc. (p. 70). Seulement pourquoi se donnerait-on encore la peine de travailler ? Voilà la première des innombrables objections économiques, morales, financières, etc., que l'auteur de cet opuscule a négligé de se poser. J. RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Sacra Theologia dogmatica recentioribus Academiarum moribus accomodata, auctore HONORATO DEL VAL. Madrid, typ. Gómez Fuentenebro, 1906, in-8 de VIII-692 p. — Prix : 11 fr.

Cet ouvrage, composé par le préfet des études du monastère augustinien de l'Escurial, devance une « Théologie fondamentale, » annoncée dans la Préface, inaugurant ainsi la publication d'un nouveau *Cursus* dogmatique. On y constate certains efforts pour allier la méthode positive à la scolastique — du moins en ce qui concerne saint Augustin.

Le présent volume comprend :

Un traité préliminaire (p. 1-56) que nous aurions souhaité plus approfondi et plus développé, vu l'actualité des questions relatives à la méthode théologique. L'auteur semble pourtant ne pas ignorer nos controverses françaises : c'est ainsi que vingt lignes sont consacrées (p. 26) au fameux article de M. Le Roy (*la Quinzaine*, avril 1906).

Le traité *De Deo uno* (p. 57-272) où l'on trouvera une sérieuse étude de la science et de la volonté divine, une exposition soignée des systèmes relatifs à la prédestination. En étudiant la connaissance de l'existence de Dieu, l'auteur aurait pu insister davantage sur la connaissance spontanée, sur le soi-disant innéisme des Pères, sur la preuve de l'existence de Dieu tirée de la loi naturelle...

Le traité *De Deo trino* m'a paru assez sobre (p. 273-343).

Le *De Deo creante* me semble le traité le plus intéressant : dans les tentatives de solutions exégétiques, on s'est inspiré des principes d'un concordisme modéré. L'auteur, ne rejetant pas un transformisme mitigé, pense que les espèces actuelles peuvent provenir d'un petit nombre de types primitifs. — A remarquer spécialement une bonne exposition de la doctrine de saint Augustin sur la création médiate des êtres vivants, *ex rationibus seminalibus*.

Dans un chapitre important (p. 460-637) sont rassemblées : d'une part, la discussion des sciences anthropologiques modernes — d'autre part, les doctrines théologiques relatives à l'élévation et à la chute : ici encore des études augustiniennes spéciales, relatives aux effets du péché originel.

Le dernier chapitre contient l'*Angélologie* (p. 615-669).

B. DE CARROY.

Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège. Syllabus, Index, Saint-Office, Galilée, par LUCIEN CHOUPIN. Paris, Beauchesne, 1907, in-16 de VII-388 p. — Prix : 4 fr.

Des discussions récentes et même une retentissante condamnation ont montré que, s'il faut, en présence des actes du Souverain Pontife, éviter de voir partout des documents infaillibles, il est non moins essentiel de se garder d'écarter toute obligation sous prétexte qu'il ne s'agit pas d'une définition *ex cathedrâ*. Quelle est la valeur des décisions du Saint-Siège? Quel genre d'assentiment comportent-elles? Voilà l'objet du livre du P. Choupin. Il en a grossi le volume par des dissertations sur l'autorité du Syllabus, les décrets des SS. Congrégations de l'Index et de l'Inquisition au sujet de Galilée et un commentaire du Syllabus, qui sont fort intéressants, illustrent pratiquement l'exposé de la thèse, mais affectent un peu l'allure de hors-d'œuvre. Cette légère critique faite à la conception générale du plan

de l'auteur, il n'en demeure pas moins vrai que la doctrine est exactement précisée et que la nature de l'infaillibilité, son objet, et le genre d'adhésion que nous devons aux décisions infaillibles, aux constitutions pontificales où l'infaillibilité n'est pas engagée, aux décisions doctrinales et aux décrets disciplinaires des congrégations romaines se trouvent délimités avec une clarté capable de satisfaire les plus difficiles. Une riche bibliographie et une bonne table complètent cet utile ouvrage dont l'exécution typographique fait honneur à la librairie Beauchesne.

G. PÉRIES.

Saint Vincent de Lérins, par FERDINAND BRUNETIÈRE et P. DE LABRIOLLE. Paris, Bloud, 1906, in-16 de XCVIII-144 p. — Prix : 3 fr.

On sait l'importance du *Commonitorium*, pour les discussions auxquelles donna lieu, tant chez les catholiques que chez les protestants, l'interprétation du fameux canon : *Quod ab omnibus, quod ubique, quod semper.* Dans la Préface, M. Brunetière a émis quelques vues originales, et s'est ingénieusement assimilé diverses conceptions récentes, relatives au développement du dogme. La savante Introduction de M. de Labriolle étudie les questions diverses, d'ordre théologique, critique, littéraire, agitées autour de Vincent et de ses œuvres.

B. DE CARROY.

Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme, par l'abbé GEORGES FRÉMONT. T. VII. Paris, Bloud, s. d. (1906), in-8 de VIII-445 p. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume contient la suite et la fin des preuves de la divinité de Jésus-Christ — puis les preuves de l'institution divine de l'Église.

Sur le premier chef, sont passées successivement en revue : la doctrine du Christ, sa sainteté, ses miracles, le témoignage rendu par Jésus à sa divinité, le fait de la Résurrection. Ces considérations se terminent par un coup d'œil jeté sur l'état de la démonstration scientifique du dogme de la divinité du Christ, dans la seconde moitié du XIXe siècle.

L'institution divine de l'Église est démontrée par l'étude critique des livres sacrés. Puis l'auteur retrace à grands traits le rôle de Pierre dans l'Église naissante ; il en déduit l'infaillibilité pontificale ; il nous montre ce que fut l'évolution du dogme. Les derniers chapitres sont consacrés à l'étude critique du protestantisme, de ses conceptions successives relativement à l'Église, de ses efforts pour ébranler les textes scripturaires, qui témoignent en sa faveur.

L'ouvrage, destiné spécialement aux gens du monde, offre toujours les mêmes qualités de clarté et de chaleur communicative.

B. DE CARROY.

Étude historique sur le Chemin de la Croix, par le R. P. HERBERT THURSTON ; trad. française par A. BOUDINHON. Paris, Letouzey et Ané, 1907, in-18 de XI-286 p., avec de nombreuses illustrations. — Prix : 3 fr. 50.

La dévotion du Chemin de la Croix est aussi ancienne que l'Église. Visiter en esprit, quand on ne peut le faire de corps, les lieux sanctifiés par les souffrances du Sauveur, suivre pas à pas sa trace sur la Voie douloureuse, se pénétrer des sentiments qui animaient les acteurs et les spectateurs du drame sacré de la Rédemption a toujours été pour les pieux fidèles un exercice particulièrement réconfortant.

Comment s'est formée la dévotion que nous pratiquons aujourd'hui ? A quelle époque a-t-elle reçu la forme définitive que les Souverains Pontifes ont approuvée et enrichie de nombreuses indulgences ?

Les savantes recherches du P. Thurston répondent à ces questions ; il nous donne, d'après les plus anciens récits des pèlerins, l'itinéraire que suivaient les gardiens du Saint-Sépulcre, quand, sous le regard méfiant des Sarrasins, ils promenaient leurs hôtes de sanctuaire en sanctuaire ; il cite longuement les textes anciens, et nous montre sur des plans, tant contemporains que modernes, les diverses étapes du Chemin de la Croix, avec les variantes qu'il a subies au cours des siècles. Des illustrations et des fac-simile nous font voir que si toujours cette dévotion a été en honneur, elle a cependant subi la loi commune à toute institution humaine, et s'est transformée au cours des âges, car tout change, même dans cet immuable Orient. Mais ce qui n'a pas changé, c'est l'ardeur des pieux chrétiens, recherchant à suivre leur Sauveur sur la route du Calvaire, et s'essayant à reproduire dans leur patrie la disposition des lieux qu'ils avaient eu le bonheur de vénérer ; mal servis par leur mémoire, trahis parfois par leur imagination, ils ont pu hésiter, se tromper, mais d'autres, retournant à l'archétype, ont rectifié, complété, fixé les contours de la grande légende et, si le livre du R. P. nous initie à leurs hésitations, il atteste à la fin l'universel accord sur les points essentiels auxquels tous donnent une commune adhésion.

P. PISANI.

JURISPRUDENCE

Le Droit criminel romain dans les Actes des martyrs, par J. RAMBAUD. 2e éd. Lyon, Vitte, 1907, in-8 de 120 p.

A l'encontre de ce qui arrive d'ordinaire, le livre de M. Rambaud tient beaucoup plus que ne promet le titre. Ce n'est pas en effet seulement, comme le titre semble surtout l'annoncer, une étude de droit criminel, savante et précise, mais aussi une étude d'histoire religieuse, à la fois large et savante, en même temps qu'un beau discours d'apologétique chrétienne. Le savant professeur déroule sous nos yeux les phases

d'une procédure criminelle au temps des empereurs, la dénonciation ou accusation, introductrice du procès, l'inculpation qui qualifie le crime, la détention préventive sous ses diverses formes, prison publique, garde à vue ou garde libre suivant les cas et les personnages inculpés ; le jugement de compétence, la comparution dans le cabinet du magistrat, destinée surtout à provoquer l'apostasie, qui ferait tomber l'inculpation ; l'interrogatoire, l'audience publique au prétoire, où rarement les chrétiens étaient admis à se faire défendre ; la question et la torture, où s'en donnent à cœur joie, comme à la Passion du Sauveur, les lâches valets du prétoire ; la flagellation où les martyrs de demain recevaient leur premier baptême de sang, enfin la sentence, — c'est le plus ordinairement la mort, — promptement suivie de l'exécution où se consomme le martyre. Dans toute cette procédure, où n'apparaît aucune lueur d'humanité, on cherche en vain quelque chose qu'on puisse rappeler à l'honneur de la Rome antique : c'est le parti pris, l'injustice, la cruauté sans entrailles, et l'on se demande en vérité si, dans ce peuple si hautement réputé pour sa civilisation, il se rencontre d'autres êtres que des bêtes de proie. L'homme, avec ses qualités acquises sous l'influence chrétienne, nous en paraît à peu près tout à fait absent.

Cette partie juridique, qui pourrait sembler aride et austère, si ce n'était qu'une leçon de droit criminel, est animée et vivifiée par l'histoire. Ceux qui apparaissent là, dans l'appareil de la puissance romaine qui juge, ce ne sont pas des personnages abstraits, ce sont des martyrs chrétiens, c'est surtout la phalange héroïque des martyrs de Carthage, Perpétue, Félicité et leurs compagnons, dont la physionomie si sympathique et touchante se détache en un saisissant relief. Mais l'apologiste se fait aussi entendre après l'historien et fait jaillir de ces exemples, rapportés avec une érudition si précise et si sûre, d'admirables et fortifiantes leçons. Ainsi, du même coup, l'éminent professeur de la Faculté catholique de droit de Lyon se révèle juriconsulte, historien, apologiste et orateur, nous donnant tour à tour l'occasion d'admirer son érudition, son talent d'écrivain, son éloquence, et surtout sa foi robuste et vivante. Il y a longtemps que cette belle étude avait été publiée pour la première fois ; mais tirée à un petit nombre d'exemplaires, elle n'avait atteint qu'un public très restreint. Des amis, à défaut de l'auteur trop modeste, ont pensé qu'elle méritait une publicité plus large. Ils ont eu raison, car à notre époque de persécution, il nous est bon d'avoir sous les yeux cette grande leçon de courage puisée à l'école des grands souvenirs.

ÉDOUARD PONTAL.

Fidèles ou vassaux ? *Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la Royauté, depuis le milieu du* IXe *jusqu'à la fin du* XIIe *siècle*, par FERDINAND LOT. Paris, Bouillon, 1904, in-8 de XXXIV-287 p. — Prix : 7 fr.

Sur un point important de l'histoire du droit public de notre ancienne

France, deux thèses opposées se trouvent en présence. Selon les uns, les grands vassaux de la couronne, ceux qui, au XIIIe siècle, sont devenus les pairs de France, n'ont pas prêté l'hommage lige avant la fin du XIIe siècle, mais seulement l'hommage simple, ou même simplement « un vague serment de fidélité. » Ainsi, l'hommage lige est une institution d'un développement tardif; c'est l'opinion proposée par Brussel et adoptée, après lui, par beaucoup d'érudits. Selon les autres, l'hommage lige est la forme primitive de l'hommage, et pendant un certain temps, il en est la forme unique. L'hommage simple, qui en diffère, n'a apparu qu'à l'époque très postérieure où furent créées des catégories juridiques qui coincident avec les transformations de la vassalité. M. Lot se range sans hésitation à cette dernière thèse, et entreprend d'en démontrer l'exactitude en retraçant l'histoire des six principautés féodales qui sont devenues les pairies du XIIIe siècle, à savoir, les duchés de Bourgogne, d'Aquitaine et de Normandie, et les comtés de Flandre, de Toulouse et de Champagne.

Cela nous vaut un exposé très nourri des rapports des rois de France avec les titulaires de ces principautés, jusqu'au début du XIIIe siècle. L'auteur en conclut que les grands seigneurs, auxquels il a consacré son étude, sont pour les rois, dès les premiers temps, plus que de simples fidèles : ils leur sont liés par l'hommage. Cet hommage ne peut être que l'hommage lige. En effet, la théorie de Brussel « ne tient pas debout » ; on a des exemples certains d'hommage lige dès le XIe siècle, si bien que dans son *Glossaire du droit français* (1704, t. II, p. 58), Eusèbe de Laurière en énumère cinq cas qui remontent à cette époque. On pourrait ajouter l'exemple d'hommes liges, opposés à des hommes plains, fourni par un document relatif à l'abbaye de Saint-Maixent en 1075 ; ce texte concerne des vassaux roturiers (Flach, *Origines de l'ancienne France*, II, p. 528). C'est sans doute aussi à propos de vassaux roturiers, en tout cas à propos des vassaux peu importants, qu'au XIIe siècle l'auteur du Cartulaire de Saint-Vaast d'Arras distingue entre *l'homo legius Sancti Vedasti* et l'*homo Sancti Vedasti* (Vandrival, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras*, p. 398 et *passim*). Ces textes mériteraient bien d'être examinés de près ; peut-être jetteraient-ils quelque lumière sur l'origine de la ligéité.

M. Lot est résolument d'avis que, du Xe siècle au XIIe, le mot *fidelis* ne doit pas s'opposer au mot *vassus*. L'hommage et la fidélité sont pour lui des éléments dont l'union intime forme l'engagement vassalique. En lisant ces pages, je me rappelais l'enseignement que nous donnait à l'École des chartes, en 1878, M. Adolphe Tardif. Le savant et vénéré maître déclarait que, non seulement pour le XIIIe siècle, mais même pour le XIIe et le XIe, il n'apercevait aucune différence entre la *fidelitas* et l'*hominium*. Même pour le Xe siècle, M. Lot pro-

clame l'identité de l'hommage et de la fidélité (p. 249). Il me semble que j'interprète exactement sa doctrine en disant que, pour lui, l'obligation de prêter le serment de fidélité est la conséquence nécessaire et l'explication de l'hommage. Au surplus, il reconnaît que des personnes, autres que les vassaux, doivent aussi la fidélité ; mais cette fidélité, dont sont tenus les sujets, est de même nature que la fidélité du vassal.

Je ne suis pas sûr que M. Lot ait raison, quand il écrit (p. 250) que l'homme lige a pour privilège d'être justiciable de la Cour du Roi. Il estime d'ailleurs en trouver la preuve dans les clauses qu'il relève dans les hommages liges de Thibaud III de Champagne (1198) et de Beaudouin IX de Flandre (1196). Par exemple, Thibaud III dit qu'il servira fidèlement Philippe-Auguste, tant que le monarque lui assurera bonne justice dans sa cour, *per judicium eorum qui me possunt et debent judicare*. A dire vrai, je ne vois dans ce passage qu'une clause prouvant la réciprocité des engagements résultant du contrat de fief ; cette clause ne présente rien d'anormal et n'entraîne pas de conséquences particulières.

S'il provoque sur divers points la critique et même la contradiction, le livre de M. Lot n'en décèle pas moins une connaissance approfondie des faits de notre histoire du xᵉ au xiiiᵉ siècle et des textes qui y sont relatifs. Les historiens trouveront grand profit à le consulter. P. F.

SCIENCES ET ARTS

La Science de la vie. Deuxième Partie. *Le Devoir*. T. Iᵉʳ. Pages recueillies dans les papiers ou rédigées d'après les cours de l'abbé GUINAND. Lyon, Rey, 1907, in-12 de 336 p.

En juin 1905 (t. CIII, p. 518-519), le *Polybiblion* rendait compte de la première partie de cet ouvrage posthume. L'auteur, M. l'abbé Guinand, avant d'être professeur d'hébreu à la Faculté de théologie de Lyon, puis doyen de cette même Faculté, avait professé pendant quinze ans (1840-1855) la philosophie au collège libre de Saint-Alban. C'était, dans la plus complète acception du terme, un penseur.

Dans la première partie, formée par ses anciens auditeurs et auditrices avec des pages et écrits épars, recueillis et mis en ordre après sa mort, l'auteur établissait et développait les éléments de quatre certitudes : « Je suis. La nature est. Dieu est. L'humanité est. »

De la seconde partie, qui comprendra trois volumes, nous sommes en possession du premier. Il a pour objet : 1° le gouvernement du corps par la tempérance ; 2° le gouvernement de l'intelligence par la sagesse C'est une étude de nos facultés et de leur direction, fondée avant tout sur l'ordre naturel, l'auteur ayant estimé, avec Lacordaire, qu'il faut d'abord, chez le chrétien, former l'homme, afin de pouvoir enter sur un sauvageon robuste et fortement constitué, la greffe surnaturelle.

La tempérance en toutes choses doit régler, chez l'homme, le gouvernement de son corps. A ce sujet, une étude approfondie de la richesse et de la pauvreté, du rôle et de la nécessité de l'une et de l'autre, constitue une sorte de philosophie de l'économie sociale, suivie des règles à observer pour la domination de l'âme sur le corps.

La sagesse est au gouvernement de l'intelligence ce que la tempérance est à celui du corps. Cette partie du volume débute par un aperçu psychologique où la distinction cartésienne, entre l'*impression* subie par le corps et la *sensation* perçue par l'âme, ne serait plus acceptée aujourd'hui, la théorie scolastique du composé humain impliquant que la sensation est dans l'être animé tout entier. Mais il faut noter que nombre des données dont on a composé le livre qui nous occupe, remontent à une cinquantaine d'années, époque où ne s'imposait pas encore, grâce à Dieu, la dissolvante philosophie kantienne, mais où n'avait pas encore été restaurée non plus la haute et saine philosophie de l'homme de génie qui a conservé à travers les âges le glorieux surnom d'Ange de l'École.

L'auteur examine ensuite les vertus de l'intelligence : droiture, humilité, sincérité, à l'occasion desquelles il fait nécessairement une excursion dans le domaine du surnaturel et traite incidemment la question du péché irrémissible. Les qualités de l'intelligence : clarté, certitude, auxquelles s'ajoute la vertu, composée de prudence et de sagesse, du gouvernement de cette même intelligence, sont décrites et justifiées dans les derniers chapitres du tome Ier de cette partie de *la Science de la vie* qui a pour sous-titre : *Le Devoir.*

Il y a, dans cet écrit, une originalité de bon aloi, où se révèle un philosophe qui a peu écrit, lu beaucoup et pensé davantage encore.

C. DE KIRWAN.

L'Homme qui vient. *Philosophie de l'autorité*, par GEORGES VALOIS. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1906, in-18 de XXVI-269 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce volume a raison d'exprimer la crainte qu'il paraisse inspiré par les idées de Nietzsche. Mais je n'aperçois pas qu'il s'en défende avec succès. Comme le philosophe allemand, il n'a vu dans l'histoire de l'humanité que le côté odieux et dans le christianisme que le côté dur.

La « philosophie de l'autorité » (c'est le sous-titre de l'ouvrage) s'établit ainsi, d'après M. Valois : un beau matin des temps préhistoriques, un des sauvages, nos ancêtres, un peu plus fort et résolu que ses camarades, se prit à leur donner des coups de fouet et des coups de poing pour les asservir et les obliger à travailler selon sa conception. Ce fut le point de départ de la civilisation. M. Valois nous conduit à travers les étapes de cette civilisation et nous présente le ploutocrate de

nos jours comme le successeur direct et légitime de l' « homme au fouet » du premier jour. Il n'a aucune sympathie pour les idées de droit, de justice, de liberté, d'humanité qui peu à peu se sont fait jour dans l'esprit des hommes ; ce ne sont là pour lui que des déguisements, de la fatigue, de la paresse et de l'incapacité. Un pareil point de départ devrait amener logiquement l'apologie du régime de Sparte, où l'on détruisait les nouveau-nés contrefaits, et des idées anglaises sur la destruction systématique des races inférieures. Par quel phénomène l'auteur arrive-t-il, dans les derniers chapitres, à un acte de foi catholique ? C'est là assurément la question la plus intéressante que le lecteur un peu psychologue puisse se poser. Or, voici le pont intellectuel, si l'on peut ainsi parler, que l'auteur a jeté entre l'utilitarisme brutal et le christianisme : il a vu principalement dans le christianisme une utilité sociale : la foi chrétienne est avant tout, pour lui, la garantie d'une soumission volontaire et, partant, plus efficace aux règles sociales imposées par la force dans l'intérêt général. Mais il oublie que l'Évangile procède d'une manière inverse et que le Christ y paraît comme animé avant tout du désir de réaliser le bien moral et individuel des âmes. Que le bien général de la société en résulte, c'est de toute évidence. Mais ce bien général ne vient qu'en seconde ligne ; et le vice de l'interversion commise par M. Valois apparaît nettement, si on réfléchit qu'il n'a pas fallu d'autre cause pour faire éclore cette idée pernicieuse à savoir que les classes éclairées peuvent se passer de la religion, mais qu'elle est nécessaire pour le peuple. Le peuple a cru cela. Que dis-je ? Il le croit. Et c'est parce qu'il voit dans la religion un moyen de domination sur lui entre les mains de gens à la foi desquels il ne croit pas, qu'il hait la religion.

Aussi, je n'hésite pas à dire que c'est en vain que les derniers chapitres du livre de M. Valois deviennent un acte de foi catholique évidemment sincère et parfois très éloquent : l'esprit de ce livre n'est pas chrétien.

L'hypothèse de M. Valois sur la formation des sociétés à coups de fouet ou de poing est aussi gratuite et inutile que l'hypothèse du *Contrat social*, et c'est vraiment une exagération de voir dans l'anthropophagie une « justice » terrible de la nature primitive et le point de départ de la civilisation. On peut aimer l'énergie et l'ordre, blâmer et combattre tout ce qui contribue à les détruire dans une nation, sans chercher les motifs de sa conviction dans les paradoxes souvent odieux dont M. Valois a rempli son livre. La révoltante maxime de l'homme qui a deux fois terrassé la France, d'abord en la mutilant, puis en lui imposant les institutions républicaines : « La force prime le droit » supposait au moins l'existence objective (il faut bien en pareille matière parler un peu allemand) du droit. L'idée dominante qui semble

se dégager des théories de M. Valois c'est que la force crée elle-même le droit et qu'il n'y a contre elle ni droit ni justice. Rien n'est plus contraire au génie français et au génie du christianisme. Si « l'homme qui vient » est un monstre assez orgueilleux et malfaisant pour vouloir imposer de semblables idées, ou un être assez platement docile pour accepter de les subir, souhaitons que l'avènement de sa génération soit retardé le plus possible et qu'elle arrive au monde autre part qu'en France !

Pourquoi faut-il que, dans certains esprits, l'horreur si légitime pour les excès de la démagogie et du libéralisme les amène à de telles exagérations que, lorsqu'ils les combattent, ils emploient le langage le plus propre à rendre l'ordre et l'autorité plus odieux encore, s'il est possible, que l'anarchie ? Rien ne sert plus efficacement les causes qu'ils prétendent combattre.

M. Valois ne craint pas de dire que le Roi doit être et se considérer comme le propriétaire de la nation. A moins que le mot de « propriété » n'ait dans sa pensée un sens spécial qui nous échappe, on ne saurait trop protester contre une semblable conception, qui n'est autre que celle des courtisans qui, dans tous les temps et dans tous les pays, ont été les plus efficaces destructeurs des trônes. Il faut préférer une autre formule qu'un Prince français a trouvée dans son cœur et qui est la plus magnifique définition du souverain : être le Roi de tous et le premier serviteur de son pays.

Les Évêques et les Rois ont fait la France au nom de la justice et de l'humanité et bien plus avec l'Évangile et la main de justice qu'avec le glaive. Nous avons le droit d'être plus fiers de leur œuvre que l'Espagne ne peut l'être de celle de ses conquistadors, qui se considéraient sans doute comme propriétaires de l'Amérique par le droit du plus fort et qui ont détruit des races entières en couvrant le Nouveau Monde de sang et de ruines. Plaise au Ciel que les adversaires de l'Église et de la Monarchie n'aient jamais l'idée d'aller chercher des arguments dans le livre de M. Valois ! Leur tâche serait trop facile.

EUGÈNE GODEFROY.

Le Bréviaire d'un panthéiste et le Pessimisme héroïque, par JEHAN LAHOR. Paris, Fischbacher, 1906, in-12 de 327 p. — Prix : 3 fr.

Il n'est pas commode de rendre compte d'un livre comme celui-ci, agrégat de doctrines très diverses, d'où M. Lahor s'efforce de faire jaillir, en une sorte d'unité obscure et imprécise, ce qu'il qualifie de « pessimisme héroïque ». Cela signifie, en acceptant sa propre formule, que « toutes choses mises au pire, s'il était reconnu que cet univers fût sans Dieu ; si, selon le mot célèbre et formidable : « Au commencement était la démence, » il nous peut rester des motifs de croire et d'agir, de croire

tout au moins dans le pouvoir qui appartient à l'homme de faire, par ses énergies propres, en dépit des fatalités qui l'oppriment, sa destinée ou une partie de sa destinée. » Comprenne qui pourra.

Ce livre est surtout un recueil de pensées, dont quelques-unes sont du crû de M. Lahor, dont la plupart sont empruntées aux doctrines les plus étrangement diverses, au Rig Véda, au Mahabahrata, au Kata Upanischad, au Mandaka, au Chandoga, au Isa Up, et autres variétés d'Up, au Baghavata Purana, au Sankaracarya, à Manou, au Harivansa, et autres recueils aux noms barbares, où quelques parcelles des vérités primitives sont ensevelies sous un grand nombre d'extravagances. On y trouve aussi du Renan, du Thalès, du Marc Aurèle, du Spinoza, du Leibniz, du Pasteur, du Quinet, du Pascal, du Victor Hugo, du Platon, du Lacordaire, du Sully Prudhomme, du Bossuet, du Chamfort, du Voltaire et du Chateaubriand, du Schopenhauer et du Leconte de Lisle : je ne puis vraiment les citer tous, ils sont trop. L'Évangile et l'Ancien Testament, et les Épîtres sont aussi mis à contribution, et tout cela est distribué en onze chapitres consacrés à Dieu, à la mort, à l'homme, bref, aux principaux mystères du monde, de la vie, de la destinée. Je vois dans tout cela le témoignage d'une âme tourmentée, inquiète, qui cherche, mais qui ne trouve pas. Que d'efforts pour n'aboutir à rien ! L'auteur paraît sincère. Il est à plaindre. P. Talon.

Nos enfants au collège. Le Corps et l'âme de l'enfant, par le Dr Maurice de Fleury. Paris, Colin, 1905, in-18 de VII-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Éveiller chez les pères de famille, trop distraits de ce grand souci, la conscience des devoirs que leur impose l'éducation de leurs enfants, leur montrer que ceux-ci, trop souvent mal élevés, n'auraient besoin que d'une direction plus attentive, plus ingénieuse, plus mesurée, pour devenir un jour des hommes de quelque trempe, tel est bien, d'après ses propres expressions, l'objet du nouveau livre du Dr Maurice de Fleury. Ce livre se divise en trois parties, consacrées, la première à *la Vie physique*, la deuxième à *la Vie de l'esprit*, la troisième à *la Vie morale*. Dans la première partie l'auteur traite tour à tour du choix de l'école, de l'alimentation et du réfectoire, du dortoir et de la propreté, des récréations et de la gymnastique, de l'infirmerie et du médecin au lycée. La deuxième partie vise surtout les questions qui se rapportent à l'éducation intellectuelle, le surmenage, les programmes, la question du latin, l'esprit scientifique, l'hygiène matérielle et spirituelle, car les maladies de l'esprit doivent être soignées et peuvent être guéries à l'égal des maladies du corps ; les méthodes de travail, enfin l'émulation, dont l'auteur me semble un peu trop méconnaître les bienfaits ; la troisième partie est consacrée à la formation morale, et nous dit com-

ment on doit enseigner la morale, guérir les enfants de la peur, de la faiblesse de caractère, de la sécheresse de cœur, de la dissimulation, et cultiver en eux les vertus contraires, le courage, la force morale, la générosité, l'amour du vrai, à quoi le système des punitions semble à l'auteur tout à fait inefficace. Les deux derniers chapitres formulent les conclusions de tout le livre, qui se résument à demander que l'Université prenne à sa charge la triple culture physique, intellectuelle et morale, que les classes soient beaucoup moins nombreuses, que le nombre des professeurs soit augmenté en même temps que le prix de la pension, les ressources budgétaires ne pouvant suffire aux charges de ces réformes coûteuses, enfin qu'un comité consultatif de pères de famille soit constitué sous la présidence du proviseur. Tout cela, où je trouve d'ailleurs beaucoup d'observations justes, mêlées à nombre de très utiles indications, me paraît d'une réalisation très difficile. L'auteur est un esprit libéral, homme pratique plutôt qu'homme de principes, et non exempt de généreuses et, parfois, de fâcheuses illusions. Il croit en l'efficacité de la morale de la solidarité, telle que l'a formulée M. Bourgeois, de quoi je le plains, mais il proteste contre le monopole, parce que « organiser le monopole, c'est organiser la routine, c'est détruire toute espérance d'évolution, toute probabilité de progrès, » et de cela je le loue. Son livre vivement écrit, empreint souvent d'optimisme, est d'ailleurs fort intéressant. Mais je crois bien que, pour organiser une éducation d'enfant d'après ses données, cinquante mille francs de rente ne seraient pas de trop, et dame ! par le temps qui court, ce n'est pas à la portée de tout le monde. P. TALON.

Agriculture générale. T. II. *Semailles et récoltes*, par PAUL DIFFLOTH. Paris, Baillière, 1907, in-18 de 488 p., avec 208 fig. — Prix : 5 fr.

Le second volume de l'*Agriculture générale* suit de fort près la publication du début de l'ouvrage (Cf. *Polybiblion*, décembre 1906, t. CVII, p. 511-512) et la complète parfaitement. A l'étude du sol, du sous-sol et des labours, qui le composait, succède l'étude des graines à semer et des récoltes à obtenir. La même méthode scientifique, avec l'examen raisonné des procédés employés par la culture, préside à ce dernier volume. Peu d'ouvrages rendront autant de services que ce travail excellent de M. Diffloth.

A vrai dire, cependant, cette seconde partie de l'ouvrage forme elle-même un tout bien complet et homogène, depuis le moment où, la graine choisie, on la confie à la terre dans les meilleures conditions possibles, jusqu'à celui où, ayant suivi la levée et la venue de ses récoltes, le cultivateur les effectue, veille à leur rentrée, à leur mise au point pour leur conservation et pour la vente.

Le plus habile ne l'est devenu qu'à force de travail et d'étude. Ses observations personnelles ont été avivées par la réflexion, les comparaisons de ce qui se fait ailleurs et, ce n'est pas sans raison que les coutumes et les usages de différentes contrées sont expliquées par M. Diffloth. Au courant de cet exposé se présente naturellement l'examen des outils et des instruments agricoles. Les machines se sont perfectionnées et appropriées aux diverses situations du cultivateur. Ce n'est pas une des moindres utilités de ce livre que leur examen et leur description. Quelques mots pratiques indiquent leurs avantages et font ressortir ce qu'on peut leur demander et ce qu'on doit en attendre. L'auteur expose à merveille ce que ses études, ses recherches dans le monde agricole l'ont amené à approfondir; c'est maintenant à chacun à utiliser ce qui lui convient et à en faire sa pratique réfléchie.

G. DE SENNEVILLE.

Pour mieux connaître Homère, par MICHEL BRÉAL. Paris, Hachette, 1906, in-16 de VIII-311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour qu'on lise Platon... Pour mieux connaître Homère : voilà des titres assez insolites ; mais de quel droit blâmerait-on M. Faguet ou M. Bréal de les avoir choisis ? Et en vérité depuis un siècle on a émis sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* tant d'hypothèses hasardeuses qu'on ne sait plus au juste ce qu'il convient de penser d'Homère : « peut-être est-il temps de faire rentrer ces poèmes dans l'ordre normal des productions humaines » (p. V). Aussi bien « les preuves d'une intelligence consciente et maîtresse d'elle-même frappent à chaque pas » (p. VI). Nous sommes en face d'une civilisation déjà avancée : l'idée de richesse et de luxe est partout : l'art multiplie ses créations pour des peuples capables d'en jouir et de les apprécier ; la vie des cours est aimable et facile ; les sociétés humaines possèdent des chefs reconnus, une hiérarchie, des traditions : la mythologie elle-même témoigne, sinon d'une morale suffisamment pure, du moins d'une imagination remarquablement cultivée : — autant de traits qui interdisent de reculer la date de ces compositions jusqu'aux premières origines de la race hellénique et d'y voir un produit spontané de l'enthousiasme des foules. Une conclusion analogue se déduit de l'identité d'une langue, toujours la même, de la suite du récit, de l'éclat des descriptions, de la constante sérénité de la pensée illuminée de temps à autre comme d'un rayon de génie.

On voit sans doute des amateurs aller de nos jours de province en province, de hameau en hameau, pour colliger les productions de la muse populaire. « Mais ce n'est point par bribes que l'Athènes de Pisistrate a reçu ce magnifique cadeau, le plus précieux présent littéraire qui ait jamais été offert à une cité !... Et comme c'est certainement du côté de l'Asie Mineure qu'il faut placer le berceau de l'*Iliade*, nous

pensons que la Grèce a été l'héritière de quelque antique et religieuse corporation ayant son siège de ces côtés » (p. 40). Précisant ses conjectures, M. Bréal suppose à la cour des derniers rois de Lydie une sorte de collège ou de confrérie chargée en quelque sorte officiellement de célébrer des fêtes en l'honneur des héros antiques et d'organiser à cette occasion des concours en vue desquels des sujets empruntés à la légende nationale étaient proposés aux poètes. Il n'y a là à coup sûr rien d'impossible ; mais à notre avis cette explication n'est ni certaine ni même très vraisemblable.

La seconde partie du volume, intitulée : *Lexilogus*, intéresse plus spécialement les grammairiens et les étymologistes. C'est un recueil d'observations tantôt plus brèves, tantôt plus étendues sur un certain nombre de mots ou de locutions homériques dont la liste malheureusement ne figure à aucune page de l'ouvrage. L'immense lecture de M. Bréal et sa sagacité philologique s'affirment ici par des rapprochements inédits (δμώς, δοκέω ἠΐθεος, ἡ ὁδός, πόλεμος, σοφός, etc) ou même par des solutions lumineuses (αὔτως, ὀφέλλω, ὀφείλω, τάλαντον, etc.).

Une dernière observation. M. Bréal écrit partout *atéthèse*, au lieu d'*athétèse :* n'est-ce pas une distraction évidente ? C. Huit.

Étude sur Didymos, *d'après un papyrus de Berlin*, par Paul Foucart. Paris, C. Klincksieck, 1907, in-4 de 194 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il s'agit d'un papyrus grec trouvé à Hermopolis et contenant une partie notable du vaste commentaire consacré aux discours politiques de Démosthène par le grammairien Didyme d'Alexandrie qui florissait au Ier siècle avant notre ère. Les anciens ne lui attribuaient pas moins de 3500 volumes : et pour s'expliquer ce chiffre vraiment incroyable, il faut se souvenir, d'une part, que Didyme passait pour s'être occupé de l'ensemble de la littérature grecque, de l'autre, que dans ce genre de travaux la part de l'invention était réduite au minimum, puisqu'elle se résumait dans la recherche et le choix des témoignages propres à éclaircir soit les difficultés du texte, soit les allusions qu'il pouvait contenir. Peu ou point de remarques grammaticales : c'est aux controverses historiques que s'attache avant tout le docte exégète, aussi estimé chez les anciens que jugé défavorablement par les modernes. Sa documentation est solide, et le sens critique est loin de lui faire totalement défaut. Mais il abuse des citations comme quelqu'un qui aurait un remords s'il n'utilisait pas toutes ses notes ; et, confondant, selon la coutume des Alexandrins, l'érudition qui n'est que l'appareil nécessaire de la science avec la science véritable, il tient dans ses jugements trop peu de compte de la suite et des causes des événements. On dirait que le meilleur raisonnement a moins de valeur à ses yeux qu'une affirmation ou même une simple conjecture d'un de ses devanciers.

Dans les vingt-huit premières pages de son très judicieux mémoire, M. Foucart a recueilli toutes les informations que l'antiquité nous a transmises sur son auteur. Puis, abordant l'étude des fragments conservés du Commentaire, dans une première partie il essaye d'en dégager les renseignements nouveaux qui nous sont fournis ici sur quatre des *Philippiques* de Démosthène, tandis que, dans la seconde, il cherche ce que les citations faites par Didyme peuvent nous apprendre sur les faits dont il traite ou sur les écrivains auxquels il les emprunte. Il me plaît de souligner ce que, chemin faisant, le savant membre de l'Académie des inscriptions rapporte touchant les méprises et les supercheries dont furent victimes les agents des Ptolémées chargés de faire à Athènes des acquisitions pour la fameuse bibliothèque d'Alexandrie : « Après la mort de Démosthène ses admirateurs se mirent à la recherche de ses œuvres. On prit des copies de nombreux plaidoyers civils qu'il avait réellement composés : mais les marchands de livres profitèrent de l'occasion pour en faire circuler et vendre sous son nom d'autres, qu'on a reconnus depuis avec certitude comme l'œuvre de logographes contemporains » (p. 60). En ce qui touche les dialogues platoniciens, j'ai développé des réflexions toutes semblables dans le premier de mes deux volumes sur *la Vie et l'œuvre de Platon* (1893) : et puisque mes doutes ont été maintes fois trouvés trop sévères, j'éprouve quelque satisfaction à les voir justifiés par un juge de l'autorité de M. Foucart.

C. Huit.

La Littérature française au XIXe siècle, par l'abbé Paul Halflants. Première Partie : *Le Romantisme (1800-1850)*. Bruxelles, Dewit, 1907, in-12 cartonné de xv-284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est utile de noter tout d'abord que ce livre est un manuel scolaire à l'usage des établisements d'enseignement chrétien. Cette destination en explique à la fois le caractère élémentaire et l'inspiration chrétienne. Pour ne pas se perdre dans des détails, d'où naîtrait la confusion, l'auteur ne s'arrête qu'aux grands sommets de la littérature du siècle dernier : pour la période qu'embrasse ce premier volume, ces sommets, de hauteur naturellement inégale, s'appellent Chateaubriand et Madame de Staël, ce sont *les précurseurs ;* puis viennent *les Philosophes et polémistes,* Maistre, Bonald et Lamennais; *les Historiens et orateurs,* Guizot, Thiers, Augustin Thierry, Michelet, Berryer, Montalembert et Lacordaire ; *les Poètes,* Lamartine, Vigny, Hugo, Musset, Gautier, et pour la Belgique, André Van Hasselt ; enfin *les Romanciers,* Dumas père, Balzac et George Sand. Sur chaque auteur, M. l'abbé Halflants donne une notice biographique, plus ou moins longue suivant l'importance, le résumé des principales œuvres, avec de longues citations à l'appui, citations choisies à dessein, non toujours parmi les plus con-

nues ou les plus belles, mais parmi les plus caractéristiques, qui donnent une idée plus exacte de la manière de l'écrivain, et permettent à l'écolier qui se sert du livre de formuler un jugement personnel. Biographie, résumés et citations sont complétés d'une brève appréciation d'ordre à la fois littéraire et moral, comme il convient dans un livre d'enseignement chrétien, où non seulement les règles du goût, mais aussi les vérités religieuses et morales doivent servir de criterium pour bien juger de la véritable valeur des œuvres. Un livre immoral peut être un livre bien fait, mais ne peut être un beau livre, le beau ne pouvant se séparer ni du vrai ni du bien. Voilà donc un bon livre, qui n'épuise pas, — sa destination et ses dimensions restreintes ne le permettaient guère, — le difficile problème du mouvement romantique, mais qui le fait suffisamment connaître aux jeunes lecteurs pour les préparer à le bien juger. P. TALON.

Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier, par A. MÉZIÈRES. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Figures du temps passé, par MAURICE DUMOULIN. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les nombreux aspects du talent de M. Alfred Mézières, l'un des moins heureux n'est pas celui du journaliste, de l'écrivain de grand journal ou de grande revue. Homme politique, *parlementaire* de haute distinction, ce n'est pourtant pas comme tel qu'il s'est acquis un si juste renom dans la presse périodique, c'est comme critique historique et littéraire, comme auteur de *Variétés*, ce genre excellent, bien français, dont l'éclipse, en raison du triste *américanisme* de la plupart des journaux en vogue, n'est certes pas à l'honneur de l'heure présente. Les meilleurs de ces morceaux, chers aux lecteurs instruits de naguère, étaient recueillis en volumes et y conservaient leur valeur et leur attrait. C'est sous ce joli titre : *Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier*, un recueil de cette sorte que nous donne aujourd'hui M. Alfred Mézières. L'auteur, dans son Avant-propos, définit ainsi le caractère des articles qu'il y a réunis : « Je prie le lecteur de ne chercher aucun lien entre les différentes parties de ce volume. Ce sont des études qui m'ont été inspirées par des lectures variées. Lorsqu'un ouvrage récent mettait en scène un personnage historique, j'essayais de démêler ce que j'avais pu y apprendre de nouveau et de le dire au public. C'est ainsi que l'histoire se renouvelle et se complète sans cesse. — Chaque fois qu'un travailleur publie ou commente des documents inédits, il nous apprend à mieux déchiffrer l'énigme des caractères, à mieux pénétrer le sens des événements. Ce travail modeste, mais continu, cette recherche persévérante de la vérité dans le détail sera un des meilleurs titres de notre temps à l'attention et à l'estime de la posté-

rité. » — Voici les sujets traités par M. Mézières à l'occasion de ces publications nouvelles : I. Descartes, directeur spirituel, II. La Femme du Grand Condé. III. L'Ambassade du duc de Créquy. IV. Voltaire avant et pendant la guerre de Sept ans. V. Madame de Prie. VI. Le Château de la Chevrette et Mme d'Épinay. VII. Le Président Hénault. VIII. Julie de Lespinasse. IX. Le Chevalier d'Éon. X. Marie-Antoinette (La captivité et la mort). XI. Le Portefeuille de la comtesse d'Albany. XII. Le Duc de Lauzun (général Biron). XIII. Mme de Genlis, gouverneur de princes. XIV. La Duchesse de Duras. XV. Les Journaux à Gand en 1815. XVI. Un Diplomate sous le second Empire : Édouard Thouvenel. XVII. Cuvilier-Fleury. XVIII. M. Thiers. XIX. Jules Simon. XX. Souvenirs politiques du vicomte de Meaux. XXI. Lettres du P. Didon à un ami. — Il est clair que sur tel ou tel point d'histoire moderne ou contemporaine tous les lecteurs de ce volume (et nous lui en souhaitons beaucoup) ne seront pas de l'avis de M. Mézières. Nous-même, parmi le charme qui nous entraînait de page en page, nous faisions tout bas çà et là quelques réserves. Ici, nous aurions été moins sévère, là, et bien plus souvent, nous aurions été moins indulgent. Mais le charme l'emportait et nous emportait toujours. C'est le grand don de l'éminent écrivain. Et puis, quelle excellente langue! Ce français de vieille race et de vieille source, mais toujours frais et toujours jeune, qui sait tout dire et tout bien dire! Pourquoi, hélas! le désapprend-on de jour en jour davantage, même à l'Académie française? Et par quoi le remplace-t-on? Nous sommes sûr qu'au fond du cœur M. Mézières, si tolérant, si indulgent qu'il soit, n'en gémit pas moins que nous.

— Ce n'est pas par le style que brille M. Maurice Dumoulin dans ses *Figures du temps passé*. Sa plume, il faut l'en louer, est sans prétention, mais elle est hâtive et incorrecte. Nous n'en avons pas moins lu son volume avec plaisir. Les tendances de l'auteur diffèrent sensiblement des nôtres, mais c'est un esprit modéré, judicieux, ayant le sens historique et bibliographique. On contestera plusieurs de ses jugements, mais ce n'est pas sans fruit qu'on aura pris connaissance des seize études (des *Variétés*, elles aussi) dont se compose son recueil : I. Les Livres de raison. II. Les Lettres de noblesse de Claude Périer. III. L'Enfance et la Mort de Madame de Pompadour. IV. Le Caractère de Louis XV. V. Marie-Antoinette jugée par Louis XVIII. VI. Madame Roland (1. Madame Roland, mère de famille. 2. Les dernières années de Madame Roland. 3. L'Appel à l'impartiale postérité). VII. La Mort du marquis de Condorcet. VIII. La Foule révolutionnaire. IX. Les Préfets de Napoléon (1. Le Comte de Plancy. 2. Le Comte de Rambuteau). X. Souvenirs sur Napoléon. (1. L'Élève Napoléon Bonaparte. 2. Bonaparte et Louis XVIII. 3. Les Souvenirs d'un chambellan.) XI. La Conspiration du général Malet (1. Malet fut-il un républicain? 2. Louis

Boccheciampe, préfet de la Seine). XII. Éducation de princes (1. Napoléon III. 2. Le Comte de Chambord). XIII. Le Premier et le dernier Amour de Berlioz. XIV. Les Souvenirs de M. Thiers. XV. Deux Empereurs de Russie (1. L'Empereur Paul Ier. 2. Alexandre Ier libéral). XVI. Le Président Kruger. M. S.

Le Réveil de Pallas. *Essais*, par Pierre Fons. Paris, Sansot, 1906, in-18 de vi-267 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pierre Fons s'est proposé de dégager « quelques indications des tendances intellectuelles de notre époque, ne serait-ce que celle, importante essentiellement, certes, de rendre toutes valeurs à la vie, en lui imposant comme arrière-fonds le mystère. » Admirez en passant ces façons d'écrire des jeunes esthètes qui ont la prétention d'enseigner aux générations du xxe siècle de nouvelles formules de beauté !

La pensée est d'ailleurs fumeuse et obscure, autant que le style est essoufflant et lourd : « Si, mieux encore qu'aux siècles prétendus les plus mystiques, on contemple aujourd'hui le monde avec un trouble serein, il faut se souvenir que Pallas avait dans son lucide et lumineux visage, le regard des oiseaux prophétiques du silence et de la nuit. » Et voilà pourquoi le livre de M. Fons est intitulé *le Réveil de Pallas*. Je ne suis pas sûr que Pallas soit bien flattée qu'on la réveille de son long sommeil pour la faire présider à cette ronde de troubadours symbolistes, généralement tout à fait dénués de bon sens et de sagesse.

Quoi qu'il en soit des sentiments que pourront faire naître en l'âme de Pallas réveillée les jeux bizarres où on la convie, c'est en ce style et sous cette inspiration que M. Fons célèbre le grand poète Henri de Regnier, dont toute l'ambition, dédaigneuse des espérances chrétiennes, est

> De vivre de nouveau la vie universelle
> Dans la fuite de l'eau et la force du vent ;

le grand dramaturge Henri Mazel, dont il admire « la scintillation de mosaïques bysantines en un mol tournoiement d'images, comme l'ivresse presque orientale du chant de la phrase » ; le grand romancier Paul Adam, qu'un moraliste « pour défendre contre de trop fréquents blâmes son goût de volupté, le différencierait de l'intention seulement luxurieuse et y marquerait le sentiment intense de la vie constamment, éperdument créatrice » ; le grand moraliste épicurien Maeterlinck, dont les livres sont très supérieurs à l'*Imitation de Jésus-Christ*, car ils nous découvrent « des devoirs qu'ignoraient ou que méconnaissaient nos pères, entre autres l'amour se légitimant dans sa force même, hors de l'assujettissement passager des juridictions » ; le grand penseur Anatole France, en qui, « parmi tous les écrivains de sa génération, notre génie français d'Amour et de Beauté s'est reconnu le plus parfaite-

ment ». Ce sont là, avec quelques autres de moindre importance, les grands hommes de M. Fons. Il semble faire moins de cas de Hugo et de Lamartine « le premier préoccupé surtout de conquêtes artistiques, le second encore tout imprégné de religiosité » et coupable d'avoir commis cet incompréhensible vers, incompréhensible pour M. Fons, bien entendu :

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. »

Pourtant il leur reconnaît un mérite : « leur individualisme effréné nous accoutuma insensiblement à cette idée — postulat des futurs jugements moraux — que, si tous les hommes sont semblables, chacun pourtant est différent et l'emportement de leur sensibilité, détruisant l'empire trop adulé du rationalisme anthropomorphique, préparera le triomphe d'une puissance d'investigation supérieure, où logique et amour ont égale causalité ».

M. Fons parle d'autres gens et d'autres choses encore, du secret de Balzac et d'une tragédie de Daudet, c'est *Sapho* qu'il veut dire, « marbre brûlant de passion, fille de ces incomparables Vénus, dont les fragments dans nos musées d'antiques nous font divinement rêver ». Il nous donne aussi les prémisses d'une éthique naturaliste, qui voisine de très près avec la morale d'Épicure, et retient nos derniers regards sur des « paysages d'éphémères », où il n'y a pas d'ailleurs la moindre trace de paysages, et qui seraient mieux désignés sous le titre de « Fragments inemployés » ; ils alourdissent un peu le livre, mais ne le rendent ni plus intéressant ni meilleur.

J'aurais pu faire d'autres citations du livre de M. Fons ; j'en ai sous la main qui sont vraiment impayables. Mais c'est assez, n'est-ce pas? M. Fons, qui aime à pontifier, déclare, avec une assurance un peu enfantine et non exempte de fatuité, que « la contradiction intellectuelle est le propre même des catholiques » ; en revanche il se pâme devant la Révolution, « victoire définitive de la valeur latine sur la barbarie franque, » (remarquez que la « barbarie franque », c'est Richelieu, Louis XIV, Bossuet, Condé, Turenne, et que la « valeur latine », s'incarne en des gens qui s'appellent Bailly et Roland, Mirabeau et Danton, Couthon et Marat) ; il exulte aux accents de l'hymne de délivrance la *Marseillaise*, qui n'est pas d'ailleurs l'œuvre des Phocéens mais celle d'un Franc-Comtois ; et le 14 juillet, — on voit qu'il retarde, — est pour lui la plus belle journée révolutionnaire. M. Fons en est encore là, d'admirer les vainqueurs de la Bastille et de tressaillir aux accents de la *Marseillaise*. Je me garderai de rien ajouter à ces observations.

P. Talon.

HISTOIRE

Questions de géographie générale. L'Italie actuelle, par le lieutenant Révol. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1907, in-8 de VIII-129 p. — Prix : 2 fr. 50.

Comme le titre du travail du lieutenant Révol pourrait induire en erreur, il convient de déclarer d'abord que *l'Italie actuelle* ne traite guère du sol ni même de la formation historique de l'Italie, et se préoccupe surtout d'en exposer la situation intérieure actuelle, d'en étudier les forces militaires et les relations extérieures. Est-ce donc là, à proprement parler, un travail géographique? Sans doute, au point de vue politique et économique, M. Révol a groupé des faits précis, des renseignements utiles, des considérations intéressantes; mais il a trop sacrifié cette géographie physique qui est la base de tout, de la géographie politique aussi bien que de la géographie purement scientifique. C'est ce dont, dès la première page, sa bibliographie (il faut écrire *Brachet* et non *Brachal*) fournit la preuve, ce dont la lecture du volume entier fournit la confirmation. Aussi le travail de M. Révol, — dont nous nous plaisons d'ailleurs à reconnaître hautement tous les mérites, — doit-il être rangé dans une série d'ouvrages de « géographie politique » ou de « géographie économique », et non dans des « questions de géographie générale ». H. F.

Les Jésuites de la légende, par Alexandre Brou. Seconde Partie. *De Pascal jusqu'à nos jours.* Paris, Retaux, 1907, in-18 de 552 p. — Prix : 4 fr.

Ce second volume complète et termine l'étude entreprise dans le premier (Voir *Polybiblion*, t. CXI, p. 243-244). « L'antijésuitisme sectaire » de Pascal à nos jours, insiste particulièrement sur la fameuse *Querelle des rites* à propos de l'évangélisation des Pères jésuites en Chine au XVIIIe siècle; la suppression de la Compagnie en 1760-1773; (l'auteur ne parle que du Portugal et de la France); la campagne de Montlosier contre la *Congrégation* au temps de la Restauration (chapitre très documenté); les polémiques universitaires de Michelet, Quinet (1843-1845); les romans d'Eugène Sue; les pamphlets historiques déclamatoires de Gioberti. Deux chapitres, — moins bien étayés à notre avis, — parlent de la persécution contre le Sonderbund en Suisse; et de l'opposition sourde et voilée menée contre les « cléricaux » pendant le second Empire; enfin des efforts violents tentés sous la troisième République, couronnés des succès contemporains de l'antijésuitisme franc-maçon.

Deux cents pages exposent ce que l'auteur nomme « l'antijésuitisme savant », depuis les premiers adversaires de saint Ignace : les critiques

passionnées et le plus souvent ignorantes des *Exercices spirituels* et des *Constitutions ;* de l'éducation dans les collèges ; des dévotions dans le monde ; des procédés dans l'art et la littérature et l'histoire. L'auteur rappelle les citations diverses, plus ou moins célèbres, plus ou moins authentiques surtout, qui ont fait fortune contre la Compagnie et à propos d'elle, il en montre l'exagération, l'à-peu près, l'à-côté, le sens forcé ou faussé à plaisir.

Une « Bibliographie » un peu rudimentaire appuie les indications plus précises fournies au commencement de chaque chapitre. Un *Index* des noms cités termine l'ouvrage. Sous une forme facile, apologétique sans doute, mais très loyale et toujours fort réservée, cette étude offre une réponse heureuse aux calomnies, aux niaiseries colportées, débitées contre les jésuites. Ces deux volumes présentent une véritable utilité et seront ainsi consultés avec fruit par ceux qui ont besoin d'apprendre vite des choses vraies. G. DE G.

Figures de martyrs, par le R. P. HENRI CHÉROT. 2e éd. revue d'après les corrections de l'auteur et augmentée de nombreux documents nouveaux par EUGÈNE GRISELLE. Paris, Beauchesne, 1907, gr. in-8 de XII-310 p., avec fac-similé inédit des signatures des carmélites. — Prix : 4 fr.

Aucune main n'était plus autorisée que celle du P. Griselle pour recueillir et mettre au point les derniers travaux du regretté P. Chérot. Associé à ses études, il avait qualité et compétence pour cette publication en quelque sorte posthume; il a élevé un témoignage durable à la mémoire du savant érudit qui a trop tôt disparu. Ces *Figures de martyrs* font un pendant heureux aux *Figures de soldats* qu'avait données le P. Chérot ; elles sont même d'un attrait plus puissant.

Trois parties les composent : 1° *Les Seize Bienheureuses Martyres de Compiègne ;* c'est le travail publié dans les *Études* et tiré à part, mais singulièrement fortifié par cent pages d'appendice (203-304), accumulation ordonnée des notes, des recherches, des pièces manuscrites recueillies par l'auteur. Le P. Griselle y a joint (p. 277) une excellente « Bibliographie » du sujet. L'ensemble forme la contribution la plus heureuse et la plus scientifique à l'histoire des carmélites de Compiègne.

2° *Quelques Martyrs de la foi au temps de la Révolution ;* ce sont de brèves et substantielles notices sur les trente-deux religieuses guillotinées à Orange, les filles de la Charité d'Arras, Noël Pinot, le curé angevin du Louroux-Béconnais, l'abbé Jean-Baptiste Bottex, député aux États généraux et l'une des victimes des massacres de septembre, le P. Apollinaire Morel de Posat, la persécution au diocèse de Meaux.

3° *Les Trois Bienheureux Martyrs de Hongrie;* c'est-à dire les jésuites massacrés le 7 septembre 1619 par les protestants, avec des raffinements

épouvantables de cruauté : Pongracz, Grodecz, Crisin, béatifiés par Pie X le 15 janvier 1905. Ce récit est court, substantiel, édifiant et plein de vie.

L'ensemble de ce volume est digne des sujets traités ; on ne saurait trouver des études historiques plus capables d'être recommandées, propagées et applaudies. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Robert le Fort et les Origines de la race capétienne. *Introduction à l'histoire des Saints de la Maison de France*, par L. DE BEAURIEZ. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 162 p. — Paris : 2 fr. 50.

Le sentiment dont s'est inspiré dans ce volume l'écrivain très distingué qui signe ses ouvrages, « L. de Beauriez » procède d'un culte traditionnel infiniment respectable et que, moins que personne, nous nous sentirions en droit de blâmer. Mais puisque ce sentiment s'exprime ici sous la forme d'un écrit d'histoire, c'est pour cet écrit à la méthode historique que nous devons nous en rapporter. Or, cette méthode exige tout au moins la connaissance des plus importants et plus récents travaux publiés sur le sujet dont on s'occupe. Il est pénible, mais nécessaire de constater que les études auxquelles ont donné lieu, dans ces derniers temps, les origines de la dynastie capétienne et sa substitution à la race des Carolingiens, de la part de nombreux érudits, tels que MM. A. de Barthélemy, Louis de Neuville, Julien Havet, René Merlet, Ferdinand Lot, Edouard Favre, Ph. Lauer, Eckel, Parisot, etc., sont restées comme non avenues pour M. L. de Beauriez, qui en est demeuré aux ouvrages, estimables sans doute, mais vieillis et dépassés, du colonel Hennebert et de M. Ernest Mourin, auxquels une brochure de propagande politique de M. A. de Césena ne saurait ajouter beaucoup. Cela revient à dire que, malgré le réel sens historique dont l'auteur est doué et son remarquable talent de plume, l'ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui manque de base suffisante. Les personnes du monde (l'auteur en est, et du meilleur) qui se sentent du goût et de la vocation pour l'étude du glorieux passé de la patrie, s'épargneraient de tels mécomptes, si elles attachaient plus d'importance qu'elles ne le font à des recueils tels que le *Polybiblion* et la *Revue des questions historiques*, où il leur serait aisé de se tenir au courant des progrès de la bibliographie et de l'érudition. Nous souhaitons bien sincèrement que M. L. de Beauriez, pour la série de publications qu'il nous annonce sur « les Saints de la Maison de France et leurs œuvres », et dont le plan ne nous paraît pas à l'abri de toute objection, se pénètre de cette conviction indispensable, que ni la chaleur d'âme, ni l'élévation de la pensée et du sentiment, ni le don du style, ni même l'intelligence générale et comme instinctive des choses d'autrefois, rien ne peut en histoire tenir lieu d'une information solide et sûre. M. S.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de SAINT-SIMON. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, etc., avec notes et appendice par A. DE BOISLISLE et L. LECESTRE. T. XIX. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 609 p. — Prix : 7 fr. 50.

Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon, par E. PILASTRE. Paris, Librairie de Paris, 1905, in-8 de v-148 p. — Prix : 4 fr.

Le tome XIX des *Mémoires* de Saint-Simon nous conduit pendant l'hiver de 1710 au milieu d'intrigues de Cour, la plupart lamentables, qui sonnent le glas de la grandeur du règne de Louis XIV. C'est le jugement du Roi entre les princesses de sang mariées et filles, c'est la déclaration du rang des enfants du duc du Maine, puis celle du mariage du duc de Berry avec Mademoiselle, et la nomination très mouvementée de Mme de Saint-Simon comme dame d'honneur de la nouvelle duchesse de Berry. Je préfère m'arrêter au siège d'Aire où Goësbriant fut obligé de capituler le 8 novembre, par l'interception d'une lettre où le Roi parlait de cette nécessité ; mais sa brillante défense de 58 jours tourna à son honneur ; il obtint toutes les conditions qu'il demandait ; et le Roi le nomma chevalier de l'ordre avec douze mille livres de pension. Les pièces additionnelles comprennent différents fragments sur le diplomate Chavigny, le duché de Fitz-James, les lettres de pairie du maréchal de Villars et les survivances des charges du duc du Maine pour ses enfants.

Les notes sont toujours aussi abondantes et aussi érudites. A propos des Coskaer de la Vieuxville, on remarque qu'il doit s'agir d'une famille de la Vieuxville en Artois, dont un cadet, passé en Bretagne pendant la guerre des deux Jeanne, y aurait épousé Jeanne Coskaer. On reconnaît bien que cette jonction n'est pas absolument prouvée, mais on insiste sur ce que ces Koskaer portaient le nom de la Vieuxville et possédaient alors des terres en Artois. Je me bornerai à constater que le mot Koskaer ou Cosquer est un mot composé breton qui se traduit exactement en français par la Vieuxville.

— Au milieu des notes biographiques figurent de nombreuses explications sur les expressions que l'on rencontre çà et là dans divers passages des *Mémoires*. Il y a là les éléments d'un lexique de la langue du célèbre chroniqueur. C'est probablement ce qui a donné à M. Pilastre l'idée de sa publication. Mais il a sans doute pensé que le dernier volume de M. de Boislisle est encore loin de date et il s'est décidé à nous donner tout de suite son propre travail sous le nom de *Lexique sommaire*. La réunion alphabétique de toutes ces expressions et leurs étymologies est fort attrayante et les principales autorités mises à contribution sont celles de MM. de Boislisle et Chéruel et celle du dictionnaire de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas et du dictionnaire de Littré. Mais il eût été bon que l'auteur nous donnât la définition du sens de

l'adjectif sommaire, car on peut se demander s'il entend parler de la rédaction particulière de chacun de ses articles ou de l'ensemble de son travail. Or, si nous ouvrons au hasard le tome IX des *Mémoires* dont il vient d'être question, on tombera par exemple sur ce passage de la page 149 où Saint-Simon, à propos des distractions causées par l'abus des sciences abstraites au duc de Bourgogne, dit qu'elles l'empêchaient de distinguer les gens de la Cour au moins de l'air et par les manières, « enfin à s'apercevoir d'eux, monnoie si utile au prince ». Et M. de Boislisle ajoute en note, d'après le dictionnaire de l'Académie : « On dit proverbialement d'un homme qui, ayant reçu quelque service ou quelque déplaisir d'un autre, lui rend ensuite la pareille, qu'il l'a payé en la même monnoie, mais cela se dit plus ordinairement d'un homme qui se venge d'une injure que de celui qui reconnaît un bienfait. » Nous avons vainement cherché le mot monnoie dans l'ordre alphabétique du recueil de M. Pilastre. Nous pensons donc qu'il faut appliquer l'adjectif sommaire à l'ensemble de son travail. Une seconde édition sera nécessaire pour le compléter à moins que l'on n'ait eu en vue que des expressions exclusivement propres à Saint-Simon. Mais alors il faudrait le dire et le justifier.

RENÉ KERVILER.

Procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention, publiés et annotés par FERNAND GERBAUX et CHARLES SCHMIDT. T. Ier. *Assemblée constituante. Ire partie. (2 septembre 1789-21 janvier 1791).* Paris, Imprimerie nationale, 1906, gr. in-8 de XXIV-775 p.

Le gouvernement actuel a résolu de publier une collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française. Un volume vient de paraître, contenant les procès-verbaux des 171 séances tenues, du 2 septembre 1789 au 21 janvier 1791, par le Comité d'agriculture et de commerce de l'Assemblée constituante. Durant cette période, 2,143 mémoires sur les sujets les plus variés, par les personnes ou les collectivités les plus diverses, furent présentées au Comité. 152 furent mis de côté, 344 renvoyés à l'examen d'autres autorités et 1,502 donnèrent lieu à des rapports.

Que devait-il sortir de ces rapports, dont nous n'avons pas même ici le texte ? Des projets de décrets dont on nous fournit la liste, sans indiquer leur sort. Nous nous trouvons donc en face d'une interminable et fastidieuse nomenclature, qui ne valait pas la peine d'être livrée au public. Parmi les auteurs de Mémoires, nous en rencontrons un qui déclare avoir trouvé le « grand chemin de la fortune pour chaque citoyen en particulier et pour l'État en général » ; un autre qui voudrait vulgariser ses recherches sur « les moyens d'employer les hommes désœuvrés » ; un troisième qui explique sa méthode pour « faire changer le temps à son gré », etc. Les rares travailleurs en état de démêler dans

ce fatras les travaux vraiment utiles auraient été les chercher dans les quatre registres mss. des Archives nationales. Il serait à souhaiter qu'on ne s'attache pas davantage à cette idée plus superstitieuse que vraiment scientifique, à savoir qu'en ce qui concerne la Révolution, tout est vénérable et digne d'être imprimé. Les contribuables y gagneraient et l'histoire n'y perdrait rien. L. P.

Assemblée électorale de Paris 2 septembre 1792-19 frimaire an II. Procès-verbaux de l'élection, publiés par Étienne Charavay. Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1905, gr. in-8 de CIV-760 p.

Dans la collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française, les pièces concernant l'Assemblée électorale de 1792 offrent une foule de documents intéressants. Cet ouvrage préparé par M. Charavay et interrompu par la mort de ce chercheur érudit, a été terminé par les soins de M. Mautouchet. Nous devons à ce second éditeur une excellente Introduction sur le rôle, le caractère, la vie, les séances des assemblées électorales de 1792, des notes nombreuses dans le courant des procès-verbaux cités, et, à propos de certaines listes d'électeurs, des indications sur quelques-uns de ces Parisiens, on retrouve encore aujourd'hui des familles qui n'ont pas changé de quartier. Les sommaires placés en tête de chaque procès-verbal de séance, les pièces annexes dont la publication éclaire d'un jour plus complet certains traits des assemblées et certains personnages, la table analytique, remarquablement composée, tout cela donne à ce livre un grand attrait et facilite les recherches au milieu de toutes ces listes d'électeurs et de tous ces procès-verbaux.

Ces documents nous font voir, d'une façon plus intime, la lutte électorale qui s'est engagée à Paris pour l'élection des députés à la Convention, on assiste au rôle prépondérant que jouent déjà la Société des jacobins et Robespierre.

De plus, dans les procès-verbaux d'élections pour les différentes fonctions administratives, judiciaires, ecclésiastiques (élection du curé de Saint-Augustin) nous trouvons des renseignements précis sur l'organisation du gouvernement et parfois, au cours de ces séances, des détails particulièrement typiques. G. P.

Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. Aulard. T. XVII. *21 septembre 1794-6 novembre 1794 (5e jour des sans-culottides an II-16 brumaire an III)*. Paris, Leroux, 1906, gr. in-8 de 865 p. — Prix : 12 fr.

Ce dix-septième volume ne le cède pas en intérêt aux volumes pré-

cédents. Il renferme surtout de curieuses relations sur l'esprit des départements à la suite de la réaction thermidorienne, sur les victoires des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, de la Moselle et des Pyrénées-Orientales, sur les mesures prises dans l'Ouest pour mettre fin à l'insurrection vendéenne et aux entreprises des Chouans. On retrouve chez les membres du Comité de salut public le souci de mettre un terme à la politique violente d'avant le 9 thermidor ; mais depuis la réorganisation des organes du gouvernement central et la création de comités plus nombreux, le Comité de salut public, dans la période de septembre à novembre 1794, s'occupe presque exclusivement de questions militaires.

La correspondance des représentants en mission près des armées marque les efforts faits pour exciter l'enthousiasme des soldats et continuer la politique de vigoureuse offensive, prônée dès le début par Carnot ; on peut suivre presque jour par jour, dans les lettres des représentants aux armées du Rhin, de la Moselle et surtout de Sambre-et-Meuse, les progrès des armées républicaines contre les coalisés, les victoires répétées qui sont dues à l'élan des troupes et à la bonne qualité de l'artillerie. Un acte curieux du Comité de salut public dans sa séance du 10 brumaire an III (31 octobre 1794) (p. 702-704) a trait à l'organisation de l'école d'aérostiers de Meudon.

Les représentants en mission dans les départements tiennent à rallier les populations à la politique de la Convention nationale. A Marseille (p. 108 à 111), à Châtillon-sur-Seine (p. 206 à 208) à Bar-sur-Ornain (p. 392-394) à Autun (p. 490-492) à Dijon (p. 576-578) des troubles ont éclaté ou des pamphlets circulent pour protester contre les tendances nouvelles des Thermidoriens et contre la chute de la Montagne ; les délégués de la Convention parviennent à y mettre un terme, plus par des discours que par des exécutions violentes.

Les départements de l'Ouest sont une grosse préoccupation pour le Comité de salut public ; les colonnes de Turreau ont pu répandre la terreur, elles n'ont pas amené la paix. On veut revenir à une politique plus habile, et c'est la note à signaler dans les rapports des représentants qui demandent la nomination du général Hoche à la tête des armées. (Cf. p. 185 à 188, 221 à 226, 727 à 736).

Dans ce volume comme dans les précédents, il n'y a que des éloges à faire pour la méthode apportée à la publication des documents ; on peut regretter de n'y pas trouver encore la table analytique qui permettrait de consulter rapidement un recueil où abondent des renseignements si précieux pour l'histoire du gouvernement central et provincial de la France sous la Révolution. G. P.

Gouverneur Morris. Un témoin américain de la Révolution française, par A. Esmein. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Gouverneur Morris est peu connu en France ; il n'en doit pas moins passer pour un des témoins et des juges les plus autorisés de la Révolution française. Américain, représentant des États-Unis à Paris (1792-1794), ayant résidé dix ans en Europe, il a pu porter sur les événements accomplis de son temps dans le vieux monde des appréciations qu'on ne saurait négliger. Sa vie, avec un choix de ses lettres et de ses divers écrits, a paru à Boston en 1832 et a été répandue depuis en France par une traduction abrégée. En 1888, deux nouveaux volumes : *Diary and letters of Gouverneur Morris* ont été publiés à New York et c'est la substance de ce dernier recueil que M. Esmein nous apporte aujourd'hui.

En analysant tout d'abord la méthode et les principes de Morris, il nous fait saisir le point de vue auquel cet Américain s'est placé pour observer les affaires de France. Il nous le montre ensuite jeté par sa situation officielle au milieu du mouvement de 1789, gardant néanmoins toute la liberté de son jugement, en véritable Anglo-Saxon qu'il est, élevé à la double école de Burke et de Washington. Morris a subi le spectacle des Terreurs successives et s'est trouvé ainsi entraîné, en dépit de sa neutralité diplomatique, plus souvent du côté des opprimés que du côté des oppresseurs. Sous l'Assemblée législative, il s'est employé au salut de Louis XVI ; sous le Directoire, il a prédit l'Empire ; sous l'Empire, il est entré en relations avec le duc d'Orléans et Moreau, il a même prédit la Restauration et célébré de loin son avènement. C'est un républicain sincère, mais ses goûts et ses principes l'ont rapproché de la monarchie, au moins en Europe. Ses idées sur la Constitution des États-Unis et sur l'avenir de son pays sont curieuses et à certains égards prophétiques.

Son biographe, juriste de profession, s'est surtout préoccupé de faire ressortir la façon dont Morris a envisagé les principales péripéties constitutionnelles de la Révolution. Il n'a pas oublié cependant d'emprunter au Journal de Morris d'intéressants détails sur la vie mondaine de ce diplomate en France, sur ses relations avec les dernières femmes d'esprit de l'ancien régime, MMmes de Beauharnais, de Flahaut, de Chastellux, de Nadaillac, etc. Page 39 (note), il se plaint de la négligence des éditeurs de Morris au sujet de l'orthographe des noms propres cités dans leur recueil. N'aurait-il pas pu, pour la commodité du lecteur français, corriger quelques-unes de ces erreurs et faire imprimer correctement les noms de Mme de Simiane, du duc d'Aiguillon, du cardinal de Loménie, de Pellenc, de Treilhard, etc ? L. P.

Lendemains révolutionnaires. Les Régicides, par Eugène Welvert. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1907), in-8 de LXII-398 p. — Prix : 7 fr. 50.

On a déjà entrepris de raconter quelle fut la destinée des « régicides ». MM. Pingaud, Bourloton, Kucinski, Galli ont étudié les listes de « votants » dans le procès de Louis XVI, et nous savons par eux le sort que la « justice immanente » avait réservé aux conventionnels qui avaient envoyé le Roi à l'échafaud. Mais tout n'avait pas été dit, et M. Welvert, secrétaire des Archives nationales, nous fait part des trouvailles qu'il a faites à ce sujet. Avec quel respect des documents, avec quels scrupules scientifiques, avec quel ingénieux esprit d'analyse, aucun de nos lecteurs n'en doutera. Mis par ses fonctions en contact avec les pièces les plus précieuses, feuilleteur de journaux et collectionneur de brochures rares et à peu près introuvables, l'auteur était bien placé pour ajouter à ce qu'on sait sur les hommes de la Révolution.

Barrère, Panis, Chasles, Carnot, Isnard, David, Grégoire, les deux Merlin, Tallien, Courtois, Sergent, l'oratorien Ysabeau et le prolétaire Pointe lui fournissent matière à des chapitres que j'ai dévorés avec un intérêt passionné. Voici les aventures de Sergent, septembriseur, mari de la belle Émira, sœur de Marceau, et réfugié en Italie. Panis, collaborateur de Sergent, reste au contraire en France et joue à cache-cache avec la police de la Restauration. Tallien se laisse protéger par sa femme, devenue princesse de Chimay. Isnard, girondin né à Grasse, traverse une crise morale d'où il sort converti aux principes qu'il a fougueusement combattus.

La question : Grégoire fut-il régicide ? fait un pas, grâce à M. Welvert ; mais ce n'est pas le dernier, car ce personnage fuyant n'a pas encore livré le secret des pensées qui lui dictaient sa lettre énigmatique du 13 janvier 1793.

Mais nous savons enfin quel est le ressort providentiel qui livra à la publicité la fameuse lettre de Marie-Antoinette à Madame Élisabeth : saisie par le Comité de salut public, cette pièce demeura dans les archives du tribunal révolutionnaire jusqu'au jour où Courtois fut chargé de faire un rapport sur les journées de Thermidor ; Courtois, collectionneur sans scrupules de petits papiers, vola cette lettre avec un certain nombre d'autres, et la conserva jusqu'en 1816. Quand il fut sur le point d'être frappé par ce qu'on a appelé ironiquement la loi d'amnistie, il crut se sauver en offrant à Louis XVIII le suprême adieu de l'infortunée princesse : il ne put cependant éviter l'exil. Après sa mort, un de ses fils trouva dans les archives paternelles quelques autres documents dont il essaya de tirer parti, mais les prétendues lettres de l'ex-comte de Provence, dont il tenta de faire un instrument de chantage, sont fausses, et M. Welvert le démontre avec une grande sagacité.

C'est très beau de savoir tant de choses, mais c'est peut-être mieux de savoir les exposer avec art : la forme double l'intérêt du fond, et je ne saurais dire si dans ce livre c'est le fond que j'ai apprécié le plus, ou la forme.

P. PISANI.

Le Duc de Nemours, par RENÉ BAZIN. Paris, Émile-Paul, 1907, petit in-8 de x-363 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

« Le duc de Nemours », par M. René Bazin : la pensée aussitôt évoque « la princesse de Clèves », et l'on songe au héros de Mme de la Fayette, dont les aventures et la délicate psychologie seraient analysées par la plume gracieuse d'un des meilleurs littérateurs de l'Académie. Ce n'est pas cela : il s'agit ici du second fils du roi Louis-Philippe ; dans ce livre d'histoire contemporaine, rien de romanesque, et nous voici en présence d'une figure aristocratique digne de tous les respects, esquissée par un écrivain plein de grâce et de sincérité. On pourrait peut-être même trouver que M. René Bazin, se défiant sans doute du « genre » imaginatif de son grand talent, et oubliant modestement qu'à ses débuts il écrivait une étude historique de premier ordre (*Un homme d'œuvres*), a craint de laisser sa verve courir les champs : il a rogné les ailes de sa muse, et il rempare son récit de larges citations, empruntées à des rapports politiques, à des extraits de journaux, au *Moniteur!* Mais il a beau faire, il ne peut dépouiller le vieil homme, et malgré qu'il accorde bien de l'honneur à M. Imbert de Saint-Amand en lui empruntant souvent de nombreux passages, il écrit un livre plein de vie, d'agrément et de haute moralité.

Le duc de Nemours fut un prince digne d'être loué autant par la comparaison avec autrui que pour ses très grandes qualités personnelles. Au milieu des révolutions contemporaines, au dessus des querelles de parti et des divisions dynastiques, il offre une figure respectée de tous et à la fois royale et chrétienne. M. René Bazin n'a rien exagéré. Une confiance légitime lui a fait connaître les papiers du prince et il a sobrement et fermement décrit cette vie traversée par les peines de l'exil, ennoblie par la foi et rehaussée, pendant les jours de prospérité, d'une grâce chevaleresque.

Le récit fait par le duc de Nemours des « journées de 1848 » et de l'abdication de son père est un témoignage historique de premier ordre ; ses lettres à ses fils, le comte d'Eu et le duc d'Alençon, sont pleines d'enseignement ; les années d'exil (chap. X) offrent des pages émouvantes. Il y a, sur la malheureuse révolution de 1830, des témoignages qu'il faut retenir des regrets (?) de Louis-Philippe (p. 356-377). On remarquera un très beau portrait moral du duc de Nemours (p. 361-362) ; la mort de la reine Marie-Amélie (p. 418) ; une lettre pleine de prévoyance (16 juin 1866) du duc de Nemours sur les dangers de l'unité

de l'Italie et de l'unification de l'Allemagne (p. 424) ; un chapitre très délicat et très curieux sur la « fusion » (p. 439) avec une « Note » capitale du duc de Nemours (p. 483) ; un tableau touchant de la fin virile et chrétienne de ce prince respectable et respecté couronne cette noble et édifiante histoire. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Curiosités parisiennes. Paris à la fourchette, par HECTOR-HOGIER. 3e série. Paris, Champion, s. d., in-12 de XI-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Hector-Hogier de réunir en volume tous les renseignements recueillis sur les curiosités de la ville de Paris et même sur les moindres faits qui peuvent intriguer un curieux. Il est peu de rues, presque de maisons, qui, dans cette ville, n'évoquent un souvenir, ne rappellent un fait ou un personnage plus ou moins illustre. Tout cela forme en quelque sorte la poussière de l'histoire, mais poussière intéressante et qu'il est bon de ne pas laisser disperser à tous les vents. Peut-être ce volume n'est-il pas, en toutes choses, également utile et intéressant, et sans doute certaines anecdotes et certains mots sont sujets à caution, mais il n'en rendra pas moins un réel service en sauvant de l'oubli ces mille riens de la vie parisienne. Ainsi en le feuilletant on sera heureux d'apprendre où la marquise de Brinvilliers fabriquait ses poisons, où était la demeure de Crébillon, où M. Enfantin établit son familistère ; on saura aussi où éclata la machine infernale destinée à tuer le Premier Consul, où est situé le mur des otages rue Haxo, ce qui reste de la Pologne parisienne, où est née Sophie Arnould, etc., etc. Comme dans son travail M. Hector-Hogier relate aussi les transformations de Paris, on aura dans les différentes séries qu'il a déjà éditées une sorte de memento en même temps qu'une véritable chronique. J. VIARD.

Mirande. Souvenirs d'histoire civile et religieuse, par l'abbé CAZAURAN. Paris, A. Picard et fils, 1907, 2 tomes en un vol. in-8 de 4-V-435 et IV-467 p. — Prix : 20 fr.

Je dirai tout de suite ce que je reproche à la publication, très remarquable et très consciencieuse d'ailleurs, de M. l'archiprêtre de Mirande : son livre est moins un livre qu'une suite de monographies ; les diverses parties de son sujet sont juxtaposées mais non fondues ensemble, et cependant il y aurait eu avantage pour le lecteur à trouver quelque part une synthèse lui faisant comprendre, par exemple, l'action des causes politiques sur les incidents de la vie religieuse ; tout y est, mais il s'agit de savoir s'y reconnaître, et cela ne m'a pas été facile ; or, le lecteur aime à ce qu'on lui facilite le travail. M. Cazauran est aussi tombé dans le péché commun à presque tous les érudits : c'est de vouloir faire un sort à toutes les pièces d'archives qu'il a su découvrir ; cela

rend son ouvrage un peu confus ; en faisant le sacrifice de certains documents d'importance... je dirai secondaire, il eût pu mettre plus en lumière ce qui est original et neuf.

Ceci dit, je n'hésite pas à dire que cette monographie copieuse a un réel mérite. Le premier volume consacré à l'histoire civile contient l'histoire des comtes d'Astarac jusqu'à la Révolution, la partie « civile » de la période révolutionnaire et les faits contemporains, avec notices complémentaires sur les sous-préfets, la garnison, les écoles, les hôpitaux, le tribunal, les fontaines et la gare.

La seconde partie, plus spécialement consacrée à l'histoire religieuse, débute par un essai sur la topographie de la ville ; vient ensuite une histoire de l'archidiaconé d'Astarac, et celle de la crise religieuse de l'époque révolutionnaire ; je regrette que l'auteur n'ait pas trouvé les listes de serments, de rétractations, d'abdications, et le travail de reconstitution fait en 1802. Les trop rares documents qu'il reproduit intégralement donnent à penser qu'aux archives de l'archevêché, aussi bien qu'à la préfecture du Gers, il aurait pu réunir les éléments d'une synthèse autrement utile que les listes qu'il publie. Néanmoins ces soixante-dix pages contiennent une foule de renseignements précieux.

Revenant en arrière, l'auteur étudie l'un après l'autre les cinquante-six curés dits *habituels*, c'est-à-dire titulaires, de l'église de Mirande jusqu'à la Révolution ; puis la série moins longue des curés *actuels*, c'est-à-dire effectifs, depuis 1626. Les confréries, les communautés, les annexes ont leur chapitre à part, et le volume se termine avec l'exposé des procès auxquels a donné lieu la fermeture des écoles chrétiennes en 1903.

Je ne pense pas que M. Cazauran ait laissé grand'chose à dire à ceux qui viendront après lui ; mais on pourra extraire de son ouvrage de quoi écrire un petit livre d'une consultation plus facile. P. Pisani.

Les Archives de la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, avec un essai de restitution des premiers registres de sénéchaussée, par Eugène Martin-Chabot. Paris, Alcan, 1907, gr. in-8 de xxxiii-227 p. — Prix : 8 fr.

« Le dépôt d'archives de la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, constitué par édit royal en novembre 1690, eut une importance exceptionnelle, par le nombre et la nature des documents qui y furent rassemblés ; » mais pour l'histoire, son importance est bien diminuée, quoique encore considérable, en raison de la disparition des documents antérieurs à l'an 1510. Aussi, M. Martin-Chabot a-t-il fait un travail des plus méritoires, en essayant de retrouver la composition et les débris survivants de ces archives disparues. Il passe en revue, dans une Introduction des plus substantielles, les divers fonds qui ont consti-

tué ce grand dépôt (1° Archives des sénéchaussées : Beaucaire et Nîmes, — Béziers et Carcassonne, — Toulouse ; 2° Archives de la chambre des comptes de Montpellier, de la cour des aides de Montpellier (réunies en 1629, en Cour des C. A. et F.) ; 3° Archives depuis 1690 de la même cour). Il montre les motifs qui ont fait opérer cette fusion d'archives, entre autres « la veüe » qu'avait J.-B. Colbert « de faire travailler à une histoire générale de France » (p. XIII). Il énumère les travaux de classement et d'inventaire dont ces archives ont été l'objet au XVIIe siècle, et les travaux historiques pour lesquels ont été utilisés leurs documents. Il indique ensuite très sommairement l'objet propre de son travail : restitution des registres de sénéchaussée, des origines à l'avènement des Valois. Abordant ensuite l'inventaire, il donne un catalogue analytique, très précis et très détaillé, de plusieurs registres : pour la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes : registres D, 1, 2, 3, 4, et 66 (premier cahier) ; pour la sénéchaussée de Carcassonne, le registre des « assises » celui des années 1287-90, 1322-26 et le *Registrum Curie Francie* de la sénéchaussée; suivent quelques brèves indications sur ceux de la sénéchaussée de Toulouse et (p. 127 à 200) une abondante collection de documents. Ce livre est un des plus utiles qui aient paru depuis longtemps pour l'histoire médiévale du Languedoc.

L.-G. PÉLISSIER.

Le Problème de l'heure présente. Antagonisme de deux civilisations, par HENRI DELASSUS. Nouvelle édition. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1906, 2 vol. in-8 de 673 et 709 p. — Prix : 12 fr.

Nous avons rendu compte en son temps de la première édition de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. CIII, p. 165-166). La nouvelle édition contient un historique plus complet et plus documenté de l'action maçonnique, et une discussion plus étendue des idées de la Révolution. Par l'ampleur et la dignité avec lesquelles sont traitées les multiples questions soulevées par le « problème de l'heure présente », cette œuvre représente une sorte de somme de la doctrine contre-révolutionnaire.

Le *processus* de l'œuvre est le suivant : la civilisation chrétienne repose sur la foi dans les dogmes catholiques et notamment dans le dogme de la chute originelle. L'homme qui naît avec un violent penchant pour le mal, doit se proposer, pour se conformer au plan divin, de triompher de ce penchant et de pratiquer le bien. Il en sera récompensé par Dieu après sa mort. La civilisation doit consister à mettre l'homme dans le milieu le plus propre à l'aider à faire son salut. Le bien temporel de l'humanité en résulte indirectement. Au contraire, le point de départ de la civilisation moderne est la méconnaissance de l'existence de Dieu et de la vie future. L'homme serait donc son maître absolu et devrait réaliser pendant sa vie sa fin totale.

De la première conception résulte l'obligation pour l'homme d'obéir à des lois posées par Dieu ; de la seconde, résulte le droit pour l'homme d'organiser sa vie selon son bon plaisir absolu. Mgr Delassus décrit les progrès de la seconde conception depuis le Schisme d'Occident jusqu'à nos jours. Il démontre que la franc-maçonnerie en a été l'agent principal et que cette évolution aboutit, par différentes étapes, d'abord à une sorte de religion humanitaire et enfin, par le développement naturel des passions mauvaises de l'homme, au culte de Satan, qui est l'Être suprême des francs-maçons : en un mot au règne du mal. Tel est l'objet du premier volume, dans lequel il faut signaler particulièrement les chapitres consacrés par l'auteur à l'exposé de la tactique employée par la maçonnerie aidée des juifs pour arriver à son but : développement des idées libérales, propagation des idées républicaines, diminution du dogme, américanisme, spiritisme, etc.

Le second volume est consacré à la rénovation et à ses conditions. Il débute par une étude sur la Révolution française. Mgr Delassus appartient à l'école qui voit dans ce qu'on a appelé les principes de 89, un corps de doctrine qui est la base philosophique de la conception athée, humanitaire et satanique de la civilisation. Il souhaite donc une contre-révolution, qui doit être une rénovation religieuse du monde entier et ne peut être réalisée que par une intervention divine. Cependant nous pouvons y aider en nous réformant nous-mêmes, en revenant à la sincérité du langage, c'est-à-dire en renonçant aux formules auxquelles la maçonnerie a donné un sens contraire à la doctrine catholique, en combattant les faux dogmes tels que la croyance à la bonté native de l'homme, en combattant la liberté, l'égalité, la souveraineté du peuple et la démocratie. Il faut ensuite revenir à la vérité économique et à la vérité sociale. Mgr Delassus indique très nettement que le principe monarchique fait partie pour lui de l'ensemble des vérités sociales, et que la pratique de la charité et la reconstitution chrétienne des familles souches et traditionnelles doit amener le rétablissement de la paix entre les classes.

Tel est le résumé aussi fidèle que possible de cet ouvrage considérable. L'auteur nous permettra de joindre à nos éloges deux critiques, qui se rapportent surtout au second volume. La première c'est que, si la maçonnerie a eu l'habileté de s'emparer d'un certain nombre de vocables dont elle a dénaturé le sens, c'est peut-être faire son jeu que de passer condamnation sur cette expropriation littéraire, et risquer de nous faire accuser avec vraisemblance de vouloir des choses détestables. Ainsi l'égalité, entendue au sens maçonnique et socialiste, est une simple absurdité ; mais si nous lançons l'anathème sur ce vocable sans plus d'explication, n'allons-nous pas nous faire accuser de vouloir des inégalités odieuses ? Telle serait, par

exemple, celle qui donnerait à certains citoyens une situation privilégiée devant la justice pour débattre leurs intérêts privés. Il y a une égalité très chrétienne et très juste dont nous ne saurions même paraître nous désintéresser. Je pourrais multiplier ces exemples. N'oublions pas que dans le domaine du langage français les chrétiens sont chez eux et que ce n'est pas à eux d'en sortir. C'est assurément une règle de loyauté que de ne pas laisser planer d'équivoque sur le sens orthodoxe que nous donnons au vieux et beau langage que les maçons ont dénaturé; mais ce serait de la maladresse que de risquer, en y renonçant d'adopter des formules qu'on pourrait trop facilement interpréter contre notre cause. Ma seconde critique est de portée plus générale : c'est que Mgr Delassus ne donne au problème de l'heure présente qu'une solution un peu mystique. Pour que la France puisse être gouvernée par les principes qu'il expose et qui sont les nôtres, il faudrait que la foi catholique y régnât en souveraine, et nous sommes loin de cet état désirable. C'est pour cela que depuis bien longtemps les hommes politiques les plus chrétiens, laissant au clergé le soin d'enseigner la thèse de la vérité absolue, se sont surtout attachés à l'hypothèse et se sont efforcés de faire vivre des nations dépourvues de l'unité de foi en appliquant, au lieu de véritables principes, des règles utilitaires sur lesquelles d'autres que des chrétiens pouvaient s'entendre avec eux. La politique de l'Église a été terriblement loin dans ce sens quand on l'a vue en même temps condamner la théorie libérale et favoriser (avec quelle énergie !) l'action républicaine et libérale. Il est trop vrai qu'en France, tout au moins, ces efforts des politiques chrétiens n'ont abouti qu'aux échecs les plus lamentables. Mais ce n'est point substituer à leur méthode une autre méthode que de leur conseiller d'attendre purement et simplement un miracle. Ne feraient-ils pas mieux de regarder les nations chez lesquelles les idées saines conservent et quelquefois accroissent leur empire ? Ils verraient qu'on s'y occupe peu de logique et de philosophie politique, qu'on s'efforce de ne pas se séparer des grands courants d'opinion, tout en les canalisant et en les modérant quand il y a lieu, et qu'avant tout on tient à ne pas laisser tourner contre soi ni une idée juste ni même une aspiration généreuse, si incorrecte puisse-t-elle être. Cela ne vaut-il pas mieux que d'agiter devant la nation le spectre de vérités qu'elle ne peut comprendre parce qu'elle n'a pas la foi, et dont les formules peuvent être si facilement tournées en épouvantail ? C'est ce qu'elle entend par le *drapeau blanc* et *l'ancien régime*. Et elle en a plus peur encore que du *spectre rouge*.

EUGÈNE GODEFROY.

La République libérale, causeries sur quelques sujets actuels, par Georges Noblemaire. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 427 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Noblemaire a réuni en un volume huit discours prononcés par lui au cours d'une campagne politique qui a précédé et suivi les élections législatives de 1906. Les sujets traités par lui sont ceux qui ont principalement occupé l'opinion publique dans cette période : essai de définition d'une république libérale, l'armée, l'enseignement, le devoir social, la presse, la séparation des Églises et de l'État. M. Noblemaire appartient au parti progressiste : il se réclame de Gambetta, de MM. Ribot, Méline, Jules Roche. Il se proclame ardemment républicain et partisan de l'école laïque, condamne la résistance violente aux inventaires, préconise la soumission à la loi de Séparation, mais s'incline ensuite devant les ordres du Pape et finalement ne conclut pas ; le remède à tout le mal qu'il combat réside, selon lui, dans la liberté ; mais il n'indique aucun moyen de l'obtenir, si ce n'est d'arriver à des élections libérales. Son discours sur la presse est un effort d'organisation ayant un double but : la création d'une agence destinée à informer a presse indépendante, en dehors du gouvernement, et le développement d'une œuvre destinée à distribuer gratuitement les journaux libéraux déjà lus par les abonnés à un public, qui ne peut ou ne veut les acheter. C'est justice que de rendre hommage au talent et à l'éloquence de l'orateur et aussi à l'effort qu'il a fait, plus méritoire encore que l'éloquence, en vue d'une organisation de l'opposition.

Mais ce n'est pas sans un sentiment de tristesse qu'on ferme ce livre. Que d'efforts perdus et radicalement inutiles ! A mon avis du moins, le titre seul de l'ouvrage permet de le juger : république libérale ! Où et quand M. Noblemaire a-t-il vu une république libérale ? La république n'est-elle pas par essence le gouvernement d'une majorité ? Et de quels saints ou de quels génies faudrait-il qu'une majorité fût composée pour donner la liberté à ses adversaires ? Bien d'autres erreurs fondamentales pourraient être relevées dans le livre de M. Noblemaire, mais ce qui en ressort de plus triste c'est qu'on sent, en dépit de son évidente loyauté, qu'il pense plus de bien qu'il n'en dit et qu'il fait effort pour défendre des thèses que son instinct repousserait. Ainsi après avoir rendu hommage à la liberté de l'enseignement, aux lois de 1850 et de 1875, il en est réduit à donner des marques d'éloquente sympathie aux hommes qui ont détruit cette œuvre et, catholique, il loue l'œuvre de Jules Ferry et de Paul Bert !

A Dieu ne plaise que je veuille blâmer M. Noblemaire du souci politique de ne pas heurter inutilement des préjugés et même des erreurs. Mais il y a préjugés et préjugés, erreurs et erreurs ; et vraiment ceux et celles devant lesquels il s'incline sont de telle importance qu'après

les avoir admis, on n'a plus le droit de faire d'opposition. La logique des idées et celle des faits ne le permettent plus.

EUGÈNE GODEFROY.

L'Équivoque démocratique, par PIERRE FÉLIX. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-18 de 159 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume dont le titre indique suffisamment l'objet, traite un point particulier que l'auteur avait déjà indiqué dans un ouvrage plus important intitulé : *La Contre-Révolution*. Il a expressément pour objet de combattre la « démocratie ». Il faut d'abord définir ce concept. C'est ce que M. Pierre Félix s'efforce de faire et on doit lui en savoir gré, car aucun n'est plus vague. Mais je n'oserai dire qu'il a réussi dans cette tâche à peu près impossible. Suivent six chapitres, dans lesquels, discutant avec MM. Marc Sangnier, d'Haussonville, l'abbé Désers, Brunetière, Jaurès et Piou, l'auteur cherche à démontrer avec Joseph de Maistre le caractère satanique de la démocratie et d'établir en fin de compte que le fait démocratique n'existe pas. A la démocratie, M. Pierre Félix oppose la monarchie, « seule forme fondamentale de gouvernement ».

Malheureusement on peut dire qu'à une équivoque, M. Pierre Félix substitue une autre équivoque, car il y a autant de manières de comprendre l'aristocratie et la monarchie, qu'il y en a de comprendre la démocratie et les inconvénients de la monarchie, telle qu'il l'entend c'est-à-dire débarrassée de tout vestige de « parlementarisme et de libéralisme » sont à peu près aussi redoutables que ceux de la démocratie dont il voit, très justement d'ailleurs, l'aboutissement logique dans l'anarchie. Je sais bien que M. Pierre Félix se défendrait en disant que son monarque ne sera souverain que dans la mesure où il appliquera la loi morale sous le contrôle du Pape, qui, seul souverain véritable, l'investira et l'approuvera. Mais il faut reconnaître que, quelle que soit la valeur philosophique de cette restriction, les conséquences politiques et pratiques en sont assez nulles. Si donc, il fallait s'en tenir aux conclusions de l'auteur, l'humanité resterait en présence de deux systèmes radicalement opposés et à peu près également intolérables. Il n'en est rien fort heureusement, car l'histoire nous apprend que la monarchie, mieux encore que la démocratie, peut se concevoir d'une façon beaucoup moins rigoureuse et plus humaine que ne l'entend l'auteur de notre brochure.

Le danger de ces sortes de dissertations est de compromettre gravement les causes que leurs auteurs croient servir. Qui veut trop prouver ne prouve rien. On a raison de combattre les absurdités de Rousseau ; mais il ne faut pas l'imiter en imaginant un système opposé au sien, aussi chimérique et arbitraire et dont le principal caractère serait

d'être à priori odieux à l'opinion publique. Comment en pourrait-il être autrement quand on voit M. Pierre Félix traiter d'iniquité ou d'absurdité l'égalité du citoyen devant la loi ?

En politique, il y a très peu de formules rigoureuses et rien n'y est dangereux comme de pousser une théorie quelconque à toutes ses conséquences logiques. On aboutit ainsi aux résultats les plus fantaisistes. Je n'en veux pas d'autre preuve qu'une idée émise par M. Pierre Félix lui-même, qui, dans son aversion très justifiable pour le système parlementaire, en arrive à vouloir remplacer le Parlement et les élections par... des journaux, dans lesquels seraient insérés les projets et les réclamations des groupes sociaux.

Ma critique doit encore porter sur deux points capitaux. A moins que l'auteur ne fasse, de propos délibéré, abstraction absolue de l'histoire, on ne s'explique pas pourquoi, comme M. Marc Sangnier, il oppose l'état monarchique à l'état démocratique. Il y a eu et il y a des monarchies très démocratiques et il y a eu des républiques très aristocratiques : ce sont même les seules qui aient réussi. D'autre part, c'est vraiment forcer le sens des mots que de prétendre faire sortir des enseignements de l'Église la condamnation indirecte de la forme républicaine en la liant à l'état démocratique, que le Saint-Siège n'a condamné que dans un sens philosophique et précis qu'il n'a pas dans la pensée de beaucoup de très bons catholiques. Les Papes ont trop de fois répété que l'Église n'a point à prendre parti dans les questions de forme de gouvernement pour qu'il soit permis d'en douter, et on peut très bien défendre et faire triompher l'excellence du principe monarchique sans faire appel à l'autorité du Saint-Siège.

Je suis heureux cependant de ne pas borner ces lignes à une critique un peu sévère et de me trouver d'accord avec M. Pierre Félix et avec M. Bourget qui a écrit la préface du volume, pour blâmer les monarchistes qui s'en tiennent encore au vieil aphorisme de Montesquieu, et qui concèdent volontiers, que la république serait un bon gouvernement si les hommes étaient vertueux, prétendant que la monarchie n'est nécessaire que parce qu'ils ne le sont pas. On ne peut imaginer un argument plus faux et plus maladroit. EUGÈNE GODEFROY.

Vingt-cinq ans de vie catholique. Expériences et observations, par THÉODORE DE LA RIVE. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de LXXXIII-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume fait suite à l'ouvrage publié par l'auteur en 1895 : *De Genève à Rome*, où il nous disait les motifs, les causes et les étapes de sa conversion du protestantisme au catholicisme. C'est une suite naturelle, et M. de la Rive apporte avec autorité ses « expériences » de la vie chrétienne de son âme à l'ombre tutélaire de l'Église romaine. Ces

pages sont charmantes par leur foi, captivantes par leur sincérité, touchantes par leur charité et remplies d'un sens esthétique qui instruit, émeut et réconforte. M. de la Rive veut faire comprendre, et fait comprendre en effet, son bonheur d'être catholique par ses souvenirs intimes depuis vingt-cinq ans écoulés; et après une « Préface » d'une intensité littéraire très vive, il traduit les propres sentiments de son cœur afin d'expliquer aux fidèles et aux incroyants, à ses anciens coreligionnaires, à ses frères nouveaux : l'autorité de l'Église, l'infaillibilité du Pape, les beautés de la liturgie, la forte suavité de la Bible, les sentiments de fraternité produits par le dogme et le culte catholique, la communion des saints, les reliques et les images, la dévotion à la Sainte Vierge, au Sacré Cœur, au Saint Sacrement, la Confession, la préparation virile à la mort.

Ces grandes choses, appuyées d'une expérience personnelle toujours élevée, parfois douloureuse, impressionnent et charment le lecteur. Ce petit volume peut et doit faire beaucoup de bien aux âmes sincères; il touche aux choses les meilleures de la vie catholique depuis un demi-siècle, il est tout plein des « parfums de Rome » et il apportera des sympathies nouvelles à M. de la Rive, comme il fortifiera les bons souvenirs de ses vieux amis. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Russie et le Saint-Siège, *études diplomatiques*, par le P. PIERLING. IV. *Pierre le Grand. La Sorbonne. Les Dolgorouki. Le Duc de Liria. Jubé de la Cour.* Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8 de VII-464 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici enfin, après plus de six ans d'attente (Cf. *Polybiblion*, t. XCI, p. 456), la suite des belles études, si fortement documentées, dans lesquelles le P. Pierling poursuit l'histoire des relations de la Papauté avec la Russie, des tentatives d'union entre l'Église russe et l'Église catholique romaine. L'intérêt qui s'attache à chacun de ces volumes fait que l'on trouve toujours long l'intervalle qui le sépare de son successeur; et cependant cet intervalle n'est que trop justifié par la longueur des recherches que s'impose l'auteur, désireux de ne laisser échapper aucune source manuscrite ou imprimée capable de jeter quelque lumière sur son sujet. Sa documentation est toujours admirable : archives et bibliothèques sont fouillées par lui avec un soin scrupuleux et avec un rare bonheur.

Après la mort sanglante du faux Dmitri, les rapports entre le Vatican et la Russie demeurent de longues années en suspens. Si la Russie fait largement appel aux étrangers pour se mettre en mesure de lutter contre ses voisins menaçants, Polonais ou Suédois, elle s'enferme dans un exclusivisme religieux peu favorable à la propagande. C'est d'abord l'initiative privée qui met en contact la pensée russe et la pensée latine : curieuse histoire que celle de ce Krijanic, dont l'auteur nous raconte

d'abord la vie tourmentée, prêtre croate aux vastes idées, qui rêve de faire de Moscou régénérée le centre d'un panslavisme catholique; et qui ne recueille dans ces deux missions que déboires et amertumes.

La pensée d'une ligue contre les Turcs, le désir d'une union dynastique avec la Pologne décident l'envoi à Rome d'un représentant du Tsar, Paul Menziers de Pitfodels, Écossais catholique (1672). L'intransigeance du cardinal Altieri, qui dirige la politique de Clément X, sur les titres à donner au Tsar, font perdre une occasion favorable de rapprochement. Innocent XI, monté sur le trône pontifical, fit en vain des concessions : il était trop tard.

L'intervention de l'Autriche, dont le souverain, Léopold Ier, élève des jésuites, était tout dévoué à la cause de l'apostolát catholique, obtint en 1684 une autorisation de résidence à Moscou pour un jésuite chargé de pourvoir aux besoins spirituels des catholiques attachés au service de la Russie : le concours que le gouvernement tsarien demandait aux étrangers l'obligeait bien à leur laisser ce libre exercice de leur religion. Le coup d'État de 1689, par lequel Pierre le Grand s'arrogea toute l'autorité reléguant sa sœur Sophie dans un couvent, chassant en exil le favori Golitsyne, amena par ricochet l'expulsion des jésuites, dont le prince exilé était le principal appui, et leur remplacement par des prêtres séculiers.

C'est la figure de Pierre le Grand qui domine tout ce volume; c'est sur elle que se concentre l'intérêt principal. Le grand réformateur, le rénovateur de la Russie, celui qui l'a fait décidément entrer dans la voie de la civilisation occidentale, a-t-il songé un moment à l'union religieuse avec Rome? Certaines démarches de sa part, certaines attitudes qu'il prit, certaines phrases qu'il laissa échapper ont prêté matière à équivoque sur ce point, et longtemps, dans les sphères vaticanes, même après sa mort, l'on crut à des velléités en ce sens de sa part. Le P. Pierling met en pleine lumière, que l'autocrate s'efforça de ménager Rome, de faire miroiter à ses yeux de belles espérances, tant qu'il eut besoin de son concours; la peur des Suédois et de ce Charles XII, réputé invincible, lui fit rechercher quelques années une amitié qui pouvait être d'un certain poids. Il fit tous ses efforts pour décider le Vatican à intervenir dans la question polonaise et à faire nommer roi son candidat. Mais il eut soin de ne s'engager à rien de sérieux, laissant aux catholiques une liberté de fait, — liberté d'ailleurs promise par l'oukase de 1702 à tous les étrangers, — mais refusant de leur accorder le statut spécial réclamé par le Saint-Siège. Après Poltawa, après le triomphe inattendu de Pierre le Grand sur Charles XII, le Tsar continue bien à donner parfois de bonnes paroles, mais il ne songe qu'à faire de l'Église russe un instrument servile du pouvoir; le réglement ecclésiastique fait de lui, à l'image et à l'insti-

gation de princes protestants, le chef suprême de la religion. Il laisse d'ailleurs la liberté du culte aux étrangers; il laisse même rentrer les jésuites, quitte à les expulser dans un moment d'humeur contre l'Autriche qui les soutient; mais il les remplace par des fils de saint François. Le don gracieux par Clément XI d'une statue de Vénus, convoitée par Pierre le Grand, ouvre la porte à de nouvelles négociations, toujours en vue du fameux diplôme, que l'on n'obtient pas.

Après la mort de Pierre Ier, les relations officielles et officieuses entre la Russie et le Saint-Siège cessent pendant de longues années. Mais les idées de propagande latine ne cessent pas pour cela. D'autres cherchent à prendre la place. Et ce n'est pas l'un des épisodes les moins curieux de cette histoire que le séjour du janséniste Jubé en Russie et ses efforts pour gagner le pays au catholicisme bâtard du jansénisme.

Les documents n'ont pas permis au P. Pierling de nous donner des renseignements précis sur les conversions plus ou moins nombreuses au catholicisme qui ont pu se produire en Russie dans la période que couvre son livre; ce qui reste certain c'est qu'il y eut certainement des conversions, c'est aussi que chez une partie du clergé russe se dessinèrent des sympathies assez fortes en faveur du latinisme.

Est-il utile d'ajouter que ce beau volume, dans lequel l'intérêt ne faiblit pas un instant, jette sur l'histoire de Russie des lumières nouvelles? Nous ne pouvons que souhaiter, en terminant, que le savant auteur poursuive ses belles et fortes études et qu'il ne nous en fasse pas attendre la suite trop longtemps. E.-G. Ledos.

Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VIe siècle, par M. Besson. Fribourg-en-Suisse, Otto Gschwend; Paris, A. Picard et fils, 1906, in-8 de XIX-253 p. — Prix : 6 fr.

L'Helvétie et une partie de la Rhétie, provinces voisines de l'Italie, furent des plus tôt et des plus complètement romanisées ; elles ne durent pas tarder beaucoup à être évangélisées. Pourtant les premiers évêques connus, par des documents authentiques, sont, à Octodure (Martigny, d'où le siège fut transféré, vers la fin du VIe siècle, à Sion) : saint Théodore ou Théodule, au milieu du IVe siècle ; à Genève : Isaac, à la fin du IVe siècle ; à Windisch (ou à Avenches, d'où le siège fut transféré, vers la fin du VIe siècle, à Lausanne) : Bubulcus, présent au Concile d'Épaone en 517.

M. Besson a raison de n'affirmer l'existence que de ceux des personnages qui figurent dans des documents de source authentique ; mais il agit aussi prudemment en laissant entendre que d'autres évêques ont pu exister auparavant. Les listes épiscopales, ajouterons-nous, demeurant longtemps très incomplètes, même après que les premiers titulaires s'y trouvent inscrits, en vertu de quelque pauvre date inci-

demment rencontrée comme par un heureux hasard, la lacune antérieure laisse supposer d'autant plus judicieusement que ces premiers titulaires aient eu des prédécesseurs. Ainsi est-il fort probable que saint Théodore n'ait pas été le premier évêque d'Octodure, non plus qu'Isaac, le premier de Genève, et Bubulcus, le premier de Windisch, ou plutôt d'Avenches, le « caput gentis » [Helvetiorum] de Tacite, qui fut de si bonne heure et si profondément imprégné de la civilisation romaine. Les données générales de l'histoire nous persuadent que ces trois Églises ont dû être organisées au moins dès le commencement du IVe siècle.

Si M. Besson a raison de ne reconnaître point de siège épiscopal à Nyon, il a tort (p. 68) de se refuser à admettre que le *Pagus equestris* fût, au cœur du moyen âge, une circonscription territoriale qui subsistât depuis l'époque de la domination romaine (Cf. René Poupardin, dans revue *le Moyen Age*, 1906, p. 345-347). Nous croyons aussi, avec M. Poupardin, que l'évêque de la cité des Helvètes a pu, à une certaine époque, résider tantôt à Avenches, tantôt à Windisch, jusqu'à ce que cette ville allât, vers 561, former un décanat du diocèse de Constance.

Le livre très érudit de M. Besson n'en est pas moins une importante contribution à l'étude si intéressante de l'origine des Églises. Après avoir recherché les premiers évêques jusqu'à la fin du VIe siècle, il indique les métropoles desquelles relevaient leurs sièges : Vienne, puis, au VIIIe siècle, Tarentaise, pour Octodure-Sion ; Vienne encore, pour Genève ; Besançon, pour Avenches-Windisch-Lausanne. Enfin il essaie de déterminer le lieu des églises cathédrales primitives.

En appendice, l'auteur donne une dissertation sur la fondation de Romainmôtier, dont il laisse justement l'honneur à saint Romain, d'accord en cela avec Dom Paul Benoît, auteur de la belle *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude*, et avec MM. Jahn, Longnon et Krusch.

M. Besson annonce une autre étude sur les origines du monastère d'Agaune (Saint-Maurice-en-Vallais), qu'on nous permettra de dire que nous attendons avec l'impatience d'un homme qui a étudié avec amour le même sujet.

Nous tenons, en terminant, à louer M. Marius Besson d'avoir écrit sa Préface en termes édifiants, pieusement émus, d'un ton vraiment sacerdotal.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

De la Situation légale des sujets ottomans non-musulmans, par le comte F. VAN DEN STEEN DE JEHAY. Bruxelles, Société belge de librairie, Schepens, 1906, in-8 de 556 p., avec une carte administrative de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie. — Prix : 10 fr.

L'Effort ottoman, par LOUIS ROUSSEAU, avec Préface de A. Réchid Safvet Bey. Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, in-8 de XLIV-360 p. — Prix : 8 fr.

L'Enseignement, la doctrine et la vie dans les Univer-

sités musulmanes d'Égypte, par PIERRE ARMINJON. Paris, Alcan, 1907, in-8 de 294 p. — Prix : 6 fr. 50.

Mémoires d'une princesse arabe, par EMILY RUETE, née princesse D'OMAN ET ZANZIBAR ; trad. de l'allemand par L. LINDSAY. Paris, Dujarric, 1905, in-18 de 330 p. — Prix : 3 fr. 50.

— L'ouvrage considérable de M. van den Steen de Jehay a pour but, comme l'énonce l'auteur lui-même, « d'exposer avec clarté et concision » la situation faite aux populations non-musulmanes dans l'empire ottoman. C'est là un sujet fort complexe, dans lequel beaucoup de choses paraissent étranges à nos esprits occidentaux, et qui eût été difficile à traiter il y a quelques années ; il l'est moins aujourd'hui ; car depuis quelque temps on s'est beaucoup occupé des chrétiens de l'Orient ou de « l'Orient chrétien », dans le présent et dans l'histoire. La voix de Léon XIII appelait naguère de ce côté l'effort des religieux, des hommes d'action, des érudits. Notre auteur a donc pu s'appuyer sur les travaux de devanciers assez nombreux, qu'il cite consciencieusement dans ses notes et dans sa bibliographie, et parmi lesquels nous aimons à distinguer notre regretté collaborateur le baron d'Avril ; des périodiques tels que la *Revue de l'Orient chrétien* et les *Échos d'Orient* figurent aussi dans cette liste. Malgré tous ces secours, le mérite propre de l'auteur reste très grand ; c'est bien, je crois, la première fois que nous voyons ainsi présenter dans son ensemble un tableau complet et exécuté d'une façon vraiment technique, des chrétientés d'Orient. Deux grandes divisions sont consacrées aux cultes chrétiens non unis à l'Église romaine et aux cultes chrétiens unis ; les premiers se subdivisant en Nestoriens, Monophysites et Orthodoxes ; les seconds comprenant les Chaldéens, les ex-Monophysites, Syriens, Coptes ou Arméniens, les ex-Orthodoxes parmi lesquels sont des Arabes, des Bulgares, des Serbes ; à ces nations unies à Rome, il faut ajouter celle des Maronites. Les communautés ainsi constituées possèdent différents privilèges relatifs à l'impôt, au service militaire, au statut personnel. Le Coran, loi des musulmans, impliquant la croyance religieuse mahométane, il n'a pas été impossible de l'imposer aux non-croyants ; les conquérants turcs leur ont laissé leurs lois et les ont groupés par communautés ou nations *(millet)*, dans lesquelles les patriarches ou autres chefs religieux exercent aussi l'autorité civile : c'est le principe de la situation longuement étudiée dans ce livre. — Nous n'avons parlé que des non-musulmans chrétiens ; ce sont ceux qui nous intéressent le plus ; mais l'auteur étudie aussi les cultes qui ne sont ni musulmans ni chrétiens, à savoir les Israélites, les Druses, et deux ou trois autres. Deux parties traitent encore des privilèges territoriaux dont jouissent le Liban, le Mont Athos, l'Albanie et la principauté de Samos, et des privilèges consulaires. Le sujet est ainsi envisagé sous toutes ses faces, et traité avec un soin extrême et une exceptionnelle compétence.

— Le volume de M. Louis Rousseau intitulé : *L'Effort ottoman*, est d'une lecture facile et encourageante ; encourageante, veux-je dire, pour les Turcs et pour leurs amis. On est un peu surpris tout d'abord de voir placé en épigraphe, sur un volume qui traite de l'empire ottoman actuel, ce vers d'Homère : « Nous rendons grâce au Ciel de ce que nous valons infiniment mieux que nos devanciers. » Cependant, à la réflexion, et après qu'on a lu les quatre parties très largement écrites qui composent ce livre, et qui sont consacrées aux quatre aspects du développement de la civilisation ottomane, — aspects intellectuel, militaire, économique et politique, — on se sent entraîné à céder un peu à l'optimisme de l'auteur. Certes, le progrès chez les Turcs est réel ; on le sait et on le reconnaît dans les divers milieux financiers, militaires, lettrés et savants. Ce progrès cependant est lent ; il n'est pas comparable à celui qui s'est produit au Japon. Mais M. Rousseau loue cette lenteur même et la sagesse du Khalife actuel qui ne veut introduire, pense-t-il, les réformes que peu à peu, en sorte que son peuple ait le temps de se les assimiler sans secousse l'une après l'autre... — Quant à la perfectibilité des peuples musulmans, dont naguère on pouvait douter, elle devient de plus en plus évidente; les efforts généreux et vaillants, secondés par beaucoup de talent, d'une pléiade de jeunes musulmans, ne peuvent plus être méconnus, et leur efficacité devient de jour en jour plus probable. Le préfacier, M. Réchid Safvet Bey, représente, en tête de ce livre, les jeunes énergies dont je parle. — Nous ne pouvons nous étendre davantage ici, malgré l'intérêt du sujet. Signalons parmi les passages qui ont particulièrement retenu notre attention, les chapitres sur la femme et la famille ottomanes, les renseignements donnés en divers endroits sur les écoles primaires, militaires et autres, les jugements sur les essais de régime parlementaire, les morceaux relatifs aux chrétiens d'Orient, et les pages où l'auteur s'efforce de réveiller l'activité de la France en Turquie dans le champ commercial.

— Il est indispensable d'être renseigné sur les écoles musulmanes, si l'on veut se faire une juste idée de l'évolution possible des peuples mahométans ; mais jusqu'ici les documents sur cette matière sont rares ; aussi devons-nous être reconnaissants à des auteurs tels que M. Pierre Arminjon, qui, bien placés pour connaître ce genre de sujet, ont la bonté de le traiter pour nous. Le livre porte sur la fameuse Université d'el-Azhar, au Caire, fondée par les Fatimides vers 975 du Christ, et sur ses dépendances du Delta. Il nous fait assister à la vie des étudiants et des maîtres, au moyen de deux monographies : celles du bon étudiant Ibrahim el-Manoufi et du professeur aveugle Omar es-Saïdi. Il nous instruit sur les programmes de l'enseignement, sur la réglementation des examens et toute l'organisation de l'Université.

On peut lire en appendice des ordonnances khédiviales et des décisions du Conseil de l'Université, qui précisent ces divers chapitres. Malheureusement il ne résulte pas de l'ensemble du livre que l'enseignement, dans ce grand centre intellectuel musulman, se modernise beaucoup : la doctrine islamique, le droit, la théologie, la métaphysique et la spéculation scolastique, puis la grammaire et la logique, la lecture et l'explication du Coran, les traditions, voilà les matières qui absorbent encore presque tout le temps et toute l'activité des élèves ; les sciences proprement dites n'apparaissent à côté de celles-là que comme accessoires. Est-ce parce qu'il faut comparer el-Azhar moins à une de nos Universités d'Occident qu'à un séminaire ? C'est possible ; mais alors nous demanderions à l'auteur si, dans le monde intellectuel musulman, on ne commence pas à sentir le besoin d'Universités véritables au sens moderne du mot ? A cette question, l'ouvrage ne répond pas d'une manière explicite ; quelques mots semblent indiquer que des efforts tentés dans ce but seraient encore prématurés. C'est dommage. En ce qui concerne l'enseignement religieux, l'auteur, assez prudent, paraît demander un peu plus de vie, de discussion, de raisonnement, voire d'apologétique. Si un mouvement se produisait en ce sens, nous aimerions à en être informés.

— Une princesse arabe, l'une des trente-six enfants de Seyid Saïd, imam de Mesket et sultan de Zanzibar, épousa avant 1870, un jeune Allemand venu à Zanzibar pour le compte d'une maison de commerce de Hambourg. Convertie alors de l'islam au protestantisme, elle prit le nom d'Émily Ruete. Elle alla vivre à Hambourg, se familiarisa avec les mœurs et les sentiments européens, et, ayant perdu de bonne heure son mari, continua néanmoins de demeurer en Allemagne. En 1885, après dix-neuf années de vie européenne, elle fit une visite à Zanzibar, dont l'inimitié de son frère le sultan, et les intrigues anglaises, dit-elle, l'avaient tenue éloignée jusque-là. Rentrée en Europe, elle écrivit un volume de Mémoires destiné à ses enfants. — Ce livre est curieux et charmant ; on y remarque l'extrême finesse des détails, la merveilleuse netteté des observations, un sentiment de mélancolie et de résignation douce, sorte d'atténuation du fatalisme musulman, qui est répandu un peu sur toutes ses pages et discrètement exprimé. On a plaisir à lire les tableaux de la vie de famille dans un grand château arabe, les descriptions relatives à l'éducation des enfants, aux jeux, aux visites, aux usages de toute sorte. Le récit d'une révolution de palais jette une note plus violente dans ces tableaux gracieux. — L'Arabe devenue, comme elle le dit, « demi-Allemande », la musulmane devenue « mauvaise chrétienne », aime encore pardessus tout son pays ; et l'on éprouve quelque pitié de cette transplantation, quand on voit avec quelle émotion elle retrouve enfin, en

approchant d'Alexandrie (p. 301), la chaleur et l'éclat de la vie orientale et « la délicieuse impression de la patrie. »

BARON CARRA DE VAUX.

BULLETIN

Noël, par AMÉDÉE GASTOUÉ. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'étude de Noël embrasse l'histoire et la littérature liturgique de cette importante fête. M. A. Gastoué est informé de tout ce que la critique moderne a mis au jour sur les origines de la fête si populaire qu'est Noël ; il le communique à ses lecteurs : date incertaine de la naissance du Sauveur ; son mémorial embrassant tout d'abord, en la fête de l'Épiphanie, et la Nativité et les manifestations diverses du Christ ; dédoublement s'accomplissant à Rome et en Occident, puis adopté successivement dans les églises d'Orient ; enfin, organisation si curieuse et si touchante de l'Octave de Noël. La littérature liturgique de Noël n'offre pas moins d'intérêt. Elle nous est montrée dans sa forme primitive, noble et théologique chez les Latins, tant à Rome qu'à Milan, plus gracieuse en Orient ; le moyen âge associera la doctrine et le charme dans ses prosules. En étudiant le développement liturgique, on assiste à l'éclosion de la triple liturgie particulière à la nuit de Noël, et plus tard aux fêtes dramatisées de la Nativité qui, au moyen âge, charmaient nos aïeux. Les Noëls populaires en furent le dernier écho. Un appendice nous renseigne sur l'origine du nom même de Noël.

En somme, intéressant opuscule où l'érudition, la piété, la poésie, se mêlent avec les qualités les plus communicatives.

A. VIGOUREL.

Connais-toi pour mieux faire, par la comtesse DE FLAVIGNY. 2e éd. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-16 de VIII-146 p. — Prix : 1 fr. 25.

Pour bien se gouverner, il faut bien se connaître. Soucieuse d'aider ses petits-enfants à acquérir cette connaissance, une bonne grand'mère, à qui la comtesse de Flavigny a prêté sa plume élégante, répond à Jacques et Françoise, qui l'interrogent sur les différents problèmes qui se posent à leur jeune curiosité, et elle leur explique, en termes élémentaires et clairs, ce qu'est la nature et la personne ; la grâce, la chute et la rédemption ; la vie et la sensibilité, et en quoi elle se différencie de celle des animaux ; elle leur enseigne ensuite le moyen de faire bon usage des facultés qu'elle leur a fait connaître, l'intelligence, la sensibilité et la volonté, et voilà ces enfants qui voient mieux leur chemin et qui savent comment ils atteindront le but de toute vie humaine et chrétienne. Ce petit cours de philosophie enfantine est fort agreable et très instructif à lire. Livre plein de bon sens, de finesse, et, j'ai à peine besoin de le noter, d'une inspiration très chrétienne.

P. TALON.

Le Petit Domaine, par CYRILLE DE LAMARCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., petit in-18 cartonné, de 107 p. — Prix : 1 fr.

La Culture potagère. Les Bons Légumes, par le même. Paris, même librairie, s. d., petit in-18 cartonné, de 106 p. — Prix : 1 fr.

L'Élevage du pigeon. Le Colombier et la volière, par le même. Paris, même librairie, s. d., petit in-18 cartonné, de 107 p., avec grav. — Prix : 1 fr.

Le Dindon et la pintade. L'Oie et le canard, par le même. Paris, même librairie, s. d., petit in-18 cartonné, de 101 p., avec fig. — Prix : 1 fr.

Le Porc et ses produits. Lard et jambons, par le même. Paris, même librairie, s. d., petit in-18 cartonné, de 105 p., avec grav. — Prix : 1 fr.

Plusieurs fois déjà nous avons parlé avec éloge de la *Bibliothèque des petites sources de richesses*, à laquelle appartiennent tous ces petits volumes. Nous n'avons rien à retirer du bien que nous avons eu à en dire jusqu'ici ; les cinq volumes nouveaux qui viennent de s'y ajouter n'en dépareront certainement pas la collection et, comme les précédents, ils seront les bienvenus pour tous ceux qui vivent modestement à la campagne. Vraiment l'auteur fait preuve dans tous de savoir, de compétence et d'un esprit pratique, et si chacun de ses lecteurs apporte à les étudier et à suivre ses conseils autant d'intelligence que, lui, en a mis à exposer le sujet étudié, on tirera de cette entente commune un profit extrême. Sans doute parfois, comme dans *le Petit Domaine*, le maximum du profit indiqué est la dernière limite qu'on puisse espérer et confine à l'utopie, car il sera fort rare de se trouver dans les conditions toutes spéciales, de les avoir toutes réunies avec le temps, l'énergie de mettre tout en œuvre pour réussir ainsi ; mais pour la plupart il suffira de la simple application des conseils qui sont clairement et simplement énoncés. Pour ces ouvriers qui vont, eux et leurs femmes, passer quelques heures par jour dans ces petits jardins, mis dans certaines villes à leur disposition et si avidement accueillis par tous, quoi de meilleur et de plus profitable que d'en répandre parmi eux quelques-uns, celui de *la Culture potagère* notamment ou des *Bons Légumes* ? On ne saurait vraiment trop féliciter, à la fois l'auteur, qui a su être clair, net, sans longueur et pourtant très suffisamment complet, et aussi l'éditeur qui a si bien mis à la portée de tous de semblables petits traités.

G. DE SENNEVILLE.

Les Littératures provinciales, par CHARLES-BRUN, avec une *Esquisse de géographie littéraire de la France*, par P. DE BAUREPAIRE-FROMENT. Paris, Bloud, 1907, in-16 carré de 101 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit volume voit le jour dans des circonstances défavorables, lorsque des malaises d'origine économique dans le Midi prennent, par la force des choses, une forme régionaliste. Pourtant c'est une cause juste que M. Charles-Brun plaide ici, moins dans l'intérêt de nos provinces elles-mêmes que dans l'intérêt général du pays. *L'Action régionaliste*, que cet écrivain rédige avec talent et zèle, n'est sans doute lue que par des apôtres ou des convertis, mais cette brochure s'adresse au grand public ; elle lui montre que régionalisme et décentralisation sont deux choses distinctes, quoique ne s'excluant pas, que nos provinces traditionnelles ont toutes leur originalité et leur sève, et qu'il y a intérêt général pour notre littérature et pour notre art à voir naître et fleurir autre chose que « l'article de Paris ». Ce sont surtout les points de vue d'ordre moral et esthétique que développe M. Brun en faveur des littératures provinciales, c'est-à-dire expressives de nos provinces ; car il n'est pas question ici de ce qu'on appelle dédaigneusement « la province », par contraste avec les modes et usages de Paris. Depuis un demi-siècle, il y a un renouveau de ces littératures, et le grand nom de Mistral en marque l'avènement : la poésie, le roman de mœurs en langue française, le théâtre populaire soit en langue française soit en langue régionale, continuent

cette rénovation qui en même temps enrichit notre littérature et notre domaine esthétique. Le tableau historique qu'a dessiné M. Charles-Brun est donc d'un intérêt général et très français : des appendices très instructifs sous une forme condensée sur les ouvrages relatifs à la géographie littéraire de la France (surtout dans les romans de mœurs locales) sur nos « provinces poétiques contemporaines » forment comme un guide littéraire pour une promenade à travers nos provinces. — Ce volume est une heureuse introduction à une collection qui s'appelle « Bibliothèque régionaliste » et qui doit présenter au grand public la variété originale de nos provinces.

H. GAIDOZ.

Des Conditions d'une renaissance religieuse et sociale en France, par IMBART DE LA TOUR. Paris, Bloud, 1906, in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 40.

On retrouve dans cette conférence, donnée à la *Semaine sociale* de Dijon d'août 1906, l'habituelle maîtrise de style et de pensée de M. Imbart de la Tour. Il propose aux catholiques un examen de conscience, peut-être un peu sévère pour le passé. Mais il tient surtout à leur donner des conseils pour l'avenir, et ceux-ci sont excellents : prendre de plus en plus contact avec la vie sociale du pays — cultiver davantage notre foi et en faire un principe de pensée et de vie — apprécier l'immense avantage que l'Église de France vient d'acquérir, au prix d'iniques spoliations, celui d'avoir désormais un gouvernement intérieur, un épiscopat.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

B. Tomaso More e lo scisma d'Inghilterra, per il conte GIUSEPPE GRABINSKI. Roma, Pustet, 1906, in-16 de 127 p. (Collect. *Fede e Scienza*). — Prix : 0 fr. 80.

Dans cet élégant *volumetto*, revêtu de l'*Imprimatur* du Maître du Sacré-Palais, l'auteur s'est fort heureusement inspiré des meilleures biographies existantes. Il met en vive lumière le caractère du bienheureux : sa droiture d'âme, sa piété profonde, comme aussi cet *humour* qui rend sa physionomie si nettement anglaise. Il passe en revue, successivement, la vie privée, les travaux littéraires, la vie publique de Th. More. Les derniers chapitres retracent, dans un récit fort complet, avec une simplicité émue, très attachante, le procès et le martyre du bienheureux. L'auteur a également voulu donner quelque aperçu de l'état politique, social et religieux de l'Angleterre à la veille de la « Réforme ». Il montre surtout les causes qui ont favorisé le schisme anglican. L'auteur note avec raison, mais trop en passant, combien le peuple était opposé au schisme et au divorce. On n'en regrette que davantage de ne pas trouver, au chapitre VII, des renseignements plus précis sur la foi et la vie religieuse des Anglais, sur leur attachement au Saint-Siège, sur la discipline régulière dans les ordres monastiques. Nous souhaitons que, bientôt, une nouvelle édition permette à l'auteur de compléter ce chapitre par quelques pages qui fassent mieux ressortir combien est vrai le mot de l'éminent historien Gardner : « La Réforme, en Angleterre, a été le résultat d'un conflit entre Henri VIII et Rome ; elle eût été impossible autrement » (Cité par Dom Gasquet, O. S. B. *The Ere of Reformation* p. 184.). Ce désir exprimé, on ne peut que se féliciter de voir la collection *Fede e Scienza* s'enrichir d'un opuscule de cette valeur historique et de cette utilité apologétique.

J. M.

Le Tsarisme et l'Ukraïne, par ROMAIN SEMBRATOVYTCH. Paris, Cornély, 1907, in-8 de II-56 p., avec carte. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage, dont l'auteur, ancien rédacteur en chef de la *Revue ruthène* de Vienne, est mort aujourd'hui, a été publié en allemand en 1905 sous le titre : *Zarentum im Kampfe mit der Zivilisation*. M. Yaroslaf Fédortchouk en donne ici une traduction française que précède une préface de M. Bjœrnstjerne Bjœrnson. C'est une brochure de journaliste, quelque peu phraséologique, qui n'apporte point des conclusions nouvelles, mais qui permet de se former une idée à peu près suffisante de la question ruthène ou petit-russienne que le grand public ignore généralement. M. Sembratovytch montre sans peine que les Ruthènes, Petits-Russes ou Ukraïniens sont un peuple à part d'environ trente millions d'individus, ayant sa langue, sa littérature, son histoire, ses coutumes particulières, que tous les procédés de russification employés par le gouvernement de Pétersbourg n'ont pas eu raison de cette originalité, et il réclame vivement plus de liberté pour ses compatriotes.

F. G.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le poète et journaliste Clovis HUGUES est mort à Paris, le 12 juin, à 56 ans, c'est-à-dire en pleine activité intellectuelle. Attiré de bonne heure par la politique militante, il s'est prodigué dans une tâche ingrate qui ne lui a pas permis de donner toute la mesure de l'homme de lettres. Il était né à Ménerbes (Vaucluse), le 3 novembre 1851. Après avoir fait ses études au petit séminaire de Sainte-Garde, il prit la soutane, mais, renonçant bientôt à la carrière ecclésiastique, il se rendit à Marseille et entra au journal *le Peuple*, dirigé par M. Gustave Naquet et écrivit en 1871, dans *la Fraternité*, un article qui le fit condamner à trois ans de prison. Sa peine achevée, il collabora au journal *la Jeune République*. En 1881, il fut envoyé à la Chambre des députés, où sa verve méridionale lui obtint une grande popularité. Toutefois, son rôle politique fut plus bruyant qu'influent. En 1906, il ne se représenta pas et, quelque peu désabusé, se confina dans la retraite au milieu de ses livres. Poète et romancier original, M. Clovis Hugues laisse des œuvres dont plusieurs ne sont pas sans valeur. Voici les titres de celles qui nous sont connues : *La Petite Muse*, poésies (Marseille, 1877, in-16) ; — *Les Soirs de bataille*, poésies (Paris, 1882, in-12) ; — *Les Jours de combat*, poésies (Paris, 1883, in-12); — *Les Évocations*, poésies (Paris, 1886, in-12) ; — *Poésies choisies* (Paris, 1886, in-32) ; — *Madame Phaëton* (Paris, 1888, in-12) ; — *Le Sommeil de Danton*, drame en cinq actes, en vers (Paris, 1889, gr. in-8) ; — *Paris vivant : Le Journal* (Paris, 1890, gr. in-8) ; — *La Grève des mineurs*, poésie (Paris, 1891, in-8) ; — *Les Marionnettes* (Paris, 1891, in-8) ; — *Monsieur le gendarme, roman villageois* (Paris, 1891, in-12) ; — *La Chanson de Jehanne d'Arc* (Paris, 1897, in-18) ; — *Les Classiques primaires* (Paris, 1900, in-18) ; — *Les Roses du laurier, poésies* (Paris, 1904, in-18) ; — *Poésies socialistes* (Paris, 1905). Son drame *le Sommeil de Danton* n'eut qu'une représentation. En 1889 une de ses pièces de vers envoyée au concours de poésie de l'Académie française obtint un prix de 2000 francs.

— M. l'abbé BEURLIER, curé de Notre-Dame d'Auteuil à Paris, est mort à Neuilly, le 9 juin, à 56 ans. Il était né en 1851. Après avoir fait de bonnes études au séminaire de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre en 1874 et bientôt après fut nommé professeur au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs. Ses aptitudes pour le haut enseignement ayant été mises en

lumière, il fut ensuite appelé à l'Institut catholique, où il professa principalement l'histoire romaine. En 1897, il fut placé à la tête de la paroisse de Notre-Dame d'Auteuil. Il laisse différents ouvrages dans lequel se laisse voir toute l'étendue de son érudition. Ce sont : *Histoire abrégée de la littérature latine depuis les origines de Rome jusqu'au* VI*e siècle de l'ère chrétienne* (Paris, 1880, in-12) ; — *Le Culte impérial, son histoire et son organisation, depuis Auguste jusqu'à Justinien* (Paris, 1891, in-8) ; — *De Divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus* (Paris, 1891, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Histoire de l'Église depuis la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à nos jours, précédée de réponses aux principales objections historiques. Ouvrage à l'usage des maisons d'éducation* (Paris, 1894, in-12) ; — *Le Monde juif au temps de Jésus-Christ et des apôtres* (Paris, 1900, 2 vol. in-16) ; — *Les Grands Philosophes. Kant* (Paris, 1903, in-16) ; — *Les Grands Philosophes. Fichte* (Paris, 1905, in-16). Depuis quelques années, M. l'abbé Beurlier était devenu l'un des collaborateurs du *Polybiblion*, où il écrivait des articles sur l'histoire romaine.

— L'Angleterre et, on peut le dire, toute l'Europe ont fait une grande perte en la personne du Dr. M.-T. Masters, le distingué botaniste, mort le 30 mai, à 74 ans. Il était né en 1833, à Canterbury. Après avoir étudié la médecine, il pratiqua cet art pendant une dizaine d'années, tout en s'occupant de botanique. En 1865, le premier directeur de la *Gardener's Chronicle* étant mort, le Dr. Masters et Thomas Moore lui furent donnés comme successeurs. Mais sept ans plus tard, ce dernier étant mort à son tour, le Dr. Masters resta seul à la tête de cette publication, qui, grâce à lui, prit une extension considérable et ne tarda pas à être connue dans le monde entier. Outre les innombrables articles qu'il a publiés dans ce périodique, il en a donné beaucoup d'autres aux bulletins de plusieurs sociétés savantes, particulièrement au *Journal of the Linnean Society*. Son remarquable ouvrage : *Vegetable Teratology*, paru en 1869, a été traduit en allemand en 1889. En 1866, il avait signé plusieurs chapitres de la *Flora of Tropical Africa* d'Oliver et plus tard il en écrivit d'autres pour la *Flora of British India* de Hooker. En 1870, il avait donné une nouvelle édition de l'*Elementary Botany* de Henfrey, et il publia ensuite d'excellents manuels, tels que : *Botany for Beginners* et *Plant Life*. Il avait fait une étude spéciale des conifères et il en laissa de nombreuses et remarquables descriptions. Pendant de longues années, il avait rendu compte dans l'*Athenaeum* des ouvrages relatifs à la botanique et à l'horticulture. Il était membre de la Société linnéenne, président du comité scientifique de la Société royale d'horticulture, vice-président de la Société nationale des roses, membre correspondant de l'Institut de France, etc., etc.

— On annonce encore la mort de MM. : Émile Abraham, journaliste et auteur de comédies, vaudevilles et libretti d'opérettes, entre autres : *L'Homme entre deux âges* (Paris, 1862) et *la Charité chrétienne* (Paris, 1885), auquel l'on doit aussi, sous le pseudonyme d'Adrien Laroque, un recueil biographique annuel : *Acteurs et actrices de Paris*, mort à Paris, à 74 ans, au commencement de juin ; — Michel Bosc, ancien professeur de l'enseignement libre, mort dans les premiers jours de juin, à 82 ans ; — René Desfours, professeur du lycée Corneille de Rouen, mort en cette ville, au commencement de juin, à 59 ans ; — Dubochet, rédacteur au *Journal des Débats*, mort à Paris, à la fin de juin ; — Alphonse Dumont, receveur-buraliste à Vichy mort à Paris, le 9 juin, à 59 ans, lequel avant d'entrer dans l'administration des finances, avait collaboré au *Temps* pendant plusieurs années, publié plusieurs romans populaires et fondé le journal *l'Écho des tirs aux pigeons*

— Clément DUVERNOY, ancien professeur au collège de Montbéliard, auteur de nombreux travaux d'histoire locale, d'archéologie et de numismatique, parmi lesquels nous rappellerons : *Mandeure* (1882-1884) ; *Une Tribu préhistorique aux environs de Montbéliard* (1890) et *Montbéliard au* XVIII*e siècle* (1890), mort à Montbéliard, le 31 janvier, à l'âge de 85 ans ; — Léon FONTAINE DE LAVELEYE, écrivain financier parisien, directeur du *Moniteur des intérêts matériels*, mort à Paris, le 14 juin, à 72 ans ; — Paul LEROI, dont le nom réel était Léon Gauchez, écrivain et journaliste parisien, mais d'origine belge, mort à Paris, le 3 juin, à 82 ans, lequel, après avoir collaboré longtemps au *National* et à l'*Indépendance belge*, avait fondé en 1875 et dirigeait depuis lors l'admirable revue *l'Art* ; — Eugène LE ROY, percepteur à Hautefort (Dordogne), mort au commencement de mai, lequel s'est fait connaître par quelques travaux historiques, tels que : *La Société populaire de Montignac pendant la Révolution (1793-1797), procès-verbaux des séances, publiés avec des notes et des éclaircissements* (Paris, 1888, in-8), et surtout par des romans périgourdins qui ont obtenu un vif succès, par exemple : *Jacques le Croquant* (Paris, 1900, in-8) ; *Nicette et Milon* (Paris, 1901, in-8) ; — LE VERRIER, descendant de l'illustre astronome, ingénieur en chef des mines, professeur au Conservatoire national des arts et métiers et à l'École supérieure des mines, mort à 58 ans, au commencement de juin ; — Adolphe PIERMÉ, directeur du journal *la Loi*, mort à 75 ans, au milieu de juin ; — Élie-Félix RÉGAMEY, le peintre orientaliste et écrivain bien connu, inspecteur de l'enseignement du dessin pour la ville de Paris, secrétaire général de la Société franco-japonaise de Paris, mort en cette ville au commencement de mai, à 63 ans, auquel on doit non seulement de nombreuses illustrations données à diverses revues telles que *la Vie parisienne*, *le Journal amusant*, etc., mais encore plusieurs ouvrages, notamment : *L'Enseignement du dessin aux États-Unis d'Amérique. Notes et documents* (Paris, 1881, in-8) ; *Le Japon pratique* (Paris, 1891, in-12) ; — TRÉPIED, membre du bureau des longitudes, directeur de l'Observatoire d'Alger, mort au milieu de juin ; — Charles-Marie-Émile VINCENT, inspecteur des forêts en retraite, qui a collaboré à la *Revue des eaux et forêts*, mort à Toulon, le 14 mars.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Ottomar ANSCHUTZ, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur les applications de la photographie, mort le 31 mai, à Friedenau, près de Berlin, à 61 ans ; — Karl BLIND, écrivain allemand, mort le 1er juin, à Londres, à 81 ans ; — le R. P. BRAUN, de la Compagnie de Jésus, astronome distingué, ancien directeur de l'Observatoire de Kalocza (Hongrie), inventeur de divers instruments météorologiques, auteur du volume *Kosmologie vom christlichen Standpunkt*, mort le 3 juin, à Radegund ; — George CROAL, écrivain anglais, auteur de *Eaglesward*, poème narratif (1838) et de *Living Memoirs of an Octogenarian* (1894), mort à Édimbourg, le 9 juin, à 97 ans ; — Dr. Peter DETTWEILER, écrivain allemand, connu pour ses travaux sur Cicéron, mort le 17 juin, à Leipzig, à 51 ans, lequel laisse divers ouvrages estimés, entre autres : *Didaktik und Methodik des lateinischen Unterrichts* (Munich, 1895, in-8) et *Didaktik und Methodik des griechischen Unterrichts* (Munich, 1898, in-8) ; — Dr. Julius DRESCHFELD, professeur de médecine anglais, mort le 14 juin, à Manchester ; — Dr. E. DÜNZELMANN, historien allemand, dont nous citerons : *Freie und Hansestadt Bremen* (Leipzig, 1894, in-8), mort dernièrement à Brême ; — Sir Joseph FAYRER, président de la Commission médicale de l'India Office à Londres, auteur de remarquables travaux sur les maladies spéciales aux régions des tropiques, mort le 21 mai, à Falmouth, en Angleterre ; — Dr. Ludwig FISCHER, professeur de botanique à Berne (Suisse), mort récem-

ment en cette ville, à 78 ans ; — Jakob FREUDENTHAL, professeur de philosophie à l'Université de Breslau, mort à Schreibesbau, au commencement de juin, à 68 ans, auquel on doit notamment : *Die Lebensgeschichte Spinoza's in Quellenschriften Urkunden und nichtamtl. Nachrichten* (Leipzig, 1899, in-8) ; — Dr. Johann GEBAUER, professeur de philologie slave à l'Université tchèque de Prague, mort en cette ville, le 25 mai, à 69 ans ; — Georges GODET, professeur à la Faculté indépendante de théologie de Neufchâtel (Suisse), mort à la fin de juin, à 62 ans ; — Mme Sidonie GRÜNWALD-ZERKOWITZ, femme de lettres allemande, morte dernièrement à Carlsbad, à 55 ans ; — Dr. Gustav HERRMANN, professeur à l'École technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, mort en cette ville ; — Alexander Stewart HERSCHEL, fils du célèbre astronome John Herschel, lui-même astronome distingué, membre de la Société royale astronomique de Londres, ancien professeur de physique au collège Durham, à Newcastle, auteur de nombreux mémoires publiés dans les *Monthly Notices*, mort le 18 juin, à Slough, à 73 ans ; — Dr. Heinrich JORDAN, professeur de gynécologie à Cracovie, mort en cette ville, le 18 mai ; — James KELLY, bibliographe de réputation, mort le 16 mai, à East-Orange, à 78 ans ; — Dr. Karl KLEIN, professeur de minéralogie allemand, mort à Berlin, le 23 juin, à 65 ans ; — Dr. Karl KLIEFERT, directeur du Conservatoire de musique de Wurtzbourg (Bavière), mort dernièrement en cette ville, à 58 ans ; — Joseph KNIGHT, le très distingué critique dramatique anglais, mort le 23 juin, à Londres, à 79 ans, lequel dirigeait la revue *Notes and Querries* et collaborait au *Globe*, au *Daily Graphic*, à *l'Athenaeum*, au *Sunday Times*, au *Gentleman's Magazine*, au *Pall Mall Gazette*, etc., et dont on peut citer plusieurs ouvrages remarquables, tels que : *Theatrical Notes* (1874-1879) ; *David Garrick* (1894), etc. ; — Dr. Heinrich Adolf KOESTLING, professeur de théologie à l'Université allemande de Giessen, mort en cette ville au commencement de juin, à 61 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages sur la théologie et sur la musique religieuse, entre autres : *Die Lehre von der Seelsorge nach evangelischen Grundsätzen* (Darmstadt, 1895, in-8) et *Geschichte der Musik im Umriss. 5., vollst. bearbeitet* (Berlin, 1896, in-8) ; — Dr. Moritz LITTEN, professeur de médecine interne à l'Université de Berlin, mort en cette ville, au commencement de juin, à 62 ans ; — Dr. Ladislav LUBOMIRSKI, professeur d'exploitation agricole à Cracovie, mort en cette ville, le 8 juin, à 68 ans ; — Mgr MAUCHAMP, vicaire général de l'évêché de Liège, ancien professeur d'histoire au grand séminaire de Liège, mort au milieu de juin ; — Emanuel MENDEL, le célèbre aliéniste, professeur de psychiâtrie à la Faculté de médecine de Berlin, mort en cette ville, le 23 juin, à 68 ans, auquel on doit d'importants travaux sur les maladies nerveuses ; — Mlle Mary DE MORGAN, femme de lettres anglaise, morte dernièrement en Égypte, laquelle est connue pour ses délicieux contes de fées qui ont fait la joie d'une multitude d'enfants, entre autres : *On a Pincushion*, *The Necklace of Princess Fiorimonde*, *The Windfairies* ; — Dr. Karl MÜLLER, professeur de botanique allemand, mort à Steglitz, le 14 juin, à 62 ans ; — Alfred NEWTON, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à Cambridge, mort dernièrement en cette ville, à 78 ans ; — Karl Rupert NYBLOM, l'un des dix-huit membres de l'Académie suédoise, professeur d'esthétique, d'histoire de l'art et de littérature à l'Université suédoise d'Upsal, mort en cette ville, le 30 mai, à 75 ans ; — Dr. Egon VON OPPOLZER, professeur d'astronomie à l'Université d'Innsbruck (Tyrol), mort en cette ville, le 15 juin, à 38 ans ; — Leopold VON PEZOLD, écrivain allemand, mort récemment à Karlsruhe, à 75 ans ; — Dr. Gustav RÜMELIN, professeur de

droit romain et de droit civil allemand à Fribourg en Brisgau, mort dernièrement en cette ville, à 59 ans, auquel on doit plusieurs ouvrages, tels que : *Die civilistische Unterricht und das bürgerliche Gesetzbuch* (Fribourg en Brisgau, 1896, in-8) ; — Dr. Max SCHÜLLER, professeur de médecine à Berlin, mort dernièrement en cette ville, à 64 ans ; — Albert A. SMYTH, écrivain américain des plus distingués, professeur de littérature anglaise à l'École centrale supérieure de Philadelphie, mort en cette ville, à 44 ans, lequel avait fondé la revue *Shakespeareana* pour l'étude exclusive des œuvres de Shakespeare et avait publié de remarquables ouvrages, notamment : *American Litterature* (1888) ; *Philadelphia Magazines and their Contributors* (1892) et *Shakespeare's Pericles and Apollonius of Tyre* (1898) ; — Dr. Ludwig TRAUBE, professeur de philologie latine du moyen âge à Munich, mort en cette ville, le 19 mai, à 46 ans, auquel on doit la publication d'ouvrages appréciés, par exemple : *Textgeschichte der Regula S. Benedicti* (Munich, 1898, in-4) et *Poetae latini aevi Carolini*, travail inséré dans les *Monumenta Germaniae historica* ; — Friedrich Gustav TRIESCH, auteur dramatique autrichien, mort dernièrement à Vienne, à 79 ans, qui a donné notamment : *Die Nixe. Lustspiel im 3 Aufzügen* (Leipzig, 1891, in-8) et *Der Hexenmeister. Lustspiel in 3 Aufzügen* (Leipzig, 1891, in-8) ; — Dr. John WATSON, prédicateur, conférencier et écrivain anglais de talent, mort le 6 mai, lequel a publié des ouvrages religieux, tels que : *The Mind of the Master* (1906), *The Potter's Wheel* (1897), ainsi que des romans humouristiques, parus sous le pseudonyme de Ian Maclaren, qui ont obtenu un légitime succès, notamment : *Beside the Bonnie Brier Bush* (1894) ; — Dr. Gotthilf WEISSTEIN, écrivain et journaliste allemand, mort le 20 mai, à Berlin, à 55 ans, lequel fut pendant plusieurs années le directeur de la *Nationalzeitung* ; — Dr. Hermann WILDERMUTH, écrivain allemand, connu pour ses ouvrages sur la psychiâtrie, tels que : *Ueber die Aufgaben der Pflegepersonals bei Epileptischen* (Halle, 1898, in-8), mort le 22 mai, à Tubingue, à 55 ans ; — le comte Arthur WOLKENSTEIN-RODENEGG, romancier autrichien, mort récemment à Innsbruck, à 61 ans, lequel laisse plusieurs volumes parus sous le pseudonyme de Arthur von Rodank, entre autres : *Teresina. Roman aus der Zeit des Erzherzogs Ferdinand Karl von Tirol* (Innsbruck, 1895, in-8) et *Ein Bauernrebell. Roman aus dem 16. Jahrhundert* Innsbruck, 1896, in-8).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 31 mai, M. Héron de Villefosse communique un travail de M. Eusèbe Vassel concernant cinq stèles puniques en l'honneur de la déesse Tanit, découvertes à Carthage. — M. A. Blanchet parle de monnaies grecques remontant au ve siècle portant des reproductions de certaines statues de Lysippe. — M. Pottier entretient l'Académie des trouvailles faites par M. Rouzaud à Montlaurès près Narbonne, et qui prouvent l'existence d'une station pré-romaine importante du IIe au VIe siècle avant J.-C. — M. H.-F. Delaborde parle d'une série de dessins du XIIIe siècle, composés d'après l'explication du *Credo* par le sire de Joinville, et qui semblent des projets pour une décoration murale. — Le 7 juin, M. Th. Reinach parle d'un traité d'Archimède découvert à Constantinople sur un palimpseste, et qui montre le savant grec comme un inventeur du calcul intégral. — M. le général de Beylié met sous les yeux des académiciens des photographies rapportées du bassin du Tigre, au nord de Bagdad, d'après des monuments abbassides. — Le 14 juin, M. Derenbourg parle d'inscriptions arabes relevées par le général de Beylié, qui remontent au XIIIe siècle, et sont accompagnées de décorations dues à un architecte chrétien. — M. Dieu-

lafoy fait remarquer l'importance des découvertes archéologiques dues au général de Beylié. — M. Cagnat donne lecture d'une étude de M. Merlin sur la découverte à Carthage d'un vase égyptien de l'époque d'Amasis. — M. Clermont-Ganneau donne l'explication d'une inscription relative à Syllacos, premier ministre du roi nabatéen Obodas, contemporain de l'empereur Auguste. — M. L. Dorez parle du Pontifical manuscrit exécuté pour le cardinal Julien de la Rovère par Francesco et Girolamo dai Libri, et d'un buste de l'empereur Jean Paléologue par Filarète, le plus ancien buste-portrait connu, antérieur à 1450.— M. le commandant Espérandieu entretient l'Académie des fouilles d'Alésia, près de Semur. — M. Seymour de Ricci fait une communication sur les *Quarante-neuf vieillards de Scété.* — Le 21 juin, MM. Léopold Delisle et Dieulafoy présentent des explications au sujet de photographies en couleurs de documents anciens exécutées par le procédé Lumière. — M. Omont parle du don fait à la Bibliothèque nationale par M. Rosenthal, du mandement par lequel Anne de Bretagne fait payer à Jean Bourdichon, pour l'enluminure de ses *Heures,* la somme de 600 écus d'or. — M. Perrot rend compte de son voyage en Grèce. — M. Pichon commente quelques vers de l'*Art poétique* d'Horace.— Le 28 juin, M. Gaston Boissier commente quelques vers de l'*Art poétique* d'Horace. —M. Gauckler rapporte qu'il a trouvé un vase portant le nom d'Amasis dans la nécropole de Dermech.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er juin, M. Esmein commence à lire un travail intitulé *le Jugement de Daniel.* — Le 8 juin, il termine la lecture de ce travail, au sujet duquel M. Welschinger présente quelques observations relatives à l'authenticité de l'épisode de la chaste Suzanne, aux termes mêmes de la Bible. — Le 15 juin, M. le comte d'Haussonville donne lecture d'une étude sur le duc et la duchesse de Bourgogne. — Le 22 juin, M. Levasseur lit la Préface de son livre : *Questions ouvrières et questions industrielles sous la troisième République.*

Concours et Prix. — Les 6, 20 et 27 juin, l'Académie française a décerné les prix suivants, savoir :

6 juin.— Prix Montyon (19 000 fr.) réparti de la manière suivante : 1 500 fr. à M. Marius Roustan : *Les Philosophes et la Société française au* XVIIIe *siècle;* — Six prix de 1 000 fr. l'un, à M. Achille Millien : *Chants et Chansons*; — Mme Edgy : *La Servante;*— Mme Albérich-Chabrol : *L'Offensive;* — MM. Georges Lechartier : *L'Irréductible Force;* — le comte Edmond Ferry : *La France en Afrique;* — le prince Louis d'Orléans et Bragance : *A travers l'Indo-Kush*; — Vingt-trois prix, de 500 fr. l'un, à MM. : Paul Crouset : *Maîtres et Parents*; — Jacques Rocafort : *La Morale de l'ordre*; — Émile Thouverez: *Éléments de morale;* — H. Druon : *Fénelon, archevêque de Cambrai;* — L. Bredif : *Du Caractère intellectuel et moral de J.-J. Rousseau;* — Louis Arnould : *Quelques poètes*; — le comte Lunet de Lajonquière : *Le Siam et les Siamois;* — l'abbé H. Debout : *Jeanne d'Arc (1412-1431)*; — Mme Hudry Menos : *Ames cévenoles;* — MM. Péladan : *La Rondache;* — Georges Valois : *L'Homme qui vient;* — Jeanne et Frédéric Régamey : *Au service de l'Alsace;* — Fritz Kieffer : *Au Pays d'Alsace;* — Gaston Bonnefont : *Souvenirs d'un vieil ingénieur au Creusot*; — Maurice Herbette : *Une Ambassade persanne sous Louis XIV;* — Claude Anet : *La Perse en automobile;* — Vandenbossche : *Au Pe-tchi-li;* — Jean de la Jaline : *Sous la griffe du Dragon;* — F. Méaulle : *Et moi aussi, je suis peintre!*; Mme Chéron de la Bruyère : *Un Jeune Brave*; — MM. Camille Vergniol : *La Chute de l'Aigle;* — Georges Bonnamour : *L'Heure de Dieu;* — Maxime Formont : *Le Sacrifice.*

Prix Juteau-Duvigneaux (2 500 fr.), partagé comme suit : 1 000 fr. à M. Aulagne : *La Réforme catholique du* XVII*e siècle dans le diocèse de Limoges* et trois prix, de 500 francs l'un, à : MM. de Moussac : *Monseigneur de Ségur ;* — Geoffroy de Grandmaison : *Madame Louise de France (1737-1787)* ; — Mlle Madeleine : *Henriette de Séguret.*

Prix Sobrier-Arnould (2 000 fr.). — Partagé également entre MM. Louis Maigon : *Fontenelle,* et E. Martinenche : *Molière et le Théâtre espagnol.*

Prix Furtado (1 000 fr.). — M. Henri Mazel : *Ce qu'il faut lire dans la vie.*

Prix Jules Favre (1 000 fr.). — Partagé également entre Mme Jeanne Cazin : *Nobles Cœurs,* et Mme Chabasseur : *Songes d'Écouen.*

Prix Fabien (3 200 fr.). — 1 000 fr. à M. Étienne Béchaux : *La Question agraire en Irlande au commencement du* XX*e siècle ;* — 800 fr. à MM. Martinez et Lewandowski : *L'Argentine au* XX*e siècle* ;— 500 fr. à Mme Laurence de Laprade : *Le Poinct de France et les Centres dentelliers au* XVII*e et au* XVIII*e siècles* ; — 500 fr. à M. René-E. Boissière : *La Prospérité des ports français* ; — 400 fr. à M. Octave Dupont : *Mutualité coloniale.*

Prix Charles-Blanc (1 800 fr.).— 800 fr. à M. Prod'homme : *Les Symphonies de Beethoven (1800-1827)* ; — 500 fr. à chacun de MM. Fournier-Sarlovèse : *Les Peintres de Stanislas-Auguste II,* et Gabillot : *Les Peintres des fêtes galantes.*

Prix de Jouy (1 400 fr.). — 800 fr. à M. Pierre Mille : *Sur la vaste terre ;* — 600 fr. à M. Semène Zemlack : *L'Impur.*

20 juin. — Prix Gobert. — 1er prix, 9 000 fr., à M. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon Ier* (3 vol. in-8) ; — 2e prix, 1 000 fr., à M. le capitaine Dupuis : *La Campagne de 1793 à l'armée du Nord et des Ardennes.*

Prix Thérouanne (4 000 fr.). — 2 000 fr., à M. Émile Salone : *La Colonisation de la Nouvelle France ;* — 1 000 fr., à M. Gigon : *La Révolte de la gabelle en Guyenne (1548-1549) ;* — 500 fr., à chacun des ouvrages suivants : *Saint Jérôme et ses ennemis,* par M. J. Brochet ; *Georges Mareschal, seigneur de Bièvre (1658-1736),* par M. Gabriel Mareschal de Bièvre.

Prix Thiers (3 000 fr.). — 1 500 fr., à M. Édouard Rott, pour son *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses (1430-1626) ;* — 500 fr., à chacun des ouvrages suivants : *Répertoire biographique de l'épiscopat constitutionnel (1791-1802),* par M. l'abbé Paul Pisani ; — *Histoire de la ville d'Amiens,* par M. A. de Calonne ; — *Saint-Domingue à la veille de la Révolution,* par M. P. Boissonnade.

Prix Archon-Despérouses (3 500 fr.). — 1 500 fr., à Mme Hélène Picard : *L'Instant éternel ;* — 500 fr., à M. Pierre Courtois : *Autour du seuil ;* — 500 fr., à M. Ch. Derennes : *La Tempête ;* — 500 fr., à M. Sylvain de Saulnay : *Ombres colorées ;* — 500 fr., à M. Édouard Beaufils : *Italiam... Italiam.* — Mentions à Mlle Berthe de Puybusque, MM. Sylvain Déglantine, Eugène de Ribier.

Prix Coppée (1 000 fr.), à M. Alfred Droin, auteur du poème : *La Jonque victorieuse.*

27 juin. — Prix Bordin (3 000 fr.). — 1 500 fr., à M. Latreille : *Joseph de Maistre et la Papauté ;* — 500 fr, à M. Marc Citoleux : *La Poésie philosophique au dix-neuvième siècle. Lamartine et Mme Ackermann ;* — 500 fr., à M. Baruzi : *Leibniz et l'Organisation religieuse de la terre ;* — 500 fr., à M. Luchaire : *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1850.*

Prix Marcellin Guérin (5 000 fr.). — 1 000 fr., à M. Émile Haumant : *Ivan Tourgenief ; la Vie et l'œuvre ;* — 1 000 fr., à M. Maurice Muret : *La Littérature italienne d'aujourd'hui ;* — 1 000 fr., à M. Rodocanachi : *La Femme italienne à l'époque de la Renaissance ;* — 500 fr., à M. Aubert : *La Paix japonaise ;* — 500 fr., à M. Ch. Diehl : *Figures byzantines ;* — 500 francs, à M. Louis Charlanne :

L'Influence française en Angleterre au dix-septième siècle ; — 500 fr., à M. André Maurel : *Petites Villes d'Italie.*

Prix Langlois (1 200 fr.). — 700 fr. à M. Legouin : traduction des *Contes de Canterbury*, de Geoffroy Chaucer ; — 500 fr. à Mme Jane Dieulafoy : traduction de *l'Épouse parfaite*, de fray Luis de Léon.

Prix Saintour (3 000 fr.). — 2 000 fr., à M. Fortunat Strowski : Édition des *Essais, de Michel de Montaigne ;* — 500 fr., à M. Louis Lautrey : Édition du *Journal de voyage de Montaigne ;* — 500 fr., à M. Mellerio : *Lexique de Ronsard.*

PARIS. — Pour apprécier sainement la politique étrangère d'une nation, il importe avant tout de se dégager d'une foule d'idées fausses, susceptibles d'obscurcir l'intelligence et de cacher le point de vue réel auquel il convient de se placer. Mais comment faire pour en arriver là ? Suivre les conseils donnés par M. H. Gaidoz à ses élèves de l'École des sciences politiques, apporter à ses études une méthode rigoureusement scientifique et un inlassable esprit critique. Tel en effet le précieux enseignement qui se dégage de son *Introduction à l'étude de l'ethnographie politique* (Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1907, in-8 de 44 p. Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*), où abondent vues originales et idées justes. « Dans l'étude d'une nation étrangère, il ne faut pas la juger d'après ses propres idées, ni d'après ce qu'on en attend dans son propre intérêt ... ; il n'y a pas dans les relations internationales, d'inaltérable amitié... ; le règne de la paix entre les hommes n'a jamais été cette belle chose qu'on appelle l'humanitarisme, mais bien le résultat d'une crainte réciproque ... » ; voilà quelques-unes des vérités, trop souvent oubliées aujourd'hui, que M. Gaidoz a eu le mérite, — nous dirions volontiers le courage — d'exposer dans des pages très attachantes, pleines de pensées et pleines de faits.

— Notre distingué collaborateur M. l'abbé G. Bernard a publié une intéressante analyse, avec de pieuses réflexions, du drame de la *Passion*, représenté à Lille en 1906 et 1907, dans la grande salle Ozanam, par les demoiselles patronnesses de l'Ouvroir de Notre-Dame des Anges. C'est un nouveau témoignage du curieux mouvement qui, à l'imitation des célèbres représentations d'Oberammergau, tend à renouveler chez nous les anciens *Mystères : La Représentation de la Passion à Lille, 1906-1907, Souvenirs et impressions* (Paris et Lille, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, petit in-16 de 16 p.).

— L'Académie française a couronné l' « Essai » que M. Firmin Roz a consacré à *Alfred de Vigny* (Paris, Sansot, 1907, in-18 de 45 p. — Prix : 1 fr. 50). L'auteur nous présente ici une jolie étude psychologico-littéraire. C'est une course rapide, mais très suggestive, à travers l'œuvre du poète qui avait écrit, en 1834, sur un des feuillets de son Journal intime : « Un homme d'honneur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence. » A remarquer l'expression : « comme une formule », qui ne nous plaît pas. On peut détacher des dernières pages de cette étude les quelques lignes suivantes, qui nous apparaissent comme un fragment de conclusion : « Son œuvre est un journal de route, le carnet de ses méditations ; et sa carrière n'a rien de celle d'un homme de lettres. Elle se déroule entre deux images. C'est d'abord celle du lieutenant aux mousquetaires rouges ... La gravité sourit d'être surprise sur un si jeune visage... Cinquante ans ont passé. La méditation a chassé le sourire, fixé la gravité, ennobli la douceur. » Dans l'œuvre d'Alfred de Vigny, nous retrouvons, dit M. Roz, « la beauté de l'héroïsme silencieux, de la force dans la douceur, de la sérénité dans le

désespoir, et de l'obstination qui finalement s'illumine. La même clarté qui se posa au sommet de l'œuvre d'Alfred de Vigny couronne sa figure dans notre souvenir. »

— M. Louis Raymond vient de publier une excellente brochurette sur les responsabilités dans le fait si malheureux de *la Séparation de l'Église et de l'État* (Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-8 de 8 p.). Sans entrer dans des considérations théoriques sur les droits respectifs de la puissance civile et de la puissance ecclésiastique, l'auteur, par quelques observations brèves et très nettes, montre que la responsabilité de la rupture retombe entièrement sur le gouvernement français. Cet opuscule très bon marché (0 fr. 10) est accessible à tous ceux qui en France sont capables de quelque réflexion.

— Mentionnons la brochure de Mgr Justin Fèvre intitulée : *La Seconde aux Corinthiens. 2e Lettre à M. l'abbé Lemire, député d'Hazebrouck* (Paris, Savaète, s. d., in-8 de 38 p.). Opuscule de polémique.

— Y a-t-il encore des gens qui s'intéressent à la vieille affaire Dreyfus? A tout hasard signalons ici, sans commentaires, la brochurette de M. Émile Aubertin, avocat à la Cour d'appel de Paris : *Philosophie de l'affaire Dreyfus* (Paris, Dujarric, 1907, in-18 carré de 30 p. — Prix : 0 fr. 75).

— Un ancien conseiller municipal de Paris, M. Jules Armengaud, vient de publier un luxueux petit livre qui mérite l'attention, bien qu'il nous apparaisse tout de suite comme un grand coup de sabre dans l'eau, ce qui est profondément regrettable. Titre : *Nettoyons Paris* (Paris, Bauche, s. d., (1907), in-12 de xv-127 p., illustré de 20 instantanés. — Prix : 2 fr. 50). Dans une lettre adressée au directeur du journal *le Temps*, où M. Armengaud a commencé sa campagne, il fait observer que « c'est surtout quand on revient de l'étranger et qu'on a vu avec quel soin sont entretenues les grandes artères des principales villes, comme par exemple Zurich, Bruxelles, Amsterdam, Hambourg, Berlin, qu'on éprouve, je ne le cache pas, un véritable sentiment d'humiliation en constatant le triste spectacle que nous offrent nos célèbres boulevards, surtout dans la partie la plus fréquentée, de la porte Saint-Martin à l'Opéra. » A quoi bon spécifier ainsi, dirons-nous ? La propreté, la netteté font défaut dans Paris tout entier. Pour donner une idée du volume, le mieux est de rapporter ici les titres des chapitres : I. L'Enlèvement des papiers sur la voie publique ; II. La Profusion des édicules, kiosques et colonnes ; III. Les Marchés découverts, les marchands des quatre saisons, les étalages ; IV. Les Fêtes foraines ; V. Les Lieux et les établissements publics. Les Gares de chemins de fer ; VI. Les Moyens de transport ; omnibus et tramways. En appendice, on savourera les « Quelques lettres édifiantes » adressées à l'auteur par diverses personnalités administratives ou écrites par lui aux dites personnalités, desquelles il résulte que l'autorité ne peut faire à Paris ce qui s'accomplit ailleurs... Ce qui n'a pas empêché M. Armengaud de proposer un « Projet d'ordonnance » concernant la propreté de Paris, lequel projet s'en ira où vont les vieilles lunes et les neiges d'antan. Et cependant il a raison et les autorités ont tort. Mais Paris restera ce qu'il est : négligé, malpropre. Et dire que notre superbe capitale s'enorgueillit de son titre de « Ville-Lumière. » Il est vrai que c'est Victor Hugo, ce flagorneur des masses, qui a inventé le vocable.

— On sait que M. Gibault a entrepris une série de monographies sur les légumes. A son tour, M. Le Texnier en commence un autre pour les fleurs, sous le titre générique : *Essais sur l'histoire de quelques fleurs d'ornement*. Deux opuscules de cet ensemble nous arrivent à la fois. Le premier est

consacré au *Chrysanthème* (Paris, Librairie horticole, 1906, petit in-16 de 24 p.); le second nous entretient de *la Jacinthe* (Paris, même librairie, 1907, petit in-16 de 16 p.). Pour l'une et l'autre de ces fleurs si appréciées par les amateurs, M. Le Texnier remonte aux origines de leur culture en Europe; il nous parle de leurs nombreuses variétés et de la façon dont elles ont été obtenues, avec du temps, une ingéniosité réelle et surtout une remarquable persévérance de la part des horticulteurs. On ne saurait trop encourager M. Le Texnier à poursuivre ses « Essais » qui sont intéressants et bien présentés.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France* en est arrivé à sa 20e année. Comme ceux qui l'ont précédé, ce volume (Paris, 5, rue Albony, XVIe arr., 1907, petit in-8 de 397 p., avec un portrait), renferme un certain nombre d'etudes d'importance variable. C'est ainsi que nous avons à enregistrer : *Recherche sur les origines de la famille des Prez, aujourd'hui Despres de Gésincourt*, par M. le comte de Poli (p. 61-66); — *Une Commune réactionnaire sous la Terreur* (Marles, dans le Pas-de-Calais), par M. Roger Rodière (p. 67-73); — *Les Anoblissements et maintenues de noblesse dans la généralité de Caen, de 1674 à 1790*, par M. G. du Boscq de Beaumont (p. 74-164), travail très documenté; — *Le Sceau moderne du Chapitre du Saint-Sépulcre de Paris*, par M. le comte Couret (p. 165-167); — *Contre la Terreur, l'insurrection de Lyon en 1793*, par M. René Bittard des Portes (p. 168-184), (extrait de l'important ouvrage de l'auteur, dont le *Polybiblion* a parlé en novembre dernier (t. CVII, p. 446-447); — *Études héraldiques sur le* XIIe *siècle*, par M. L. Bouly de Lesdain (p. 185-244); — *Le Retour des cendres de François Rakoczy II, héros hongrois*, par M. le chevalier Joseph Joûbert (p. 245-267); — *Un Compagnon d'armes énigmatique de Jeanne d'Arc. Messire Raymon, seigneur de Villars, chevalier*, par M. le comte Couret (p. 268-275); — *Un Arbitrage entre gentilshommes au* XVIIIe *siècle. Les Usages de la noblesse normande*, par notre collaborateur M. Gaëtan Guillot p. 276-288); — *Le Baron de Saqui-Sannes, conseiller à la Cour des comptes de Provence*, par M. Jules de Terris (p. 287-321); — *Une Usurpation de la noblesse de Jeanne d'Arc en Normandie* (XVIIe-XVIIIe *siècles*), par M. le Cr Henry Le Court (p. 322-333). Deux poésies sont aussi à noter; la plus importante, de belle allure, est une légende intitulée : *Énéour de Léon* (p. 334-340). Son auteur est M. le comte de Colleville, le nouveau président du Conseil héraldique. La seconde (p. 340), de M. S. de Chambonas, a pour titre : *Edelweiss*. Simple, mais très joli sonnet. Les pages finales du recueil (p. 374-395) sont consacrées, comme d'habitude, à une intéressante bibliographie dans laquelle sont passées en revue les *Publications des sociétaires en 1906-1907*.

— L'*Annuaire de la jeunesse pour 1907. Éducation et instruction*, par H. Vuibert, Paris, (Vuibert et Nony, in-12 de 1094 p. — Prix : 3 fr. 50) n'est pas une publication nouvelle puisque cet annuaire paraît, croyons-nous, depuis 1890. Seulement chaque année il est complété en quelques points et tenu au courant des nouveautés qui se produisent dans les programmes ou les choses de l'enseignement, de façon que ceux qui ont besoin de le consulter, en ce temps où toutes choses changent et se modifient très vite, soient toujours exactement renseignés. L'édition de 1907 contient d'abord deux notes sur *l'Éducation physique* et *l'Éducation morale*, non pas des notes théoriques, mais des notes pratiques, destinées à renseigner beaucoup plus qu'à discuter ou à formuler des doctrines. Le reste du volume est consacré à l'*Instruction : Enseignement primaire*, de divers ordres et de divers genres; *Enseignement secondaire des garçons, Enseignement secondaire des jeunes filles, Enseignement supérieur*, officiel ou libre, enfin *Grands Établissements scientifiques*. Cette partie est ensuite comme recommencée et reprise, en ce qui concerne plus spécialement *Paris*, qui

mérite en effet, par le nombre et l'importance des établissements de toutes sortes qu'on y trouve, une étude plus minutieuse et plus détaillée. La dernière partie traite des *Écoles spéciales*, écoles militaires, maritimes, coloniales, industrielles, agricoles et autres, qui sont l'aboutissement ordinaire et comme le degré supérieur des divers ordres d'enseignement. Par ces indications on devine l'utilité pratique de l'*Annuaire de la jeunesse*, où sont réunis les renseignements nécessaires pour le choix d'une carrière. Les programmes, les conditions, les avantages de chacune sont indiquées là, et il suffit de s'être une fois servi de l'*Annuaire* pour en apprécier tous les avantages. Le volume est complété par la loi militaire et les documents annexes, par une bibliographie et par des tables qui permettent de trouver très vite dans cet amas de documents les renseignements dont on a besoin.

— Le petit volume de M. J. Guibert intitulé : *Le Recrutement des instituteurs et des institutrices libres* (Paris, Poussielgue, s. d., in-18 de 72 p. — Prix : 0 fr. 30), publié sous les auspices de la Société d'éducation et d'enseignement, a pour but de montrer l'importance de l'enseignement chrétien, de dénoncer les dangers qui le menaçent, et d'exposer les conditions à réaliser pour en assurer à la fois le bon fonctionnement et l'action bienfaisante. L'auteur y traite tour à tour les questions du recrutement, de la formation, du placement des maîtres et maîtresses libres, de la direction qui leur est nécessaire pour le bon accomplissement de leur tâche, enfin des moyens d'assurer la sécurité de leur avenir. On devine ce que toutes ces questions, traitées par un homme de grand savoir et d'expérience, présentent d'importance pratique et de sérieux intérêt.

Agenais. — Les recherches laborieuses d'un érudit d'Agen, M. Philippe Lauzun, éclaircissent le soulèvement, les actes, la fin de ces bandes de soldats volontaires qui, à la fin du premier Empire, terrorisèrent le Midi, sous prétexte de le défendre contre les Anglais ou contre les royalistes. Il prend pour type un de ses « héros » obscurs : *Florian et ses bandes de partisans en 1814 et 1815* (Agen, Imp. moderne, 1907, in-8 de 62 p.). Il montre l'organisation des corps francs dans le sud-ouest ; le recrutement de cette troupe de Florian en particulier, où se rencontrent des Anglais, des Américains, des Polonais, des Allemands surtout ; presque tous déserteurs, tous de francs coquins, qui finirent en prison pour des crimes de droit commun. On voit de quelle valeur pouvait être le « patriotisme » qui les armait contre les Bourbons « ramenés dans les fourgons de l'étranger ».

Artois. — L'opuscule de Dom Armand Clerc : *La Royauté de Jésus-Christ et la Vénérable Jeanne d'Arc*, avec une « Préface du R. P. J.-B. Ayroles » (Édition de *l'Écho catholique du* XX*e siècle*. Château de Tingry par Samer (Pas-de-Calais), petit in-12 de VII-31 p. — Prix : 0 fr. 50), est l'œuvre d'une ardente piété. Il soulève des questions délicates de théologie et de droit naturel sur lesquelles il est prudent de ne pas devancer le jugement de l'Église.

Bourbonnais. — *Le Révérend Père Pierre Roulleau* (*1835-1906*), dont le P. François Tournebize nous raconte la vie édifiante (Ixelles-Bruxelles, imp. Polleunis, 1907, in-8 de XLIV p.), était un enfant de Souvigny-en-Bourbonnais, et neveu d'un prêtre distingué. Entré à vingt ans dans la Compagnie de Jésus, il y remplit diverses fonctions avec un zèle toujours égal. Socius du P. Clairet, provincial de Lyon, recteur du scolasticat de Mold, puis à son tour provincial, il sut faire tomber, par sa charité toujours en éveil, les appréhensions qu'avait fait naître la connaissance de sa rigidité. Son provincialat fut marqué par la fondation du collège de la Trinité, aux Brotteaux, faubourg de Lyon, malheureusement tôt détruit par un incendie. Après

avoir déposé le provincialat, le P. Roulleau fut quelques mois supérieur du collège de la Trinité, puis supérieur de la mission de Syrie ; c'est en cette qualité qu'il fonda *Al Machriq*, la grande revue catholique arabe. C'est en Syrie que le saint religieux passa ses dernières années, édifiant la mission comme maître des novices et recteur de la maison de Ghazir. Le P. Tournebize, qui a bien mis en relief la physionomie de son vénérable confrère et surtout son admirable abandon à la volonté de Dieu, a joint à cette esquisse biographique les résolutions de retraite du P. Roulleau en 1904 et 1905.

Bourgogne. — Dans la bibliothèque d'un curé de village franc-comtois, M. A. Maire, secrétaire-économe des hospices de Gray, a découvert *Un Ex-libris inédit de l'Oratoire de Chalon-sur-Saône*, auquel, sous ce titre, il a consacré un gracieux opuscule (Gray, imp. Roux, 1907, in-8 de 8 p., avec une planche reproduisant cet ex-libris). L'auteur fait d'abord un historique très succinct de la congrégation des Prêtres de l'Oratoire en général et de la congrégation de Chalon en particulier ; puis il décrit comme suit l'ex-libris en question : « Au centre d'une couronne d'épines qu'entoure une gloire sortant des nuages, les mots : *Jésus*, *Maria* en lettres blanches et ornées, sur deux lignes ; aux quatre angles de la composition, une tête d'ange joufflu, ailé, et en légende extérieure répétée sur les quatre côtés : *Oratorium cabilonense* (gravure sur bois paraissant dater de la seconde moitié du XVIIe siècle. H. 90 ; L. 122). » M. A. Maire ajoute : « Cette pièce ne se trouve sur aucun des livres de la bibliothèque de Chalon qui contient, en partie, celle de l'Oratoire, et M. Millot, bibliothécaire-archiviste, me dit ne l'avoir vue nulle part. »

Bretagne. — M. Sageret est un érudit consciencieux qui étudie et connaît admirablement hommes et choses de la Révolution en Bretagne. Il a fait tirer à part (Extrait de la *Revue morbihannaise*) un premier fascicule sur *le Clergé morbihannais, entre la pacification de février 1800 et la conclusion du Concordat* (Vannes, impr. Lafolye, 1906, in-8 de 92 p.). On peut voir là les difficultés de tout genre au milieu desquelles se débattaient les prêtres bretons au lendemain de la guerre civile à peine terminée : les passions politiques encore chaudes ; les divergences religieuses toujours aiguës ; les débats incessants entre prêtres jureurs et non jureurs ; les populations souhaitant le culte public ; les efforts désespérés du gouvernement pour semer la division et multiplier les dénonciations, par des traîtres ; et rencontrant des connivences éhontées jusque dans les rangs du clergé ; les efforts en sens contraire des chefs royalistes hostiles à tout apaisement religieux. M. Sageret trace notamment un portrait intéressant du célèbre abbé Nourry, le curé de Bignan ; et il donne en appendice une brochure rarissime : « Petit catéchisme pour les temps présents (année 1800), par un Alsacien catholique » dont il a retrouvé l'original aux Archives nationales (série F7., carton 7798) d'où il tire une grande partie de sa précieuse documentation.

Champagne. — Vient d'être mis en distribution le tome XLIII de la troisième série, formant le tome LXX de la collection des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Année 1906. Troyes, imp. Paul Nouel, in-8 de 486 p.). Il se compose des études dont voici les titres : *Le Diocèse de Troyes dans le différend entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel et dans l'affaire des Templiers*, par M. l'abbé Pétel (p. 9-100) ; — *Journal des visites de Jacques Raguier, évêque de Troyes* (XVe siècle), par M. l'abbé A. Prévost (p. 101-206, suivi d'une table alpha-

bétique et d'une table des matières, p. 207-216); — *Lettres inédites de Grosley, écrites pendant son voyage d'Italie et de France en 1758 et 1759*, publiées par M. Albert Babeau (avec une courte Introduction, des notes, et un Index, p. 217-252); — *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. La Maison de Serre-les-Monteeaux*, par M. l'abbé Auguste Pétel (p. 253-367); — *Les Oiseaux de l'Aube*, par M. l'abbé G. d'Antessanty (p. 369-380); — *Le Grand Portail de l'église de Pont-Sainte-Marie*, par M. l'abbé A. Prévost (p. 381-403); — *Edme Boursault, de Mussy-sur-Seine* (1638-1701) (p. 405-415).

FRANCHE-COMTÉ. — L'active Société d'émulation du Doubs nous adresse le dixième et dernier volume de la septième série de ses *Mémoires* (Besançon, imp. Dodivers, 1906, in-8 de XXXII-337 p., avec une gravure, deux fac-similés hors texte et quelques figures dans le texte). Ce volume se compose des travaux suivants : *Les Amours de la Vallisnérie, science et poésie ; l'évolution il y a 4,000 ans*, par M. le Dr Ant. Magnin (p. 17-34, avec fig.); — *L'Exposition rétrospective des beaux-arts à Besançon en 1906*, par M. Georges Gazier (p. 35-44, avec une grav. hors texte), notice dont nous avons signalé le tirage à part (*Polybiblion*, t. CVI, p. 479); — *A travers ma vie, souvenirs d'Armand Marquiset* (*1797-1859*), par M. le Dr Baudin (p. 45-66); — *Une Lettre inédite de Voltaire*, par M. le docteur Bourdin (p. 66-81, avec deux fac-similés, lettre et adresse); — *Les Évêques constitutionnels du Doubs*, par M. Georges Gazier (p. 82-113); — *Jean Richardot, vice-président du Conseil privé des Pays-Bas* (*1597-1609*), par M. le chanoine Rossignot (p. 114-122). — *Quelques documents sur le théâtre à Besançon à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. Félix Gaiffe (p. 123-134); — *Formation du département du Doubs* (*1790-1815*), par feu M. le docteur J. Meynier (p. 134-141); — *Le Docteur J. Meynier, secrétaire général honoraire de la Société d'émulation du Doubs*, par M. le docteur Ledoux (p. 142-151); — *Flora sequaniae exsiccata, ou Herbier de la flore de Franche-Comté*, publié par M. X. Vendrely (22e fascicule) (p. 152-156); — *Comment on se défendait de la peste à Besançon au* XVIe *siècle*, par M. le Dr Limon (p. 157-177); — *Notes sur Bernardin de Saint-Pierre, d'après des documents inédits de la Bibliothèque de Besançon*, par M. Georges Gazier (p. 178-186). Le reste du volume (p. 187-309), est occupé par l'importante *Correspondance de Lecoz et de Grégoire* (*1801-1815*), publiée avec une Introduction et des notes par M. Léonce Pingaud. Nous avons parlé de cette *Correspondance* ici même (t. CIX, p. 377), à propos du tirage à part qui en a été fait.

— Nous signalons avec grand plaisir la *Table générale récapitulative* (*1841-1905*) des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* dressée par M. A. Kirchner (Besançon, imp. Dodivers, 1907, in-8 de 127 p.). Jusqu'à ce jour la Société n'avait donné que des tables décennales ; celle-ci est générale et complète jusqu'à l'année 1905, c'est-à-dire jusqu'au dernier volume paru. Elle est divisée en deux parties : 1° Table alphabétique par ordre de matières (38 rubriques) (p. 1-56); 2° Table alphabétique par noms d'auteurs (p. 59-127). Ce travail est simple, bien ordonné, ce qui rend les recherches très faciles.

— Le n° 47 de *Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* est entièrement consacré à la 7e campagne, 1904-1905, des *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, faites sous la direction de M. E. Fournier, professeur à la Faculté des sciences de Besançon (Paris, au siège de la Société, 1907, in-8 de 28 p., avec 5 fig.). Cette campagne « a été particulièrement consacrée à l'étude de la zone des plateaux intermédiaires (entre l'Ognon et la Saône), de la zone des plateaux occidentaux, au nord-ouest de la vallée du Doubs et enfin de quelques points des zones des grands plateaux de la haute

chaîne. » Après des considérations et observations d'ordre général, l'auteur décrit quantité de gouffres, de sources et de grottes explorées au moyen d'un matériel spécial et dont la liste détaillée termine ce très intéressant travail.

GASCOGNE. — M. Philippe Lauzun, président de la Société archéologique du Gers, vient de consacrer une brochure à *Un Portrait de Mme de Polastron*, conservé au château de Saint-Blancard chez M. le marquis de Gontaut Biron, et qu'il attribue a Mme Vigée Lebrun (Auch, impr. Cochareau, 1906, in-8 de 66 p. 2e édition). Quel qu'en soit l'auteur, ce portrait est charmant et rappelle bien la physionomie douce et un peu mélancolique de l'amie dévouée du comte d'Artois. On sait qu'après avoir suivi le prince en exil, Louise de Polastron se convertit et convertit ensuite son amant à son lit de mort. M. Lauzun évoque ces souvenirs en quelques pages pleines d'intérêt ; il y a joint la reproduction d'un des plus agréables tableaux de Fragonard, qui, sous le titre de *Chiffre d'amour*, reproduit les traits de la belle-sœur de Mme de Polignac.

LANGUEDOC. — La Société archéologique de Montpellier, désireuse de rendre hommage à la mémoire de l'un de ses membres les plus estimés, feu le chanoine Léon Cassan, ancien archiviste diocésain, vient de publier l'un des manuscrits laissés par lui : *L'Administration communale aux* XIVe *et* XVe *siècles dans quelques communautés dépendant des abbayes d'Aniane et de Saint-Guilhem-le-Désert*. Le tirage à part de cette étude très documentée à été établi de façon à former le 5e fascicule (p. 185 à 259) des *Mélanges d'histoire locale*, qui avaient été commencés par le regretté érudit et que sa mort a interrompus.

NORMANDIE. — A l'assemblée générale de la Société des bibliophiles normands, qui s'est tenue le 20 décembre 1906, M. Ch. de Beaurepaire a communiqué des notes de M. Léopold Delisle sur neuf ouvrages du XVe ou XVIe siècle, dont la plupart ont une origine caennaise, en sorte que ces notices (*Société des bibliophiles normands, 86e assemblée générale*, s. l. n. d., in-4 de 23 p.) forment un complément du précieux *Catalogue des livres imprimés ou publiés à Caen avant le milieu du* XVIe *s.*, publié il y a quelques années par M. Delisle (Caen, H. Delesques, 1903, 2 vol. in-8). Ces ouvrages sont les suivants : 1. *Alani parabolae* (s. d.); 2. *Aristotelis problemata* (s. d., M. Angier) ; 3. *L'Art et science de bien vivre* (s. d., R. Macé); 4. *Augustini Dati elegantiae*, imprimé à Rouen par Olivier, pour P. Regnault, de Caen (avant 1519) ; 5. *Expositiones modorum significandi*, imprimé à Rouen, avant 1507, pour R. Macé; 6. *Heures de S.Malo*, imprimées à Rouen par J. Le Forestier, en 1498, pour R. Macé; 7. *Heures à l'usage d'une église d'Angleterre*, imprimées probablement vers 1515, à Paris, pour P. Regnault ; 8. *Missale Venetense*, imprimé en 1530, à Paris, pour J. Massé, de Rouen, et M. Angier, de Caen ; 9. *Sulpitiana grammatica* (s. d., mais avec la marque de P. Regnault). M. Delisle a joint à ces notices un beau facsimilé du titre de la *Somme rurale*, de Jean Boutillier, imprimé en 1512, avec la marque de M. Angier.

— En écrivant les *Annales d'une petite localité rurale du Drouais : Escorpain, notes et documents* (Mesnil-sur-l'Estrée, imp. Firmin-Didot, 1906, in-8 de 159 p., avec 14 gravures), M. V.-E. Veuclin a conservé le souvenir de tous les faits qui intéressent l'ancienne paroisse d'Escorpain. Histoire des anciens seigneurs et de leur filiation, description détaillée de tous les monuments intéressant la vie publique, nomenclature des principaux personnages de la localité, de ce que chacun d'eux a établi de durable, détail des faits les plus notoires qui se sont passés dans la circonscription, tels

sont les renseignements que l'on trouvera dans cet intéressant volume. Parmi ces derniers, nous signalerons particulièrement ceux qui remontent à l'année 1709 et à la période révolutionnaire. En 1709, la disette fut grande dans ce pays, comme dans toute la France, mais la récolte de l'orge permit de suppléer à la pénurie du blé, qui avait été gelé. Une lettre du curé de l'époque donne, sur cette crise locale, les renseignements des plus circonstanciés, notamment en ce qui concerne le prix des subsistances. C'est le cidre qui fut le plus atteint. La Révolution n'eut guère d'écho à Escorpain. Le seigneur d'alors, fraîchement anobli, assez sympathique à la population, fut nommé colonel de la garde nationale et ne fut pas inquiété pendant la Terreur. Bien que la commune d'Escorpain ait été épargnée par les troubles, à ce point qu'elle n'eut jamais de comité de surveillance jacobin, les immeubles furent frappés par la crise économique. Le château d'Escorpain, payé 100000 livres en 1775, fut revendu 40000 en 1798, malgré de grandes améliorations et l'adjonction de plusieurs parcelles au domaine. Cette perte était la rançon des troubles révolutionnaires. En 1804, lorsque le calme fut rétabli, la terre et le château d'Escorpain revinrent à l'ancien prix de 100000 francs. L'acquéreur fut le baron Couïn de Grandchamp, ancêtre de la famille Didot. Grâce à la générosité de ce nouveau propriétaire, la commune d'Escorpain jouit d'une prospérité que M. Veuclin a su, avec beaucoup de talent et de clarté, mettre en lumière. Mais toute sa sollicitude n'a pu réagir contre le mal de la dépopulation, qui sévit par tout le pays. Escorpain, qui comptait 400 âmes au XVIIIe siècle, n'a plus maintenant que 203 habitants.

Orléanais. — Notre très distingué collaborateur M. Lucien Auvray a consacré une intéressante notice, avec additions et rectifications, de la récente publication de MM. J. Thillier et E. Jarry : *Le Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans* (Paris, Champion, 1907, in-8 de 15 p. Extrait du *Moyen Age*, 2e série, tome XI).

Poitou. — M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, vient de publier en un opuscule séparé, augmenté de notes nouvelles, une étude insérée précédemment dans les *Paysages et monuments du Poitou*, de M. J. Robuchon : *A travers la Vendée. La Chataigneraie et son canton. Notes d'histoire et d'archéologie* (Fontenay-le-Comte, imp. Gouraud, 1907, in-8 de 60 p.).

Belgique. — Dès 1277, le roi de France accordait à la ville de Tournai la perception d'une maletôte, imposition d'un caractère d'abord très général, qui peu à peu se transforma en un impôt sur les liquides exclusivement. De même, accordée primitivement « pour mettre à la fortereche de le ville et non ailleurs », la maletôte s'appliqua peu à peu également « aliis necessitatibus ville », si bien que le pouvoir royal put accuser les magistrats d'avoir complètement détourné l'argent de sa destination primitive. Philippe VI, qui renouvela, à diverses reprises, la concession de la maletôte, même quand il eut momentanément supprimé la commune de Tournai, fit des empiètements successifs sur les droits de la ville, attribuant une partie de la recette au trésor royal, faisant fixer par l'administration centrale le taux de l'assiette, etc. A partir de 1340 cependant, après que le siège de Tournai l'eut rendu plus favorable aux Tournaisiens et qu'il eut reconstitué leur commune, il semble être revenu à des mesures plus libérales. M. Armand d'Herbomez, qui nous raconte ces faits dans *Philippe de Valois et la maletôte à Tournai* (Extrait du *Moyen Age*. Paris, Champion, 1907, in-8 de 27 p.) y ajoute des considérations générales sur la politique du Roi, dont il attribue l'incohérence à la crainte et au malaise où le jetaient les complots perpétuels qui menaçaient son trône et les attaques contre sa légitimité.

Italie. — Un vaillant défenseur de la psychologie et de la morale spiritualistes à l'Université de Turin, M. Lorenzo Michelangelo Billia, a fait tirer à part deux articles donnés par lui à la *Rassegna nazionale*. Le premier est un mémoire présenté en 1905 au congrès international de psychologie à Rome sous le titre : *Ogetto della psicologia* (Florence, bureaux de la *Rassegna*, 1907, in-8 de 21 p.). C'est une protestation motivée contre l'absurde prétention de décrire les phénomènes de l'âme en faisant abstraction de l'âme elle-même. « En soi, ajoute l'auteur, le moi est pauvre et incomplet : il s'achève, s'affirme et s'actualise en sortant de lui-même par un acte d'amour. » C'est ce que s'applique à mettre en lumière la seconde brochure (*Carità è giustizia*. Turin, Rinck, 1907, in-8 de 22 p.). « Loin d'être une perfection accidentelle, un luxe, une élégance à l'usage de quelques caractères privilégiés, la charité incarne en elle la stricte justice, et dès lors s'offre à l'homme comme le fondement, la règle et le résumé du devoir. » — Ces conclusions pourront être et seront discutées : mais il n'y aura qu'une voix pour reconnaître la hauteur des pensées et la noblesse des sentiments.

Pologne. — On vient d'inaugurer à Lwów (Léopol) un musée pédagogique; c'est en 1903 qu'on a commencé à recueillir les documents par l'intermédiaire des comités organisés dans les principales villes de la Pologne autrichienne. Les collections du musée comptent à ce jour 6 406 objets. Il y a d'abord une bibliothèque importante, se composant de livres sur la pédagogie (polonais et étrangers) et des manuels scolaires, une collection de cartes, notamment de cartes de la Pologne, une collection de médailles et de sceaux, ayant rapport à l'enseignement et à l'histoire scolaire. Puis viennent des photographies de diverses écoles, des installations modèles des classes, des jardins, parcs, etc. Une partie du musée est réservée à l'hygiène scolaire ; cette division est peu nombreuse encore, mais elle a déjà son importance et peut rendre des services réels. A mentionner encore un ensemble très riche des divers programmes scolaires, comptes rendus, palmarès, etc. C'est un établissement qui manquait non seulement à la Pologne autrichienne, mais à la Pologne entière.

— Le 10 juin dernier a été célébré à Varsovie le jubilé de Mme Élise Orzeszko, écrivain polonais. Mme Orzeszko, avec MMmes Konopnicka et Rodziewicz, occupe une des premières places dans les lettres polonaises. En fait de romans, dont quelques-uns traduits en français, et d'études philosophiques, Mme Orzeszko a écrit jusqu'à ce jour 50 ou 60 volumes. Des délégués des deux sexes sont venus à Varsovie de toutes les parties de la Pologne pour rendre hommage au grand écrivain et patriote.

Roumanie. — Sous le titre : *Nuits d'Orient, folklore roumain* (Paris, Sansot, 1907, petit in-16 de 95 p. — Prix : 1 fr.), Mlle Hélène Vacaresco publie un recueil de sept contes dont le plus curieux nous a paru être *Mihaï, ou le Fils du Dragon*. « C'est, dit Mlle Vacaresco, un berger de la montagne qui m'a fait ce récit et il n'en sait pas d'autre, et il m'a dit : « Je te donne mon seul récit. » Voilà l'unique référence que l'on trouve dans ce volume ; elle est un peu vague. Quant aux autres contes, d'où viennent-ils ? De Perse, d'Assyrie, de Russie ? Question non résolue. Ce n'est donc pas là du folklore scientifiquement présenté. Les six pièces qui accompagnent *Mihaï* sont intitulées : *La Fille des saules ; Ileana et ses trois fiancés ; Mitana, ou la Jeune Fille qui ne pouvait jamais dormir ; Marionu, ou la Fille du Vent ; Le Fuseau brun de la Mort ; Marin.*

États-Unis. — La liste que nous donne M. Hugh Alexander Morrison des almanachs des États-Unis, antérieurs à l'année 1800, n'a qu'un caractère

provisoire et a un double objet : 1° provoquer des communications qui permettent de compléter cette liste ; 2° de permettre à la bibliothèque du Congrès de compléter, si possible, ses collections : *Library of Congress, preliminary check list of American almanacs, 1639-1800* (Washington, Government printing office, 1907, in-4 de 160 p.). Ce caractère provisoire explique la forme extrêmement sommaire de chaque notice. Les deux mille et quelques articles de cette liste sont classes dans l'ordre alphabétique des États ; dans chaque État, par ordre chronologique, et dans chaque année par ordre alphabétique des titres. Était-ce bien la peine, quand un almanach a duré plusieurs années, de répéter chaque fois la notice? Était-ce la peine, surtout quand rien ne vient couper une série ? Par contre, nous regrettons que M. Morrison n'ait pas joint à son travail une table, si sommaire fût-elle, donnant les noms des rédacteurs des almanachs ; et quand un almanach s'applique à plusieurs États ou localités, qu'il n'ait pas fait renvoi de l'un à l'autre. Un exemple fera saisir combien ce défaut est parfois choquant. A la rubrique GEORGIA, nous trouvons le *South Carolina and Georgia almanack for 1764* de Tobler, et à l'article SOUTH CAROLINA, le même almanach pour les années 1765, 1776, 1781, etc. ; la raison en est que le premier porte l'adresse de Savannah, les autres celle de Charlestown ; est-ce suffisant ? et des rappels ne s'imposaient-ils pas dans des cas de ce genre pour éviter des erreurs au lecteur ? Même pour une liste « provisoire », cela nous semble regrettable.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Commentarius in duos libros Machabaeorum*, auctore J. Knabenbauer (*Cursus scripturae sacrae*) (in-8, Lethielleux. — *Jésus et ses contemporains*, par D. Vieillard-Lacharme (in-16, Bloud). — *Évangiles canoniques et Évangiles apocryphes*, par M. Lepin (in-12, Bloud). — *Mobiliario liturgico*, por J. Villa-Amil y Castro (in-8, Madrid, Nueva imp. de San Francisco de Sales). — *L'Eau bénite, ses origines, son histoire, son usage*, par A. Gastoué (in-12, Bloud). — *Explication littérale et raisonnée du catéchisme*, par l'abbé F. Chovet (2 vol. in-12, Lyon et Paris, Vitte). — *Qu'est-ce que la foi ?* par F. Mallet (in-12, Bloud). — *Grammaire de l'assentiment*, par Newman ; trad. de l'anglais par Mme G. Paris (in-8, Bloud). — *Conférences de Saint-Roch. VII. Nos dogmes dans l'Évangile*, par L. Poulin et E. Loutil (in-8, Maison de la Bonne-Presse). — *L'Assomption de la Sainte Vierge. Exposé et histoire*, par P. Renaudin (in-12, Bloud). — *Saint Justin et les Apologistes du second siècle*, par J. Rivière (in-16, Bloud). — *Vers le catholicisme, programme de conférences apologétiques pour les cercles d'études*, par H. Ligeard (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *La Chrétienne au XXe siècle. Sainte Monique aujourd'hui*, par Eustochium (in-12, Librairie des catéchismes). — *La Voie. La Vérité. La Vie. L'Évangile sans maître*, expliqué par l'auteur du *Catéchisme sans maître* (in-12, Librairie des catéchismes). — *Épouse du Christ. Confidences à Dieu*, par Sœur Véronique (in-12, Bloud). — *La Comunión frecuente y diaria*, por el R. P. J. B. Ferreres (in-18, Barcelona, Gili). — *Instrucción para enseñar la virtud á los principiantes y Escala espiritual para la perfección evangélica*, por el P. Fray D. Murillo (2 vol. in-8, Barcelona, Gili). — *Études sur les effets internationaux des jugements*, par E. Bartin. I. *De la Compétence du tribunal étranger* (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Des Actions en reprise, en revendication et en révocation des libéralités faites aux établissements ecclésiastiques supprimés*, par F. Sanlaville (in-18, Libr. générale de droit et de jurisprudence). — *Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous*, par J. Gaure (in-12, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Enseignement et Religion, études philosophiques*, par G. Lyon (in-8, Alcan). — *Essai sur l'atomisme et l'occasionalisme dans la philosophie cartésienne*, par

J. Prost (in-8, H. Paulin). — *La Vie et la Matière*, par O. Lodge ; trad. de l'anglais par J. Maxwell (in-16, Alcan). — *L'Attention spontanée et volontaire. Son fonctionnement, ses lois, son emploi dans la vie pratique*, par E. Roehrich (in-16, Alcan). — *Pensées et fragments* de Ballanche. Extraits des œuvres et des manuscrits inédits avec une Introduction par P. Valliaud (in-12, Bloud). — *Les Raisons du cœur. Notes sur une expérience religieuse*, par E. Schneider (in-18, Sansot). — *La Peur de la vérité*, par B. Allo (in-12, Bloud). — *Sur la solidarité*, par L. Fleurant (in-18, Société française d'impr. et de librairie). — *Fondements de la métaphysique des mœurs*, par Kant ; trad. par V. Delbos (in-16, Delagrave). — *Newton*, par le baron Carra de Vaux (in-12, Bloud). — *Helvétius, sa vie et son œuvre, d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits*, par A. Keim (in-8, Alcan). — *Notes de la main d'Helvétius*, publiées d'après un manuscrit inédit par A. Keim (in-8, Alcan). — *Charles Darwin*, par E. Thouverez (in-12, Bloud). — *A.-A. Cournot*, par F. Mentré (in-12, Bloud). — *Francisque Bouillier, le dernier des cartésiens. Avec des lettres inédites de Victor Cousin* (in-16, Hachette). — *Pour être heureuse*, par B. Jouvin (in-16, Perrin). — *Vers l'idéal. Éveils d'âmes*, par J. Charles (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *École et patrie*, par G. Duruy (in-16, Hachette). — *L'Épanouissement social des droits de l'homme*, par C. Boucaud (in-12, Bloud). — *L'Organisation professionnelle et le code du travail. Étude sur les principes du catholicisme social*, par H. Lorin (in-12, Bloud). — *Caracteres del anarquismo en la actualidad*, por G. La Iglesia (in-18, Barcelona, Gili). — *Les Oiseaux utiles et nuisibles à l'agriculture*, par P. Mégnin (in-8, Amat). — *Hygiène*, par le Dr Debove et le Dr A.-F. Plicque (in-18, Delagrave). — *Pour en guérir*, par le professeur A. Fournier (in-18, Delagrave). — *La Crise viticole et la Viticulture méridionale (1900-1907)*, par F. Atger (in-18, Giard et Brière). — *Leçons de physique générale*, par J. Chappuis et A. Berget (in-8, Gauthier-Villars). — *La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, par A. Rey (in-8, Alcan). — *Exercices et projets d'électrotechnique*, publiés sous la direction de E. Gérard et O. de Bast. T. Ier (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. Post et B. Neumann. 2e éd. française entièrement refondue. Trad. d'après la 3e éd. allemande et augmentée de nombreuses additions par le Dr L. Gautier. T. 1er. 1er fasc. (gr. in-8, Hermann). — *La Construction en béton armé, guide théorique et pratique*, par G. Kersten (1re partie) ; trad. allemande par P. Poinsignon (in-8, Gauthier-Villars). — *La Mathématique. Philosophie, enseignement*, par C.-A. Laisant (in-8, cart., Gauthier-Villars). — *Discipline militaire et obéissance passive*, par J. Cauvière (petit in-12, Lethielleux). — *Comment on obtient la photographie en couleurs*, par H. Quentin (in-12, Mendel). — *Œuvres en prose de Richard Wagner ;* trad. en français par J.-G. Prodhomme. T. Ier. *Die gesammelte Schriften 1841-1842* (in-12, Delagrave). — *Mélanges scientifiques et littéraires*, par L. Passy. 4e et 5e séries (in-8, Alcan ; Masson). — *Le Bilan d'un siècle (1801-1900)*, par A. Picard (6 vol. gr. in-8, Le Soudier). — *La Pléiade française. Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin*, publiées sur les éditions originales, et augmentées de pièces rares ou inédites, avec une notice de Guillaume Colletet et des notes, par A. Van Bever (in-18, Sansot). — *Les Montagnardes*, par D. Sivet (in-16, Plon-Nourrit). — *Adolescence*, par E. de la Sauge (in-16, Éditions de la « Revue des Poètes »). — *Le Théâtre édifiant. Cervantès. Tirso de Molina. Calderon*, par M. Dieulafoy (in-16, Bloud). — *Le Grief secret*, par H. Rabusson (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Écran brisé*, par H. Bordeaux (in-16, Plon-Nourrit). — *Maître Josias. Un conte du vieux Strasbourg*, par M. Diemer (in-16, Perrin). — *La Repentie*, par M.-A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *De peur*

d'aimer, par Albérich-Chabrol (in-16, Hachette). — *La Brabina*, par M. de Chonski (in-18, Colin). — *Ces Dames du régiment*, par Madol (in-18 Stock). — *Contes furtifs*, par J. Esdin (in-12, Bibliothèque universelle, Baudelot). — *En Dérive*, par J.-F.-L. Merlet (petit in-8, Édition libre). — *Noces de neige*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *Fumées de gloire*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *La Maison des Yeux bleus*, par J. Rivière (in-12, H. Gautier). — *Histoire d'Edmée, ou l'Expiation*, par H. de Golesco (in-12, Namur, Godenne ; Paris, Lethielleux). — *L'Éclosion, ou la Première Phase de la formation amoureuse*, par R. Lalli (in-12, Bruges, Herbert). — *Correspondance d'Alfred Musset (1827-1857)*, recueillie et annotée par L. Séché (in-18, Mercure de France). — *Lettres inédites d'Edgar Quinet au docteur Lortet*, publiées par A. Westphal (in-12, Stock). — *Études sur le style des discours de Cicéron avec une esquisse de l'histoire du « Cursus »*, par L. Laurand (in-8, Hachette). — *De M. Tulli Ciceronis studiis rhetoricis*, auctore L. Laurand (in-8, A. Picard et fils). — *Études sur l'ancien poème français du Voyage de Charlemagne en Orient*, par J. Coulet (gr. in-8, Montpellier, Coulet). — *Étude sur l'office de Girone en l'honneur de saint Charlemagne*, par J. Coulet (in-8, Montpellier, Coulet). — *Études sur l'humanisme français. Guillaume Budé. Les Origines, les Débuts, les Idées maîtresses*, par L. Delaruelle (in-8, Champion). — *Poètes et goinfres du* XVII*e siècle. La Chronique des Chapons et des Poulardes du Mans*, d'E. Martin de Pinchesne, publiée par F. Lachèvre (gr. in-8, Leclerc). — *Les Puys de Palinod, de Rouen et de Caen*, ouvrage posthume de E. de Robillard de Beaurepaire, publié par C. de Robillard de Beaurepaire (in-8, Caen, Delesques). — *A l'Académie française et autour de l'Académie*, par le comte d'Haussonville (in-16, Hachette). — *Letteratura provenzale. I moderni Trovatori* (biografie provenzali), da E. Portal (in-12 cartonné, Milano, Hoepli). — *Pétrarque et l'humanisme*. Nouvelle édition, remaniée et augmentée par P. de Nolhac (2 vol. gr. in-8, Champion). — *Les Limites et les divisions territoriales de la France en 1789*, par A. Brette (in-8, Cornély). — *Nouveaux Zigzags en France*, par H. Boland (in-16, Hachette). — *Le Lot, Padirac, Rocamadour, Lacave*, par A. Viré (in-16, cartonné toile, Masson). — *L'Écosse*, par M.-A. de Bovet (in-16, Hachette). — *Les Richesses du Portugal*, par E. de Fernehem (in-18, Dujarric). — *La Propagation du christianisme dans les trois premiers siècles*, d'après les conclusions de M. Harnack, par J. Rivière (in-12, Bloud). — *Innocent III, la question d'Orient*, par A. Luchaire (in-16, Hachette). — *Vie de Pavl de Thèbes et Vie d'Hilarion*, par saint Jérôme ; trad. par P. de Labriolle (in-12, Bloud). — *Saint Éloi (590-659)*, par P. Parsy (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Prétendu Mariage de Bossuet. Étude critique*, par J. Gaignet (in-12, Bloud). — *Deux princesses d'Orient au* XII*e siècle. Anne Comnène, témoin des Croisades. Agnès de France*, par L. du Sommerard (in-16, Perrin). — *État des papiers de la période révolutionnaire conservés dans les archives départementales*. Série L. T. I*er*. *Ain à Loire-Inférieure* (Ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes. Direction des archives) (in-4, Imprimerie nationale). — *Kléber en Vendée (1793-1794)*. Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par H. Baguenier Desormeaux (in-8, A. Picard et fils). — *The Monroe Mission to France, 1794-1796*, by Beverly W. Bond (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *L'Héroïsme du clergé pendant la Révolution française, 1789-1801, paroles et faits authentiques*, recueillis par l'abbé Pagès (in-18, Retaux). — *La Fille de Louis XVI. Marie-Thérèse-Charlotte de France, duchesse d'Angoulême*, par G. Lenôtre (petit in-8, Perrin). — *L'Avènement de Bonaparte*. II. *La République consulaire, 1800*, par A. Vandal (in-8, Plon-Nourrit). — *Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne*

née d'Osmond, publiés d'après le manuscrit original par C. Nicoullaud. II. *1815-1819* (in-8, Plon-Nourrit). — *L'Assemblée nationale de 1871*, par M. de Marcère. 2e partie. *La Présidence du maréchal de Mac-Mahon* (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire de la France contemporaine (1871-1900)*. T. III. *La Constitution de 1875* (in-8, Société d'édition contemporaine). — *Essai historique sur les expositions universelles de Paris*, par A. Démy (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Dernières Années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron, 1874-1877, d'après ses notes et papiers diplomatiques*, par A. Dreux (in-8, Plon-Nourrit). — *Séditions militaires*, par le Gal de Négrier (in-18, Delagrave). — *La Crise religieuse et l'Action intellectuelle des catholiques*, par C. Dupuis (in-16, Bloud). — *Vers l'Action*, par Mgr P.-L. Péchenard (in-12, Bloud). — *Catholiques, défendons notre foi !* par M. Morice (in-12, Poussielgue). — *La Liberté de l'esprit humain. Pourquoi l'Église de France triomphera de la persécution*, par E. Flourens. 5e éd. (in-18, Garnier). — *Vers l'Union des catholiques de France. Étude générale des mouvements catholiques, suivie d'une enquête sur l'union*, par O. de Férenzy (in-16, Bloud). — *Discours de combat*, par F. Brunetière, Dernière série (in-16, Perrin). — *Jeunes années, vieux curés ; Vieilles années, jeunes abbés*, par Marguerite de la R. de J. (in-16, Retaux). — *La Importancia de la prensa*, por D. A. López Paláez (in-18, Barcelona, Gili). — *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises politiques, protectionnisme et radicalisme*, par J. Bardoux (in-8, (in-8, Alcan). — *Un Mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du pays de Galles (1904-1905)*, par J. Rogues de Fursac (in-16, Alcan). — *L'Avenir de l'Église russe. Essai sur la crise sociale et religieuse en Russie*, par J. Wilbois (in-16, Bloud). — *Essai d'histoire africaine. La Rhodesia*, par le capitaine E. de Renty (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Library of Congress. Calendar of the correspondence of George Washington, commander in chief of the continental Army. With the continental congress*, prepared from the original manuscripts in the Library of Congress, by J. C. Fitzpatrick (in-8 cart., Washington, Government printing Office). — *Maryland during the english civil wars*, by B. C. Steiner. Part. II (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press). — *Aventuriers et femmes de qualité*, par C. Gailly de Taurines (in-16, Hachette). — *Madame de Souza et sa famille. Les Marigny. Les Flahaut. Auguste de Morny (1761-1836)*, par le baron de Maricourt (in-8, Emile-Paul). — *Lamennais et Lamartine*, par C. Maréchal (in-16, Bloud). — *Gréard. Un Moraliste éducateur*, par M.-P. Bourgain, publié par L. Bourgeois (in-16, Hachette). — *Mémoires d'anonymes et d'inconnus (1814-1850)*, recueillis et publiés par P. Ginisty (in-18, Delagrave). — *Souvenirs d'hier. Rome. Gascogne*, par F. Laudet (in-16, Perrin). — *Le Livre*, par A. Cim. T. IV (in-16, Flammarion). — *Bibliographie générale des Cartulaires français ou relatifs à l'histoire de France*, par H. Stein (in-8, A. Picard et fils).

VISSNOT.

Le Gérant: CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois,*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1906 sont en vente, et forment cent-neuf volumes gr. in 8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections sont aujourd'hui en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se liberer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5 rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er JUILLET 1907

C. Callewaert : Les Persécutions contre les chrétiens dans la Politique religieuse de l'Empire romain.

De Maricourt et **A. Driard** : Une Abbaye de filles au XVIIIe siècle. Gomerfontaine (fin).

Dr Magnac : Le Fédéralisme en 1793 et 1794.

A. Auzoux : Linois à Algésiras (juillet 1801), (fin).

Lieut-colonel Picard : La Préparation d'une campagne de Napoléon. La Transformation de l'armée républicaine en armée impériale.

De Lanzac de Laborie : Les Débuts du Régime concordataire à Paris. L'Épiscopat du cardinal de Belloy (1802-1808).

MÉLANGES. — **P. Doncœur** : La Condamnation de Jean de Monzon par Pierre d'Orgemont. — **Albert Isnard** : Quelques livres sur la Révolution française.

E.-A. Goldsilber : Courrier allemand.

L.-G. Pélissier : Courrier italien.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **F. Cabrol** : Anglais. — **Paul Allard** : Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Bibliographie ; II. Histoire générale ; III. Antiquité. Origines chrétiennes ; IV. Moyen âge ; V. Renaissance. Réforme ; VI. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VII. Révolution ; VIII. Temps modernes.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

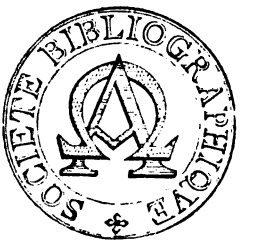
REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-SIXIÈME. — CXe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — AOUT



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (Oscar Schepens & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

Desclée, Lefebvre et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1907

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1907

I. — OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET DE PIÉTÉ, par M. F. Chapot (p. 97-111).

II. — POÉSIE-THÉATRE, par M. G. d'Azambuja (p. 111-121).

III. — HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES, par M. le comte de Sérignan (p. 121-143).

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Gayraud : La Foi devant la raison (Réponse à deux évadés) (p. 143).

Sciences et Arts. — P. Doumer : Le Livre de mes fils (p. 144). — P. Batiffol : Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique (p. 145). — Cte L. de Montesquiou : Le Système politique d'Auguste Comte (p. 146). — G. Huffel : Économie forestière. T. III (p. 147). — G. Darrieus : La Guerre sur mer. Stratégie et tactique. La Doctrine (p. 148).

Littérature. — R. de la Grasserie : Particularités linguistiques des noms subjectifs (parties du corps, armes et outils, animaux domestiques, noms propres, prénoms p. 150). — T. Llorente : Poetas franceses del siglo xixe (p. 150). — C. Cestre : La Révolution française et les Poètes anglais (1789-1809) (p. 151). — Shakespeare : Antoine et Cléopâtre ; trad. en vers français par L. Morel (p. 153).

Histoire. — G. Glotz : Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque (p. 153). — H. Grisar : Il Sancta Sanctorum ed il suo tesoro sacro, scoperte e studii dell' autore nella capella palatina lateranense del medio evo (p. 154). — J. Faurax : La Sainte Maison de Notre Mère à Lorette. Première Réponse à l'Étude historique de M. le chanoine Ulysse Chevalier contre son authenticité (p. 156). — Id. : Omissions et erreurs contenues dans l'« Étude historique » de M. le chanoine Ulysse Chevalier. Deuxième Réponse et documents nouveaux en faveur de l'authenticité de la Santa Casa (p. 157). — L. Joly : Le Christianisme et l'Extrême-Orient (p. 157). — M. Thibault : La Jeunesse de Louis XI (1423-1445) (p. 159). — Procès-verbaux du Directoire de la Charente-Inférieure. T. Ier (Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, t. XXXVI) (p. 160). — E. Barbier : Les Progrès du libéralisme catholique en France sous le pape Léon XIII, histoire documentaire (p. 161). — W. Le Queux : Les Allemands en Angleterre. L'Invasion de 1910 ; trad. de l'anglais (p. 162). — A. A. C. Sturdza : De l'Histoire diplomatique des Roumains. Règne de Michel Sturdza, prince régnant de Moldavie (1831-1849) (p. 163). — J.-B. Séverac : La Secte russe des Hommes-de-Dieu (p. 166). — J. Martin : Gustave Vasa et la Réforme en Suède. Essai historique (p. 167). — Cte M. des Courtis : De Port-Arthur à Tsou-Chima. Enseignement de la dernière guerre navale (p. 168). — Cte G. Mareschal de Bièvre : Georges Mareschal, seigneur de Bièvre, chirurgien et confident de Louis XIV (1658-1736) (p. 169). — C. Robert : Urbain de Hercé, dernier évêque et comte de Dol, grand aumônier de l'armée catholique et royale, fusillé à Vannes en 1795 (p. 169). — C. Cestre : John Melwall (p. 170). — G. Finzi : Pétrarque, sa vie et son œuvre ; trad. par Mme Thiérard-Baudrillart (p. 171).

V. — BULLETIN. — F. Cavallera : S. Eustathii episcopi Antiocheni in Lazarum, Mariam et Martham homilia Christologica (p. 172). — Actes de S. S. Pie X. T. II (p. 173). — R. Leblanc : L'Enseignement professionnel en France au début du xxe siècle (p. 173). — E. Thierry : L'Ane et les mulets (p. 173). — A. Adde : Enseignement nautique (Écoles normales du littoral) (p. 174). — A. de Lapparent : Les Silex taillés et l'Ancienneté de l'homme (p. 174). — J. Agéorous : Le Clergé rural sous l'ancien régime (p. 175). — A. Leroy-Beaulieu : Christianisme et Démocratie. Christianisme et socialisme (p. 175).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. le Vte de Spoelberch de Lovenjoul, Pocard du Cosquer de Kerviler, Malot, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Index. — Une Visite à la Bibliothèque de la Ville de Paris. La Vie populaire à Paris par le livre et l'illustration (xve au xxe siècle). — Les Filigranes. — Nouvelles : Paris. — France. — Belgique. — Italie. — Maroc. — États-Unis. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT ET PRÉDICATION. — 1. Mgr GONINDARD. *Œuvres choisies*, précédées d'une notice biographique par le R. P. M.-J. OLLIVIER. Lyon et Paris, Vitte, 1907, in-8 de 372 p., 4 fr. — 2. *Catéchisme à l'usage du diocèse de Lyon. Livre du maître*, par l'abbé ANT. OLLAGNIER. Lyon et Paris, Vitte, 1906, 2 vol. in-8 de XV-506 et 386 p., 10 fr. — 3. *L'Évangile sans maître. (La Voie, la vérité, la vie)*, par l'auteur du *Catéchisme expliqué sans maître*. Paris, Librairie des catéchismes, in 12 de 462 p., avec grav. 2 fr. — 4. *Cours d'instruction religieuse. La Vie surnaturelle. Commentaire synthétique de la troisième partie du catéchisme. La Grâce et les sacrements*, par l'abbé J.-C. BROUSSOLLE. Paris, Téqui, 1907, in-12 de XVI-392 p., 2 fr. — 5. *Sermons et allocutions de circonstance*, par l'abbé ET. BOUISSON. 2e édit. Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de 408 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Gaspillage de la vie. Carême de 1906 à N.-D. de Bayeux*, par l'abbé ARCHELET. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 321 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Morales d'aujourd'hui et la Morale chrétienne*, par le chanoine LÉON DÉSERS. Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de VIII 237 p., 2 fr. — 8. *La Foi et la morale chrétiennes. Exposé apologétique*, par l'abbé É. BLANC. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 254 p., 1 fr. — 9. *L'Esprit-Saint, sa personne divine, son action dans l'Église et dans les âmes. Méditations inédites*, par Mgr DUPANLOUP. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 256 p., 2 fr. — 10. *Par l'Espérance. Instructions aux hommes du monde prêchées à Saint-Philippe du Roule et à Saint-Augustin. Carême de 1907*, par l'abbé DE GIBERGUES. Paris, Poussielgue, 1907, in-18 de VIII-278 p., 3 fr. — 11. *La Charité chez les jeunes. Conférences*, par l'abbé AUGUSTE TEXIER. Paris, Téqui, 1907, in-12 de XVI-421 p., 3 fr. 50.

JÉSUS. MARIE. JOSEPH. — 12. *Jésus et ses contemporains. Conférences*, par D. VIEILLARD-LACHARME. Paris, Bloud, 1907, in-16 de VI-256 p., 3 fr. — 13. *Le Chrétien intime. T. III. Les Litanies du Cœur de Jésus (Jésus notre vie). Élévations*, par l'abbé CHARLES SAUVÉ. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de XI-488 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Promesses du Sacré-Cœur. Réflexions et prières*, par le P. JOSEPH BOUBÉE. Tournai et Paris, Casterman, 1907, in-8 de XII-196 p., 1 fr. — 15. *Marie dans sa vie et ses vertus, son culte et ses fêtes. Méditations*. Paris et Lyon, Vitte, 1907, in-16 de 536 p., 3 fr. 50. — 16. *Marie, Mère de Dieu et notre Mère. Les Raisons et les avantages de la dévotion à la Sainte Vierge*, par le R. P. LODIEL. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 192 p., 1 fr. 50. — 17. *Du Carmel à Sion. Mois de Marie*, par l'abbé A. DARD. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, petit in-18 de XII-267 p., 1 fr. 50. — 18. *Saint Joseph*, par l'abbé V.-D. ARTAUD. Paris, Beauchesne, 1907, in-12 de VIII-196 p., 2 fr.

SPIRITUALITÉ. — 19. *Medulla Sancti Thomae Aquinatis per omnes anni liturgici dies distributa seu Meditationes ex operibus S. Thomae depromptae* auctore P.-D. MÉZARD. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-18 de VIII-502 et 392 p., 5 fr. — 20. *Le Héraut de l'amour divin. Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'ordre de Saint-Benoît*. Trad. sur l'édition latine des Pères bénédictins de Solesmes. Nouvelle édit. revue et corrigée. Paris, Oudin, 1907, 2 vol. in-12 de XLVII-348 et LXIII-396 p., 7 fr. — 21. *Œuvres posthumes* du Père FABER. *Plans de sermons. Méditations. Notes diverses*. Traduction précédée d'une notice par Un bénédictin de la congrégation de Solesmes. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-12 de XXXII-495 et 483 p., 7 fr. — 22. *Œuvres choisies* de Mgr BILLARD, *évêque de Carcassonne. Méditations à l'usage des personnes du monde*. Paris, Vic et Amat, 1905-1906, 2 vol. in-8 de 476 et 507 p., 8 fr. — 23. *Instrucción para enseñar la virtud à los principiantes y Escala espiritual para la perfección evangélica*, por P. Fray DIEGO MURILLO. Barcelona, Gilli, 1907, 2 vol. gr. in-8 de 469 et 418 p. — 24. *L'Aurore de l'éternité*, par le P. CH. LAURENT. Paris, Haton, s. d., in-12 de XII-286 p., 2 fr.

PIÉTÉ. DÉVOTION. — 25. *La Comunión frecuente y diara, según las enseñanzas y*

prescripciones de Pio X. Comentario canónico-moral sobre el decreto Sacra Tridentina Synodus, por el R. P. Juan B. Ferreres. Barcelona, Gilly, 1907, in-12 de 139 p. — 26. *Une Retraite de première communion*, par l'abbé V.-D. Artaud. Paris, Beauchesne, 1907, in-16 de vi-323 p., 2 fr. 50. — 27. *Aux dames et aux jeunes filles. La Simplicité d'après l'Évangile*, par l'abbé de Gibergues. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1907, in-12 de xii-150 p., 1 fr. 50. — 28. *Misère et miséricorde. La Parabole de l'Enfant prodigue*, par l'abbé Léon Rimbault. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1907, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 29. *Pour mes petits enfants. Courtes Lectures*, par F. de Cérz. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 308 p., 2 fr. 50. — 30. *L'Écho du Purgatoire et Annales de la Communion des Saints*. Publication mensuelle sous la direction du R. P. Ch. Laurent. 11e année, 1906. Paris, Haton, in-12 de 384 p., 5 fr.

Enseignement. — Prédication. — 1 à 11. — Les *Œuvres choisies* de Mgr Gonindard nous offrent une grande variété de sujets graves et opportuns : discours de distribution de prix, panégyriques, oraisons funèbres, allocutions de circonstance, lettres pastorales, tout servait d'excellente occasion à l'éminent prélat pour instruire ses contemporains de la vraie doctrine. Chez les Chartreux de Lyon, dont il fut d'abord un élève très remarquable, puis un confrère d'élite et dont il est resté l'honneur, Mgr Gonindard traita, en présence des élèves et de la société lyonnaise, tantôt des causes et des conséquences de l'oubli du respect et des amitiés de collège, tantôt du patriotisme dans l'éducation chrétienne et du bienfait de la vie. A Orléans, il prononce le 8 mai 1888 le panégyrique de la glorieuse libératrice, en considérant surtout « l'âme de Jeanne d'Arc », et à Tréguier, à l'occasion de l'inauguration du tombeau de saint Yves, il s'applique à mettre en relief, dans la vie du glorieux protecteur de la Bretagne, le caractère du prêtre. Dans d'autres circonstances, ce sont les oraisons funèbres de Mgr Freppel, l'éminent évêque d'Angers et de Mgr Thibaudier, archevêque de Cambrai ; ses allocutions à Fourvières, à l'occasion de la bénédiction du bourdon de la basilique, et à Bordeaux, pour l'inauguration du tombeau du cardinal Donnet. Le plus souvent, c'étaient d'entraînantes improvisations où « sa facilité, dit le R. P. Ollivier, se reconnaissait quelquefois un peu trop, sans diminuer cependant en rien l'agrément et l'action sur ses auditeurs. Il était né et restait quand même orateur, plus que de raison peut-être, puisque le cœur d'où sortait cette parole s'épuisait à la produire. » Nous avons emprunté ces quelques mots à la notice biographique qui précède ces œuvres oratoires et qui a été écrite par l'illustre orateur de Notre-Dame, un de ses meilleurs amis, à l'aide de ses souvenirs personnels et sur les notes de Mme Ch. Gourdiat, sœur du vénérable archevêque, dont les Mémoires forment la trame de ce récit. Cette notice, qui occupe une soixantaine de pages, est le résumé très fidèle et très intéressant d'une vie épiscopale trop courte, mais bien remplie.

— Le *Catéchisme à l'usage du diocèse de Lyon*, par M. l'abbé Ollagnier, embrasse tout l'enseignement de la doctrine, avec des développements

qui faciliteront la tâche du maître. Il est spécialement écrit pour le diocèse de Lyon, dont le catéchisme officiel lui sert pour ainsi dire de texte ou de canevas, mais évidemment il a et doit avoir une plus large portée et une plus grande extension. Les catéchismes ne diffèrent guère que par la méthode ; les sujets traités sont les mêmes ainsi que les principales formules ; les développements peuvent donc convenir à tous les diocèses par une adaptation très simple et très facile. M. l'abbé Ollagnier procède logiquement : d'abord l'interrogation, puis la réponse du catéchisme élémentaire que suit immédiatement une explication courte, précise, exacte ; enfin, chaque leçon se termine par quelques traits historiques qui rendent l'explication plus pénétrante et par des exercices de récapitulation où l'élève, interrogé sur les développements qui viennent de lui être donnés, témoigne et de son édifiante attention et de l'intelligence qu'il a eue du sujet traité. Ce procédé d'enseignement prouve l'esprit pratique de l'auteur et sa longue expérience de catéchiste ; il faut y ajouter les avis excellents qu'il donne pour obtenir les meilleurs résultats dans ce genre d'apostolat, où il est requis, pour être vraiment utile à tous, d'avoir, outre la connaissance de la doctrine qui est la qualité maîtresse du catéchiste, une application constante à se rendre compte du travail de chacun, de sa conduite, de ses progrès. S. É. le cardinal Coullié, approuvant cet ouvrage, l'appelle « un véritable manuel pratique de pédagogie religieuse » et « une bonne action ». Il serait difficile de mériter un meilleur éloge.

— C'est encore sous la forme catéchistique que se présente à nous, sous le voile trop modeste de l'anonyme : *L'Évangile sans maître.* L'auteur avait déjà écrit *le Catéchisme expliqué sans maître ;* le grand succès obtenu par ce premier ouvrage l'a décidé, et nous ne saurions l'en blâmer, à compléter son œuvre en faisant pour l'Évangile un semblable travail. L'Évangile est ainsi mis à la portée de tous ; il est là tout entier, formé, dans l'ordre chronologique, de la substance des quatre évangiles et se déroulant sous nos yeux par des réponses très précises à des questions brèves. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces réponses sont toujours puisées aux sources les plus sûres En ce temps où les lectures légères, frivoles, ou au moins inutiles sont tant à la mode, ce livre vient fort à propos pour contrebalancer l'influence désastreuse que subissent même les meilleurs parmi les chrétiens : quelques pages seulement, chaque jour, de *l'Évangile sans maître* suffiraient à remplir une longue journée et à donner soit à l'esprit soit au cœur, un aliment substantiel, sérieux préservatif contre tout péril de désœuvrement ou de fallacieuse lecture.

— La suite de son *Cours d'instruction religieuse* amène M. l'abbé Broussolle à traiter de *la Vie surnaturelle.* Ce nouveau livre du distingué et érudit aumônier est le *Commentaire synthétique de la troisième*

partie du catéchisme : La Grâce et les sacrements. Cette partie nous arrive avant les deux autres qui sont en préparation : la croyance surnaturelle, le *Credo* ; la moralité surnaturelle, le Décalogue. J'avais donc bien raison de dire que le présent volume était la suite logique et méthodique des deux autres. Je ne veux pas tarder d'ajouter qu'il nous fait bien ardemment désirer l'apparition de ses deux aînés. Il enseigne, surtout aux jeunes gens, pour lesquels il semble fait plus spécialement, « qu'il y a une vie surnaturelle et que la vie surnaturelle et la vie chrétienne, *c'est tout un* ». Cette compréhension exigera un effort, mais ces disciples intelligents et avides de s'instruire se l'imposeront volontiers pour arriver à la connaissance « de principes aussi féconds et dont la fermeté comme la bienfaisance leur apparaîtra d'autant plus grande qu'ils auront dans la suite plus d'occassions de les éprouver ». M. l'abbé Broussolle s'est inspiré, dans son enseignement, de la doctrine de nos meilleurs théologiens et apologistes contemporains, mais surtout de la doctrine de l'Ange de l'école, commentée magistralement par le R. P. Lepidi, aujourd'hui maître des Sacrés Palais du Vatican, dont il a suivi longtemps les leçons. C'est assez dire l'orthodoxie de ce cours d'instruction religieuse. Il est non moins remarquable par sa méthode d'exposition. Douze leçons comprennent tout ce qu'il veut dire sur la vie surnaturelle, sur la grâce et l'état de grâce, sur les harmonies de la vie surnaturelle, sur les sacrements, sur les vertus, sur l'épanouissement de la vie surnaturelle dans le Ciel. Chaque leçon est divisée en quatre sections : d'abord, l'exposé de la doctrine, puis des notes explicatives, des exercices de récapitulation par demandes, enfin des lectures très bien choisies, fort judicieusement adaptées à la leçon, empruntées aux ouvrages de nos meilleurs auteurs. Il serait difficile, avec cette méthode, que la leçon manquât d'intérêt et ne fût pas complètement comprise et aisément retenue. Nous en félicitons vivement l'auteur.

— *Les Sermons et allocutions de circonstance*, par M. l'abbé Bouisson, en sont à leur deuxième édition. Ce succès si prompt et si complet ne nous surprend pas ; nous l'avions prévu et désiré. L'éloquent chanoine de Nîmes appelle modestement ses œuvres oratoires « d'humbles essais ». Ses lecteurs pourraient lui répondre que « ses coups d'essais sont de vrais coups de maître. » Il ne faudrait pas évidemment considérer dans ce volume la trame et la matière d'un ou de plusieurs traités de doctrine. Comme l'indique suffisamment le titre, M. l'abbé Bouisson nous offre simplement des sermons sur divers sujets et des allocutions de circonstance, mais cette variété est d'une utilité très considérable pour ses confrères auxquels l'orateur fournit un modèle : il leur communique ses pensées, ses sentiments qu'ils peuvent développer suivant leurs facultés et revêtir de leur propre style : prise de possession d'une

église restaurée, la musique sacrée, visite à un cimetière, première messe, noces d'argent sacerdotales, ouverture de retraite ou de carême, allocutions de pèlerinage, fêtes d'adoration perpétuelle, cérémonie de confirmation, allocution de mariage, etc., tout autant de sujets qui se présentent fréquemment, qu'on a prêchés soi-même plusieurs fois et pour lesquels on est bien aise d'avoir sous la main quelque élément nouveau.

— Par *le Gaspillage de la vie*, M. l'abbé Archelet entend l'éparpillement de toutes les forces vitales de l'homme détournées de leur véritable objet : gaspillage du temps, de la santé, de l'esprit, du cœur, de l'argent, des influences sociales, de la grâce. Le zélé prédicateur déplore très opportunément cette déperdition du temps par les sports et toutes les mondanités en vogue; l'intempérance et le désordre qui ont raison des meilleures santés; la prodigalité pour les jouissances de toutes sortes; sous la poussée de la volupté et de l'orgueil; la négligence pour la saine culture de l'esprit, la préservation vigilante du cœur, l'utilisation des influences sociales, l'exploitation sainte de la grâce par les observances chrétiennes et l'épanouissement des vertus. Les conférences de M. l'abbé Archelet se proposent de réagir : elles sont, au témoignage de Mgr le coadjuteur de Paris, remplies « de pensées élevées, d'observations fines et délicates, de sentiments nobles et généreux, le tout revêtu d'une forme charmante et animé d'un souffle vraiment apostolique ». Impossible, dès lors, que, après avoir fait une sérieuse lecture de ce livre, le mot de Turenne, à propos de l'*Exposition* de Bossuet, ne vienne sur les lèvres du lecteur : « Ce livre m'a fait voir la lumière ! » Hélas ! il y a tant d'aveugles qui ont besoin de voir la lumière de la foi et de la grâce !

— Les nouvelles conférences de M. le chanoine Désers contribueront pour une bonne part à réaliser cette guérison si désirable et si urgente. L'éloquent curé de Saint-Vincent de Paul de Paris, met face à face *les Morales d'aujourd'hui et la Morale chrétienne;* d'une confrontation si complète, si juste, si lumineuse, il ressort cette conclusion qui ne saurait surprendre : les morales d'aujourd'hui sont en opposition évidente avec la morale chrétienne; elles en sont les ennemies, déclarées ou hypocrites suivant les circonstances; on doit les considérer comme « des tentatives pour s'évader de la morale chrétienne ou pour la supprimer. » Y réussiront-elles? Elles le pourraient : elles ont tout ce qu'il faut pour leur faciliter cette victoire auprès de nos contemporains livrés au culte de l'égoïsme et de la jouissance. Grâce à Dieu, il se trouvera des digues pour arrêter ce torrent qui menace d'entraîner notre génération. Le livre de M. Désers sera une de ces heureuses et puissantes résistances. Souhaitons que de nombreux lecteurs connaissent et goûtent ces discours où l'orateur sait « préciser le mal et débrider la plaie » et aussi

indiquer dans la morale du Christ le remède nécessaire ». Pour le salut du pays et de toute la société, il faut, à tout prix, travailler au triomphe de la morale chrétienne sur les morales d'aujourd'hui.

— Les détails sur la doctrine et la morale chrétienne que n'ont pu nous donner, dans leurs conférences rapides, les orateurs qui précèdent, nous les trouvons dans le livre de M. l'abbé É. Blanc : *La Foi et la morale chrétiennes.* Le savant professeur aux Facultés catholiques de Lyon ne craint pas de remonter jusqu'au tout premier principe qui est Dieu, trinité et unité; il descend ensuite à Jésus, vrai Dieu et vrai homme ; il s'arrête un peu aux esprits, un peu aussi à l'homme et passe à l'étude des Saintes Écritures, du miracle, des sacrements, de la prière, pour arriver enfin aux fondements de la morale, à la loi naturelle, aux lois divines, ecclésiastiques et civiles, aux actes humains, aux vertus, aux défauts. C'est un vrai cours complet de la morale chrétienne que nous recommandons à l'attention de nos chrétiens diminués et timides : cet exposé apologétique comprend tout ce que l'homme doit croire et savoir, tout ce qu'il doit faire ou éviter. S'il est bien lu, bien compris, fidèlement suivi en pratique, il favorisera la transformation des esprits et des cœurs : mieux éclairés sur la foi, ses lecteurs comprendront mieux les devoirs de la morale chrétienne.

— C'est surtout le Dieu sanctificateur, le distributeur de la grâce, l'Esprit-Saint, en un mot, qui devrait être mieux connu et plus écouté : Il souffle où il veut. Qu'il daigne souffler sur tant d'esprits enveloppés de ténèbres et sur tant de cœurs endormis ! Combien gagnerait une société qui invoquerait, pour se déterminer et se conduire, les lumières de l'Esprit-Saint ! Mais la société sait-elle, seulement, s'il y a un Saint-Esprit ? C'est bien le Dieu inconnu que saint Paul voulait faire connaître à l'Aréopage. Mgr Dupanloup nous offre son excellent petit traité sur *l'Esprit-Saint.* Faisons-lui l'amabilité de l'accepter; soyons-nous utiles à nous-mêmes en l'ouvrant et en le lisant : il nous éclairera sur *sa personne divine, son action dans l'Église et dans les âmes.* Ces méditations faites par l'évêque d'Orléans, avant sa messe, étaient pour lui, dit-il « comme un bain de paix, de lumière et d'amour ». Lues et goûtées dans l'esprit qui les a inspirées, elles seront aussi, sûrement pour les âmes de bonne volonté, une source de lumière intérieure qui favorisera en elles une dévotion profonde pour l'Esprit de vérité et d'amour.

— Son auditoire d'hommes est toujours fidèle à M. l'abbé de Gibergues qui continue, de son côté, à les intéresser, à les instruire, à les captiver ; voilà la cinquième année qu'il leur prêche, à Saint-Philippe-du-Roule et à Saint-Augustin ; le succès va plutôt grandissant. Et les lecteurs font comme l'auditoire : ils se multiplient avec les éditions. Le carême de 1907 : *Par l'Espérance* en est déjà à son troisième mille. « L'espérance ! »

Que pouvait-on offrir de plus opportun et de meilleur à cette société si angoissée par le présent, si préoccupée de l'avenir ? Qu'est-ce que l'espérance humaine ; quel est l'objet, le modèle de l'espérance chrétienne ; quels en sont les motifs et les fruits, les qualités et les défauts ; enfin l'Eucharistie modèle et gage de l'espérance chrétienne : ce sont les sujets bien traités et bien développés, qu'achèvent d'éclairer, en forme d'appendice, quelques pages sur le rôle du bonheur et l'espérance dans la morale chrétienne, sur le contraste entre la confiance et la présomption ; le livre se ferme sur la traduction des six psaumes de David qui expriment le plus et le mieux les sentiments de l'espérance.

— Après ses conférences aux jeunes sur *la Piété*, qui en sont à leur 3e édition, M. l'abbé Auguste Texier consacre et dédie ses conférences sur *la Charité chez les jeunes* aux élèves du grand séminaire de Poitiers ; à eux, il les avait adressées par la parole ; à eux il les leur offre en volume pour qu'ils puissent les conserver et les méditer à loisir. La charité fait naturellement suite à la piété, et ces deux vertus sont aussi nécessaires l'une que l'autre ; elles se complètent même et n'en font qu'une, puisque, selon Mgr de Ségur, « la piété, c'est l'amour filial de Dieu et l'amour fraternel des hommes. » On parle beaucoup de cet « amour fraternel » ou de la fraternité : la chose est plus rare. Existe-t-elle même véritablement en dehors du christianisme ? Si la France doit rester chrétienne, elle ne le peut que lorsque nous aurons montré au peuple, qui a faim et soif de la fraternité, que cette fraternité n'existe pas sans l'Église catholique ; « il reconnaîtra alors l'arbre à ses fruits, l'arbre de vérité aux œuvres de charité. » Donnons quelques titres des chapitres de cet ouvrage : la véritable charité et ses contrefaçons, la loi de charité, la patience et ses béatitudes ; le pardon des injures ; l'amabilité, l'apostolat de la parole, de l'exemple et des œuvres, l'union, et l'esprit de corps ; la charité dans les familles, à l'égard du prêtre, des pauvres et des morts, etc.

Jésus. — Marie. — Joseph. — 12 à 18. — Nous avions déjà les conférences de M. Vieillard-Lacharme dans l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, sur la divinité de Jésus-Christ et sur l'œuvre messianique ; aujourd'hui le distingué orateur nous offre les sept conférences qu'il a prêchées en la chapelle de l'Institut catholique, aux Carmes, pendant le Carême de 1906, sur *Jésus et ses contemporains*. C'est une heureuse pensée que ce face à face du Sauveur avec ses amis et ses ennemis. L'orateur n'a rien pu créer, car tout a été dit sur la vie de Jésus, mais il y a tant d'aspects divers sous lesquels Jésus peut être considéré avec intérêt et profit ! Il y a tant de formes nouvelles dont on peut revêtir, sans se répéter, des actions ou des considérations bien des fois redites *Non nova, sed nove*. La première conférence sur la marche ou le progrès du surnaturel sert de prolégomène à ce travail. Et aussitôt voici Jésus en face

de Jean-Baptiste, le Messie et son précurseur ; Jean n'est pour Jésus ni un maître, ni un rival : Jésus ! c'est le vrai Messie devant lequel Jean s'efface et auquel il a la mission de conduire les Juifs pour leur permettre de profiter du salut qui leur est offert. Puis, c'est Jésus en face de ses apôtres qu'il appelle à Lui pour en faire des pêcheurs d'hommes et qui, en allant à lui, obéissent à une impulsion toute divine. C'est le tour des saintes femmes qui reproduisent les vertus propres au christianisme, subjuguées par la divine influence de Jésus, qui les a relevées de leur état de déchéance jusqu'à la gloire de la vertu. Dans les rapports de Jésus avec les Juifs, on suit la marche de l'opposition que lui font les scribes et les pharisiens et on se plaît à reconnaître que la vraie cause de cette opposition est dans la prédication de Jésus contre les passions de l'intérêt personnel et de l'orgueil national. Enfin les rapports de Jésus avec ses disciples ont été ceux de sincères témoins qui étaient compétents pour affirmer sa résurrection. Après une étude aussi savante que documentée reste-t-il encore à la science néo-critique quelque prétexte pour nier le surnaturel dans la vie de Jésus et sa divinité ?

— Étudions maintenant le Sauveur en lui-même ; pénétrons dans son intérieur, dans son Cœur divin, abîme de tous les trésors de la grâce et de toutes les vertus : c'est là, dans ces intimes profondeurs, que se trouve la source abondante de notre vie. M. Charles Sauvé, avec ses *Élévations* sur les *Litanies du Cœur de Jésus*, nous offre de nous introduire dans cette intimité ; empressons-nous de suivre un guide si sûr, si éclairé. Nous n'avons pas à insister sur sa méthode que nous avons déjà fait connaître : on sait que « dans l'exposition de chacune des vérités chrétiennes, il ramène tout à l'unité en allant au fond des choses, s'attachant à dégager l'idée fondamentale de chaque dogme et d'en montrer le rayonnement sur toutes les thèses qui s'y rapportent. » Avec Mgr Béguinot, évêque de Nîmes, qui a été des premiers à commenter les litanies du Sacré-Cœur, M. Sauvé a été un de ceux qui ont écrit sur le Cœur de Jésus les plus belles et les plus solides pages dans un style aussi remarquable par sa chaleur que par sa sobriété. Dans ces *Élévations* au Sacré-Cœur, on trouvera « la quintescence, le sommaire et l'abrégé de toute la religion. »

— Le R. P. Boubée nous parle aussi du Sacré-Cœur, mais il se borne à commenter *les Promesses du Sacré-Cœur* faites à la B. Marguerite-Marie. Il a bien réussi, au témoignage de Mgr l'évêque de Tournai qui l'en félicite, à mettre ces promesses à la portée de toutes les âmes. « Ces réflexions édifiantes, appuyées sur une doctrine solide et sûre, exprimées dans un style élégant et simple à la fois, ne manqueront pas de provoquer un nouvel essor de la dévotion envers le Cœur de Jésus ». Les promesses du Sacré-Cœur sont au nombre de douze : elles

font le sujet de méditations pour chaque premier vendredi du mois, accompagnées de pieuses réflexions et de prières. L'opuscule comprend encore un exercice mensuel pour la préparation à la mort et un appendice où sont groupées diverses prières en l'honneur du Sacré-Cœur.

— D'un livre intitulé : *Marie enseignée à la jeunesse*, livre précieux, vrai trésor de la Congrégation des Petits Frères de Marie, il a été extrait de nombreuses pages qui forment un nouveau volume, celui que, nous présentons au lecteur avec ce titre : *Marie dans sa vie et ses vertus, son culte et ses fêtes*. C'est une théologie complète sur l'auguste Mère de Dieu et notre Mère. L'auteur, dans ses premières méditations, nous fait remonter jusqu'à la première pensée de Dieu à l'égard de Marie, et nous la donne à contempler ensuite à travers les âges, dans les promesses où elle est comprise et dans les figures qui la désignent. Nous pénétrons ensuite avec lui dans l'intérieur de Marie où nous voyons briller toutes les vertus; enfin elle nous apparaît dans sa vie extérieure, avec tous les privilèges que lui confère sa divine maternité, étroitement unie aux épreuves comme aux gloires de son Fils. Quels caractères doit avoir notre dévotion à Marie ? Elle doit consister dans de profonds sentiments de respect, de confiance et d'amour, surtout dans l'imitation constante de ses vertus. Une troisième partie est consacrée soit aux prières et aux pratiques de piété envers Marie soit à la célébration des fêtes établies en son honneur. La méthode de l'auteur est très simple et très facile pour tous : un résumé très précis précède chaque méditation qui se développe ensuite en trois points, d'ailleurs assez brefs et qui se termine par un bouquet spirituel. Les méditations sont au nombre de cent dix-huit.

— *Marie, Mère de Dieu et notre Mère,* par le R. P. Lodiel, S. J., a pour but de nous révéler les raisons et les avantages de la dévotion à la Sainte Vierge. Ce livre se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur considère exclusivement la maternité divine de Marie, et il nous la montre comme raison suprême de son excellence et de ses privilèges, dans ses harmonies avec les fins de l'Incarnation et en tant que source des faveurs accordées à Marie. C'est en qualité de Mère des hommes que nous apparaît Marie dans la seconde partie, où nous voyons les convenances de cette maternité en même temps que son exercice, surtout dans la dispensation des grâces. Enfin la troisième partie traite du culte d'hyperdulie dû à Marie et considère la dévotion à la Mère de Dieu, qui est aussi notre mère, dans sa nature, sa raison et ses fruits. La conclusion s'impose : « Si tous les biens nous viennent de Jésus, c'est par Marie qu'ils nous sont dispensés. Donc nous devons honorer, aimer et servir Marie. »

— Avec M. l'abbé Dard nous faisons, pendant le mois de Marie, un beau pèlerinage *Du Carmel à Sion* ; le gracieux et érudit auteur « nous

conduit sur les pas de la Sainte Vierge à travers cet Orient biblique que ses nombreux et longs séjours en Palestine lui ont rendu si familier. » Après tant de *Mois de Marie,* que restait-il encore à dire ou à faire ? Encore ici une manière nouvelle de refaire ce qui a été fait : *Non nova sed nove.* Et nous voici visitant chaque jour le Carmel, la laure de saint Joachim, la maison de sainte Anne, le temple de Jérusalem, ou Nazareth, l'église de l'Annonciation, la demeure d'Élisabeth, ou Bethléem, Gaza, le désert, Capharnaüm, Béthanie, le Calvaire, la vallée de Josaphat, etc. Des notions historiques très intéressantes s'unissent à des considérations spirituelles et mystiques, suivies d'une prière et d'un exemple en harmonie avec le sujet de la méditation. C'est vraiment tout nouveau, bien original, dans le meilleur sens du mot : chaque méditation emprunte un je ne sais quoi de plus attachant, de plus vivant au cadre où la place l'auteur.

— *Saint Joseph*, le chef, cependant, de la Sainte Famille, a bien voulu consentir à céder modestement les premières places à sa chaste épouse, et à son divin Fils d'adoption, mais il n'y perdra rien de son mérite auprès de nos lecteurs. Car c'est un bon, un excellent livre que nous offre M. l'abbé Artaud, prêtre du diocèse d'Orléans. En ces temps si pleins de périls — *tempora periculosa*, — pour la foi et pour la morale, il n'y a peut-être pas de livres plus opportuns que celui-ci. « Plus les temps deviennent difficiles, écrivait le cardinal Perraud au R. P. Largent, à propos de son livre : *Élévations à saint Joseph*, plus nous avons besoin de grands esprits, de grands cœurs, de grandes volontés ! Allons donc... à l'école de saint Joseph qui fut si grand dans son humilité, dans son désintéressement, dans son dévoûment absolu à la personne de Jésus. » Il s'en faut que ces conseils aient perdu de leur actualité. Lisez vite le livre de M. l'abbé Artaud : vous apprendrez à connaître à fond ce juste et cet homme de foi qu'était saint Joseph ; vous admirerez sa résignation dans ses souffrances, son dévoûment dans le foyer de Nazareth où il pourvoyait par son travail aux besoins de la Sainte Famille ; vous vous édifierez en étant témoin de sa sainte mort et vous redoublerez de confiance en son puissant patronage.

Spiritualité. — 19 à 24. — Le R. P. Mézard, des frères prêcheurs, a eu une excellente pensée d'extraire des œuvres de saint Thomas d'Aquin la moelle de la doctrine pour en faire des sujets de méditations. *Medulla sancti Thomae Aquinatis seu Meditationes ex operibus S. Thomae.* L'Ange de l'école a une théologie à lui, mélange de principes profonds et de considérations mystiques ; nul ne pouvait se prêter davantage à cette conception d'offrir à toute intelligence cultivée une matière à méditation spirituelle sur tous les sujets de la foi et de la morale. Même les considérations les plus élevées de ce grand génie peuvent

être mises à la portée de tous les esprits. On en a bien fait l'expérience par ce livre admirable de Bossuet qui se rapproche le plus des œuvres de saint Thomas et qui s'appelle : *Élévations sur les mystères*. C'est grand et simple à la fois, simple parce que c'est vraiment grand. Nous félicitons le R. P. Mézard d'avoir réalisé son projet : il a dû déjà en constater l'à-propos et le succès. Aussi bien faut-il reconnaître encore à son éloge que son essai fait avec tact et sa rédaction bien comprise sont pour beaucoup dans cet heureux résultat.

— Il doit pouvoir nous suffire d'annoncer une nouvelle édition des *Révélations de sainte Gertrude*. Cette œuvre est assez connue pour n'avoir pas besoin de réclame. La nouvelle édition, qui se dit : « revue et corrigée » l'est bien en toute vérité ; elle se distingue surtout par une Préface de près de cinquante pages consacrée soit à faire l'historique de la sainte et du monastère qu'elle habita, soit à exposer sa doctrine et sa mission. Nous appelons spécialement l'attention du lecteur sur ces pages qui nous révèlent certains faits peu ou point connus de la vie de sainte Gertrude et où sont réfutées certaines erreurs considérables devenues populaires. Il était bon, il était urgent de dissiper toutes ces ombres qui planaient plus ou moins épaisses sur cette vie et sur cette doctrine éclairées de la pure lumière du Ciel : le nouvel éditeur aura fait œuvre à la fois de réhabilitation et d'apostolat.

— Nous avons placé ici les *Œuvres posthumes* du R. P. Faber, qui sont plutôt un abrégé de la doctrine, parce que cette exposition est faite le plus souvent en forme de méditation et qu'elle semble ainsi appartenir plus justement à la spiritualité. L'éminent auteur, dont les livres déjà connus ont opéré un si grand bien dans les âmes, prend d'abord son essor vers Dieu dont il considère les divins attributs, il donne une grande importance à son étude spéciale sur le Saint-Esprit : ceci et cela est l'objet de la première partie. La deuxième, traite de la sainte humanité de Jésus, Notre-Seigneur et sa passion. Dans la troisième le P. Faber appelle notre attention sur Notre-Dame et les Saints. La quatrième, sous le titre générique : *La Foi*, embrasse la sainte Église, les sacrements, quelques sujets de controverse. Dans les trois dernières parties, il parle de la crainte de Dieu et de la grâce ; ou rappelle des sujets divers extraits de l'Ancien Testament, ou nous met en face de nos fins dernières, en terminant par le Purgatoire. Nous remercions le pieux et érudit éditeur de ces œuvres, de nous avoir fait connaître ces fragments des grands et nombreux travaux de l'illustre mystique, — *fragmenta ne pereant*, — de les avoir fait suivre d'une table analytique qui complète si utilement cette publication. Le P. Faber est une de ces nobles et saintes figures avec lesquelles on ne saurait trop se plaire à vivre et même à se familiariser.

— Nous devons accueillir avec les mêmes sympathies *les Méditations*

a l'usage des personnes pieuses, que viennent de publier les éditeurs des *Œuvres choisies* de Mgr Billard, mort évêque de Carcassonne. Ces méditations sont disposées d'abord dans l'ordre des divers *Temps* de l'année liturgique, depuis l'Avent jusqu'au dernier dimanche de la Pentecôte ; puis elles se portent sur divers sujets qui ont pour but la sanctification des actions ordinaires : l'emploi du temps, la prière, la pratique des sacrements, les indulgences, les actions de la journée, la retraite spirituelle ; enfin elles nous appliquent à considérer mois par mois la vie des principaux saints pour nous exciter davantage à la pratique de la vertu, en terminant par quelques fêtes mobiles, fêtes surtout de Notre-Dame, des saintes reliques et de la Dédicace des églises. Chaque méditation est courte, précédée d'un bref sommaire comme préparation, divisée en deux points très précis, finissant par une résolution. Nous n'avons pas à insister sur le mérite de cette œuvre ; nous dirons seulement aux âmes pieuses, auxquelles les dédie le vénérable prélat : « Prenez et lisez. »

— L'ouvrage du P. Diego Murillo : *Instrucción para ensenâr la virtud à los principiantes y Escala espiritual para la perfección evangélica* ne s'adresse pas à l'ensemble de la communauté des simples fidèles ; la première partie est tout spécialement destinée aux maîtres de la vie religieuse et contient les enseignements les plus sûrs, empruntés aux auteurs spirituels les plus autorisés, appuyés soit sur les Saintes Écritures soit sur les écrits des docteurs sacrés. Vient ensuite l'exposé de ce qui convient d'être enseigné aux religieux pendant l'année de leur noviciat. Dans le 2e volume, l'auteur traite de la formation de l'homme intérieur, à qui il offre « l'échelle » pour le faire monter au faîte de la perfection. Il y a là tout un traité de haute spiritualité, divisé en trois parties bien harmonisées, qui embrasse tous les enseignements que doit connaître le religieux pour bien ordonner et régler toutes choses dans la pratique de sa vie : soit par rapport à lui-même, soit à l'égard du prochain par la charité, soit envers Dieu par les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité. L'âme monte ainsi par divers échelons jusqu'à l'union la plus étroite et la plus affectueuse avec son Dieu : c'est la sagesse même ou le comble de la sainteté. L'œuvre s'adresse évidemment d'une façon très spéciale aux religieux, qui y trouveront des considérations et des conseils pratiques en accord avec les devoirs de leur sainte vocation ; mais les âmes pieuses, qui vivent dans le monde, ne liront pas sans fruit ces *Instructions* spirituelles qui les guideront dans la voie de la vertu. Nous faisons des vœux pour qu'une plume française, compétente et autorisée, donne bientôt, de cet ouvrage, une traduction qui le mette à la portée d'un grand nombre de nos concitoyens. L'approbation donnée à l'œuvre par le vicaire général de l'ordre séraphique va jusqu'à en recommander l'acquisition à tous les religieux et religieuses de l'ordre.

— Une vie sanctifiée est la meilleure préparation à une sainte mort. Le R. P. Ch. Laurent veut nous aider encore à mieux préparer cette entrée dans le Ciel par son nouveau livre. *L'Aurore de l'éternité.* Déjà dans un autre ouvrage : *Le Soir de la vie*, l'auteur avait raconté les dernières étapes d'une existence qui s'achève ; dans *l'Aurore de l'éternité* il suit l'âme du mourant jusque dans l'au-delà. Dans la première partie : la maison en deuil, il nous parle de la glorieuse dépouille, des derniers devoirs, de la sonnerie des cloches, de la levée du corps, de la croix, des flambeaux, des prières, du cortège. La deuxième partie comprend les rites liturgiques accomplis à l'église : la messe, l'absoute, le départ. La sépulture est le titre de la troisième partie où viennent se grouper les considérations sur le luxe des funérailles, le cimetière, la crémation, les fleurs et les couronnes, la flore des cimetières, les enterrements civils, la lettre de « faire-part », l'épitaphe. La conclusion qui termine le livre est celle-ci : souvenir sacré des morts ; des morts qui après une vie fidèle au devoir ou purifiée par un repentir sincère, finissent dans la paix et le baiser du Seigneur. *Beati qui in Domino moriuntur.*

Piété. — Dévotion. — 25 à 30. — L'Espagne n'a pas été en retard sur la France et les autres nations catholiques pour accueillir avec vif empressement et grande faveur le décret du Saint-Siège promouvant une pratique plus soutenue et plus commune de la sainte communion. Le R. P. Juan de Ferreres, S. J., a publié un opuscule intitulé : *La Comunión frecuente y diara* qui a pour objet de faire comprendre et de propager ce décret. Il reproduit, d'abord, en tête, le texte même du décret du concile de Trente, auquel fait allusion le décret de Pie X. Suit immédiatement le texte latin de ce décret récent et enfin arrive le commentaire avec un exposé de la controverse qui remonte au-delà de plusieurs siècles sur ce sujet. Cet exposé historico-canonique est complet, précis, et fixe bien le lecteur sur l'acte solennel par lequel Pie X a tranché enfin le débat. C'est un livre qui doit éclairer nombre d'esprits cultivés auprès desquels il justifiera la décision définitive du Pape.

— La préparation à la première communion est un des actes les plus importants de la piété chrétienne : bien préparée, la première communion sera toujours bonne et pèsera de toute son influence salutaire sur la vie d'un homme. *Une Retraite de première communion*, par M. l'abbé Artaud, aidera très efficacement à cette préparation ; elle renferme tous les sujets spéciaux qui conviennent à ces exercices et ils sont exposés de manière à intéresser et à instruire nos chers enfants. L'auteur tient à nous prévenir, pour s'excuser à l'occasion de quelques particularités d'exposition et de langage, que cette retraite s'adressait à des enfants qui appartenaient à la « remuante ville de Lorient. » Mais quelle est la ville où les enfants ne soient pas remuants? Aussi bien, n'est-ce

que secondaire et ce qui importe c'est que l'œuvre, dans son ensemble, soit en harmonie avec le but à atteindre ; nous ne craignons pas de dire que cet accord est parfait. Des exemples très courts, très saisissants, viennent à point confirmer les conseils : ils sont extraits de la Bible, ou de l'histoire de l'Église, ou empruntés à l'expérience personnelle de l'auteur.

— Nous retrouvons M. l'abbé de Gibergues avec un nouveau livre sur *la Simplicité d'après l'Évangile*, dédié « aux dames et aux jeunes filles ». Il lui a été inspiré par une épreuve bien douloureuse pour sa famille : la mort d'une nièce « la joie et la fierté de ses parents, le modèle de ses frères et sœurs, leur bonheur à tous. » Il est comme humide de ses larmes, écrit pour ainsi dire sur la froide pierre d'une tombe. Cet avertissement prédispose bien le lecteur à s'intéresser à l'œuvre, c'est-à-dire à ces considérations si élevées sur la définition, l'importance et les degrés de la simplicité ; sur les symboles, les fruits et les signes de cette vertu ; particulièrement sur la pratique de la simplicité envers Dieu, envers soi-même dans la famille, dans le monde, en toutes choses ; sur les moyens de l'acquérir, sur nos grands modèles Jésus, Marie, l'Esprit-Saint, S. François d'Assise. Il semble que rien n'est plus facile que cette vertu, et cependant elle réclame une grande grâce de Dieu et une ferme bonne volonté.

— Hélas ! malgré toutes les exhortations et les plus salutaires avertissements, les âmes que nous avions données à Dieu, impatientes de secouer le joug du devoir, n'attendent pas pour rompre avec l'Église le nombre des années. Et cependant nous ne devons ni ne pouvons les abandonner. *Misère et miséricorde*, s'écrie M. l'abbé Rimbault, et il nous retrace dans son livre *la Parabole de l'Enfant prodigue*. Il nous décrit le foyer désolé, la libre vie du dissipateur, sa détresse, mais surtout les consolations et les joies de son retour. C'est l'histoire de nombre de jeunes gens qui, séduits par les fallacieuses sollicitations du monde secondées par les passions qu'il a pour complices, sortent de la bonne voie et s'adonnent à tous les vices. Ne les abandonnons pas à leur propre *misère* ; demandons à Dieu pour eux *miséricorde* ; ayant suivi le prodigue dans ses égarements, ils l'imiteront dans son repentir. — Un important appendice sur « la Pédagogie et la religion » termine ce livre : c'est l'éloge de saint Jean-Baptiste et de son œuvre l'Institut des chers Frères, ces excellents éducateurs de la jeunesse persécutés et frappés surtout parce qu'ils élèvent trop bien nos enfants.

— Les *Courtes lectures* de M. F. de Céez sont d'autant plus excellentes qu'elles sont réellement courtes ; elles sont, il est vrai *pour mes petits enfants*, et les voilà bien réussies. Quel est le petit enfant, même le tout petit, qui ne pourrait supporter la lecture d'une seule et simple page, de quelques lignes à peine ? Sans compter que cette rapide lecture est

d'un intérêt toujours très vif. L'auteur commence en rappelant à l'enfant ce Dieu qui a tant fait pour lui ; il passe ensuite à la désobéissance à l'égard de ce Dieu et à l'ingratitude de nos premiers parents. Et ainsi il va de souvenir en souvenir, depuis la tentation du démon jusqu'au divin Jésus qui nous en délivra, en passant par Caïn, le déluge, Joseph, le Sinaï, David, Daniel, Tobie, etc. Avec Jésus, c'est Marie, ce sont les bergers et les mages, ce sont ses miracles et ses prédications, la résurrection des morts, la multiplication des pains, le mauvais riche, l'amour de Jésus pour les chers petits, sa passion et sa mort ; enfin les exemples des saints répartis entre tous les jours de l'année. Quel parfum suave exhale ce petit livre si plein de bonnes leçons si aimablement offertes ! Chers enfants, réclamez donc à vos mamans cet excellent livre où il y a d'aussi bonnes et d'aussi courtes lectures.

— Le R. P. Ch. Laurent nous revient avec son *Écho du Purgatoire* dont il est le directeur et qui a été pour beaucoup dans le nouvel essor imprimé à la dévotion pour les âmes souffrantes du purgatoire. Depuis la fondation de cette revue mensuelle — quarante et un ans — il s'est créé d'autres publications similaires, notamment le *Bulletin mensuel de la pieuse archiconfrérie de N.-D. du Suffrage* à Nîmes, qui compte trente-deux ans d'existence ; mais leur aînée, *l'Écho du Purgatoire*, n'a rien perdu ni de son importance, ni de son crédit ; destinée à resserrer les liens de charité entre les membres de l'Église souffrante, militante et triomphante, elle a rempli fidèlement sa mission : le développement merveilleux qu'a pris en notre siècle la piété envers les morts est en grande partie son œuvre. Son directeur, toujours actif, toujours ardent, est là pour veiller à ses destinées et lui assurer un long et fécond avenir. Nous ne pouvons que nous en réjouir, en nous efforçant d'imiter son zèle éclairé et son admirable constance. F. CHAPOT.

POÉSIE — THÉATRE

POÉSIE. — 1. *Œuvres complètes* D'ALFRED DE MUSSET. Nouvelle édition revue, corrigée et complétée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par EDMOND BIRÉ. I. *Premières Poésies (1829-1835)*. II. *Poésies nouvelles (1835-1852)*, 2 vol. in-18 de LXXXIV-423 p. et 370 p., avec héliograv. par Maillart, 7 fr. — 2. *Anthologie des poètes français contemporains (1866-1906)*. Notices par G. WALCH. Préface de Sully-Prudhomme. Paris, Delagrave, s. d., (1907), petit in-16 de XXI-573, 555 et 596 p., 10 fr. 50. — 3. *L'Effort des races*, par JEAN OTT. Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, in-12 de 180 p., 3 fr. — 4. *L'Or des automnes*, par RAYMOND CHRISTOFLOUR. Paris, Maison des poètes, 1907, in-8 de 113 p., 3 fr. — 5. *La Couronne de lierre*, par JACQUES DE DAMPIERRE. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 168 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Clavier des harmonies, transpositions poétiques*, par HENRI ALLORGE. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-18 de 150 p., 2 fr. 50. — 7. *De Rime en rime*, par L.-L. RÉGNIER. Paris, Maison des poètes, 1906, in-16 de 91 p., 3 fr. — 8. *Les Feuilles du tremble*, par GASTON RICHARD. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 111 p., 3 fr. — 9. *La Soif des infinis*, par R. D'HUGHEER. Frelinghien (Nord), chez l'auteur, 1906, in-8 de 51 p., 1 fr. 50 — 10. *Poèmes*, par LÉON VANNOZ. Paris, Sansot, 1906,

in-18 de 161 p., 3 fr. 50. — 11. *Glanes au passé*, par Fridolin Werm. Nice, Visconti, 1907, in-12 de 304 p. — 12. *Les Papillons noirs*, par Pierre Rodot. Paris, Garnier, 1906, in-18 de 155 p., 3 fr. 50. — 13. *Phrases*, par Estienne. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 80 p., 2 fr. — 14. *Ombres voluptueuses*, par Louis Mandin. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 132 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Sentiments*, par Nandor Sonnenfeld. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1907), in-16 de 217 p., 3 fr. 50. — 16. *Spectacles et rêves*, par Gaston d'Urville. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 141 p., 3 fr. — 17. *Les Brumes de la vie*, par Gaston Syffert. Roubaix, éditions du Beffroi, 1907, in-12 de 98 p., 2 fr. 50. — 18. *De Cœur à cœur*, par Édouard Dulac. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de IV-124 p., 3 fr. — 19. *Le Passant qui regarde*, par Édouard Deverin. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 82 p., 2 fr.

Théatre. — *Théâtre* de Jules Lemaitre. II. *Les Rois. L'Age difficile. Le Pardon. La Bonne Hélène.* Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-18 de 333 p., 3 fr. 50.

Poésie. — 1. — Alfred de Musset étant mort depuis cinquante ans, ses œuvres tombent dans le domaine public. Il faut nous féliciter de voir l'édition nouvelle de ses *Premières Poésies* et de ses *Poésies nouvelles* introduite par une Préface remarquable de M. Edmond Biré, l'éminent critique dont tous les lettrés délicats pleurent la perte récente. M. Edmond Biré, l'homme exact et précis par excellence, donne une précieuse biographie du poète, et discute en passant la fameuse question des relations avec George Sand, qui, depuis quelques années, a fait couler tant d'encre. Il conclut à plus de circonstances atténuantes de la part de Musset que de la part de la « bonne dame de Nohant ». Cette Préface de 80 pages est un des meilleurs opuscules qu'on ait écrits sur Musset. — Quant au poète lui-même, nous n'en dirons rien ; il est trop connu. Constatons seulement que c'est un de ceux qui *vivent*, et qui vivront, comme Nisard, le classique Nisard, avait semblé le prédire, en reconnaissant, dans cet enfant gâté de la Muse, les caractères essentiels et les plus heureux de l'esprit français. Nous attendons la suite de cette gracieuse édition, illustrée des héliogravures de Maillart.

2. — L'*Anthologie des poètes français*, publiée par M. G. Walch, comprend trois volumes compacts, à texte serré, qui ont pour but de réunir ce que la poésie a produit de meilleur en France depuis quarante ans. Et, malgré le plaisir que l'on a de revoir des choses charmantes, on se sent pris, à lire jusqu'au bout ces 1 750 pages, d'une vague et croissante mélancolie. C'est un « choix » dans lequel on a trop choisi, et où il faudra choisir encore. Deux cent trente-neuf poètes ! c'est trop pour la postérité, et même pour le présent. En outre, des trois volumes, le premier est plus intéressant que le second, et le second est plus intéressant que le troisième. Or, comme les auteurs sont disposés par ordre d'apparition sur la scène poétique, on est tenté d'en conclure à une fâcheuse décadence. Maintenant, certains lecteurs nous diront : « Affaire de goût ». C'est vrai, et nous connaissons certains intellectuels de nos amis qui priseront avant tout le dernier volume, uniquement parce qu'on y trouve la plus forte proportion de fautes de grammaire, d'obscurités systématiques et de vers... qui ne sont pas

des vers. M. Walch, lui-même, dans son Introduction, ne peut se défendre d'une impression plutôt triste : « Et cependant, dit-il, nous le constatons souvent avec un amer regret, le public, sans être indifférent à ces choses, ne pratique pas assez les poètes ; il ignore tels de leurs plus beaux vers ; tels des meilleurs poètes contemporains ne lui sont connus que de nom seulement... Ce sont, — est-il besoin de le dire ? — ce sont surtout les jeunes, les derniers venus que l'on connaît mal, et cependant l'heure présente est féconde en promesses... » Est-ce la faute du public s'il ne pratique pas assez les poètes, ou la faute des poètes s'ils n'atteignent pas le public ? Problème que nous ne discuterons pas. Toujours est-il que le recueil de M. Walch est précieux au point de vue documentaire. Il fera le bonheur des journalistes et de tous ceux qui tiennent à pouvoir parler des poètes actuels sans les avoir lus. Chaque auteur a sa biographie et sa bibliographie, ce qui représente une bonne somme de travail. On y trouve des détails curieux sur toutes ces petites écoles, à peine connues d'un cercle d'initiés, qui se sont formées, déformées et reformées, depuis le « Parnasse ». Et, malgré les diverses écoles, il y a, dans toutes ces poésies, ou presque toutes, un air de famille qui prouve l'existence de certaines *modes intellectuelles* inhérentes au temps. Les descriptions, par exemple, pour neuf poètes sur dix, ont l'air de sortir du même moule. Il y a un état d'âme collectif qui porte les contemporains à courtiser la nature dans les mêmes termes, et à mêler un peu de pose à leur admiration. Du reste, les trois volumes renferment des bluettes. Seulement, il faut avoir la patience de les chercher. Terminons en rectifiant une assertion du prospectus, qui affirme que l'ouvrage peut être mis « entre toutes les mains ». C'est loin d'être vrai. La Préface écrite pour l'*Anthologie* par M. Sully-Prud'homme nous laisse entrevoir, malgré son ton didactique, un homme légèrement effaré d'être déjà devenu un « vieux », et se résignant à des concessions pour n'être pas mangé par les jeunes. Mais non ! aucun de ces jeunes n'a encore écrit *le Vase brisé*.

3. — *L'Effort des races*, de M. Jean Ott, c'est un « effort » de M. Jean Ott lui-même pour reconstituer par la pensée et l'évocation l'âme des races antiques, et aussi pour caractériser, par le détail pittoresque et précis, l'âme des races actuelles. Ce détail pittoresque est un peu recherché, mais souvent bien trouvé. Voici quelques touches d'un paysage hollandais :

Ils n'ont rien à cacher, ces simples cœurs sans fièvres,
Ces sages satisfaits d'avoir la pipe aux lèvres ;
Le cuivre et l'étain rient aux pans bruns des dressoirs ;
Les lampes de jadis ont des airs d'encensoirs ;
L'ombre emplissant les coins, les chambres s'agrandissent,
Dans leurs cadres penchés de vieux portraits bénissent,
Et, sous la flamme pâle éclose au bec pointu,
L'intérieur bourgeois prend des airs de vertu...

Pays du pilotis, du moulin, de la digue,
Serré pour l'idéal, pour l'utile prodigue,
Sans frontons merveilleux sur les soleils couchants,
Mais pleins de canaux noirs coulant au ras des champs.

Certaines pièces sont tout à fait réussies. La *Chanson du grognard*, notamment, traduit bien les impressions simplistes et frustes d'un soldat de l'Empire. Ailleurs, dans *Incertitude*, par exemple, il y a de la psychologie et de la profondeur. Mais il y a des inégalités, des longueurs et des bizarreries déconcertantes. Voici comment M. Jean Ott exprime la prédestination des grands hommes :

Rien ne meurt qui doit vivre
Et les fleurs d'avenir cassent les dents du givre.

Nous conseillons à M. Jean Ott, dont les « efforts » sont estimables, un effort vers le naturel.

4. — S'il est vrai que M. Raymond Christoflour n'a que dix-huit ans, son recueil, *l'Or des automnes*, est réellement remarquable. Il y règne, à travers quelques raffinements quintessenciés et quelques imitations décadentes, un souffle d'élégie délicate et sincère. Les vers bien venus sont relativement nombreux :

Vos yeux sont un désert d'où l'on ne revient plus.....
Je t'aime, ô ma douleur, d'une amour éternelle.....
Je veux me faire une âme à l'exemple des champs.....
La nuit à son corsage a mis tous ses bijoux.

Certaines strophes valent celles des poètes qu'on qualifie de maîtres, témoin les deux suivantes :

L'ombre, dans un instant, va noyer les rameaux ;
Savourons notre émoi sans en chercher la cause ;
Les rideaux sont tirés et les vitres sont closes,
Et la paix, doucement, baise nos fronts jumeaux.

L'horizon a les tons adoucis des estampes ;
Les vieillards ont repris leur rêve coutumier,
Et les femmes, avec leur geste familier,
Ouvrent pieusement les yeux calmes des lampes.

Bref, il y a de l'étoffe chez M. Raymond Christoflour. Qu'il cherche à être un peu moins transi et un peu plus naturel ; qu'il épure ses admirations littéraires, et il nous donnera des recueils encore plus beaux que celui-ci, qui contient d'heureuses promesses.

5. — On ne sait trop pourquoi le recueil de M. Jacques de Dampierre s'appelle *la Couronne de lierre*, mais l'on constate que la dite couronne est tressée avec virtuosité. L'auteur y jongle avec la rime et aime la difficulté, qu'il recommande dans un sonnet intitulé *Art poétique* :

Somptueux artisan du verbe, esprit altier
Qui hais l'œuvre banale et le succès fragile,
Sculpte le marbre dur, non la cire ou l'argile !
Vers les grands sommets monte un raide et long sentier.

Pourtant M. de Dampierre est plutôt un poète léger, souriant, plus gracieux qu'énergique, effleurant le sentiment sans trop y entrer, et s'arrêtant volontiers dans le badinage :

J'aime et je veux aimer, mais d'un amour léger,
D'un amour fait d'esprit, de grâce et de sourire,
D'un amour inconstant qu'on entende bruire
Parmi les doux propos, les soupirs sans danger,
Comme on sent par les bois les oiseaux voltiger.

M. de Dampierre emprunte à Hérédia son amour du terme technique et voyant. Il emprunte aux dernières modes poétiques l'entrelacement des diverses rimes féminines, procédé fâcheux selon nous, et qui demande un genre particulier de déclamation. Certaines « pochades » sont vraiment jolies. « Joli » du reste, est l'épithète qui convient le mieux à *la Couronne de lierre*, considérée dans ses feuilles les mieux tressées.

6. — M. Henri Allorge, qui aime la difficulté, entreprend, dans *le Clavier des harmonies*, de caractériser en vers les principaux musiciens et les principaux instruments de musique. Tâche surhumaine, car les mots sont impuissants à traduire de telles impressions. Le recueil de M. Allorge n'en est pas moins estimable, comme tentative intéressante et sincère d'un artiste passionné dans le sens d'une synthèse harmonieuse de tous les arts. De la pièce sur Beethoven, extrayons les vers suivants :

O Beethoven, Maître des Maîtres,
Car tu fus le plus douloureux,
Toujours, toujours tu me pénètres
D'un tremblement religieux.....

Devant ton chant, tout doit se taire ;
Tout pâlit, Géant, devant toi ;
O Beethoven, ô solitaire,
D'autres sont grands, toi seul es roi.

M. Allorge est enthousiaste des grands musiciens classiques et de Wagner. Il n'a que mépris ou pitié indulgente pour les Offenbach ou autres compositeurs légers. Ce qu'il aime le mieux, c'est la musique

Où j'entends le chant du génie
Se plaindre inconsolablement.

C'est l'opinion de Musset en ce qui concerne la poésie, et tous deux ont peut-être raison.

7. — M. L.-L. Régnier va *De Rime en rime*, c'est-à-dire des pièces tendres aux pièces gaies. Tout ce qu'il note ne vaut pas la peine d'être noté, mais l'auteur se montre aimable, avec une pointe d'esprit satirique vers la fin du volume, où apparaissent quelques silhouettes mondaines lestement enlevées. Citons *Jeunesse moderne :*

Petits gâteux, petits pannés,
Qui prenez des airs de colosses
Et n'êtes au fond que des gosses
Voûtés, sans voix, ratatinés.

Vous sentez l'orgueil à plein nez,
Au point d'en paraître féroces,
Petits gâteux, petits pannés,
Qui prenez des airs de colosses.

Comme, avec des mots surannés
Vous traitez les femmes de rosses,
L'on dit que vous êtes précoces
Et moi que... vous êtes morts-nés...
Petits gâteux, petits pannés.

Ces trivialités n'empêchent pas M. Régnier de s'exprimer ailleurs en termes délicats et lyriques :

Nous étions seuls, tous deux, près d'une vaste grève ;
Les vagues, sur les rocs, versaient des pleurs très doux ;
Toute pâle, durant cette extase trop brève,
Vous ne pensiez qu'à moi, je ne pensais qu'à vous.

L'instrument de M. Régnier n'est pas d'une grande puissance, mais il possède des cordes assez variées.

8. — *Les Feuilles du tremble*, de M. Gaston Richard, sont des pièces courtes et tristes. L'auteur souffre d'une amère solitude, et il vit surtout de souvenirs :

Le mal qui me pénètre l'âme
Est vague, amer et sans espoir.

Ce vague tient en partie à un certain voile de la pensée, en partie à une certaine maladresse d'expression, qui entraîne des incorrections de langage. L'auteur abuse, notamment, de la suppression de « pas » dans la négation « ne pas » et cela sonne mal. Cela n'empêche nullement certaines strophes de contenir des détails légers et gracieux, dans un cadre vraiment rythmique :

Le sentier se resserre un peu.
Le bois est bas, le ciel tout bleu.
Le soleil ferme les paupières.
On perçoit, par ce clair matin,
Les coups secs d'un casseur de pierres
Dans le lointain.

Cette pièce du *Sentier*, qui continue sur le même ton, est peut-être la plus heureuse du recueil, et prouve que M. Gaston Richard peut, s'il le veut, faire encore mieux pour l'ensemble.

9. — Dans une strophe de la *Soif des infinis*, M. d'Hugheer s'écrie farouchement :

Banalité, déesse implacable et stupide,
Dont les humains sur terre ont fait leur idéal,
Je viens te présenter mon hommage homicide,
Et vais t'assassiner sur ton trône royal.

Hélas ! les gens que tue M. d'Hugheer se portent assez bien, et la banalité survit, même dans son œuvre, dont les aspirations confuses, mêlées de quelques colères triviales contre le prosaïsme de la vie, n'ont

rien de neuf. Pourtant il y a une certaine recherche de la singularité, comme en témoigne cette strophe :

Je te scierai, mon cœur de bois ardent et fou,
Aux désirs insensés, aux branches magnifiques,
Et je ferai de toi des meubles d'acajou
Travaillés pour orner de triomphaux portiques.

Le malheur, c'est que des images de ce genre font sourire le lecteur, alors que l'auteur les prend au sérieux, car il y a, chez M. d'Hugheer, un souffle de sincérité indéniable. Mais l'artiste n'est pas tout à fait à la hauteur de sa tâche.

10. — M. Léon Vannoz, s'appuyant sur un mot de Renan, veut réduire en *Poèmes* le « problème de la cause finale » et nous dit dans sa Préface : « Je ne me flatte point certes d'être compris par tous, et sans discussion ». Ce qu'on comprend toutefois, c'est qu'il n'y a pas de morale pour M. Vannoz, mais seulement une sorte de panthéisme qu'il aime à traduire par des images peu décentes :

Tous les amours sont beaux, tous les baisers sont sages.

Avec de telles maximes on va loin, et l'indécence, en certains passages, prend les allures de la frénésie. Il est vrai que c'est de l'indécence philosophique et symbolique. Du reste, l'auteur déploie un enthousiasme hiératique, et certaines de ses pages ne sont pas dépourvues d'élan, ni d'harmonie. Mais la nébulosité subsiste à travers toutes les tirades délirantes :

J'ai mélangé mon âme au grand frisson du monde,
J'ai su communier avec les flots mouvants.

Quelque part, M. Vannoz parle de Jéhovah « qui a condamné Jésus »!!! Ça, oui, c'est de l'imagination, et ce trait achève de peindre le poète.

11. — M. Fridolin Werm, sous le titre un peu bizarre de *Glanes au passé*, nous donne un copieux volume où divers genres sont représentés. L'auteur, sur les conseils de Taine, a voulu « apprendre le métier » de poète en traduisant en vers des morceaux de poètes étrangers, et ces morceaux font une partie de son recueil. Malgré tout, M. Fridolin Werm est resté un artisan fort imparfait. La langue est souvent incorrecte, quoique l'incorrection, en bien des cas, soit voulue par l'auteur, qui aime l'archaïsme. Les mots servent mal la pensée. Il y a des longueurs, des pages confuses, des inversions injustifiées. Cependant, M. Fridolin Werm a de la fantaisie et de la verve. Il va de l'avant crânement, sans regarder si la syntaxe le suit, et sans se demander si ce qu'il chante vaut la peine d'être chanté. Voici, comme échantillon de ses meilleurs passages, une définition du zéro :

Ornement des emprunts, des budgets en balance,
Cadmus, roi besogneux, le premier le bâcla.
La place qu'il occupe est sa seule importance...
Combien de gens, madame, en Chine comme en France,
Croient être quelque chose — et ne sont que cela !

Mais l'esprit, que M. Fridolin Werm recherche, ne répond pas toujours si bien à son appel.

12. — *Les Papillons noirs*, qui voltigent autour de M. Pierre Rodet, sont d'une espèce particulièrement lugubre. Comme tant d'autres, l'auteur, après avoir aimé follement, s'attriste désespérément. Et le lecteur s'afflige aussi de voir les péripéties morales par lesquelles passe cette âme désemparée. L'amour, chez M. Rodet, est nerveux, rageur, pervers, macabre. Il va jusqu'à la cruauté, jusqu'au sacrilège, jusqu'au sadisme. Et la tristesse, par un juste retour, va jusqu'au lugubre. M. Rodet dit à celle qu'il aime :

Oui ! je t'étranglerais avec un fou plaisir !

Et nous lisons plus loin :

J'aime à torturer ce que j'aime,
J'y trouve un singulier plaisir,
C'est un indomptable désir
Qui me donne une joie extrême.

Dans une pièce d'inspiration peu folâtre, M. Rodet souhaite de devenir vieux et acariâtre pour agacer son entourage et se représente avec joie sa mort future, saluée comme une délivrance par ceux qui le soigneront.

Bien entendu, il y a de l'enfantillage et du système dans ces épanchements pessimistes. Le style a une vigueur factice et apprêtée, qui n'empêche pas d'ailleurs le vers d'être facile et de laisser paraître par endroits un talent réel, mais mal employé.

13. — M. Estienne a un mérite, celui d'être court. Ses *Phrases* sont de dix à quinze vers. Mais rien de commun, hélas ! avec les charmantes bluettes de Coppée qui, en peu d'espace, renferment tant de jolies choses. Les *Phrases* de M. Estienne sont monotones et raides. La pensée y demeure si vague qu'on arrive à la fin du volume en se demandant pourquoi le poète a rimé. Ce sont des impressions fugitives, énigmatiques, que l'on devine çà et là peu chastes. Mais en général on ne comprend pas, quoique le système poétique de l'auteur n'ait rien de révolutionnaire et qu'il parle en alexandrins à peu près semblables à tous les alexandrins.

14. — Il y a, dans les *Ombres voluptueuses* de M. Louis Mandin, peu de volupté, mais beaucoup d'ombres, en ce sens que la pensée demeure généralement obscure, comme il convient chez un poète « dans le mouvement. » Quand l'auteur est clair, il est quelquefois amusant :

O balançoire de la vie !
O balançoire de l'amour !
Quoi ! monter, retomber toujours !
Quoi ! l'essor, le désir, l'envie,
Suivis d'abattements toujours !

M. Mandin a pour l'orgueil un culte spécial. Il dit à l'aristocratie contemporaine :

Ton cœur a pour gardien le seul vrai dieu : l'Orgueil.

Et ailleurs, parlant de lui-même :

J'ai plongé dans mon cœur l'orgueil comme un couteau,
Car j'avais trop besoin d'y mettre quelque chose.

Ces brèves citations font entrevoir ce qu'il y a d'inquiet et de maniéré chez M. Louis Mandin, dont certains vers ont d'ailleurs de l'énergie. A noter cependant qu'il fait rimer *larmes* avec *tendresses almes*, et que, en d'autres pièces, il n'y ait plus de vers du tout.

15. — *Les Sentiments*, chez M. Nandor Sonnenfeld, se réduisent à un libertinage assez banal, avec des réminiscences du dix-huitième siècle. Sensuel et monotone : voilà en deux mots la définition du recueil. Quelques notes à peine donnent à entendre que l'auteur est Hongrois. M. Sonnenfeld a, dans ses paysages nocturnes, de rares vers heureux, comme celui-ci :

La lune dans le parc verse un fleuve de lait.

Quoique sa mélancolie soit en somme assez légère, il a du pessimisme en réserve pour l'occasion :

Car la seule beauté réside dans la mort.

L'auteur, comme les impressionnistes, voit trop de choses bleues : le parc bleu, les ravines bleues, la nuit bleue. Il voit même des cheveux bleus, et, sans sourciller, écrit à une femme :

Peut-être as-tu déjà dénoué tes cheveux
Et laissé sur ton col tomber leurs fleuves bleus ?

Après ce détail, il n'est pas étonnant que le poète ait cessé d'aimer sa correspondante.

16. — Le sentiment du pittoresque, goûté et recherché avec quelque raffinement, est la note saillante des *Spectacles et rêves* de M. Gaston d'Urville. L'auteur, comme Hérédia, aime les décors plaqués de mots un peu techniques. Les « spectacles » qu'il préfère sont les évocations exotiques ou anciennes. Le vers a une certaine force et aussi une certaine raideur :

Je suis l'unique pleur du sol sévère et sec
Qu'une végétation timide aromatise ;
Je n'arrose qu'un brin de myrte ou de cytise,
Et l'oiseau qui me boit me tient toute en son bec.

Le lecteur récolte en passant des vers comme celui-ci :

L'effort d'avoir vécu fait l'ivresse de vivre.

Mais bien des strophes, malgré cela, manquent de netteté, et la pensée, trop souvent, s'évanouit dans les images.

17. — M. Gaston Syffert promène, à travers *les Brumes de la vie*, une tristesse morne et lamentable. Il chante

Les essors des vouloirs étouffés par la nuit,

ou encore

L'impouvoir éternel d'atteindre la beauté.

Il déplore :

Les heures d'ennui vague et de longue esseulance.

La dépression maladive qui accable l'auteur ne l'empêche pas, comme on le voit, de créer des néologismes. Au point de vue moral, son cas est une nouvelle preuve — après mille — de la réaction de tristesse et de désespoir que laisse après lui le libertinage. Voici son idéal :

Oh ! pouvoir s'abîmer dans un bonheur de bête,
Avoir du vide au cœur et ne penser à rien !

Le style est abstrait et maniéré. Voici pourtant une strophe digne d'être citée :

Mais, aux ressouvenirs de ces jours de naguère,
Si la douleur est grande à nos trop faibles cœurs,
Oh ! ne maudissons pas un sort qui fut contraire !
Devant l'irréparable il est mieux de se taire ;
Au mal dont nous souffrons n'ajoutons pas des pleurs !

18. — M. Édouard Dulac est un poète amoureux, et son amour, tel que le traduit son volume, *De Cœur à cœur*, est à la fois transi, mélancolique et marivaudeur. L'objet de cet amour n'apparaît qu'en un lointain voilé de brume et l'on nous annonce qu' « elle » viendra « par un soir d'octobre violet », car ni le printemps, ni l'été ne s'accordent avec le genre de sentiment qu'elle inspire. C'est dire qu'il y a chez M. Édouard Dulac des choses alambiquées, et aussi des choses gentilles.

Tiens, j'ai bu tellement au cristal de tes yeux
Que je vais m'engloutir en leurs ondes voraces.
Je me noie, et c'est bon. Je me noie, et tu passes,
M'emportant tout au fond de l'abîme joyeux.

Est-ce l'abîme ou M. Dulac qui est joyeux ? Tous les deux peut-être.

19. — M. Edmond Deverin est un « esthète », qui pratique l' « écriture artiste ». Il est jeune, truculent, pessimiste, et laisse voir qu'il méprise incalculablement le peuple. Une partie de son recueil, *le Passant qui regarde*, renferme des vers qui ressemblent à de la prose. L'autre se compose de petites descriptions en prose qui voudraient ressembler à des vers, ou tout au moins s'élever à la dignité poétique. Notons, comme détails typiques et suggestifs, que M. Deverin, évoquant les impressions de son service militaire, appelle son lieutenant un « pion rouge », et déclare qu'il aurait plaisir à « l'étriper ». Son rêve, ce serait d'être Héliogabale.

Être un imperator ainsi qu'Héliogabale,
Et danser au soleil avec des gestes lents...

Cela donne le ton, et l'on voit d'ici le genre. Dans sa Préface, l'auteur

nous confie qu'il est très jeune : tout espoir de guérison n'est donc pas perdu.

THÉATRE. — Le second volume du *Théâtre* de M. Jules Lemaître, qui vient de paraître, comprend quatre pièces, dont trois en prose : *Les Rois*, *l'Age difficile*, *le Pardon*, et une en vers : *La Bonne Hélène*. On y retrouve ces qualités de dilettante et de psychologue spirituel qui caractérisent M. Jules Lemaître, et aussi la morale tolérante d'un homme qui se prête aimablement à beaucoup d'opinions sans s'inféoder à aucune. Au fond, M. Lemaître prêche d'assez bonnes idées, mais il a soin de ne pas s'élever au-dessus du niveau moral moyen des gens qui composent le public ordinaire des théâtres, et c'est pourquoi l'on peut trouver à redire à bien des situations, ainsi qu'à certains dialogues. Il est un peu écœurant, par exemple, de constater qu'il n'y a pas moyen de faire une pièce sans y mettre des adultères. On dirait que c'est là une clause contenue dans le cahier des charges des directeurs de théâtre. La meilleure des quatre pièces est la première : *Les Rois*, à cause des idées qu'elle soulève, et des vérités sociales qui s'en dégagent. On y voit que le métier de roi est terrible à notre époque, lorsqu'on le prend au sérieux, et l'auteur a su traiter son sujet sans froisser aucun parti. En revanche, la dernière pièce, *la Bonne Hélène*, n'est qu'une bouffonnerie qu'il y aurait lieu de critiquer comme fort scabreuse, si ce n'était précisément une bouffonnerie, fort bien rimée d'ailleurs, et qui fait un pendant humoristique à *la Belle Hélène* d'Offenbach. — Dans *l'Age difficile* et *le Pardon*, nous critiquerions volontiers une certaine sentimentalité conventionnelle et raisonneuse qui est un peu la contrefaçon de la charité et de la véritable indulgence chrétienne. Les entrées de personnages ne sont pas toujours motivées, sinon par l'exigence de la « scène à faire ». Avec tout cela, le volume, on s'en doute, est agréable à lire, puisque c'est la fine plume de M. Lemaître qui l'a écrit, et que les mots heureux, échelonnés de page en page, guident sans fatigue le lecteur jusqu'à la fin.

GABRIEL D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Le Campagne di guerra in Piemonte (1703-1708) e l'Assedio di Torino (1706). Studi. Documenti. Illustrazioni.* Publication de la Commission royale des études nationales pour les anciennes provinces (d'Italie) et la Lombardie. T. I et VII. Torino, Bocca, 1907, 2 vol. in-4 de LXXXVIII-366 p. et XXXII-466 p., avec planches, cartes et fig. — 2. *Jeanne d'Arc guerrière. Étude militaire*, par le général FRÉDÉRIC CANONGE. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1907, in-16 de XII-132 p., avec 5 cartes et plans, 2 fr. — 3. *Un Héros breton oublié. Le Chevalier de Lanidy, 1733-1782*, par le comte ANATOLE DE BRÉMOND D'ARS. Quimper, Leprince, 1907, in-8 de 10 p., 1 fr. — 4. *La Campagne de 1800 en Allemagne*, par le commandant ERNEST PICARD. T. Ier. *Le Passage du Rhin*. Paris, Chapelot, 1907, in-8 de XV-510 p., 12 fr. — 5. *La Campagne de 1794 à l'armée du Nord*, par le colonel COUTANCEAU et le commandant DE

LA JONQUIÈRE. T. I 2e partie. Paris, Chapelot, 1907, in-8 de XII-820 p. (en 2 tomes). 18 fr. — 6. *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, par le commandant DE LA JONQUIÈRE, T. V. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 692 p., 12 fr. — 7. *Études sur l'armée révolutionnaire*, par PIERRE CANTAL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 230 p., 4 fr. — 8. *La Guerre napoléonienne, les Systèmes d'opérations. Théorie et technique*, par le lieutenant-colonel CAMON. Paris, Chapelot, 1907, in-8 de X-372 p., 5 fr. — 9. *Souvenirs de ma vie militaire (1799-1822)*, par le commandant VIVIEN. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 10. *Mémoires militaires de* JOSEPH GRABOWSKI, *officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier (1812-1813-1814)*, publié par WACLAW GASIOROWSKI ; trad. du polonais, par JAN V. CHELMINSKI et le commandant A. MALIBRAN. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de IX-311 p., 3 fr. 50. — 11. *Études sur l'année 1813. La Défection de la Prusse (décembre 1812-mars 1813)*, par le vicomte JEAN D'ÜSSEL. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8 de III-140 p., 7 fr. 50. — 12. *Étude sur les guerres d'Espagne*, par le commandant BAGÈS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 204 p. et 1 vol. de croquis, 4 fr. — 13. *La Conquête de Valence par l'armée française d'Aragon (1811-1812)*, par le comte CHARLES DE VALICOURT. Paris, Chapelot, 1906, in-8 de 62 p., 2 fr. — 14. *Les Royalistes contre l'armée (1815-1820), d'après les archives du ministère de la guerre*, par ED. BONNAL. Paris, Chapelot, 1906, 2 vol. in-8 de X-406 et XII-397 p., 12 fr. — 15. *Notes d'ambulance, août 1870-février 1871*, par le Dr A. MÔNY. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de II-490 p., 3 fr. 50. — 16. *Souvenirs d'un engagé volontaire. Belfort (1870-71)*, par MARCEL POILAY. Paris, Perrin, 1907, in-16 de XII-262 p., 3 fr. 50. — 17. *1870. La Perte de l'Alsace*, par le commandant ERNEST PICARD. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de IV-376 p., 3 fr. 50. — 18. *La Guerre russo-japonaise. Enseignements tactiques et stratégiques*, par le major LOEFFLER, de l'État-major saxon ; trad. de l'allemand, par le lieutenant C. OLIVARI. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1907, in-8 de IX-333 p., avec 12 planches et 3 tableaux annexes, 8 fr. — 19. *Comptes rendus publiés par le « Rouskii Invalid » de Conférences sur la guerre russo-japonaise faites à l'Académie d'état-major Nicolas. 2e fasc. (De Vafangoou à Liao-Iang)*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 101 p., 2 fr. 50. — 20. *Ce qu'il faut retenir de la guerre russo-japonaise*, par le lieutenant-colonel PICARD. Paris, Chapelot, 1907, in-8 de 140 p. 2 fr. 50. — 21. *La Doctrine allemande et les Leçons de Moukden*, par le lieutenant GRASSET. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 138 p., 2 fr. 50. — 22. *L'Expérience de la guerre russo-japonaise*, par le lieutenant-colonel NEZNAMOV ; trad. du russe par A. HIVITCH. Paris, Chapelot, 1907, in-8 de 160 p., 3 fr. — 23. *Le Rôle sociologique de la guerre et le Sentiment national*, par le capitaine A. CONSTANTIN, suivi de *la Guerre, moyen de sélection collective*, par le Dr. S. R. STEINMETZ (de la Haye), trad. de l'allemand par A. CONSTANTIN. Paris, Alcan, 1907, in-8 cart. de 291 p., 6 fr. — 24. *Étude philosophique sur l'art de la guerre. Essai d'une synthèse*, par le capitaine GAMELIN. Paris, Chapelot, 1906, in-8 de IV-103 p., 2 fr. 50. — 25. *La Nation, l'armée et la guerre*, par le commandant MUNIER. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1907, in-18 de XIV-144 p., 3 fr. 50. — 26. *Loisirs d'artilleur*, par J.-E. ESTIENNE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, s. d., in-8 de 304 p., 5 fr. — 27. *Considérations générales sur l'organisation de l'armée. L'Évolution nécessaire*, par A. MESSIMY. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 408 p., 3 fr. — 28. *Le Contact, étude de guerre moderne*, par le général IZZET-FUAD. Paris, Chapelot, 1907, in-8 de XI-93 p., avec 1 planche et des fig., 3 fr. — 29. *Questions militaires d'actualité. La Prochaine Guerre; le Haut Commandement ; les Avant-Gardes d'armée ; le Testament militaire de Kouropatkine*, par le général H. BONNAL, Paris, Chapelot, 1906, in-12 de 127 p., 2 fr. — 30. *Le Coup de massue*, par le docteur J. AUBOEUF. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 194 p., 3 fr. — 31. *L'Officier éducateur*, par GEORGES DURUY. 4e édit. Paris, Chapelot, 1904, in-12 de VIII-251 p., 3 fr. 50. — 32. *L'Officier et ses ennemis*, par le capitaine GEORGES COUDERC DE FONLONGUE. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 121 p., 2 fr. — 33. *Le Sous-Officier dans l'armée moderne*, par le capitaine VICTOR DURUY. Paris, Chapelot, 1906, in-12 de 112 p., 2 fr. — 34. *Commandement et obéissance*, par le général DONOP. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 103 p., 1 fr. — 35. *Discipline militaire et obéissance passive*, par JULES CAUVIÈRE. Paris, Lethielleux, s. d., petit-in-12 de 128 p., 0 fr. 60.

— 36. *Lettres d'un réserviste*, par Henri de Larzelles. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 186 p., 2 fr. 50. — 37. *L'Européen sous les tropiques*, par Adolphe Bonain. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 298 p., 6 fr. — 38. *Étude sur les différents systèmes de colonisation militaire expérimentés en France et à l'étranger*, par le capitaine de Condamy. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 152 p., 3 fr. — 39. *Le Sud-Ouest africain allemand. La Révolte des Herreros*, par le capitaine Henri Patte. Paris, Charles-Lavauzelle. s. d., in-8 de 160 p., 2. fr 50. — 40. *La Neutralité de la Belgique en 1906*, par le lieutenant P. de Laxet. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 40 p., 1 fr. — 41. *Organisation et tactique des trois armes. L'Artillerie française au* xviii*e siècle*, par le commandant Ernest Picard et le lieutenant Jouan. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-8 de 152 p., 5 fr. — 42. *Étude sur la cavalerie suisse*, par le commandant Alfred Dollfus. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-8 de 30 p., 1 fr. — 43. *Tendances tactiques de notre cavalerie*, par le commandant Jibé. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 78 p., 1 fr. 25. — 44. *Vade-mecum de l'officier aux grèves*, par le capitaine Boschet. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-32 de 244 p., 1 fr. 50. — 45. *Les Corps d'automobilistes*, par le capitaine L.-J. Dubost. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 68 p., 1 fr. 25. — 46. *La Mutualité au régiment. Essai de propagande mutualiste*, par le capitaine Favier. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 118 p., 3 fr. — 47. *Dictionnaire du recrutement*, par J. Saumur. 4e édit. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 1 082 p., 10 fr. — 48. *Las Capitanias generales vacantes. El general Polavieja como militar y como hombre de gobierno*, por D. Damian Isern y Marco. Madrid, Velasco, 1907, in-8 de 208 p., 5 fr. — 49. *Documentos para la história de México. Don Santos Degollado*, publicados por D. Genaro Garcia. Mexico, Viuda de Ch. Bouret, 1907, in-12 de 268 p., 1 fr. 50.

1. — La Commission royale d'histoire nationale italienne avait chargé un de ses membres, l'éminent Ermanno Ferrero, de publier les *Campagnes en Piémont pendant la guerre de la Succession d'Espagne*. L'érudit écrivain s'était mis depuis longtemps à la besogne; néanmoins quand la mort vint l'enlever à ses amis, le 14 octobre de l'année dernière, il n'avait achevé encore que son premier volume, et c'est ce volume qu'un autre membre de la Commission, M. Carlo Pio de Magistris, publie aujourd'hui en attendant qu'il achève lui-même l'œuvre de son regretté confrère. Avec ce premier volume, la Commission nous donne le septième, consacré spécialement au siège de Turin (1706) et particulièrement, dans ce siège, à la « Vie turinoise » pendant le blocus. Il est inutile d'insister sur l'intérêt et la valeur historique que présente la publication que nous signalons, étant donné qu'elle a été entreprise et effectuée dans des conditions d'authenticité, de sûreté d'informations et de recherches qui donnent toute garantie à la critique. La seule énumération des sources manuscrites qui ont été consultées pour cet ouvrage dépasserait de beaucoup la longueur totale de notre article; qu'il nous suffise de dire que toutes les archives des grandes capitales de l'Europe, spécialement celles de Turin, de Paris, de Vienne et de Berlin ont été fouillées, sans compter les bibliothèques particulières, comme celles du roi d'Italie et du duc de Gênes, riches en documents de toute sorte sur l'histoire de la Maison de Savoie. — Le tome premier débute par une magistrale étude sur l'armée piémontaise au commencement du xviii*e* siècle (six chapitres); puis, vient l'histoire de la campagne de 1703 proprement dite avec huit chapitres dont les titres

nous donneront l'analyse sommaire : I. Au camp de San Benedetto; II. Préparatifs de défense ; III. Sur la frontière du Piémont ; IV. Premières Opérations en Piémont ; V. En attendant les Impériaux ; VI. Les Impériaux en Piémont ; VII. L'Invasion française en Piémont ; VIII. Dans le comté de Nice. — Le septième volume est consacré, comme nous l'avons dit, au siège de Turin. L'érudit laborieux qu'est M. Ferdinando Rondolino a traité la « Vie à Turin pendant le siège » avec une variété d'informations infiniment précieuse. Après nous avoir décrit la ville telle qu'elle était en 1706, après nous avoir énuméré ses portes, ses places, ses rues, ses édifices privés ou publics, ses établissements commerciaux divers, etc., etc., il nous parle des habitants, princes, bourgeois ou gens du peuple, des mœurs, de la vie générale ou particulière, tout cela au moyen de documents de l'époque, la plupart inconnus et tous fort curieux. *Les Campagnes en Piémont* de 1703 à 1708 sont un ouvrage capital pour l'histoire nationale d'Italie : la part que prit notre pays à ces quatre années de guerre ne le rend pas moins intéressant pour nous que pour nos voisins d'au-delà des Alpes : nous le signalons tout particulièrement à l'attention de nos érudits.

2. — Nous venons de parler du siège de Turin au XVIIIe siècle : avec la *Jeanne d'Arc guerrière*, du général Canonge, nous remontons au quinzième, mais, en dépit de l'éloignement, le sujet demeure toujours d'actualité et le nom de la vierge de Domrémy est de ceux sur la jeunesse desquels ne prévaut point l'entassement des années. Il y aura cinq cents ans bientôt que la grande figure de Jeanne d'Arc sert de thème aux développements des écrivains, des historiens de tous partis, de tous pays, et il s'en faut que la matière soit épuisée. Dans ces derniers temps, un profil de cette physionomie intéressante a été particulièrement esquissé, celle de Jeanne tacticienne, et c'est ce sillon, relativement nouveau, que le général Canonge a entrepris à son tour d'élargir avec la haute compétence qui s'attache à sa double qualité d'historien et d'officier général. Jeanne d'Arc a-t-elle été simplement un entraîneur d'hommes, courant sus aux Anglais à la tête de bandes plus ou moins organisées, fanatisées par sa voix et son exemple ? A-t-elle, au contraire, montré de véritables qualités militaires, a-t-elle été à la fois tacticienne et stratège, a-t-elle combiné ses opérations, les a-t-elles méditées, préparées, exécutées suivant un plan réfléchi, d'une valeur scientifique réelle ? Telle est la question que s'est posée le général Canonge et à laquelle il répond dans la brochure que nous étudions ici. Divers écrivains spéciaux, notamment le capitaine Marin, avaient mis déjà, comme nous l'avons dit, le problème à l'étude et l'avaient à peu près résolu en montrant chez Jeanne d'Arc des dons militaires de tout premier ordre. M. le général Canonge, sans donner à son sujet l'ampleur de *Jeanne d'Arc tacticienne et stratégiste*, de M. Marin, synthétise les argu-

ments anciens, en fournit de nouveaux pour démontrer que Jeanne d'Arc fit preuve, au cours de sa courte carrière, des qualités militaires qui, à toutes les époques, ont fait les grands capitaines : profondeur des combinaisons, prudence et tout à la fois audace dans l'exécution, connaissance de tous les détails de la tactique et de l'ordonnance de son époque, qualités incontestables, dont la possession et la pratique ne lui étaient venues, évidemment, ni de l'exercice antérieur de la guerre, ni de la lecture des campagnes passées, ni de la fréquentation des habiles capitaines de son temps. Il faut donc chercher ailleurs l'explication de ce phénomène et seule l'idée de l'inspiration divine nous met en mesure de comprendre l'énigme. Telle est la conclusion du général Canonge. Son étude, nullement sentimentale, presque entièrement scientifique, prendra une place tout à fait en vue dans la bibliographie de la Pucelle ; elle est digne à la fois de la mémoire de notre héroïne et de son nouvel historien.

3. — Le comte Anatole de Brémond d'Ars continue, avec une infatigable activité, le travail de restitution historique qu'il poursuit avec succès depuis nombre d'années, et sa nouvelle brochure consacrée à *Un Héros breton oublié. Le Chevalier de Lanidy, 1753-1782*, sera lue avec un vif intérêt. Lanidy était né en 1753, à Plouigneau (aujourd'hui Finistère) ; il entrait, jeune, dans les gardes-marine, à Brest, et il était lieutenant de vaisseau à bord de la frégate l'*Hébé* en 1782, quand, au cours d'un combat avec le vaisseau anglais le *Raimbow*, il fut frappé d'un boulet qui lui brisa les deux jambes. Quelques instants après, il expirait. Les quelques pages consacrées par notre éminent confrère à cette sympathique figure donnent à connaître Lanidy à la fois comme un homme de devoir, de courage et de foi. C'est un aïeul dont les Audren de Kerdrel et les Champagny ont le droit d'être fiers.

4. — La campagne de 1800 en Italie, celle dirigée par Bonaparte, celle de Marengo, a fait tort à la campagne conçue et exécutée à la même date par Moreau en Allemagne. A vrai dire, les choses ne pouvaient manquer de se passer ainsi, avec un homme comme Napoléon, qui avait, comme on sait, un souci tout particulier de travailler l'opinion à son profit et d'écarter les réputations qui eussent pu porter ombrage à la sienne. Déjà, sous la Restauration, cependant, un écrivain de tout premier ordre, qui avait été en même temps un soldat de haut mérite, le colonel Carrion-Nisas, avait essayé de rendre au vainqueur de Hohenlinden la part de gloire qui lui était due ; mais on avait prétendu que Carrion-Nisas, victime, comme Moreau, de l'ostracisme de Napoléon, n'avait pas toujours témoigné, dans son livre, d'une impartialité suffisante, et que son soin à mettre en relief le génie de Moreau émanait d'un sentiment de dépit ou de haine contre son persécuteur, bien plutôt que du souci de la vérité historique. Cependant, le temps, ce grand

maître, commence à mettre, ici, la vérité au point. Des écrivains indépendants, comme le duc de Valmy, d'autres ayant une attache officielle, comme le capitaine de Cugnac, ont démontré, à l'aide de documents authentiques et irréfutables, qu'il faut singulièrement rabattre des mérites qu'on avait jusqu'ici attribués à Marengo. Et au fur et à mesure que décroît l'auréole du vainqueur de la campagne d'Italie, celle du héros de Hohenlinden semble s'affirmer davantage. Le volume du commandant Ernest Picard n'est qu'une introduction à *la Campagne de 1800 en Allemagne* puisqu'il ne la conduit que jusqu'au *Passage du Rhin*, mais nous ne doutons pas que l'écrivain ne contribue à la pleine mise en lumière des talents militaires d'un homme dont la fin déplorable ne doit pas nous empêcher de reconnaître les qualités hors ligne, chez lequel on distingue un génie militaire égal à celui de Bonaparte, encore que ses procédés d'action aient été entièrement différents. Sans aucun doute, le nouveau travail d'un des officiers les plus studieux de la Section historique, ne fera pas oublier l'étude magistrale de Carrion-Nisas; cependant ce travail semble, dès maintenant, devoir prendre une place honorable à côté d'elle, et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

5. — Le premier volume de *la Campagne de 1794 à l'armée du Nord*, que nous avons analysé en son temps, nous donnait — on s'en souvient — l'organisation des armées d'opérations. Le second volume de cette importante publication nous fait assister à l'éclosion du plan d'opérations, au début même de ces opérations qu'il conduit, par l'affaire du Cateau, jusqu'à la capitulation de Landrecies. Nous avons dit déjà que l'auteur de ce travail, le colonel Coutanceau, et son savant collaborateur, le commandant de la Jonquière, récemment ravi aux lettres par une mort aussi prématurée qu'inopinée, avaient modifié heureusement les procédés littéraires chers à la Section historique, qu'ils ne se contentaient pas de nous donner une série de documents plus ou moins bien juxtaposés, qu'ils faisaient œuvre d'historiens en prenant la peine de nous exposer eux-mêmes le récit des événements. Grâce à cette méthode, *la Campagne de 1794 à l'armée du Nord* se présente avec une valeur historique et littéraire supérieure à la plupart des travaux antérieurs de la Section, et bien qu'on puisse regretter que le colonel manifeste, çà et là, des opinions politiques qui n'ont rien à faire avec le récit, nous n'en signalons pas moins la présente étude comme une œuvre d'un réel mérite.

6. — Nous venons de dire combien tristement avait disparu le collaborateur du colonel Coutanceau, le commandant de la Jonquière. Cet officier, avant de mourir, a eu le temps de mettre la main au cinquième volume de son œuvre capitale : *L'Expédition d'Égypte*, volume qui nous mène jusqu'à la rentrée de Bonaparte en France. L'insurrection d'El

Madhi, l'expédition maritime de Bruix, les tentatives de Bonaparte pour organiser sa chancelante conquête, la descente de Mourad-Bey vers la Basse-Égypte, le débarquement des Turcs à Aboukir, la bataille (terrestre) d'Aboukir, le siège du fort d'Aboukir, la poursuite de Mourad-Bey, l'attaque de Kosseir par les Anglais, enfin le retour de Bonaparte en France constituent les chapitres principaux de ce volume qui est peut-être le plus intéressant de l'œuvre entière. Cette œuvre, d'une valeur historique incontestable, rend difficile la tâche des écrivains qui voudront à l'avenir reprendre un tel sujet : elle est de celles après lesquelles il est permis de penser que la matière est épuisée.

7. — Il y a d'excellentes choses dans le livre de M. Cantal : *Étude sur l'armée révolutionnaire* ; il s'y rencontre également bien des paradoxes, tout au moins des allégations risquées, comme celle, par exemple, aux termes de laquelle l'écrivain affirme qu'on distingue à tort les « armées de la Révolution » des « armées de Napoléon » et qu'au point de vue moral, « il n'y eut qu'une seule et même armée révolutionnaire ». Mais à côté de ces affirmations évidemment erronées, nous voyons dans ce travail intéressant quantité de remarques justes qui en rendent la lecture profitable.

8. — Le nouveau volume du colonel Camon : *La Guerre napoléonienne. Les Systèmes d'opérations*, est un travail d'un genre différent du précédent, en ce qu'il est plus didactique qu'historique et que l'histoire n'y est étudiée qu'au point de vue des enseignements à en tirer dans certains cas concrets. M. Camon s'est donné la tâche d'établir la théorie de la guerre napoléonienne, c'est-à-dire de rechercher les idées fondamentales sur lesquelles reposent les opérations et les batailles de Napoléon et aussi les procédés techniques par lesquels il a transporté ces idées du domaine de la spéculation sur le terrain de la pratique. Comme nos lecteurs s'en souviennent, l'honorable écrivain militaire a déjà mené à bien une partie de la lourde tâche qu'il a entreprise et les travaux divers qu'il a publiés sur la matière sont assez connus pour que nous n'y revenions pas. Toutefois, quand M. Camon allègue que l'examen des batailles de Napoléon permet de les ramener à un seul système, que toutes les opérations stratégiques du maître se réduisent à *deux procédés*, nous croyons qu'il va bien loin et que plus d'un de ses lecteurs demeurera incrédule. Quoi qu'il en soit de notre appréciation, l'ouvrage du colonel Camon est à lire par tous ceux qui aiment à se rendre compte des secrets de la guerre napoléonienne : les théories parfois osées de l'auteur ne nuisent point à sa valeur pour quantité de remarques intéressantes et très fondées.

9. — Alors que le colonel Camon s'occupe surtout de tactique et de stratégie napoléoniennes, le commandant Vivien, qui fut acteur dans le drame dont le précédent écrivain cherche à débrouiller la trame scien-

tifique, se borne à nous en présenter les côtés anecdotiques. Et il y a gros à parier que ses *Souvenirs de ma vie militaire* seront goûtés davantage du public, encore qu'ils constituent sans doute une publication plus modeste que les théories du colonel. — Vivien n'a pas écrit une autobiographie proprement dite. Son livre ressemble par certains côtés à celui de son camarade, Elzéar Blaze, dont nous disions naguère les mérites. Ce n'est point un récit complet de sa vie militaire qu'il nous donne, mais des chapitres détachés de sa carrière, des épisodes à peu près sans autre liaison que d'avoir été vécus par le même homme. Ces Souvenirs sont extrêmement intéressants, écrits non seulement avec toute apparence de vérité, mais avec une couleur, en un style qui n'est pas commun parmi les mémorialistes du premier Empire. Personnage sympathique, un peu mauvaise tête, mais foncièrement droit, le commandant Vivien apporte à l'histoire des armées napoléoniennes une série d'éclaircissements qui donnent à son livre une valeur particulière.

10. — Intéressants également les *Mémoires militaires de Joseph Grabowski*, un officier polonais qui fut attaché à l'état-major de Napoléon, de 1812 à 1814, et qui suivit son souverain d'occasion avec un attachement, un dévouement que l'Empereur ne rencontra pas dans beaucoup de Français. Ce dévouement nuit peut-être un peu à la valeur des appréciations de l'auteur en ce sens qu'il lui ferme parfois les yeux sur les fautes du grand homme ; mais il est facile de rectifier ces allégations controuvées, controuvées précisément grâce aux divulgations d'autres contemporains moins fanatiques. On lira dans ces Souvenirs de Grabowski quantité de détails curieux sur la Grande Armée et sur les événements des trois dernières années de l'Empire. — Un des plus typiques est celui qui a trait à la véracité des fameux *Bulletins officiels*. — Napoléon nous apprend lui-même, dans le *Mémorial*, que, de son temps déjà, on disait communément « menteur comme un Bulletin » ; Grabowski confirme la vérité de l'adage (p. 45) sans se douter du coup de patte qu'il donne là à son maître. Ce témoignage n'en est pas moins précieux. Il a même une valeur, une saveur particulières sous la plume d'un fanatique du grand homme.

11. — *La Défection de la Prusse* (*décembre 1812-mars 1813*), du vicomte Jean d'Ussel, n'est pas seulement l'histoire de ce que l'on appelle communément chez nous « la trahison du général York », mais le récit des événements militaires et diplomatiques par lesquels la Prusse abandonna notre alliance pour prendre part à la coalition. Le sujet n'avait pas encore été traité jusqu'ici avec cette ampleur et l'écrivain l'a étudié en utilisant quantité de documents, la plupart connus à la vérité, mais qu'il a su grouper avec clarté et habileté. Nous ne sommes pas de ceux qui font un crime à York de sa conduite, et il nous semble difficile de prétendre, en droit, qu'il n'eut pas raison d'agir

comme il le fit avec des gens qui avaient traité son pays comme l'on sait. Aussi sommes-nous à l'aise pour dire que sa personnalité ne sort pas très grandie du récit de M. Jean d'Ussel. On doit conclure de la relation de l'éminent écrivain que le général prussien fut très loin d'agir avec la décision, avec la volonté que lui prêtèrent, gratuitement, nombre de ses contemporains, et son acte semble avoir été, en somme, autant le produit des circonstances, de la fatalité qui nous poursuivait alors, que d'un parti bien pris de jouer sa vie contre l'indépendance de son pays. Un autre personnage qui ne gagne pas à ce qu'on parle de lui, c'est ce pauvre M. de S. Marsan qui fut, dans toute cette affaire, d'une myopie véritablement phénoménale. Tout cela est raconté avec netteté, lucidité et intérêt. Contribution excellente à l'histoire de la chute du premier Empire.

12. — La défection de la Prusse en 1812 était une suite, inévitable, du désastre de Russie et cette malheureuse campagne demeurait le premier échec retentissant d'un homme qui, en apparence, n'avait connu jusque-là que le succès. Nous disons en apparence, car, en réalité, c'était en Espagne que l'Empereur avait vu pour la première fois pâlir son étoile, et c'est à cette lamentable équipée espagnole qu'il a attribué lui-même, à Sainte-Hélène, la véritable cause de sa chute. Cette réflexion nous vient tout naturellement à la pensée en lisant le deuxième volume du commandant Bagès : *Étude sur les guerres d'Espagne*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler ici, en son temps. Ce deuxième volume nous fait connaître les événements militaires qui se déroulèrent dans la péninsule de 1809 à 1813, c'est-à-dire le deuxième siège de Saragosse, l'invasion de l'Andalousie, la lutte contre Wellington, la retraite finale, l'évacuation. Bien que très sommaire, le récit du commandant Bagès est clair et intéressant ; une série de croquis, réunis en un tome à part, permet de suivre facilement les explications du texte.

13. — C'est également de l'Espagne sous le premier Empire que nous parle le comte Charles de Valicourt. L'écrivain, qui remplit, croyons-nous, les fonctions de consul de France à Valence, a utilisé ses loisirs en étudiant, sur place, les opérations conduites par le maréchal Suchet, de septembre 1811 à janvier 1812, et c'est le récit de ces opérations qu'il nous donne aujourd'hui en les synthétisant sous le titre : *La Conquête de Valence par l'armée française d'Aragon (1811-1812)*. Les manœuvres de Suchet eurent, comme l'on sait, un succès complet et nous pensons avec M. de Valicourt que l'armée d'Espagne, aux mains de ce chef de mérite, n'eût peut-être pas subi les échecs qui devaient la conduire inévitablement à la défaite finale. Sans doute, l'évacuation fût demeurée inévitable en 1813, mais une résistance plus heureuse que celle organisée par Jourdan eût peut-être permis à

l'Empereur, aux sombres jours de 1814, d'obtenir des alliés d'autres conditions que celles qu'il dut subir. Quoi qu'il en soit, à cet égard, l'épisode des sièges de Sagonte et de Valence est une des plus belles pages de cette expédition qui présente, au point de vue militaire, tant de chapitres glorieux. M. de Valicourt nous en fait un récit fort intéressant. De nombreuses photographies donnent à cette publication un intérêt artistique qui mérite d'être signalé.

14. — Nous ne ferons pas le même éloge des deux volumes que M. Ed. Bonnal (rien du général Bonnal, ancien commandant de l'École de guerre) vient de publier sous le titre : *Les Royalistes contre l'armée, 1815-1820*, dans lequel l'auteur ressasse contre la Restauration toutes les injures d'il y a cent ans, sans les étayer d'arguments plus sérieux qu'à cette époque. Par la violence même de son langage, par sa partialité, l'écrivain se place en dehors de la critique. En outre de ce défaut capital, l'ouvrage en a un autre, peut-être plus fâcheux encore : il est d'une composition indigeste, et si, comme l'a dit un homme d'esprit, « tous les genres sont bons sauf le genre ennuyeux », on trouvera le genre de M. Ed. Bonnal, mauvais. Nous n'avons pas autre chose à dire de cette publication.

15. — Avec les *Notes d'ambulance* (*août 1870-février 1871*), du Dr A. Mony, nous quittons le premier Empire et la Restauration pour arriver au second Empire et à la guerre de 1870. Sur l'Année terrible comme sur les événements de la première période napoléonienne, les documents nouveaux continuent à paraître avec une fécondité qui n'arrive pas à se calmer ; toutefois quand les documents ont l'intérêt des *Notes* du Dr Mony, il n'est pas permis de se plaindre de cette pléthore. Ce ne sont point, comme on pense, les opérations militaires que nous décrit le mémorialiste, mais plutôt les petits côtés de la guerre, en particulier le service des ambulances, s'il est permis d'accoler le qualificatif petit à un élément si capital de la guerre. Quoi qu'il en soit, le livre est fort intéressant, bourré de détails neufs et vécus, d'appréciations fondées. Nous ne saurions trop en recommander la lecture : il est certainement parmi les meilleurs dans la bibliographie, bien longue aujourd'hui, des Souvenirs consacrés à la guerre de 1870.

16. — Les *Souvenirs d'un engagé volontaire* qui servit à Belfort en 1870-71, M. Marcel Poilay, n'ont sans doute pas la même valeur historique que les *Notes* de M. Mony, mais ce récit humoristique ne se lit pas avec moins de plaisir. M. Poilay fut un de ces jeunes gens qui tristement, douloureusement surpris par les débuts de la guerre de 1870, n'hésitèrent pas à offrir leurs bras à leur pays en un moment où l'on prévoyait déjà qu'il y aurait, à cette offre, plus de péril que de gloire. Les premiers déboires du jeune engagé, tombé des élégances de la vie

parisienne dans la promiscuité de la caserne, ses débuts au régiment, son arrivée à Mulhouse, puis à Belfort, ses débuts au feu, ses coups de tête, tout cela réuni, et bien d'autres choses encore, constituent un récit qu'on regretterait de n'avoir pas vu publier. — Disons, en terminant, que M. Maurice Barrès a écrit pour ces *Souvenirs* une préface comme il sait les écrire. A la vérité, l'ouvrage n'avait pas besoin d'une telle introduction : il possède, par lui-même, un mérite suffisant pour être accueilli sans la moindre recommandation.

17. — *1870. La Perte de l'Alsace*, de M. le commandant Ernest Picard (dont nous avons signalé plus haut *la Campagne de 1800*), est un résumé des articles sur la guerre de 1870, publiés dans la *Revue d'histoire rédigée à l'état-major de l'armée*, de juillet 1900 à avril 1907. Il n'y a dans ce livre aucun fait qui ne soit connu, mais tel qu'il est, ce sommaire est un bon aide-mémoire à recommander aux gens qui n'ont point le temps de lire les ouvrages des colonels Rousset ou Palat.

18. — De la campagne de 1870 nous passons maintenant à la dernière *Guerre russo-japonaise* et nous faisons ce saut de trente-cinq ans, à la suite du major Loeffler, de l'État-major royal saxon, qui a étudié les récents événements militaires de Mandchourie avec l'intention d'en extraire les enseignements tactiques et stratégiques qu'ils comportent, avec l'idée surtout de rechercher jusqu'à quel point les batailles livrées naguère, au sud et au nord du Yalou, ont pu modifier les idées généralement admises aujourd'hui en tactique. La conclusion de l'officier allemand est que la guerre de Mandchourie n'a rien changé aux procédés actuellement en cours, aux théories aujourd'hui en faveur, soit pour la direction des armées soit pour le combat lui-même. — Nous n'y contredirons pas, nous réservant de voir tout à l'heure si cette opinion est partagée par la majorité des officiers qui ont écrit récemment sur le même sujet. Notons dans le travail du major Loeffler l'affirmation par laquelle cet officier approuve l'attaque de Port-Arthur par les Japonais, avant toute déclaration de guerre. Cet événement provoqua naguère, comme on sait, une réprobation qu'on croyait générale en Europe : il paraît que les Allemands, tout au moins que certains Allemands trouvent loyaux de tels procédés. Nous ne leur en faisons pas notre compliment. Le dernier chapitre de l'ouvrage du major Loeffler, celui qu'il a intitulé « Considérations générales », émet d'autres principes dont beaucoup sont très contestables. Il y a cependant intérêt à les lire, pour nous fixer sur les idées, sur les tendances tactiques actuellement en cours en Allemagne.

19. — C'est encore de la guerre russo-japonaise que nous parlent les *Conférences* faites à l'Académie d'état-major Nicolas, conférences qui ont été publiées par le *Rouskii-Invalid* et dont la maison Charles-Lavauzelle publie une bonne traduction. Nous avons déjà analysé le premier

fascicule de ces conférences, qui nous parlait du début et des premières opérations de la guerre. Le deuxième fascicule nous donne le récit des opérations qui mirent aux prises les deux adversaires dans les montagnes de la Mandchourie méridionale pendant l'été de 1904, c'est-à-dire des diverses rencontres qui eurent lieu entre le combat de Vafangoou et la bataille de Liao-Iang. Cette critique de la guerre par un Russe, par un officier de haute valeur (le colonel Matkowski), qui a été acteur dans le drame qu'il raconte, présente de l'intérêt, d'autant que le conférencier ne craint pas de signaler les fautes commises par ses compatriotes et qu'il insiste sur les enseignements à tirer de ces fautes mêmes. Parmi beaucoup de remarques de l'éminent conférencier, citons celle-ci : que de l'avis de tous les officiers de troupe ayant pris part à la guerre russo-japonaise, les chefs supérieurs doivent abandonner le choix du genre de feu sinon aux exécutants immédiats c'est-à-dire aux soldats, tout au moins aux officiers qui sont sur la chaîne ; « pour obtenir le succès, il faut se borner à indiquer le but poursuivi et la situation générale. »

20. — La brochure du lieutenant-colonel L. Picard : *Ce qu'il faut retenir de la guerre russo-japonaise*, a été écrite alors que la paix n'était pas signée encore entre les adversaires ; toutefois, elle n'en présente pas moins, à l'heure actuelle encore, un certain intérêt. On trouvera, entre autres, dans cette étude, d'excellents renseignements sur l'organisation des deux armées ennemies, notamment sur les généraux.

21. — *La Doctrine allemande et les Leçons de Moukden*, de M. le lieutenant Grasset, est une étude comparative dans laquelle l'écrivain conclut que si les Allemands ont vu dans les enseignements de la guerre russo-japonaise la confirmation des principes de leur règlement établissant *l'inviolabilité du front, l'inutilité d'une forte réserve derrière le centre, l'invincibilité du mouvement débordant*, il est permis de n'être point de leur avis. Le jeune écrivain est donc, comme on le voit, en opposition avec le major Lœffler, dont nous parlions tout à l'heure, et il démontre par des exemples tirés de la bataille de Moukden, que les trois conclusions que nous citions tout à l'heure sont absolument erronées. Travail intéressant, qui dénote chez l'auteur une possession complète de son sujet et des idées très nettes en tactique.

22. — Intéressante également la brochure du colonel d'état-major russe Neznamov intitulée : *L'Expérience de la guerre russo-japonaise*. L'écrivain a partagé son étude en trois parties dans lesquelles il examine successivement : 1° le matériel (armement, habillement et équipement, les chaussures, l'alimentation, le matériel de campagne du génie) ; 2° l'homme, c'est-à-dire l'officier et le soldat ; 3° la tactique. Conçue dans un autre esprit que les conférences du colonel Matkowski, la brochure de M. Neznamov présente cependant avec celle-ci des points communs

nombreux et la conclusion n'en est pas très différente. Le colonel Neznamov estime que la guerre de Mandchourie a confirmé quelques vérités qui ne sont point nouvelles sans doute mais qu'il est bon de voir affirmées une fois de plus d'une éclatante façon : 1° avantages décisifs de l'offensive sur la défensive, aussi bien en stratégie qu'en tactique ; 2° nécessité du développement de l'action personnelle chez les chefs en sous ordre et, comme corollaire de cette nécessité, obligation d'un dressage plus perfectionné chez le soldat, notamment en ce qui concerne l'utilisation du feu ; 3° nécessité d'une réserve d'armée pour la solution finale et pour produire, au moment voulu, au point voulu, la « décision », ce que Napoléon appelait « l'événement » ; 4° le feu n'est qu'un moyen de préparation, seule la baïonnette et le choc direct personnel sont décisifs. — Bien que cette dernière affirmation puisse être contestée, elle n'entame en rien le mérite du livre.

23. — Avec *le Rôle sociologique de la guerre et le Sentiment national*, de M. le capitaine Constantin, nous abordons un autre ordre d'idées. En aucun temps, sans doute, les questions de sociologie n'ont été étudiées avec la faveur dont les entourent, à notre époque, à la fois des « penseurs très positifs et des rêveurs férus de sentimentalité ». En particulier, on comprend sans dire que les questions qui ont trait au sentiment national, à l'existence des États, aux conflits internationaux, à l'influence mauvaise ou bonne des institutions guerrières ont un intérêt plus indéniable que jadis, de nos jours, c'est-à-dire depuis qu'en tous pays ou à peu près l'adoption du service obligatoire fait concourir l'universalité des citoyens à la défense de la patrie. M. le capitaine Constantin recherche, au fond, une solution à cette question : la guerre, encore qu'elle soit un fléau, demeure-t-elle un fléau uniquement destructeur et corrupteur? et, dans cet ordre d'idées, l'écrivain développe la thèse soutenue déjà par nombre d'écrivains, entre autres par le docteur Steinmetz, en une brochure parue à Amsterdam en 1899 : *Der Krieg als sociologisches Problem*. Cette thèse est celle-ci : à savoir que, en attendant, c'est-à-dire tant que les conditions actuelles dans lesquelles vivent et s'agitent les collectivités humaines persisteront, tant que les hommes seront tels qu'aujourd'hui, la paix universelle n'est ni possible ni même désirable. M. Constantin a mis à la démonstration de l'allégation formulée par le docteur Steinmetz une science extrêmement variée, très documentée, très sûre d'elle-même. Toute la première partie de l'ouvrage, consacrée à l'étude de la formation ethnologique des diverses races qui ont peuplé successivement l'Europe, aux influences qui déterminèrent la constitution de l'esprit des peuples, de leurs mœurs, en général de leur éthologie, est traitée avec une possession très remarquable du sujet. L'écrivain étudie ensuite les facteurs spéciaux de l'éducation du peuple français, montre en quoi notre

esprit diffère de l'esprit des autres peuples, tente une définition de la patrie et du sentiment national; il vient enfin à l'examen des questions si controversées aujourd'hui de la guerre et de la paix, des causes et des effets économiques des guerres, de l'arbitrage international, de l'armée et du militarisme. Encore que sur certains points nous ne soyons pas absolument d'accord avec l'écrivain, ces divergences minimes ne sauraient nous empêcher de reconnaître le mérite très frappant de l'œuvre. M. le capitaine Constantin, qui est un *pacifique* mais non un *pacifiste*, a écrit là un livre d'un fond, d'une sûreté d'érudition, d'un intérêt remarquables; nous le signalons comme un des meilleurs écrits sur la matière, comme un de ceux dont la lecture s'impose.

24. — En dépit d'une certaine analogie dans le titre, l'*Étude philosophique sur l'art de la guerre*, du capitaine Gamelin, ne ressemble en rien à la précédente publication. L'auteur nous avertit qu'il va s'occuper de « rechercher la méthode et la doctrine qu'ont pratiquées les grands généraux et, le premier d'entre eux, Napoléon ». Mais le livre ne tient qu'imparfaitement cette promesse un peu ambitieuse, et l'on comprendra d'ailleurs qu'il était malaisé de traiter un tel sujet en quelques pages. On rencontre en outre dans cette brochure quelques appréciations risquées, comme celle-ci par exemple : « En 1870, notre haut commandement et notre état-major n'avaient *aucune notion, même élémentaire* » de ce que l'écrivain appelle l'« évolution des doctrines » en art militaire. On estimera certainement cette allégation exagérée.

25. — Nous préférons au livre précédent *la Nation, l'armée, la guerre*, de M. le commandant Munier, dans lequel l'écrivain, examinant les diverses causes de l'affaiblissement national, les trouve dans le progrès de l'antimilitarisme, du pacifisme, dans l'envahissement de ces doctrines dans une partie notable de l'enseignement primaire, dans l'aveuglement, la veulerie des classes soi-disant dirigeantes. M. Munier étudie ce que doit être l'esprit militaire et combat cette idée que l'armée doit être une simple école de milice ou de réservistes. Il déplore la politique introduite dans l'armée par des ministres comme le général André, il signale les dangers que fait courir à la discipline cette ingérence incessante des influences politiciennes surveillant nos officiers dans leurs moindres démarches et arrêtant les plus justes, les plus indispensables répressions. Cette étude, empreinte d'un patriotisme très sincère, très vibrant, mérite d'être vulgarisée. Peut-être sommes-nous encore à temps pour profiter des conseils que nous donne le commandant Munier. Demain il serait trop tard.

26. — M. J.-E. Estienne a utilisé ses *Loisirs d'artilleur* à étudier une série de problèmes très divers : le nombre et la valeur dans le combat moderne ; les télémètres ; l'art de conjecturer; le théorème de Pascal ; la tactique de l'artillerie, etc., etc. L'écrivain, qui paraît avoir sur la

plupart des matières traitées des idées très personnelles et très neuves, émet certains aphorismes qui feront parfois crier au paradoxe, mais si l'on veut bien suivre jusqu'au bout son raisonnement, on ne tardera pas à être persuadé sinon qu'il a toujours raison, tout au moins que sa thèse est raisonnable et mérite discussion. L'*Essai sur l'art de conjecturer* est particulièrement intéressant ; il forme à lui seul la moitié du livre et mérite d'attirer spécialement l'attention.

27. — M. Messimy, député de la Seine et rapporteur du budget de la guerre, publie sous ce titre : *Considérations générales sur l'organisation de l'armée. L'Évolution nécessaire*, un extrait du rapport qu'il a présenté à la Chambre en 1907. Tout le monde est d'accord pour penser qu'il y a bien des choses à modifier dans notre organisation militaire ; cependant, beaucoup de gens estimeront tout de même que M. Messimy, bien qu'il soit ancien élève de l'École militaire, n'a peut-être pas la compétence nécessaire pour formuler des desiderata aussi audacieux et que les propositions dont on verra l'énumération dans son livre sont d'une utilité, d'une valeur extrêmement discutables. La situation de l'auteur donne cependant à son livre une importance trop certaine : l'ouvrage est donc à lire par beaucoup de gens, notamment par nos amis, ne serait-ce que pour le réfuter et s'opposer à l'adoption de théories non seulement erronées, mais dangereuses et funestes.

28. — *Le Contact, étude de guerre moderne*, de M. le général Izzet-Fuad, s'occupe plus de tactique que d'organisation et, dans les branches multiples de la tactique, l'éminent officier-général — qui est un Turc très français et même très parisien — a choisi le contact, c'est-à-dire les opérations originelles qui tendent à prendre le contact avec l'ennemi par des avant-gardes, par des raids, des pointes de cavalerie, par des reconnaissances d'infanterie, voire encore par des automobiles, blindées ou non, de façon à être toujours renseigné sur sa position, c'est-à-dire à prévoir ses dispositions, ses tendances à telle ou telle manœuvre, au mouvement en avant ou à la retraite, à l'offensive ou à la défensive. Le chapitre premier intitulé *Généralités* est plein d'aperçus piquants sur la récente guerre russo-japonaise : on lira, de même, avec un intérêt particulier, le dernier chapitre : *A bâtons rompus*, série d'aphorismes la plupart très vrais, inspirés par une judicieuse observation.

29. — Sous le titre : *Questions militaires d'actualité*, le général H. Bonnal publie côte à côte quatre petites études n'ayant entre elles qu'un lien fragile, mais qui n'ont pas moins, chacune prise séparément, une portée et une valeur certaines. Ces quatre études sont intitulées : *La Prochaine Guerre, le Haut Commandement, les Avant-Gardes d'armée, le Testament militaire de Kouropatkine*. Il y a sans doute, dans les allégations de M. Bonnal, bien des assertions contre lesquelles on est tenté de s'inscrire en faux ; cependant on sent, en lisant son volume, qu'on

est en présence non seulement d'un écrivain mais d'un penseur et d'un homme ayant réellement des idées neuves, justes et personnelles. C'est ce qui fait que la lecture des livres du général Bonnal est toujours intéressante et instructive.

30. — *Le Coup de massue. Étude militaire*, de M. le docteur J. Aubœuf, est un travail destiné à nous démontrer qu'au point de vue militaire, les défaillances enregistrées çà et là dans notre armée, les attaques des antimilitaristes, la gangrène pacifiste n'ont pas entamé encore la moelle même de notre valeur militaire, qu'en réalité nous sommes prêts à faire la guerre avec succès à l'Allemagne et qu'en l'attaquant aujourd'hui par une vigoureuse offensive nous aurions toute chance de vaincre. Nombre des assertions de M. J. Aubœuf sont fort contestables : l'ouvrage, cependant, empreint d'un souffle patriotique très chaud, très ardent, est de ceux dont il faut conseiller la lecture, car il console à la fois et il réconforte. Depuis 1870 nous avons une tendance à nous défier de nous-mêmes, à nous croire inférieurs à notre éternel adversaire. Il n'est pas mauvais que de temps en temps une voix vienne protester contre cette modestie et ce découragement exagérés. M. Aubœuf le fait dans *le Coup de massue*, avec une vigueur et un talent qu'il faut reconnaître.

31. — Quiconque s'occupe en France — ou ailleurs — de questions militaires est aujourd'hui enclin à penser que le rôle de l'officier s'est modifié non seulement avec les conditions actuelles du recrutement, mais et surtout avec l'évolution sociale très sensible par laquelle nous voyons passer aujourd'hui la classe populaire, l'agriculteur, l'ouvrier des villes, en un mot les humbles, les petits, ceux qui peuplent surtout nos régiments. L'on a une tendance à estimer, qu'en même temps qu'un instructeur, l'officier doit être un éducateur, et l'idée n'est pas absolument nouvelle, elle est même déjà assez ancienne, puisqu'il y a plus d'un quart de siècle qu'un écrivain autrichien très en vue — l'archiduc Salvator — s'en faisait le champion, lorsqu'il publiait sa brochure *Drill oder Erziehung*, qui fit en Allemagne le bruit dont on se souvient. Quantité d'écrivains militaires ont adopté cette manière de voir et il était naturel qu'elle fût caressée par des hommes qui, sans être des professionnels, ont des attaches particulières avec l'armée, tel M. Georges Duruy par exemple, qui, en sa qualité de maître de conférences à l'École polytechnique, est presque autant militaire que civil. — Les leçons que M. Duruy a professées sur le rôle de l'officier contemporain envisagé au point de vue de ses fonctions nouvelles, il les a réunies, il y a quelques années déjà, sous le titre : *L'Officier éducateur*, et non seulement ses auditeurs directs, mais le public étranger à l'École ont accueilli ces pages avec faveur, puisque de nombreuses éditions en ont été rapidement enlevées. Ces leçons, écrites avec des vues

élevées, avec une appréciable connaissance du sujet, sont d'une lecture facile et agréable. Quelques allégations nous ont paru cependant un peu risquées, celle, entre autres, où l'éminent écrivain, nous parlant des troupes de Moreau, semble croire que dans toutes les armées de la République on pratiquait des mœurs patriarcales, l'on vivait avec honnêteté. La vérité est que les armées de la République, et surtout celles de l'Empire, furent les plus indisciplinées que l'on vît jamais, et il ne faut point oublier que lorsque Soult parle des vertus des armées républicaines, il fait allusion uniquement aux soldats de 1794-95. Et à cette époque même on trouverait bien des exemples infirmant l'allégation d'un homme dont la sincérité n'était pas la qualité maîtresse. Quoi qu'il en soit de cette légère divergence, le livre de M. Duruy n'en a pas moins une valeur certaine : son travail est à vulgariser.

32. — *L'Officier et ses ennemis*, de M. le capitaine Georges Couderc de Fonlongue, semble au premier abord, avoir plus d'un point commun avec le livre précédent : il en diffère cependant notablement en ce sens qu'au lieu d'étudier l'officier dans sa fonction, l'écrivain l'envisage dans son entité première, dans son essence même, qu'il recherche la place que cet officier doit tenir dans la société moderne, comment il peut y subsister, quelle influence a exercée sur lui le système de la nation armée. Après nous avoir parlé des qualités essentielles de l'officier, M. de Fonlongue nous explique comment il est nécessaire que l'officier, que l'armée ait une mentalité spéciale, une foi professionnelle, et il recherche, à cet égard, comment cette foi, cette mentalité comprendront le devoir devant cet esprit nouveau dont nous parlions tout à l'heure. Ce petit livre, écrit dans une langue vibrante, est rempli des observations les plus judicieuses et les plus élevées. M. de Fonlongue, le catholique courageux dont des événements récents ont mis en lumière la foi et l'énergie, apparaît, dans *l'Officier et ses ennemis*, non seulement comme un penseur, un observateur émérite, mais encore comme un écrivain de premier talent. Livre à lire, à méditer, à répandre.

33. — De même que le rôle de l'officier devient de plus en plus prépondérant dans les armées modernes, non seulement par suite des fonctions d'éducateur que lui impose désormais l'évolution humaine, mais par suite aussi de notre système de recrutement, de même aussi le rôle du sous-officier grandit dans des proportions considérables, étant donné que si ce rôle est de moindre envergure que celui de l'officier, il demeure plus intime, plus familier et que, dans une sphère plus modeste, le sous-officier exerce une influence plus directe sur le soldat. M. le capitaine G. Duruy a écrit sur ce thème une brochure où il examine la situation du *Sous-Officier dans l'armée moderne* et où il nous dit, d'une part, la façon dont il comprend le rôle nouveau du sous-officier, d'autre part, la manière dont nous pourrons former à remplir

ce rôle, cet organe subalterne du commandement, tout en développant son initiative et sa valeur morale et professionnelle. Idées pratiques, à côté d'autres peut-être controversables.

34 et 35. — Sous le titre : *Commandement et obéissance*, M. le général Donop, ancien commandant de corps d'armée, publie quelques pages qu'il conviendrait de répandre beaucoup. Comme le fait prévoir son titre, ce petit livre est divisé en deux parties, l'éminent écrivain disant dans l'une la façon dont on doit commander, expliquant dans l'autre la manière et le point jusqu'auquel il faut obéir. L'autorité qui s'attache au nom et à la personnalité de l'auteur rendrait ses affirmations intéressantes alors même qu'elles seraient quelconques; mais, celles que nous venons de lire demeurent tellement personnelles, tellement frappantes, à ce point exubérantes de force et de vérité qu'elles laissent dans l'esprit une conviction profonde. Disons encore que ce livre est écrit avec une couleur, une humour, parfois aussi avec une émotion qui en rendent la lecture plus qu'attachante, passionnante. Signalons spécialement les pages qui ont trait au rôle de nos officiers, mis malgré eux et en dépit du texte même de nos réglements militaires, à la dévotion des crocheteurs d'églises ou de couvents. L'éminent général n'a pas de peine à démontrer qu'en associant l'armée à ces « louches besognes » le gouvernement l'a détournée entièrement des fonctions pour lesquelles elle est créée, des fonctions qui forment son but et sa raison d'être. — Dans cet ordre d'idées, le soldat qu'est M. Donop se rencontre avec un magistrat de talent, M. Jules Cauvière, ancien procureur de la République et professeur de droit criminel, auteur d'une autre brochure : *Discipline militaire et obéissance passive*, consacrée au même sujet que *Commandement et obéissance*. Le général Donop avait traité la question en militaire, M. Cauvière l'examine en juriste, et l'ouvrage, comme le premier, nous conduit à la même conclusion, à savoir que la loi n'est pas toute-puissante, qu'elle ne saurait violenter la conscience humaine et qu'il y a des cas dans lesquels l'insurrection est le plus imprescriptible, le plus saint des devoirs, comme l'ont proclamé quantité de républicains, parmi lesquels Héraut de Séchelles et Robespierre. La brochure de M. Cauvière est intéressante à lire et peut-être encore plus instructive : en un temps où des citoyens qui ont le seul tort de ne pas penser en tout exactement comme le gouvernement sont exposés à des violences journalières, il est bon qu'ils sachent quelles limites le droit impose à la loi. Ils trouveront un excellent guide à cet égard dans le livre que nous leur signalons ici.

36. — Il y a un certain temps déjà que nous n'avons eu à parler de livres comme *Sous-Offs* ou *le Cavalier Miserey*, dans lequel des écrivains de talent, et qui paraissent d'ailleurs s'être assagis depuis, nous

faisaient de l'intérieur des régiments un tableau aussi lamentable qu'erroné. Au contraire, il semble qu'en dépit de l'envahissement des théories antimilitaristes, et peut-être à cause de cet envahissement, les gens sensés comprennent qu'il serait imprudent de dénigrer systématiquement l'armée, de diminuer le peu de discipline, de force morale qui y demeure encore. — Il en est même qui vont plus loin, il en est qui ont le courage d'affirmer que « ce lieu de misère et d'abjection » n'est ni si misérable ni si abject que le proclament certains appréciateurs suspects, et qui le disent avec le talent d'écrivain dont fait preuve M. Henry de Larzelles dans ses *Lettres d'un réserviste*. L'ouvrage, d'une lecture aisée, a l'intérêt d'un roman intéressant, d'un roman vécu. Nul doute que ce petit livre ne remporte le succès dont il est digne.

37. — Nous passons à un genre différent d'idées avec le livre du docteur Bonain, médecin-major des troupes coloniales : *L'Européen sous les tropiques*. Le titre indique suffisamment le but de ce travail, écrit en vue de vulgariser dans nos régiments coloniaux les notions d'hygiène qui peuvent seules permettre à nos soldats d'affronter les climats souvent meurtriers des colonies lointaines où ils sont appelés à servir. Le docteur Bonain étudie successivement les conditions climatériques et le sol, l'habitation, le vêtement, l'alimentation, l'hygiène ; les derniers chapitres sont consacrés aux maladies épidémiques, aux plantes toxiques et aux animaux nuisibles, enfin à ce que l'éminent praticien appelle l'hygiène morale. De nombreuses photographies, dessins, croquis illustrent cette publication d'une très sérieuse utilité.

38. — D'un autre genre, mais d'un genre voisin du précédent est le nouveau livre de M. le capitaine Condamy : *Étude sur les différents systèmes de colonisation militaire expérimentés en France et à l'étranger*. Cette étude n'est autre que le rapport sur la matière présenté au Congrès colonial de Marseille par l'auteur, et elle constitue un travail très documenté sur la colonisation militaire. En un tel sujet, M. Condamy a pensé que les leçons de l'histoire n'étaient pas à négliger et il n'a pas craint de remonter aux Romains qui, là comme en beaucoup de points, sont demeurés nos maîtres. En somme, il ressort de cette étude que la colonisation, effectuée avec des colons militaires, c'est-à-dire avec des vétérans auxquels l'État distribue des terres à charge de les cultiver, n'a jamais fourni que de médiocres résultats ; que d'une façon générale, l'armée ne peut fournir à la colonisation qu'un appoint assez faible, qu'en conséquence, c'est « surtout à l'élément civil qu'il faut faire appel ». Les observations excellentes ne sont pas rares dans ce travail, particulièrement dans le résumé et la conclusion ; le livre entier sera lu avec profit par quiconque possède des intérêts à l'étranger ou a la velléité de s'expatrier pour aller au loin chercher fortune.

39. — Sous le rapport colonial, les Allemands ne paraissent pas

beaucoup plus avancés que nous, et l'on se convaincra de la vérité de cette allégation en lisant la brochure que M. le capitaine Patte vient de consacrer à *la Révolte des Herreros*, dans le *Sud-Ouest africain allemand*. On a vu récemment quelle source de troubles politiques a été en Allemagne même la question coloniale et combien avait été prophète le célèbre député Bamberger, quand il montrait les périls auxquels Guillaume II exposait l'Empire. M. Patte a traité la question des Herreros surtout au point de vue militaire ; toutefois on trouvera dans son livre, outre le récit des opérations proprement dites, une excellente description de ce Sud-ouest africain allemand qui s'étend entre l'Angola au nord, la colonie du Cap au sud, le Bechuanaland à l'est, l'océan à l'ouest et qui demeure encore bien mal connu.

40. — Nous revenons en Europe avec la brochure de M. le lieutenant de Lanet : *La Neutralité de la Belgique en 1906*, un petit travail dont on peut dire qu'il est meilleur qu'il n'est gros. Après avoir envisagé d'abord l'hypothèse d'une violation de la neutralité belge par la France, l'écrivain conclut que les avantages d'une offensive de nos armées à travers la Belgique seraient insignifiants en présence des énormes inconvénients dont cette offensive serait, pour nous, la source. Au contraire, M. de Lanet pense — et c'est, dit-il, l'avis de hautes personnalités militaires — que l'armée allemande sera probablement amenée par les circonstances à violer la neutralité de la Belgique.

41. — Nous pénétrons dans la tactique pure, ou plutôt dans l'histoire de la tactique et de l'organisation des armées avec *l'Artillerie française au* XVIII*e siècle*, du fécond écrivain qu'est le commandant Ernest Picard et du lieutenant Louis Jouan. Le travail est divisé en deux parties : la première consacrée au personnel, la seconde au matériel. Un dernier chapitre est réservé à l'emploi de l'artillerie sur le champ de bataille et c'est de beaucoup le plus intéressant. A signaler un curieux ordre général (du 12 septembre 1720) pour « le service d'artillerie le jour d'une bataille » d'autant plus frappant que nombre de prescriptions de ce document paraissent encore aujourd'hui d'actualité.

42. — Étude organique également le travail du commandant Dollfus sur *la Cavalerie suisse*. Comme le dit très justement l'écrivain, au moment où la loi de deux ans pose un redoutable problème au point de vue de l'instruction de la cavalerie, il était intéressant de voir ce qui se fait à ce propos dans l'armée suisse, c'est-à-dire dans un pays qui n'a que des milices et qui a dû prendre des mesures spéciales pour obtenir une cavalerie capable de rendre des services à la guerre. M. Dollfus a visité pendant de longues années l'armée helvétique, ses notes ont donc le mérite particulier d'avoir été recueillies sur le terrain, de présenter, partant, des garanties spéciales de vérité. A vrai dire, une loi nouvelle

vient de modifier profondément le système militaire adopté naguère chez nos voisins, mais ce qui a trait à l'organisation de la cavalerie n'a pas été sensiblement touché et la brochure du commandant Dollfus demeure d'actualité, dans ses grandes lignes tout au moins.

43. — C'est également des armes à cheval que nous parle le commandant Jibé dans les *Tendances tactiques de notre cavalerie*, petite brochure au cours de laquelle l'écrivain étudie successivement les idées en faveur en Allemagne et en France au sujet du combat cavalerie contre cavalerie, du combat contre l'infanterie, contre l'artillerie, du combat à pied, de l'infanterie soutien de la cavalerie, de la question de la lance, de la suppression des cuirassiers, etc. M. Jibé conclut qu'en général notre cavalerie ne se garde pas, qu'elle recherche moins les formations pratiques que celles des schémas tout faits, qu'elle va trop vite, n'utilise pas le terrain, traverse les espaces découverts dans des formations trop denses, etc. Dans le combat proprement dit, notre cavalerie ne garde pas de réserve suffisante, ne pousse pas la manœuvre à fond : dans le combat contre l'infanterie ou l'artillerie, elle tâtonne et hésite, par suite du peu de pratique qu'elle a d'exercices de ce genre. Comme on le voit, M. Jibé est sévère pour nos armes à cheval : espérons qu'il est au-dessus de la vérité.

44. — A une époque ou les grèves tiennent dans la vie publique la place que nous lui voyons occuper de nos jours, dans un temps où l'armée, distraite de ses fonctions normales, est, sans cesse, employée à un service de gendarmerie et de basse police, l'utilité d'un *Vademecum de l'officier aux grèves* apparaîtra comme très réelle; aussi estimons-nous que le capitaine Boschet a fait œuvre profitable en publiant celui qu'il nous donne aujourd'hui. Ce petit volume, dans lequel sont réunis tous les documents officiels qui ont trait à la matière, permettra à nos officiers d'agir la plupart du temps en connaissance de cause. Nous disons : *la plupart du temps*, car les textes officiels ne sauraient prévoir tous les cas, et bien des situations obligeront encore nos officiers à prendre des résolutions sous une responsabilité personnelle qui pourra être parfois lourde. Quoi qu'il en soit, leur tâche sera certainement facilitée par la publication du manuel Boschet.

45. — M. le capitaine Dubost étudie dans sa brochure : *Les Corps d'automobilistes*, le service que pourrait rendre, à la guerre, la traction automobile, mise à la disposition non pas, comme aujourd'hui, des généraux ou des états-majors, mais de corps de troupes spéciaux, légers, destinés à pratiquer des raids à grandes distances, à troubler les communications de l'ennemi, à piller ses centres d'approvisionnements soit au moment de la mobilisation, soit pendant la concentration, soit même au cours des opérations. Si l'idée n'est pas absolument neuve, on peut dire qu'elle est encore dans les langes — pour nous

servir d'une métaphore hardie — et M. Dubost la développe avec des arguments qui méritent la plus grande attention. L'organisation d'un corps d'automobilistes telle qu'il la propose nous paraît rationnelle et ingénieuse : elle mérite de fixer l'attention du ministre.

46. — C'est encore une nouveauté qu'aborde M. le capitaine Favier dans sa brochure : *La Mutualité au régiment.* On sait qu'une circulaire ministérielle du 14 janvier 1906 tend à créer dans les régiments des sociétés de secours mutuels et à réglementer la mutualité dans l'armée. M. Favier étudie la question au point de vue scientifique d'abord, pratique ensuite. Il définit l'œuvre et cherche la façon dont elle peut devenir réellement secourable dans le corps des troupes. Le sujet, traité avec connaissance de cause, apparaît comme digne d'intérêt : en tous cas le livre vulgarise heureusement un problème qui est encore très peu connu des masses.

47. — Nous avons eu l'occasion de parler à différentes reprises du *Dictionnaire de recrutement,* de M. l'officier d'administration Saumur, et il nous suffit de signaler la 4e édition de cette utile publication, pour dire son mérite. Spécialement depuis la promulgation de la loi du 21 mars 1905, le recrutement, l'administration de la réserve et de l'armée territoriale ont été profondément modifiés ; de même la loi du 27 mars 1906 complétant celle du 3 juillet 1877, a apporté des changements importants au service des réquisitions. Cette quatrième édition mise à jour jusqu'en novembre 1906 était donc indispensable et nous la signalons comme telle aux autorités civiles et militaires, c'est-à-dire, aux préfets, sous-préfets, maires, officiers, intendants, médecins, etc., ayant affaire en matière de recrutement.

48. — Nous avons terminé avec l'ouvrage de M. Saumur, la liste, suffisamment longue, des publications militaires françaises dont nous avions à rendre compte à nos lecteurs et nous clôturerons notre travail en parlant de deux ouvrages espagnols également dignes d'intérêt. Le premier, consacré au général Polavieja, l'officier général bien connu, qui a rempli dans son pays les fonctions politiques et militaires importantes que l'on sait, est une thèse soutenue par l'ancien député aux Cortès M. Damian Isern y Marco, contre le parti que semble avoir pris le gouvernement espagnol de ne plus nommer de capitaines-généraux, c'est-à-dire de ne plus conférer une dignité militaire équivalente, en Espagne, à celle de maréchal en France. Le sujet est, sans doute, extrêmement délicat. Les lois espagnoles prévoient bien les conditions que doit indispensablement remplir un officier général pour être élevé à la dignité de capitaine-général d'armée. S'ensuit-il que tout lieutenant-général remplissant ces conditions doit forcément obtenir cette dignité ? Jusqu'ici le gouvernement espagnol a répondu par la négative et c'est contre cette appréciation du gouvernement que

s'insurge M. Damian Isern, affirmant que, du moment qu'un général réunit les conditions pour obtenir « le bâton », le Roi ne peut le lui refuser « sans déroger à la loi constitutive de l'armée, à la loi additionnelle à celle-ci, enfin sans encourir une grave responsabilité légale ». L'éminent écrivain étudie la question au double point de vue politique et militaire et consacre la deuxième partie de son travail à la biographie du distingué officier général dont il a entrepris de défendre les droits. On comprend la réserve que nous impose la délicatesse du sujet : il nous suffira de signaler cette publication intéressante, en dépit de sa spécialité.

49. — La deuxième publication espagnole dont nous avons à parler nous vient du Mexique et fait partie de la Collection des documents inédits ou peu connus (sur l'histoire du Mexique) dont le savant M. Genaro Garcia a entrepris la publication. Déjà nous avons eu à nous entretenir ici d'un volume de cette collection concernant le général Lorenzo Marquès et le procès qui lui fut intenté pour rébellion ; le nouveau travail que publie aujourd'hui M. Garcia est consacré au général Santos Degollado, qui périt au combat de Monte de las Cruces, le 15 juin 1861, vraisemblablement assassiné par les insurgés qu'il avait mission de disperser. Cet officier général de mérite était né à Guanajuato, le 1er novembre 1813, de parents aisés que les troubles politiques réduisirent cependant bientôt sinon à la misère, tout au moins à une existence assez précaire. D. Santos put cependant faire de bonnes études qu'il poussa plus tard à un niveau scientifique très élevé ; mais jusqu'en 1840 sa carrière avait été toute pacifique quand, à cette époque, l'occasion le fit entrer à la fin dans l'armée et dans la politique. Il se montra, dans cette nouvelle phase de sa vie, ce qu'il avait été ailleurs, homme de bon sens, modéré dans ses actes, patriote à la fois calme et sincère, soldat intelligent et intrépide. On lira avec intérêt les documents publiés par M. Genaro Garcia à son égard : Don Santos Degollado est une figure dont le Mexique s'honore à juste titre.

COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

La Foi devant la raison. (*Réponse à deux évadés*), par l'abbé GAYRAUD. Paris, Bloud, 1906, in-12 de 268 p. — Prix : 3 fr.

Comme nous l'apprend lui-même l'auteur, ce volume est une réponse à « deux évadés ». Mieux vaudrait dire à notre humble avis : à deux déserteurs. Certains évadés, en effet, sont dignes d'éloges, les déserteurs sont toujours à plaindre. Quoi qu'il en soit, toute la suite du livre n'est qu'une poursuite laborieuse à la recherche des deux brebis égarées. L'apologiste se rencontre avec elles à chaque étape du chemin qui les éloigne de la vérité. Il s'adresse d'abord au premier « évadé » et lui démontre

que, victime de malentendus, il se laisse bien à tort effrayer par de prétendues contradictions des dogmes catholiques, déconcerter par une soi-disant insuffisance de l'apologétique, et accabler par le doute en face des vérités rationnelles les plus incontestables. Quant au second, pauvre victime de Kant, il prévoit la perte du catholicisme, broyé, selon lui, entre la raison et l'histoire. Il s'est laissé séduire par cette chose barbare qui est le criticisme biblique ; et *solidement* (?) *appuyé* sur les hypothèses de cette science infatuée, il est allé jusqu'à la théorie évolutionniste de la foi catholique. C'est sur ce terrain que l'auteur se mesure avec lui et le réfute.

Cet ouvrage, auquel plusieurs lettres épiscopales tiennent sans doute lieu d'imprimatur, est fait pour deux lecteurs : puisse-t-il être lu par l'un et par l'autre, et devenir pour eux l'instrument de la grâce. Nous supposons volontiers que l'auteur consentirait à sacrifier, pour un pareil résultat, tous les autres succès. Il aura du moins le mérite d'avoir apporté son concours à l'œuvre si grave de l'apologétique. S'il ne convertit pas les évadés il rendra service aux fidèles. A. C.

SCIENCES ET ARTS

Le Livre de mes fils, par Paul Doumer. Paris, Vuibert et Nony, 1906, in-8 de 344 p. — Prix : 3 fr.

Ces pages sont imprégnées et inspiratrices de noblesse, de vaillance, de patriotisme, et de ce que je considère comme une vertu trop démodée, d'esprit libéral. La seconde partie du volume, sous ces deux grands thèmes, *le Citoyen*, *la Patrie*, est une sorte de catéchisme civique. M. Paul Doumer l'a écrit en des jours où il fallait quelque courage, en certains milieux, pour proclamer comme il le fait, que le meilleur moyen d'être utile aux hommes qui peuplent la terre, c'est d'aimer et de servir la France. Il recommande le respect de ses lois, quitte à tenter de faire modifier celles que nous jugerions défectueuses ; quant à la forme républicaine de son gouvernement, il estime que nous avons le devoir de la considérer comme intangible. Je ne dis pas que nous n'ayons pas de bons motifs pour nous interdire tout essai de reconstitution d'un pouvoir exécutif héréditaire ; mais peut-on dire que le patriotisme obligerait au silence ceux qui verraient là le seul moyen d'échapper à cette démagogie « qui, écrit-il (p. 195-196) allie à un autoritarisme sectaire la licence dans la rue, l'anarchie dans les services publics et dans les mœurs » et qui « est bien le plus abject et le plus répugnant des gouvernements ? » A noter la clairvoyante observation (p. 205), qui impute à la faible étendue et au caractère factice du département l'atonie de notre vie locale. — L'auteur a eu raison de commencer ses leçons par la vie privée, par *l'Homme* et *la Famille*. Il ne

craint pas de recommander au jeune homme la chasteté, bien qu'il ne la nomme pas, je crois, ni à la famille la fécondité, tout comme le président Roosevelt qu'il cite volontiers et dont il rappelle souvent le ton. J'ai particulièrement apprécié les chapitres : *La Volonté et le caractère* et *Action du moral sur le physique*. Pourquoi faut-il que, dans ce livre de morale généreuse et virile, l'idée de Dieu soit absente? Comment l'auteur ne recherche-t-il pas ce qui nous impose le devoir de bien vivre, et si nous ne pouvons avoir confiance d'être par là en harmonie avec une volonté bonne qui régit le monde? Questions suprêmes, qu'il se refuse à poser, mais que du moins il laisse ouvertes ; il est certain d'ailleurs que la meilleure voie pour arriver à éclairer un peu le principe de la loi morale, c'est avec l'observation du fait religieux et surtout du fait chrétien, la pratique de cette loi même.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique, par PIERRE BATIFFOL. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-12 de VII-354 p. — Prix : 3 fr. 50.

La mode est passée des programmes triomphants, qui demeurent lettre morte; la politique les a tués. Mieux vaut travailler en silence, expérimenter les méthodes, en rectifier le fonctionnement, attendre que les résultats aient donné la sanction du succès aux théories, et que les fruits permettent de juger de la qualité de l'arbre. Il est alors légitime, en se retournant vers le passé, de mesurer la route parcourue, de signaler les obstacles rencontrés, de faire part à ceux qui viendront ensuite de l'expérience acquise.

Tel est le but que s'est proposé le recteur de l'Institut catholique de Toulouse, au terme de la première période de ses travaux. Il groupe en un volume les principaux discours et articles dans lesquels il a eu à traiter les questions d'enseignement supérieur ecclésiastique, et nous donne ainsi le résumé de ses idées sur une matière dont l'intérêt n'échappe à aucun esprit averti des besoins de la société contemporaine.

Nous savons aujourd'hui qu'en nous lançant, il y a trente ans, dans la voie que nous ouvrait une législation nouvelle, nous ne percevions pas nettement les services qu'allait nous rendre la liberté de l'enseignement ; ou, si nous pensions le savoir, nous nous trompions. On a espéré, au début, copier trait pour trait l'organisation de l'Université officielle, et, dans ce cadre analogue, sinon semblable, reproduire, à une moindre échelle, tout ce qu'on avait l'habitude de trouver dans les Facultés de l'État. Mais, en ce moment même, l'enseignement public, surexcité peut-être par l'annonce de notre concurrence, entrait dans une période de transformations, bouleversait ses programmes

et sortait de cette espèce de torpeur que des maîtres éminents de l'Université ont critiquée avec autant de justesse que d'esprit. L'heure n'était donc pas venue de copier ce qui allait disparaître; il fallait faire preuve d'initiative.

De là sont sorties nos hautes écoles de sciences ecclésiastiques, reléguées au second plan dans la pensée des fondateurs, et dont l'action sur la formation du clergé ne saurait se mettre en doute. Sous l'impulsion de recteurs comme Mgr d'Hulst, Mgr Dadolle, Mgr Duilhé de Saint-Projet un courant fut dessiné qui n'a fait que répondre aux nécessités du temps présent; — mais encore fallait-il prendre conscience de ces nécessités et adapter l'instrument au travail qu'on allait lui demander.

Marchant à la suite de tels devanciers, Mgr Batiffol s'est inspiré de leurs traditions, et, continuant à chercher la meilleure utilisation des ressources intellectuelles mises à sa disposition, il a créé à Toulouse un laboratoire de science sacrée, a su s'entourer d'auxiliaires capables de le comprendre et susciter autour de lui des vocations scientifiques. C'est le récit de ses tentatives qu'il expose dans un volume plein de faits et d'idées. En le lisant, on sent s'élargir le cercle dans lequel on a l'habitude de penser, et soit qu'on l'approuve, soit qu'on soit tenté de le contredire, on prend contact avec lui, on admire la constance avec laquelle il poursuit la réalisation de ses projets : on comprend toujours mieux combien est capitale l'œuvre à laquelle il a donné son absolu dévouement, on voudrait avoir son éloquence persuasive pour faire passer sa conviction dans tous les cœurs, afin que se développe encore une entreprise que le Saint-Père lui-même juge une des plus essentielles dans les jours d'épreuve que nous traversons. P. PISANI.

Le Système politique d'Auguste Comte, par le comte LÉON DE MONTESQUIOU. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de VI-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Membre très distingué de l'*Action française*, M. de Montesquiou a étudié, l'année dernière, la doctrine politique d'Auguste Comte, dans l'une des chaires de l'Institut fondé par ce groupe aussi actif que brillant. C'est la substance de son enseignement que son livre offre au public; en quoi il lui rend un service manifeste. Si en effet le nom d'Auguste Comte est fort connu, on n'en peut dire autant de ses doctrines. Le fondateur du positivisme porte pour partie la peine de son style peu attrayant. Voltaire, Diderot, Rousseau et autres sophistes du XVIIIe siècle ont été servis par de magnifiques dons d'écrivains. Comte, comme Le Play, n'a pas eu la même fortune. « Tu lis Auguste Comte, ce qui n'est pas drôle, » disait naguère Jules Lemaître à son ami. C'est incompréhensible, avait écrit sur un exemplaire de la Bibliothèque

nationale, l'infatigable Taine, lui, le grand bûcheron, s'il faut en croire une tradition que M. de Montesquiou rapporte.

Les catholiques, en particulier, n'ont guère retenu d'Auguste Comte que quelques puérilités accessoires de son système, telles que le culte de l'humanité ou le calendrier des grands hommes, souvent déformées au surplus par une interprétation inexacte; si bien qu'à la plupart d'entre eux le positivisme n'apparaît que comme une variante hypocrite du matérialisme. Si pourtant on pénètre avec M. de Montesquiou dans la pensée du maître, il semble difficile de le considérer comme un ennemi de leur religion. Sans doute il n'affirme pas tout ce que nous croyons; mais il ne conteste du moins aucune de nos croyances. Personne n'a parlé en meilleurs termes du rôle historique de l'Église. Personne non plus n'a justifié ses doctrines par de plus forts arguments d'ordre rationnel. Il insiste sur la nécessité d'un pouvoir spirituel distinct du pouvoir temporel; il est l'adversaire irréductible du divorce, désorganisateur de la famille; il défend l'idée de patrie, à laquelle l'Église s'est toujours montrée favorable; il voit dans la vénération, le fondement des rapports sociaux, thèse si constamment affirmée par l'Église catholique qu'on a pu saluer en elle la plus grande école de respect qui ait jamais existé dans le monde; il dénonce l'aberration des théories révolutionnaires, simples principes de destruction, dit-il; et en luttant contre elles, il défend indirectement l'Église, qui n'a pas d'ennemi plus acharné.

Il y a donc beaucoup de bon grain dans l'œuvre d'Auguste Comte. Nos amis ont tout intérêt à en faire leur profit. Ils n'éprouveront aucune peine à prendre contact avec elle dans l'exposé de M. de Montesquiou, dont la langue claire, simple et élégante ne suscite aucun des griefs qu'on adresse à l'original. H. Rubat du Mérac.

Économie forestière, par G. Huffel. T. III. Paris, Lucien Laveur, 1907, gr. in-8 de viii-510 p. — Prix : 10 fr.

Les deux premiers volumes de cet important ouvrage, dont le *Polybiblion* a rendu compte en mars 1905 (t. CIII, p. 233-234) et en septembre de la même année (t. CIV, p. 237-239), ont été couronnés par la Société nationale d'agriculture, qui a décerné à l'auteur une médaille d'or avec diplôme. Le troisième et dernier volume a pour sujet l'aménagement des forêts et comprend les viiie, ixe et x^e^ divisions ou *Études* de l'ensemble de l'ouvrage.

La huitième étude s'étend sur les notions préliminaires. C'est d'abord la définition, ou plutôt les définitions de l'aménagement telles qu'elles ont été comprises en différentes époques; l'utilité de cette opération; la nature et la durée des réglements d'exploitation. C'est ensuite, au point de vue historique comme au point de vue contemporain, l'assiette des

coupes de bois, les règles qu'elle implique, la traite des produits abattus. La délicate question de la *possibilité* de la forêt est étudiée sous ses trois modes : contenance ou surface de terrain, volume des arbres, nombre de pieds d'arbres. Suit un exposé historique et économique des « fonds de réserve » (ordinairement prélevés sur le quart de l'étendue de la forêt, ou, dans les futaies, sur le quart du volume de la possibilité).

L'étude suivante et neuvième est entièrement historique. Elle est intitulée : *Les Méthodes forestières d'autrefois*. Ce sont premièrement celles de l'antiquité romaine : *Sylvae cæduae*, *Sylvae minutae* (bois taillis), puis celles qui ont suivi jusqu'au milieu du XVIe siècle ; ensuite de cette époque à la réformation prescrite par Louis XIV sous l'inspiration de Colbert et préparée par ce grand ministre (1661-1669) ; et enfin de là jusqu'à la suppression des maîtrises en 1801. Une annexe de « Documents et pièces justificatives », qui ne comprend pas moins de 62 pages, n'est pas la partie la moins intéressante de cette neuvième étude : tous les réglements, édits, arrêts, etc., concernant les forêts, y sont reproduits, du 9 novembre 1548 aux 25 octobre et 15 novembre 1789.

La dixième et dernière étude est, de beaucoup, la plus importante. Elle est aussi la plus technique, traitant de l'aménagement tel qu'il se pratique aujourd'hui et comprenant d'abord les études préalables : historique, statistique topographique et culturale concernant la forêt à aménager. C'est l'objet d'un chapitre préliminaire, à la suite duquel l'auteur entre dans le vif de son sujet qu'il répartit en trois divisions suivant ce qu'il appelle *Exploitations de peuplement*, comprenant les taillis pleins ou simples et les futaies pleines soit feuillues, soit résineuses ; *Exploitations d'arbres* : taillis furetés, futaies jardinées et futaies claires ; et enfin *Exploitations mixtes*, comprenant les taillis composés ou sous futaies et les forêts de chêne-liège, ou mélangées liège et pins, yeuse et pins.

L'ouvrage se termine par une sorte de traité des aménagements envisagés au point de vue de la *Conversion* des taillis composés soit en futaie pleine, soit en futaie claire.

Une érudition approfondie au service d'une science théorique et pratique très sûre, telle est l'impression qui ressort de la lecture de ce volume comme de ceux qui l'ont précédé. La récompense dont ceux-ci ont été honorés par la Société nationale d'agriculture, véritable Académie agronomique, en fournissent une preuve de plus.

C. DE KIRWAN.

La Guerre sur mer. Stratégie et tactique. La Doctrine, par le capitaine de vaisseau GABRIEL DARRIEUS. Paris, Challamel, 1907, in-8 de 465 p., avec une carte. — Prix : 6 fr.

Le capitaine de vaisseau Darrieus, professeur à l'École supérieure de guerre de la marine, était bien qualifié pour exposer les principes de

stratégie et de tactique qui, vrais en tout temps et en tous lieux, doivent présider à la préparation et à l'exécution de la guerre sur mer. Les qualités personnelles qui avaient désigné le commandant Darrieus pour remplir ces importantes fonctions de professeur, son expérience des choses de la mer et aussi de la politique, sa connaissance des rouages du ministère de la marine, ses méthodes de travail, son érudition, la netteté de son esprit et l'élégante précision de sa plume, lui ont permis d'écrire un ouvrage qui fera époque dans la littérature maritime française et placera d'emblée son auteur à côté de son camarade et prédécesseur bien connu, le commandant Daveluy.

Le rapprochement des noms de ces deux écrivains, Darrieus et Daveluy, se fait tout naturellement, s'impose même, car tous deux, par des méthodes différentes, mais avec une même autorité et une identique conviction, ont exposé les principes sans lesquels, sur terre comme sur mer, une guerre ne saurait se terminer que par la défaite. Le commandant Darrieus, pour justifier sa thèse, dans une étude rapide, passe successivement en revue l'art militaire d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Frédéric le Grand et de Napoléon ; il expose ensuite la stratégie navale de Napoléon, de Duquesne, de Tourville, de Suffren et de Nelson ; il recherche, dans les pages suivantes, ce qu'a produit l'application ou l'inobservance des principes posés par les maîtres de la guerre, dans les principales guerres maritimes, depuis la guerre de Sécession jusqu'à la campagne russo-japonaise. Après un résumé des enseignements à tirer de l'histoire, il se plaît à retrouver l'existence d'un ensemble de doctrines fondamentales dans les grands écrivains militaires du siècle dernier, et, envisageant en particulier la marine française, il montre quels sont ses adversaires possibles, parmi lesquels, au premier rang, il place l'Angleterre, après avoir prouvé combien est vaine et illusoire la sécurité basée sur l'entente cordiale actuelle.

De tous ces chapitres, d'un intérêt puissant, il se dégage une sensation d'angoisse intense, de profonde tristesse et de cruelle inquiétude. Les principes exposés par le commandant Darrieus sont d'une réalité tellement indéniable, ils trouvent si complètement leur application dans les événements, les auteurs sont avec une telle unanimité d'accord pour les proclamer, qu'il est effrayant de constater à quel point ils ont été et sont encore ignorés et méprisés en France. Les leçons du passé sont là pour nous montrer ce que sera l'avenir, et hélas ! aucun symptôme ne nous permet d'espérer que la saine doctrine présidera dorénavant à notre conception de la stratégie et de la tactique navales. L'auteur de *la Guerre sur mer* aura au moins, avec un réel talent, une conviction profonde, fait ses efforts pour apporter la conviction dans les esprits ; Dieu veuille qu'il soit entendu et compris. La leçon

était nécessaire : elle a été faite de main de maître; il est indispensable pour le pays qu'elle porte promptement ses fruits.

L'ouvrage se termine par un chapitre, trop bref à notre gré, sur la préparation à la guerre, les diverses armes, la composition des flottes, les arsenaux, etc. Il y a là la substance d'un fort volume ; nous souhaitons que le commandant Darrieus l'écrive : l'intérêt présenté par le travail que nous venons de lire nous est un sûr garant de la valeur de celui que nous demandons. J. C. T.

LITTÉRATURE

Particularités linguistiques des noms subjectifs (*parties du corps, armes et outils, animaux domestiques, noms propres, prénoms*), par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Leroux, 1906, in-12 de 221 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur appelle noms subjectifs ceux qui désignent l'homme lui-même, noms propres et prénoms, ceux des parties du corps humain, et les noms des objets qui sont sous la dépendance la plus immédiate de l'homme, armes, outils, animaux domestiques. Ce cadre d'étude n'est pas parfaitement précis ; mais peu importe. Le but et le devoir de l'auteur ont été surtout de grouper à propos de ces mots des renseignements instructifs, des remarques ingénieuses; et il en a réuni beaucoup. Sous les expressions, parfois un peu compliquées, dont M. de la Grasserie aime à se servir (réfraction linguistique, effet stylistique, tabouage verbal, onomastique religieuse hétérogène, etc.), on trouve presque toujours des rapprochements qui séduisent l'esprit, des idées frappantes et plus simples que les termes qui les expriment. Dans cet ensemble de considérations sur une partie de l'histoire du langage, l'étude des noms de parenté chez les divers peuples nous a paru particulièrement poussée. Celle de la formation des noms propres, prénoms et noms de famille est aussi très fouillée, très abondante. Évidemment, tout n'est pas dit sur les noms d'animaux, sur les pronoms, ni sur les noms de nombre dont M. de la Grasserie s'occupe incidemment ; mais il faut reconnaître que, sur ces chapitres, la science linguistique paraît avoir encore bien des progrès à faire. L'auteur annexe à l'étude des noms d'animaux et des parties du corps de longues listes de proverbes dans lesquels entrent ces noms, afin de faire mieux comprendre dans quel esprit ils sont employés par le peuple. Somme toute, la richesse des détails compense amplement ce qu'il peut y avoir d'un peu confus dans la composition générale du livre. BARON CARRA DE VAUX.

Poetas franceses del siglo XIX°, traducción en verso castellano, por D. TEODORO LLORENTE. Barcelona, Montaner y Simón, 1906, gr. in-8 de 399 p., avec gravures, cartonné toile, fers spéciaux.

C'est une tâche ardue entre toutes que de traduire des poètes français,

surtout des poètes contemporains, et de les traduire poétiquement dans une langue étrangère, dont la métrique, le goût et le génie s'adaptent si peu à ce qui constitue notre poésie actuelle. Et puis, il fallait faire un choix délicat entre les innombrables productions de notre XIXe siècle, pour en donner une idée assez complète, tout en conservant à chacune son caractère propre. Quand on passe des classiques aux romantiques, et aux symbolistes, et aux décadents, il faut une souplesse de style, un effort d'imagination, un talent, une précision de nuances et de couleurs qui rebuteraient les plus hardis. C'est cependant ce qu'a tenté en vers espagnols un poète de Valence, M. Teodoro Llorente. Disons d'abord qu'il a su choisir judicieusement ses auteurs : quarante-huit poètes français ont leur place dans la galerie artistique où il a réuni nos meilleurs écrivains, depuis Lamartine et Victor Hugo jusqu'à Ed. Rostand, qu'il fait parler en pur castillan. M. Llorente n'a pas cru devoir conserver le rythme particulier de chacun d'eux, et il a fort bien fait : c'eût été s'asservir à trop de difficultés, au risque de ne pas rendre assez mélodieusement ni assez nettement la pensée de nos chantres français ; la prosodie espagnole ne devait pas se prêter à ce tour de force. Pour cette même raison, il a laissé de côté quelques modèles, par exemple les sonnets de Hérédia, qu'on ne peut convertir en équivalents étrangers. Ce que le traducteur a cherché avant tout, c'est de s'inspirer à la lecture de nos poètes et de les faire parler dans sa propre langue, comme ils l'auraient fait eux-mêmes, s'ils eussent été Espagnols. Nous croyons sincèrement qu'il y a réussi. Aussi la presse madrilène a-t-elle été unanime à louer son travail, et nous nous associons volontiers à cet éloge en félicitant l'auteur pour son talent consciencieux, son art vraiment poétique et l'hommage qu'il a rendu à notre littérature française. G. BERNARD.

La Révolution française et les Poètes anglais (1789-1809), par CHARLES CESTRE. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 570 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Legouis, dans sa *Jeunesse de Wordsworth*, et M. Dowden, dans deux de ses ouvrages, ont déjà étudié l'influence de la Révolution française sur les romantiques anglais. M. Cestre reprend le même sujet en l'étendant plus que le premier, qui ne s'occupait que d'un auteur, en le restreignant plus que le second qui a fait des travaux d'ensemble, en l'envisageant aussi d'un point de vue différent. Il analyse dans son livre l'impression produite par la Révolution sur les poètes anglais qui en furent les contemporains immédiats, et il cherche à déterminer l'action tant littéraire que philosophique exercée par le même événement sur la poésie anglaise.

Wordsworth, Coleridge, Southey, les grands initiateurs du romantisme anglais, les trois futurs « lakistes », furent dans leur jeunesse

de ce petit nombre d'Anglais qui se prirent pour la Révolution d'un enthousiasme ardent. Au cours de deux voyages en France, le premier entra en contact avec la nation soulevée, dont il épousa les sentiments et les passions; peu s'en fallut, qu'à l'exemple d'autres étrangers, il ne jouât un rôle actif dans le mouvement français. C'est de façon différente, par théorie abstraite ou par ferveur mystique, que se décidèrent les deux autres, plus spéculatifs, plus éloignés de la vie réelle et rêvant d'une humanité transformée et parfaite. Chez tous trois la foi révolutionnaire était également vive, mais se troubla bientôt, puis s'éteignit; devant la leçon des faits, devant les actes de la Convention et du Directoire, Wordsworth, Southey, Coleridge, renoncent, non sans chagrin, à leurs conceptions politiques et sociales pour s'en former d'autres, différentes ou même opposées, qu'ils garderont tout le reste de leur vie. Chez des poètes plus isolés ou plus singuliers, chez un Blake ou chez un Burns, des illusions et des sympathies toutes pareilles au début, furent suivies d'un pareil désenchantement.

A ces sentiments, ou plutôt à ces alternatives de sentiments passionnés, la poésie anglaise doit une partie au moins de son renouvellement. L'imagination et la sensibilité surexcitées des jeunes écrivains, délaissant ou rajeunissant les sujets traditionnels, rompant les cadres reçus, élargirent leur composition, vivifièrent la matière de leurs chants, trouvèrent une expression plus libre, plus éloquente ou plus naturelle. Même leurs premiers essais renferment des éléments originaux, très bien dégagés et mis en lumière par M. Cestre, et leur rupture même avec la Révolution acheva de les pousser dans des voies nouvelles; c'est, en effet, le naufrage même de leurs illusions qui les força à chercher refuge sur des rivages inconnus, qui leur fait découvrir la nature consolatrice, la légende et le rêve. Faut-il, avec l'auteur, aller plus loin encore et voir une survivance ou une transformation de la foi révolutionnaire dans l'idéalisme moral et social, dans la hauteur de sentiments et de pensée qui demeura toujours l'un des traits essentiels et frappants des trois poètes? N'est-ce pas plutôt un idéalisme natif et primordial qui les fit se prendre d'abord aux mirages de la Révolution, puis, la désillusion venue de ce côté, n'en cessa pas pour cela de se développer dans d'autres directions? A la formation définitive de ces écrivains ont d'ailleurs concouru bien des causes diverses et successives dont il est malaisé de délimiter l'effet respectif : la première en date fut-elle bien, de façon si marquée, efficace et persistante? A tout le moins reste-t-il que la renaissance de la poésie anglaise fut hâtée et, dans quelques-uns de ses caractères, modifiée par la Révolution française; cet effet littéraire du grand cataclysme politique ne pouvait être analysé avec plus d'érudition, de finesse, de solide et élégante précision qu'il ne l'est dans le présent ouvrage. A. Barbeau.

Antoine et Cléopâtre, drame de SHAKESPEARE, traduit en vers français par LÉON MOREL. Paris, Hachette, 1905, in-8 de 121 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'entreprise est malaisée, si elle est tentante, de traduire en vers une pièce de Shakespeare ; elle l'est tout particulièrement si le traducteur, comme celui d'*Antoine et Cléopâtre*, s'efforce de rendre son auteur avec une scrupuleuse exactitude et lutte, vers par vers avec un texte dont aucune finesse ni aucune nuance ne lui a échappé. Pour copier aussi fidèlement son modèle, M. Morel a fait choix d'un mètre extrêmement brisé, où l'enjambement abonde, où souvent même deux mots inséparables dans la prononciation, comme la préposition et son régime, un pronom personnel et son verbe, se trouvent dans deux vers différents ; avec la césure, la rime, parfois avec la syntaxe et l'usage, il n'a pas hésité à prendre d'assez grandes libertés. Ayant ainsi rendu ductiles sa langue et son vers, il les ajuste très habilement sur la langue et le vers de l'original dont il reproduit l'essentiel, idées, images, expression, tours, sans omission ni délayage. Ce n'est pas, à vrai dire, sans quelques sacrifices que ce résultat s'obtient ; à force d'être brisé, le vers peut paraître désarticulé ; la langue, elle aussi, cahote çà et là ou paraît négligée. Le système de traduction, s'il permet de conserver presque toute la pensée de Shakespeare, ne fournit que par endroits l'équivalent de sa forme ; un autre système aurait, il est vrai, le défaut inverse, et il faut se résigner à l'une des deux infidélités. La méthode une fois admise, il faut convenir que M. Morel en a tiré le meilleur parti et que sa version est à tout le moins curieuse et intéressante. La réduction à *Enobarb* du nom d'*Enobarbus* nous semble un peu bizarre ; pourquoi pas, à défaut de la forme latine qui vaudrait mieux, *Enobarbe*, que donne d'ailleurs le texte anglais de 1623 dans l'unique passage où le nom est abrégé ? *Pyramis* pour *pyramides* (p. 43) est malgré l'anglais *pyramises* difficilement admissible ; *environs* a été imprimé pour *avirons* (p. 30) ; le mot *groée* (p. 73, traduisant l'anglais *muss*), nous est tout à fait inconnu.

A. BARBEAU.

HISTOIRE

Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque, par GUSTAVE GLOTZ. Paris, Hachette, 1906, in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Recueil d'articles publiés en grande partie dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de M. Saglio, dans la *Revue historique*, dans la *Revue des études grecques*, dans la *Quinzaine* et dans la *Revue de Paris*. En tête, l'auteur a publié une série de conférences faites par lui à l'École des hautes études, sur la religion et le droit criminel. Il montre les différentes phases par lesquelles a passé le droit criminel dans la famille et dans les relations inter-familiales, la persistance du droit religieux dans le droit positif des temps classiques et dans les

superstitions populaires. Le second chapitre est consacré à l'*Ordalie*, c'est-à-dire au jugement de Dieu, coutume qui a survécu au christianisme et dont on a de nombreux exemples au moyen âge. *Le Serment* fait l'objet du chapitre suivant. M. Glotz l'étudie dans la vie publique, dans la vie judiciaire et dans la vie privée. Il constate que chez les Grecs, et au grand scandale des Romains, l'habitude du parjure était fréquente. L'exposition des enfants était universelle en Grèce: la seule ville où elle ait été réellement interdite, c'est Thèbes ; et encore Elien seul en témoigne. Les philosophes approuvent cet usage. Une des conséquences de cette doctrine immorale, ce fut le malthusianisme. La Grèce paya cher ce crime : elle s'aperçut un jour qu'en luttant contre l'accroissement de la population, elle s'était rendue déserte. Suivent deux études sur *la Marine* à l'époque homérique et sur *les Jeux olympiques*, enfin une vue d'ensemble sur *le Droit grec* et son évolution dans le sens de l'individualisme.

On aimera à trouver ainsi réunis ces travaux qui ne forment pas un tout aux proportions rigoureusement calculées, mais qui ont plus d'unité qu'il ne semblerait au premier abord, surtout par la méthode avec laquelle l'auteur cherche à retrouver les traces du passé « dans les institutions qui évoluent ». E. B.

Il Sancta sanctorum ed il suo tesoro sacro, da H. Grisar, S. J., *scoperte e studii dell' autore nella capella palatina lateranense del medio evo.* Con 62 illustrazioni. Roma, Civiltà cattolica, 1907, in-8 de VIII-199 p. — Prix : 10 fr.

La fameuse chapelle du *Sancta sanctorum* à Rome, qui pendant des siècles fut la chapelle du Palais des Papes, tant que le Latran demeura leur résidence habituelle, était, depuis Léon X, à peu près inaccessible et le trésor de reliques, que par les anciens inventaires on y savait enfermées, restait caché à tous les yeux. Le P. Grisar, qui poursuit depuis de si longues années des études sur l'histoire des papes au moyen âge, avait bien pu obtenir de Léon XIII, en 1894, l'autorisation de pénétrer dans la chapelle et d'en photographier la décoration ; mais l'examen des reliques et objets conservés sous l'autel ne lui avait pas été concédé.

Un travail sur sainte Agnès, dont les résultats viennent d'être publiés, amenèrent en 1903 le P. Florian Jubaru à solliciter et à obtenir la permission de rechercher dans le trésor le chef de cette célèbre martyre. La porte ainsi à demi ouverte, le P. Grisar s'efforça de l'ouvrir tout à fait : S. S. Pie X accueillit sa demande d'examiner et de publier ce trésor avec la bienveillance que sa sagesse ne refuse pas aux études historiques.

Le P. Jubaru avait entrevu, au cours de ses recherches sur le chef de

sainte Agnès, tout le trésor conservé au Sancta sanctorum ; le P. Grisar eut le premier le loisir de l'examiner en détail et de le photographier. Mais des considérations d'ordre spécial et des scrupules fort respectables assurément firent que l'autorité ecclésiastique crut devoir imposer des délais à la publication projetée par le P. Grisar ; on ne lui permit même pas de faire à la Société Goerres, dans l'automne de 1905, une conférence sur ses découvertes.

Les démarches faites par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour obtenir à son tour l'autorisation d'examiner et de publier ces objets sur lesquels un article du P. Jubaru dans les *Études* avait attiré l'attention, vint tout changer brusquement. Pour laisser au P. Grisar, dans une certaine mesure, la priorité qu'on lui avait promise, on le pria de commencer sans plus de retard une publication dont les délais qu'on lui avait imposés lui avaient fait délaisser la mise à point définitive. C'est ainsi que le premier article du P. Grisar dans la *Civiltà cattolica* put être imprimé quelques jours avant et distribué le lendemain de la communication faite le 1er juin 1906 à l'Académie des inscriptions par M. Ph. Lauer, dont le travail a paru au début de cette année, avec un grand luxe de reproductions, dans les *Mélanges Piot*.

Ce sont les articles ainsi écrits pour la *Civiltà cattolica*, avec plus de hâte qu'il n'aurait voulu, que le P. Grisar a réunis, en les complétant dans l'élégant volume que nous annonçons ici, et qui n'est pas son dernier mot sur la question ; car il prépare sur le *Sancta sanctorum* et son trésor un ouvrage allemand, où il se réserve sans doute d'étudier certains points plus à loisir et d'une manière plus complète.

Le volume actuel, qu'illustrent 62 figures, généralement assez claires et quelques-unes excellentes, comprend deux parties et un appendice, que précède une Introduction où est relatée l'histoire de la découverte ; ce récit de l'érudit allemand est d'autant plus sévère pour M. Lauer qu'il demeure plus calme et plus mesuré.

La première partie, consacrée à la chapelle du *Sancta sanctorum*, (p. 17-71) nous en retrace l'histoire en trois paragraphes ; trois autres décrivent l'intérieur de la chapelle, les peintures qui en ornent les murs, la mosaïque de l'autel ; cinq sont consacrés à la fameuse image achéropite du Sauveur et à sa décoration ; un douzième traite de l'autel des reliques et du coffre qui renferme le trésor.

La seconde partie (p. 73-189) fait passer sous nos yeux, dans six chapitres distincts : la croix d'or émaillée et sa thèque ; la croix d'or gemmée et sa thèque ; cinq reliquaires d'argent ; d'autres reliquaires de cuivre, de bois, d'ivoire ; de précieux trésors antiques qui ne sont pas l'une des moindres curiosités que nous a livrées le trésor ; divers autres objets : reliquaires et reliques, parchemin et pittacia.

L'appendice (p. 191-198) est consacré à un mémoire, conservé dans

le *Sancta*, relatif au voyage de Léon IX en Allemagne dans l'année 1052 et intéressant par les faux qu'il reproduit, relatifs à une prétendue relique de saint Denis l'Aréopagite. Ces faux ont d'ailleurs fourni au savant auteur l'occasion d'un mémoire paru dans la *Zeitschrift für katholische Theologie* (1er trimestre 1907 : *Dionysius Areopagita in der alten päpstlichen Palastkapelle und die Regensburger Fälschungen des* XIen *Jahrhunderts*. Tiré à part. S. l. n. d., in-8 de 22 p.) et sur lequel nous appelons d'autant plus l'attention de nos lecteurs qu'il forme un complément de l'ouvrage que nous venons de signaler trop sommairement.

D'autres compléments sont formés : 1° par un article de la *Rassegna Gregoriana* (mars-avril 1907), dans lequel le P. Grisar étudie une miniature d'une cassette de bois du trésor, miniature extrêmement intéressante parce qu'elle reproduit l'église de la Résurrection de Jérusalem : *Una miniatura indicante gli antichi luoghi del culto in Terra Santa* (Tiré à part. Roma, Desclée, Lefèbvre et Cie, 1907, in-8 de 3 p., avec 2 fig.) ; 2° par un article de la *Civiltà cattolica* (juin 1907. Tiré à part. Roma, *Civiltà cattolica*, 1907, in-8, paginé 566-584, 3 fig.) : *Archeologia degli Agnus Dei*, dans lequel, à propos d'*Agnus Dei* fragmentaires retrouvés dans le *Sancta sanctorum* et qui remontent peut-être au IXe siècle, il expose ce qu'on peut savoir de ces fragiles objets de piété en cire ; il en rattache l'origine aux cérémonies du baptême pascal au Ve siècle. E.-G. L.

La Sainte Maison de Notre Mère à Lorette. *Première Réponse à l'Étude historique de M. le chanoine Ulysse Chevalier contre son authenticité*, par l'abbé J. Faurax. Lyon et Paris, Vitte, 1906, in-8 de 112 p. — Prix : 1 fr. 50.

Omissions et erreurs contenues dans l' « Étude historique », de M. le chanoine Ulysse Chevalier. *Deuxieme Réponse et documents nouveaux en faveur de l'authenticité de la Santa Casa*, par l'abbé J. Faurax. Lyon et Paris, Vitte, 1907, in-8 de 76 p. — Prix : 1 fr.

Cette première réponse échappe à l'analyse, car c'est une violente diatribe contre M. l'abbé Chevalier en particulier et, en général, contre tous ceux qui refusent d'admettre les légendes fausses ou douteuses. Nous attendrons donc, pour présenter au lecteur les preuves que possède M. l'abbé Faurax de l'authenticité de la S. Casa, qu'il ait bien voulu nous les donner dans la deuxième réponse qu'il nous promet pour plus tard et par laquelle il eût été plus logique de commencer un réquisitoire contre le chanoine de Romans. Le seul argument à allure scientifique que nous trouvons dans cette première réponse est celui-ci : Jean de Wurtzbourg aurait écrit en 1265 et non en 1165, comme le croient M. l'abbé Chevalier, Röhricht et d'autres savants, sa *Descriptio Terrae Sanctae*, dans laquelle il raconte qu'il avait vu à Nazareth la maison de la Sainte Vierge. Si la chose était vraie, elle convaincrait évidem-

ment d'erreur le pape Urbain IV qui, dans une bulle datée du 20 août 1263, écrivait à saint Louis que cette maison venait d'être détruite par les Sarrazins. Mais où M. l'abbé Faurax a-t-il découvert cette date de 1265? Dans Vogel, dit-il (p. 106). Or, cet auteur, dont j'ai l'ouvrage entre les mains, ne mentionne pas une fois la *Descriptio* de Jean de Wurtzbourg. Voilà donc un point qui sera à élucider dans la deuxième réponse, comme plusieurs autres, du reste. Ainsi, M. l'abbé Faurax ne manquera pas, espérons-le, de nous dire comment se démontre la réalité de ce fait si intéressant et si peu connu, à savoir que, « avant d'être transportée de Nazareth à Lorette par les anges, la sainte Maison appartenait aux carmes, à qui la Sainte Vierge l'avait léguée par testament lorsqu'elle se fit carmélite » !!! (p. 60).

— Les lignes précédentes étaient à peine écrites que parut la *Deuxième Réponse* de notre auteur. Le texte du testament de la Sainte Vierge n'y est pas donné, mais on y voit toute une série de nouvelles insinuations malveillantes contre M. l'abbé Chevalier. Quant aux preuves en faveur de la légende « plus en rapport avec les règles des nouvelles exigences historiques », qu'on nous promettait dans la *Première réponse* (p. 9), elles sont aussi introuvables dans cet opuscule que dans l'autre, à moins qu'on ne doive considérer comme une démonstration de la réalité de la miraculeuse translation, les cinq heures passées en oraison dans la S. Casa par le P. Vincent de Barjac, le pèlerinage de M. Olier, le vœu des Lyonnais à N.-D. de Lorette, etc., etc.

M. l'abbé Faurax nous dit qu'il a pris la plume pour rassurer les pèlerins qui l'ont suivi à Lorette. A-t-il obtenu ce résultat, je ne sais, mais ce qui est certain, c'est qu'il a réussi à grouper plus étroitement autour de M. l'abbé Chevalier ceux qui estiment qu'un fait historique, pour être admis comme certain, doit être appuyé sur des preuves scientifiques et non simplement sur des opinions personnelles.

LÉON CLUGNET.

Le Christianisme et l'Extrême-Orient, par le chanoine LÉON JOLY. T. I. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 407 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un grave problème que M. le chanoine Joly a voulu, non résoudre, mais étudier. Voici de longs siècles que les missionnaires catholiques ont entrepris la conversion des Jaunes; voici trois cent cinquante-cinq ans que saint François-Xavier est mort; depuis, les franciscains, les dominicains, les augustins, les carmes, les jésuites, les lazaristes, les prêtres des Missions étrangères, ont envoyé dans ces pays lointains l'élite de leurs sujets; les chrétiens d'Occident ont multiplié leurs aumônes, le sang des martyrs a coulé à flots... et cependant l'Extrême-Orient reste, dans son immense majorité, fermé à la prédication évangélique. Trois siècles et demi! Il a fallu moins de

temps aux Apôtres et à leurs disciples pour attirer tout le monde romain à la foi du Christ. Et cependant l'Occident était travaillé par les mêmes passions, les mêmes incapacités morales, les mêmes influences dissolvantes que l'Orient. Si la matière évangélisée ne diffère pas, est-ce à dire que l'instrument évangélisateur ait été de moindre qualité? que les méthodes des apôtres de l'Extrême-Orient n'aient pas eu la même valeur puisqu'elles n'ont pas eu la même efficacité?

Je ne suivrai pas le docte chanoine dans ses discussions sur les questions classiques des rites malabars et des cérémonies chinoises; l'exposition qu'il en donne manque sans doute un peu de documentation, ou se réfère à des documents de seconde ou de troisième main, mais ses conclusions sont sages et il faut bien reconnaître que, pour avoir voulu entrer dans la voie des concessions, certains missionnaires ont excédé les bornes de la prudence et surtout les intentions du Pape, qui les avait envoyés.

Là où je me permets d'être un peu moins de l'avis de l'auteur, c'est quand il voit la cause de l'échec des missions d'Orient dans l'absence de clergé indigène. Sans doute, saint Paul, parcourant l'Asie, y consacrait des prêtres, auxquels il laissait la charge de continuer son œuvre et de développer les chrétientés naissantes; sans doute les peuples de l'Extrême-Orient ont montré leur aptitude à s'assimiler certaines des connaissances dont l'Occident, dans sa présomption, avait cru devoir indéfiniment garder le dépôt exclusif; sans doute, il s'est trouvé chez les Chinois et Chinoises, Japonais et Japonaises d'admirables chrétiens marchant courageusement au martyre; sans doute il a régné, pendant un temps, une dangereuse tendance parmi certains missionnaires, imprégnés de notre esprit concordataire, et disposés à nationaliser leur œuvre et à devenir les propagateurs de la langue et des idées françaises, autant, sinon plus, que les prédicateurs de l'Évangile; encore y a-t-il des distinctions à faire, et j'ai été à même de constater que, dans les sphères officielles, on reprochait souvent à nos missionnaires de ne pas assez travailler, par exemple, à la diffusion de notre langue.

Mais de là à dire que si l'Extrême-Orient n'est pas encore chrétien c'est parce qu'on n'a pas voulu lui donner des évêques extrêmes-orientaux, il y a loin. Il y a eu un évêque chinois; pourquoi, dit M. Joly, n'y en a-t-il pas eu d'autres? — Probablement parce qu'il y en a eu un, et que l'expérience a paru concluante. Le baron Henrion, dans son *Histoire des missions*, donne à ce sujet des explications très circonstanciées, et je comprends fort bien à quelles raisons de convenance et de discrétion obéissent les missionnaires qui gardent là-dessus un silence qu'il ne serait pas juste d'interpréter contre eux. Qu'il me suffise de rappeler

que, dans la dernière moitié du XIXe siècle, on a essayé à plusieurs reprises de donner aux Bulgares des évêques de leur nationalité, et que, chaque fois, on est arrivé à des aventures lamentables. Pour ne pas m'engager sur un terrain délicat, je me contenterai de dire ce qui est arrivé aux protestants américains : comme M. le chanoine Joly, ils se sont imaginé que le salut de l'Afrique serait assuré le jour où l'Afrique serait évangélisée par des nègres; ils ont donc envoyé en Afrique des missionnaires et des évêques nègres. Il en est résulté que ces nègres, rentrés dans leur pays, ont écrit sur leur drapeau : *l'Afrique aux Africains* ; qu'il ont fondé une secte mi-religieuse, mi-politique, nommée l'*éthiopianisme*, dont les adeptes étaient de très mauvais chrétiens, même protestants, et que le gouvernement anglais a toutes les peines du monde à calmer l'agitation créée par ces apôtres mal blanchis, qui prêchaient tout autre chose que le pur Évangile.

Je ne puis me figurer que ces graves problèmes aient échappé jusqu'à ce jour à l'attention du Saint-Siège, de la Congrégation de la Propagande et des divers supérieurs des ordres religieux et sociétés dont les sujets sont employés dans les missions d'Extrême-Orient; et je me demande de quel poids peuvent être les opinions, purement théoriques, des « missionnaires en chambre », comme M. le chanoine Joly et moi, sur une question qui intéresse à un si haut point le sort éternel des millions d'infidèles qui ont échappé jusqu'à ce jour à l'action de l'Évangile.

P. PISAN.

La Jeunesse de Louis XI (1423-1445), par MARCEL THIBAULT. Paris, Perrin, 1907, in-8 de VI-554 p., avec 3 portraits et 2 planches. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur d'un livre apprécié sur la jeunesse d'Isabeau de Bavière a songé à étudier la jeunesse d'un prince « dont les fortes qualités relèveront le prestige de la monarchie française ». Encore, que cette figure de Louis XI enfant et adolescent ait été mise en lumière dans le *Charles VII* de M. de Beaucourt, M. Marcel Thibault a voulu en relever toutes les particularités, en dessiner tous les détails avec une précision reposant sur des textes justement condensés et sur une saine appréciation des événements. A vrai dire, il semble que le jeune historien de *la Jeunesse de Louis XI* se soit laissé influencer par les trop hypothétiques suggestions de Brachet sur les origines du caractère et de la mentalité de ce roi ; mais au moins a-t-il su reconnaître, à côté d'extraordinaires qualités, de singuliers défauts que niait Legeay et dont il est cependant impossible de ne pas être frappé. Dans ce qu'il appelle les « années d'apprentissage », il s'étend avec complaisance sur les faits d'armes qui de bonne heure distinguèrent Louis, et sur les humiliations que ce prince recevait de son père : ambitieux, encouragé par les cabaleurs et conseillé par les mécontents, il intrigua comme tant

d'autres, il prépara une conspiration contre un père « qu'il n'aimait, n'estimait ni ne craignait ». C'est là une triste page où le futur roi se montre déjà ce qu'il sera plus tard, autoritaire, irritable, violent, soupçonneux, vindicatif, cruel, volontiers calomniateur. Il n'aima jamais sa première femme Marguerite d'Écosse, qu'on lui avait imposée il est vrai, et dont il était incapable de comprendre les douces qualités ; il était jaloux de la tendresse que lui témoignaient ses parents et qu'elle leur rendait ; il usa à son égard de détestables procédés, et, ne croyant pas à sa vertu, parce qu'il était incapable de croire aux bons sentiments de quiconque l'approchait, il poussa l'odieux jusqu'à employer des espions — les principaux instruments de sa politique, — dans son propre ménage ; et la mort prématurée de Marguerite lui apparut comme un soulagement que son âme vile accepta avec sérénité. C'est sur cette mort que se ferme le livre de M. Marcel Thibault, et il faut avouer que l'impression finale est aussi peu sympathique que possible à ce jeune dauphin de vingt-deux ans dont naguère il nous prouvait les brillantes qualités militaires ; et je relève à regret un certain flottement dans les différentes parties de ce livre. Autant l'homme privé est abaissé, autant l'homme public est exalté ; et l'on souhaiterait un point de concentration entre ces deux extrémités opposées, qui n'apparaît pas assez. Mais le récit est très agréablement conduit ; les sources ont habilement été utilisées ; la période étudiée est familière à l'auteur qui n'a rien négligé pour nous donner une œuvre définitive. Ça et là on notera peut-être quelques légères inexactitudes (p. 163, Château-Landon n'est pas un véritable nid d'aigle au-dessus du *Loing*, et ne commande pas la route de Gien à Montereau), et surtout on regrettera l'absence d'une table qui, en facilitant les recherches, aurait donné à cet ouvrage une valeur durable. A ceux qui, désireux d'être fixés avec franchise sur la valeur morale et militaire d'un prince qui a toujours paru si énigmatique et si singulier, auront le loisir de parcourir ces pages pleines d'attrait, on peut les leur recommander en toute confiance.

H. Stein.

Procès-verbaux du Directoire de la Charente-Inférieure. T. Ier (*Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XXXVI). Paris et Saintes, 1906, in-8 de xix-496 p. — Prix : 15 fr.

Ce volume est le premier d'une série qui fera connaître tous les procès-verbaux de l'assemblée départementale de la Charente-Inférieure, de 1790 à 1799. Il nous conduit seulement jusqu'au 29 avril 1792.

La matière en elle-même est, comme celle de tous les documents d'origine révolutionnaire, très disparate. On remarquera ici, au début, dans l'été de 1790, seize pages sur la « bannière fédérative » du département, les honneurs à lui rendre, l'union et la paix dont elle est le gage : c'est la part des illusions à tout prix ; puis à la fin de cette pre-

mière partie, une délibération concernant « une scène d'indiscipline de la garde nationale » : c'est la part des destructions et des désordres inévitables. Entre ces deux affaires, circule à travers tout le volume celle d'une insurrection locale à Varaize (p. 69-81, 85-91, 100, 174, 429). Il est curieux de constater çà et là la survivance à l'ancien régime des conflits de juridiction et même de préséance (p. 26, 177). Sur la question religieuse on surprend chez les administrateurs de la Charente-Inférieure des velléités de respecter la liberté des cultes ; ils rendent même des arrêtés qui lui sont sincèrement favorables (p. 345, 458-461), mais, pour une affirmation de principe, il y a dix restrictions de fait (p. 119, 179, 183, 198, 250, etc.). Leur mentalité est celle de leurs collègues parisiens représentés par Bailly : » Quand la loi a parlé, la conscience doit se taire. »

Les éditeurs de ce volume nous ont donné une reproduction textuelle, intégrale des registres, même des signatures apposées à la fin de chaque procès-verbal. C'est traiter ces textes relatifs à l'administration courante avec le scrupule, le respect qu'on apporterait à la reproduction de lois en vigueur ou de chefs-d'œuvre littéraires. Une analyse sommaire bien faite, au moins lorsqu'il s'agit de certaines élections locales, de prestations de serment, etc., suffirait pour instruire ceux qui ont quelque intérêt à consulter ces pièces. Elle dispenserait le lecteur d'absorber la phraséologie fastidieuse de leurs auteurs et elle réduirait utilement l'étendue et les frais de la publication. L. P.

Les Progrès du libéralisme catholique en France sous le pape Léon XIII, histoire documentaire, par l'abbé Emmanuel Barbier. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-12 de 532 et 623 p. — Prix : 7 fr.

Ces deux volumes font suite au *Cas de conscience* et à *Rome et l'Action libérale*. C'est toujours, au fond, l'Action libérale populaire que l'auteur cherche à incriminer. Le premier volume comprend une dissertation sur les caractères du libéralisme, puis un exposé, appuyé de nombreux documents, sur des interventions de la Cour pontificale dans les affaires des catéchismes électoraux, des droits d'abonnements, de la législation contre les fabriques, de la loi sur les associations, etc. Le second volume est une charge à fond contre les démocrates chrétiens.

Les personnes qui n'ont pas suivi de près ces différents débats trouveront dans l'ouvrage de M. Em. Barbier des détails qu'elles ne connaissent sans doute que vaguement. La documentation est en effet très complète. Pour notre part nous partageons entièrement la manière de voir de l'auteur sur la plupart des sujets traités. Nous avons souvent regretté les concessions à notre gré excessives faites par le Saint-Siège en vue d'une paix illusoire. Léon XIII n'a jamais voulu croire que

l'hostilité du gouvernement français fût irréductible. D'un autre côté, il voyait le plus grand nombre de nos évêques si craintifs de complications, qu'il n'osait pas sans doute les pousser à une lutte qu'il ne les jugeait pas en état de soutenir. Quant aux démocrates chrétiens, nous avons toujours regardé leurs opinions comme excessives et leurs agissements comme dangereux. Mais l'auteur nous permettra de le lui dire, il est constamment à côté du sujet annoncé. Les démocrates chrétiens ne comptent point dans le parti libéral. M. l'abbé Lemire n'est point un chef de ce parti. Il n'a point non plus créé les cercles d'études sociales : elles furent l'œuvre de M. l'abbé Garnier. L'Action libérale ne représente nullement cet ancien parti libéral condamné par Pie IX et qui voyait dans la liberté de conscience pour toutes les convictions le *nec plus ultra* du progrès moderne. Ce sont des gens en majorité catholiques, qui cherchent à obtenir dans le gouvernement de la France un peu plus de justice et de liberté. Est-ce qu'ils méconnaissent les droits suréminents de l'Église de Dieu ? En aucune façon ; mais il faut bien présenter au suffrage universel les seules considérations qu'il puisse accueillir en ce moment. Même la monarchie fût-elle triomphante demain, M. Barbier croit-il qu'elle pourrait rétablir une religion d'État ? Une religion d'État ne pourrait être rétablie que par le retour du peuple à la religion catholique. Ce n'est pas à des populations indifférentes, tranchons le mot, presque païennes, que l'on peut faire comprendre la supériorité du spirituel sur le civil. Il faut d'abord reconvertir les masses.

Nous pouvons assurer M. Barbier que des membres de l'Action libérale se préoccupent en grand nombre de créer une organisation pour raviver la foi dans notre malheureux pays. Si M. l'abbé Barbier voulait y travailler avec eux, son activité et ses talents seraient très utilement employés pour le plus grand bien de la religion et du pays.

D. V.

Les Allemands en Angleterre. L'invasion de 1910, par William Le Queux ; trad. de l'anglais. Paris, Fischbacher, s. d., in-12 de VII-328 p., avec 8 cartes et plans. — Prix : 3 fr. 50.

Cette fiction, qui raconte l'invasion de l'Angleterre par les troupes allemandes, à la fin de 1910, a d'abord paru en feuilleton dans le *Daily Mail*. Sous cette forme, elle a obtenu un succès retentissant, et, chaque jour, en lisant le grand journal quotidien, l'Angleterre vivait avec angoisse les événements que décrivait l'auteur, d'une plume singulièrement alerte et captivante. Et l'on comprend, en lisant ce récit si documenté, nourri de détails précis, parsemé de noms d'hommes et de lieux familiers à tout Anglais, et où tout semble parfaitement vraisemblable et réel, avec quelle émotion le public d'outre-Manche a dû se passionner devant ces lignes qui pouvaient être prophétiques.

L'isolement de Londres, les lignes télégraphiques et les voies ferrées

ayant été coupées pendant la nuit, la stupeur produite par les premières nouvelles, le débarquement des Allemands, le combat naval, le siège, le bombardement, puis la prise de la capitale britannique, forment autant de récits d'une exactitude si minutieuse et en apparence si parfaite, que le lecteur oublie facilement qu'il a sous les yeux les pages d'un roman et croit feuilleter un livre d'histoire.

La deuxième partie du volume, *la Revanche*, paraît traitée avec moins de soin ; les invraisemblances sont plus nombreuses, l'intérêt diminue. Finalement, les Allemands sont battus, les Anglais reprennent la maîtrise de la mer, — un auteur anglais, malgré son désir de donner un avertissement à son pays n'aurait pu conclure différemment ; — mais on ne voit pas bien pourquoi l'envahisseur, privé de ses communications avec le continent, n'est pas massacré jusqu'au dernier, ou entièrement fait prisonnier.

Quoi qu'il en soit, ce récit, dont la traduction est excellente, offre un intérêt puissant ; il est bien fait pour susciter de nombreuses réflexions dont Français, comme Anglais, feraient sagement de tirer profit.

J. C. T.

De l'Histoire diplomatique des Roumains. Règne de Michel Sturdza, prince régnant de Moldavie (1831-1849), par ALEXANDRE A. C. STURDZA. Paris, Plon-Nourrit, 1907, gr. in-8 de IX-432 p., avec 3 héliog., 2 phototypies, 68 illustr. portraits, sceaux, etc. — Prix : 20 fr.

Pour donner une idée de ce qu'était la Moldavie au moment où commence le règne de Michel Sturdza, on ne peut mieux faire que de citer les paroles mêmes de son biographe.

« Les temps passés et les temps qui s'annonçaient avaient donné à ces peuples, à cette aristocratie, à ces gouvernements, une couleur et un aspect effarants... La vie sociale et politique des principautés roumaines était entièrement désorganisée... Pendant l'époque qui finissait, terme de l'épopée opulente et dissolue des Levantins, les possesseurs des palais et des villas, les habitués des bonnes tables, les phraseurs et les intrigants des salons et des chancelleries avaient une peur horrible de mourir... »

La Moldavie, située entre la Russie, la Transylvanie et la Valachie, a fait partie de la Dacie de Trajan, de l'empire des Goths, des Huns, des Avares ; elle fut occupée du IXe au XIIIe siècle par les Petchénègues, par les Cumans et par les Mongols. C'est au milieu du XIVe siècle que l'histoire commence à mentionner la Moldavie, quand Bogdan, avec le peuple valaque, quitta la région de Máramaros pour aller fonder la voïvodie moldave. George Koriatovics fut le premier prince moldave que l'on connaisse, d'après des documents authentiques (1374) ; ce fut sous son règne que l'on frappa la première monnaie moldave, qui portait sur une

face les armes de la famille d'Anjou, ce qui montre que la principauté était sous la suzeraineté de Louis le Grand, et sur l'autre face, la statue équestre de saint George.

Il serait trop long de retracer l'histoire de cette principauté à travers les siècles jusqu'au moment où la domination ottomane l'avait amenée au point de décomposition cité plus haut. Cette domination n'était plus guère que nominative quand la Grèce entreprit la lutte pour l'indépendance contre la Turquie ; la Moldavie la soutint, ayant à sa tête Alexandre Ypsilanti.

La Turquie perdit la confiance qu'elle avait eue dans les Phanariotes et décida que la Moldavie n'aurait plus que des voïvodes nationaux ; ainsi fut élu Jean Sturdza que la Porte confirma en 1822. Il voulait travailler au bien de son pays, mais ses bonnes intentions furent paralysées par la Russie et par ses agents. Le traité d'Andrinople modifia la situation et, en 1834, Michel Sturdza devenait prince de Moldavie. Né en 1794, à Jassy, il mourut à Paris en 1884. Il avait été l'un des inspirateurs du « Règlement organique » de Moldavie dont il tint compte dans les actes de son gouvernement, de 1834 à 1849, comme chef de cette principauté. Il avait reçu une instruction solide, donnée par un prêtre Lorrain que la Révolution française avait exilé ; aimant beaucoup la lecture, Michel Sturdza acquit ainsi des connaissances étendues en histoire, en philosophie, en mathématiques et en jurisprudence.

Il s'entoura de quelques membres de sa famille qui l'aidèrent à introduire des réformes dans tous les domaines de l'administration. Tout d'abord l'attention du prince Sturdza se porta sur les travaux publics. Un comité fut institué, « c'était, nous dit sentencieusement l'auteur, » la mise en œuvre de ce grand principe de la science administrative que la délibération doit toujours précéder l'action. » Un des actes de ce comité fut l'élaboration d'un projet pour la restauration de la cour princière « qui avait déjà coûté au pays, lors de sa construction, plus de 120,000 ducats en numéraire, sans compter les nombreuses corvées qui y avaient été consacrées. » Là ne se bornèrent pas les travaux du comité : des routes furent créées dans ce pays qui ne les connaissait guère et des chaussées furent pavées.

Des réformes plus importantes furent introduites, la justice se préoccupa de donner une solution aux 29,000 procès qui étaient en suspens devant les tribunaux au 1er janvier 1835.

En 1844, une loi fut adoptée pour la règlementation des biens du clergé et, malgré l'opposition du métropolite Benjamin, le prince Sturdza mit un terme à la situation indépendante de l'Église ; il soumit l'administration des biens de la métropole, des monastères et des évêchés au contrôle du département de l'instruction publique et limita le cercle d'action des moines du Mont Athos. Le métropolite Benjamin, homme

de valeur, donna sa démission. L'armée eut également sa part dans les préoccupations du prince Sturdza, « qui dans ses messages du trône, nous dit son biographe, revient constamment sur la nécessité d'organiser une bonne armée. » En 1845, elle comptait 956 soldats avec 39 officiers, 82 sous-officiers, 37 musiciens et 166 chevaux.

La situation des paysans était déplorable; le prince Sturdza chercha à y porter remède : il prohiba les conventions par lesquelles les paysans s'engageaient à payer en travail les intérêts des sommes empruntées; il essaya de s'opposer aux mauvais traitements que les employés de l'État infligeaient aux gens du peuple; il supprima le système abusif de la saisie-exécution contre les paysans pour des dettes de leurs voisins en cas d'insolvabilité de ces derniers. Il créa un système d'assistance pour les indigents, fonda des hôpitaux, etc.

Il affranchit, en 1844, les Tziganes qui étaient encore esclaves, il présenta à l'Assemblée un projet d'affranchissement des esclaves de l'État, des monastères et du clergé ; par suite de ces réformes 10,154 familles passèrent dans la classe des contribuables, ce qui augmenta les revenus de l'État de 507,381 piastres.

Le règlement organique avait décrété l'organisation d'établissements d'instruction où l'enseignement serait donné dans la langue nationale; on tint d'abord compte de cette prescription et l'esprit national se trouva stimulé. Le peuple voulut profiter de l'enseignement qui lui était donné, mais bientôt ce zèle se trouva arrêté, car, quelques années plus tard, des établissements furent fermés, le nombre des classes réduit et les classes inférieures seules conservèrent l'enseignement en roumain. Le prince Sturdza éprouva le besoin de se justifier devant l'opinion publique, de ces décisions qui semblaient en opposition avec ce qu'il avait fait jusqu'alors, dans un message à l'Assemblée (1847) : il donna comme motif de la décision qu'il venait de prendre que « la langue roumaine ne possédait pas les livres nécessaires pour des études plus avancées ».

Son biographe trouve qu'au point de vue politique le prince Sturdza eut raison de prendre cette décision ; c'est une opinion qu'il est permis de ne pas partager, même sans être de l'avis de M. Ernest Lavisse, qui dit : « Effectivement les nouveaux hospodars Michel Sturdza (pour la Moldavie) et Alexandre Ghika (pour la Valachie) ne furent guère que des préfets russes, plus soucieux de s'enrichir par des exactions sur lesquelles la puissance protectrice était disposée à fermer les yeux, que de se compromettre vis-à-vis d'elle en servant résolument les intérêts de leur pays. Sturdza, diplomate habile, sut louvoyer avec succès entre le parti national et l'influence étrangère et se maintenir au pouvoir jusqu'en 1848. »

Néanmoins, il est difficile, quoi qu'en dise le biographe du prince

Sturdza, de ne pas admettre les tendances russophiles du prince de Moldavie quand on lit la lettre qu'il adressait au czar Nicolas Ier en lui envoyant le sabre du roi Vladislas, tué à la bataille de Varna, en défendant l'Évangile contre le Coran, et que l'on venait de retrouver dans cette plaine avec d'autres objets enterrés là depuis l'année 1444.

Le prince Sturdza écrivait au Czar : « Ayant eu le bonheur de me trouver en possession de cet objet vénérable, mes vœux ont dû se porter, par un mouvement spontané, à le déposer au pied du trône de Votre Majesté Impériale. A cette pensée, j'ai béni, Sire, les décrets impénétrables du Ciel qui a voulu qu'après quatre siècles d'intervalle, ce sabre fût rendu au grand monarque qui compte le royaume de Pologne dans les États de Sa vaste domination...

« Daignez, Sire, agréer avec longanimité cet humble hommage de celui dont l'existence entière est dévouée à son généreux bienfaiteur et au protecteur magnanime de la Moldavie. »

Les événements qui se déroulèrent à Paris en 1848 eurent leur retentissement à travers toute l'Europe : les principautés danubiennes n'en furent pas exemptes ; la Russie et la Turquie intervinrent et le traité de Balta-Liman qui mit fin au conflit créa aux princes une situation humiliée. Michel Sturdza protesta auprès des ministres de Saint-Pétersbourg et de Constantinople, puis il abdiqua. Il vint alors se fixer à Paris. Son règne en Moldavie n'avait pas été sans résultat : il marque une étape dans la voie du progrès et de la civilisation pour ces principautés danubiennes qui finirent par former la Roumanie actuelle. Ces principautés, la Valachie comme la Moldavie, avaient été au cours des siècles un sujet de litige et de convoitise entre leurs puissants voisins ; le traité de Paris régla la question sans pour cela lui donner une solution définitive, car les luttes de races et de nationalités continuent et obligent tous ceux que les questions de l'avenir politique de ces pays préoccupent, à ne pas perdre de vue la question des Balkans. Pour la connaître sous ses différents aspects, en ce qui concerne spécialement la région dont traite l'ouvrage de M. Alexandre Sturdza, nous pensons qu'il serait utile de consulter, en même temps, l'ouvrage du Dr Benoît Jancsó sur les Roumains. E. Horn.

La Secte russe des Hommes-de-Dieu, par J.-B. Séverac. Paris, Cornély, 1906, in-8 de 255 p., avec une carte. — Prix : 5 fr.

Le livre mentionné ci-dessus est le résultat d'une enquête personnelle et d'une étude des sources nationales. M. Séverac a parcouru deux fois le Caucase, s'attachant surtout à la province de la Kouban, et il a consulté un grand nombre d'ouvrages spéciaux énumérés dans sa biographie raisonnée. L'objet principal de son livre est la secte des Hommes-de-Dieu, qui a traversé naguère une période de développement intense et qui est

encore répandue dans toute la Russie. L'auteur l'a replacée dans l'ensemble des sectes russes, et, pour lui assigner la place qui lui convient, il a examiné, dans autant de chapitres successifs, le dogme des Hommes-de-Dieu, leur moral, leur organisation, leur culte, leur origine, leur développement, leur état actuel. Deux autres chapitres traitent en général du développement des sectes en Russie et de la divinisation de l'homme ; à la fin du livre on trouvera les cantiques des Hommes-de-Dieu rangés dans l'ordre chronologique de leur première publication. Quelques-uns, les plus caractéristiques, sont traduits au complet ; les autres sont résumés. P. S. P.

Gustave Vasa et la Réforme en Suède. *Essai historique*, par JULES MARTIN. Paris, Fontemoing, 1906, in-8 de XXX-512-IV p. — Prix : 10 fr.

Quoique l'histoire de Gustave Vasa ait été traitée bien des fois dans les principales langues de l'Europe, il était utile de revenir sur le sujet pour le mettre au courant des récentes publications suédoises qui le concernent : recueils de documents, comme les seize volumes parus des *Registres de Gustave Vasa*, histoires politiques en suédois et en danois, histoires de l'Église suédoise, mémoires et articles de revue. L'auteur, ayant pris la peine d'étudier les langues dans lesquelles sont écrites les sources, a pu tirer bon parti de celles-ci et il y a joint ses propres recherches dans les archives et les bibliothèques de sept villes italiennes, de Stockholm, de Copenhague et d'Upsala. L'appendice de son ouvrage contient sept pièces qu'il en a tirées, dont l'une en vieux danois (p. 496-497) offre un texte bien incorrect. Mais c'est surtout dans les imprimés qu'il a trouvé la matière de son récit, en se basant principalement sur ceux d'Allen, de Paludan-Müller (qu'il cite improprement sous le nom de Muller, précédé d'un P. que l'on pourrait prendre pour le prénom Pierre ou Paul), d'Oscar Alin, de Reuterdahl, d'Anjou et de Cornelius. Dans son exposé simple et sans prétention, mais clair et impartial, il a mis à la portée des lecteurs français beaucoup de notions neuves, ou qui n'avaient pas dépassé les rives septentrionales de la Baltique. On le lit sans fatigue et avec profit, quoiqu'il soit trop sobre de références aux sources. Il ne s'est arrêté qu'à la mort de Gustave Vasa, mais il ne s'est pas proposé d'écrire dans tous ses détails l'histoire de ce fondateur d'une glorieuse dynastie ; c'est seulement la crise politique et religieuse en Suède qu'il a voulu traiter avec ampleur. S'il n'établit pas de comparaison avec ce qui s'est passé d'analogue alors ou de nos jours, dans d'autres pays, le lecteur ne manquera pas d'en faire relativement aux inventaires, au séquestre et à la confiscation des biens de l'Église. On admirera la vigueur avec laquelle les paysans résistèrent dans certaines provinces aux injonctions tyranniques du spoliateur déguisé en réformateur. Il est instructif de constater combien se ressemblent les prétextes allégués et les procédés

employés pour dépouiller le clergé dans des contrées éloignées l'une de l'autre et dans des temps séparés par un long intervalle.

E. Beauvois.

De Port-Arthur à Tsou-Chima. *Enseignement de la dernière guerre navale*, par le comte Marc des Courtis. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une tâche ardue et presque inopportune que de parler aujourd'hui de la guerre maritime qui se déroula entre Port-Arthur et Tsou-Chima : c'est en effet ou trop tard ou trop tôt. Il est trop tard pour avoir encore le droit d'admettre bien des erreurs de détail, bien des lacunes inévitables pour un historien de la première heure ; il est trop tôt pour pouvoir espérer posséder les informations précises, circonstanciées, nécessaires, pour compléter et peut-être même parfois convaincre d'inexactitude les écrivains qui, aussitôt après Tsou-Chima, se sont efforcés de tirer de la dernière guerre navale les enseignements qu'elle comportait.

L'étude du comte Marc des Courtis justifie ces observations. Elle renferme des erreurs de détail qu'on aurait déjà été surpris de rencontrer dans un volume paru il y a un an, et on n'y trouve pas les aperçus nouveaux que l'on serait presque déjà en droit d'y chercher. N'est-on pas, par exemple, étonné à juste titre de voir mentionnée la perte totale du Bogatyr (p. 82), alors que chacun connaît la présence récente de ce croiseur dans les eaux françaises ? Et, d'un autre côté, n'a-t-on pas lieu de regretter de ne pas voir mettre en lumière la transformation radicale que les Japonais ont fait subir à leurs projectiles entre la bataille du 10 août devant Port-Arthur et celle de Tsou-Chima ? La remarque est cependant d'importance considérable, puisque la première de ces rencontres a prouvé l'effet très relatif et insuffisant que l'on devait attendre des projectiles de perforation — type français — tandis que la victoire finale a démontré d'une façon péremptoire la supériorité écrasante, irrésistible, des projectiles à grande capacité d'explosif, tels que les projectiles du type anglais. C'est là un des renseignements — et non d'ailleurs des moins intéressants — qui peuvent être extraits des documents parus en Russie depuis un an, tels que les récits du commandant Semenow ou de l'ingénieur Politovsky, pour ne citer que les plus connus.

Il ne faudrait cependant pas croire que ces critiques, si justifiées soient-elles, enlèvent toute valeur à l'ouvrage du comte Marc des Courtis. *De Port-Arthur à Tsou-Chima* est écrit avec beaucoup d'agrément ; de nombreux aperçus nouveaux sont bien présentés, les remarques originales ne sont pas rares et les derniers chapitres du volume, renfermant les conclusions et les études d'ensemble, offrent

un intérêt particulier. C'est là, en un mot, un ouvrage qui sera lu avec grand plaisir et non sans fruit. J. C. T.

Georges Mareschal, seigneur de Bièvre, chirurgien et confident de Louis XIV (1658-1736), par le comte GABRIEL MARESCHAL DE BIÈVRE. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8 de III-600 p., avec 17 grav. hors texte. — Prix : 10 fr.

M. G. Mareschal de Bièvre a composé un livre intéressant avec l'histoire de Georges Mareschal, chirurgien de Louis XIV. Non pas qu'il se trouve dans ce volume des faits nouveaux sur des points importants de l'histoire. Mais Mareschal est un des auteurs de l'anoblissement de la chirurgie, si l'on peut s'exprimer ainsi, et de l'importance qu'elle prit dans la science médicale : lente ascension du reste, due au mérite de quelques praticiens, et qui ne parvint à son sommet que de nos jours, peut-être en dépassant le but, comme il arrive parfois.

D'une famille catholique originaire d'Irlande, Georges Mareschal s'éleva par son seul mérite, commençant en 1692 par être chirurgien à l'hôpital de la Charité, pour devenir, en 1709, auprès de Louis XIV, le successeur de Félix. Avec le grand Roi, la chirurgie ne chômait pas plus que la médecine ; et si Mareschal ne soigna le Roi qu'après « la fistule », il eut nombre d'autres opérations à lui faire. Il devint, du reste, l'homme de confiance de la Cour, mêlé, à ce titre, à tous les événements, connaissant bien des secrets, juge en 1702 de la fameuse affaire des poisons, conseiller très écouté de la jeunesse maladive de Louis XV. Beaucoup plus sûrement que le médecin Fagon, il avait prévu la fin de Louis XIV, et fut très mal vu de Mme de Maintenon, pour lui avoir dit la vérité. Enfin, organisateur de la science nouvelle, il fonda l'Académie de chirurgie et laissa un nom estimé et des œuvres durables.

Nous ne saurions énumérer tous les petits faits, les anecdotes, les pièces inédites ajoutant une réelle importance à cette monographie, écrite avec une scrupuleuse exactitude qui en fait la véritable valeur.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Urbain de Hercé, dernier évêque et comte de Dol, grand aumônier de l'armée catholique et royale, fusillé à Vannes en 1795, d'après des documents inédits, par CHARLES ROBERT. Paris, Retaux, s. d., in-8 de XIII-498 p., avec 2 portraits et 1 carte. — Prix : 7 fr.

L'auteur de ce livre s'est fait connaître par une publication, intéressante après tant d'autres, sur la tragique aventure de Quiberon. C'est encore un épisode de cet événement qui lui fournit la matière des deux derniers chapitres de son nouvel ouvrage.

Le prélat dont il nous raconte la vie, Manceau par ses origines, a été

un vrai Breton par son caractère, par sa vie et sa mort. Il se montra, dans son petit diocèse, un évêque édifiant entre tous, parmi les derniers représentants de l'Église gallicane. Non seulement il résida, mais il se fit missionnaire dans son diocèse. Entre temps, il siégea à l'assemblée provinciale de Tours, à l'assemblée du clergé, aux états de Bretagne et parmi les notables de 1787. Lors de la suppression de son siège, il se retira dans sa famille et ne partit pour l'étranger que sous le coup de la loi du 26 août 1792. Il devait reparaître en France trois ans après, pour périr au milieu des victimes de Quiberon.

M. l'abbé Ch. Robert n'a rien négligé pour mettre en lumière la figure de son héros. Il a mis à contribution les archives publiques françaises et étrangères et aussi les archives privées, y compris les siennes. Il nous fournit en outre la liste des nombreuses sources imprimées utilisées par lui. On peut s'étonner de n'y pas rencontrer la biographie de Le Coz, successeur schismatique de Mgr de Hercé, par le P. Roussel, qui appartient, comme l'auteur, si nous ne nous trompons, à l'Oratoire. Tout au plus a-t-on fait mention (p. 450) de la correspondance de l'évêque d'Ille-et-Vilaine, éditée par le même.

Cette biographie est divisée en deux parties. La première nous montre, avant 1789, « l'évêque, l'homme privé, l'homme politique » ; la seconde nous fait connaître, sous la Révolution, « le réfractaire, le déporté, le martyr. » M. l'abbé Robert insiste sur cette dernière qualification et, à la fin comme au début de son livre, il affirme que Mgr de Hercé, mis uniquement à mort en haine de la religion, a été un martyr au sens spécial, canonique de ce mot. Est-ce absolument exact ? Le jugement qui le condamne le déclare bien, ainsi que onze autres ecclésiastiques, coupable d'avoir violé la loi de déportation ; mais avant de prononcer, contre tous les prévenus, la peine capitale, il n'oublie pas de viser la loi du 25 brumaire an III contre tous les émigrés rentrés sur le sol de la République. L'évêque de Dol a donc été frappé à la fois, ce me semble, comme « vicaire apostolique » et comme « grand aumônier de l'armée catholique et royale. » Il a succombé, selon l'expression de l'anonyme cité par M. l'abbé Robert dans son Introduction, « victime de sa foi politique autant pour le moins que de sa foi religieuse. » Il n'en pouvait être autrement à la fin d'une vie partagée, ainsi que nous l'a montré avec une grande abondance de preuves son biographe, entre le service des autels et celui du trône des Bourbons. L. P.

John Melwall, by Charles Cestre. London, Swan Sonnenschein, 1906, in-8 de 204 p. — Prix : 3 fr. 15.

L'homme un peu oublié, que cet ouvrage tire de l'ombre, fut du petit nombre des Anglais qui adoptèrent avec enthousiasme les principes de la Révolution française et qui s'efforcèrent de les propager dans leur

propre pays. Esprit moins original qu'un Godwin, ou même qu'un Horne Tooke ou qu'un Paine, disciple plus ou moins cohérent de Rousseau et des encyclopédistes, il est fort semblable à beaucoup de ses contemporains de France : il est homme sensible, philosophe, « patriote » et réformateur comme eux, mais reste Anglais toutefois par un certain sens pratique et un certain respect de la continuité des choses, qui tempèrent parfois l'absolu de ses théories et son besoin de changements radicaux. Curieux par ce mélange, sympathique au reste par son caractère, Melwall est surtout intéressant parce qu'il nous montre quelles idées et quels sentiments prévalaient dans ce petit et bruyant « parti de la réforme », sur lequel nous avons si peu de renseignements précis. Par cette étude méthodique, lucide, et en grande partie nouvelle de sa doctrine et de son rôle, se trouve éclairé un point peu connu de l'histoire d'Angleterre, ainsi que certaines relations intellectuelles et morales entre ce pays et le nôtre. A. Barbeau.

Pétrarque, sa vie et son œuvre, par G. Finzi ; trad. par Mme Thiérard-Baudrillart. Préface de Pierre de Nolhac. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a quelques années, en 1900, M. Giuseppe Finzi faisait paraître dans la jolie collection *Panthéon (Vite d'illustri italiani e stranieri)*, entreprise par la librairie Barbéra, à Florence, un très recommandable petit livre, intitulé *Petrarca*, qui fut, tant en France qu'en Italie, favorablement accueilli par la critique. Ce n'est pas tant le travail original de M. Finzi que nous avons à apprécier ici, que la traduction française qui vient d'en être donnée par Mme Thiérard-Baudrillart. Quelques mots cependant sur la composition générale de l'ouvrage ne seront pas inutiles.

Les cinq premiers chapitres sont entièrement consacrés à la biographie de Pétrarque ; raconter Pétrarque, c'est nécessairement raconter les multiples déplacements que semblait lui imposer son humeur inquiète et changeante ; peut-être, toutefois, de menus incidents de voyage tiennent-ils dans cet exposé, d'ailleurs consciencieux et intéressant, un peu trop de place. Dans la seconde partie, qui comprend les chapitres VI à XII, M. Finzi traite successivement de Pétrarque amoureux et poète, de Pétrarque dans l'intimité, de Pétrarque humaniste, de l'italianité de Pétrarque, du monde intellectuel et moral de Pétrarque, des anomalies dans Pétrarque, enfin de la fortune et de la renommée de Pétrarque. On trouvera là une analyse psychologique, et même physiologique, très poussée, dont les éléments ont été puisés à la meilleure source, à cette précieuse correspondance que Pétrarque lui-même avait recueillie avec tant de soin. M. Finzi nous présente de son héros un portrait à la fois vivant et sincère ; il en met en lumière les traits les plus avantageux, mais sans en dissimuler les défauts ; et les

quelques pages où il examine les « anomalies » de Pétrarque, ses bizarreries, ses contradictions, ne sont ni les moins neuves ni les moins curieuses de son livre.

Le seul reproche général que nous adresserions à M. Finzi, c'est de s'être préoccupé un peu trop exclusivement de l'homme, aux dépens de l'œuvre (c'est à peine, par exemple, s'il est fait deux ou trois allusions rapides aux *Triomphes*) ; aussi, le sous-titre de l'édition française : *Sa vie et son œuvre*, nous fait un peu l'effet d'une de ces trahisons involontaires que commettent trop souvent les traducteurs.

La traduction de Mme Thiérard-Baudrillart est généralement fidèle, toujours élégante, bien française, d'une lecture facile ; mais elle ne serre pas partout le texte d'assez près. Elle a dû être faite un peu vite, et il serait facile d'y relever ça et là quelques traces de négligence. Ainsi, cette phrase de l'original (p. 151) : « Certamente il culto che il medio evo, per varie *notissime* cagioni, tributò a Virgilio sopra tutti gli altri classici latini, *dovette aver la sua parte* nell'ardore precoce onde il Petrarca amò il Mantovano », est rendue (p. 232) par : « Certainement le culte que, pour des causes diverses, le moyen âge rendit à Virgile de préférence aux autres classiques latins, *venait en partie* du goût précoce et marqué de Pétrarque pour le Mantouan. » Un peu plus loin (p. 233), dans cette autre phrase : « il (Pétrarque) n'avait pas les aptitudes morales et intellectuelles capables d'en faire (de Tacite) son imitateur », *imitateur* est un *lapsus* évident pour *modèle*. On pourrait signaler encore d'autres inadvertances du même genre (par exemple, p. 300 et p. 317), et quelques erreurs dans la transcription des dates (p. 309, entre 1326 et 1327, *pour* entre 1326 et 1337 ; p. 317, 1384 *pour* 1354). Mais ce sont là des taches bien légères, qu'il serait facile de faire disparaître dans une réimpression, et qui ne sont pas pour diminuer sensiblement les mérites de cette estimable traduction d'un bon livre.

— Cette traduction, M. Pierre de Nolhac l'a présentée au public français dans une charmante Préface ; on goûtera la finesse de ces quelques pages sur les deux Pétrarque : le poète, amant de Laure et chantre de l'Italie, et l'initiateur de la Renaissance, plus grand encore que le poète.

L. AUVRAY.

BULLETIN

S. Eustathii episcopi Antiocheni in Lazarum, Mariam et Martham homilia Christologica, nunc primum edita, opera et studio FERDINANDI CAVALLERA. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de XIV-132 p. — Prix : 4 fr.

L'homélie inédite sur « le Repas de Lazare et sur Marthe et Marie, ses sœurs », que publie M. Cavallera, a été trouvée par lui dans un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, le *Gronovianus* 12, copié par Jean-Frédéric Gronovius, et qui dérive d'un archétype écrit en 911 ou 912 par un certain

Arsène, lequel s'intitule moine, higoumène et disciple de Métrophane, métropolitain de Smyrne. M. Cavallera édite ce texte intéressant en l'accompagnant d'une traduction latine et en le faisant précéder de prolégomènes où il s'efforce de justifier l'attribution à Eustathe, que donne le ms., par les rapprochements de doctrine et de style avec les fragments conservés de l'évêque d'Antioche. Il le fait suivre d'un recueil de ces fragments, classés en *exegetica* et *polemica et varia*; d'un recueil des fragments de Flavien, l'évêque d'Antioche, maître de saint Jean Chrysostome; enfin d'index minutieux. J.

Actes de S. S. Pie X, texte latin avec traduction française en regard, suivis d'une table générale alphabétique. T. II. Paris, Édition des *Questions actuelles*, s. d., in-8 de 325 p. — Prix : 1 fr.

La publication du texte latin et de la traduction française des actes pontificaux de Pie X continue régulièrement la série commencée par ceux de Léon XIII. Une première partie de ce second volume renferme les encycliques, brefs et motu proprio, allocutions et discours. La seconde partie reproduit les actes des congrégations romaines. — Une table alphabétique et analytique générale des deux volumes relatifs au présent pontificat clôt celui-ci. Nous ne saurions trop conseiller à toutes les bibliothèques ecclésiastiques et paroissiales de ne pas négliger un recueil aussi utile et si intelligemment mis par l'éditeur à la portée des budgets les plus réduits.

G. P.

L'Enseignement professionnel en France au début du XXe siècle, par René Leblanc. Paris, Cornély, 1905, in-16 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est, bien entendu, un livre officiel ou tout au moins officieux, et donc les fondations dues à l'initiative privée y ont peu de place, les fondations catholiques n'y en ont aucune. Cela s'explique d'autant mieux que la politique du gouvernement, que l'auteur représente, a pris à tâche de les ruiner et de les proscrire. Cela dit, je note que le volume comprend un rapport en sept parties, où il est question tour à tour de généralités sur l'enseignement professionnel, des cours professionnels, des écoles professionnelles, des écoles nationales professionnelles, des autres écoles professionnelles ou pratiques de garcons, de l'enseignement professionnel et ménager, le tout complété par un résumé et des conclusions où l'auteur se propose principalement d'indiquer comment on pourrait assurer le recrutement et la préparation du personnel enseignant. Puis viennent les annexes, qui occupent tout près de la moitié du livre, des rapports de Jules Ferry, de Buisson, d'Ollendorf, de Gréard; des notes spéciales sur les écoles d'Armentières, de Lyon, de Rouen, des statistiques abondantes embrassant la période de 1893 à 1904, enfin des notes sur la question de l'apprentissage. Ce qui m'étonne, c'est que tant d'efforts et tant d'argent dépensés aient si peu réussi à arrêter le flot toujours montant des déclassés et des fonctionnaires. M. Leblanc ne nous donne à ce sujet aucune explication.

P. Talon.

L'Ane et les mulets, par Émile Thierry. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, s. d., volume formant album de 87 p., avec 25 fig., cartonné. — Prix : 2 fr. 50.

M. Thierry continue les monographies qu'il a inaugurées il y a quelques

années déjà, en écrivant celles du bœuf, du mouton, du porc et du cheval. La dernière, qui vient de paraître, est consacrée à l'âne et aux mulets. Méthodiquement divisé, cet ouvrage s'ouvre par toutes les notions concernant l'animal en lui-même examiné, et étudié sous ses divers aspects. Il aborde ensuite les côtés économiques de l'espèce, énumère les services qu'on en peut attendre et les pays où se pratique l'élevage de ces animaux. Par ses études vétérinaires spéciales, l'auteur était naturellement amené à développer la partie hygiène, santé ou maladies. Il lui a donné une ampleur qui sera appréciée. On trouvera en effet réunis les renseignements les plus utiles pour prévenir les maladies, les diagnostiquer et soigner aussi efficacement que possible celles qu'on ne pourra éviter.

Les gravures qui illustrent l'ouvrage en augmentent la valeur et l'intérêt.

G. DE S.

Enseignement nautique (*Écoles normales du littoral*), par A. ADDE. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de VIII-181 p., cartonné. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume fait partie de la « Bibliothèque des écoles normales ». Sous des apparences modestes, se cache un ouvrage de réelle valeur ; destiné à fournir des notions d'astronomie et de navigation aux futurs instituteurs épars dans les départements maritimes, il remplit parfaitement son but ; il le dépasse même, car sa lecture et son étude seraient certainement profitables à plus d'un marin. C'est un ouvrage de vulgarisation qui n'est jamais vulgaire et sait être complet et précis sans paraître trop savant. Beaucoup de personnes qui, à notre époque, parlent de la mer et de la navigation sans rien y comprendre, feraient sagement de méditer ce petit volume d'enseignement nautique. Je me permettrai même d'en conseiller l'étude à tous les yachtmen, quoique cependant, sans aucun doute, aucun d'eux ne rentre dans la catégorie des ignorants présomptueux auxquels il vient d'être fait allusion.

J. C. T.

Les Silex taillés et l'Ancienneté de l'homme, par A. DE LAPPARENT. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 123 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Paru d'abord sous forme de deux articles dans le *Correspondant*, ce travail, légèrement remanié et partagé en subdivisions qui en facilitent la lecture, se recommande, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur, par une grande clarté et une élégance simple de style qui lui donne un véritable charme.

Dans un but beaucoup moins scientifique que dicté par des vues préconçues fort étrangères à la science, une certaine école prétend faire remonter l'origine de l'homme à des centaines de mille, voire même à des millions d'années. Elle s'appuie sur des silex éclatés, trouvés dans des formations de l'âge tertiaire, supposés façonnés intentionnellement. Un géologue belge lui aurait apporté un appui important par la découverte d'une période *éolithique*, antérieure à celle de la pierre éclatée. L'auteur de cette trouvaille invoquait la forme de certaines pierres, rencontrée fréquemment et toujours la même. Or il s'est trouvé qu'en malaxant de l'argile et du calcaire en vue d'en faire du ciment, des rognons de silex inclus dans les fragments calcaires, entraînés pendant 29 heures consécutives dans le mouvement tourbillonnant du malaxeur, sortaient du mélange avec les mêmes formes qu'on avait cru obtenues intentionnellement. Entraînés par les eaux durant les

âges géologiques, les silex préhistoriques, entrechoqués entre eux, avaient réalisé ces formes similaires.

Les cailloux éolithiques, comme avant eux les silex tertiaires prétendus taillés, sont donc du domaine de la légende pure.

Les ossements humains fossiles, quand on en rencontre, ce qui est rare, ont une bien autre valeur probante que des cailloux éclatés de manière plus ou moins bizarre. Aussi avait-on fait grand état de débris humains de Cannstatt et de Néanderthal, que l'on prétendit comtemporains des plus anciennes assises de l'ère quaternaire ; mais un examen critique de ces fossiles et des circonstances dans lesquelles ils avaient été recueillis, examen fait par des savants de haute compétence, a démontré la nulle valeur de ces fossiles au point de vue de l'archéologie préhistorique.

Quant à fixer l'âge de l'humanité, on ne le peut en l'état actuel de la science. Mais il est certain qu'il ne dépasse pas une ou deux centaines de siècles, et n'approche en rien des centaines de milliers d'années prétendues par feu le trop fameux Gabriel de Mortillet. C. DE KIRWAN.

Le Clergé rural sous l'ancien régime, par JOSEPH AGEORGES. Épilogue par Georges Goyau. Paris, Bloud, 1906, in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

On sent bien que cette étude d'ensemble, qui résume et clarifie les résultats de tant de travaux, a été écrite par quelqu'un qui est familier avec les sources et qui a été un découvreur avant d'être un vulgarisateur. Sa lecture ne donne pas l'impression que le passé ait jamais offert pour longtemps à la généralité du clergé rural une situation satisfaisante. On lui voit souvent la vie difficile et dure. Il doit défendre son indépendance, tant bien que mal, contre les abusives exigences soit des paroissiens soit de patrons qui ne l'affranchissent du joug du peuple que pour le dominer à leur tour. Mais à travers tous ces obstacles, malgré des abus plus malaisés à réformer qu'à laisser introduire, il remplit, dans l'ensemble, sa haute mission et fait la France chrétienne. Dans un intéressant épilogue, M. Georges Goyau insiste sur le rôle social des curés de campagne au XVIIIe siècle, rôle qu'encourageaient fort les administrateurs comme Turgot, et même les écrivains philosophes comme Voltaire, qui souhaitait des curés prédicateurs de morale naturelle, d'hygiène et d'économie sociale, plutôt qu'administrateurs de sacrements et prêcheurs de dogme.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Christianisme et Démocratie. Christianisme et Socialisme, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Avec un esprit de mesure et de sapience dans lequel les Normands aiment à reconnaître des qualités de race, M. Anatole Leroy-Beaulieu débrouille ici deux grandes questions complexes, qui prêtent à de multiples erreurs. Le christianisme est-il incompatible avec la démocratie? Non, en principe, bien au contraire ; mais en fait, se produisent des conflits qui s'expliquent historiquement, et ils sont même irréductibles en doctrine, si l'on veut impliquer dans le concept de démocratie, comme il arrive souvent en France, la croyance à la bonté native de l'homme et la souveraineté illimitée du peuple. Entre le socialisme et le christianisme, on peut découvrir quelques affinités, mais apparaissent surtout des oppositions, l'un s'attachant à

exaspérer les antagonismes et les convoitises, se rattachant et aboutissant presque toujours à un état d'esprit matérialiste, l'autre conseillant la paix, élevant les regards vers le Père qui est aux cieux, et travaillant avec amour à mettre un peu plus de justice et de fraternité sur la terre.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le vicomte Charles DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL, mort à Royat le 4 juillet, laisse des regrets profonds et universels, en France surtout. Né à Bruxelles le 30 avril 1836, M. de Lovenjoul, qui appartenait à l'une des plus grandes familles de Belgique, avait rassemblé, en son hôtel du boulevard du Régent, à Bruxelles, une quantité aussi considérable que précieuse de documents imprimés et manuscrits concernant les grands écrivains du XIXe siècle, notamment Théophile Gautier, George Sand, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, etc., et surtout Honoré de Balzac auquel il avait voué une sorte de culte. Les « balzaciens » le considéraient comme le chef incontesté, le grand maître de leur légion, et cela non seulement parce qu'il possédait entre autres choses tous les manuscrits de l'auteur de la *Comédie humaine*, mais aussi parce qu'il avait tiré de la masse de documents relatifs à Balzac plusieurs ouvrages que lui seul était à même d'écrire. Ces collections, constituées patiemment, à prix d'or, ont été léguées par le défunt à l'Institut de France, à charge de les installer au château de Chantilly. La presse entière a célébré cette libéralité; mais de tous les articles consacrés au vicomte de Lovenjoul, le plus suggestif, le meilleur, à notre avis, est celui que M. Paul Bourget a publié dans *le Figaro* du 7 juillet. Nous ne rappellerons ici que les œuvres principales du très regretté gentilhomme belge : *Alfred de Musset et ses prétendues attaques contre Victor Hugo* (Paris, 1878, in-12); — *Histoire des œuvres de H. de Balzac* (Paris, 1879, in-8; 2e édit. revue, corrigée et augmentée d'un appendice, Paris. 1886, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Le Rocher de Sisyphe* (*vers*) (Paris, 1879, in-12); — *Histoire des œuvres de Théophile Gautier* (Paris, 1887, 2 vol. gr. in-8); — *Un Dernier Chapitre de l'histoire des œuvres de H. de Balzac* (Paris, 1880, in-12); — *Les Lundis d'un chercheur* (Paris, 1894, in-12); — *Études balzaciennes. Un Roman d'amour* (Paris, 1896, in-12, 2e édit.); — *Études balzaciennes. Autour de Honoré de Balzac* (Paris, 1897, in-18); — *Sainte-Beuve inconnu* (Paris, 1900, in-18); — *La Genèse d'un roman de Balzac. Les Paysans; lettres et fragments inédits* (Paris, 1901, in-8, 2e édit.); — *Une Page perdue de H. de Balzac, notes et documents* (Paris, 1903, in-16); — *Bibliographie et littérature. Trouvailles d'un bibliophile* (Paris, 1903, in-18). Tout récemment M. de Lovenjoul, qui possédait l'unique épreuve existant d'une « tragédie bourgeoise en cinq actes et en prose » d'Honoré de Balzac intitulée : *L'École des ménages*, dont il nous a conté autrefois les avatars, a fait éditer cette tragédie en un volume de luxe discret (Paris, 1907, gr. in-8). Le *Polybiblion* parlera prochainement de cette pièce inédite. Ajoutons que M. le vicomte de Lovenjoul a collaboré à divers périodiques, tels que le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, *le Livre*, *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, *l'Amateur d'autographes*, etc.

— M. René de Kerviler est mort à Lorient (Morbihan), le 11 mai, à 65 ans. Sa disparition cause un grand vide dans le monde des archéologues et des historiens. René POCARD DU COSQUER DE KERVILER était né à Vannes, le 13 novembre 1842. Entré à l'École polytechnique en 1862, il obtint en 1866 le titre

d'ingénieur ordinaire des ponts et chaussées. Après avoir accompli diverses missions à l'étranger et occupé plusieurs postes en France, il fut nommé, en 1882, ingénieur en chef et, un peu plus tard, inspecteur général des ponts et chaussées. Archéologue distingué, M. de Kerviler a publié de nombreux mémoires sur les antiquités celtiques et gallo-romaines. Dans le domaine de l'histoire il a étudié spécialement les origines de l'Académie française, auxquelles il a consacré toute une série d'intéressantes monographies. Son œuvre principale, la *Bio-Bibliographie bretonne*, qu'il avait entreprise trop tard pour la voir terminée, n'a pu être conduite par lui que jusqu'à la lettre G. Il est à souhaiter que les collaborateurs qu'il s'était adjoints l'achèvent un jour. Il fut un collaborateur assidu du *Polybiblion*, du *Contemporain*, du *Correspondant*, de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, de la *Revue de Gascogne*, de la *Revue historique et archéologique du Maine*, etc. Quant à ses très nombreux ouvrages, en voici une liste qui certainement est loin d'être complète : *Le Chancelier Pierre Séguier, second protecteur de l'Académie française. Étude sur sa vie privée, politique et littéraire et sur le groupe académique de ses familiers et commensaux* (Paris, 1874, in-8 et in-12) ; — *Étude critique sur la géographie de la presqu'île armoricaine au commencement et à la fin de l'occupation romaine* (Saint-Brieuc, 1874, in-8) ; — *Un Évêque de Saint-Pol-de-Léon à l'Académie française, Jean de Montigny, 1632-1671* (Paris, 1876, in-8); — *La Guyenne et la Gascogne à l'Académie française. Jean de Silhon, l'un des quarante fondateurs de l'Académie* (Paris, 1876, in-8) ; — *Marin Le Roy, sieur de Gomberville, l'un des quarante fondateurs de l'Académie française, 1600-1674* (Paris, 1876, in 8) ; — *Le Maine à l'Académie française. Abel Servien, négociateur des traités de Westphalie, l'un des quarante fondateurs de l'Académie française. Étude sur sa vie politique et littéraire* (Paris, 1878, in-8) ; — *Le Maine à l'Académie française. Marin et Pierre Cureau de la Chambre (1596-1693). Étude sur leur vie et leurs écrits* (Paris, 1878, in-8) ; — *Essai d'une bibliographie raisonnée de l'Académie française* (Paris, 1878, in-8) ; — *La Bretagne à l'Académie française au* XVII*e siècle. Études sur les académiciens bretons ou d'origine bretonne* (Paris, 1879, in-8) ; — *Le Maine à l'Académie française. François de la Mothe-le-Vayer, précepteur du duc d'Anjou et de Louis XIV. Étude sur sa vie et ses écrits* (Paris, 1879, in-8) ; — *Valentin Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, sa vie et sa correspondance* (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Trois Cardinaux de Rohan de l'Académie française (1674-1803)* (Nantes, 1882, in-8) ; — *La Grande Ligne des mardelles gauloises de la Loire-Inférieure* (Saint-Brieuc, 1883, gr. in-8) ; — *Essai d'une bibliographie des publications périodiques de la Bretagne. I. Département du Morbihan* (Rennes, 1884, in-8) ; — *La Bretagne à l'Académie des sciences. Jules de la Gournerie, 1814-1883* (Paris, 1884, in-8) ; — *Étude biographique sur Baudoin de Maisonblanche, député de la sénéchaussée de Lannion aux États généraux de 1789, 1742-1812* (Saint-Brieuc, 1886, in-8) ; — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (Paris, 1886-1906, in-8), avec MM. A. Apuril, Ch. Berger, A. Dubois de Villerabel, etc. — *Recherches et notices sur les députés de la Bretagne aux États généraux et à l'Assemblée constituante de 1789* (Paris, 1888-1889, 2 vol. in-8) ; — *Cent ans de représentation bretonne. Galerie de tous les députés envoyés par la Bretagne aux diverses législatures qui se sont succédé depuis 1789 jusqu'à nos jours* (Paris, 1889, in-8) ; — *Armorique et Bretagne. Recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes* (Paris, 1893, 3 vol. in-8) ; — *Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille* (Paris, 1896, in-8) ; — *Les Mesures de longueur. Le nombre 7 et les connaissances en arithmétique, en géométrie et en astronomie chez les constructeurs de monuments mégalithiques en Armorique* (Lorient, 1902, in-8).

— Le romancier Hector MALOT, mort à Fontenay-sous-Bois (Seine), le 19 juillet, à 77 ans, était presque inconnu des nouvelles générations, et cependant sa popularité avait été fort grande pendant un quart de siècle. Il était né à La Bouille (Seine-Inférieure), le 20 mai 1830. Après avoir terminé ses études à Rouen, il vint à Paris pour y faire son droit et entra dans une étude de notaire, mais cédant bientôt à son goût irrésistible pour la littérature, il écrivit dans divers journaux, collabora à quelques drames et donna des articles à la *Biographie générale* Didot. Enfin sa vocation pour le roman se manifesta en 1859 par son premier volume : *Les Amants* (Paris, in-18), lequel obtint un vif succès et forma avec les deux suivants : *Les Époux* (Paris, 1865, in-18), et *les Enfants* (Paris, 1866, in-18), une trilogie de romans de famille, sous le titre général : *Les Victimes d'amour*. Depuis lors M. Hector Malot a publié toute une série de romans dont nous nous contenterons de citer les suivants : *Les Amours de Jacques* (Paris, 1860, in-18) ; — *Un Beau-Frère* (Paris, 1869, in-18) ; — *Les Aventures de Romain Kalbris* (Paris, 1869, in-18) ; — *Une Bonne Affaire* (Paris, 1870, in-18) ; — *Madame Obernin* (Paris, 1871, in-18) ; — *Un Curé de province* (Paris, 1872, in-18) ; — *Un Mariage sous le second Empire* (Paris, 1873, in-18) ; — *L'Auberge du monde* (Paris, 1875-1876, 4 vol. in-18) ; — *Les Batailles du mariage* (Paris, 1877, 3 vol. in-18) ; — *Sans famille* (Paris, 1878, 2 vol. in-18), son meilleur ouvrage, couronné par l'Académie française ; — *Le Docteur Claude* (Paris, 1879, 2 vol. in-18) ; — *La Bohême tapageuse* (Paris, 1880, 3 vol. in-18) ; — *Une Femme d'argent* (Paris, 1881, in-18) ; — *La Petite Sœur* (Paris, 1882, 2 vol. in-18) ; — *Les Millions honteux* (Paris, 1882, in-18) ; — *Les Besogneux* (Paris, 1883, in-18) ; — *Marichette* (Paris, 1884, 2 vol. in-18) ; — *Le Lieutenant Bonnet* (Paris, 1885, in-18) ; — *Le Sang-Bleu* (Paris, 1885, in-18) ; — *Baccara* (Paris, 1886, in-18) ; — *Mariage riche* (Paris, 1889, in-18) ; — *Justice* (Paris, 1889, in-18). M. Hector Malot a été chargé pendant un certain temps de la critique littéraire dans *l'Opinion nationale* et il a donné à ce journal ainsi qu'à divers autres recueils des articles sur l'éducation publique relative au développement corporel. En 1895 il avait cessé d'écrire et de s'intéresser au mouvement littéraire. Il ne composa dès lors qu'un seul roman : *Petit Mousse*, destiné à sa petite-fille, mais, résolu à ne plus rien livrer au public, il décida qu'il ne serait imprimé qu'après sa mort.

— On annonce, en outre, la mort de MM. : le chanoine BARBE, curé-doyen de Mirepoix, ancien supérieur du petit séminaire de Pamiers, mort au commencement de juillet, à 85 ans ; — BEAUNIER, journaliste parisien, rédacteur à la *Patrie* et à la *Presse*, mort au commencement de juillet ; — Paul BOSELLI, administrateur de la Société « la Presse française », qui avait acquis la *Patrie* et la *Presse*, mort au commencement de juillet, à Paris, à 67 ans ; — Gustave CANTIER, rédacteur à l'*Économiste français*, mort au commencement de juillet, à 66 ans ; — CHACORNAC, libraire parisien, dont la maison s'était fait une spécialité des publications sur l'occultisme, mort au commencement de juin ; — Raoul CHÉRON, ancien collaborateur du *Gaulois*, mort à la fin de juillet ; — Henry DERÉLY, rédacteur à la *Croix de Bruxelles*, au *Courrier de Bruxelles* et à la *Vraie France* de Lille, mort à la fin de juillet ; — Charles DURAND, rédacteur en chef du *Journal de Fécamp*, mort au commencement de juillet ; — le Dr. GRANCHER, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, mort au milieu de juillet, à 64 ans, lequel laisse, entre autres ouvrages, les deux thèses suivantes : *De l'Unité de la phtisie* (Paris, 1873, in-8) et *De la Médication tonique* (Paris, 1875, in-8) ; — l'abbé LENOIR, curé-doyen de Châtillon (Indre), archéologue distingué, mort au commencement de juillet, à 90 ans ; — Auguste PONSOT, professeur à la Faculté des sciences de Lille, mort à la fin de juillet, auquel

on doit de nombreux ouvrages de physique fort estimés, par exemple : *Recherches sur la congélation des solutions aqueuses étendues* (Paris, 1896, in 8) ; — Dr. SCHLAGDENHAUFFEN, de Nancy, membre associé national de l'Académie de médecine, mort à Nancy, à la fin de juillet ; — Émile THIERRY, rédacteur en chef de la *Gazette du village*, mort en juin.

— A l'étranger on nous annonce la mort de MM. : J. Romilly ALLEN, ancien professeur d'archéologie aux Universités d'Édimbourg et de Londres, membre des diverses sociétés d'archéologie de la Grande-Bretagne, mort à Londres, le 6 juillet, à 60 ans, lequel, outre les nombreux articles qu'il a donnés aux bulletins de plusieurs sociétés savantes, a publié d'importants ouvrages tels que : *Monumental History of the Early British Church* (Londres, 1889, in-8) ; *Early Christian Monuments of Scotland* (Londres, 1903, in-8) et *Celtic Art in Pagan and Christian Times* (Londres, 1904, in-8) ; — Dr. ANSPERGER, directeur du Conseil supérieur de l'instruction publique à Carlsruhe, mort en cette ville le 18 juillet, à 70 ans ; — Mme BACKER-GRÖNDAHL, pianiste norvégienne distinguée, qui laisse de nombreuses pièces musicales de sa composition, morte dernièrement à Christiania, à 60 ans ; — Dr. Georg August VON BECHMANN, professeur de droit civil romain et de droit civil allemand à Munich, mort en cette ville, le 11 juillet, à 73 ans ; — Felix BOBERTAG, professeur et écrivain allemand, mort le 12 juillet, à Breslau, à 66 ans ; — William Henry BROADBENT, medecin anglais de grande réputation, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de deux ouvrages : *The Pulse* (1890, in-8) et *The Heart* (1897, in-8), mort à Londres, le 10 juillet, à 73 ans ; — Dr. Moritz BROSCH, historien allemand, auteur d'ouvrages tels que : *Geschichten aus dem Leben dreier Grosswesire* (Gotha, 1899, in-8), mort à Venise, le 14 juillet, à 79 ans ; — D. Juan de la Pezuela y Ceballos, marquis de la Pezuela, comte DE CHESTE, doyen de l'armée et du monde littéraire d'Espagne, écrivain et poète distingué, mort à Madrid, le 1er novembre dernier, à 97 ans, lequel laisse de nombreux recueils de poésies, entre autres : *El Cerco de Zamora*, des comédies, notamment : *Las Gracias de la vejez*, et des traductions espagnoles de *Roland furieux*, de l'Arioste, et de la *Jérusalem délivrée*, de Tasse, ainsi que des *Lusiades*, de Camoëns ; — R. P. Basile COLLART, professeur au collège des jésuites à Tournai, mort en cette ville, le 22 juin, à l'âge de 31 ans ; — Dr. Kuno FISCHER, professeur de philosophie allemand, mort le 5 juillet, à Heidelberg, à 83 ans, lequel laisse un grand nombre d'ouvrages, par exemple : *Geschichte der neuern Philosophie* (Heidelberg, 1889-1893, 8 vol. in-8) ; *Gœtheschriften* (Heidelberg, 1900-1902, 7 vol. in-8) ; — Sir William Tenant GAIRDNER, ancien professeur de médecine à l'Université de Glasgow (Écosse), auteur d'ouvrages estimés, tels que : *Public Health in relation to Air and Water, Clerical Medicine, The Physician as Naturalist*, mort dernièrement à Colinton, près d'Édimbourg, à 82 ans ; — G GODET, professeur de théologie à Neuchâtel (Suisse), mort dernièrement en cette ville ; — Franz HOELLRIGL, écrivain autrichien, mort à Vienne, le 14 juillet, à 71 ans ; — Omaru JINTAROS, directeur de l'école japonaise de Tokyo fondée par la Société des études allemandes, mort récemment à Tokyo, à 44 ans ; — Wilhelm VON KARDORFF, économiste allemand, mort le 20 juillet, à Nieder-Wabnitz (Silésie), a 79 ans, dont on possède plusieurs ouvrages importants, tels que : *Die Forderungen der deutschen Landwirtschaft in Konsequenz der jungsten wirthschaftpolitischen Massnahmen* (Berlin, 1892, in-8) ; — Dr. Franz KAULEN, prélat allemand, professeur de théologie catholique à Bonn, mort en cette ville, le 11 juillet, à 80 ans, auquel on doit, entre autres volumes : *Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen* (Fribourg en Brisgau, 1891, in-8) et *Brod der Engel. Katholisches Ge-*

letbuch (Fribourg en Brisgau, 1891, in-12) ; — Dr. Ernst KAYSER, astronome allemand mort dernièrement à Dantzig, à 78 ans ; — Dr. VON KNEBEL, géologue allemand, mort dernièrement au cours d'une exploration en Islande ; — Dr. Heinrich KREUTZ, astronome allemand fort connu, mort à Kiel, le 13 juillet, à l'âge de 52 ans, lequel était attaché à l'Observatoire de cette ville et avait succédé, en 1897, au prof. Krüger, comme directeur de l'importante publication *Astronomische Nachrichten* ; — Karl G. KRUMBHOLZ, professeur à l'École des arts industriels de Munich, mort dernièrement à Grossschönau (Haute-Lusace), à 89 ans ; — Dr. MAMROTH, écrivain allemand, mort le 25 juin, à Francfort-sur-le-Mein, à 56 ans, dont on peut citer : *Der Kriesgimpost des Befreiungkrieges und die Bestrebungen zur Herbeiführung eines gemeinen deutschen See-Zoll Systems* (Berlin, 1888, in-8) ; — Lodewyk MÜLDER, écrivain allemand, mort dernièrement à Haag, à 85 ans ; — Alexander Davidson MURRAY, journaliste anglais, mort au milieu de juillet à St-Fillans (Perthshire), lequel dirigeait les deux journaux le *Dumfries Herald* et le *Newcastle Daily Journal* ; — Frédéric NIMAUVE, avocat belge, rédacteur de la chronique parlementaire au *Journal des tribunaux*, auteur d'un travail sur *le Rôle des avocats pendant la révolution de 1830*, mort à Bruxelles, au commencement de juin, dans sa 54e année ; — Dr. Johs. PAECH, directeur du gymnase Élisabeth de Breslau (Silésie), mort dernièrement en cette ville ; — Harry QUILTER, journaliste, écrivain et critique d'art anglais de réputation, mort au milieu de juillet, lequel appartenait à la rédaction du *Times* et à celle du *Spectator*, avait fondé *The Universal Review* en 1888 et laisse de nombreux et intéressants volumes, notamment : *Life of Giotto* (Londres, 1879, in-8) ; *Art and Life* (Londres, 1880, in-8) et *Preferences in Art. Life and Literature* (Londres, 1892, in-8) ; — Friedrich RATZEL, professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Karlsruhe, mort en cette ville, le 5 juillet, à 38 ans ; — Dr. Bohuslav VON RIEGER, professeur d'histoire d'Autriche à l'Université tchèque de Prague, mort à Budenau (Bohême), le 29 mai, à 50 ans ; — Dr. Hermann SCHREYER, auteur dramatique allemand et écrivain connu pour ses ouvrages sur Goethe, mort le 5 juillet, à Schulpforta, à 67 ans, dont nous citerons : *Die Hochzeit des Achilleus. Drama in 4 Aufzügen* (Gütersloh, 1891, in-8) et *William Shakespeare. Schauspiel in 5 Aufzügen* (Leipzig, 1895, in-8) ; — Hubert STIER, professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Hanovre, mort en cette ville, le 25 juin, à 70 ans ; — Dr. Reinhard SUCHIER, historien allemand, mort le 15 juillet, à Hanau, à 84 ans ; — Dr. Karl J. TRÜBNER, éditeur allemand, mort à Strasbourg (Alsace), le 2 juin, à 62 ans ; — Dr. Karl UMPFENBACH, ancien professeur d'économie politique à l'Université de Kœnigsberg (Prusse), mort le 24 juin, à Giessen, à 75 ans, dont nous citerons *Lehrbuch der Finanzwissenschaft* (Stuttgart, 1887, in-8) ; — Dr A. VERMER, chansonnier wallon bien connu, mort à Beauraing, le 29 mai, à l'âge de 93 ans ; — Sir Spencer WALPOLE, historien anglais estimé, mort à Londres, le 7 juillet, à 68 ans, lequel laisse une *History of England in the Nineteenth Century*, ainsi que deux excellentes biographies, l'une de son grand-père maternel, Spencer Perceval, et l'autre de Lord John Russel.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 juillet, M. Perrot lit une lettre de M. Chavannes au sujet de monuments très intéressants découverts en Corée par cet explorateur. — M. Clermont-Ganneau explique et commente la photographie d'une inscription araméenne juive de la nécropole d'El Ibraniyé. — M. Cagnat fait connaître un travail de M. Carton sur un sanctuaire de Saturne à Ghardimaou en Tunisie. —

M. Barth lit une étude sur une inscription trouvée à Mathurâ (Inde). — M. de Morgan présente un rapport sur les fouilles faites à Suse par M. J.-E. Gautier (inscriptions élamites et chaldéennes, statues et céramiques vieilles de quarante siècles). — Le 12 juillet, M. S. Reinach parle de la vie et des œuvres de l'historien norwégien Sophus Bugge, mort récemment. — M. Boissier rappelle un souvenir personnel à ce sujet. — M. Cagnat présente un mémoire de M. Mispoulet, mémoire qui complète une communication antérieure sur le régime des mines dans l'antiquité. — M. Seymour de Ricci parle d'un fragment latin de la basse époque, où il est question de Crassus Ier triumvir et d'Arioviste. — M. le docteur Capitan signale la présence fréquente, autour des dolmens, de constructions en pierres sèches, notamment dans le département du Gard. — M. Paul Monceaux parle d'une œuvre de Fulgence. — M. Héron de Villefosse fait connaître le rapport de M. le chanoine Leynaud sur les fouilles d'Hadrumète.— M. M. Maindron parle des résultats de sa mission dans l'Inde du sud. — Le 26, lecture est donnée d'une lettre de M. Holleaux sur l'état des fouilles de Delphes. — M. Babelon termine la lecture de son travail sur la « Théorie féodale de la monnaie. » — M. Franz Cumont présente la photographie d'un bas-relief représentant un sacrifice au dieu Bel, et commente une inscription qui démontre que les œuvres apocryphes de saint Denys l'Aréopagite ont été composées sous l'empereur Anastase. — M. Louis Léger parle de l'inauguration d'un monument en souvenir de Jean de Luxembourg.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 juillet, à propos d'un livre de M. Joâo Pandia Calogeros, M. Levasseur donne lecture d'un Mémoire sur le Brésil économique et sa situation présente. — Le 13, M. Cheysson exprime la reconnaissance qui est due au docteur Viaud et à M. Vasnier, auteurs d'un ouvrage sur l'alcoolisme. — Le 27, M. Cheysson donne lecture d'une notice sur la vie de M. Maurice Block.

Congrès. — Le trente et unième congrès des jurisconsultes catholiques, organisé par l'excellente *Revue catholique des institutions et du droit*, se réunira à Angers les 28 et 29 octobre prochain, sous la présidence de S. G. Mgr Rumeau, évêque d'Angers, et de M. de Lamarzelle, sénateur. Les adhésions, que nous souhaitons nombreuses, doivent être envoyées à M. J. Lucien-Brun, avocat à la cour de Lyon, secrétaire du Congrès, 2, avenue de l'Archevêché, à Lyon. — *Les Pauvres dans l'Église et dans l'État*, tel sera le sujet des délibérations du congrès. Après avoir rappelé la situation des pauvres dans l'antiquité païenne, les jurisconsultes catholiques montreront comment l'Église a rempli sa mission, qui était d'évangéliser les pauvres et d'enseigner aux puissants du monde l'égalité de tous devant Dieu. Ils passeront en revue les institutions fondées par l'Église avec l'aide d'un pouvoir essentiellement chrétien, et dont saint Louis reste le type idéal, dans le but de soulager toutes les misères humaines, puis ils en arriveront à la période révolutionnaire. Ils examineront comment, à cette époque où la fraternité se manifestait de si étrange façon, la philanthropie remplaça la charité chrétienne, diminuant ainsi « l'éminente dignité des pauvres » en qui on ne voyait plus, désormais, que des hommes, au lieu de voir Jésus-Christ lui-même. A la lumière de l'Évangile et de l'enseignement traditionnel de l'Église, ils s'efforceront de découvrir et d'exposer le rôle véritable de la charité chrétienne dans la société, et les devoirs de l'État envers elle. Ils se demanderont si l'État, depuis la Révolution, a observé ces devoirs, ou si, au contraire, il ne les a pas trop souvent oubliés, en haine de l'Église catholique, et au plus grand préjudice des pauvres. Enfin, ils chercheront

à discerner les principes en vertu desquels l'État prétend s'approprier, à l'exclusion de toute institution libre et chrétienne, le soin de soulager toutes les misères, et ils s'efforceront de dévoiler le but et la portée des nouvelles theories gouvernementales et des lois en préparation. Le programme, fort intéressant, que nous avons sous les yeux, est trop étendu pour être reproduit *in extenso*. Du moins nous en fixerons ici les grandes lignes : *Historique*. I. Ancien Régime. II. La Révolution. — *Le Présent et l'Avenir*. I. Principes du droit. II. Mainmise de l'État sur l'exercice de la charité par les lois dites sociales. — III. Conséquences de cette législation. *Devoirs de l'État a l'égard de la charité.*

. Index. — La Sacrée Congrégation de l'Index a frappé d'une condamnation les ouvrages suivants : l'abbé Ernest Dimnet, *La Pensée catholique en Angleterre* ; — Édouard Leroy, *Dogme et critique* ; — Jean Lemorni, *Vérités d'hier* ; — abbé Albert Houtin, *La Crise du clergé* ; — *Cœnobium*, revue internationale.

Une Visite a la Bibliothèque de la Ville de Paris. — La Vie populaire a Paris par le livre et l'illustration (xve au xxe siècle). — Une exposition fort intéressante, qui rappelle la vie populaire parisienne depuis le xve siècle, au moyen du livre, de l'image, de la chanson et des petits papiers vite oubliés, s'est ouverte le 4 juin dernier à l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau, 29, rue de Sévigné, occupé actuellement par la Bibliothèque de la Ville de Paris. Elle restera ouverte tous les jours, dimanches compris, de 10 heures du matin à 5 heures du soir, jusqu'au 1er octobre prochain. A ce propos, nous avons reçu une notice curieuse, très détaillée, qui mérite d'être conservée par les amateurs. Elle a été redigee, sous la direction de M. Marcel Poëte, organisateur principal de cette Exposition, par MM. Edmond Beaurepaire et Étienne Clouzot. Brievement, nous allons mentionner ce que l'on peut voir en ce moment à l'hôtel Saint-Fargeau. — Première vitrine, à droite de l'entrée : Les Plans de Paris du xvie siècle. A gauche de la vitrine, sur un chevalet, le Plan général de la ville, cité, Université et faubourgs de Paris, dressé par Jean Boisseau en 1654. A droite de la vitrine, plan de Georges Braun (1576) et celui de Belleforest, publié sous Henri III. — Vitrine 2, à gauche de l'entrée : les Plans de Paris du xviie siècle. — Vitrines 3 à 9 : La Ville (1er, 2e, 3e et 4e arrondissements), la Cité (partie du 1er et du 4e arr.), enfin l'Université (5e et 6e arr.). — Vitrine 10 : Cabarets, cafés, foires, bals. — Vitrine 11 : Physionomie de la rue. — Vitrine 12 : Le Pont-Neuf. — Vitrine 13 : Jeux et sports. — Vitrine 14 : Cris de Paris. — Vitrine 15 : Chansons. — Vitrine 16 : Entrées royales et fêtes. — Vitrine 17 : Les Ballons. — Vitrine 18 : Faits divers et canards populaires. — Vitrine 19 : Jardins et promenades. — Vitrine 20 : La Ligue et le siège de Paris par Henri IV. — Vitrine 21 : Corporations et métiers. — Vitrine 22 : Les Lettres de part. — Vitrine 23 : Grandes et petites Affiches, ordonnances de police. — Vitrine 24 : Les Moyens de transport. — On le voit, il s'agit ici d'une évocation sinon complète du moins très importante de quantité de choses touchant de façons fort diverses à la vie privée ou publique de la grande ville, au cours des cinq derniers siècles et au début du siècle présent. — Tous les vendredis, à 4 heures, les organisateurs de cette exposition originale, qui devrait trouver des imitateurs au moins dans nos grands centres provinciaux, font des conférences qui commentent et mettent en valeur les pièces mises sous les yeux du public. Véritables leçons de choses pour lesquelles les conférenciers, aussi bien que les organisateurs, ont droit à la reconnaissance des travailleurs.

Les Filigranes. — Depuis un quart de siècle, M. C.-M. Briquet poursuit

sur les filigranes ou marques du papier une patiente enquête à travers les archives et bibliothèques d'Europe ; et à diverses reprises déjà il a consigné dans des travaux particuliers les résultats partiels auxquels il était arrivé. Il a même essayé dans une brochure spéciale de nous convaincre *De la Valeur des filigranes de papier comme moyen de déterminer l'âge et la provenance des documents non datés* (Genève, 1892, in-8). Sans pousser la confiance aussi loin que M. Briquet on ne saurait contester l'intérêt que présentent les filigranes, et l'utilité qu'il peut y avoir à les étudier de près. L'on ne peut donc que savoir gré à l'auteur du soin qu'il prend de nous offrir un dictionnaire historique dans lequel il fait défiler sous nos yeux 16112 spécimens de filigranes, groupés alphabétiquement par famille, avec indication : 1° du document où chaque marque a été copiée ; 2° des localités où elle a été rencontrée. *Les Filigranes, dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600* formeront 4 volumes in-4 au prix de 200 fr. (Paris, Alphonse Picard et fils ; Genève, A. Jullien.)

Paris. — Poursuivant la série de ses intéressantes études sur l'*Histoire des légumes*, M. Georges Gibault nous donne le résultat de ses recherches sur *le Céleri* (Paris, impr. Salivetti, petit in-18 de 20 p., avec une fig. Extrait du *Moniteur d'horticulture*). Nous voyons là par quelle suite de cultures la plante sauvage qui s'appelle l'ache est montée au rang de comestible apprécié sous le nom de céleri. L'auteur en fait donc l'histoire détaillée et nous montre que ladite plante sauvage est devenue légume au XVIe siècle, grâce aux Italiens. Mais depuis les améliorations ont été constantes, si bien qu'aujourd'hui nous sommes en possession de variétés excellentes. Opuscule où l'érudition s'allie avec les renseignements utiles.

— Vincent Voiture a eu de son temps une grande renommée de poète, de prosateur et d'homme d'esprit. La postérité lui a conservé ce dernier titre, le second aussi, à peine le premier. M. Alexandre Arnoux vient d'essayer autant que possible de le lui rendre par un recueil de ses meilleures pièces, qui, en vérité, pour la plupart, ne valent pas grand'chose, car la préciosité dont elles sont pleines ne fait qu'aggraver pour nous la grossièreté dont elles sont remplies. Nous leur préférons de beaucoup la *Notice* qui les précède, morceau écrit avec élégance et avec goût, et où M. Arnoux a fait preuve d'un vrai sens historique et littéraire. Nous y avons remarqué notamment une fort bonne peinture du célèbre hôtel de Rambouillet. C'est donc en bonne partie, selon nous, à cette etude que doit sa valeur le petit volume intitulé : *Vincent Voiture. Stances, sonnets, rondeaux et chansons*, choisis et précédés d'une *Notice sur Voiture*, par M. Alexandre Arnoux. (Paris, Sansot, 1907, in-12 de 107 p. avec un portrait-frontispice. — Prix : 2 fr.).

— Notre savant collaborateur, M. Lucien Auvray fait paraître le dixième fascicule de sa grande publication : *Les Registres de Grégoire IX. Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican* (Paris, Fontemoing, juin 1907, in-fol. — Prix : 8 fr. 55). Ce fascicule achève le second volume de cet important recueil de textes.

— A propos de la nouvelle *Étude sur les fausses décrétales* que vient de publier notre savant collaborateur M. Paul Fournier (Louvain, 1907, in-8), M. Ferdinand Lot revient à son tour sur le sujet : *La Question des fausses décrétales*. Extrait de la *Revue historique*, t. XCIV. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1907, in-8 de 10 p.). Partisan de l'origine rémoise du recueil, il combat énergiquement la thèse, soutenue par M. Fournier, de l'origine mancelle et va même jusqu'à tire du pseudo-Isidore : « la seule chose sûre, c'est qu'il n'était pas du Mans. » Il pencherait fortement à

l'identifier avec le clerc rémois Vulfadus, précepteur des enfants du Roi, ennemi d'Hincmar qui l'a déposé.

— M. Antoine Lestra voulant résumer avec une grande émotion et un profond respect le roman d'amour platonique entre la princesse Louise de Bourbon-Condé et Louis de la Gervaisais à la fin du XVIIIe siècle, s'est appuyé sur la *Vie* publiée en 1888 par Dom Rabory, et les *Lettres* éditées en 1878 par Paul Viollet ; ces citations précieuses forment une agréable plaquette (*Lettres intimes de la princesse Louise-Adelaïde de Bourbon-Condé, fondatrice du monastère du Temple* (Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 44 p.).

— Dans la collection des *Célébrités d'aujourd'hui* nous avons à signaler les deux volumes suivants : *Léo Claretie*, par M. Pétrus Durel (Paris, Sansot, 1906, in-18 de 69 p., avec portrait et autographe) et *Rachilde*, par M. Ernest Gaubert (Paris, même librairie, 1907, in-18 de 63 p., également avec portrait et autographe. — Prix de chaque volume : 1 fr.). Outre une bibliographie, chacune de ces biographies est accompagnée, comme toutes les précédentes, d'une série « d'opinions » exprimées par divers écrivains sur l'œuvre de M. Léo Claretie et sur celle de Mme Rachilde et aussi par une iconographie qui a son intérêt.

— Le *Bibliographe moderne* a publié un travail très documenté de notre collaborateur M. Max Prinet, sur *Un Manuscrit armorié du « Songe du vieux Pèlerin »*, qui a ensuite été tiré à part (Besançon, imp. Jacquin, 1907, in-8 de 11 p.). « Le *Songe du vieux Pèlerin*, dit M. Prinet, a été composé, vers l'an 1389, par Philippe de Mézières, ancien précepteur de Charles VI, pour l'instruction morale de son élève. » L'exemplaire examiné (Bibliothèque nationale, fonds français 22542) n'est autre qu'un manuscrit ayant appartenu au cardinal de Richelieu. M. Prinet, après avoir donné des détails historiques et héraldiques très précis à propos des armes des maisons de Crussol et de Lévis, constatées dans les peintures dudit manuscrit, lesquelles rappellent « l'alliance contractée le 22 juillet 1452, entre Louis de Crussol et Jeanne de Lévis-Florensac », en arrive à conclure que « le manuscrit du *Songe du vieux Pèlerin* a été écrit et peint pour Louis de Crussol et sa femme ». Et il ajoute qu' « il faut rejeter l'opinion qui le donne comme ayant été fait pour le connétable de Richemont [mort en 1458]. Cette opinion se fonde sur un passage mal interprété de l'Avertissement du copiste, qui, parlant de l'ouvrage de Philippe de Mézières, dit que, du temps de Charles VII, « il fut présenté à son loyal connétable Artus, duquel est cestuy cy redigé et plusieurs autres es cours de plusieurs grans et nobles seigneurs. » Il ressort de ce passage non pas que le manuscrit en question est celui d'Arthur de Richemont, mais qu'il est une copie de celui du connétable. Cette copie a été exécutée dans le troisième quart du XVe siecle. »

— Avec un retard assez considérable vient de paraître l'*Annuaire* pour 1906 *de la Société française de bibliographie*, dont nous avons annoncé la formation en son temps (t. CVI, p. 467). Outre la liste des membres, les statuts et le compte rendu des séances, l'*Annuaire* (Chartres, impr. Edmond Garnier, 1907, in-4 de 54 p.) contient des *Notions sommaires sur la littérature bibliographique courante en France*, dans lesquelles notre collaborateur M. Henri Stein a dressé une liste critique des revues françaises, et à leur défaut étrangères, qu'il faut lire pour se tenir au courant de la production sur telle ou telle matière.

BOURGOGNE. — Le no 4 du tome XVII de la *Revue bourguignonne*, publiée par l'Université de Dijon, est uniquement composé d'une fort intéressante « enquête sociale » intitulé : *Les Compagnonnages d'arts et métiers à Dijon aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par M. H. Hauser, professeur à la Faculté des lettres,

avec la collaboration des étudiants en histoire de l'Université de Dijon (Dijon, Damidot; Nourrit; Rey; Venot, et Paris, Champion; Rousseau, 1907, in-8 de 220 p.). Cette étude est ainsi divisée : I. Les Origines des compagnonnages. — II. L'Organisation des compagnonnages. — III. Les Compagnonnages et l'Église. — IV. Gavots et dévorants. — V. La Lutte pour le monopole du placement. — IV. Résistance et répression. Suivent 24 documents allant depuis l'année 1561 jusqu'à l'année 1783. On verra là que, sous l'ancien régime, les choses n'allaient pas toujours facilement entre patrons et ouvriers. Mais sous un pouvoir fort, qui n'avait pas à compter avec le suffrage universel, les désordres n'atteignaient pas l'ampleur qu'ils ont acquise de nos jours. La Révolution avait cru devoir supprimer toute cette organisation du travail. Depuis, la troisième République a institué légalement les syndicats, lesquels, faisant souvent litière des intérêts corporatifs, qui devraient être leur seul but, sont devenus des foyers de politique subversive. Le progrès ne nous paraît pas évident. Sans insister autrement sur ce point, qui n'a d'ailleurs pas préoccupé M. Hauser, il convient de dire que son étude est remarquable.

Bugey. — Les fouilles pratiquées en ce moment à Alise-Sainte-Reine (l'Alésia officielle, quoique contestée) ont déjà provoqué plusieurs études assez brèves, parmi lesquelles nous devons une mention à celle de M. Alexandre Bérard : *De l'Emplacement d'Alésia*, communication faite à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 30 novembre 1906 (Lyon, Storck, 1907, petit in-8 de 26 p., avec une planche). L'auteur s'efforce de prouver que le dernier rempart de l'indépendance gauloise n'est autre que la petite cité d'Izernore, chef-lieu de canton du département de l'Ain. Nous n'en pouvons dire qu'une chose, c'est que les arguments de M. Bérard ne nous paraissent pas probants et que si Alise n'est pas la véritable Alésia, cette Alésia ne pourrait guère être que l'Alaise de Franche-Comté qui a eu pour elle, sans compter des militaires savants, des érudits comme l'architecte Delacroix, le bibliothécaire Castan et Quicherat.

Champagne. — De l'Académie nationale de Reims nous recevons les cent-dix-huitième et cent dix-neuvième volumes de ses *Travaux* (Reims, Michaud, 1907, année 1904-1905, t. II, in-8 de xv-299 p., avec 30 planches et grav. — Année 1905-1906, t. I, 1907, in-8 de 403 p., avec 11 planches et grav.). Le premier de ces deux volumes renferme une œuvre épigraphique considérable de M. Henri Jadart, divisée en deux parties, plus un appendice. La première partie est consacrée aux *Inscriptions lapidaires de Notre-Dame de Reims. Épitaphes, d'après les monuments originaux* (p. 1-181). L'auteur ne donne pas moins de cinquante et une notices très précises sur les épitaphes des tombes de personnages ecclésiastiques de divers rangs. Cet ensemble s'ouvre avec saint Nicaise, évêque et martyr, décapité en l'an 406, et s'achève avec le cardinal Langénieux, mort en 1905. Dans la deuxième partie, M. Jadart parle d'*Inscriptions diverses de Notre-Dame de Reims* (p. 183-224) classées sous deux rubriques : I. *Épitaphes anciennes et modernes*; II. *Inscriptions diverses historiques*. L'appendice occupe les pages 227 à 280. Outre une table des matières et une autre des figures, ce travail contient deux tables onomastiques (noms de personnes et noms de lieux) qui en rendent le maniement très commode. M. Jadart a fait précéder ce volume d'une Introduction qu'il termine par cette déclaration qui nous paraît on ne peut mieux justifiée : « L'histoire générale et la littérature du moyen âge trouveront là de précieux éléments et des détails mal interprétés ou restés inconnus jusqu'ici. » — Le tome Ier de l'année 1905-1906 offre un tout autre caractère : c'est un recueil de pièces d'importance variable, dont nous allons rapporter

les titres. Voici tout d'abord un *Discours d'ouverture* du président annuel, M. A. Duval, sur « l'Art d'écrire » (p. 1-19). — Nous retrouvons ensuite M. Henri Jadart, qui fait le *Compte-rendu des travaux pendant l'année 1905-1906* (p 21-43). Après quoi nous mentionnerons : *Forme primitive des lunettes*, par M. le Dr A. Bourgeois (p. 119-129) ; — *Voyage autour du Congrès de la tuberculose*, par M. le Dr Colleville (p. 131-148) ; — *Les Maladies microbiennes des vins blancs d'origine champenoise*, par M. J.-A. Cordier (p. 149-166) ; — *Observations biologiques sur la mousse naturelle des vins blancs*, par le même (p. 167-182, avec 2 fig.) ; — *L'Ethnographie*, par M. R. de Bovis, d'après M. Nicolas Kharouzine, professeur à l'Université impériale de Moscou (p. 183-190) ; — *Taine artiste*, par M. le Dr Seuvre (p. 191-197) ; — *Vivre !* (prose et vers), par M. E. Kalas (p. 199-210) ; — *En Alaska*, par M. l'abbé Haudecœur (p. 211-218) ; — *L'Art anglais*, par M. E. Kalas (p. 219-302) ; — *Une Sédition féminine à Nanteuil-la-Fosse, en 1794 (21 fructidor an II)*, par M. A. Duval (p. 303-315) ; — *M. l'Abbé Jean-Pierre Bouchez, curé constitutionel de Saint-Nicolas de Rethel, puis principal du collège de cette ville (1742-1817)*, communication de M. l'abbé Em. Bouchez, lue par M. A. Duval (p. 317-332) ; — *L'Album d'ex-libris de la Bibliothèque de Reims*, par M. Henri Jadart (p. 333-340, avec 4 reproductions) ; — *Notes sur Chamery (1879-1907)*, par le même (p. 353-367, avec 2 planches) ; — *A propos d'un congrès de l'art public*, par M. E. Kalas (p. 370-380) ; — *Cathédrales de Reims, Amiens, Beauvais, parallèle des coupes transversales*, par M. Alphonse Gosset (p. 381-399, avec 2 planches et 2 figures).

Franche-Comté. — Sous le titre d'*Essais sur l'avenir de l'agriculture en Franche-Comté* (Besançon, imp. Bossanne, 1907, in-8 de 40 p.), M. Gustave Foltête a esquissé un tableau de mœurs rurales actuelles aussi curieux qu'attachant. Il commence par nous parler très succinctement des richesses agricoles de la Franche-Comté, après quoi il montre les difficultés dans les affaires, et combien les travaux du cultivateur sont pénibles. Il passe ensuite à la main d'œuvre, indique la manière dont il convient d'éviter l'oisiveté de l'hiver, donne des détails sur la nourriture du paysan, sur ses divertissements, sur l'éducation des enfants et sur le service militaire. Cela dit, il expose en quoi consiste l'enseignement agricole actuel et ce qu'il conviendrait qu'il fût ; il analyse aussi les causes de l'abandon des campagnes et il achève son travail par un résumé de « ce qu'il faut faire » pour améliorer l'agriculture franc-comtoise. Il faudrait d'abord, à son avis, que les cultivateurs fussent moins rebelles à l'idée de mutualité et d'association. Mais aussi, il serait nécessaire que la Franche-Comté fût pourvue d'une école d'agriculture pratique. Il y en avait une autrefois, qui donnait des résultats appréciables ; l'auteur le constate. C'était l'école de Saint-Remy, dans la Haute-Saône : elle a disparu. N'est-ce pas parce que c'était un établissement tenu par des prêtres ? M. Foltête ne le dit pas. Sa brochure n'en est pas moins excellente et mérite d'être propagée.

— Du dernier fascicule trimestriel des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* notre collaborateur M. Max Prinet a extrait son étude sur les *Sceaux franc-comtois décrits dans un ouvrage de sigillographie dauphinoise* (Besançon, imp. Jacquin, 1907, in-8 de 20 p.). L'ouvrage dont il est question est la *Description des sceaux des familles seigneuriales du Dauphiné*, publiée par M. J. Roman ; et les sceaux intéressant l'histoire de la Franche-Comté, qui sont étudiés ici, sont ceux de Jacques d'Auxelles, de Guillaume de Vergy, seigneur de Mirebeau, de Hugues d'Antigny, comte de Vienne, de Philippe et de Jean de Vienne, ses fils, de Jacques de Vienne, sire de Longwy et enfin du duc de Tallard, gouverneur du comté de Bourgogne sous Louis XIV. Dans cet opuscule, M. Prinet nous donne de nombreux

détails historiques sur les personnages ci-dessus, appuyés de notes aussi copieuses qu'érudites.

LANGUEDOC. — Sous le titre de *Plaquettes montpelliéraines et languedociennes*, M. Joseph Berthelé entreprend la publication d'un recueil de mémoires et de dissertations sur des points particuliers de l'histoire locale. Il nous propose tout d'abord *Une nouvelle Hypothèse sur l'origine du nom de Montpellier* (Extrait du *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*. Montpellier, impr. générale du Midi, 1907, in-8 de 15 p.). On fait le plus habituellement dériver ce nom de *Mons puellarum* (la Montagne des jeunes filles), de Montagne fermée au verrou ou Mont du pilon (*Mons pessulanus, pessulo clausus* ou *Mons pestellarius*). Partant de cette dernière forme qu'on trouve le plus anciennement écrite *pestelarius* et qui a donné en français les formes archaïques Montpestler, Monpesler, M. Berthelé se demande s'il ne serait pas plus simple, plus normal, de traduire Mont du pastel ou du pastellier, étant donné surtout l'importance qu'eut de bonne heure dans le pays l'industrie tinctoriale. — On citait depuis longtemps déjà une prétendue charte de Raymond Guilhem ou de Madières comme la plus ancienne mention de moulin à papier en France ; et bien que quelques érudits eussent élevé des soupçons sur l'authenticité ou l'interprétation de cet acte, personne ne l'avait étudié d'assez près pour arriver à des conclusions fermes ; c'est ce qu'a entrepris M. Berthelé et il est parvenu à établir : 1° qu'il y avait eu fausse interprétation, fausse lecture plutôt du mot *paxeria* transcrit indûment *paperia* ; 2° substitution non moins indue de la date de 1189 à la date réelle. Il s'agit en réalité d'une concession en 1267 par Raymond de Rocozels à Raymond Pierre de Popian d'un moulin bladier. C'est donc à un moulin bladier et non à *Un prétendu Moulin à papier sur l'Hérault en 1189* (Extrait de la *Société archéologique de Montpellier*. Ibid., 1907, paginé 17-34) que nous avons affaire et ce moulin n'est autre que celui de Carabottes. — La troisième « plaquette » du savant archiviste de l'Hérault nous fait précisément connaître *Quelques documents* (six, allant de 1267 à 1289) *concernant les moulins de Carabottes au* XIII*e siècle, d'après les archives du château de Lestang* (Extrait du même recueil. Ibid., in-8, paginé 35-96). On y trouvera notamment des détails précieux sur l'installation et l'exploitation d'un moulin au XIII*e siècle.

LORRAINE. — M. Albert Collignon a tiré à part des *Mémoires de l'Académie de Stanislas* un intéressant travail intitulé : *La Bibliothèque du duc Antoine. Recherches bibliographiques suivies de l'Inventaire annoté* (Nancy, imp. Berger-Levrault, 1907, in-8 de 136 p., avec une planche). Le règne du duc Antoine a duré de 1508 à 1544 et l'inventaire de sa bibliothèque a été fait en mars 1544. « Grâce à ce catalogue de livres, dit M. A. Collignon, il nous est permis de nous faire une idée au moins approximative des connaissances que l'on pouvait avoir à la Cour de Lorraine à l'époque qui nous occupe... La liste comporte 183 numéros, pas davantage (en tout 198 manuscrits ou livres). » Cet ensemble, selon les suppositions de l'auteur, a émigré du côté de Florence ou de Vienne, lorsque François III devint l'époux de Marie-Thérèse, ce qui n'empêche pas qu'ils sont ici décrits, pour la plupart, d'après d'autres exemplaires. Il y a de tout : livres religieux, ouvrages relatifs à la politique, aux sciences et aux arts, d'autres aussi « qui sont d'utilité pratique et correspondent à nos manuels techniques, à nos dictionnaires, à nos encyclopédies. » Également la littérature est représentée : romans de chevalerie, chansons de geste, poèmes allégoriques, didactiques ou moraux. Les détails que nous donne M. Collignon forment une contribution de premier ordre à l'histoire littéraire générale du seizième siècle et en particulier à l'état des belles-lettres en Lorraine à cette époque La brochure que nous avons sous

les yeux se termine par un *Index de l'Inventaire* noms des auteurs et titres des ouvrages).

LYONNAIS. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon nous envoie le tome IXe de la 3e série de ses *Mémoires* (*Sciences et lettres*) (Lyon, Rey; Paris, Baillière, 1907, gr. in-8 de LXIV-430 p., avec 16 planches et des figures dans le texte). Très remarquablement imprimé, ce beau volume se compose des études suivantes dont la plupart offrent un véritable intérêt général : *Les Insectes inoculateurs des maladies infectieuses*, par M. le Dr Pierre-Just Navarre (p. 1-56 avec 5 planches et des figures dans le texte); — *Les Amis d'autrefois, souvenirs rétrospectifs de l'Académie*, par M. F. Mitifflot de Bélair (p. 57-86); — *La Médaille énigmatique*, par M. Pariset (p. 87-111, avec une planche reproduisant cette pièce). La médaille dont il s'agit, « couverte de mots hébreux, a été trouvée en 1650 à Lyon, montée de Saint-Barthélemy, près du passage Sainte-Philomène conduisant à l'église de Fourvière. » Elle se trouve dans les collections de la Bibliothèque nationale ; — *Discours prononcé à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du professeur Léopold Ollier en sa ville natale des Vans (Ardèche), le 15 octobre 1905*, par M. le Dr Eugène Vincent (p. 113-124, avec 9 planches) ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon pendant l'année 1905*, par M. A. Vachez (p. 127-147); — *Les Forces naturelles et les transformations de l'énergie*, par M. le colonel Raymond (p. 149-167) ; — *Guillaume Paradin de Cuyseaulx, doyen de l'église collégiale de Notre-Dame de Beaujeu, auteur de la plus ancienne Histoire de Lyon*, par M. Alexandre Poidebard (p. 169-206) ; — *De la Journée du travail au point de vue scientifique*, par M. le Dr E. Clément (p. 206-224) ; — *Émiland Gauthey, ingénieur en chef de la province de Bourgogne au* XVIIIe *siècle*, par M. Henri Tavernier (p. 225-240) ; — *Les Humboldt et les Gérando à propos de quelques autographes de W. et Al. de Humboldt*, par M. E.-T. Hamy (p. 241-260) ; — *L'Éclipse totale de lune du 4 août 1906 observée en Indo-Chine*, par M. Georges Le Cadet (p. 261-264, avec une planche) ; — *La Matérialité de l'éther*, par M. le colonel Raymond (p. 265-276); — *Compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1906*, par M. Henri Tavernier (p. 277-309) ; — *Sur le Rétablissement des étangs dans les Dombes*, par M. le Dr Clément (p. 311-324) ; — *La Doctrine anophélienne et la Prophylaxie pratique du paludisme*, par M. le Dr P.-Just Navarre (p. 325-340) ; — *Discussion sur le paludisme*, par M. le Dr P. Aubert (p. 341-366) ; — *Un Miniaturiste lyonnais. Émile Perret de la Menue et l'Album des pennonages*, par M. E. Pariset (p. 367-412, avec reproductions de drapeaux dans le texte) ; — *Note au sujet des coups de bélier*, par M. le comte de Sparre (p. 413-420).

— Le 18 décembre dernier M. A. Vachez a présenté à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon son *Rapport sur la fondation Lombard de Buffières* (Lyon, imp. Rey, 1907, gr. in-8 de 13 p.). Les revenus annuels de cette fondation doivent, d'après la volonté du donateur, être employés « de façon à développer dans l'enfance le respect et l'observation de ses devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers le prochain, et à encourager tout ce qui pourrait tendre à faciliter et accroître ce développement. » — « C'est aujourd'hui, dit le rapporteur, la onzième fois que le prix Lombard de Bufflères est décerné aux instituteurs et institutrices. A notre époque, où l'éducation tient une si grande place dans les préoccupations des pères de famille, cette fondation répond bien aux besoins du moment. » Dix lauréats sur 21 concurrents ont obtenu des récompenses, savoir: 5 instituteurs publics, 3 instituteurs libres et 2 institutrices, l'une communale, l'autre attachée à l'enseignement libre. M. A. Vachez a résumé dans son rapport les titres et les mérites des dix lauréats en question, montrant ainsi

qu' « il existe de nobles cœurs et de dignes maîtres de l'enfance dans le personnel de l'enseignement » et ne manquant pas de constater tout naturellement qu' « au milieu des tristesses de l'heure présente, ce spectacle ne peut que nous apporter des consolations et entretenir nos plus chères espérances. »

NIVERNAIS. — Si les études que l'on trouve dans le premier fascicule du XXIIe volume de la collection du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (t. XII de la 3e serie) (Nevers, Mazeron, 1907, in-8 de 202 p.) ne sont pas nombreuses (trois seulement) du moins présentent-elles un grand intérêt pour l'histoire provinciale. Il est facile de s'en rendre compte par le simple énoncé des titres, savoir : *Le plus ancien Obituaire de l'abbaye de Notre-Dame de Nevers*, par M. H. de Flamare (p. 1-50); — *Les Chartes de Saint-Étienne de Nevers*, par M. René de Lespinasse (p. 51-130) ; — *Le Collège de Nevers (1521-1860)*, par M. E. Duminy (p. 131-202). Il nous semble que le premier fascicule du volume de 1907 de ce très estimable Bulletin est publié un peu tardivement. Mais, pour avoir attendu, ses lecteurs, en raison de l'excellence de ce qui leur est servi, n'auront assurément rien perdu. Et puis, il faut bien le dire : audit fascicule était jointe, en brochure séparée (in-8 de 32 p.), la *Table des volumes* XI à XX *du Bulletin*. Cette table est ainsi dressée : d'abord par ordre alphabétique (matières et noms d'auteurs) ; puis par articles indiques pour chaque tome, dans l'ordre de la pagination. C'est sans doute ce travail exceptionnel qui a retardé la distribution.

VELAY. — A paru récemment le tome treizième des *Mémoires et Procès-verbaux (1904-1905)* de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire (Le Puy, imp. Marchessou, Peyriller, Rouchon et Gamon, 1906, in-8 de 363 + 81-128 p., avec 2 planches). Ce volume est ainsi composé : *Le Testament de Burel (7 septembre 1586)*, par M. Ulysse Rouchon (p. 1-7) ; — *Notes historiques sur le collège de Brioude*, par M. Paul Leblanc (p. 9-46); — *Le Jeu de l'Oiseau au Puy*, par M. Ulysse Rouchon (p. 47-59); — *Austorc d'Orlac, troubadour du Velay au* XIIIe *siècle*, par M. C. Fabre (p. 61-78); — *Journal des dépenses du député de la ville du Puy aux États généraux du Languedoc, en 1789*, par M. Antoine Jacotin (p. 79-85) ; — *Fondation en faveur de l'église de Gluiras (Ardèche), 27 novembre 1736*, par M. Emmanuel Rioufol (p. 87-88); — *La Médaille du jubilé du Puy en 1785*, par M. C. Jacotin des Rosières (p. 89-91, avec une planche); — *Quelques Cahiers des paroisses du Velay en 1789*, par M. Charles Godard (p. 93-96); — *Le Conseil général de la Haute-Loire. Le Directoire et l'administration départementale de 1790 à 1800*, par le même (suite) (p. 97-150); — *Le Rapport de Barrès sur l'arrondissement de Brioude (prairial an XII)*, par M. Adrien Lascombe (p. 151-190); — *Barrande*, par M. J. Pellissier (p. 191-196) ; — *Louis Jouve, peintre et sculpteur*, par M. le Dr Pierre Boyer (p. 197-208, avec portrait); — *Un Effet de la déclaration des maladies contagieuses*, par M. le Dr H. Coiffier (p. 209-213) ; — *Sur la Vénus de Milo*, par M. Philippe Hedde (p. 215-217) ; — *La Vipère aspic*, par M. le Dr Pierre Boyer (p. 219-221) ; — *Quelques Tremblements de terre*, par M. Ulysse Rouchon (p. 223-227) ; — *Sur la tenue des étables*, par M. L. Escomel (p. 231-234) ; — *La Maladie dite de « la courade » dans la Haute-Loire*, par M. J. Pellissier (p. 235-238) ; — *Le Solanum Commersoni, pomme de terre de l'Uruguay, son introduction en France, son amélioration*, par M. E. Vidal-Galland (p. 239-243) ; — *Destruction des rongeurs*, par M. J. Pellissier (p. 245-247) ; — *La Race du biset, de Chilhac, son classement officiel dans les concours*, par M. Chauvin (p. 249-253) ; — *La Race ovine « biset ». Conditions économiques de son exploitation dans la Haute-Loire*, par M. J. Pellissier (p. 255-261) ; — *Greffe des boutons à fruits*, par M. Meyer (p. 263-266) ; — *Rareté et cherté des œufs en hiver. Moyens d'y remédier. Production intensive des œufs,*

par M. L. Escomel (p. 267-271). Les *Procès-verbaux* de la Société, pour la période comprise entre le 7 janvier 1904 et le 3 août 1905, sont importants et renferment de nombreuses indications historiques et scientifiques. Ils occupent les pages 273 à 351. Le présent volume se termine, en supplément paginé 81-128, par un fragment du tome II de la *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire*, due à M. Louis Pascal et dont le tome Ier a été présenté à nos lecteurs en octobre 1903 (*Polybiblion*, t. XCVIII, 359-361).

Belgique. — Nous sommes heureux d'avoir à signaler à nos lecteurs la *Conférence prononcée à Bruxelles, le mardi 28 mai 1907*, par notre savant collaborateur le R. P. Dom J.-M. Besse, *à l'issue du service solennel célébré en l'église des Carmes par les soins de la rédaction de « Durendal » pour le repos de l'âme de son collaborateur Joris-Karl Huysmans, litterateur catholique, oblat de Saint-Benoît, mort chrétiennement à Paris le 12 mai 1907* (Bruxelles, éditions de Durendal, 1907, gr. in-8 de 20 p.). Dom Besse a connu très particulièrement le grand écrivain ; il a réglé avec lui certains détails de ses funérailles ; il avait toute qualité pour parler de sa personne et de son œuvre ; il l'a fait comme on pouvait l'attendre de lui, et sa conférence où les amis et les admirateurs de Huysmans aimeront à retrouver quelques traits de la physionomie du maître, servira peut-être à dissiper quelques préventions qui subsistaient encore contre lui chez bien des catholiques.

Italie. — Les travaux de déblaiement exécutés dans l'église souterraine de S. Maria in Via Lata par les soins de M. le chanoine Cavazzi ont attiré de nouveau l'attention sur cette antique diaconie romaine et ont fourni quelques documents intéressants sur une église à laquelle se rattachent des légendes relatives à S. Pierre, à S. Paul et à S. Martial. Dans un article de la *Rassegna gregoriana* (janvier-février 1907 : *Un'antica diaconiarisorta in Roma, S. Maria in Via Lata*. Tirage à part. Roma, Desclée, Lefebvre, 1907, in-8 de 8 p., 3 fig.), le P. Grisar nous retrace en quelques traits l'histoire de la diaconie instituée vers la fin du VIIe siècle ; il explique les légendes relatives à S. Paul, par la présence d'une fresque représentant un S. Paul, dans lequel l'imagination médiévale avait cru reconnaître l'apôtre, alors qu'il s'agit du martyr romain, dont le compagnon S. Jean est représenté sur une fresque en vis-à-vis ; une fresque figurant S. Philippe présentant les poissons au Seigneur fait allusion à l'office charitable de la diaconie ; une inscription, Misail, voisine d'un portrait d'evêque, a pu donner naissance par une fausse interprétation à la légende de S. Martial. La diaconie renferme trois autels anciens, dont l'un passe pour avoir servi à S. Grégoire le Grand.

— *Une illusion de Taine*, par M. L. Michelangelo Billia (Rome, imp. Forzani, 1905, in-8 de 6 p. Extrait des *Atti del V Congresso internaz. di psicologia*). L'illusion ici dénoncée du maître qui s'est si bien appliqué à dissiper les illusions de notre esprit, c'est d'avoir cru que « l'universel ou l'idée n'est rien en dehors du mot », seul objet de notre connaissance et de nos opérations intellectuelles. M. Billia réfute cette erreur dans un article un peu court, et discutable aussi, en un français qui se ressent de ce que l'auteur est Italien.

Maroc. — M. E. Rouard de Card a fait porter sur le Maroc un certain nombre de ses plus récentes études ; il leur donne maintenant un complément en nous présentant un petit recueil des *Traités de commerce conclus par le Maroc avec les puissances étrangères* (Paris, Pedone, s. d., in-8 de 87 p.). Les puissances dont il s'agit sont la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Espagne, la Belgique, l'Allemagne et la France, de 1856 à 1892. La lecture de ces quelques textes montre comment les diverses puissances qui ont au

Maroc des intérêts économiques se sont efforcées de garantir ces intérêts contre l'avidité et l'arbitraire du maghzen ; leur examen suivant l'ordre chronologique et leur comparaison avec la convention de Madrid du 3 juillet 1880 et l'Acte général d'Algésiras permettent de se rendre compte des étapes parcourues et des concessions successivement obtenues. C'est donc, une fois encore, un recueil intéressant et utile que le savant professeur de droit de l'Université de Toulouse a constitué.

ÉTATS-UNIS. — Comme les précédents, le dernier rapport de M. Herbert Putnam, conservateur de la Bibliothèque du Congrès, sur le fonctionnement de ce grand établissement durant l'année fiscale 1905/1906 (*Report of the Librarian of Congress and Report of the Superintendent of the Library Building and Grounds for the fiscal year ending June 30, 1906*. Washington, government printing Office, 1906, in-8 de 175 p., avec 1 planche et 6 plans) contient une foule d'indications intéressantes pour ceux qui s'occupent de bibliothéconomie et des questions de propriété littéraire. Historiens et orientalistes pourront aussi y faire quelque butin. Pour les premiers, les pages du rapport de M. Putnam sur les dons de documents manuscrits récemment faits à la Bibliothèque du Congrès (p. 20 et suiv.) sont pleines de renseignements utiles ; à leur satisfaction se mêlera un regret, celui que le vœu énoncé en 1903 par l'administrateur de la Bibliothèque du Congrès à propos des archives espagnoles de la Californie n'ait pas été écouté, car ces archives, anéanties lors de la dernière catastrophe séismique de San Francisco, subsisteraient sans doute encore ; il y a là une perte irréparable (cf. les p. 32-33). Quant aux orientalistes, et à ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art en Extrême-Orient, ils consulteront l'appendice V (p. 141-170) contenant le catalogue des imprimés, des dessins originaux, des aquarelles et des livres illustrés par de célèbres artistes japonais que M. Crosby S. Noyes a donnés à la Bibliothèque du Congrès. Cette collection, formée non seulement en Amérique et en Europe, mais au Japon même avec un soin méticuleux et persévérant, présente un très grand intérêt et constitue pour l'heureux établissement qui en est devenu le propriétaire une série extrêmement précieuse, telle que peu de bibliothèques européennes en possèdent sans doute à l'heure actuelle.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *The Prince of the Apostles*, a study by Paul James Francis et Spencer Jones (in-16, the Lamp publishing Company, Graymoor, Garrison). — *Chants d'église. 1re série. Paraphrase poétique des principales hymnes, séquences et antiennes mariales*, par l'abbé I. Mauri (in-8, Lyon, imp. Poncet). — *Les Enseignements essentiels du Christ*, par le Dr E. Michaud (in-12, E. Nourry). — *Courtes Lectures sur la doctrine catholique. Exposition. Défense*, par l'abbé L. Savoye (in-18, Lethielleux). — *Aux Dames adoratrices. Souvenir de Montmartre*, par E. Thiriet (in-18, Lethielleux). — *Dures paroles, études et méditations*, par G. Tyrrell ; trad. de l'anglais par A. Clément (in-12, Lethielleux). — *Le Jeune Homme chrétien*, par l'abbé H. Toublan (in-12, Lethielleux). — *L'Évolution du droit et la Conscience sociale*, par L. Tanon. 2e ed. revue et augmentée d'un appendice sur *la Valeur d'un principe premier de la formation du droit* (in-16, Alcan). — *Droit social. La Famille, les associations, l'État, l'Église. Leur Organisation, leurs rapports mutuels*, par E. Valton (in-12, Lethielleux). — *Les Warrants agricoles. Étude théorique et pratique* (*Commentaire de la loi du 30 avril 1906*), par A. Typaldo-Bassia (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Cursus philosophiae thomisticae. II. Philosophia naturalis. Prima Pars. Cosmologia*, auctore R. P. F.-E. Hugon (in-8, Lethielleux). — *Compendio di etica e breve storia di essa*, da A. Rosmini (in-8, Roma, Des-

clée, Lefebvre). — *Philosophie et philosophes*, par A. Schopenhauer; trad. avec préface et notes par A. Dietrich (in-16, Alcan). — *Philosophes contemporains*, par H. Höffding; trad. de l'allemand par A. Tremesaygues (in-8, Alcan). — *Éducation morale*, par J. Renault. 2e édition (in-12, Lethielleux). — *L'Année sociologique*, publiée sous la direction de E. Durkheim, 10e année (1905-1906) (in-8, Alcan). — *Le Livre agricole des instituteurs*, par C. Seltensperger (in-16, Baillière). — *La Nature du gothique, chapitre extrait des Pierres de Venise*, par J. Ruskin; trad. par M. Crémieux (in-12, Aillaud). — *Les Masques de verre*, par M. Testard (in-8, « l'Art décoratif »). — *La Route au soleil*, par J. Martineau (in-18, Roubaix, Édition du Beffroi). — *Au bord de la route*, par E. Leclerc (in-8, Paulin). — *L'Ame solitaire*, par A. Lozeau (in-18, Paris, F.-R. de Rudeval; Montréal, Beauchemin). — *Versos de la Juvendud, 1854-66*, por T. Llorente (petit in-16, Madrid, F. Fé). — *Le Cheval Blanc*, par L. Barracand (in-18, Plon-Nourrit). — *Dans l'ombre de la cathédrale*, par V. Blasco Ibáñez; trad. de l'espagnol par G. Hérelle, in-18, Calmann-Lévy). — *La Décadence latine (Éthopée). Le Nimbe noir*, par Péladan (in-18, Mercure de France). — *La Beauté d'une femme*, par G. Gaillard (in-18, Stock). — *Les Deux Nuits de Don Juan*, par E. Bruni (in-18, Stock). — *Œuvres complètes* du comte L. Tolstoï. XVII. *Anna de Karénine, 1873-1876*. T. III (in-16, Stock). — *Sous l'orage. Histoires du temps présent*, par J. des Tourelles (in-12, Lethielleux). — *Dans la crise*, par F. Dumont (in-12, Lethielleux). — *Devant l'obstacle*, par J. Baudry (in-12, Lethielleux). — *Abnégation, mœurs russes*, par N. Nastri (in-12, Vic et Amat). — *Écrivains et soldats*, par E. Biré (in-12, Falque). — *Le Prêtre et l'Acolyte*, par O. Wilde; trad. par A. Savine (in-18, Stock). — *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, par C. ab der Halden (in-8, Paris, F.-R. de Rudeval; Montréal, Beauchemin). — *Jérusalem, tableau de la vie religieuse contemporaine dans la Ville sainte*, par A. Achleitner; trad. de l'allemand par E. Veyssier (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Les XXVI martyrs des missions dominicaines du Tonkin béatifiés par S. S. Léon XIII le 7 mai 1900* (in-12, Lethielleux). — *Un Évêque des Alpes. Mgr de Miollis et sa famille (1753-1843)*, par la ctesse d'Estienne d'Orves (in-12, Lethielleux). — *L'Empire libéral, études, récits, souvenirs*, par É. Ollivier. T. XII. *Le Ministère du 2 janvier* (in-18, Garnier). — *La Cavalerie pendant la Révolution. Du 14 juillet 1789 au 26 janvier 1794. La Crise*, par le commandant E. Desbrière et le capitaine M. Sautai (gr. in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *L'Église de France et les Catholiques français*, par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *Pour repeupler nos séminaires*, par J. Debrel (gr. in-8, Lethielleux). — *Guillaume II et son peuple*, par Un Pessimiste (in-16, Perrin). — *Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Écosse, plus spécialement de 1560 à 1872*, par T. Pettigrew Young (gr. in-8, Hachette). — *L'Europe et la Résurrection de la Serbie (1804-1834)*, par G. Yakschitch (in-8, Hachette). — *Figures de femmes. Eugénie de Guérin intime*, par le comte de Colleville (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Notices sur l'ancienne noblesse française*, par Mgr J. Loth (in-8, A. Picard et fils). — *Témoins de jours passés*, par É. Lamy (in-18, Calmann-Lévy). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois*.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1906 sont en vente, et forment cent-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections sont aujourd'hui en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er JUILLET 1907

C. Callewaert : Les Persécutions contre les chrétiens dans la Politique religieuse de l'Empire romain.

De Maricourt et **A. Driard** : Une Abbaye de filles au XVIIIe siècle. Gomerfontaine (fin).

Dr Magnac : Le Fédéralisme en 1793 et 1794.

A. Auzoux : Linois à Algésiras (juillet 1801), (fin).

Lieut-colonel Picard : La Préparation d'une campagne de Napoléon. La Transformation de l'armée républicaine en armée impériale.

De Lanzac de Laborie : Les Débuts du Régime concordataire à Paris. L'Épiscopat du cardinal de Belloy (1802-1808).

MÉLANGES. — **P. Doncœur** : La Condamnation de Jean de Monzon par Pierre d'Orgemont. — **Albert Isnard** : Quelques livres sur la Révolution française.

E.-A. Goldsilber : Courrier allemand.

L.-G. Pélissier : Courrier italien.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **F. Cabrol** : Anglais. — **Paul Allard** : Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Bibliographie ; II. Histoire générale ; III. Antiquité. Origines chrétiennes ; IV. Moyen âge ; V. Renaissance. Réforme ; VI. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VII. Révolution ; VIII. Temps modernes.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-SIXIÈME. — CXe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — SEPTEMBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (Oscar Schepens & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

Desclée, Lefebvre et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1907

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1907.

I. — PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE, par E. Mangenot (p. 193-203).

II. — SCIENCES BIOLOGIQUES, par le Dr L. de Sainte-Marie (p. 203-212).

III. — GÉOGRAPHIE — VOYAGES, par Henri Froidevaux (p. 212-224).

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — M. Gavin : Le Saint Sacrifice de la Messe; trad. de l'anglais par P. Gueneau de Mussy (p. 224). — T. Desloges : Etudes sur la signification des choses liturgiques (p. 225). — Bouchage : Formation de l'orateur sacré, 72 exercices comprenant tout le catéchisme du concile de Trente (p. 226).

Jurisprudence. — F. Sanlaville : Des Actions en reprise, en revendication et en révocation des libéralités faites aux établissements ecclésiastiques supprimés (p. 226).

Sciences et Arts. — Mme Busquet-Pagnerre : Pour ceux qui pleurent (p. 227). — P. Crouzet : Maîtres et parents. Etude et enquête sur la coopération de l'école et du lycée avec la famille (p. 228). — L. Gockler : La Pédagogie de Herbart, exposé et discussion (p. 229). — E. Parisot : Un Educateur mystique, Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) (p. 229). — Cte L. Tolstoï : Œuvres complètes. T. XIII. Articles pédagogiques (p. 230). — Vte G. d'Avenel : Le Mécanisme de la vie moderne (p. 230). — M. Turmann : Activités sociales (p. 231).

Littérature. — F. Damé : Tout ce qu'il faut savoir en astronomie et géologie, géographie et histoire, histoire des religions, philosophie et morale. Nouvelle Encyclopédie (p. 232). — E. Griselle : Bourdaloue. Histoire critique de sa prédication d'après les notes de ses auditeurs et les témoignages contemporains. T. III (p. 233). — L. Laurand : Etudes sur le style des discours de Cicéron, avec une esquisse de l'histoire du « Cursus » (p. 234). — Id. : De M. Tullii Ciceronis studiis rhetoricis (p. 234). — R. Pichon : Les Derniers Ecrivains profanes. Les Panégyristes, Ausone, le « Querolus », Rutilius Numatianus. (Etudes sur l'histoire de la littérature latine dans les Gaules) (p. 236). — G. Paris : Esquisse historique de la littérature française au moyen âge depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle (p. 237). — M. Michel : La Chanson de Roland et la Littérature chevaleresque (p. 238). — J. Le Seneschal, P. d'Artois Cte d'Eu, Boucicaut le Jeune, J. de Crèsecque : Les Cent Ballades, poème du xive siècle, publié par G. Raynaud (p. 239). — H. Taine. Sa vie et sa correspondance. T. VI. L'Historien (suite). Les Dernières Années (1876-1893) (p. 240).

Histoire. — Montaigne : Journal de voyage, publié par L. Lautrey (p. 242). — A. Valabrègue : Sur les grandes routes de France (p. 243). — E. Vacandard : L'Inquisition. Etude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Eglise (p. 244). — P. Saintyves : Les Saints successeurs des dieux (p. 245). — L.-J.-A.-Amour de Bouillé : Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, 1769-1812, publiés par P.-L. de Kermaingant. T. Ier (p. 247). — Comtesse de Boigne, née d'Osmond : Mémoires, publiés par C. Nicoullaud, 1781-1819 (p. 249). — G. Lenôtre : Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire. Les Massacres de Septembre (p. 250). — G. Hanotaux : Histoire de la France contemporaine, (1871-1900). T. III. La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. La Constitution de 1875 (p. 251). — H. Sée : Les Classes rurales en Bretagne du xvie siècle à la Révolution (p. 253). — M. Billard : Les Tombeaux des Rois sous la Terreur (p. 253). — P. Seippel : Les Deux Frances et leurs Origines historiques (p. 254). — A. Du Bois : La République impériale. Des rapports entre la France et les Pays-Bas français (p. 257) — M. Rifaux : Les Conditions du retour au catholicisme. Enquête philosophique et religieuse (p. 258). — E. Flornoy : La Lutte par l'association. L'Action libérale populaire (p. 259). — E. Denis : La Fondation de l'empire allemand, 1851-1871 (p. 260). — J. Bardoux : Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises belliqueuses (p. 261). — F. Rousseau : Le Règne de Charles III d'Espagne (1759-1788) (p. 262). — Biblioteca di storia italiana recente (1800-1850) (p. 263). — N. Uréchia : Dans les Carpathes roumaines (les Bucégi) (p. 264). — M. Masson : Fénelon et Madame Guyon, documents nouveaux et inédits (p. 265). — Vte de Reiset : Les Reines de l'émigration. Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron (p. 266). — Mme de Staël : Dix Années d'exil (p. 267). — Bon de Maricourt : Madame de Souza et sa famille. Les Marigny ; les Flahaut ; Auguste de Morny (1761-1836) (p. 268). — F. Rocquain : Notes et fragments d'histoire (p. 269). — S. Ambrosoli : Atlante numismatico italiano (Monete moderne) (p. 270). — C. H. Lincoln : Naval Records of the American revolution, 1775-1788 (p. 271).

V. — CORRESPONDANCE (p. 272).

VI. — BULLETIN. — A. Gasroué : L'Eau bénite, ses origines, son histoire, son usage (p. 273). — G. d'Azambuja : La Jeune Fille et l'Evolution moderne (p. 273). — P. Drillon : Le Rôle social de la charité (p. 274). — F. Ateer : La Crise viticole et la Viticulture méridionale (1900-1907) (p. 274). — Vte R. d'Adhémar : Les Variations des théories de la science (p. 274). — E. Portal : Letteratura provenzale. I moderni trovatori (p. 275). — F. Bassani : Commodo e Marcia (Una concubina di Augusto) (p. 275). — G. Pascucco : Marcia, concubina di Commodo (Un raggio di luce cristiana nella corte dell' ultimo degli Antonini (p. 275). — A. Sautour : Le Retour à la monarchie. Sa nécessité absolue pour notre pays (p. 276). — A. Nolte : Essai sur le Montenegro (p. 277). — L. Brehier et G. Desdevises du Dézert : Le Travail historique (p. 277).

VII. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Demolins, Lemonnier, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lettres faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Campanographie. — Nouvelles : Paris. — France. Belgique. — Russie. — Etats-Unis. — Publications nouvelles.

OCT 7 1907

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Études bibliques. Canaan d'après l'exploration récente*, par le R. P. Hugues Vincent. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-8 de xii-495 p., avec 11 planches hors texte et 310 figures dans le texte, 15 fr. — 2. *La Question biblique chez les modernes Japonais*, par Jean de Laverdière. Paris, Stock, 1907, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Miracle et la Critique historique*, par P. Saintyves. Paris, Nourry, 1907, in-12 de 147 p., 1 fr. 25. — 4. *L'Exégèse traditionnelle et l'Exégèse critique*, par l'abbé Dessailly. Paris, Savaète, s. d. (1907), in-8 de 422 p., 7 fr. 50. — 5. *Liens intimes entre le Paradis terrestre et le Calvaire*, par l'abbé J. Chauvel. Paris, Savaète, 1906, in-8 de 168 p., 2 fr. 50. — 6. *Commentarius in duos libros Machabaeorum*, auctore Josepho Knabenbauer (*Cursus Scripturae sacrae* des jésuites allemands). Paris, Lethielleux, 1907, gr. in-8 de 440 p., 8 fr. 50. — 7. *Évangiles canoniques et Évangiles apocryphes*, par M. Lepin (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1907, in-12 de 125 p., 1 fr. 20. — 8. *Les Quatre Évangiles. Matériaux pour servir à l'histoire des origines orientales du christianisme*. Textes et documents publiés par Albert Metzger et revisés par L. de Milloué. Paris, Leroux, 1906, in-12 de xix-674 p., 3 fr. 50. — 9. *La Vie du Sauveur écrite avec les seuls textes évangéliques, disposée chronologiquement et rattachée à l'histoire de son temps*, par l'abbé H. Pasquier. Paris, Beauchesne, 1906, in-8 de xci-435 p., 6 fr. — 10. *The Prince of the Apostles, a Study*, by Paul James Francis and Spencer Jones. New York, Graymoor, Garrison, 1907, in-12 de xxii-223 p., 1 fr. 90.

1. — *Canaan d'après l'exploration récente* nous reporte aux plus lointaines origines du pays et de ses habitants et nous conduit jusqu'à l'installation définitive des Israélites et parfois même jusqu'à la ruine du royaume de Juda. Le P. Vincent y a fait le résumé synthétique des explorations méthodiques dont la Palestine a été l'objet depuis une vingtaine d'années. Il a extrait de divers recueils périodiques et d'ouvrages spéciaux peu accessibles au grand public, les résultats acquis jusqu'aujourd'hui. S'il reste encore place à l'hypothèse pour relier les faits observés, la plupart des données sont objectives et constituent des matériaux à utiliser par les exégètes et les historiens. C'est donc un grand service rendu que de mettre à leur disposition tant d'indications sûres, propres à être rapprochées de la Bible. Une courte Introduction retrace l'historique des fouilles organisées en Palestine depuis 1890, et fait connaître leur succession et leurs sites, la stratification et la chronologie des ruines explorées. Le ch. Ier reconstitue les villes chananéennes à partir de la première occupation du pays, leur situation, leur structure (matériaux, remparts, forteresses, maisons et autres édifices privés). Au ch. II les lieux de culte sont décrits : d'abord le sanctuaire indigène de l'époque néolithique à Gézer, puis le sanctuaire cananéen qui lui succède; on étudie son

installation sur le haut-lieu, sa signification religieuse et son évolution chronologique, en le comparant avec les hauts-lieux de Ta'annak et de Mégiddo. Le ch. III est consacré aux idoles, amulettes, objets cultuels (vases à libations, brûle-parfums et autels) et aux pratiques religieuses (sacrifices en général, et en particulier sacrifices humains). Bien qu'on ait fait un choix, la galerie est très riche, et de curieux détails complètent nos connaissances sur le culte cananéen. Dans le ch. IV on passe en revue tout ce qui concerne les morts : les sépultures, groupées par époques (néolithique, cananéenne et israélite), et les usages funéraires (tombe, modes de sépulture : incinération et inhumation, offrandes et mobilier funéraire). La céramique est étudiée au ch. V (formes, structure et procédés divers). Son évolution est marquée par ses étapes : origines, céramique égéo-cananéenne (XVIe-XIIe siècle avant J.-C.), israélite (XIIe-IXe siècle), judéo-hellénique (IXe-Ve siècle). Le ch. VI donne des notions géologiques et traite de l'archéologie préhistorique. Logiquement et chronologiquement, il devrait être placé le premier. A notre avis, c'est de tous le moins bien traité, et le moins sûr. Ainsi (p. 380) on adopte le classement de M. de Mortillet, qui est contesté pour la France elle-même parce qu'il ne représente pas des terrains superposés, et qui a peu de chance d'être vérifié en Palestine. Le ch. VII et dernier replace Canaan dans l'histoire générale. Le P. Vincent y trace les grandes lignes d'une longue évolution historique et il résume les résultats des chapitres précédents en replaçant dans leur succession chronologique les populations de la contrée, et en mettant l'histoire biblique en relation avec l'histoire contemporaine des empires orientaux. Cette sèche analyse laisse à peine deviner la richesse d'informations contenues dans cet ouvrage et éclairées et illustrées par 11 planches hors texte et 310 figures dans le texte (photographies, diagrammes, croquis). Une abondante bibliographie facilite sur chaque point des recherches plus approfondies. La table alphabétique des matières permet de retrouver le détail voulu. L'édition soignée est digne du contenu. Enfin le P. Vincent n'est pas un simple rapporteur ; il a vu les sites et les monuments, et il a tiré de collections privées quelques documents inédits. Il discute les hypothèses de ses devanciers, les contrôle l'une par l'autre, confirme ou élimine les premières d'après les découvertes ultérieures, propose à l'occasion les siennes, que les spécialistes apprécieront et que l'avenir vérifiera ou détruira. L'exposition aurait dû être plus méthodique et plus claire. La pensée reste parfois obscure, exposée qu'elle est en des phrases longues, enchevêtrées et embrouillées. Les fréquentes inversions, les mots à effet, enlèvent au style sa limpidité et font qu'il n'est pas assez « obvie » pour employer une expression favorite de l'auteur. Telle ou telle note décèle un esprit combatif, déplacé dans une œuvre de pure

érudition. Le terrain n'est pas toujours bien choisi. Ainsi (p. 372 et 381) on se réfère encore à la 2e édition (1898) des *Origines* de M. Guibert, ouvrage parvenu à sa 4e édition On remarquera ce qui est dit (p. 424) de la conception inexacte du dolmen autel dans l'histoire de Balaam et l'application faite du principe que le monument crée la légende. Si l'épisode de Balaam reste historique, les 21 autels de pierre sont tenus, ou à peu près, pour légendaires. L'idolâtrie du royaume d'Israël est énoncée (p. 467) dans des formules empruntées à l'école évolutionniste. Les dernières lignes de l'ouvrage pourraient être signées par Harnack ; on y parle de Jésus comme si la paternité divine constituait seule l'essence du christianisme.

2. — *La Question biblique chez les modernes Japonais* n'a de japonais que la forme de lettres et de notes écrites et recueillies par un amiral nippon. M. Jean de Laverdière fait injure à l'intelligence des Japonais en leur attribuant les insanités de son esprit contre la Bible et l'Église. Il revient plusieurs fois aussi sur Notre-Dame de Lourdes. Pot-pourri d'inepties impies.

3. — Dans *le Miracle et la Critique historique*, il est question principalement des miracles bibliques. Avec une fausse et feinte impartialité, M. Saintyves, un pseudonyme, qui cache, paraît-il, le libraire Nourry, éditeur de son propre ouvrage, soumet les récits des miracles aux règles strictes de la critique historique. Il emprunte le cadre et quelques principes de cette étude à l'*Introduction aux études historiques*, de MM. Langlois et Seignobos, deux bons guides en rationalisme. Le ch. Ier, consacré à la critique textuelle, contient bien des considérations étrangères au sujet. La seule application qui est faite de cette critique, concerne le miracle de l'Ascension, comme si les témoins qui ne la mentionnent ni dans saint Luc, ni dans les Actes représentaient le texte original. Si la critique de provenance élimine les récits miraculeux dont l'auteur est inconnu et l'époque de la rédaction incertaine, on écartera les miracles racontés dans les livres des Rois, dans les Paralipomènes et partiellement dans les Synoptiques, par exemple ceux des récits de l'enfance de Jésus. La critique d'interprétation, appliquée au genre littéraire, suffirait à éliminer les faits miraculeux rapportés dans des fictions, comme Tobie, Judith et Jonas, dans des poèmes comme Job, dans des traités de théologie, comme le quatrième Évangile. La même règle convient à toute l'histoire biblique primitive, qui présente le caractère légendaire et mythique, et à toute l'histoire ancienne, dont on retrouve les traces même dans les Synoptiques. Si nous passons à la critique réelle, la critique de sincérité regarde comme incertains les miracles contenus dans les livres pseudépigraphes, tels que le Pentateuque, Josué, les Juges et Daniel. Enfin la critique d'exactitude vérifiera avec soin la vérité des miracles narrés

dans les livres proprement historiques, en évitant l'attitude théologique (maximiste) et l'attitude naturaliste (minimiste). La valeur de chaque récit demande un examen individuel, fait sans préjugés d'aucune sorte, en se reportant au temps, au milieu et aux circonstances. Il est évident qu'après toutes ces éliminations et cette analyse il ne restera qu'un mince résidu de faits miraculeux. Les neuf dixièmes des miracles bibliques ne pourraient être considérés comme véritablement historiques. Dans le dixième qui forme le groupe historique, il n'y en a guère de véritablement certains au point de vue strictement historique. La science moderne, en les déclarant possibles, les rend probables; mais la critique philosophique en aura prochainement raison. Par suite le miracle ne peut guère servir de preuve à la vraie religion. Cette conclusion décèle l'esprit dans lequel a été faite cette étude, dont la plupart des considérations seraient à discuter, à distinguer, sinon à rejeter entièrement. On applique rigoureusement de soi-disant principes démontrés par la critique ; on urge à l'excès quelques considérations justes. Finalement l'étude est superficielle, de troisième main. Sous des apparences de modération, c'est une attaque directe à la valeur apologétique du miracle.

4. — Sous le titre : *L'Exégèse traditionnelle et l'Exégèse critique*, on a réuni une série d'articles que M. Dessailly avait publiés dans la *Revue du monde catholique*. Dans les plans de l'auteur, ce n'était que la première partie d'un travail, qui devait en comporter trois. On n'a pas tenu compte de cette division, et on a partagé l'ouvrage actuel en deux parties, inexactement énoncées, concernant séparément les livres des deux Testaments. Il y est question de la nature de la Sainte Écriture, de son authenticité, de sa canonicité et de son inspiration. En fait, l'ouvrage est une sorte d'Introduction particulière aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'autorité historique et divine de ces livres est traitée simultanément, parce que, par une conception qui est personnelle à l'auteur et qui vicie de fond en comble son travail, l'authenticité est identifiée avec la canonicité. Ces deux notions sont, à juste titre, distinguées par tous les théologiens. M. Dessailly s'écarte donc ici du sentiment universel. Il prétend que « la canonicité ne trouve son fondement scientifique que dans l'authenticité » (p. 8). Sa démonstration de l'authenticité des Livres saints découle « de la nécessité pour chaque auteur des livres inspirés d'être connu de ses contemporains et, par voie de conséquence, de la tradition. Cette connaissance seule a pu assurer de l'inspiration et faire entrer les livres inspirés dans la série des livres canoniques » (p. 15). Cette doctrine est attribuée à tort aux Pères et à Bossuet (p. 17). L'authenticité est donc de foi catholique, comme la canonicité. L'Église n'a pu la connaître que par révélation divine, non pas par Jésus-Christ ou la tradition

apostolique, mais par une révélation successive qui s'est faite à chaque fois par le nom de l'auteur, par la connaissance que cet auteur avait de son inspiration et la déclaration qu'il a faite, par les signes divins qu'il a donnés de la vérité de sa déclaration (p. 26-27). La canonicité supposant la connaissance du nom de l'auteur inspiré, il en résulte qu'il ne peut y avoir dans la Bible de livres anonymes. Aussi M. Dessailly a la prétention de connaître tous les écrivains inspirés par leur nom propre. Le plus ancien est Job, dont le livre est antérieur au Pentateuque. Viennent ensuite Moïse et Josué. Samuel est l'auteur des Juges, de Ruth et de I Reg., I-XXV. Ce livre a été continué par David, aidé des prophètes Nathan et Gad, ses secrétaires, qui composent aussi II Reg. David est seul l'auteur des Psaumes, à l'exception de ceux de Moïse, de Salomon, du *Super flumina Babylonis*, et de quelques autres peut-être venant ou d'Esdras, ou de quelque prophète (p. 69). Les Proverbes, le Cantique, l'Ecclésiaste, la Sagesse, dont la composition en hébreu *doit* être admise, sont de Salomon. Osée est le plus ancien des prophètes. La négation de l'historicité de Judith est une *hérésie* (p. 122); et cependant M. Dessailly ignore l'auteur du livre, mais on a dû le connaître autrefois; c'est peut-être Isaïe, et ainsi, dit-on, la théorie n'est pas en défaut. Mardochée a écrit Esther « de sa propre plume ». Le Ier livre des Machabées est de Jean Hyrcan, et le IIe de Judas, l'essénien nommé II Mach., I, 10. Et tout cela est de l'exégèse *traditionnelle*, dont M. Dessailly est le seul et unique représentant, car MM. Vigouroux et Pelt sont des modernistes, sinon des kantistes; on ne peut admettre sans réserve le P. Cornély, et il doit être sérieusement contrôlé; la critique du P. Knabenbauer sur l'Ecclésiastique est peut-être un peu prétentieuse; le P. Fontaine lui-même fait à tort de la critique, et il se trompe; serait-il « infiltré? » M. Dessailly se fait gloire d'ignorer les travaux contemporains, et il ne connaît plusieurs de ceux qu'il critique sévèrement que par mes comptes rendus du *Polybiblion*. L' « illustre » Darras est son grand docteur. Elle serait longue à dresser, la liste des inexactitudes commises par un exégète si mal renseigné. Donnons seulement quelques spécimens. L'opinion critique, la plus communément reçue, distingue dans le Pentateuque *sept* documents. Pour « nos modernes exégètes », les passages élohistes sont des fragments païens, où la pluralité des dieux est enseignée (p. 45). La Genèse est divisée en *deux* tholedoth (p. 403). Moïse était « Assyrien d'origine » (p. 398). Ithe (Idithun, probablement) est l'auteur de plusieurs psaumes (p. 67). Le petit-fils de Jésus, fils de Sirach, est dit son neveu (p. 197). La stèle d'Amourabi (*sic*) remonte à 2 200 ans, 1 000 ou 1 200 ans avant le déluge (p. 396). La canonicité des Machabées a été reconnue par les conciles de Laodicée et d'Éphèse (p. 198). Parmi les deutérocanoniques du Nouveau Testament sont rangés les versets *7 et 8* du ch. V de la *Ia Joa* (p. 380).

Le P. Zahm, nommé page 211, est vraisemblablement M. Zahn d'Erlangen, etc., etc. Il y aurait encore à signaler bien des opinions singulières. Et dire que M. le curé de Villepinte, qui était sans mission et sans compétence, s'est présenté et a été reconnu dans certains milieux, plus orthodoxes que le Pape, comme l'oracle du clergé français en exégèse ! Ce parangon de doctrine saine était-il donc au-dessus des règles de la discipline ecclésiastique? Son livre n'est pas muni de l'*imprimatur* canonique.

5. — Dans les *Liens intimes entre le Paradis terrestre et le Calvaire*, M. Chauvel étudie trois questions : la nature du fruit défendu par Dieu à Adam et à Ève, l'importance de l'arbre de vie au Paradis terrestre et l'histoire de ce paradis, considérée comme préface du Calvaire. Au sujet de la première, l'auteur pense avoir éclairci un mystère biblique en découvrant dans le raisin le fruit interdit. Avec de nombreuses et réitérées précautions pour justifier son audace de proposer un sens nouveau et écarter toute témérité de sa recherche, il appuie sa solution sur le sens litteral de plusieurs passages bibliques. Mais, en réalité, sa démonstration est remplie de considérations sur la nécessité de la sobriété pour conserver nos premiers parents en l'état dans lequel Dieu les avait créés. Les textes bibliques cités ensuite concernent l'abus du vin plutôt que la manducation du raisin ; et il y a ici confusion perpétuelle entre le fruit de la vigne et le jus du raisin. Viennent enfin des comparaisons entre Adam, figure du Christ et les naziréens qui devaient s'abstenir de vin. La preuve que toute comparaison cloche, c'est que Samson, quoique naziréen, ne peut guère être présenté comme un modèle de chasteté. Quant au nom d'arbre du bien et du mal, il a été donné par Dieu lui-même en vue de la transsubstantiation du vin eucharistique au sang de Jésus-Christ. La seconde question concerne l'arbre de la vie, qui avait la propriété de donner la vie aux hommes en l'état d'innocence, mais qui était surtout la figure et peut-être aussi le premier ancêtre de l'arbre de la croix. M. Chauvel voit dans le verset 22 du chapitre III de la Genèse, non pas une ironie divine, mais la révelation du Rédempteur, Dieu fait homme pour sauver les hommes par la Croix. Ces sens nouveaux de l'Écriture sont fondés non sur la lettre enfin expliquée, mais sur des considérations étrangères au sujet et sur des rapprochements parfois singuliers. En troisième lieu, l'histoire du Paradis terrestre est considérée comme la préface du Calvaire. On signale pour cela les révélations messianiques faites au Paradis terrestre, les traditions orientales sur le Paradis terrestre, et on discute l'opinion des mythologues sur les arbres paradisiaques. Loin d'être mythiques, ces arbres sont historiques, puisqu'ils existent encore. Ce sont les deux arbres du christianisme, l'arbre qui produit le vin eucharistique et l'arbre de la Croix. Suivent des considé-

rations spéciales sur l'essence de l'arbre de vie qui, d'après les parcelles de la vraie Croix, était l'olivier. Cette conclusion est confirmée par les rapports qui existent entre l'apologue de Joatham et les arbres paradisiaques. On le voit, ce livre nous transporte loin du sens littéral de l'Écriture ; et les explications nouvelles qu'on propose reposent sur des considérations mystiques et sur des rapprochements, parfois disparates, d'objets étrangers les uns aux autres. Il n'y a pas là un progrès réalisé dans l'explication littérale du chapitre III de la Genèse.

6. — Le *Cursus Scripturae sacrae* des jésuites allemands comprend un nouveau volume, œuvre du P. Knabenbauer : *Commentarius in duos libros Machabaeorum*. Les prolégomènes de chaque livre sont très sommaires. Ils renseignent sur le nom des livres, sur le contenu (analyse), le but, le genre d'exposition, l'unité, les sources, la chronologie des événements (tableau raccordant les deux livres), la langue originale (hébreu pour le Ier livre, grec pour le IIe) et les versions anciennes. Quant à la date, le Ier livre aurait été écrit ou dans les dernières années de Jean Hyrcan ou peu après la mort de ce roi asmonéen, et le IIe en 125, si on tient comme dignes de foi les lettres du début de ce livre. A diverses reprises, le P. Knabenbauer a parlé de la valeur historique de ces livres. L'auteur inconnu du Ier livre rapporte quelques opinions reçues dans le public contemporain, sans les réfuter ni les approuver ; il raconte les faits tels qu'il les connaît, sans rechercher leurs causes et sans parti-pris de louer son peuple. Celui du IIe livre s'est proposé de résumer l'ouvrage de Jasón pour relever la confiance de ses contemporains dans le Dieu d'Israël et pour faire respecter le Temple et le culte. Il laissait à Jason la responsabilité des faits racontés ; toutefois, s'il résumait son ouvrage, c'est qu'il le croyait digne de foi et capable de favoriser la piété et de relever la confiance en Dieu. En particulier pour le nombre des soldats des armées adversaires, les deux auteurs ont pu les connaître par les documents qu'ils utilisaient ou par les récits populaires, et les rapporter sans en garantir la vérité. D'ailleurs, la plupart se justifient aisément et les écrivains inspirés n'ont pas douté de leur valeur. Qui donc prétendait que le P. Knabenbauer était gagné aux idées les plus avancées des exégètes qui se disent progressistes? Le commentaire est fait sur le texte grec, édité avec quelques variantes en face de la Vulgate latine. Il est surtout historique et chronologique conformément aux récits à interpréter. Comme tous les autres commentaires de la collection, il est très soigné et très complet.

7. — Heureuse idée d'opposer dans une brochure de vulgarisation : *Évangiles canoniques et Évangiles apocryphes*, les récits authentiques de la vie de Notre-Seigneur aux apocryphes, ouvrages d'auteurs inconnus, sinon hérétiques, sans valeur historique et doctrinale, en

vue de faire ressortir la supériorité des premiers sur les seconds ! La plupart de ceux-ci ne sont connus que de nom ; une quinzaine seulement offrent un intérêt appréciable. M. Lepin les range en deux classes : ceux dont le texte est conservé et qui sont du IIIe au Ve siècle (le Protévangile de Jacques avec l'Évangile du pseudo-Matthieu et l'Évangile de la Nativité de Marie ; l'Histoire de Joseph le charpentier ; l'Évangile de Thomas ; l'Évangile arabe de l'enfance) ; ceux dont il ne nous est parvenu que des fragments ou qui sont perdus, du Ier au IIe siècle. Ces derniers sont subdivisés en deux catégories : les Évangiles (de Marcion, des douze apôtres, selon Philippe, selon Pierre) qui ont été rédigés au IIe siècle ; les Évangiles (selon les Égyptiens et selon les Hébreux) prétendus contemporains des canoniques. Cet ordre descendant me paraît défectueux ; il eût mieux valu suivre l'ordre ascendant ; mais M. Lepin a sans doute voulu aller du plus connu au moins connu. Je ne vois pas non plus pourquoi il est question à part de l'Évangile de Marcion, qui est de même nature que les Évangiles d'Apelles, de Cérinthe et de Basilide, simplement mentionnés, p. 66-67. Dans chacune des catégories d'apocryphes, l'auteur donne une notice sommaire de chaque écrit et expose plus longuement leurs rapports avec les Évangiles canoniques au point de vue de l'origine et de la dépendance littéraire, du fond et de la valeur historique. Ce résumé est clair, sobre et exact. On aurait pu dire que saint Jérôme a cru un instant avoir retrouvé dans l'Évangile des Hébreux l'original araméen de saint Matthieu. On aurait pu aussi, au sujet de cet apocryphe, signaler et utiliser une étude importante de M. Handmann dans les *Texte und Untersuchungen* de Harnack. M. Lepin discute les opinions des critiques qui accordent trop d'autorité à certains de ces apocryphes. La comparaison établie entre apocryphes et canoniques montre bien que les premiers, par leurs emprunts, leur divergence, leur absence d'enseignement doctrinal, le caractère fantastique de leur merveilleux, sont de beaucoup inférieurs aux seconds.

8. — *Les Quatre Évangiles. Matériaux pour servir à l'histoire des origines orientales du christianisme* sont un recueil de textes extraits des Évangiles canoniques (dans la traduction française de Lemaistre de Sacy) et des livres sacrés du mazdéisme, du brahmanisme et du bouddhisme. Ce « n'est pas une œuvre sectaire conçue dans un esprit de dénigrement et d'hostilité systématique au christianisme. Son but, tout scientifique, a été la recherche impartiale des éléments divers qui ont pu contribuer à l'éclosion... de la religion chrétienne » (p. I), à déterminer l'action lente et ancienne des antiques civilisations de l'Orient, en particulier de la Perse et de l'Inde, sur la fondation du christianisme. Les auteurs du recueil estiment que les origines chrétiennes ne sont pas exclusivement juives et grecques, qu'elles sont encore orientales. Étant données

les relations commerciales et politiques qui ont existé dans l'antiquité entre les peuples de l'Orient et de l'Occident, il leur paraît vraisemblable qu'il y a eu échange d'idées et de notions morales, philosophiques, sociales et mythologiques. Même sans tenir compte de la parenté originelle qui unit les Indiens et les Perses aux Indo-Européens, les traditions ont passé de l'Inde par la Babylonie et l'Assyrie. Pour constater l'influence qu'elles ont exercée sur la genèse du christianisme, il suffit de montrer les ressemblances et les analogies saisissantes, prétend-on, que le dogme chrétien et les Évangiles présentent avec le mazdéisme et avec le brahmanisme et le bouddhisme. Au mazdéisme, le christianisme aurait emprunté la dualité des principes du bien et du mal, l'existence et l'influence malfaisante des démons, la résurrection finale des morts. Avec le brahmanisme et le bouddhisme, il aurait de commun les prodiges qui accompagnent la naissance et la mort de Jésus, la tentation, les miracles de la vie publique, le recrutement des disciples, et certains préceptes d'ascétisme. Les longues et nombreuses citations qui forment le livre tendent à justifier ces rapprochements, qui ne s'expliquent ni par un emprunt direct, ni par des concordances accidentelles, ni par des inventions entièrement indépendantes. Les légendes, nées dans l'Inde et répandues dans le monde gréco-romain, sont venues à l'esprit et à l'imagination des collecteurs de la légende chrétienne, et inconsciemment ils en ont fait l'application à Jésus. Il n'y a donc ni supercherie, ni plagiat, mais influence latente. L'Introduction, après avoir exposé le but du recueil, indique sommairement la date précise des religions de l'Inde et de la Perse, l'autorité et l'antiquité des livres sacrés qui contiennent leurs dogmes et leurs mythes. Le recueil aboutira, je crois, à un résultat tout différent de celui qu'en attendent ses auteurs. Les ressemblances, en effet, sont si vagues, si générales, qu'elles n'apparaîtront que comme les formes générales de la pensée religieuse, identique dans tous les pays. D'autre part, les différences sont si nombreuses, si profondes, si accentuées, qu'elles écartent toute idée de rapprochement et qu'elles montrent plutôt l'originalité et la transcendance du christianisme. Ce recueil pourra être utilement consulté à cause des textes qu'il contient. Contrairement à la pensée de ses auteurs, il servira indirectement d'apologie au christianisme par la comparaison de ces religions.

9. — *La Vie du Sauveur écrite avec les seuls textes évangéliques* n'est que le complément des trois volumes de M. Pasquier intitulés : *Les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur*. Elle n'est même, en grande partie, que la traduction du texte latin établi dans le 3e volume du précédent ouvrage. L'Introduction est nouvelle. Elle aborde des questions générales que l'auteur n'avait pas traitées et qu'on lui a reproché de n'avoir pas étudiées : 1° l'authenticité des Évangiles, le mode et la

date de leur composition ; 2° les principes de la chronologie de l'époque de Jésus. Malheureusement la première de ces questions est insuffisamment exposée et mal résolue. Après une discussion hâtée du problème synoptique, M. Pasquier apporte la « vraie solution ». Elle consiste à reconnaître que la tradition orale avait conservé un certain nombre de faits groupés selon l'ordre de leur succession, et que les évangélistes, sauf saint Luc qui a fait quelques transpositions, ont généralement suivi l'ordre chronologique. Cette solution trop simple est inadéquate : elle explique sans doute les ressemblances, mais ne rend pas compte des différences des récits. L'ordre de publication des Évangiles est celui-ci : Matthieu, qui a écrit en hébreu, est maintenu le premier, uniquement parce qu'il s'adresse aux Juifs, qui ont reçu les premiers la prédication orale ; Luc, qui ne s'est pas servi de Matthieu, qui reproduit des discours de Notre-Seigneur dans les formules transmises par la tradition, mais qui pour les faits rédigeait à sa façon la tradition ; Marc, qui dépend incontestablement de Matthieu pour la plus grande partie de son Évangile et de Luc pour le reste, tout en précisant et complétant le premier évangéliste et en rectifiant l'ordre chronologique. Ainsi M. Pasquier renouvelle l'hypothèse de Griesbach, qu'il donne comme traditionnelle, en s'appuyant sur le seul témoignage de Clément d'Alexandrie. Il ne tient donc pas compte des témoignages des autres Pères et il réduit à presque rien le rapport de l'Évangile de saint Marc avec la prédication de saint Pierre. Les arguments apportés sont si peu concluants que l'auteur conclut : Marc *paraît* abréger les deux autres. Les dates des trois premiers Évangiles sont 41 pour saint Matthieu, du milieu de 50 au milieu de 54 pour saint Luc, entre 55 et 60 pour saint Marc. Pour ce dernier point, les données traditionnelles sont sacrifiées à une hypothèse critique. L'authenticité du quatrième Évangile est revendiquée en trois pages, et la date de cet écrit fixée à l'an 61, pour de très faibles raisons. Si M. Pasquier dédaigne les problèmes de la critique moderne, il a grande confiance dans ses opinions personnelles, qui ne trouveront guère d'écho dans le monde catholique, tant soit peu au courant de ces graves questions. La vie du Sauveur est écrite d'après les quatre textes combinés, selon l'ordre chronologique des faits, répartis dans l'intervalle de trois ans et demi. L'auteur admet par suite la répétition des mêmes discours en des circonstances différentes. On trouve au bas des pages de longues notes, traitant surtout de chronologie, d'histoire, de géographie, etc. Il n'y a à peu près rien pour la piété. La note sur les Hérodiens est reproduite deux fois (p. 116 et 314). M. Pasquier prétend s'appuyer surtout sur les documents contemporains de Jésus. Il est bien mal renseigné sur la question du recensement de Quirinius. Les travaux modernes lui auraient révélé l'existence de documents épigraphiques, qui créent d'énormes difficultés.

Sur l'état actuel des monuments et des sanctuaires de la Terre Sainte, il en est ordinairement resté à Mgr Mislin, à l'ouvrage de qui il a emprunté neuf gravures. On pourrait aisément signaler nombre d'erreurs de détail. Le dédain de la critique, le ton tranchant et assuré des affirmations ne suffisent pas à préserver de ces erreurs ou à les cacher à un œil exercé. M. le supérieur du grand séminaire de Tours a beaucoup à apprendre des modernes, qui ne sont pas tous des démolisseurs ou des hérétiques. La méthode qu'il suit dans ses travaux d'exégèse est défectueuse ; qu'il la corrige avant d'imposer si rigoureusement, comme vraies et seules traditionnelles, des opinions peu fondées en raisons.

10. — L'étude sur le Prince des apôtres, *The Prince of the Apostles, a Study*, a pour auteurs deux Anglo-Romains, l'un d'Amérique, le R. James Francis, et un d'Angleterre, le R. Spencer Jones, tous deux partisans de l'union des Églises. D'ailleurs, c'est dans le but élevé de rapprocher l'Eglise anglicane de l'Église romaine que ces deux nobles esprits ont mis en commun leurs lumières pour prouver que la primauté de saint Pierre est de droit divin. Ils ont donc considéré le Prince des apôtres dans le Nouveau Testament et dans l'histoire ecclésiastique. La place que tient saint Pierre, ses prérogatives, les fonctions qu'il remplit dans l'Évangile et dans les Actes prouvent bien la thèse de la primauté. Un chapitre spécial, le Ve de l'ouvrage, est consacré au concile de Jérusalem, et un autre, le VIe, à l'attitude de saint Paul à l'égard de saint Pierre. Le VIIe chapitre est employé à montrer que l'Apocalypse, XXI, 9, 10, 12, n'est pas opposée à la primauté de saint Pierre, comme si tous les apôtres étaient égaux en juridiction. L'histoire est aussi favorable à ce dogme que l'Écriture; elle montre que la primauté de l'Église romaine n'est pas l'effet, mais la cause de l'autorité principale de cette Église dans le monde entier : en Orient, en Occident, et spécialement dans l'Église d'Angleterre tant avant qu'après la Reforme. Le dernier chapitre justifie les définitions ecclésiastiques de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge (1854) et de l'infaillibilité pontificale au concile du Vatican (1870). Aux yeux des deux auteurs, ces deux dogmes nouveaux ne sont pas des obstacles à la réunion de l'Église anglicane avec l'Église romaine. Puisse cette publication atteindre son but, préparer la réunion tant désirable ou au moins rapprocher les esprits et détruire les causes de la séparation ! E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr CABANÈS. 4e série. Paris, Librairie mondiale, s. d., in-16 carré de 380 p., 3 fr. 50. — 2. *Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio et psycho-sociologique*, par ERNEST SOLVAY. Bruxelles, Misch et Thron, 1906, gr. in-8 cartonné de 26 p., 2 fr. — 3. *Compte*

rendu du Congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine. Paris, imp. Gutenberg, H. Beugnies, 1907, petit in-8 de 444 p., 6 fr. — 4. *Comment on se soigne aujourd'hui. Remèdes de bonne femme*, par les Drs Cabanès et Barraud. Paris, Maloine, 1907, in-16 de 391 p., 4 fr. — 5. *Formulaire pratique de thérapeutique et de pharmacologie*, par A. Gilbert et P. Yvon, 19e éd. Paris, Doin, 1907, in-32 de 58-827 p., 4 fr. — *Formulaire pratique de thérapeutique des maladies cutanées et vénériennes*, par L. Butte. Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, petit in-18 cartonné de II-635 p., 6 fr. — 7. *Le Péril de la race. Avarie, alcoolisme, tuberculose*, par Émile Pierret. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 309 p., 3 fr. 50. — 8. *Hygiène*, par les Drs Debove et A.-F. Plicque. Paris, Delagrave, 1907, in-18 de 333-LVIII p., avec figures, 3 fr. 50. — 9. *Hygiène individuelle du travailleur, (étude hygiénique, sociale et juridique)*, par le Dr René Martial. Paris, Giard et Brière, 1907, in-18 de XIII-351 p., 4 fr. — 10. *La Santé par l'hygiène*, par Nestor Gréhant. Paris, Delagrave, s. d. (1907), in-16 cartonné de 258 p., avec de nombr. fig., 3 fr. — 11. *La Morale sexuelle*, par le Dr Antoine Wylm. Paris, Alcan, 1907, in-8 de III-327 p., 5 fr. — 12. *Pour en guérir*, par le professeur Alfred Fournier. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 154 p., 2 fr. — 13. *Précis de médecine. Technique orthopédique*, par le Dr P. Redard. Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, in-18 cartonné de II-591 p., 8 fr. — 14. *L'Œuvre de Lourdes*, par le Dr Boissarie. Paris, Téqui, 1907, in-8 de XVI-400 p., illustré de 60 similigravures, 3 fr. 50. — 15. *La Force curatrice à Lourdes et la Psychologie du miracle*, par le Dr Hipp. Baraduc. Paris, Bloud, 1907, in-12 de V-39 p., avec 6 photogr., 1 fr. — 16. *Les Débuts d'un savant naturaliste. Le Prince de l'entomologie, Pierre-André Latreille à Brive, de 1762 à 1798*, par Louis de Nussac. Paris, Steinheil, 1907, in-8 de VII-264 p., 5 fr.

1. — Le docteur Cabanès, poursuivant l'étude qu'il a entreprise des problèmes médico-historiques, nous donne aujourd'hui une série nouvelle aussi curieuse que les trois premières : *Les Indiscrétions de l'histoire.* Il ne pouvait manquer d'aborder un sujet devenu tout d'actualité depuis qu'il a été porté sur le théâtre : la vierge d'Avila fut-elle une hystérique ? Peut-être ne l'a-t-il pas traité avec toute la rigueur scientifique voulue : il est vrai que si, parfois, on est embarrassé de porter un diagnostic ferme en présence même d'un patient, on doit l'être, à plus forte raison, quand il s'agit de se décider d'après des documents historiques forcément incomplets. — Madame est-elle morte d'appendicite ? Telle est la seconde question que se pose l'auteur, et qu'il étudie avec force détails, après avoir recouru à de nombreuses sources d'information. Il est regrettable qu'il n'ait pas connu, pour le mettre à profit, un document, à la vérité des plus rares, mais d'autant plus précieux qu'il émane du prêtre qui assista la princesse pendant plusieurs heures et jusqu'au moment de sa mort : *Récit de ce qui s'est passé à la mort chrétienne de S. A. R. Madame Henriette-Anne d'Angleterre.* Il est imprimé en tête de l'oraison funèbre prononcée par le même prêtre, Feuillet, au service célébré à Saint-Cloud (Paris, 1686). — Plus loin, le Dr Cabanès entreprend d'élucider les causes de la mort de quatre victimes du grand Roi : Colbert, Louvois, Racine, Vauban. — Puis, il disculpe Bonaparte, après une discussion documentaire très serrée, de l'accusation portée contre lui, plus ou moins discrètement, par de rares historiens, d'avoir fait empoisonner le général Hoche. — La question de la mort naturelle ou volontaire de

Beaumarchais, le régime suivi à Sainte-Hélène par Bonaparte, forment deux chapitres non moins intéressants. — Enfin, sous le titre : *Une Tragédie mondaine sous Louis-Philippe*, le Dr Cabanès étudie si le duc de Praslin dont « l'affaire » eut un si grand retentissement au siècle dernier est bien mort empoisonné dans sa prison ou si, comme d'aucuns l'ont prétendu, il avait réussi à s'évader avec la connivence de la justice. De nombreuses pièces justificatives terminent ce volume élégamment imprimé et orné de gravures.

2. — M. Solvay, continuant ses études sur l'énergétique des organismes au point de vue de la définition de la genèse et de l'évolution de l'être vivant, publiées il y a quelque cinq ou six ans, a pensé pouvoir montrer sommairement la possibilité théorique d'étendre au domaine sociologique l'application des formules par lesquelles il figure le rendement moyen de l'organisme humain, ainsi que la qualité d'énergie potentielle puisée par ce dernier dans les matériaux qui le constituent ou qu'il absorbe. C'est l'objet de sa *Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio et psycho-sociologique.* Tous les organismes sans exception, disait-il naguère en substance, respirent, brûlent, oxydent des matériaux avec production d'énergie ; la vie est essentiellement caractérisée par un système de réactions continues qui, se produisant au sein d'un milieu approprié, se reproduisent sans cesse et paraissent n'avoir pour objet, que d'entretenir l'oxydation qui semble avoir été la cause première même de la vie. L'être vivant en somme, et considéré au point de vue le plus général, serait une réaction organisée pour oxyder à froid, de manière continue et avec dégagement final d'énergie, un milieu propre. Cette réaction et le rendement d'énergie qui en est la conséquence naturelle, sont figurés par des formules différentes suivant que l'organisme est en voie d'évolution, différentes également, suivant l'espèce vivante considérée. Mais si, au lieu de considérer l'organisme vivant, celui de l'homme par exemple, non plus isolément, on prend le cas de l'homme vivant en société, la formule individuelle n'est plus complètement applicable. Même c'est la partie considérée comme utilisable dans l'énergie totale qui, seule, entrera en ligne de compte au point de vue social. L'énergie sociale ne sera pourtant pas purement et simplement la somme utilisable des énergies individuelles des hommes qui la composent. Nous ne suivrons point M. Solvay dans ses calculs et ses raisonnements quelque peu ardus, et nous nous bornerons à donner les conclusions peut-être un peu chimériques de son étude. Pour lui, la conception énergétique de la société et le système de formules mathématiques qui en dérive, permettent d'indiquer avec netteté les voies dans lesquelles il faudra s'engager pour s'approcher du rendement maximum (but des organismes normaux et des sociétés normales), et, par là même, réaliser quelque pro-

grès dans le domaine économique et social. Il ressort « avec évidence » (?) de ces formules, que c'est par l'amélioration des rendements physio et psycho-énergétiques de l'homme moyen, que l'amélioration du rendement social pourra et devra être réalisée !

3. — Voilà plus d'un an que le Congrès des médecins, en vue de lutter contre l'audace de plus en plus grande des charlatans de tout acabit, a tenu ses assises, et c'est aujourd'hui seulement que paraissent les mémoires lus à cette occasion, sous le titre : *Compte rendu du Congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine*. On a dit de l'exercice illégal de la médecine que les médecins en souffrent et que bien des malades en meurent. Peut-être la préoccupation du tort matériel fait à la corporation médicale perce-t-elle trop dans certains mémoires. Nous nous obstinons à penser que le charlatanisme, loin de faire du tort aux médecins, procure à ces derniers des clients qui, non traités par les sarrasins de la profession, n'eussent pas eu besoin de leurs soins. Cette façon de penser, quelque paradoxale qu'elle puisse paraître à première vue, trouve sa justification dans tel ou tel rapport du volume si intéressant à lire, non seulement pour les médecins, mais encore et surtout pour les profanes. Ces derniers n'en continueront pas moins, le cas échéant, tant est irrésistible l'attrait de l'inconnu, à se faire soigner par des gens aussi peu aptes que possible à leur procurer la guérison de leurs maux réels ou imaginaires. Comme l'a dit le bon Horace : *Vulgus decipi vult*; et je serais tenté d'ajouter, comme il l'a fait, je crois : *decipiatur*. Toutes les communications du compte rendu du Congrès, ou à très peu de chose près, sont fort édifiantes sur les manœuvres des guérisseurs ou prétendus tels ; quelques-unes même sont fort divertissantes. Chaque catégorie est étudiée successivement : les rebouteurs, sorciers et empiriques; les magnétiseurs et somnambules, extra-lucides, il va de soi; les laïques ou religieux et religieuses opérant dans un but ou sous prétexte de charité ; les gardes-malades, infirmiers, masseurs, pédicures, barbiers, coiffeurs, herboristes, bandagistes, opticiens, électriciens, dentistes et pharmaciens. Peut-être ne s'est-on pas étendu assez longuement sur certains instituts louches, dont les tenanciers se rendent habituellement coupables de faits graves, passibles de certains articles du code pénal. En résumé, s'il est permis d'être un peu sceptique sur les résultats du Congrès, le compte rendu qui en a été fait met bien en lumière toutes les manœuvres au moyen desquelles on exploite la crédulité et la bêtise humaines.

4. — Avec les *Remèdes de bonne femme*, les docteurs Cabanès et Barraud nous initient, non plus au charlatanisme organisé et exploiteur, mais au charlatanisme de tout le monde, si je puis m'exprimer ainsi. Que quelqu'un vienne à tomber malade, immédiatement parents,

amis et souvent simples connaissances s'empressent autour de lui, ne se contentant pas d'apporter des consolations et des vœux de guérison, mais des conseils sur ce qu'il convient de faire, et ne manquent pas de critiquer sur tel ou tel point, sinon sur tous, l'ordonnance du médecin. L'anecdote bien connue de Gonelle, bouffon du duc de Ferrare, est et a été vraie de tous temps : tout le monde devient médecin auprès d'un malade ; chacun, grand ou petit, a sa recette, son onguent, son liniment, sa panacée... Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que c'est à l'empirisme que l'on doit quelques-uns des remèdes utilisés dans la thérapeutique actuelle, et peut-être les meilleurs : le quinquina, l'antimoine, le mercure, le laudanum, etc. Par contre, dans bien des pratiques du charlatanisme et des recettes de bonne femme, on retrouve des réminiscences d'une médecine qui fut officielle un ou plusieurs siècles auparavant. Malgré tout, on ne peut être que de l'avis du Prof. Trousseau dans une de ses leçons sur l'empirisme : « S'il faut de l'habileté, tant d'études pour savoir s'abstenir ; s'il faut tant de labeurs, tant d'apprentissage pour savoir qu'il y a du danger à agir, vous concevrez maintenant l'étrange difficulté de notre art, vous comprendrez l'étonnante outrecuidance de ceux qui veulent s'improviser médecins. » Aussi les Drs Cabanès et Barraud commencent-ils par montrer le revers de la médaille, c'est-à-dire les dangers de la médecine populaire. Ils passent en revue ces trop nombreuses médications, plus singulières les unes que les autres, en donnant souvent à leur sujet des détails fort réjouissants. Il s'en faut qu'ils les aient toutes signalées, et on ferait un livre double du leur, rien qu'avec celles qu'ils ont négligées. Il faut dire qu'à côté des pratiques dangereuses de la médecine populaire, on en trouve d'excessivement grotesques : à tel point, qu'on est en droit de se demander si tous ceux qui les emploient ou les conseillent jouissent de la plénitude de leurs facultés, ou ne cherchent pas à mystifier. Quelques chapitres consacrés ensuite à « la foi qui guérit » renferment bien des détails intéressants, et montrent tout l'effet que peuvent produire l'exaltation de l'imagination et la confiance, dans la guérison des maladies, d'ordre nerveux tout au moins. On reprochera, à bon droit, aux auteurs, d'avoir réuni sous la rubrique : *Les Prières*, ce qui n'est au fond qu'un ramassis de superstitions ; chapitre très incomplet d'ailleurs et pour lequel ils auraient pu emprunter quelques bons échantillons au traité du fameux abbé Thiers. De même, dans les chapitres suivants : *Les Saints guérisseurs et les Grands Pèlerinages*, ils ne se sont pas donné la peine de démêler ce qui est blâmable de ce qui ne l'est pas ; car, il faut le reconnaître, la superstition se trouve parfois au fond de bien des dévotions qui ont pour but le recouvrement de la santé. La quatrième et dernière partie du volume est consacrée aux bons côtés que peuvent présenter certains remèdes populaires, et on

peut se convaincre, en la lisant, que certaines prétendues découvertes d'aujourd'hui, comme l'opothérapie, ne sont que la mise en œuvre de médications employées jadis, même dès la plus haute antiquité, ou existant encore dans la croyance du peuple. Ce volume est la suite de celui que publia naguère le Dr Cabanès sur la façon dont se soignaient nos pères et les remèdes d'autrefois ; il le complète très heureusement.

5, 6. — Le *Formulaire pratique de thérapeutique et de pharmacologie*, ancien formulaire du regretté Dr Dujardin-Beaumetz, paraît pour la dix-neuvième fois, par les soins de MM. A. Gilbert et P. Yvon. Il est à peine besoin de recommander ce recueil dont le succès croissant indique toutes les qualités scientifiques et pratiques. Dans la précédente édition, un assez grand nombre de formules relatives à des médications de moins en moins employées, avaient déjà disparu ; dans celle-ci, il en a été de même ; mais elles ont été remplacées par d'autres plus en rapport avec les exigences et les progrès de la thérapeutique. Peut-être a-t-on eu tort d'y faire figurer la trop fameuse pommade prophylactique de M. Metchnikoff. L'efficacité en est vivement contestée par les médecins ; et puis, ce n'est pas le seul grief qu'on lui ait fait, bien qu'il soit par lui-même suffisant. Rappelons que le formulaire de MM. Gilbert et Yvon est divisé en deux parties : l'une consacrée aux agents thérapeutiques, la deuxième aux aide-mémoires de la thérapeutique. Une annexe, soigneusement revisée et mise au courant des dernières découvertes, est consacrée à l'examen des urines. Enfin des tables des matières fort amples et très détaillées terminent l'ouvrage. — Le Dr Butte a réuni en un volume d'un format pratique, *Formulaire pratique de thérapeutique des maladies cutanées et vénériennes*, les principales formules actuellement employées dans cette thérapeutique spéciale. Le recueil est, en général, judicieusement fait ; mais l'auteur a le grand tort de placer dans le cadre de la syphilis une affection qui n'en est certainement pas, quoi qu'on en ait pu dire ; je veux parler de la leucoplasie buccale ; que les plaques muqueuses, à un certain moment du moins, et les érosions spécifiques aient un enduit blanc caractéristique, cela ne fait de doute pour personne. Mais ce qu'on est convenu d'appeler la leucoplasie buccale est toute différente et n'a rien à voir avec la syphilis.

7. — On ne peut qu'applaudir à l'idée qui a inspiré le livre de M. Pierret : *Le Péril de la race. Avarie, alcoolisme, tuberculose.* Bien d'autres ont déjà parlé de ces trois fléaux de la société moderne ; mais tout en se plaçant à des points de vue différents, personne n'avait songé à donner un travail d'ensemble sur les œuvres de préservation sociale, en général peu connues du public. M. Pierret s'est tout spécialement attaché dans son travail à faire connaître ces œuvres, les aidant

par suite à accomplir tout le bien qu'on peut en espérer et à réaliser toutes les réformes qu'on est en droit d'en attendre. Il espère, par l'étude qu'il en a entreprise, attirer à elles « beaucoup de ces bonnes volontés éparses dans le monde et qui ne se manifestent pas, faute souvent d'un but nettement défini à viser, d'une tâche déterminée à entreprendre, et dont l'utilité s'impose de façon impérieuse. » L'auteur est convaincu que le remède au mal social ne se trouvera jamais dans une formule politique plus ou moins heureuse, ni dans les articles savants d'une législation compliquée ; pour lui, le salut ne se trouvera que dans la pratique, par le peuple, des vertus domestiques, de la sobriété, de l'épargne ; dans la bonne volonté de tous et la bienfaisante influence d'une estime réciproque et d'une fraternité véritable entre les classes sociales et les individus. On pourrait reprocher à l'auteur d'abonder un peu trop, à propos d'avarie, dans le sens du professeur Fournier. Les théories de ce dernier sont des plus sujettes à caution en ce qui concerne les conséquences héréditaires de la syphilis, du moins sur certains points ; et puis, d'une manière générale, l'ex-professeur est un exagéré, et il a une tendance marquée à rapporter à la syphilis une foule d'affections attribuables à de tout autres causes. Enfin, l'auteur, après avoir tonné, avec raison, il faut le dire, dans sa Préface contre les gaspillages de l'Assistance publique de Paris, a le très grand tort, à mon avis, de patronner, comme il le fait, certaine œuvre antituberculeuse qui a englouti des sommes fantastiques, sans aucun résultat bien pratique, et où chaque malade coûte, bon an mal an, plusieurs milliers de francs.

8, 9 et 10. — L'*Hygiène*, des docteurs Debove et Plicque, est un bon manuel élémentaire à l'usage du public, pour qui il semble avoir été spécialement rédigé. Un premier chapitre est consacré aux maladies infectieuses ; il étudie leurs agents, leur mode de propagation et leur prophylaxie ; puis, sont successivement passés en revue, l'air, la lumière, l'eau, les boissons, les aliments, l'hygiène individuelle, celle des vêtements et de l'habitation ; enfin, un dernier chapitre, inspiré surtout des travaux du prof. Pinard, termine l'ouvrage. — Sous l'inspiration du Dr Marie, médecin en chef de l'Asile de Villejuif, la librairie Giard et Brière a décidé de publier tout une bibliothèque traitant de l'état actuel des institutions d'assistance publique ou privée, de prévoyance et d'hygiène sociale. L'*Hygiène individuelle du travailleur*, par le Dr René Martial, en forme le premier volume. Comme l'indique suffisamment le titre, l'ouvrage s'adresse plutôt aux ouvriers, et renferme d'excellentes choses ; peut-être, par endroits, paraîtra-t-il un peu trop scientifique. Je ne vois pas pourquoi l'auteur a cru devoir traiter, dans un travail de ce genre, de la législation du travail, qui n'est point, que je sache, un chapitre d'hygiène. C'est, sans doute, pour pouvoir y

manifester des tendances socialistes. — C'est encore un travail de vulgarisation, que celui de M. Nestor Gréhant : *La Santé par l'hygiène ;* mais s'il est destiné au public, on peut lui adresser le même reproche qu'à la plupart des traités de cette nature : c'est d'insister trop longuement sur nombre de notions anatomiques et physiologiques, tout au moins inutiles. Par contre, s'il s'adresse aux médecins, ces mêmes notions paraîtront par trop succinctes. Cela n'empêche point, en somme, l'ouvrage d'être un excellent résumé d'hygiène.

11 et 12. — Le Dr Wylm s'est donné la tâche, dans *la Morale sexuelle,* d'étudier et d'examiner nos conceptions morales et juridiques relatives à la famille et surtout au mariage. L'auteur débute par un exposé très sommaire de l'évolution historique du mariage et de la famille, et ne manque pas de faire une profession de foi transformiste. Puis il examine l'état actuel de nos lois, de nos sentiments, de nos mœurs, de nos façons de penser sur les institutions fondamentales de l'ordre social, et s'efforce, toujours imbu de ses idées évolutionnistes, de déterminer le sens dans lequel dérivent ces sentiments, ces mœurs, ces idées. Il recherche ensuite les principes sur lesquels doivent logiquement reposer les relations des individus de sexe différent, soit entre eux en tant que conjoints, soit vis-à-vis de leurs enfants en tant que parents, et, tout en passant, il réprouve, non seulement le célibat religieux, mais encore la chasteté en dehors du mariage, sinon en théorie, du moins en fait. Il termine enfin par la comparaison des mœurs et des lois idéales qu'il fait découler des principes énoncés, avec les lois et les mœurs d'aujourd'hui, et celles qui sont appelées dans un délai plus ou moins long à s'y substituer. En résumé, l'ouvrage de M. Wylm est très intéressant; mais les idées philosophiques de l'auteur appellent les plus formelles réserves. — Le nouvel opuscule du prof. Fournier : *Pour en guérir*, s'adresse, comme le précédent du même auteur, dont nous avons dit ici même quelques mots, au bon public. L'auteur n'a pas prétendu en faire un traité médical sur la matière, et encore moins un recueil de recettes à l'usage du malade désireux de se traiter sans médecin. On y retrouve en substance toutes ses théories, bien connues des médecins, avec toutes leurs exagérations, ces dernières accentuées encore, de manière à frapper plus vivement le lecteur. Il est regrettable d'y rencontrer des assertions telles que celle-ci : Nul doute que ce cancer (c. lingual) ne soit un dérivé de la syphilis. On eût pu, à la rigueur, dire cela à une époque où le principe des deux maux échappait complètement. Il n'est rien moins que prouvé non plus que le tabac entre pour une bonne part dans l'étiologie des syphilides ulcéreuses et des syphilomes tertiaires de la bouche. La reproduction incessante des plaques muqueuses buccales et l'apparition des lésions tardives sont uniquement dues à l'inefficacité du traitement

prescrit. Il est à craindre qu'au fond cet opuscule, qui a tout l'air d'une réclame personnelle, ne fasse plus de mal que de bien au public qu'il a la prétention d'éclairer et de guider sur ce point spécial de la pathologie.

13. — La collection des *Précis de médecine* s'est enrichie d'un nouveau volume dû au Dr Redard : *Technique orthopédique*. Le praticien y trouvera un résumé de l'état actuel de nos connaissances sur la technique des opérations et des appareils ayant pour but de corriger les difformités congénitales ou acquises de l'appareil locomoteur. Parmi ces opérations beaucoup sont compliquées, plusieurs même inutiles aux spécialistes, et à plus forte raison aux simples praticiens. Celles qu'il est le plus utile de connaître sont, ainsi que les appareils de choix, succinctement décrites, mais avec beaucoup de clarté et de précision. L'auteur n'a point négligé le côté iconographique de son travail, et de nombreuses représentations d'appareils et de procédés opératoires permettent de saisir sans difficulté ce que de très rares fois d'ailleurs le texte pourrait avoir d'obscur. En un mot le Précis d'orthopédie a sa place marquée dans la bibliothèque de tout praticien qui n'a ni les loisirs ni les moyens de recourir aux grands traités ou aux publications spéciales.

14 et 15. — *L'Œuvre de Lourdes* est le cinquième livre que le Dr Boissarie consacre à la célèbre grotte. Il résume les principales guérisons obtenues au cours de ces dernières années (à partir de 1900) ; mais, avant d'aborder le vif de son sujet, l'auteur a tenu à donner une description fidèle du bureau des constatations, avec les épisodes, les incidents de séances, les polémiques soulevées, les études sur la suggestion. Il n'a pu s'empêcher de parler de la tentative provoquée par un écrivain bien connu, ancien séminariste, pour faire fermer Lourdes au nom de l'hygiène, et contrebalancée par l'appel adressé aux médecins de France par le Dr Vincent, chirurgien des hôpitaux de Lyon. Peut-être eût-il mieux valu que l'auteur laissât de côté les faits relatifs aux maladies nerveuses. Quelque merveilleux que puissent paraître les résultats obtenus chez cette catégorie de patients, on ne saurait, comme d'ailleurs le prescrivait jadis Benoît XIV, dans ses Constitutions, les considérer comme des miracles indiscutables. Ceux-ci, du reste, ne manquent pas ; et même les médecins les plus sceptiques seraient dans l'impossibilité d'expliquer, autrement que par l'intervention d'une cause surnaturelle, certaines des guérisons rapportées par le Dr Boissarie. — C'est à l'étude de cette cause providentielle que le Dr Baraduc a consacré son petit opuscule : *La Force curatrice à Lourdes et la Psychologie du miracle*. L'auteur estime qu'il y a là « une question de biologie transcendantale qui ne peut laisser froid un médecin adonné à l'étude des influences sur le système ner-

veux dans les maladies » : aussi, a-t-il cherché à vérifier la réalité de ces forces et l'influence « réparatrice » qu'elles peuvent produire sur l'humanité, du fait de la dévotion à la Sainte Vierge.

16. — M. Louis de Nussac a rassemblé dans une volumineuse brochure, qui ne constitue pourtant qu'un travail provisoire, tout ce qu'il a pu trouver de renseignements sur un compatriote corrézien qui acquit, il y a cent ans et plus, une certaine célébrité comme naturaliste : *Pierre André Latreille à Brive, de 1762 à 1795*. S'il est une figure intéressante, c'est bien celle de cet homme qui, né en marge de la société, maladif et souffrant toute sa jeunesse, emprisonné aux pontons de Bordeaux, puis, déporté, et enfin sauvé providentiellement d'une mort certaine, grâce à un insecte, sut devenir un savant entomologiste. M. Louis de Nussac nous le montre à ses débuts, mais en laissant espérer qu'il complètera plus tard l'essai de biographie qu'il nous donne aujourd'hui. Dr L. DE SAINTE-MARIE.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, ouvrage commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. N° 51 : *Perse, Afghanistan et Inde Nord-ouest*. N° 63 : *Algérie, Tunisie*. Paris, Hachette, s. d. (1907), 2 planches in-folio avec notices in-4, 2 fr. la feuille. — 2. *La Terre et l'Homme par l'image*, par J. FÈVRE. *L'Europe*. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 96 p., avec grav., 1 fr. 50. — 3. *La Terre et l'Homme par l'image*, par J. FÈVRE. *La France*. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 96 p., avec grav., 1 fr. 50. — 4. *La Terre et l'Homme par l'image*, par J. FÈVRE. *Les Colonies françaises*. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 96 p., avec grav., 1 fr. 50. — 5. *L'Écosse*, par MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 315 p., avec 41 grav., 4 fr. — 6. *Nouveaux Zigzags en France*, par HENRI BOLAND. Paris, Hachette, 1907, in-16 de x-357 p., avec 61 grav., 4 fr. — 7. *Les Falaises de la Manche*, par JULES GIRARD. Paris, Leroux, 1907, in-8 de 194 p., avec 87 fig. et cartes, 5 fr. — 8. *Le Lot. Padirac. Rocamadour, Lacave. Guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue*, par ARMAND VIRÉ. Paris, Masson, 1907, in-18 cartonné de VIII-310 p., avec 87 dessins, 3 cartes et 3 plans en couleurs, 4 fr. 50. — 9. *Aix en-Provence*, par J. CHARLES-ROUX. Paris, Bloud, 1907, in-16 de 122 p., avec grav., 1 fr. (*Bibliothèque régionaliste*). — 10. *Les Richesses du Portugal*, par F. DE FERNEHEM. Paris, Dujarric, s. d. (1907), in-8 de 110 p., 1 fr. 50. — 11. *La Alpujarra y Sierra Nevada*, por EDUARDO SOLER Y PÉREZ. Madrid, imp. de Eduardo Arias, 1906, in-8 de 91 p., avec 10 grav. et une carte. — 12. *Clartés. Notes et pochades* (*Italie, printemps et été 1905*), par MARIE DAUGUET. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 207 p., 3 fr. — 13. *Makedonische Fahrten*, von ADOLPH STRUCK. I. *Chalkidike*. Wien und Leipzig, Hartleben, 1907, in-8 de 88 p., avec 12 grav. et 3 cartes (*Zur Kunde der Balkanhalbinsel. Reisen und Beobachtungen* herausgegeben von Dr Carl Partsch, n° 4). — 14. *La Bulgarie d'hier et de demain*, par L. DE LAUNAY. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 494 p., avec 26 grav. et une carte, 4 fr. — 15. *Travaux et reconnaissances de pénétration saharienne exécutés dans le Sud constantinois par le cercle de Touggourt*. Rapport du capitaine TOUCHARD. Paris, Comité de l'Afrique française, 1907, in-8 de 148 p., avec cartes et grav., 2 fr. — 16. *Essai d'histoire africaine. La Rhodésia*, par le capitaine E. DE RENTY. Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, in-12 de v-233 p., avec 2 cartes, 3 fr. — 17. *L'Aurore australe*, par G. BIARD D'AUNET. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de 402 p., 3 fr. 50.

1. — Il ne se passe pas de semestre sans que nous ayons à signaler la publication de quelques nouvelles feuilles du grand *Atlas universel*

de géographie commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par M. F. Schrader. En voici deux feuilles nouvelles, dont la première, consacrée à la Perse, à l'Afghanistan, au Beloutchistan et à l'Inde nord-occidentale, constitue le n° VI de cette carte d'Asie en dix feuilles, à l'échelle du 1:5.000.000e, dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs. C'est le plateau de l'Iran tout entier qui se trouve ainsi représenté sur cette carte, le n° 51 de l'ensemble de la publication ; il y est figuré tel que nous le connaissons actuellement, avec nos imprécisions, nos insuffisances et nos ignorances. Si, en effet, nous nous trouvons relativement bien documentés pour le Beloutchistan, et aussi pour l'Afghanistan, il n'en est pas de même pour la Perse, dont les cartes particulières ne présentent, au point de vue topographique, qu'une valeur extrêmement minime; les auteurs de la carte, MM. G. Bagge et D. Aïtoff, ont donc dû combiner les cartes de détail les plus récentes et les plus précises pour arriver à figurer le relief du terrain et les traits hydrographiques de l'empire des Shahs ; leurs efforts ont abouti à un résultat très satisfaisant, mais qui ne doit être cependant considéré que comme provisoire, et susceptible d'améliorations et de modifications sur une foule de points. Déjà, par suite de la publication des remarquables résultats obtenus par le colonel H. Mac Mahon au cours de son exploration du Seistan, des remaniements et des retouches s'imposent. Ne nous en étonnons pas ; c'est le sort commun à toutes les cartes des pays neufs. — Il ne s'écoulera vraisemblablement pas un très long temps avant qu'une nécessité de même nature se produise pour la seconde carte de l'*Atlas universel* récemment publiée, cette *Algérie-Tunisie* à l'échelle de 1:2.500.000e, au dessin de laquelle le colonel F. Prudent a mis toute sa conscience en même temps que sa profonde connaissance du pays et ses remarquables qualités de topographe. Nous nous trouvons là en face d'une œuvre extraordinairement vivante et expressive, étayée sur les cartes topographiques les plus complètes et les plus récentes. Quel contraste avec la carte de l'Iran ! D'autres documents, officiels ou non, émanant de différentes institutions cartographiques ou de voyageurs autorisés, ont permis de donner à la carte n° 63 une précision qui ne nuit en aucune manière à la clarté de l'ensemble, mais qui, sur bien des points, ne peut être encore que relative. Il n'en est pas moins vrai que cette admirable planche est une œuvre, au sens le plus complet du mot, une œuvre de toute première valeur, qui fait honneur à son auteur, comme à l'Atlas dont elle fait partie.

2, 3 et 4. — Après MM. Marcel Dubois et Camille Guy, voici que M. J. Fèvre, professeur à l'École normale de Dijon, entreprend de fournir aux élèves de nos lycées, de nos collèges et de nos écoles, et aussi à tous ceux qui aiment à voyager en feuilletant des livres et en regardant

des gravures, un album géographique, qu'il intitule *la Terre et l'Homme par l'image*. Profitant de l'expérience de ses devanciers, dont il rejette le plan rationnel et systématique, M. Fèvre s'est attaché à présenter en sept fascicules — dont cinq sont consacrés aux différentes parties du monde, un à la France et le dernier aux colonies françaises, — une image vivante de la terre et de ses habitants dans tous les pays et sous tous les climats, depuis les pôles jusqu'à l'équateur ; comme M. Marcel Dubois, il place sous chaque gravure un petit commentaire, souvent très précis, et vraiment instructif, du paysage ou du type décrit, et fournit ainsi, à un prix très modique et dans un format très maniable, à tous ceux qui veulent rendre plus pittoresque, — je ne dis pas plus vivante, — la lecture d'une carte bien faite ou d'un manuel géographique, — les moyens de l'illustrer. Les professeurs des lycées et les instituteurs feront certainement très bon accueil à cette publication, dont les fascicules peuvent facilement s'adapter à toutes les exigences des programmes scolaires, et qui captivera sans aucun doute les écoliers,... sans parler de leurs parents. L'ouvrage n'est pas encore complet ; mais il est possible de se rendre compte de ce qu'il sera, puisque trois fascicules en ont déjà paru. — L'un est relatif a *l'Europe* ; il contient une série de gravures caractéristiques des différentes contrées de cette partie du monde, la France comprise ; en tête des « images » consacrées à chaque pays, une brève notice en fait ressortir les traits caractéristiques, résumant en quelques courtes phrases les données que contiennent les manuels et les précis. Ce qui m'a étonné, je l'avoue, c'est que M. Fèvre ait placé à la fin, et non pas au début de son travail, les gravures qu'il a groupées dans son « aperçu général sur l'Europe », et qui ont trait à la situation, au relief, aux côtes, au climat et aux cours d'eau de l'Europe, ainsi qu'à l'œuvre des hommes sur le sol de notre partie du monde ; sans doute, il est possible de défendre cette idée, mais je crois cependant qu'il y aurait eu profit à suivre le plan communément adopté, et à présenter en tête du fascicule cet aperçu général, au lieu de débuter par une collection de gravures sur la péninsule des Balkans. Puis n'eût-il pas convenu de consacrer une série particulière de vues à cette région spéciale, non pas politique, mais physique de l'Europe, que sont les Alpes ? Quelle attrayante collection, en groupant les images qu'il a publiées, et en y ajoutant encore quelques photographies, eût pu constituer M. Fèvre ! — Dans le fascicule relatif à *la France*, il m'est impossible de ne pas regretter l'absence de tout aperçu d'ensemble ; M. Fèvre s'est borné à découper notre pays en un certain nombre de régions (France du nord. France du nord-est, Bassin parisien, — et Paris, — Confins de la Bretagne, Bretagne, Massif central, Jura, Région alpestre, Couloir de Saône et Rhône, Midi méditerranéen, Midi pyrénéen, Midi océanique) et à traiter chacune d'elles comme il avait,

dans son volume sur *l'Europe*, traité chacun des pays de l'Europe. Reportez-vous, me dira M. Fèvre, à ce que, dans le fascicule dont vous venez de parler, j'ai écrit sur la France ; vous y trouverez « une vue générale de la France en Europe » (p. 25-32). D'accord ; mais n'eût-il pas alors convenu de le rappeler ? ou de consacrer deux pages, en tête du fascicule, à quelques généralités très sommaires ? C'est une singulière impression qu'éprouve le lecteur lorsque, au début du fascicule sur la France (p. 5), sans aucun avertissement préalable, il lit : « Au plateau froid, marécageux et boisé de l'Ardenne, que la Meuse traverse à grand'peine, font suite toute une série de plaines qui constituent le Hainaut, la Flandre, l'Artois et la Picardie. » — Non moins instructif et plus varié que les précédents, est le troisième fascicule que nous avons sous les yeux ; il traite des *Colonies françaises*. Non content de consacrer un chapitre, — proportionné comme étendue à l'importance du pays dont il parle, — à chacune de nos possessions, M. J. Fèvre a eu l'excellente idée de réserver une place, un peu courte à notre gré, à « l'Œuvre de la France aux colonies » (p. 91-94) ; il y a là une simple ébauche, que d'autres reprendront et développeront sans doute, mais dont il est juste de féliciter l'auteur. M. Fèvre a eu tort par contre (p. 31) d'attribuer au commandant Lenfant l'exploration du Niger en aval de Koulikoro ; il a confondu les explorations anciennes avec cette reconnaissance si fructueuse du cours *inférieur* du fleuve, faite naguère par cet excellent voyageur. — Ces réserves, ces critiques ne doivent pas contrister M. Fèvre ; qu'il y voie surtout une preuve de l'intérêt avec lequel nous avons regardé, lu et étudié son travail. Le jour où il sera terminé, cet album géographique en sept fascicules sera vraiment, comme le promet le sous-titre, un « voyage pittoresque à travers le Monde, offrant un moyen facile de connaître à peu de frais, d'après les photographies, l'aspect exact des divers pays, les costumes et les mœurs des habitants. »

5. — Après avoir regardé, dans le fascicule de *la Terre et l'Homme par l'image* traitant de *l'Europe*, les images relatives aux Iles Britanniques, on fera bien de se reporter aux illustrations qui accompagnent le très agréable volume récemment publié sur *l'Écosse* par Mme Marie-Anne de Bovet. En effet, ces 32 planches contiennent 41 gravures tirées hors texte, soit d'après de belles aquarelles de M. G. Vuillier soit d'après des photographies, qui permettent de se familiariser avec quelques-uns des sites les plus pittoresques, quelques-uns des aspects caractéristiques du pays des Lowlands et des Highlands, des Orcades et des Shetlands : passes montagneuses, « lochs » encaissés, côtes sauvages, comme aussi avec les types de leurs habitants et avec leurs monuments historiques les plus intéressants. Peut-on rêver rien de plus instructif que les planches représentant le défilé de Killiecrankie ou la passe de Glencoe, le loch Katrine, l'entrée de la grotte de Fingal ou

le « Vieil Homme » de Hoy, ou encore un brouillard à Glasgow ? Il y a vraiment plaisir et profit à contempler ces belles gravures, à s'en imprégner. Mais on aurait tort, après l'avoir fait, de fermer *l'Écosse* sans lire les impressions de voyage de Mme de Bovet ; lisez-les, au contraire, pour votre agrément et pour votre instruction, car il serait difficile de trouver, pour un voyage en Écosse, guide mieux informé, plus agréable et plus érudit. Toujours de belle humeur, même par les brouillards les plus intenses, les vents les plus violents, les pluies les plus drues et les mers déchaînées, Mme de Bovet a des trésors d'indulgence pour ses compagnons de voyage... à une condition toutefois : qu'ils ne s'avisent pas de regarder leur carte au lieu de contempler le paysage ni de se préoccuper des noms des sommets qui les entourent, ou encore de leur altitude exacte. « Il faut, écrit-elle quelque part (p. 264), avoir le malheur d'être géographe de son état pour persister à se coller le nez sur sa carte. Puisque le capitaine sait où il va, à quoi bon essayer de s'y retrouver ? Et combien insupportables ces fâcheux qui discutent indéfiniment pour savoir si ce sont bien les montagnes de l'île de Skye qui là-bas vers le nord se silhouettent en gris bleuâtre sur le ciel doré... » Si vous regrettiez, comme je le fais, l'absence d'une carte dans ce volume sur *l'Écosse*, vous comprenez maintenant pourquoi elle manque ; et vous vous expliquez par ailleurs comment il faut voyager à la suite de Mme de Bovet : regardez le paysage et appréciez-en la beauté intrinsèque ; ajoutez-y, en manière de condiments, des souvenirs historiques et littéraires, des scènes pittoresques et des traits de mœurs ; ne négligez pas non plus les œuvres des hommes, tours pictes, vieilles abbayes, antiques châteaux, hôtels modernes, construits sur le modèle de donjons moyenâgeux... ; mais gardez-vous de faire de la science ! Vous gâteriez le plaisir de notre guide, vous taririez sa verve pour un instant ! Si vous voulez consulter une carte, ou étudier la géologie de la contrée, attendez le dimanche ; vous pourrez alors le faire à loisir, tandis que Mme de Bovet met en ordre ses impressions, ou écrit de manière attachante l'histoire de Flora Macdonald ; et qui sait ? Peut-être, en vous y prenant bien, amènerez-vous ensuite l'aimable écrivain à mêler, sans y prendre garde, une ou deux données scientifiques à ses souvenirs.

6. — Est-il bien utile de présenter aux lecteurs du *Polybiblion* M. Henri Boland ? Tous ont « pratiqué », et non seulement lu, les *Zigzags en France* et le volume sur *les Iles de la Manche*, du délégué aux voyages du Touring-Club (Cf. *Polybiblion*, septembre 1904, t. CI, p. 222 ; et septembre 1905, t. CIV, p. 219-220), un des hommes de notre pays qui connaissent le mieux les beautés naturelles et artistiques, les ressources économiques et « hôtelières » de la France ; tous savent quel joyeux compagnon et quel aimable conseiller il est toujours. Aussi

feront-ils bon accueil à ses *Nouveaux Zigzags en France*, dans lequel ils trouveront une foule de renseignements précieux sur un certain nombre de points des plus pittoresques du « plus beau royaume sous le ciel », sur la côte du golfe de Gascogne, entre Gironde et Bidassoa, sur les Pyrénées orientales, la Corse et la Côte d'Azur, les Alpes et le Massif central, le Jura et les Vosges, la vallée de la Seine et celle de la Loire, et la presqu'île de l'Armorique. Que M. Boland se contente, en quelques lignes, de stimuler notre curiosité (c'est le cas pour les excursions du massif des Voirons, p. 247), ou qu'il s'étende avec complaisance sur l'intérêt des pays qu'il décrit, le résultat est toujours le même : nous sommes conquis et nous voulons, à l'instar de l'auteur, prendre aussitôt le chemin de fer pour aller nous-mêmes contrôler, partager, ou parfois... critiquer ses admirations. Sans doute, ce n'est souvent que feu de paille ; mais il en reste quelque chose, et nous songeons de plus en plus, aux vacances, à aller voir, non plus les pays étrangers, mais un petit coin de la « douce France ». Le nouveau livre de M. Boland, très gai, très amusant et (ce qui est encore plus important) non moins bien informé que ses devanciers, augmentera le nombre de ceux qui se préoccupent de connaître les beautés de notre patrie. Il contribue à la faire aimer davantage, sous ses multiples aspects ; aussi convient-il de lui faire une place à part, dans le coin de la grande bibliothèque où sont groupés les volumes qui célèbrent les beautés, les mérites, les gloires de notre pays.

7. — Dans un de ses *Nouveaux Zigzags en France*, M. Henri Boland nous a conduits de Rouen au Havre par la Seine ; c'est précisément au Havre que nous prend M. Jules Girard pour étudier, sous sa direction, *les Falaises de la Manche*. Non pas de toute la mer de la Manche, ni de tout le littoral français de cette mer (comme semblerait le promettre le titre du volume), mais simplement de la côte comprise entre le cap de la Hève et le cap Blanc Nez. Que d'observations, d'ailleurs, et de remarques de toute nature suggère un examen approfondi de cette partie des rivages français de l'Ouest, au point de vue de la physiographie, de l'abrasion littorale, ou des modifications des côtes ! Avec une simplicité, je dirais volontiers une bonhommie extrême, M. Girard, qui aime les côtes normandes de la Seine-Inférieure, qui les voit, les étudie et les photographie depuis longtemps, expose, dans ce nouvel ouvrage, les transformations récentes du rivage, telles qu'elles se sont produites sous ses yeux, conformément à un mécanisme dont il a décomposé les différentes parties, et ses états successifs aux époques antérieures, à l'aide des documents géologiques et historiques. Une riche série de cartes de détails et de superbes photographies, dont quelques-unes sont tirées des collections Neurdein, dont la plupart sont dues à M. Jules Girard lui-même, illustrent le texte, l'éclairent et contribuent

pour leur part à en faire, en même temps qu'un intéressant travail de géographie physique, un admirable album pittoresque. Là, plus encore que dans son *Évolution comparée des sables*, dont il reprend et développe certaines pages dans son nouveau travail, M. Jules Girard a su faire une œuvre pleine de faits précis, qui se lit avec plaisir et qui s'étudie avec profit.

8. — Après une interruption momentanée, voici que l'excellente collection des « Guides du touriste, du naturaliste et de l'archéologue, » publiée sous la direction de M. Marcellin Boule, ajoute aux précieux volumes qu'elle compte déjà sur le Massif central un travail sur *le Lot* et sur ses célèbres curiosités naturelles, *Padirac*, *Rocamadour*, *Lacave*. Dû à un des hommes qui connaissent le mieux le département du Lot et qui ont le plus fait pour y attirer les touristes, M. Armand Viré, ce guide se recommande par la sûreté et par la précision de ses informations en même temps que par la grande clarté de l'exposition générale qui en constitue la première partie, c'est-à-dire cette monographie régionale qui, dans tous les volumes de la collection, précède si heureusement les itinéraires. Comme MM. Marcellin Boule et Ph. Glangeaud, M. A. Viré a su une fois encore (il est en effet un des auteurs du volume antérieurement paru sur *la Lozère*) faire œuvre excellente de vulgarisation scientifique, très utile pour les touristes désireux non seulement de voir de manière fugitive, mais de comprendre, et non moins utiles pour les naturalistes et les géographes ; il y a parfaitement réussi dans la première partie et a rempli de manière très heureuse, dans la seconde partie, sa tâche de « guide du voyageur » sur les principales routes du département du Lot. En lisant ses itinéraires, on constate qu'il est non seulement très bien informé, très enthousiaste des pays qu'il décrit, très attentif à ses curiosités de toute nature, mais aussi très véridique et très soucieux de fournir des indications précieuses sur l'état des routes, le confort des hôtels, etc. ; je n'en veux pour preuves que les passages relatifs, ici aux hôtels et auberges du département (p. 183, 248 et 270), là aux... exigences des voituriers (p. 207), etc. C'est pourquoi nous n'adresserons à M. A. Viré, que deux légères critiques : pourquoi ne pas avoir écouté de quelques réflexions bien inutiles, aux pages 254-258, les notes de M. H. Raynal sur Capdenac-le-Haut ? et pourquoi n'avoir pas cité, à la page 271, la monographie de Padirac si soigneusement faite par M. E.-A. Martel ? Trois cartes, trois plans et de nombreuses gravures illustrent très heureusement le fort joli volume dont vient de s'enrichir la collection des « Guides Boule. »

9. — C'est d'un tout autre coin de la France qu'il est question dans le travail de M. J. Charles-Roux, mais de quel joli coin ! Peut-on, après avoir parcouru les rues paisibles, évocatrices du passé, de la ville d'Aix-en-

Provence, peut-on en oublier le grand air, l'harmonie, et aussi la mélancolie ? peut-on retourner dans le Midi sans aller y faire un court pèlerinage ? A tous ceux qui visiteront cette admirable ville pour la première fois, ou qui y retourneront, on ne saurait conseiller un guide plus agréable et mieux renseigné que M. J. Charles-Roux : ce charmant causeur, à la conversation pleine de tours pittoresques et imprévus, s'est mis en coquetterie pour une ville qu'il aime et qu'il admire, et s'est attaché, dans son *Aix-en-Provence*, à en placer en pleine lumière toutes les grâces et le charme mélancolique, les souvenirs historiques et les richesses artistiques. Suivez donc, dans les rues et les monuments, à travers les places et les collections d'Aix-en-Provence, suivez M. J. Charles-Roux ; vous vous en trouverez si bien que vous souhaiterez, en prenant congé de lui, le retrouver bientôt comme compagnon dans une de ces villes méridionales qu'il connaît admirablement, jusque dans les plus petits recoins, et auxquelles il porte un filial amour.

10. — Le Portugal est certainement un pays possédant de très grandes richesses naturelles ; son sous-sol et son sol méritent également d'être mis en valeur et exploités par l'homme, qui n'a pas encore pu en tirer un parti vraiment satisfaisant. Placez en regard l'un de l'autre, en effet, un inventaire, si sommaire soit-il, des mines dont l'existence a été constatée, des cultures et des races animales existantes, et un tableau du développement industriel et commercial actuel du Portugal, et vous serez surpris de constater que le Portugal est encore, à beaucoup d'égards, un pays neuf, et que sa mise en valeur est à peine commencée. C'est ce que M. E. de Fernehem démontre dans un petit volume intitulé : *Les Richesses du Portugal*, qu'il termine par un chaleureux appel aux capitaux français (p. 98 et 106). Ces derniers auront-ils raison de se porter au Portugal? Cela n'est point mon affaire ; mais je dois constater que le travail de M. de Fernehem, — auquel manque une carte des richesses et des possibilités économiques du pays, — est intéressant et accompagné d'une bibliographie (trop peu précise d'ailleurs) dont quelques numéros permettent de contrôler et de préciser l'ensemble de ses indications.

11. — Il y a quelques années, nous signalions à cette même place, avec les éloges qu'il méritait, un travail de M. Eduardo Soler y Pérez sur la Sierra Nevada et les Alpujarras (*Polybiblion*, septembre 1904, t. CI, p. 223-224). Sous un titre analogue : *La Alpujarra y Sierra Nevada*, voici encore une étude de M. Eduardo Soler y Pérez, résumant les observations complémentaires faites par lui en juillet 1905, au cours d'un nouveau voyage dans les mêmes contrées. On y trouvera différentes rectifications, la description détaillée d'un certain nombre de localités étudiées par l'auteur et des itinéraires nouveaux, des vues photographiques intéressantes, dues à M. Leopoldo Soler y Pérez, et une

carte hypsométrique à 1 : 750.000, dressée par M. Facundo Cañada. Nous avons naguère, en rendant compte du premier travail de M. Eduardo Soler y Pérez, regretté qu'une carte n'y eût pas été jointe; aussi ne pourrions-nous qu'applaudir à l'adjonction d'une carte, si cette carte se rapportait étroitement au sujet. Mais une carte hypsométrique de la « Cordillère pénibétique » et de ses abords, s'étendant de la Méditerranée au Guadalquivir, était-elle bien celle qu'il convenait d'insérer ici? Nous ne le pensons pas, et nous regrettons de ne pouvoir y suivre comme il conviendrait les itinéraires de M. Eduardo Soler y Pérez. Cette critique ne nous empêche nullement, d'ailleurs, de rendre à *la Alpujarra y Sierra Nevada* la justice qui lui est due; c'est, sans contredit, un agréable récit d'excursions agréables, où se trouvent parfois de bonnes ou d'utiles indications géographiques (Voyez en particulier le ch. VIII, qui est une comparaison entre la Sierra Nevada et les Pyrénées), mais où se rencontrent surtout des impressions pittoresques. Nous doutons cependant qu'on y puisse recourir aussi longtemps qu'on recourra aux courtes notes publiées précédemment par M. A. Moulle dans la *Revue de géographie* (octobre 1884), et, pour une autre partie de l'Andalousie, à la récente *Esquisse géologique* de la partie centrale des Préalpes subbétiques, due à M. Robert Douvillé.

12. — Plus que l'Espagne, l'Italie a eu de tout temps, en France, ses fervents admirateurs et a suscité toute une littérature d'impressions, de sensations, de souvenirs... A la très longue liste des ouvrages inspirés par ce pays, Mme Marie Dauguet vient d'ajouter un nouveau numéro, des « notes et pochades » auxquelles elle a donné le titre, au premier abord un peu énigmatique, de *Clartés* En lisant son livre, on comprend ce que cela veut dire ; au cours de son voyage du printemps et de l'été de l'année 1905, l'auteur a recueilli en Italie, de Venise à Naples, à Baïa, à Sorrente, en passant par Florence, Pise, Rome et Civita-Vecchia, des « clartés » de toutes sortes, sur l'action de la nature sur l'homme, sur la civilisation et l'histoire, sur l'art ; elle a joui aussi de l'admirable luminosité du ciel et de la mer. Les spectacles qu'elle a eus sous les yeux l'ont inspirée et l'ont amenée à écrire au jour le jour, tantôt en prose tantôt en vers, ses impressions et ses pensées. Aujourd'hui, Mme Marie Dauguet nous convie à les apprécier; c'est chose difficile pour un simple géographe ; n'empiétera-t-il pas, en le faisant, sur les domaines d'autres critiques du *Polybiblion*? Du moins, n'hésite-t-il pas à reconnaître que si certaines pages des *Clartés* vont contre ses idées artistiques ou historiques (Cf. les lignes relatives à Michel-Ange, p. 181), d'autres, purement descriptives, lui ont fait un réel plaisir, en dépit du style contourné, tourmenté, tout émaillé de néologismes, de Mme Marie Dauguet.

13. — Que de découvertes archéologiques, et même géographiques, il

reste à faire dans la péninsule des Balkans, ce n'est pas ici le lieu de le dire ! En dépit des progrès réalisés par la science depuis une trentaine d'années, une partie des desiderata énumérés naguère par le général M. Vénukoff subsistent encore, et les différentes contrées de la plus orientale des presqu'îles de l'Europe méridionale demeureront, durant de longues années, pour les travailleurs, un champ aux riches moissons. C'est ce dont on trouvera la preuve dans le premier fascicule des *Makedonische Fahrten*, de M. Adolf Struck, consacré à la Chalcidique; en 1901 et en 1903, M. Struck, qui a parcouru de 1898 à 1903 la Macédoine dans tous les sens, a visité cette péninsule, en se plaçant au point de vue archéologique, mais en ne négligeant pas cependant le côté géographique et ethnographique. Après avoir, dans un premier voyage, pénétré en plein cœur de la péninsule et fait le tour du massif du Cholomonda, il a, dans ses expéditions ultérieures, étudié les presqu'îles de Kassandra et de Longos, et les sites de Potidée et d'Olynthe, ainsi que le tracé du canal creusé par Xerxès au nord de la péninsule du mont Athos (Voyez la carte de la p. 68) ; à côté de très intéressantes constatations archéologiques, la relation de M. Struck, accompagnée de bonnes illustrations et d'une carte d'ensemble à l'échelle de 1 : 300 000e, contient nombre de bonnes observations orographiques, ethnographiques et statistiques. Comme l'historien, le géographe trouvera donc son profit à la lecture attentive de ce fascicule.

14. — Le géographe et le politique trouveront également avantage à lire le beau volume consacré par M. L. de Launay à *la Bulgarie d'hier et de demain*, un excellent ouvrage dont l'auteur, s'inspirant des exemples que lui ont donnés de nombreux voyageurs allemands, a présenté, sous une forme systématique, les observations recueillies par lui au cours de ses expéditions dans ce pays. Avant de se rendre en Bulgarie, M. de Launay avait déjà beaucoup couru l'Orient, et il y avait puisé (son volume intitulé : *Chez les Grecs de Turquie* en fait foi) des sentiments philhellènes qu'on pouvait craindre de voir influer sur ses sentiments à l'égard des Bulgares ; il n'en a rien été, fort heureusement. « Mes vieilles sympathies philhellènes n'en ont pas été altérées, déclare l'auteur (p. 4-5) ... ; mais il s'y est ajouté une autre sympathie très réelle pour les Bulgares », une sympathie dont témoignent en particulier les chapitres consacrés au peuple bulgare (ch. IX) et à l'avenir de la Bulgarie (ch. XIII) Mais — et c'est là précisément, à mon sens, un des principaux mérites du livre, — M. L. de Launay sait, malgré des sympathies non dissimulées, juger avec impartialité le bien-fondé des prétentions des peuples qui se disputent la suprématie des différentes provinces des Balkans; il sait aussi apprécier leurs qualités, constater leurs défauts, et recourir à l'histoire pour étayer ses jugements, parfois

sévères. Il ne semble pas, toutefois, que les Bulgares puissent se plaindre des appréciations que M. de Launay porte sur eux, non plus que de la manière dont il apprécie leur pays; quant aux Occidentaux, ils devront se féliciter de voir le savant professeur de l'École des mines abandonner pour un moment ses études géologiques pour leur faire connaître la Bulgarie d'hier, et surtout celle d'aujourd'hui; nul plus que lui n'est capable d'en décrire les aspects physiques si différents dans les Balkans, dans les dépressions centrales, dans la Dobroudja, et dans la plaine, d'en exposer les « possibilités » économiques et de montrer le caractère essentiellement agricole que présente aujourd'hui la Bulgarie, de prévoir enfin l'avenir d'un pays dont la capitale se trouve, plus qu'aucune de ses rivales, placée près du centre de la péninsule des Balkans.

15. — Au dossier saharien que, depuis un certain nombre d'années, le Comité de l'Afrique française constitue avec une persévérance et un soin dignes de tous les éloges, vient de s'ajouter un nouveau document d'une très grande importance, le rapport du capitaine Touchard intitulé : *Travaux et reconnaissances de pénétration saharienne exécutés dans le sud constantinois par le cercle de Touggourt.* Sur le Tassili des Azgueurs, et sur les villages de cette oasis de Djanet, dont il a été tant parlé il y a quelques mois, on trouvera dans ce rapport des détails très précis, accompagnés de cartes et de quelques vues photographiques ; on y trouvera aussi des appréciations très nettes, d'une sobriété et d'une franchise toutes militaires, sur la valeur des pays observés par le capitaine Touchard. Elle est bien minime, cette valeur économique ; partout ailleurs qu'en quelques points très rares, le sol est des plus pauvres et à peine susceptible de faire vivre quelques milliers de chèvres ; le Tassili des Azgueurs n'a d'importance pour la France que parce qu'il se trouve entre l'Algérie et le Soudan, à cheval sur la ligne droite qui joint Témassinine à Agadès. C'est donc la situation géographique de ce pays qui, seule, en fait l'importance actuelle ; « peut-être, dit le capitaine Touchard (p. 145), réserve-t-il de grosses et agréables surprises au point de vue minéralogique ». Souhaitons-le, sans trop l'espérer ; mais concluons, avec le consciencieux officier, qu'il est inutile d'occuper et d'administrer régulièrement le Tassili des Azgueurs, car les frais d'occupation permanente et d'administration seraient hors de proportion avec les bénéfices à en retirer.

16. — En dépit de son titre, et quoi qu'en puisse dire l'auteur, l'étude que le capitaine E. de Renty vient de faire paraître sur *la Rhodésia* n'est pas tant un *Essai d'histoire africaine* qu'un essai de *géographie* africaine ; c'est pourquoi nous en parlons à cette place. Sans doute, l'histoire y tient sa place (en manière d'Introduction, M. de Renty a

très justement retracé à grands traits l'évolution de l'Afrique du sud au XIXe siècle, et ce n'est qu'après ce préambule qu'il a fait un historique détaillé de la Rhodésia) ; mais, à partir de la page 79, c'est de tout autre chose qu'il est question : des populations du pays, de son état économique actuel et de ses possibilités, de sa mise en valeur, enfin de son avenir politique. Il en sera, écrit M. de Renty à la fin de sa consciencieuse étude (p. 229), de la Rhodésia comme des autres colonies sud-africaines ; « lorsque l'œuvre de Cecil Rhodes sera achevée, que la British South Africa Co. se sera effacée devant une population nombreuse qui réclamera sa part de souveraineté, alors la Rhodésia devenue colonie resserrera les liens qui l'unissent aux autres colonies britanniques sud-africaines. Il se créera une fédération d'efforts, prémices d'une fédération plus intime des peuples. » Nous n'en sommes pas encore là, comme le prouve la lecture du nouveau volume de M. de Renty, qui est surtout (ne lui en déplaise) un *standpunkt* de l'état actuel des connaissances sur la Rhodésia et de la mise en valeur de ce pays par les héritiers de l'œuvre de Cecil Rhodes. Rédigé à l'aide des documents originaux, je veux dire de tous les rapports publiés par la British South Africa Co. jusqu'en 1907 et des meilleures études publiées sur le sujet, ce livre rendra de très grands services au public français désireux de se tenir au courant des progrès de l'Afrique australe. Sans doute le plan adopté n'est pas suffisamment systématique ni rationnel ; sans doute la bibliographie est trop sommaire (les ouvrages de Carton de Wiart, de H. Dehérain, etc., ne sont cités nulle part) et n'est pas scientifiquement établie ; sans doute encore, le texte a été trop hâtivement rédigé ; sans doute, les noms géographiques ont été transcrits comme ils le sont dans les ouvrages officiels étrangers, ce qui nous vaut la surprise de lire « Lisboa » pour « Lisbonne », « Bangweulu » pour « Bangouéolo » (p. 29), « de Cape Town à Cairo » pour « du Cap au Caire » (p. 33, 38, 80) ; sans doute les épreuves ont été parfois insuffisamment corrigées (de là *Wens* pour *Ivens*, p. 29)... Il n'en est pas moins vrai que *la Rhodesia*, du capitaine E. de Renty, est un ouvrage intéressant et, comme *les Chemins de fer coloniaux en Afrique* du même auteur, plein de renseignements précis ; c'est le meilleur ouvrage français, le plus exact et le mieux documenté, qu'on puisse actuellement consulter sur la Rhodésie.

17. — C'est plutôt, à première vue, un titre de roman et non un titre d'étude politique et sociale que M. Biard d'Aunet a choisi pour son livre sur l'Australie, quand il l'a intitulé *l'Aurore australe*; mais les sous-titres sont là pour détromper le lecteur, qui se rend compte immédiatement de ce que veut traiter l'auteur. Quant aux raisons qui l'ont poussé à donner à ses études ce fort joli titre, il ne les découvre que dans les dernières pages, en voyant M. Biard d'Aunet pressentir les respon-

sabilités futures de l'Australie, envisager comme probable un changement dans son orientation, et escompter le jour où ses habitants mettront au premier plan le travail, au dernier l'agitation politique. A vrai dire, si l'on se rapporte au livre de M. Biard d'Aunet, si bien informé par un long séjour, par des études spéciales et par ses devoirs professionnels, l'aurore ne fait que poindre, et nous sommes encore loin de l'avenir que, très légitimement, notre ancien consul général prévoit pour l'Australie; mais n'est-ce pas le devoir du diplomate de prévoir l'avenir? de faire en sorte que son pays se trouve à même d'en bénéficier le plus et le mieux possible? Voilà précisément ce pourquoi M. Biard d'Aunet a écrit son livre; « la France ferait bien de regarder ce qui se passe là-bas; il en est peut-être encore temps », dit-il en quittant son lecteur, après avoir montré que « *l'Aurore australe* peut devenir pour les vieilles nations, selon qu'elles seront actives ou négligentes, un bienfait ou un danger ». Mais allez donc appeler l'attention des Français, même instruits, sur ce qui se passe si loin de nous, relativement près de nos antipodes! Trop souvent, nous ne songeons qu'à l'intérieur, et dédaignons le reste. M. Biard d'Aunet lui-même s'en est aperçu plus d'une fois, alors qu'il prodiguait à nos exportateurs des conseils auxquels on ne prêtait, dit-il mélancoliquement et trop justement (p. 317), aucune attention. Sera-t-il plus heureux cette fois-ci? et parviendra-t-il, plus que ses devanciers, à convaincre les Français qu'il leur faut étendre leur champ d'études, et s'intéresser à tout ce qui se passe hors de notre pays, qu'il y va de l'avenir de la France? Je le lui souhaite de tout cœur, car ce sera un nouveau service rendu par un bon serviteur à sa patrie, et un bon livre, plein de faits précis, de renseignements curieux (Voyez, p. 277, ce qu'est le *shoddy*), deviendra ainsi une bonne action.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Le Saint Sacrifice de la Messe, par le R. P. M. GAVIN; trad. de l'anglais par PHILIPPE GUERNEAU DE MUSSY. Paris, Retaux, 1906, in-16 de XXII-363 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les ouvrages qui traitent du Saint Sacrifice de la Messe se sont très multipliés de nos jours; nul, quand il aura lu celui du R. P. Gavin, ne regrettera qu'on nous en ait donné la traduction en français. Souhaitons-lui le même succès qu'aux éditions anglaises.

Une Préface de l'auteur explique le but qu'il s'est proposé. La doctrine du Sacrifice eucharistique, ses rubriques, ses prières se prêteront un mutuel secours pour expliquer la messe; très souvent, un appel à l'histoire donnera la clé de tel détail de cérémonies qui semblerait étrange au premier aspect.

Dix-sept chapitres se succèdent sans que la raison de l'ordre suivi

soit bien apparente, au moins jusqu'au sixième : doctrine, essence et fins de la messe, autel, vêtements, aspersion, langue employée, sont exposés tour à tour, et vraiment les fidèles y trouveront intérêt et profit. Le chapitre septième met en scène une messe pontificale au VIIIe siècle, telle que nous la décrit le 1er des *Ordines Romani*. On a ainsi une vue d'ensemble. Du huitième au quinzième chapitre nous avons l'explication détaillée de chaque phrase, souvent de chaque mot du texte et des plus petites cérémonies de la messe basse : commentaire pieux, simple, très édifiant.

Le traducteur, « en se conformant au génie et aux exigences de la langue française, » n'a-t-il pas quelquefois trahi son auteur ? Pourquoi, par exemple, nous dire à la page 10 : « La Messe obtient donc le pardon du péché mortel, » pour expliquer, deux pages durant, que dans messe se trouve la *vertu d'obtenir* ce pardon et qu'elle ne le cause qu'indirectement. A la page 18, on lit : « l'autel peut être en bois ou en pierre, » alors qu'à partir de saint Sylvestre Ier a été écarté l'usage d'en construire en bois ; sans doute on entend ici par autel le support de la pierre sacrée. De même, à la page 108, on lit que « tous les doubles de première classe ont le *Credo* à la messe. » Ce n'est vrai que pour les patrons. Exemple : la Nativité de saint Jean-Baptiste. Page 113 : est-il bien précis de dire : « Le nom de Christ et celui de Jésus nous représentent les deux natures du Verbe incarné. » Page 226 : « On a sept cierges à la grand'messe célébrée par *un* évêque. » Oui, si c'est l'évêque du lieu. Ce sont de légères inexactitudes qui disparaîtraient heureusement aux prochaines éditions.

A. VIGOUREL.

Études sur la signification des choses liturgiques, par TIMOTHÉE DESLOGES. Paris, Vic et Amat, 1906, in-12 de XXVI-538 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un point précis des études liturgiques forme l'objet de ce travail. Mais la *Signification des choses liturgiques* est un point central. N'est-ce pas grâce à cette signification que la liturgie glorifie Dieu et sanctifie les hommes ; d'autre part, rien peut-être de moins précisé que cette signification à la détermination de laquelle, trop souvent, l'arbitraire, la fantaisie ont plus de place que les raisons d'institution. Ces raisons d'institution, l'histoire les révèle et l'histoire nous montre aussi l'Église attachant une signification mystique à certains rites que d'autres raisons cultuelles, sacramentelles ou symboliques avaient fait établir.

Le livre second, centre de l'ouvrage, classe ces diverses causes et fournit la méthode pour les discerner. Dans une excursion historique du plus haut intérêt on voit les auteurs, aux diverses périodes, attacher plus ou moins d'importance à telle ou telle forme d'interprétation. Mais il n'est possible de comprendre toute la portée de cette étude que

si on a préalablement élucidé, comme le fait M. Desloges, dans un premier livre, la nature de la liturgie, les caractères de tout culte, ceux qui distinguent le culte chrétien, et enfin la notion si importante de la solennité liturgique. D'autre part, l'auteur met en un remarquable relief, au troisième livre, la fécondité des principes. Il les illustre par l'application qu'il en fait aux éléments liturgiques : cérémonies, usage des cierges, de l'eau, de l'encens, de l'huile ; à la sainte Messe, aux vêtements sacrés, aux insignes pontificaux, à la tonsure enfin.

En cette œuvre d'une synthèse savante, l'auteur projette une grande clarté, il l'émaille de nombreux documents historiques, il réussit à donner la clé des mystères augustes de notre sainte liturgie. Nous souhaitons à ce livre grand succès, assurés que ceux, clercs et fidèles qui le liront, développeront en eux-mêmes l'esprit liturgique, source de tant de biens dans la participation aux saints offices de l'Église.

A. VIGOUREL.

Formation de l'orateur sacré, *72 exercices comprenant tout le catéchisme du concile de Trente.* Themes oratoires par le P. BOUCHAGE. Paris et Lyon, Vitte, 1907, in-16 de XXVIII-277 p. — Prix : 3 fr.

Après un volume de méthode pour la formation de l'orateur sacré, le P. Bouchage publie aujourd'hui un volume d'application contenant soixante-douze thèmes oratoires ou canevas de sermons, qui résument tout le catéchisme du concile de Trente. Ce volume n'est donc pas seulement un recueil de canevas bien faits, œuvres d'un vétéran de l'apostolat, c'est en même temps un exposé clair et succinct de toute la doctrine chrétienne. Aux deux points de vue, ce livre est vraiment un très bon livre.

P. TALON.

JURISPRUDENCE

Des Actions en reprise, en revendication et en révocation des libéralités faites aux établissements ecclésiastiques supprimés, par FERDINAND SANLAVILLE. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1907, in-12 de 104 p. — Prix : 2 fr.

La loi de séparation, qui supprimait les fabriques, voulait que leurs biens fussent transmis soit à des associations cultuelles soit aux institutions de bienfaisance laïques. Mais ses auteurs ne pouvaient manquer de prévoir que beaucoup des biens donnés aux fabriques seraient réclamés par les héritiers des donateurs. Afin de restreindre le nombre des réclamations qui pourraient se produire, ils ont stipulé que « les actions en reprise ou en revendication ne pourraient être intentées que par les auteurs de donations ou de legs et par *leurs héritiers en ligne directe.* » C'était là incontestablement une atteinte aux droits légitimes des héritiers de tous les donateurs ou testateurs

n'ayant pas laissé de postérité. Mais que faut-il entendre par « actions en reprise ou en revendication ? » S'agit-il seulement des actions fondées sur le fait seul de la suppression des fabriques ? S'agit-il même aussi des actions de droit commun pouvant être exercées au cas où les charges imposées par les donateurs ne seraient plus exécutées par les associations ou les institutions attributaires des biens ? Cette seconde interprétation, plus générale et aussi plus injuste, est celle que le gouvernement prétend donner à la loi dans le récent projet déposé par M. Briand. La première, plus conforme à l'équité et aux vrais principes de l'interprétation juridique, est celle qui a prévalu devant tous les tribunaux, à quelques exceptions près. M. Sanlaville, dans le petit volume que nous signalons, développe tous les arguments qui militent en faveur du système admis par la jurisprudence. Son travail se recommande tout spécialement aux avoués et aux avocats qui sont chargés d'intenter et de soutenir les procès motivés par la confiscation des biens ecclésiastiques. Il précise également les conditions dans lesquelles ces procès peuvent être formés contre l'administration des Domaines qui detient actuellement les biens comme séquestre. Enfin il insiste sur l'intérêt qu'il peut y avoir à intenter ces procès le plus tôt possible, afin d'obtenir un jugement définitif avant le vote du nouveau projet de loi. Mais qui sait ? et que peut-on prévoir en un pareil sujet ? Les législateurs, qui foulent aux pieds sans vergogne le droit de propriété et les dernières volontés des morts, se laisseront-ils arrêter même par le respect de la chose jugée ?

M. L.

SCIENCES ET ARTS

Pour ceux qui pleurent, par Mme Busquet-Pagnerre. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour se consoler d'une grande douleur Mme Busquet-Pagnerre a eu recours à la lecture de ses auteurs préférés, et elle y a trouvé nombre de pages qui chantent la consolation, l'espérance, l'immortalité. De ces pages elle a fait un recueil, où l'antiquité païenne et chrétienne, le moyen âge, la renaissance, l'époque classique, l'époque moderne et contemporaine, ont fourni leur contribution, et on trouve là vraiment beaucoup de choses très belles à lire, où ceux qui pleurent, — et qui donc, hélas ! n'a pas à pleurer, — trouveront quelque réconfort. Pourtant l'auteur, ou plutôt l'editeur de ce recueil, où Mme Busquet-Pagnerre n'a rien mis d'elle que la Preface, d'ailleurs émue et touchante, ne me paraît pas assez sévère dans son choix, et plusieurs auteurs cités, qui sont des sceptiques, ou des panthéistes, ou des pessimistes, n'apporteront pas grand secours à ceux qui ont besoin d'être consolés. Le livre

atteindrait plus sûrement le but qu'il a visé, si l'on en retranchait quelques pages et qu'on les remplaçât par d'autres plus chrétiennes, où s'expriment des espérances plus précises et plus réconfortantes pour les âmes qui ont souffert. Ainsi le livre ne contient rien de Pascal, rien non plus de Louis Veuillot, qui ont l'un et l'autre si éloquemment parlé de la mort, des consolations chrétiennes et des espérances éternelles. Ces deux admirables écrivains y seraient pourtant bien mieux à leur place que Henri de Régnier, Gérard d'Houville, Jean Lahor et la comtesse de Noailles. Mme Busquet-Pagnerre ne connaît vraiment pas assez la grande littérature chrétienne. Et pourtant c'est là qu'elle aurait trouvé bien mieux qu'ailleurs ce qui convient à « ceux qui pleurent. » Son livre n'est pas mauvais, certes, ni dénué d'intérêt, et il procède d'une inspiration élevée à laquelle il faut rendre hommage. Mieux orienté, dans une direction plus fermement et plus constamment chrétienne, il aurait pu aisément être à la fois plus intéressant et meilleur.

P. Talon.

Maîtres et parents. *Étude et enquête sur la coopération de l'école et du lycée avec la famille*, par Paul Crouzet. Paris, Colin, 1906, in-12 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est moins l'exposé de théories personnelles sur ce que l'auteur appelle la coopération des parents et des maîtres dans l'éducation des enfants, que le résumé d'une enquête entreprise dans le ressort de l'Académie de Toulouse par un comité de professeurs officiels sur les moyens de résoudre cette délicate question. L'auteur expose d'abord les caractères essentiels de la coopération et sa nécessité générale, puis il procède au dépouillement de ses questionnaires, auxquels, soit dit en passant, il a été beaucoup plus souvent répondu par les maîtres que par les familles. On n'entend donc guère qu'une cloche, et qui n'entend qu'une cloche... Le livre se divise en deux parties, la première consacrée à l'enseignement primaire, la seconde à l'enseignement secondaire. Dans chaque partie, l'auteur raconte un peu d'histoire, c'est l'entrée en matière; il expose les difficultés, il indique les moyens, moyens directs et moyens indirects pour l'enseignement primaire, moyens individuels et moyens collectifs pour l'enseignement secondaire. Pour améliorer l'éducation en France (et il apparaît qu'après plus de cent ans d'organisation universitaire, elle laisse encore beaucoup à désirer), l'auteur compte beaucoup plus sur l'amélioration des mœurs que sur les modifications des programmes, et il a tout à fait raison. Malheureusement nos gouvernants ne semblent guère préoccupés du souci d'arrêter le flot toujours montant des mauvaises mœurs. Et c'est pourquoi les beaux rêves de M. Crouzet et de ses collègues me laissent un peu sceptique. Le mal est plus grand qu'ils ne pensent et le remède

qu'ils proposent me semble bien anodin. Je me garderais bien d'ailleurs de décourager leur bonne volonté. P. TALON.

La Pédagogie de Herbart, *exposé et discussion*, par LOUIS GOCKLER. Paris, Hachette, 1905, in-8 de XI-404 p. — Prix : 10 fr.

Un Éducateur mystique, Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826), par EDMOND PARISOT. Paris, Paulin, 1905, in-8, de 323 p. — Prix : 5 fr.

Œuvres complètes du comte LÉON TOLSTOI. T. XIII. *Articles pédagogiques. La Revue « Iasnaia-Poliana. » L'École de Iasnaia-Poliana en novembre et décembre 1862.* Paris, Stock, 1905, in-12 de 512 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai réuni ces trois comptes rendus dans un seul article, parce que, malgré leur grosseur, les volumes qui en font l'objet ne me semblent présenter, au moins pour les lecteurs chrétiens et français, qu'un intérêt restreint. Je sais que la pédagogie étrangère, protestante ou schismatique, anglo-saxone, ou allemande, ou russe, a beaucoup de succès en France depuis qu'une troupe de pédagogues, hissés au pouvoir par les hasards de la politique, ont entrepris de déchristianiser, c'est-à-dire de *défranciser* l'âme française. Il est utile certes de s'instruire à l'école de l'étranger ; il est absurde de vouloir se modeler sur lui jusqu'à en oublier les meilleures traditions de l'histoire nationale et à perdre du même coup les belles qualités héritées des ancêtres, qui sont la caractéristique et la gloire de l'âme française. Aussi je ne me résous pas à me faire l'écho de ces réclames en faveur d'une pédagogie qui ne convient nullement à notre tempérament national. Nous avons eu nos grands éducateurs, restons leur fidèles. Nous estimons que l'invasion pédagogique étrangère est pire que l'autre, celle qui se fait à coups de canon : car elle imprime dans les âmes des déformations qui ne se guérissent plus. Pour ces raisons de bon sens patriotique et chrétien, je me borne à annoncer les trois livres dont j'ai transcrit le titre, et, pour les bibliographes, j'ajouterai qu'on trouve dans le livre de M. Gockler, d'abord une étude sur Herbart et son temps, puis l'exposé du système pédagogique de Herbart, enfin la critique du système. L'ouvrage se complète par divers appendices, consacrés à résumer en des tableaux les principes de la méthode ou à guider le lecteur à travers la littérature herbartienne.

— L'ouvrage de M. Parisot sur *Jean-Frédéric Oberlin*, se divise en trois livres : le premier, c'est l'homme et l'éducateur, sa jeunesse, son caractère, sa pédagogie ; le second résume l'œuvre de l'instituteur, dans l'éducation en général, dans les salles d'asile, dans les écoles primaires, enfin dans les œuvres post-scolaires. Le livre troisième, c'est l'histoire posthume d'Oberlin, de l'influence qu'il a exercée et des honneurs qui lui ont été rendus. Certains ont célébré Oberlin comme un

saint protestant ; son nouveau biographe nous le montre à peine chrétien, mais en revanche disciple de Mme de Krudener et de Lavater. Cela ne grandit pas le personnage, qui, celui-là du moins, était né en France : sa pédagogie me paraît d'ailleurs plus protestante que chrétienne et française.

— Le recueil des articles pédagogiques de Léon Tolstoï est naturellement assez varié, mais aussi bien morcelé. On y trouve une sorte d'étude historique, médiocre du reste, sur l'instruction publique, un exposé des méthodes d'enseignement de la lecture et de l'écriture, un projet de plan général pour l'organisation des écoles populaires, une étude sur l'éducation et la culture, une autre sur le progrès et la définition de l'instruction, d'autres sur l'enseignement de l'art littéraire, les beaux-arts, le dessin, le chant, et un long exposé de ce qui s'est fait, sous la direction de l'auteur, à l'école de Iasnaia-Poliana. Inutile de dire que ni le bizarre ni l'extravagant ne manquent là. Mais il y a de bonnes choses aussi et le livre n'est pas ennuyeux. De tous ces livres, mais surtout du premier, celui de M. Gockler, qui est fort bien fait, les professionnels de l'enseignement peuvent tirer profit, car il est toujours bon de s'éclairer de l'expérience des autres. Je les mets seulement en garde contre le culte superstitieux dont sont l'objet tous ces pédagogues étrangers, culte dangereux, et qui va trop souvent bien au-delà de l'utilité que nous pouvons tirer de leurs livres. En cela, plus encore qu'en tout le reste, il faut avant tout rester chrétien et français.

P. Talon.

Le Mécanisme de la vie moderne, par le vicomte G. d'Avenel. 5e série. Paris, Colin, 1905, in-18 de 335 p. — Prix : 4 fr.

Les nombreux lecteurs des quatre premiers volumes de cette vaste enquête sur les principaux organes de nos sociétés contemporaines savent combien ces études sont curieuses à suivre et combien elles seront précieuses aux historiens futurs. Que de changements des hôtelleries des XVIe et XVIIe siècles aux grands hôtels d'aujourd'hui, et même des hôtels du temps du second Empire à ceux que fondent, dans toutes les grandes villes du monde, des hôteliers tels que Ritz ! Mais, dans ce domaine, ce que j'envierais à New York ce n'est pas le Waldorf-Astoria, où l'on ne peut guère vivre à moins de 50 francs par jour, ce sont les Mill's Hôtels, où l'on trouve une chambre propre, avec bain gratuit, pour 1 franc par jour, et une nourriture suffisante pour 1 fr. 50. A propos de la Bourse, M. d'Avenel rappelle le krach de l'Union générale en janvier 1882. « Le gouvernement d'alors, écrit-il justement, fit cruellement expier à Bontoux les fanfaronnades inoffensives de ses débuts, et la peur qu'un instant il avait eue de lui... Comme un barbare qui voit son ennemi gisant à terre... il mit avec ivresse son pied

sur sa gorge et l'écrasa. » Ce volume contient aussi des études très documentées sur les moyens de transport urbains, depuis les carrosses à cinq sols et à huit places, premiers omnibus dont Paris fut doté par le grand Pascal, et dans lesquels monta Louis XIV, jusqu'à nos tramways électriques et au métropolitain, — sur les porcelaines et faïences, — sur les tapis et tapisseries. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Activités sociales, par MAX TURMANN. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1906, in-8 de VIII-393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien documenté, vivant, intéressant à lire, ce livre est promoteur d'activité sociale. Les études détachées qui le composent, et qui sont toutes précédées de sommaires précis et clairs, sont groupées en quatre grandes divisions. Dans *le Monde industriel*, on nous montre ce qu'est un vrai *dirigeant* par l'exemple de ce qu'a fait M. Emmanuel Rivière à la tête de la grande imprimerie de Blois; comment sont appliquées à la filature du Val-des-Bois, par la famille Harmel, les doctrines sociales catholiques; quels services peut rendre un syndicat professionnel fonctionnant sérieusement, tel que celui des employés de Paris, dit syndicat des Petits-Carreaux. Puis vient une série d'exemples non moins instructifs recueillis dans *le Monde rural* : efforts des socialistes pour embrigader les ouvriers, spécialement les vignerons du Bas-Languedoc, les bûcherons du Nivernais et du Berry; l'exode rural, soigneusement observé par M. Émile Vandervelde; de récentes associations formées en Flandre et dans le nord de la France, pour donner un appui et des nouvelles régulières du pays d'origine aux émigrants temporaires de ces contrées, *franchsmans* et *aouteux*; plusieurs procédés ingénieux employés par des curés pour améliorer la condition matérielle de leurs paroissiens, et arriver ainsi à gagner leur confiance. Semaines sociales, ligue sociale des consommateurs, qui doit tant à Mme Jean Brunhes, secrétariat d'action sociale, tel qu'il fonctionne dans le sud-est; un faisceau complet d'associations catholiques, comme dans la province italienne de Bergame; propagande des catholiques en Allemagne par leur *Volksverein* et propagande, très bien organisée aussi, des socialistes, voilà ce qui nous est présenté sous ce titre : *Quelques organisations de propagande sociale*. Enfin sous ce titre : *En face des lois et des faits sociaux*, on nous renseigne sur un arbitrage de l'évêque de Québec dans une grève chez des fabricants de chaussures, sur l'assistance des émigrants italiens, l'association internationale pour la protection légale des travailleurs, les tribunaux d'enfants aux États-Unis, sans parler d'une étude dans laquelle les hygiénistes sont appelés à témoigner de la solidarité des divers membres de la société et de la nécessité de contraintes légales pour combattre efficacement certaines maladies. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

LITTÉRATURE

Tout ce qu'il faut savoir en astronomie et géologie, géographie et histoire, histoire des religions, philosophie et morale. *Nouvelle Encyclopédie* publiée sous la direction de F. Damé. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 302 p., avec 74 planches et 128 fig. — Prix : 5 fr.

Les 300 pages dont se compose ce volume, vu l'impression serrée du texte et la finesse des caractères, en représentent aisément 500 d'impression ordinaire, et encore sans tenir compte des planches hors texte, comprises dans la pagination et des figures qui émaillent le texte. L'ouvrage débute par un précis abrégé, mais complet, d'astronomie physique, suivi d'un traité sommaire de géologie s'étendant à la paléontologie, à l'archéologie préhistorique et à la météorologie.

La géographie, qui suit, comprend à elle seule près de moitié du volume et s'étend jusqu'à l'exposé des poids et mesures et des monnaies de tous les pays. De nombreuses cartes enrichissent cette partie du volume et constituent un véritable atlas intercalé.

Après la géographie, l'histoire. C'est d'abord une sorte d'abrégé de l'histoire universelle proprement dite, selon cette division : 1° Histoire de l'antiquité : orientale, grecque, romaine, des invasions barbares et de l'empire de Constantinople ; 2° Histoire de France à partir de la période gallo-romaine jusques et y compris la conférence d'Algésiras en 1906 ; 3° Histoire des autres États de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie.

A l'histoire proprement dite succède la très délicate histoire des religions, suivie elle-même de l'histoire de la philosophie.

« Ce premier volume, déjà complet par lui-même, lisons nous dans l'Avant-propos, sera prochainement suivi d'un deuxième volume... et, s'il y a lieu, d'un troisième... »

En attendant la venue de ces deuxième et troisième volumes, jetons un coup d'œil d'ensemble sur le premier.

Un très apparent désir de correction littéraire et d'impartialité scientifique règne dans toutes les parties de cette partielle encyclopédie. Quelques détails cependant méritent d'être relevés. En archéologie préhistorique, le prétendu homme tertiaire est bel et bien exclu de la science sérieuse, et il n'est pas suffisant de dire (p. 34, 2° col.), que « le fait n'est pas suffisamment démontré. » L'homme fossile de Canstadt est trop peu certain et d'une trop faible authenticité pour être donné comme base d'une classification.

Au point de vue de la probité littéraire, il n'est ni d'une correction parfaite ni conforme à la véritable impartialité historique de dire de l'hérésiarque Wiclef qu'il prêcha « contre les *empiètements* du Pape sur le pouvoir temporel des rois » (p. 218, col. 2). Ce n'est pas non plus

de l'impartialité que de mentionner les prétendues « pires atrocités » commises par les Irlandais contre les Anglais, après avoir recouvré leur liberté sous Charles Ier, sans souffler mot des non moins « pires atrocités » dont ne s'était nullement fait faute le peuple opresseur à l'égard du peuple vaincu. Cette sévérité envers l'Irlande mérite d'autant plus d'être signalée que, en histoire de France, quand il s'agit de l'assasinat légal de Louis XVI et des massacres de la période révolutionnaire, pas un mot de blâme ou de regret n'échappe à la plume de l'historien (p. 205, col. 1 et 2). Il n'est conforme ni à l'impartialité ni à la vérité historique de prétendre que, à partir de l'établissement du pouvoir temporel des Papes, « la Papauté rêva de la domination universelle (p. 268, col. 1). » C'est là un de ces vieux clichés à l'usage des feuilles boulevardières mais qui détonnent dans un ouvrage sérieux. — Il n'est pas exact non plus que l'Église n'ait formulé son « credo » qu'après les premiers siècles ; que pour attirer les fidèles « force lui ait été de *soumettre*, à ceux qu'elle voulait gagner, les objets de sa croyance ; » ni que « pour justifier l'introduction de nouvelles fonctions sacerdotales et de nouveaux rites à mesure qu'elle s'étendait, il lui fallut introduire plusieurs dogmes nouveaux (p. 268, col. 1re *ad not.*) »

Enfin l'on éprouve quelque surprise à voir invoquer (p. 271, col. 2) comme un fait historique, la légende, vieille tout au plus de deux siècles, de la soi-disant impression de terreur que causait à nos ancêtres du xe siècle la prétendue annonce du cataclysme de l'an mille, légende dont M. Godefroy Kurth a si complètement fait justice (Cf. *Qu'est-ce que le moyen âge*. Paris, Bloud).

Dans l'histoire de la philosophie ancienne, le Platon chrétien, saint Augustin, n'est pas même nommé; ce ne peut être qu'un oubli.

Nous arrêterons là ces critiques. On en pourrait relever quelques autres ; mais celles-ci suffisent pour faire connaître les parties défectueuses, peu nombreuses d'ailleurs, d'un ouvrage précieux dans son ensemble et qui peut rendre les plus grands services, soit comme *memento* pour ceux qui savent ou du moins ont su, soit comme guide pour ceux qui, ne sachant pas, désirent apprendre, à la condition toutefois, pour ces derniers, de consulter en même temps des auteurs plus foncièrement éclairés et orthodoxes. C. DE KIRWAN.

Bourdaloue. Histoire critique de sa prédication, d'après les notes de ses auditeurs et les témoignages contemporains, par EUGÈNE GRISELLE (Ouvrage couronné par l'Académie française). T. III. Paris, Beauchesne, 1906, in-8 de VIII-487 p. — Prix : 7 fr. 50.

On peut le dire, l'ouvrage du P. Griselle a renouvelé l'histoire littéraire et bibliographique de l'illustre prédicateur du XVIIe siècle.

Le monde savant et le monde des simples lettrés ont fait le meilleur accueil à ce bel ouvrage dont j'ai eu jadis l'occasion de parler à nos lecteurs. Avant de publier les tables alphabétique et analytique, depuis longtemps réclamées par les travailleurs, l'auteur a eu la bonne idée d'y ajouter un volume d'appendices qui, en outre de plusieurs textes inédits, fournit de très intéressants éclaircissements sur cette histoire. Et voilà la matière du tome III que j'ai le plaisir d'annoncer aujourd'hui à mes lecteurs. Ce volume contient d'abord plusieurs listes de prédicateurs jésuites du XVIIe siècle, où s'encadre la prédication de Bourdaloue; puis un assez grand nombre de sermons ou de fragments inédits, la plupart des confrères de Bourdaloue, quelques-uns de Bourdaloue lui-même, publiés d'après la méthode adoptée dans l'*Histoire critique*. Viennent ensuite une série de témoignages contemporains et d'anecdotes caractéristiques; enfin une table du manuscrit perdu des Montiers-Mérinville. Évidemment ce volume est plutôt un livre de travail que de simple lecture; mais, pour peu qu'on soit familier avec ce genre d'études, on devinera aisément l'excellent parti qu'on en peut tirer. Et maintenant, à quand l'édition critique des sermons de Bourdaloue? Nous l'attendons, nous la désirons, car elle nous offrira une physionomie plus vraie, parce que plus vivante et moins conventionnelle, du célèbre orateur, que les éditions, en quelque sorte officielles, ont, je crois bien, un peu dénaturée. Le P. Griselle est, mieux que personne, préparé à la publier : il nous la donnera. Ses livres précédents et celui-ci nous font prévoir combien grands en seront la valeur et l'intérêt.

ÉDOUARD PONTAL.

Études sur le style des discours de Cicéron, *avec une esquisse de l'histoire du « Cursus »*, par LOUIS LAURAND. Paris, Hachette, 1907, in-8 de XXXIX-388 p. — Prix : 7 fr. 50.

De M. Tullii Ciceronis studiis rhetoricis. Thesim Facultati litterarum Universitatis parisiensis proponebat L. LAURAND. Paris, A. Picard et fils, 1907, in-8 de XX-116 p. — Prix : 3 fr.

Les *Etudes sur le style des discours de Cicéron* témoignent, chez leur auteur, d'une connaissance remarquablement complète, non seulement de l'œuvre même de Cicéron, mais des multiples travaux savants qui, depuis la Renaissance, lui ont été consacrés dans les divers pays d'Europe, surtout en Allemagne. M. l'abbé Louis Laurand porte allègrement cette érudition très étendue : car, au milieu des textes accumulés, des statistiques grammaticales, des controverses techniques, sa pensée toujours ferme, judicieuse, mesurée, se dégage avec une aisance et une clarté bien françaises. L'Introduction montre que les discours de Cicéron, tels qu'ils nous ont été transmis, demeurent conformes, tant pour l'ensemble des idées que pour les caractères généraux

du style, à ceux qu'a réellement prononcés le grand orateur. Le premier livre compare le vocabulaire et la syntaxe de Cicéron dans les discours et dans les poèmes, lettres, traités philosophiques, traités de rhétorique : comparaison qui met en relief l'exceptionnelle « pureté de la langue » des discours. Le second livre étudie le « nombre oratoire » et, très spécialement, les diverses clausules cicéroniennes. C'est ici que la thèse de M. Laurand présentera le plus de nouveauté pour les lecteurs français. M. Havet, M. Bornecque et la plupart des philologues de notre pays ont eu pour principe que la forme métrique du mot final détermine la forme métrique du mot précédent : ils recherchaient donc quelles formes se trouvaient devant tel ou tel mot final. M. Laurand, au contraire, nous semble établir péremptoirement que la théorie et la pratique de Cicéron est d'obtenir, pour toute la fin de la phrase, tels et tels groupements harmonieux de longues et de brèves (dichorée, combinaisons du crétique, péon suivi de trochée, double spondée). En d'autres termes, compter par *pieds* et non par *mots*. M. Laurand fait, à cette occasion, des recherches très nouvelles sur les études qui, depuis la Renaissance, ont été consacrées aux clausules de Cicéron. De plus, il raconte, dans un appendice fort documenté, l'évolution des cadences finales, chez les écrivains de langue latine, après Cicéron et jusqu'à la fin du moyen âge. Le livre troisième traite de la « variété du style » ; variété qui est remarquable selon le but et le caractère propre de chaque discours et de chaque fragment de discours. Avec une critique minutieuse et pénétrante, M. Laurand fait voir combien, dans les morceaux de « style simple », Cicéron unit intentionnellement l'usage de la langue familière et un certain relâchement des lois du rythme. A mesure que la science applique de plus en plus à la littérature ses méthodes rigoureuses et précises, elle fait grandir encore l'admiration des critiques pour les discours de Cicéron ; car elle fait de mieux en mieux comprendre quelle perfection de détail ils atteignent et quels prodiges de patience et de labeur a coûtés cette merveilleuse œuvre d'art.

— La thèse latine de M. Laurand étudie la *Rhétorique* de Cicéron : d'abord l'estime que fait Cicéron de la rhétorique et des rhéteurs; puis ce que Cicéron doit aux « anciens » (Platon, Isocrate, Aristote); ce qu'il doit aux « modernes » (Hermagoras, les Rhodiens, les Stoïciens, les Académiciens, les Latins); ce qu'il ne doit qu'à lui-même et ce en quoi il a évolué. M. Laurand cite un texte notable de la *Divinatio in Caecilium*, fragment trop peu remarqué jusqu'ici et vraiment utile pour faire connaître la pensée de Cicéron au sujet de l'*eruditio* nécessaire à l'orateur. Mais ce qui frappe surtout, dans le récent volume, c'est la correction et l'élégance parfaite du style latin. M. Laurand a brillamment profité de son contact prolongé avec Cicéron. Si l'on observe, en particulier, la plupart des clausules, on constatera que l'étude des lois

du *cursus* n'est pas demeurée purement spéculative. Il y a plaisir à lire une si belle langue. Ce livre a pour dédicace : *Magistris meis*. Heureux les professeurs qui ont formé un disciple tel que le docteur Laurand ; heureux à leur tour les jeunes étudiants de licence ès-lettres qui ont eu, et qui auront, un pareil maître de langue et de littérature latine !

YVES DE LA BRIÈRE.

Les Derniers Écrivains profanes. Les Panégyristes, Ausone, le « Querolus », Rutilius Numatianus. (*Études sur l'histoire de la littérature latine dans les Gaules*), par RENÉ PICHON. Paris, Leroux, 1906, in-8 de IX-322 p. — Prix : 7 fr. 50.

En dépit de l'éclat au moins relatif de quelques noms, la littérature gallo-romaine a été jusqu'ici plutôt négligée comme le sont habituellement les derniers venus dans les nombreuses familles. C'est une lacune que M. Pichon vient de combler par un premier volume consacré aux écrivains profanes, les auteurs religieux étant réservés à une publication ultérieure. A ces productions d'arrière saison il demande moins des jouissances comparables à celles qu'un humaniste goûte dans le commerce d'un Cicéron ou d'un Virgile, que des révélations sur l'état intellectuel, moral et social de la Gaule au IVe siècle. Aussi bien n'est-ce pas dans ces dernières manifestations du génie romain que commencent à apparaître quelques-uns des traits les plus marquants de l'esprit français ? N'avons-nous pas hérité, les uns de la gaie et franche bonhomie d'Ausone, les autres de l'élégance ingénieuse de Sulpice Sévère ou encore de la verve satirique de Sidoine Apollinaire ? et voilà comment dans son *Introduction* (p. 1-35) M. Pichon se trouve avoir écrit un chapitre intéressant de l'histoire de notre propre civilisation. J'y note au passage une réflexion assez originale à propos de la lente pénétration de l'Évangile chez nos ancêtres : « Pour devenir chrétiens en grand nombre, les Gaulois étaient, je crois, trop dociles. J'ajoute qu'ils étaient peut-être trop tranquilles. Ni leur esprit, ni leur cœur n'avaient soif de la foi nouvelle. Leur intelligence vive et claire, mais un peu superficielle, ne sentait pas le besoin de s'enfoncer dans les ténèbres de la discussion théologique » (p. 33), et ailleurs (p. 215) :

Chez nous les Bossuet, les Pascal, les Lamartine ne sont après tout que de brillantes, d'héroïques exceptions ». La thèse peut se défendre : et cependant on voudrait y contredire !

Dans le recueil des *Panégyriques* en l'honneur des empereurs du IVe siècle, c'est une rhétorique singulièrement factice qui prédomine. Mais, comme le fait observer M. Pichon, il y a un double mérite qu'on pourrait difficilement refuser à ces œuvres d'école : elles nous renseignent tout à la fois sur le tour d'esprit de leurs auteurs, et sur les intentions et la politique des princes auxquels ces éloges sont dédiés.

Le chapitre intitulé : *La Société moderne au* IVe *siècle, d'après les*

poésies d'Ausone contient maint passage aussi instructif que curieux. Le polygraphe bordelais que M. Pichon qualifie de « premier poète bourgeois et familier de France » (p. 216) a cultivé avec un incontestable succès l'art des circonlocutions, des phrases symétriques, des formules piquantes. Type caractéristique d'une période de transition et d'un monde composite, possédant ces deux qualités en apparence inconciliables, la franchise et la souplesse, ami tout à la fois de Symmaque, le *leader* attitré du paganisme, et de Paulin, le futur évêque de Nole, Ausone avait paru donner des gages alternativement à l'ancienne religion et à la nouvelle. M. Pichon, qui l'a étudié à fond, se croit autorisé à affirmer que « son christianisme fut sinon très profond, du moins très sincère et très strictement orthodoxe » (p. 211).

A propos du *Querolus*, et sous ce titre : *Une Comédie de société gallo-romaine*, nous sommes initiés à la façon dont l'aristocratie d'alors « s'amuse et veut qu'on l'amuse un jour de fête après dîner ». L'auteur de ce poème singulier (longtemps on n'y avait vu que de la prose) tout en mettant son point d'honneur à rester fidèle à la tradition plautinienne, offre plutôt « une image effacée de Térence ».

Enfin une cinquième et dernière partie nous apprend comment, en racontant les débuts de son voyage de Rome en Gaule, Rutilius Numatianus entremêle à des détails topographiques ou descriptifs des maximes et des réflexions philosophiques sur lesquelles il comptait avec raison pour rehausser la valeur de son œuvre. Gaulois par son attachement au sol natal, il s'est fait une âme toute romaine, et autant il est enclin à blâmer certaines institutions chrétiennes dont la portée lui échappe, autant il apporte d'enthousiasme à célébrer les grandeurs de la Rome antique et le monde conquis par elle pour le plus grand profit de la civilisation.

Chez M. Pichon (son *Histoire de la littérature latine* l'avait prouvé depuis longtemps) le fin lettré est doublé d'un consciencieux érudit : si le premier a manié avec son talent habituel la plume à laquelle nous devons cette nouvelle publication, le second se montre à l'aise dans les quatre savants *Appendices* par lesquels elle s'achève. C. Huit.

Esquisse historique de la littérature française au moyen âge depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle, par Gaston Paris. Paris, Colin, 1907, in-18 de x-319 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Chanson de Roland et la Littérature chevaleresque, par Marius Michel. Paris, Plon-Nourrit, 7 novembre 1906, in-16 de ii-319 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Cent Ballades, *poème du* XIVe *siècle*, composé par Jean le Seneschal avec la collaboration de Philippe d'Artois, comte d'Eu, de Boucicaut le Jeune et de Jean de Crésecque, publié, avec deux reproductions phototypiques, par Gaston Raynaud. Paris, Firmin-Didot, 1905,

in-8 de LXX-260 p. (Publication de la *Société des anciens textes français*). — Prix : 10 fr.

L'ouvrage posthume de Gaston Paris qui nous est offert sous le titre d'*Esquisse historique de la littérature française au moyen âge* a une origine particulière. Il fut composé sur la demande d'un libraire anglais, M. Dent, et la première édition, publiée à Londres à la fin de l'année 1902, fut une traduction anglaise faite sur le texte original, conservé par l'auteur en manuscrit, et destiné, après revision, à une future édition française. C'est cette édition que nous devons aux soins pieusement éclairés de M. Paul Desjardins et à la fidèle amitié de M. Paul Meyer. Ils méritent toute notre reconnaissance, car le livre qu'ils nous donnent est digne de son illustre auteur. Il ne fait pas double emploi avec l'ouvrage publié en 1888 par Gaston Paris : *La Littérature française au moyen âge* (Hachette, 1888 ; 3e édition, 1905). Celui-ci avait surtout le caractère d'un *manuel* et s'arrêtait à l'avènement des Valois. L'*Esquisse* actuelle a beaucoup plus le caractère d'un tableau où ressort, dans l'ordre chronologique des diverses époques, le lien de la littérature avec l'histoire politique, l'histoire des mœurs et celle des idées. De plus, ce tableau s'étend jusqu'à la fin du XVe siècle et comprend par conséquent un siècle et demi de plus que le *Manuel*, dont il devient ainsi le complément quasi nécessaire. Les éminentes qualités de Gaston Paris y luisent de leur plein éclat. On y trouve une puissante condensation de notions vraies et de conjectures si solidement fondées qu'elles approchent de la réalité même. Peut-être l'énumération y tient-elle encore un peu trop de place et l'érudition y étouffe-t-elle en certains endroits l'histoire et la littérature, mais combien, d'autre part, elle y fortifie la pensée ! Sans doute, dans la culture aussi intensive d'un aussi vaste domaine, l'auteur n'a pu être toujours d'une exactitude absolue. Nous contesterions, pour notre part, certaines assertions relatives à l'histoire du théâtre. Mais, dans son ensemble, surtout eu égard à ses modestes proportions, nous ne connaissons guère de livres d'histoire littéraire d'une égale valeur, aussi instructifs, aussi nourrissants. C'est de la moelle de lion.

— Nous ferions tort à M. Marius Michel en établissant une comparaison, trop écrasante pour lui, entre l'*Esquisse* de Gaston Paris et l'étude, analogue pour partie, entreprise par ce membre distingué de l'Université, professeur au lycée de Lyon, sur *la Chanson de Roland et la littérature chevaleresque*. C'est un bon signe que l'intérêt qui s'attache à un tel sujet dans le milieu auquel appartient l'auteur et le zèle qu'il a mis à se pourvoir, pour le traiter, d'une information étendue et multiple. Voici comme il a compris son sujet : « Étudier, en prenant pour centre la Chanson de Roland, le mouvement poétique qui eut, en France, au moyen âge, un si important développement dans l'épopée

plus encore que dans la poésie lyrique; montrer, en mêlant l'histoire à la critique, que ce mouvement a eu sur toute la littérature européenne une influence profonde persistant jusqu'à nos jours, tel est le double but que l'on s'est proposé. On a voulu mettre les lecteurs au courant de questions parfois obscures, toujours curieuses, et leur épargner la peine d'en chercher sinon la solution, du moins les détails principaux, dans des ouvrages souvent difficiles à se procurer On a tâché de rompre la monotonie inévitable des analyses par de nombreuses citations et de fréquents rapprochements avec les poètes modernes. Les lecteurs qui voudront approfondir les sujets effleurés, remonter aux sources, trouveront dans des notes nombreuses les indications nécessaires pour les guider dans leurs recherches. » — L'idée qui résulte de cet avertissement n'est pas très claire, et il faut avouer que la lecture même de l'ouvrage laisse dans l'esprit quelque doute sur la netteté de sa conception première. L'ensemble nous a produit l'impression d'une compilation touffue, où se combattent l'analyse et la synthèse, et où l'érudition surabondante n'est pas toujours d'un parfait aloi. L'auteur est, pour ainsi dire, trop informé et parfois mal informé. Il sait beaucoup, mais il manque d'initiation méthodique. On trouvera dans son livre une quantité considérable de faits, et par conséquent de quoi s'instruire. Mais il faudra se garder de tout accepter sans contrôle. Ses jugements n'ont rien de bien nouveau et sa doctrine littéraire est hésitante. Ce qu'il y a peut-être de plus louable dans cet ouvrage, c'est la richesse, réellement remarquable, des indications bibliographiques.

— Une curieuse production de la poésie lyrique du moyen âge, c'est le *Livre des Cent Ballades*, où se reflètent les idées et les sentiments un peu factices de cette *chevalerie* de cour, qui trouva son épanouissement à la fin du XIVe siècle. « Ce gracieux et délicat poème peut être considéré comme le code du parfait chevalier et du parfait amant, sachant résister aux séductions de l'amour volage, et désireux de se donner uniquement à sa dame. » C'est une œuvre collective, due à la collaboration de quatre grands seigneurs, qui se sont honorés de cultiver, sous la forme nouvelle qu'il avait prise avec Guillaume de Machaut, l'art poétique des trouvères. Elle est caractéristique du style et de la versification du temps. A ces divers titres, elle méritait d'être mise à la disposition des amis des lettres. Le marquis de Queux de Saint-Hilaire en publia en 1868 une élégante édition, dédiée à Lamartine, et dont le compte rendu, qu'on nous permette ce souvenir, fut l'un de nos premiers articles dans le *Polybiblion*, alors à ses débuts lui-même. Une étude, une comparaison plus attentive des manuscrits subsistants devait permettre d'en améliorer le texte et donner l'occasion d'une recherche plus approfondie des divers problèmes qui s'y rapportent.

M. Gaston Raynaud s'est chargé de ce double soin pour la Société des anciens textes français et s'en est acquitté avec sa diligence et sa compétence bien connues. Son Introduction est un morceau remarquable d'érudition historique, ainsi divisé : I. Les Manuscrits. II. Versification. III. Langue. IV. Sujet et personnages du poème. V. Les auteurs. VI. Les auteurs des réponses. On y doit louer notamment la bibliographie savante, critique et détaillée sur laquelle il repose, et les détails de biographie et d'histoire nombreux, précis et puisés aux sources inédites qu'il renferme. Le texte est établi selon la méthode exacte aujourd'hui en vigueur pour de telles publications. Nous signalerons pourtant un léger lapsus, prouvant que personne n'est impeccable. Le premier vers de la seconde ballade (p. 3) doit évidemment être lu ainsi : « Et des biens qu'Amours *me* donna » et non pas « *ne* donna. »

M. S.

H. Taine. Sa vie et sa correspondance. T. VI. *L'Historien* (suite). *Les Dernières Années* (*1876-1893*). Paris, Hachette, 1907, in-16 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Presque rien du « mouvement de la pensée contemporaine », et rien des événements politiques ne se reflète dans ce volume. Qui n'aurait que ce document pour faire l'histoire de ces dix-sept années ignorerait tout des débats parlementaires, des lois votées, lois scolaires et militaires, liberté des réunions et liberté de la presse ; tout des élections, des ministères, des coups d'État ; il ignorerait, je crois, jusqu'au nom du président Grévy ; c'est à peine s'il trouverait une fois énoncés ceux de Boulanger, Floquet, Rouvier, en quelques lignes indifférentes. Et il y a très peu de chose aussi de la vie littéraire : seulement quelques mots sur Flaubert et les Goncourt, quelques billets à M. de Vogüé sur ses livres, à M. Paul Bourget sur ses articles et nouvelles, une longue critique de son roman *le Disciple* ; et l'amusant pronostic porté sur M. Gabriel Séailles qu'il sera un esprit faux. Mais du théâtre, de la poésie, du roman, même de la critique, de l'histoire, des Mémoires, de la science, de Victor Hugo, de Claude Bernard, de Pasteur, il semble que rien n'est venu troubler le bénédictin Taine en sa retraite de Menthon-Saint-Bernard : et ce n'est pas, je pense bien, qu'à cette intelligence merveilleusement ouverte et curieuse rien de son siècle soit demeuré étranger, mais c'est que cette correspondance d'abord est sans doute incomplète : en moyenne une douzaine de lettres par an, quelquefois cinq ou six ; c'est surtout qu'absorbé par le gros labeur, dont il prévit d'assez loin que sa santé usée ne lui permettrait pas d'aller jusqu'au bout, il se tint en dehors de beaucoup de choses, et, sauf sur les sujets qui lui tenaient au cœur, il n'écrivit plus que brièvement.

Ce qui lui tient au cœur, ou plutôt au cerveau, puisqu'on nous a systématiquement fermé sa vie sentimentale, et l'âme de son âme, c'est quelques questions de philosophie, formation des idées générales, hérédité, déterminisme, sur lesquelles il s'étend encore volontiers ; — quelques questions d'esthétique, qui nous valent une condamnation raisonnée de toutes les affectations et toutes les névroses littéraires de notre décadence et de judicieux conseils en faveur de la simplicité ; — les problèmes de l'éducation et de l'enseignement, qu'il veut, tout partisan du latin qu'il demeure, tournés à l'observation et même à une certaine expérimentation des réalités de la vie ; — c'est surtout l'œuvre propre qu'il poursuit dans ses livres successifs avec un si probe et si indéfectible amour de la vérité : démolition de la légende révolutionnaire et napoléonienne (ses exécutions de Thiers et de Michelet sont définitives) ; — lutte opiniâtre et désespérée contre l'idéologie mortelle qui a empoisonné le sang de la France, contre l'erreur initiale de la souveraineté du peuple et ce suffrage universel, qui, « à lui seul, suffirait pour démolir la France... » « C'est un énorme animal, présomptueux, myope, et qui n'acceptera plus ni le mors, ni la bride... »

De là beaucoup de vigoureuses pages à lire, et de lapidaires sentences à retenir. « Sans hésiter, je définis le gouvernement de l'Assemblée constituante le règne de l'imprévoyance, de la peur, des phrases et de la niaiserie... Jamais nous ne retrouverons une aristocratie et un clergé aussi bien disposés, et nous pataugeons dans les fondrières de la mauvaise route où, par sottise et envie égalitaire, nos ancêtres nous ont fourvoyés. »

« La Législative, puis la Convention, c'est, en vertu du système inventé par la Constituante, une sélection de fous, furieux et effrayés... »

« Robespierre n'est qu'un sot, timide, effaré, haineux, à peine digne d'être un avocat de troisième ordre en province... »

« Il me semble que je vis parmi les fous,... je suis dégoûté de mes drôles... »

« La Révolution a été d'abord une jacquerie rurale, puis une dictature de canaille urbaine. »

« Les principes de 89, ce sont ceux du *Contrat social* : par conséquent ils sont faux et malfaisants... D'autant plus que la conception dure encore, et que la structure de la France, telle qu'elle a été faite de 1800 à 1810 par le Consulat et l'Empire n'a pas changé. Cette structure a fait de la France une puissance de second rang ; nous lui devons nos révolutions et nos dictatures ; je compare le mal à une attaque de syphilis ; mal guérie, palliée, l'altération intime subsiste toujours ; elle nous a donné 1848, avec le suffrage universel, qui est un chancre toujours coulant, et les accidents tertiaires de 1870-71 ; deux doigts du malade, l'Alsace et la Lorraine, sont tombés, et, si nous ne suivons pas

le régime indispensable, il est à craindre que d'autres membres ne tombent encore... »

Ce dogme de la souveraineté du peuple, entendu à la façon du *Contrat social*, « il a un double effet : anarchique, et despotique. L'individu n'a pas de respect pour le gouvernement, et le gouvernement n'a pas de respect pour l'individu... Ce qui caractérise la France, depuis 1808 jusqu'à aujourd'hui, c'est la présence de ces deux principes au fond de la structure politique et sociale ; de là ses révolutions si nombreuses, et sa centralisation si funeste ; l'organisation à la fois apoplectique et anémique... De là beaucoup de conséquences graves ; nous sommes loin de les avoir épuisées, et l'avenir sera dur pour nos enfants. » (p. 120, 124, 127).

C'est pour lutter contre le monstre à deux têtes que Taine s'attache à la liberté d'association, à la liberté d'enseignement, qu'il traite avec Mgr d'Hulst d'une séparation équitable, c'est-à-dire d'une libération de l'Église opprimée et avilie par l'État (« il ne s'agit pour lui dans ses nominations que *d'abêtir le clergé*... ») ; — surtout qu'il songe qu'il faudrait refaire des mœurs à la France, et qu'il essaye lui-même de raciner sa famille à sa maison et à ses vignes de Menthon, qu'il aimerait pour son fils la vie agricole ;... et qu'il est triste incurablement, manquant de foi chrétienne, n'ayant pour se consoler que son travail et Marc-Aurèle.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Journal de voyage de MONTAIGNE, publié avec une Introduction, des notes, une table des noms propres et la traduction du texte italien de Montaigne par LOUIS LAUTREY. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 535 p. — Prix : 6 fr.

Une bonne édition du *Journal de voyage* de Montaigne manquait encore en France. Les éditions simultanées ou successives données en 1774 et 1775 par Meusnier de Querlon sont peu communes et très insuffisantes, et le texte imprimé par Buchon dans le *Panthéon littéraire*, en 1836, est une simple reproduction de celui de Querlon. C'est à un savant professeur de Pise, M. Alessandro d'Ancona, que revient le mérite d'avoir, le premier, publié le *Journal* avec tout le soin désirable ; mais, même après M. d'Ancona, il restait encore à faire.

Le volume s'ouvre par une importante Introduction d'une cinquantaine de pages, où l'auteur, après avoir traité des différentes éditions du *Journal* et de l'histoire du texte (cette partie de l'Introduction est particulièrement neuve), des circonstances qui ont amené Montaigne à entreprendre son voyage, et de ses compagnons de route, donne un aperçu sommaire du *Journal*, dans une analyse claire et précise, qu'il sera intéressant de rapprocher des excellentes pages de M. Paul Bonnefon sur « Montaigne en voyage » (*Montaigne et ses amis*, t. II).

Pour le texte, — assez fortement altéré par le premier éditeur, et pour lequel nous n'avons plus le secours du manuscrit original, disparu depuis le XVIIIe siècle, — M. Lautrey s'est efforcé de l'améliorer, et il a su y introduire ici une correction très heureuse, là une ponctuation plus rationnelle; pour plus de clarté, il a divisé le *Journal* en quatorze parties, chacune ayant son titre courant particulier : innovation dont on ne peut que le féliciter; en outre, il a ramené autant que possible l'orthographe du *Journal* à celle des premières éditions des *Essais*. Quant à la partie de la Relation écrite en italien et pour laquelle M. d'Ancona n'avait pas eu à donner au public italien de version française, M. Lautrey l'a traduite ou plutôt retraduite, en suivant le texte très fidèlement.

Si le nouvel éditeur a fait, dans son annotation, un assez grand nombre d'emprunts à son devancier, mais en le citant toujours, il y a mis aussi beaucoup du sien ; on lui devra notamment un certain nombre d'identifications tout à fait sûres. M. d'Ancona avait souvent cité les *Essais*; M. Lautrey l'a fait plus fréquemment encore, et c'est un charme de voir ainsi Montaigne commenter Montaigne ; souvent aussi M. Lautrey fait intervenir dans ses notes les écrivains français du XVIe siècle qui ont fait le voyage d'Italie.

A la suite du texte, on trouvera un tableau des variantes des éditions originales et une bonne table des noms propres.

L'édition de M. d'Ancona constituait un progrès considérable sur les éditions antérieures; sur bien des points, l'édition de M. Lautrey constitue à son tour un progrès sur celle de l'érudit professeur italien, laquelle, toutefois, grâce à la richesse du commentaire, grâce surtout à la bibliographie des voyages en Italie qui y fait suite, conservera longtemps encore une grande partie de sa valeur. L. AUVRAY.

Sur les grandes routes de France, par ANTONY VALABRÈGUE. Paris, Lemerre, 1906, in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre nous promène tour à tour au pays de Caux, à travers la banlieue, en Lorraine, à Belfort, en Champagne, en Provence, et ailleurs, et ses récits de voyage, agrémentés, quand il le faut, d'un peu d'histoire et d'archéologie, ne manquent vraiment ni de pittoresque ni de charme. Il s'y montre des traces d'une ferveur morale toute laïque, qui amène l'auteur à parler avec trop de dédain des qualités de la *Chartreuse*, trop dépréciée vraiment au profit du Champagne (et pourtant il ne s'agit pas de la chartreuse du liquidateur); ailleurs il professe un respect vraiment exagéré pour le caractère légal des condamnations de la Terreur; légales ou non,— la chose importe peu — ces condamnations étaient de simples assassinats, dont les auteurs ne sauraient être assez flétris. L'ouvrage est d'ailleurs aimable et

gentil en dépit de quelques notes fâcheuses, qui peuvent offusquer un lecteur délicat, mais n'arrivent pas à faire du livre un mauvais livre. J'y trouve quelques distractions, mais aucune mauvaise intention, et en plus un joli talent de conteur et de poète. P. TALON.

L'Inquisition. *Étude historique et critique sur le pouvoir coërcitif de l'Église*, par E. VACANDARD. Paris, Bloud, 1907, in-16 de XIX-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Vacandard nous présente l'Inquisition sous un jour bien différent de celui qu'entrevoient les détracteurs acharnés de l'Église ou ces apologistes un peu trop simplistes qui s'imaginent solutionner la question en jetant crûment à la face des protestants et des rationalistes leurs criminels et trop indéniables méfaits. « Si... l'on désire vraiment justifier l'institution dont l'Église catholique a pris la responsabilité au moyen âge, il faut, dit-il, de toute nécessité, l'examiner en elle-même et la juger, non plus par comparaison avec des gestes que l'on réprouve, mais simplement au regard de la morale, de la justice et de la religion. » (p. VI). Nous avouons que les résultats de son enquête historique et critique, pour pénibles qu'ils soient parfois, n'en étaient pas moins attendus. Le livre de M. Henry Charles Lea sur la même matière, publié en 1888 et traduit depuis par M. S. Reinach (1903), réclamait impérieusement une mise au point à laquelle l'auteur, qui le connaît à fond, a plus ou moins consciemment travaillé dans chacun de ses chapitres. Il expose donc l'histoire de la conduite de l'Église à l'égard de l'hérésie, en la répartissant en six grandes périodes. 1° (Ier au IVe s.) Époque des persécutions. 2° Code criminel des empereurs chrétiens contre l'hérésie (Valentinien I à Théodose II). 3° Renaissance des hérésies manichéennes (1100-1250). 4° Influence du droit canonique et renaissance du droit romain (Gratien à Innocent III). 5° Établissement de l'inquisition monastique (Grégoire IX et Frédéric II). 6° Développement de l'Inquisition (Innocent IV et la torture). — Comment, après l'enseignement de ses anciens docteurs, tous hostiles à l'emploi de la force matérielle et proclamant que la conscience est un domaine où la violence ne doit jamais intervenir, l'Église en est-elle arrivée à justifier la peine de mort, la peine du feu, et à laisser ses théologiens, par un zèle intempestif, tirer des conséquences que la Papauté n'avait certes pas prévues, en ordonnant la répression matérielle de l'hérésie ? Il faut, pour l'expliquer, se former la mentalité même des gens contemporains de ces faits qui nous révoltent. L'Église et l'État, ensemble attaqués par l'hérésie du moyen âge, qui se doublait de systèmes antisociaux, se défendaient de concert avec la rigueur acceptée par les esprits du temps. Nous pouvons déplorer que l'idée de justice qu'on avait alors ne réponde pas à celle que nous avons plus sainement aujourd'hui : il n'en résulte pourtant pas que l'autorité divine de l'Église se trouve

atteinte. En effet, son rôle ici-bas consiste uniquement à transmettre aux hommes, de génération en génération, le dépôt des vérités nécessaires à leur sanctification. Que, pour sauvegarder ce trésor, elle ait employé des moyens qu'une époque approuve, tandis qu'une autre les désavoue, cela témoigne qu'elle agit parfois en conformité avec les mœurs et les idées des temps qu'elle traverse. Mais elle se garde bien de donner sa conduite comme une règle infaillible et éternelle de justice absolue. Elle reconnaît volontiers qu'elle peut se tromper quelquefois « dans le choix des moyens de gouvernement (p. 309.). » M. Vacandard se défend d'avoir écrit une histoire de l'Inquisition, mais il a fait assez en montrant comment elle est née et en indiquant avec netteté comment elle se rattache à l'idée que l'Église se faisait alors de son pouvoir coërcitif. A-t-il du moins justifié l'Église des reproches qu'on lui adresse ?... Partiellement, sans doute, car il faut bien avouer qu'il y a bien des faits dont s'accommode mal notre conception moderne de la religion ! Il a du moins établi que les rigueurs des tribunaux ecclésiastiques n'ont jamais atteint que les chrétiens égarés et qu'elles n'ont jamais sévi contre les non baptisés. Il a aussi majestueusement renoué la doctrine de la mansuétude moderne aux règles de large tolérance que l'Église avait proclamées par la bouche des anciens Pères. Ce sont là des points désormais indiscutables, dont il conviendra de faire état, et qu'il faut savoir gré à l'érudit et solide écrivain d'avoir placé en plus vive lumière.

G. PÉRIES.

Les Saints successeurs des dieux, par P. SAINTYVES. Paris, Émile Nourry, 1907, in-8 de 416 p., avec fig. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage résume les résultats d'un grand nombre de travaux critiques faits de nos jours sur les légendes des saints. Il met en lumière cette thèse aujourd'hui fort à la mode que, dans beaucoup de cas, les saints du christianisme ont pris la place des dieux du paganisme et sont leurs véritables successeurs. Cela est, au reste, fort naturel et fort juste au point de vue chrétien ; et, à ne considérer que le principe même de cette substitution, on peut être assuré que l'Église l'a toujours admis d'une façon pleinement consciente, et qu'il n'avait pas besoin d'être découvert ces années dernières par la critique. Il est tout simple, par exemple, que les cités ou les localités désirent avoir des protecteurs, et que l'Église leur donne pour patrons ses saints à la place des héros païens ; il est naturel aussi que les lieux de culte soient conservés, si, dans le paganisme, ils étaient déjà choisis pour leur beauté, ou s'ils étaient commodes et bien aménagés pour le concours des foules. Même encore, il paraît juste que certaines dates de fêtes continuent à être adoptées, lorsqu'elles plaisent au peuple, qu'elles s'accordent avec ses travaux et sont entrées dans ses habitudes.

L'Église, dans tous ces cas, ne fait que sanctifier des sentiments ou des usages qui tenaient moins au paganisme lui-même qu'à la nature de l'homme.

Mais il est arrivé que, dans l'application, tandis que se faisait cette substitution bien légitime, quelques erreurs ont été commises : certaines légendes païennes ont persisté et sont venues déformer les biographies des saints nouveaux ; d'autres fois, dans des localités où aucun saint n'avait encore paru, on a forgé des patrons de toutes pièces, soit en empruntant la légende d'un saint honoré ailleurs, dont le nom seul a été changé, soit en adaptant au sentiment chrétien les histoires des demi-dieux antiques qui autrefois protégeaient ces lieux. Ce sont ces sortes d'erreurs ou d'arrangements qui intéressent surtout M. Saintyves ; il nous en cite une grande quantité, en appuyant ses récits de références nombreuses ; il analyse les causes de formations des légendes, d'une façon très psychologique, et, parmi elles, il en met bien en relief deux, qui donnent lieu à des analyses curieuses : les erreurs commises dans l'interprétation des monuments figurés, et celles qui sont d'ordre linguistique. Tout cela est étudié avec beaucoup de soin et de profondeur, et le plaisir du lecteur serait réel, s'il n'était pas gâté par celui que l'auteur éprouve manifestement à dévoiler ces infirmités, à compiler ces déchets de l'hagiographie. Il faut savoir être critique avec indulgence et modestie ; nous sommes venus au monde quinze siècles environ après l'époque moyenne où se sont formées ces légendes ; et il y a peu de mérite pour nous à rejeter des contes auxquels, par l'effet de sentiments qui ne sont pas tous blâmables, se sont complus nos pères. Cette vanité du critique, que nous venons de signaler, conduit parfois l'auteur à des expressions peu heureuses. Ainsi à quoi bon dire (p. 25) que sainte Geneviève de Paris a été honorée avec plus de dévotion que la Vénus des Paphiens, ou que « Notre-Dame de Fourvières a un temple plus fulgurant d'ors que celui de la Diane d'Éphèse. » Ce sont là des rapprochements qui ne correspondent à aucun fait scientifique précis, et qui sont désagréables. Les intentions de M. Saintyves ne sont cependant pas antichrétiennes ; il reconnaît (p. 407) que « l'idée de sainteté est neuve et transcendante au paganisme », et, dit-il, cela suffit. Mais cela ne suffit pourtant pas pour effacer l'impression dont on ne peut se défendre en lisant son livre, qui est qu'il désire voir généraliser les conclusions de ces critiques partielles ; et cette impression est fâcheuse ; au lieu d'énoncer dans sa « postface » cette conclusion que l'Église, communauté des saints, « continue la Cité de Zeus », il eût mieux fait peut-être de nous rappeler simplement qu'à côté des saints imaginaires ou de ceux dont la biographie est altérée, il y en a eu de plus nombreux et surtout de plus importants, qui ont réellement existé et dont la vie est bien connue.

BARON CARRA DE VAUX.

Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, 1769-1812, par le marquis Louis-Joseph-Amour de Bouillé, publiés, pour la Société d'histoire contemporaine, par P.-L. de Kermaingant. T. I. *1769-mai 1792*. Paris, A. Picard et fils, 1906, in-8 de 511 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

Quelques chapitres de ces Mémoires ont déjà paru sous la Restauration, mais avec certaines suppressions dictées par les circonstances. M. de Kermaingant les édite aujourd'hui intégralement, en trois volumes, dont nous possédons aujourd'hui le premier : ils sont des plus intéressants et des plus importants qui aient été livrés au public, sur l'époque de la Révolution et les années précédentes.

Né en 1769, à la Guadeloupe, de François-Claude-Amour, marquis de Bouillé, alors gouverneur de cette colonie, et de Marie-Louise Guillemette de Bègue, Louis de Bouillé étudia au collège de Navarre, puis à l'Académie des gentilshommes de Berlin ; il servit d'aide de camp à son père, chevalier des ordres, lieutenant-général, commandant en chef dans les Trois-Évêchés ; il fut major en second du régiment de Bercheny-hussards, et devint, en 1792, aide de camp de Gustave III, roi de Suède.

L'auteur partageait les sentiments de son père, « qui ne respirait que pour délivrer le Roi du joug de la Révolution. » (p. 98-99 ; 153). En dépit de « cette manie de patriotisme, qui, comme le disait Mme de Coigny, est l'hypocrisie de notre siècle » (p. 415), il eût préféré, selon le droit du prince, et pour le plus grand bien de la nation, la guerre civile à l'émigration (p. 90 ; 129-130 ; 338) ; mais que faire « avec un roi aussi nul ! »... (p. 461).

L'auteur estime que le Roi eût encore pu se fier à l'armée, en octobre 1789 (p. 113-114) ; mais Louis XVI éprouvait de l'éloignement pour l'armée (p. 104-105), et, de même que Marie-Antoinette ne se réhabilita qu'à la fin (p. 177), ce pauvre prince ne fut digne de lui-même qu'en prison, en face des scélérats qui se firent ses juges, et devant le bourreau. L'armée, du reste, ne tarda pas à se gâter ; beaucoup d'officiers donnèrent l'exemple de l'insubordination (p. 86-87), colonels en tête (p. 80-81), d'accord avec les pairs de France et la plus grande partie de la noblesse de cour (p. 76, 88) qui avaient follement épousé la querelle des parlementaires, dont l'ambition, cause déterminante de la Révolution, est ici remarquablement jugée (p. 77).

Louis de Bouillé, quoique malheureusement devenu incrédule à l'école athéiste du prince Henri de Prusse (p. 32-33), n'en voit pas moins les causes profondes de la Révolution dans l'œuvre des misérables philosophes qui ont désorganisé la société (p. 93-94). Il signale aussi curieusement l'admiration vraiment absurde qu'on inspirait, de longue date, aux enfants, dans les écoles des jésuites comme dans celles de l'Université, pour les héros grecs et romains (p. 17). Parmi les ouvriers

de cette lamentable Révolution, il regarde le « républicain » génevois, « protestant et agioteur », Necker, comme le principal démolisseur de la monarchie (p. 90 et *passim*); il parle bien du « peu de sincérité » et de la « profonde dissimulation » de son propre cousin La Fayette, et de « son amour-propre blessé » (p. 131 et 134). L'amour-propre aussi, sous un autre rapport, a jeté dans le parti révolutionnaire les Beauharnois comme les Mirabeau, par dépit de ne pouvoir être comptés au rang de la plus ancienne noblesse (p. 40 et 53). M. de Bouillé n'est pas moins sévère pour le comte de Provence que pour Necker : il l'accuse formellement, lui, et non pas seulement l'odieux Orléans, d'avoir provoqué l'insurrection d'octobre 1789 (p. 119 et suiv.).

Le comte de Provence changea d'attitude plus tard; mais que dire de son frère cadet, « à l'air cavalier, que l'on voulait prendre pour chevaleresque ! » (p. 292)... Rien n'est plus frappant et plus honteux, au cours de la Révolution, que la conduite des princes — les Condé à part — et le meilleur témoignage de respect qu'on leur pourrait donner, quand on est, malgré tout, comme nous le sommes, attaché au souvenir de la monarchie traditionnelle, serait, s'il était possible, de passer leur nom sous silence. A la conduite du comte d'Artois et de ses pareils ne peut être comparé que l'aveuglement des princes étrangers, qui n'ont voulu rien entendre au feu qui s'allumait chez nous, presque aussi menaçant pour eux-mêmes et pour leurs peuples que pour la France, et qui n'ont vu, dans cet effroyable incendie qu'une occasion de chercher à prendre, sur la terre du voisin, quelque mesquine revanche politique (p. 4 et 191). Seuls, le roi de Suède, hérétique, et la souveraine schismatique, au reste si peu estimable, de la barbare Moscovie, ont paru comprendre (p. 386) que ce qu'on appelait « l'intérêt des princes » ne consistait plus dans les déplorables rivalités d'autrefois : c'est dès lors qu'il eût fallu conclure une Sainte-Alliance.

Ces Mémoires fournissent de précieux renseignements sur la Cour de Stockholm et l'assassinat de Gustave III.

La place nous manque : bornons-nous à deux observations. M. de Bouillé, malgré la justesse habituelle de ses vues politiques, traite, comme les « bons Français » du temps, l'alliance autrichienne de « monstrueuse » (p. 71). Il est à regretter qu'un homme de son caractère ait ramassé, semblant y ajouter foi, l'abominable calomnie lancée contre Madame Adélaïde et le Roi, son père, à propos du comte de Narbonne (p. 55). Le régent, Philippe d'Orléans, n'avait que trop mérité pareils soupçons ; Louis XV, non.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Mémoires de la comtesse DE BOIGNE, née d'OSMOND, publiés d'après le manuscrit original par CHARLES NICOULLAUD. T. I. *1781-1814*. T. II. *1815-1819*. Paris, Plon-Nourrit, 1907, 2 vol. in-8 de XXXV-505 et de 434 p., avec portraits et fac-similés. — Prix : 15 fr.

Mme la comtesse de Boigne, née Adèle d'Osmond, a vécu fort âgée, au milieu du plus grand monde, et, dans la dernière moitié de son existence, très particulièrement dans l'étroite intimité du duc Pasquier, le dernier chancelier de France. Elle avait beaucoup vu, beaucoup retenu; elle a beaucoup écrit si on en croit le volumineux manuscrit qui, sous le titre *Récits d'une tante*, a été laissé à sa famille (aujourd'hui éteinte) et dont « l'impression » nous parvient par l'entremise de M. Charles Nicoullaud. L'original de ces *Mémoires* est entré en sa possession après la mort du dernier marquis d'Osmond; mais ce texte ne semble pas le seul qui puisse exister : les archives du duc d'Audiffret-Pasquier en renferment un autre exemplaire; le descendant du chancelier ne voulut jamais les étaler devant le public : il est donc, ainsi que sa famille, entièrement étranger à cette publication. Des motifs de discrétion personnelle très légitimes et, quand on a lu le livre, très compréhensibles, peut-être même le souci soit de ne vouloir pas se porter garant de tout ce qui est dit, soit de ne pouvoir le réfuter, ont dû commander cette réserve familiale et amicale. M. Nicoullaud n'ayant pas les mêmes obligations n'a pas ressenti les mêmes préjugés.

La comtesse de Boigne a écrit d'une façon très attachante, primesautière et élégante, d'un ton de véritable grande dame, mille et mille choses de sa longue existence; ce sont des historiettes, des anecdotes, des traits, des portraits; l'ensemble est plus intéressant, amusant, que probant; à dire vrai, les jugements sont passionnés, les erreurs historiques abondent, et comme les rectifications entraîneraient à écrire des volumes, il convient de prévenir tout simplement le lecteur qu'il ne s'ennuiera pas un moment, mais qu'il doit se tenir en une constante réserve. La grande vanité de Mlle d'Osmond pour son nom la porte à l'injustice, et, ce qui est pis, à l'ingratitude : on ne conçoit pas toutes les vivacités, les insolences, les attaques, les médisances, voire les calomnies que se permet sa plume contre la famille royale, Charles X, les émigrés, les « ultras » et tant de gens dans l'intimité desquels elle confesse avoir vécu. Ces méchancetés, visiblement erronées, enlèvent le crédit qu'on voudrait accorder à d'autres traits curieux qu'on aimerait à retenir. Vis-à-vis de son propre mari, son bienfaiteur, le comte de Boigne, célèbre par sa fortune acquise aux Indes et sa bienfaisance prodiguée en Savoie, elle est d'une noirceur inqualifiable. (M. Bordeaux a remis ceci au point dans le *Correspondant* du 19 février 1907). Des choses religieuses Mme de Boigne est aussi mal instruite que mal informée; elle accumule tant d'erreurs qu'il faut

renoncer à les contredire ; ses niaiseries sur Rome, les cardinaux, la « Congrégation » et le clergé abondent : elles se détruisent l'une l'autre.

Comme éditeur, M. Charles Nicoullaud a essayé, de temps à autre, de protester contre les dires de Mme de Boigne ; il en semble un peu découragé ; quelques notes, où se sont glissées des erreurs typographiques regrettables de noms propres, précisent bien les personnages cités ; en *Appendice*, des lettres curieuses, où l'orthographe a été ponctuellement reproduite, émanent de Mesdames de France, filles de Louis XV, de la reine Caroline de Naples, de Marie-Amélie, etc...

Et malgré tout, de même que les méchancetés de Saint-Simon n'empêchent pas de trouver un charme profond à ses *Mémoires*, les Souvenirs de Mme de Boigne sont une contribution très intéressante sur les derniers jours du règne de Louis XVI, les débuts de la Révolution, l'émigration, la Restauration, la vie des Cours de Turin et surtout de Londres, où la comtesse de Boigne accompagna son père le marquis d'Osmond, ministre et ambassadeur en Piémont et en Angleterre. Je souhaite qu'à la fin de sa publication M. Nicoullaud donne une table alphabétique des noms cités ; elle aidera à retrouver plus d'une anecdote piquante et apportera la véritable utilité de ces mille choses légères qu'il est impossible de résumer. G. DE G.

Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiés avec des documents inédits par G. LENÔTRE. *Les Massacres de Septembre.* 7e éd., Paris, Perrin, 1907, in-16 de 341 p., avec planches. — Prix : 3 fr. 50.

Après Barrière et M. de Lescure, M. Lenôtre a entrepris de publier une série de documents sur la Révolution et l'Empire. Le premier volume, qui est arrivé déjà à sa septième édition, — preuve bien claire de son succès — est consacré aux *Massacres de Septembre.* Ce n'est pas une histoire, ce n'est pas une étude ; c'est une réunion de récits et de documents. On a massacré sur bien des points de la France, en septembre 1792. On a massacré à Paris, on a massacré en province. Le volume de M. Lenôtre est relatif aux trois grands massacres de la capitale : ceux de la Force, de l'Abbaye et des Carmes. Ce ne fut pas une explosion spontanée de colères populaires ; ce fut un attentat prémédité par quelques misérables qui voulurent imposer leur pouvoir par la terreur, ayant pour complices la lâcheté du gouvernement, l'ambition de la Commune, la veulerie des honnêtes gens et la férocité d'une poignée d'assassins. M. Lenôtre estime qu'ils ne furent pas plus de cent cinquante, dont plusieurs bouchers, habitués à répandre le sang ; mais il y eut aussi des gens exerçant des métiers plus pacifiques, tailleurs, fruitiers, horlogers, coiffeurs, etc.

Les détails, M. Lenôtre les emprunte à des Souvenirs déjà publiés,

ou à quelques brochures peu connues, aux Mémoires de Weber, de Pauline de Tourzel, de l'abbé de Salamon, aux Relations de Maton de la Varenne et de Méhée de la Touche, au récit bien connu et très émouvant, dû à la plume de Jourgniac de Saint-Méard, sous ce titre : *Mon agonie de trente-huit heures*, aux *Souvenirs d'un vieillard*, et, pour le massacre des Carmes, à ceux de l'abbé Berthelot et de l'abbé Violan. Mais la partie la plus nouvelle, la plus inédite, c'est le dossier des massacreurs ; il est tiré des rapports de police et surtout des enquêtes ouvertes en l'an III et en l'an IX contre les septembriseurs. Il y a là des détails horribles contre lesquels ont vainement protesté les misérables qui se sont littéralement baignés dans le sang; ils n'ont pu infirmer les dépositions formelles des témoins oculaires. On se demande comment de pareils raffinements de cruauté ont pu se produire chez un peuple civilisé, à la fin d'un siècle où l'on avait tant parlé de sensibilité.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la France contemporaine, 1871-1900, par GABRIEL HANOTAUX. T. III. *La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. La Constitution de 1875.* Paris, Société d'édition contemporaine, s. d., in-8 de 731 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est un grand talent que de parler avec sérénité à ses contemporains d'une période proche d'eux et c'est un mérite particulier que de conserver l'impartialité, la belle humeur, en décrivant des événements auxquels on a pris sa part. M. Hanotaux résout ce difficile problème avec une très bonne grâce. Comme académicien il est entré déjà dans « l'immortalité » ; mais comme homme d'État, à son âge, on n'est pas sorti encore des affaires et l'on garde la possibilité d'y rentrer ; il ne cache ni ses sentiments, ni ses préférences, ni sa tournure d'esprit, ni sa formation morale et intellectuelle ; mais il sait comprendre sans acrimonie la pensée des autres et rend justice à leurs convictions avec détachement.

Le troisième tome de cette *Histoire* comprend la fin de l'Assemblée nationale de Versailles et les débuts du Septennat ; il commence à la chute du premier ministère de Broglie (mai 1874) et s'arrête à la veille de l'arrivée du second (16 mai 1877). Les grandes lignes des sujets sont l'organisation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, sa situation devant le pays et devant l'Europe ; la fondation de la République (constitution Wallon) ; le cabinet Buffet et la vive alerte de 1875, quand M. de Bismarck faillit faire éclater la guerre ; c'est un des épisodes les plus palpitants et traité avec une profonde compétence (p. 79 à 113) ; l'agonie de l'Assemblée de 1871, avec la discussion sur la loi électorale, les scrutins de liste et d'arrondissement ; la création du Sénat et l'élection des 75 sénateurs inamovibles, le fameux « pacte » qui amena l'écrasement des membres du centre droit, les « orléanistes » ; à citer là (p. 479) un jugement d'ensemble sur l'Assemblée.

Les élections de 1876 marquées par la campagne de Gambetta, l'arrivée de tout le parti républicain avancé, le quadruple échec de M. Buffet, président du Conseil. Le cabinet Dufaure qui lui succède. Le cabinet Jules Simon qui donne un nouveau coup de barre à gauche; d'abord une accalmie passagère, puis le déchaînement des passions antireligieuses, avec lui le mot d'ordre de Gambetta contre le « cléricalisme », la première résistance des catholiques, l'abstention volontaire de Jules Simon, et la colère du maréchal... Là s'arrête le volume, dans la matinée du 16 mai; c'est comme un roman feuilleton : « la suite à demain. » On la prévoit, on la devine, on l'attend avec impatience.

Ce récit des événements politiques ne comporte pas ces échappées heureuses sur les arts, la vie littéraire et sociale (sauf, p. 114, un passage sur la « Société en 1874 ») auxquelles nous avaient accoutumés agréablement les deux précédents volumes. Une longue digression, un chapitre entier sur la « Théorie de la Constitution » (de 1875), est bien aride, quoique je n'en veuille pas contester l'utilité. La méthode, le procédé de M. Hanotaux est de décrire les événements d'abord à l'Assemblée nationale, puis d'en suivre à l'extérieur la répercussion. Fastidieux par leur objet, souvent par leur monotonie, les débats parlementaires prennent, sous sa plume, une vie nouvelle; il les anime comme par un dialogue personnel dans lequel il résume les paroles des anciens orateurs. — Toute une série de portraits, de rapides silhouettes en cinq coups de crayon égayent le récit, et ainsi défilent sous nos yeux Casimir Périer, Dufaure, le duc d'Auditffret-Pasquier, le duc de Broglie (jamais son adresse et sa finesse n'ont été analysées de façon plus subtile), Lucien Brun, Wallon « le père de la Constitution », Buffet, Jules Simon, Gambetta à ses débuts de « chef » de parti ; et enfin, apparaissent sur la scène, mais remarqués surtout pour leur avenir extraordinaire et alors très imprévu : Félix Faure, Casimir Périer, M. Loubet et même M. Fallières. — De bonnes héliogravures de tableaux de maîtres accompagnent le texte et l'illustrent habilement. J'en ai dit trop peu, mais j'en ai dit assez pour faire comprendre, j'espère, le rare mérite de ce tableau historique qui repose l'esprit en dépit des questions brûlantes qu'il résume. A propos de la liberté de l'enseignement supérieur accordée (arrachée) en 1875, M. Hanotaux n'a pu se déprendre assez de ces convictions universitaires qui livrent à l'État l'omnipotence de la formation intellectuelle de la jeunesse; en ces temps de centralisation tyrannique et de main mise sur les consciences, ce serait cependant une chose heureuse que de laisser, sans charges pour les finances publiques, les âmes indépendantes et laborieuses user de la liberté, non point comme une faveur mais comme un droit et, en rompant les liens, les entraves du pouvoir civil, suivre en paix la vérité évangélique.

G. DE G.

Les Classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution, par Henri Sée. Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de XXI-544 p. — Prix : 10 fr.

L'histoire économique de la France, de la Bretagne en particulier, a trouvé dans M. Sée un fervent adepte qui s'est déjà imposé les travaux les plus patients et les plus ardus. Son étude sur les classes rurales au moyen âge date déjà de dix ans. L'auteur a depuis continué ses recherches; et personne ne connaît mieux que lui toutes les sources auxquelles il faut aller puiser. Les archives des cinq départements armoricains en présentent une nomenclature imposante dont le dépouillement seul semble demander toute une vie.

La Bretagne était bien choisie pour une telle investigation. C'est un pays assez mal doté par la nature, où le commerce n'a jamais joué un grand rôle et qui, sans secousses, a accompli par la force des choses, les progrès lents auxquels il est parvenu. L'évolution du moyen âge a transformé l'esclavage en servage; mais les paysans n'ont échappé au régime domanial ou seigneurial que pour voir peser sur eux la fiscalité royale. Puis aux XVIIe et XVIIIe siècles s'organise la propriété foncière, avec les divers modes de locations des terres et la condition correspondante des cultivateurs. Ces questions très complexes font le sujet de nombreux chapitres, pleins d'observations nouvelles, qui se résument dans le besoin perpétuel pour les paysans d'améliorer leur situation : problème difficile à résoudre dans un pays où la petite propriété était autrefois très restreinte et où presque la moitié des terres n'était pas cultivée.

Nous ne pouvons analyser en quelques lignes cette suite d'études très précises, portant toutes sur des points spéciaux avec documents et statistiques à l'appui. L'ouvrage de M. Henri Sée est destiné aux spécialistes et il est digne d'attirer leur attention. G. B. de P.

Les Tombeaux des Rois sous la Terreur, par le Dr Max Billard. Paris, Perrin, 1907, in-8 de 193 p., avec 26 grav. — Prix : 3 fr. 50.

De toutes les tristes profanations d'une époque qui a vu tant de profanations et tant de tristesses, l'une des plus odieuses a été la violation des sépultures royales de Saint-Denis. C'est le 31 juillet 1793 que la Convention, sur le rapport de Barère, décréta que, « pour célébrer la journée du 10 août qui a abattu le trône, il fallait, dans son anniversaire, détruire les mausolées fameux qui sont à Saint-Denys. » C'est le 6 août que le premier coup de marteau fut donné et qu'on démolit la chapelle funéraire du fondateur de l'abbaye, Dagobert. On continua le 7 et le 8; mais c'est le 12 octobre surtout et les jours suivants que fut consommé le grand œuvre de vandalisme stupide décrété par les ancêtres du Bloc. Le 14 on brisa la sépulture d'Henri IV, le corps était assez

bien conservé au bout de près de deux siècles pour qu'on pût faire un moulage exact de la figure. En revanche, les cadavres exhumés le 15 étaient en pleine putréfaction ; il fallut d'énergiques désinfections pour empêcher les ouvriers de tomber malades. La grandeur de Louis XIV ne le sauva pas plus de la hache révolutionnaire que le souvenir de sa bonté n'avait préservé Henri IV. La plaque de cuivre arrachée à son cercueil n'a été retrouvée que de nos jours dans la boutique d'un chaudronnier qui l'avait transformée en casserole. Les corps furent jetés dans une fosse commune, sur un lit de chaux, pour être consumés. Quant au cercueil de Louise de Lorraine, femme de Henri III, il fut, on ne sait comment ni pourquoi, précipité dans une fosse d'aisances dont on le retira en 1806. Mais il n'y avait pas à Saint-Denis que des tombes de rois. Il y avait aussi, dans le trésor de la basilique, des richesses incomparables, ostensoirs, reliquaires, calices, vases précieux, souvenirs patriotiques, ornements d'église, etc., etc. Tout cela fut enlevé, brisé, anéanti ou volé. Un cortège grotesque de citoyens vêtus de chasubles, de surplis et coiffés de bonnets rouges vint en faire hommage à la Convention et but dans les calices et les ciboires. On rougit d'avoir à raconter de pareilles turpitudes applaudies dans une assemblée française.

Au retour des Bourbons on aurait voulu rétablir les anciennes sépultures ; mais tout était pêle-mêle et bien des ossements même avaient disparu, dérobés par des curieux. De l'ancien ossuaire, il ne reste plus que des débris et, à côté, les cercueils des Bourbons morts au XIXe siècle, comme Louis XVIII et le duc de Berry.

Et nunc erudimini, aurait dit Bossuet ; et l'on est tenté de le redire après avoir lu le très intéressant et consciencieux volume de M. le docteur Billard et admiré les curieuses gravures qui l'illustrent.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Deux Frances et leurs Origines historiques, par PAUL SEIPPEL. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XXXVI-409 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'idée dominante qui est développée dans les deux parties de cet important ouvrage est celle-ci : l'esprit français est hanté par le rêve de l'unité dogmatique et tend toujours à imposer cette unité. Cette disposition d'esprit résulte, d'après M. Seippel, d'une tradition plus politique que philosophique que nous tenons des Romains, qui a précédé le christianisme et qui l'a pénétré dans sa forme catholique et française. C'est ce qu'il appelle la « mentalité romaine ». Elle a passé de l'Église au pouvoir civil et même au pouvoir civil devenu ennemi de l'Église. L'auteur suit cette évolution à travers toute l'histoire de France et nous montre Calvin, Rousseau, Saint-Just, Robespierre, Napoléon, Waldeck-Rousseau et M. Combes tendant toujours à réaliser, tout

comme Grégoire VII, Louis XIV et Bossuet, cette unité de doctrine qui choque au plus haut point le libéralisme protestant. Pour M. Seippel, la « mentalité romaine » existe aussi bien dans la France noire que dans la France rouge, dans les « deux Frances », malgré leur antagonisme profond et irréductible. La France, dit-il, a proclamé la liberté, mais ne l'a jamais appliquée. La conséquence de cette tournure d'esprit est d'absorber l'individu dans un corps social et d'annihiler l'essor individuel. C'est elle qui rend les anticléricaux persécuteurs et les cléricaux incapables de résister à la persécution, parce que dans l'Église catholique la hiérarchie tue l'individu et parce que l'Église, en raison de son immuabilité, est réduite à une attitude de défensive passive dans laquelle elle est débordée de toutes parts. M. Seippel pense que cette diminution de l'individu a pour résultat, dans l'ordre religieux, d'aboutir à une diminution constante du nombre des chrétiens véritablement sincères et, dans l'ordre politique, de rendre les propriétaires incapables de défendre la propriété contre les entreprises des partis qui la menacent et d'offrir un terrain merveilleusement préparé pour l'application du collectivisme économique. La première partie de l'ouvrage est consacrée aux origines historiques de la « mentalité romaine » et la seconde à l'étude des causes morales du conflit actuel entre les deux Frances, conflit auquel M. Seippel n'aperçoit pas de solution.

M. Paul Seippel, professeur à l'École polytechnique fédérale de Zurich, a écrit ce volume au moment où sévissait le gouvernement de M. Combes et il faut lui savoir gré d'avoir nettement fait ressortir le caractère persécuteur du jacobinisme moderne. Mais il y a beaucoup à dire sur les conceptions philosophiques de l'auteur. La thèse qu'il soutient se rapproche, sur un point important, de celle de Mgr Delassus dans le *Problème de l'heure présente* (Cf. *Polybiblion*, février 1905, t. CIII, p. 165-166). Les deux auteurs font ressortir avec autant de force l'antagonisme des deux civilisations : l'une catholique, l'autre athée, qui se disputent la France. Dans l'une tout vient de Dieu, dans l'autre tout vient de l'homme. Le rapprochement entre ces deux ouvrages permet de se rendre compte des différences profondes qui séparent la culture française de celle qui, sans être encore la culture germanique, s'en rapproche cependant déjà beaucoup.

Mentalité romaine ! Soit ! Mais de cet état d'esprit il faut chercher non seulement les causes historiques mais aussi les causes philosophiques et c'est ce que M. Seippel ne fait pas. La haute notion de la vérité absolue et souveraine qui en est la raison échappe au professeur suisse, ou du moins il n'en veut tenir compte que dans la mesure où elle est interprétée et admise par la conscience individuelle de chacun. Et c'est là, d'ailleurs, l'idée fondamentale du protestantisme. Mais le vice radical de cette conception et la justification de la « mentalité ro-

maine » se trouvent dans les conséquences anarchiques de la méconnaissance du caractère absolu et impératif de la vérité, conséquences qui apparaissent nettement à nos esprits français et latins et que les Germains n'aperçoivent pas. C'est ce qui fait notre grandeur mais aussi ce qui cause notre faiblesse quand, descendant de la théorie dans la pratique, il nous faut nous accommoder des équivoques et des compromis de la réalité.

Je sais très bien que M. Seippel nous répondra par des faits en nous montrant que les pays les plus affranchis de la mentalité romaine, tels que l'Allemagne et l'Angleterre, apparaissent précisément comme moins menacés par l'anarchie que ceux qui, comme la France et l'Espagne, ont gardé le culte d'une vérité souveraine et absolue. Mais c'est dans l'infirmité de l'esprit humain qu'il faut chercher la cause de cette différence : les Germains ont le privilège enviable, en politique, de ne pas tirer d'une idée toutes ses conséquences logiques et surtout de ne pas les appliquer. C'est pour cela que, munis d'une philosophie parfaitement anarchique, ils ont les gouvernements les plus ordonnés du monde. Il n'en est pas de même des Latins et surtout des Français. Du jour où ceux-ci ont abandonné la théorie vraie et absolue de l'ordre, pour adopter la théorie naturaliste et révolutionnaire, ils ont immédiatement tendu vers les applications intégrales de cette doctrine qui les mène à la décomposition et à l'anarchie. Sans doute la théorie intégrale de la civilisation chrétienne n'est pas complètement abandonnée chez eux et elle garde des défenseurs de talent ; mais le malheur est que son application suppose une foi intégrale qui n'existe plus dans l'ensemble de la nation ; et ils oscillent ainsi entre deux extrêmes : l'un détestable, l'autre irréalisable. L'œuvre des politiques, quand ils ont pu se faire entendre, a été d'inventer des systèmes intermédiaires réalisant plus ou moins de bien, évitant plus ou moins de mal, et par lesquels on s'est efforcé de sauvegarder les conditions essentielles de l'existence de l'État. Mais cette œuvre a toujours été entravée et l'est plus que jamais par les esprits absolus et théoriques qui s'obstinent à ne pas tenir compte des réalités et des contingences. C'est en cela et dans le domaine politique qu'il est peut-être permis de critiquer ce que M. Seippel appelle la « mentalité romaine ». Mais dans le domaine théorique et absolu et quand elle est le résultat d'une adhésion libre et réfléchie des consciences, il faut persister à y voir la plus haute et la plus respectable manifestation de la pensée humaine. La vérité est une et absolue — elle est objective — et si, par la croyance raisonnée au dogme catholique nous considérons que, seul, le Pontife romain a qualité pour l'interpréter et la préciser, il nous est impossible de nous dégager de la « mentalité romaine ». Si certains hommes en font des applications fausses et inopportunes soit en l'exagérant dans les choses religieuses,

soit en la transportant dans le domaine politique, c'est un malheur qu'il faut reprocher à l'infirmité humaine et contre lequel il faut lutter; mais il n'est pas permis d'en faire le reproche à la doctrine catholique elle-même.

Ces réserves faites — et elles portent sur le fond même de la doctrine de M. Seippel — il me semble de toute équité de rendre hommage aux sentiments de l'auteur qui ne cesse d'affirmer ses sympathies pour la France et son respect pour l'Église catholique. Beaucoup d'hommes de droite, en France, qui poussent l'horreur de la Révolution jusqu'à ne plus tenir compte des droits de l'individu et de la liberté individuelle, pourraient lire son ouvrage avec profit et y trouver matière à de salutaires réflexions. EUGÈNE GODEFROY.

La République impériale. Des rapports entre la France et les Pays-Bas français, par ALBERT DU BOIS. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 263 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse à la lecture de l'ouvrage de M. Albert Du Bois. Il commence par établir que l'empire de la race française tend à décroître dans tous les ordres d'idées : aussi bien en matière politique qu'en matière économique et intellectuelle, et qu'aujourd'hui la race anglaise, la race germanique et même la race slave, qu'il appelle les races impériales, arrivent à nous supplanter. Il voudrait trouver un moyen de réagir contre cette décadence et il préconise celui qui consisterait pour notre république (la république impériale) à accroître les relations de toute nature avec les populations de race française politiquement séparées de leur véritable patrie : tels les Lorrains, les Canadiens, les Belges et parmi eux surtout les Wallons. Son livre est consacré à l'étude d'un système qui établirait entre la France et la Belgique une union économique au moyen de diverses conventions administratives et spécialement d'une union douanière. Ce serait une sorte de Zollverein français. M. Du Bois, qui est un poète wallon et qui sent vibrer l'âme du peuple qu'il connaît, montre combien est artificielle la frontière franco-belge, combien les populations belges, surtout celles de la vallée de la Meuse, sont identiques aux populations françaises et donne d'excellents arguments pour faire ressortir les avantages de cette union douanière pour les deux pays. Ce projet n'est pas nouveau : il a fait l'objet de négociations importantes sous le règne de Louis-Philippe ; mais il a toujours échoué devant l'hostilité de l'Europe.

Pourrait-on le reprendre aujourd'hui ? Poser la question, c'est hélas ! la résoudre. Sans doute l'Europe n'a pas à l'égard de la République française les craintes qu'elle éprouvait vis-à-vis de la France monarchique. Notre régime républicain bénéficie de la faveur de tous les rivaux et

de tous les ennemis de la France : mais la raison de cette faveur est le désir de voir la France rester faible et elle n'irait certes pas jusqu'à lui permettre de reprendre dans la politique européenne et mondiale un rang qui rappellerait le souvenir de l'ancienne hégémonie des rois de France. Assurément l'avenir de la France c'était le Rhin : la monarchie française y touchait à la veille de la Révolution. Les conquêtes éphémères et folles de la République et de l'Empire ne nous l'ont fait toucher qu'en apparence et en réalité nous en ont éloignés. La Restauration allait encore nous le donner à la veille de 1830. La monarchie de Juillet, par la constitution du royaume de Belgique, est arrivée à faire, dans la voie traditionnelle, un pas intéressant qui a mérité d'être appelé le dernier bienfait de la Monarchie ; mais il nécessitait, pour avoir un lendemain, que notre puissance nationale fût conservée et constamment accrue tant par les armes que par la diplomatie ; et on sait ce que l'Empire et la République ont fait de la France ; M. Du Bois, qui paraît avoir des sympathies républicaines, le constate involontairement dans la première partie de son livre : une puissance de quatrième rang !

EUGÈNE GODEFROY.

Les Conditions du retour au catholicisme. *Enquête philosophique et religieuse*, par le Dr MARCEL RIFAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de 426 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le Dr Rifaux nous est déjà connu. Nous avons annoncé ici même il y a deux ans, son premier ouvrage, *l'Agonie du catholicisme*, où il s'appliquait à prouver que le catholicisme est bien vivant, qu'il est l'indispensable soutien de la vie morale et qu'il est tout à fait raisonnable d'y adhérer.

Mais de fait, en ce moment, les populations paraissent s'éloigner de plus en plus du catholicisme. D'où vient cela et à quelles conditions reprendra t-il son empire ? M. Rifaux a entrepris une vaste enquête à ce sujet. Il a envoyé un questionnaire à une foule de notabilités catholiques : son livre nouveau est le recueil des principales réponses.

Ce recueil est précédé d'une Préface ou Introduction en quatre chapitres. M. Rifaux y expose la situation du catholicisme en France, les difficultés qu'il rencontre au point de vue politique et social, les difficultés peut-être plus grandes au point de vue scientifique et philosophique ; il conclut néanmoins par l'espérance d'un heureux dénouement.

Cette nouvelle étude du docteur Rifaux nous plaît moins que la première. L'auteur parle trop comme si tout était légitime dans ce qu'on appelle le progrès moderne, que les catholiques n'eussent qu'à en prendre leur parti, accepter toutes les réclamations populaires et se conformer à toutes les méthodes nouvelles. Tel n'est point notre avis. Tout en jugeant que la masse des catholiques s'est trop endormie dans une quiétude égoïste, nous pensons que parmi les réclamations popu-

laires beaucoup sont fondées sur une avidité de jouissances qui ne considère pas les possibilités. Les politiciens flattent cette avidité pour arriver au pouvoir. Les catholiques ne peuvent point flatter ; ils ne peuvent promettre que ce qu'il est possible de tenir ; si c'est une faiblesse, elle est honorable. Quant aux méthodes nouvelles en exégèse et en philosophie, nous les croyons inadmissibles, malgré la vogue qu'elles ont en ce moment. Il n'y a qu'à voir les variations, les contradictions, les bizarreries individuelles dans lesquelles se fourvoient la philosophie et l'exégèse contemporaines pour juger que ces méthodes, si ingénieuses soient-elles, sont loin de la solidité et de la rectitude de la vieille logique. Les catholiques sont prêts à accepter tous les faits scientifiques ; mais pour la philosophie et l'histoire, ils ne sauraient admettre qu'une manière de voir quelconque, parce qu'elle est à la mode en ce moment, soit tenue pour indiscutable.

Nous ne pouvons analyser ici toutes les réponses qui ont été faites aux questions de M. Rifaux. Il y en a trente, d'autorités très différentes, depuis les abbés Piat et Sertillanges jusqu'à M. Dunan et M. Ed. Le Roy. C'est assez dire qu'il ne faut pas s'attendre à trouver en toutes une orthodoxie irréprochable. D. V.

La Lutte par l'association. L'Action libérale populaire, par Eugène Flornoy. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-12 de VII-208 p. — Prix : 2 fr.

Voici un excellent volume auquel nous souhaitons une grande diffusion. M. Flornoy nous y expose avec beaucoup de clarté le but de l'Action libérale, son développement, ses travaux, son organisation. Tous ceux qui liront cet ouvrage en recueilleront l'impression que l'Action libérale est aujourd'hui une force considérable, la seule organisation vraiment puissante que possèdent les conservateurs. Elle compte 1550 comités locaux. Ses adhérents sont des centaines de mille. Elle est ouverte à tous. Elle ne demande à personne ses opinions particulières. Elle n'a qu'un but, nous débarrasser des francs-maçons et des jacobins et établir dans la société française plus de justice et de liberté.

L'Action libérale est attaquée de différents côtés. M. Flornoy, sans nommer personne, répond à toutes les objections avec beaucoup de modération, mais de netteté. Nous n'aurions qu'une petite réserve à faire. L'auteur, ou plutôt le comité dont il est l'organe, laisse entrevoir quelque susceptibilité au sujet de la création d'associations ou comités paroissiaux ou diocésains. Pour nous, nous croyons cette organisation indispensable, même à côté de l'Action libérale. Il y a, selon nous, deux buts à atteindre : celui de lutter contre les sectaires qui nous oppriment et celui de réveiller la foi dans les masses. L'Action libérale remplit admirablement le premier but, mais elle est, par sa constitution

même, insuffisante pour le second. M. Flornoy a parfaitement expliqué pourquoi elle n'a pas pris le titre d'Action catholique : elle ne voulait pas créer un parti catholique, mais un parti national conservateur. Elle fait donc appel à tous les conservateurs, même ceux dont la foi est faible ou nulle. Est-ce une association ainsi composée qui peut travailler efficacement au réveil de la foi dans les masses ? Il faut, pour ce but, des associations composées d'abord de catholiques pratiquants, n'ayant d'autres vues que les œuvres de charité, de foi et de prière, et n'admettant les adhérents qu'à mesure des conversions que leur exemple pourra susciter.

Nous croyons que de telles associations pourront faire un bien considérable. C'est surtout le respect humain, la crainte d'être seul, qui empêche un grand nombre de gens du peuple de conserver la pratique religieuse. Les rattacher à un groupe important de fidèles est le meilleur moyen de les faire rentrer dans l'Église. Loin de nuire à l'Action libérale, ces associations lui viendront plutôt en aide en lui préparant de nouvelles recrues. D. V.

La Fondation de l'empire allemand, 1851-1871, par Ernest Denis. Paris, Colin, 1906, gr. in-8 de VIII-528 p. — Prix : 10 fr.

Une « Introduction » va prendre les « origines » de l'unité allemande et trouver ses conséquences dans la domination de Napoléon Ier. Après la poussée révolutionnaire de 1848 qui se fit sentir à Berlin comme dans les autres capitales de l'Europe, la réaction de droite se manifesta; on nous en montre les efforts et les résultats; parallèlement on suit le mouvement intellectuel allemand de 1850 à 1860. — Dans une seconde partie, intitulée heureusement : « Les Années d'apprentissage de Bismarck », est examiné le rôle faible et inquiet de l'Allemagne pendant la guerre de Crimée, est racontée la situation équivoque de la Prusse entre la France et l'Autriche, est conté l'avènement de Bismarck au ministère. — Une troisième partie expose sobrement et avec netteté « la Fin de la Confédération germanique » avec la question des duchés, qui met le feu aux poudres en 1863, et la rupture sanglante avec l'Autriche en 1866, terminée par le coup de tonnerre de Sadowa-Kœniggraetz, couronnée après les préliminaires de Nikolsbourg par la paix de Prague, d'où sort la Confédération de l'Allemagne du Nord. — Le dernier et quatrième livre relate les origines de la guerre de 1870, fait le récit rapide des évènements de la lutte franco-allemande et insiste sur cette constitution de « l'Empire » proclamé à Versailles le 18 janvier 1871, les conséquences du traité de Francfort, les conditions de vie de l'Allemagne nouvelle.

L'auteur a déployé dans ce long travail beaucoup de persévérance

et d'effort. On s'en rendrait mieux compte encore, sans doute, s'il donnait des références et apportait l'indication des documents multiples qu'il a dû s'assimiler ; mais, par un parti pris déclaré dans la Préface, il supprime catégoriquement toutes les notes, toute source bibliographique, tout texte, presque toute date. C'est une méthode qui peut avoir son avantage littéraire, mais elle enlève à une œuvre historique sa valeur scientifique, et surtout elle retire à l'auteur son crédit auprès du lecteur privé de moyens de contrôle. Le ton tranchant, emphatique et dédaigneux de M. Denis, professeur à l'Université de Paris, faisait au contraire souhaiter cet élément d'appréciation en des questions qu'il a beau bien connaître, où il se peut tromper. C'est ainsi que ses préventions et ignorances des choses religieuses lui font user d'un langage absolument ridicule en ces matières délicates; et il ne s'en doute probablement pas. G.

Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises belliqueuses, par JACQUES BARDOUX. Paris, Alcan 1906, in-8 de v-564 p. — Prix : 7 fr. 50.

La nation anglaise est-elle pacifique ? Elle l'a proclamé souvent au cours du dernier siècle et, de fait, ne s'est engagée depuis 1815 que dans deux grandes guerres. A maintes reprises cependant, elle a été toute remuée de poussées belliqueuses, elle a eu une politique violente et militaire, elle s'est fiévreusement et allègrement disposée au combat. De ces luttes ou de ces alternatives de tendances contraires, M. Bardoux cherche à déterminer les causes, qui sont complexes et d'ordre étrangement divers. Sans faire l'histoire des mouvements qui ont périodiquement dressé l'Angleterre contre la France, ou la Russie, ou l'Allemagne, sans esquisser une psychologie complète de l'Anglais du XIXe siècle, il s'est proposé d'éclaircir et d'expliquer ces mouvements par cette psychologie. Le tempérament moral des Anglais (volonté, atonie nerveuse), leur tempérament intellectuel (pensée concrète et toute nationale), les caractères de la société britannique (société industrielle, urbaine, aristocratique, religieuse) créent un patriotisme superbe et volontiers agressif. Mais l'individu et la société subissent dans le courant du dernier siècle diverses influences qui les modifient et qui, toutes, pour diverses raisons, les détournent de l'action guerrière (influences du libéralisme politique, de l'idéalisme littéraire; réformes démocratiques et philanthropiques ; développement de l'industrie). Puis, le temps passant, ces causes qui tendaient au maintien de la paix par leur développement même, ou bien se contrarient, ou bien produisent des effets nouveaux et opposés. L'idéalisme littéraire ruine la vieille doctrine libérale, la philanthropie qui le traduit bat en brèche l'économie classique. En même temps, l'essor des colonies fait naître l'idée de concentration et d'expansion impériales ; le darwinisme et la

nouvelle philosophie biologique exaltent les idées de race et de concurrence entre peuples comme entre individus ; le commerce anglais enfin, menacé et amoindri par celui de nations rivales, vient à envisager une guerre comme un remède à la stagnation et à la crise économique. De tout cela naissent des dispositions belliqueuses, dont la guerre du Transvaal est l'une des conséquences, dispositions qui subsistent de nos jours, mais que combattront peut-être efficacement certaines transformations récentes de la doctrine impériale et de la doctrine libérale.

Telle est, résumée dans ses grandes lignes, la thèse ou la série de thèses fortes ou ingénieuses, que propose M. Bardoux et qu'il soutient dans un ouvrage un peu chargé, un peu touffu, un peu systématique, mais plein de faits et de vues, et qui témoigne d'une connaissance approfondie de l'Angleterre contemporaine. Dans une matière si complexe et si fuyante, l'ampleur même des généralisations, la rigueur des déductions et des raisonnements ne sont pas sans laisser parfois à l'esprit quelque inquiétude ; certaines considérations, certaines explications sembleront quelquefois douteuses, et surtout l'on trouvera trop réduite la part nécessaire de l'obscur et de l'incertain. Avec cette très légère réserve, le livre compte parmi les plus intéressants et les plus instructifs qu'on ait consacrés chez nous à l'étude de la grande nation voisine.

A. Barbeau.

Le Règne de Charles III d'Espagne (1759-1788), par François Rousseau. Paris, Plon-Nourrit, 1907, 2 vol. in-8 de xxviii-423 et 451 p., avec une carte. — Prix : 15 fr.

Une excellente et très historique Préface de Mgr Baudrillart (qu'on a pu d'abord lire en article dans le *Correspondant*) introduit élogieusement auprès des lecteurs le livre de M. François Rousseau, qui se présente d'ailleurs de lui-même avec de grandes qualités personnelles : une méthode de travail très sûre, des recherches longues et scrupuleuses, de nombreuses lectures, des références exactes. La forme littéraire est moins heureuse dans la monotonie d'un style vraiment trop terne, trop gris, sans chaleur. L'auteur vise à la sérénité historique éloignée des passions, il y a souvent réussi, sauf en la partie (chapitres IV à VIII du tome Ier), où il raconte l'expulsion brutale et cynique des jésuites espagnols par Charles III en 1767 ; il le fait avec une malveillance peu dissimulée et une science vraiment partiale ou trop courte contre la Compagnie de Jésus. — Les détails qu'il fournit sur le conclave de 1769 (élection de Clément XIV) sont tout à fait curieux ; la mémoire de ce Souverain Pontife n'y gagnera guère, s'il en faut croire les termes des dépêches de Florida Blanca, l'envoyé de Charles III à Rome ; Clément XIV ne paraît pas coupable de simonie, mais ses faiblesses, ses promesses, ses réticences envers les Cours d'Europe condamnent ses procédés, leurs ambitions, et rendent — par antithèse — un hommage

nouveau et peut-être imprévu aux religieux qui allaient être frappés si injustement. — M. Rousseau croit devoir reconnaître la vertu et la constance du Père général Ricci, à l'heure de la suppression de son ordre. Mais l'iniquité de la mesure couronnant une longue campagne de calomnies et de violences ne lui apparaît point.

La politique générale est éclaircie par divers chapitres sur le Pacte de famille, la participation de l'Espagne à la guerre d'Amérique. L'histoire particulière de la péninsule est bien traitée par une étude spéciale sur les « Réformes intérieures » ; et surtout en un dernier chapitre sur le « mouvement intellectuel » sous Charles III, qui résume assez exactement les vicissitudes et les développements de l'enseignement, philosophie, travaux historiques, théâtre, poésie, peinture, musique de l'Espagne à la fin du XVIIIe siècle.

Une carte au tome Ier et au tome II une bibliographie et une table alphabétique complètent cette publication. La bibliographie paraît fournie, nombreuse, mais, pour l'utilité réelle du lecteur, ses renseignements manquent de précision. C. G.

Biblioteca di storia italiana recente (1800-1850). Vol. I, publiée par la Deputazione sovra gli studj di Storia patria per le antiche provincie e la Lombardia. Torino, Bocca, 1907, gr. in-8 de VIII-471 p., avec portrait.

La Commission piémontaise d'histoire déploie une belle et louable activité scientifique. Non contente de publier annuellement sa *Miscellanea* et plus rarement les imposants volumes des *Monumenta*, elle a entrepris une grande collection de mémoires et de documents pour commémorer dignement le siège de Turin, et voici qu'elle inaugure une nouvelle série de travaux, avec ce premier volume d'une « Bibliothèque d'histoire d'Italie *récente* » : ce qualificatif un peu vague remplace ici sans doute les mots de *Periodo del risorgimento*, et les deux dates (1800-1850) qui n'ont rien d'historique, n'ont rien aussi sans doute de rigoureusement précis. Il s'agissait probablement d'indiquer qu'on ne traiterait pas de préférence la période de la Révolution en Italie et qu'on n'aborderait pas les temps plus modernes, dont trop de représentants sont encore vivants. Malgré ces atténuations de forme, il faut louer la Commission d'aborder avec franchise et ampleur l'histoire contemporaine, de prêter ainsi l'appui de son autorité et de son exemple à la jeune société naissante *per la storia del risorgimento*, et d'attester le développement de plus en plus grand que prennent chez nos voisins les études novévistes. L'histoire contemporaine de la France, si étroitement liée et entrelacée à celle de l'Italie, a tout à y gagner.

Ce premier volume comprend deux travaux seulement, mais l'un et l'autre de haute importance. Le premier est dû au baron Antonio Manno

Sous le titre trop modeste de *Aneddoti documentati sulla Censura in Piemonte dalla Restaurazione alla Costituzione*, c'est une véritable suite de pièces justificatives d'une histoire de la censure que M. Manno serait mieux placé que quiconque pour écrire, ayant eu à sa disposition nombre de collections de papiers de famille, ses propres archives et un « *ben prezioso deposito di non pubblica ragione* », dans lequel il n'est pas indiscret, à en juger par ce qui suit, de reconnaître les archives personnelles du roi Humbert. Les deux cents pages de ce mémoire passent en revue l'organisation de la censure, les appels à la censure et les appels au Roi contre les abus de la censure, les mesures motivées par la peur politique, les précautions prises dans l'intérieur relativement à l'histoire de la Maison royale, à l'histoire et à la littérature, au théâtre, aux journaux, etc., les précautions contre les livres et la presse de l'étranger, le rôle de l'Église et de l'épiscopat, la censure des vaudois et des juifs, les faveurs accordées par le Roi en matière littéraire et intellectuelle, les délits et les peines infligées aux délinquants; enfin quelques « cas » particuliers : les congrès scientifiques, l'imprimeur Pomba, Brofferio et le Messagiere et Gioberti. Cette sèche énumération montre tout ce que l'historien pourra tirer de cette riche mine de renseignements, classés, abondamment cités, pourvus de références où l'on voudrait parfois un peu plus d'*ubicazione*, et dont un copieux index (p. 185 à 200) facilitera l'emploi. Ce travail, fruit de longues recherches et de patients efforts, est un brillant début pour la nouvelle collection.

L'autre partie du volume (p. 201-470) est remplie par la compilation de M. Mario degli Alberti : *Alcuni episodi del risorgimento illustrati con lettere e Memorie del generale Marchese Carlo Emanuele Ferrero Della Marmora*. Nous avons ici une longue et importante suite de cent-deux lettres relatives à la guerre de 1848-1849, écrites en français. Elles sont précédées d'une notice biographique sur l'auteur, père du célèbre diplomate militaire Alfonso La Marmora, munies de notes biographiques et généalogiques, et contrôlées par de perpétuelles citations du Journal de marche de Carlo Della Marmora. Ce sera une source précieuse pour l'histoire de la première guerre de l'indépendance et pour celles des derniers temps du règne de Charles-Albert.

L.-G. Pélissier.

Dans les Carpathes roumaines (les Bucégi), par Nestor Urechia. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-18 de VIII-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

On donne le nom de Bucégi ou Bucégiu à un massif des Carpathes méridionales, enserré entre la Dimbovitza et la Prahova, et où l'action glaciaire a découpé des arêtes étroites et des cirques aux parois presque verticales ; quand on a franchi en chemin de fer, au départ de Kronstadt, le col de Prédéal, on voit ce massif dresser sur la droite sa masse

imposante, et dominer fièrement de plus de 1500 mètres la profonde vallée de la Prahova ; c'est une des régions les plus pittoresques et les plus belles des Carpathes roumaines. Appelé par ses fonctions à séjourner une bonne partie de l'année dans ce coin de la Roumanie, auprès des sources de la Prahova, M. Nestor Uréchia en a vivement senti le charme et le pittoresque, et s'est promis de faire connaître et apprécier un pays qu'il aime profondément et qu'il admire. C'est dans ce but qu'il a écrit le présent volume, qui n'est pas un guide, qui n'est pas non plus un livre exclusivement descriptif, mais un ouvrage assez difficile à définir, mi-historique, mi-géographique, où l'auteur a encadré dans une fiction très simple le résumé de ses lectures et de ses notes personnelles sur les Bucégi. M. Nestor Uréchia y a raconté avec un charme très réel l'évolution historique de la contrée, depuis 1795 jusqu'au moment où, avec la construction du palais de Sinaïa et l'établissement de la voie ferrée qui passe par le col de Prédéal, vers 1875, la civilisation y a pénétré ; il en a décrit d'autre part l'évolution pittoresque au cours de chaque année, et dépeint les aspects aux différentes saisons. Comme il l'a fait avec un véritable amour de son sujet, son volume se lit avec très grand plaisir, non pas comme un roman (car ce n'est pas un roman, et l'amour humain n'y tient pour ainsi dire point de place), mais comme un poème descriptif, rempli de l'amour de la nature, des senteurs des montagnes et des forêts. Sans doute, on peut y relever parfois quelques impropriétés de style ou quelques fautes de français ; mais allez donc les reprocher à un étranger qui aime la France comme l'aime M. Uréchia, qui nous fait la politesse de célébrer en notre langue son propre pays, de vanter nos Vosges, et qui donne une origine française aux plus intéressantes et sympathiques figures de son livre !

HENRI FROIDEVAUX.

Fénelon et Madame Guyon, *documents nouveaux et inédits*, par MAURICE MASSON. Paris, Hachette, 1907, in-16 de XCV-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Masson, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse), édite les curieuses lettres qu'auraient échangées en secret Fénelon et Mme Guyon, durant les années 1688 et 1689. Dans une longue Introduction, il discute l'origine et la valeur de ces documents. La critique sagace et judicieuse de M. Masson paraît bien établir l'authenticité de la *Correspondance secrète*. Il faut l'avouer : c'est un peu dommage pour Fénelon. Sans doute, on nous affirme que le futur archevêque de Cambrai trouva dès lors, grâce à l'amitié mystique de l'auteur des *Torrents*, la voie de l'abnégation chrétienne et de la paix intérieure. Mais il aurait pu, croyons-nous, rencontrer les mêmes avantages auprès de quelque autre guide spirituel. Au contraire, il paya cher son admiration pour une prophétesse « demi-sainte » et « demi-folle ». Il fut entraîné par celle-ci dans une fâcheuse erreur théologique : et

l'inconvénient était grave. En outre, le rôle de Mme Guyon permit à Bossuet, dans une *Relation* fort célèbre, de jeter sur Fénelon quelque ridicule. Or, la *Correspondance secrète*, si on avait pu la publier durant la controverse quiétiste, aurait donné prise, bien plus encore que tout le reste, à la malignité publique. Il est regrettable que Fénelon ait accepté de recevoir, et que parfois il ait écrit lui-même, des lettres étranges, alambiquées, apocalyptiques, comme celles du présent volume. Il est également regrettable qu'il ait célébré le pur amour ou la pure souffrance en des pièces de vers destinées à être chantées par sa mystique amie sur l'air des *Folies d'Espagne*, du *Beau berger Tirsis*, de *Quittons notre houlette*, ou même de *Ah! ma chère maîtresse*. Un prêtre de haute vertu, un merveilleux écrivain, une âme exquise comme Fénelon, est donc accessible à des singularités un peu trop enfantines et à des engouements un peu trop chaleureux, quoique toujours innocents.

YVES DE LA BRIÈRE.

Les Reines de l'émigration. Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron, par le vicomte DE REISET, Paris, Émile-Paul, 1907, in-8 de XII-685 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

La comtesse de Polastron est à la mode. Après les articles publiés sur elle dans le *Correspondant* par la comtesse de Reinach, à l'aide de la correspondance inédite de la marquise de Lage, après l'étude consacrée à son portrait inédit par le président de la Société archéologique du Gers, M. Philippe Lauzun, voici tout un volume dû à la plume élégante et aux savantes recherches de M. le vicomte de Reiset. Il semble que l'amie du comte d'Artois ait un attrait particulier. Et elle l'a, en effet, avec sa figure mélancolique et douce, non pas d'une beauté régulière, mais d'un charme séduisant. C'est bien ainsi que l'ont jugée les contemporains et qu'elle apparaît encore dans cette attachante histoire. Elle est une des reines de l'émigration, suivant le mot si juste de M. le vicomte de Reiset, reine de la main gauche sans doute, mais réellement reine par l'influence qu'elle exerce sur un des chefs des émigrés et le rayonnement qui émane d'elle. Cette royauté, elle l'a subie plutôt que cherchée. Le XVIIIe siècle était indulgent pour ces situations irrégulières, fréquentes parmi la société polie et corrompue des règnes de Louis XV et de Louis XVI. Et ce qui ferait pardonner davantage à Louise de Polastron, c'est qu'elle n'a cherché ni à abuser de son influence ni à en tirer profit, et qu'elle lui a sacrifié, nous ne dirons pas sa réputation — être la maîtresse d'un prince n'était nullement considéré en ce temps-là comme un déshonneur — mais ses intérêts. Lorsque le brillant comte d'Artois, contraint de quitter la France après la prise de la Bastille, s'efforça d'organiser l'émigration et de former une armée pour restaurer la monarchie, Mme de Polastron, avant d'aller le rejoindre à l'étranger, réalisa sa fortune et la lui porta

pour l'aider à payer ses entreprises. Et s'associant à sa vie errante, elle l'accompagna dans ses pérégrinations à travers l'Europe, en Italie, à Coblentz, à Holyrood, à Londres. On l'a accusée d'avoir retenu près d'elle le prince qui l'adorait et de l'avoir empêché, par une affection mal comprise, d'aller se mettre à la tête des Vendéens ; M. le vicomte de Reiset estime que le reproche n'est pas fondé et que le véritable obstacle à une intervention active du frère de Louis XVI a été la mauvaise volonté du gouvernement anglais. Mais ce qui valut mieux que la vie de Mme de Polastron, ce fut sa mort : ramenée à la pratique chrétienne par l'abbé de Latil, elle y ramena elle-même son royal amant, et sur son lit d'agonie lui fit jurer d'être tout à Dieu ; le prince resta fidèle à son serment. Et ce dénouement inattendu d'une liaison coupable jette sur celle qui en a été l'instrument comme un voile de pénitence qui fait pardonner bien des faiblesses.

MAX DE LA ROCHETERIE.

Dix Années d'exil, par Mme DE STAËL, précédé d'une *Notice sur la vie et les ouvrages de Mme de Staël*, par Mme NECKER DE SAUSSURE, avec des *Notes et appendices* par DÉSIRÉ LACROIX ; Nouvelle édition. Paris, Garnier, s. d., in-16, 502 p., avec 6 portraits. — Prix : 3 fr.

La librairie Garnier vient de donner une nouvelle édition des *Dix Années d'exil* de Mme de Staël. A vrai dire, les dix années n'en comprennent que sept et le manuscrit n'est pas achevé. Le récit, commencé en 1800, s'arrête une première fois en 1804, puis recommence en 1810 pour s'arrêter brusquement en 1812. D'où venait cette haine de Napoléon contre Mme de Staël ? Était-ce jalousie, rivalité de génie, dissentiment politique, mécontentement de trouver une volonté qui ne pliait pas sous la sienne ? Un peu de tout cela peut-être. « Elle monte les têtes, aurait dit l'Empereur, dans un sens qui ne me convient pas ». De là cette persécution mesquine, ces exils répétés, ces interdictions de rester à Paris, près de ce cher ruisseau de la rue du Bac que la proscrite n'évoquait pas sans amertume. A Coppet même, dans cette terre toute peuplée des souvenirs d'un père qu'elle adorait, Mme de Staël ne put se résigner à vivre. Il fallut qu'elle s'évadât, et le récit de cette évasion, de cette fugue à travers l'Allemagne et la Russie, traquée par la police autrichienne, en ce moment émule de la police française, ce récit est peut-être la partie la plus émouvante et la plus attachante de ces souvenirs. La malheureuse fugitive, épuisée par la fatigue et la maladie, ne pouvait même pas s'arrêter pour prendre un peu de repos, chez des amis, le prince et la princesse Lubomirski ; il lui fallait, au bout de huit heures, reprendre sa course errante. Elle se crut sauvée en Russie, où on l'accueillait à bras ouverts. Mais il fallut bientôt se remettre en route : cette fois c'étaient les Français, c'était Napoléon lui-même, le grand ennemi, qui arrivait. Elle ne put s'arrêter qu'en Suède ; là elle était à l'abri de son persécuteur, et le persécuteur

lui-même devait à son tour évacuer sa conquête, refoulé par les armées d'Alexandre.

Comme prologue de ce manuscrit inachevé, l'éditeur a inséré une longue notice, très élogieuse, très enthousiaste même, de Mme Necker de Saussure sur son illustre parente. R. M.

Madame de Souza et sa famille. Les Marigny; les Flahaut; Auguste de Morny (1761-1836), par le baron DE MARICOURT. Paris, Émile-Paul, 1907, in-8 de x-399 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans un style de gracieuse allure, dont l'élégance parfois va presque jusqu'à l'apprêt, M. de Maricourt prouve qu'un homme de bonne compagnie est, parmi les « écrivains », celui qui manie le plus agréablement la plume et qui sait le plus joliment composer un livre ; il possède ce je ne sais quoi qui donne aux choses un charme discret, il trouve comme en se jouant cette délicatesse dont beaucoup de gens se réclament et qu'atteignent seuls ceux qui ont le don, la « bosse » disait Töpffer. Il a mis de la persévérance dans ses recherches soigneuses, son érudition est de bon aloi, sa fidélité à utiliser les documents, à les vérifier, à les comparer se trouve récompensée par la sécurité qu'il inspire à son lecteur. Il n'en fallait pas moins pour traiter avec tact des choses scabreuses. Sa morale n'est pas austère ; d'aucuns la trouveraient même trop complaisante.

Et jusqu'à : « je vous hais », tout s'y dit tendrement.

Il est vrai qu'il a choisi une héroïne assez décolletée, d'habitudes douces, de mœurs faciles, de tempérament léger : Adélaïde Filleul, apparentée à Mme de Pompadour, tient à ce monde financier qui joua un si grand rôle au temps de Louis XV ; devenue Mme de Flahaut, elle voit, dans son salon du Louvre, défiler toute la société parisienne du XVIIIe siècle, s'ouvrir les débats révolutionnaires à la fin du règne de Louis XVI ; elle émigre à Londres et en Allemagne ; de retour à Paris, elle se mêle aux gens du Directoire, devient Mme de Souza, en épousant, au début du Consulat, le diplomate portugais de ce nom ; elle suit de près son fils, Charles de Flahaut, et élève le fils de celui-ci : l'enfant mystérieux qui sera M. de Morny. Vieille dame, elle continue à recevoir les beaux esprits, les hommes aimables, les femmes sémillantes. Et elle meurt, presque octogénaire, sans savoir peut-être pourquoi elle a vécu. Entre temps, elle s'est faite auteur et a écrit des romans qui eurent leurs jours de vogue auprès des contemporains indulgents : *Adèle de Sénange*, *Eugène de Rothelin*.

On songe, en lisant ses aventures, au personnage de cette duchesse de Réville, créé par Pailleron dans *le Monde où l'on s'ennuie* ; et c'est sans doute juger d'un coup Mme de Flahaut que de dire qu'elle fut la maîtresse de Talleyrand, alors l'abbé de Périgord ; l'ignominie parti-

culière de cette conduite ne semble pas lui être apparue ; ce sera donc l'excuse relative de ses complaisances. Parmi vingt points d'histoire que M. de Maricourt élucide avec beaucoup de sagacité, on retiendra cette singulière descendance qui demeure avérée : le duc de Morny était le fils adultérin de Charles de Flahaut et de la reine Hortense, le petit-fils adultérin de Mme de Flahaut et de Talleyrand. Tout ceci peut faire rêver l'historien et le moraliste. Le livre qui raconte ces choses ne saurait être que fort curieux. G. DE G.

Notes et fragments d'histoire, par FÉLIX ROCQUAIN. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8 de 365 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ce travail, M. Rocquain a réuni un certain nombre d'articles qui se rapportent à l'histoire générale, à l'histoire religieuse, à l'administration, même à la politique.

Dans le premier, intitulé : *L'Hypnotisme au moyen âge*, l'auteur examine la vie de la bienheureuse Marie d'Oignies, écrite par Jacques de Vitry. Cette religieuse, morte en odeur de sainteté vers 1213, mena la vie d'un grand nombre de mystiques, non seulement du moyen-âge mais de tous les temps. Cette vie, où souvent la souffrance physique, la douleur, les épreuves, sont unies à un état d'âme extraordinaire, dans lequel la créature est comme en communication directe avec la divinité, fut longtemps traitée de fable, de supercherie par les esprits forts. Ils ne purent cependant continuer leurs négations en face de vies aussi connues que celles de Jeanne d'Arc et de sainte Thérèse ; en face des faits qui se produisirent au cours du siècle dernier et que tous les savants purent examiner et vérifier. Aujourd'hui, on appelle cela de l'hypnotisme. Au fond, dans la plupart des cas, cette explication qui n'en est pas une est aussi absurde que la négation. Beaucoup de savants, en face du surnaturel qui les éblouit, préfèrent fermer les yeux, se boucher les oreilles et divaguer que d'avouer humblement et simplement leur pauvre ignorance et leur faible entendement. — Dans le second article. M. Rocquain examine si la bulle *Ausculta fili*, adressée par Boniface VIII à Philippe le Bel, fut réellement brûlée par le Roi ; il démontre par de solides arguments qu'il y eut sans doute confusion. Une bulle relative à l'église de Laon fut, de l'aveu même du Roi, jetée au feu ; quant à l'autre, il est douteux qu'elle subît pareil sort, et on a de bonnes raisons pour considérer comme une légende le récit de cet acte rapporté par plusieurs historiens. — La notice consacrée à *Michelet* montre les travaux auxquels il se livra pendant son séjour *aux Archives nationales*. — Ce que dit M. Rocquain de M. Chéruel, son prédécesseur à l'Institut, fait connaître un homme excellent, un travailleur modeste, consciencieux, qui fut toujours spiritualiste et déiste et devint dans sa vieillesse sincèrement et pratiquement chrétien. — Le *Style révolutionnaire* est piquant et les *Notes sur Napoléon*

mettent bien en relief les petits côtés et les travers du grand homme. — On trouvera enfin dans *la Police politique sous le second Empire* des souvenirs intéressants se rapportant à des hommes que la génération de 1870 put connaître. — Le volume de M. Rocquain se termine par un *Rapport de Michelet* sur les travaux de la commission italienne chargée en 1810 d'inventorier *les Archives du Vatican*, et par une liste des personnes contre lesquelles était préparé un nouveau coup d'État sous le second Empire.

J. VIARD.

Atlante numismatico italiano (*Monete moderne*), da SOLONE AMBROSOLI. Milano, Hoepli, 1906, petit in-16 cartonné de XVI-428 p., 1746 grav. — Prix : 8 fr. 50.

Ce petit volume est le plus récent des manuels que le regretté S. Ambrosoli a consacrés à la divulgation de la numismatique. Ici, il a voulu instruire par l'image. Il a choisi parmi les monnaies italiennes, postérieures au milieu du XVe siècle, un millier de pièces qui lui ont semblé particulièrement typiques, et les a fait reproduire, groupées par atelier. Il n'a joint aux figures ni légende ni notice explicative, mais chacune d'elles est pourvue d'un numéro d'ordre. Ce numéro permet de retrouver, dans une table placée à la fin du volume, le nom du personnage ou de la puissance qui a fait frapper la monnaie, la dénomination de la monnaie elle-même et la date de sa fabrication.

Dans la numismatique moderne de l'Italie, il se trouve des documents qui intéressent l'histoire de notre pays. Les conquêtes des rois de France, à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, les victoires de Bonaparte, trois cents ans plus tard, y ont laissé des traces nombreuses.

Durant son règne éphémère à Naples (1495), Charles VIII a eu le temps de faire frapper à Aquila, à Chieti, à Sora, à Sulmona, des monnaies dont Ambrosoli donne la reproduction. Louis XII est rappelé par des pièces sorties des ateliers d'Asti, de Gênes, de Milan ; François Ier, par un écu et un gros forgés à Milan. Tantôt ces princes ont importé en Italie des types français, tantôt ils ont adapté à leur usage les types locaux, en les modifiant dans quelque détail ou en changeant simplement la légende.

Lorsque Bonaparte eut créé au-delà des Alpes des républiques à l'image de celle de France, chacun de ces nouveaux États employa des types monétaires d'un décor classique, ornés d'emblêmes et devises égalitaires, ordinairement datés suivant l'ère de la Liberté. Ambrosoli en donne plusieurs exemples : monnaies émises de 1797 à 1802 par la République cisalpine (République italienne) ; en 1798 et 1799, par la République piémontaise (Gaule subalpine), la République parthénopéenne et la République romaine ; en 1801, par la République ligure. L'une d'elles, frappée à Milan, porte au droit, l'image de la République

cisalpine rendant hommage à la Nation française. Une autre, du même atelier, fait allusion aux bienfaits de la paix de Lunéville et aux embellissements de Milan par le Premier Consul (*Pace celebrata. Foro Bonaparte fondato*). A cette même période appartient une monnaie obsidionale frappée à Mantoue pendant le siège de 1799.

De Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie, l'*Atlante* reproduit des pièces forgées à Turin, à Milan, à Bologne, à Venise, à Palmanova. Il donne des monnaies napolitaines de Joseph Bonaparte et de Murat, lucquoises d'Élisa Bonaparte, parmesanes de l'ex-impératrice Marie-Louise. M. P.

Naval Records of the American revolution, 1775-1788, prepared from the originals in the Library of Congress, by CHARLES HENRY LINCOLN. Washington, Government printing Office, 1906, gr. in-8 de 549 p., relié toile.

Le gouvernement des États-Unis, désireux de fournir aux historiens de précieux instruments de travail, a fait rechercher et cataloguer, dans les collections de manuscrits de la Bibliothèque du Congrès, tous les documents se rapportant à la marine des États-Unis au temps de la révolution américaine, de 1775 à 1788. C'est le résultat de ce travail qui fournit aujourd'hui la matière d'un volume édité avec soin et dont la disposition typographique est bien faite pour faciliter les recherches. Si peu importante qu'ait été à cette époque la marine américaine, qui, en dehors de deux ou trois bâtiments confiés à John Paul Jones, ne comptait guère que des corsaires, le nouveau catalogue n'est pas complet, car il ne renferme pas les documents déjà publiés et relatifs à John Paul Jones et à Benjamin Franklin. Les futurs historiens de la marine des États-Unis ne devraient d'ailleurs pas se contenter de fouiller les bibliothèques de Washington : ils auraient aussi à consulter les archives françaises, en particulier celles du port de Lorient, où ils découvriraient certainement des mines encore inexplorées.

Quoi qu'il en soit, le présent volume comble heureusement une lacune importante. Il se compose de deux parties : la première donne la liste chronologique des documents appartenant au Congrès, concernant la marine et quelquefois des marins, avec une courte analyse ; la seconde fournit la liste alphabétique, par noms de navires, des lettres de marques délivrées à la même époque. A la suite de chaque nom se trouvent des détails sur le bâtiment, son armement, son équipage et les noms du capitaine, de l'armateur et du propriétaire. Un index très complet termine le volume. J. C. T.

CORRESPONDANCE

Le 28 juillet dernier, nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur,

« On me communique une critique parue dans le dernier numéro du *Polybiblion* (1) où mon roman, *Le Jardin sur la glace*, est apprécié en des termes que je m'abstiens de qualifier, et où j'ai la surprise de me voir mis en cause.

« Laissez-moi vous dire que votre collaborateur, dont l'indignation ingénue prête à sourire, peut, s'il y est enclin, jeter mon livre « au feu ou au fumier », mais qu'il outrepasse les droits de la critique en émettant à mon égard — même sous le couvert de la plaisanterie — des insinuations équivoques. C'est là une « anomalie » qu'il n'est pas besoin d'une consultation secrète pour dévoiler.

« Je tiens encore à rectifier sa citation, qui est erronée. Je n'ai pas écrit : « les floraisons jaillies d'un *milieu* glaciaire », mais bien « d'un *chaos* glaciaire. »

« Je fais appel à votre courtoisie, — ou à son défaut, à l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, — pour vous prier d'insérer intégralement cette lettre dans le *Polybiblion*.

« Veuillez agréer, etc. H. R. Lenormand. »

Nous avons communiqué cette protestation de M. Lenormand à notre collaborateur M. Charles Arnaud, qui nous envoie la réponse ci-après :

« Les auteurs ont vingt-quatre heures pour maudire leurs juges ; M. Lenormand préfère « sourire » ; est-ce qu'il aurait de l'esprit ?

« Il ne se plaint que d'une chose : c'est que j'aie « émis à son égard des insinuations équivoques. »

« Je ne crois pas avoir l'habitude de l'insinuation ni de l'équivoque. J'ai dit nettement et je répète que le cas de M. Lenormand relevait de la critique *à huis clos* et aussi de la médecine ; je précise, puisqu'il semble y tenir, qu'il s'agit ici de médecine psychologique.

« Je lui fais l'honneur de croire que son œuvre est le résultat, non d'un calcul industriel, mais d'une erreur esthétique ; or cette erreur résulte elle-même, non d'un sophisme particulier, facile à réfuter, en quelques mots, mais d'une déformation, — naturelle ou acquise, — des facultés pensantes, que les maîtres de la biologie appellent une « anomalie », et contre laquelle les raisonnements restent impuissants : il y faut tout « un régime » mental et moral. C'est de ce régime dont M. Lenormand me paraît avoir besoin, pour devenir ou redevenir capable de comprendre que l'on n'a pas le droit, sous prétexte de psychologie, d'introduire ses lecteurs dans un lupanar.

(1) Livr. de juillet 1907.

« Veut-il maintenant que j'ajoute que ce besoin lui est commun avec un certain nombre de commis voyageurs et même de « penseurs » professionnels? Je puis lui accorder cette satisfaction. »

CHARLES ARNAUD.

BULLETIN

L'Eau bénite, ses origines, son histoire, son usage, par AMÉDÉE GASTOUÉ. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Voici une nouvelle monographie de la série *Liturgie* qui se poursuit sous la direction du Révérendissime Dom Cabrol. On la concevrait difficilement plus érudite et plus intéressante. Le sous-titre précise le plan : origines dans l'antiquité juive et païenne ; histoire des diverses bénédictions de l'eau chez les chrétiens ; usage de chaque espèce d'eau bénite, pour le baptême, le soulagement des malades, la consécration des églises, l'aspersion des personnes et des objets. Des extraits judicieusement choisis de formules employées dans les diverses liturgies se mêlent aux descriptions et en relèvent la portée.

Un mot sur le rôle de l'aspersion préalable au saint Viatique et à l'Extrême-Onction, et conclusive de la plupart des bénédictions eût, semble-t-il, complété « l'usage » de l'eau bénite. A remarquer (p. 56) la très curieuse fonction orientale, sous forme de messe non eucharistique, en la vigile de l'Épiphanie. Cet office est consacré à l'eau, à dessein d'honorer le baptême de Notre-Seigneur. Un appendice archéologique donne de brèves indications sur les récipients d'eau bénite et sur les divers aspersoirs.

Des études si bien documentées contribueront singulièrement à développer le respect et l'amour de nos saints rites. A. VIGOUREL.

La Jeune Fille et l'Évolution moderne, par GABRIEL D'AZAMBUJA. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Ce petit livre est l'œuvre d'un fin psychologue, d'un sociologue très informé, et aussi d'un élégant et délicat écrivain. Il nous montre la situation nouvelle qui résulte, pour la jeune fille en général, de l'évolution qui s'est opérée dans la société moderne, et il en déduit, pour les jeunes filles des classes sociales diverses, jeune fille du peuple, jeune fille riche, jeune fille bourgeoise, de nouveaux besoins et de nouveaux devoirs, qui ont leur contre-coup dans la solution du problème de l'éducation pour chacune d'elles. L'auteur les met en face des dangers nouveaux qui naissent de l'évolution économique, des besoins nouveaux qui se multiplient en augmentant les charges de la vie, des incertitudes et des changements de situations qui ne permettent plus, comme autrefois, de se confier en l'avenir, et il leur souhaite une éducation, j'oserais presque dire plus virile, qui les arme mieux en vue des difficultés de la vie, et les aide à mieux préparer et mieux assurer leur avenir. Plus que lui, je l'avoue, je regrette la femme d'autrefois, plus vraiment femme, et je suis moins rassuré sur ce que sera la femme de l'avenir. Mais il faut s'accommoder à son temps, quand on ne peut faire autrement, et c'est de ce point de vue que le travail de M. d'Azambuja m'apparaît utile, instructif et charmant. P. TALON.

Le Rôle social de la charité, par P. DRILLON. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Opuscule judicieux, mais dont le titre a le tort de ne pas indiquer le sujet et l'intérêt. L'auteur, qui connaît bien les questions pénitentiaires et qui a déjà donné, dans la même collection, une étude sur *la Jeunesse criminelle*, traite ici des dangers de la charité mal faite et des moyens de prévenir son exploitation. Il cite comme régime modèle celui de la Belgique qui permet au juge de paix soit de renvoyer le mendiant dans son foyer, soit de l'adresser à une maison de refuge, où il sera retenu jusqu'à ce qu'il se soit constitué par son travail un léger pécule (15 fr.), soit de l'interner dans des dépôts de mendicité pour deux ans au moins et sept ans au plus. Après avoir conseillé de rendre la charité privée plus efficace par des organisations analogues à l'*Office central des œuvres de bienfaisance* et les œuvres d'assistance par le travail, l'auteur rappelle, ce qui est trop souvent oublié, que le grand secret de la vraie et féconde charité est de se donner soi-même, cœur et intelligence. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Crise viticole et la Viticulture méridionale (1900-1907), par FRÉDÉRIC ATGER. Paris, Giard et Brière, 1907, in-18 de 135 p., avec graphiques. — Prix : 2 fr.

Brochure de la plus évidente actualité, cherchant à étudier et à fixer l'étendue du mal dont on se plaint, sa nature et ses causes, pour apprécier comme il convient les remèdes que l'on a proposés. L'auteur examine la situation depuis 50 ans environ, rappelle bien des faits oubliés. Sans doute plusieurs de ses conclusions pourront paraître curieuses, soit par exemple qu'il veuille établir que « le prix du vin n'exerce pas une influence déterminante sur sa consommation » ou que « la bière et le cidre ne sont pas pour le vin des rivaux importants. » Puis, après avoir étudié ce qu'on appelle la surproduction, il ne pense pas que son action soit prépondérante dans la question actuelle; enfin il affirme que « la mévente ne provient pas d'un fléchissement de la consommation ou d'une accélération de la production naturelle ou artificielle ou clandestine, mais d'une organisation économique surannée qui s'oppose à l'établissement d'un marché. » Sept graphiques importants terminent le volume et viennent appuyer ses démonstrations.

G. DE SENNEVILLE.

Les Variations des théories de la science, par le vicomte ROBERT D'ADHÉMAR. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 60 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cet opuscule doit être envisagé sous deux aspects : l'un scientifique ou plutôt métaphysico-scientifique, l'autre religieux ou plutôt philosophico-religieux.

M. le vicomte d'Adhémar est un savant et un savant très épris de la science, ce dont on ne peut que le féliciter ; il est en même temps un catholique fervent, ce qui est tout à son éloge.

Comme savant, l'auteur appartient à une école qui, si elle ne réunit pas l'unanimité, compte du moins parmi ses adhérents d'illustres sommités. D'après les tenants de cette école, la recherche des causes doit être forclose de la science, laquelle n'a à s'occuper que des phénomènes ; les théories qu'elle construit n'ont d'autre objet que d'arriver à la représentation de l'ordre de phénomènes considéré, sans se préoccuper de la conformité ou non-conformité de ces théories avec la réalité des choses. Il résulte de là

que les notions scientifiques acquises sont toujours sujettes à revision, de nouvelles découvertes, de nouveaux progrès des connaissances pouvant toujours infirmer ce qui, jusqu'à eux, avait pu paraître définitivement établi.

Dans l'ordre des choses physiques, ordre essentiellement contingent et livré aux investigations de l'homme, *traditum disputationi hominum*, il n'y a pas d'objection de principe supérieur à opposer à ce système. Mais où nous devons forcément nous séparer de M. le vicomte d'Adhémar, c'est quand il veut faire aux choses religieuses l'application de sa méthode. Le kantisme et l'immanentisme dont il se réclame, ne sont point, à nos yeux, une recommandation, tout au contraire.

Dans une brochure de la même collection et intitulée : *Qu'est-ce que la science ?*, M. Louis Baille a d'avance répondu, bien mieux que nous ne saurions le faire, aux vues kantiennes et d'immanence dont s'inspire M. le vicomte d'Adhémar, et quand ce dernier (p. 43) prétend que M. Baille a trouvé en lui un adversaire moins redoutable que M. Édouard Le Roy, il fait preuve d'infiniment trop de modestie. Sans contester le mérite que peut avoir M. Le Roy comme savant, il est permis d'estimer qu'en matière philosophique et religieuse, M. Louis Baille, avec beaucoup d'autres, est largement de taille à se mesurer avec le professeur de Stanislas et de Versailles.

En résumé, l'opuscule de M. le vicomte d'Adhémar nous paraît inspiré, dans sa partie philosophico-religieuse, par un esprit moderniste à l'excès.

C. DE KIRWAN.

Letteratura provenzale. I moderni trovatori, da E. PORTAL. Milano, Hoepli, 1907, in-12 cartonné de XVI-221 p., avec portrait. — Prix : 1 fr. 50.

Petit manuel, et presque petit dictionnaire du félibrige, contenant une notice historique sur l'origine et la constitution du *Félibrige ;* l'énumération par ordre alphabétique, de Paul Arène à Vermenouze, des *majoraux* morts et vivants, avec quelques lignes sur chacun d'eux ; des félibres *mineurs ;* des félibresses ; des associés étrangers ; et des associations affiliées, *Bournat* du Périgord, *Gaston Phébus* d'Orthez, la *Cigale languedocienne* de Béziers, etc....

Tout cela un peu sec, plein d'erreurs, de lacunes, surtout de titres estropiés, comme il convient à un manuel, et à un manuel italien. Mais il ne faut pas être sévère à ceux qui font connaître au-delà des monts notre littérature. Et combien de Français apprendraient encore, dans ce livre de poche, combien de noms trop ignorés, combien d'œuvres qui, pour être des rives du Rhône et non pas du boulevard, n'en sont pas moins savoureuses !

G. A.

Commodo e Marcia (*Una concubina di Augusto*), da Dr. FILIBERTO BASSANI. Venezia, tip. Emiliana, 1905, in-8 de 85 p.

Marcia, concubina di Commodo (*Un raggio di luce cristiana nella corte dell' ultimo degli Antonini*), da Dr. GIOVANNI PASCIUCCO. S. Maria Capua vetere, tip. Umili e Quattrucci, 1905, in-8 de 22 p.

Si des quatre-vingt-cinq pages qui composent le premier de ces opuscules, l'auteur eût réduit à dix les quarante premières, il n'y aurait à dire de son travail que du bien. Fâcheuse prolixité de beaucoup de nos confrères d'au-delà des Alpes. En vérité, cela décourage, et c'est fâcheux, peut-être injuste ; mais à qui la faute ? Tout en mettant parfaitement en lumière le rôle de Marcia, la fameuse concubine de Commode, dont cet

empereur fit une Augusta, M. Bassani ne dissimule nullement ses faiblesses, voire ses vices. Il n'admet pas qu'elle fût chrétienne ; elle aurait eu seulement un penchant marqué pour le christianisme dont les doctrines de fraternelle charité s'accommodaient bien avec sa bonté native. Au fond on ne saura jamais le fin mot de la question. Marcia a-t-elle eu part aux crimes des dernières années de Commode ? Selon l'auteur il n'est pas possible de l'établir. En ce qui concerne la juste exécution de Cléandre, il concilie Dion et Hérodien en supposant que Marcia et Favilla, sœur aînée de Commode, purent s'entendre pour perdre le peu intéressant favori et détourner de l'Empereur la haine soulevée par son préfet du prétoire. Le meurtre de Commode ne doit pas s'expliquer seulement par la crainte de Marcia pour ses propres jours, mais par son amour pour Eclectus menacé comme elle. Enfin si Marcia fut tuée par Didius Julianus ce fut apparemment parce qu'elle intriguait contre lui en faveur de Sévère. Pourquoi l'auteur, dans la partie biographique, n'a-t-il pas fait état de l'inscription d'Anagni (C. I. L. x, 5917) qui mentionne certainement le père de la Marcia de l'inscription 5918, ni de l'améthyste du cabinet de France (n° 3510) où Ch. Lenormant a reconnu le portrait de la célèbre concubine, et qui n'a guère pu echapper à l'auteur, puisqu'il est reproduit par Duruy, t. VI, p. 25 ?

— Mieux composée, mais plus superficielle, est l'étude de M. Pasciucco sur le même sujet. L'auteur y manifeste un enthousiasme exagéré pour une héroïne que l'on est loin de bien connaître. Un aperçu intéressant est que, dans son rôle de protectrice des chrétiens, Marcia fut guidée non seulement par son bon cœur mais par l'idée toute politique d'épargner à l'Empereur la haine de toute une catégorie de citoyens puissants dans le peuple et qui comptait déjà d'assez nombreux représentants à la Cour.

Les deux écrivains s'accordent dans la conclusion à laquelle tout le monde souscrira, à savoir que l'Église et l'humanité doivent de la reconnaissance à Marcia, quelle qu'elle ait été par ailleurs, car c'est bien grâce à son influence que les chrétiens jouirent de la paix sous un tyran odieux, et cette tolérance bienveillante est la seule bonne chose du règne de Commode.

ANDRÉ BAUDRILLART.

Le Retour à la monarchie. *Sa nécessité absolue pour notre pays*, par AUGUSTE SAUTOUR. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1907, in-8 de 66 p. — Prix : 0 fr. 70.

Cette brochure paraît marquer une évolution intéressante dans la polémique politique et forme un heureux contraste avec les ouvrages publiés depuis cinq ou six ans pour défendre la cause monarchique. L'auteur ne s'attarde plus à l'apologie de l'ancien régime et à la condamnation de la démocratie et de tout l'état social moderne. Avec un sens politique dont on ne saurait trop le louer, il soutient que la démocratie a tout à gagner du régime monarchique et qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la monarchie et la société moderne. Peut-être pourrait-on faire certaines réserves sur un chapitre dans lequel M. Sautour prétend établir que les Anglais sont de véritables républicains et que les jacobins français ne sont que des césariens. Mais la discussion sur ce point roulerait surtout sur des définitions de mots. Si M. Sautour continue à soutenir la cause monarchique dans l'esprit qui a dicté cette brochure et s'il parvient à faire oublier tout ce qui a été écrit par des royalistes singulièrement mal avisés pour demontrer que la monarchie est incompatible avec la démocratie et la société moderne, il rendra à la cause de la restauration nationale le plus grand des services qui lui aura été rendu depuis bien longtemps.

EUGÈNE GODEFROY.

Essai sur le Montenegro, par ALICE NOLTE. Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-8 de 101 p.

Cette brève étude comprend une partie pittoresque et une partie historique ; je n'ai que du bien à en dire. La description du pays est écrite d'une main alerte, d'après des impressions justes ; elle donne de l'aspect de cette région tourmentée un tableau fort exact. Comme tous ceux qui ont visité le Montenegro, l'auteur a été captivé par le caractère droit de ces montagnards, qui sont restés simples en cessant d'être sauvages, et qui conservent jalousement leurs institutions antiques, dans lesquelles ils savent qu'est leur force.

Le tableau historique n'est pas moins instructif ; il faut en savoir long pour réussir à condenser en aussi peu de pages tout ce qu'il est nécessaire de dire pour se faire comprendre et renseigner exactement un lecteur pressé; ce que dit l'auteur n'a rien de commun avec les informations hâtives, superficielles et souvent grotesques des touristes ou des vulgarisateurs qui tranchent les questions les plus épineuses avec d'autant plus d'aisance qu'ils n'en connaissent pas le premier mot.

Les personnes qui voudraient visiter la côte est de l'Adriatique devront se munir de cet excellent petit manuel ; et celles qui n'ont pas le loisir de faire ce très intéressant voyage se dédommageront en lisant ce livre où ils ne trouveront que des idées justes traduites en une forme agréable.

P. PISANI.

Le Travail historique, par LOUIS BRÉHIER et G. DESDEVISES DU DÉZERT. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 83 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Nous avons eu déjà occasion de le remarquer, on s'imagine trop aisément que de bonnes études de collège ou de séminaire donnent une aptitude suffisante à la production d'écrits d'histoire, et faute de préparation technique, on perd son temps, sa peine et souvent son talent. L'opuscule de MM. Bréhier et Desdevises du Dézert répandra une idée plus juste. L'objet des auteurs est de « mettre à la portée des travailleurs les principes élémentaires de la méthode historique. Ils auront, disent-ils, atteint leur but s'ils réussissent à attirer l'attention de leurs lecteurs sur les conditions essentielles du travail de l'historien et sur la nécessité absolue de la discipline scientifique. » Après une Introduction : *Histoire de l'histoire*, ils passent en revue en cinq chapitres les sujets suivants : I. L'Organisation matérielle du travail historique. II. Divisions de l'histoire. Méthodologie. III. Histoire moderne et contemporaine. IV. Les Divers genres d'histoire. V. La Composition et le style. — Outre l'impression générale de forte méthode qui en résulte, on trouve dans cet opuscule un nombre surprenant de renseignements techniques et d'indications bibliographiques. Ce petit livre est donc de grand mérite. Cela ne veut pas dire qu'il ne doive donner lieu à quelques réserves, soit de fait soit d'appréciation. Nous ne saurions notamment, même au point de vue historique et littéraire, qui est celui des auteurs, souscrire à l'éloge enthousiaste et sans restriction non seulement de Taine et de Michelet, mais de Renan (p. 82). Nier de parti pris la valeur d'un écrivain hétérodoxe serait une injustice, l'exalter outre mesure nous paraît tout ensemble une inexactitude et une naïveté.

M. S.

CHRONIQUE

Nécrologie. — C'est avec un vif regret que nous avons appris, dans les derniers jours de juillet, la fin prématurée de M. Edmond Demolins, l'illustre économiste et écrivain, mort à l'âge de 55 ans. Né à Marseille en 1852, il vint tout jeune à Paris, après avoir terminé ses études secondaires au collège de Mongré, et, prenant rang immédiatement parmi les plus zélés disciples de Frédéric Le Play, il se consacra pour toujours à l'étude des sociétés humaines. A vingt-deux ans, il publiait son premier ouvrage : *Le Mouvement commercial au moyen âge*, et bientôt après il donnait une *Histoire de France*, dans laquelle il s'efforçait déjà de dégager les lois qui règlent l'évolution des sociétés. En 1880, Le Play, qui le considérait comme un de ses meilleurs élèves, lui confia la direction de la *Revue sociale* qu'il allait fonder. Après la mort du grand économiste, M. Demolins créait, avec le concours d'Henri de Tourville, une deuxième revue : *La Science sociale*, et il commençait dans les salles de la Société de géographie ces cours de science sociale, dont Hippolyte Taine fut un auditeur assidu. C'est dans ce périodique qu'il allait donner une longue série d'articles dont la plupart ont également été publiés en volumes, et dont quelques-uns ont vivement attiré l'attention. On n'a pas oublié le bruit considérable que suscita le premier d'entre eux : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* Ne se contentant pas d'études théoriques, M. Demolins voulut mettre en pratique les conclusions auxquelles ses études, en particulier ses études sur l'éducation, l'avaient conduit. S'inspirant des procédés de nos voisins d'outre-Manche il fonda la fameuse École des Roches et lança un programme d'éducation nouvelle. M. Demolins, qui avait un style plein de clarté, de force et de couleur, parlait comme il écrivait. Excellent écrivain, professeur admirable, il fut en outre, et surtout, un parfait homme de bien. Voici la liste de ses œuvres : *Le Mouvement communal et municipal au moyen âge. Essai sur l'origine, le développement et la chute des libertés publiques en France* (Paris, 1875, in-12); — *Les Libertés populaires au moyen âge* (Paris, 1876, in-32); — *Histoire de France depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, d'après les sources et les travaux récents* (Paris, 1879-1880, 4 vol. in-12); — *Histoire de France* (Paris, 1877-1880, 12 vol. in-32); — *Le Play et son œuvre de réforme sociale* (Paris, 1882, in-8); — *Le Socialisme devant la science sociale* (Paris, 1892, in-16); — *Comment élever et établir nos enfants?* (Paris, 1893, in-18); — *Quel est le devoir présent? Réponse à M. Paul Desjardins* (Paris, 1894, in-16); — *La Nécessité d'un programme social et d'un nouveau classement des partis* (Paris, 1895, in-18); — *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* (Paris, 1897, in-12); — *L'Éducation nouvelle. L'École des Roches* (Paris, 1898, in-12); — *Les Français d'aujourd'hui. Les Types sociaux du midi et du centre* (Paris, 1898, in-12); — *Nos élèves en Angleterre* (Paris, 1899, in-12); — *Boers et Anglais. Où est le droit?* (Paris, 1899, in-8); — *Conférence faite à la Sorbonne sur l'avenir de l'éducation nouvelle* (Paris, 1899, in-18); — *Les Grandes Routes des peuples* (Paris, 1901, in-18); — *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* (Paris, 1902, in-18).

— Dernièrement est mort à Bruxelles, à l'âge de 65 ans, M. Alphonse Lemonnier, littérateur et auteur dramatique connu, qui était né à Paris en 1843. Il laisse un grand nombre de pièces de théâtre, comédies, vaudevilles, etc., dont la plupart ont été écrites avec la collaboration de MM. Dutertre, V. Duteuil, G. Depy, Villeneuve, Oswald, Jaime-Rozale, Charles Monselet, etc., etc. Nous nous contenterons d'énumérer les suivantes : *La Fête de ma femme, comédie en un acte* (Paris, 1861, in-4); — *Les Femmes de théâtre* (Paris, 1864, in-18); — *Les Aventures de Rockambolle, folie-*

vaudeville en trois actes (Paris, 1866, in-4) ; — *Tout Paris la verra, revue en cinq actes et quinze tableaux* (Paris, 1869, in-4) ; — *Cinq filles à marier, pièce mêlée de chant en un acte* (Paris, 1888, in-12). M. Alphonse Lemonnier a publié en outre : *Histoire de la Révolution de Paris, avec notice biographique des membres de la Commune* (Bordeaux, 1871, in-12) et *la Guerre des rues* (Bordeaux, 1871, in-12), ainsi que : *Une Mère d'actrice, roman parisien* (Paris, 1888, in-12). Enfin M. Lemonnier s'occupait de plus de journalisme et était rédacteur au *Gaulois*.

— On annonce encore la mort de MM. : Jules-Edmond BERTAULD, journaliste, fondateur de la *Correspondance républicaine départementale*, mort au milieu d'août ; — le Dr Paul BERTHOD, directeur du journal *la Médecine sociale*, qui, entre autres travaux, a publié des études relatives aux questions d'hygiène et de salubrité, mort à Paris, à la fin de juillet, à l'âge de 47 ans ; — Mgr CADÈNE, originaire du diocèse de Montauban, directeur des *Analecta ecclesiastica*, mort à Rome, à l'âge de 43 ans ; — Henri CAVANIOL, ancien rédacteur en chef du *Petit Champenois*, mort à la fin d'août ; — Adrien DURAND, journaliste parisien, qui avait collaboré sous l'Empire à divers journaux de l'opposition, mort à la fin d'août ; — Justin FÈVRE, rédacteur en chef de la *Revue du monde catholique*, annotateur de Bellarmin, mort à Saint-Dizier, à 80 ans ; — LEBLANC-HARDEL, mort à Caen, vers la fin d'août, à 83 ans, lequel dirigea pendant de longues années l'importante maison d'imprimerie fondée à Caen au commencement du XVIIIe siècle par le maître imprimeur Chalopin aîné et où ont été édités de nombreux et importants ouvrages sur la Normandie ; — Antonin MARMONTEL, professeur au conservatoire de musique, compositeur de mérite, à qui l'on doit un important ouvrage d'enseignement musical : *Première et deuxième années de musique*, devenu classique et qui a obtenu un grand nombre d'éditions, mort à Paris, le 24 juillet, dans sa 57e année ; — Félix MILLET, secrétaire du journal parisien l'*Aurore*, mort à la fin d'août à Saint-Pierre-de-Vauvray (Eure).

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Gentil-Théodore ANTHEUNIS, qui a publié plusieurs volumes de poésies flamandes, entre autres : *Uit het hart* et *Leven, lieven, singen*, et a composé, en 1905, les paroles du nouveau chant national belge : *Vers l'avenir*, mort à Ixelles, en août, à l'âge de 67 ans ; — Dr. Joannes ARAVANTINOS, professeur de droit civil et de droit administratif à l'Université d'Athènes, mort récemment à Montreux (Suisse); — l'abbé BARS, ancien professeur au collège Saint-Louis de Bruges, directeur de l'école moyenne d'Iseghem (Belgique), auteur de divers ouvrages de pédagogie, fondateur de la revue *Canisiusblad* et de la gilde de Sainte-Lutgarde pour l'étude de la langue et des antiquités flamandes, mort à Iseghem à la fin de juillet ; — Dr. César BARAZETTI, professeur de droit romain à l'Université catholique de Fribourg (Suisse), mort en cette ville le 5 juillet, à 64 ans, dont les ouvrages juridiques sont nombreux et importants, ouvrages dont nous ne mentionnerons que les suivants : *Das Personenrecht mit Ausschluss des Familienrechts nach dem Code Napoleon und dem badischen Landrechte* (Carlsruhe, 1893, in-8) ; *Einführung in das französische Civilrecht* (*Code Napoleon*) *und das badische Landrecht* (Heidelberg, 1894, in-8) ; — BOURNAILLE, professeur au collège Saint-Louis de Bruges, mort prématurément, dans sa 31e année, le 4 août ; — Dr. Sophus BUGGE, professeur de grammaire comparée des langues indo-européennes et de l'ancien nordique à l'Université de Christiania (Norwège), mort en cette ville au commencement de juillet, à 75 ans, lequel laisse, outre un important travail sur les Eddas, paru en 1867, de nombreux volumes de philologie très estimés, tels que : *Beiträge zur Erforschung der etruskischen Spra-*

che (Stuttgart, 1883, in-8) ; *Die Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert* (Christiania, 1886, in-8) ; — Yves CHEVALIER, directeur fondateur du *Moniteur* du commerce belge, mort à Bruxelles, le 9 août, dans sa 65e année ; — Friedrich CLAUSSEN, directeur de l'École royale de commerce de Dessau, mort en cette ville, le 25 juillet ; — Miss Mary Elizabeth COLERIDGE, femme de lettres anglaise, morte le 24 août, laquelle a publié de nombreux romans, notamment : *The King with two Faces* (1897) ; *The Fiery Dawn* (1901) ; *The Shadow on the wall* (1904), et collaborait à divers périodiques tels que *The Monthly Review* et *The Times Literary Suplement* ; — Hermann ENDE, ancien président de l'Académie des beaux-arts de Berlin, mort près de cette ville, à Wannsee, le 10 août, à 78 ans, auquel on doit, entre autres volumes, *Architektonische Studien-Blätter* (Berlin, 1891, in-fol.) ; — Dr. Alexander G. GAY, professeur de médecine à l'Université russe de Kazan, mort dernièrement en cette ville, à 66 ans ; — Dr. Theodor GOERING, écrivain allemand et musicologue distingué, mort récemment à Munich, à 63 ans ; — Benedikt GROENDAL, poète islandais d'une grande originalité, mort à Reykiavik, le 1er août, à 80 ans ; — Dr. Karl HACHTMANN, directeur du gymnase de Bernburg-sur-la-Saale, mort en cette ville, le 24 juillet, à 54 ans ; — Joseph HATTON, romancier et journaliste anglais, mort le 31 juillet, qui a dirigé pendant un certain temps *The Gentleman's Magazine* et *The People*, et auquel on doit un grand nombre de romans, par exemple : *Clytée, By Order of the Czar, When Rogues fall out, When Greeks meet Greeks* ; — Dr. Alexander HIRSCHBERG, professeur d'histoire à l'Université de Lemberg (Galicie), mort en cette ville, à 60 ans ; — Dr. Eduard HITZIG, ancien professeur de psychiâtrie à Halle-sur-la-Saale, mort dernièrement à St. Blasien, à 70 ans ; — Dr. William JACKS, écrivain anglais, mort au Gart (Callander), à 66 ans, lequel laisse : *Nathan the Wise*, traduction de Lessing, *Robert Burns in Other Tongues*, ainsi que diverses biographies, telles que : *Life of Bismarck, Life of William II, Life of James Watt* ; — Dr. Josef JACOBI, professeur de médecine à l'Université de Breslau (Silésie), mort en cette ville le 1er août, à 68 ans ; — Dr. Joseph JOACHIM, célèbre violoniste allemand, mort à Berlin le 16 août à 76 ans, lequel laisse un certain nombre de pièces musicales de sa composition, par exemple trois « concertos », dont l'un, le *Hongrois*, était très populaire ; — Woldemar KADEN, écrivain allemand, auteur de *Skizzen und Kulturbilder aus Italien* (Iéna, 1889, in-8) ; *Italienische Gypsfiguren* (Oldenburg, 1890, in-8), mort le 25 juillet, à Munich, à 69 ans ; — Dr. Theobald KERNER, écrivain allemand, auteur de *Das Kernerhaus und seine Gäste* (Stuttgart, 1894, in-8) ; *Prinzessin Klatschrose. Ein Blumen-Bilderbuch für Kinder* (Stuttgart, 1894, in-8), etc., mort le 12 août, à Weinsberg, à 90 ans ; — Mgr Thomas-Joseph LAMY, professeur émérite à l'Université catholique de Louvain, auteur de nombreuses publications parmi lesquelles nous rappellerons : *Introductio in Sacram Scripturam* (1866-1867, 2 vol. in-8), ouvrage qui, en 1901, avait atteint sa 6e édition ; *Commentaire sur la Genèse* (1883-1884, 2 vol. in-8), et qui a collaboré à divers recueils tels que : *Bulletin et Annuaire de l'Académie royale des sciences et des lettres de Belgique, Revue catholique de Louvain, The Dublin Review, Science catholique, Revue générale, Revue biblique*, etc., mort à Louvain, à la fin de juillet, dans sa 81e année ; — Émile LECLERCQ, rédacteur à la *Chronique* (de Belgique), mort en août à Etterbeek, dans sa 81e année ; — Dr. Heinrich KÖSTLIN, ancien professeur de philosophie à l'Université allemande de Giessen, mort le 5 juin, à Cannstatt, à 61 ans ; — Dr. Hermann LÜCKE, professeur d'histoire moderne des beaux-arts à l'École technique supérieure de Dresde, auteur d'ouvrages tels que : *Raffaels sixtinische Madonna und die holbeinsche*

Madonna der Burgermeisters Meyer (Dresden 1897, in-8), mort à Dresde, le 13 août, à 70 ans ; — Maria Alexandrovna MARCOVITCH, femme de lettres russe, qui écrivait sous le pseudonyme de Marko Vovtchok, morte récemment à Saint-Pétersbourg, à 78 ans ; — Eduard Heinrich MAYER, éditeur et poète allemand, mort à Cologne, à 86 ans, lequel a publié divers recueils de poésies parus sous le pseudonyme de Ernst Fest, entre autres : *Im Kreislauf des Lebens. Dichtungen* (Dusseldorf, 1892, in-8) ; *Im Fluge der Zeit* (Cologne, 1899, in-8) ; *Herbstblätter. Neue Dichtungen* (Cologne, 1899, in-8) ; — Georges VAN MELKEBEKE, fondateur du *Het Land*, journal catholique flamand, mort à Bruxelles, le 21 août ; — Willoughby Dayton MILLER, professeur de thérapeutique pour les maladies dentaires à l'Université de Berlin, mort le 29 juillet, à Ann Arbor (États-Unis) ; — Dr. Egon von OPPOLZER, astronome autrichien, qui, après avoir été attaché à l'Observatoire de Prague, devint professeur d'astronomie à Innsbruck et qui laisse de nombreux ouvrages sur la physique solaire, mort dernièrement à Innsbruck, à 38 ans ; — Vittorio PIVA, fils de l'un des généraux de Garibaldi, mort dernièrement à Rome, lequel collaborait à divers journaux italiens et belges et surtout au *Gazzetino di Venezia* et aux *Avanti della Domenica* ; — Dr. Joseph PLIVERITCH, professeur de droit civil à Agram (Croatie), mort dernièrement en cette ville ; — Dr. Karl POTKANSKI, professeur d'histoire à Cracovie (Galicie), mort en cette ville, le 16 août ; — Dr. Adolf ROQUETTE, bibliothécaire en chef de l'Université de Goettingue, mort en cette ville, le 22 août, à 45 ans ; William Cunion RUTHERFORD, écrivain et professeur anglais, auteur d'excellents ouvrages sur l'éducation et d'une bonne grammaire grecque, mort dans le courant d'août ; — Rudolf VON SCHMID, prédicateur de la Cour, auteur d'ouvrages de théologie, mort dernièrement à Obersontheim (Wurtemberg), à 80 ans ; — Adolf SICKENBERGER, pédagogue allemand, mort le 27 juillet, à Munich, à 59 ans, dont les ouvrages pour l'enseignement des mathématiques sont nombreux, entre autres : *Vierstellige logarithmisch-trigonometrische Tafel sum Schul- und Handgebr.* (Munich, 1897, in-12) ; *Leitfaden der elementar en Mathematik* (Munich, 1898, in-8) ; — Dr. Karl STORCH, professeur de thérapeutique et de chimie à l'École vétérinaire supérieure de Vienne, mort en cette ville, le 22 août, à 55 ans ; — TAK, député à la seconde chambre des Pays-Bas et rédacteur en chef du journal socialiste *Het Volk*, mort à la fin de juillet ; — Wilhelm TAMM, poète esthonien, mort dernièrement à Riga (Russie), à 62 ans ; — Dr. THIBLE, directeur de gymnase et vice-président de l'Académie royale des sciences d'utilité générale d'Erfurth, mort à Innsbruck (Tyrol), le 14 août, à 61 ans ; — le chanoine TORRANCE, compositeur de musique de réputation, auteur de nombreuses pièces musicales pour les services divins et d'un oratorio : *La Révélation*, mort à Kilkenny (Irlande) ; — Wilhelm Heinrich UHLAND, ingénieur et écrivain allemand, mort le 30 juillet, à Leipzig-Goblis, à 68 ans, auquel on doit de nombreuses et importantes publications, par exemple : *Die Dampfmaschinen mit Schibersteuerung. Eine Darstellung der Entwickelung, Fortschritte und Constructionsprincipien dieser Systeme* (Leipzig, 1881, in-4), et qui dirigeait plusieurs revues techniques à l'usage des ingénieurs, telles que : *Wochenschrift für Industrie und Technik. Eine Industrieseitung* (Dresden) ; — Dr. Hermann Carl VOGEL, directeur de l'Observatoire de physique et de chimie de Potsdam, mort en cette ville, le 14 août, à 69 ans ; — Dr. J. Mourly VOLD, professeur de philosophie à l'Université de Christiania, mort dernièrement en cette ville, à 57 ans, lequel laisse divers ouvrages sur la psychologie ; — Joseph WECKSELL, poète finlandais, mort le 10 août, à Abo, à 69 ans ; — Hugo WEISKE, professeur d'alimentation des animaux à l'Université de Breslau,

mort en cette ville, au commencement d'août, à 64 ans; — Dr. Albert Weiss, médecin allemand, mort le 14 juillet, à Wernigerode, à 76 ans, lequel laisse, entre autres volumes : *Lehrkursus der praktischen Trichinen und Finnenschau für angehende und angestellte Fleischbeschauer* (Dusseldorf, 1891, in-8).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 16 août, M. Cagnat commence la lecture d'un rapport sur l'état des fouilles à Lambèse. — M. S. Reinach étudie la question des trophées d'armes et d'objets pris sur l'ennemi, montre le côté religieux des coutumes anciennes à cet égard. — Le 23 août, M. Choisy, architecte, présente au nom du conservateur du Musée de Brooklyn, une série de photographies, accompagnées d'échelles et de points de repère, le tout ayant pour but de constater les déformations subies par les monuments du moyen âge français. — M. Cagnat continue la lecture de son rapport sur les fouilles de Lambèse.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 17 août, M. G. de Nouvion, à propos d'un travail de l'économiste Ch. Coquelin, donne lecture d'une étude sur la législation impériale en matière de banque, législation basée sur le plus rigoureux monopole.

Congrès. — Le mardi 21 avril 1908 s'ouvrira à la Sorbonne le 46e congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements. Ainsi qu'il est de règle, toute lecture sera subordonnée à l'approbation du comité des travaux historiques et scientifiques. Les manuscrits, à envoyer avant le 30 janvier prochain au ministère de l'instruction publique (5e bureau de la direction de l'enseignement supérieur), doivent être entièrement terminés, lisiblement écrits sur le recto et accompagnés des dessins, cartes, croquis nécessaires. Nous avons reçu le Programme de ce congrès qui ne contient pas moins de 20 pages gr. in-8. Nous ne saurions donc le reproduire ; mais nous allons en donner une idée pour que ceux qu'il pourrait intéresser puissent le demander au ministère : Section d'histoire et de philologie (indication de 33 sujets); — Section d'archéologie se décomposant comme suit : I. Archéologie préromaine (5 sujets). II. Archéologie romaine (11 sujets). III. Archéologie du moyen âge (14 sujets). IV. Archéologie orientale (2 sujets); — Section des sciences économiques et sociales (19 sujets); — Section des sciences (25 sujets); — Section de géographie historique et descriptive (19 sujets); — Partie linguistique (16 sujets).

— Le Congrès international des sciences historiques, qui s'est tenu à Rome dans les premiers jours d'avril 1903, sous la présidence de M. Pasquale Villari, vient seulement de terminer la publication de ses actes par la mise au jour des vol. III et I. Il faut dire que l'impression des douze volumes (I. Généralités; II. Histoire ancienne et philologie classique; III. Histoire médiévale et moderne; méthode; sciences auxiliaires; IV. Histoire des littératures; V. Archéologie; VI. Numismatique; VII. Histoire de l'art; VIII. Histoire de la musique et du théâtre; IX. Histoire du droit et des sciences économiques et sociales; X. Histoire de la géographie; XI. Histoire de la philosophie et des religions; XII. Histoire des sciences physiques, mathématiques, naturelles et médicales) que comportait le Congrès, surtout si l'on songe à la dispersion des collaborateurs dans tous les pays, nécessitait un temps assez long et rend explicable, bien que regrettable, la lenteur qu'ont mis à paraître les *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche* (*Roma, 1-9 aprile 1903*). Le tome III (Roma, tip. V. Salviucci, E. Loescher, 1906, in-8 de LII-716 p.) ne renferme pas moins de soixante-sept rapports ou communications, qui se répartissent ainsi : seize rapports de

F. Novati sur un projet de *Corpus inscriptionum italicarum medii aevi*; de L. Schiaparelli sur un *Corpus chartarum Italiae*; de G. Gerola sur un projet de musée vénéto-levantin ; de G. Gorrini sur l'établissement de règles pour la consultation des archives modernes et contemporaines des divers pays ; de MM. P. Frédéricq, P.-J. Blok, Cl. Gertz, H. Bresslau, G. Monod, P. Sagnac, R. Altamira, H. Putnam, H. Hjarne, J. Bryce, B. Dembinski et P. Villari sur l'enseignement de l'histoire dans les différents pays ; trente-sept mémoires sur l'histoire moderne et contemporaine ; huit sur des questions de méthode, et six sur les sciences auxiliaires. La seule énumération de ces travaux, dont quelques-uns d'ailleurs ont paru déjà dans des revues, tiendrait ici une place trop considérable. Encore ce volume n'épuise-t-il pas tout ce qui a trait à la seconde section du congrès, et l'on retrouve dans l'appendice du t. Ier trois communications qui auraient dû prendre place dans le t. III. Ce vol. Ier (in-8 de IX-324 p.) contient encore, avec l'histoire et le programme du congrès, les procès-verbaux des assemblées générales, les vœux qui y ont été adoptés, des compléments ou rectifications aux volumes des actes ; les tables, par auteurs et par matières, des douze volumes. Les vœux émis par les diverses sections sont au nombre de plus de soixante. Nous noterons seulement ceux qui ont rapport : à l'unification de la prononciation latine dans l'enseignement des divers pays ; — à la publication d'un *Corpus inscriptionum italicarum medii aevi* et à celle d'un *Corpus chartarum Italiae* ; — à la libre communication, dans les différents pays, de tous les documents d'archives antérieurs à 1847 et à la simplification des formalités exigées au prêt des manuscrits de pays à pays.

Campanographie. — La description d'une cloche du XIIIe siècle à Degantrazès, dans le Lot, avait fourni à M. le chanoine Pottier l'occasion de présenter au Congrès des sociétés savantes, en 1903, un catalogue des cloches de cette époque, signalées en France. M. Berthelé a repris la question, avec la compétence qu'il possède plus qu'homme de France sur ce sujet, devant le *Congrès des sociétés savantes de 1907. L'Essai de catalogue des cloches françaises du XIIIe siècle, encore existantes* qu'il a dressé (Extrait des *Notes d'art et d'archéologie*; Moutiers-Tarentaise, imp. de F. Ducloz, 1907, in-8, paginé 17-24), réduit au tiers, tout au plus, la liste établie par M. le chanoine Pottier, mais y ajoute quelques unités. — Cet essai de catalogue forme le second fascicule des *Opuscules campanaires*, que l'érudit archiviste de l'Hérault publia comme suite à ses *Enquêtes campanaires* et à ses *Mélanges*. Le premier fascicule (Extrait du Compte rendu du LXXIIe Congrès archéologique de France tenu en 1905 à Beauvais. Caen, H. Delesques, 1907, in-8 de 13 p.) est consacré à *la Famille Cavillier et les fonderies de cloches de Carrépuits, de Solente, d'Amiens, de Beauvais, etc.* Originaires de Corbie la « bien sonnée », les Cavillier ont commencé de se faire connaître comme fondeurs de cloches au début du XVIIe siècle. Le premier fondeur du nom, Roger, né en 1548, exerçait encore en 1629. Pendant trois siècles, les Cavillier ont exercé leur talent et leur industrie dans des centaines de localités, rayonnant des confins de l'Ain et de la Somme, centre de leurs établissements, jusqu'à Versailles, jusqu'à Chartres, jusqu'à Blois. Nous notons que M. Berthelé se propose de donner le catalogue des cloches qu'ils ont fondues, joint à celui des cloches des Gorlier.

Paris. — MM. Ch. Urbain et E. Levesque se proposent de publier dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*, de la librairie Hachette, la Correspondance de Bossuet, qui comprendra de 7 à 8 volumes in-8, dont les deux premiers paraîtront en 1908. A cet effet, les éditeurs nous adressent un appel dont nous nous faisons très volontiers l'écho. « L'Académie fran-

çaise a voté une subvention en faveur de cette édition. Elle a voulu ainsi encourager et prendre officiellement sous son patronage une œuvre considérable, qui doit, mieux qu'un monument de bronze ou de marbre, servir à la gloire du grand évêque de Meaux, et qui, en même temps, est indispensable à l'histoire de sa vie. — Cette édition rétablira dans leur intégrité les lettres déjà connues, mais publiées, pour la plupart, selon des procédés défectueux. Elle en contiendra un grand nombre d'autres, et de plus elle donnera les lettres adressées à Bossuet. Le tout sera revu sur les autographes ou du moins sur les copies les plus autorisées, classé dans l'ordre chronologique et accompagné de notes historiques destinées à donner la pleine intelligence du texte. — Pour assurer à cette œuvre la plus grande perfection possible, les éditeurs comptent sur le bienveillant concours du public instruit, en France et à l'étranger. Ils font appel à toutes les personnes possédant des lettres de Bossuet ou de ses correspondants et les prient de leur en donner communication ; de même, ils seront reconnaissants à celles qui leur signaleront, dans les dépôts publics ou dans les collections particulières, quelque pièce de ce genre. Bien entendu, ils indiqueront soigneusement la provenance des documents qui seront ainsi venus à leur connaissance. — Adresser les renseignements de cette nature à M. Ch. Urbain, 41, rue de Chaillot, Paris, XVIe, ou à M. E. Levesque, 18, rue Cassini, Paris, XIVe.

— Nous recevons un gracieux volume intitulé : *Histoires ou Contes du temps passé, avec des moralités*, par Charles Perrault (Paris, Bauche, 1907, in-8 de 127 p., avec illustrations en noir et en couleurs. — Prix : 0 fr. 95). Tout d'abord une *Note de l'éditeur*, qui donne des renseignements historico-bibliographiques sur les fameux contes dont il est ici question. « Le présent volume, dit cette « Note », est rigoureusement conforme au texte de Moetjens [publié dans un recueil daté de 1694], sauf quelques altérations, que les modifications de l'orthographe, de la ponctuation et de la typographie ont rendu absolument indispensables. » Vient ensuite une Préface dans laquelle M. Pierre Sales nous présente brièvement Perrault et son œuvre. Ce volume est divisé en deux parties : I. *Contes en prose : La Belle au bois dormant ; Petit Chaperon rouge ; La Barbe-Bleue ; Le Chat botté ; Les Fées ; Cendrillon, ou la Petite Pantoufle de verre ; Riquet à la Houppe ; Le Petit Poucet.* — II. *Contes en vers : Grisélidis ; Peau d'Ane ; Les Souhaits ridicules.* Ainsi, le conte de *Peau d'Ane*, que tout le monde a lu *en prose*, a été composé en *vers* : beaucoup de gens ignoraient ce détail, assurément ; la rédaction en prose n'est qu'une simple adaptation du texte original. Les illustrations, très nombreuses, sont fort amusantes. L'éditeur nous avertit, par une note imprimée sur une bande de papier vert jointe au volume, que « cette édition ne doit pas être mise entre les mains des enfants. » — Dont acte, comme disent les notaires. Mais une autre viendra, paraît-il, qui leur sera destiné. Attendons la.

— *La Substance de la propriété rurale et la comptabilité agricole*, tel est le titre d'une petite brochure du professeur docteur J. B. Lambl, de Prague, conseiller à la Cour impériale et royale ; traduction de M. Georges Edange (Paris, Amat, 1906, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr.). Frappés des graves difficultés que peuvent avoir les fermiers de biens inaliénables dans leur jouissance même par suite de leur obligation de restitution intégrale future, il a écrit cette savante dissertation. Et comme il estime que les erreurs commises viennent surtout sur le mode de comptabilité employé, il s'élève sur les habitudes admises et les préjugés qui ont cours à son sujet et qui ont leur importance même dans notre pays.

— Le tirage à part d'un article de la *Revue politique et parlementaire* intitulé : *La Classe ouvrière et la Défense nationale*, par M. André Colliez (Paris, Alcan, 1906, in-8 de 19 p. — Prix : 0 fr. 50) montre fort opportunément combien les antimilitaristes et les antipatriotes trompent le peuple en lui conseillant de se désintéresser des guerres que la nation pourrait avoir à soutenir pour défendre des intérêts économiques, ceux des patrons et des capitalistes veut-on dire. Comme s'il était indifférent aux ouvriers que nos produits trouvent des débouchés et que nos ateliers aient du travail. Sait on que notre domaine colonial nous fait vendre chaque année pour 600 millions de marchandises ?

— Dans une brochure intitulée : *Le Progrès aux temps paléolithiques. Introduction à l'étude de la préhistoire* (Paris, Schleicher, in-8 de 30 p. Extrait de la *Revue positiviste internationale*. — Prix : 1 fr. 25), M. le docteur Cancalon résume exactement la longue suite des faits connus en préhistoire en les mettant toujours en regard des affirmations ou des prévisions d'Auguste Comte. C'est de la bonne vulgarisation qui n'apporte aucun fait nouveau.

— M. Charles Schmidt, archiviste aux Archives nationales, a rendu un réel service aux travailleurs qui s'occupent d'histoire contemporaine en publiant son volume sur *les Sources de l'histoire de France depuis 1789 aux Archives nationales* (avec une lettre-préface de M. A. Aulard). Paris, Champion, 1907, in-8 de 288 p.). Ce sera un excellent guide pour tous ceux qui viennent travailler dans notre grand dépôt de la rue des Francs-Bourgeois. Ils sauront, après l'avoir consulté, comment ils doivent rédiger les demandes, quel genre de demandes ils pourront faire ; et enfin ils se rendront compte de ce qu'ils pourront trouver sur un département, sur une affaire, enfin sur tout ce qui se rapporte à l'histoire politique, administrative, économique, religieuse, judiciaire ou militaire depuis 1789 jusqu'à nos jours. M. Schmidt, qui, pour toute cette période, a voulu surtout compléter les informations contenues dans l'*État sommaire par séries des documents conservés aux Archives nationales*, en a suivi les divisions. Aux séries qu'il signale comme contenant des documents modernes on peut encore en ajouter deux, les séries AA et AB^{XIX}, pour lesquelles les indications contenues dans *l'État sommaire* sont à peu près suffisantes.

BERRY. — Dans le travail qu'il a donné aux *Mémoires de la Société des antiquaires du centre* (T. XXX. Tiré à part. Bourges, imp. Tardy-Pigelet, 1907, in-8 de 34 p.) sur *les Terres de Vatan et de Graçay et Jean de France, duc de Berry* (*1370-1406*), M. Alfred Gandilhon nous fournit des renseignements édifiants sur les procédés qu'employait le frère de Charles V pour faire venir entre ses mains les domaines qu'il convoitait. Il nous apporte surtout, grâce à l'examen des comptes de la baronnie de Graçay, des indications précieuses sur l'administration de ces terres, sur les travaux qu'y exécuta le duc, sur les séjours qu'il y fit.

BOURGOGNE. — M. Philippe Dhetel, ancien notaire et pendant longtemps maire de l'intéressante ville de Saint-Jean de Losne, a laissé un important ouvrage manuscrit : *Annales historiques de la ville de Saint-Jean de Losne* (*Côte-d'Or*), *ancien duché de Bourgogne, depuis ses origines jusqu'en 1789*. Composé d'après les archives départementales et communales, ce travail, appuyé de pièces justificatives, sera illustré de cartes, portraits, vues et monuments. Les amis de l'auteur, ayant résolu de le publier, font appel aux fervents de l'histoire, dont ils sollicitent la souscription afin de compléter les frais considérables que la publication entraînera. Ces *Annales* paraîtront en un volume in-4 de près de 1000 pages. Le tirage sera limité à 300 exemplaires numé-

rotés. Les souscriptions (30 fr.) sont reçues : à Paris, chez M. Champion, libraire-éditeur, 5, quai Malaquais (VIe arr.); à Saint-Jean de Losne, au secrétariat de la Mairie, et à Dijon, chez M. Nourry, libraire, 12, place du Théâtre, et chez M. Venot, libraire, place d'Armes.

Franche-Comté. — En Franche-Comté, comme dans le reste de la France, il est vrai de dire que « c'est la liberté qui est ancienne, et la tyrannie qui est nouvelle ». M. Molines, jeune avocat à la Cour d'appel de Besançon, en fournit une preuve de plus dans sa remarquable thèse de doctorat, consacrée à *la Juridiction des gouverneurs de Besançon* (Dijon, Nourry, 1907, in-8 de VI-150 p. — Prix : 4 fr. 50). Il résulte de son travail que, depuis le XIIe siècle au moins, la ville de Besançon était une véritable république indépendante, se gouvernant elle-même. Une sentence rendue en 1190 par l'empereur Henri VI, à Mayence, reconnaît l'existence de la commune de Besançon et constate qu'il est permis aux citoyens de cette ville d'élire librement parmi eux les prud'hommes chargés d'administrer la cité. En face du tribunal de « la Régalie », qui appartenait à l'archevêque, et des juridictions de la Vicomté et de la Mairie, tenues en fiefs par des seigneurs franc-comtois, les gouverneurs de Besançon constituaient un tribunal privilégié devant lequel tout citoyen avait le droit de demander son renvoi. Même en cas d'hérésie, un citoyen ne pouvait être condamné au dernier supplice sans une sentence des gouverneurs. Dès le commencement du XVe siècle, les gouverneurs constituent la juridiction prépondérante à Besançon; ils statuent dans toutes les affaires de quelque importance. Dans les cas partrculièrement graves, vingt-huit notables, représentant les divers quartiers de la ville, étaient appelés à composer le tribunal. Les sentences rendues par les gouverneurs étaient d'ailleurs sans appel; le Parlement de Franche-Comté, qui siégeait à Dole, n'avait aucune autorité à Besançon. Il en fut ainsi jusqu'à la réunion de la Franche-Comté à la France. Le Parlement de Dole fut alors transféré à Besançon; les gouverneurs, aussi bien que les vingt-huit notables, furent supprimés, et une administration analogue à celle de la plupart des autres villes de France fut instituée par Louis XIV.

Ile-de-France. — La Société d'initiative commerciale et industrielle de Dourdan vient de publier, sous couverture en couleurs, un très joli guide de *Dourdan et environs* (Rambouillet, imp. de l'*Indépendant*, A. Douchin, 1907, in-8 de 32 p., avec grav. et cartes itinéraires. — Prix : 0 fr. 30). Après un court historique de la ville, on trouvera là des détails utiles pour deux sortes d'excursions : une à l'usage des cyclistes ou des automobilistes, l'autre se recommandant aux piétons.

Languedoc. — Ce qui donne un intérêt plus particulier au recueil de l'*Association des amis de l'Université de Montpellier. Assemblées générales de 1905, 1906 et 1907* (Montpellier, impr. de G. Firmin, Montane et Sicardi, 1907, in-6 de 53 p.), c'est que les rapports du sympathique secrétaire général, M. Joseph Berthelé, portent à notre connaissance le conflit survenu entre la Société et l'Université au sujet de la Collection Didelot. Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié que cette collection de moulages archéologiques avait été acquise par l'Université, grâce principalement au concours pécuniaire de l'Association des amis de l'Université. Malgré des engagements presque formels, l'Université avait cru pouvoir se dessaisir, sans consulter l'Association, d'une partie des moulages, en faveur de l'Université de Dijon. Grâce à l'énergique intervention des Amis de l'Université, promesse a été

faite de faire rentrer ces objets à Montpellier et de maintenir la collection dans son intégrité.

LYONNAIS. — Lors de sa réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (15 mai 1906), M. Alexandre Poidebard a prononcé sur *Guillaume Paradin de Cuyseaulx, doyen de l'église collégiale de Notre-Dame de Beaujeu, auteur de la plus ancienne Histoire de Lyon*, un excellent discours qui a été inséré dans le tome IX° de la 3° série des *Mémoires* de cette compagnie. Nous avons sous les yeux le tirage à part de ce travail (Lyon, imp. Rey, 1906, gr. in-8 de 40 p.). « Guillaume Paradin, dit M. Poidebard (p. 35), est né vers 1510, à Cuiseaux, dans le bailliage de Chalon, pays de sa mère. Il était fils de Claude Paradin, marchand de Lons-le-Saunier, et de Claudine Anchemand. » Il semble donc résulter de cela que, du côté paternel, Paradin était d'origine franc-comtoise. Le nouvel académicien lyonnais nous donne, dans la présente étude, des renseignements biographiques suffisants sur le personnage, qui mourut à l'âge de 80 ans, le 16 janvier 1590. Mais il s'étend de préférence sur l'œuvre de Paradin, œuvre qu'il examine à fond, discute avec sagacité et venge judicieusement des calomnies dont elle a été l'objet de divers côtés. On eût été heureux de voir un portrait du doyen de Beaujeu figurer en tête de cette étude.

BELGIQUE. — Le P. Henri Watrigant, S. J., dans la brochure qui a pour titre : *De la Formation d'une élite pour les œuvres et les paroisses dans le cénacle de la retraite* (Enghien, Belgique), Bibliothèque des Exercices de saint Ignace, s. d., in-8 de 50 p.) montre que la pratique des retraites, suivant la méthode de saint Ignace, n'est pas seulement propre à convertir les âmes et à leur faire reconnaître la bonne voie, mais qu'elle doit servir aussi à faire monter et épanouir les âmes généreuses, à entraîner une élite. Et ces retraites sont possibles et salutaires dans tous les milieux. C'est ce que démontre, par beaucoup d'exemples, le P. Watrigant. Puis, comme pièces à l'appui, il donne un éloquent discours du comte Thellier de Poncheville à l'assemblée générale des catholiques, tenue à Paris en 1885, et une vivante allocution de Mgr Radini-Tedeschi au congrès des catholiques italiens de 1895.

RUSSIE. — Comme document historique intéressant, nous signalons le *Discours prononcé à la Douma par M. Stolypine, premier ministre, sur le Programme du gouvernement russe dans la question agraire*. Traduit en français, ce discours vient de paraître à la librairie parisienne Giard et Brière (1907, in-8 de 16 p. — Prix : 1 fr. 50).

ÉTATS-UNIS. — A bien des reprises déjà, nous avons eu occasion de dire ici quel intérêt présentent les rapports annuels de la Bibliothèque publique de Boston, et quels véritables péchés d'envie ils nous font commettre lorsque nous comparons la vitalité, la richesse et l'accroissement régulier de cet établissement et de ses annexes, avec la torpeur et la pauvreté de nos grandes bibliothèques provinciales et municipales. Il convient de le répéter encore après avoir pris connaissance du 54e rapport de la bibliothèque de Boston (*Fifty-fourth annual Report of the trustees of the public Library of Boston, 1905-1906*. Boston, Municipal printing Office, 1906, in-8 de 118 p., plan et grav.), rapport plein de faits et d'indications utiles sur l'organisation des sections de la bibliothèque, leur fonctionnement et leur fréquentation. Un catalogue des principales acquisitions (au sens le plus large du mot) réalisées par cet établissement durant l'année 1905-1906 viendra encore accroître les regrets de nos bibliothécaires universitaires ou municipaux. Existe-t-il en effet en France, Paris excepté, une seule bibliothèque qui

puisse publier chaque année un fascicule analogue à l'*Annual List of new and important books added to the public Library of the City of Boston* que nous avons sous les yeux (Boston, published by the Trustees, 1907, in-8 de VIII-264 p.)?

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Nouveau Memento de vie sacerdotale, ou Directoire du jeune prêtre au temps présent*, par l'abbé C. Dementhon. 5e éd. entièrement refondue et très notablement augmentée après la loi de séparation (in-18, Beauchesne). — *Essai sur les origines du testament romain*, par A. Obrist (Lausanne, imp. Viret-Genton). — *Filosofia del diritto*, da A. Groppali (petit in-16 cartonné toile, Milano, Hoepli). — *De la Puissance paternelle et de la tutelle sur les enfants naturels. Étude critique de législation comparée*, par M. Travers (gr. in-8, Larose et Tenin). — *De la Possession des meubles. Études de droit allemand et de droit français*, par R. Saleilles (gr. in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Le Fondement du droit et de la morale*, par J. Lagorgette (in-8, Giard et Brière). — *La Science de la vie*, pages recueillies dans les papiers de l'abbé Guinaud. 2e partie. *Le Devoir*. T. II (in-12, Lyon, Rey). — *L'Éducation physique raisonnée*, par G. Hébert (gr. in-8, Vuibert et Nony). — *Considérations sur la France. Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, par J. de Maistre, avec préface du comte B. de Vesins (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *The State Constitutional and international Law*, by R. Treat Crane (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press). — *Estudios biológicos*, por el P. Z. Martinez-Núñez. 2e et 3e séries (2 vol. in-8, Madrid, Sáens de Jubera). — *Recettes agricoles*, recueillies par H. Espinasse (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Maladies des animaux de basse-cour, abrégé de pathologie et de thérapeutique avec formulaire*, par F. Hermier (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Les Textiles, les tissus, le papier*, par H. Pécheux (in-16 cartonné, Baillière). — *Menus propos sur la cuisine comtoise*, par Une vieille maîtresse de maison (in-18, Poisson). — *Les Maîtres de la musique. Smetanas*, par W. Ritter (in-8, Alcan). — *Les Légendes du Saint-Sépulcre*, par le comte A. Couret (petit in-8, Maison de la Bonne-Presse). — *Au bon vieux temps. Récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand. Jeux*, par A. Madelaine. T. I (in-18, Paris, Champion; Caen, Delesques). — *Les Moissons de la solitude*, par F. Saisset (in-18, Sansot). — *Vacances d'artiste*, par A. Filon (in-16, Hachette). — *Petite-Main, mœurs contemporaines*, par P. Sales (in-18, Bauche). — *La Robe brodée d'argent*, par M. Maryan (in-12, H. Gautier). — *Études sur l'administration de Rome au moyen âge (751-1252)*, par L. Halphen (in-8, Champion). — *Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe Ier (1099-1108)*, par B. Monod (in-8, Champion). — *Vers Sadowa, étude stratégique*, par J. Duval (in-8, Berger-Levrault). — *Montbéliard à table, étude historique et économique*, par L. Sahler (in-8, Champion). — *Andegaviana*, par F. Uzureau. 6e série (in-8, Paris, Paris, A. Picard et fils; Angers, Siraudeau). — *L'École prussienne en Pologne, 1906-1907 (Documents)* (gr. in-8, Agence polonaise de Presse). — *Correspondencia secreta de los principales intervencionistas mexicanos*. Tercera y última parte (Documentos ineditos... publicados por G. Garcia. T. XIII (petit in-8, Mexico, Vda. Bouret).

VISHNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1906 sont en vente, et forment cent-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections sont aujourd'hui en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e).

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er JUILLET 1907

C. Callewaert : Les Persécutions contre les chrétiens dans la Politique religieuse de l'Empire romain.

De Maricourt et **A. Driard** : Une Abbaye de filles au XVIIIe siècle. Gomerfontaine (fin).

Dr Magnac : Le Fédéralisme en 1793 et 1794.

A. Auzoux : Linois à Algésiras (juillet 1801), (fin).

Lieut-colonel Picard : La Préparation d'une campagne de Napoléon. La Transformation de l'armée républicaine en armée impériale.

De Lanzac de Laborie : Les Débuts du Régime concordataire à Paris. L'Épiscopat du cardinal de Belloy (1802-1808).

MÉLANGES. — **P. Doncœur** : La Condamnation de Jean de Monzon par Pierre d'Orgemont. — **Albert Isnard** : Quelques livres sur la Révolution française.

E.-A. Goldsilber : Courrier allemand.

L.-G. Pélissier : Courrier italien.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **F. Cabrol** : Anglais. — **Paul Allard** : Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Bibliographie ; II. Histoire générale ; III. Antiquité. Origines chrétiennes ; IV. Moyen âge ; V. Renaissance. Réforme ; VI. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VII. Révolution VIII. Temps modernes.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-SIXIÈME. — CX^e DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — OCTOBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (Oscar Schepens & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

Desclée, Lefebvre et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1907

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'OCTOBRE 1907

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Ch. Arnaud (p. 289-301).

II. — OUVRAGES SUR LA MUSIQUE, par M. O. M. B. (p. 301-316).

III. — HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE, par M. L. Robert (p. 316-321).

IV. — OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS, par M. M. S. (p. 321-329).

V. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — J. Rivière : Saint Justin et les Apologistes du second siècle (p. 329).

Sciences et Arts. — Guinand : La Science de la vie. 2e partie. Le Devoir. T. II (p. 330). — Mlle A. Wagner : Cours de pédagogie théorique et pratique préparatoire au certificat d'aptitude pédagogique (p. 332). — P. Kropotkine : L'Entr'aide ; un facteur de l'évolution ; trad. de l'anglais par L. Bréal (p. 333). — Chez les Jaunes (p. 333). — F. Gibon : Employées et ouvrières. Conditions d'admission et d'apprentissage, emplois, traitements, etc. (p. 334). — P. Mégnin : Les Oiseaux utiles et nuisibles à l'agriculture (p. 334). — J. Dumont : Chimie agrologique. La Terre arable (p. 335). — J. Crochetelle : Technologie agricole. La Cidrerie (p. 336). — P. Dechambre : Zootechnie spéciale. La Vacherie laitière (p. 336). — Une vieille maîtresse de maison : Menus propos sur la cuisine comtoise (p. 337).

Littérature. — Lettres de Guy Patin, 1630-1672, publiées par P. Triaire (p. 338). — F. Lachèvre : Le Prince des libertins du XVIIe siècle. Jacques Vallée des Barreaux, sa vie et ses poésies (1599-1673) (p. 339). — Le Livre d'amour d'Esr. Durand pour Marie de Fourcy, marquise d'Effiat. Méditations de E. D., réimprimées avec notice par F. Lachèvre (p. 340). — F. Brunetière : Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française. 8e série (p. 341). — E. de Robillard de Beaurepaire : Les Pays de palinod de Rouen et de Caen, publié par C. de Beaurepaire (p. 343).

Histoire. — G. Salvioli : Le Capitalisme dans le monde antique, étude sur l'histoire de l'économie romaine ; trad. par A. Bonnet (p. 344). — C.-J. Hefele : Histoire des conciles d'après les documents originaux ; nouvelle traduction française (p. 345). — G. Lenôtre : Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire. Les Fils de Philippe-Egalité pendant la Terreur (p. 345). — A. Nicq : Le Père Siméon Lourdel, de la Société des Pères Blancs, et les Premières Années de la Mission de l'Uganda (Afrique équatoriale) (p. 346). — Mis de Caumont La Force : L'Architrésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande (1810-1813) (p. 347). — E. Bourgeois et E. Clarmont : Rome et Napoléon III. Etude sur les origines de la chute du second Empire (p. 348). — J. Bainville : Bismarck et la France, d'après les Mémoires du prince de Hohenlohe (p. 350). — V. Bérard : La France et Guillaume II (p. 351). — J.-E. Driault : Problèmes politiques et sociaux. (p. 352). — J. Guillaume : Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale. T. VI (p. 352). — A. Le Doré : La Persécution. Devoirs des catholiques (p. 353). — G. A. Virgilj : Il Sentimento imperialista, studio psico-sociologico (p. 354). — E. Gossart : Espagnols et Flamands au XVIe siècle. La Domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II (p. 354). — F. de Jessen : Manuel historique de la question du Slesvig (p. 355). — E. Magne : Femmes galantes du XVIIe siècle. Madame de Villedieu (Hortense des Jardins) 1632-1692 (p. 357). — E. Daudet : Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme, 1784-1792 (p. 358). — E. Terrade : Le Vrai Féminisme. Etude d'âmes (p. 359). — J. Renault : Louis Veuillot (p. 360). — A. Retté : Du Diable à Dieu, histoire d'une conversion (p. 360). — J. Guibert : Le Réveil du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle (p. 361). — L. Paul-Dubois : L'Irlande contemporaine et la Question irlandaise (p. 362). — N. Amaudru : Sultane française au Maroc (p. 362). — Dr Carton : Le Sanctuaire de Tanis à El Kenissia (p. 364). H. Stein : Bibliographie générale des cartulaires français ou relatifs à l'histoire de France (p. 364).

VI. — BULLETIN. — A. Vermeersch : De Prohibitione et censura librorum. Dissertatio canonico-moralis (p. 365). — M.-J. Nergal : Evolution des mondes, suivie des Progrès de l'astronomie (p. 366). — J. Calvet : Les Idées morales de Madame de Sévigné (p. 366). — E. Contou : Ecoles nouvelles et Land-Erziehungsheime (p. 367). — E. Sigogne : Socialisme et Monarchie. Essai de synthèse sociale (p. 367). — E.-S. Bellenoux : Soixante quintaux de blé à l'hectare Nouvelles Idées, nouveau système) (p. 368). — H. Quintin : Comment on obtient une photographie en couleurs (p. 368). — C. Verax : Vocabulaire français-esperanto technologique des termes les plus employés en photographie et dans ses rapports avec la chimie, la physique et la mécanique (p. 368). — A. Cingria-Wanner : Le Pays des Lotophages (p. 369). — A. de Gourlet : Les Vierges chrétiennes (p. 369). — J. Gaignet : Le Prétendu Mariage de Bossuet (p. 369). — J. J. D. Swolfs : Précis d'histoire nationale d'après le cours de Mgr Namèche (p. 370). — E. Engelhardt : La Question macédonienne. Etat actuel. Solution (p. 370). — G. André : Luttes pour la liberté de l'Eglise catholique aux Etats-Unis (p. 371). — Sœur Véronique : Epouse du Christ, confidences à Dieu (p. 371).

VII. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Sully-Prudhomme, Blum, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Italie. — Espagne. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. *L'Écran brisé*, par HENRY BORDEAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de 316 p., 3 fr. 50. — 2. *La Clef de la vie*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 3. *Femme de peintre*, par GUSTAVE AMIOT. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1907), in-18 de 368 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Ile héroïque*, par LOUIS LEFEBVRE [JEAN DEUZÈLE]. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 277 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Lendemain du péché*, par HENRI D'HENNEZEL. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 256 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Amantes*, par BRADA. Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-18 de 232 p., 3 fr. 50. — 7. *Malgré l'amour*, par BRADA. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-18 de 294 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 8. *Singoalla*, par VICTOR BYDBERG; trad. de JOSEF FREDBÜRJ. Paris, Donville, 1907, in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Jardin ensoleillé*, par G. MARTINEZ SIERRA; trad. de l'espagnol par PAULINE GARNIER. Paris, Garnier, 1907, in-18 de 217 p., 3 fr. — 10. *Simples Contes des collines*, par RUDYARD KIPLING; trad. de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1907, in-18 de VIII-294 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 11. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOÏ. T. XV. *Anna Karénine*, t. I; trad. par J. W. BIENSTOCK. Paris, Stock, 1906, in-16 de 494 p. et portrait, 3 fr. 50. — 12. *Contes de la Pampa*, par MANUEL UGARTE; trad. de PAULINE GARNIER. Paris, Garnier, 1907, in-18 de 217 p., 3 fr. 50. — 13. *Dans l'ombre de la cathédrale*, par V. BLASCO IBÁÑEZ; trad. par G. HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1907), in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Nimbe noir*, par PÉLADAN. Paris, Mercure de France, 1907, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 15. *Croquis de jeunes filles*, par HENRI DAVIGNON. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1907), in-16 de 287 p., 3 fr. 50. — 16. *Ces Dames du régiment*, par MADOL. Paris, Stock, 1907, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Circonstances de la vie*, par C.-F. RAMUS. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 350 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Émigré*, par PAUL BOURGET. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de 407 p., 3 fr. 50.

ROMANS PHYCHOLOGIQUES. — 1. — Voici un livre exquis : *L'Écran brisé*. Sous ce titre, M. H. Bordeaux a réuni quatre nouvelles de ton très différent, mais où son talent, à la fois délicat et énergique, s'affirme avec une égale maîtrise. Dans la première, une femme, emportée par son dévouement fraternel, tente de se substituer à une sœur coupable, qui vient de mourir laissant entre les mains d'un mari qui l'adorait la preuve qu'elle le trompait ! Cette preuve, un paquet de lettres, la femme honnête la revendique comme un dépôt, confié par elle à sa sœur. Résolument, et sans mesurer les conséquences de son acte héroïque, elle s'est placée entre les soupçons du mari et la faute de la morte, tel un écran vivant ! trop vivant et trop vibrant, car il éclate sous le coup d'une parole qui met en doute son honneur maternel, et la vérité transparaît à travers la déchirure. Mais son héroïsme n'a point été perdu; il en est passé quelque chose dans l'âme du mari, deux fois veuf, qui aura la force de se taire et de pardonner ! — La seconde nouvelle, *la Maison Maudite*, et la troisième, *la Visionnaire*, appartiennent à l'espèce des romans ou des énigmes judiciaires ; l'intérêt de curiosité y est soutenu et relevé par l'intérêt psychologique.

Y a-t-il eu crime ou suicide dans cette maison où l'on a trouvé un matin le propriétaire pendu? Une femme a vu, de ses yeux vu, la nuit, à travers une forêt épaisse, à une distance qui devait être considérable, son mari commettre un meurtre; comment a-t-elle pu voir? Est-ce une hallucinée? une voyante? A toutes ces questions, le conteur répond avec autant d'habileté, mais plus d'art que les Gaboriau de feuilleton, — un art où se retrouvent l'expérience de l'ancien praticien du barreau, le pittoresque du paysagiste, fidèle aux montagnes du pays natal, la finesse du moraliste habitué à pénétrer à l'intérieur des âmes. — *La Jeune Fille aux oiseaux* est-elle d'un moraliste observateur ou d'un fantaisiste? Y a-t-il jamais eu de flirteuse aussi audacieuse et aussi pure que cette enfant de dix-huit ans qui « aguiche un suiveur, » lui donne des rendez-vous en pleine campagne, se fiance à lui, sans l'intervention d'aucune autorité constituée, et se révèle pourtant si honnête et si naïve que son « suiveur » — trois ans après, — l'épouse dans toutes les règles, formes, rubriques convenues et convenables, et ne cesse pas de s'en applaudir? Peut-être! De quelles folies et de quelles vertus n'est pas capable « cet être mystérieux qui s'appelle une jeune fille, » comme s'exprimait jadis feu Octave Feuillet! Et comme il reste vrai encore que certaines de ses extravagances doivent être jugées avec une indulgence compatissante et tendre — surtout par un romancier comme M. H. Bordeaux, qui sait à quel point le roman, même le moins corrupteur, peut être responsable de ces extravagances!

2.— Il y a dans *la Clef de la vie*, comme dans tous les romans de M. Léon de Tinseau, plusieurs sujets et plusieurs personnages principaux, entre lesquels l'intérêt hésite, sans être pourtant notablement diminué; car il y a aussi, comme toujours, une verve, un esprit, une impertinence aimable qui font de la lecture de tous ses ouvrages « un vrai délice. » Ce qui est moins délicieux, c'est d'analyser ces fantaisies capricantes, qui se moquent de la logique et déconcertent les habitudes des critiques Petdeloup (au nombre desquels je me range, hélas)! Essayons pourtant. D'abord *la Clef de la vie* n'est pas un titre symbolique ni philosophique; c'est le nom d'un petit joujou égyptien qu'un vieux garçon compatissant offre à une jeune fille délaissée par sa tutrice. Personnages : ladite jeune fille, Emma, mal élevée, fantasque, volontaire, mais délicieuse, mais vaillante, mais pure! Ladite tutrice, Hedwige, une Polonaise tumultueuse, qui a eu des « histoires » avec son mari et des romans avec un certain nombre d'hommes; Paul Geffrain, un diplomate en congé, qui est le roman actuel de la Polonaise et le rêve de l'inquiétante et innocente Emma; Jacques Le Tonturier, un Breton bretonnant, devenu Parisien sur le tard, et qui se sent très ému des infortunes, des audaces, des vertus et de la jolie frimousse

d'Emma. Entre ces quatre personnages s'exécutent des pas et des figures de contredanse qui les mêle, les disjoint, les réunit encore; le Breton y montre quelque lourdeur d'abord, mais peu à peu c'est lui qui devient le héros du quadrille, puisque : 1° il enterre Paul Geffrain, mort subitement d'une maladie de cœur (il avait trop aimé)! 2° il console, confesse, recueille et finalement épouse Emma, avec la collaboration d'une vieille marquise, dont je ne vous ai rien dit, et malgré la stupeur d'une vieille bonne, dont je ne vous dirai rien, mais dont je pense beaucoup de bien. Toutes ces aventures n'ont entre elles qu'un lien artificiel; mais, assemblées d'une main légère et experte, elles forment un bouquet disparate — légèrement capiteux — comme on n'en trouve que chez les meilleurs fleuristes!

3. — *Femme de peintre* est d'une composition plus simple et plus serrée et l'analyse n'en offre aucune difficulté. La fille d'un magistrat de province, qui ne se sent pas trop provinciale, puisque son père a longtemps habité Paris et même a été le familier des salons de l'Élysée, s'éprend d'un jeune peintre, très parisien, d'autant plus parisien qu'il est né et a été élevé en province (car nul n'ignore que c'est de Marseille ou de Toulouse que nous viennent les pires de nos Parisiens). Elle l'épouse, mais elle s'aperçoit vite, après une lune de miel exquise, qu'elle aura de la peine à s'adapter au milieu nouveau dans lequel le mariage l'a transplantée. Elle y tâche pourtant, de tout son esprit (elle en a beaucoup) et de tout son cœur. Elle réussit même à partager certaines idées de son mari, pour étranges qu'elles lui paraissent d'abord; elle les partagera toutes, pourvu que, lui, il ne se partage pas entre sa femme et d'autres femmes. Mais il se partage et même il se gaspille, conformément à un usage qui passe pour « très parisien » et surtout pour « très artiste. » Et la pauvre femme frustrée se fâche; elle quitte son mari une fois, deux fois; elle lui revient la première fois, parce qu'il a montré du repentir et le ferme propos de ne plus recommencer; elle lui revient la seconde, quoiqu'il n'ait rien promis. Et la série des brouilles et réconciliations pourrait continuer indéfiniment, quand le hasard y met fin : le bel artiste (car il était beau, cet homme)! est victime d'un accident d'automobile; il faillit y perdre la vie; il n'y perdit que sa beauté et sa santé. Désormais il sera tout à sa femme : enfin seuls! Voilà le thème. S'il vous paraît banal, n'en accusez que les nécessités et les cruautés de l'analyse, qui n'a pas su, qui ne pouvait peut-être pas vous donner le sentiment de ce qui s'y trouve d'originalité et de vie (on ne dissèque bien que ce que l'on tue)! Que cette œuvre soit vivante et vraiment prenante, vous vous en apercevrez dès les premières lignes et vous vous saurez gré d'être pris par autre chose que la singularité des aventures et le vulgaire intérêt de curiosité. L'art en est d'un réaliste qui est « soumis à l'objet, » qui l'a étudié de

près dans les moindres détails et qui n'a d'autre souci que de le rendre tel qu'il l'a vu; les idées en sont d'un esprit libre, qui « se soumet l'objet, » le domine et le juge avec une rare compétence. Cette peinture des milieux artistiques de Paris (le peintre a des amis qui sont musiciens, sculpteurs, journalistes, dramaturges), n'est pas du tout d'un bourgeois philistin, mais d'un artiste et d'un penseur — penseur libre, ai-je dit — et un peu libre-penseur aussi, dois-je ajouter, plus affranchi qu'il ne conviendrait de ce qu'on appelle, dans les ateliers de Montmartre, « les préjugés religieux. » Quant à l'écrivain, il manque aussi de banalité, mais on voit trop qu'il s'y applique. Le jour où on ne le verra plus, M. G. Amiot sera devenu ce qu'il promet d'être : un de nos meilleurs romanciers.

4. — Il faut « faire de soi une île » et même une *Ile héroïque*. Que signifie ce *rébus*? Nous allons voir. Deux artistes, un écrivain et un sculpteur, passent alternativement par deux crises contradictoires : la crise mondaine et la crise érémitique; pendant que l'un se laisse prendre par les relations sociales, qu'il se marie, qu'il fréquente chez des hommes politiques, l'autre reste chez soi; et quand c'est l'Autre qui va dans le monde, c'est l'Un qui s'en retire. Et ce chassé-croisé a des résultats identiques pour l'un et pour l'autre : dans le monde, la valeur de leurs vers, de leur prose et de leurs statues baisse; dans la solitude, elle monte. Et nous croyons comprendre déjà que « faire de soi une île, » c'est vivre dans la solitude, et que s'il importe d'être « une île » c'est pour être un bon artiste. Allons plus outre. C'est surtout pour le sculpteur que la double et contradictoire expérience est démonstrative. Car si l'écrivain devient une « île », c'est sans *le faire exprès* et sans l'avoir voulu : sa femme l'a trompé et abandonné! « Une île », il l'est sans doute, mais pas « une île héroïque ». C'est une île piteuse, quoique destinée, paraît-il, à devenir très fertile. Mais le sculpteur, lui, va vouloir et agir en conséquence. D'abord il en a reçu l'exemple de sa fiancée, laquelle, la veille de leur mariage, disparaît brusquement et lui écrit : Souffre! La douleur est un maître. Tu ne me verras plus! — Il souffre en effet, il se désole, il se confine dans son atelier, il est une presqu'île, et donc un presque grand artiste : il enfante dans la douleur une statue, très belle. Alors la fiancée reparaît, revenant on ne sait d'où ni on ne sait comment, prête au mariage et prête au bonheur. Mais lui hésite : s'il épouse, il aura un foyer, des relations, il sera semblable au commun des hommes, peut-être même sera-t-il heureux! Il ne sera donc pas une « île! » Il n'aura plus de talent! Il expose ses scrupules à sa fiancée, qui les comprend (c'est un esprit supérieur!), et qui les partage (c'est une belle âme!) à ce point qu'elle lui propose elle-même de former « un couple solitaire », un « couple exceptionnel », « libéré des choses vaines! » — Et le sculpteur acquiesce avec trans-

port, agenouillé devant le lit où vient de s'étendre Pauline ! Cy finist le livre. — Ce dénouement m'avait laissé perplexe. Est-ce que, par hasard, ce « couple exceptionnel » se déciderait à être un couple irrégulier ? Est-ce que parmi ces « choses vaines » dont il vient de se « libérer », il faudrait compter l'obligation de recourir à M. le Maire et à M. le Curé ? Finalement, je l'avais cru, et même, après avoir soumis mes doutes à d'autres lecteurs que moi (on ne saurait être trop consciencieux !) je l'avais dit, tout en ajoutant que je craignais de me tromper. Or quelqu'un de bien informé m'assure que je me trompais en en effet, que le Maire et le Curé viendront plus tard, et pas trop tard, paraît-il, car le couple est, à cette heure et malgré ce qu'on pourrait craindre, complètement « spiritualisé. » Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est l'auteur lui-même qui m'a envoyé cette information supplémentaire, dans une lettre particulière où il se plaint d'avoir été mal compris ! Mais pourquoi est-il si difficile à comprendre ? M. L. Lefebvre (je crois l'en avoir averti déjà à propos de ses deux autres livres) appartient en effet à la catégorie des « auteurs difficiles. » Il a tellement peur d'être banal, qu'il en devient obscur ; sa pensée s'enveloppe dans trop de subtilités, et se roidit et se déforme dans trop d'efforts. Au fond, qu'a-t-il voulu dire et prouver dans son œuvre ? Deux choses, si je ne me trompe pas encore : 1° que la « douleur est un maître » ; 2° que la vie d'un artiste ne doit pas être dissipée. Ces deux vérités si simples, j'ose lui dire qu'il ne les a pas exprimées assez nettement, et surtout qu'il les a démontrées de manière à les compromettre, si elles pouvaient être compromises ! Il ne lui manque d'ailleurs que d'être clair et simple pour être un excellent écrivain.

5. — *Le Lendemain du péché* est plus clair et l'auteur n'a pris aucune peine pour en renouveler les idées, en les obscurcissant. Il a voulu prouver : 1° que l'amour tient moins de place dans la vie que dans les livres, et qu'il y en tiendrait moins encore sans l'influence des livres ; 2° que le péché d'amour laisse une honte, une amertume qui en empoisonne et en supprime presque la joie. Il faut louer les écrivains (ils sont quelques-uns à cette heure, dans le roman et au théâtre) qui ne craignent pas de soutenir ces vieilles vérités si souvent oubliées ! M. d'Hennezel y met un accent personnel très intéressant. Le malheur est que son roman est moins intéressant ! Il est tout en préparations ; c'est à *la veille* plutôt qu'au *lendemain* du péché qu'il est consacré : biographie des futurs pécheurs, de leur père, mère, grand'mère, voisins et cousins ; étude de leur milieu social : la petite ville, dont les commérages et les calomnies devancent et provoquent la faute, etc., etc. Tous ces détails, insuffisamment subordonnés au sujet annoncé, donnent en outre la sensation du « déjà vu » et du déjà lu. Je me garderai de reprocher à M. d'Hennezel de n'avoir pas raconté

le péché lui-même; il montre ici, comme en d'autres passages de son œuvre, une rare délicatesse morale. Mais c'est dans la peinture des rancœurs et des nausées qui suivent la faute, que j'aurais voulu plus de puissance et plus de communicative émotion. Il les constate avec une brièveté et une froideur qui sont une déception pour le lecteur, une déception double, le titre de l'œuvre et le talent de l'ouvrier permettant d'espérer davantage.

6 et 7. — L'auteur d'*Amantes* et de *Malgré l'amour* connaît quelques secrets du métier : il sait trouver des titres alléchants. Et il sait aussi qu'avec *Amour*, *Amants*, *Aimer*, *Amoureuses*, inscrits sur la première page, on peut se permettre d'écrire à la treizième : « Mme de R. ne comprenait pas ces subtiles distinctions qui prêtent à *l'inconduite de talent* une qualité absolument différente *de l'inconduite ordinaire.* » Ceci, qui n'est mauvais que pour les « pions, » n'empêche pas que le reste ne soit excellent pour la clientèle, celle qui achètera *Amantes* comme elle achète certaines revues ou certains journaux qui se sont faits une spécialité de sujets faisandés et d'un art presque ingénu. Les dames qu'on vous présente dans ce volume ne sont pas ingénues; elles nous donnent les exemples les plus variés de « l'inconduite, » depuis « l'inconduite de talent » et « d' » élégance jusqu'à l'inconduite « de » grossièreté. Passons. — *Malgré l'amour*, qui s'adresse à un autre public, est un effort d'art plus sérieux, consacré à l'étude d'âmes honnêtes, à une seule exception près. Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre, — et légitime. L'un d'eux s'ennuyait au logis. Pourquoi? Parce que ce logis était *province* et *petite ville*, que le mobilier *datait*, que sa belle-mère ne la comprenait pas, (car c'était Elle qui s'ennuyait, pas Lui), que sa belle-sœur tenait sur elle des propos acides. Elle fut assez folle pour conter son ennui à une dame de ses amies, laquelle avait été la maîtresse de son mari, et n'attendait qu'une occasion pour se venger d'avoir été abandonnée. Elle commence par s'apitoyer sur le cas de la « chère mignonne, » elle augmente ses rancunes et ses petites douleurs en feignant de les partager, et puis elle lui présente des consolations et même un consolateur, sous la forme d'un jeune homme, à qui elle a persuadé qu'il était aimé! Un piège ignoble est tendu à l'innocente, d'où elle s'échappe indignée, mais dans des conditions qui la rendent suspecte au mari. Querelle, séparation, drame et même mélodrame, entre les anciens amants d'une part : la femme tente de se jeter à l'eau et meurt d'une fluxion de poitrine; entre les deux époux d'une autre part : la femme fait une fausse couche! Ce qui attendrit son mari à ce point qu'il lui pardonne de... s'être trompé sur elle. Effort d'art, ai-je dit? Ne retirons pas le mot.

Romans fantaisistes. — 8. — Les héros de *Singoalla* sont nombreux et de nationalité variée : des Suédois, des Égyptiens, des chrétiens,

des païens, des guerriers et des moines, et spécialement un petit garçon de neuf ans, qui est magnétiseur. La chose se passe au XIVe siècle, en Suède. Une tribu de « bohémiens » a reçu l'hospitalité sur le territoire d'un noble seigneur; elle en a profité pour piller l'abbaye voisine. Mais le fils du seigneur en ayant profité pour épouser, à la mode de Bohême, une fille de la tribu, la jeune et belle Singoalla, on laisse les pillards s'éloigner, avec leur butin. Singoalla les suit. Neuf ans et neuf mois après elle reparaît : elle est dans une grotte, protégée par un Nelusko jaloux et dévoué; elle y attend Erland, l'époux de jadis. Il va venir! Il vient, conduit par un page de neuf ans, qui est son fils et celui de la bohémienne, mais qui ne s'est pas fait connaître de son père. Mais comment l'a-t-il décidé à le suivre? Il l'y a forcé en exécutant sur lui, avec ses petites mains, des passes magnétiques qui le mettent à sa merci. Il le mène ainsi auprès de Singoalla jusqu'au jour, ou plutôt jusqu'à la nuit où Erland, réveillé, lui plonge le poignard dans le cœur. Ce meurtre n'améliore pas le sort d'Erland ni de la Suède. La peste éclate, emportant toute la famille du meurtrier, tous ses serviteurs, tous les moines de l'abbaye; seul le portier survit, avec lequel Erland décide de se faire ermite et pêcheur à la ligne ou à l'épervier. Quant à Singoalla, elle s'est enfuie! — Souffrez que j'en fasse autant pour échapper à ce cauchemar. Après *Singoalla*, hola!

9. — La poésie du *Jardin ensoleillé* est plus claire : nous sommes, non plus en Suède, mais en Espagne. Moins de brume, mais, en revanche, un peu trop de chaleur et de sensualité çà et là. Cinq nouvelles, écrites sous une forme un peu bizarre, moitié narrative, moitié lyrique, mais très prenante. Je signalerai la première, *Hirondelle de soleil*, sur un petit gitane recueilli, instruit, soigné par un curé, et qui, un beau matin, en voyant passer une voiture de gitanes, ne peut résister à la tentation de les suivre et de s'échapper, telle une hirondelle qui n'a pas pu s'habituer à la cage; la troisième, *Aventure*, la moins lyrique des cinq : deux jeunes gens se voient — ou plutôt un jeune homme voit une jeune fille au bain — il l'embrasse sans lui demander la permission et répare son incongruité (qu'on lui a pardonnée vite) en l'épousant; la cinquième, la plus mystique : *Conte de lèvres en fleurs* : deux jeunes filles aiment le même jeune homme, chacune d'elles décide de mourir pour céder la place à l'autre; elles se tuent l'une et l'autre. — A quels lecteurs ne peuvent pas convenir ces « espagnoleries? » Vous n'avez pas besoin que je vous le dise.

10. — *Les Simples Contes des collines*, mélange de fantaisie et d'observation, ne retrouveront probablement pas en France et dans la traduction de M. Savine, le succès qu'ils ont eu, paraît-il, en Angleterre en 1888. La fantaisie nous en paraît un peu grosse et lourde; et quant aux mœurs observées, celles du monde anglo-indien, nous ne les connais-

sons pas assez nous-mêmes pour contrôler la peinture que nous en fait M. Rudyard Kipling. Nous n'en recommandons pas moins ces dix-neuf contes aux amateurs de littérature exotique et humoristique. Voici, comme spécimen, l'analyse du quatorzième, intitulé : *Les Trois Mousquetaires*, choisi entre les autres, vous devinez pourquoi. Ces mousquetaires sont trois soldats d'un régiment de ligne qui ont juré d'empêcher Lord Banira de passer une revue le jeudi, — le jeudi étant sans doute jour de repos hebdomadaire pour les soldats de l'Inde. — Ils font enlever le Lord par un cocher de leurs amis, le conduisent du côté des peuplades insurgées, le font verser dans un étang, le repêchent, après avoir simulé une bataille avec des ennemis imaginaires, et le reportent à la ville très malade, mais encore plus reconnaissant. Il eut une bonne fluxion de poitrine, mais il envoya cent vingt-cinq francs à chacun de ses sauveurs. Et il n'y eut pas de revue le jeudi. Avec le titre, M. R. Kipling semble avoir aussi emprunté ici quelque chose de sa verve à Alexandre Dumas.

ROMANS DE MŒURS. — 11, 12 et 13. — Commençons par les mœurs exotiques — et *déblayons*, les trois œuvres qui se rapportent à ce sujet, ne pouvant pas nous y arrêter longtemps, pour des raisons diverses, — la première, *Anna Karenine*, parce qu'elle est trop connue ; il suffira de vous dire que ce IIIe tome du roman célèbre appartient à la collection des *Œuvres complètes* de Tolstoï, publiée par la librairie Stock, et qu'elle en forme le XVIIe volume. — Quant aux onze *Contes de la Pampa*, qui nous transportent en Amérique, au temps de la conquête espagnole, je n'en dirai pas autre chose, pour ne pas affliger la traductrice. — Et je serai très bref sur *Dans l'ombre de la cathédrale*, pour ne pas être trop long. Cette œuvre soulève tant de questions historiques, philosophiques, théologiques même, et elle prêterait à tant et à de si sévères critiques que... je dois céder la parole à mes confrères plus compétents. Il me suffira de dire que, sous prétexte de raconter la vie d'un révolutionnaire espagnol, qui a fini par venir se réfugier chez son frère, un des nombreux employés qui logent dans la cathédrale de Tolède, l'auteur passe en revue toute l'histoire de l'Espagne. Cette revue est faite dans un esprit violemment anticlérical ; la passion sectaire y est si grande qu'elle absorbe toutes les facultés de l'auteur et diminue sa puissante créatrice. Les aventures de Gabriel Luna perdent vite tout intérêt, noyées qu'elles sont dans ce torrent d'invectives politiques et religieuses. Cette *Cathédrale* est moins un roman qu'un pamphlet.

14. — *Le Nimbe noir*, c'est le nimbe qui auréole la tête des criminels par devoir et par vertu, des saints et saintes de l'assassinat et de la fornication, telles Charlotte Corday et Judith ! Et telle aussi Sophia Wariskine, la nihiliste, qui dépense d'abord sa fortune au profit de ses

frères et qui ensuite leur en gagne une autre en consentant à devenir la maîtresse du prince Ignatief. Après quoi, elle se tue, déshonorée, mais héroïque et tout à fait digne de recevoir les hommages du Sar Peladan et de tous ceux qui ont gardé le goût des antithèses romantiques. Inutile de vous dire que sur ce thème M. Peladan a exécuté les plus brillantes variations philosophico-théologico-historico-morales : vous savez, aussi bien que moi, que ce romantique rococo est encore un « esprit penseur, » comme disait la marraine du romantisme, Mme de Staël. Et c'est merveille de voir ce que peut penser de juste un esprit faux : il y a bien deux ou trois pages à retenir dans les 316 de ce volume! On n'en trouve pas toujours autant dans des œuvres sensées.

15. — J'ai déjà dit ailleurs que *Croquis de jeunes filles* a le grand mérite de pouvoir être lu par les jeunes filles; je puis donc ajouter qu'il a quelques petits défauts. Le premier, c'est d'être une œuvre d'imitation, du moins dans le cadre et les procédés, qui sont empruntés à Gyp, Marni, Provins et autres ouvriers — ou maîtres — en saynètes; le second, c'est d'être çà et là « trop bien écrit, » en style de calligraphe plutôt que d'écrivain; le troisième, c'est de ne pas traiter les sujets annoncés par les titres de chaque « croquis » : *Snobinette*, *Dévote*, *Chasseresse*, *Écrivassière*, *Virtuose*, et de raconter des aventures quelconques sans rapport avec le caractère des personnages. Ce n'est pas parce qu'elle est *écrivassière* que Mlle X. épouse M. Y., ni parce qu'elle est *dévote* que Mlle I. J. K. épousera M. P. Q., c'est parce que le hasard l'aura voulu, ou M. Davignon, lequel, du reste, veut à la fois notre plaisir et notre utilité. Il est parmi les écrivains qui « se sentent charge d'âmes » et qui ne se pardonnéraient pas de diminuer la valeur d'une seule âme.

16. — Tous les ragots, commérages, « potins » qui peuvent éclore, croître, éclater dans une ville de garnison, vous les trouverez dans *Ces Dames du régiment*. C'est l'une d'elles qui est censée tenir la plume et qui nous raconte la chronique des ménages militaires de X., les anciens et les nouveaux, les réguliers et les autres. Elle y met l'esprit et le style d'une femme de chambre... qui serait spirituelle et « stylée. »

17. — *Les Circonstances de la vie* « datent » un peu; elles semblent appartenir à l'époque déjà lointaine où la littérature d'imagination bornait son rôle à nous servir des « tranches de vie, » sans apprêt ni « réjouissances » autour. Un Monsieur de telle ville de province va se marier; il va dîner chez sa fiancée : quelle redingote il endosse et quel chapeau il tire de sa garde-robe; quelles personnes il rencontre en allant de chez lui chez Elle, comment Elle est habillée et de quels plats se compose le dîner et dans quelles conditions se fait la digestion, voilà ce que se croyaient obligés de nous faire savoir au juste et avec documents à l'appui les poètes d'il y a vingt-cinq ans. Et voilà à peu

près ce que vous raconte M. Ramus dans son livre. Son Monsieur est un notaire, qui épouse une femme chlorotique, la perd, épouse sa bonne et la perd aussi ; seulement ce n'est pas la mort qui lui enlève cette seconde femme, c'est un commis-voyageur. Et avant elle, il avait déjà perdu sa fortune, pour avoir voulu lui donner de belles robes, de beaux bijoux, de beaux meubles. Et il est très malheureux. Et il médite sur ses malheurs, en face d'un train qui passe et de la lune qui se lève. — Ajouterai-je que cette notation minutieuse et acharnée des « circonstances » les plus menues d'une « vie » des plus médiocres n'est pas sans mérite et dénote quelque talent? Je l'ajoute.

18. — *L'Émigré* ne prouve rien — sinon la puissance dramatique de l'auteur. — Ce n'est pas certes que ce roman soit dépourvu d'idées; elles y foisonnent et M. Bourget s'y montre « l'esprit penseur » qu'il a toujours été, et le sociologue chrétien qu'il est devenu depuis quelque temps; mais il s'y montre surtout poète et créateur de vie, comme peut-être il ne l'avait pas été encore. Dans *l'Étape* et *le Divorce*, que je vois que quelques-uns préfèrent, les personnages sont plus ou moins des arguments, — pas toujours bons d'ailleurs; ici ce sont des êtres de chair et d'os, en même temps que des âmes et des esprits, qui « sentent, » encore plus qu'ils ne raisonnent et dissertent, et dont « les réactions », en face des événements extérieurs, nous intéressent plus que leurs pensées sur la politique. Le « Je pense, donc je suis », n'est pas applicable à un héros de roman; nous en connaissons tant qui pensent, et même qui parlent, et qui sont des « morts qui parlent ». Ceux de *l'Émigré* parlent, mais ne sont pas morts. Une vie intense les anime et se dégage de leurs moindres gestes. Le plus vivant, c'est naturellement, le personnage principal, le marquis de Claviers-Grandchamp, « l'homme d'un autre temps », qui, n'ayant pas pu trouver sa place dans le nôtre, s'est exilé dans ses souvenirs et ses regrets : ce Français d'élite, l'héritier d'un des plus grands noms de l'armorial national, est devenu ce qu'on appelle « un émigré » à l'intérieur, une « non valeur » civique, sinon sociale. Il mène la vie d'un grand seigneur bienfaisant et magnifique ; il répand les aumônes et les pensions, il chasse à courre, il donne de grands dîners, il se laisse exploiter et voler par ses fermiers, par ses amis, par son régisseur. Et c'est ainsi qu'il s'efforce d'oublier les malheurs de la France, sur lesquels il ne cesse pas d'ailleurs de se lamenter. Il y ajoute une occupation plus noble : il écrit l'histoire de sa famille. Inutile de vous dire, vous avez déjà dit vous-mêmes, que, pour respectable que soit cette occupation, et magnifique cette existence, les hautes facultés et la fortune du marquis pourraient être mieux employées, et que cet « homme d'un autre temps » aurait d'autres moyens de se montrer un homme, — les moyens qu'ont su trouver précisément quelques-uns de ses pairs, connus de tous. — Mais si ce n'est

pas dans l'action qu'a pu s'affirmer sa supériorité morale, ce sera dans l'épreuve, — épreuve triple qui l'atteint dans ses intérêts, dans son orgueil, dans ses affections, et qui ne le fait ni rompre ni plier. C'est d'abord la ruine, préparée par son train fastueux et ses insuffisances d'administrateur d'une grande fortune, consommée par les complots de son régisseur et les complicités de quelques-uns de ses amis, gens de son monde pourtant, à qui il donnait à manger et à chasser et qui chassaient autre chose que son gibier. C'est ensuite la prochaine mésalliance de son fils Landri, qui veut épouser une femme — délicieuse certes, et fine et délicate, et vertueuse et d'âme très noble — mais point « née, » une Valentine Ollier ! C'est enfin et surtout la découverte de l'infidélité de feue Mme la marquise de Claviers-Grandchamp, infidélité dont Landri est issu : la preuve, la preuve matérielle, en est là, sous ses yeux, indiscutable ! Cette dernière situation est d'autant plus tragique qu'elle vient d'être révélée à Landri lui-même et par un témoin non suspect, son vrai père, — un nommé Jaubourg — à la mort duquel il assistait et qui, dans le délire de l'agonie, a laissé échapper la vérité. Que vont dire, que vont faire ces deux hommes, le marquis et Landri, quand ils se retrouveront en présence ? Ah ! la belle et poignante scène et à quelle hauteur s'y élève l'âme des deux héros ! Celui qui n'est plus le père et qui ne veut plus le rester impose à celui qui se sent encore le fils par la tendresse et la reconnaissance le rude mais nécessaire devoir du silence. Pas d'éclat, pas de scandale ; on travaillera ensemble à détruire la terrible preuve, et jusqu'à ce qu'on y ait réussi, on ne changera rien à la vie commune, on donnera un dîner, pour fêter un exploit de Landri ; et plus tard, quand on aura sauvé l'honneur du nom, quand le monde ne pourra plus rien soupçonner, on se séparera sous un prétexte tout trouvé : le mariage avec une roturière, lequel n'aura lieu qu'après les sommations légales ou un équivalent de sommations. Le lugubre scénario s'exécute de point en point, — sauf qu'au dernier acte l'implacable justicier sent mollir son cœur ; il ne résiste pas au besoin d'aller embrasser Landri — et Valentine, — qui s'embarquent pour le Canada, émigrés eux aussi, mais à l'extérieur et pour des raisons qui n'ont rien de politique.

Telle est, dans un raccourci qui l'affaiblit plus que vous ne pouvez le deviner, la fable de *l'Émigré*. J'ai omis les détails, — à peine un peu appuyés — que l'auteur nous donne sur Valentine ; je me reprocherais davantage de ne vous rien dire de Landri, caractère complexe, en qui se retrouvent deux hérédités contradictoires, celle du sang, qui est bourgeois, et celle de l'éducation qui fut aristocratique. Ancien élève de Saint-Cyr, officier de dragons, il aime passionnément sa carrière, la seule, pense-t-il et dit-il, qui soit accessible à un homme de son nom.

Il l'aime au point d'être disposé à y sacrifier les traditions et les convenances de son monde (il n'ose déjà plus dire de sa famille !) — dans la mesure du moins où elles seraient inconciliables avec l'obéissance à certains ordres, celui, par exemple, d'enfoncer une porte d'église un jour d'inventaire. — L'ordre vient en effet, et il va l'exécuter, lorsque, brusquement, il fait demi-tour, cédant, soit à un scrupule tardif de sa conscience, soit peut-être à une force supérieure qu'il subit, sans se l'avouer, celle de la tradition et de « l'habitude. »

Inconscient ou non, cet acte, dont il ne se sent pas très fier, est au contraire de ceux qui font dire au marquis :

Viens, mon fils ! Viens, mon sang !

juste à l'heure où ce fils lui est enlevé par vous savez quelle fatalité.

Victime de la fatalité, en effet, Landri fait songer par ses douleurs comme par ses contradictions à ces mélancoliques héros de la tragédie antique,

Condamnés à souffrir sans l'avoir mérité

et dont la destinée était gouvernée par quelque chose de plus fort que leur volonté. Ce caractère, dont j'ai dit qu'il était complexe, et dont on dira peut-être qu'il est compliqué, n'en est pas moins très humain, et il contribue à faire du drame où il figure un des plus émouvants qu'ait jusqu'ici conçus M. Bourget. — Et je ne puis taire plus longtemps que, dans l'esprit de l'auteur, ce drame privé n'est que « le suprême épisode » et « le symbole » d'un autre drame plus large et plus pathétique. Derrière ces deux émigrés, il nous faut voir « toute une caste, » que les mœurs politiques de notre pays condamnent à l'émigration, tous ces « aristocrates » dont quelques-uns sont « les exemplaires d'une sélection fixée et supérieure » et que « la France paralyse par la persécution, dégrade par l'oisiveté, ruine par ses lois sur l'héritage. » C'est M. Bourget qui nous l'affirme dans ces trois lignes où se résume toute une partie de son œuvre, la seconde. — Car il y a bien deux parties dans *l'Émigré*, distinctes et même indépendantes l'une de l'autre : à ce point qu'on pourrait les séparer sans nuire ni à l'une ni à l'autre, la partie dramatique qui est très belle, ainsi qu'on vient de le voir, et la partie politico-sociale, à la fois historique et politique, étude de mœurs et vues théoriques, — où se rencontrent, parmi des vérités incontestables et des observations pénétrantes, des affirmations qui appellent des réserves. Il est vrai, par exemple, que la France, ou plus exactement son gouvernement, élimine de plus en plus les aristocrates des fonctions publiques, y compris les fonctions diplomatiques, où ils étaient pourtant, naguère encore, appelés de préférence, et il est vrai aussi que cette élimination est déplorable, qu'elle prive le pays d'une partie de ses ressources, « un véritable aristocrate représentant une

réserve d'honneur » et de force qui reste inutilisée. Il est vrai encore que « la France les ruine » par la suppression du droit d'aînesse; mais, qu'en même temps « elle les dégrade et les condamne à l'oisiveté, « mère de tous les vices, » ce n'est qu'un paradoxe, dont j'ai bien envie de dire qu'il me rappelle les raisonnements d'une grand'mère accusant le gouvernement des désordres d'un petit-fils ! Aucun Français, fût-il un Montmorency, n'est condamné à faire la fête... et des dupes, parce qu'il ne peut pas être fonctionnaire. Il lui reste toujours la ressource de travailler, « de ses mains, » s'il daigne, « de sa tête, » s'il peut. J'ai entendu parler d'un duc, qui a écrit de bons ouvrages, et d'un marquis qui a été président de la *Société bibliographique*, et d'un comte qui faisait des conférences, et d'un autre qui fait des automobiles, etc., etc. Des « parias, » comme dit Landri, non, les aristocrates ne le sont pas; ils ne le sont ni du monde du travail, qui leur est accessible de tous côtés, ni surtout de la société, qui garde pour eux ses meilleurs sourires et ses plus incoercibles préférences (la France est toujours petite marquise !). Ils ne le sont que du monde politique, — « les veinards ! » ajouterais-je, en style démocratique, si le monde politique et la vraie France n'étaient pas aussi profondément solidaires. « Parias » politiques, ils le sont d'ailleurs en bonne et nombreuse compagnie, puisque, à cette heure, quiconque tient à sa conscience, à sa liberté et même à la liberté des autres est déclaré inapte à toute fonction publique et bon tout au plus à payer l'impôt. La France est pleine de ces « émigrés » qui ne chassent pas tous à courre, dont quelques-uns représentent aussi des « valeurs » perdues, et parmi lesquels éclatent de temps en temps des « drames privés » vraiment « symboliques » et significatifs de notre état social, puisqu'ils en sont un effet, tandis que celui de *l'Émigré* ne l'est pas. Ce n'est pas parce que nous sommes en République que Landri n'est pas le fils de son père. Des maris trompés et des marquis ruinés, il me semble qu'il y en a eu sous l'ancien régime !

CHARLES ARNAUD.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Catholic Church Music*, by RICHARD R. TERRY. London, Greening, 1907, in-8 de 216 p., 6 fr. 25. — 2. *Méthode complète de chant grégorien (solfège, théorie et pratique), d'après les principes de l'école de Solesmes*, par D. GRÉGOIRE SUÑOL. 2e éd. Trad. avec préface et table analytique par D. MAUR SABLAYROLLES. Rome et Tournai, Desclée, Lefebvre, 1907, in-8 de 252 p. — 3. *Manuale pro benedictionibus et processionibus SS. Sacramenti ex libris solesmensibus excerptum cum cantu gregoriano*. Rome et Tournai, Desclée, Lefebvre, 1906, in-12 de 222 p., 1 fr. 75. — *Le même*, mais en notation musicale moderne, 2 fr. — 4. *Commune Sanctorum cum cantu gregoriano ad exemplar editionis Vaticanae concinnatum*. Rome et Tournai, Desclée, Lefebvre, 1906, in-8 de 76 p., 0 fr. 60. — 5. *Chants d'église* (1re série). *Paraphrase poétique des principales hymnes, séquences et antiennes mariales*, par l'abbé IRÉNÉE MACRI. Lyon, imp. Poncet; Saint-Jean de Pezenas, chez

l'auteur, 1907, in-8 de 108 p., 1 fr. — 6. *Les Maîtres de la musique. Beethoven*, par Jean Chantavoine. Paris, Alcan, 1907, petit in-8 de 260 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Maîtres de la musique. Mendelssohn*, par Camille Bellaigue. Paris, Alcan, 1907, petit in-8 de 228 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Maîtres de la musique. Smetana*, par William Ritter. Paris, Alcan, 1908, petit in-8 de 243 p., 3 fr. 50. — 9. *Études musicales*, par Camille Bellaigue. 3e série. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 395 p., 3 fr. 50. — 10. *Paris, souvenirs d'un musicien, 185...-1870*, par Henry Maréchal. Paris, Hachette, 1907, in-16 de xv-306 p., 3 fr. 50. — 11. Hector Berlioz. *Les Années romantiques, 1819-1842. Correspondance*, publiée par Julien Tiersot. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de xlii-433 p., 3 fr. 50. — 12. *Œuvres en prose de* Richard Wagner; trad. en français par J.-G. Prod'homme. T. I. *Des Gesammelte schriften, 1841-1842*. Paris, Delagrave, 1907, in-12 de 359 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Expression du rythme mental dans la mélodie et dans la parole*, par Henri Gouion. Paris, Paulin, 1907, gr. in-8 de 315 p., 5 fr. — 14. *Rythmischer Choral, Altarweisen und griechische Rhythmen in ihrem Wesen dargestellt durch eine Rhythmik des einstimmigen Gesanges auf Grund der Accente*, von Friedrich Succo. Gütersloh, Bertelsmann, 1906, gr. in-8 de viii-405 p., 8 fr. 75. — 15. *Méthode* Jaques Dalcroze. 1re partie. *Gymnastique rythmique*. 1er vol. Neuchâtel (Suisse), Sandoz, Jobin, 1907, gr. in-8 de xiii-280 p., avec 235 fig. — 16. *La Voix. Sa Culture physiologique, théorie nouvelle de la phonation*, par Pierre Bonnier. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 300 p., 3 fr. 50. — 17. *Bases physiques de la musique*, par H. Bouasse. Paris, Gauthier-Villars, 1906, petit in-8 cartonné de 111 p., 2 fr. — 18. *Denkmäler der Tonkunst in Œsterreich*. XIV. Jahrgang. Erster teil. *Heinrich Isaac, Weltliche Werke*. Zweiter teil. *Michael Haydn, Instrumental-Werke*. I. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1907, 2 vol. in-4 de xii-206 p. et de xxix-124 p. — 19. *L'Accompagnement du plain-chant*, par l'abbé Pirio. Vannes, chez l'auteur, gr. in-8 de 50 p.

1. — L'ouvrage écrit par l'éminent directeur de musique de la cathédrale de Westminster sous ce titre : *Cathotic Church Music*, mérite d'être signalé à l'attention des maîtres de chapelle. C'est, tout à la fois, une œuvre critique, historique et pratique sur le réveil de la musique sacrée dans l'Église catholique. Mais le but principal de l'auteur est d'être pratique et de mettre à la disposition de ses confrères — organistes ou maîtres de chœur — le fruit d'une expérience personnelle déjà longue. Ce livre se divise en quatre parties. La première est en quelque sorte le code de la législation ecclésiastique sur la musique sacrée; elle comprend d'abord le *Motu proprio* de Pie X, puis une compilation des différentes règles concernant la matière depuis le concile de Trente jusqu'à nos jours (décrets des conciles et des papes, rubrique du missel, directions du cérémonial des évêques (décrets divers de la Congrégation des rites, etc.). La deuxième partie présente la *Critique* et l'*Historique* de la musique d'église. Deux excellents chapitres traitent de la nature et du vrai caractère de ce genre spécial. L'auteur y flagelle sans merci ces maîtres de chapelle plus soucieux d'une musique théâtrale et sentimentale que des convenances de leur art et des lois de la liturgie. Quelques pages seulement sont spécialement consacrées au plain-chant ; mais hâtons-nous de dire que tout à travers son livre, M. Terry insiste avec force sur la nécessité, pour le maître de chœur, d'une connaissance approfondie du chant grégorien s'il veut comprendre et saisir le caractère vrai de son art : pas de véritable musique d'église

si elle ne reflète l'esprit du plain-chant. Dans ce court chapitre, l'auteur n'a pas voulu épuiser le sujet. Il a préféré renvoyer son lecteur aux publications des bénédictins de Solesmes, en particulier à la *Paléographie musicale*. Sa compétence en cette matière ne saurait d'ailleurs laisser aucun doute dans l'esprit de quiconque a entendu l'exécution du chant grégorien à la cathédrale de Westminster. Le chapitre consacré à la polyphonie, comme on devait s'y attendre, est admirablement traité. Les compositions religieuses modernes sont ensuite passées en revue ; l'auteur ne craint pas d'y censurer, avec une juste sévérité, la non-valeur artistique de la plupart des compositions cécilienne allemandes. A la fin de cette partie, M. Terry déplore l'état actuel de la musique dans les églises catholiques d'Angleterre : mauvaise musique, mauvaises exécutions. Mauvaise musique, ou bien parce qu'elle manque d'inspiration artistique, ou bien parce qu'elle n'est pas composée dans l'esprit liturgique de l'Église. Mauvaises exécutions : les chanteurs sont insuffisamment préparés, les voix manquent de culture ; l'orgue est devenu un tyran : il n'accompagne pas le chœur, il le dirige. Disons en passant que ces défauts ne sauraient être reprochés au chœur de la cathédrale ; notre auteur ne se contente pas de censurer, il sait aussi édifier : la beauté des chants y peut soutenir la comparaison avec les splendides exécutions des grandes églises anglicanes comme St. Paul's Cathedral ou Westminster Abbey. Mais la plus intéressante partie de tout l'ouvrage est sans contredit la quatrième, intitulée : *Pratique*. Tout maître de chœur tirera grand profit de la lecture attentive des chapitres consacrés à la culture et à la formation de la voix, comme aussi à la formation des chœurs. Ils sont comme le fruit de la longue expérience de l'auteur à Downside Abbey et à Westminster Cathedral et personne n'ignore qu'il est expert en ces matières. D'ailleurs, l'Angleterre a sur la manière de former les voix d'enfant des traditions ininterrompues qui remontent avant la Réforme, et la supériorité de ses exécutions chorales est un fait incontesté. La quatrième partie est une sorte de *Directorium chori*, un cérémonial ou guide pratique à l'usage spécial du maître de chœur : messe, vêpres, offices pontificaux, processions, offices de la Semaine sainte, etc., en un mot tous les détails des fonctions liturgiques y sont clairement indiqués, de façon à faire éviter toute interruption ou hésitation de la part du chœur durant les offices. L'ouvrage se termine par une revue historique fort intéressante de l'école anglaise de musique religieuse avant la Réforme. L'auteur y démontre l'origine catholique de la plupart des pièces anciennes actuellement en usage dans l'Église anglicane, mais chantées sur des textes en langue vulgaire. Enfin, un appendice contient un long répertoire de musique écrite conformément à l'esprit de l'Église catholique et pouvant convenir aux

différents chœurs. L'ouvrage est précédé d'une lettre élogieuse adressée à l'auteur par l'archevêque de Westminster.

2. — La *Méthode complète du chant grégorien* de D. Suñol a eu un très grand succès en Espagne et dans tous les pays de langue espagnole : deux éditions successives ont été enlevées en fort peu de temps. Le traducteur français, D. Maur Sablayrolles, attribue la vogue de cet ouvrage d'abord à la compétence de l'auteur, à sa longue habitude de la direction du chœur, et surtout à ses enseignements qui reflètent avec une exactitude parfaite les principes d'exécution de l'école solesmienne. Partisan convaincu, lui aussi, de cette école, D. Suñol a voulu donner une traduction française de la *Méthode* de son confrère, précisément à cause de cette conformité avec Solesmes. Et, de fait, il en est ainsi. Beaucoup de méthodes ont déjà adopté l'exécution solesmienne, mais aucune, croyons-nous, n'en a exposé les principes avec cette clarté et cette plénitude. L'édition française a même un avantage sur la précédente : avec l'assentiment de l'auteur, quelques points ont été heureusement développés ; je citerai entre autres le chapitre : *De la Direction du chœur par la chironomie ou mouvements de la main*, et celui qui traite *De l'Accompagnement*, où l'on reconnaît une main expérimentée. Les exemples, presque tous en double notation — carrée et moderne, — sont rythmés soigneusement au moyen des *signes rythmiques* des bénédictins de Solesmes. Un court appendice reproduit quelques documents sur ces signes ; d'où il ressort que, malgré les dénégations de leurs adversaires, les bénédictins sont dans leur droit en publiant des éditions rythmiques de la Vaticane. Cette méthode, si bien adaptée aux éditions rythmées de la maison Desclée, est appelée à rendre les plus grands services « aux séminaires et aux maisons d'enseignement » auxquels elle est plus spécialement destinée.

3. — Je viens de dire que les bénédictins avaient le droit d'employer leurs signes rythmiques : la meilleure preuve, c'est qu'ils en usent dans les éditions qu'ils mettent au jour. C'est ainsi que la Société de S. Jean l'Évangéliste, Desclée et Lefebvre, a édité récemment un *Manuale pro benedictionibus et processionibus SS. Sacramenti*. Ce manuel paraît en double édition in-12, notation grégorienne et moderne, l'une et l'autre ornée des dits signes rythmiques. Il contient les chants usuels pour les bénédictions du S. Sacrement, *O Salutaris* (3 chants), *Oremus pro Pontifice* (4 chants), *Tantum ergo* (6 chants), *Adoremus in aeternum* (2 chants), etc. ; puis un choix d'antiennes, d'hymnes, de séquences, de répons en l'honneur de Notre-Dame et pour les divers temps et fêtes de l'année, en tout 158 pièces. Bien que ce manuel soit tiré en grande partie des *Variae preces* de Solesmes, il contient cependant quelques éléments nouveaux, entre autres six mélodies pour

l'hymne *Ave Maris stella*, un *Salve Regina* inédit, trois rythmes inédits pour les défunts et quelques pièces pour les dévotions populaires. Toutes les mélodies nouvelles sont empruntées aux manuscrits. Ce petit livre sera précieux pour les paroisses et surtout pour les collèges et pensionnats — où la notation grégorienne n'est que peu connue — grâce aux deux éditions qui se correspondent et peuvent être chantées dans le même chœur.

4. — Le *Commune Sanctorum cum cantu gregoriano ad exemplar editionis Vaticanae concinnatum* est une reproduction parfaite de l'édition typique. Comme celle-ci, elle est sans signes rythmiques et, par conséquent, peu pratique. L'édition rythmique est sous presse.

5. — Au moment où les *Chants d'église* vont, plus que par le passé, se trouver aux mains des fidèles, il est bon de signaler la *Paraphrase poétique des principales hymnes, séquences et antiennes mariales*, publiée par M. l'abbé Irénée Mauri, chanoine de Montpellier. La page de gauche offre le texte latin, à droite la paraphrase en vers français. « Fidélité, élégance, orthodoxie, onction, » tels sont les éloges que Mgr de Montpellier adresse à l'auteur; nous n'avons qu'à nous y associer.

6. — La publication des *Maîtres de la musique* ne traîne pas : après Palestrina, César Frank, J. S. Bach, voici trois nouveaux volumes : *Beethoven*, *Mendelssohn*, *Smentana*. M. J. Chantavoine, le directeur de la publication, s'est réservé, non la part du lion, mais le lion lui-même; on ne peut l'en blâmer, ses études antécédentes le désignaient pour cette tâche. L'ouvrage se divise en deux parties : 1° *La Vie et l'Homme*; 2° *L'Œuvre*; c'est la division adoptée pour tous les volumes de la collection. Remplir cette tâche en 250 pages, ce n'est pas chose aisée. M. J. Chantavoine y arrive cependant : 57 pages lui suffisent pour dessiner la vie de son héros dans ses grandes lignes; et aussitôt il aborde *l'Œuvre*. Le premier paragraphe : *Années d'étude et d'apprentissage*, complète heureusement la première partie... Beethoven a eu des maîtres, mais en définitive « aucune influence n'a été sur lui ni très profonde, ni surtout très durable : chez lui tout vient du dedans, et s'il a subi un instant le poids de la tradition, c'est pour en rejeter le joug, une fois sourd, comme Samson aveugle abattit les colonnes du temple. » Puis viennent, dans autant de paragraphes, *musique instrumentale* : a) la sonate et ses dérivés pour piano, pour piano et violon ou violoncelle — trios —; b) les quatuors, quintettes, etc... Un paragraphe spécial est consacré aux neuf symphonies. Toutes ces œuvres sont l'objet d'une rapide analyse. Le lecteur aimerait à avoir sous les yeux au moins le début des motifs qui sont rappelés : pour que la lecture de ces analyses soit profitable et ne devienne pas fastidieuse, il faut avoir devant soi les pièces musicales ainsi décrites; ce qui est facile, car l'œuvre de Beethoven se trouve entre toutes les mains. La *Musique vocale* termine

l'examen des œuvres avec *Fidelio* et la *Messe* en *ré*. Sur cette dernière je ne saurais m'associer aux réflexions de M. J. Chantavoine. Il dit vrai lorsqu'il affirme que « la *Messe* en *ré* ne convient nullement aux exigences de la liturgie. » Mais, sur les intentions de l'auteur, il y a des réserves à faire. Quoique Beethoven, né catholique, n'ait eu, dans le courant de sa vie, pour toute religion qu'une sorte de religiosité vague, de « déisme humanitaire familier à son siècle, » il faut le croire cependant lorsqu'il dit que son but « a été, en écrivant cette messe, d'éveiller chez les auditeurs des sentiments religieux. » Je ne puis penser qu'en composant les lamentations du *Kyrie* ou les magnifiques élans et les adorations sublimes du *Gloria*, il n'ait pas prié et adoré : tout cela n'est pas une fiction, cette œuvre est vraie, sincère. Je veux croire que sa foi catholique brillait encore au fond de son âme, lorsqu'il essayait au *Credo* de retracer, dans sa magique musique, les croyances de son enfance : incarnation, crucifixion, résurrection, etc..., et, qu'à cette occasion, son génie et son cœur ont rallumé l'étincelle presque éteinte sous la cendre. C'est cette foi précise qui éclate dans toute la *Messe* en *ré*, et non point, comme le suppose M. J. Chantavoine, cette foi vague et déiste « qui plane dans la région supérieure où peuvent se concilier les croyances orthodoxes de la religion positive, les aspirations moins bien définies du spiritualisme, et les conceptions poétiques de ceux qui, comme Beethoven, placent leur ciel dans le cœur de l'homme. » Ce qui est certain c'est qu'en face de la mort, Beethoven consentit à recevoir, avec la visite du prêtre, les derniers sacrements. Dans sa « Conclusion », M. J. Chantavoine essaie de résumer en quelques formules les traits caractéristiques de l'art beethovenien. Tâche difficile. Il n'admet que sous la réserve la plus expresse la théorie des trois styles de Beethoven, inventée par W. von Lenz, pour s'attacher de préférence au système proposé par Liszt, qui divise l'œuvre du musicien en deux catégories : la première, celle où la forme traditionnelle et convenue contient et régit la pensée du maître, — et la seconde, celle où la pensée étend, brise, recrée et façonne au gré de ses besoins et de ses aspirations la forme et le style. Deux principes : *autorité* et *liberté* dominent l'œuvre ; le résumé peut être : le triomphe de la liberté sur l'autorité, triomphe qui a été le prix de la lutte et de la douleur. Le livre se termine par un catalogue complet de l'œuvre musicale de Beethoven, suivant l'ordre adopté pour les précédentes études.

7. — Le *Mendelssohn* de M. C. Bellaigue se présente comme une agréable et fort instructive causerie. La première partie, *la Vie et l'Homme*, tient presque la moitié du volume : c'est un récit alerte, spirituel et sobre ; chaque trait de cette peinture vise au but poursuivi par l'auteur ; faire connaître à fond la physionomie du musicien, le

placer dans son cadre et dans son milieu, mettre en lumière les influences qu'il a subies ou exercées. Lorsque M. C. Bellaigue abordera ensuite l'étude approfondie *du Génie et de l'Œuvre* de Mendelssohn, bien des caractères de son art trouveront leur explication dans les pages qui précèdent. La même âme, en effet, se traduit et dans la vie et dans l'œuvre. L'auteur a réussi à montrer précisément de quelle manière l'âme de Mendelssohn rayonne à travers les productions de son art. Pour rendre plus complète son analyse, il envisage successivement la forme de sa musique et le sentiment qui l'anime. Comment le compositeur a-t-il utilisé les divers éléments de la musique? De quelle manière a-t-il imprimé son cachet personnel à ces formes que lui léguait la tradition: la mélodie, la symphonie, l'orchestre? — *Forme ou technique.* — D'autre part, quels sentiments se trouvent exprimés par la musique de Mendelssohn, soit habituellement, soit dans telle ou telle partie de l'œuvre? — *Sentiment ou éthos.* — L'auteur répond clairement à ces questions, avec sa compétence bien établie; il appuie ses dires sur des citations musicales judicieusement choisies. Un dernier et court chapitre examine les origines et les influences de l'art mendelssohnien. Enfin le catalogue complet de l'œuvre est donné en appendice. Le livre ne se recommande pas seulement par les charmes du style, mais aussi par la netteté et la sûreté du jugement. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les premières lignes : elles résument l'idée qui se dégage de tout l'ouvrage : « Il s'en faut de très peu, d'un degré peut-être de chaleur et de force, d'élévation ou de profondeur, que le musicien de la *Symphonie italienne* et de la *Symphonie écossaise*, des *Romances sans paroles* et du concerto pour violon, de *Paulus*, d'*Élie* et du *Songe d'une nuit d'été*, soit l'un des musiciens tout à fait grands. Mais il marche immédiatement à leur suite. Il marche, sérieux et charmant, jeune, heureux, paré de toutes les grâces et comblé de tous les dons. »

8. — La renaissance de la nationalité tchèque au XIXe siècle est un des faits les plus surprenants qu'ait enregistrés l'histoire moderne. *Smetana* (1824-1884), dont M. Ritter nous raconte la vie, a été le chantre inspiré, enthousiaste, de cette résurrection : il a rendu à la Bohême, dont les artistes jusqu'alors se dispersaient dans les pays voisins, sa conscience et son autonomie musicales, et fondé une école tchèque aujourd'hui bien vivante et indépendante. Pourtant Smetana fut, de son vivant, méconnu par ses compatriotes, dont la méfiance et l'ingratitude empoisonnèrent sa vie, aggravant les souffrances de la surdité et d'une maladie nerveuse qui devait aboutir à la folie. Il mourut, en effet, dans une maison de santé. Cette histoire tragique et lamentable, cette lutte héroïque de l'homme de génie et du patriote contre l'envie haineuse de ses concitoyens, est suivie pas à pas par

M. W. Ritter, depuis les débuts et les premiers triomphes du maître tchèque, jusqu'à ses insuccès et son « véritable meurtre! » Ses huit opéras sont largement analysés, et surtout *la Fiancée vendue*, le chef-d'œuvre de Smetana. Un catalogue des œuvres et une bibliographie terminent le volume. Pourquoi faut-il que le plus mauvais esprit de parti, l'esprit hussite, se glisse dans ce livre, par ailleurs si intéressant, et qu'on y trouve des appréciations qui heurtent l'histoire vraie et impartiale? C'est ainsi que l'auteur représente le culte de S. Jean Népomucène comme « une supercherie sainte », et ce personnage historique comme « inventé de toutes pièces par les jésuites pour distraire de Jean Huss l'imagination populaire! » (p. 30). Plus loin les cérémonies catholiques signifient « l'asservissement de sa patrie... » Pour écrire de semblables assertions, il faut renier les plus pures gloires de la Bohême; les Tchèques les plus patriotes ne les oublient pas. Malgré ces taches, cet ouvrage sera lu avec fruit par les amateurs de musique, car il ajoute une page importante à l'histoire musicale de l'Europe au XIXe siècle.

9. — M. Camille Bellaigue est toujours un charmeur; la troisième série de ses *Études musicales* en est une nouvelle preuve. Sans doute vous avez lu déjà les pages de l'habile critique dans la *Revue des Deux Mondes* ou ailleurs, mais il faut les relire, car en même temps que charmeur, M. Bellaigue est penseur. Ses livres, remplis de jugements tout à fait personnels, toujours délicats, souvent profonds, méritent mieux qu'une simple lecture : ils demandent à être solidement étudiés et médités. Celui-ci nous offre des sujets très variés : Aristote et son idée musicale; Saint Grégoire et la mélodie grégorienne, Bach, Beethoven, surtout dans ses quatuors et ses sonates; R. Wagner, Gabriel Perué et sa *Croisade des enfants*; Gabriel Fauré et son *Requiem*, et j'en passe. A la fin du volume, M. Bellaigue dessine quelques *Dernières Silhouettes de musiciens :* Gounod, Balzac, Rust, « un inconnu quelquefois aussi grand que Beethoven »; Adolphe Nourrit, « Messieurs les Curés de Paris », et ces Messieurs sont très sévèrement jugés..., le P. Gratry, Bizet, Léon Méhul, S. Philippe de Néri, et d'autres encore. On pourra parfois — assez rarement cependant — ne pas partager les idées de M. C. Bellaigue, mais toujours on admirera la hauteur et la largeur de ses vues, toujours on fermera son livre plus instruit, plus éclairé, heureux d'avoir été en contact avec un esprit élevé qui sait exprimer ses pensées et ses sentiments dans un beau langage.

10. — L'accueil fait par le public à son volume : *Rome, souvenirs d'un musicien*, a encouragé M. Henry Maréchal à lancer son *Paris, souvenirs d'un musicien 185... 1870*. Une Lettre-Préface de M. E. Reyer, de l'Institut, présente ce volume, le résume et en donne bien le caractère : « Charmants souvenirs... jolies histoires racontées avec esprit...

attrayants portraits d'artistes esquissés d'un crayon léger... » L'auteur s'arrête avec plaisir aux noms suivants, imprimés d'ailleurs sur le titre : Léo Delibes, Victor Massé, Auber, A. Chauvet, Jules Barbier, G. Bizet, Berlioz. Victor Hugo vient à son tour, mais le grand homme n'en sort pas grandi. De plus obscurs personnages ont aussi leur place dans la galerie; il y en a de toutes sortes. Voici un « pauvre diable » — son nom n'est pas révélé — que l'on trouve mort de faim dans son taudis du faubourg Montmartre; il remettait sans cesse au lendemain l'effort de quitter sa pipe et ses cartes pour se mettre au travail; il ne vivait que des apéritifs et des grogs que les allants et venants lui offraient de midi à minuit. Voici un librettiste, Stapleaux : celui-là travaille, il n'aime pas à être dérangé; dans son cabinet de travail, sur la glace de la cheminée, un papier collé porte ces mots écrits en gros caractères : « On est prié de ne pas moisir ici. » Chaque portrait est accompagné de ces anecdotes, de ces menus faits qui complètent la grande histoire, en lui enlevant ce qu'elle pourrait parfois avoir de trop grave et de trop sévère. En somme, livre gracieux, agréable, léger.

11. — *Hector Berlioz. Les Années romantiques, 1819-1842, Correspondance* publiée par M. Julien Tiersot. Nous finirons, grâce à de tels travaux, par connaître la vie de Berlioz jusque dans ses plus intimes détails. M. J. Tiersot a entrepris de réunir en une seule collection toute la correspondance de Berlioz. Sa moisson est abondante, et une bonne partie des lettres recueillies est inédite. Ce sont environ trois cents lettres à sa famille; d'autres, deux cents peut-être, adressées à des amis, à des confrères, à des indifférents. C'est donc un ensemble de plus de cinq cents lettres inconnues à la généralité du public qui paraissent ici pour la première fois, sauf quelques-unes qui ont vu le jour çà et là dans les revues où il est difficile de les trouver. Cette belle moisson de documents, l'auteur la divise en plusieurs séries chronologiques, correspondant aux principales étapes de la carrière de Berlioz. On connaissait déjà Berlioz, on le connaîtra mieux encore : sa biographie ne sera pas renouvelée, mais complétée, éclairée; l'homme lui-même se montrera sous son vrai jour. De nombreuses notes courent au bas des pages et rendent plus intéressante la lecture de ces lettres. On pourra faire quelques critiques de détail sur l'une ou l'autre de ces notes, mais le service rendu par la publication est tel pour ceux qui s'occupent de Berlioz, que les louanges et les applaudissements couvriront le bruit et récompenseront amplement l'auteur de son travail.

12. — On ne saurait trop louer M. Prod'homme d'entreprendre la traduction des *Œuvres en prose de Richard Wagner*. En effet, si l'on veut vraiment comprendre et apprécier à leur juste valeur les compositions du célèbre musicien, il est indispensable d'étudier ses écrits qui en

sont le commentaire autorisé et détaillé. On y rencontre aussi, sur l'art musical, des idées géniales qui, à elles seules, suffiraient amplement à justifier cette publication. Il y aura toujours à prendre dans les écrits de R. Wagner; il est difficile de ne pas partager ses idées esthétiques. En tout cas, elles sont fécondes, inspiratrices non seulement par elles-mêmes, mais aussi par la forme puissamment vigoureuse que sait leur donner leur auteur. Sans doute le traducteur a dû plus d'une fois ressentir la difficulté de faire passer dans sa propre langue le texte original; soyons-lui reconnaissants d'avoir visé avant tout, comme il le dit lui-même, à la fidélité et à l'exactitude, mais reconnaissons en même temps que ces deux qualités indispensables pour toute bonne traduction n'ont en aucune façon nui « à l'élégance et à la clarté chères au lecteur français. » Ce premier volume reproduit le premier tome des *Gesammelte schriften*, sauf, bien entendu, les deux pièces poétiques qui y sont intercalées entre les écrits en prose. Il comprend la préface générale et celle du premier volume, une esquisse autobiographique jusqu'en 1842; le compte rendu de la *Défense d'aimer; Un Musicien allemand à Paris* (sept nouvelles et essais), 1840 et 1841; le *Stabat Mater* de Pergolèse; *de l'Ouverture*; *le Freischütz à Paris* (deux articles); Halévy et la *Reine de Chypre*. Parmi ces morceaux, le *Musicien allemand à Paris*, sur *l'Ouverture* et *le Freischütz* ont été publiés en français dans la *Revue et Gazette musicale* de Schlesinger, de 1840 à 1842. M. Prod'homme reproduit ce texte français, mais en l'accompagnant de variantes, parfois très importantes, tirées des *Gesammelte schriften*.

13. — L'ouvrage de M. Goujon : *L'Expression du rythme mental dans la mélodie et dans la parole*, débute par des considérations de métaphysique et de haute psychologie et s'achève en la physionomie d'un traité d'algèbre, l'auteur ayant adopté les procédés symboliques de cette science pour représenter la distribution des rythmies verbales. Aussi bien la trame de tout le travail est philosophique. L'intention est louable, le résultat l'est infiniment moins, et M. Goujon a été trahi, semble-t-il, par ses manuels de philosophie... Ils ne lui ont fourni ni la limpidité de l'exposition et de l'expression, ni surtout des théories acceptables sur la nature et le mécanisme des facultés de l'âme humaine. Encore qu'on ne trouve nulle part, dans ces pages laborieuses, de profession de foi philosophique bien nette, on y entend l'écho de « l'idéalisme-matérialiste » contemporain. Par exemple, comment prendre autrement que dans un sens kantiste ce solennel prélude : « La raison, principe du vrai, du beau et du bien. La raison abstraite n'est le principe universel de l'intelligibilité de l'expérience que parce que l'expérience est le mode même sous lequel se manifeste universellement la raison ... etc ... » (p. 1). Le chapitre fondamental

sur *le Rythme logique de a pensée perceptive,* rappelle les idées et la manière des associationistes anglais : Hamilton, Stuart Mill, Bain, etc. Même traitement déterministe et matérialiste infligé aux éléments de la pensée. Mais il y a aussi — H. Spencer l'avait insinué — un « rythme logique de la *pensée affective* ou du sentiment » — lequel, dit sans sourciller M. Goujon, « a été défini : la conscience des variations neuro-vasculaires » (p. 73). Et il faut bien avouer que l'auteur n'a pas pu sortir de l'indescriptible galimatias où la philosophie contemporaine est tombée relativement aux appétits, à l'émotion, au sentiment. Et maintenant, à quel résultat aboutissent tant de subtiles et périlleuses analyses ? A cette notion que la pensée (perceptive ou affective) comme aussi le langage (verbal ou mélodique) dans lequel elle s'exprime, se réalisent suivant un rythme, suivant un ordre invariable de leurs éléments à valeurs diverses. « Le premier rang est tenu par l'élément le plus important ou considéré comme tel. Le dernier rang est occupé par l'élément dont l'importance est immédiatement inférieure à l'importance du premier. Lorsqu'à ces deux éléments il s'en ajoute un troisième, d'importance intermédiaire entre les deux autres, à cet élément revient naturellement la seconde place, la première et la troisième restant réservées aux éléments qui le dépassent en valeur d'après leur importance respective » (p. 303). D'où le symbole approximatif (3-1-2). Dès que M. Goujon sort un peu de sa philosophie, c'est-à-dire depuis le chapitre IV jusqu'au IXe et dernier, il intéresse, et, selon son humble et juste aveu, « il dégage de l'expérience quelques faits dignes d'attention. » Cependant il s'en faut de beaucoup que des idées claires et précises résultent de ses recherches. Tout ce qu'il nous dit sur la distinction entre « le rythme de la mesure et le rythme de la mélodie » (p. 203), sur les mesures binaires, ternaires et quaternaires, est d'une obscurité insondable. Par instant, cependant, jaillissent de cette sombre nuée quelques éclairs de vérité. Je serais disposé à croire que le « rythme mental », pour employer les termes fort discutables de l'auteur, « a dans le langage une expression sensible » ; mais les données philosophiques sur lesquelles est appuyée cette supposition sont fausses. D'ailleurs j'avoue, en terminant, que j'ai beaucoup de peine à comprendre l'auteur : « son rythme mental » étant sans doute tout à fait étranger au mien.

14. — Dans son ouvrage : *Rhythmischer Choral, Altarweisen und griechische Rhythmen in ihrem Wesen dargestellt durch eine Rhythmik des einstimmigen Gesanges auf Grund der Accente,* M. F. Succo envisage directement le chant à l'unisson usité dans les églises protestantes d'Allemagne. Quelle est la nature du rythme qui entre dans ces chants comme un élement important ? Cette question est pour l'auteur l'occasion de développer toute une théorie rythmique. Le rythme, selon lui,

est constitué par un ordre, une proportion immédiatement perceptible par les sens, entre les fragments de temps qui se succèdent. Or, c'est l'accent qui, dans le chant ou le langage, rend sensible cette proportion. De là l'étude des différentes sortes d'accent et de leur rôle dans la constitution du rythme. L'accent dynamique, et surtout l'accent de quantité, sont minutieusement étudiés. Ce dernier, en particulier (les deux tiers du volume lui sont consacrés), provoque un examen détaillé des auteurs de l'antiquité qui ont traité du rythme, en un mot toute une étude de la rythmique grecque. L'accent dynamique, lui aussi, est longuement analysé, et sur d'autres bases : les schémas et tableaux sont employés largement, de même que les exemples, empruntés à la musique moderne tout autant qu'aux chorals anciens. A la fin seulement, et en peu de pages, les conclusions de cette rythmique sont appliquées au chant divin, laissé de côté pendant de longs chapitres. C'est donc dans la dernière partie du titre qu'il faut chercher le sens de l'ouvrage : une rythmique du chant à l'unisson, sur la base de l'accent.

15. — Je cite, d'après M. Jaques Dalcroze lui-même, quelques-uns des principes élémentaires sur lesquels est fondée sa *Méthode de gymnastique rythmique*. 1° Le rythme est mouvement ; 2° tout mouvement est matériel ; 3° tout mouvement a besoin d'espace et de temps... Régler les mouvements de l'enfant, lui en faire prendre conscience, perfectionner la force et la souplesse des muscles en réglant les proportions du *temps* et de l'*espace*, c'est développer en même temps et le sens rythmique *musical*, et le sens du *rythme plastique*. L'union de la musique et de la plastique, c'est en résumé toute la méthode. Tout cela est bien vrai, pourvu qu'on ne se borne pas au rythme *mesuré*. Ces principes sont appliqués en vingt leçons divisées elles-mêmes en dix chapitres, qui contiennent des exercices généraux de respiration, d'équilibre de mouvements, de marches rythmiques, etc. ; le tout éclairé par plus de deux cents photographies ou dessins représentant les divers mouvements rythmiques commandés. Les Grecs n'en avaient pas tant pour obtenir dans l'exécution la science des beaux mouvements. Nous n'avons rien à leur envier ; mais ce qui nous manque peut-être, c'est leur esprit. L'antiquité ne réglait les mouvements du corps et de la voix que pour faire passer l'art et l'harmonie jusqu'à l'âme et lui inspirer le goût de la vertu... C'est Platon qui parle ainsi. La *Gymnastique rythmique* ne pense guère à ce but élevé.

16. — L'ouvrage de M. P. Bonnier : *La Voix, sa culture physiologique, théorie nouvelle de la phonation*, est pratique autant que scientifique. Le chanteur, l'avocat, le professeur qui liront ce livre en tireront grand profit. Ils y apprendront autant que faire se peut avec le seul secours du livre, ce qu'ils ont besoin de savoir par devoir professionnel et que beaucoup pourtant ignorent. Avec quoi l'on respire, comment

l'on doit respirer, et comment pas; M. Bonnier part en guerre contre la respiration abdominale, et il est possible qu'il n'ait pas tort; les raisons physiologiques de sa thèse valent la peine d'être étudiées: elles sont d'un homme compétent. On ne peut nier que la respiration costale soit la plus naturelle, celle que l'on pratique, comme M. Jourdain, sans le savoir; tandis qu'il faut une éducation, un entraînement, pour acquérir l'habitude de la respiration abdominale. Acquise, et devenue presque naturelle, elle peut entraîner chez la femme surtout, de graves dérangements organiques. M. Bonnier la condamne absolument et sans appel. Nous étudions ensuite avec l'auteur, clair et précis, le son, sa perception ainsi que sa formation — descriptions excellentes; — la voix libre et ses renforcements, — très bons conseils d'hygiène applicables à chaque espèce de voix; — l'accent et le tempérament vocal; le geste vocal et la pose de la voix, — chapitre à étudier soigneusement; — conseils pratiques pour éviter ces accidents si fréquents dans le monde des chanteurs, et qui viennent de ce que la voix a été mal posée, mal classée ou mal conduite; de l'irritation de la muqueuse et des troubles de l'appareil respiratoire. Le dernier chapitre: *Pratique de la voix*, est un de ceux qui m'ont le plus intéressé; l'auteur y traite d'un grand nombre de questions que le chanteur a dû se poser, et auxquelles il est ici immédiatement répondu, ce qui épargnera aux jeunes bien des tâtonnements, bien des erreurs funestes. Enfin des appendices sur la culture de la voix, l' « oralité » dans l'enseignement, et l'examen clinique des voix au concours de chant (au Conservatoire) de 1906, ne sont que la reproduction d'articles déjà publiés dans divers journaux ou revues. En somme, livre très intéressant, et à mettre entre les mains de tous les professionnels de la voix.

17. — Légèrement aride, mais bien instructif est le petit livre de M. Bouasse sur les bases physiques de la musique. Il fait partie de la collection *Scientia*. C'est un essai de vulgarisation du bel ouvrage de Helmholtz sur la *Théorie physiologique de la musique*. Ce résumé — mis d'ailleurs au courant des résultats de la science moderne — servira d'introduction à l'étude de Helmholtz, en même temps qu'il en donne un coup d'œil d'ensemble facilement saisissable. Tous deux devront se trouver côte à côte dans la bibliothèque des musiciens que n'effraie pas un peu de science pure. A signaler une légère erreur (p. 43) : il est inexact que le plain-chant ne connaisse pas dans un même morceau d'étendue supérieure à une neuvième; on trouve fréquemment, si je ne me trompe, un ambitus de dixième qui peut s'étendre jusqu'à l'onzième et même à la douzième. Page 59, toujours à propos du plain-chant, l'auteur me paraît injuste lorsqu'il nous parle de l'« imperfection tonale de ses modes, absolument choquante pour une oreille exercée. » Nous dirons plutôt que notre oreille moderne, qui ne connaît plus que

deux modes, majeur et mineur, se trouve désorientée, pour ainsi dire éblouie, en face de la richesse des huit modes du chant grégorien. D'ailleurs certains de nos musiciens modernes, et non des moindres, commencent à s'en apercevoir, et s'essayent à ressusciter certaines gammes antiques du chant ecclésiastique.

18. — Le *Choralis Constantinus* d'H. Isaac avait paru en 1898 dans la Ve année des *Denkmäler der Tonkunst in Œsterreich*. La XIVe année contient les *Œuvres profanes* du même auteur. Né dans les Pays-Bas au xve siècle, il y reçut sa première formation musicale, mais, appelé à Florence par Laurent le Magnifique, puis maître de chapelle de l'empereur Maximilien Ier, il s'assimila successivement si bien le génie musical des Italiens et celui des Allemands que ces deux nations peuvent à bon droit revendiquer Isaac pour un de leurs maîtres. Ce sont ces considérations sur les diverses influences subies par le musicien que fait ressortir dans son Introduction M. Wolf, l'éditeur du présent volume. Les œuvres profanes du compositeur comportent des compositions musicales sur des chants allemands, français, italiens et latins; en second lieu, les œuvres de musique instrumentale; la dernière section est consacrée à la musique de chambre. Isaac a traité les chants français à la manière flamande. La caractéristique des éditions de la savante Société autrichienne est qu'elles sont aussi des éditions critiques avec tout l'apparat requis de nos jours pour la publication des textes, mais rejeté ici en appendice pour plus grande commodité. Dans cet appendice figure donc la bibliographie des sources manuscrites et imprimées; les œuvres d'Isaac se rencontrent dispersées dans trente-cinq manuscrits, mêlées à celles des musiciens ses contemporains et autres. Les recherches de M. Wolf faciliteront beaucoup les éditions de nos maîtres français. L'apparat critique termine le volume; il indique les particularités des divers manuscrits avec tout le soin et toute l'exactitude qu'on a l'habitude de rencontrer dans les travaux de M. le Dr Wolf. — L'édition des *Œuvres instrumentales* de Michel Haydn par M. le Dr L. H. Perger forme la 2e partie de la publication annuelle. Elle est traitée avec la même méthode et aussi avec le même bonheur que l'édition des œuvres d'Isaac; la main toujours active et prévoyante qui a su organiser la Société veille encore à l'homogénéité du plan de ses publications. L'Introduction à l'ouvrage contient une étude sur la vie et sur la formation musicale de Michel Haydn. L'édition s'ouvre par un catalogue thématique des œuvres instrumentales du maître, au nombre de cent trente-six, dressé d'après le catalogue du bénédictin Rettensteiner, ami de Haydn, et celui du copiste Lang. Sans doute incomplet par lui-même, il s'en faut cependant que toutes les œuvres qui y sont mentionnées aient été encore retrouvées. Néanmoins cette première bibliographie sera d'un grand secours pour la publication

imminente des œuvres de Joseph Haydn qui a souvent bénéficié des œuvres de son frère. Les œuvres éditées ici sont des symphonies, une marche turque, six menuets pour orchestre, deux divertimenti, un quatuor. Les remarques critiques placées à l'appendice sont peu considérables, puisqu'on possède presque toujours le manuscrit autographe; elles suffisent pourtant à montrer la compétence de l'éditeur. Les leçons du quatuor sont discutées avec soin d'après les deux manuscrits restants.

19. — Le traité d'*Accompagnement du plain-chant*, de M. l'abbé Pirio, sera reçu avec gratitude par les amis des mélodies grégoriennes; car il est court, précis, clair, bien ordonné. Il s'adresse aux personnes qui, effrayées d'avoir à entreprendre une étude de l'harmonie, reculent devant cette tâche et se bornent à apprendre, sans les raisonner, quelques formules, quelques gammes harmoniques qu'elles adaptent, à première vue et comme elles peuvent, aux différentes pièces du plain-chant. On sait quel misérable accompagnement résulte de cette manière d'agir. Or, le but de ce petit traité, aussi résumé que possible, est précisément de montrer que les difficultés de l'harmonie sont aisément surmontables. Il s'adresse surtout aux élèves de collèges, de séminaires, aux pensionnats de jeunes filles. L'auteur, dès le début, donne de l'accompagnement une *définition* qui fixe les divers chapitres du traité, et le résume : « Accompagner le plain-chant, c'est placer sous une mélodie ancienne une basse et des parties harmoniques qui puissent convenir à la fois et à la tonalité de ces modes antiques, et aux différents groupements de notes, appelés neumes, qui les composent, de façon à guider et soutenir le chant sans le couvrir jamais. » Tel est le programme, qui se divise en deux grandes parties. La première comprend les trois premiers chapitres : règles de l'accompagnement *note contre note;* cette partie n'est qu'un procédé destiné à apprendre aux élèves l'*enchaînement harmonique des accords* ; car pour l'auteur, l'harmonie *note contre note*, appliquée au chant grégorien, est un « système barbare » qui désormais a vécu. La deuxième partie (chapitre IV et V) s'occupe de l'accompagnement *groupe par groupe*, et c'est ici que se place l'étude du retard, de l'appogiature, de la note de passage, de la broderie, de l'échappée, de l'anticipation, et enfin de la pédale. Quelques notions rythmiques sont nécessaires, car il faut fixer les appuis rythmiques afin de déterminer la place des accords. Sur ce point, l'auteur adopte entièrement la théorie de l'école de Solesmes, et se sert des épisèmes solesmiens. Les morceaux harmonisés que M. Pirio propose en exemple à l'élève sont parfaitement réussis tant au point de vue rythmique qu'au point de vue harmonique. Tous répètent la mélodie à la partie supérieure : il semble que l'auteur ne soit pas absolument satisfait de ce procédé, car il donne un spécimen dans

lequel la mélodie n'est pas reproduite dans l'harmonie. Pourquoi M. l'abbé Pirio n'a-t-il pas développé cette idée ? — Elle est féconde et triomphera peut-être un jour. Nous ne saurions trop recommander cette méthode d'accompagnement, à cause de sa brièveté, de sa facilité, de sa clarté. O. M. B.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Vie de saint Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion*, par saint Jérôme ; trad., introduction et notes par P. de Labriolle. Paris, Bloud, s. d. (1907), in-16 de 72 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 2. *Saint Martin (316-397)*, par Adolphe Régnier. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-12 de 209 p. (Collection *Les Saints*), 2 fr. — 3. *La Chrétienne au* xx*e siècle. Sainte Monique aujourd'hui*, par Eustochium. Paris, Librairie des catéchismes, s. d. (1907), in-16 de 144 p., 1 fr. 50. — 4. *Saint Éloi (590-659)*, par Paul Parsy. Paris, Lecoffre, 1907, Gabalda, in-12 de xii-190 p. (Collection *Les Saints*), 2 fr. — 5. *Les Martyrs. Vl. Jeanne d'Arc. Savonarole*, par Dom H. Leclercq. Paris, Oudin, 1903, in-8 de lxxi-368 p., 4 fr. — 6. *Saint Camille de Lellis, patron des malades et des hôpitaux*, par le R. P. Georges Latarche. Tournai, Casterman, 1907, in-12 de xi-220 p., avec grav., 1 fr. 50. — 7. *Histoire de la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite de Beaune (1619-1648)*, par l'abbé Em. Deberre. Paris, Poussielgue, 1907, in-12 de xlvi-448 p., avec portrait et 2 grav., 3 fr. 50. — 8. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, d'après les documents et les manuscrits originaux*, par Auguste Hamon. Paris, Beauchesne, 1907, in-8 de xxxix-537 p., avec trois dessins à la plume, une gravure et un fac-similé, 7 fr. 50. — 9. *Le Bienheureux L.-M. Grignion de Montfort, d'après des documents inédits*, par l'abbé A. Laveille. Paris, Poussielgue, 1907, in-8 de xxii-561 p., avec portrait, 5 fr. — 10. *La Servante de Dieu Louise-Edmée Ancelot, veuve de Me Charles Lachaud, avocat*, par l'abbé Paulin Moniquet. Paris, Savaète, 1907, in-8 de 636 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 11. *La Légende des bêtes*, par Paul Franche. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 219 p., 3 fr. 50.

1. — La *Vie de saint Paul de Thèbes* est le premier opuscule littéraire que S. Jérôme ait composé. Il voulut faire connaître les relations tardives nouées entre ces deux solitaires illustres : Antoine et Paul, et en même temps compléter les données biographiques sur S. Antoine, pour entraîner quelques âmes à la perfection. Cette histoire de Paul eut un succès inespéré et considérable est le nombre des traductions et des remaniements en différentes langues : la grecque, la copte et la syriaque. — La *Vie d'Hilarion* est postérieure de quelques années à celle de Paul ; elle paraît avoir été composée entre 386 et 391, après que Jérôme eut pris contact avec la Palestine. Selon cet auteur ancien, il paraîtrait avoir fondé le monachisme palestinien. L'érudit éditeur conteste ce dernier point. S. Jérôme, d'après M. de Labriolle, a écrit la *Vita Hilarionis* sur un fond historique, mais agrémenté de traits plus ou moins légendaires et orné de tous les charmes de la rhétorique. Alors la physionomie de l'anachorète ne paraît pas jouir d'une fidélité rigoureuse. A ces deux vies d'une traduction exacte est jointe une appréciation critique au double point de vue des sources et de la certitude historique.

2. — Le grand apôtre des Gaules *Saint Martin* fut par excellence l'homme du champ de bataille. Il livra les suprêmes et victorieux combats aux idoles gauloises. Il a été l'objet de recherches savantes et minutieuses. Mais le grand public n'avait pas encore sur lui de livre clairement, agréablement résumé et définitif. M. Régnier, sous-bibliothécaire de l'Institut, vient de nous le donner. Avec un intérêt passionné, on y suit la lutte entreprise et menée à bien par saint Martin pour délivrer notre patrie des superstitions païennes et répandre partout le culte du vrai Dieu.

3. — Sur le théâtre de la famille, *Sainte Monique* fut aussi une ardente ennemie du paganisme et des sectes contemporaines : elle amena au Christ son époux et son fils, le grand et célèbre Augustin. Ce nouveau livre sur la mère incomparable est une œuvre de fructueuse vulgarisation. Elle consolera, encouragera beaucoup de mères et d'épouses chrétiennes qui pleurent, désespérées, sur les égarements de leurs fils emportés, eux aussi, par des mœurs païennes. Écrit sans prétention, avec limpidité, ce volume anonyme doit être répandu à profusion dans les familles, dans les œuvres de préservation et de persévérance. Ainsi que le dit très bien l'auteur, sainte Monique est l'exemplaire féminin de tous les temps, de tous les âges et de toutes les conditions. Cette séculaire patronne des épouses et des mères n'aurait rien à modifier à sa vie si elle passait parmi nous. Il semble, dès le début de sa biographie, qu'on la connaisse de longue date, cette jeune fille pieuse devenue l'ange d'un indigne époux et la mère de pauvres enfants dont les débordements firent verser des flots de larmes. Ses vertus et ses mérites sont si bien au niveau de l'humaine fragilité qu'on la regarde comme une inséparable amie.

4. — Jusqu'ici nous n'avions pas de vie critique de *Saint Éloi*, l'artiste orfèvre qui devint évêque. Nous n'avions de lui qu'une vie attribuer à saint Ouen, dont le texte, d'une authenticité fort douteuse, fut traduit dans deux ouvrages parus au milieu du siècle dernier, publiés l'un par M. Barthélemy et l'autre par M. Parenty. Ils ne sont pas, malgré les notes historiques et archéologiques, une vraie biographie du saint. Les faits merveilleux y foisonnent, mais sans départ de la légende et de l'histoire. M. Parsy, lui, a composé une rigoureuse biographie sur l'un de nos saints les plus populaires, appartenant à nos rois de la première race, après s'être muni des documents contemporains. Dans ce livre de critique avisée, on rencontre peu de miracles, « parce que, dit l'auteur, il ne nous a guère été possible de faire la preuve historique des miracles de saint Éloi » (p. VII). Les lecteurs trouveront dans ces pages un historique bien documenté de l'époque où vécut le saint, un tableau fidèle des mœurs d'alors, et des études intéressantes sur plusieurs points de la civilisation mérovingienne. Le Limousin, patrie

d'Éloi, la Cour de Clotaire II et de Dagobert Ier où il fut ministre ; les diocèses de Noyon et de Tournay où il exerça la charge pastorale, passent successivement sous nos yeux attentifs, avec leurs traditions, leurs coutumes, les qualités et les défauts des hommes de cette antique société. L'état de l'orfèvrerie au VIe siècle, la *Schola* palatine des rois mérovingiens, la politique de Dagobert, les élections épiscopales, à cette époque, l'action publique de l'évêque sont les sujets de chapitres documentés aux meilleures sources. Dans ce cadre fort riche, l'auteur a reconstitué la figure de saint Éloi. A tous les traits critiques recueillis, hélas! trop rares de la vie de son héros, l'auteur a uni de plausibles hypothèses et de l'ensemble est née une œuvre aussi instructive qu'édifiante.

5. — Le moine italien *Savonarole* tenta également de réformer la société florentine, mais son succès est au moins problématique et n'a rien de commun avec celui de saint Éloi. Le collaborateur du *Polybiblion* qui s'occupe des ouvrages sur Jeanne d'Arc a donné le compte rendu du tome VI des « Martyrs » de Dom H. Leclercq : *Jeanne d'Arc, Savonarole* (*Polybiblion*, mai 1907, t. CIX, p. 448-450), en nous laissant le soin d'apprécier les pages se rapportant au dominicain italien, dans le même volume. Nous nous plaisons à reconnaître l'abondante et scrupuleuse documentation, l'excellente mise en œuvre, la littérature distinguée de ce nouveau tome des « Martyrs ». Mais plusieurs trouveront étrange l'idée de placer, dans un « Recueil de pièces authentiques sur les Martyrs, » le récit du procès et de la mort du singulier personnage que fut Jérôme Savonarole. Des martyrs plus authentiques auraient eu meilleur droit à cet honneur. Et après une étude plus approfondie des approbations de Benoît XIV, le bénédictin de Farnborough n'eût pas affirmé « que ce grand pape fit inscrire le nom de Savonarole dans le catalogue des saints, des bienheureux et vénérables serviteurs de Dieu, illustres par leur sainteté » (Cf. *Opera*, t. III, coll. 289 et seq.).

6. — *Saint Camille de Lellis* restreignit son action sociale à la charité envers les malades et les abandonnés. Son extraordinaire amour pour eux l'a fait donner pour patron aux infirmiers et aux asiles de la souffrance. Quelle existence surhumaine que la sienne ! L'hôpital, c'est sa vie, son paradis !... Vivre en dehors de ses frères les malades et les infirmes, lui est insupportable. Les tenir embrassés, baiser leurs plaies repoussantes, faire passer dans leur âme un rayon de l'amour divin qui le dévore, voilà son existence jusqu'à son dernier soupir. De cette vocation de tendresse pour la souffrance voici le secret : dès le temps de sa conversion et plus encore dans le cours de sa vie compatissante et purifiée, Camille représenta lui-même au vif l'Homme-Dieu déchiré de blessures et c'est à cette haute école qu'il devint l'amoureux serviteur des victimes de la douleur. Dans chaque malade qu'il enlace sur

son cœur il voit Jésus-Christ, il savoure les charmes du Jésus meurtri et sanglant du Calvaire. Si grand fut son amour pour les deshérités que Dieu le favorisa du don du miracle et de la prophétie. En l'invoquant, les maladies les plus dangereuses sont vaincues, les causes les plus désespérées triomphent. Cette féconde vie est une éloquente leçon pour notre temps d'égoïsme et de sensualisme.

7. — Ce fut la vie d'une contemplative celle de *la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement*. Son histoire est l'une des mieux écrites et des plus abondamment documentées qui aient paru depuis longtemps parmi les historiens ecclésiastiques. Elle touche aussi bien à l'histoire de la Bourgogne au XVIIe siècle qu'à celle, remarquable sur plus d'un point, du Carmel de Beaune. Les deux principaux aspects de la biographie de la vénérable carmélite c'est que d'abord le but premier de sa vie c'est d'expier pour la France, ensuite de faire connaître, d'organiser, de répandre la dévotion à la Sainte-Enfance de Jésus, sous le titre : « La Famille du Saint Enfant Jésus. » Notre-Seigneur s'engagea, en l'honorant de cette révélation, à protéger sa personne et tout le royaume, alors désolé, s'il entrait dans cette dévotion, si bien que ceux qui appartiendraient à cette nouvelle famille recevraient des secours puissants de Lui, de la Sainte Vierge et de saint Joseph et participeraient aux grâces qu'il a accordées à ceux qui ont eu le bonheur de le voir et de le connaître enfant. — Dans cette vie, l'extraordinaire abonde. L'auteur s'est sagement borné à relater les faits, en résumant ou en citant les volumineux dossiers se trouvant au Carmel de Beaune. Aussi bien l'ouvrage, à cette louable méthode, gagne-t-il en autorité : d'autre part, la langue du grand siècle, traitée en la manière élégante, minutieuse et mystique des carmélites de Beaune qui ont tenu la plume, est d'une délicate saveur. Le travail de dépouillement a permis à M. Deberre de rajeunir son sujet et représente un effort considérable et heureux. Le volume se termine par des appendices importants : I. Actes notariés ; II. Témoignage des médecins ; III. L'Ordre des devoirs et obligations des domestiques et associés de la Famille de Jésus Enfant ; IV. Les Carmélites de Beaune pendant la Révolution.

8. — La nouvelle et importante histoire de *la Bienheureuse Marguerite-Marie* a surtout pour objet la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Dans ce premier volume, M. Hamon s'occupe d'abord de la vie de la Bienheureuse, après plusieurs biographes, notamment Mgr Bougaud et le P. Daniel, pour ne citer que les plus récents. Bien qu'ils aient largement participé à faire connaître Marguerite-Marie Alacoque, il faut convenir que, soit dans leurs citations, soit dans leurs récits, ils ont eu peu de soin de l'exactitude historique. M. Hamon, avec grand labeur, a rétabli dans tous les détails la vérité des faits et des textes. Aussi son histoire nous révèle-t-elle une physionomie de la Bienheu-

reuse, plus vraie et plus vivante. Nous suivons, à Lautecour, l'éveil de sa piété bientôt éprouvée par les persécutions domestiques ; puis ce sont les joies de l'extase, celles des grandes révélations qui devaient trouver un si puissant écho dans l'Église de France et du monde entier. Dans son monastère, elles lui attirèrent les plus poignantes contradictions, encore aiguisées par sa timidité excessive. Mais l'œuvre de Dieu, malgré tout, se poursuit dans sa servante, conquérant le monastère de Paray et de là se répandant « doucement et suavement, fortement et efficacement », selon l'expression de la Bienheureuse. Cette action, le livre de M. Hamon contribuera à la propager encore davantage. Au cours de cette histoire, on goûte le beau talent de l'écrivain, mais on sent particulièrement la piété du prêtre. L'érudit n'a pas nui au littérateur, au contraire.

9. — Avec *le Bienheureux L.-M. Grignion de Montfort* nous revenons à l'action apostolique. La particulière autorité de cette biographie est de montrer à tous, surtout aux prêtres français, maintenant désemparés, ce que l'un des leurs a pu faire par la seule force de son sacerdoce, par l'énergie d'une foi éclairée, mais humble, par la puissance d'un mépris de soi poussé jusqu'à l'extrême du renoncement. Tous les appuis humains ont manqué au Bienheureux ; ceux même dont il devait attendre du secours ou du moins de la sympathie se dérobaient ou se déclaraient contre lui. Il a passé sa vie à être incompris, renié, jalousé, calomnié, combattu dans toutes ses entreprises, mais il entreprenait toujours, stimulé plutôt par les injures et les procédés malveillants de son entourage. Son zèle infatigable d'apôtre est simplement admirable. Admirables sont sa mortification très sévère et constante, sa profonde humilité, sa dévotion si originale envers Marie, son amour passionné de la Croix. Ce livre est bon à lire : il nous fait frapper la poitrine ; il nous retrace le portrait suggestif du Bienheureux ; il nous dit tout sur les œuvres de Grignion de Montfort, sur lui-même : qualités et défauts, en un mot sur son humanité. M. Laveille a donné une vie du Bienheureux dégagée de toute légende, appuyée de documents fort intéressants ; il s'est également servi avec art des biographies antérieures, dont il a composé la sienne en y ajoutant ses recherches personnelles. Ce livre est écrit d'une plume experte de bon historien, soucieux d'exactitude, d'ordonnance, habile à bien situer le héros dans son milieu.

10. — C'est l'histoire d'une sainte laïque qu'a fait paraître M. Moniquet. Après « l'histoire d'une âme », écrite par Georges Lachaux sur *Louise-Edmée Ancelot*, il semble que la biographie de M. Moniquet était peut-être inutile, même périlleuse. Ledit auteur n'en a pas ainsi jugé. Il décrit particulièrement la vie surnaturelle de cette âme qu'il a « connue, non seulement dans le commerce ordinaire de la vie ; il a pu

encore lire à livre ouvert en elle». Dans le monde, Mme Ancelot recherchа constamment l'obscurité, une existence sans bruit, toute vouée aux œuvres charitables, à Dieu dans ses pauvres. Sans la favoriser de l'extase, le divin Maître l'éleva habituellement à l'oraison d'union où commence la suspension des facultés et en la gratifiant des privilèges particuliers à cet état, tels que le sentiment de la présence divine, l'audition des paroles intérieures et le don des larmes. Toutefois, rien d'éclatant, comme dans la vie d'autres saints qui appartiennent à l'histoire de l'Église. Ici, c'est la vie dans l'ombre uniforme, dépourvue d'événements saillants; c'est la vie d'une sainte dans le monde. Elle fera donc beaucoup de bien aux personnes qui la liront et s'en inspireront pour régler leur existence religieuse et mondaine. Écrite d'une phrase sobre et ferme, elle ne manquera ni d'agrément ni de profit pour le lecteur.

11. — Le dernier volume que nous avons à examiner est fort curieux. Sous le titre: *La Légende dorée des bêtes*, il traite de nos saints les plus populaires et les plus charmants qui ont aimé les bêtes, soit qu'ils les aient associées à leurs travaux, soit qu'ils les aient prises pour compagnes de leur solitude. La « Légende dorée » de Jacques de Voragine est aussi riche que pouvait l'être l'Arche de Noë en toute sorte d'animaux et d'oiseaux dont quelques-uns, à vrai dire, sont méchants et symbolisent plus ou moins les puissances infernales, mais dont un bien plus grand nombre encore sont, au contraire, excellents et dignes de vivre à jamais dans la société de leurs saints amis. On ne saurait donc trop louer M. Franche d'avoir consacré une étude spéciale aux plus célèbres et aux plus touchantes de ces innombrables histoires de saints protecteurs des bêtes, sans compter qu'à ceux dont nous parle Jacques de Voragine, il ajoute maints autres animaux non moins admirables, découverts dans les *Acta sanctorum* ou dans les plus gracieuses légendes de divers pays. LOUIS ROBERT.

OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS

1. — *L'Avènement de Bonaparte*, par ALBERT VANDAL. II. *La République consulaire, 1800*. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8 de 540 p. 8, fr. — 2. *Un Préfet du Consulat, Jacques-Claude Beugnot, organisateur des préfectures au ministère de l'intérieur, 1799-1800, préfet de la Seine-Inférieure, 1800-1806*, d'après ses papiers légués récemment par son petit-fils aux Archives nationales, par ÉTIENNE DEJEAN. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8 de xv-452 p. et 7 fac-similés, 7 fr. 50. — 3. *Les Origines de la légende napoléonienne. L'Œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène*, par PHILIPPE GONNARD. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de 328 p., 7 fr. 50. — 4. *Lettres du comte et de la comtesse de Montholon (1819-1821)*, publiées avec une Introduction et des notes par PHILIPPE GONNARD. Paris, Alphonse Picard et fils, 1906, in-8 de 84 p., 2 fr. — 5. *La Société française pendant le Consulat*, par GILBERT STENGER. 5e série. *Les Beaux-Arts. La Gastronomie*. Paris, Perrin, 1906, in-8 de xxiv-333 p., 5 fr. — 6. *Paris sous Napoléon. La Cour et la*

Ville. La Vie et la Mort, par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon-Nourrit, 1906, petit in-8 de II-386 p., 5 fr. — 7. *Mémoires d'anonymes et d'inconnus (1814-1850)*, recueillis et publiés par Paul Ginisty. Paris, Delagrave, 1907, in-12 de 312 p., avec grav., 3 fr. 50.

1. — Toutes les personnes qui avaient lu le premier volume de l'ouvrage de M. Albert Vandal : *L'Avènement de Bonaparte*, attendaient le second avec impatience. Mais l'auteur a bien fait de ne pas se laisser entraîner à satisfaire trop vite ce désir flatteur. Il a pris son temps et donné ainsi à la seconde partie de son livre : *La République consulaire, 1800*, une solidité, une valeur, un intérêt pour le moins égal aux mêmes mérites de la partie précédente. Ce volume comprend quinze chapitres : I. Bonaparte et les Royalistes. II. Ouverture de la session législative. III. Contre le royalisme. IV. Affermissement du pouvoir. V. L'Installation aux Tuileries. VI. L'Intérieur du gouvernement. VII. Lois organiques. VIII. Mesures d'ensemble. IX. Les Départements. (1. Le Désordre matériel. La Question religieuse. 2. Administration. Impôts et recrutements. L'Est). X. Paris. XI. Le Départ du Premier Consul. XII. Pendant la campagne. XIII. L'Effet de Marengo. XIV. La Paix consulaire. (1. Les Raisons du Concordat. 2. Les Émigrés. Le Code civil. La Rente. Réorganisation et apaisement). XV. Vers l'Empire. — La richesse et la sûreté de l'information font de ce travail une œuvre de haute et forte instruction pour le public. La sage habileté de la mise en œuvre en fait une lecture captivante. Si l'auteur laisse percer çà et là quelque chose de ses traditions politiques personnelles, à tous égards si respectables, l'ensemble de son exposé montre une impartialité sereine, qualité vraiment historique, sans laquelle un écrivain en ce genre risque de sacrifier à sa passion, à son succès d'aujourd'hui, sa renommée de demain. La pensée de M. Vandal, toujours élevée, est quelquefois d'une originalité pénétrante. Voici, par exemple, une remarque aussi vraie que peu banale : « En France la liberté est un mot de combat dont les partis se servent pour se disputer la domination. » (p. 36). Le talent d'écrivain, dont l'auteur avait fait si bonne preuve dans ses ouvrages précédents et en particulier dans le premier volume de celui-ci, s'est encore épuré et fortifié dans cette seconde partie. Nous y avons goûté non seulement de vivantes peintures, mais, ce qui peut-être est plus rare aujourd'hui, de belles pages, des expressions remarquables. « La servilité, nous dit M. Vandal, devançait la servitude. » (p. 50). — « La spécialité de ce chef du parti d'action était de n'agir jamais. » (p. 102.) — « Ses bureaux (de Fouché) restaient peuplés d'êtres abjects, tirés des bas-fonds du jacobinisme, mais assez bien disciplinés. Avec cette *boue solidifiée*, mélangée d'éléments meilleurs, il essayait de créer quelque chose de résistant et de fort. » (p. 173). — « Devant lui (Bonaparte), le passé et le présent se disputaient la France. Son art est de discerner

dans le passé ce qui peut revivre et dans le présent ce qui doit nécessairement survivre, de les combiner et de les ajuster. Entre les opinions, les passions, les intérêts antagonistes, il tire une *impérieuse moyenne*, pour l'imposer à tous les Français. » (p. 453). — « Il voulait Dieu par raison d'État. » (p. 460). — On aime l'accent ému des lignes suivantes: « Fourcroy parle de républicaniser le catéchisme, en attendant que Napoléon l'impérialise. Frochot, préfet de la Seine, appelle une réforme du christianisme. Les rédacteurs de la *Décade philosophique* se résigneraient à une religion même publique, pourvu qu'elle ne fût pas dominante, mais leurs préférences vont au culte constitutionnel. Tous constatent néanmoins que l'expérience de déchristianisation a totalement échoué. Spectacle exemplaire que ces penseurs, ces savants, reconnaissant leur impuissance à confondre la foi des simples, proclamant leur défaite, avouant leur humiliation. Douloureusement, ces orgueilleux d'esprit s'inclinent devant le Dieu des humbles, et les voici répétant la parole attribuée à l'Apostat mourant, à l'empereur Julien : « Galiléen, tu as vaincu ! » (p. 461-462). — Est-ce à dire que le beau talent de l'éminent académicien soit entièrement dégagé de certaines habitudes de composition historique et de style aujourd'hui en vogue et que nous ne jugeons point parfaites ? Non, sans doute. Mais, dans son tout, c'est un livre excellent qu'il nous a donné. Aussi faut-il souhaiter qu'il y ajoute à présent la peine et le mérite de nous instruire sur Napoléon empereur comme il vient de le faire sur Bonaparte Premier Consul.

2. — L'histoire de la réorganisation administrative sous le Consulat a reçu de M. Étienne Dejean une contribution importante par son étude un peu prolixe et encombrée de citations, mais sérieuse, solide, fine parfois, et généralement fort bien écrite : *Un Préfet du Consulat. Jacques-Claude Beugnot.* « Ce que nous voudrions tenter surtout, nous dit l'auteur, c'est, à l'heure justement où les pouvoirs publics se préoccupent d'une revision de la grande loi de pluviôse, d'ajouter quelques pages, aussi exactes que possibles, à l'histoire, moins connue qu'on ne se l'imagine, de l'administration française sous le Consulat et aux tout premiers temps de l'Empire, et dans laquelle Beugnot tint, d'abord comme conseiller intime, j'allais dire chef du cabinet de Lucien Bonaparte, au ministère de l'intérieur, puis, comme préfet de la Seine-Inférieure, un rôle particulièrement important. C'est assez dire que, pour mener à bien ce travail, nous avons dû compléter et contrôler les renseignements d'ordre divers que nous apportaient les papiers de Beugnot, par de minutieuses et abondantes recherches dans plusieurs de nos séries modernes aux Archives nationales, sans oublier les Archives de la Seine-Inférieure ni les Archives de l'Aube. » — L'ouvrage contient douze chapitres : I. Beugnot collaborateur de Lucien Bona-

parte au ministère de l'Intérieur ; II. Le Premier Mouvement préfectoral. — Rôle de Beugnot dans la préparation de ce mouvement. III. Beugnot et la circulaire du 21 ventôse au VIII (12 mars 1800), organisatrice des préfectures. — Départ de Beugnot pour Rouen, ou il a été nommé préfet. IV. La Seine-Inférieure au moment de l'arrivée de Beugnot. V. L'Installation et les Premiers Actes administratifs de Beugnot. VI. Les Rapports administratifs de Beugnot. VII. Beugnot et le Conseil général de la Seine-Inférieure. L'Administration départementale. VIII. L'Administration communale. IX. Préparation par Beugnot d'une statistique de la Seine-Inférieure. X. Principaux résultats de la statistique préparée par Beugnot. Succès de son administration. XI. Le Voyage du Premier Consul dans la Seine-Inférieure. XII. Difficultés présentes ou prochaines : les affaires religieuses ; les affaires militaires. — Des réserves sont à faire sur certaines tendances de l'auteur. Mais on souscrira volontiers à cette conclusion : « Intéressante par ses principes directeurs, par la doctrine dont elle s'inspire, l'administration du premier préfet de la Seine-Inférieure — qui avait été pour une bonne part l'organisateur des préfectures — est rendue plus attachante encore par la personne de ce haut fonctionnaire, si plein d'esprit, de savoir, de véritable intelligence, et dont les défauts mêmes ne manquent pas de saveur. A ce double titre, elle méritait, croyons-nous, d'être étudiée de près. C'est vraiment de la grande administration à la française, et de plus, — comme la carrière du personnage elle-même qui, commencée avant 1789, se poursuit sous la Révolution, puis, après une interruption momentanée de services, pour raisons politiques et disgrâce, se continue sous le Consulat, se développe sous l'Empire pour s'achever très régulièrement sous la Restauration, — éminemment *représentative* de toute une grande époque d'histoire : on y saisit sur le vif comment le Consulat restaura et reprit beaucoup plus qu'il n'établit et n'instaura, et comment le nouveau régime se relie administrativement à l'ancien. »

3 et 4. — C'est une très intéressante et très méritoire étude de critique des sources et d'histoire des idées que le livre de M. Philippe Gonnard : *Les Origines de la légende napoléonienne. L'Œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène.* « Le titre et le sous-titre de cet ouvrage, nous dit l'auteur, se complètent et se précisent l'un l'autre : je n'ai voulu étudier, dans la formation de la légende napoléonienne, que la part que Napoléon, à Sainte-Hélène, y a prise ; — et je n'ai voulu étudier l'œuvre de Napoléon à Sainte-Hélène, que comme ayant servi de base à la légende napoléonienne... — Voici, pour remplir ce dessein, les lignes générales du plan que j'ai suivi : 1° J'ai examiné les conditions dans lesquelles l'œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène, a été composée : *pourquoi* elle a été écrite, c'est-à-dire quelles

ont été à Sainte-Hélène les espérances et les intentions de Napoléon, sa politique, aussi active dans cette période de sa vie que dans les autres; — *comment* elle a été écrite, c'est-à-dire avec quels documents, quelles méthodes, à quelles dates se sont constitués ces *Mémoires écrits* et ces *Mémoires oraux*, qui sont les conversations du maître, recueillies par ses compagnons. — J'ai longuement développé cette partie de l'ouvrage ; et peut-être la trouvera-t-on à la fois disproportionnée et aride ; deux raisons pourront m'excuser : tout d'abord ce travail n'ayant jamais été fait, il importait de le faire avec quelque précision ; — et si cette préface critique paraît trop longue pour ce seul ouvrage, il est bon de remarquer qu'elle servira, le cas échéant (et avec les améliorations que le temps apportera), de base et d'avant-propos aux études que d'autres travailleurs ou moi-même pourrons consacrer au développement ultérieur de la légende. — 2° J'ai cherché à prouver que les éléments essentiels de la légende existent dans cette œuvre de Sainte-Hélène — écrite ou orale — et à les en dégager. J'ai, dans cette intention, opéré le groupement des textes contenant ces éléments. Je n'ai rien ajouté à leur classement et je les ai laissés parler. Si l'on trouve que telle partie de la légende est omise ou insuffisamment représentée dans cette exposition, ma réponse sera simple : je m'en suis tenu aux textes pour rester dans l'histoire et ne pas entrer dans le domaine de l'invention. Mais, à mon sens, les textes donnent les parties maîtresses de la légende. — 3° Ces éléments dégagés, j'ai cherché à mettre en évidence leur caractère légendaire. » — L'ouvrage se compose de vingt-deux chapitres : I. Indications préliminaires. II. Les Espérances et les intentions de Napoléon à Sainte-Hélène. III. La Documentation de Napoléon. IV. La Méthode de travail de Napoléon. V. Les Œuvres et les dates. VI. Las Cases. VII. Le *Mémorial de Sainte-Hélène*. VIII. O'Meara. IX. Le *Napoléon en exil*. X. Montholon. XI. Les *Récits de la captivité*. XII. Antommarchi. XIII. Les *Minores*. XIV. Napoléon représentant des principes de 89. XV. Napoléon défenseur du principe des nationalités. XVI. Napoléon ami de la paix. XVII. Napoléon et la Religion. XVIII. La Famille de Napoléon. XIX. Le Testament de Napoléon. XX. Gourgaud et son Journal. XXI. Napoléon d'après Gourgaud. XXII. Conclusion. — Six *appendices* s'y ajoutent : I. Un Avatar de Monbreuil. II. Le Départ de Gourgaud. III. Tableaux comparatifs des deux versions de la *Campagne d'Italie* et de la *Campagne d'Égypte*. IV. Le Départ de Las Cases. V. La Légende du Petit Caporal. VI. Napoléon et Talleyrand. — Une très louable *Bibliographie* complète l'ouvrage et en fortifie le mérite. Ce livre est un bon indice que, malgré les divergences, les passions que son nom soulève encore, l'ère de l'histoire critique commence à s'ouvrir pour Napoléon. — A ce travail si digne d'estime se rattache la publication par M. Gonnard

d'une série de quarante-neuf *Lettres du comte et de la comtesse de Montholon* (1819-1821), empruntées, pour la plus grande partie, aux papiers d'Hudson Lowe, conservés à la Bibliothèque nationale, dans le fonds anglais. Dans son introduction, il s'est proposé le triple objet : « 1° de donner quelques renseignements sur les auteurs des lettres ici publiées ; 2° d'indiquer les sources où je les ai prises et les règles que j'ai suivies dans leur publication ; 3° d'exposer les raisons qui, tout en faisant de cette correspondance un document d'ordre secondaire, lui assurent cependant un certain intérêt... Je ne crois pas, dit-il, me laisser entraîner trop loin par la bienveillance naturelle à celui qui patronne et introduit, en concluant que, sans être un document comparable au *Mémorial de Sainte-Hélène*, au *Napoléon en exil* et autres ouvrages d'analogue importance, cette correspondance peut tenir un rang honorable parmi les documents de second plan que nous avons de Sainte-Hélène. » On trouve à la suite de cette Introduction une *Note bibliographique* relative à la « biographie de M. et Mme de Montholon. »

5. — M. Gilbert Stenger poursuit, sous forme de compilation, sa vaste enquête sur *la Société française pendant le Consulat*. La cinquième série a pour objet : *Les Beaux-Arts. La Gastronomie*. Elle est ainsi divisée : Livre I. *Les Beaux-Arts avant et pendant le Consulat*. Chapitre I. La Peinture. II. La Sculpture. III. L'Architecture. IV. La Gravure. V. David; son œuvre. VI. Les Élèves de David. VII. Lethière; Isabey; Granet; Landon. VIII. Les Salons pendant le Consulat. IX. La Musique. — Livre II. *La Gastronomie*. Cuisiniers et gourmands. — La Préface renferme, en ce qui concerne les beaux-arts, « un aperçu d'ensemble sur les siècles précédents, » où l'auteur montre un bon sentiment de l'art et un bon sentiment moral dans un style toujours bien faible. Sa compilation, riche de faits, sera utile; pleine d'anecdotes amusantes, on la feuillette avec intérêt.

6. — Ce n'est pas une compilation, c'est un vrai livre que le bel ouvrage de M. L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*. Il abonde sans doute en détails et en traits anecdotiques, mais recueillis et groupés avec un sens critique très fin et qui s'ordonnent comme d'eux-mêmes en observations générales. Réunis de cette façon, ils font pénétrer profondément dans l'esprit et les tendances de l'époque napoléonienne et ouvrent aussi des jours notables sur le caractère de l'Empereur. Le troisième volume, dont il s'agit aujourd'hui, a pour titre : *La Cour et la Ville. La Vie et la Mort*. « C'est en quelque sorte, nous dit l'auteur, la vie sociale et extérieure des Parisiens au temps de Napoléon que je me suis proposé d'étudier dans ce troisième volume. Les fêtes publiques et les cérémonies ou réjouissances motivées par des événements exceptionnels; la reconstitution d'une Cour; la création

d'une nouvelle aristocratie et le monde des hauts fonctionnaires; les usages et les mœurs des classes aisées; les incidents et les accidents venant troubler la sécurité publique; l'administration de la justice; le régime des pompes funèbres enfin et celui des sépultures, voilà les sujets que j'ai successivement abordés, sans avoir la prétention de les épuiser. Ma méthode, si le mot n'est pas trop ambitieux, et mes sources sont de même nature que pour les volumes précédents. En dehors des documents des Archives nationales, j'ai pu mettre à profit de précieuses communications privées qui seront mentionnées en leur lieu et place. » Ce volume comprend six chapitres : I. Fêtes et solennités publiques (1. Fêtes annuelles. 2. Proclamation de l'Empire. 3. Sacre de Notre-Dame. 4. Mariage autrichien. 5. Naissance et baptême du roi de Rome. 6. Fontaines de vin et distributions de victuailles. 7. Célébration des victoires et publication des traités de paix. 8. Fêtes offertes à la Grande-Armée. 9. Fêtes de l'Hôtel de Ville). — II. La Cour et le monde officiel (1. Établissement progressif de l'étiquette; la Cour impériale. 2. Les Anciens Nobles à la Cour et dans les emplois publics. 3. Ségur et Fontanes; les grands fonctionnaires. 4. La Noblesse impériale. 5. Absences et retours de Napoléon. 6. Fêtes aux Tuileries. 7. Fêtes et réceptions chez les princes.) — III. Les Usages sociaux et les mœurs (1. Installations matérielles et ameublement. 2. Costumes et modes. 3. Salons et mœurs sociales. 4. Financiers et fournisseurs; Mme Récamier. 5. Jour de l'an; reprise du calendrier grégorien. 6. Repas. 7. Bals; l'art de la danse. 8. Mystificateurs. 9. Manie lacrymatoire. 10. Duels. 11. Le Mariage, les mœurs conjugales et le divorce. 12. Éducation des enfants. 13. Domestiques. 14. Étrangers de passage ou en résidence). — IV. La Sécurité publique. Les Accidents et les sinistres (1. Voleurs et escrocs. 2. Excès commis par les militaires. 3. Accidents; hygiène publique. 4. Incendies; service des pompiers. 5. Accidents en Seine. — V. La Justice et ses auxiliaires (1. Personnel judiciaire. 2. Avocats. 3. Officiers ministériels. 4. Justice criminelle et exécutions capitales). — VI. Funérailles et sépultures (1. Mouvement de la population et épidémies; les médecins. 2. Pompes funèbres. 3. Cimetières. 4. Panthéon). — Les qualités de l'auteur, fond et forme, se retrouvent dans ce volume plutôt accrues qu'affaiblies. On y goûte en particulier la fermeté et la liberté d'esprit qui le distinguent, la netteté précise de ses tableaux, l'élégante sobriété de son style. — Il a exagéré, croyons-nous, en écrivant d'une façon trop absolue (p. 90) que « Napoléon répudiait l'héritage et la mémoire des Bourbons. » A dater d'une certaine époque, surtout après son mariage avec Marie-Louise, il a plutôt revendiqué que répudié l'héritage. Il parlait alors volontiers, dit-on, de son « pauvre oncle Louis XVI. » Nous trouvons l'auteur injuste pour Joséphine quand il semble lui refuser un réel sentiment religieux et qu'il écrit

(p. 103) : « Par tradition mondaine ou par tactique d'ancienne coquette, Joséphine apportait à la chapelle tout l'extérieur du recueillement. » — « La noblesse de province était peu *argentée* » (p. 103) n'est pas d'une bonne langue; « l'étiquette *loutsqualorzième* » (p. 79) n'en est pas non plus. Nous n'aimons pas beaucoup cette expression devenue courante : « La disparition prématurée du grand historien *qu'était* Albert Sorel » (p. I). Ce sont là de pures vétilles, que l'on ne prendrait pas la peine de relever chez un moins bon écrivain.

7. — Comme l'indique assez la dédicace au « directeur du *Petit Parisien* », le volume de M. Paul Ginisty : *Mémoires d'anonymes et d'inconnus*, est un recueil d'articles. Les études qu'il renferme ne sont pas toutes relatives à l'époque napoléonienne, mais la plupart s'y rapportent. En voici la liste: I. Napoléon a-t-il eu peur? II. L'Enlèvement du Pape. (1. Mémoires d'un gentilhomme italien. — 2. Le Brouillon de Radet.) III. Mémoires d'un simple soldat. IV. Le Journal d'un évadé. V. Le Fils du marquis de Sade. VI. En retraite. VII. En Russie. (1. Les Souvenirs d'un sergent instructeur. — Les Prisonniers de Dombrowna.). VIII. Les Gîtes de misère. IX. Une Conversation à l'île d'Elbe. X. Après Waterloo. XI. La Nostalgie de la gloire. XII. Les Frères Faucher. XIII. Les Napoléons d'Amérique. (1. Mémoires d'impératrice. — 2. La Fin d'un empereur). XIV. Un Dîner à Longwood. XV. Confessions d'un carbonaro. XVI. 1830 (1. Le Lendemain des « Trois Glorieuses ». — 2. « Un de ses frères ». XVII. Après le Congrès de Vienne : un roi ignoré. XVIII. La Légion en Espagne (1835-1837). XIX Louis-Philippe en exil. — L'idée générale de l'auteur est ainsi expliquée dans son *Avant-Propos*. « Voici des récits d'histoire sur de grands évènements; ils apportent, le plus souvent, le témoignage d'anonymes ou d'inconnus, de ceux-là qui, mêlés dans la foule, furent les comparses des drames auxquels s'associent des noms célèbres, demeurés à la vedette de la postérité. — Depuis tant de travaux excellents, édifiés sur de précieuses découvertes, il semble que ces événements n'aient plus rien laissé à l'étude. Mais il reste, il restera toujours quelque chose à dire ; et ce sont précisément ces dépositions d'obscurs ou d'humbles contemporains qui ont chance de faire revivre le mieux la physionomie d'une époque, par le fait même que leur vision fut limitée et n'embrassa point un ensemble. Il est utile de les confronter, ces notes, ces souvenirs, ces traditions, avec les récits illustres, forcément moins évocateurs du « détail ». — Sauf en quelques cas, j'ai recherché le plus volontiers ces écrits rudimentaires de soldats perdus dans le fracas de l'épopée impériale, ces confessions naïves de braves gens, à qui on ne réclamait que leur sang ; j'ai interrogé, à l'occasion, d'après leurs narrations, confinées en leurs propres aventures, quelques-uns des ennemis d'alors. J'ai demandé aux hommes du temps, sans me

soucier de leur rang social, la part de vérité qu'ils détenaient... — Les existences sortant là du passé n'ont généralement point laissé de traces dans le grand troupeau des hommes qui ne semblaient destinés qu'à vivre et mourir pour un seul, et qui furent la pâte avec laquelle se pétrissait de l'épique. Ces figures n'en ont pas moins, souvent, du relief et de l'accent ; elles sont représentatives de leur race et de leur milieu ; on les a choisies caractéristiques de vertus et de travers nationaux. De la foule, d'où elles viennent, de la foule par laquelle s'accomplit l'histoire, elles apportent les sentiments, les conceptions, les mouvements d'âme, voire les préjugés ; et, dans les péripéties de nos annales, par les récits de ces acteurs effacés de tragédies inoubliables, c'est ici la voix de la foule, en effet, qui se laisse entendre. C'est une source d'information qui ne peut être dédaignée. » — Ouvrage instructif et dont le talent de M. Ginisty pour l'histoire anecdotique rend la lecture fort agréable. Mais nous devons faire des réserves sur certaines appréciations, sur certaines tendances, qui ne laissent pas de rappeler la *ligne*, comme on dit, les idées politiques et plus ou moins philosophiques de l'important organe sous les auspices duquel ce volume est placé. M. S.

THÉOLOGIE

Saint Justin et les Apologistes du second siècle, par J. Rivière. Paris, Bloud, 1907, in-16 de xxxvi-346 p. (*La Pensée chrétienne*. — Prix : 3 fr. 50.

C'est bien une étude de la *Pensée chrétienne* au second siècle que nous présente M. J. Rivière en cet ouvrage : la pensée chrétienne revendiquant le droit de se manifester au grand jour, de prendre place au moins à côté des systèmes variés de philosophie dont nul *ne songeait à violenter les adeptes*. Ce fut le rôle des Pères apologistes, parmi lesquels S. Justin occupe un rang si éminent que l'auteur en fait à bon droit le centre de son étude.

Une savante Introduction de Mgr Batiffol résume les notions générales : but des Pères apologistes, leur série, leur action répondant à un besoin transitoire. Ils s'adressent au monde du dehors, non précisément pour exposer la doctrine chrétienne, mais en vue d'écarter les fins de non-recevoir. Ce qu'ils s'attacheront tout au plus à mettre en relief est plutôt d'ordre philosophique : Dieu créateur, sa providence, le salut. Justin va plus loin ; il est témoin et de plus interprète de la foi, conciliant la tradition et la spéculation, la révélation et la culture de l'esprit. En deux parties l'auteur présente l'apologétique des apologistes et leur dogmatique. — La première offre successivement la défensive des apologistes réfutant l'opinion païenne et les calomnies populaires ; leur offensive dans la critique du paganisme ;

les rapports du christianisme avec l'État qui n'a aucun intérêt à le réprouver, avec la philosophie qu'il éclaire et complète, enfin, quelles raisons de croire devront déterminer le chercheur de bonne foi, comme il arrivé à Justin lui-même. Le récit de sa conversion illustre la théorie que vient couronner une étude de la psychologie de la foi. Les plus beaux passages des Pères apologistes offerts en une excellente traduction, sont reliés entre eux. Les phrases sobres, nettes et précises de l'auteur les enchaînent en résumant les points moins saillants.

On suit avec un vif intérêt, groupés ainsi en une marche logique, ces morceaux choisis qui mettent vraiment l'âme en contact avec ces premiers défenseurs de l'Église persécutée. — La seconde partie est une remarquable contribution à l'histoire du dogme. Les moindres lueurs éparses dans les divers écrits apologétiques viennent renforcer les lumières plus vives de l'exposition qu'en fait saint Justin, et sont ensemble projetées sur chacun des dogmes du Symbole. Le chapitre sur la vie chrétienne nous montre la foi s'affirmant dans les œuvres, grâce aux énergies puisées aux sources des sacrements et du sacrifice eucharistique que nous révèlent les rares documents liturgiques invoqués.

Ainsi le peuple de Dieu est devenu catholique dans l'Église, s'encourageant par la perspective du jugement, de la vie future et de la résurrection. Le récit du martyre de saint Justin est le suprême témoignage, après celui des prophéties si souvent invoqué par lui. *Te Prophetarum laudabilis numerus, te Martyrum candidatus laudat exercitus.*

L'œuvre de M. Rivière est aussi attachante qu'instructive, on ne saurait lui souhaiter trop de lecteurs. A. VIGOUREL.

SCIENCES ET ARTS

La Science de la vie. Deuxième partie. *Le Devoir.* T. II. Pages recueillies dans les papiers ou rédigées d'après les cours de l'abbé GUINAND. Lyon, Rey, 1907, in-12 de VI-375 p.

Tome IIIe de *la Science de la vie*, mais IIe de sa seconde partie : *Le Devoir*, ce volume, comme plan, ordre, méthode, élévation d'idées, surpasse les deux précédents (Cf. *Polybiblion*, juin 1905, t. CIII, p. 518-519 et juillet 1907, t. CX, p. 36-37). Si le tome Ier du *Devoir* étudiait le gouvernement du corps par la tempérance et celui de l'intelligence par la sagesse, le second expose comment doivent se gouverner le cœur et la volonté. Le cœur se manifeste par l'amour, la volonté par la force (la force morale, bien entendu). Qu'est-ce que l'amour? Qu'est-ce que la force? Telles sont les deux divisions de ce volume.

I. La première, étude troisième sur *le Devoir*, nous offre une psychologie très détaillée du cœur humain et des facultés qui s'y ratta-

chent, comme l'imagination (ou plutôt *les imaginations* : passive, active, poétique, artistique, etc.); les sentiments émotifs, affectifs, d'inspiration. C'est à la suite de ces notions préliminaires que se présente l'étude détaillée du cœur : son éveil au seuil de l'adolescence, ses troubles inconscients, ses aspirations vers un idéal vague, non précisé encore, puis sa formation, ce qu'on pourrait appeler son *noviciat* sous une direction sage et éclairée. C'est sa première phase. — L'amour conjugal, les amours paternel, maternel, filial; l'amitié, cette autre forme de l'amour, nous offrent la deuxième phase du cœur. Mais le cœur a aussi ses maladies : sentimentalité, sensiblerie, mélancolie, tendances romanesques, pessimisme. Leur remède est dans la joie, la joie, « épanouissement de l'être, vraie santé du cœur, » mais la joie chrétienne, celle que la plupart des saints ont pratiquée et dont saint François d'Assise nous donne un si gracieux exemple.

A l'âge où surgissent les passions, commence la troisième phase, laquelle précède quelquefois la seconde. Le caractère des passions, leurs dangers, leur utilité et l'impérieuse nécessité de les soumettre au joug de la raison pour éviter les premiers et assurer la seconde, telles sont les données de cette troisième phase. La quatrième se développe par la bonté avec ses formes secondaires d'amabilité et de bienveillance, opposée à son contraire : la méchanceté.

Suit un dernier chapitre, à remarquer particulièrement, de cette troisième étude; il est sur les trois ordres d'amour : l'amour de soi, l'amour d'autrui, enfin l'amour de Dieu, lequel existe souvent, chez un grand nombre, à l'état inconscient. Les mobiles de l'amour conscient de Dieu et la supériorité, au point de vue religieux, du cœur sur l'esprit, sont développés en clôture de cette première partie.

II. L'éducation de la volonté doit tendre à la fortifier, à lui donner l'énergie et la force, ce qui constitue dans sa plus haute acception le caractère. Elle commence par l'activité, inconsciente au début, puis consciente, éclairée d'abord par un instinct naturel qui est « la part de Dieu dans chaque être : *aliquid divinum*, » et qui, chez l'homme, s'étend non seulement aux choses matérielles, mais, peu à peu, aux essentielles données intellectuelles, puis morales : la raison rend compte ensuite de ce que l'instinct a révélé. Les libertés naturelle, morale, de la conscience, opposées aux déterminismes, sont la base de tout mérite et de toute vertu. Mais le principe d'autorité, les lois de l'autorité et de l'obéissance, d'une obéissance intelligente et libre, sont l'essence même de l'éducation de la volonté. C'est alors que celle-ci dirigée vers le bien, formée pour le bien, ayant pris une connaissance complète et non plus seulement instinctive, mais raisonnée, du bien auquel il faut aspirer, du mal qu'il faut fuir, nonobstant tout attrait ou intérêt contraire, est vraiment forte pour éviter l'un et pratiquer

l'autre partout, en toute circonstance et toujours. A ce propos, l'auteur consacre quelques pages à montrer l'inanité d'une morale sans religion, qu'on la nomme scientifique, indépendante ou de quelque autre nom que ce soit.

La morale est réalisée par l'observation du devoir et le respect du droit, comme elle est violée par la méconnaissance de l'un et de l'autre. Tous deux sont sacrés. Ce sont comme deux frères inséparables, mais entre lesquels le devoir est l'aîné; vérité qu'on oublie trop de nos jours où l'on délaisse celui-ci pour ne se réclamer que des droits.

Le problème de l'existence du mal est soulevé à cette occasion, et résolu par cette considération qu'elle est nécessaire à l'éclosion et au développement du bien, à l'efflorescence de toutes les vertus. Parmi celles-ci, la force acquise par la volonté fait de cette dernière la plus haute faculté de l'âme humaine. Cette force de la volonté est, peut-on dire, la vertu universelle, qui trempe les caractères et alimente le courage, tous les courages, dans les luttes souvent si difficiles de la vie. Le plus bel exemple de cette force de la volonté nous est donné par Jésus-Christ lui-même, acceptant, au Jardin des Oliviers, malgré les plus violentes répulsions de la nature, de boire jusqu'à la lie le calice de douleurs nécessaire à la rédemption du genre humain.

C. DE KIRWAN.

Cours de pédagogie théorique et pratique préparatoire au certificat d'aptitude pédagogique, par Mlle A. VAGNER. Lyon et Paris, Vitte, 1907, in-12 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvre d'une institutrice chrétienne, ce livre me semble spécialement destiné aux institutrices chrétiennes, à qui il pourra rendre de réels services. Au début, un *Code pédagogique*, c'est-à-dire l'indication des lois et décrets qui forment le code pédagogique. L'Introduction, qui vient ensuite, est consacrée à des notions de pédagogie et de morale. La première partie traite de l'éducation physique ; la seconde de l'éducation intellectuelle ; la troisième de l'éducation morale ; la quatrième de la méthodologie. Des appendices sont consacrées aux matières du programme, à la question du lendemain de l'école, enfin à la bibliographie. Cette bibliographie, qui vise surtout la question du lendemain de l'école, me paraît un peu large, et comprend diverses publications de sources suspectes, qui ne doivent être consultées qu'avec précaution. Il est vrai qu'elle est faite pour des institutrices, c'est-à-dire pour des personnes déjà expérimentées, ce qui en atténue sensiblement le danger. Le livre me semble bien conçu, animé d'un très bon esprit, et dénote une réelle expérience de l'enseignement. Je le recommande bien volontiers.

P. TALON.

L'Entr'aide; un facteur de l'évolution, par PIERRE KROPOTKINE; traduit de l'anglais par L. BRÉAL. Paris, Hachette, 1906, in-16 de XVII-390 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un large sujet qui fait l'objet de ce livre et qui est très largement traité. J'ajouterais volontiers qu'il était opportun de le mettre en lumière. Le vocable simple, mais expressif et clair, d'*Entr'aide*, désigne en effet *un facteur de l'évolution*, comme il est dit dans le sous-titre, beaucoup trop négligé, dans un temps où, sous prétexte de darwinisme, l'on proclame sans cesse et l'on met sans cesse en pratique la lutte implacable pour la vie. C'est précisément dans le but de rectifier les assertions d'Huxley dans son *Struggle for Existence and its Bearing upon Man* (1888) que M. Pierre Kropotkine a donné, dans la *Nineteenth Century*, la série d'études réunies et développées en ce volume. Il montre qu'aussi bien que la lutte entre semblables la sociabilité est une loi de nature. Or l'expression et la mise en acte de la sociabilité c'est l'entr'aide. On la rencontre très développée dans le monde animal, permettant à des espèces, faibles en apparence, de triompher de conditions naturelles défavorables. Elle est constamment pratiquée chez les populations que nous appelons sauvages, l'humanité primitive n'ayant vécu et pu vivre qu'en groupes étroitement unis. L'auteur émet à ce propos des assertions contestables sur l'origine de la famille et du mariage. Par rapport à la tribu sauvage, la communauté villageoise des barbares est un nouveau progrès d'entr'aide. Il en faut dire autant de la cité du moyen âge, avec ses guildes attestant sa vigueur par les merveilles que prodigue alors l'architecture, art social par excellence. Bien que cette vie ait été systématiquement comprimée et étouffée par les envahissements de l'État, prenant pour modèle la Rome impériale, elle semble renaître aujourd'hui s'affirmant en une multitude d'associations qui tendent à englober toutes les manifestations de l'activité humaine, ainsi qu'en mille rapports traditionnels et souvent inaperçus de la vie privée. Bon livre à lire pour ceux qui ont le fétichisme de l'individualisme. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Chez les Jaunes, par le Conseil fédéral de la Fédération syndicale de l'industrie tourquennoise. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 249 p., avec une grav. — Prix : 2 fr. 50.

On peut suivre ici l'œuvre de l'un des plus anciens et des plus actifs groupements de jaunes, celui de Tourcoing, qui date de 1900. Ce mouvement, ses auteurs le disent franchement (p. 51), « né d'une réaction contre les grèves politiques et la révolution, fut à l'origine surtout antigréviste et antirévolutionnaire. » Serait-ce ce caractère antirévolutionnaire qui vaut aux jaunes, dans certains milieux, des hostilités d'un acharnement inexplicable si l'on s'en tient aux doctrines, si l'on

ne descend à des questions de personnes et de rivalité de clientèle ? Mais leur programme n'est point purement négatif. Il vise l'amélioration du sort des ouvriers par le groupement syndical vraiment professionnel, par l'allégement des impôts qui enchérissent la vie et la réduction des dépenses inutiles de l'État, par de bons rapports entretenus avec les patrons, lesquels ne sont pas considérés comme des ennemis à combattre toujours et à supprimer le plus tôt que l'on pourra. Et lorsque les jaunes réclament la liberté du travail ne dites pas que c'est une revendication déclamatoire, inutile à formuler, parce qu'elle ne rencontre pas d'adversaire : la fin de ce petit volume est au contraire remplie de faits sur lesquels on fait trop souvent un silence qui est une sorte de complicité, qui montrent à quels odieux traitements sont exposés en France les ouvriers qui entendent garder, en dépit des ordres des syndicats rouges, le droit de travailler.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Employées et ouvrières. *Conditions d'admission et d'apprentissage, emplois, traitements, etc.*, par FÉNELON GIBON. Lyon et Paris, Vitte, 1906, in-16 de XI-314 p. — Prix : 3 fr.

M. le comte d'Haussonville, qui a écrit la Préface de cet ouvrage, connaît trop bien la condition et les souffrances des femmes qui cherchent à vivre de leur travail pour n'avoir pas senti les services que peut rendre ce répertoire judicieux, consciencieux et très pratique des professions féminines. M. Fénelon Gibon nous renseigne d'abord sur les *Administrations* : Crédit foncier, Ministère des finances, Banque de France, Compagnies de chemins de fer, Postes, télégraphes et téléphones, Crédit lyonnais, Société générale, Comptoir national d'escompte, Crédit industriel et commercial, Manufactures de l'État, Assistance publique ; — puis sur l'*Enseignement* public ou libre, primaire ou secondaire ; — enfin, sous le titre de *Professions*, sur l'imprimerie, la sténo-dactylographie, les grands magasins tels que le Bon Marché, le Louvre, le Printemps, les métiers de couturières, lingères, modistes, fleuristes, plumassières, brodeuses et dentellières. On voit combien cette enquête est étendue. Elle est conduite avec une précision et une sûreté qui la rendront très utile à toutes les femmes cherchant à être employées ou ouvrières, et à tous ceux qui sont appelés à leur donner conseil ou appui.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Oiseaux utiles et nuisibles à l'agriculture, par PIERRE MÉGNIN. Paris, Amat, 1906, in-8 de XII-197 p. avec 34 grav. — Prix : 4 fr.

M. Mégnin était un vétérinaire fort estimé, ayant la passion de son état et de tout ce qui touchait l'histoire naturelle des animaux. On

trouva, lors de son décès, une série de travaux terminés ; il y en avait un sur les oiseaux qui sont utiles à l'agriculture ; M. Mégnin en parle en ami autant qu'en connaisseur : il décrit minutieusement ces charmants volatiles, leurs mœurs comme leur plumage, et avec son crayon il les dessine avec soin, n'oubliant aucun des détails, si petit soit-il, que ses yeux de naturaliste lui faisaient observer. Néanmoins ses descriptions, tout en étant complètes et exactes, sont sobres, et la lecture en est facile et agréable.

En tête du volume, et comme entrée en matière, est placée la convention internationale, signée il y a trois ans, sur la protection des oiseaux utiles à l'agriculture. Et puisqu'il ne s'agit que de ceux-ci, on ne s'explique pas pourquoi le titre laisse à penser qu'il sera traité des oiseaux nuisibles dont l'énumération est également donnée dans la convention.

G. DE SENNEVILLE.

Chimie agrologique. La Terre arable, par J. DUMONT. Paris, Amat, 1907, in-12 de XII-295 p., avec 20 fig. — Prix : 3 fr.

Technologie agricole. La Cidrerie, par J. CROCHETELLE. Paris, Amat, 1907, in-12 de VII-282 p., avec 35 fig. — Prix : 3 fr.

Zootechnie spéciale. La Vacherie laitière, par P. DECHAMBRE. Paris, Amat, 1907, in-12 de XI-280 p., avec 23 fig. — Prix : 3 fr.

Depuis quelques années il s'est fondé plusieurs encyclopédies agricoles, et l'on serait peut-être porté à croire que les ouvrages qui les composeront, se faisant une concurrence fâcheuse, se nuiront nécessairement. Pour quelques-uns d'entre eux, cela sera inévitable, mais on ne saurait, d'un autre côté, regretter que les moyens d'instruction soient répandus de plus en plus et mis davantage à la disposition des travailleurs. Jusqu'ici, du reste, les ouvrages parus ne sont pas, en fait, appelés à se remplacer absolument les uns les autres. Suivant leur situation, leur manière d'enseigner, non moins que d'après le but qu'ils se proposent, les auteurs ont toujours mis un caractère personnel dans leur exposé; les uns développent plutôt les données scientifiques, les autres les aperçus pratiques. Voici trois volumes faisant partie de l'*Encyclopédie de l'agriculture et des sciences agricoles*, qui paraît sous la direction de M. J. Dumont.

— *La Terre arable* rentre dans la première manière ; c'est un traité savant et scientifiquement écrit. L'auteur considère la terre arable en tant qu'elle est « la couche superficielle d'un terrain sensiblement homogène dans sa formation », et le résultat de son étude est de montrer que « le sol est une espèce de laboratoire dans lequel se préparent une partie des aliments destinés à la végétation. » L'auteur examine donc avec grand soin et extrême compétence ce qui concerne la formation du sol, sa constitution physique, minéralogique et chimique. Il en expose naturellement les propriétés qui varient entre elles, que

caractérisent et modifient sans cesse des ferments de diverses nature. Leur étude approfondie est importante puisque le « sol est l'atelier du cultivateur ». Là, on se trouve tout naturellement entré dans la dernière partie de l'ouvrage, la plus importante, celle que l'auteur appelle justement la chimie du sol. Toutes les actions diverses, les forces de la nature viennent se compléter, se modifier, parfois se détruire. L'agriculteur doit se tenir au courant de ces phénomènes divers dont il doit profiter, qu'il peut souvent conduire pour obtenir les effets utiles au progrès de ses efforts culturaux.

— Sous le titre : *La Cidrerie*, M. Crochetelle a écrit un volume fort complet, vraiment bien fait et utile sur tout ce qui concerne l'industrie du cidre. Une vue d'ensemble ouvre le volume et pose les diverses questions qui seront étudiées, pages à la fois de recherches historiques, générales, curieuses et d'une lecture pleine d'intérêt. Vient ensuite l'étude approfondie des « fruits de pressoir » où l'on étudie d'abord les fruits en eux-mêmes, les qualités que possèdent ou dont manquent les diverses espèces : de là les variétés qu'il convient de propager chez soi ; puis, avec le traitement des fruits récoltés pour arriver à faire la meilleure boisson possible, on entre dans la partie technologique proprement dite, passant en revue les instruments qui facilitent cette fabrication soit pour broyer les pommes, soit pour en extraire le jus. Puis le soin des moûts, leur conduite, les traitements propres aux produits obtenus. Ce n'est pas au hasard qu'il faut laisser ces diverses phases de la production, mais il y a à surveiller les circonstances qui surviennent, les diriger au besoin, les redresser. Cette partie donc qui concerne la cidrerie proprement dite est la plus importante du volume et sans doute celle qui sera le plus appréciée de tous ceux qui, bien souvent chez eux, se laissent aller à suivre trop sans réflexion les procédés d'usages routiniers.

— L'ouvrage intitulé : *La Vache laitière* a été écrit pour faire ressortir ce que l'on peut en tirer dans une exploitation bien conduite. Avant tout il faut rompre avec la routine, étudier dans tous ses détails le lait en lui-même, ce qui influe sur sa composition, sur la qualité comme sur la quantité même obtenue naturellement chez les bêtes de l'étable. Chacun de ces sujets fait l'objet d'un exposé bien développé et plein de renseignements. Se succèdent donc les questions de milieu, puis des races diverses auxquelles alors on peut s'adresser, quelles sont leurs aptitudes spéciales, leurs qualités respectives lactifères ou beurrières, les herbages qui leur conviennent, puis l'hygiène, les soins à leur donner, le régime alimentaire à leur faire suivre, enfin les divers modes d'exploitation à adopter suivant les cas. Tous ces sujets sont méthodiquement exposés et traités, de manière à remplir le programme qu'au début de son ouvrage l'auteur a rappelé par cet

aphorisme emprunté à un confrère : la vache laitière est devenue une machine à laquelle on demande un surplus de production, une puissance plus grande et une activité plus prolongée. »

G. DE SENNEVILLE.

Menus propos sur la cuisine comtoise, par Une vieille maîtresse de maison. Paris, Poisson, 1907, in-12 de 198 p. — Prix : 2 fr. 75.

Ne pas confondre, je vous prie, malgré son titre, le présent volume avec l'un de ces traités culinaires qui courent les rues et les cuisines. Sans doute les « recettes » y ont trouvé leur place nécessaire ; mais l'ensemble est très particulièrement littéraire. J'ajoute, entre parenthèses, que la « vieille maîtresse de maison », dont il me serait vraiment trop facile de dévoiler l'anonymat, connaît à fond son XVIIIe siècle et même son XVIIe qu'elle a su mettre à contribution fort à propos.

De tout temps, en Franche-Comté, la *chère* (expression hérétique aux yeux de l'auteur, qui préférerait dire *chaire*, — ce qui me paraît logique) a toujours été parfaite, voire excellente. Aux temps présents, allez à Besançon, par exemple, et si vous êtes reçu dans quelque bonne famille, ou si vous vous rendez au restaurant Verguet, justement réputé, vous me direz des nouvelles de ce qu'est en cette ville, — qui n'a rien d'espagnol, quoi qu'en ait dit ce farceur de V. Hugo — le grand art qui a inspiré le livre célèbre de Brillat-Savarin... En ce qui concerne la *Physiologie du goût*, que tout le monde connaît, je vous recommande la réjouissante critique de l'auteur : comme « éreintement », c'est complet (p. 137-142).

Tout d'abord, la « vieille maîtresse de maison », dans une intéressante *Introduction*, nous parle, entre autres choses, des *Secrets de la cuisine d'amateur*, dus à l'une de ses bonnes amies et compatriotes, Mlle Marie de Saint-Juan. Ces *Secrets* sont plaisantés avec une verve caustique, mais judicieuse. Au cours du volume, la même Mlle de Saint-Juan est encore mise sur la sellette, en dépit de la sympathie évidente de la « vieille maîtresse de maison ». — Qui aime bien, châtie bien...

Le chapitre premier, qui vient ensuite, est intitulé : *Deux Mots sur l'histoire de la cuisine*. Savez-vous ce qu'il en appert ? Simplement que la cuisine comtoise prime la cuisine parisienne. Et dussé-je être pris pour un Gascon des rives du Doubs, ma foi ! je ne m'inscris pas en faux. — Le chapitre suivant expose les *Titres culinaires* de l'auteur, lesquels sont établis avec un brio peu ordinaire. Je me garderai bien d'en rien dire de plus : à lire par les gens moroses qui ont besoin de se dérider.

Nous arrivons aux choses pratiques, présentées — j'y insiste, — de façon très littéraire, et aussi très amusante. Il nous est parlé tour à tour des ustensiles de cuisine, des potages, des sauces, des

entrées, des poissons d'eau douce et des écrevisses, après quoi nous passons aux braisés, aux salmis de bécasses, au rôti, sans oublier certaines manières d'utiliser les œufs ou d'accommoder divers légumes. Quand la « vieille maîtresse de maison » aborde les entremets, elle est éblouissante, mais certains Comtois ne lui pardonneront pas sa haine de la « cancoillotte », haine que, d'ailleurs, je partage absolument : car, en somme, la dite cancoillotte est une horrible mixture décorée du nom de fromage. De ce chef, on peut dire que la réputation de la cuisine comtoise a subi une légère éclipse.

Le chapitre du *Vin* me paraît un peu écourté. Les crus de Château-Chalon sont glorifiés comme il convient, soit ; mais comment l'auteur, très érudite, n'a-t-elle pas songé à noter les vins d'Arbois si appréciés en général et notamment, « au bon vieux temps », par le Vert Galant, qui, depuis la prise de cette ville par le maréchal de Biron (1595), devint le fidèle client des vignerons arboisiens ? Lacune à combler dans une deuxième édition qu'il faut souhaiter prochaine.

A signaler spécialement des notions sur le *Savoir-vivre à table* et un chapitre important (p. 137-162) sur *Quelques Classiques de la table*, où les auteurs les plus connus sont habillés de jolie façon. — Ah ! Madame, vous n'y allez pas de plume morte !

Le dernier chapitre de ce très curieux petit livre est consacré aux *Mardis de ma mère* : revue bien amusante, avec anecdotes à l'appui, d'un certain nombre de personnages comtois et autres, pris à table, sur le vif.

Dix-sept pages d'*Appendices* terminent l'ouvrage. Ce sont des notes érudites, pétillantes d'esprit et parfois de malice sur diverses célébrités ou notabilités d'ordre mélangé, placées en évidence ou simplement citées au cours du livre.

En somme, œuvre originale au plus haut degré, qu'une personne du monde peut offrir à sa mère ou à sa grand'mère. Les deux sexes, d'ailleurs, à condition d'avoir atteint l'âge de la pleine majorité — en raison de quelques libertés de description ou de langage — en feront leurs délices. Et ce sera justice, ne manquerait pas de conclure un magistrat.

E. CHAPUIS-GAUDOT.

LITTÉRATURE

Lettres de Gui Patin, 1630-1672. Nouvelle édition collationnée sur les manuscrits autographes, publiée avec l'addition des lettres inédites, la restauration des textes retranchés ou altérés et des notes biographiques, bibliographiques et historiques par le Dr PAUL TRIAIRE. T. Ier. Paris, Champion, 1907, gr. in-8 de XVIII-715 p. — Prix : 15 fr.

La fameuse correspondance de Gui Patin est surtout littéraire et politique ; et M. Triaire est médecin. Il a déjà publié de gros volumes sur les docteurs Bretonneau, Récamier, Larrey dont toute la vie s'est

écoulée dans la première moitié du dernier siècle. Mais la tâche de rééditer une fois de plus les lettres de Gui Patin était plus délicate, les textes offrant des variantes et des difficultés de lecture et de langue. L'auteur ne les a pas toutes surmontées, bien que ses recherches aient été considérables. La dernière édition, faite par le docteur Reveillé-Parise, est de 1846 ; et depuis, les travaux de MM. de Montaiglon et Tamizey de Larroque ont apporté une large contribution à l'histoire de Patin : M. le docteur Triaire en a profité ; et il indique dans ses notes de nombreuses références. Il annonce aussi pour les volumes suivants des tables générales de noms et de lieux, qui devront être fort utiles. Pour le moment, il se contente de donner sous la rubrique de « Nouvelles » une analyse des lettres publiées. Cette correspondance, qui comprend douze années, est adressée à Claude Belin, médecin à Troyes ; à Spon, médecin à Lyon, et à quelques autres. Il n'y faut pas chercher des renseignements très scientifiques. Gui Patin a pu être le grand défenseur près du pouvoir royal de la Faculté de médecine de Paris, attaquée par l'école de Montpellier, par Renaudot et même par Molière ; mais ses « nouvelles » nous donnent les petits côtés de l'histoire, quelque chose comme les *Mémoires-Journaux* de l'Estoile avec plus de littérature, ou le *Journal* de Dangeau. La « Cour » y tient une grande place, et peut-être M. Triaire s'est-il trop étendu dans ses notices sur des personnages que tout le monde connaît. Son édition n'en marque pas moins un progrès considérable sur les précédentes, et il faut en souhaiter le prompt achèvement.

G. Baguenault de Puchesse.

Le Prince des libertins du XVIIe siècle. Jacques Vallée des Barreaux, sa vie et ses poésies (1599-1672), par Frédéric Lachèvre. Paris, Leclerc, 1907, in-8 de 265 p., avec frontispice à l'eau-forte par H. Manesse. — Prix : 15 fr.

De ce « prince des libertins » — et l'on peut prendre le mot aussi bien dans son sens moral et commun que dans son sens ancien et philosophique — on ne connaissait guère que deux choses : le mot impie « Voilà bien du bruit pour une méchante omelette au lard, » et le beau sonnet repentant qui commence par ce vers :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité.....

M. Lachèvre a entrepris de compléter ces données un peu sommaires. Il a écrit une biographie bien étudiée, dont les parties principales ont trait aux relations de J. des Barreaux avec Théophile et à ses amours avec Marion de l'Orme, dont il fut le premier amant. A la suite de cette biographie, M. Lachèvre a réuni, pour la première fois, une cinquantaine de poésies (sonnets, stances, élégies, etc.) de son auteur. Les unes, il les a trouvées, « duement signées, » dans le riche Recueil

de Conrart; les autres, il les a découvertes, anonymes, dans divers autres recueils et manuscrits et les a restituées à Des Barreaux, en s'appuyant soit sur des détails biographiques, soit sur des analogies d'idées. Il a accompagné ces travaux d'une bibliographie détaillée de chacune de ces poésies, de notes justificatives, d'un appendice et d'une table alphabétique. Lorsqu'on vient de lire la vie de Des Barreaux et qu'on aborde ses poésies, on a le sentiment d'un contraste. Les témoignages des contemporains, les anecdotes, ses lettres même, françaises ou latines, le présentent comme un assez piètre personnage, d'une volonté indécise et d'un courage chancelant (ainsi que le montre la longue lettre où il renie si platement son ami le poète Théophile), adonné à la bonne chère, à la débauche et aux relations suspectes, curieux d'étonner ses contemporains par des facéties d'une impiété grossière, puis, à la moindre maladie, se jetant dans des repentirs peu durables. Ses vers donnent de lui une meilleure idée. Ceux de ses poèmes où revit sa passion pour Marion de l'Orme ne manquent, dans leur préciosité, ni de sincérité, ni de flamme juvénile. Ses poésies d'esprit fort, ou « libertines » ne sont assurément pas d'une philosophie très profonde; mais son épicurisme désabusé et cette crainte de la mort, qui le poursuit sans cesse, donnent à ses sonnets, d'une forme souvent assez ferme, des accents poignants qui annoncent, par leur désenchantement même, la pièce célèbre que nous avons rappelée au début.

L. Coquelin.

Le Livre d'amour d'Ét. Durand pour Marie de Fourcy, marquise d'Effiat. Méditations de E. D., réimprimées sur l'unique exemplaire connu, precédées de la *Vie du poète* par Guillaume Colletet et d'une notice par Frédéric Lachèvre. Paris, Leclerc, 1907, gr. in-8 de LVI-273 p., avec frontispice à l'eau-forte par H. Manesse. — Prix : 15 fr.

C'est un personnage tout à fait mystérieux que nous présente M. Lachèvre, et l'œuvre qu'il réédite n'existe, à sa connaissance, que dans un unique exemplaire imprimé, qu'il possède. Cet Étienne Durand aima sa cousine, Marie de Fourcy ; dès l'âge de dix-neuf ans (en 1604), il lui dédia les *Épines d'Amour*, roman en prose et en vers. En 1610, Marie de Fourcy épousa Antoine Coiffier, marquis d'Effiat (leur fils devait être le célèbre Cinq-Mars). Le mariage de l'infidèle ne semble pas avoir diminué l'amour d'Étienne Durand, puisque c'est à elle même, nous dit M. Lachèvre, que sous le nom d' « Uranie », il adressa, dans ses *Méditations*, les plaintes d'un amant dédaigné qui gémit des rigueurs de sa maîtresse. Ce serait elle encore, sous le nom de « Cléandre », qu'aurait célébrée Ét. Durand dans un nouveau poème d'amour, l'*Advanture de Sylvandre*, cette fois avec la satisfaction d'un amant vainqueur. Le même auteur écrivit encore une jolie imitation de la *Joconde* de l'Arioste, et un recueil poétique, le *Meslange*,

où l'on trouve des pièces des plus libres. Cet Ét. Durand eut une fin tragique. Attaché au parti de Concini, récemment mis à mort, et de la Reine mère, il écrivit contre le Roi, de concert avec deux jeunes Florentins, François et André Sity ou Sizi, un libelle en prose très injurieux, *la Rhiparographie* (aujourd'hui perdu). Il fut roué avec François Sity, tandis que André Sity était étranglé. Ces *Méditations*, que publie M. Lachèvre, sous le titre de « Livre d'amour », sont composées de poèmes de formes diverses : sonnets, chansons, odes, élégies et stances. C'est dans les stances que le poète semble montrer le plus de talent : il en varie la forme avec aisance et souplesse. Ét. Durand abuse des allusions mythologiques et de ce langage d'une galanterie conventionnelle qui vieillit si vite : on se lasse de tant de *glaçons* opposés à tant de *feux*, et des rigueurs de ce *bel œil*. Mais cette convention littéraire n'exclut pas la vérité : et le vers d'Ét. Durand résonne parfois avec une force qui est la marque d'une ardeur sincère. L. COQUELIN.

Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par FERDINAND BRUNETIÈRE. 8e série. Paris, Hachette 1907, in-16 de 295 p. — Prix : 3 fr. 50.

Polémiste né, Brunetière, à tout ce qu'il écrivait, donnait un air de bataille. Les articles du présent recueil, hélas ! le dernier, sont encore, comme furent les plus jeunes, hérissés de démentis, de paradoxes et de contradictions. Par exemple, si l'on a généralement dit que le burlesque du XVIIe siècle, avec sa gaîté convulsive et sa grossièreté voulue, procédait d'une réaction contre l'emphase et la préciosité de la littérature noble, et que le *Roman comique* était un pied de nez aux héroïques récits des Scudéry et La Calprenède, comme *l'Énéide travestie* est un pied de nez à Virgile, — ce qui est évident ; M. Brunetière s'empresse d'affirmer doctoralement le contraire : « Nulle opinion n'est plus fausse, quoique nulle opinion ne soit plus répandue et qu'on la retrouve à peu près dans toutes nos histoires de la littérature » ; et le voilà qui s'évertue à prouver que le burlesque n'est lui-même qu'une forme du précieux », puisqu'il est lui aussi une déformation de la nature, lui aussi un jeu d'esprit raffiné, puisque lui aussi il procède de l'esthétique platonicienne (!) qui veut que l'objet d'art soit « un embellissement » ou un « perfectionnement » de la réalité, au lieu d'en être l'imitation !... Ainsi le théâtre de Scarron est si peu le contraire de celui de Corneille qu'il en est « l'envers » ou « le revers ». O piperie des mots ! ô logomachie ! Et qui donc, depuis Boileau qui expliqua si nettement la différence entre son *Lutrin* et le *Virgile travesti*, l'un traduction du grotesque en héroïque, l'autre traduction de l'héroïque en grotesque, a voulu dire autre chose ? — Item, si M. Brunetière traite de Montaigne, le voilà qui charge d'abord contre les « commentateurs, critiques ou

historiens de la littérature,qui tous ont peiné pour réduire en système l'un des livres les plus décousus qu'il y ait »... » « Ne serait-il pas temps peut-être d'en finir avec cette superstition ?... » Et, pour en finir, M. Brunetière insiste sur ce qu'il y eut d'ondoyant et de « successif » dans la pensée de Montaigne, ce qui est, je crois bien, enfoncer une porte large ouverte, puis, trop systématique lui-même pour ne pas « systématiser » les autres, il montre, après M. Strowski d'ailleurs l'auteur des *Essais* passant, au moins en esprit, du « stoïcisme » au pyrrhonisme » et du « pyrrhonisme » au dilettantisme ; et finalement il dégage la philosophie qui ressort des *Essais*, une philosophie de la vie conçue comme une adaptation : 1° aux circonstances ; 2° au milieu ; 3° à la nature : et admirez après ce numérotage combien eurent tort ceux qui cherchèrent à ordonner les idées de Montaigne et à en chercher le principe directeur !

Item pour Molière. Dans son livre sur *Molière et le Théâtre espagnol* M. Martinenche a eu le malheur, étant élève de M. Brunetière, de diviser en « époques » l'histoire du génie de Molière : 1° *Vers la grande comédie* ; 2° *L'Épanouissement du génie de Molière ;* et 3° *Vers la comédie libre....* Erreur déplorable et classification à refaire ! Car s'il n'est pas niable qu'*Amphitryon*, *Georges Dandin* ou *le Malade imaginaire*, « s'opposent à *l'École des maris* ou à *l'École des femmes* par une plus grande liberté d'allure et de facture », ce qui frappe bien davantage M. Brunetière, c'est qu'elles sont « parfaitement claires », et cela leur est commun avec les premières comédies, tandis que les chefs-d'œuvre, les trois grandes pièces qui datent précisément du temps de l'« épanouissement de son génie », *Tartuffe*, *Don Juan*, *le Misanthrope*, sont plus obscures, « plus troubles », et aussi plus vraies, et par conséquent plus près du drame ou de la tragédie bourgeoise que de la comédie... Et la conclusion, c'est donc : que Molière a voulu, à un moment, sinon forcer son talent — on ne l'oserait pas dire, — du moins forcer son genre et faire porter à la comédie plus de pensée sérieuse qu'elle ne peut ; — qu'il est de « ceux qui, s'étant trouvés d'abord, ont failli se perdre et se sont retrouvés » ; — que Sainte-Beuve pourtant en écrivant que Molière jusqu'à sa mort fut en progrès dans la poésie du comique a, lui aussi, professé une sottise, car le « haut comique » des *Femmes savantes*, n'est en comparaison de celui de *Tartufe* que du « haut comique de collège », (et je ne me charge pas de concilier ce propos avec le précédent) ; et enfin qu'il y a « grand avantage » à substituer, en histoire littéraire, au mot et à l'idée de *progrès*, ceux de *développement* ou d'*évolution* » — c'est-à-dire ceux-là qu'a mis tapageusement sur son affiche du premier jour M. Brunetière.

Mêmes chicanes semées dans les autres articles sur *l'Éloquence de Bourdaloue*, très vigoureuse apologie « du plus *classique* de nos

grands orateurs » ; sur *l'Orient dans la littérature française*; sur *la Langue française au* XVIIIe *siècle*; enfin sur *Joseph de Maistre et son livre du Pape*, où M. Brunetière se fait, avec d'autant plus d'entrain que la thèse est parmi la clientèle de la *Revue* plus impopulaire, le défenseur de l'infaillibilité pontificale et de l'organisation romaine de l'Église....

On entend bien malgré mes malices du début, que tous ces articles sont pleins de vérités, d'observations suggestives au moins. Pour un avocat ou un polémiste retors et qui sait fouiller dans un dossier, l'amour de contredire est un aiguillon qui le pique à la découverte de choses inconnues ou méconnues. Et dans le temps d'erreur où nous sommes, et d'un monde qui va la tête à l'envers, c'est en cherchant le nouveau, c'est en chassant le paradoxe, qu'on trouve ou retrouve — témoin ce dernier article, — ces vieilles *vérités sociales profondes*.... comme les appelle M. Paul Bourget. Et c'est en sociologie comme en littérature ce qui est arrivé souvent à M. Brunetière. GABRIEL AUDIAT.

Les Puys de palinod de Rouen et de Caen, ouvrage posthume de EUGÈNE DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, publié par CHARLES DE BEAUREPAIRE. Caen, Delesques, 1907, in-8 de XVII-403 p., avec 3 phototypies. — Prix : 10 fr.

Dans le courant du XVe siècle, obéissant à une suggestion miraculeuse et désireuses de solenniser une dévotion chère aux Normands, des confréries religieuses organisèrent des concours de poésie, dans lesquels les lettrés protesteraient contre les attaques dirigées par les hérétiques contre le dogme de l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge. Les pièces de vers couronnées étaient lues sur une estrade (*podium*, d'où le mot *puy*) et le caractère de polémique défensive qu'elles devaient revêtir fut exprimé par le mot *palinod*, que l'on peut traduire par réplique. M. Eugène de Beaurepaire a lu et analysé les recueils dans lesquels sont contenus les pieuses poésies dont la Charité de Rouen et la Confrérie caennaise avaient provoqué l'apparition ; il a mis en relief ce fait que celles-ci ont inspiré un certain nombre d'œuvres d'art, miniatures et vitraux, dont elles sont le commentaire. Il a constaté que les versificateurs provinciaux suivaient docilement les exemples donnés par les poètes en vogue, et qu'on peut les dater pour leur analogie avec les ouvrages des auteurs célèbres de la même époque. L'institution qui leur avait donné le jour n'a malheureusement pas produit les résultats durables qu'en attendaient ses fondateurs. L'indifférence religieuse du XVIIIe siècle avait déjà gravement atteint, dans sa sincérité l'inspiration des concurrents aux *palinods*. Ils esquivaient plus ou moins habilement la conclusion obligatoire en l'honneur de la Sainte Vierge, ou ne la présentaient pas avec le sérieux et la conviction désirables. La Révolution, avant de donner la mort

aux palinods normands, avait essayé de les laïciser. Dès l'an II, le concours cessa d'avoir lieu, et la cérémonie n'a jamais été reprise depuis lors. M. Léopold Delisle a cru devoir adresser des félicitations aux éditeurs de cette intéressante contribution à l'histoire littéraire de la France. Nous sommes heureux de placer notre opinion favorable à ce consciencieux travail sous le patronage d'une aussi haute compétence.

GAËTAN GUILLOT.

HISTOIRE

Le Capitalisme dans le monde antique, *étude sur l'histoire de l'économie romaine*, par G. SALVIOLI; trad. par ALFRED BONNET. Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de 320 p. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage répond bien au titre et l'auteur a eu le mérite de traiter son sujet avec ampleur sans sortir des limites qu'il s'était tracées. Tout le livre évolue en somme autour de cette idée, très intéressante et très actuelle en présence de certaines hardiesses historiques, que l'économie romaine demeura familiale et domestique, qu'elle se rattache par là à l'économie de tous les peuples antiques et peut en conséquence éclairer la vie des peuples sur lesquels nous sommes peu documentés. D'autre part, cette économie se prolonge jusqu'à l'aube du véritable régime capitaliste et industriel qui est le nôtre, de sorte que le XVIIe siècle, par exemple, est plus près, économiquement parlant, de la société romaine que de celle du XXe siècle.

Le capitalisme n'a donc joué qu'un rôle secondaire dans l'antiquité romaine, ou plutôt il n'a pas dépassé les phases commerciale et usuraire, sans atteindre le degré qui du capital fait un régime, à savoir la dissociation du travail et des instruments de production. La grande industrie étant inconnue, il n'y a eu ni surproduction, ni luttes pour la conquête des marchés, ni appropriation des bénéfices par le capital, ni crises, ni antagonisme entre le patronat et les ouvriers. Les troubles sociaux ont eu à Rome de tout autres causes.

Tout ceci, on le voit, est en contradiction avec les théories de certains historiens, qui trop préoccupés peut-être d'expliquer le passé par l'exemple du présent, prêtent au capitalisme romain une puissance qu'il n'a jamais eue, et inventent de toutes pièces une grande industrie qui n'a jamais existé.

Les conclusions de M. Salvioli, qui nous paraissent la sagesse même ressortent d'une série d'analogies aussi fines que justes, appuyées par une parfaite connaissance de l'histoire et de l'économie politique. C'est avec plaisir, ajoutons-le en passant, que nous avons vu l'auteur réfuter certains lieux communs relatifs aux *latifundia*. Nous n'espérons pas d'ailleurs qu'il réussisse à détruire des préjugés simplistes aussi tenaces que ceux qui concernent la distribution de blé, le fameux *panem et circenses*, etc.

A. BAUDRILLART.

Histoire des conciles d'après les documents originaux, par CHARLES-JOSEPH HEFELE; nouvelle trad. française faite sur la 2e édition allemande par Un religieux bénédictin de l'abbaye Saint-Michel de Farnborough. Tome Ier. 1re partie. Paris, Letouzey et Ané, 1907, gr. in-8 de xv-532 p. — Prix : 7 fr. 50.

La traduction de *l'Histoire des conciles* de Hefele, donnée par l'abbé Delarc, très défectueuse en elle-même, avait été faite sur la première édition allemande, aujourd'hui bien arriérée. Il faut donc se féliciter de voir entreprendre cette traduction nouvelle. Exécutée sous la direction de Dom Leclercq, elle est un témoignage de plus de l'activité qui règne dans ce laboratoire de travail historique qu'est l'abbaye de Farnborough. Dom Leclercq et son collaborateur anonyme ne se sont d'ailleurs pas bornés à un simple travail de traducteurs. La dernière édition allemande est elle-même assez ancienne; il y avait lieu de la mettre au courant. C'est ce que font un assez grand nombre de notes bibliographiques et critiques qui ajoutent beaucoup à la valeur de l'ouvrage. Les plus longues seront renvoyées dans les appendices à la fin du volume. Une heureuse idée, qui facilitera beaucoup la vérification des citations, a été de reproduire en marge la pagination de l'édition allemande. Toutes les références patrologiques ont aussi été complétées par des renvois aux *Patrologies* de Migne ou à d'autres éditions récentes. La première partie du premier volume, seule parue, va jusqu'au concile de Nicée inclusivement. L'Introduction traite diverses questions théoriques relatives aux conciles en général : origine et définition, convocations, membres admis à y siéger, présidence, ratification des décrets par les empereurs ou par les papes, situation du Pape vis-à-vis des conciles œcuméniques, appel du Pape au concile, nombre des conciles œcuméniques, préséances et droit de vote. Là surtout on peut mesurer les progrès faits par le sens historique. Bon nombre de thèses qu'Hefele soutenait encore par des raisons plus théologiques et apologétiques qu'historiques et qui n'ont d'ailleurs rien d'essentiel au dogme sont résolument mises de côté par Dom Leclercq, qui se rallie notamment aux vues de Funk touchant la convocation des premiers conciles œcuméniques par les empereurs et l'absence de ratification expresse de leurs décrets par les papes. E. JORDAN.

Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiées avec des documents inédits, par G. LENÔTRE. *Les Fils de Philippe-Égalité pendant la Terreur.* Paris, Perrin, 1907, in-8 de 307 p., avec planches. — Prix : 3 fr. 50.

Le second volume de la collection de *Souvenirs sur la Révolution et l'Empire,* publiée par M. Lenôtre, est consacré à la famille de Philippe-Égalité. Il débute par une Introduction très étudiée sur la branche d'Orléans à la fin du XVIIIe siècle, introduction qui contient de très

belles lettres de la sainte et très délaissée femme du futur Egalité, fille du charitable duc de Penthièvre. Une de ces lettres a trait précisément au premier des documents publiés, le *Journal du duc de Chartres*. Le jeune prince, sur l'ordre de son père, s'était affilié à la société des jacobins et la pauvre mère s'effrayait pour son fils de la compagnie « d'un tas de gens bien propres à égarer un jeune homme de dix-sept ans. » L'affiliation eut lieu malgré elle et ce dut être un assez singulier spectacle que de voir ce prince du sang frayer avec M. Pujot, « apothicaire et très bon patriote » et présenter à la Société « indécise » comme il dit lui-même, une foule de révolutionnaires, aujourd'hui parfaitement inconnus, en même temps qu'il allait « panser » à l'Hôtel-Dieu. Cela rentrait dans le plan d'éducation de son « gouverneur, » Mme de Genlis, l'« amie » très chère de la rue Bellechasse. A Vendôme où il était envoyé ensuite comme colonel de dragons, le prince assistait, à la tête de son régiment, à la procession de la Fête-Dieu et était en même temps acclamé président des jacobins. Le *Journal du duc de Chartres* est aussi plein de contrastes piquants et à ce titre il est plein de leçons. Mais comme émotion, il n'égale pas le *Récit du duc de Montpensier*. C'est le tableau des prisons de Marseille pendant les trois ans qu'a duré la détention au fort Saint-Jean des deux plus jeunes fils du duc d'Orléans, le duc de Montpensier, qui avait dix-sept ans, le comte de Beaujolais, qui en avait treize. Au point de vue des souffrances morales et physiques il rappelle souvent le *Journal des prisonniers du Temple*, avec bien des vexations, mais pourtant avec moins de raffinements de cruauté. Quelles mœurs et quel temps que celui où un peuple, se disant civilisé, martyrisait des enfants comme le jeune Beaujolais et l'infortuné Louis XVII. Lorsque la Terreur fut finie et Robespierre guillotiné, les jeunes prisonniers ne furent cependant point encore relâchés. Ce ne fut qu'à la fin de 1796 qu'ils échangèrent la captivité contre la déportation ; ils n'obtinrent leur liberté qu'à la condition qu'ils iraient rejoindre en Amérique leur frère aîné sorti de France avec Dumouriez. Quant au duc d'Orléans il n'avait quitté le fort Saint-Jean que pour la Conciergerie et l'échafaud ; une relation de son fidèle serviteur Lamache et des extraits des *Procès célèbres*, de des Essarts, donnent sur sa translation et sa fin chrétienne de curieux détails et complètent bien ce volume qu'illustrent en outre de très curieuses gravures.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Père Siméon Lourdel, de la Société des Pères Blancs, et les Premières Années de la Mission de l'Uganda (Afrique équatoriale), par l'abbé A. NICQ. 2e éd., revue par un missionnaire d'Afrique. Alger, Maison Carrée, imprimerie des missionnaires d'Afrique (1906), in-8 de VIII-627 p., avec carte et grav. — Prix : 3 fr. 50.

Il est impossible de trouver un ouvrage plus intéressant et plus atta-

chant que la biographie du P. Siméon Lourdel écrite par l'abbé Nicq et revue par un missionnaire qui a tenu à garder l'anonymat ; récits dramatiques et émouvants, épisodes édifiants, descriptions de paysages sauvages et de mœurs barbares, relations de voyages exécutés en plein cœur de l'Afrique s'y juxtaposent et constituent un livre plein de vie et de mouvement, que le lecteur ne peut pas se décider à quitter, auquel il va s'attachant de plus en plus. Sans doute le talent des narrateurs y est indéniablement pour une part ; mais la vie du P. Siméon Lourdel y est pour plus encore. Quelle œuvre admirable, en effet, que celle menée à bonne fin par le premier apôtre de l'Ouganda, et quelle vie bien remplie que la sienne ! Égal à lui-même dans toutes les circonstances, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans les triomphes comme dans les plus grands périls, le P. Lourdel a déployé des qualités de diplomate de tout premier ordre, un sang-froid et une intelligence remarquables, sans cesser de se montrer, durant son séjour en Afrique, un missionnaire émérite ; ainsi s'explique que, Dieu aidant, *Mapéra* (tel était le nom que lui donnaient les Baganda) ait acquis sur tous les habitants de l'Ouganda un ascendant extraordinaire. De quelle manière le P. Lourdel a employé cet ascendant, comment il a formé des catholiques à la foi ardente et des martyrs héroïques, on le verra dans cette passionnante biographie, dans ce livre (nous ne craignons pas de le répéter) digne de tous les éloges, qui fait aimer un vrai saint et comprendre la beauté de l'œuvre des Missions, qui passionne et qui édifie. HENRI FROIDEVAUX.

L'Architrésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande (1810-1813), par le marquis DE CAUMONT LA FORCE. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8 de v-378 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Le héros de ce livre est l'ancêtre de son biographe. Ce fut un personnage de troisième plan sous l'ancien régime comme secrétaire de Maupeou, de second plan sous le Consulat comme assesseur et presque de premier pendant les années 1810-1813, époque où il administra la Hollande, annexée à l'empire français, en qualité de lieutenant-général de l'Empereur.

Dans son gouvernement, dont nous avons ici le tableau sous les yeux, il fut surnommé le « bon stathouder ». Si la Hollande eût pu être convertie au système français, elle l'eût été par lui. Les Hollandais acceptèrent d'abord avec une résignation sincère leur ruine comme nation indépendante. Ils se consolaient en voyant une nouvelle branche de commerce surgir pour eux... de la conscription (p. 23) ! Beaucoup de causes secondaires, la réduction des deux tiers de la dette, le brûlement des marchandises anglaises, la transportation des marins indigènes, l'impôt des billets de logement, la levée des gardes

d'honneur, etc., amenèrent rapidement la désaffection. A la première approche des alliés, l'insurrection fut générale; la domination française, faute de forces militaires suffisantes, s'écroula pour ainsi dire d'elle-même.

Les quinze chapitres du livre se repartissent en trois séries. Les quatre premiers concernent la liquidation du gouvernement de Louis et l'organisation des nouveaux départements. Six autres nous montrent l'administration française et la nation néerlandaise face à face. Les quatre derniers nous entretiennent du soulèvement de celle-ci, de la dislocation de celle-là. Toute la partie sociale, psychologique du sujet, a été concentrée dans le chapitre IX, où sont analysés les renseignements fournis par Réal, lors de sa mission extraordinaire dans le pays. Le chapitre X (*Napoléon et Marie-Louise en Hollande*) est intéressant surtout parce qu'il donne la note de l'esprit public au moment où l'Empire touchait à l'apogée de sa force et de son prestige. Dans le chapitre XI revit, au travers de curieuses lettres confidentielles, la figure de Devilliers du Terrage, ex-commis du ministère de l'intérieur en 1792, futur préfet de Decazes, alors directeur général de la police à Amsterdam.

Ce livre a été composé avec méthode et avec soin. La liste des documents consultés suit le texte et est suivie elle-même de vingt-six lettres inédites ou peu connues de Napoléon. Les documents hollandais, au moins les ouvrages imprimés, n'ont pas été oubliés. Les fautes de détail sont infiniment rares et se réduisent à des fautes d'impression (*Capelles* pour *Capellen* (p. 23), *Saumarer* pour *Saumarez* p. 267), à des répétitions de faits ou de textes (Voir par exemple, p. 8 et 24, 56 et 60). L. P.

Rome et Napoléon III. *Étude sur les origines et la chute du second Empire*, par Émile Bourgeois et E. Clarmont. Paris, Colin, 1907, in-8 de de xvii-370 p. — Prix : 7 fr. 50.

Composé de deux parties et rédigé par deux plumes, ce livre poursuit un but unique : montrer que le second Empire fut un régime funeste à la France parce que et en proportion de ce qu'il protégea la Papauté. Le règne de Napoléon III est ainsi encadré entre deux dates néfastes : en 1849, l'expédition française qui ramena Pie IX à Rome ; en 1870, l'occupation française qui sauvegarda jusqu'au 6 août le trône pontifical contre les envahisseurs piémontais. On voit dans quelle fantaisie historique nous sommes transportés.

La première partie (196 pages) est la réhabilitation de M. de Lesseps, dont la mission occulte et le rôle mystérieux auprès de ses amis des sociétés secrètes occupant Rome à main armée, au mois de mai 1849, avaient été solennellement désavoués par ses chefs, condamnés après enquête par le Conseil d'État, flétris par l'opinion publique. Des docu-

ments nouveaux ne changent pas le fond de la question ; du moins sont-ils intéressants et doit-on leur reconnaître une valeur réelle augmentée d'une science habile de mise en œuvre.

Le morceau principal concerne les débuts diplomatiques de la guerre franco-allemande. Ce travail tendancieux et anticlérical de deux professeurs de l'Université de Paris ne ferait-il pas, à sa façon, partie du vaste et constant dessein mené par les protestants et les sectaires qui veulent travestir l'histoire moderne afin de montrer l'Église catholique en opposition avec la liberté des âmes, l'activité des intelligences et la prospérité des peuples? Ici, c'est le patriotisme qui sert de prétexte pour incriminer les catholiques : si nous avons été vaincus en 1870, c'est que nous n'avions pas d'alliances, et si nous n'avions pas d'alliances, c'est que Napoléon III, dans un cléricalisme stupide, a repoussé le concours austro-italien que lui offrait son « bon frère » Victor-Emmanuel au prix de l'abandon de Rome et de la carte blanche donnée contre le Pape aux révolutionnaires d'Italie. L'auteur travestit les faits par cela seul qu'il les exagère et appuie sur des détails insignifiants de circonstances et de dates des soulignements arbitraires de dépêches. Mais la question n'est pas là ; l'erreur de ce livre est dans l'idée qui le domine : avec une impudeur dont la candeur surprend, le professeur se gausse du sentiment « d'honneur » qui a, en effet, arrêté longtemps Napoléon III, soucieux enfin de ne plus manquer brutalement à sa parole et de ne pas violer ses engagements en face de l'Europe. Abandonner son allié de Belgique, de Suisse ou du Val d'Andorre serait une lâcheté et une trahison; mais livrer Rome aux garibaldiens paraît une excellente solution et plus encore un heureux résultat à M. Bourgeois qui tient à opposer les Français des croisades aux Français « de la Marseillaise; » il le dit et le redit, le rapprochement nous suffit, et nous savons sous quel drapeau nous nous rangeons avec beaucoup de pitié pour ceux qui arborent les couleurs des jacobins de 1793.

Laissons les idées, allons aux faits : 1° aucun document ne prouve qu'une alliance réelle ait été possible à temps en 1870 pour nous aider ; 2° il n'y avait aucun fond à faire sur la loyauté de Victor-Emmanuel, ou la sincérité de M. de Beust, le chancelier d'Autriche; 3° au contraire, il se trouve que Pie IX a été le *seul* souverain qui, par deux fois, en juillet et en octobre 1870, a plaidé la cause de la France devant l'Europe et se soit entremis en notre faveur et pour la paix auprès de la Prusse ; 4° les grands responsables de nos désastres en 1870, ce sont ceux qui ont fait l'unité italienne en 1859 et ont facilité l'unité allemande en 1866, c'est-à-dire les personnages anticatholiques de l'entourage de l'Empereur, à leur tête le plus intelligent et le plus impudent, le prince Napoléon, qui se vantait de l'abaissement de l'Autriche catholique au profit de la Prusse luthérienne et qui mena la campagne que l'on sait

pendant dix-huit ans contre le Saint-Siège ; 5° si une cause de politique extérieure a contribué à l'effondrement du second Empire, c'est en effet la « question romaine », mais dans le sens opposé à celui où l'entend M. Bourgeois : non en fortifiant l'idée chrétienne ou en lui faisant des concessions, mais en déchaînant l'idée révolutionnaire et impie, en jouant cette politique de bascule qui envoyait ostensiblement des troupes auprès du Pape et le livrait sous mains à ses ennemis à la seule condition de « faire vite » ; 6° l'évènement a trop prouvé quelles minces garanties offraient les promesses italiennes pour regretter cette convention de septembre 1864 que Victor-Emmenuel invoquait quand il croyait en avoir besoin ; Jules Favre lui-même manifestait le premier son indignation en face de cette spoliation cynique, et de cet attentat matériel et moral contre Pie IX ; il eut le caurage d'y refuser avec mépris son concours.

Les documents n'ont pas manqué à M. Bourgeois qui, par une faveur ou par des indiscrétions dignes d'une meilleure cause ,a pu consulter des archives officielles encore fermées par les règlements aux autres historiens ; aussi les « appendices » sont-ils la plus intéressante partie de ce long travail dont la méthode est habile et l'ordonnance prudemment composée. Ce n'est pas un livre mal fait, mais un mauvais livre.

G. DE G.

Bismarck et la France, d'après les Mémoires du prince de Hohenlohe, par JACQUES BAINVILLE. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1907, in 18 de XVIII-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Recueil d'articles inspirés par les *Mémoires* du prince de Hohenlohe, les *Souvenirs* du vicomte de Gontaut-Biron, le *Bismarck et son temps* de M. Matter, et publiés tout d'abord soit dans *l'Action française* soit dans la *Gazette de France*. Sorti de telles sources, ce livre ne peut être qu'excellent. On y admire la lucidité, la saine raison, le ferme bon sens qui ont distingué jadis les œuvres du XVIIe siècle et, qu'après une trop longue éclipse, la brillante école de M. Ch. Maurras a remis en honneur.

La thèse de M. Bainville peut se résumer en quelques mots La Monarchie française avait pour principe directeur de sa politique étrangère l'intérêt français. Ce point de vue a paru trop « mesquin » aux gouvernements révolutionnaires qui, sous le nom de République ou d'Empire, ont pris sa place. Ils ont trouvé plus glorieux de se mettre au service d'abstractions, telles que les droits de l'homme, les droits des peuples, le principe des nationalités. Ces « nuées » ont conduit le second Empire à favoriser l'unité de l'Italie, puis celle de l'Allemagne, c'est-à-dire l'affaiblissement de la France ; ce que faisant, Napoléon III s'est attiré les applaudissements des hommes de gauche, si prompts par ailleurs à le vilipender pour des vétilles. Leur attitude explique

la sympathie qu'au lendemain de la guerre, Bismarck éprouva pour la république... en France. Le procès d'Arnim nous avait appris de longue date comment le chancelier s'était employé à favoriser son établissement. La publication de sa correspondance nous a révélé plus tard le soin qu'il prit de lui prêter main-forte pendant la crise du 16 mai. M. Bainville expose par le menu le détail de ces intrigues et il en conclut à bon droit que les origines allemandes de la troisième République constituent, pour ce régime, une piètre recommandation aux yeux des patriotes français. H. RUBAT DU MÉRAC.

La France et Guillaume II, par VICTOR BÉRARD. Paris, Colin, 1907, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Recueil d'articles publiés dans la *Revue de Paris*, de 1901 à 1906, sur des questions de politique étrangère, où les rapports franco-allemands tiennent la place prépondérante; d'où le titre du livre.

Laissant de côté les divisions de M. Bérard, je distinguerai dans son volume deux séries de dissertations. Les unes, d'ordre économique, sont de tout point excellentes. Il serait à désirer que tous les Français fussent pénétrés des idées qu'il développe dans le chapitre consacré à nos relations commerciales avec l'Angleterre. C'est l'illustration des paroles prononcées par le roi Édouard devant la Chambre de commerce de Paris : « Je ne connais pas deux pays dans le monde dont la prospérité mutuelle dépende plus l'un de l'autre. » C'est aussi la condamnation de l'anglophobie, doctrine à laquelle notre histoire fournit à coup sûr une ample moisson d'arguments, mais qui ne cadre pas, M. Bérard le démontre à merveille, avec nos intérêts actuels.

Très intéressant encore le chapitre où est étudiée la crise financière d'outre-Rhin, en 1901-1902. S'il importe de ne pas mépriser ses ennemis, il convient aussi de ne pas se faire de leur puissance une idée exagérée. Or l'expansion économique de l'empire allemand est faite de matériaux qui ne sont pas tous de bon aloi. Les sujets de Guillaume II manquent de débouchés : de là les essais tentés successivement par la politique impériale pour leur en ouvrir en Turquie, en Chine, au Vénézuela. Ils manquent de capitaux ; et M. Bérard aperçoit dans le désir de se procurer en France les fonds nécessaires pour la construction du chemin de fer de Bagdad l'explication la plus vraisemblable de l'algarade marocaine.

Un second groupe de dissertations traitent de politique internationale proprement dite. A cet égard, je reprocherai à l'auteur d'osciller constamment entre deux points de vue : la recherche de l'intérêt français, ce dont je le loue, et le souci de tout ramener aux principes de 1789, ce dont je ne saurais l'approuver. Cette préoccupation adventice nuit à la netteté de sa pensée, et j'oserai dire qu'elle en abaisse parfois le

niveau. Elle le conduit par exemple à prendre parti pour les révolutionnaires russes, c'est-à-dire pour des assassins. Elle lui inspire pour la Macédoine une sympathie inexplicable, eu égard aux relations plutôt rares que nous entretenons avec cette province de l'empire turc et à la difficulté de voir clair dans les griefs réciproques des races variées qui s'y juxtaposent. Il est vrai que M. Bérard va jusqu'à nier la notion de race : elle est contraire, paraît-il, aux principes de 89. Comme si un principe qui se trouve en désaccord avec les faits, quel que soit d'ailleurs le millésime dont il se réclame, pouvait être autre chose qu'une billevesée !

H. RUBAT DU MÉRAC.

Problèmes politiques et sociaux, par J.-E. DRIAULT. Paris, Alcan, 1907, in-8 de 400 p. — Prix : 7 fr.

Recueil d'études sur les contestations territoriales qui mettent en péril la paix de l'Europe (question d'Alsace-Lorraine, questions romaine, autrichienne, ottomane), sur les différends qu'engendre la politique coloniale des divers peuples (question d'Égypte, question chinoise, impérialisme américain, etc.), sur les principaux groupements de puissances (triple alliance, alliance franco-russe). Ces divers points d'histoire ou de diplomatie contemporaine sont clairement et correctement traités.

L'auteur est patriote, ce dont la tristesse des temps m'oblige à lui faire un mérite. Par exemple, je ne puis louer sa philosophie, dont la qualité ne dépasse pas sensiblement le niveau de celle qui s'épanouit dans les journaux du Bloc. Il expose, à la fin de son ouvrage, les divers systèmes socialistes, dans des termes qui équivalent à une approbation de leurs doctrines d'ailleurs souvent contradictoires. Son dernier paragraphe a pour titre : *L'Éducation par la science* ; c'est-à-dire un simple à peu près. La science instruit, elle n'éduque pas. Aussi bien, M. Driault paraît-il perpétuellement confondre la science, au sens le plus élevé du mot, qui, par la force même des choses, sera toujours l'apanage d'un petit nombre d'hommes, et les pauvres rudiments qu'enseigne l'école primaire.

Les lecteurs de ce livre apprendront qu'il y a une contradiction absolue, irréductible entre la foi et la science (p. 26), que l'Église impose de parti pris aux fidèles une infériorité intellectuelle (p. 378). Voyons, M. Driault, ce n'est pourtant pas l'Église, si je ne m'abuse, qui a guillotiné Lavoisier, sous prétexte qu'elle n'avait pas besoin de savants.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par M. J. GUILLAUME. T. VI. 6 germinal an III (26 mars 1795).— 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). Paris, Leroux, 1907, gr. in-8 de XLVIII-960 p. — Prix : 15 fr.

Comme les précédents volumes, celui-ci offre assez peu d'intérêt.

Que ce fatras de documents, de discours, de rapports écrits la plupart dans ce style déclamatoire et vide qui est la marque de l'époque, soit mis dans les archives à la portée des travailleurs, cela se concevrait ; mais qu'on les imprime et qu'on les livre au public, et cela bien entendu aux frais des contribuables, vraiment c'est trop. Le procédé, la division, la marche du volume, et aussi l'esprit de l'annotateur est le même que dans les volumes précédents. Il est donc bien inutile d'y revenir. Aussi me contenterai-je de dire que ce sixième tome achève l'œuvre scolaire de la Convention et constate sa faillite intellectuelle et morale. Comme toujours d'ailleurs, ce comité d'instruction publique, dont l'histoire prend ici fin, s'occupe un peu de tout, même et surtout de ce qui ne le regarde pas, et l'on pourrait trouver dans ses travaux la collection à peu près complète des arguments ressassés aujourd'hui pour essayer de justifier le système d'oppression en tous genres qui pèse sur nous. Le seul plaisir que m'ait causé cet énorme volume, c'est de m'apprendre qu'il est le dernier de la série. Mais hélas ! cela continuera tout de même : d'abord on va nous donner un gros volume de tables, et puis on entreprendra un recueil de documents sur l'histoire de l'instruction publique pendant le Directoire. Quand donc s'arrêtera-t-on ? Comme on le disait ici même, à propos d'une autre collection analogue « les contribuables et l'histoire n'y perdraient rien. »

ÉDOUARD PONTAL.

La Persécution. Devoirs des catholiques, par le R. P. A. LE DORÉ. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 239 p. — Prix : 2 fr.

Voici un volume qui ne semble pas près, hélas ! de perdre son actualité. Les faits nouveaux qui ne s'ajoutent que trop vite à ceux rapportés en ces pages donnent de plus en plus raison au vaillant supérieur des eudistes dénonçant la gravité de la persécution en France. Mais ce qu'il nous fait surtout étudier ce sont les devoirs qu'elle nous impose. Nous ne devons nous laisser aller ni à la surprise, ni à la peur, ni à l'indifférence ; il faut, au contraire, nous résoudre à prier, à agir et à souffrir. Le langage du P. Le Doré m'a fait songer à celui que tinrent, au temps de la révolution de la fin du XVIIIe siècle, des aînés de sa famille religieuse, et spécialement le P. Lefranc, l'une des victimes des massacres de septembre 1792. Il parle en apôtre, qui ne craint pas pour l'Église les bourreaux qui font les martyrs, en prêtre qui réveille les consciences de leur torpeur et anime aux mâles vertus. Ce n'est nullement un découragé, et lui qui connaît bien les prêtres de France, il leur rend ce témoignage singulièrement réconfortant : « Après avoir été en contact avec eux dans près de deux cents retraites ecclésiastiques que j'ai prêchées de Bayonne à Cambrai et de Quimper à Fréjus, et jusqu'en Algérie, je suis fondé à dire et à croire qu'à

aucune époque de son histoire la France n'a possédé un clergé aussi régulier, aussi pieux, aussi généralement instruit et aussi actif. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Il Sentimento imperialista, *studio psico-sociologico*, da GIOV. AMADORI VIRGILJ. Milano, Sandron, 1906, in-12 de XXII-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est bruit, depuis quelque temps, que des tendances impérialistes de trois grandes puissances : l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis. M. le Dr Virgilj, connu pour des travaux d'économie politique et sociale, a entrepris de faire l'analyse psychologique de ce sentiment, qui semble n'être pas seulement une visée politique des gouvernements, mais aussi une passion des masses populaires dans ces trois pays. Une Préface de M. Enrico de Marinis, député au Parlement italien, recommande cet ouvrage à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales.

D'après le Dr Virgilj, le sentiment impérialiste comprend deux choses : une tendance à la domination et la pensée que cette tendance est utile pour le progrès social et religieux de l'humanité. Il regarde ce sentiment comme nouveau et issu de la civilisation moderne. Il le trouve très propre à développer et à féconder l'énergie de l'individu, et en cela il le rapproche du socialisme qui lui est opposé à tous autres égards.

On trouvera peut-être que le savant italien fait une part bien belle à l'impérialisme. Nous serions portés à croire que l'impérialisme existe depuis que le monde est monde, et que toujours le sentiment d'une force supérieure a été accompagné de l'envie de s'imposer à ses voisins. Les Perses de Cyrus, les Grecs d'Alexandre et surtout les Romains n'avaient-ils pas déjà le sentiment impérialiste ? Qui sait si les Italiens modernes ne prévoient pas *in petto* le moment où ils pourront l'avoir ?

D. V.

Espagnols et Flamands au XVIe siècle. La Domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II, par ERNEST GOSSART. Bruxelles, Lamertin, 1906, in-8 de VIII-297 p. — Prix : 4 fr.

Après avoir exposé dans un précédent ouvrage (*L'Établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'Insurrection*. Cf. *Polybiblion*, mai 1906, t. CVI, p. 453-454) comment la politique maladroite de Philippe II avait amené l'insurrection dans les Pays-Bas, M. Gossart montre, dans le présent volume, comment Alexandre Farnèse, grâce à ses qualités d'homme de guerre et surtout par sa grande habileté politique, parvint à rétablir l'autorité de l'Espagne dans les provinces wallonnes puis dans tous les Pays-Bas restés catholiques.

Le gouvernement trop mou de Requesens, loin d'apaiser les haines qu'avaient suscitées les violences du duc d'Albe, compliqua encore la situation, en donnant à l'insurrection assez de force pour qu'il fût nécessaire de traiter avec elle de puissance à puissance. Don Juan d'Autriche, en prenant la succession de sa politique, ne fut pas plus heureux ; ses tentatives de conciliation échouèrent et il mourut au moment où un coup de force devenait nécessaire.

Philippe II fut bien inspiré en prenant alors pour lieutenant dans les Pays-Bas le duc de Parme. Alexandre Farnèse sortit promptement de la situation embarrassée que ses prédécesseurs lui avaient léguée. Il sut avec adresse se ménager le concours des seigneurs wallons, las des excès des protestants. Grâce à leur appui il reprit possession de toutes les places du midi, puis de la Flandre et si, après la prise d'Anvers, il n'avait pas été arrêté dans sa marche victorieuse sur la Hollande, si Philippe II ne lui avait pas enjoint alors d'intervenir dans les affaires de France, il aurait sans doute ramené à l'obéissance les provinces d'outre-Rhin. Quelque incomplète qu'elle fût, son œuvre n'en fut pas moins durable : il avait rétabli la paix dans le pays qu'on lui avait confié.

Ce volume, comme le précédent, est d'une lecture attachante ; l'auteur a su présenter ces événements compliqués avec la plus grande clarté et peindre vigoureusement les protagonistes de ce grand drame.

H. L.

Manuel historique de la question du Slesvig. *Documents, cartes, pièces justificatives et renseignements statistiques*, publiés sous la direction de Franz de Jessen. Copenhague, Gyldendalske Boghandel ; Paris, A. Picard et fils ; Berlin, Juncker ; Leipzig, Harrassowitz ; Londres, Williams et Norgate, 1906, gr. in-8 de v-474 p. — Prix : 25 fr.

Le but de cet ouvrage, dit le directeur-éditeur, « n'est pas de se mêler à la lutte qui se livre entre la population danoise du Slesvig et l'administration prussienne », mais bien de mettre des faits et des documents irrécusables en regard des assertions tendancieuses de la presse allemande. Ce programme a été parfaitement rempli dans un gros volume en danois publié à Copenhague (1901), à la suite de l'expulsion en masse des Danois du Slesvig (1898-1899), et sur l'initiative des sociétés du Slesvig pour la défense de la langue danoise. Comme cet idiome est trop peu répandu au sud de l'Eider, la présente traduction française de cet ouvrage a été faite, sous la direction de M. E. Philipot, maître de conférences à l'Université de Rennes, par M. Fr. Leray, professeur à Nantes, et Mlle Karen Goos. Six cartes fort claires facilitent l'intelligence du texte, rédigé par quatorze savants et publicistes des plus compétents.

M. Ludv. Wimmer a traité des monuments runiques du Slesvig ;

Joh. Steenstrup, des noms de lieux ; A. Thorsœe, des actes relatifs aux rapports du duché avec la couronne danoise ; P.-K. Thorsen, de la langue et de la nationalité; P. Lauridsen, des décrets de 1850-1852 pour le réglement des langues ; Emil Elberling, des projets de partage du duché ; de sa conquête par les Austro-Prussiens en 1864 ; des traités de Vienne (1864), de Prague (1866) et de Vienne (1878) ; Fr. Jürgensen West, des modifications subies par les territoires du royaume et du duché ; de la démographie et de la statistique économique du Slesvig septentrional depuis 1864 ; H.-V. Clausen, de la nouvelle frontière séparant le Slesvig du Danemark ; de la situation des langues dans le Slesvig septentrional et de la géographie du duché ; H. Matzen, de la question des optants slesvigois ; Nik. Svendsen, des écoles et des églises dans le Nord-Slesvig ; Nik. Andersen, de la presse et des ligues pour le maintien de la langue danoise ; P. Simonsen, de l'histoire politique du Slesvig septentrional depuis 1864 ; Anker Jensen, de la prononciation des noms de lieux danois ; A. Thiset, des armoiries du Slesvig. M. Fr. de Jessen et d'autres ont expliqué les frises et les figures dessinées par M. Ger. Heilmann et dispersées dans le texte, qui ne contribuent pas peu à donner un caractère artistique à ce beau volume. Une table des matières contenant ces explications et un copieux index des noms propres facilitent les recherches dans cette ample publication qui fait honneur aussi bien à l'imprimerie Nielsen et Lydiche, de Copenhague, qu'au directeur et à ses collaborateurs.

Quoiqu'il paraisse plutôt destiné aux diplomates et aux hommes politiques, ce livre sera utilement consulté par ceux qui s'intéressent aux questions internationales. Ils y trouveront tous les éclaircissements nécessaires sur celle du Slesvig ; ils y verront que cette partie méridionale de la péninsule nord-eiderienne a de temps immémorial été rattachée au Jutland, et qu'ainsi son plus ancien nom, Sœnder-Jylland ou Jutland méridional, est parfaitement justifié ; que la population était à l'origine danoise et qu'elle l'est encore presque exclusivement du Kongeaa jusqu'au golfe de Flensborg et même en descendant beaucoup plus loin vers le sud dans une pointe de l'intérieur des terres resserrée entre les Frisons à l'ouest et une population germanisée à l'est et au sud ; qu'en un mot la moitié du territoire du duché est peuplée de Danois, et que sur 158 000 habitants de cette moitié septentrionale, il y en a au moins 140 000 qui parlent le danois et qui continuent à manifester des sentiments danois, malgré les expulsions et les émigrations fréquentes.

Cet intéressant exposé, d'une lecture facile, laisse une impression navrante aux lecteurs de bonne foi ; il nous fait compatir aux souffrances de gens paisibles, soumis dans leur propre pays au joug des Tudesques et qui, par attachement à leur nationalité, souffrent les pires

traitements de la part des oppresseurs de l'Alsace et de la Posnanie. Mais, aussi longtemps que la force primera le droit, ils n'auront pas le moindre espoir dans la loyale exécution de l'article V du traité de Prague (23 août 1866), portant que « les populations des districts du nord du Slesvig seront de nouveau réunies au Danemark, si elles en expriment le désir par un vote librement émis. » Les députés protestataires que les Danois du Slesvig envoient invariablement, lors de chaque élection, au Landtag de Berlin, ont beau demander que la population soit consultée à cet égard, le gouvernement prussien n'a pas osé, depuis quarante ans, faire trancher la question par le suffrage universel !

EUG. BEAUVOIS.

Femmes galantes du XVIIe siècle. Madame de Villedieu (Hortense des Jardins) 1632-1692, par ÉMILE MAGNE. Paris, Mercure de France, 1907, in-16 de 435 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand cycle littéraire du XVIIe siècle, où « l'amour » joue un rôle prépondérant en dépit de ses apparences un peu hautaines, fut au fond l'époque la plus dissolue. Telle est la thèse que M. Émile Magne expose non sans complaisance, avec un style imagé et peu châtié, une liberté de langage des plus modernes, dans un petit volume tout rempli de souvenirs historiques, bourré de citations, de notes, de références, très dédaigneux pour ses devanciers, qui n'ont rien compris aux personnages qu'ils mettaient en scène. Il est toujours facile d'être grivois, et sans doute on peut, dans tous les temps et dans tous les milieux, retrouver la passion charnelle; les sujets ne manquent jamais. M. Magne en a choisi un qui s'adaptait à merveille à ses théories. A coup sûr, Mlle des Jardins, si elle figure avantageusement dans la galerie des « précieuses », mérite non moins sa place parmi les « femmes galantes ». L'auteur n'a pas de peine à le prouver, en contant lestement ses aventures. Mais, c'est par sa littérature qu'elle est connue, beaucoup plus que par ses désordres; et les détails sur sa complexion physiologique nous intéressent moins que ses œuvres en prose et en vers. Elle devait bien être entrée dans le goût du temps, pour avoir eu des relations avec tous les écrivains connus. Quand elle arriva à Paris, débarquant, un peu défraîchie, de sa province d'Alençon, elle se lia avec Gilles Boileau, plus connu alors que son frère Despréaux et déjà de l'Académie française; elle fut non moins intime avec Molière, pour la troupe duquel elle travailla; elle se fit inviter par de grands seigneurs, comme le duc de Saint-Aignan, avec lequel elle entretint une correspondance; elle fit jouer ses pièces à la Cour et fut pensionnée par Louis XIV; elle publia des œuvres sans nombre, dont la liste complète occupe une dizaine de pages. Bref, Hortense des Jardins était aussi célèbre que tous les écrivains qui ont survécu; le fameux Barbin l'imprimait et se faisait un succès de librairie avec *Alcidamie*

Cléonice, ou les *Annales galantes*, ou le *Récit en prose et en vers de la Farce des Précieuses*. Sa notoriété lui fit faire la conquête d'un officier de bonne famille, Villedieu, qu'elle épousa un peu irrégulièrement, dont elle se sépara et dont elle persista à porter le nom. Après une autre passion assez fugitive pour le poète Étienne Pavillon, elle fut un moment touchée de la grâce et, avec la protection de l'archevêque de Paris, Mgr de Harlay, elle entra au couvent. Mais trop jeune pour renoncer définitivement à la galanterie, elle est bientôt obligée de sortir du cloître ; et elle épouse, toujours sous les auspices de l'archevêque, un vieux gentilhomme, le marquis de Chaste, qui mourut au bout de dix-huit mois, lui laissant un fils, qui lui-même ne vécut point. Mais elle avait beau être de l'Académie des Ricovrati, de Padoue, comme la marquise de Rambouillet, Madeleine de Scudéry, ou Mme des Houlières, ses aventures ne lui constituaient point de fortune ; et elle fut obligée de retourner au pays natal, où elle mourut obscurément dans la terre de Clinchemore, non sans avoir contracté un nouveau mariage avec un gros cousin, peu poétique, qu'elle avait connu dans sa jeunesse. On l'appelait « l'Inépuisable » ; et pourtant elle avait bien épuisé tout ce qu'une vie aventureuse peut offrir de ressources. Son nouveau biographe a trouvé dans Bussy-Rabutin et Tallemant des Réaux la plupart de ses citations ; mais l'allure de roman qu'il a donnée à son livre n'empêche pas qu'il n'ait fait preuve d'une véritable érudition et d'une connaissance assez complète de la littérature anecdotique.

G. Baguenault de Puchesse.

Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme, 1784-1792, avec une Introduction et des notes par Ernest Daudet. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8 de VIII-429 p. — Prix : 7 fr. 50.

En publiant, il y a deux ans, les *Mémoires du comte Valentin Esterhazy*, M. Ernest Daudet assurait que, quelque intéressants que fussent ces Mémoires, la correspondance du comte avec sa femme ne l'était pas moins. Cette correspondance a duré vingt ans, et, en lisant la première partie, aujourd'hui donnée au public, on reconnaîtra la justesse de l'affirmation de l'éditeur. Marié en 1794, Esterhazy fut souvent séparé de la comtesse, que ses fréquentes grossesses retenaient dans sa famille, tandis que lui était appelé par ses fonctions, soit à la Cour, soit à l'armée. Mari très épris, il lui écrivait sans cesse, lui donnant des nouvelles de la vie mondaine et militaire à laquelle il était activement mêlé. Il lui envoyait notamment des détails très curieux sur les fêtes brillantes organisées à Chantilly par le prince de Condé et sur la dernière maladie et la mort du duc de Choiseul, auquel, en qualité d'ami de la Reine, il était très attaché. Il faisait partie, en effet, de la société intime de Trianon ; Marie-Antoinette avait en lui une très

grande confiance et une confiance méritée. A ce titre, il est très regrettable que la correspondance offre une lacune de trois années, de 1787 à 1790; nous eussions eu vraisemblablement beaucoup à apprendre des lettres écrites pendant cette période troublée qui a vu les préparatifs et les commencements de la Revolution. La comtesse Esterhazy émigra d'assez bonne heure, vers le milieu de 1790. Son mari qui, après l'avoir conduite en Angleterre, était revenu en France, ne tarda pas à faire comme elle; de Rouen, où il était allé d'abord à la Cour de l'électeur de Cologne, il gagna Coblentz et se mit à la disposition du comte d'Artois. Il était là lors de la malheureuse tentative de Varennes et nous avons dans sa correspondance le reflet de toutes les émotions par lesquelles passèrent les émigrés en apprenant la fuite, puis l'arrestation du Roi et son triste retour à Paris. Esterhazy était trop dévoué et trop actif pour que les princes ne missent pas en usage ce dévouement et cette activité. Il dut d'abord accompagner le comte d'Artois à Pillnitz, puis, quelques jours après, il lui fallut partir pour Saint-Pétersbourg, chargé d'une mission près de l'Impératrice. Ce fut pour lui un grand sacrifice malgré l'accueil très flatteur qu'il reçut, car il aimait passionnément sa femme et n'aspirait qu'à la rejoindre. Mais on lui demandait un important service et il ne se crut pas le droit de le refuser. Son séjour en Russie dura près de dix-huit mois; nous lui devons de très intéressants détails sur les négociations engagées entre les princes et Catherine, sur Catherine elle-même, sa Cour, le monde russe de la fin du XVIIIe siècle, et aussi sur toutes les intrigues des puissances, heureuses au fond, y compris Catherine, d'une révolution qui affaiblissait la France. Ces curieux renseignements, nous les retrouverons encore dans la suite de la correspondance dont M. Daudet nous annonce la prochaine publication et que nous attendons avec impatience.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Vrai Féminisme. Études d'âmes, par EM. TERRADE. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de V-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Charmante galerie de pastels, très délicate, très attachants, et très bienfaisants par ce qu'ils expriment de haut et de pur. Rien d'aigre, d'envieux, de haineux, et par conséquent à peu près rien de ce que l'on appelle aujourd'hui le féminisme dans ces âmes féminines, même celles qui sont entièrement du XIXe siècle, comme Mlle Zénaïde Fleuriot, comme la princesse Caroline de Wittgenstein, comme Mme Julie Lavergne, comme deux converties du Nord, Hélène Nyblom et Maria Gjertz. Mais la plupart des femmes étudiées dans ce volume sont, au moins par leur naissance, du XVIIIe siècle. Mme Louise de France, sa compagne au Carmel de Saint-Denis, Julienne de Mac-Mahon, les femmes qui ont soutenu le courage des Vendéens, la princesse Louise

de Condé, morte sous l'habit de bénédictine, Amélie de Vitrolles, pour laquelle Lamennais traduisit l'*Imitation de Jésus-Christ*, et enfin trois femmes qu'aima plus ou moins Chateaubriand, et qui l'aimèrent passionnément, Mme de Vichet, admiratrice lointaine, la duchesse de Duras, et la comtesse Pauline de Beaumont. On sent profonde et sincère, chez l'auteur, une sympathie qu'il rend contagieuse pour ce qui est élevé, gracieux et fier, et tout spécialement pour les belles traditions de la vieille France. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Louis Veuillot, par JULES RENAULT. Paris, Lethielleux, s.d., in-8 de 176 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Livre de vulgarisation et de lecture courante composé un peu hâtivement mais dans un excellent esprit. C'est une étude biographique puisée aux bonnes sources et relatant avec vérité les faits chronologiques de la vie du grand écrivain. M. Renault a eu le mérite de ne pas admirer seulement l'incomparable prosateur et le polémiste courageux, mais encore de comprendre le rôle considérable du rédacteur en chef de *l'Univers* dans la défense de l'Église au XIXe siècle, son orthodoxie, son sens chrétien et les services qu'il a rendus en toute loyauté et tout désintéressement à la Papauté. A ce titre les chapitres V, VI et IX sont à signaler. Louis Veuillot a été injurié par les ennemis de l'Église et les ignorants qui ne l'avaient point lu. Il est donc conforme à la vérité et à la justice de remettre au point les choses pour ceux qui ont l'envie sincère de connaître l'histoire de ce bon soldat de l'armée catholique ; ce livre y peut contribuer sans viser à la grande histoire. Les écrits de Louis Veuillot restent toujours d'une actualité victorieuse et clairvoyante et après lui continuent son noble apostolat ; c'est rendre service aux lettres françaises et à la cause religieuse que de rappeler sa mémoire et de le faire mieux connaître, c'est-à-dire plus aimer. G. DE G.

Du Diable à Dieu, *histoire d'une conversion*, par ADOLPHE RETTÉ. Paris, Messein, 1907, in-12 de VIII-208 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'elle est émouvante et touchante cette histoire d'une conversion ! voilà vraiment un livre comme il en faut aux âmes inquiètes et fatiguées qui cherchent Dieu. Elles y verront, non comme on le prouve, mais, ce qui vaut mieux encore, comment on le trouve, et quelle paix et quel bonheur on goûte après l'avoir retrouvé. Cette histoire a vraiment quelque chose de miraculeux. Sans doute le dégoût du monde, l'expérience de ses mensonges et de ses impuissances, est pour beaucoup dans le retour d'Adolphe Retté *du Diable à Dieu ;* mais la force de la grâce, demandée, cherchée, obtenue par la prière et par la souffrance, a fait bien plus encore, et c'est par elle vraiment que l'ancien

socialiste, l'ancien libre penseur, a été enfin reconquis. Et il raconte ses erreurs, ses fautes, ses dégoûts, ses efforts pour retrouver Dieu perdu, avec une sincérité touchante qui va droit au cœur, et aussi, ce qui ne gâte rien, avec un éclat littéraire qui donne à son livre un charme tout particulier. C'est, si l'on veut, l'âme de Huysmans, mais traduite dans une forme très différente, et j'en félicite l'auteur, d'abord parce qu'ainsi il reste lui-même, et puis aussi parce que le pauvre Huysmans mêlait tout de même trop de défauts à ses rares qualités de styliste, et manquait trop souvent de convenance et de goût. Cela n'enlève rien au mérite de l'auteur d'*En Route*, qui est très grand ; mais le livre de M. A. Retté, d'une si belle envolée et d'une si pénétrante poésie, sera le bienvenu des âmes chrétiennes, qui, la plupart du temps, ne se complaisent pas dans la peinture minutieuse des péchés, même de ceux dont on se repent. Retté, âme de poète, est non pas plus poignant peut être, mais plus délicat et plus discret. Son volume me semble devoir plaire, émouvoir, et, ce qui vaut mieux, faire du bien. C'est ce dernier but que l'auteur a visé : sûrement il l'atteindra. EDOUARD PONTAL.

Le Réveil du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle, par J. GUIBERT. Paris, Poussielgue, 1907, in-18 de VI-390 p., avec 11 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, M. l'abbé Guibert a réuni treize conférences prêchées dans l'église Saint-Sulpice, de Paris, de 1901 à 1906, aux réunions de l'archiconfrérie de Notre-Dame de Compassion, fondée par Léon XIII pour le retour de l'Angleterre à l'unité catholique.

Prenant pour point de départ la situation légale du catholicisme en Angleterre au début du XIXe siècle, l'auteur montre l'action que le clergé français, chassé de sa patrie par la persécution, a exercée sur le peuple anglais; au contact de ces hommes vénérables et malheureux, bien des préjugés tombèrent, et l'Anglais, par tempérament juste et droit, fut amené à se demander si les iniquités qu'il reprochait aux révolutionnaires de France n'étaient pas un peu sœurs de celles qui se commettaient chez lui à l'égard des catholiques. — Milner et O'Connell passent la première moitié du siècle à lutter à armes inégales contre l'intolérance anglicane et le tableau de la situation religieuse de l'Angleterre vers 1850 (conférence VI) montre ce qui avait été réalisé à cette époque. Puis vient la période de progrès que tous connaissent et que personne ne connaît assez : Newman, Wiseman, Faber, Manning, Pusey sont des personnages sur lesquels M. Guibert trouve à dire du nouveau et d'une façon neuve des choses déjà dites.

Près de cent pages sont consacrées à des appendices bibliographiques qui seront consultés avec profit par quiconque voudra étudier à nouveau une matière dont l'intérêt n'a pas diminué. De beaux por-

traits illustrent le texte dont Mgr Bourne a bien voulu rédiger la Préface. P. PISANI.

L'Irlande contemporaine et la Question irlandaise, par L. PAUL-DUBOIS. Paris, Perrin, 1907, in-8 de VIII-516 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un livre de tout premier ordre, le mieux renseigné, le plus judicieux et le plus lucide que l'on ait en France — et je crois bien aussi hors de France — sur l'état présent de l'Irlande. Comment il se rattache au passé, c'est ce que l'auteur explique dans une substantielle Introduction historique. Dans la première partie de l'ouvrage, on nous montre l'état politique et social du pays, deux Irlandes, l'Irlande nationale s'opposant à la colonie anglaise, l'esprit des Irlandais, le régime gouvernemental auquel ils sont soumis. La seconde partie fait apparaître dans toute sa tristesse la décadence matérielle de l'Ile sœur. La troisième, particulièrement intéressante, indique ses possibilités de relèvement. Ce n'est plus dans la conquête de réformes politiques et législatives que l'Irlande met tout son espoir et le meilleur de son activité. Elle donne le consolant spectacle d'un profond travail de régénération interne. Le mouvement gaëlique lui rend confiance, joie, et goût de vivre. Le souci d'améliorer l'instruction à tous les degrés se développe parallèlement. L'industrie semble, de ci, de là, vivifiée par un certain réveil d'initiative; l'agriculture progresse grâce à la coopération, et le *mutual help* forme au *self help*. Il est à souhaiter que toute cette élaboration soit activement aidée par le clergé, qui est influent, indépendant de l'État, les tentatives que fit celui-ci pour le mettre en tutelle par un concordat ayant échoué, au début du XIXe siècle, par la volonté du peuple, malgré l'épiscopat. Ce serait un immense malheur pour le pays que l'on réussît à y déchaîner l'anticléricalisme et, peut-être, un malheur irréparable. « Les dix ou quinze années qui vont venir, écrit M. L. Paul-Dubois, seront, selon toute apparence, décisives. Ou bien ce sera le relèvement... Ou bien ce sera la décadence finale et fatale qui fera de l'Ile verte une terre morte, vide d'habitants, réduite à n'être plus au service de l'Angleterre qu'un *ranch* à bestiaux et une maison de pauvres. » BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Sultane française au Maroc, par NOËL AMAUDRU. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-18 de XXI-221 p. — Prix : 3 fr.

N'étaient bon nombre de pages traitant de l'histoire du Maroc au siècle dernier et au présent siècle, on croirait vraiment, à lire ce volume, que le sujet en a été inspiré par les contes des *Mille et une Nuits*. Toutefois le sujet est un peu noyé non seulement dans les notions d'histoire, d'histoire militaire surtout, relative à l'empire marocain, mais aussi dans les détails que l'auteur nous fournit sur certaines hé-

roïnes dont les aventures offrent plus d'un point de ressemblance avec l'étrange sultane dont il esquisse de façon mal précise — et pour cause, car les documents sont rares — l'existence peu banale. Ces héroïnes accessoires furent d'abord une Corse, Davia Franceschini, qui devint l'épouse de Mouley-Soliman, sultan du Maroc au temps de la Révolution et de l'Empire ; puis une Irlandaise, femme d'un caporal anglais en garnison à Gibraltar, qu' « Ab der Rhaman, l'adversaire du maréchal Bugeaud, donna pour arrière-grand'mère à Abd el Aziz. »

L'auteur a donc voulu retracer ici, principalement, la vie mouvementée d'une petite paysanne franc-comtoise, Jeanne, dite Virginie Lanternier. Ses parents, un beau jour, s'étaient décidés à quitter leur village de Châtelay, dans le Jura, où il végétaient péniblement, pour aller tenter la fortune dans ce pays d'Algérie nouvellement conquis par la France. Installée aux environs de Bouffarik, la famille prospérait, lorsque des maraudeurs arabes s'en saisirent et la vendirent à Abd el Kader qui ne tarda pas à l'offrir en cadeau, avec un lot d'animaux féroces et de gazelles, au sultan du Maroc, Abd er Rhaman. Ceci se passait en 1836. Séduit par la beauté de Jeanne Lanternier, le fils préféré du sultan, Sidi Mohammed, héritier présomptif du trône, en fit sa femme.

Quelle fut l'existence de la paysanne comtoise après une telle union? M. Amaudru ne peut guère se livrer qu'à des suppositions, d'après ce que l'on sait des femmes de harems. Il paraît cependant qu'elle revint en France, à l'occasion de l'Exposition de 1855, accompagnée d'un personnage de la cour chérifienne et qu'elle voulut revoir son village natal. Mais cela n'est pas bien évident.

Comment notre « impératrice » a-t-elle fini ? « Sa tombe, hasarde l'auteur, est anonyme ; on l'a enterrée sous les roses, avec un verset du Coran pour épitaphe, et sa vie apparaît, dans l'ombre troublante de ce mystère, comme un roman éblouissant qui ne finit point. » Voilà qui pourrait bien être de la simple littérature. Car, au pays de Châtelay, « des sceptiques prétendent que Jeanne Lanternier a imaginé de toutes pièces son odyssée et rêvé sa fortune fabuleuse... Revenue d'une captivité sans gloire après Isly, elle ne se serait révélée à ses compatriotes que pour les mystifier... Elle a dû mourir concierge quelque part. » — Il y a de mauvaises langues et des jaloux quand même, en Franche-Comté comme ailleurs.

En somme, histoire curieuse, intéressante, mais assez nébuleuse. Pourra-t-on jamais éclaircir le cas de Jeanne Lanternier ? Même si nous devenons jamais les maîtres au Maroc, les chercheurs ont beaucoup de chances d'être déçus. Et cependant il ne s'agit pas ici d'une simple légende, car l'auteur, sur certains points essentiels, nous paraît suffisamment probant.

E. Chapuis-Gaudot.

Le Sanctuaire de Tanis à El Kenissia, par le Dr Carton. Paris, C. Klincksieck, 1906, in-4 de 160 p., avec 10 planches. — Prix : 9 fr. 20.

Ce travail, extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, fournit un exemple de ce que doit être une fouille bien conduite et bien publiée. L'auteur, qui connaît parfaitement la terre d'Afrique, avait fixé, après examen préalable du terrain, le programme de ses fouilles. Dans son mémoire il donne le plan du sanctuaire, discute l'âge et le rôle des différentes constructions, étudie les diverses classes d'objets mis au jour, et finit par une comparaison avec les autres sanctuaires puniques. Il peut ainsi soulever un coin du voile qui nous cache encore ces vieilles et grossières religions.

F. de Villenoisy.

Bibliographie générale des cartulaires français ou relatifs à l'histoire de France, par Henri Stein. (*Manuels de bibliographie historique* IV). Paris, Alphonse Picard et fils, 1907, in-8 de xv-627 p. — Prix : 15 fr.

L'accueil qui fut fait il y a une trentaine d'années à la Bibliographie hâtive, incomplète et sans critique, dressée par Ulysse Robert, des cartulaires français est un garant de celui qui est réservé à l'ouvrage considérable que nous annonçons ici.

L'incontestable utilité de ces recueils pour établir l'histoire tant locale que générale d'un pays, rend raison de celle qu'il y a pour les travailleurs à être renseignés aussi exactement que possible sur ce qui subsiste de sources de ce genre, sur le contenu de tel cartulaire, sur le lieu où il est conservé, sur les publications qui ont pu en être faites. C'est à ce besoin que répond l'ouvrage de M. H. Stein.

Notre savant collaborateur commence par définir le sens dans lequel il a pris le mot cartulaire, l'abus s'étant glissé de l'appliquer parfois aux recueils les plus divers : « on n'y trouvera, dit-il en parlant de sa *Bibliographie*, que les véritables cartulaires ou recueils d'actes relatifs à un même établissement, à une même institution, à une même localité, quelle qu'en soit l'origine, quelle qu'en soit la date. D'autre part, on y rencontrera les cartulaires civils (des communes, des familles, des châtellenies, des provinces, des universités), au même titre que les cartulaires ecclésiastiques (évêchés, chapitres, abbayes, prieurés, commanderies, hôpitaux, églises, couvents). »

« Dans le temps, dit plus loin l'auteur, j'ai considéré comme cartulaires des recueils très modernes au même titre que des manuscrits compilés au moyen âge, parce que l'idée qui préside à la confection d'un cartulaire est toujours la même, quelle que soit l'époque où cette idée ait pris corps. Dans l'espace : j'ai considéré comme territoire français celui où s'est exercée à un degré quelconque l'influence de la France soit au point de vue de la politique, soit au point de vue du

angage, et c'est ce qui m'a amené à accepter pour limites celles de la Gaule romaine, celles des circonscriptions ecclésiastiques qui ont été adoptées par les auteurs de la *Gallia christiana* ; toutefois à l'est ont été exclus la Suisse allemande et les pays situés au-delà du Rhin et au nord toutes les provinces formant actuellement le royaume des Pays-Bas (à l'exception de parties incorporées autrefois dans le diocèse de Liège). »

On trouvera donc, dans ce livre, classés dans une seule série alphabétique — deux plutôt puisque M. Stein a joint à son travail un supplément considérable qui comprend plus de 400 numéros, l'ouvrage entier en comportant 4522, — tous les cartulaires dont M. Stein a eu connaissance, soit imprimés, soit manuscrits,soit même perdus : car il n'a pas reculé devant le labeur ingrat et délicat d'indiquer ces derniers en précisant qui en a parlé.

Chaque rubrique comporte au besoin des sous-rubriques (par ex. Crécy en Brie, Hôtel-Dieu et Crécy en Brie, Ville), classées alphabétiquement ; dans chacune, les cartulaires s'il y en a plusieurs, sont classés chronologiquement ; pour chacun, M. Stein précise la date du manuscrit, indique la période à laquelle il se rapporte, en détermine l'étendue matérielle, note où il se trouve ; les copies qui en subsistent, les publications partielles ou intégrales qui en ont été faites, les études auxquelles ils ont pu donner lieu ont été relevées dans ce précieux répertoire qui fait honneur à la patience et à la science de M. Stein et qui lui crée de nouveaux titres à la reconnaissance des travailleurs, qui ne comptent plus d'ailleurs les services qu'il leur a rendus.

Une double table termine cet ouvrage et en facilite encore l'usage : dans la première les cartulaires civils sont rangés dans l'ordre alphabétique des provinces anciennes des pays ; la seconde nous présente les cartulaires ecclésiastiques dans l'ordre alphabétique des diocèses anciens; les articles du supplément sont marqués par une astérisque ; ceux qui figurent à la fois dans le corps de l'ouvrage et dans le supplément sont indiqués par une double astérisque. E.-G. L.

BULLETIN

De Prohibitione et censura librorum. *Dissertatio canonico-moralis* ARTHURI VERMEERSCH, S. J. Editio quarta. Romae, Desclée, Lefebvre, 1906, in-12 de VIII-217 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est vraiment, comme le fait remarquer l'auteur, plus qu'une réédition, presque un nouvel ouvrage que nous offre ici la maison Desclée. La solution de nombreux cas pratiques posés par l'expérience faite au cours des dix dernières années, les réflexions personnelles ou les utiles suggestions d'autrui en sont en partie la cause ; une disposition matérielle complètement modifiée concourt également pour sa part à produire cette impression. Le P. Vermeersch a encore ajouté à son travail primitif les formules des S. S.

C. C. de l'Index et de la Propagande pour la concession des dispenses de la loi de l'Index, ainsi qu'une excellente bibliographie des auteurs ayant écrit sur la matière des livres prohibés, soit dans la période ancienne, soit avant la rédaction de la constitution « Officiorum », soit enfin depuis sa publication. Nous sommes heureux de répéter ici les éloges sans réserves que nous avions faits à propos de la première édition de 1897 et de celle de 1901 : il n'est que juste de constater combien le succès a récompensé une œuvre d'une doctrine si sûre et d'une concision si précieuse. G. PÉRIES.

Évolution des mondes, *suivie des Progrès de l'astronomie*, par M.-J. NERGAL. Paris, Schleicher, s. d., petit in-8 de 164 p., avec 2 planches. — Prix : 1 fr. 50.

C'est assurément un beau sujet que celui qui est pris pour titre de ce livre et le *Polybiblion* a eu occasion en avril dernier (t. CIX, p. 324-325) d'analyser un excellent ouvrage sur un sujet pareil, dû à un savant italien, M. Calderoni. Mais tant vaut l'esprit dans lequel un ouvrage est conçu, tant vaut en son fond l'ouvrage lui-même. Or, pour faire juger de l'esprit qui anime celui-ci, il suffira d'en citer quelques phrases. Dès l'entrée en matière : « l'évolution supprime la création *ex nihilo* » (p. 14 *ad not.*) Cette même évolution « aidera à démontrer que l'homme peut savoir dès maintenant « d'où il vient », sans avoir recours à des explications imaginaires ou « *à de naïves légendes religieuses* » (même page). Comme toujours dans le camp matérialiste, on part d'aphorismes à forme solennelle ne reposant sur aucune preuve ou même portant defi à la raison, comme ceux-ci, empruntés d'ailleurs à Hæckel (ce qui est significatif) : « l'espace est infiniment grand et illimité; il n'est jamais vide, mais partout rempli de substance. — Le temps est infini et illimité ; il n'a ni commencement, ni fin ; c'est l'éternité, etc. » (p. 56). Après avoir cité un passage de Kant, dans lequel le philosophe de Koenigsberg, « comme tous les spiritualistes », reconnaît dans l'univers la marque irrécusable de la main de Dieu, notre auteur a soin d'ajouter : « C'est toujours la même chose : les spiritualistes ne veulent pas admettre des lois indépendantes *d'un mythe que leur imagination a créé* » (p. 60). Plus loin, l'auteur n'a pas honte d'avancer sciemment cette énormité que ce sont les chrétiens qui ont, au VIIe siècle, incendié la bibliothèque d'Alexandrie et ont attribué aux Arabes cet acte de stupide vandalisme !! — Ainsi Néron imputait aux premiers chrétiens l'incendie de Rome !

En voilà plus qu'il n'en faut pour faire juger dans quel détestable esprit a été conçu ce livre. L'évolution et l'histoire des progrès de l'astronomie ne sont ici que des prétextes à édifier une philosophie de l'athéisme et à injurier à l'occasion quiconque repousse l'abjecte théorie du matérialisme.

Les nombreuses figures, cartes astronomiques et illustrations dont ce livre est enrichi n'en sauraient rehausser la valeur. Il fait partie d'une « Encyclopédie d'enseignement populaire supérieur. » Nous plaignons les esprits simples qui se laisseront circonvenir par un enseignement de cette sorte.

C. DE KIRWAN.

Les Idées morales de Madame de Sévigné, par J. CALVET. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 127 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Sous la plume d'un homme qui écrit agréablement et qui « pense », ce petit volume présente la fleur morale de l'esprit et du cœur de la marquise. C'est une analyse serrée, complète, accessible à tous, des principes religieux de Madame de Sévigné, avec une teinte de complaisance pour son jansé-

nisme. Les titres des chapitres indiquent les cadres successifs où M. Calvet a réuni les traits qu'il a recueillis et qu'il veut mettre en valeur : Conception générale de la vie ; la Providence ; la Religion ; la Mort ; le Cœur ; les Lectures ; l'Éducation des enfants ; Conseils et exemples. — Une gracieuse Introduction donne une bonne impression générale des sentiments d'une des femmes les plus justement célèbres, les plus intelligentes et les plus lettrées du grand siècle. C. G.

Écoles nouvelles et Land-Erziehungsheime, par ERNEST CONTOU. Paris, Vuibert et Nony, 1905, in-8 de 110 p. — Prix : 2 fr.

Après avoir professé aux *Land-Erziehungsheime* du docteur Lietz, M. Contou a entrepris de fonder sur ce modèle et d'après le même programme une école à Chalais (Charente) sous le nom d'École d'Aquitaine, et ce livre peut être considéré comme le prospectus de la nouvelle institution. Les prix sont élevés, 1200 et 1500 fr. ; quant au système, on le connaît, grâce à d'habiles réclames. A ce système mâtiné d'allemand et d'anglais, je préfère le vieux système de l'éducation chrétienne française, où il eût été toujours possible de faire quelques améliorations de détail, sans le bouleverser au point de lui faire perdre toutes ses rares qualités éducatives et morales d'autrefois. L'école nouvelle, tout à fait indifférente au point de vue religieux, peut former des faucheurs, des terrassiers, des chasseurs, des cultivateurs, des bûcherons, des menuisiers, des footballeurs et des lutteurs, car tout cela est dans le programme de l'école d'Aquitaine, mais elle ne répond pas à l'idée que nous nous faisons, nous, chrétiens français, d'une éducation vraiment libérale. Tout cela rend un son qui n'est ni bien chrétien, ni bien français. P. TALON.

Socialisme et Monarchie. Essai de synthèse sociale, par ÉMILE SIGOGNE. Bruxelles, Vve Larcier ; Paris, Alcan, 1905, in-16 de VIII-127 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume, dont l'auteur est chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège, et dont S. A. R. le prince Albert de Belgique a accepté la dédicace, donne plus que ne promet son titre, et il était d'ailleurs difficile de trouver un titre simple qui fît pressentir la richesse et la finesse des aperçus de cette sorte d'essai sur l'évolution sociale, sur les conditions et les lois du progrès humain. Il montre que le régime de la monarchie héréditaire n'est condamné ni par l'histoire, ni par le progrès, ni par la science. Monarchie n'est pas davantage incompatible avec socialisme, si ce mot peut servir à désigner, comme le veut M. Émile Sigogne, à tort selon moi, la simple tendance à faire prédominer la société sur l'individu, tendance qui paraît devoir régir l'époque dans laquelle nous marchons, par réaction contre la période individualiste d'où nous sortons. On trouvera dans ce livre des pages tout à fait intéressantes, et librement perspicaces, sur le suffrage universel, illogique, insoutenable en théorie, mais expédient nécessaire pour notre époque de transaction, sur le régime parlementaire dont il est aussi déraisonnable de méconnaître les petits avantages pour notre temps que d'avoir le fétichisme, et qu'il faut orienter de manière à limiter le rôle de la représentation nationale à une sorte de haut contrôle, en laissant la conduite de la machine gouvernementale aux capacités et aux spécialités, sur les mots dont certains font une sorte de vague religion, liberté, égalité; le chapitre consacré à la fraternité me paraît moins juste, parce que je ne crois pas que la notion de solidarité puisse la remplacer,

même temporairement : elle me semble seulement appelée à la fortifier, à étendre et à éclairer ses applications. Ajoutez que, tout le long de cet ouvrage, abondent des pensées lumineuses et vivifiantes, commes celles-ci : « Quelque médiocre que soit la portion de sol où posent vos pieds, l'air est libre au-dessus de vous et le ciel est ouvert. Élevez-vous... D'où vous êtes et fidèles à vos origines, vous pouvez atteindre à toutes les supériorités... Ce qu'on nomme l'esprit ancien contient en germe l'esprit nouveau. Les barrières sont factices, créées par ceux qui se cantonnent, soit dans le passé, aveugles à l'avenir, soit dans l'avenir, aveugles au passé. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Soixante quintaux de blé à l'hectare (*Nouvelles Idées, nouveau système*), par E.-S. BELLENOUX. Paris, Amat, 1907, in-8 de v-88 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur préconise la culture du blé, il la veut de plus en plus intensive, affirme qu'on pourrait arriver à doubler les plus forts rendements actuels ou tout au moins à les élever de 10, 15 ou 20 pour cent sans augmenter réellement les frais ou prix de revient. Or, comme après avoir exposé la série des faits sur lesquels il pense établir sa théorie et les résultats qu'il préconise il les donne en exemple, qu'il montre ce qu'il a fait lui-même, ne demandant que des imitateurs, il sera aisé aux cultivateurs hardis de suivre cet exemple, s'ils le jugent concluant, et de justifier par leur pratique ce que l'écrit de M. de Bellenoux indique d'engageant et de merveilleux.

G. DE S.

Comment on obtient une photographie en couleurs, par H. QUINTIN. Paris, Mendel, s. d., in-12 de 69 p. — Prix : 0 fr. 75.

La librairie Mendel n'est jamais en retard pour signaler les nouveautés photographiques ; aussi ne faut-il pas s'étonner si la brochure qu'elle vient d'éditer contient la description des procédés les plus récents pour obtenir une photographie en couleurs. L'ouvrage n'étant qu'un manuel pratique, il n'y est pas parlé du procédé Lippmann, mais on y trouve l'exposé du procédé trichrome, le premier en date, et celui des methodes à un seul négatif, utilisant les réseaux polychromes, que MM. Lumière, avec les plaques « Autochrome » et la Société Jougla, avec les plaques « Omnicolore, » ont mis à la portée non seulement des photographes professionnels, mais encore des amateurs. Il est également fait mention du procédé par dispersion spectrale, dont le principe a été énoncé dès 1869. Le manuel laisse de côté les théories, mais il donne toutes les recettes, fournit minutieusement tous les détails des manipulations, avec un soin et une précision bien faits pour encourager toutes les tentatives, permettre de les mener à bien et d'obtenir ainsi de merveilleuses épreuves.

J. C. T.

Vocabulaire français-esperanto technologique des termes les plus employés en photographie et dans ses rapports avec la chimie, la physique et la mécanique, par CH. VERAX. Paris, Mendel, 1907, in-12 de 44 p.

L'esperanto est aujourd'hui assez répandu pour justifier l'apparition d'un vocabulaire franco-esperanto fournissant les termes les plus employés en photographie. Ce petit ouvrage qu'édite la maison Mendel paraît consciencieusement rédigé et dénote chez son auteur une connaissance parfaite de

l'esperanto. Il est précédé d'une liste très intéressante des principaux affixes usités dans cette langue. Nous espérons voir prochainement éditer un vocabulaire esperanto-français qui rendrait de grands services aux lecteurs de la « Foto-Revuo. » J. C. T.

Le Pays des Lotophages, par A. Cingria-Wanner. Paris, H. Sansot, 1907, petit in-12 de 144 p. — Prix : 1 fr.

C'est une étude psychologique que contient *le Pays des Lotophages* ; M. Cingria-Wanner a voulu, dans ce petit volume, montrer comment un pays est susceptible de s'emparer d'une âme de dilettante, éprise de la beauté sous toutes ses formes, au point de lui faire méconnaître et abandonner sa propre patrie, et de ne pouvoir plus vivre que dans une nouvelle patrie d'adoption ou plutôt d'élection. Tel est le cas du Génevois Tibéris : peu à peu le ciel et la ville de Florence, les paysages de ses alentours ont exercé leur empire sur son âme, si bien que, loin de se refuser, — comme naguère Barbey d'Aurevilly, — à croire au pouvoir du lotus, Tibéris finit, quinze mois après être venu à Florence pour la première fois, par le proclamer tout au contraire : « Les lotus de l'Odyssée sont vrais, s'écrie-il (p. 143) ; c'est l'appât par lequel nos destinées sont changées. » Ainsi s'éclaire le titre énigmatique, ainsi se dégage le sens du livre de M. Cingria-Wanner, livre intéressant à nombre d'égards, par ses détails de fine analyse psychologique, par ses descriptions de Genève, de Venise et surtout de Florence, par ses idées et par son style. H. F.

Les Vierges chrétiennes, étude historique, par A. de Gourlet. Paris, Bloud, 1906, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Il y avait un utile opuscule à donner sous ce titre, dans lequel l'auteur aurait mis à la portée du public les résultats acquis par les travaux de quelques-uns de nos meilleurs érudits. La virginité dans l'Église durant les quatre premiers siècles lui fournissait un cadre facile à remplir. M. de Gourlet a mieux aimé livrer à l'impression quelques idées générales superficielles, pour préparer le lecteur à recevoir ses idées sur le rôle que les religieuses pourraient jouer, en se mêlant aux ouvriers et ouvrières dans les usines et les ateliers. M. B.

Le Prétendu Mariage de Bossuet, étude critique, par J. Gaignet. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

La meilleure partie de cet opuscule est le troisième chapitre, consacré aux rapports de Bossuet avec Catherine Gary, demoiselle de Mauléon. M. l'abbé Gaignet montre que les faits reconnus pour exacts n'ont, en eux-mêmes, rien de vraiment répréhensible. Ils ne supporteraient une interprétation fâcheuse que si la moralité du personnage était, par ailleurs, suspecte. Or, tel n'est pas assurément le cas de l'évêque de Meaux. Bien plus, comment Bossuet aurait-il bénéficié de l'estime et de l'amitié des personnages les plus saints, les plus austères de son époque ; et comment le censeur impitoyable des vices de la cour, l'adversaire même de la casuistique trop complaisante aurait-il été pris au sérieux dans ce rôle délicat, si les relations qu'il entretenait d'une façon notoire avec la fille de François Gary avaient été le moins du monde équivoques ? Cela réduit à néant les accu-

sations odieuses portées naguère contre Bossuet par feu le chanoine Davin. Mais il existe un autre problème, intéressant pour les érudits : quel était, au juste, le *contrat* dont se prévalait Mlle de Mauléon à l'encontre des héritiers de Bossuet ; contrat que certaines rumeurs contemporaines transformèrent en un contrat de mariage ? M. l'abbé Urbain a consacré, l'an dernier, de curieux articles à cette question qui n'est pas encore pleinement résolue. M. l'abbé Gaignet, dans ses deux premiers chapitres, utilise beaucoup le travail de son devancier, mais le maltraite aussi avec quelque rigueur. La récente brochure gagnerait encore en mérite si le ton était parfois un peu moins agressif et moins tranchant ; si la distribution des matières ne faisait pas revenir à deux et trois reprises une partie des mêmes remarques ; et enfin si la critique du témoignage de Legendre et du texte de Voltaire était plus concluante et plus approfondie. Telle quelle, cette lecture sera vraiment instructive pour beaucoup de lecteurs. Quoiqu'elle ne résolve pas tous les problèmes d'érudition qu'elle soulève, du moins elle pulvérise la légende calomnieuse par laquelle certains esprits passionnés ont voulu ternir la grande mémoire de Bossuet.

YVES DE LA BRIÈRE.

Précis d'histoire nationale d'après le cours de Mgr Namèche, disposé pour l'enseignement moyen par J. J. D. SWOLFS. 8me éd., Louvain, Ch. Fonteyn aîné, 1906, in-8 de XI-478 p., avec une carte. — Prix : 4 fr.

Il est extrêmement difficile de faire des manuels d'histoire et, pour ma part, j'admire toujours les auteurs qui se sentent le courage, — je dirais volontiers l'audace — d'entreprendre des travaux de ce genre. Il y faut, en effet, une érudition des plus vastes, en même temps qu'un esprit critique des plus développés puisqu'il s'agit d'inculquer à des jeunes gens, voire à des enfants, une foule de notions simples et nettes en même temps que vraies et indiscutables. Je n'ose dire que M. le chanoine Swolfs y ait pleinement réussi. Son résumé de l'immense *Cours d'histoire nationale* [de Belgique] de Mgr Namèche a certes des mérites, et notamment celui d'être au courant des publications les plus récentes. Mais, dans les détails, il faut se demander s'il ne laisse pas trop souvent à désirer, s'il convenait, par exemple d'affirmer avec autant d'énergie, dans un manuel, que les communes sont toutes sorties des ghildes (p. 60), que le premier évêque connu de Tournai est saint Éleuthère (p. 23), etc. Ces idées et beaucoup d'autres encore soutenues par M. Swolfs sont contestables, sinon complètement fausses. Il me paraît d'autant plus regrettable de les voir présentées comme des certitudes à des enfants que ceux-ci ne sont pas en mesure de les discuter et de se mettre en garde contre l'erreur. ARMAND D'HERBOMEZ.

La Question macédonienne. État actuel. Solution, par ÉDOUARD ENGELHARDT. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1906, in-8 de 78 p. — Prix : 2 fr. 50.

Entre tous les problèmes qui se rattachent à la question d'Orient, le problème macédonien est particulièrement ardu à résoudre. Cette difficulté tient à l'extrême diversité des races qui habitent l'ancien royaume d'Alexandre et qui ont fait de son nom le synonyme d'ensemble disparate. Les Turcs, maîtres du pays, sont détestés de leurs sujets chrétiens. Mais ceux-ci, Grecs, Bulgares, Serbes, Monténégrins, Koutzo-Valaques, se haïssent non moins cordialement entre eux.

Certains publicistes proposent d'ériger la Macédoine en État autonome. M. Engelhardt trouve inutile de découper une principauté nouvelle dans la carte déjà si confuse des Balkans, et il se fait le champion d'une combinaison différente dont voici les bases : le vilayet de Cossovo serait réparti entre la Serbie et le Monténégro ; le sud des vilayets de Salonique et de Monastir attribué à la Grèce, le nord à la Bulgarie, et la région médiane partagée entre ces deux puissances, sur la base d'un recensement opéré par les soins d'une commission internationale. Tel est l'arrangement que préconise M. Engelhardt, avec une compétence que garantissent sa qualite de ministre plénipotentiaire et une connaissance approfondie de son sujet.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Luttes pour la liberté de l'Église catholique aux États-Unis, par G. ANDRÉ. Paris, Lethielleux, 1907, in-12 de 114 p. — Prix : 0 fr. 75.

Au moment où le mot de liberté paraît n'avoir plus aucun sens pour les Français, l'auteur essaie de raconter, en quelques pages, les luttes et les victoires de nos frères d'Amérique. Avec une conviction légèrement teintée d'optimisme, il nous fait assister aux premières luttes remontant à un lointain passé, il passe un peu rapidement sur la crise du « trustéisme », et s'engage à pleines voiles dans la période de progrès intense qui dure encore. Ce tableau est intéressant, — j'en sais qui lui reprocheront d'avoir effacé quelques ombres, — mais il était difficile en cent pages d'aborder certains problèmes dont chacun eût demandé un long chapitre. Ce que M. André a voulu, c'était de donner un résumé sommaire et exact ; il y est arrivé et il ne faut pas lui reprocher de n'avoir dit que ce qu'il jugeait opportun de dire.

P.

Épouse du Christ, *confidences à Dieu,* par sœur VÉRONIQUE. Paris, Bloud, 1907, in-8 de 190 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une religieuse sécularisée raconte ici l'histoire de sa vocation, de son bonheur et de ses travaux au couvent, enfin de l'expulsion et de la sécularisation qui est venue briser brutalement la vie de piété et de dévouement qu'elle avait choisie en se donnant librement à Dieu. Le livre est émouvant certes, mais trop uniformément monté au ton de la lyre romantique. J'y trouve aussi quelques idées un peu hardies sur le féminisme, et qui prouveraient que même les couvents ne se sont pas toujours assez fermés aux idées fâcheuses de sœur Marie du Sacré-Cœur, et aussi de M. l'abbé Lemire. Tout cela donne au volume quelque chose d'artificiel et de livresque qui me porte à douter qu'il ait été écrit vraiment par une ancienne religieuse expulsée. Le nom de « sœur Véronique » ne serait-il pas simplement le pseudonyme d'une féministe chrétienne? Sauf ces réserves, le livre est bon et animé d'excellents sentiments. Il m'a laissé l'impression que c'est plutôt le *roman mystique* que l'*histoire vraie* d'une âme. Il est possible cependant que les apparences m'aient trompé.

P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 6 septembre dernier, le poète Sully-Prudhomme s'est éteint à l'âge de soixante-huit ans, à Chavenay, près de Sceaux (Seine). M. René-François-Armand PRUDHOMME, dit SULLY-PRUDHOMME, était né à Paris le 16 mars 1839. Après avoir terminé ses études au lycée Bonaparte,

il entra dans l'industrie et obtint un emploi dans l'administration de l'usine Schneider, au Creusot, puis, revenu à Paris, il devint clerc de notaire. Cependant il cherchait la voie vers laquelle ses goûts poétiques le poussaient. Il la trouva en 1865, en publiant son premier volume de vers qui obtint un vif succès. Une fortune indépendante lui ayant un peu plus tard créé des loisirs, il se consacra désormais entièrement à la poésie et fit paraître pendant près d'un demi-siècle une longue série de poèmes ou de pièces détachées qui consacrèrent sa réputation. Bénéficiant d'une culture scientifique bien rare chez les poètes, M. Sully-Prudhomme a manié la langue poétique avec une fermeté et une précision des plus remarquables. Il est regrettable que, ayant perdu la foi chrétienne, il ait presque constamment ressenti, raconté et tenté d'expliquer l'effondrement de sa croyance, ce qui donne à la plupart de ses œuvres une teinte de mélancolie fort triste, parfois angoissante. M. Sully-Prudhomme a été élu membre de l'Académie française le 8 décembre 1881. Voici l'énumération de ses principaux ouvrages : *Stances et poèmes* (Paris, 1865, in-12); — *Les Épreuves. Amour, doute, rêve, action* (Paris, 1866, in-12); — *Les Solitudes, poésies* (Paris, 1869, in-12) ; — *Poésies. Les Épreuves. Les Écuries d'Augias. Croquis italiens. Les Solitudes. Impressions de la guerre (1866-1872)* (Paris, 1872, in-16); — *Poésies, stances et poèmes* (Paris, 1872, in-16); — *Les Destins, poèmes* (Paris, 1872, in-12); — *La France, sonnets* (Paris, 1874, in-12); — *La Révolte des fleurs* (Paris, 1874, in-12); — *Les Vaines Tendresses* (Paris, 1875, in-12); — *La Justice, poésie* (Paris, 1878, in-12); — *Poésies. Les Vaines Tendresses. La France. La Révolte des fleurs. Les Destins. Le Zénith* (Paris, 1879, in-16); — *Lucrèce : De la nature des choses, Premier livre : La Justice* (Paris, 1880, in-16); — *Discours de réception à l'Académie française* (Paris, 1882, in-12) ; — *Le Prisme, poésies diverses* (Paris, 1886, in-12); — *Le Bonheur, poème* (Paris, 1888, in-12); — *Réflexions sur l'art des vers* (Paris, 1892, in-12); — *La Nymphe des bois de Versailles. Poésie dite par Mme Sarah-Bernhardt à Versailles, en présence de l'empereur et de l'impératrice de Russie* (Paris, 1896, in-12); — *Que sais-je? Examen de conscience. Sur l'origine de la vie terrestre* (Paris, 1896, in-12); — *L'Institut, pièce de vers à l'occasion du centenaire de l'Institut, le 25 octobre 1895* (Paris, 1896, in-12); — *Sully-Prudhomme à Alfred de Vigny* (Paris, 1898, in-8); — *Testament poétique* (Paris, 1901, in-18) ; — *Le Problème des causes finales* (Paris, 1902, in-16), avec M. Charles Richet.

— M. Ernest Blum, le vaudevilliste bien connu, est mort à Paris, le 16 septembre, à 71 ans. Né à Paris, le 15 août 1836, il avait travaillé de bonne heure pour le théâtre. A dix-huit ans il donnait sa première pièce et devenait bientôt le fournisseur attitré des Délassements-Comiques. Puis il aborda le drame, la féerie, le vaudeville, l'opérette, et fournit de très nombreuses pièces à divers théâtres, la Gaîté, les Variétés etc., pièces qu'il écrivit avec le concours des collaborateurs les plus divers, MM. Siraudin, Clairville, Anicet Bourgeois, Ponson du Terrail, etc. De celles-ci nous citerons seulement les suivantes: *L'Escarcelle d'or* (1859); — *L'Almanach comique* (1860) ; — *La Petite Pologne pour rire* (1861) ; — *Montjoie fait peur* (1863) ; — *L'Espion du Roi* (1876) ; —*La Lanterne magique* (1875) ; — *Voyages de Gulliver* (1876) ; — *La Revue des Variétés* (1879) ; — *Belle Lurette* (1880) ; — *Le Château de Tire-Larigot* (1884) ; — *Le Petit Chaperon Rouge* (1885). M. Ernest Blum a publié, en outre, sous le titre : *Entre Bicêtre et Charenton* (Paris, 1866, in-12) la collection d'articles donnés par lui au *Charivari* et en 1868 il a donné une *Biographie complète d'Henri Rochefort* (Bruxelles, in-18). Enfin il était entré au *Rappel* dès la fondation de ce journal (1869) et y rédigeait le « Bulletin des coulisses », ainsi que celui de la Bourse, sous le pseudonyme d'Ursus.

— On annonce encore la mort de MM. : Salvador BERNARD, ancien secrétaire de la rédaction du *Journal officiel*, mort à Paris, au milieu de septembre ; — Alphonse BERTRAND, ancien secrétaire rédacteur au Sénat, qui a publié, entre autres ouvrages : *Ferdinand de Lesseps, sa vie et son œuvre* (Paris, 1887, in-8), avec Émile Ferrier ; *Le Sénat de 1894, biographie des 500 sénateurs* (Paris, 1894, in-18) et a donné en outre, il y a deux ans, à la *Revue des Deux Mondes*, des articles sur Versailles, qui depuis ont été réunis en volume, mort à Mont-sous-Vaudrey, au milieu de septembre, à l'âge de 57 ans ; — l'abbé Antoine-Louis BERTRAND, originaire de Lyon, ancien professeur de théologie morale et directeur du grand séminaire de Bordeaux, mort en cette ville, au commencement de septembre, à 82 ans, lequel laisse un certain nombre d'ouvrages estimés, parus sous le pseudonyme de Lantenay, tels que : *Notice sur Pierre Milhard, abbé de Simorre et prieur de Saint-Dode au diocèse d'Auch* (Auch, 1884, in-8) ; *Mélanges de biographie et d'histoire* (Bordeaux, 1885, in-8) ; *L'Oratoire à Bordeaux* (Bordeaux, 1886, in-8) ; — l'abbé Ludovic BRIAULT, curé doyen de Mézières-en-Brenne, auteur d'un drame en vers, non représenté au théâtre : *David d'Écosse*, et qui, sous le pseudonyme de Maurice Laramière, a publié dans la revue *la Légitimité*, de 1887 à 1894, de nombreux articles ayant trait à la question dite de Louis XVII, mort à Mézières-en-Brenne (Cher), le 4 septembre, à l'âge de 64 ans ; — Jules COIRAUT, professeur honoraire de l'École de médecine de Poitiers, connu par plusieurs publications scientifiques, mort à Poitiers au commencement de septembre ; — le Dr DOYON, membre correspondant de l'Académie de médecine, ancien inspecteur général des eaux minérales d'Uriage, qui a publié avec le Dr Diday : *Thérapeutique des maladies vénériennes et des maladies cutanées* (Paris, 1876, in-8), mort à la fin de septembre à 84 ans ; — Adrien DUVAND, publiciste parisien, mort à Paris à la fin d'août ; — Mgr Justin FÈVRE, annotateur de Bellarmin, rédacteur en chef de la *Revue du monde catholique*, mort le 1er septembre, à Saint-Dizier, à 81 ans ; — HAMELIN, professeur de philosophie, qui s'était distingué pendant 23 années de professorat successivement à l'Université de Bordeaux, à l'École normale supérieure et à la Sorbonne, mort accidentellement au milieu de septembre ; — André-Henri LAVERTUJON, sénateur de la Haute-Vienne, mort le 11 septembre, à Saint-Yrieix, à 52 ans, lequel avait joué un certain rôle dans la presse comme collaborateur du *Rappel* et fondateur du *Petit Centre* de Limoges.

— A l'étranger on annonce la mort de MM : Dr James ADAM, l'un des plus remarquables professeurs de l'Université de Cambridge, mort le 30 juillet, à 47 ans, auquel on doit d'excellentes éditions de divers ouvrages de Platon à l'usage des étudiants ; — Georg. ALLEN, graveur et éditeur anglais, mort à Londres, le 6 septembre ; — Dr Henry BELLYSE-BAILDON, professeur de littérature anglaise au Collège de l'Université de Dundee (Écosse), auteur de volumes de vers et d'un ouvrage intitulé : *Robert Louis Stevenson : or Life Study in criticism* (1901, in-8), éditeur des poèmes de Dunbar, mort à 58 ans, à Dundee, le 8 septembre ; — Siegmund BODNAR, philosophe et philologue hongrois, professeur de littérature hongroise, mort à Budapest, à la fin d'août ; — Henri BROCHER DE LA FLÉCHÈRE, ancien professeur aux Universités de Lausanne et de Genève, qui, ayant collaboré à de nombreux périodiques français et étrangers : la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence*, dont il était même l'un des directeurs, au *Staats-Lexicon*, a la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, laisse inachevé un important ouvrage sur *les Révolutions du droit*, dont seuls les deux premiers volumes ont paru (1878 et 1882), mort à

Genève, sa ville natale, le 22 juin dernier, dans sa 72e année ; — Ignace BRULL, compositeur de musique autrichien, mort au milieu de septembre ; — Dr Ludwig BUSSE, professeur de philosophie allemand, auteur de *Die Wechselwirkung zwischen Leib und Seele und das Gesetz der Erhaltung der Energie* (Tubingue, 1900, in-8), mort à Halle-sur-la-Saale, le 13 septembre, à 45 ans ; — Richard DOVE, professeur de droit canonique à l'Université allemande de Gœttingue, mort en cette ville, le 18 septembre, à 74 ans ; — Dr Adolf VON ERNST, professeur de construction de machines à Stuttgart, mort en cette ville, le 28 août, à 61 ans ; — Félix FRYZE, journaliste russe fort connu par ses démêlés avec le gouvernement et par son rôle dans les Congrès de la presse, mort à Varsovie, au milieu de septembre ; — Dr Henry de Beltgens GIBBINS, principal du « Bishop's College » de Lennoxville, au Canada, mort accidentellement, le 13 août, à Bradford, en Angleterre, à 42 ans, lequel dirigeait la publication des *Commercial Series* de la librairie Methuen et avait composé divers ouvrages sur l'économie politique, notamment : *The Industrial History of England* (Londres, 1890, in-8); — J. Arnold GREEN, bibliophile anglais, qui fut le principal organisateur de la splendide bibliothèque Rylands de la ville de Manchester, mort récemment à Brighton, à 57 ans; — Édouard GRIEG, le célèbre compositeur norvégien, qui laisse de nombreuses sonates pour violon et piano, des mélodies de chant, deux recueils de pièces pour piano, une musique de scène pour le *Peer Gynt* d'Ibsen, mort au commencement de septembre, à 64 ans ; — L. F. Vernon HARCOURT, ingénieur civil anglais des plus distingués, devenu professeur au « University College » de Londres, auteur de nombreux ouvrages fort estimés, tels que : *Harbours and Docks* (Londres, 1885, in-8) ; *Civil Engineering as applied to Construction* (Londres, 1902, in-8), mort à Savanage, le 14 septembre ; — Wilhelm HOLZAMER, écrivain allemand, mort le 28 août, à Berlin, à 37 ans, auquel on doit un certain nombre de romans, entre autres : *Peter Nockler. Die Geschichte eines Schneiders* (Leipzig, 1902, in-8); *Der heilige Sebastian. Roman eines Priesters* (Leipzig, 1902, in-8); — Eugène LEE-HAMILTON, poète anglais, auteur de plusieurs volumes de vers et dont les sonnets étaient particulièrement estimés, mort récemment à Bagni di Lucca, en Italie, à 62 ans ; — Johann Leonidas LEWICKI, professeur de construction de machines à l'École technique supérieure de Dresde, mort en cette ville, le 27 août, à 62 ans ; — Mme Émilie VON MARBURG, femme de lettres allemande, qui écrivait sous le pseudonyme d'Émilie Ehrhard, morte dernièrement à Bollenstedt (Harz), à 75 ans ; — Dr. William MARSHALL, professeur de zoologie, mort le 16 septembre, à Leipzig, à 62 ans ; — Dr. Reinhard MOSEN, bibliothécaire en chef de la bibliothèque grand-ducale d'Oldenbourg, mort en cette ville, au commencement de septembre, à 74 ans ; — Samuel Pasfield OLIVER, capitaine d'artillerie anglais, géographe et écrivain distingué, mort le 31 juillet, à 69 ans, lequel collaborait à *l'Athenæum*, à *l'Illustrated London News* et a publié de nombreux ouvrages fort estimés, tels que *The Hovas of Madagascar* (Londres, 1870, in-8) ; *Leaves from an Officer's note-book* (Londres, 1882, in-8); *Madagascar and its former Dependencies* (London, 1886, 2 vol. in-8) ; — J.-G. PETRIE, secrétaire de l'Association astronomique anglaise, mort au commencement de septembre ; — Dr. Friedrich SCHNEIDER, chanoine de la cathédrale de Mayence, auteur d'ouvrages sur l'archéologie et l'histoire de l'art, mort dernièrement à Mayence, à 74 ans; — Adolphe SEYBOTH, directeur du musée municipal des beaux-arts de Strasbourg, auteur d'un précieux ouvrage : *Strasbourg historique et pittoresque*, mort à 59 ans, le 8 septembre ; — Dr. Ludwig STUBRT, professeur d'anatomie à l'Institut royal d'agriculture de Ba-

vière, mort à Veihenstephan, à la fin d'août, à 55 ans ; — Dr. Joseph STUPECKY, professeur de droit civil et de droit forestier autrichien à l'Université tchèque de Prague, mort en cette ville, le 24 août, à 59 ans ; — l'abbé THISSEN, prêtre catholique hollandais, rédacteur en chef du *Limburger Koerier*, mort à 69 ans, au milieu de septembre ; — le comte August UXKULL, ancien directeur des archives d'État du Wurtemberg, mort le 7 septembre, à Degerloch ; — Hermann Albert VENDELL, professeur de littérature suédoise à Helsingfors, mort en cette ville, le 28 août, à 54 ans ; — Dr. Friedrich VOGEL, professeur d'électrotechnique à l'École technique supérieure de Berlin, mort en cette ville, le 28 août, à 51 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 6 septembre, M. S. Reinach développe une interprétation nouvelle de l'histoire de Tarpeia et de la roche Tarpéienne. — M. Thomas prononce l'éloge de M. A. de Barthélemy. — M. Clermont-Ganneau explique une inscription trouvée en Palestine. — Le 20, M. Salomon Reinach parle de la découverte annoncée dans une lettre de M. Leroux à M. le duc de Loubat, d'un temple qui pourrait être le prototype de la basilique romaine. — M. M. Croiset lit une pièce de Ménandre, « l'Arbitrage, » découverte en Égypte. — M. Cagnat résume pour la seconde fois son rapport sur les fouilles de Lambessa. — M. Omont lit le mémoire du P. Delehaye sur les saints militaires grecs.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 30 août, M. Chuquet raconte le voyage que Desaix fit en Italie en 1797, à l'occasion de l'indemnité de guerre due par la Bavière et le Wurtemberg. — Le 13, M. Monod poursuit la lecture d'un mémoire sur la publication de l'histoire de France de Michelet et les observations qu'elle suscita. — M. Chuquet lit des Mémoires inédits du général Griois, où l'on voit figurer Paul-Louis Courier et Duchand, l'amant de Pauline Borghèse. — Le 21 septembre, M. Monod rappelle la polémique engagée entre Michelet et Peyrat au sujet des trois premiers livres de l'*Histoire de France*. — M. Chuquet poursuit la lecture des Mémoires du général Griois.

CONCOURS. — La Société Jablonowski à Leipzig met au concours les sujets suivants : 1° pour 1908, un exposé comparatif de la législation économique des grands territoires allemands du XVe siècle au début de la guerre de Trente Ans ; 2° pour 1909, un exposé des finances de la Grèce jusqu'à la conquête romaine ; 3° pour 1910, une histoire critique de la nouvelle en vers dans le moyen haut allemand. Le prix est de 1,875 fr. — pour chacun de ces sujets.

— L'Académie des sciences utiles d'Erfurt met au concours pour 1909 (1,000 fr.) une histoire de la guerre civile de 1446-1451, en Saxe (1er janvier 1909).

— L'Académie des sciences de Munich propose comme sujet du concours Zographos pour 1910 (terme 30 décembre 1910, 1875 fr.), une étude sur le plagiat dans la littérature grecque.

PARIS. — Ce n'est pas au seul espéranto, mais à toutes les prétendues langues auxiliaires, volapuk, langue bleue et autres que s'en prend M. Ernest Gaubert dans *la Sottise espérantiste* (Paris, Bernard Grasset, 1907, in-16 de 46 p.). Il y a peut-être quelque exagération à signaler « le péril espérantiste » et à insinuer — sans l'affirmer d'ailleurs, — que l'espéranto serait « un nouveau moyen de dissolution sociale adopté par les juifs » ; et dire qu'un espérantiste passionné nous faisait précisément valoir contre la langue bleue cet argument suprême qu'elle était l'œuvre d'un juif, tandis que l'espéranto...! Ce qui est vrai, c'est que l'espéranto et tous ses congénères

— M. Gaubert le répète après M. Remy de Gourmont dont il reproduit quelques pages en guise d'Avant-propos, — ont le défaut d'être inesthétiques, que l'utilité pratique, si elle existe, en est infiniment réduite et qu'en émettant la prétention de devenir des langues littéraires et de servir à la traduction des chefs-d'œuvre des différentes littératures ils finissent par sombrer dans le ridicule.

— Dans un *Essai de fixation d'une chronologie des rois mérovingiens de Paris aux* VIe *et* VIIe *siècles* (Extrait du *Bulletin historique et philologique*. Paris, Impr. nationale, 1906, in-8 de 12 p.), M. J. Depoin s'appuie sur un obituaire de Saint-Denis, rédigé en 1760 par Dom Racine, mais pour lequel ce religieux a eu entre les mains les anciens obituaires, pour fixer les dates de décès de plusieurs princes mérovingiens depuis Chilpéric Ier.

— Le même érudit étudie, dans un extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du comité des travaux historiques et scientifiques*, les *Conditions du mariage en France et en Germanie du* IXe *au* XIe *siècle* (Paris, Imp. nationale, 1906, in-8 de 16 p.) : âge du mariage, fiançailles, annulations, rapts, mésalliances, degrés de parenté, veuvages, donnent lieu à des considérations précises.

— M. Eugène Griselle est heureux dans ses recherches. Deux récents opuscules nous en fournissent de nouveau la preuve. Le titre de sa publication : *Quelques Dédicaces inédites d'un livre rare* (Paris, Henri Leclerc, 1907 in-8 de 46 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile*) ne donne pas une idée suffisante de son importance. Les « dédicaces » dont il s'agit sont en réalité des « lettres d'envoi », adressées à plusieurs hauts personnages par l'auteur d'un curieux ouvrage publié en 1799 à Vienne en Autriche et intitulé : *La Véritable Constitution française déduite des Principes Fondamentaux qui ont gouverné la France depuis le Règne de Charlemagne jusqu'en 1789, suivie de La Véritable Constitution française justifiée*, par un député du clergé aux États-généraux de 1789. Cet auteur, comme l'établit M. Griselle, était un ecclésiastique émigré, l'abbé Sixte Ruffo de Bonneval, chanoine de Paris. Les lettres d'envoi retrouvées et publiées par le docte et heureux chercheur, ont été adressées à Louis XVIII, à Monsieur, comte d'Artois, au duc d'Angoulême, au pape Pie VII, à Bonaparte, premier Consul, au comte d'Avaray, à Mgr de Conzié, évêque d'Arras ; il y en a une à Baudus, rédacteur du *Spectateur du Nord*. La valeur historique n'en est pas douteuse. Elles nous offrent d'utiles éléments d'information sur l'état de l'opinion à l'époque où elles furent écrites. — C'est sur une époque antérieure, celle de Louis XV, que nous apporte une contribution de renseignements curieux l'autre opuscule de M. Griselle : *Deux Billets autographes de Marie Leczinska au carmel de Compiègne* (Paris, même librairie, in-8 de 46 p. Extrait du même *Bulletin*).

— Nos amis savent que l'Église de France a trouvé un défenseur imprévu, mais très compétent dans la personne de M. Émile Flourens, ancien directeur des cultes, ancien ministre des affaires étrangères. M. Flourens a prononcé, le 18 avril dernier, dans un congrès de la ligue antimaçonnique, un remarquable discours sur la persécution dont la religion catholique est l'objet en France. Car c'est une véritable persécution, quoique non sanglante, cet ensemble de lois qui enlèvent aux parents le pouvoir d'élever leurs enfants dans leurs convictions, qui enlèvent aux catholiques la liberté de la charité et ne laissent l'église au prêtre que par crainte du culte privé où le pasteur pourrait combattre hardiment les mensonges de la franc-maçonnerie. Cet excellent discours a été publié en une petite brochure, sous ce titre : *Les Droits imprescriptibles de la conscience humaine* (Paris, Garnier, 1907.

in-16 de 34 p.). On ne saurait trop répandre cette brochure qui ne coûte que 0.25 centimes.

— Dans une éloquente plaquette : *Sauvons l'enfance et la jeunesse. Appels aux catholiques, aux honnêtes gens et aux vrais Français* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-18 de 18 p.), le vaillant évêque de Nancy, Mgr Turinaz, signale à l'indignation publique les abus monstrueux commis par beaucoup d'instituteurs et la violation flagrante de la neutralité promise en matière de religion, dans la plupart des écoles primaires. Il demande que les catholiques s'organisent et s'associent pour surveiller les écoles et sauver l'âme de nos enfants. Sans organisation nous courrons à une défaite honteuse. Plaise à Dieu que sa voix soit écoutée par ces temps d'une prudence exagérée qui laisse à l'adversaire tout le loisir de nous écraser !

— Au prix de 0 fr. 25, la Maison de la Bonne Presse vient d'éditer la *Lettre encyclique de Notre Très Saint Père le Pape Pie X à l'Épiscopat catholique sur les doctrines des modernistes* (petit in-8 de 87 p.). Le texte latin est accompagné d'une traduction française placée en regard.

— M. E. Camut, publie un opuscule intitulé : *Les Protestants aujourd'hui en France et au Canada* (Paris, Lethielleux, 1907, in-8 de 48 p.). Par ces *quelques pages d'histoire contemporaine,* il donne un supplément à son précédent ouvrage : *La Tolérance protestante !!!* Il ne prétend pas que tous les protestants soient des sectaires persécuteurs. Mais il fait observer, ce qui n'est guère contestable, que les protestants en France ont contribué, pour une large part, à l'organisation de la guerre acharnée faite aux catholiques, ainsi qu'aux dénis de justice et aux persécutions dont ils sont les victimes. Ils ne se montrent guère plus libéraux au Canada, où le principe des écoles séparées avec répartition des subsides publics au prorata du nombre des élèves, principe éminemment libéral, a été violé par eux, dès qu'ils l'ont pu, en dépit des droits formellement garantis par la constitution. M. E. Camut juge sévèrement l'attitude en cette affaire du ministre catholique M. Wilfrid Laurier.

— A la librairie Sansot vient de paraître une brochure des plus curieuses : *Alfred de Musset anecdotique*, par M. Alphonse Séché (petit in-12 de 95 p. — Prix : 1 fr.). Dans le court *Avant-Propos* qui ouvre ce volume, M. Séché s'explique comme suit : « Je n'ai point cherché à réunir tous les ragots et tous les racontars qui circulent sur le poète des *Nuits*. Outre que beaucoup ne valent point la peine d'être reproduits, l'invraisemblance d'un plus grand nombre est si grossière qu'on ne pouvait que les écarter. Certes, je n'irai pas jusqu'à donner les historiettes retenues ici comme exemptes d'erreurs, de fantaisie et d'exagération, je crois cependant n'avoir réimprimé que les plus plausibles... J'aurai tout dit si j'ajoute que mon principal soin a été de recueillir et de grouper des anecdotes susceptibles, tout en nous amusant, de nous renseigner aussi exactement et aussi complètement que possible sur les manières, le caractère, les idées, les goûts, les qualités et les vices du grand homme que rien ne peut diminuer... pas même d'indiscrètes anecdotes ! » Ces anecdotes ne sont pas classées dans un ordre rigoureusement chronologique, ce qui eut été fort difficile, sinon impossible, et cependant les deux premières sont relatives à l'enfance et les dernières à la mort du poète. M. A. Séché, qui est un documentaire, ne manque pas de nous dire, par une note au bas de chaque anecdote, a quelle source il l'a puisée. Beaucoup viennent de l'entourage de Musset, parents ou domestiques ; les autres sont empruntées à divers écrivains connus. Ce recueil nous laisse du héros, tué comme chacun sait, par la « fée verte », une impression en général plutôt pénible. Mais, en somme,

il est si intéressant que l'on aimerait à voir ainsi accommodées les grandes célébrités du dernier siècle, tels, par exemple, Lamartine, Victor-Hugo, Balzac, Sainte-Beuve, etc.

— Nous constatons volontiers, comme les années précédentes, le succès de l'*Almanach des spectacles*, de M. Albert Soubies, dû à la diligence et à la persévérance de son auteur. L'*Année 1906*, que nous avons sous les yeux, forme le tome XXXVI de la collection et est orné, comme les volumes précédents, d'une eau-forte par Lalauze, l'une des dernières œuvres de cet artiste, qui a représenté, cette fois, une scène de l'*Angelo* de Victor Hugo. Il est juste de donner ici une mention spéciale à la *Bibliographie*, fort bien conçue. Nous y remarquons une liste de « Pièces non représentées. » (Paris, Flammarion, 1907, petit in-12 de 147 p. — Prix : 5 fr.).

Dauphiné. — L'histoire de la constitution des gardes locales, destinées à entourer les souverains lors de leurs visites est bien peu connue. Ce furent là des fonctions un peu éphémères et intermittentes. Après bien des recherches, M. le capitaine Juster vient de publier : *Les Gardes d'honneur de Grenoble (1811) et de Vienne, 180*[illegible] (Grenoble. Allier, 1907, in-8 de 42 p.). Dans ces pages curieuses, amusantes parfois, nous trouvons les documents d'origine, celles concernant le fonctionnement, la discipline et l'uniforme. M. Juster, en qui nous avons eu déjà à signaler un historien avisé, un fureteur émérite, a su, avec les rares documents retrouvés épars, donner un travail plein de goût dans son allure et dans ses réserves discrètes. A défaut de portraits du temps, une magnifique aquarelle est jointe, dans laquelle M. le lieutenant Bucquoy a reconstitué, avec le seul texte descriptif, les somptueux uniformes des gardes d'honneur.

Franche-Comté. — M. Léon Sahler a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* un travail fort suggestif et aussi bien présenté que documenté, intitulé : *Montbéliard à table, étude historique et économique. Tableau de mœurs épulaires et bachiques de l'ancien comté de Montbéliard* (Paris, Champion, 1907, gr. in-8 de 183 p., avec 6 planches). Dans son *Avertissement*, l'auteur fait observer que ce qu'il a voulu placer sous les yeux du lecteur « ce n'est pas un vieux Montbéliardais à table, la serviette nouée autour du cou ; mais bien plutôt cet homme, parfois en liesse, mais bien plus souvent, pour parvenir à assurer sa subsistance, aux prises avec des difficultés sérieuses. » Ce programme a été remarquablement rempli. Tout d'abord, en quelques pages trop brèves, nous avons là un tableau curieux de l'ancien Montbéliard. M. Sahler nous parle ensuite des boulangers et des bouchers, du blé et des impôts dont il était frappé, de la vigne et de sa récolte, du vin et de sa réglementation au sujet de la consommation. On buvait ferme à Montbéliard et aux environs dans les anciens temps et les comtes durent prendre des mesures passablement draconiennes pour empêcher les abus et enrayer les tendances de leurs sujets à l'ivrognerie. La pêche et le commerce du poisson ont fait l'objet d'un chapitre spécial. Quand il est question de la table du bourgeois, nous savourons (en patois accompagné d'une traduction française) une chanson décrivant un « repas idéal », dont l'auteur est un simple bonnetier, Bonsen, qui vivait à la fin du XVIIIe siècle. Après avoir exposé le régime peu enviable du paysan, M. Sahler fournit des détails sur la cuisine montbéliardaise et les cuisines analogues en Alsace et en Franche-Comté principalement; puis il décrit les ustensiles de table et de cuisine. Les trois chapitres relatifs aux hôtelleries, aux banquets, aux repas de fiançailles, de noces et d'enterrements sont assurément des plus curieux du volume. 19 pages sont consacrées à « la

table au château, sous Léopold-Éberhard », comte de Montbéliard (1670-1723). La sobriété n'était pas plus de règle en ce château que parmi le peuple ; ajoutons que, quand il fallait payer, le souverain se faisait parfois tirer l'oreille. Le court chapitre traitant des « repas à la campagne » rapporte un menu de dîner de chasse offert à la Grange la Dame, par le comte Frédéric-Eugène, le 4 novembre 1783, où sont indiqués cent plats environ : Gargantua et Pantagruel, on en conviendra, n'eussent pas trop jeûné à Montbéliard ! Aux environs de la ville, se trouvait la « saine fontaine de Lougres » : non seulement elle fournissait une eau excellente, mais, au point de vue thérapeutique, elle accomplissait jadis des œuvres merveilleuses. Les pages finales de ce livre, en un chapitre intitulé : *Aujourd'hui*, font une comparaison entre le passé et le présent en ce qui touche l'alimentation : plus de famine, plus de réglements absurdes ou vexatoires ; on vit mieux aujourd'hui qu'autrefois. L'ouvrage se termine par un appendice où sont rappelées quatre ordonnances économiques de 1621, 1622, 1632 et 1646, qui paraîtront pour le moins bien singulières aux arrière-petits-neveux de ceux qui ont dû s'y conformer.

Ile-de-France. — Le 15 juin 1906, M. le vicomte de Grouchy a fait à la Société des arts décoratifs une « conférence-promenade » ayant pour objet *Meudon et Bellevue*. Sous ce simple titre, il a ensuite publié ladite conférence en une brochure luxueuse (Paris, Leroy, 1907, in-8 de 64 p., illustrée d'un grand nombre de vignettes dans le texte et de 3 planches). Les planches représentent des vues d'ensemble (reproductions de gravures anciennes) du château de Bellevue et du château de Meudon, puis un plan actuel de la terrasse de Meudon et de ses abords dressé spécialement pour le présent travail par M. Paul Lebret, architecte. Quant aux vignettes, charmantes à tous égards, elles se rapportent à des époques diverses allant du xve siècle jusqu'à nos jours. « Ces pages, nous dit l'auteur, sont le fruit de longues recherches entreprises il y a plusieurs années. » Cela se voit amplement. M. de Grouchy commence par faire la description et l'historique du château de Bellevue (p. 9-18), après quoi il passe à Meudon, qui, naturellement, est plus intéressant encore. Les détails de toutes sortes que l'on trouvera ici nous apparaissent comme un chapitre extrêmement attachant de la petite histoire de la France. L'auteur y fait preuve d'érudition, sans compter qu'il écrit avec beaucoup de charme et que les pointes d'un esprit de bon aloi n'y sont pas rares.

Languedoc. — Sous ce titre : *Sainte Marie de Quarante, documents inédits* (Béziers, imp. générale, 1907, in-8 de 318 p. et 3 planches hors texte. — Prix : 3 fr.), M. l'abbé Louis Vabre, curé de Quarante, vient de publier une série de textes et de notes sur l'ancienne abbaye de génovéfains de cette localité. L'œuvre n'est point irréprochable, au point de vue de la paléographie, de la critique historique, etc., mais elle est méritoire et elle restera utile.

— Mlle L. Guiraud, dont on connaît les importants travaux sur les *Fondations du pape Urbain V à Montpellier*, sur *Jacques Cœur*, sur la Topographie de Montpellier au moyen âge, sur *l'Histoire de la ville de Lodève*, etc., vient d'achever l'impression de son étude sur *le Procès de Guillaume Pellicier* (in-8 de 300 p.). Ce travail, enrichi de nombreuses pièces justificatives et notes, toutes inédites, tirées des archives de Montpellier, de Toulouse, de Paris et de Rome, sera véritablement une révélation. En effet, depuis les travaux de MM. Henri Omont, Zeller et Tausserat-Radel, on savait tout de l'humaniste et de l'ambassadeur, mais rien de l'homme

ni de l'évêque, ni surtout du procès criminel qu'il subit de 1551 à 1557 et qui est étudié par Mlle Guiraud dans les plus minutieux détails. Guillaume Pellicier fut la victime d'une cabale, ourdie au profit du comte de Villars et couverte par les plus hautes complicités. Après de multiples et fort dramatiques péripéties, elle se dénoua à l'honneur de Pellicier devant le Parlement de Paris. Le procès proprement dit est encadré dans une étude précise, où le caractère et le rôle épiscopal de Pellicier sont mis en lumière avec la plus parfaite impartialité.

— « L'Estat au vray de la recepte et despense du domaine du roy de la seneschaucée de Carcassonne et Béziers de 1563 à 1609 », conservé dans les archives de l'Aude, a fourni à l'archiviste de ce département, M. Joseph Poux, les éléments d'une étude archéologique fort précise, quoique incomplète — les comptes présentent d'amples lacunes — sur *la Cité de Carcassonne à la fin du* XVIe *siècle* (Paris, H. Morin, 1907, in-8 de 48 p.). Tour à tour, M. Poux expose les travaux faits au château. — aux tours et enceintes, — aux portes, — aux maisons de l'Inquisition et de la Trésorerie qui tenaient aux remparts. Un appendice, non moins curieux que le corps du mémoire, nous renseigne sur le régime des travaux de la Cité, les salaires (6 à 8 sous t. pour l'ouvrier maçon, 4 à 5 sous pour le manœuvre), le prix des matériaux.

— Sous ce titre : *L'Armagnac noir, ou Bas-Armagnac ; ses produits, ses anciennes coutumes*, par M. Paul Duffard (Auch, Icard, in-32 de 110 p. — Prix : 0 fr. 50. Huitième mille), nous avons reçu une brochure qui paraît ancienne de plusieurs années. Elle contient deux parties assez distinctes : la première, le tiers du volume environ, décrit le pays, la fabrication et les mérites de son eau-de-vie, bien supérieure au Cognac, nous dit-on, pourvu qu'on évite les fraudeurs, qui sont surtout les courtiers de Paris : il faut s'adresser aux producteurs mêmes de ce nectar ; et dans la brochure que nous avons reçue était encarté le prospectus d'un producteur du Gers. Les deux autres tiers du volume décrivent d'une façon très agréable les mœurs et coutumes du pays, ses superstitions, ses courses de taureaux : on y trouve des chansons en patois, et quelquefois avec musique. C'est de l'intéressant folk-lore, même en laissant de côté la question de la « fine Armagnac ».

ALLEMAGNE. — La nouvelle revue, dont M. B. Clemenz prend la direction et qui commence de paraître en octobre 1907, est destinée, comme son titre l'indique (*Schlesien*. Kattowitz, Siwinna. Mensuelle, 15 fr. par an), à renseigner ses lecteurs sur tout ce qui intéresse la Silésie : événements du jour histoire, mœurs, littérature, art. Les illustrations ne manqueront pas au nouveau recueil, qui compte parmi ses rédacteurs quelques-uns des écrivains les plus distingués du pays. Parmi les articles annoncés comme devant paraître dans les premières livraisons, citons : *Les Bases de l'industrie minière en Silésie*, par M. Arthur Sache ; — *Le Silésien au miroir de la poésie*, par M. A. F. Krause ; — *La Musique silésienne*, par M. Bilke ; — *Les Hohenzollern dans le Riesengebirg*, par la Cesse Élisabeth von Reischach.

— Il s'est fondé récemment à Hovinhut, en Moravie, une société pour l'histoire des Frères Moraves. Elle se compose de membres fondateurs qui paient 25 fr. par an ou 185 fr. en une fois et d'associés qui paient 6 fr. 25 par an. La Société se propose de publier des volumes sur les sources de l'histoire des Frères Moraves et une revue semestrielle. Les membres fondateurs ont droit à toutes les publications ; les associés à la revue seule, mais bénéficient pour les autres publications d'un prix de faveur. Nous

avons sous les yeux les 2 fascicules pour 1907 de la *Zeitshrif für Brüdergeschichte* (Herrnhut, au siège de la Société. 8 fr. 75 pour les non ociétaires). La revue contient des articles de fond, des comptes rendus, des nouvelles, une bibliographie. Nous signalerons tout spécialement dans le second numéro la publication du journal de Nicolas Louis, comte de Zinzendorf, fondateur de la communauté d'Herrnhut, pour les années 1716-1719.

ANGLETERRE. — Nous avons signalé en son temps (t. CVII, p. 545) le beau mémoire dans lequel M. Delisle établissait que, entre mai 1272 et mai 1273, la chancellerie du roi Henri II d'Angleterre avait introduit une modification importante dans le protocole des actes de ce roi, intercalant entre le nom et le *rex Anglorum* un *Dei gratia*. C'était surtout l'examen de chartes conservées dans des dépôts français qui avaient autorisé le savant diplomatiste à poser ces conclusions : les *Notes sur les chartes originales de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, au British Museum et au Record Office*, qu'il nous donne aujourd'hui (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXVIII, Paris ; Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, 1907, in-8 de 45 p., avec 2 pl.) confirment sa thèse de la plus brillante façon. Sur 74 documents originaux qu'il a examinés, tous ceux qui appartiennent à la période antérieure à 1273, sauf deux, ne portent pas le *Dei gratia*, tandis que pour la seconde période, deux seulement n'ont pas ce *Dei gratia*. Encore ces anomalies peuvent-elles s'expliquer assez facilement, soit parce que les actes n'ont pas été rédigés par des clercs de la chancellerie, soit parce que ces derniers auraient eu une distraction, le *Dei gratia* figurant constamment sur le sceau. Ces notes contiennent encore d'autres renseignements précieux pour les diplomatistes : sur la façon ordinaire d'écrire le nom du roi (*H.* et non *Henricus*), sur les innovations d'actes, sur le mode de fermeture des lettres, etc.

— Le même érudit revient encore sur *les Formules Rex Anglorum et Dei gratia Rex Anglorum*, dans une « lettre à M. J. H. Horace Round, M. A. LL. D. » (Chantilly ; Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, 1907, in-8 de 13 p. et 1 facs.) M. Round avait, dans l'*Archæological Journal*, élevé des doutes au sujet du criterium propose par M. Delisle pour établir la date des actes du souverain anglais. Notre savant compatriote expose à nouveau dans sa lettre, de la façon la plus claire et la plus précise, les raisons, péremptoires à notre modeste avis, qui lui ont fait adopter sa manière de voir.

BELGIQUE. — M. Eugène Gilbert a extrait de la *Revue générale* une étude consciencieuse sur *Balzac peint par lui-même* (Bruxelles, imp. Goemaere, 1906, in-8 de 35 p.). C'est surtout le tome II récemment paru des *Lettres à l'étrangère* qui a inspiré ce travail. « On s'évade, dit-il (p. 4), les tempes en feu, l'esprit confondu d'admiration, l'âme attristée et pitoyable, de ces pages brûlantes où se sont épanchés, heure par heure pendant tant d'années, le cœur ardent et comme incendié d'activité, le génie tourmenté, délirant d'exaltation et de projets, l'âme enfantine et si orgueilleuse à la fois de cet homme exceptionnel que quatre tortionnaires symboliques ont terrassé sans répit et fait mourir par fragment un peu plus chaque jour : la dette écrasante qui l'accabla dès son entrée dans la carrière des lettres et qui pesa sur lui jusqu'à la fin ; les labeurs auxquels il s'attela pour conquérir la gloire et aussi pour être aimé, et surtout pour réduire cette dette, tâchant, Sisyphe infortuné de l'écritoire, à remonter cette pente de la misère luxueuse où il vécut toujours ; la maladie qui, dès lors, commence à miner ce corps athlétique, soumis à des excès inouïs de travail ;

et enfin, et surtout, son amour pour Mme Hanska, cette passion exaltée pour l'énigmatique et médiocre créature qui, selon l'expression heureuse de M. Henri Bordeaux, demeura vraiment et toujours pour Balzac, « l'Étrangère. » Voilà qui est bien dit, mais si la grande dame polonaise ne mérite pas la moindre sympathie de la part des honnêtes gens, il faut aussi remarquer que Balzac, en fin de compte, fut sévèrement et justement puni pour avoir, si longtemps et avec tant de persévérance, convoité la femme du prochain. Ajoutons que si l'extinction de sa dette fut exceptionnellement pénible, c'est que l'illustre écrivain manquait d'esprit d'ordre et d'économie : trop souvent il gaspillait, alors qu'un peu plus de retenue dans ses dépenses lui eût permis d'abréger son supplice. Balzac eût gagné, certes, à imiter ce parfait homme d'affaires qui s'est appelé Victor Hugo : en voilà un qui n'a jamais pris l'ombre pour la proie; aussi est-il mort plusieurs fois millionnaire. Il est vrai que le grand romancier semble avoir escompté un mariage qui devait le faire riche tout d'un coup. Mais la richesse ne fait pas le bonheur; Balzac en a su quelque chose. Et, en vérité, dans le cas où il s'était mis, il eût été immoral qu'il en fût autrement.

— La Charte de commune octroyée par le roi Philippe-Auguste à la ville de Tournai en 1187 contient plusieurs clauses dont l'explication est difficile. Dans l'une de ces clauses, il est question d'une certaine Charité Saint-Christophe. On a voulu voir dans cette Charité une association marchande. Soumettant les textes à une nouvelle étude critique, M. A. d'Herbomez (*La Charité Saint-Christophe*. Bruxelles, Weissenbruck, 1907, in-8 de 32 p. Extr. des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, t. LXXVI) émet et défend l'opinion que la Charité Saint-Christophe ne peut être, de même que les Chauxfours et les Écroettes (*Excubias*), qui sont nommés dans la même clause, qu'une circonscription territoriale.

Italie. — M. Giuseppe di Napoli, le poète dont à diverses reprises nous avons signalé les œuvres à nos lecteurs, ne croit pas vraie l'opinion, de nos jours trop courante, que l'épopée soit un genre mort définitivement; il reconnaît bien qu'un poète épique ne pourrait guère actuellement faire revivre l'épopée telle qu'elle a été comprise autrefois; mais il pense qu'au lieu de chanter la guerre de l'homme contre ses semblables la nouvelle épopée devrait célébrer ses combats contre les forces de la nature ou sa lutte contre ses défauts; l'argument que l'on a fait valoir contre l'épopée, tiré du goût contemporain pour la vérité historique, alors que l'épopée modifie l'histoire, n'est pas absolument juste : car, comme le rappelle M. Giuseppe di Napoli ..*pictoribus atque poetis. Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas* et l'on ne saurait reprocher à la poésie épique des licences que l'on permet au roman. C'est aussi ce qui fait que le roman historique peut revivre, en dépit de certains, si même il est jamais mort. Notre auteur s'en fait également le champion ainsi que du drame historique; quelques mots sur la nouvelle en vers, sur la ballade, sur la satire terminent ces *Discorsi intorno ad alcuni generi letterarii*, auxquels l'auteur a joint une lettre de Mario Rapisardi sur l'épopée et dans lesquels le lecteur trouvera beaucoup d'idées justes et des sujets de réflexion (Caltanissetta, tip. Panfilo Castaldi-Petrantoni, 1907, in-8 de 62 p.).

Espagne. — MM. Arthur Engel et Pierre Paris ont exécuté en 1903, à Osuna, l'antique *Urso* des Ibères, des fouilles méthodiques « afin d'ajouter, s'il était possible, un nouveau chapitre à l'histoire si peu connue encore de l'art de la primitive Espagne libre. » Ces fouilles ont été très fructueuses

et ont amené la découverte d'une forte muraille flanquée de demi-tours appartenant à une forteresse ibérique, et celle d'une foule d'objets des plus variés : pierres architecturales et sculptures, armes de toute nature (glaives, poignards, javelots, lances, tridents, épieux, harpons, piques, pointes de flèches), projectiles très nombreux — boulets de pierre et balles de frondes,— etc., qui sont actuellement entrés au Louvre. On trouvera la description du lieu même des fouilles et des objets découverts par les consciencieux archéologues dans l'excellent rapport que MM. A. Engel et P. Pâris ont adressé au ministère de l'instruction publique sur *Une Forteresse ibérique à Osuna* (*Nouv. Archives des missions scient. et littér.*, t. XIII, fasc. 4. Paris, Leroux, 1906, in-8 de 135 p. et 40 planches hors texte), et on y remarquera la confirmation de cette idée récemment émise par M. P. Pâris, dans son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, que, dès l'origine, les artistes de l'Ibérie ont su profiter heureusement des leçons de l'Orient et de la Grèce.

— Mgr l'évêque de Vich, Don José Torras y Bages, a publié dernièrement chez Gustave Gili à Barcelone, une brochure in-32, de 85 pages, où il relève les empiètements de l'État : *Los Excesos del Estado*, principalement sur l'Église et sur le domaine de la conscience. Il montre que l'Église catholique a toujours favorisé la liberté et la dignité humaine et que l'État, sous l'influence de la franc-maçonnerie, tend à un absolutisme incompatible avec la vraie démocratie.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par R. des Chesnais (2 vol. in-8, Retaux).— *L'Évangile, les discours et les enseignements de Jésus dans l'ordre chronologique*, par P. Lanier (in-16, Beauchesne). — *L'Évangile synopse, vie de Notre-Seigneur, commentaire*, par l'abbé Verdunoy (in-12, Lecoffre). — *Saint Jean l'Évangéliste, sa vie et ses écrits*, par L.-C. Fillion (in-12, Beauchesne). — *Petit Cours de catéchisme en cent pages, explication abrégée de la doctrine chrétienne et de l'année liturgique*, par Un ancien doyen (petit in-18, Lille, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *La Défense de la foi*, par le P. Maumus (in-16, Plon-Nourrit). — *Vers le catholicisme*, par H. Ligeard (in-18, Lyon et Paris, Vitte). — *La Croyance religieuse et les exigences de la vie contemporaine*, par l'abbé P. Ponsard (in-16, Beauchesne). — *La Crise de la foi catholique*, par le Dr M. Rifaux (in-16, Plon-Nourrit). — *La Crédibilité et l'Apologétique*, par le P. A. Gardeil (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Modernisme dans la religion, étude sur le roman « Il Santo » de Fogazzaro*, par J.-A. Chollet (in-12 Lethielleux). — *Les Idées religieuses de M. Brunetière*, par J.-A. Chollet (petit in-12, Lethielleux). — *Le Droit de propriété des laïques sur les églises et le patronage laïque au moyen âge*, par P. Thomas (in-8, Leroux). — *Essai sur le douaire en Bourgogne*, par A. Ridard (in-8, Dijon, Nourry). — *Essai sur le bail à cens en Bourgogne*, par L. Gally (in-8, Dijon, Nourry). — *Essai sur l'amodiation en Bourgogne*, par G. Janniaux (in-8, Dijon, Nourry). — *Les Lois constitutionnelles*, par R. Parisel (in-8, Bruxelles, Castaigne). — *Traité sur le risque professionnel, ou Commentaire de la loi du 9 avril 1898 concernant la responsabilité des accidents dont les ouvriers sont victimes dans le travail*, par Loubat. 3e éd. (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *La Descendance de l'homme*, par C. Darwin (in-8, Schleicher). — *Hors du scepticisme. Liberté et beauté*, par F. Roussel-Despierres (in-8, Alcan). — *La Psychologie de la force*, par A. Brasseur (in-8, Alcan). — *Aux jeunes gens*, par Fr. A.-M. (in-12, Paillart, Abbeville). — *Les Quatre Livres de la femme. II. Le Livre de la maîtresse de maison*, par P. Combes (in-12, Avignon, Aubanel). — *Les Systèmes socialistes d'échange*, par M. Aucuy (in-12, Alcan). — *L'Utopie*

jaune, la nouvelle monarchie, par P. Félix (in-18, Bonvalot-Jouve). — *Les Textiles, les tissus, le papier*, par H. Pécheux (in-16, Baillière). — *Souvenirs entomologiques. Études sur l'instinct et les mœurs des insectes*, par J.-H. Fabre. 10e série (in-8, Delagrave). — *Les Plantes aromatiques de distillerie. Commerce, industrie, agriculture*, par G. Faliès (in-16, Laveur). — *Les Raisins de table, production, conservation, commerce*, par H. Latière (in-16, Laveur). — *Fruits et primeurs du midi de la France, production et commerce*, par H. Latière (in-16, Laveur). — *Répertoire encyclopédique du pianiste*, par H. Parent (in-12, Hachette). — *Le Blé qui lève*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Marie-Aimée*, par H. Bezançon (in-16, Plon-Nourrit). — *Une Idylle sibérienne*, par H. Poltoratzky (in-12, Perrin). — *Au Seuil de la vie*, par A. Beltramelli ; trad. de l'italien par H.-L. de Péréra (in-16, Hachette). — *Les Cagneux*, par R. Launay (in-12, Librairie mondiale). — *La Cousine et l'Ami*, par A. Gérmain (in-12, Sansot). — *Le plus célèbre des Bécasseau*, par J. Drault (in-12, H. Gautier). — *Querelle de famille*, par M. Lachèse (in-12, H. Gautier). — *Le Flot qui monte*, par D. d'Arthéz (in-12, H. Gautier). — *Les Sources claires. Au Pays du Couserans*, par M. d'Escola (in-12, Nouvelle Librairie nationale). — *Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux*, p. C. Foleÿ (in-12, Mame). — *Le Secret du Mari*, par M. Maryan (in-12, Firmin-Didot). — *Choc en retour*, par J. Thiéry (in-18, Hatier). — *En Quenouille*, par R. Dombre (in-12, Abbeville, Paillart). — *Non Licet !* par B. Neulliès (in-12, Abbeville, Paillart). — *L'Héritage de Claire*, par Mme C. Péronnet (in-12, Abbeville, Paillart). — *S. Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire*, par Dom C. Baur (in-8, Fontemoing). — *Molière et l'Espagne*, par G. Huszár (in-12, Champion). — *Montesquieu, ses idées et ses œuvres, d'après les papiers de La Brède*, par H. Barckhausen (in-12, Hachette). — *Moralistes et poètes*, par M. Souriau (in-16, Vuibert et Noury). — *Études d'histoire littéraire*, par F. Baldensperger (in-16, Hachette). — *Types populaires créés par les grands écrivains*, par M. Guéchot (petit in-8, Colin). — *Morceaux choisis, Souvenirs d'Orient. Sous les cendres. Idéal et réalisme*, par J.-B. Dagher (in-16, Amat). — *Projets de jonction de la Loire et de l'Yonne. Le Canal de Cosme à Clamecy*, par L. Mirot (in-8, Paulin). — *A travers la Perse orientale*, par le major Sykes (in-16, Hachette). — *La Civilisation pharaonique*, par A. Gayet (in-16, Plon-Nourrit). — *Notes sur l'ostracisme dans Athènes*, par A. Martin (in-4, C. Klincksieck). — *Histoire de Mgr C.-F. de Thiollaz, premier évêque d'Annecy (1752-1832) et du rétablissement de ce siège épiscopal (1814-1824)*, par N. Albert (2 vol. gr. in-8, Paris, Champion ; Annecy, Abry). — *Quarante ans à son poste, essai biographique*, par Ordep (in-12, Lecoffre). — *Lettres sur l'histoire de France*, par G. de Pascal (2 vol. in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *La Conspiration de Malet*, par le Dr M. Billard (in-16, Perrin). — *Souvenirs d'un Parisien pendant la seconde République (1830-1852)* (in-16, Perrin). — *Le Maréchal de Gassion 1609-1647*, par le capitaine Choppin (in-8, Berger-Levrault). — *Notes historiques sur le plateau d'Avron*, par H. Espaullard (gr-in-8, Champion). — *Les Catholiques décadents*, par l'abbé David-Léonart (in-12, Oudin). — *Les Régimes politiques au XXe siècle. La République démocratique*, par A. Soubies et E. Carette (gr. in-8, Flammarion). — *Amours de sainte. Mme Loyse de Savoye, récit du XVe siècle*, par le marquis Costa de Beauregard (in-16, Plon-Nourrit). — *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906*, par H.-P. Thienne (gr. in-8, Welter). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 15 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1906 sont en vente, et forment cent-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections sont aujourd'hui en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1907

E. Revillout : La Fable en Égypte.

J. de la Servière : Les Idées politiques du cardinal Bellarmin.

Marius Sepet : Les Antécédents du règne de Louis XVI.

A. Bonnefons : Les Mœurs et le gouvernement de Venise en 1789.

Dr Magnac : Le Fédéralisme en 1793 et 1794 (fin).

Lieut-colonel Picard : La Préparation d'une campagne de Napoléon. La Transformation de l'armée républicaine en armée impériale (fin).

MÉLANGES. — **V. Ermoni** : Un Nouveau Manuel d'histoire ancienne du christianisme. — **L. Gougaud** : Les Noms anciens des Iles Britanniques. — **L. Rioult de Neuville** : Au Lendemain des Cent-Jours.

E.-A. Goldsilber : Courrier allemand (fin).

L.-G. Pélissier : Courrier italien (fin).

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **E.-G. Ledos** : Allemands. — **C. Callewaert** : Belges.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Histoire générale ; II. Antiquité. Origines chrétiennes ; III. Moyen âge ; IV. Renaissance. Réforme ; V. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VI. Révolution ; VII. Temps modernes ; VIII. Géographie. Monographies locales.

Table des matières du LXXXIIe volume.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

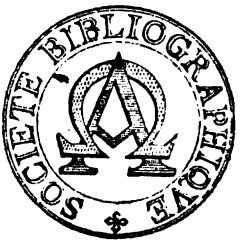
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-SIXIÈME. — CXe DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — NOVEMBRE



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (Oscar Schepens & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

Desclée, Lefebvre et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1907

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE NOVEMBRE 1907

I. — JURISPRUDENCE, par M. Maurice Lambert (p. 385-400).

II. — PHILOSOPHIE, par M. L. Maisonneuve (p. 401-416).

III. — SCIENCES PHYSIQUES. — SCIENCES MATHÉMATIQUES, par M. E. Chailan (p. 416-425).

IV. — OUVRAGES POUR LA JEUNESSE, par Mme la comtesse de Courson (p. 425-435).

V. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — F. Cabrol : Les Origines liturgiques (p. 436). — Id. : Introduction aux Etudes liturgiques (p. 436). — A. Vigourel : Cours synthétique de liturgie (p. 437). — T. Bourgeois : Christianisme et Eglise (p. 438).

Sciences et Arts. — P. Bureau : La Crise morale des temps nouveaux (p. 439). — P. Félix : La Contre-Révolution. Essai sur les principes fondamentaux des gouvernements (p. 440). — V. Bettencourt et Rutten : Une Fondation nécessaire. Les Secrétariats d'œuvres sociales (p. 441). — Mme A. Raymond : Le Savoir-vivre, les usages, le monde (p. 441). — M. Chambon : Dictionnaire du savoir-vivre (p. 442).

Littérature. — K. Sundén : Contributions to the Study of elliptical Words in Modern English (p. 443). — A. Madelaine : Au bon vieux temps. Récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand; jeux, vieilles chansons; vingt chants notés (p. 444). — E. Souvestre : Causeries littéraires sur le xixe siècle (1800-1850), publié par Mme A. Beau, née Souvestre (p. 445). — O. Wilde : Poèmes; trad. par A. Savine (p. 446).

Histoire. — A. Profumo : Le Fonti ed i tempi dello incendio Neroniano (p. 447). — Legendre et Chevalier : Le Catholicisme et la Société (p. 448). — E. Hocquart de Turtot : Le Tiers Etat et les privilèges (p. 449). — F. Bornarel : Cambon et la Révolution française (p. 450). — M. de Marcère : L'Assemblée nationale de 1871. 2e partie. La Présidence du maréchal de Mac-Mahon (p. 451). — A. Savaète : Les Leçons de l'histoire contemporaine (p. 452). — Imbart de la Tour : Questions d'histoire sociale et religieuse. Epoque féodale (p. 453). — F. Lorin : Rambouillet. La Ville, le château, ses hôtes, 768-1906 (p. 454). — P. Caron : Les Principes de l'action catholique (p. 454). — Mgr Péchenard : Vers l'action (p. 455). — E. Flourens : La Liberté de l'esprit humain. Pourquoi l'Eglise de France triomphera de la persécution (p 455). — H. de Noussanne : Des Faits, des hommes, des idées (p. 456). — J. Bidegain : Magistrature et justice maçonniques (p. 457). — A. Pavie : Figures de femmes. Madame Swetchine intime (p 457). — Cte de Colleville : Figures de femmes. Eugénie de Guérin intime (p. 457). — H. P. Thiemr : Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906 (p. 458).

VI. — BULLETIN. — A. Rodriguez de Prada : Le Creacion del mundo segun San Agustin, interprète del Génesis (p. 461). — L. Garriguet : Prêt, intérêt, usure (p. 461). — G. de Pascal : Les Indulgences. Doctrine et histoire (p. 462). — G. Bölsche : La Descendance de l'homme; trad. de l'allemand par V. Dave (p. 462). — Philpin de Rivière : Constantin-le-Grand, son baptême et sa vie chrétienne. Etudes nouvelles (p. 462). — F. Savio : Il Papa Zosimo, il concilio di Torino e le origini del primata pontificio, studio storico-critico (p. 463). — Rouquette : Etudes sur la révocation de l'édit de Nantes en Languedoc. T. II. Les Poètes cévenols (p 463). — H. Morice : Catholiques, défendons notre foi! (p. 464). — H. Bremond : L'Evolution du clergé anglican (p. 465). — G. André : Une Page d'histoire sur les associations cultuelles, ou Un demi-siècle de troubles religieux dans l'Eglise des Etats-Unis par le fait des assemblées laïques des « Trustees » (p. 465). — G. Melin : Henri de Tourville et son œuvre sociale (p. 465).

VII. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Lœwy, Strachan, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Almanachs pour 1908. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace. — Angleterre. — Autriche-Hongrie. — Etats-Unis. — Brésil. — République Argentine. — Publications nouvelles.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. *L'Évolution du droit et la Conscience sociale*, par L. TANON. 2e éd., revue et augmentée d'un appendice sur *la Valeur d'un principe premier de la formation du droit*. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 184 p., 2 fr. 50. — 2. *Droit social. La Famille, les associations, l'État, l'Église, leur organisation et leurs rapports mutuels*, par E. VALTON. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de VII-245 p. 2 fr. 50 — 3. *Filosofia del diritto*, da A. GROPPALI. Milano, Hoepli, 1906, in-12 de XI-378 p., 3 fr.

HISTOIRE DU DROIT. — 4. *Essai sur les origines du testament romain*, par ALFRED OBRIST. Lausanne, imp. Viret-Genton, 1906, gr. in-8 de 172 p. — 5. *Essai sur le bail à cens en Bourgogne*, par LOUIS GALLY. Dijon, Nourry, 1905, gr. in-8 de 113 p. — 6. *Essai sur l'amodiation en Bourgogne*, par GEORGES JANNIAUX. Dijon, Nourry, 1905, gr. in-8 de XII-143 p. — 7. *Essai sur le douaire en Bourgogne*, par ABEL RIDARD. Dijon, Nourry, 1906, gr. in-8 de VII-115 p.

DROIT CIVIL. — 8. *De la Puissance paternelle et de la Tutelle sur les enfants naturels, étude critique de législation comparée*, par MAURICE TRAVERS. Paris, Larose et Tenin, 1907, in-8 de 438 p., 10 fr. — 9. *De la Possession des meubles, études de droit allemand et de droit français*, par RAYMOND SALEILLES. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1907, gr. in-8 de III-351 p., 9 fr. — 10. *Responsabilité des fondateurs et administrateurs de sociétés anonymes*, par HENRI MOURET. 2e éd. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1907, in-8 de XVI-490 p., 10 fr.

DROIT INTERNATIONAL. — 11. *Traité de droit public international*, par A. MÉRIGNHAC. 2e partie. *Le Droit de la paix*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1907, in-8 de 801 p., 10 fr. — 12. *De la Déclaration de guerre*, par M. MAUREL. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1907, in-8 de XV-405 p., 7 fr. — 13. *Études sur les effets internationaux des jugements*. I. *De la Compétence du tribunal étranger*, par ÉTIENNE BARTIN. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1907, gr. in-8 de VI-209 p., 4 fr.

OUVRAGES DIVERS. — 14. *Manuel des associations déclarées*, par ROGER BERTIN et JACQUES CHARPENTIER. Paris, Rousseau, 1907, in-8 de VIII-187 p., 4 fr. — 15. *Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous*, par J. GAURE. 5e éd. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1907, in-12 de VIII-411 p., 4 fr. — 16. *Les Lois constitutionnelles*, par R. PARISEL. Bruxelles, Castaigne, 1907, gr. in-8 de VIII-232 p. — 17. *La Propaganda anarquista ante el derecho*, por el P. VENANCIO MARIA DE MINTEGUIAGA. Madrid, López del Homo, 1906, gr. in-8 de 95 p., 1 fr.

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. — Les spéculations métaphysiques sur le droit ne sont plus guère en faveur, surtout en France où l'idée de justice s'affaiblit aussi bien dans la science et dans la doctrine que dans ses applications pratiques. Il est difficile cependant de contester l'importance de telles études et de méconnaître l'influence considérable qu'elles ont exercée, à toute époque, sur la législation. Dans son petit ouvrage intitulé : *L'Évolution du droit et la Conscience sociale*, dont une seconde édition vient de paraître, M. Tanon, président de chambre à la Cour de cassation, rappelle les diverses théories qui se sont succédé en cette matière depuis tantôt deux siècles. Imbus du rationalisme de Rousseau, les législateurs de la Révolution se persuadaient qu'ils pouvaient instituer un nouvel ordre de choses en dehors de toute expérience et sur les seules données de la raison. Après eux sont venus les

fondateurs de l'école historique allemande, Savigny et Puchta, qui ont eu le mérite de montrer l'apport énorme de la tradition et de la coutume dans la formation du droit. Mais cette école, à son tour, n'a-t-elle pas dépassé la juste mesure en considérant le droit uniquement comme un produit de l'évolution historique des peuples ? Enfin Ihering, le célèbre jurisconsulte de Tubingue, a mis en lumière l'importance du rôle que joue la finalité dans le droit. Suivant lui, le but est le créateur de tout le droit, chaque règle juridique trouve sa raison d'être dans un motif pratique, dans une certaine fin utile. Mais aussi Ihering pousse son système trop loin lorsqu'il élimine du droit tout principe antérieur de justice, lorsqu'il soutient que l'intérêt est la source unique de l'idée du juste et du sens moral. Après avoir exposé et critiqué ces divers systèmes, M. Tanon développe le sien propre. Le savant magistrat voit l'origine du droit dans la « conscience collective », et par cette expression il entend « un ensemble de forces idéales qui, représentées dans les consciences individuelles, en ce qu'elles ont de commun, agissent au sein des sociétés, pour l'évolution de la vie sociale. » On peut trouver que cette théorie ne va pas suffisamment au fond de la question ; elle n'explique pas, en effet, comment le droit se forme dans la conscience individuelle. De plus, elle tend à dépouiller les principes du droit de leur caractère absolu et par cela même de leur force obligatoire : si ces principes dépendent des idées communes, ils peuvent toujours varier ; la propriété, qui constitue un droit aujourd'hui, pourra être considérée demain comme une usurpation. Sous cette réserve, nous devons reconnaître que M. Tanon, dans la suite de son livre, explique fort bien comment s'opèrent l'évolution et le progrès dans les sociétés humaines ; il montre que « l'idéal du progrès doit être de substituer de plus en plus la coopération volontaire et libre à la coopération imposée par la loi », sans croire toutefois que celle-ci soit jamais appelée à disparaître. « L'association libre, dit-il, est la forme la plus parfaite de la coopération. » L'idéal de la vie sociale peut se résumer en cette formule : « l'union pour la vie sous la moindre contrainte. » Ce sont là des idées profondément vraies qu'il ne faut pas se lasser d'opposer aux sophismes dont on étaie la tyrannie de l'État et la règlementation universelle.

2. — Sous le titre de *Droit social*, M. Valton, professeur au grand séminaire de Langres, nous offre un excellent résumé des principes qui régissent la famille, les associations, l'État, l'Église, leur organisation et leurs rapports mutuels. En comparaison des incertitudes et des divagations de tant de publicistes modernes sur ces graves sujets, on aime à trouver dans ce petit volume la précision, la clarté et la vigueur logique des règles du droit du chrétien. L'auteur s'est appliqué non seulement à instruire, mais à convaincre. Pour déterminer exactement

les droits propres à la famille, à l'État et à l'Église, il ne perd jamais de vue la fin en regard de laquelle chacune de ces formes sociales doivent être ordonnées. De la fin de la société conjugale, qui est principalement la procréation et l'éducation des enfants, découlent naturellement pour les père et mère tous les droits nécessaires à l'exercice de leur mission. Ces droits doivent être respectés par l'État, car on ne saurait nier que la famille est antérieure à l'État. De la fin de la société politique il est facile aussi de déduire les droits et les devoirs du pouvoir civil. La part de l'État est d'ailleurs assez belle, sans qu'il soit besoin de l'exagérer : « Il lui appartient de veiller à la paix et à la prospérité publiques, de prévenir les injustices et de les réprimer, de favoriser le progrès du commerce, de l'industrie, des arts et des sciences, etc. ; en un mot, de procurer la plénitude du bonheur temporel à ses membres. Ce bonheur temporel doit être complet, universel et absolu dans son genre, car l'État est la plus haute raison sociale qui soit dans l'ordre extérieur et temporel, et sa fin ne saurait être subordonnée à une fin supérieure du même ordre. » Plus belle et plus haute encore est la fin de la société religieuse, l'Église, qui a pour objet de procurer la sanctification et le salut des hommes. « Cette fin n'est point comprise dans l'ordre extérieur et naturel, ni circonscrite dans les limites du temps ; mais elle se rapporte à l'ordre surnaturel, elle plane au-dessus des énergies et des contingences de la nature, elle s'épanouit jusque dans l'éternité. » A la lumière de ces principes directeurs, M. Valton montre sans peine que l'accord entre l'Église et l'État est non seulement désirable, mais facile ; que leur séparation, et spécialement celle qui vient d'être établie en France, est une utopie irréalisable et en réalité un prétexte pour l'État de dépouiller et d'asservir l'Église. Le dernier chapitre traite des rapports concordataires ; sur la nature juridique et la force obligatoire des concordats, qui ont donné lieu à des controverses entre les canonistes, le savant auteur se rallie à l'opinion qui considère le concordat comme un pacte bilatéral et non comme une concession gracieuse du Souverain Pontife.

3. — Si la philosophie du droit est peu enseignée en France, elle a encore des chaires dans les Universités étrangères. M. Groppali, qui occupe celle de l'Université de Modène, vient de publier un précis de son cours : *Folosofia del diritto*, précédé d'une Préface où il assigne un rôle important à la science qui fait l'objet de son enseignement. « La philosophie du droit, dit-il, n'est pas seulement, dans la Faculté des lois, le principe vital des diverses branches de la science juridique; elle est même la seule science qui peut donner aux jeunes gens une conception systématique de la vie et du monde où ils vont entrer pour y prendre leur poste de combat et remplir la mission qui leur est propre. » S'il

en est ainsi, les jeunes gens doivent être souvent embarrassés de choisir entre les diverses conceptions de la vie et du monde qui leur sont proposées. M. Groppali consacre une grande partie de son cours à l'examen des principaux systèmes de philosophie juridique enseignés actuellement en Italie et en Allemagne, et le nombre en est respectable. Il est vrai que quelques-uns ne diffèrent que par des nuances. Après l'étude de tous ces systèmes, M. Groppali cherche à en extraire, en quelque sorte, la quintessence. Il résume les conditions que doit remplir une bonne philosophie du droit en cinq propositions, qui sont au fond les suivantes : 1° Le droit n'a pas sa source en Dieu ni dans quelque principe surnaturel; c'est un simple phénomène déterminé par les conditions du milieu et de la causalité. 2° Le droit n'est pas une conception individuelle; c'est le produit de la société humaine. 3° Il se manifeste extérieurement sous forme de lois et d'institutions, et intérieurement dans la conscience et le sentiment juridique. 4° Son action s'exerce dans tous les phénomènes sociaux. 5° Il est lui-même un phénomène qui se modifie et se renouvelle avec le temps. Tel est, à peu près, le programme que M. Groppali développe ensuite dans les trois dernières parties de son cours. Il définit le droit, l'ensemble des préceptes obligatoires et sanctionnés par l'autorité de l'État, qui régissent les actes des individus et des groupes sociaux, afin d'assurer le respect, la rémunération, l'aide réciproque et la subordination des personnes entre elles dans les rapports les plus importants de la vie sociale. Le droit, ainsi compris, dépend uniquement de l'État. « Le droit naît et se développe, suivant le professeur de Modène, parce qu'il reçoit de l'État la forme qui le caractérise, et l'État, de son côté, naît et se développe, parce qu'il reçoit du droit la matière et la vie. » C'est la conclusion forcée de tout système positiviste et évolutionniste sur l'origine du droit. Comme idéal à offrir aux jeunes gens pour les préparer aux combats de la vie, il faut avouer que cela n'a rien de très élevé. A la fin de son livre, M. Groppali énumère brièvement les réformes auxquelles, suivant lui, doit aboutir le droit moderne, mais il indique, dans sa Préface, que ces conclusions pratiques, en matière de droit public et de droit privé, seront développées dans un autre volume qu'il doit bientôt publier.

Histoire du droit. — 4. — Le sujet traité par M. Alfred Obrist dans sa thèse, présentée à l'Université de Lausanne, et intitulée : *Essai sur les origines du testament romain*, est un des problèmes les plus intéressants de l'histoire du droit. L'étude comparative des législations et coutumes de l'antiquité ou du moins de leurs vestiges, semble démontrer que les peuples primitifs n'ont pas connu le testament; que la conception juridique de cet acte, par lequel la volonté humaine se survit à elle-même, ne s'est formée que lentement, par une évolution progressive. Il

était pourtant déjà en usage à Rome, à l'époque de la loi des Douze Tables; quelques textes qui nous restent de cette loi, et dont l'authenticité n'est guère contestable, le prouvent. Nous savons de plus que les anciens Romains avaient plusieurs manières de tester. Comment furent-ils amenés à le faire? Quelle fut, dans l'ancienne Rome, la principale fonction du testament? Quelles en furent les formes successives? Ce sont là les principales questions que M. Obrist essaie de résoudre. D'accord avec la plupart des romanistes, il pense que le testament a eu sa source dans l'adoption. Il eut d'abord pour but d'assurer la continuation du culte familial, plus encore que la transmission des biens. Il fut aussi, à l'origine, comme l'adoption, un acte bilatéral, un contrat qui se formait entre le testateur et celui qui devait être l'héritier. Ce contrat, qui dérogeait à la loi religieuse et coutumière des successions, devait être sanctionné par les pontifes et par le peuple : le testament se faisait alors devant les comices assemblés. Plus tard, pour le rendre plus simple et plus facile, on imagina de le faire sous la forme d'une vente; ce fut le testament par mancipation, qui remplaça le testament *calatis comitiis*. Mais il exigeait aussi à l'origine la présence de l'héritier, et il lui transférait immédiatement la propriété des biens. Comment et à quelle époque se transforma-t-il en une déclaration unilatérale, révocable jusqu'au décès du testateur? M. Obrist estime que cette évolution ne s'accomplit qu'après la loi des Douze Tables, qui n'institua pas le testament, comme l'a dit à tort Fustel de Coulanges, mais qui permit seulement aux plébéiens de tester, comme les patriciens, devant les comices et dispensa les testateurs du contrôle des pontifes.

— Sous l'impulsion d'un professeur de la Faculté de droit de Dijon, plusieurs élèves de cette Faculté ont, depuis quelques années, dirigé leurs études vers l'ancien droit bourguignon. De là sont sorties quelques thèses de doctorat qui méritent d'être citées comme des contributions très intéressantes à l'histoire du droit et des institutions de la Bourgogne.

5. — M. Louis Gally, dans son *Essai sur le bail à cens en Bourgogne*, s'est proposé surtout de rechercher quelle fut l'origine du bail à cens. Il prend soin tout d'abord d'éviter une confusion qui a été faite par beaucoup d'auteurs, celle des causes politiques et économiques qui ont donné naissance à ce contrat et de sa source purement juridique. Cette source se trouve dans la « précaire franque », concession d'un immeuble faite à temps et moyennant un cens, par un propriétaire à un tenancier. Généralement faite par une église ou un monastère, la précaire se constatait au moyen de deux lettres controverses, l'*epistola precaria* et l'*epistola praestaria*. De temporaire, ordinairement quinquennale, qu'elle était à l'origine, elle devint rapidement viagère, puis perpétuelle. Au XIe siècle, elle semble disparaître;

on ne retrouve plus alors que des actes mal définis d'accensement qui la rappellent encore, mais se rapprochent du bail à cens. Celui-ci apparaît seul à partir du XIIe siècle, alors que, pour le développement du commerce, l'argent et la richesse se répandent dans les villes et dans les campagnes. A cette situation économique nouvelle vint s'adapter une forme de louage commode, qui permettait de mettre en valeur les biens du propriétaire, tout en laissant des avantages suffisants au concessionnaire. Le bail à cens se distingue par trois caractères généraux : il est perpétuel; il astreint le censitaire au paiement d'une redevance annuelle en argent ou en grain, et il lui confère un droit réel sur l'immeuble. Au XVe siècle, sous l'influence de la renaissance du droit romain, ce contrat fut rapproché de l'emphytéose; les feudistes lui appliquèrent leur théorie du domaine direct et du domaine utile ; ils stipulèrent en faveur du bailleur des droits de lods et de retenue en cas d'aliénation. En Bourgogne, le bail à cens reçut, lors de la rédaction de la coutume, en 1459, sa constitution définitive. Les nombreux travaux des jurisconsultes postérieurs, dont M. Louis Gally donne une rapide analyse, en précisèrent les conditions, en perfectionnèrent la réglementation, la gâtèrent peut-être quelquefois, mais n'y apportèrent aucune modification fondamentale jusqu'à la fin de l'ancien régime. L'on ne peut s'empêcher de regretter que la dissertation de M. Gally s'arrête au seuil de la Révolution ; un chapitre sur le sort du bail à cens dans le droit intermédiaire et sur sa suppression par le code civil, aurait utilement complété cet excellent travail.

6. — Ce que M. Gally a fait pour le bail perpétuel, M. Georges Jeanniaux l'a fait pour le bail temporaire, dans son *Essai sur l'amodiation en Bourgogne*. Le terme d'amodiation paraît avoir d'abord désigné plus spécialement le bail des biens ruraux; ce n'est que plus tard qu'il a été également appliqué aux locations de maisons. On trouve son étymologie dans le mot latin *modius*, boisseau, muids, et cela s'explique par la raison que les baux à ferme se faisaient autrefois moyennant une certaine quantité de mesures de grains. L'utilité d'un bail à courte durée, permettant aux deux parties de ne pas s'engager pour un trop grand nombre d'années, se fit surtout sentir à partir du XIIIe siècle, lorsque la classe rurale commença à s'affranchir de la dépendance des seigneurs. Ce contrat reçut bientôt d'ailleurs les applications les plus diverses ; il s'étendit aux revenus d'une seigneurie ou d'une abbaye, aux dîmes d'une église ; on mit en ferme même les cures, les quêtes, les offrandes des fidèles. Afin d'empêcher l'accaparement des biens d'église, les papes et les conciles défendirent de les louer à long terme, et cette défense contribua encore à la diffusion des baux temporaires. Suivant M. Jeanniaux, l'amodiation dérive du métayage; c'est au fond le même contrat, sauf que dans l'un la prestation con-

siste dans le partage des fruits, tandis que dans l'autre le fermier doit une quantité fixe de fruits ou une somme d'argent. Quant à la forme, cependant, l'amodiation se rapprochait du bail à cens ; elle s'opérait au moyen d'une double charte ou lettre, pour chacune des parties. Elle impliquait aussi, comme le bail à cens, la concession d'un droit réel, s'il est vrai toutefois qu'on doive prendre à la lettre les clauses de « vest et devest » qui figurent dans tous les anciens contrats. Mais, avec le temps, sous l'influence du droit romain, la jurisprudence des Parlements ne reconnut plus aux fermiers qu'un droit personnel à la jouissance de l'immeuble ; jusqu'à la fin cependant ce droit pour les baux à ferme fut opposable à l'acheteur, tandis que dans les baux à loyer l'acheteur pouvait expulser le preneur. On sait que, sous ce rapport, les auteurs du code civil soumirent aux mêmes règles ces deux sortes de baux ; de là est née la controverse fameuse sur le caractère réel ou personnel du droit du preneur. L'étude de M. Jeanniaux peut contribuer à expliquer, sinon à résoudre cette controverse.

7. — M. Abel Ridard a trouvé, lui aussi, un sujet très intéressant dans l'étude du *Douaire en Bourgogne*. Le douaire fut, à l'origine, une donation faite par le mari à la femme pour assurer la subsistance de celle-ci en cas de survie. L'Église encouragea de tout son pouvoir cette institution ; elle en fit même une condition de la bénédiction nuptiale. La fille qui se mariait, d'après les lois germaniques, perdait tout droit à la succession paternelle ; il était par suite nécessaire qu'elle trouvât une compensation dans la succession de son mari. En analysant de nombreuses chartes, publiées ou inédites, M. Ridard a pu faire l'historique du douaire, en Bourgogne, depuis le dixième siècle. Il montre aussi comment, avec le douaire, s'est formé le régime de la communauté. On distingua dans les chartes les meubles et les immeubles, les propres et les acquêts. Le droit de la femme portait d'abord le plus souvent sur les meubles, et c'était un droit de propriété. Au XIIIe siècle, une scission s'opère : les meubles et les acquêts immobiliers sont attribués par moitié à la femme ; c'est sa part de communauté. Le douaire n'est plus qu'un droit d'usufruit sur la moitié des propres du mari. Lorsque la femme, grâce au développement de la communauté et de l'hypothèque légale, eut des avantages suffisants pour assurer sa situation après la mort de son mari, le douaire perdit une partie de sa raison d'être ; il avait l'inconvénient de nuire au crédit du mari, et déjà, dans les derniers siècles de l'ancien régime, il était fréquemment remplacé par une donation réciproque entre les époux ; on s'acheminait ainsi vers le droit de succession de l'époux survivant, enfin consacré par la loi du 9 mars 1891, et du vieux douaire primitif il reste seulement aujourd'hui un faible vestige dans la cérémonie religieuse du mariage : la remise par le mari à la femme d'une pièce d'or ou d'argent.

Droit civil. — 8. — Puisqu'il est question en France, en ce moment, de réformer le code civil, comme tout le reste d'ailleurs, l'une des principales lacunes qui doivent attirer l'attention de ceux qui s'occupent de cette réforme est l'insuffisance des dispositions relatives à la protection des enfants naturels, et, bien qu'une loi toute récente vienne d'apporter sur ce point quelque amélioration, il importe toujours néanmoins de rechercher dans quel sens devrait être orientée une nouvelle réglementation. C'est la question que l'Académie des sciences morales et politiques avait mise au concours pour le prix du budget de 1906 et sur laquelle le programme invitait les concurrents à chercher des lumières dans l'étude des législations étrangères. M. Maurice Travers, dont le mémoire a été couronné et vient de paraître sous le titre : *De la Puissance paternelle et de la Tutelle sur les enfants naturels*, a traité cette question très consciencieusement et avec une abondance de documentation qui ne laisse rien à désirer. Il examine successivement deux systèmes de protection bien différents : l'un qui est fondé sur la parenté naturelle et qui prévaut généralement chez les nations latines, l'autre dont l'organisation laisse presque complètement en dehors les père et mère naturels ; ce dernier est propre aux peuples germaniques et anglo-saxons. Dans le premier système, un grave problème se pose : lorsqu'un enfant naturel a été reconnu également par son père et par sa mère, la loi doit-elle accorder la même autorité à chacun d'eux ? Ne vaut-il pas mieux que l'un d'eux ait la prééminence et auquel doit-elle être attribuée ? M. Travers estime, avec raison, que l'enfant naturel doit de préférence être rattaché à sa mère ; cette solution qui est celle du code autrichien, se fonde sur l'intérêt de l'enfant, qui trouve le plus souvent beaucoup plus de dévouement et d'affection auprès de sa mère qu'auprès de son père. Une autre question délicate est celle de savoir quelle est la nature des droits qu'il convient d'attribuer à la mère et au père, soit sur la personne de l'enfant, soit sur ses biens, quand il en a. Ici encore M. Travers nous paraît dans le vrai. Il repousse l'assimilation que certains auteurs veulent établir entre les parents naturels et les parents légitimes. Des situations différentes exigent, en effet, des règles différentes ; on le voit bien dans le cas de divorce, où presque toujours les tribunaux sont obligés d'établir un *modus vivendi* spécial. Les droits qui doivent appartenir à la mère sont des droits de tutelle, mais non la puissance paternelle ni la jouissance légale des biens. Le droit du père doit se réduire à un pouvoir de contrôle et de surveillance. Nous cessons toutefois d'être d'accord avec M. Maurice Travers lorsqu'il préfère l'organisation allemande ou anglaise du *Gemeindewaisenrat* et du *Guardianship* à l'institution française du conseil de famille. Il est vrai qu'en droit l'enfant naturel n'a pas de famille ; mais le fait, heureusement, diffère

souvent du droit. A défaut des parents de ses père et mère, ceux-ci ne manquent guère, lorsqu'ils disparaissent, de le confier à des voisins ou à des amis. Et c'est précisément parce que la famille risque de lui manquer que la loi doit lui aider à s'en constituer une. Même composé uniquement d'amis, un conseil de famille, à lui spécial, offrira plus de garantie qu'une commission administrative chargée de veiller sur tous les enfants naturels d'une ville ou d'un canton. A notre avis, l'institution du conseil de famille ne doit pas être supprimée, mais elle pourrait être perfectionnée. Il y aurait lieu de rendre la composition du conseil de famille permanente ; d'exiger qu'il se réunisse périodiquement, au moins une fois chaque année, pour vérifier la gestion du tuteur. Il conviendrait encore d'accorder au père ou à la mère qui a la garde de l'enfant le droit de désigner par testament le tuteur qui lui succèdera et les personnes qui pourront entrer au conseil de famille... Nous en avons dit assez pour montrer tout l'intérêt que présente le sujet traité par M. Maurice Travers ; ajoutons seulement que, si l'on peut différer d'avis avec lui sur quelques points, on trouvera du moins dans son livre tous les renseignements nécessaires pour se faire une opinion éclairée sur les nombreuses et difficiles questions que soulève la situation des enfants nés hors mariage.

9. — C'est aussi au point de vue du droit comparé et de la réforme de notre code civil que se place M. Raymond Saleilles, professeur à la Faculté de droit de Paris, dans son récent ouvrage qui traite *De la Possession des meubles*. Cet ouvrage se compose de trois parties distinctes, détachées du cours du savant professeur sur le code civil allemand. Dans la première partie, intitulée : *De la Théorie possessoire objective*, M. Saleilles expose le nouveau système adopté par les auteurs du code allemand en matière de possession. Ce système tend à éliminer l'élément subjectif, que les jurisconsultes désignent sous le nom d'*animus domini*, de la notion de la possession. Comme conséquence, le droit d'exercer les actions possessoires est accordé même à ceux qui possèdent pour autrui, au locataire, au dépositaire, au transporteur. On exige seulement que le possesseur ait une « maîtrise de fait. » Il est vrai que la question de savoir quand cette maîtrise existe laisse encore place à bien des difficultés. En tout cas, pour résoudre cette question, on doit s'attacher à certaines circonstances de fait plus qu'à l'intention réelle ou présumée du détenteur. C'est la consécration de la théorie soutenue par Ihering dans son ouvrage sur *le Rôle de la volonté dans la possession*, et M. Saleilles constate que la tendance actuelle est de conférer à tout détenteur, sans distinction entre celui qui détient une chose pour lui-même et celui qui la détient pour un autre, tous les moyens de protection possessoire à l'égard des tiers, en le laissant désarmé seulement à l'égard de celui dont il a

reçu la chose et auquel il est tenu de la rendre. Après cet exposé de principes sur la possession en général, M. Saleilles en vient à l'étude de la possession mobilière. Sur ce point-là encore, les auteurs du code allemand ont voulu innover. L'article 1 006 admet bien, comme notre article 2 279, que le possesseur d'une chose mobilière en est présumé propriétaire. Mais cette règle est suivie de plusieurs dispositions qui en restreignent l'application plus que ne le fait notre jurisprudence française. Ici, comme ailleurs, le législateur allemand a voulu tout prévoir, déjouer toutes les fraudes; il a dû, par suite, entrer dans une série de distinctions subtiles qu'un maître comme M. Saleilles explique et apprécie admirablement, mais qu'un juge comprendra et appliquera certainement avec moins de facilité. Enfin, tout en se montrant plus exigeant sur les conditions de la possession mobilière, le code allemand a voulu fortifier, autant que possible, la situation juridique du possesseur et le mettre en mesure de recouvrer la possession, lorsqu'il l'a perdue, sans être obligé à la preuve difficile du droit de propriété. On a institué pour cela une « action en revendication de possession, » imitée de l'action publicienne du droit romain. C'est le sujet de la troisième partie de l'ouvrage de M. Saleilles. Tandis qu'en droit français il n'y a pas d'action possessoire en matière mobilière, en Allemagne le possesseur d'un meuble peut exercer, à son choix, outre les actions possessoires ordinaires, la revendication de propriété et la revendication de possession. Il est vrai qu'en droit français le besoin de cette dernière action se fait moins sentir, par la raison que la seule possession de bonne foi suffit pour faire présumer la propriété, et, comme le remarque M. Saleilles, « l'article 2 279 permet à la revendication de propriété de jouer le double rôle obtenu en Allemagne au moyen d'une double action, l'une sur le fondement de la propriété et l'autre sur le fondement de la possession. » Le savant professeur ne néglige pas cependant de signaler quelques améliorations qui ont été admises dans le projet du code civil suisse et qui complèteraient aussi utilement notre loi.

10. — L'ouvrage de M. Henri Mouret sur la *Responsabilité des fondateurs et administrateurs de sociétés anonymes*, sans manquer de valeur scientifique, est essentiellement un livre de jurisprudence et de pratique. Nous ne connaissons pas de meilleur *vade mecum* pour les administrateurs de société. Afin de les prémunir contre les responsabilités qu'ils peuvent encourir, l'auteur devait nécessairement rappeler toutes les règles qu'ils ont à observer; son livre se trouve être ainsi, en définitive, un traité des sociétés anonymes à l'usage des personnes qui sont à la tête de ces sociétés. Il est divisé en trois parties, dont la première traite de la responsabilité civile, la seconde de la responsabilité pénale, et la troisième des actions en responsabilité. M. Mouret

a réussi à mettre beaucoup d'ordre et de précision dans une matière abondante en difficultés et en controverses. Là où le droit est certain, il le constate par une formule exacte et concise; dans les questions douteuses, il expose les divers systèmes, avec leurs arguments, et conclut en indiquant l'opinion à laquelle il se rallie. Sur tous les points, il cite les auteurs et les décisions de la jurisprudence; il rapporte même parfois *in extenso* les principaux arrêts.

Droit international. — 11. — Le *Traité de droit public international* de M. Mérignhac n'est pas seulement un livre d'étude pour les élèves des Facultés de droit. Par son importance et par le nom que s'est fait dans la science l'éminent professeur de l'Université de Toulouse, il mérite d'être mis au rang des ouvrages qui font autorité dans les questions internationales. Le premier volume, publié en 1905, était tout entier consacré aux théories générales sur la personnalité des États, les conditions nécessaires à leur indépendance, et la solution de leurs conflits par la voie de l'arbitrage (Voir *Polybiblion*, octobre 1905, t. CIV, p. 319-320). Le second volume, qui vient de paraître, est spécial au droit de la paix, c'est-à-dire à l'étude de la vie internationale dans sa situation normale, le droit de la guerre étant réservé pour un troisième volume. Le savant professeur a suivi la division traditionnelle : il traite, dans un premier livre, des personnes du droit international ; dans un second livre, des choses qui sont l'objet de ce droit, et dans un troisième, des rapports qui s'établissent entre les États durant la paix, par le moyen des conventions et des traités. Au nombre des personnes du droit des gens, on comprend non seulement les États, unitaires ou composés, pleinement indépendants ou soumis, quant à leur souveraineté, à certaines restrictions; on doit y ranger aussi certaines entités représentant des intérêts religieux, comme la Papauté et la Porte Ottomane. M. Mérignhac pose la question de savoir si les Églises doivent aussi être considérées comme ayant une personnalité distincte. En ce qui concerne les Églises protestantes, il constate qu'elles ont toutes un caractère national, qui permet de les classer parmi les institutions particulières à chaque pays. Il n'en est pas de même de l'Église catholique; mais pour elle M. Mérignhac pense qu'il n'y a pas lieu de la séparer de la Papauté. Peut-être, toutefois, serait-il plus logique de considérer l'Église catholique, en raison de son universalité, comme une institution internationale ayant pour chef visible le Pape. A l'étude des personnes du droit des gens, M. Mérignhac rattache celle de leurs représentants, Chefs d'État, agents diplomatiques et consuls. Quand il en vient aux choses du droit public international, le savant professeur expose les droits que peut revendiquer chaque État sur son domaine terrestre ou maritime, les règles concernant la possession, l'occupation, la cession des territoires et

enfin les principes qui régissent les choses communes à tous, telles que la pleine mer, ou communes à quelques États, comme les fleuves internationaux. Les progrès de la navigation aérienne obligent aujourd'hui les juristes à se demander jusqu'où s'étend la souveraineté étatique dans l'atmosphère. M. Mérignhac estime que la condition des aérostats peut être assimilée à celle des navires dans les eaux territoriales; l'atmosphère doit être considérée comme grevée d'un droit de passage inoffensif au profit de tous aéronautes étrangers, sous la condition pour ceux-ci de respecter les mesures de police édictées par l'État sous-jacent ; celui-ci leur doit protection contre toute atteinte portée à leur sécurité et, dans la mesure du possible, assistance et secours. Dans le livre consacré aux relations des États entre eux, M. Mérignhac étudie les conditions de validité des conventions internationales, leurs effets, leurs diverses espèces; il distingue les traités de politique, les traités économiques, dans lesquels rentrent les traités de commerce et toutes les conventions postales, monétaires, relatives à la propriété industrielle ou littéraire, etc., puis les traités de droit international privé, les traités de pacification et enfin ceux portant sur des questions d'ordre public international : conventions ayant pour but de diminuer les maux de la guerre, conventions relatives à la protection de la personnalité humaine, notamment contre la traite des noirs, traités d'extradition. Notons, dans l'Introduction de ce second volume, une observation neuve et intéressante sur une sorte de dédoublement du droit international. De même que dans le droit public on distingue la partie constitutionnelle et la partie administrative, de même on peut déjà distinguer dans le droit international, à côté des principes généraux, toute une organisation administrative qui se manifeste sous la forme de commissions, unions et bureaux, préposés à la gestion de grands intérêts collectifs. Indiquons enfin que l'ouvrage de M. Mérignhac présente sur tous les points le dernier état du droit; il contient les renseignements les plus récents sur toutes les questions qui préoccupent actuellement le monde diplomatique, la question du Maroc notamment; il sera lu avec intérêt par quiconque a le désir de se tenir au courant des grands problèmes qui s'agitent entre les nations.

12. — En dépit des pacifistes, la guerre est toujours à craindre; on peut même dire, si l'on en juge par les armements des peuples, qu'elle n'a jamais été plus menaçante. Le livre de M. Maurel sur *la Déclaration de guerre* a donc bien un réel intérêt pratique. Il l'a d'autant mieux que la nécessité même d'une déclaration de guerre avant les hostilités est encore controversée. D'après certains publicistes modernes, « il n'y a point de déloyauté à commencer les hostilités sans déclaration, si l'on a fait connaître ses griefs, si l'on a produit ses réclamations avant d'en-

gager la lutte et si l'adversaire, ainsi mis en demeure, n'a pas donné satisfaction. » Combien plus humain et plus chrétien se montrait le vieux jurisconsulte du XIIIe siècle, Beaumanoir, lorsqu'il écrivait : « Qui autrui veut mettre en guerre par paroles il ne les doit pas dire doubles ne couvertes, mes si clères et si apertes que cil à qui les paroles sont dites ou envoïes sache qu'il convient qu'il se gart ; et qui autrement ferait, ce serait traïsons. » M. Maurel dit, lui aussi, fort bien : « Il est contraire aux sentiments de l'honneur de surprendre son adversaire et de l'attaquer quand il ne s'y attend pas. » Mais pourquoi alors approuve-t-il la façon d'agir du Japon, au début de la guerre de 1904 ? L'attaque soudaine de la flotte russe à Port-Arthur, qui eut lieu le 8 février, avait été précédée, il est vrai, deux jours avant, d'une note peu explicite et qui pouvait être interprétée comme une simple rupture des négociations. Mais le manifeste du Micado, déclarant la guerre à la Russie, ne parut que le 10 février. En admettant qu'il suffise pour la déclaration de guerre, comme le soutient M. Maurel, que l'adversaire soit averti, sous une forme quelconque, mais clairement, que les hostilités vont commencer, il semble bien que la Russie n'avait pas été avertie clairement ; les Japonais, imitant en cela la vieille pratique de leurs alliés les Anglais, ont voulu se ménager les bénéfices d'une surprise et ils n'y ont que trop réussi. Pour que la déclaration de guerre soit vraiment loyale, elle doit, à notre avis, être précédée d'un ultimatum qui laisse à l'adversaire un certain délai, — trois jours au moins, par exemple, comme lors de la déclaration de guerre par l'Autriche à l'Italie, en 1859, — pour opter définitivement entre les satisfactions demandées ou le recours aux armes. Cela dit, nous n'hésitons pas à souscrire, quant à l'ouvrage de M. Maurel, à l'éloge autorisé qu'en fait M. Mérignhac dans la Préface mise par le savant professeur en tête du livre de son élève : « Ce livre, dit-il, met fort bien en relief tous les détails du sujet et abonde en documents précis, puisés à des sources souvent originales. La Faculté de droit de Toulouse l'a honoré de l'une de ses plus enviables récompenses, et M. Maurel a su mettre à profit, dans l'édition définitive qu'il offre au public, les critiques qui lui avaient été adressées par ses maîtres. Une bibliographie systématique des plus étendues accompagne cette œuvre que nous ne tenterons même pas d'analyser, tant la lecture en est facile, le plan bien choisi et les développements intéressants. »

13. — M. Étienne Bartin, professeur adjoint à la Faculté de droit de Paris, nous promet une série d'*Études sur les effets internationaux des jugements*. C'est une des matières les plus difficiles du droit international privé, si fertile en questions épineuses. Un premier volume est consacré aux règles de compétence. L'application de ces règles se présente dans deux cas : 1° lorsqu'un juge doit se demander si le litige

dont il est saisi rentre dans sa compétence plutôt que dans celle d'un tribunal étranger ; 2° lorsqu'une partie invoque devant un tribunal un jugement rendu par une juridiction étrangère afin d'obtenir l'*exequatur*. Dans ce second cas, le tribunal doit examiner non seulement s'il est lui-même compétent, mais encore si le jugement étranger a été competemment rendu. Pour l'examen de cette seconde question de compétence, il semble que le juge devrait se référer uniquement à la loi étrangère. En réalité, c'est toujours d'après sa propre loi que le tribunal auquel est soumis le jugement étranger juge de la régularité de cette décision. Les mêmes règles d'après lesquelles il apprécie sa propre compétence lui servent à apprécier aussi celle des juges étrangers. C'est là une coïncidence dont la jurisprudence fournit de nombreux exemples. M. Bartin y voit une conséquence du principe de la souveraineté de l'État sur le territoire duquel est invoqué le jugement étranger. L'analyse des diverses causes qui peuvent influer sur la compétence est faite par le savant professeur avec beaucoup de finesse, et son livre, très remarquable au point de vue de la science pure, présente un sérieux intérêt pratique pour les magistrats et les hommes de loi, dans les lieux surtout où les relations avec l'étranger sont le plus fréquentes.

Ouvrages divers. — 14. — MM. Roger Bertin et Jacques Charpentier ont fait œuvre utile en publiant un *Manuel des associations déclarées*, avec statuts et formules. L'association déclarée, c'est en somme la seule forme de liberté d'association que nous devons à la loi du 1er juillet 1901, si déplorable par d'autres côtés. En dehors des associations déclarées, cette loi ne tolère que des groupements incapables de rien posséder ou des associations estampillées par le gouvernement. Toute cette grande liberté, que l'on se vante d'avoir proclamée en 1901, se réduit donc au cercle étroit de ces associations, astreintes pour naître à déposer leurs statuts et les noms de leurs administrateurs, soumises pendant leur existence à des formalités minutieuses, réduites enfin à une demi-capacité, qui ne leur permet de recevoir ni don ni legs. C'est là tout notre droit commun en matière d'association ; c'est là tout le champ libre que nos lois républicaines veulent bien accorder à l'initiative privée. Si une société de pêcheurs à la ligne peut, à la rigueur, s'en contenter, quelles grandes œuvres pourront jamais se fonder sur un terrain aussi étroit ? Il est bien vrai que ces barrières dans lesquelles l'esprit procédurier d'un Waldeck-Rousseau a prétendu confiner le droit de s'associer, ne sont pour la plupart que de vaines ficelles ; elles ne gêneront aucunement les sociétés vraiment dangereuses, mais elles pourront toujours servir de prétexte à des ministres jacobins pour tracasser leurs adversaires, au nom de la Loi !... Mais plus le terrain est semé de pièges, plus ceux qui veulent s'y engager

ont besoin d'un guide pour les éviter. A ce titre le manuel de MM. Bertin et Charpentier mérite d'être recommandé. Sans être « un traité complet du nouveau droit d'association », comme le dit avec un peu d'hyperbole M. Raymond Poincaré dans la Préface qu'il a mise en tête du volume, ce livre expose avec méthode et clarté les conditions et les formalités auxquelles sont soumises les associations déclarées, sans oublier, — ce qu'il ne faut jamais oublier en France, — les impôts généraux et spéciaux qu'elles sont tenues de payer.

15. — *Le Droit rural et usuel*, par M. J. Gaure, en est à sa cinquième édition. Depuis la première, qui date seulement de quelques années, il s'est singulièrement développé. C'est maintenant un volume de 400 pages, qui traite des actes de l'état civil, de la dette alimentaire, du bornage, de la mitoyenneté, de l'usufruit, des servitudes, des successions, du paiement des dettes, du contrat de mariage et des engagements des femmes mariées, des ventes et des vices rédhibitoires, des baux, etc., etc. Après que l'auteur a passé en revue ainsi les matières les plus usuelles du code civil, il en vient à celles qui font l'objet de lois spéciales, telles que les ventes d'animaux atteints de maladies contagieuses, les obligations militaires, la chasse et la pêche, les warrants agricoles, etc. Sur tous ces sujets, M. Gaure ne se borne pas à une simple nomenclature des règles légales ; il explique, il donne les raisons de la loi ; chacun de ces articles est une petite chronique qui se lit facilement. Certes, un recueil de ce genre ne sera jamais complet, ne pourra jamais prévoir toutes les difficultés qui se présentent dans la vie. Il ne doit même pas avoir la prétention de les prévoir toutes, et si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de ne pas trop grossir, de rester un petit volume facile à manier et vraiment à la portée de tous, de ne pas s'enfler, comme la grenouille, pour se faire aussi gros que Dalloz et les Pandectes.

16. — M. Parisel, avocat à Bruxelles, a voulu, dit-il, présenter sous une forme méthodique l'exposé du droit politique de Belgique. Son livre, intitulé : *Les Lois constitutionnelles*, est une sorte de manuel civique, destiné à vulgariser la connaissance de la constitution belge. Bien que née d'une révolution, cette constitution est tout le contraire d'une œuvre révolutionnaire. Ses auteurs se sont efforcés d'y concilier, dans la mesure du possible, la plus grande somme de liberté pour les citoyens avec les conditions indispensables pour assurer l'indépendance nationale et l'ordre public. Une expérience de plus de soixante-dix ans prouve qu'ils y ont réussi. M. Parisel a eu raison de penser qu'il était utile de se rendre compte des moyens qu'ils ont employés pour arriver à leurs fins. Sans entrer dans la discussion des problèmes constitutionnels, il expose simplement comment les membres du Congrès national de 1830 ont adopté la forme monarchique, tout en assi-

gnant pour base à leur gouvernement la souveraineté de la nation ; pourquoi ils ont inscrit en tête de leur constitution, non pas une proclamation solennelle des droits de l'homme, mais une énumération des libertés garanties aux citoyens belges ; par quels procédés ils ont assuré le respect de ces libertés ; comment ils ont compris et organisé la représentation nationale, les droits de la Couronne, le régime parlementaire, le pouvoir judiciaire, la décentralisation et le fonctionnement des administrations provinciales et communales. On sait que la constitution belge a été revisée et modifiée en 1893, principalement au point de vue de l'élection des membres de la Chambre des députés et du Sénat. Alors fut introduit le vote plural, que M. Parisel a peut-être tort de présenter comme un système électoral transitoire, car c'est en réalité un système plus rationnel, plus perfectionné et plus vraiment scientifique, combiné surtout, comme il l'est depuis 1899, avec la représentation proportionnelle, que le suffrage universel inorganique tel que nous l'avons en France. Ce n'est pas le seul point d'ailleurs où la lecture du livre de M. Parisel suscite, pour nous Français, des comparaisons qui ne sont point à notre avantage. Et nous-mêmes ne sommes pas sans devoir quelque reconnaissance à la constitution belge, puisque c'est grâce à elle qu'en ce moment les nobles victimes de notre gouvernement maçonnique trouvent en Belgique un refuge et une généreuse hospitalité.

17. — Après les attentats anarchistes de Paris et de Madrid contre le roi d'Espagne, tous les parlements de l'Europe et du monde ont manifesté par des adresses ou des ordres du jour l'horreur que leur inspiraient ces forfaits, mais toutes ces assemblées législatives ne laissent pas moins se répandre par la voie de la presse et par la parole publique les doctrines qui suscitent de tels crimes. Rien assurément n'est plus illogique. Dans une brochure intitulée : *La Propaganda anarquista ante el derecho*, le R. P. Vincencio Maria de Minteguiaga démontre la corrélation qui existe entre les attaques des écrivains anarchistes contre toutes les autorités sociales et les actes de leurs disciples. Il soutient que la propagande anarchiste réunit tous les éléments du délit. Rappelant la disposition du code pénal espagnol qui punit l'émission de certaines doctrines contraires à la morale publique, il demande pourquoi la même répression n'atteint pas les publications qui prêchent la révolte et l'assassinat. Le religieux espagnol réclame avec éloquence contre cette anomalie, qui n'existe pas seulement en Espagne, et qui a sa cause dans le libéralisme exagéré du législateur, dans la crainte des anathèmes de la libre-pensée. MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — MÉTAPHYSIQUE. — 1. — *La Crise de la certitude. Étude des bases de la connaissance et de la croyance avec la critique du néo-kantisme, du pragmatisme et du newmanisme, etc.*, par ALBERT FARGES. Paris, Berche et Tralin, 1907, gr. in-8 de 396 p., 5 fr. 50. — 2. *Que savons-nous? Esquisse d'une conclusion de philosophie et d'histoire*, par M. JACQUINET. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 61 p., 1 fr. — 3. *Les Bases de la philosophie naturaliste*, par ANDRÉ CRESSON. Paris, Alcan, 1907, in-16 de III-179 p., 2 fr. 50. — 4. *La Vie et la Matière*, par Sir OLIVER LODGE; trad. de l'anglais par J. MAXWELL. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 149 p., 2 fr. 50. — 5. *Essai sur les éléments principaux de la représentation*, par O. HAMELIN. Paris, Alcan, 1907, in-8 de IV-476 p., 7 fr. 50. — 6. *L'Évolution créatrice*, par HENRI BERGSON. Paris, Alcan, 1907, in-8 de VIII-403 p., 7 fr. 50.

LOGIQUE ET PSYCHOLOGIE. — 7. *Études sur le syllogisme, suivies de l'Observation de Platner et d'une note sur le « Philèbe »*, par J. LACHELIER. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 164 p., 2 fr. 50. — 8. *Essai critique et théorique sur l'association en psychologie*, par le Dr PAUL SOLLIER. Paris, Alcan, 1907, in-16 de VII-188 p., 2 fr. 50. — 9. *L'Attention spontanée et volontaire. Son Fonctionnement, ses lois, son emploi dans la vie pratique*, par ÉDOUARD ROEHRICH. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 176 p., 2 fr. 50. — 10. *La Physionomie humaine. Son Mécanisme et son rôle social*, par le Dr I. WAYNBAUM. Paris, Alcan, 1907, in-8 de 320 p., 5 fr.

MORALE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 11. *Précis raisonné de morale pratique*, par ANDRÉ LALANDE. Paris, Alcan, 1907, in-16 de V-70 p., 1 fr. — 12. *La Morale sans bien*, par LÉON JOUVIN. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 330 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Éducation et le Suicide des enfants, étude psychologique et sociologique*, par LOUIS PROAL. Paris, Alcan, 1907, in-16 de IV-204 p., 2 fr. 50. — 14. *Enseignement et Religion, études philosophiques*, par GEORGES LYON. Paris, Alcan, 1907, in-8 de 239 p. et pl., 3 fr. 75. — 15. *De la Croyance en Dieu*, par CLODIUS PIAT. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de VII-286 p., 3 fr. 50. — 16. *La Peur de la vérité*, par BERNARD ALLO. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 17. *Un Mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du pays de Galles (1904-1905)*, par J. ROGUES DE FURSAC. Paris, Alcan, 1907, in-16 de 188 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 18. *Les Grands Philosophes. Philon*, par l'abbé JULES MARTIN. Paris, Alcan, 1907, in-8 de 303 p., 5 fr. — 19. *Essai sur l'atomisme et l'occasionalisme dans la philosophie cartésienne*, par JOSEPH PROST. Paris, Paulin, 1907, in-8 de 275 p., 5 fr. — 20. *Newton*, par le baron CARRA DE VAUX. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 21. *Notes de la main d'*HELVÉTIUS, *publiées d'après un manuscrit inédit avec une Introduction des commentaires*, par ALBERT KEIM. Paris, Alcan, 1907, in-8 de VIII-116 p., 3 fr. — 22. *Helvétius, sa vie et son œuvre, d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits*, par ALBERT KEIM. Paris, Alcan, 1907, in-8 de VIII-719 p., 10 fr. — 23. *A.-A. Cournot*, par F. MENTRÉ. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 72 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 24. *Charles Darwin*, par EMILE THOUVEREZ. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 127 p. (Collection *Science et Religion*), 1 fr. 20. — 25. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON. 17e année, 1906. Paris, Alcan, 1907, in-8 de 272 p., 5 fr.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — MÉTAPHYSIQUE. — 1. — On se demandait parfois si la philosophie moderne pouvait s'accorder avec les dogmes chrétiens : jusqu'à quel point pouvait-on être subjectiviste et se dire croyant? L'encyclique *Pascendi dominici gregis* vient de répondre clairement et magnifiquement à cette question : l'agnosticisme, l'immanenticisme, le symbolisme sont incompatibles avec la foi catholique. Il est donc essentiel de rétablir la certitude objective combattue et ébranlée par les disciples de Kant et de Hégel. Tel est le but du dernier ouvrage

de M. l'abbé Farges : *La Crise de la certitude. Étude des bases de la connaissance et de la croyance, avec la critique du néo-kantisme, du pragmatisme, du newmanisme, etc.* Son actualité et son opportunité apparaissent incontestables. Il comprend douze chapitres : I. Existence de la certitude objective. L'auteur expose la notion traditionnelle de la certitude, le criticisme kantien faux dans ses principes, principales thèses et conséquences, et réfute les solutions des néo-criticistes : volontarisme, pragmatisme et dogmatisme moral. — II. Instruments de certitude : les sens ; conditions de véracité des sens externes, de la conscience et de la mémoire. — III. L'idée : valeur des universaux ; critique du sensualisme, de l'idéalisme, de l'innéisme, du traditionalisme. — IV. Le jugement. — V. Le raisonnement. Examen des théories cartésienne, kantienne et positiviste. — VI. Le témoignage humain : Ses conditions, ses lois, son efficacité. — VII. Le témoignage divin : nature et possibilité de la révélation ; ses notes, ses rapports avec la raison. Mais ne pourrait-on réduire les critères de la certitude ? Les fidéistes, les newmanistes, les positivistes, les rationalistes l'ont essayé à divers points de vue (Ch. VIII et IX). Il faut absolument que tous aboutissent à produire l'évidence, motif suprême de certitude que ne peuvent remplacer le bon sens, le sentiment, la croyance aveugle, ou le besoin de vivre (Ch. X). En ajoutant au critère de l'évidence deux postulats : le sujet capable de connaître, l'objet capable d'être connu, on pourra, comme l'a dit Balmès, « porter sans faiblir le poids d'un monde » (Ch. XI). Ces règles dialectiques s'appliquent à la méthode des sciences mathématiques, empiriques et morales. Tel est le résumé de cet excellent manuel de critériologie, clairement écrit, remarquablement ordonné, dont la doctrine est solide et riche, l'argumentation rigoureuse et vigoureuse. Il complète à merveille les études philosophiques entreprises, depuis quarante ans, par M. Farges pour vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas et leur accord avec les sciences, et nous ne connaissons pas de livre mieux indiqué et plus efficace pour guérir les esprits malades et faire cesser la crise dangereuse et douloureuse de la pensée contemporaine.

2. — M. Jacquinet s'adresse à « un jeune ami » qui lui demande « ce qu'un homme arrivé au terme de sa carrière et quelque peu éclairé par la méditation, l'étude et l'expérience de la vie, peut bien se répondre lorsque, comme Montaigne, il s'interroge par ces trois mots : « Que sais-je ? » Il condense sa pensée dans un opuscule : *Que savons-nous ? Esquisse d'une conclusion de philosophie et d'histoire.* Les choses se présentent à nous sous les trois concepts de matière, de vie et d'esprit. L'homme est un être hybride ou mixte, corps et esprit, destiné à continuer le progrès général des choses et à l'élever jusqu'à la vie mentale et morale, jusqu'à la raison et à la justice. Il s'est

dégagé de son origine animale, par des évolutions qui ont produit les civilisations antiques et modernes. En l'état actuel il est dominé par les deux grands faits de la démocratie et de la science : il tend vers la fraternité universelle et il doit former, diriger et fortifier sa volonté pour les luttes morales et sociales, par l'instruction et l'éducation ; il peut, du reste, espérer une survivance, assez indéterminée et vague s'il a bien vécu, et il possède, pour remédier aux insuffisances de la raison et aux lacunes de la science le sentiment, source de croyances élevées et fécondes. M. Jacquinet est un esprit sincère et généreux, mais je serais tenté de dire à « son jeune ami, » s'il n'a pas d'autre viatique pour la course de la vie : « Pauvre garçon !... »

3. — *Les Bases de la philosophie naturaliste* est une explication de l'être, de la vie, de l'homme individuel et social, suivant les données de la science. Elle doit être substituée à la conception géocentrique, anthropocentrique et finaliste que le christianisme a fait prévaloir. Mais l'inorganique et ses phénomènes s'expliquent assez bien à l'aide des seuls postulats de la philosophie mécaniste; la plupart des phénomènes vitaux se réduisent à des phénomènes physico-chimiques; la formation des espèces vivantes et les traits de finalité qu'on y remarque, se conforment aux lois mécaniques; l'abîme entre l'organique et l'inorganique, la vie et la mort, se comble peu à peu. La conscience naît de la vie comme la vie procède de la matière; la liberté est une illusion, analogue au sentiment trompeur de l'immobilité de la terre; la raison théorique et la raison pratique n'établissent pas une différence de nature entre la mentalité de l'homme et celle des diverses espèces animales. De même les sociétés humaines se forment par l'organisation et la complication d'instincts naturels, comme les sociétés animales; donc la nature se suffit à elle-même. Pourtant ces conclusions ne sont pas certaines; car, d'une part, le philosophe généralise et précise outre mesure les lois approximatives formulées par le savant; d'autre part, la certitude absolue est impossible car elle reposerait sur cet immense postulat : « Ce dont notre esprit ne peut douter est l'expression du réel. » M. Cresson est un maître dans l'art d'exposer « les croyances indémontrées et indémontrables de la philosophie naturaliste ; » en quelques pages concises et très claires il résume les théories évolutionistes; nulle part, il ne fournit une preuve apodictique de son inefficace et désolant système, mais sans doute, il n'y tient pas, puisque « nous ne pouvons savoir d'une façon indiscutable, » d'après ses principes, s'il dit vrai, ni même s'il a écrit son livre et si l'auteur de ce livre existe.

4. — Sir Oliver Lodge est le recteur de l'Université de Birmingham; il est très estimé comme physicien et les électriciens profitent de ses travaux, mais son livre : *La Vie et la Matière* est en dehors de ses étu-

des et de ses préoccupations ordinaires. C'est une réfutation des *Énigmes de l'univers* du professeur Haeckel, le protagoniste du monisme matérialiste, le fougueux adversaire des croyances chrétiennes. Sir Oliver Lodge définit d'abord le monisme sous ses formes panthéistique, idéaliste et empirique, critique les idées du biologiste d'Iéna, sur la loi de substance (affirmant la persistance de la force et de la matière dans l'univers), l'apparition de la vie, les rapports de la religion et de la philosophie, la distinction de l'esprit et de la matière, etc. Il conclut de ses réflexions, que la vie est quelque chose d'étranger au système mécanique et que l'esprit exerce sur les énergies matérielles un pouvoir de détermination et de direction. Voilà donc un *savant* qui n'approuverait pas la philosophie naturaliste que M. Cresson prétend issue de la science. L'évolution ne s'explique, pour lui, que par la présence, dans l'être en progrès, « d'un sujet transcendant et peut-être immortel. » Ce *peut-être* est dû au traducteur, M. Maxwell, dont on connaît les regrettables complaisances pour les doctrines spirites. Ces notes spiritualistes intéressantes, quoique très vagues, sont parfois gâtées par des rêves de spiritisme et des traces de panthéisme.

5. — « Tout posé exclut un opposé, toute thèse laisse hors d'elle une antithèse, et les deux opposés n'ont de sens qu'en tant qu'ils s'excluent réciproquement. » Tel est le fait primitif servant de base à l'édifice de la connaissance, à la condition d'être complété par un autre : les deux opposés sont donnés ensemble et font partie d'un même tout. La loi la plus simple des choses est la relation. Par exemple, *l'unité* exclut la *pluralité*, et vice versa, mais ces deux notions ne se comprennent pas l'une sans l'autre, s'appellent l'une l'autre et font partie d'une troisième, la *totalité*, en laquelle elles s'unissent. Déterminer les idées que l'activité de l'esprit groupe dans une synthèse ; esquisser ainsi les grandes lignes du palais d'idées que construit l'intelligence, telle fut l'ambition et la tentative d'un penseur original, pénétrant et vigoureux qu'une mort tragique nous a enlevé quelques mois à peine après sa thèse de doctorat brillamment soutenue en Sorbonne ; elle a pour titre : *Essai sur les éléments principaux de la représentation*. A chaque notion se réalise, d'après M. Hamelin, ce rythme ternaire, ce balancement de la thèse à l'antithèse et ce repos dans la synthèse. Énumérons les principaux concepts ; — Nombre : unité, pluralité, totalité. — Temps : instant, laps de temps, durée. — Espace : point, distance, droite. — Mouvement : séjour, déplacement, transport. — Qualité : positif, négatif, déterminé. — Altération : persistance, dénaturation, transformation. — Spécification : genre, différence, espèce. — Causalité : cause, effet, action. — Finalité : fin, moyen, extrême. — Personnalité : moi, non moi, conscience. — Il ressort de cette classification et de la manière dont elle s'opère que l'empirisme est la condamna-

tion du savoir, que l'élimination de la chose en soi est la philosophie elle-même, que la vraie réalité c'est le rapport, autrement dit, que la relation est la catégorie suprême. Cependant, M. Hamelin nous dit en terminant que l'esprit est une réalité vivante, que l'être est l'esprit et l'esprit en tant que conscience ; « Quelles que soient les faiblesses du théisme, cette doctrine, convenablement entendue, est encore celle qui convient le mieux aux exigences de la philosophie idéaliste telle que nous avons essayé de la concevoir. » Les « faiblesses » du théisme de M. Hamelin, proviennent de sa méthode synthétique ; on ne déduit pas, en effet, l'idée de Dieu *à priori* : elle suppose la connaissance des êtres finis, leur réalité et leurs limites et donc l'expérience sensible, condition de la pensée. — On reconnaît, en cette thèse, l'influence de Hégel et de Renouvier, mais aussi l'effort personnel d'un esprit profond que l'étude des œuvres d'Aristote, objet de son admiration, aurait peut-être, s'il avait vécu plus longtemps, amené à la vérité.

6. — L'auteur des *Données immédiates de la conscience* et de *Matière et Mémoire* vient de compléter l'exposé de son système philosophique par son beau livre : *L'Évolution créatrice*, divisé en quatre chapitres : I. *L'Évolution et la vie. Mécanisme et Finalité.* « Partout où quelque chose vit, il y a, ouvert quelque part, un registre où le temps s'inscrit. » L'organisé dure, l'inorganisé ne dure pas, « continuité du changement, conservation du passé dans le présent, durée vraie, l'être vivant semble donc bien partager ces attributs avec la conscience. La vie évolue sous nos yeux comme une création continue d'imprévisible forme » ; elle ne s'explique donc ni par le mécanisme dont les explications ne sont valables que pour les systèmes que notre pensée détache artificiellement du tout, ni par la finalité à laquelle on peut reprocher son caractère anthropomorphique, mais par l'élan vital. — II. *Les Directions divergentes de l'évolution de la vie.* Cet élan suit des directions divergentes ; par exemple, il aboutira aux nerfs et aux centres nerveux de l'animal, à la fonction chlorophyllienne de la plante ; le végétal s'endort dans l'immobilité, l'animal s'éveille de plus en plus et marche à la conquête du système nerveux. Aristote s'est trompé en considérant la vie végétative, la vie instinctive et la vie raisonnable comme trois degrés successifs d'une même tendance ; elles doivent être considérées comme ses trois directions. La vie les dépose au long de son parcours, mais l'intelligence qui construit des instruments artificiels, contemple des rapports, est la connaissance d'une forme, a pour objet principal le solide inorganisé, ne se représente distinctement que le discontinué, clairement, que l'immobile, est caractérisé par une incompréhension naturelle de la vie, tandis que l'instinct fabrique des instruments organisés, s'attache aux choses concrètes, implique la connaissance d'une matière, se limite dans une certaine opération, est

déterminé par un seul objet, ne peut s'exprimer en termes intellectuels, mais, devenu désintéressé, conscient, réfléchi, nous conduirait à l'intérieur même de la vie. — III. *De la Signification de la vie.* L'instinct et l'intelligence se détachent sur le fond unique de la conscience extensif à la vie universelle ; mais tandis que l'intelligence découvre les lois d'un ordre matériel, l'instinct, devenu intuition, se meut au sein d'un ordre différent, *sui generis*, que l'intelligence déclare désordonné parce qu'elle y découvre l'indétermination et la liberté. L'évolution ne suit pas une marche unique ; elle a produit dans un être privilégié, l'homme, la vie spirituelle dont l'intuition seule peut entrevoir les caractères. — IV. *Le Mécanisme cinématographique de la pensée et l'illusion mécanistique. Coup d'œil sur l'histoire des systèmes. — Le Devenir réel et le faux évolutionisme.* La matière, et même toute réalité, est un perpétuel devenir dont l'intelligence se borne à prendre de loin en loin des vues instantanées et, par là même, immobiles ; elle transporte à la spéculation un procédé fait pour la pratique. L'intuition, au contraire, s'insère dans la trame mobile de l'univers et autorise l'hypothèse d'un absolu qui agirait librement et qui durerait éminemment. En résumé le temps n'est pas simplement une *longueur* comme l'enseigne la science, produit de l'intelligence, il est une *invention*, comme l'entrevoit l'intuition supra intellectuelle qui découvre dans la durée l'étoffe même de la réalité. M. Bergson se sépare nettement du positivisme, de l'évolutionisme fataliste, affirme l'esprit et la liberté, mais son immense effort n'aboutit pas parce qu'il s'obstine à réduire la substance à la durée, à ramener l'être au devenir. S'il combat et détruit le naturalisme de Spencer, s'il dépasse le criticisme de Kant, il ne peut se dégager de l'idéalisme et du phénoménisme ; son *élan vital*, créateur des êtres et de leurs tendances, est une conception très voisine du panthéisme. Dialecticien prestigieux, admirable écrivain, il a trop dédaigné le contact direct avec les choses et les déductions de la raison pour se confier aux vagues lueurs d'une intuition décevante, source d'illusions et de chimères.

Logique et Psychologie. — 7. — M. Lachelier, qui écrit trop peu et dont la grande influence s'est surtout exercée par son enseignement, publie en un petit volume ses *Études sur le syllogisme, suivies de l'observation de Platner et d'une note sur le « Philèbe; »* ces divers morceaux, parus dans la *Revue philosophique* et la *Revue de métaphysique et de morale*, sont très dignes d'attention. Par une analyse pénétrante du syllogisme, M. Lachelier prétend montrer que la théorie du syllogisme n'est pas subordonnée à la théorie des conséquences immédiates, comme le pensent la plupart des logiciens : la subalternation, la conversion, la contraposition des propositions, ne servant pas d'appui au syllogisme, supposent au contraire des syllogismes impli-

cites. Dans : la *proposition et le syllogisme*, il distingue des propositions de deux genres : l'une est l'analyse d'une existence (proposition d'inhérence : Pierre est homme); l'autre opère un simple rapprochement entre deux termes : (proposition de relation : Versailles est moins grand que Paris). Or les syllogismes fondés sur cette dernière espèce de propositions diffèrent des premiers ; d'où des conséquences applicables aux trois figures de syllogismes « dont la première est essentiellement et dans tous ses modes preuve de vérité, et dont les deux autres sont essentiellement et exclusivement preuves de fausseté. » — De l'observation de Platner, à propos d'un aveugle-né, M. Lachelier induit que « l'hypothèse d'un monde matériel existant en lui-même est contradictoire et impossible. » Nous ne pouvons admettre cette conclusion. — La brève notice sur le Philèbe de Platon met en relief l'identité ou la correspondance perçue par Platon entre les cinq formes de l'être et les cinq degrés du bien. Si les grands poètes sont ceux qui étendent notre vision au-delà des images qu'ils décrivent, les grands philosophes sont ceux qui prolongent notre pensée au-delà des idées qu'ils exposent; M. Lachelier est de leur famille.

8. — Les idées, les images, les mouvements, les impressions, les émotions, les sentiments, se joignent, s'évoquent, se combinent par des associations constitutionnelles ou acquises. Comment se forment-elles, se conservent-elles, reparaissent-elles, s'abolissent-elles ou se modifient-elles ? Tel est le problème dont le docteur Sollier établit les données, décrit les variations, éprouve les diverses solutions dans son ouvrage : *Essai critique et théorique sur l'association en psychologie*, résumé d'un cours professé, en 1905, à l'Université libre de Bruxelles. Il détermine d'abord les lois indiscutables, les hypothèses, les contradictions, les lacunes qui ressortent des travaux des psychologues dont il ramène à quatre types les multiples théories psychologique, anatomique, physiologique, dynamique. Il propose de leur substituer cette loi générale du fonctionnement cérébral : « Des phénomènes ayant un caractère commun quelconque déterminent dans le cerveau des états dynamiques semblables qui, lorsqu'ils se reproduisent, amènent les représentations correspondantes aux impressions ayant accompagné ces phénomènes, et leur donnent ainsi l'apparence d'une association. » On peut certainement admettre cette explication que rendent très vraisemblable les observations, les réflexions et les déductions de M. Sollier. Ce mécanisme de l'association est décrit, démonté et reconstitué très habilement, avec une savante ingéniosité. Mais si l'action et la réaction cérébrales sont indispensables, elles ne sont pas suffisantes : il y faut joindre l'activité de l'esprit, l'attention, la volonté libre, sans lesquelles aucune théorie psychologique n'est satisfaisante et auxquelles M. Sollier est très éloigné de faire la part

qui leur convient et qu'elles réclament impérieusement et essentiellement.

9. — L'attention est une fonction humaine qui ressortit à l'intelligence et à la volonté, qui exige le concours des organes des sens, dont l'étude s'impose au physiologiste, au psychologue, au moraliste. M. Édouard Rœhrich l'examine sous tous ses aspects dans son livre : *L'Attention spontanée et volontaire. Son fonctionnement, ses lois, son emploi dans la vie pratique.* Attention spontanée, qu'il faut admettre, en dépit de la négation de M. de Sanctis, qui préfère les distinctions d'attention naturelle et artificielle. L'attention spontanée est primitive lorsqu'elle résulte d'une vive impression des sens, par aperception lorsque le choc sensible produit une réaction psychique. M. Rœhrich détermine le fonctionnement, les lois et les avantages de cette première forme de l'attention. Il note avec soin les conditions et les répercussions somatiques de cette opération mentale et les associations naturelles qui modifient et renforcent l'action de l'esprit sur son objet, comme les harmoniques produisent le timbre d'un son. Mais il y a une attention volontaire caractérisée par l'effort conscient, dirigée par le but, spécifiée par le choix. Quels sont ses motifs, ses appuis, ses obstacles, ses avantages, pour l'activité pratique, artistique, scientifique, morale ? M. Rœhrich ne néglige aucun de ces points de vue et son livre est une des plus exactes et des meilleures monographies que l'on ait écrites sur ce sujet intéressant. Mais il aurait pu et dû faire ressortir avec plus d'ampleur la part prédominante de l'âme en cette fonction, qui est avant tout spirituelle.

10. — On nomme physionomie, l'ensemble et l'expression des traits du visage ; on s'accorde à croire qu'elle révèle généralement l'âme humaine, en ses divers états affectifs ; il est donc utile d'interpréter sa signification. M. le Dr Waynbaum veut nous y aider par son livre : *La Physionomie humaine, son mécanisme et son rôle social.* On connaît les travaux de Duchesne, de Gratiolet et de Darwin au sujet de l'expression des émotions ; M. Waynbaum pense que ces auteurs n'en ont pas découvert la base anatomo-physiologique. Puisque la physionomie s'exprime surtout par des sécrétions glandulaires (larmes), des phénomènes vasculaires (rougeur et pâleur), des mouvements musculaires faciaux (grimaces), la vraie théorie ramènera à l'unité ces divers signes de nos émotions. Ils sont essentiellement des moyens de défense employés spontanément et naturellement, pour établir l'équilibre entre les nappes sanguines intra et extra-crânienne ou les deux circulations cérébrale et faciale ; en cette hypérémie qui est la joie ou cette anémie qui est la tristesse, ils empêchent la congestion ou la syncope. L'hérédité, les habitudes sociales, l'irritation, l'association des idées favorisent cette première cause, mais ne sauraient la suppléer. Cette théorie

vasculaire de la physiognomique nous paraît très vraisemblable ; elle est clairement exposée, rend compte des faits et dénote l'esprit d'observation et la sagacité de M. Waynbaum. Le rôle social de la physionomie est, en exprimant sous toutes ses formes et à tous ses degrés l'énergie qui vient du cerveau, de répandre cette énergie et de la transmettre ; ainsi la physionomie de l'orateur entraîne, celle de l'enfant séduit, celle du médecin rassure, etc. On peut encore admettre tout cela. Mais ce qu'il est impossible de comprendre c'est que l'auteur prétende extraire des faits qu'il présente un matérialisme puéril qui n'y est certainement pas contenu et qui inspire à ce livre de science une péroraison lyrique et mystique parfaitement ridicule.

Morale et Philosophie religieuse. — 11. — Puisqu'il est désormais entendu que la morale ne découle ni de la religion ni de la métaphysique, il faut remplacer les catéchismes chrétiens par un recueil de préceptes naturels et rationnels. C'est le but de l'opuscule rédigé par M. André Lalande sous le titre de : *Précis raisonné de morale pratique*. Après une Introduction, où sont définies en vingt-cinq questions, la morale, la conscience et le bonheur, l'auteur traite, dans une première partie, des droits et devoirs généraux (p. 25 à 157), et dans une deuxième, des droits et devoirs particuliers aux enfants (p. 158 à 229). Tout cela est net, précis, mesuré et modéré, mais M. Lalande ne peut s'imaginer à quel degré une morale dont Dieu n'est pas le principe, l'objet et la fin, paraît monstrueuse à ceux qui ont le bonheur de croire à l'Évangile.

12. — *La Morale sans bien* (c'est celle des moralistes d'État ou d'école qui ont bouleversé l'ancienne conception de la vie), tel est le titre du dernier livre de M. Léon Jouvin, dont les travaux sur le pessimisme et la personnalité furent justement remarqués. Le bien est l'objet de la morale ; on peut le considérer au point de vue subjectif, relatif ou objectif. Le bien subjectif, c'est la vertu ; elle est un moyen et non une fin ; le bien relatif ne constitue pas l'obligation ; le bien objectif c'est Dieu. On a essayé d'identifier le bien avec l'ordre de la nature, mais cet ordre est conditionné, hypothétique et contingent ; ou avec l'ordre social qui repose sur le droit ; or le droit n'engendre que des vertus négatives : l'égalité, la justice, la liberté. Elles sont protégées par l'État qui absorbe l'activité universelle et tend à remplacer l'autorité par l'opinion. Seule la raison, en nous révélant les rapports du fini et de l'infini, la dépendance de celui-ci par rapport à celui-là, nous introduit dans un ordre supérieur, formule des relations essentielles, permet d'atteindre avec certitude le vrai bien. Les systèmes hédonistes, utilitaires, égoïstes, altruistes ou purement formels sont donc inefficaces et impuissants. C'est la morale sans bien, donc sans fondement, sans cohérence, sans certitude. On ne fonde les devoirs que sur l'absolu,

sur le bien nécessaire, éternel, infini. — J'ai conscience que ce résumé exprime très imparfaitement les spéculations justes et profondes de M. Jouvin ; il ne montre l'originalité ni l'ampleur de sa pensée, peut-être un peu sinueuse, et dont les détours enveloppent et développent de façon trop lente les idées suggestives, qui fournissent un aliment à la réflexion attentive et salutaire.

13. — Le suicide devient plus fréquent de jour en jour ; les enfants lui paient un large et douloureux tribut. M. Louis Proal recherche les causes morales, scolaires et pathologiques de ce crime, parfois excusable chez ces êtres frêles et mobiles livrés à leurs penchants et à leurs nerfs. Mais l'éducation doit exercer son influence répressive et bienfaisante sur ces morts volontaires : les parents peuvent avoir une part de responsabilité dans ces malheurs, en aimant trop ou pas assez, je veux dire mal, leurs enfants. La formation d'âmes droites en des organismes équilibrés, voilà à quoi doivent tendre le père et la mère, les maîtres et les médecins. M. Proal reconnaît que la religion exerce une action salutaire. Il ne lui attribue certainement pas toute la part qui lui revient. Dans un appendice, il étudie la question connexe de la criminalité juvénile en ses rapports avec l'alcoolisme. Ce petit livre abonde en observations intéressantes, bien interprétées, reliées par des explications lucides et de très sages considérations. Il est intitulé : *L'Éducation et le Suicide des enfants, étude psychologique et sociologique.*

14. — Sous ce titre : *Enseignement et Religion*, M. G. Lyon publie diverses *études philosophiques* : quatre d'entre elles sont consacrées à Locke, à l'originalité de sa philosophie, à ses idées religieuses, à son apologie de la tolérance, à sa théorie de l'éducation, une cinquième au pacifisme de Hobbes, d'après le Léviathan. On sait que M. Lyon est depuis longtemps familiarisé avec la pensée anglaise et très compétent pour la condenser et l'apprécier. Quelques pages vives cherchent querelle à J. Simon qui aurait voulu réduire l'enseignement de la philosophie à un spiritualisme officiel et émacié ; elles parurent en 1890, dans la *Revue Bleue*. — La transformation de l'École normale en institut pédagogique est le sujet d'un autre article de la même Revue, publié en 1907. Mais la pièce capitale du recueil est l'étude sur l'enseignement d'État et la pensée religieuse en laquelle M. Lyon expose les convictions que doit posséder, à propos de la neutralité scolaire, un recteur d'Académie. Naturellement il défend ce dogme néfaste et intangible de la troisième République ; accordons qu'il est courtois et très spécieux, qu'il parle une langue excellente, et qu'on retrouve, sous l'administrateur qu'il est devenu, le talent du philosophe qu'il était autrefois. — « Des professeurs croyants, l'Université en renferme, et en nombre appréciable ; or, il n'est jamais entré dans la pensée des chefs de ce grand corps que le caractère d'être un croyant pût devenir un

motif, je ne dis pas d'exclusion ni de défaveur, mais même de moindres faveurs. » — M. Lyon croit cela puisqu'il le dit ; mais des faits trop nombreux nous empêchent de le croire avec lui. La vérité est que la croyance religieuse (j'entends la profession du catholicisme) est suspectée dans l'enseignement supérieur, poursuivie dans l'enseignement secondaire, persécutée dans l'enseignement primaire.

15. — Deux voies pour aller à Dieu : la raison humaine et l'action morale. Peut-on concilier saint Thomas d'Aquin et Pascal ? M. l'abbé Piat estime l'harmonie possible et il expose ses raisons dans son livre : *De la Croyance en Dieu*. En des pages remarquables, il revendique la valeur de la raison contre le subjectivisme ; le terrain ainsi déblayé, il peut démontrer l'existence de Dieu par l'existence des choses, le mouvement, l'ordre, le contenu logique de notre pensée, preuves solides et classiques, présentées avec force et d'une manière personnelle. Les chapitres sur la perfection de Dieu (son unicité, sa sainteté, son action créatrice et providentielle) et sur le mal, méritent les mêmes éloges. Mais la raison qui suit les voies de la logique abstraite doit s'unir au sentiment régi par « une logique personnelle. » Il faut chercher avec bonne volonté, délivrer librement son âme des préjugés et des passions, la préparer à recevoir les impressions du sens du divin « qui tient à la partie la place spirituelle de notre âme et ne relève que d'elle. » — Le sens du divin est-il autre chose qu'une illusion, en dehors de la religion surnaturelle, la seule dont les expériences religieuses, les visions et les extases aient un objet réel ? Nous avons quelques raisons d'en douter. — La conclusion expose la logique de l'athéisme : de l'exaltation du moi à la négation de Dieu ; de la négation de Dieu à celle de tout le reste ; du nihilisme au désir de Dieu, au retour à Dieu. — La différence de nos attitudes en matière de croyance morale et religieuse inspire à M. Piat des considérations pénétrantes et très intéressantes sur saint Augustin, Newman, H. Taine et Renan qui personnifient pour lui le rationalisme chrétien, la tendance fidéiste, le positivisme scientifique, l'allure flexible du dilettante. L'infatigable écrivain nous a donné une nouvelle preuve de son talent et de sa science. Mais pourquoi a-t-il écrit cette phrase : « On ne peut plus appeler la métaphysique une science, au sens rigoureux du mot : elle n'est plus qu'une croyance ? » (p. 26). Nous pensons au contraire que la métaphysique est la plus certaine, la plus rigoureuse et la plus féconde des sciences, l'indispensable condition de toutes les autres.

16. — Le R. P. Allo a constaté que beaucoup d'hommes de bonne foi ont peur de la vérité, c'est-à-dire éprouvent un sentiment de méfiance toutes les fois qu'elle revêt un aspect nouveau. Ce fait indéniable s'explique par les habitudes de l'esprit : on est accoutumé à des convictions qui souffrent d'être dérangées ; on associe à des certitudes

des opinions qui semblent liées avec elles ; on craint l'effort pour les recherches pénibles et l'intelligence des formes nouvelles de la vérité. Aussi bien, il est nécessaire qu'on se défie d'abord de la nouveauté ; l'outrecuidance ordinaire de ceux qui la présentent éloigne instinctivement les sages, excite les combatifs ; la tendance conservatrice qui préserve des engouements déraisonnables, des complaisances injustifiées, est l'auxiliaire de la tradition et le respect de ses enseignements est une protection pour la pensée humaine trop souvent mobile, capricieuse et irréfléchie. Cependant si les « militants » rendent des services en défendant les positions acquises, il ne faut pas nier les progrès intellectuels ; ce serait manquer de confiance dans la révélation dont l'Église a le dépôt et qui n'a rien à craindre des découvertes scientifiques, ce serait méconnaître « les conditions qu'impose à toutes les activités contemporaines la loi de la division du travail ». Opuscule à lire et à méditer.

17. — Au printemps de 1906, M. Rogues de Fursac fut chargé par le ministère de l'intérieur d'une mission ayant pour but d'étudier l'influence du mysticisme sur le développement des maladies mentales. Il nous raconte son voyage, d'un style alerte et pittoresque, dans un livre intitulé : *Un Mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du pays de Galles (1904-1905)*. Les faits observés et décrits ont eu pour théâtre les villes industrielles de Cardiff, Bridgend, pays de mines, de houillières et de carrières, les vallées de la Taff et de la Rhondda. Nous assistons à des *revivals*, à des *meetings* religieux avec leurs prédications ardentes, leurs chants exaltés, leurs sensations exaspérées, leurs visions collectives : cela s'accompagne de paroles délirantes, de cris et de larmes. Les religions, d'après M. Rogues de Fursac, ont pour but de nous faire « accepter l'univers.» Mieux vaut « apprendre à l'homme que pour lui, comme pour tous les êtres animés, la vie est non une épreuve, mais une *fin* et que, dans la vie seule, il doit chercher la satisfaction de toutes ses aspirations, les plus hautes aussi bien que les plus humbles ; en un mot de développer en lui le sens de la terre. » — Peut-être ne suffit-il pas d'être un aliéniste pour étudier et approfondir le phénomène religieux ; à travers les folies dont ce livre contient le récit animé et imagé, se dégage, pour nous, avec l'impuissance de l'individualisme en religion, la nécessité et la valeur morale du sentiment de notre dépendance à l'égard de la Puissance et de la Bonté suprêmes.

Histoire et critique. — 18. — Le *Philon* de M. l'abbé Jules Martin fait partie de la collection des *Grands Philosophes*. Il est divisé en quatre livres : I. *Les Principes de la doctrine*. Vie très brève, trop écourtée à notre avis, suivie d'un résumé des cinquante-quatre traités attribués au philosophe : nous aurions ainsi une énumération et une clas-

sification de ses diverses œuvres. L'Écriture et les philosophes furent les deux maîtres de ce Juif soucieux d'orthodoxie et curieux d'hellénisme. C'était un allégorisant décidé et effréné malgré son apparent respect pour la lettre des saintes Écritures, qu'il considère comme l'ombre de la vraie réalité que donnent seuls les sens mystérieux de la Bible. — II. *Dieu et l'Univers*. Les idées de Philon sur la nature divine, la création et la Providence offrent un syncrétisme original et incohérent. — III. *Dieu et l'Homme*. La connaissance et l'action, la spéculation et la pratique, l'extase et l'amour sont étudiés et embrouillés par le penseur alexandrin. — IV. *L'Univers*. Exposé des conceptions philoniennes sur le monde, l'âme humaine, la vie sociale. Ce livre de M. J. Martin est très objectif; l'auteur confirme ses affirmations par des textes bien choisis ; il nous donne le fruit d'un labeur consciencieux et d'un vaste savoir. Très clairement il démontre que l'influence de Philon sur la littérature chrétienne est, en somme, négligeable. « Un enseignement nouveau a été donné et, pour les âmes, il y a eu, selon le mot de saint Paul, une révélation. » Le Verbe de saint Jean dépasse le Logos de Philon de toute la distance qui sépare une pensée divine d'une idée confuse et fausse. L'auteur de l'*Épître aux Hébreux* n'est pas tributaire de l'enseignement de ce philosophe dont l'œuvre n'a d'importance que parce qu'elle est une tentative singulière de « créer une nouvelle force avec l'esprit juif et l'esprit grec. »

19. — M'en voudrez-vous si je doute que vous connaissiez à fond les œuvres de Géraud de Cordemoy, de Louis de la Forge, et du bénédictin Dugabets ? Encore est-il que ce dernier intéresse les théologiens, parce qu'il s'est occupé des conséquences religieuses du cartésianisme. Les deux autres ont envisagé surtout sa conception du monde et ont préparé la voie aux théories de Malebranche et au système de l'harmonie préétablie de Leibniz. Si ces premiers disciples de Descartes ne méritent pas la gloire comme l'auteur des *Méditations chrétiennes* ou celui de *la Théodicée*, il n'est pourtant pas inutile de chercher les transitions et de noter les attaches qui relient entre eux les systèmes dont la succession éclaire l'histoire de la pensée humaine. Il faut donc remercier M. Prost d'avoir écrit, dans son livre : *Essai sur l'atomisme et l'occasionalisme dans la philosophie cartésienne*, un chapitre intéressant pour la détermination et la compréhension des doctrines cartésiennes. Les rapports des substances et des êtres, les spéculations sur l'esprit et la matière, le continu et le discontinu exerceront toujours un vif attrait sur les esprits vraiment philosophiques, et M. Prost les aidera à fixer des points douteux, à résoudre des questions controversées. Il a réuni quantité de matériaux précieux dans son ouvrage, importante contribution à l'histoire du cartésianisme.

20. — Y a-t-il dans la science humaine nom plus justement illustre que celui de Newton? Avoir inventé, par un autre procédé que celui de Leibniz, le calcul infinitésimal, différentiel et intégral, sous le nom de méthode des fluxions, cela suffirait pour rendre célèbre un mathématicien; mais Newton est plus glorieux encore par sa découverte de la gravitation universelle et aussi par ses vues originales à propos de la dispersion de la lumière et de la formation des anneaux colorés. Si sa théorie de l'émission a été abandonnée pour la théorie de l'ondulation, après les travaux de Fresnel, on sait qu'elle reprend faveur aujourd'hui, sous une autre forme, depuis les découvertes des physiciens modernes. Mathématicien, astronome, physicien hors de pair, Newton était un philosophe : il a soutenu la notion de causalité, combattu à sa manière l'idéalisme, affirmé le Dieu qui a créé l'univers. S'il a parfois partagé les préjugés d'une secte à laquelle il appartenait par sa naissance, cet anglican n'en avait pas moins une âme profondément religieuse. L'opuscule que lui a consacré M. le baron Carra de Vaux, intitulé : *Newton*, fait suffisamment connaître ce grand génie sous ces principaux aspects. Ces quelques pages sont l'œuvre d'un savant qui sait penser et écrire.

21. — « Le nom de Dieu est écrit dans chaque étoile » — « l'échafaud est le trône du stoïque » : ces pensées sont extraites des : *Notes de la main d'Helvétius publiées d'après un manuscrit inédit avec une Introduction et des commentaires* par M. A. Keim ; toutes ne sont pas aussi concises, et la plupart se présentent comme des réflexions banales, des truismes, souvent de forme incorrecte et obscure. Ces notes sont ennuyeuses et fastidieuses. M. Keim qui les publie et les interprète avec conscience et sagacité aurait bien pu se réduire à un choix et se résoudre à les ordonner. Vaudraient-elles, même avec ce perfectionnement, le temps qu'exigerait leur lecture ? On en peut douter.

22. — M. A. Keim ne s'est pas contenté de cette publication inédite : il a mis tous ses soins à retracer le portrait d'Helvétius, utilisant des documents ignorés avant lui. Désormais, à ceux qui voudraient connaître cet épicurien sous tous ses aspects, on peut recommander ce gros volume où il y a quantité de détails, d'appréciations et de commentaires. Ce fermier général eut « le souci de la justice, des réformes économiques et sociales. » On doit lui en tenir compte, mais il fut l'un de ceux qui ont le plus efficacement contribué à ruiner, en France, la foi chrétienne. Avec des qualités de poète et de penseur, non pas éminentes mais réelles, il faut reconnaître en lui le père du matérialisme pratique ; son livre de *l'Esprit* est l'apologie de la matière et un bréviaire d'immoralisme. Le *Traité de l'homme* soutient le paradoxe dangereux d'après lesquels les mœurs dépendent des lois. En sociologie, Helvétius est l'ancêtre de nos utilitaristes : aussi tout en rendant

hommage au travail sérieux, à la variété d'informations, au talent de M. Keim, je regrette ses complaisances et son admiration pour ce malfaiteur intellectuel. — Constatons que l'auteur justifie le titre de son ouvrage : *Helvétius, sa vie et son œuvre, d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits.*

23. — Cournot, longtemps négligé par le grand public, est maintenant en faveur : on le considère comme un économiste génial, un savant très distingué, un philosophe qui a marqué sa trace dans la théorie de la connaissance, la méthode intellectuelle, l'étude des rapports de la science et de l'histoire avec la philosophie. M. F. Mentré dans son remarquable opuscule : *A.-A. Cournot*, qui fait partie de la collection *Science et Religion*, insiste sur l'apologiste. Cournot proclame et démontre l'innéité et l'universalité du sentiment religieux, est curieux des formes diverses qu'il a revêtus, des époques successives de son évolution. Il exprime des idées personnelles sur la fonction de l'apologétique défensive, les conditions et les règles de l'exégèse, la singularité historique du fait chrétien ; il permet de conclure à la transcendance de la religion révélée et rejoint ainsi la démonstration chrétienne par l'histoire qui fut celle de l'abbé de Broglie. Ces idées et bien d'autres sont développées dans un style net et ferme, par M. Mentré qui rendra service, non seulement à ceux qui désirent connaître l'œuvre de Cournot, mais encore aux esprits que préoccupent les questions religieuses.

24. — C'est de la même collection que fait partie le *Charles Darwin* de M. Émile Thouverez ; l'éminent professeur suit une marche très différente de celle adoptée par M. Mentré ; il se montre très fidèle à l'ordre chronologique et raconte, en détail, la vie de Darwin. La pensée du grand naturaliste naît, se forme, se précise, se corrige, se complète avec les événements où il puise des idées et des leçons, les observations que lui offrent les vicissitudes de son existence et les expérimentations que recherche sa curiosité pénétrante. Naturellement, M. Thouverez insiste sur *l'Origine des espèces* et *la Descendance de l'homme*, œuvres capitales et décisives. En quelques pages, il condense à merveille tout ce qu'il y a d'essentiel en ces livres si discutés et si commentés ; il excelle à présenter quelques formules nettes et suggestives qui, en même temps qu'elles fixent la pensée, lui ouvrent de nouveaux horizons. Son exposition demeure comme il convient, purement objective, mais la conclusion judicieuse, profonde et d'accent très élevée, énonce les réserves nécessaires.

25. — Il y a dix-sept ans que M. Pillon poursuit la publication de son *Année philosophique*. Comme les précédents, le volume paru en 1907 réunit de sétudes originales : de M. Brochard sur le *Banquet de Platon* qui présente, d'après lui, la définition de l'amour, et l'apologie

de Socrate opposée aux caricatures de ses satiristes et en particulier d'Aristophane ; M. Rodier essaie de nous montrer dans le philosophe cynique Antisthène, le premier et le plus conséquent des représentants du pragmatisme ; M. Hamelin s'efforce de déterminer le sens et la portée du troisième argument de Zénon sur le mouvement ; M. Dauriac décrit, dans un style attrayant, le crépuscule de la morale kantienne ; enfin M. Pillon écrit une étude pénétrante sur la mémoire et l'imagination effectives. — La Bibliographie philosophique est tenue au courant des publications nouvelles, métaphysiques, psychologiques, morales, sociologiques et historiques, par MM. Pillon et Dauriac. Cette analyse est très utile à tous ceux qui s'occupent de philosophie. On s'attend bien à ce que, dans l'appréciation des diverses œuvres, s'insinue et se révèle l'esprit de l'école à laquelle se rattachent ces deux critiques : le néo-criticisme. L. MAISONNEUVE.

SCIENCES PHYSIQUES. — SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Leçons sur la viscosité des liquides et des gaz*, par MARCEL BRILLOUIN. 1re partie. *Généralités. Viscosité des liquides.* Paris, Gauthier-Villars, 1907, gr. in-8 de VII-228 p., 9 fr. — 2. *Traité de physique*, par O. D. CHWOLSON ; trad. sur les éditions russe et allemande par E. DAVAUX. Edition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de *Notes sur la physique théorique*, par E. et F. COSSERAT. T. I. 3e fasc. *L'État liquide et l'état solide des corps.* Paris, Hermann, 1907, in-8 paginé VII-561 à 872, avec 136 fig., 12 fr. — 3. *L'Électricité considérée comme forme de l'énergie. Les Notions fondamentales, le potentiel et la quantité d'électricité*, par le lieuti-colonel E. ARIÈS. Paris, Hermann, 1906, gr. in-8 de 58 p., 2 fr. 50.

MATHÉMATIQUES. — 4. *Traité des assurances sur la vie, avec développements sur le calcul des probabilités*, par U. BROGGI ; traduit de l'italien par S. LATTÈS. Paris, Hermann, 1907, in-16 de XI-306 p., cartonné toile, 7 fr. 50. — 5. *Introduction à la théorie des nombres transcendants et des propriétés arithmétiques des fonctions*, par EDMOND MAILLET. Paris, Gauthier-Villars, 1906, gr. in-8 de V-275 p., 12 fr. — 6. *La Statique graphique et ses applications aux constructions*, par MAURICE LÉVY. 1re Partie. *Principes et applications de statique graphique pure.* 3e éd. Paris, Gauthier-Villars, 1907, gr. in-8 de XXX-598 p., avec 81 fig. et un atlas de 25 planches, 22 fr. — 7. *Arithmétique graphique. Introduction à l'étude des fonctions arithmétiques*, par GABRIEL ARNOUX. Paris, Gauthier-Villars, 1906, gr. in-8 de XX-225 p., 7 fr. 50. — 8. *Les Carrés magiques, contribution à leur étude*, par J. RIOLLOT. Paris, Gauthier-Villars, 1907, gr. in-8 de 119 p., 5 fr. — 9. *Essai sur le carré magique de N à N nombre*, par PROSPER DE LAFITTE. Paris, Gauthier-Villars, 1906, gr. in-8 de 23 p.

SCIENCES ET INDUSTRIE. — 10. *Cours pratique élémentaire d'électricité industrielle*, par ÉMILE FESQUET. Paris, H. Paulin, 1907, in-8 de VIII-242 p. et 186 fig., 6 fr. — 11. *Vingt Leçons pratiques sur les courants alternatifs*, par E. NICOLAS. Paris, H. Paulin, 1907, gr. in-8 de 210 p. et 222 fig., 5 fr. — 12. *Les Lampes à incandescence électrique*, par J. RODET. Paris, Gauthier-Villars, 1907, in-8 de XI-200 p. et 92 fig., 6 fr. — 13. *Procédés mécaniques spéciaux et tours de main*, par ROBERT GRIMSHAW. 2e série. Paris, Gauthier-Villars, 1907, in-8 de 377 p. et 593 fig., 10 fr.

PHYSIQUE. — 1. — Le premier volume des *Leçons sur la viscosité des liquides et des gaz* de M. Marcel Brillouin est uniquement consacré aux liquides. Il est divisé en deux livres. Le premier sous le titre : « Généralités

tés, » rappelle brièvement les travaux antérieurs à Coulomb, puis ceux de cet illustre savant qui établit la loi de résistance proportionnelle à la vitesse, loi qui domine tous les travaux ultérieurs faits sur la viscosité. Partant de cette loi, M. Brillouin donne les équations du mouvement lent d'un fluide visqueux et les conditions à la paroi. Pour passer de la théorie à l'expérience, les équations générales ne sont pas utilisables directement, aussi M. Brillouin recherche ce que deviennent ces équations dans quelques problèmes simples : l'entraînement du liquide par le glissement d'un plan; l'écoulement entre parois immobiles; le déplacement cylindrique; l'écoulement dans des tubes immobiles; la translation de la sphère; le mouvement de rotation. Dans chacun de ces cas (qui souvent sont eux-mêmes divisés en exemples plus particuliers), l'auteur tire des équations les lois finales qui doivent présider aux divers mouvements. Ce travail purement théorique terminé, il fallait confronter les résultats obtenus avec ceux que donne l'expérience directe. La description détaillée des travaux de Poiseulle occupe l'importante place qui lui est due. Rappelons que ce savant vérifia que la loi de la proportionnalité de la résistance visqueuse à la vitesse de déformation est valable dans un domaine très étendu. Par suite, la base sur laquelle M. Brillouin a établi ses calculs est réellement valable; il y a donc un intérêt certain à poursuivre l'étude de l'accord entre l'expérience et la théorie. En dehors de la valeur scientifique de l'ouvrage, nous devons donc aussi admirer le talent du professeur, qui sait intéresser le lecteur à un sujet si ardu. Il est vrai qu'il se contente de suivre fidèlement la vraie méthode scientifique. Nombreuses sont les expériences relatées sur le frottement de l'eau et le frottement intérieur du mercure; M. Brillouin ne se contente pas de rappeler les résultats et leur concordance ou leur discordance avec les lois établies, il signale avec soin tous les détails nécessaires à l'expérimentateur qui voudrait reprendre ou continuer les travaux signalés. L'influence de la température et de la pression sur la viscosité des liquides purs est étudiée avec le même soin que le chapitre précédent. Enfin au dernier chapitre l'auteur expose les travaux faits sur le passage du régime de Poiseulle, au régime hydraulique, c'est-à-dire lorsque le liquide passe du régime qu'il suit dans un tube capillaire à celui qu'il a dans un tube de grande section.

2. — Pour étudier l'état liquide, M. Chwolson, dans son *Traité de physique*, définit d'abord la constitution des liquides et les phénomènes physiques qui servent à les caractériser. Ensuite sont passées en revue les expériences les plus précises qui servent à déterminer la densité des liquides, leur compressibilité, la tension superficielle, les phénomènes d'adhésion et de capillarité. Tous ces chapitres sont traités avec la clarté magistrale qui est le propre de l'auteur. Quelques pages seu-

ment sont occupées par l'étude de la dissolution des corps solides et des liquides, tout ce qui se rapporte à la chimie physique proprement dite est délibérément mis de côté; comme toujours, d'ailleurs, une bibliographie très étendue permet à chacun de compléter ses connaissances. Pour la diffusion et l'osmose, il y a le suffisant. Sous le nom de frottement à l'intérieur des liquides, l'auteur étudie la viscosité. Un excellent chapitre est consacré au mouvement des liquides ; des développements mathématiques ajoutés par le traducteur en font une excellente Introduction à l'étude détaillée de l'hydrodynamique. L'état colloïdal préoccupe actuellement beaucoup les chercheurs ; M. Victor Henri, qui s'est très particulièrement occupé de la question, a bien voulu donner un résumé des connaissances actuellement acquises. En annonçant que l'édition française serait supérieure aux éditions russes et allemandes, M. Chwolson ne nous a donc point trompés; car, non seulement il a revu en entier son propre travail, mais encore, à plusieurs reprises, il s'est adjoint, pour des points spéciaux, les collaborateurs les plus éminents. L'étude de l'état solide débute par un succinct mais précis exposé des connaissances fondamentales de la cristallographie. Pour la densité des corps solides, nous trouvons, comme pour les liquides, la description des appareils et des méthodes d'expérimentation qui peuvent donner les résultats les plus précis. La déformation des corps solides est étudiée, dans toutes ses parties, avec un soin minutieux : après quelques notions élémentaires sur la théorie de l'élasticité, nous trouvons les recherches expérimentales sur la résistance à la traction, à la rupture, à la compression, ainsi que sur la torsion et la flexion. Les résultats numériques abondent : c'est un chapitre que les ingénieurs auront intérêt à consulter. Ce fascicule, qui n'a pas moins de 310 pages, se termine par un chapitre sur le frottement et le choc des solides. La lecture de cette partie de l'œuvre de M. Chwolson nous a donné, comme les précédentes, le très vif désir de posséder rapidement la suite, et en cela nous ne faisons que partager l'opinion générale.

3. — Toutes les hypothèses émises jusqu'à présent n'arrivaient pas à expliquer l'ensemble des phénomènes électriques. M. E. Ariès, frappé des contradictions que comporte la notion d'éther et le rôle qu'on lui impose, a cherché d'un autre côté et il nous présente *l'Électricité considérée comme forme de l'énergie*. Comparant les phénomènes électriques et les thermo-élastiques, s'inspirant du cycle ordinaire de Carnot, qui est à deux dimensions, il adjoint aux variations thermo-élastiques les variations de quantité électrique, ce qui lui donne un cycle à trois dimensions qui, sous certaines conditions, jouit du principe de réversibilité. De ce travail, M. Ariès déduit des definitions nouvelles et précises du potentiel et de la quantité d'électricité. En étudiant le po-

tentiel thermo-dynamique, l'auteur arrive à mettre en évidence dans les formules un terme représentant la dilatation électrique jusqu'ici non expliquée. Espérons qu'une suite à cette étude nous montrera que les autres phénomènes électriques encore inexpliqués sont soumis à la conception de M. Ariès.

Mathématiques. — 4. — Le livre de M. Broggi porte un titre bien long : *Traité des assurances sur la vie, avec développements sur le calcul des probabilités*. Nous préférons de beaucoup celui qui est au verso de chaque feuillet : *Mathématique des actuaires*. Quoique plus bref, il est plus explicite pour notre esprit. Ce livre n'est en effet que le développement de toutes les théories et formules que l'on a à employer dans les assurances sur la vie. Il est excellent à consulter pour les actuaires, il est parfait pour ceux qui visent à le devenir et il est du plus grand intérêt pour le mathématicien qui voudrait se rendre compte de cette branche de la science. La principale qualité de ce livre est la clarté dans toutes les parties et surtout dans les définitions soit des mots employés, soit des problèmes qui se posent. Après avoir dit quel était le problème fondamental de l'assurance-vie, l'auteur, dans une première partie, nous donne les fondements mathématiques et statistiques de la théorie. Ce sont : d'une part, les éléments du calcul des probabilités; d'autre part, la théorie statistique, de la mortalité. Pour cette dernière il s'agit de déterminer des fonctions mathématiques jouissant de propriétés indiquées approximativement par l'expérience ; malgré la difficulté du sujet, c'est avec plaisir que l'on suit les développements successifs des calculs à mesure que les différentes hypothèses se transforment en formules. Une seconde partie traite des problèmes fondamentaux de la théorie mathématique des assurances sur la vie. Tous les cas sont successivement passés en revue et traités avec le plus grand soin. Nous nous dispenserons de les énumérer; pour en connaître les noms il suffit de lire le prospectus d'une compagnie d'assurances. La troisième partie est consacrée à la technique des assurances sur la vie, c'est-à-dire à la détermination des primes et des réserves. Enfin une dernière partie nous fait connaître la théorie des risques; là plus qu'ailleurs on pourra se rendre compte des multiples précautions qu'il faut prendre pour rendre le risque minimum et comment telle mesure paradoxale à priori est légitime.

5. — Parmi les travaux faits pour remettre en honneur l'arithmétique, nous sommes heureux de signaler ceux de M. E. Maillet, sur les nombres transcendants. Il a résumé, en renouvelant les démonstrations, la plupart des résultats antérieurement acquis et les a joints à ses propres recherches de façon que l'ensemble fasse un tout homogène et se présente sous une forme didactique. Son *Introduction à la théorie des nombres transcendants et des propriétés arithmétiques*

des fonctions facilitera beaucoup les chercheurs qui voudraient diriger leurs études vers cette branche de la science dans laquelle il y a encore tant à faire. Toute personne ayant suivi sérieusement un cours d'analyse peut aborder la lecture de ce livre. Étant donnée l'importance des fractions continues dans la suite de l'ouvrage, l'auteur rappelle les les propriétés qu'il utilise. Liouville, dans un théorème fondamental, établit une condition suffisante pour qu'une espèce de nombre soit transcendant. M. Maillet les appelle nombres transcendants de Liouville et établit qu'il existe des catégories étendues de ces nombres qui, soumis aux opérations arithmétiques fondamentales, donnent des nombres de la même catégorie. L'auteur, dans deux chapitres intéressants, s'occupe des fonctions génératrices d'un nombre transcendant et conclut à la multiplicité des formes de ces fonctions pour une même transcendance. L'attention du lecteur sera certainement éveillée par les essais de classification des nombres transcendants. Les mathématiciens qui ont tous une affection particulière pour le nombre retrouveraient la démonstration classique de sa transcendance, mais ils apprendront de plus que ce n'est pas un nombre de Liouville. La conception des entiers transcendants (tels sont π et L 2) n'est pas encore tout à fait mise au point; il y a là une idée nouvelle à creuser. Nous arrêtons ici, à regret, la citation des points qui nous ont paru les plus intéressants dans le livre de M. E. Maillet. Dans toutes les lignes l'auteur nous apparaît comme aimant passionnément son œuvre. Il désire être suivi dans ce genre d'étude : il a tout fait pour se créer des adeptes. Nous souhaitons de tout cœur qu'il réussisse largement.

6. — Le premier volume de l'important ouvrage de M. Maurice Lévy : *La Statique graphique et ses applications aux constructions* était depuis longtemps épuisé, au grand regret des personnes, de jour en jour plus nombreuses, qui étudient cette science ; la troisième édition est donc la bienvenue. Comme dans la seconde il n'est traité que des *Principes et applications de statique graphique pure*, et, si le fond de l'ouvrage reste le même, les additions et modifications nombreuses le mettent tout à fait au courant de l'état actuel de la science. Quoique l'étude du calcul graphique commence à s'introduire dans l'enseignement secondaire et supérieur, M. Lévy, voulant faire un tout bien complet, se suffisant à lui-même, consacre un chapitre à l'exposé de cette méthode de calcul. Pour la même raison, il rappelle, en les démontrant, les théorèmes de statique ordinaire qu'il aura à utiliser ultérieurement. Ces matières forment une première section. La seconde est consacrée aux principes de statique graphique, la troisième à l'application de la statique graphique à l'art des constructions. Nous n'avons pas à faire l'analyse d'un ouvrage si universellement connu et

apprécié, il nous suffit de signaler les principales additions. Le chapitre relatif au passage d'un convoi sur un pont-route ou pour voie ferrée a été complété d'une manière générale et en particulier par l'adjonction de données numériques dues à M. Résal qui permet l'étude rapide d'un avant-projet de pont à deux appuis. Le règlement ministériel du 29 août 1891 relatif aux calculs et aux épreuves des ponts métalliques a été substitué à celui du 9 juillet 1877. Le règlement du 17 février 1903 sur les calculs et épreuves des halles à voyageurs et à marchandises des chemins de fer complète le chapitre relatif aux charpentes pour toitures. La note IV donne les résultats établis par M. Lévy et qu'il avait communiqués en 1898 à l'Académie des sciences, ainsi que les idées nouvelles sur les résistances à la rupture. Une dernière note de 40 pages est consacrée au béton armé. M. Lévy, au nom de la commission du béton armé, a établi un rapport d'où sont découlées les instructions ministérielles pour l'emploi du béton armé. On use et on abuse actuellement de ce mode de construction : nous engageons ceux qui l'utilisent à bien s'inspirer du travail de M. Lévy et surtout de tenir largement compte des conseils de prudence qui leur sont donnés.

7. — On attribue à un certain développement de la représentation visuelle le talent de quelques calculateurs-prodiges. Doué de cette faculté, M. Arnoux, au lieu de perdre son temps à des amusements inutiles, guidé d'autre part par son amour de la mathématique, s'est occupé à développer utilement cette qualité naturelle et il a créé l'*Arithmétique graphique*. Ce nouveau volume est une *Introduction à l'étude des fonctions arithmétiques*. Tous les calculs sont naturellement des calculs de congruences ou modulaires, les résultats sont disposés dans des tables, et le mode de formation de ces tables est le but principal de cet ouvrage. La multiplication, la division, les puissances et racines forment les deux premiers chapitres. Puis vient l'étude proprement dite des fonctions arithmétiques qui se divisent en fonctions réductibles et irréductibles. La recherche des racines réelles ou imaginaires est précédée de l'étude des racines de l'unité et des imaginaires de Galois. Ce terme d'imaginaires, qui n'a pas exactement la même signification qu'en algèbre, peut prêter à des confusions ; il aurait mieux valu employer une expression nouvelle. Dans l'étude des variations des fonctions, signalons, comme particulièrement intéressante, la mise en évidence de propriétés particulières par la simple représentation géométrique. L'étude détaillée des équations du premier, deuxième et troisième degrés terminent l'ouvrage. L'étude des fonctions arithmétiques, presque délaissée jusqu'à ces derniers temps, est un peu plus en honneur ; on saura gré à M. Arnoux d'avoir trouvé une méthode des plus ingénieuses pour scruter la nature intime de ces fonctions. Si M. Arnoux est l'inventeur des méthodes contenues dans ce livre, la

rédaction en a été faite par M. Laisant. La clarté et la précision brillent dans tous ses écrits ; il a une fois de plus composé un livre didactique parfait.

8. — Employer son temps à étudier et faire connaître *les Carrés magiques* est œuvre agréable et utile, dit M. Riollot. Pour le premier point c'est incontestable ; pour le second, les résultats pratiques sont maigres, mais il convient toujours, en matière de science, de réserver l'avenir. Le livre de M. Riollot a le double but de faire connaître sommairement les résultats déjà acquis et d'indiquer une méthode de formation qui lui est personnelle. Les carrés magiques sont de différentes espèces, l'auteur indique d'une manière très claire la terminologie employée pour les distinguer. Sous les titres de propriétés arithmétiques et géométriques, nous apprenons les modifications que nous pouvons faire subir aux carrés magiques, d'une part sans changer l'ordre des termes, d'autre part en le faisant varier, sans que la nature de la magie soit altérée. Vient ensuite la revision des méthodes connues pour la construction des carrés magiques, chapitre court mais bien complet. Une combinaison, spéciale à l'auteur, de nombres en progressions, forme le carré-guide d'où, par des lois bien déterminées, M. Riollot déduit la construction des carrés demi-magiques et magiques réguliers de racine paire. Par suite de cette conception, le champ des règles de formation magique est étendu. Ce résultat intéressera vivement les nombreux amateurs de ce genre de récréation.

9. — Une sorte de carrés magiques spéciaux a tenté la sagacité de M. P. de Lafitte, c'est celui de module N mais ne contenant que N nombres différents. Sous le titre de : *Essai sur le carré magique de N à N nombre*, l'auteur expose d'abord le mode de formation et les propriétés des carrés de module impair. Passant aux carrés de module pair, il les groupe, d'une façon amusante, dans un cadre formé par les noms ordinaires de la parenté : le carré de 4 étant l'aïeul des suivants. Le cylindre magique et le cube magique nous font connaître de curieuses propriétés dues à l'enroulement ou à la superposition de certains carrés magiques. Cet opuscule, écrit avec la seule prétention d'éveiller la sagacité des jeunes apprentis mathématiciens, est digne de l'attention de tous les amateurs de carrés magiques.

Science et Industrie. — 10. — Destiné d'une façon toute spéciale aux jeunes gens qui s'adonnent à un métier dans lequel l'électricité joue un rôle important, le *Cours pratique élémentaire d'électricité industrielle* de M. E. Fesquet ne pouvait utiliser que les éléments de calculs élémentaires, enseignés dans les écoles primaires. Par suite, dans beaucoup de cas, la partie théorique a été forcément réduite ; l'auteur ne le fait qu'à regret, car il veut, avec raison, que ceux qui profiteront de son travail comprennent ce qu'ils font. Grâce à de nombreuses

figures schématiques, appuyées d'explications courtes mais précises, complétées chaque fois qu'il est nécessaire par des exemples numériques, l'auteur a su vaincre les difficultés que présentait son enseignement. Certes les élèves de l'École d'électricité industrielle de Dunkerque auront toujours l'avantage d'avoir la parole directe du maître ; mais aussi, pour les autres, il se trouvera de nombreux professeurs s'inspirant de ce livre, dont la lecture directe est d'ailleurs des plus abordables. L'ouvrage de M. Fesquet étant destiné à une première étude générale de l'électricité, il ne faut pas y chercher la description des divers types de dynamos ou de moteurs électriques. La description des éléments primordiaux de la dynamo, d'une part, et d'un moteur à courant continu, en tenant compte de son mode d'excitation, d'autre part, suffit. Les problèmes usuels d'éclairage électrique, de canalisation sont traités de telle manière que l'on peut utiliser les méthodes indiquées en connaissant les constantes électriques des matériaux ou des appareils que l'on emploie. Tout ce qui précède se rapporte aux courants continus et occupe les deux tiers de l'ouvrage; le reste est consacré aux courants alternatifs mono et polyphasés, tant à leur production qu'à leur transformation et à leur utilisation. Les soins matériels donnés à l'édition : bonne exécution des figures, texte largement espacé, facilitent beaucoup la lecture de cet excellent ouvrage.

11. — Un premier complément à la lecture du livre ci-dessus cité est l'étude des *Vingt Leçons pratiques sur les courants alternatifs*, par M. E. Nicolas. L'étude théorique de ces courants demande des connaissances électrotechniques très étendues et par suite des connaissances mathématiques élevées. Il ne faut pas songer à faire actuellement une théorie élémentaire. Nous ne dirons pas avec l'auteur : « L'avenir est au courant alternatif », car le présent lui appartient. La grande extension de l'industrie électrique n'est-elle pas due au transport au loin de l'énergie naturelle, houille blanche, houille verte. Le courant alternatif seul résoud actuellement ce problème. Il faut donc produire, transporter le courant alternatif; puis, suivant les cas, l'employer directement ou le transformer. Que de questions diverses à résoudre, que d'appareils différents à employer, que d'installations à faire ! Cela paraît compliqué au premier abord, mais le livre de M. Nicolas répond à tout et toujours d'une façon très pratique. L'auteur ne s'est pas contenté de décrire et de représenter schématiquement les appareils les plus communément usités : des photogravures représentant leur extérieur permettront de les reconnaître dans une installation déjà en fonction et, de plus, ce qui est très remarquable, il explique, dans ses moindres détails, la distribution de l'électricité dans les générateurs, conducteurs et transformateurs en suivant les phases à

mesure de leur production. Il résulte de ce dernier travail que, sans théorie et dans la mesure du possible, l'électricien comprendra le fonctionnement de tout appareil employant directement ou non les courants alternatifs. Nous savons que cela est tout à fait indispensable pour la bonne utilisation des éléments dont on dispose. Ce livre, comme le précédent, est remarquable par sa disposition matérielle.

12. — Les problèmes que suscite la construction et le rendement des *Lampes à incandescence électrique* sont nombreux et demandent pour être abordés des connaissances très sérieuses en électricité et en photométrie. Pour cette dernière science, M. J. Rodet la reprend dès le début par l'étude des photomètres et des divers étalons de lumière avant de passer à ce qui est spécial à la lampe électrique, c'est-à-dire son intensité lumineuse, la distribution et la modification du flux lumineux, la transformation de l'énergie électrique en lumière. Il établit donc une théorie très complète de la lampe électrique qu'il applique successivement aux lampes actuellement en usage. La lampe à filament de carbone tient la première place; elle est minutieusement étudiée. Tous ses avantages et ses inconvénients sont expliqués. Nous savons, après avoir lu ce livre, ce que nous pouvons espérer d'elle et ce qu'il est interdit de lui demander ; ainsi, par exemple, nous avons compris pourquoi elle est et restera une lampe de faible rendement. Les lampes à filament d'osmium ou de tentale font l'objet de deux courts chapitres, car leur théorie se déduit immédiatement de la lampe à fil de charbon. La lampe de Nernst est étudiée plus longuement, elle est d'un type différent des précédentes et sa connaissance intime peut amener d'autres créations, quoique M. Rodet en doute. La lampe à vapeur de mercure fournit un intéressant article tout à la fois théorique et pratique ; on sait que pour ces lampes la question de l'allumage présentait des difficultés spéciales, les divers dispositifs employés pour les vaincre sont tous décrits. La partie historique n'a pas été oubliée; outre un chapitre spécial qui lui est consacré, il y a de nombreuses citations disséminées dans le texte, mais placées à l'endroit qui convient le mieux à chacune d'elle. Nous signalons particulièrement tout ce qui se rapporte à la partie historique, car c'est là que le chercheur trouvera l'indication des voies dans lesquelles il est inutile ou très dangereux de s'engager.

13. — M. Robert Grimshaw, dans la 2e série des *Procédés mécaniques spéciaux et tours de main*, continue à nous faire connaître les résultats de ses observations judicieuses. Il n'est pas de machine-outil, depuis la plus simple jusqu'à la plus compliquée, qui ne puisse donner des résultats différents et souvent inattendus, suivant la manière dont elle est dirigée et entretenue, ou suivant les organes auxiliaires qu'on lui

adapte. Ce dernier point de vue nous paraît préoccuper particulièrement l'auteur et il se complaît à résoudre fréquemment ce problème : ayant un travail déterminé (quelquefois exceptionnel) à produire, comment l'effectuer avec un outillage qui, à première vue, paraît insuffisant ? Les explications écrites sont aussi sommaires que possible ; toutes les fois que faire se peut, elles sont complétées ou même remplacées par des figures dessinées au trait qui sont d'une netteté et d'une précision parfaites. Pour certains dispositifs d'ensemble, la photogravure a été employée également avec succès. En tout, ce volume contient 593 figures. Dans le corps de l'ouvrage, les articles successifs sont placés sous des rubriques différentes qui forment un essai de classement des matières traitées. Cet ordre est forcément imparfait, aussi M. Grimshaw a-t-il donné dans la table des matières la liste des articles par ordre alphabétique. Si ce livre est indispensable aux ingénieurs, qui le consulteront toujours avec fruit lorsqu'ils auront un travail à effectuer ou un outillage à installer, il est de même utile de le parcourir sans but déterminé : on en tirera certainement un profit immédiat. Que de fois en lisant cet ouvrage avons-nous dit à propos d'un petit conseil : « Mais c'est évident » et, après quelques secondes, nous confessions : « Mais nous n'y avions pas pensé. » E. CHAILAN.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Vers la haine*, par PIERRE GOURDON. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 352 p., 3 fr. 50. — 2. *Maître Josias, Un Conte du vieux Strasbourg*, par MARIE DIEMER. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 287 p., 3 fr. 50. — 3. *De peur d'aimer*, par ALBÉRICH-CHABROL. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 267 p., 3 fr. 50. — 4. *La Maison des Yeux bleus*, par JACQUELINE RIVIÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 316 p., 3 fr. — 5. *La Brabina*, par MYRIEM DE CHONSKI. Paris, Colin, 1907, in-18 de 265 p., 3 fr. 50. — 6. *Fumées de gloire*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 313 p., 3 fr. — 7. *Noces de neige*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 318 p., 3 fr. — 8. *Geoffroy Austin*, par P.-A. SHEEHAN. 2e éd., Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 316 p., 3 fr. 50. — 9. *Succès dans l'échec, faisant suite à « Geoffroy Austin, »* par P. A. SHEEHAN. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 532 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Secret du mari*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1907), in-12 de 429 p., 2 fr. 50. — 11. *La Robe brodée d'argent*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d. (1907), in-12 de 321 p., 3 fr. — 12. *Dans la crise*, par F. DUMONT. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 304 p., 2 fr. 50. — 13. *Sous l'orage, histoire du temps présent*, par JEAN DES TOURELLES. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 186 p., 2 fr. 50. — 14. *Les Sources claires, au pays du Couserans*, par Mlle D'ESCOLA. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1907), in-12 de 142 p., 2 fr. — 15. *Devant l'obstacle*, roman psychologique et étude sociale, par J. BAUDRY. Paris, Lethielleux, 1907, in-12 de 238 p., 2 fr. 50. — 16. *Le long du chemin*, par ANTOINETTE GIACOMELLI ; trad. de l'italien. Paris, Téqui, 1907, in-12 de 379 p., 3 fr. 50. — 17. *Intellectuelles*, par CLAUDE MANCEY. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 18. *Histoire d'Edmée, ou l'Expiation*, pa HELÈNE DE GOLESCO. Namur, Godenne, Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 358 p., 3 fr. — 19. *Ce qui passe et ce qui reste, pages détachées d'un journal de jeunesse*, par MADELEINE D'ARVISY. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 344 p, 3 fr. 50. — 20.

L'Inventaire, par Guy Chardonchamp. Paris, Wacogne, s. d., in-12 de 254 p., 2 fr. — 21. *Le Secret de Rocamadour*, par Guy d'Aveline. Paris, Vic et Amat, 1906, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 22. *Louisette*, par Marie Lacroix. Abbeville, Paillart, s. d., in-8 de 239 p., avec grav. dans le texte et hors texte, 1 fr. 50.

Pièces de théâtre. — 1. *Yvonnik*, drame en 2 actes, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon et Lesot, 1907, in-18 de 91 p., 1 fr. 50. — 2. *Le Loup et l'Agneau*, bafouillage comique, par Paul Deroyre, Paris, Bricon et Lesot, 1906, in-16 de 8 p., 0 fr. 25. — 3. *Un Produit merveilleux*, par Paul Deroyre. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-12 de 8 p., 0 fr. 25. — 4. *Leçon de chimie*, monologue scientifico-fantaisiste, par Paul Deroyre. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 8 p., 0 fr. 25.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — Parmi les nombreux romans écrits pour la jeunesse, romans, avouons-le, trop souvent médiocres, *Vers la haine* se détache charmant et grave à la fois. Il est inspiré par une pensée morale, très élevée et très juste; de plus, la forme en est agréable, et la leçon, un peu austère, qui en fait le fond, est toute enveloppée de « douceur angevine ». C'est l'histoire d'un groupe de paysans des Mauges, cette région de la Vendée qui garde, à travers les changements qu'amène le temps, sa physionomie très particulière. Comme l'auteur connaît et comme il aime sa petite patrie ! Il en a pénétré les gens et les choses, il en aime l'aspect à la fois sauvage et doux, les habitants fiers et simples, les traditions, les usages et la poésie, sentiment qui sera compris de tous ceux qui ont habité, ne fût-ce qu'en passant, ce coin de Vendée. Le cas de Prosper Chauvigny est malheureusement presque banal de nos jours. M. Pierre Gourdon nous fait assister à la lente déformation de cette âme d'enfant, victime de la « laïque », sur laquelle un instituteur, comme il y en a beaucoup, prend peu à peu une influence prépondérante. Jean Fruchart est, par contraste, le type du paysan resté fidèle aux traditions et au vieux sol natal ; plus fruste, plus rude, moins affiné que Prosper, il est aussi plus fort contre les ambiances démoralisatrices. Autour de ces deux jeunes gens vont et viennent d'autres figures vendéennes, attachantes et surtout vécues ; on sent que, pour les peindre, l'auteur a rassemblé ses souvenirs plutôt qu'il n'a fait appel à son imagination. Les châtelains du pays sont aussi très vivants ; le marquis Christian n'est pas un retardataire, c'est un gentilhomme très moderne qui apprécie l'automobile, ce qui ne l'empêche pas de remplir simplement et sans bruit les devoirs que lui imposent sa fortune et son nom ; en théorie, il ne s'inquiète pas beaucoup de la question sociale, si fort à la mode, mais il s'intéresse à ses paysans, s'occupe de leur bien-être matériel et moral et, sans s'en douter, fait une œuvre plus utile que beaucoup de beaux parleurs. En résumé, *Vers la haine*, malgré sa donnée un peu douloureuse, est un livre excellent, agréable à lire, utile propager. M. Gourdon est en train de se faire une place à côté de cet autre Angevin, M. René Bazin, qui, lui aussi, a trouvé dans sa petite patrie la source de ses meilleures inspirations.

2. — *Maître Josias, conte du vieux Strasbourg*, a un cachet moyen-âgeux qui n'est pas sans charme. L'auteur fait revivre la vieille cité pittoresque et sa merveilleuse cathédrale, à l'ombre de laquelle se déroule l'histoire, simple et pourtant tragique, de maître Josias, cet ouvrier de génie, à qui Strasbourg doit sa fameuse horloge. En livrant à la ville ce chef-d'œuvre, Josias a fait le serment de n'en jamais exécuter un pareil, afin de laisser à Strasbourg la gloire de posséder une merveille unique en son genre. Un jour, cependant, cédant aux prières de la blonde Agnès, sa fiancée, il se laisse tenter par les promesses d'un prétendu envoyé de l'Empereur qui le sollicite, au nom de son maître, de recommencer son étonnant travail; l'éternelle histoire de Samson et de Dalila se répète à Strasbourg ! Comme on le devine, ce sont les gouvernants de la cité, qui, se défiant de Josias, lui ont tendu un piège : ayant acquis la preuve de son parjure, ils lui crèvent les yeux, condamnant pour toujours aux ténèbres et à l'inaction le traître qui leur a manqué de parole ! Strasbourg sera donc seule à posséder son horloge, mais celui à qui elle la doit, le « maître de l'heure » aveugle, disgracié, abandonné par l'égoïste et perfide Agnès, meurt au pied de son chef-d'œuvre, qu'il a voulu toucher une dernière fois avant de prendre le chemin de l'exil. La poignante histoire de *Maître Josias* est racontée dans un style vivant, pittoresque, imagé; cette légende strasbourgeoise a un parfum d'antiquité qui s'harmonise à merveille avec l'image imposante de la cathédrale qu'elle évoque à nos yeux.

9. — Si *Maître Josias* nous reporte à des siècles en arrière, *De peur d'aimer* est, au contraire, une histoire bien moderne, où l'automobile joue un rôle important, puisque c'est un accident d'auto, pas mortel heureusement, qui met en présence les deux héros du roman. Les lecteurs du *Correspondant* ont eu la primeur de ce récit, d'une jolie fantaisie, d'une allure vive, alerte, amusante. Deux personnages, un brillant officier et une séduisante jeune fille, ont, pour des motifs différents, « peur d'aimer. » Ils se rencontrent, par hasard, dans les ruines solennelles de Grignan, sous le ciel bleu de Provence, où habita jadis, près de son altière fille, Madame de Sévigné dont ils descendent tous deux. La Pauline du volume, qui tient son nom de la Pauline de Simiane, chérie de la Marquise, a hérité quelque chose du joli style et de l'esprit primesautier de sa lointaine aïeule, et il n'est pas étonnant que l'officier, M. de la Garde, après un vain essai d'amitié platonique, se mette bel et bien, malgré sa « peur d'aimer » à adorer la délicieuse Pauline. Un brave notaire, très fin sous son aspect bonhomme, est à la fois le tuteur de Pauline et l'homme de confiance de M. de la Garde; il a, sans en avoir l'air, comploté d'unir, pour leur plus grand bonheur, ces deux désabusés, qui, un peu vite, ont renoncé au mariage; ses

manœuvres habiles réussissent pleinement, car, plus lente à se décider que l'officier, Pauline finit cependant par répondre à un amour qui certainement tiendra ses promesses. Ce roman se présente sous la forme d'un journal écrit tour à tour par « Elle » et par « Lui »; de charmantes descriptions de la Provence y alternent avec un dialogue vif et facile, dont l'intérêt ne languit jamais.

4. — *La Maison des Yeux bleus*, autrement dit le manoir des Bordes, est habitée par un groupe de famille dont les prunelles d'azur reflètent la bonté et la paix d'une vie heureuse et bienfaisante. Cette harmonie est troublée par l'arrivée d'une cousine aux yeux verts, pas jolie, mais souple et adroite, qui, sans avoir l'air d'y toucher, assombrit par ses manœuvres l'atmosphère sereine du manoir et remplit de larmes les yeux bleus de sa cousine Huguette. Cette intrigante tient par son père, à une race honorable, mais sa mère, « cabotine » épousée dans une heure de folie, lui a légué des instincts pervers. A mesure que Liane grandit, l'atavisme maternel prend le dessus; après avoir habilement détaché de sa cousine l'enseigne de vaisseau Pierre du Mazeau, Liane l'éconduit non moins habilement, quand elle le sait ruiné, pour épouser un riche industriel, ami de son père. Mais saisie par la hantise du théâtre, elle finit par abandonner son mari pour suivre une troupe de comédiens, dénouement un peu invraisemblable, étant donné que Liane est assoiffée de luxe et qu'elle échange une vie de bien-être assuré contre une existence précaire. A part cette critique, son caractère est bien étudié. Inutile d'ajouter que la paix rentre dans la *Maison des Yeux bleus*, où l'enseigne de vaisseau revient à ses premières amours. L'esprit du volume est excellent; il est agréablement écrit, dans un style correct et aisé.

5. — Les mêmes qualités se retrouvent dans *la Brabina*. La donnée de ce roman est la suivante : Nadèje Volinska, dite « la petite commandante », est la fille du commandant Annibal Volinski; mais, orpheline de mère, elle a été élevée par sa tante « la Brabina, » Prascovie Davriecka. Quand Nadèje revient tenir la maison de son père, c'est une jeune fille charmante, une vraie fleur des champs, qui s'est épanouie à l'air libre et au grand soleil. La vie de garnison d'un régiment russe ressemble fort à celle d'un régiment de France, avec sa bonne camaraderie et aussi ses potins et ses petites intrigues. Nadèje y fait la conquête du lieutenant Alain Vedrosof de Kerouy, qui a du sang breton dans les veines et dont le noble caractère semble promettre à la « petite commandante » un avenir heureux. Une méchante langue, la « Vipérine » du régiment, Isménie Pasculapof, de son vrai nom, réussit à séparer ces deux êtres si bien faits pour se comprendre, mais l'intervention heureuse de « la Brabina » rétablit les choses et le volume se ferme sur une alliance franco-russe, pleine d'heureuses

espérances. Cette histoire est joliment contée, mais l'auteur abuse des citations et des phrases russes qui foisonnent, et même des phrases anglaises, qui souvent, disons-le en passant, sont fautives comme orthographe.

6. — *Fumées de gloire* peut se diviser en deux parties bien distinctes. Dans la première, Maud de Kermenhir, la jeune femme d'un médecin breton, s'enivre des « fumées de gloire » que lui prodiguent des admirateurs imprudents. Grisée par leurs applaudissements, Maud, douée d'un talent de diction très réel, prend en haine le modeste logis familial et finit par l'abandonner. Son mari étant mort de chagrin, l'égoïste Maud épouse le poète Jacques Rolland et devient une étoile dans le monde du théâtre sous le nom de Thylda Dumenhir. La seconde partie du volume nous transporte dans l'île de Bréhant où se sont retirés les beaux-parents de Maud, qui ont repris leur nom patronymique de Le Goff. Ils y élèvent la petite Anne-Marie, la fillette abandonnée jadis par sa mère, et qui n'a hérité d'elle que sa beauté. Anne-Marie est la reine de l'île, adorée des braves gens dont elle est l'ange gardien. Telle elle apparaît au marquis de Coetjégu, venu à Bréhant en touriste et qui tombe follement amoureux de la ravissante Mlle Le Goff. Malheureusement la marquise de Coetjégu, soucieuse de l'illustration de la vieille famille dont son fils est le chef, découvre que la jeune fille, si jolie et si parfaite, a pour mère Thylda Dumenhir et, pour cette raison, elle s'oppose au mariage ; elle désarme cependant quand Thylda, convertie et désabusée, se retire à tout jamais de la scène. L'auteur fait preuve d'un style aisé, et de sentiments religieux; les descriptions de l'île de Bréhant sont agréables comme aussi celles de l'hôtel de Coetjégu à Guingamp, dans son décor solennel, vieillot, mais infiniment pittoresque.

7. — Dans *Noces de neige* nous avons deux héroïnes dont le caractère fait contraste. Anne Beaufort, nature très noble, mais froide et fermée, et son amie l'hypocrite Solange, dont la grâce féline et l'aspect frêle cachent un égoïsme féroce et une volonté tenace. Dans le duel qui s'engage entre les deux femmes, Anne est d'abord, cela va sans dire, vaincue par sa petite rivale, mais, en fin de compte, justice lui est rendue et elle sort victorieuse de cette cruelle épreuve. Notons au passage de jolies descriptions des montagnes du Jura avec leur parure d'hiver.

8. — Les lecteurs français ont déjà eu l'occasion d'apprécier dans les écrits de M. Sheehan des qualités d'émotion vraie, de sincérité profonde, unies à l'amour du beau et du bon. *Geoffroy Austin* est plutôt un livre triste : l'auteur nous fait pénétrer dans un collège d'Irlande, où les professeurs, préoccupés de cultiver les esprits, ne cherchent pas à former les âmes ; de là de nombreux abus : les petits et les faibles bru-

talisés et opprimés, les plus intelligents absorbés par une culture intellectuelle intensive, aux dépens de leur développement moral. La figure touchante du P. Aidan nous rappelle d'autres figures de prêtres présentées par M. Sheehan, qui excelle à peindre ces modestes héros. En donnant aux lecteurs français ces croquis d'Irlande, le traducteur, dont l'œuvre est digne d'éloges, leur rend un vrai service. Élargir la sphère des connaissances est un bienfait, et, plus et mieux que tout autre, M. Sheehan connaît le fort et le faible, les grandes vertus et les graves défauts du peuple dont il est sorti.

9. — *Succès dans l'échec* est la suite du volume précédent. Nous avons dans le héros un exemple de culture intellectuelle excessive, qui ne l'a guère préparé aux âpres luttes de l'existence. Pour vivre, Geoffroy essaie de tous les métiers ; malgré ses efforts pour trouver la paix dans une philosophie hautaine, son esprit est troublé et malheureux. La vie admirable et la sainte mort de son camarade de collège, Charles Travers, lui ouvrent les portes du monde surnaturel et, dans l'amour de Jésus-Christ, il trouve la solution des problèmes harcelants, où se débattait son intelligence ; avant d'en arriver là, Geoffroy passe par des expériences multiples, trop multiples peut-être pour le lecteur français, qui aime un enchaînement de faits plus uni. Mais ses aventures fournissent à l'auteur l'occasion de crayonner avec finesse et humour une foule de types très irlandais et très divers : Katrine, la petite servante, est évidemment prise sur le vif. La note générale du volume est élevée ; en véritable Irlandais, l'auteur est à la fois mélancolique, doucement moqueur et, par moments, très comique ; sa conclusion apparaît lumineuse de sens surnaturel.

10. — *Le Secret du mari*, par Mme Maryan, est un « secret » tout à l'honneur d'Aubry de Chavagnay. Il s'est, un peu imprudemment peut-être, engagé à cacher à sa femme Danielle, la fille cadette du grand peintre David Vello, que son père a dissipé toute sa dot. Il s'ensuit que la charmante Danielle, encore très enfant, laisse grandir entre elle et son mari une défiance qui menace de tuer le bonheur de deux vies. Étant donnée la grandeur du caractère d'Aubry, grandeur qui s'impose, les soupçons de Danielle sont exaspérants pour le lecteur mieux informé. Tout s'arrange à la fin par l'entremise de Laurianne, la fille aînée du peintre, demi-sœur de Danielle, nature simple, droite, pratique, calme, chez qui se retrouve l'atavisme de sa mère, une Suissesse. Cette prosaïque Laurianne, jadis dédaignée par son père, devient, par le fait, le bon génie de tous les siens. Nous retrouvons dans ces pages les qualités auxquelles nous a habitués Mme Maryan : un sens psychologique fin et juste, de charmantes descriptions. Le contraste est agréablement souligné entre l'atelier parisien de David Vello, pittoresque, un peu factice, logis plus artistique que familial, et la maison suisse de sa fille, où il

vient mourir; maison douce, tranquille, dont la propreté éclatante reflète l'ambiance morale, et qui, à défaut de l'élégance étrange, trop aimée par l'artiste prodigue, dégage une atmosphère saine, sincère et reposante pour l'âme.

11. — *La Robe brodée d'argent*, du même auteur, nous présente également des milieux très différents : Léna, ou Hélène de Coetlanguy, est issue d'une vieille famille bretonne. Son oncle Alain, qui l'a élevée, est un gentilhomme paysan qui porte le costume national, dont les ancêtres lointains se sont alliés aux ducs de Bretagne et dont les ascendants plus proches ont épousé des filles du peuple ; du reste un caractère noble, fort, fier, mais aux yeux duquel déserter le sol natal est un crime irrémissible. Hervé, le père de Léna, artiste devenu célèbre, mais nature légère, faible, peu pratique, s'est laissé entraîner dans des spéculations malheureuses et, dès lors, a été rejeté comme indigne par son aîné, et Léna, élevée dans un milieu où les anciennes traditions d'une race noble se confondent avec les occupations journalières d'une vie de paysans, a en elle quelque chose du raffinement inné de son père l'artiste, que heurtent parfois les préjugés de son oncle. Un jeune mondain, Landry Desmoutiers, retenu au manoir de Coetlanguy par un accident d'auto, s'éprend de Léna quand il la rencontre dans l'atmosphère un peu étrange des monts d'Arrez ; il s'en déprend avec une égale facilité quand il retrouve à Paris, vêtue d'un costume acheté tout fait au Bon Marché, qui rend gauche, dépaysée, la princesse des bruyères et des ajoncs. La seconde partie du volume nous transporte à Venise, où le peintre fameux, Hervé Lebreton, de son vrai nom Hervé de Coetlanguy, se meurt entre sa fille, venue pour le soigner, son frère, le rude Alain, qui pardonne enfin au mourant d'avoir déserté la terre natale, et Yves Le Du, son parent, qui a été le trait d'union entre les deux frères. C'est une sympathique figure que celle de ce prêtre, curé dans un faubourg de Paris, qui, malgré son dévouement à ses brebis, garde au fond du cœur le mal du pays, si bien qu'il met au nombre des joies du Paradis celle de revoir « les hommes de Bretagne. » Ce charmant volume est, à notre avis, un des meilleurs de Mme Maryan ; les descriptions sont jolies et vécues, autant celles du manoir breton, du presbytère faubourien, du salon élégant et banal de Mme Desmoutiers que celles de Venise, la ville enchanteresse. Ajoutons que c'est là que l'héroïne trouve un mari qui, tout en la mettant dans le monde distingué qui est le sien, ne veut pas la détacher de « la Bretagne, la plus douce, la plus belle, la plus prenante des petites patries. »

12. — Les événements publics un peu importants inspirent, ce qui est du reste tout naturel, la verve des romanciers ; c'est ainsi que la guerre du Transvaal, celle de Chine, et plus récemment les expul-

sions, les Inventaires et la Séparation ont fourni le sujet de nombreux romans, que nous avons analysés à leur heure, les uns médiocres, les autres excellents. *Dans la crise* est de ces derniers. Rien de solennel ni d'apprêté dans ces pages ; mais sous des dehors très simples nous y trouvons des remarques fines, des idées justes, une critique doucement ironique de certains abus et, avec cela, un profond respect pour le sacerdoce et un sens très vrai de ses responsabilités. Le jeune curé, dont les débuts sont si pénibles, dont la tâche semble si ingrate, commence par se dépouiller de tout ce qu'il y a de trop humain dans ses aspirations et dans ses moyens d'action, et, à mesure qu'il devient lui-même plus élevé, plus détaché, plus vraiment évangélique, son influence sur son troupeau devient plus puissante. Les confrères qui l'entourent sont crayonnés avec conscience et bonne humeur. Toutefois le baron de Prost ne représente pas, il s'en faut, la majorité des châtelains de vieille race, qui sont moins pompeux et d'une charité plus simple ; mais les demi-savants de village, avec leur suffisance et leur lâcheté, sont pris sur le vif. Quoique le fond du récit soit profondément et tragiquement grave, puisqu'il s'agit de la destinée des âmes, la forme n'en est pas fatigante, loin de là, et, à ses autres mérites, l'auteur joint une pointe de malice et un sentiment du ridicule qui, sans être le moins du monde amer, donne à ses pages très bien écrites une saveur qui exclut l'ennui.

13. — *Sous l'orage*, par Jean des Tourelles, est aussi un livre d'actualité. Nos lecteurs connaissent cet auteur, dont les esquisses, œuvre d'une plume vive et hardie, démasquent et flagellent les bassesses et les crimes de l'heure présente. Sous une forme très vivante et accessible à tous, il passe en revue, pour les clouer au pilori, les sectaires, les lâches, les égoïstes, ennemis de l'Église et de leur pays. Plus que de longs raisonnements, ce petit volume peut éclairer l'âme populaire, crédule et simpliste, autant sur la valeur réelle des hommes qui détiennent le pouvoir que sur la complicité, quelquefois inconsciente, de ceux qui, par sottiste ou par peur, leur permettent d'accomplir leur œuvre néfaste.

14. — *Les Sources claires* appartiennent à la collection des écrivains régionaux et nous offrent de jolis tableaux des sites pittoresques et sauvages de l'Ariège (le pays du Couserans). La trame du récit se poursuit, simple et pure, au milieu de ces peintures agrestes : une pieuse fille, Madeleine, rêveuse et naïvement égoïste, apprend l'austère leçon du dévouement au contact de la souffrance humaine et, après quelques hésitations devant une tâche héroïque, elle l'accepte dans un élan généreux. La pensée de l'auteur est, on le voit, élevée, mais le charme de son livre réside encore plus dans les descriptions très vécues de la nature que dans la psychologie des personnages, très superficiellement esquissée.

15. — *Devant l'obstacle* nous présente un de ces problèmes troublants, nombreux, hélas! dans la vie. Les trois fils d'Alain de Kerlor se trouvent en face d'un obstacle terrible : le déshonneur de leur père mort au bagne, dont bien injustement la société leur fait porter le poids. L'un d'eux, sa carrière brisée, se réfugie dans un cloître; le second, devenu socialiste, tombe sur les barricades; le troisième enfin « à l'aide du devoir de chaque jour, simplement et courageusement accompli, a su franchir l'obstacle sur lequel s'étaient brisés ses frères », car, ainsi que le dit l'auteur dans sa Préface : « Dieu aide qui s'aide ». Le volume est dédié à M. François Coppée et précédé d'une lettre du poète qui loue ce livre « bien pensé et bien écrit ».

16. — Dans sa Préface du volume qui nous occupe : *Le long du chemin*, M. Georges Goyau dit que ce livre est de ceux qui « gravent, non point seulement dans la mémoire, mais dans la conscience même du lecteur cette conviction très nette que la foi chrétienne ne doit pas être traitée comme une draperie de luxe, dont on se parerait chaque dimanche, ainsi que d'une toilette de fête, durant quelques instants passés au pied de l'autel ». En effet, ce volume, très simple, nous montre la foi chrétienne inspirant toutes les minutes d'une vie humble, obscure et monotone, mais pleine de grands devoirs. Celle qui écrit ici est Italienne, son horizon se borne à une ville de province et à une campagne modeste à laquelle seul le ciel d'Italie peut prêter une splendeur inconnue dans nos régions plus froides. Mais la foi et la pratique chrétiennes, de petits devoirs glorifiés par une intention élevée, l'humble monotonie de l'existence illuminée par l'espérance de l'au-delà sont de tous les pays, et ces choses, présentées dans un cadre nouveau, acquièrent quelquefois plus de force.

17. — Sous les traits de Mme de Montjalbert et de sa fille, la belle Paule, l'auteur nous offre deux types d'*Intellectuelles*, pédantes, suffisantes, odieuses à tout le monde. Heureusement que le mot « Intellectuelles » pris dans le sens qu'y attache Mme Claude Mancey, ne s'applique pas à toutes les femmes qui s'occupent des choses de l'esprit, occupation qui en vaut bien d'autres pourvu qu'elle ne leur fasse pas négliger leurs devoirs envers Dieu et envers leur prochain. Une « intellectuelle » comme celles du présent volume, n'est pas toujours, tant s'en faut, une femme intelligente, témoin Mme Montjalbert, qui élève bien mal, même au point de vue mondain, sa fille Paule. Après avoir heurté de mille façons les idées de la calme petite ville qu'elle habite, Paule épouse le député blocard du lieu, vieillard déjà usé, dont le seul mérite est la fortune. Le livre se ferme sur cette union où le cœur n'entre pour rien, et le peu de sympathie qu'inspire Paule empêche le lecteur de s'apitoyer sur le sort qui l'attend. L'auteur écrit facilement, les idées sont justes, mais, comme dans tous les

livres à thèse, le caractère des femmes types est peut-être trop poussé au noir.

18. — La pensée qui a inspiré Mlle de Golesco dans l'*Histoire d'Edmée* est profondément morale : l'enfant innocente expie pour le père coupable, en vertu de cette grande loi de solidarité qui, depuis la faute originelle, pèse d'un poids si lourd sur tant de destinées. M. Ceyran, le père d'Edmée, a amassé une fortune considérable en écrivant, sous un pseudonyme, des livres immoraux. Edmée l'ignore et se demande souvent avec tristesse pourquoi son père l'a fait élever loin de lui. Tout s'explique le jour où l'infortunée découvre la vérité, et cette découverte a pour résultat de briser un projet de mariage heureux et de jeter dans le cloître la jeune fille désenchantée de la terre. Le sacrifice de Sœur Hedwige obtient de Dieu l'objet de ses prières : la conversion de son père, qui désormais consacrera à la défense de la vérité sa plume jusque-là employée au mal. Comme on le voit, la donnée du récit est élevée, les sentiments en sont excellents, la note religieuse est accentuée; peut-être pourrait-on désirer un peu plus de simplicité dans le style, qui est parfois légèrement apprêté.

19. — *Ce qui passe et ce qui reste* est un *journal de jeunesse*, écrit par une très jeune fille au fond de sa province. « Ce qui passe » ce sont les illusions et les espérances de la jeunesse, « ce qui reste » sont ses aspirations élevées, son dévouement et ses sacrifices. La vie quotidienne d'une ville de l'ouest, avec ses menus détails, ses devoirs, ses potins et ses commérages, insipides ou venimeux, revit dans ces pages qui, à défaut d'un grand mérite littéraire, ont une allure honnête, naïve, sans prétentions.

20. — Inspiré, comme plusieurs romans actuels, par de récents événements, *l'Inventaire* met en scène un officier, Philippe de Lérouville, et sa fiancée, Jeanne Dalny. L'un brise, par conscience, une carrière qui s'annonçait brillante, ne voulant pas se prêter à une besogne indigne; l'autre, jeune fille bien élevée et bien pensante, selon le monde, ne l'est cependant pas assez pour rester fidèle à un fiancé, dont l'épée était la seule fortune. Les sentiments de l'auteur sont parfaits, mais son récit, coupé par de longues dissertations, manque d'intérêt et d'entrain. Philippe de Lérouville lui sert de prétexte pour exprimer ses idées politiques, religieuses et sociales, idées estimables sans doute, mais dont le développement allonge et alourdit la trame déjà si menue du roman.

21. — Selon son habitude, M. Guy d'Aveline a emprunté son sujet aux premiers siècles de l'Église et, dans *le Secret de Rocamadour*, nous retrouvons quelques-uns des personnages dont nous avons fait la connaissance dans ses précédents écrits. Cette fois, l'auteur nous conduit en Gaule, où nous assistons aux cérémonies du culte druidique,

à la veille de s'éteindre devant l'influence grandissante du christianisme. M. d'Aveline prend pour base de son récit la tradition d'après laquelle Marthe, Marie-Madeleine, Lazare, Claudia Procula, la femme de Pilate, et Zachée, auraient trouvé un asile dans les Gaules. Il met en opposition le culte de Jésus, pacifique et grandiose, avec le culte tantôt sanglant, tantôt trivial des druides. Ce simple exposé suffit pour démontrer l'excellence de ses intentions ; les descriptions des forêts chartraines où ont lieu les rites druidiques sont jolies, mais le style trop fleuri de l'auteur gagnerait à devenir plus uni et plus incisif.

22. — *Louisette* convient aux enfants des classes populaires, surtout aux petites filles qui se préparent à leur première communion. Ils y verront comment Louisette, la petite sauvage, est devenue une fillette dévouée, capable et infiniment plus heureuse, grâce, en grande partie, à l'influence de ses voisins dévoués et des dames catéchistes, dont le rôle admirable est mis en lumière.

Pièces de théâtre. — 1. — *Yvonnik* est un drame en trois actes, avec huit rôles, tous des rôles d'hommes. L'action se passe au temps de la fameuse guerre de Vendée, époque tragique et glorieuse s'il en fut. Le marquis de Kerhoz s'est armé pour la cause de Dieu et du Roi ; sous ses ordres est son fils Alain, imbu des idées nouvelles, qui se laisse aller à trahir la cause pour laquelle son père expose sa vie. Le petit musicien Yvonnic a pénétré le secret du traître et, en se sacrifiant pour lui, il sauve l'honneur de Kerhoz. Alain, revenu de ses folles utopies, rachète, par une mort glorieuse en face de l'ennemi, sa défection d'un moment. La pièce est fort dramatique, inspirée par des idées très élevées d'honneur chrétien ; elle convient aux œuvres de jeunes gens : cercles, patronages, etc.

2. — *Le Loup et l'Agneau*, « bafouillage comique », est un monologue qu'on pourrait presque appeler un dialogue, puisqu'il demande le concours du souffleur.

3. — *Un Produit merveilleux* est aussi un monologue, un « boniment de camelot ».

4. — De même, *Leçon de chimie* est un « monologue scientifique fantaisiste ». Ces trois dernières pièces sont absolument inoffensives et honnêtes.

Comtesse R. de Courson.

THÉOLOGIE

Les Origines liturgiques. Conférences données à l'Institut catholique de Paris en 1906 par le T. R. P. Dom Fernand Cabrol. Paris, Letouzey et Ané, 1906, in-8 de viii-373 p. — Prix : 6 fr.

Introduction aux études liturgiques, par le Rme Dom Cabrol. Paris, Bloud, 1907, in-16 de 175 p. — Prix : 3 fr.

Cours synthétique de liturgie, par A. Vigourel. Paris, Roger et Chernoviz, 1906, in-12 de vi-264 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si le docte abbé de Saint-Michel de Farnborough, Dom Fernand Cabrol, se montre un savant de haut mérite et un vaillant organisateur de travail scientifique dans son beau *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, en cours de publication, il a prouvé par son *Livre de la prière antique* qu'il était doué aussi des qualités du vulgarisateur. C'est à ce dernier talent, mais avec une forte impression du premier, que se rapporte son volume : *Les Origines liturgiques*, recueil de huit conférences données par lui à l'Institut catholique de Paris, devant un public composé d'auditeurs d'âges très divers et de conditions très variées. Il y a traité les sujets suivants : I. L'Esthétique dans la liturgie. II. La Liturgie envisagée comme science. III. Les Origines liturgiques. IV. La Composition liturgique. V. Le Style liturgique et les familles liturgiques. VI. La Messe. VII. Le Baptême. VIII. La Semaine sainte et les Origines de l'année liturgique. — A ces huit morceaux, qui s'adressent à tout esprit cultivé, l'auteur a joint neuf appendices, qui ont un caractère d'érudition plus spéciale : I. Notes sur les documents liturgiques. II. Note sur la méthode en liturgie. III. Le Premier des calendes de janvier et la Messe contre les idoles. IV. La Liturgie mozarabe et le *Liber ordinum*. V. Les Liturgies gallicanes. VI. Le *Book of Cerne* et les liturgies celtiques. VII. Les Messes de saint Augustin (par le R. P. Marcel Havard). VIII. Centonisations patristiques dans les formules liturgiques (par le R. P. Marcel Havard). IX. Les Origines de la messe et le Canon romain. — Inutile d'insister ici sur la valeur et l'intérêt de ce volume. Dans sa partie vulgarisatrice, nous y avons trouvé une lecture captivante.

— C'est à Dom Cabrol également que nous sommes redevables de l'excellent petit manuel de bibliographie critique et de méthode intitulé : *Introduction aux études liturgiques*. C'est un programme et un guide pour les collaborateurs d'une série de publications relatives à ces études, qui doit former une branche nouvelle de la collection *Science et Religion*. L'auteur s'est proposé d'y faire connaître : « 1° ce qui a été fait jusqu'ici, et 2° ce qui reste à faire encore. » Il conclut ainsi : « On voit que la liturgie offre aux travailleurs un vaste champ. Le malheur est qu'en ceci, comme dans beaucoup d'études historiques, ce qui manque le plus, c'est la discipline ou l'esprit de méthode. Faute de connaître suffisamment l'état de la science, ou d'être initié aux vraies méthodes, bien des hommes laborieux et de bonne volonté perdent leur temps dans des travaux inutiles, qui ne feront pas avancer la science d'un pas, alors que, sur tant de points, ils auraient pu apporter à nos études une contribution utile. Si cette modeste introduction pouvait en éclairer quelques-uns, elle nous paraîtrait avoir atteint son but. » Par l'abondance et la précision technique des renseignements qu'il renferme, par l'esprit méthodique dont il s'inspire, ce manuel est

tout à fait propre à l'objet que Dom Cabrol s'y est proposé. Il ne sera pas d'une utilité médiocre, non seulement pour les auxiliaires du docte bénédictin dans la série de monographies liturgiques placée sous sa direction, mais pour tous les travailleurs.

— Notre savant collaborateur M. Vigourel, professeur au séminaire de Saint-Sulpice, n'a pas manqué de faire usage dans son *Cours synthétique de liturgie* des recherches historiques de Dom Cabrol, de ses élèves et de ses émules. Mais l'objet qu'il a en vue est surtout présent et pratique. Il expose en ces termes la pensée qui l'a guidé dans la composition de ce précis, où il a résumé son enseignement et où « les prêtres du ministère trouveront un mémorial ou un supplément de ce qu'ils ont appris, un cadre aux instructions à donner soit en chaire, soit dans les catéchismes... Un professeur, surtout de cours élémentaire dans un séminaire, doit chercher à intéresser ses élèves ; il a, dans un temps forcément restreint, à les mettre au courant d'une masse de notions dont ils devront user toute leur vie ; ces notions, il leur sera bon, suivant qu'il est prescrit, de les communiquer aux fidèles... Tout cela n'est guère possible, à moins d'avoir dégagé quelques lois, auxquelles les faits liturgiques semblent soumis, lois qui auraient présidé à leur développement et conduit les premiers germes jusqu'à leur maturité... La genèse de cet essai synthétique donne quelque confiance à son auteur, précisément parce qu'il n'a rien inventé. C'est en partant d'une idée bien commune en liturgie qu'il a vu, à son grand étonnement, à peu près tous les faits tant soit peu importants de cette science se ranger sous une formule toute simple parce qu'elle est plus naturelle. » Or, l'idée dirigeante de M. Vigourel, c'est que « le centre de la liturgie catholique est l'Eucharistie ». Le cours est divisé ainsi qu'il suit : Première Partie. *Éléments du culte*. Chapitre I. Les Livres liturgiques. II. Le Matériel liturgique. L'Église. III. Personnel liturgique. IV. Cadre chronologique ou Comput ecclésiastique. — Deuxième Partie. *Les Fonctions du culte*. Première fonction. *Le Sacrifice de la Messe*. Chapitre I. La Messe. II. Diverses Messes. — Deuxième fonction. *Les Offices*. Chapitre I. Offices strictement liturgiques. II. Offices non strictement liturgiques. — Troisième fonction. *Sacrements et Sacramentaux*. — Troisième Partie. *Année liturgique*. I. Cycle de Notre-Seigneur ou Propre du temps. II. Cycle marial. III. Propre des saints ou Sanctoral. — Une ample *table alphabétique* permet de se reporter aisément aux très nombreux détails exposés sous ces divers chefs. — L'utilité d'un tel ouvrage pour les ecclésiastiques saute aux yeux. Mais il peut être aussi profitable aux laïques, singulièrement ignorants à notre époque, même quand ils sont croyants et à plus forte raison, quand ils ne le sont pas, des choses de la religion et de l'Église.

M. S.

Christianisme et Église, par le R. P. Th. Bourgeois. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 454 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre du R. P. Bourgeois comprend dix-sept chapitres, groupés autour de deux idées principales : la première, que le christianisme intégral se trouve dans l'Église catholique seulement ; la seconde, que plusieurs phénomènes surhumains prouvent la présence permanente du Saint-Esprit dans l'Église catholique. L'éminent conférencier établit avec force que le Christianisme-Vérité doit s'intégrer dans l'autorité doctrinale de l'Église ; le Christianisme-Loi, dans son autorité législative ; le Christianisme-Vie, dans son ministère. A ces thèses fondamentales, il rattache des chapitres sur l'organisation de l'autorité dans l'Église, sur l'infaillibilité du Souverain Pontife, sur le pouvoir temporel des Papes, sur la persécution par l'Église, sur l'Église catholique et les conditions du salut. Un dernier chapitre complète cette première partie, en tirant les conclusions et synthétisant la notion de l'Église. Dans les sept premiers chapitres de la seconde partie, l'auteur étudie tour à tour les témoignages rendus à la présence du Saint-Esprit dans l'Église catholique par les circonstances de son établissement public, par les conditions dans lesquelles sa vie s'est perpétuée, par la catholicité de sa vie, par l'immutabilité de sa doctrine, par l'idéale perfection de ses saints, par ses martyrs, par les caractères de sa bienfaisance. Le chapitre dix-septième et dernier résume le livre, en nous montrant dans l'Église la règle divine de la vie, et nous disant nos devoirs envers l'Église catholique. L'auteur explique dans sa Préface le dessein de son livre, et autour de quelles idées se groupent les différents chapitres. Ce lien d'unité reste assez lâche, et l'impression du lecteur est que nous avons là plusieurs séries de conférences données en divers temps et lieux, mises au point d'ailleurs et suffisamment raccordées. L'auteur semble soucieux de dissimuler cette origine et de nous présenter un livre, non un recueil de conférences. On lui aurait su gré, au contraire, de s'en expliquer nettement. Faute de cette explication, on est tenté de trouver que certains chapitres, ceux, par exemple, sur le pouvoir temporel, sur la persécution par l'Église, sur l'Église et les conditions du salut, ou bien ne se rattachent guère à l'ensemble, ou bien escamotent les difficultés. Car on a le droit d'être plus exigeant pour un livre que pour des conférences. Même comme conférence, le chapitre sur la persécution par l'Église est faible ; comme chapitre d'un livre doctrinal sur l'Église, plus d'un lecteur le trouvera insuffisant. Il reste que le P. Bourgeois a fait œuvre utile et solide : les conférenciers ont là des éléments excellents de bonne et saine apologétique.

J.-V. Bainvel.

SCIENCES ET ARTS

La Crise morale des temps nouveaux, par Paul Bureau. Paris, Bloud, 1907, in-16 de xi-462 p. — Prix : 4 fr.

Le désarroi présent de la morale en France, grave lacune au milieu de tant de progrès et qui les empêche de porter tous leurs fruits, voilà ce que montre d'abord M. Paul Bureau, avec une grande abondance et une grande précision d'informations, en pages vigoureuses et vives, particulièrement vives et agressives dès qu'il trouve occasion ou prétexte de faire la leçon aux vieux partis vaincus; toute compromission avec eux lui paraît impardonnable; ainsi, l'une des raisons pour lesquelles il disqualifie les jaunes c'est qu'ils ont reçu des éloges de royalistes. Quoi qu'il en soit, le bilan qu'il dresse doit être médité : tout y est porté, défaillances de la vie privée depuis les ravages de l'alcoolisme jusqu'au désordre des mœurs hors du mariage, dans le mariage, défaillances de la vie collective, dans la vie religieuse, dans la vie publique; enfin doctrines immorales, que la corruption développe et qui la développent à leur tour. Le mal constaté, recherchons ses causes. M. Paul Bureau en partage la responsabilité entre ceux qu'il appelle les *enfants de l'esprit nouveau*, — entendez les représentants du grand mouvement irréligieux inauguré par les encyclopédistes — et ceux qu'il appelle les *enfants de la tradition* — entendez le gros des défenseurs de la religion traditionnelle. Les premiers, parce que décidés à éliminer Dieu et le surnaturel, n'ont pas laissé de fondement à la morale, mettant successivement leur confiance dans l'intérêt bien entendu, dans la nature, dans l'action des lois, dans la concurrence, dans la science, dans l'évolution, dans la solidarité, et malgré les échecs que l'expérience leur inflige, la plupart maintiennent toujours le dogme négatif, qui est leur point de départ, le parti-pris de n'admettre qu'une morale purement *humaine*, laïque et indépendante d'un Maître transcendant. Voilà leur passif, que notre auteur ne dissimule pas; mais, en contre-partie, il met à leur actif — ce que je ne crois pas du tout qu'il faille concéder — les grandes découvertes scientifiques et les grandes conquêtes industrielles qui ont transformé, depuis un siècle les conditions matérielles de la vie. Quant aux enfants de la tradition, si les précieuses vérités dont ils sont dépositaires n'ont pas rayonné plus victorieusement, c'est qu'ils les ont compromises par des alliages suspects et par leurs funestes fautes : ils se sont montrés routiniers et dénués d'esprit d'initiative, déplorablement outranciers avec un Joseph de Maistre par exemple, injustement défiants de toute nouveauté, étrangers ou hostiles à presque tous les progrès humains. Tableau chargé, sans doute, et qui, tant à cause de ce qu'il exagère qu'à cause de ce qu'il omet, appellerait, à mon sens,

bien des corrections et des retouches. La conclusion du livre se dégage d'elle-même : le salut ne peut venir que d'hommes aussi bons serviteurs de la cité moderne, aussi imprégnés de culture et d'esprit modernes, que religieusement attachés à la haute morale, la seule consistante, celle qui ne refuse pas de prendre Dieu pour fondement. N'étant nullement de ceux qui approuvent et propagent le dénigrement systématique de notre temps, m'étant toujours efforcé moi-même, dans mon modeste labeur d'écrivain, de dissiper, au lieu d'aigrir, les malentendus qui éloignent du christianisme trop d'âmes contemporaines de bonne volonté, je ne saurais méconnaître qu'il n'y ait beaucoup à retenir des leçons de M. Paul Bureau, tout en souhaitant qu'il élargisse à droite sa sympathie et sa bienveillance si accueillantes à gauche, et que son fort et brillant talent n'encourage pas ceux qui n'échapperaient au fétichisme du passé que pour embrasser, avec une mauvaise passion révolutionnaire, le fétichisme aveugle de la nouveauté.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Contre-Révolution. Essai sur les principes fondamentaux des gouvernements, par PIERRE FÉLIX. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-8 de IX-541 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, dont l'auteur déconseille l'achat et la lecture à ceux qui ne demandent à un livre que de les amuser, est un recueil de personnelles et libres réflexions sur des sujets graves sans doute, mais d'un intérêt bien actuel et bien prenant. L'auteur, qui nous promet un second volume d'essais de même ordre et qui nous a déjà donné une *Profession de foi du vicaire auvergnat précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable*, plaira souvent à ceux qui aiment que l'on pense pour son compte, qui ne jugent pas qu'un chrétien soit tenu de garder toujours le ton bénisseur. Il ne craint pas d'être quelque peu iconoclaste, de secouer assez vivement les mots, les clichés et les idoles, que tant d'autres exaltent ou ménagent. Nul n'a moins que lui le fétichisme de la démocratie ; mais il se proclame *démophile* autant que contre-révolutionnaire. Il écrit bravement que la monarchie est le gouvernement de l'avenir. Et quand il revient, ce qui est fréquent, aux questions morales, il se trouve en un singulier accord avec l'auteur de *la Crise morale des temps nouveaux*, M. Paul Bureau dont il est si souvent à l'extrême opposé ; il établit, en effet, ce que l'on ne saurait trop montrer, que sans morale le progrès humain ne saurait aboutir qu'à une effroyable barbarie, et que la notion de Dieu écartée, il n'y a vraiment pas de fondement à la morale.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Une Fondation nécessaire. Les Secrétariats d'œuvres sociales, par VICTOR BETTENCOURT et le R. P. RUTTEN. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-16 de 99 p. — Prix : 1 fr.

Il est à souhaiter que cette brochure soit lue par tous les ecclésiastiques et tous les hommes d'œuvres. M. Bettencourt, président de la Jeunesse catholique de Paris, a fait une enquête en Belgique et y a étudié le fonctionnement des œuvres. Une chose l'a surtout frappé : ce sont ces secrétariats si fortement organisés dans toutes les provinces, centres d'action et de renseignements et promoteurs de toutes les œuvres reconnues utiles. A la suite de son voyage, il a invité le P. Rutten, un dominicain, organisateur de la ligue antisocialiste de Gand, à venir à Paris exposer à la jeunesse catholique les résultats qu'il a obtenus. Le discours du zélé religieux complète le volume.

Beaucoup de détails utiles pour la pratique sont à relever dans cette publication. Il n'est peut-être pas possible ni désirable de copier exactement dans toute la France l'organisation des catholiques belges. Il faudra tenir compte des différences de temps, de lieux et de tempéraments, mais il y a deux points à retenir et partout applicables. Il faut que les catholiques s'organisent entre eux, comme catholiques. Il faut en second lieu que ces associations de catholiques s'appliquent à créer pour leurs adhérents toutes les améliorations matérielles possibles. Quand les ouvriers et les paysans verront se former des groupes prospères, jouissant de toutes les facilités qu'une bonne organisation sociale et économique peut procurer, ils demanderont d'eux-mêmes à y entrer, et si, pour cela, il faut aller à la messe, ils y iront. D. V.

Le Savoir-vivre. les usages, le monde, ouvrage publié sous la direction de Mme ALINE RAYMOND. Paris, Librairie de Paris, 1906, petit in-8 de XVI-319 p. (*Bibliothèque de la maîtresse de maison*). — Prix : 4 fr.

Dictionnaire du savoir-vivre, par M. CHAMBON. Paris, Lethielleux, s. d. (1906), in-12 de VI-420 p. — Prix : 2 fr. 50.

Comment présenter à nos lecteurs les deux ouvrages dont les titres précèdent? Il nous a paru que le mieux était, surtout, d'extraire des Préfaces dont l'un et l'autre sont pourvus les passages les plus saillants.

Donc, pour le livre publié sous la direction de Mme Aline Raymond, laissons d'abord la parole à M. Paul Mimande, qui fait preuve à la fois de jugement et d'esprit : « La politesse, dit-il, peut être envisagée à un double point de vue... Dans le premier cas, on s'aperçoit qu'elle puise ses principes à même notre cœur et que ses immanentes règles s'imposent à la collectivité. Dans le second cas, on remarque qu'elle se soumet simplement, et sans le discuter beaucoup, à l'usage, en sorte que ses règles sont instables et se modifient suivant le temps, les

races, les climats, au gré d'un idéal très éphémère... Nos pères..., dans les gens « bien élevés, » voyaient des gens qui pratiquaient quotidiennement la bonté, la justice, la fraternité, qui les appliquaient en toutes circonstances, grandes ou petites, et qui les montraient toujours souriantes, simples, gracieuses, jamais revêches, ni solennelles ou guindées. Respect de soi, respect d'autrui, telle était la devise de l'honnête homme. On comprend, dès lors, que pendant le cours des siècles, celui-ci nous apparaisse différent de figure, précisément parce qu'il est, en réalité, le même à toutes les époques. »

Suit une peinture fort amusante de « l'honnête homme du XVIIe ou du XVIIIe siècle, se réveillant d'un sommeil léthargique à l'aube de notre XXe siècle » et de la conduite qu'il tiendrait aussitôt. — Puis, le préfacier conclut : « ... L'antique code du savoir-vivre n'a pas seulement besoin d'être rafraîchi et remis au point, mais d'être récrit, puisque toute la partie consacrée aux usages est abolie et que celle afférente à la morale est de forme surannée. L'auteur... s'est proposé d'accompagner à la ville et aux champs un Français et une Française bien élevés, de les suivre dans leur intimité familiale et dans le monde, *at home*, et dans la rue, de noter leurs gestes et leurs attitudes, leur façon de faire et leur façon d'être, comment ils pensent, parlent ou écrivent. »

Qu'ajouter à cet exposé? Il suffira, croyons-nous, de noter que le volume se compose de trois parties, divisées chacune en sections logiques, qu'il serait trop long de reproduire, savoir : I. *Règles générales du savoir-vivre*. II. *Dans le monde*. III. *Les Usages en certaines circonstances spéciales*. Une table alphabétique des matières permet de trouver rapidement le sujet qui peut préoccuper à un moment donné. C'est parfait.

— Mais il nous semble bien que le *Dictionnaire du savoir-vivre* de M. M. Chambon est plus pratique encore. La Préface signée « l'Éditeur » va du reste nous renseigner : « Les bienséances émanent d'une idée directrice plus haute que le désir étroit d'être jugé favorablement sur de belles manières. Ce sont des succédanés de la bienséance, c'est-à-dire de tout ce qui convient, de tout ce qui est digne, de tout ce qui est bon, de tout ce qui mérite d'être recherché pour sa valeur intrinsèque. Cette idée est noble et ne peut prendre toute sa force que dans un cœur distingué, un esprit délicat, une âme fine. C'est donc l'âme, l'esprit, le cœur qu'il faut éduquer, c'est-à-dire élever. A ce point de vue, un traité de savoir-vivre est un véritable traité d'éducation. En effet, savoir vivre, ce n'est pas seulement se bien tenir à table et dans un salon, saluer avec grâce, parler avec adresse, s'habiller avec goût, c'est surtout exercer les qualités qui embaument la vie quotidienne, et réprimer les défauts, mauvaises herbes qui en entravent le cours. —

La forme dictionnaire est en faveur. Les sciences l'affectionnent; les arts, la littérature, l'histoire y cherchent un moyen de pénétration plus rapide dans le cerveau des chercheurs : un dictionnaire du savoir-vivre peut bien imiter cet exemple. Quelle commodité, quelle promptitude !... La vie se brûle partout à l'électricité; on la mène en faisant du 100 à l'heure. Il faut aller vite, toujours plus vite. Le loisir manque pour lire, mais quelques lignes ne rebutent personne. Un regard sur la table, une page rapidement tournée, un coup d'œil sur l'article nettement souligné, et l'on sait ce que l'on a un intérêt immédiat à apprendre. »

Malgré la forme du dictionnaire donnée à ce dernier ouvrage, l'auteur a cru utile de le compléter par une table alphabétique : *quod abundat non vitiat.*

Et maintenant, vous allez sans doute vous demander auquel des deux volumes ci-dessus il convient de donner la préférence. La question ne nous embarrasse guère, car nous estimons qu'ils ne font pas essentiellement double emploi; et comme l'un et l'autre sont fort intéressants, chacun en son genre, le plus sûr est de se les procurer tous deux.

E. Chapuis-Gaudot.

LITTÉRATURE

Contributions to the Study of elliptical Words in Modern English, by Karl Sundén. Upsala, Almqvist et Wiksells, 1904, in-8 de 233 p.

Qu'est-ce qu'une ellipse ? Quels sont la nature et le rôle de ce phénomène grammatical ? Sur ces points les grammairiens sont loin de s'accorder, et ils donnent à ces questions des réponses vagues ou contradictoires. Avant d'examiner en anglais les termes qu'il dénomme elliptiques, l'auteur, dans un long et important préambule, cherche donc à éclaircir et à préciser une notion qu'il estime à juste titre trop flottante. Analysant avec finesse les éléments constitutifs de la proposition, discutant les théories courantes, particulièrement celles de Wundt, de Paul et de Delbrück, il aboutit à une définition nouvelle de l'ellipse qui se résume essentiellement en ceci : une abréviation historique d'un morphème particulier plus ou moins stéréotypé. De cette définition, il tire celle des mots elliptiques (terme jusque-là assez obscur), ainsi que leur division. Les mots elliptiques de la langue anglaise font l'objet du travail de M. Sundén, mais l'auteur en remet l'étude complète à une publication ultérieure. Dans celle-ci il traite seulement de ce qu'il appelle l'ellipse des noms de personnes et de leurs équivalents, ou, comme nous dirions en langage courant, des diminutifs des noms propres anglais. Une longue liste de noms abrégés (noms de baptême,

noms de famille, noms communs employés comme noms propres) est établie d'après les aspects les plus frappants de l'altération subie, après quoi sont étudiées en détail la place de l'altération, sa nature, son étendue, son influence sur le reste du mot ; et toutes les variations, souvent au premier abord, étranges et déconcertantes, sont ramenées à un petit nombre de types définis et expliquées par les lois générales du langage. L'un des chapitres les plus neufs est celui qui traite de la pseudo-ellipse, c'est-à-dire des cas où, par association d'idées, ou plus souvent de sons, le nom abrégé se modèle plus ou moins sur quelque autre avec lequel il n'est pas apparenté. M. Sundén, par exemple, ne voit pas dans des diminutifs tels que *Bill*, *Bob*, *Dick*, des déformations du parler enfantin, mais y retrouve des survivances d'anciens noms, rapprochés par une sorte d'étymologie populaire des noms *William*, *Robert*, *Richard*, auxquels ils servent aujourd'hui de diminutifs. Pour discutable qu'elle reste, cette théorie est assurément ingénieuse et nouvelle ; bon nombre de vues non moins originales et une riche collection de faits grammaticaux et d'exemples recommandent ce très bon ouvrage, aussi intéressant au point de vue de la linguistique générale qu'à celui de la philologie anglaise. A. Barbeau.

Au bon vieux temps. *Récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand ; jeux, vieilles chansons ; vingt chants notés*, par A. Madelaine. Caen, Delesques ; Paris, Champion, 1907, in-16 de xiv-384 p. — Prix : 4 fr.

Le « Bocage normand » (c'est-à-dire ce petit pays de la Basse-Normandie dont la ville principale est, croyons-nous, Vire), a déjà été exploré, au point de vue du folk-lore, par M. J. Lecœur, en deux intéressants volumes. Nous croyons juste de rappeler cet ouvrage, non pas seulement à cause de son mérite, mais aussi parce que le nouvel écrivain, M. Madelaine, ne le nomme même pas ! M. Madelaine nous présente du reste, plutôt un recueil de contes et de légendes qui pourront avoir un intérêt d'amusement pour le grand public ignorant du folk-lore ; mais ils n'en ont pas pour les folk-loristes, parce que tous ses récits sont développés littérairement, suivant le goût personnel de l'auteur. Boileau, pourtant, à une époque où l'on ne prévoyait pas le folk-lore, avait écrit ces deux vers qui peuvent servir de règle aux collecteurs de folk-lore :

> Ainsi qu'une bergère, aux plus beaux jours de fête,
> De superbes rubis ne pare point sa tête...

Et quoi qu'en dise M. Madelaine dans un Avant-Propos bien banal, ces récits et ces légendes ne sont pas un produit de la psychologie locale, au moins dans leur trame et leurs traits principaux : quelque étude du folk-lore l'aurait appris à l'auteur. Le meilleur de ce volume est une petite collection de chants ou populaires ou pseudo-populaires (avec

musique), parce que cela ne se prête pas au développement littéraire comme le conte ou la légende. — On a pourtant assez publié de recueils de folk-lore en France pour que les nouveau-venus y trouvent des modèles lorsqu'ils veulent recueillir les restes de la tradition dans leur province.

H. GAIDOZ.

Causeries littéraires sur le XIXe siècle (1800-1850), par ÉMILE SOUVESTRE. Ouvrage inédit, publié par Mme A. BEAU, née SOUVESTRE. Paris, Paulin, 1907, in-12 de XX-479 p.— Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est de cinquante ans en retard. Émile Souvestre étant mort en 1854, on eût très bien compris que la piété des siens recueillît et publiât les conférences qu'il devait réciter en Suisse précisément cette année-là, suite toute naturelle aux *Causeries littéraires* sur les littératures anciennes qu'il avait données en 1853 et qui ont paru chez Michel Lévy. Quoique inachevées et incomplètes — rien sur le roman, rien sur le théâtre, rien sur Lamartine, Hugo, Musset et le mouvement romantique — quoique de pensée assez superficielle et de forme très grise, elles n'étaient pas, après tout, indignes de l'impression. Même aujourd'hui, malgré la gravité et le refroidi des sujets — la littérature sous l'Empire, la Tribune, la Presse, sous la Restauration, sous Louis-Philippe, les cours à la Sorbonne et au Collège de France, la philosophie, l'histoire, les écrivains sociaux, tiennent dans le volume 384 pages sur 479 ; — malgré le genre protestant de l'auteur, moraliste moralisant toujours, point du tout artiste ni seulement sensible à l'art ; malgré le vieilli de ses notices sur des hommes souvent mieux connus depuis qu'ils sont morts, et de ses jugements qui se ressentent des passions de l'époque et des préventions de Souvestre, qui fut libéral et saint-simonien, c'est-à-dire très « vieux jeu », le livre se feuillette encore sans ennui. C'est facile, anecdotique un peu, presque enjoué, avec cette ironie douce, sans grande pénétration ni vraie malice, qui fut de mode entre honnêtes gens dans ces temps-là. C'est honnête, en effet, dans tous les sens du mot : car l'auteur s'applique à être juste, consciencieux, prudent ; il est brave homme, fermant les yeux à ce qui paraît bas, libertin ou seulement frivole, s'ouvrant naturellement à ce qui est droit, généreux, religieux, décent et éducatif : Lamartine, Michelet, Lamennais, Guizot, le général Foy, Casimir Périer... Vous voyez d'ici l'homme dont la jeunesse a vibré, un peu naïvement, à toutes les grandes voix de 1830 et de 1848, et qui, une fois le rideau de 1850, rideau de fer et de réalité positive, lourdement tombé sur la parade idéaliste, pleure sincèrement les beaux tournois de paroles, les batailles d'idées, les élans d'utopies de jadis. « Bien que nos cheveux soient déjà blancs, nous n'en sommes point encore arrivés (et nous en remercions Dieu), à l'incrédulité des grands principes et au dégoût des hommes illustres qui ont passionné notre jeunesse. »

Et puis on a toujours plaisir à recevoir le témoignage de quelqu'un qui « a entendu les monstres eux-mêmes », qui a vu Lamartine à la tribune, Lacordaire à Notre-Dame, Quinet et Michelet au Collège de France. Si le recul a manqué, pour bien observer, et aussi la curiosité critique pour démonter les ressorts du génie, et analyser l'envers de ces grands hommes, au moins nous les montre-t-il dans leur pose publique et sur le théâtre de leur gloire.

Seulement, ce qu'on peut dire de ce livre, c'est qu'il est maintenant inutile. Déjà les Villemain, les Paul de Saint-Victor ont écrit sur leur temps d'un style auprès duquel pâlit celui du brave Souvestre. Mais Sainte-Beuve et sa postérité nous ont menés et nous mènent tous les jours plus avant dans les coulisses du XIXe siècle.

Et surtout ce « causeur littéraire » est d'une incompétence littéraire par trop joyeuse. S'il a ajourné ou négligé Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Gautier, c'est qu'il est, en poésie, hypnotisé par Béranger ! « *Un seul poète* a su, chez nous, atteindre ce double but, être de son temps, sans cesser d'être de tous les temps, et bâtir avec le succès du jour un impérissable monument. C'est Béranger... » — « Il est (en dépit de quelques chansons, d'une légèreté aimable), le poète le plus parfait de notre temps, l'originalité la plus réelle, la plus française, le seul écrivain depuis Molière, qui ait allié chez nous la force à la grâce, la gaîté à la profondeur, le bon sens au sentiment, etc., etc.... » — « On peut le comparer à ce que les littératures antiques et modernes ont produit de plus parfait... Poète philosophe, dont telle pièce est un lumineux résumé de l'histoire du monde... Le temps ne peut que confirmer et accroître son succès. Car tout en étant le plus parfait interprète de notre génie national, il prend place dans toutes les époques, sous les éternelles couleurs de l'humanité... »

Il y a trente pages sur ce ton lyrique. O vanité ! ô illusion ! ô tête peu faite pour la critique ! ô aveuglement ridicule, et qui venge la Justice des coups de pied lancés au « catholicisme rétrograde » de Louis Veuillot, à ses « paradoxes extravagants », à ce « cynisme, dont on rougit qu'il ne s'exprime pas en latin » !... GABRIEL AUDIAT.

Poèmes d'OSCAR WILDE ; traduction et préface par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1907, in-12 de XI-310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les poèmes qui, comme ceux d'Oscar Wilde, valent surtout par des qualités de forme, perdent encore plus que d'autres à passer dans une prose étrangère. C'est, comme on le sait, la Grèce antique et l'Italie qui fournirent à l'auteur anglais, alors jeune et tout frais émoulu d'Oxford, la plupart de ses thèmes. Le proche souvenir de Keats, de Shelley, de W. Morris, de Swinburne se laisse reconnaître dans l'évocation de toute

une mythologie voluptueuse et compliquée, dans l'étalage d'un paganisme et d'un dilettantisme assez artificiels; seul, le fréquent bonheur de l'expression, et aussi la constante affectation de l'idée et du sentiment font l'originalité d'une œuvre en somme assez secondaire. De cette originalité une part s'évanouit naturellement en français; le reste a été conservé par M. Savine dans une version qui est assurément consciencieuse et fidèle. Qui vaut à Oscar Wilde, prosateur, poète, dramaturge, cet honneur de la traduction, refusé chez nous à tant d'écrivains autrement illustres que l'auteur d'*Intentions* ou de *Jardins d'Eros* ?

A. Barbeau.

HISTOIRE

Le Fonti ed i tempi dello incendio Neroniano, da Attilio Profumo. Roma, Forzani, s. d., in-4 de 748 p., avec portrait.

De la vaste littérature qu'a suscitée à propos de Néron le célèbre roman de Sienkiewicz, il n'est assurément aucun travail aussi considérable que celui de M. Attilio Profumo. Trop considérable, hélas! Combien de lecteurs auront le courage — et le loisir — de le suivre jusqu'au bout des 748 immenses pages in-quarto qu'il consacre au problème de l'incendie de Rome! Et tandis que je demeure épouvanté devant cette pierre de taille, mes yeux se reportent involontairement sur le minime opuscule de 64 pages (Collection *Science et Religion*) où si doctement, et avec tant d'art, M. Paul Allard a su lumineusement exposer l'opinion de ses adversaires, proposé et soutenu sa propre solution! Non qu'il ait dit tout ce qui se pouvait dire, cela va de soi! Et nous ne reprochons pas à l'auteur italien d'avoir dépassé ces limites! Mais que de digressions, de hors d'œuvre! Était-il nécessaire de débuter par un véritable cours de méthodologie historique ? Que l'auteur connaisse à fond la théorie de son art, c'est à merveille, mais quel livre d'histoire ne pourrait commencer par un pareil exposé ? Alors à quoi bon, pourquoi ici plutôt que là ? N'est-ce pas pousser trop loin le scrupule, que de nous donner, sous prétexte de critique des sources, une aussi longue dissertation sur Tacite, sur Pline, sur Suétone, sur tant d'autres sujets, tant d'autres auteurs ? Tout cela, c'est le travail préparatoire. L'auteur doit se rendre compte de la valeur des sources qu'il consulte, mais où n'irait-on pas si chaque historien croyait devoir exposer au lecteur, en tous ses détails, cette étude préalable ? C'est ce que fait M. Profumo, et cela tout le long du chemin. Dans ce volume il y a vingt, trente mémoires, il n'y a pas *un livre*. Et combien cela est fâcheux ! Car il serait profondément injuste de ne pas le dire, il y a là non seulement une somme énorme de recherches et de réflexions, mais des résultats, des conclusions très appuyées, une mine où l'historien politique ou littéraire puisera avec profit.

Les conclusions sont très nettes, encore que noyées dans trop de mots : 1° Néron est l'auteur de l'incendie. 2° Il n'est pas l'auteur *volontaire* de l'incendie de Rome. Il ressort du texte de Suétone (cela me paraît fort contestable) qu'il voulut seulement brûler les greniers qui gênaient la construction de la *domus aurea*. Le feu, activé par un vent inaccoutumé, se serait répandu de là. 3° Devant ce désastre effroyable, et le peuple accusant ouvertement Néron, il aurait fallu chercher un dérivatif : on le trouva dans la calomnie qui envoya les chrétiens au supplice. D'où la première persécution. ANDRÉ BAUDRILLART.

Le Catholicisme et la Société, par LEGENDRE et CHEVALIER, avec une Préface sur *l'Église et l'État à travers l'histoire*, par l'abbé L. LABERTHONNIÈRE. Paris, Giard et Brière, 1907, in-18 de XLIV-307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est un exposé à grands traits des rapports de l'Église avec la société civile, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours. Dans cette longue suite de siècles, l'Église a presque toujours été en lutte avec l'État qui ne pouvait se faire à l'idée d'un pouvoir spirituel indépendant. Ou l'État a persécuté, ou il a voulu se mêler des affaires de l'Église. La Papauté a défendu énergiquement les droits de l'Église et a toujours continué à grandir malgré les obstacles et par ces obstacles mêmes. Les auteurs consacrent tout un chapitre à la situation actuelle de l'Église en France. Ils pensent qu'elle est très favorable si les catholiques savent en profiter. Ils terminent en faisant connaître les très grands progrès réalisés par le catholicisme en Angleterre et aux États-Unis.

Tout cet ouvrage est animé par un souffle d'inspiration chrétienne. Mais, dans le détail, nous sommes obligé de faire quelques réserves. A propos de la lutte de l'Église contre l'anticléricalisme, il nous paraît que les auteurs acceptent trop facilement certains reproches faits aux catholiques par leurs adversaires. Ils jugent peu importante la liberté de l'enseignement. D'un autre côté, nous trouvons çà et là des tendances équivoques. On nous dit, par exemple, que « l'unité de l'Église a été une unité morale avant d'être aussi l'unité visible d'une organisation. » Est-on bien loin de ceux qui nient l'origine divine de la hiérarchie ? Cependant, dans la Préface, on insiste : « avec cette foi (en Dieu et en J.-C.) ses disciples se trouvèrent unis, ils furent l'Église ; et quelles que soient les circonstances dans lesquelles s'y est ajouté le reste, je veux dire l'organisation extérieure, à quelque degré qu'elle ait d'abord existé, le reste n'en a toujours été que la suite. » Les auteurs de cet ouvrage, qui sont professeurs dans l'Université, ne sont pas tenus sans doute à une exactitude rigoureuse dans la doctrine. Néanmoins ces taches nous empêchent de recommander l'ouvrage à ceux qui ne seraient pas en état

de le juger. Il fait partie du reste d'une collection en cours de publication où nous trouvons les noms de MM. Seignobos, Buisson, Pressensé, Hervé : c'est pour un livre catholique une assez mauvaise compagnie.

D. V.

Le Tiers-État et les privilèges, par E. Hocquart de Turtot Paris, Perrin, 1907, in-16 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'ancien régime a été le régime des privilèges, et non pas seulement pour ceux qu'on appelait les ordres privilégiés, le clergé et la noblesse, mais pour tous. Les provinces avaient leurs privilèges ; les villes avaient leurs privilèges ; la magistrature avait ses privilèges ; les corporations avaient leurs privilèges. Et ce système, s'il était contraire à l'égalité, était singulièrement favorable à l'indépendance. La vénalité des charges même, si critiquable fût-elle, assurait à ceux qui en étaient titulaires une liberté d'opinions et d'actes que ne donne pas toujours à leurs successeurs une prétendue inamovibilité. Pendant tout le XVIIIe siècle, sous l'impulsion des philosophes, apôtres d'une égalité absolue, la lutte fut engagée contre les privilèges. Et plusieurs ministres de la monarchie menèrent vivement cette lutte. Machault a été le principal, et le récit de ses tentatives prend une large place dans l'intéressant volume de M. Hocquart de Turtot. Malgré son habileté et sa bonne volonté, il échoua devant l'opposition du clergé et du Parlement, surtout devant la faiblesse de Louis XV qui ne sut pas soutenir les réformes qu'il avait approuvées. Même tentative sous Louis XVI et, hélas ! même résultat, pour les mêmes causes. Necker ne fut pas un réformateur, ce ne fut pas non plus un homme politique ; c'était un financier qui demandait à des expédients la tranquillité du royaume et l'équilibre du trésor. Mais Turgot avait été un réformateur, il échoua. Calonne même avait eu une pensée vraiment réformatrice ; mais sa mauvaise réputation fit tort à son projet ; les notables acceptèrent à peu près le plan, tout en rejetant l'auteur, et lorsque Brienne voulut l'appliquer, il se trouva par trop inférieur à la charge qu'il avait assumée, et il fut incapable de résoudre les difficultés qui surgissaient de tous côtés. Ce sont les parlements que M. Hocquart de Turtot accuse surtout de l'échec des réformes sous la Monarchie. La noblesse, le clergé même, acceptaient l'égalité devant l'impôt ; leurs cahiers, en 1789, le réclament. Ce fut le Parlement qui fut le plus acharné et le plus violent défenseur des privilèges. Il y perdit sa popularité ; il y perdit même son existence. Les États généraux qu'il avait réclamés avec ardeur, le supprimèrent.

Aujourd'hui les privilèges sont supprimés, en principe du moins. Le sont-ils dans la réalité, ou les privilégiés ont-ils simplement changé de nom ?

Max. de la Rocheterie.

Cambon et la Révolution française, par F. Bornarel. Paris, Alcan, 1905, in-8 de xv-412 p. — Prix : 7 fr.

Ce volume est une thèse de doctorat, écrite selon l'esprit et la méthode de M. Aulard. Il s'ouvre par une liste, non seulement de tous les documents que l'auteur a consultés, mais de tous les livres où il a cherché quelques renseignements sur son héros. L'enquête a été minutieuse ; il en est sorti une biographie substantielle, mais terne et plus faite pour les curieux à tout prix de cette époque que pour le commun des lecteurs.

La vie publique de Cambon s'est écoulée presque entièrement à la Législative et à la Convention. Il paraît avoir admiré Bonaparte et avoir été oublié par Napoléon, sauf en 1815 (M. Bornarel a imprimé, par erreur, 1814) où on lui aurait offert, avec moins de succès qu'à Carnot, un ministère et un titre de comte. Commerçant et banquier à Montpellier, il s'est fait connaître à Paris surtout comme homme de finances. On trouvera ici (2e partie, ch. 3 — 3e partie, ch. 2, 7 et 8) un exposé complet de son œuvre. Laborieux, doué de sens pratique, mais habitué, dans l'atmosphère où il vivait, à placer la loi au-dessus du droit, il usa continuellement d'expédients. Sa seule excuse est qu'il ne pouvait agir autrement, dans les circonstances terribles où se trouvait la France. La Constituante avait inauguré le système des confiscations et des spoliations ; il ne fit que le suivre, en l'étendant aux pays conquis. De ses mesures, les unes violentes, les autres, comme l'impôt forcé d'un milliard sur les riches imaginé par son département, chimériques, l'histoire n'en a retenu qu'une seule, l'unification de la dette publique. Celle-ci constituait aussi dans son ensemble un attentat à la propriété ; néanmoins, vue à distance, elle nous apparaît, en somme, comme un bienfait.

Membre du comité de salut public, Cambon a en outre exercé son action, comme on nous le fait voir avec détail, sur les diverses parties de la politique révolutionnaire. Le 15 décembre 1792, il a fait rendre le décret proclamant la guerre contre tous les trônes et la solidarité entre tous les peuples. Après avoir, le 13 novembre précédent, consommé l'expulsion de l'Église de la vie publique, il a, sous le régime thermidorien, avec le huguenot Boissy d'Anglas, établi un système de liberté religieuse à peu près exclusif de la liberté des catholiques. « Il était tolérant, nous dit un peu ingénument son panégyriste, il n'était pas croyant : il devint peu à peu l'adversaire déterminé du clergé. » (p. 176).

On a cru Cambon protestant, parce qu'il avait demandé à être inhumé selon le rite calviniste. Il était bien catholique par sa naissance et son éducation ; mais toute sa vie politique nous le montre devenu incapable de comprendre les questions religieuses. Il n'est pas étonnant qu'il ait offert sa dépouille mortelle à l'Église la moins éloignée du

nihilisme philosophique qu'il n'avait cessé de professer depuis 1789.

M. Bornarel, en terminant, demande pour lui, à mots couverts, une statue. Cambon la mériterait certes mieux que plusieurs de ses collègues, aujourd'hui en possession de la place publique. Il a eu du moins le mérite de ne point porter la marque exclusive d'un parti et d'être resté exempt d'ambition. C'est quelque chose pour un historien, ce n'est point assez pour les peuples, qui ne doivent de reconnaissance qu'à leurs bienfaiteurs.

L. P.

L'Assemblée nationale de 1871. 2e partie. **La Présidence du maréchal de Mac-Mahon**, par M. DE MARCÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de IV-290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Très intéressant à tous égards est ce nouveau volume de M. de Marcère. D'abord par le talent avec lequel il est composé. Il ne se cantonne pas dans le récit trop connu des intrigues qui ont agité l'Assemblée nationale et d'où est sortie la constitution de 1875. L'état de l'opinion publique, à cette époque où elle était singulièrement plus vibrante qu'aujourd'hui, est analysé à diverses reprises avec beaucoup de finesse et de couleur. Le procès Bazaine, le salon de Mme Adam, l'incident Émile Ollivier à l'Académie française, la réception de Jules Ferry dans la franc-maçonnerie donnent lieu à des chapitres pleins d'originalité qu'assaisonnent des réflexions d'une haute portée philosophique.

Bien curieuses aussi sont les conclusions de l'ancien ministre. Selon lui, si la majorité royaliste de l'Assemblée a échoué dans ses projets de restauration monarchique, c'est que la plupart de ses membres étaient gangrenés, dans une mesure plus ou moins forte, par les doctrines révolutionnaires. « Leurs opinions frelatées, dit-il (p. 179), et leurs idées intoxiquées de la philosophie du siècle les éloignaient, autant que les jacobins attitrés, des vrais principes d'ordre social et des traditions nationales dont un peuple ne peut s'écarter, pas plus qu'un homme ne peut changer, en tout, son tempérament. » Ils eussent maintenu le suffrage universel inorganique et la centralisation administrative. Le gouvernement qu'ils auraient fondé n'eût pas été viable; et le comte de Chambord a fait preuve d'un remarquable esprit politique, en refusant le trône aux conditions qu'on voulait lui imposer. Cette opinion d'extrême droite ne me paraît nullement fausse, mais elle était au moins imprévue sous la plume d'un des fondateurs de la république. Heureux indice du travail qui s'opère dans certaines têtes à la lumière des événements contemporains et amène bon nombre d'hommes de sens et de cœur à ouvrir enfin les yeux sur les causes de la décomposition politique et sociale qui met en péril l'existence de la patrie. Du jour où la France connaîtra son mal, elle aura vite fait d'en guérir.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Les Leçons de l'histoire contemporaine, par ARTHUR SAVAÈTE. Paris, Savaète, s. d. (1906), in-8 de 181 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Arthur Savaète ressent avec beaucoup d'acuité les tristesses qu'éprouvent tous les bons Français devant les événements qui marquent une décadence nationale qu'il devient chaque jour plus impossible de se dissimuler. Il le dit dans une série de chapitres dont plusieurs sont éloquents. La double cause de cette décadence réside pour lui, d'une part, dans la déchristianisation de la France et, d'autre part, dans l'institution républicaine. Le principal mérite de l'ouvrage de M. Savaète nous parait être de faire ressortir la suite des étapes dans l'œuvre antireligieuse du parti républicain en France, et les illusions de ceux qui n'ont pas voulu voir la lente et sûre exécution d'un plan savamment arrêté. M. Savaète est très dur contre la politique de Léon XIII, dans laquelle il voit le résultat d'une intrigue politique dans laquelle la bonne foi du représentant de l'Église a été vaincue par la duplicité de la franc-maçonnerie. Nous souscrivons volontiers à cette opinion mais nous admirons moins une autre partie de l'argumentation de l'auteur : celle où, après d'illustres et vénérables devanciers, il fait un bloc de « la Révolution » et du « libéralisme » et appelle « complices » des « parricides » qui depuis 150 ans cherchent à tuer la patrie une quantité de fort braves gens qui, sans avoir fait de philosophie, ont fait de la politique (ce qui est à la fois plus et moins) et se sont efforcés de faire le plus de bien possible dans un état de fait dont ils n'étaient pas les auteurs. M. Savaète cite ce passage de Lacordaire : « Une question curieuse serait de savoir comment l'esprit humain a pu se laisser ainsi tromper. » A notre humble avis, là est le problème historique et philosophique dont la recherche doit être la plus féconde en résultats pratiques. On pourra toujours prouver qu'un libéral a tort ou raison d'être libéral : il suffira pour cela de définir comme on l'entendra quelques termes très vagues. Mais combien plus féconde serait l'étude des causes précises qui ont produit l'état d'opinion correspondant à telle partie défectueuse d'une constitution ou d'une législation ! On trouverait, croyons-nous, beaucoup de ces causes dans les luttes soutenues à tort contre de justes revendications et dans les maladresses innombrables des défenseurs de l'ordre social. L'auteur nous permettra enfin une légère critique de forme : il ne cesse pas de s'adresser directement à l'adversaire : « *Vous* avez dit... *vous* avez trompé... *vous* avez commis tel forfait... » La répétition exagérée de cette forme oratoire nuit un peu à l'autorité sereine et calme que doivent revêtir les graves leçons que les patriotes et les chrétiens doivent tirer de l'histoire. EUGÈNE GODEFROY.

Questions d'histoire sociale et religieuse. Époque féodale, par IMBART DE LA TOUR. Paris, Hachette, 1907, in-16 de XVI-295 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Imbart de la Tour a réuni sept mémoires, de genre assez différent : les uns sont des travaux tout à fait originaux et d'allure érudite, les autres, des articles de haute vulgarisation. Tous sont d'ailleurs d'un grand intérêt. Ajoutons que malgré leur diversité, le volume, comme le fait remarquer l'auteur, ne laisse pas que d'offrir une certaine unité. Il est, en somme, consacré tout entier à l'étude de la société féodale, et surtout des « changements profonds et féconds qui, de la réglementation et de la contrainte », ont dégagé « un régime de libertés civiles, religieuses, économiques et politiques ». Grâce aux *Immunités commerciales accordées aux églises* (et surtout aux monastères), durant le haut moyen âge et notamment à l'époque carolingienne, les principales abbayes sont devenues « de grands commerçants privilégiés », au rôle économique considérable, et parfois « la cellule d'où sortirent quelques-unes des cités marchandes du XIIe siècle. » — Le mémoire sur *les Colonies agricoles et l'occupation des terres désertes à l'époque carolingienne* est consacré à un mode spécial de concession de terres, l'*adprisio*, qui servit à Charlemagne et à Louis le Pieux à la fois à repeupler des domaines devenus incultes et à essayer, sans succès d'ailleurs, de conserver la classe des petits propriétaires libres. — Dans l'étude sur *les Coutumes de la Réole*, M. Imbart de la Tour démontre que ce fameux texte n'est qu' « une compilation fabriquée avec des documents d'ailleurs authentiques, à la fin du XIIe siècle, dans l'intérêt des droits seigneuriaux du couvent ; c'est tout un chapitre de l'histoire locale à récrire, et beaucoup de rectifications à faire aux idées généralement admises sur l'histoire du droit. — Au début du quatrième mémoire, quelques expressions peut-être (sur la « révolution » qu'a eue la France féodale, sur les « principes différents » qui, dès le douzième siècle, « furent appliqués aux rapports entre les hommes ») ont dépassé la pensée de l'auteur. Car lui-même montre ensuite avec raison que *l'Évolution des idées sociales du XIe au XIIe siècle* n'a pas comporté de brusque solution de continuité, de « révolte d'une doctrine et d'une société contre une société et une doctrine ». Des deux idées qui l'inspirèrent, l'une, l'idée de *contrat*, remonte aux débuts mêmes du moyen âge et l'application en a seulement été généralisée à partir du XIe siècle. L'autre, celle de *justice*, se confond presque avec celle de coutume ; le progrès, dans bien des cas, a consisté surtout à codifier les usages antérieurs. Et pour le moyen âge, des mots comme démocratie où liberté ne doivent être employés que dans un sens très relatif. — *La Liberté commerciale en France*, sacrifiée sous le régime seigneurial qui domine du IXe au XIe siècle, établie par une

série de conventions particulières durant la période la plus prospère du moyen âge, disparaît devant la réaction centralisatrice et fiscale qu'inaugure Philippe le Bel. — A propos de *la Polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII*, M. Imbart de la Tour fait ressortir la grande part qu'ont eue les publicistes français dans l'élaboration de la transaction qui finit par s'établir entre l'Empire et la Papauté. Enfin le dernier article met en lumière la variété extraordinaire de *l'Organisation ecclésiastique dans l'ancienne France*, souple et compliquée comme la vie.

E. J.

Rambouillet. La Ville, le château, ses hôtes. 768-1906. Documents historiques publiés, sous les auspices de la Société archéologique de Rambouillet, par F. Lorin. Paris, A. Picard et fils, 1907, in-8 de 432 p., avec 51 grav. — Prix : 7 fr. 50.

Dans cette étude, peut-être un peu longue, peut-être hérissée de trop de détails, mais contenant de curieuses citations et des textes intéressants, dont plusieurs sont inédits, l'auteur s'est efforcé de suivre le développement de la ville de Rambouillet depuis ses origines, au VIIIe siècle, jusqu'à nos jours. M. Lorin nous conte donc l'histoire des seigneurs et des hôtes du pays depuis les Montfort, les d'Angennes, les Montausier, les Fleuriau d'Armenonville, jusqu'au duc de Penthièvre ; il nous retrace l'histoire et les moindres circonstances des séjours princiers et royaux, depuis François Ier jusqu'à... M. Fallières. La matière ne manquait pas, on le voit. L'auteur ne s'est pas mal tiré de son entreprise, et la portion de son livre relative à la Révolution, ainsi qu'à la période du XIXe siècle, offre des renseignements nouveaux qui constituent la partie la plus originale et non la moins intéressante de son travail.

P. Lbe.

Les Principes de l'action catholique, par l'abbé P. Caron. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 196 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur, curé de Sommières (Vienne), inscrit en sous-titre cette devise : « Dieu d'abord » et met sur la couverture de ce livre une image de saint Michel terrassant le diable. L'ouvrage est vivement écrit et bien distribué. Il présente d'abord le mal à combattre, mal du dehors ou naturalisme, mal du dedans ou libéralisme, sur lequel on nous retient plus longuement et dont les caractères sont l'illogisme, le ridicule, la malfaisance et l'impuissance. Pour apporter le remède efficace, les mandataires du bien doivent être déterminés, unis, combatifs, avoir l'esprit de foi et de sacrifice, recourir à trois armes victorieuses : l'étude, la discipline, le zèle. Que les catholiques s'unissent pour défendre et propager leur foi, sans la dissimuler ni l'amoindrir, d'accord. Mais c'est une toute autre question de savoir s'il convient, comme le sou-

haite M. l'abbé P. Caron, ainsi que le comité de *l'Action catholique française*, de les organiser en parti politique.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Vers l'action, par Mgr P.-L. PÉCHENARD, évêque de Soissons. Paris, Bloud, 1907, in-16 de VIII-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est un recueil de discours prononcés par Mgr Péchenard, principalement quand il était recteur de l'Institut catholique. En général les discours perdent beaucoup à être lus. Mais ceux-ci se lisent avec plaisir et profit. La langue est belle : l'orateur y montre une grande connaissance des aspirations des jeunes gens et des besoins de notre siècle. Il retrace les efforts que fait l'Université catholique pour préparer la jeunesse à la tâche qu'elle doit remplir comme catholique et comme patriote.

Ceux qui liront le livre de Mgr Péchenard comprendront mieux la nécessité et la grandeur du rôle de cette institution d'enseignement supérieur pour développer l'intelligence des jeunes gens, pour leur formation morale, pour leur élévation à la vie surnaturelle et leur préparation à la vie sociale. Le lecteur trouvera dans ce livre excellent des leçons utiles : nécessité de s'associer, il n'y a pas de grande œuvre sans association, nécessité d'être ouvertement catholique.

Le devoir du catholique, prêtre ou laïque, n'est pas seulement d'être régulier dans sa conduite, mais de travailler à l'amélioration matérielle et morale du prochain. L'orateur blâme cette attitude, si commune aujourd'hui, de gens qui, prétextant que les temps sont mauvais, s'enferment dans leur paresse et leur égoïsme, et cette autre attitude, que nous connaissons trop bien, de tant d'intellectuels qui ne voient partout que difficultés. Eh ! sans doute il y a partout des difficultés. L'homme qui a une volonté ferme voit avant tout le but à poursuivre, tâche de parer le mieux possible aux inconvénients, et se risque au travers, confiant en Dieu et en son énergie.

L'ouvrage de Mgr l'évêque de Soissons est un très bon guide pour former des hommes d'œuvres. Nous souhaitons qu'il soit lu et médité par tous les catholiques des classes dirigeantes. D. V.

La Liberté de l'esprit humain. Pourquoi l'Église de France triomphera de la persécution, par E. FLOURENS. 5e éd. Paris, Garnier, 1907, in-18 de IV-124 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure est le résumé d'une conférence faite à Nantes par l'ancien ministre des affaires étrangères. M. Flourens s'attache à suivre la marche du gouvernement depuis la rupture du Concordat. Il en dénonce les hypocrisies, les mensonges, les violations du droit et de la

liberté. Il expose ses intentions perfides, ses ignorances, ses contradictions, ses échecs moraux. Rarement nous avons vu flageller avec cette vigueur la tyrannie odieuse dont les catholiques sont victimes, tyrannie qui menace non seulement la foi, mais la science même, car le gouvernement entend bien obliger toute la génération qui s'élève aujourd'hui à n'avoir plus d'autre *credo* que la doctrine de M. Viviani.

En un autre temps, un semblable factum émanant d'un homme aussi autorisé mettrait à terre un gouvernement. Mais qu'importe à nos ministres actuels! Leurs électeurs ne lisent que leurs journaux et n'ont aucune idée des vrais intérêts du pays. Quant à eux, ils ont l'assiette au beurre : ils la gardent. D. V.

Des Faits, des hommes, des idées, par Henri de Noussanne. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de IV-288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Recueil d'articles publiés dans *l'Écho de Paris*, à la suite d'enquêtes entreprises pour le compte de ce journal sur trois points : l'attitude du pape Pie X en face de la dénonciation du Concordat, les choses d'Allemagne, l'agitation révolutionnaire en France.

Des impressions désolantes, d'autres consolantes aussi, se dégagent des faits qu'enregistre la plume alerte et renseignée de M. de Noussanne. Je me suis senti réconforté, pour ma part, au récit de l'héroïque résistance opposée par les Polonais aux efforts de la germanisation. Il existe outre-Rhin un lot de savants pour nous expliquer que l'Europe, puis la terre entière sont destinées à devenir allemandes ; et, en France, quelques intellectuels assez simples pour les en croire sur parole. C'est donc un plaisir de constater qu'à cent kilomètres de Berlin, en Posnanie, tout un peuple se refuse à l'assimilation, avec un entêtement qu'aucune brutalité n'est capable de vaincre. En désespoir de cause, les instituteurs, agents de la centralisation prussienne, en arrivent à rouer de coups de malheureux enfants, parfois jusqu'à les faire mourir. D'où il semble résulter, entre parenthèses, que la fameuse culture allemande est bien près de se confondre avec la plus révoltante barbarie.

La France aurait donc encore un beau rôle à tenir. Il est triste de voir, dans l'enquête romaine, comment un gouvernement de sectaires détruit de ses propres mains l'influence qu'avait valu à la Fille aînée de l'Église l'exercice du protectorat catholique au dehors. L'enquête sur les menées révolutionnaires dans l'Yonne nous ouvre par ailleurs de proches perspectives de désordre. Quant aux pages consacrées au port de Toulon, elles révèlent un état de décomposition déjà avancé, conséquence trop naturelle de trente années d'anarchie gouvernementale et de propagande antireligieuse. Pour n'avoir pas voulu de l'ordre moral, la France pourrait bien sombrer dans le désordre matériel.

H. Rubat du Mérac.

Magistrature et justice maçonniques, par JEAN BIDEGAIN. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1907, in-16 de 264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est fort intéressant, comme tous ceux qui dévoilent les agissements dangereux de la franc-maçonnerie. Il est écrit par un homme qui la connaît à fond pour avoir été lui-même un agent de cette organisation secrète, jusqu'au moment où les délations multipliées à l'égard de nos officiers l'ont dégoûté, et où il a communiqué les fiches à M. Guyot de Villeneuve. Tout ce qui peut démasquer et dépopulariser la franc-maçonnerie est éminemment utile. Si elle ne voulait que le bien du pays, elle ne serait pas société secrète.

Nous ne pouvons donc que recommander l'ouvrage de M. Bidegain, et engager tout le monde à le lire. Nous ne ferons qu'un reproche à cette utile publication : elle ne répond pas tout à fait à son titre. Il y est question beaucoup moins des agissements de la magistrature maçonnique que des illégalités nombreuses que se permet la secte avec la complicité du gouvernement. Nous aurions souhaité, et nous croyions qu'il y avait matière, que l'auteur citât de nombreux exemples où les magistrats eussent laissé échapper un criminel franc-maçon. Cela eût bien plus frappé les masses. Il ne faut pas oublier que nous sommes sous le régime du suffrage universel et que tous ces ouvrages lus et applaudis par les classes élevées sont ignorés ou incompris du peuple. Les deux derniers chapitres : *Les Condamnations maçonniques* et *Contre la tyrannie maçonnique*, pourraient seuls agir sur les foules, s'ils étaient publiés dans des brochures et répandus par milliers dans le public. D. V.

Figures de femmes. Madame Swetchine intime, par ANDRÉ PAVIE. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d. (1907), in-16 de 176 p. — Prix : 2 fr.

Figures de femmes. Eugénie de Guérin intime, par le comte de COLLEVILLE. Paris, même librairie, s. d. (1907), in-16 de IX-224 p. — Prix : 2 fr.

La célèbre publication du comte de Falloux sur la vie de Mme Swetchine et sa correspondance a été utilisée avec bonheur par M. André Pavie ; de ces éléments précieux il tire un petit livre de vulgarisation d'une très agréable lecture et d'une forme littéraire tout à fait captivante. Il effleure, il ne pouvait qu'effleurer, le sujet en quelques pages, mais il dit bien l'essentiel. Il laisse deviner les difficultés de vie de Mme Swetchine en Russie, après sa conversion au catholicisme, ses séjours en France, en Italie, son installation définitive à Paris et alors l'influence de son salon de la rue Saint-Dominique, l'attrait qu'exerçaient la maîtresse de maison et le groupement des personnalités d'élite de de son intimité. Il termine par une vue d'ensemble sur « l'œuvre » de la grande chrétienne dont il a raconté les œuvres et la vie.

— C'est avec une admiration un peu débordante et un enthousiasme

qui va jusqu'à l'extrême que, dans ce second volume de la collection *Figures de femmes*, M. de Colleville entreprend de résumer la *vie*, les *lettres*, le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Il vulgarise, dans une analyse très chaude, l'histoire de la femme charmante, de la provinciale lettrée, de la sœur très aimante dont les traits nous sont bien connus depuis les trois volumes publiés par Trébutien. Il n'ajoute rien à ce que nous savions ; cependant en divisant son étude en deux parties : l'une consacrée à Maurice de Guérin, l'autre à Barbey d'Aurevilly, il souligne davantage l'influence d'Eugénie sur les deux correspondants de son âme et de son cœur, influence très heureuse qui amena le retour au catholicisme de ces deux esprits écartés des chemins de la foi. Des réserves seraient permises sur le degré d'orthodoxie de Barbey d'Aurevilly et même sur la vraisemblance d'une « béatification » prochaine de la très chrétienne Mlle de Guérin. Mais si M. le comte de Colleville a péché là par excès d'admiration et de zèle, ce sont de trop nobles qualités, trop rares à notre époque matérialiste, pour que nous ayions le courage de l'en blâmer, même discrètement. G.

Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906, par Hugo P. Thieme. Paris, H. Welter, 1907, gr. in-8 de XXII-511 p. — Prix : 25 fr.

Le sous-titre, un peu long, de cet ouvrage indique assez précisément ce que l'auteur a voulu y mettre et mérite par conséquent d'être reproduit ici : « Prosateurs, poètes, auteurs dramatiques et critiques, avec indication : 1° pour chaque auteur, du lieu et de l'année de sa naissance et, s'il y a lieu, de sa mort ; 2° pour chaque ouvrage, de son format, de son éditeur et de la date de sa première édition ; 3° à la suite de chaque auteur, des références, des critiques littéraires parues soit sous forme de livre, soit dans les revues et journaux tant en France qu'à l'étranger. »

De ce titre, de ce sous-titre et aussi de l'Avant-propos de l'auteur, il résulte clairement qu'il n'a pas voulu nous présenter une condensation du Quérard et de ses continuateurs ; son cadre est beaucoup plus étroit en ce que M. Thieme n'a pas voulu dresser une liste de tous les écrivains français qui ont écrit depuis le XVIIIe siècle sur tous les sujets ; mais il est beaucoup plus large et infiniment plus intéressant en ce que l'auteur s'est efforcé de nous donner pour chacun des auteurs traités l'indication des ouvrages ou articles de critiques parus à son sujet.

L'idée est à coup sûr très heureuse ; l'on ne peut que remercier le professeur de l'Université du Michigan du labeur que suppose cette vaste compilation. Malheureusement l'exécution de son travail appelle d'assez nombreuses critiques.

Tout d'abord, le choix auquel s'est arrêté M. Thieme excitera plus

d'une surprise. Il est regrettable peut-être qu'il ne s'en soit pas tenu à sa première idée, d'après laquelle son guide contenait simplement « les noms des auteurs que nous considérions comme universellement reconnus. »

Nous ne voyons véritablement pas à quel titre, par exemple, M. Salomon Reinach ou même M. d'Arbois de Jubainville figurent dans un répertoire de ce genre plutôt que d'autres érudits dont la valeur n'est assurément pas moindre, comme M. Léopold Delisle ou M. Paul Meyer, qui l'un et l'autre du moins se sont occupés de l'histoire littéraire de la France.

Dans un ordre d'idées analogue, était-il bien utile, quand M. Thieme faisait rentrer dans sa liste des noms qui ne s'imposaient ni comme écrivains ni comme critiques littéraires, — M. Émile Levasseur, par exemple, — d'encombrer son catalogue du titre d'ouvrages classiques comme les différents cours de géographie qu'il a soit rédigés, soit dirigés ? Nous pensons qu'il eût mieux valu faire résolument un choix et en prévenir le lecteur ; il est trop évident qu'une personne désireuse d'étudier la littérature française contemporaine n'ira pas se plonger dans la lecture de ces petits ouvrages.

La suppression de certains articles, la réduction de quelques autres, l'élimination d'auteurs qui, n'ayant pas écrit en français, — comme le Flamand Conscience, — n'ont aucun titre à figurer ici, auraient permis à M. Thieme de faire place dans son répertoire à des auteurs comme la comtesse Mathieu de Noailles, dont l'œuvre purement littéraire, quelque contesté et quelque contestable que puisse être son talent, s'imposait davantage à son attention ; M. Lockroy méritait peut-être plus de figurer ici que M. Joseph Reinach, M. de Margerie ou M. Cochin que M. G. Compayré, M. d'Héricault que M. d'Hérisson !

Les articles consacrés aux écrivains proprement dits auraient pu être plus complets. Dans le seul article d'Élie Berthet, je relève les lacunes suivantes : *Le Colon d'Algérie*, *le Beau François*, *les Crimes inconnus*, *le Dernier Irlandais*. Il aurait été bon aussi de prévenir le lecteur quand le même ouvrage a été réimprimé sous des titres différents : c'est ainsi que, toujours pour Berthet, *le Mariage secret* est le même ouvrage que *le Cadet de Normandie* ; *Mlle de la Fougerais* que *le Colporteur* ; *l'Assassin du percepteur* (et non du *précepteur*) que *le Juré*.

Ce dernier article m'oblige à appeler l'attention sur les nombreuses fautes d'impression qui se sont glissées dans le travail de M. Thieme : Le livre qu'il intitule *la Fontaine et la fidélité* a pour titre *la Fontaine de la fidélité* ; *la Nièce du notaire* devient *la Mère du notaire*. A l'article Chantelauze, *le Père de La Chaize* devient *le père de la chaise* ; à l'article Fustel de Coulanges, *Polybe* se transforme en *Polype* ; *l'Alleu et le domaine rural* en *l'Allemagne et le domaine rural*. Mais peut-être M.

Thieme peut-il rejeter la responsabilité de ces fautes sur M. Welter fils qui a corrigé, dit-il, les deuxièmes et troisièmes épreuves de son livre.

Peut-être n'a-t-il pas été prudent en affirmant qu'il indiquait pour « chaque ouvrage la date de sa première édition ». *Le Braconnier*, de Berthet, a été publié en 1862 avant de l'être en 1877 ; *la Belle Drapière*, en 1843, avant de l'être en 1865 ; *les Catacombes de Paris* en 1832 avant de l'être en 1854 ; cette date avait un autre intérêt, c'est le plus ancien ouvrage de cet auteur. De même, M. Thieme a ignoré de Champfleury son premier ouvrage : *Pierrot valet de la mort*, qui date de 1846. De même, à consulter le *Guide* de M. Thieme, il semblerait que le *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs* de Lacordaire n'a été publié que longtemps après sa mort, en 1880, alors qu'il a paru dès 1839.

Il y a aussi les erreurs d'attributions : l'on trouve attribués à M. Paul Lacombe, l'ancien inspecteur général des archives, des ouvrages de notre sympathique et savant collaborateur, M. Paul Lacombe, le bibliographe parisien bien connu.

Les dates données par M. Thieme ne sont pas toujours sûres : M. Gebhart, qui est, grâce à Dieu, plein de vie, est indiqué comme mort en 1903 ; il est vrai que, par compensation, le regretté Victor Fournel, qui a quitté ce bas monde en 1894, est marqué comme toujours vivant.

Ces critiques, que l'on pourrait multiplier, indiquent suffisamment que l'on ne saurait avoir confiance aveugle au *Guide bibliographique*. Il serait injuste de ne pas reconnaître que cet ouvrage est appelé néanmoins à rendre de précieux services. Les références abondantes notamment qui suivent chaque article et dans lesquelles M. Thieme ne se borne pas à indiquer les livres ou les brochures séparés, mais indique dans une large mesure les articles parus dans des revues ou journaux tant français qu'étrangers seront à l'homme d'études du plus précieux secours. On lui saura gré également des renseignements qu'il a groupés dans sa seconde partie : « Ouvrages à consulter sur l'histoire de la langue, de la littérature et de la civilisation françaises », bien qu'il soit le premier à reconnaître que ce n'est là qu'un essai, fait assez hâtivement, et une addition de la dernière heure. Cette seconde partie comporte les divisions suivantes : A. La Littérature française en général. 1. Caractères ; 2. Interrelations et influences ; 3. la Critique ; 4. la Poésie ; 5. la Chanson ; 6. le Roman ; 7. le Théâtre ; 8. les Écoles littéraires ; 9. le Journalisme ; 10. la Versification ; 11. les Histoires de la littérature française ; — B. la France en général, ses rapports avec la littérature ; 12. les Conditions ; 13. le Peuple français ; 14. l'Administration ; 15. la Police, l'Armée ; 16. la Famille et la Vie ; 17. l'Influence de la France ; 18. les Qualités françaises ; 19-23. la Civilisation française ; 24. l'Éducation ; 25. les Salons ; 26. Paris ; 27. les Femmes ; 28.

Quelques livres de bibliographie ; 29. Table des matières de quelques ouvrages de critique littéraire.

Somme toute et tout pesé, en dépit de lacunes et d'erreurs que l'on excusera plus volontiers dans un travail de ce genre, le livre de M. Thieme mérite les sympathies de nos lecteurs et sera pour eux un instrument non point parfait ni impeccable, mais utile et commode.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

La Creacion del mundo *según San Agustin, interprete del Génesis*, por el P. Angel Rodriguez de Prada. Madrid, Tubarès, 1906, in-8 de 168 p.

L'auteur de cette brochure, religieux augustinien, docteur ès sciences, ancien directeur de l'Observatoire du Vatican, etc., est plus qualifié que quiconque pour traiter, en savant en même temps qu'en théologien, le sujet de la création du monde d'après saint Augustin, et pour apprécier et commenter la doctrine, sur ce point, du grand évêque d'Hippone.

Son travail comprend deux divisions. La première est consacrée à exposer la théorie du saint docteur, qui admet la création simultanée, les difficultés que cette théorie soulève ; l'état de la matière primitive ; les difficultés que provoque aussi l'interprétation des jours de Moïse ; enfin l'interprétation d'ensemble du premier chapitre de la Genèse.

Dans la seconde partie, le savant auteur nous a paru tenter une conciliation entre la théorie infiniment plus vraisemblable de la création du monde dans le temps, et celle de la création simultanée admise par le grand évêque. Il distingue entre les œuvres que Dieu a pu créer sans le temps, et celles qu'il a pu laisser se réaliser avec le concours du temps. Une remarque curieuse à signaler, c'est que l'idée de la nébuleuse primitive, dont on fait honneur à Laplace, à Kant et à Descartes, est déjà indiquée dans les écrits de saint Augustin.

Quelques lignes sont aussi affectées à la fameuse thèse de la pluralité des mondes habités par des êtres intelligents, ce qui est assurément possible à Dieu, mais est et sera toujours, pour nous, une simple hypothèse. Enfin, l'auteur conclut, avec saint Augustin, que, de la primitive matière informe contenant en germe tous les êtres matériels, jusqu'aux êtres organisés et à l'homme, tout nous démontre l'action, le gouvernement et la providence du Créateur.

J. d'E.

Prêt, intérêt, usure, par L. Garriguet. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 80 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Les Indulgences. Doctrine et histoire, par G. de Pascal. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 63 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

M. Garriguet a su rendre attrayant, par la clarté de son style, un sujet assez aride. En vingt-cinq pages d'abord, il nous familiarise avec la notion du prêt à intérêt, de l'antiquité à nos jours, puis il nous explique les raisons de la sévérité témoignée à l'usure par l'Église et concilie fort heureusement ces prohibitions anciennes avec la tolérance actuelle. En face de la thèse socialiste qui refuse de reconnaître la légitimité de la perception d'un intérêt pour l'argent prêté, l'auteur établit nettement qu'on peut, en conscience, exiger intérêt, même dans les prêts de simple consommation, bien que la

charité puisse, en certains cas, faire un devoir plus ou moins rigoureux de prêter gratuitement. Aux fondements classiques du droit d'exiger un intérêt, il ne craint pas d'adjoindre, ou même de substituer, ce qu'il considère comme le fondement vrai du droit d'intérêt, à savoir, la productivité de l'argent que, dans les circonstances économiques actuelles, on ne saurait contester. L'auteur stigmatise comme il convient les formes modernes de l'usure, et en indique le seul remède vraiment sérieux : la réforme des mœurs, la compression des appétits égoïstes, la diminution du luxe, la conception plus exacte de ce que demande la justice, c'est-à-dire un retour sincère aux maximes de l'Évangile.

— Avec une bonhomie souriante, sous laquelle se dissimule une théologie très sérieuse, le P. de Pascal s'attache à préciser une question, qui, défigurée par les protestants, est souvent très mal comprise, aussi, par les catholiques peu instruits. Il y a deux choses dans le péché : l'offense et la peine. La première effacée par l'absolution, pour acquitter la dette de la seconde, nous recourons aux trésors de nos nobles parents spirituels : le Sauveur, Marie, les saints. Une autorité supérieure, comme il convient dans une société bien organisée, préside à la répartition de ces biens, c'est l'Église. Elle dispense de façon bien distincte le sacrement emprunté au dépôt de la grâce, et l'indulgence empruntée au trésor des satisfactions infinies accumulées par le Christ et ses saints. L'auteur, après avoir soigneusement fait ressortir ces choses, expose ensuite les conditions et les effets des indulgences et termine par un curieux aperçu de l'harmonie d'évolution doctrinale dont la vie dogmatique de l'Église nous présente un exemple dans les indulgences. Un chapitre final est consacré au Jubilé. G. P.

La Descendance de l'homme, par GUILLAUME BÖLSCHE ; traduit de l'allemand par VICTOR DAVE. Paris, Schleicher, s. d., petit in-8 de 106 p., avec grav. — Prix : 1 fr. 50.

Partant de la doctrine transformiste, tenue pour acquise par nombre de naturalistes, l'auteur recherche dans le passé les éléments de l'arbre généalogique de l'homme. L'ouvrage prouve une connaissance étendue des lois biologiques et de la zoologie, mais on ne peut remonter de l'époque actuelle à la première apparition de la vie sur le globe sans faire à l'hypothèse une part excessive. Il en est une qui se présente à l'esprit du lecteur : la vie n'a-t-elle pas pu commencer sur divers continents sans communication les uns avec les autres, et alors que valent les arguments tirés du squelette tertiaire de Java et des restes d'animaux recueillis dans des régions qui, avant l'apparition de l'homme, n'ont eu aucune communication avec les continents où il devait plus tard paraître ? F. DE VILLENOISY.

Constantin-le-Grand, son baptême et sa vie chrétienne. *Études nouvelles*, par le P. PHILPIN DE RIVIÈRE. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 85 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le R. P. Philpin de Rivière ne veut absolument pas que Constantin ait été baptisé à Nicomédie. Il en fait son affaire personnelle, proteste, anathématise, raille, apostrophe, et avec quelle rudesse, grand Dieu ! quelle superbe, quel mépris de ses adversaires, s'appelassent-ils de Broglie ou Duchesne (un érudit de quelque valeur, consent-il, p. 75) ! On en demeure stupide ! Ah ! qu'il eût bien mieux fait de nous exposer tout simplement ses raisons !

Ce n'est pas qu'elles soient des meilleures ni qu'elles n'aient été maintes fois réfutées depuis tantôt quatre cents ans.

Biffer d'un trait de plume et déclarer apocryphes, parce qu'ils vous gênent, les témoignages d'Eusèbe de Césarée et de ses imitateurs, celui de saint Jerôme, ne tenir aucun compte d'une assertion formelle de saint Ambroise, postérieure seulement de cinquante-huit ans à la mort de Constantin, c'est hardi, surtout c'est commode. S'appuyer sur une tradition romaine, dont précisément l'antiquité est en question, pour démontrer l'antiquité de cette tradition, c'est faire une pétition de principe. Mais écrire des phrases comme celle-ci : « Non, mes maîtres (apostrophe à Dom Guéranger et à l'abbé Darras), si vous aviez vécu dans le *dix-septième* siècle, j'aime à croire que vous auriez cherché vos inspirations ailleurs qu'à Port-Royal (il s'agit de Tillemont) et *dans l'Encyclopédie.* » Qu'est-ce que c'est ?

Au surplus, comme il est trop délicat de discuter avec un écrivain qui déclare tout net « d'origine diabolique » (p. 74) l'opinion contraire à la sienne, nous nous contenterons de rappeler que les deux thèses, la bonne et la satanique, ont été soutenues, et fortement soutenues, pour ne citer que ceux-là, par Dom Guéranger et l'abbé Darras, d'une part, et Mgr Duchesne, de l'autre.

ANDRÉ BAUDRILLART.

Il Papa Zosimo, il concilio di Torino e le origini del primato pontificio, *studio storico-critico* di FEDELE SAVIO. Roma, Pustet, 1906, in-16 de 103 p. — Prix : 0 fr. 80.

Dans cette intéressante brochure, le P. Savio soumet à une critique très vive et très serrée le livre de M. Babut : *Le Concile de Turin, essai sur l'histoire des églises provençales au* V*e siècle et sur les origines de la monarchie ecclésiastique romaine.* Contre M. Babut, il soutient les conclusions suivantes : Il n'y a eu, à cette époque, qu'un seul concile de Turin. Il s'est tenu en 398, non en 417 ; il est donc fort antérieur à la lettre *Placuit* par laquelle Zozime conférait à Patrocle, évêque d'Arles, la dignité de métropolitain sur les trois provinces de Viennoise, Narbonnaise première et Narbonnaise seconde. Il n'a donc pas eu pour objet de protester contre cette lettre. Zozime n'a nullement prétendu innover et bouleverser la constitution de l'Église. Il a voulu, au contraire, faire revivre une coutume ancienne que précisément le concile de Turin avait oubliée et annulée. — Les derniers chapitres, qui nous paraissent moins décisifs, et dans lesquels le P. Savio, d'ailleurs, reconnaît lui-même n'avoir pas donné de démonstration rigoureuse, essaient d'établir, contre l'opinion, non plus de M. Babut tout seul, mais de la plupart des érudits, qu'en effet Zozime ne se trompait pas, quand il prétendait renouer la tradition ; et que l'ancienne Narbonnaise, qui comprenait au début du Ve siècle les trois provinces énumérées ci-dessus, avait bien formé au IIIe siècle une province ecclésiastique autonome, avec Arles pour métropole.

J.

Études sur la révocation de l'édit de Nantes en Languedoc, par l'abbé ROUQUETTE. T. II. *Les Poètes cévenols.* Paris, Savaète, s. d., in-8 de 109 p. — Prix : 2 fr.

La chanson traduit assez bien « l'âme d'un peuple », dont elle exprime les joies, les espérances, ou bien les sarcasmes et les cris de haine. C'est donc l'âme du peuple protestant des Cévennes que M. l'abbé Rouquette veut nous faire connaître, en publiant les pièces de vers, occasionnées par la révocation de l'édit de Nantes, saisies, bientôt après, chez les « rou-

veaux convertis », et gardées aux Archives civiles de l'intendance du Languedoc. On y observe les regrets comme les rancunes des huguenots persécutés. Mais on n'y rencontre nullement ce grandiose lyrisme populaire que l'amour de la patrie a provoqué chez d'autres nations, et que la foi religieuse aurait dû, semble-t-il, engendrer plus encore. *Les Poètes cévenols* mériteraient seulement le nom de « versificateurs ». Au jugement de M. Rouquette, la raison de cette pauvreté littéraire pourrait bien se trouver dans la pauvreté morale du peuple languedocien protestant. Ceux des huguenots que l'apostolat des missionnaires catholiques n'a pas ramenés sincèrement à la véritable Église, ont cédé en masse à la pression officielle par des conversions simulées. Aucun n'a résisté jusqu'au sang pour la cause religieuse. L'âme de ce peuple ignorait donc les nobles et profondes passions qui, aux jours d'épreuve, font jaillir la vraie poésie.

De ces longues études documentaires sur la révocation de l'édit de Nantes en Languedoc, M. Rouquette se voit de plus en plus amené à conclure que Lamoignon de Bâville ne mérite pas l'effroyable réputation que lui fait une légende trop communément admise. La plus sympathique des victimes de l'Intendant fut Claude Brousson, exécuté le 4 novembre 1698. Or, d'après les pièces originales, ce pasteur semble complice d'un double assassinat ; et il a négocié l'introduction en Languedoc des troupes de Guillaume d'Orange, durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Ce n'est donc pas tout à fait un « martyr » de la liberté de conscience.

M. Rouquette désapprouve, non sans motif, la révocation de l'édit de Nantes. Mais, aux premières pages de son volume, il blâme cette mesure « révolutionnaire » en termes vraiment exagérés. De plus, il fait de Louis XIV un « persécuteur du catholicisme », par l'acte de 1682, non moins que du protestantisme, par l'acte de 1685 : ce qui est pousser bien loin l'amour du paradoxe. YVES DE LA BRIÈRE.

Catholiques, défendons notre foi ! par HENRI MORICE. Paris, Poussielgue, 1907, in 12 de XV-143 p. — Prix : 2 fr.

Cet excellent livre, honoré d'une chaude approbation de Mgr l'évêque de Vannes, devrait être le manuel de tous les catholiques militants, c'est-à-dire de tous les catholiques qui, dans la situation actuelle, devraient tous être militants. L'auteur démontre fort bien la nécessité de la lutte, non la lutte sanglante et violente, mais la lutte patiente qui consiste à s'appliquer partout et toujours à maintenir et à propager notre foi. A l'époque actuelle, plus qu'en aucune autre, tout chrétien doit être un apôtre, suivant son âge, ses aptitudes et sa position sociale. Il n'y a pas jusqu'aux enfants, remarque l'abbé Morice, qui dans une certaine mesure ne puissent être apôtres.

M. l'abbé Morice, qui est professeur au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, ne se fait aucune illusion sur les difficultés de la situation ; il ne doute pas cependant que l'Église n'arrive à la longue à remporter la victoire, si le clergé d'un côté, les fidèles de l'autre, ne croient point avoir tout fait en vivant régulièrement et même pieusement dans leur intérieur. Il faut agir au dehors. On trouvera dans ce volume d'utiles conseils sur la nécessité d'associations purement catholiques, sur les défauts de certains patronages, sur les œuvres sociales, etc.

L'ouvrage est d'ailleurs bien écrit et bien composé, ce qui ne gâte rien. Nous ne saurions trop le recommander à la méditation de tous les hommes d'œuvres. D. V.

L'Évolution du clergé anglican, par HENRI BREMOND. Paris, Bloud, 1906, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Depuis un demi siècle, deux courants se sont formés dans l'Église anglicane. Le premier, issu de la campagne tractarienne, aboutit, pour le culte aussi bien que pour le dogme, à une véritable assimilation des « principes catholiques ». L'autre, émanant de la philosophie subjectiviste et d'un mauvais usage de la critique, mène progressivement « de la foi au doute ». Avec le charme évocateur dont il a le secret, M. Henri Bremond trace le portrait de deux personnages véritablement représentatifs de cette double tendance : le doyen de Durham, W. Ch. Lake, une noble et chrétienne figure du parti *high-church* ; et l'illustre historien du peuple anglais, J.-R. Green, *clergyman* du parti *broad-church*, dont l'évolution rationaliste alla si loin qu'il finit par abandonner l'état ecclésiastique. On ne saurait présenter d'une manière plus juste et plus heureuse la marche de beaucoup d'anglicans vers l'esprit catholique et l'acheminement d'un très grand nombre d'autres vers l'incroyance totale. Même en Angleterre, la logique des idées se traduit donc quelque peu dans les faits ; et les germes de vie ou de mort semés dans les âmes y produisent, à la longue, leurs fruits naturels. — Comme la collection *Science et Religion* s'adresse à la moyenne des lecteurs, et non pas à des spécialistes, il semble que M. Bremond aurait dû éviter, en parlant des idées protestantes ou agnostiques, certaines expressions d'aspect trop sympathique, trop louangeur, et qui pourraient être mal comprises.

YVES DE LA BRIÈRE.

Une Page d'histoire sur les associations cultuelles, ou Un demi-siècle de troubles religieux dans l'Église des États-Unis par le fait des assemblées laïques des « Trustees », par G. ANDRÉ 2e éd. Paris, Lethielleux, s. d. (1907), in-12 de 127 p. — Prix : 0 fr. 60.

Bien des catholiques se sont déjà demandé, et peut-être se demandent encore pourquoi le Pape Pie X n'a pas accepté la constitution d'associations cultuelles en France. C'est pour leur fournir les éléments d'une réponse au moins partielle que M. André, un spécialiste en histoire ecclésiastique américaine, a écrit l'opuscule dont on vient de lire le titre. Sans doute, le mot d'associations cultuelles n'a jamais été employé dans l'histoire religieuse des États-Unis ; mais il y a eu des assemblées laïques constituées pour acquérir et gérer des biens temporels au service de l'Église catholique ; de 1787 à 1852, des *trustees* ont composé ces corporations. Malheureusement ils ne se sont pas bornés à s'acquitter des devoirs de leur charge ; ils se sont également ingérés dans l'exercice de la juridiction ecclésiastique, ont créé aux premiers prélats américains de très réelles difficultés, ont fomenté de véritables troubles religieux. Il en eût été de même en France, pense M. André, où, « en fait, les associations cultuelles nous auraient infailliblement amenés à la désorganisation de l'Église », et le meilleur moyen d'éviter le retour du *trusteeisme* est certainement de ne pas laisser renaître, sous un nom ou sous un autre, sous une forme ou sous une autre, l'ancienne institution américaine des *trustees*.

H. F.

Henri de Tourville et son œuvre sociale, par G. MELIN. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1907, in-8 de 88 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

C'est sous forme de discours de réception à l'Académie Stanislas que M. G. Melin, chargé du cours de science sociale à l'Université de Nancy,

vient de donner de la doctrine de l'abbé de Tourville un exposé enthousiaste et complet en sa concision. En tête de la brochure, un portrait de l'auteur de l'*Histoire de la formation particulariste*; à la fin une bibliographie de ses travaux, y compris des travaux inédits; sa classification sociale, commentée par quelques lettres inédites; partout de la précision, de la clarté, de nombreuses références soigneusement indiquées, voilà ce qui donne grand prix à ce bref opuscule. Les idées maîtresses qu'il expose sont assez connues pour n'avoir pas besoin d'être reprises ici. Elles sont heureusement résumées dans cette phrase d'une lettre datée de Calmont (25 juillet 1900): « La supériorité sociale consiste dans l'aptitude à produire le plus haut développement de la personne, pour le plus haut bénéfice de la collectivité. »

BARON J. ANGOT des ROTOURS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La science vient de faire une grande perte en la personne de M. Maurice LŒWY, directeur de l'Observatoire de Paris, mort en cette ville, le 15 octobre, à 75 ans. Né à Vienne, en Autriche, le 15 avril 1833, il débuta dans la carrière scientifique comme aide assistant à l'Observatoire de Vienne, et ses premiers travaux attirèrent si vivement l'attention des savants que Leverrier, alors directeur de l'Observatoire de Paris, l'appela auprès de lui. Dès lors, après s'être fait naturaliser Français, il resta, jusqu'au jour de sa mort, attaché à ce grand établissement, y passant par toutes les fonctions jusqu'à celle de directeur, dont il fut chargé en 1896, à la mort de Tisserand. Il était entré en 1872 comme astronome titulaire au Bureau des longitudes, et depuis cette époque il avait pris une part importante à la rédaction de l'*Annuaire* et de la *Connaissance des temps* publiés par ce Bureau. En 1873 il fut nommé membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Delaunay et il ne tarda pas à devenir membre honoraire ou associé des Académies des sciences de Vienne, de Saint-Pétersbourg, de la Société royale de Londres, etc. M. Maurice Lœwy a publié de nombreux mémoires d'abord dans les recueils de l'Académie de Vienne, puis dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris* et dans les *Annales de l'Observatoire*, sur la détermination des orbites des comètes et des planètes, sur la constante de l'aberration et de la réfraction, etc. Sous forme de volume on a de lui : *Éphémérides des étoiles de culmination lunaire et de longitude pour 1890* (Paris, 1889, in-4), publication continuée depuis régulièrement chaque année, et surtout le spendide ouvrage, pour lequel il avait comme collaborateur M. P. Puiseux : *Atlas photographique de la lune* (Paris, 1896-1903, in-4). Il rédigeait également des *Rapports annuels sur l'état de l'observatoire de Paris*. Au moment de sa mort il venait de terminer un important rapport sur la détermination des erreurs de division d'un cercle méridien.

— Nous avons appris avec regret la mort du Dr John STRACHAN, l'éminent philologue et celtisant anglais, qui a succombé prématurément à Manchester, le 25 septembre, à 45 ans. Né en 1862, près de Keith, dans le Banffshire, John Strachan fit ses études à l'Université d'Aberdeen et alla les compléter dans les Universités allemandes de Goettingue et d'Iéna. De retour en Angleterre, il fut nommé professeur de grec au collège d'Owen, à Manchester, et donna alors une excellente édition classique du livre VI d'Hérodote, précédée d'une admirable introduction sur le dialecte ionique. Cependant il ne

tardait pas à abandonner ses recherches sur la langue grecque, pour se livrer exclusivement à l'étude des divers dialectes celtiques de la Grande-Bretagne, principalement de l'Irlandais, études dont il consigna les résultats dans d'importants mémoires que publièrent les *Transactions of the Philological Society* et parmi lesquels nous citerons : *The Compensatorg Lengthening of Vowel in Irish* (1893) ; — *The Deponent Verb in Irish* (1894) ; — *The particle « ro » in Irish* (1896) ; — *The Sigmatic Future and Subjunctive in Irish* (1900). Il donnait également d'autres articles sur des sujets analogues à la *Zeitschrift fur celtische Philologie*, ainsi qu'à diverses autres revues ; mais son grand travail fut le *Thesaurus palaeo-hibernicus*, entrepris avec la collaboration du Dr Withey-Stokes et dont les deux premiers volumes ont été publiés en 1901 et 1903 par la « Cambridge University Press. » Tout en se livrant à ses difficiles recherches, il composait pour les étudiants d'utiles opuscules, tels que : *Selections from Old Irish Glosses, with Notes and Vocabulary* (1904) et *Old Irish Paradigms* (1905). Professeur de grec et de philologie comparée à l'Université de Manchester, il passait les vacances à enseigner le vieil irlandais à la « School of Irish Learning » de Dublin. Depuis quelque temps, il s'était adonné à l'étude du gallois et il préparait une grammaire de cette langue lorsque la mort l'a surpris.

— On annonce encore la mort de MM. : — Maurice ALBERT, professeur de première au lycée Condorcet, ancien élève de l'École normale supérieure, mort à Paris le 14 octobre, à 53 ans, lequel laisse, outre des éditions classiques de l'*Art poétique* d'Horace et du *Théâtre choisi* de Molière, quelques ouvrages, tels que : *Les Boucliers décoratifs du musée de Naples* (Paris, 1880 in-8) ; *Le Culte de Castor et Pollux en Italie* (Paris, 1883, in-8) ; *Les Théâtres de la foire, 1660-1789* (Paris, 1900, in-8) ; — M. BARJAVEL, ancien rédacteur en chef de *la Croix d'Arras*, mort à la fin d'octobre ; — Ernest BOULANGER, sénateur de la Meuse, mort à Paris le 20 octobre, à 76 ans, lequel avait publié : *Étude sur la novation en matière d'enregistrement, précédée d'une Introduction historique et du développement de la doctrine romaine sur la novation* (Paris, 1860, in-8) ; *Traité pratique et théorique des radiations hypothécaires, contenant le développement des principes et l'examen de la doctrine et de la jurisprudence* (Paris, 1863, in-8), ouvrage plusieurs fois réimprimé ; — l'abbé Henri-Dominique BOUSQUET, curé de Cadaujac, collaborateur de la revue *la Légitimité*, où il défendait la thèse de la survivance de Louis XVII, mort à Talence, le 16 septembre, à l'âge de 50 ans ; — le R. P. Jules CHEVALIER, fondateur et premier supérieur général de la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, archiprêtre d'Issoudun depuis 1872, auteur de divers ouvrages, notamment de *Notre-Dame du Sacré-Cœur mieux connue et son association pour le succès des causes difficiles et désespérées* (Issoudun, 1881, in-8), mort le 22 octobre, à 83 ans ; — DEVEAUX-GASSIER, auteur dramatique, mort à la fin d'octobre, à 57 ans : — Louis DUVAL, auteur de plusieurs ouvrages d'horticulture, qui a collaboré à divers journaux horticoles et en particulier au *Jardin* et au *Petit Jardin*, mort à Versailles, au commencement de septembre ; — M. Paul GUIRAUD, ancien professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, mort à la fin de septembre, lequel laisse plusieurs ouvrages, entre autres : *De la Condition des alliés pendant la confédération athénienne* (Paris, 1883, in-8) ; *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des barbares* (Paris, 1884, in-12) ; — le Dr E. HACHE, ancien professeur de l'école de médecine navale de Brest et de l'école de Reims, mort à la fin d'octobre ; — JALABERT, doyen honoraire de la Faculté de droit de Nancy, professeur honoraire de la Faculté de droit de Paris, mort à Versailles, le 9 octobre, à 84 ans ; — Joseph LEGUEU,

collaborateur du journal *l'Univers*, lequel a, pendant quelques années, rédigé dans le *Polybiblion* la revue des livres de poésie et a publié entre autres ouvrages : *Entre rêveurs* et *Un Petit Tour du monde*, mort à Paris, le 10 octobre ; — le Dr SEVESTRE, médecin de l'hôpital Bretonneau, membre de l'Académie de médecine, mort à Paris, le 19 octobre, à 64 ans ; — Joseph VAESEN, ancien élève de l'École des chartes, bibliothécaire-archiviste de la ville de Compiègne, mort à Paris, au commencement d'octobre, à 55 ans, auquel on doit non seulement l'importante publication des *Lettres de Louis XI*, faite avec la collaboration de M. Étienne Charavay pour la Société de l'histoire de France, mais encore divers ouvrages estimés, notamment : *La Juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime, étude historique sur la conservation des privilèges royaux des foires de Lyon (1463-1795)* (Paris, 1881, in-8) ; *Notice biographique sur Jean Bourré, suivie du catalogue chronologique du fonds manuscrit de la Bibliothèque nationale auquel il a donné son nom* (Paris, 1885, in-8) ; *Révolution française. Lyon, notes et documents inédits* (Lyon, 10 vol. in-12, 1882-1886), avec Albert Metzger.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Dr. W.-O. ATWATER, professeur à l'Université wesleyenne de Middletown, aux États-Unis, fondateur du bureau des expériences sur la nutrition, dépendant du ministère de l'agriculture, bien connu par ses expériences sur l'alcool qu'il a consignées dans un important ouvrage, mort le 22 septembre à 63 ans ; — Dr. Rudolf BLASIUS, professeur de bactériologie et de salubrité publique à l'École technique supérieure de Brunswick et directeur du musée de la Société ornithologique allemande, mort à Brunswick, le 21 septembre, à 65 ans, auquel on doit des ouvrages estimés tels que *Die Gesundheitszustand der Städte des Herzogthums Braunschweig in dem Jahre 1893-1894* (Brunswick, 1896, in-8) ; *Die Vogel des Herzogthums Braunschweig und der angrenzenden Gebiete* (Brunswick, 1896, in-8), etc. ; — Henri BODMER, peintre et publiciste allemand, mort au commencement d'octobre ; — Domenico CAPOZZI, professeur de pathologie italien, auteur d'importants ouvrages, mort à Naples, le 11 octobre, à 76 ans ; — Dr. James CARROLL, directeur du musée médical de l'armée des États-Unis, mort dernièrement à Washington ; — Carl COSTA, auteur autrichien de poésies populaires, mort à Vienne, le 11 octobre, à 76 ans ; — Dr. James CULWICK, musicien et compositeur anglais, mort à Dublin au commencement d'octobre, lequel laisse de nombreuses pièces musicales pour chœurs et orchestres, d'admirables arrangements de mélodies irlandaises et une importante cantate dramatique : *The Legend of Stauffenberg* ; — Alexandre DANDOIS, dramaturge flamand, mort à Molenbeeck-Saint-Jean, à la fin de septembre ; — l'abbé DESBACH, prêtre allemand fort connu, qui a consacré pendant de longues années sa parole et sa plume à la défense des intérêts des paysans et des viticulteurs de la région du Rhin et dont la brochure : *L'Usure au pays de Trèves*, pour ne citer que celle-là, fit beaucoup de bruit, mort à Bonn, au milieu d'octobre, à 61 ans ; — Dr. M. DIACON, ancien professeur d'histoire suisse à Neuenbourg, mort dernièrement en cette ville ; — Hermann FRANCKE, pédagogue allemand, professeur à l'Institut Sophie de Weimar, mort en cette ville, le 12 octobre, à 85 ans ; — Dr. Livius FÜRST, écrivain allemand, mort dernièrement à Berlin, à 67 ans ; — Dr. Adolph FURTWÄNGLER, professeur d'archéologie à Munich et directeur de la Glyptothèque de cette ville, mort à Athènes, le 11 octobre, à 54 ans, auquel on doit de nombreux et importants travaux, entre autres : *Beschreibung der Glyptothek König Ludwig's I zu München* (München, 1900, in-8) ; *Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen auf Aegina* (München, 1901, in-8) ; *Über ein griechisches Giebelrelief* (München, 1902, in-4), etc. ; —

Isaac Chalkey GOULD, archéologue et historien anglais, auteur d'intéressants mémoires, notamment sur l'histoire du comté d'Essex, mort le 11 octobre, à Loughton, à 64 ans ; — Edward Hagerup GRIEG, célèbre compositeur, à qui l'on doit, outre la musique des deux drames *Sigur Jorsalafar*, de Bjoernstjerne Bjoernson, et *Peer Gynt*, d'Ibsen, des chants, sonates, symphonies, mélodies, ouvertures et des pièces pour violon et pour piano, mort à Bergen au commencement de septembre ; — Étienne GRIFFON, professeur à l'école d'arboriculture et d'horticulture de Tournai, mort en cette ville, dans le courant de septembre, à l'âge de 67 ans ; — Mme Sophie JUNGHANS, femme de lettres allemande, auteur d'un certain nombre de romans, tels que : *Junge Leiden* (Brunswick, 1900, in-8) ; *Hymen* (Dresde, 1902, in-8); *Zu rechter Zeit* (Stuttgart, 1902, in-8), morte à Hildburghausen, le 16 septembre, à 62 ans; — le P. Josef KERN, de la Compagnie de Jésus, professeur de dogme à l'Université autrichienne d'Innsbruck, mort récemment, à 52 ans ; — Johannes KESSEL, médecin allemand, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles à Iéna, mort en cette ville, le 22 septembre, à 69 ans; — Karl KOERNER, professeur d'architecture et de statique graphique, mort à Brunswick, le 9 octobre; — Dr. Robby KOSSMANN, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, notamment *Allgemeine Gynaecologie* (Berlin, 1903, in-8), et l'un des principaux collaborateurs de la *Monatsschrift für praktische Medicin*, mort à Berlin, le 29 septembre, à 58 ans; — Dr. Vladislav LEBINSKI, rédacteur en chef du *Djiennik Poznanski*, mort à Posen, le 10 octobre, à 67 ans; — Dr. David MASSON, ancien professeur de littérature anglaise à Édimbourg et à Londres, mort à Édimbourg, le 6 octobre, à 85 ans, lequel a collaboré pendant de longues années au *Macmillan's Magazine*, à l'*Athenæum*, au *Reader*, dont il fut le fondateur, et a publié de nombreux et importants volumes, tels que : *Carlyle, personally and in his Writings* (Londres, 1889, in-8) ; *Edinburgh Sketches and Memories* (Londres, 1852, in-8), et surtout *Life of Milton*, son œuvre capitale, commencée en 1859; — Dr. Edmund MOJSISOVITCH, ancien sous-directeur de l'Institut royal géologique d'Autriche, mort le 2 octobre, à Mallnitz (Carinthie), à 68 ans; — l'abbé Ambroise OPITZ, l'un des champions de la presse catholique autrichienne, fondateur du journal la *Reichspost*, dans lequel il a si vigoureusement lutté pour la restauration chrétienne de l'Autriche, mort le 27 septembre, à Warnsdorf, à 61 ans; — Elvin PABTEL, éditeur allemand, mort le 4 octobre, à Berlin, à 60 ans ; — l'abbé L. PIRARD, professeur à Saint-Roch, mort à Verviers, le 4 octobre, à l'âge de 55 ans; — Dr. Hugo REBHEIM, juriste et écrivain allemand, mort à Berlin, le 5 octobre, à 73 ans; — le P. Henri Ignace DUDLEY RYDER, supérieur des oratoriens anglais, auteur de divers ouvrages de théologie, mort en octobre, à Edgbaston, à l'âge de 70 ans; — Dr. SCHWARZKOPF, historien hessois, mort dernièrement à Cassel, à 64 ans; — Dr. Heinrich SPINDLER, écrivain allemand, qui laisse divers ouvrages sur l'histoire et le folk-lore de la Saxe et qui dirigeait la revue *Unsere Heimat. Monatsschrift für das gesamte Erzgebirge und Vogtland*, mort à Zwickau, au commencement d'octobre, à 50 ans ; — Ilja TCHANTCHAVADSE, poète et publiciste géorgien, mort dernièrement à Sagaredjo, près de Tiflis, à 70 ans ; — l'abbé THIESSEN, rédacteur en chef du journal hollandais *Limburger Koerier*, mort au commencement de septembre, à Amstenrade, à l'âge de 69 ans; — Iwan Karpowitch TOBILEWITCH, auteur dramatique russe, mort à Berlin; — VAN LEBERGHE, poète belge, auteur du *Pan*, mort à 46 ans, à Bruxelles, à la fin d'octobre ; — Jean VAN MALDERGHEM, archiviste de la ville de Bruxelles, auteur d'un certain nombre de publications historiques telles que : *Histoire de la porte de Hal* et *Coup d'œil*

sur l'histoire de la navigation à Bruxelles, mort à Bruxelles, le 26 octobre, à l'âge de 64 ans; — le R. P. VAN MEENSEL, qui, pendant les 14 dernières années de sa vie, a dirigé l'école apostolique de Turnhout, mort à Louvain, en septembre, à l'âge de 53 ans; — Mme Émilie VON WALBURG, femme de lettres allemande, qui a écrit de nombreux romans sous le pseudonyme d'Émilie Erhard, entre autres : *Ruth; Die Rose vom Haff; Onkel Hermann*, etc., morte à Berlin, à 75 ans; — Dr. August WETZEL, directeur de la bibliothèque de l'Université de Kiel, mort en cette ville, le 10 octobre, à 57 ans; — Dr. Gustav ZEUNER, professeur de mécanique théorique et pratique à l'École technique supérieure de Dresde, mort en cette ville, le 17 octobre, à 79 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 octobre, M. Frazer, de Cambridge, fait une lecture sur l'interdiction aux Hébreux de cuire un agneau dans le lait de sa mère. — M. Henri Omont démontre que les portraits de rois de France que contient le manuscrit de Jean du Tillet sont la copie de documents iconographiques sérieux. — M. Maspéro fait l'éloge de M. Vernier, graveur en médailles, et de l'ouvrage, qu'il avait eu mission de préparer sur l'orfévrerie égyptienne. — Le P. Jalabert présente des photographies et des estampages faits par le P. Ronzevalle, d'un monument phénicien, puis il parle d'une inscription grecque, découverte par lui-même, dans la région de Der-ez-Zor, sur l'Euphrate. — Le 11 octobre, M. Clermont-Ganneau parle de l'inscription découverte par le P. Ronzevalle, et dont il a été question le 4 octobre. Il propose une lecture toute différente de celle qu'avait donnée l'inventeur. — M. Pognon annonce qu'il a découvert une inscription faisant allusion à un certain Bar Hadad, nommé Ben Hadad dans la Bible. — M. Clermont-Ganneau fait remarquer l'intérêt qui s'attache à cette inscription. — M. Maspero fait un rapport sur les fouilles qu'il a entreprises à Philoe et en Nubie, grâce au concours du gouvernement égyptien. — M. Babelon lit un mémoire sur les monnaies féodales. — Le 18 octobre, M. Leroux décrit la salle hypostyle découverte à Délos, et qui remonte à l'an III avant J.-C. — M. Salomon Reinach entretient l'Académie d'une « Histoire des poisons », à Rome, qu'il prétend découvrir dans un écrit de Tite-Live. — M. Babelon parle d'un livre offert par M. Émile Rivière sur l'histoire de la médecine à Paris au XVIe siècle. Il continue ensuite la lecture commencée le 11 octobre. — Le 23 octobre, le commandant Espérandieu présente deux photographies d'après des sépultures gallo-romaines découvertes dans les fouilles d'Alésia. — M. Châtelain lit une notice sur Eugène Müntz, son prédécesseur.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 5 octobre, M. Bérenger donne des extraits d'un manuel qu'il vient de publier contre la pornographie, et indique quelques-uns des procédés signalés par lui pour lutter contre le fléau. — Le 12 octobre, M. Chuquet poursuit la lecture des Mémoires du général Griois et arrive au passage de la Bérésina. — M. de Foville parle de la théorie de l'homme moyen de Quételet, théorie à laquelle il se déclare opposé. — Le 19 octobre, M. Chuquet, continuant la lecture des Mémoires du général Griois, traite de son arrivée à Vilna. — M. Boutroux lit une note de M. Passy sur *les Trois Ressorts de la vie*.

CONGRÈS. — L'Association des archivistes et bibliothécaires belges a décidé de provoquer la réunion d'un Congrès international des archivistes et des bibliothécaires, qui se tiendra à Bruxelles, en 1910, lors de l'Exposition internationale. Une Commission d'organisation, ayant à sa tête MM. Gaillard, archiviste général du royaume, et le R. P. Van den Gheyn, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique, a été

chargée par l'Association de se mettre d'accord, pour la préparation de ce congrès, avec le bureau du Congrès international des bibliothécaires, tenu à Paris en 1900, ainsi qu'avec les associations d'archivistes et de bibliothécaires de tous les pays.

ALMANACHS POUR 1908. — Sous un petit format, l'*Almanach du Bon Français*, édité par la Société bibliographique, renferme beaucoup d'excellentes choses. A la fois instructif et moralisateur, il mérite d'être répandu plus encore qu'il ne l'a jamais été dans le passé. Il en est à sa 19e année. Le mal est devenu si grand, si envahissant, que, dans un but à la fois patriotique et de conservation sociale, il importe vraiment de ne pas négliger ce modeste et utile auxiliaire. En l'introduisant dans les familles de travailleurs de toutes sortes on fera donc œuvre méritoire au premier chef. Nous ne saurions indiquer tout ce qu'il renferme ; du moins pouvons-nous citer les principaux articles qui ont trouvé là leur place. De la sorte on aura un aperçu de l'intérêt qu'il ne peut manquer d'exciter : *L'Explosion de l'« Iéna »* (1 grav.). — *Les Acquéreurs des biens ecclésiastiques*. — *Le Patriotisme des Japonais*. — *Jean Bart dans les antichambres du grand Roi*. — *L'Incendie de l'arsenal de Toulon* (1 grav.). — *La Mort d'un fusilleur de Mgr Darboy*. — *L'Expulsion du cardinal Richard* (1 grav.). — *Ce qu'est le socialisme*. — *La Vieille France militaire. Bataille de Bouvines, 27 août 1214*. — *La Crise viticole dans le Midi* (1 grav.). — *En haine de l'Église. Assassinat d'Hyppolite Debroise*. — *Les Événements du Maroc* (2 grav.). — *L'Ancienne Dîme et le Denier du Culte*. — *Projets fallacieux. Les Français tous rentiers*. — *Un Train dans la Loire* (1 grav.) — *Un Prêtre de 102 ans jeté hors du presbytère*, etc. Rappelons enfin les prix de l'*Almanach du Bon Français*, qui compte 72 pages: l'exemplaire, 0 fr.15; franco, 0 fr.25 ; la douzaine, 1 fr. 60 ; franco, 2 fr. 50 ; le cent, 12 fr. ; franco, 13 fr. 50 ; le mille. 100 fr., port en sus (s'adresser au siège de la Société bibliographique, 5, rue Saint-Simon, Paris, VII).

Quoique son sous-titre le qualifie de *Petite Encyclopédie populaire*, l'*Almanach Hachette* n'en est pas moins très apprécié des gens du monde. On trouve, en effet, dans ce remarquable almanach, des sujets, des indications, des renseignements qui intéressent toutes les classes de la société. Chaque année, cette publication, malgré un plan arrêté et toujours identique, est formée de choses nouvelles et fort intéressantes. Ainsi, le volume de 1908 (in-12 de 432-LXXXIV p., avec 10 cartes et plans, 1900 figures et 16 pages d'images en couleurs.—Prix : 1 fr. 50 broché et 2 fr. cartonné), nous donne : *Les Lois du système du monde*. — *L'Histoire de la terre*. — *Les Geysers*. — *Les plus belles Cavernes d'Europe*. — *Les Grandes Lois scientifiques*. — *L'Électricité fait reculer la mort*. — *Variole et vaccine*. — *Les Êtres singuliers de la mer*. — *Les Parlements du monde*. —*L'Affaire du Collier*. — *Histoire illustrée de l'Année*. — *L'Histoire de l'art*. — *La Musique au temps jadis*. — *L'Année législative*. — *Le Parfait Juré*, etc. Les gravures en couleurs attireront l'attention : d'abord 8 pages de cartes géographiques fort instructives ; d'autres relatives aux champignons, aux maladies de la vigne, aux drapeaux des 67 nations du monde; d'autres encore concernant les mariages et les naissances, enfin deux images particulièrement suggestives : 1. *Le Coût des grèves, 1890-1904* (« En 15 ans, les grévistes de France ont chômé 31,796,368 journées, jetant ainsi comme dans un trou sans fond l'énorme fortune de 158 millions 981,840 fr. ») ; 2. *Le Cours de la rente 3 °/₀ depuis 1848* (« La rente 1908, menacée par *l'impôt sur le revenu*, dégringole et tombe à terre »). Ces deux images en couleurs, tirées en très grand format, seraient utilement apposées sur les murs de toute la France.

Enregistrons ensuite les vieux amis que sont pour nous les deux alma-

nachs de la maison Henri Gautier : *Almanach des chaumières* (31e année petit in-18 de 118 p., illustré. — Prix : 0 fr. 50) et *Almanach de l'ouvrier* (41e année, petit in-18 de 118 p., illustré. — Même prix). — Il va de soi que nous devons une égale mention sympathique aux six almanachs qui tous les ans sortent de la rue de Furstenberg, 6, pour amuser et édifier nombre de lecteurs, savoir : *Le Coin de feu* (in-18 de 64 p., illustré, 0 fr. 25) ; *Le Jean-Bart, almanach des gens de mer* (in-16 de 120 p., avec grav., 0 fr. 25) ; *Le Soldat* (in-16 de 112 p., avec gr., 0 fr. 20) ; *Almanach du laboureur et du vigneron* (in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20) ; *Almanach de l'atelier* (in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20) ; *Petit Almanach de l'écolier* (in-32 de 61 p., avec grav., 0 fr. 05). — Mentionnons encore l'*Almanach de la France illustrée* (32e année, in-8 de 100 p., 0 fr. 50), publication ornée de très jolies gravures. — Et n'oublions pas l'*Almanach des patronages* (9e année, gr. in-8 de 72 p., illustré, 0 fr. 50), qui a été couronné par la Société nationale d'encouragement au bien et se présente avec cinq approbations épiscopales.

A la dernière heure nous arrive toute une série d'almanachs. Présentons d'abord l'*Almanach du Pèlerin* (Paris, 5, rue Bayard, gr. in-8 de 128 p., 0 fr. 50). D'allure combative, profondément chrétien, admirablement illustré d'un grand nombre de gravures en noir et en couleurs, il est, comme texte, aussi varié qu'intéressant. — Puis, faisons une place à la série des almanach de la Société de Saint-Augustin (Paris, Desclée et de Brouwer) : *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., nombreuses et riches gravures, 0 fr. 50) ; *Almanach de la propagation de la foi* (20e année, in-16 de 63 p., illustré, 0 fr. 20) ; *Almanach de la Sainte-Famille* (in-8 de 78 p., illustré, 0 fr. 30) ; *Almanach des enfants de Marie* (in-8 de 78 p., illustré, 0 fr. 30) ; *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 80 p., illustré, 0 fr. 50) ; *Almanach pour tous* (in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 25) ; *Almanach du nouveau siècle* (in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 20) ; — *Almanach des enfants* (in-32 de 104 p., illustré en noir et en couleurs, 0 fr. 30) ; *Almanach populaire des enfants* (in-32 de 64 p., illustré, 0 fr. 15) ; *Almanach populaire* (in-32 de 64 p., illustré, 0 fr. 10) ; *Almanach des écoles* (in-18 de 36 p., 0 fr. 05). Mais nous n'avons là qu'une partie des almanachs de la Société de Saint-Augustin ; les autres nous parviendront sans doute plus tard. — Pour terminer, nous annoncerons les divers almanachs de la maison Pierron, de Nancy, savoir : *Le Grand Almanach populaire illustré* (gr. in-8 de 368 p., 1 fr. 50). Nombreuses figures et gravures, récits et articles variés, recettes de tous genres, avec, en tête, une biographie du Président de la République ; *le Grand Almanach de la famille* (26e année, gr. in-8, avec grav., 0 fr. 50) ; l'*Almanach du foyer* (22e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 30) ; l'*Almanach de Jeanne-d'Arc* (22e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 30) ; l'*Almanach du travailleur* (22e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 30) ; l'*Almanach du cultivateur et du vigneron* (22e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25) ; l'*Almanach des veillées d'hiver* (22e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25) ; l'*Almanach récréatif* (22e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25) ; l'*Almanach Sans Pareil* (petit in-4, avec grav., 0 fr. 15). — Voulez-vous, enfin, lire un almanach combatif, incisif, humoristique et qui a du « panache » ? Alors procurez-vous le *Petit Almanach français*, publié par la librairie du *Panache* (Paris, 42, rue du Bac, in-18 de 160 p., avec de nombreuses illustrations, 0 fr. 50).

Paris. — Les astronomes, ingénieurs et sportmen ont un intérêt évident à utiliser la montre décimale. Dans sa brochure intitulée : *La Montre décimale à l'usage des astronomes, des ingénieurs et des sportmen* (Paris, Gauthier-Villars, 1907, in-8 de VIII-17 p.), M. J. de Rey-Pailhade explique les

avantages que ces personnes pourraient en retirer, puis il décrit l'appareil qu'il dénomme cémètre et qui a été construit par M. Leroy, ingénieur de la marine. L'auteur n'aborde pas la question de la décimalisation générale de l'heure, il a pourtant eu une idée ingénieuse qui simplifie le problème. Il divise le jour en 100 parties égales (cés), un cés vaut bien près d'un quart d'heure; il en résulte qu'avec des variations insignifiantes de durées, les temps consacrés aux divers usages de la vie courante sont exprimés en nombres entiers de cés.

— Réunissant pour la troisième fois en un volume ses articles parus dans les journaux sur les *Actualités scientifiques* (Paris, Schleicher, in-8 de 361 p. — Prix : 3 fr. 50), M. Max de Nansouty nous met à même de lire en bloc des aperçus sur tous les points de la science et de l'industrie qui peuvent intéresser le grand public. Certains des sujets traités sont véritablement instructifs, d'autres laissent trop transparaître la difficulté qu'il y a de trouver dans une année 80 causeries également intéressantes.

— Les quatre *Notices sur l'ancienne noblesse française*, que Mgr J. Loth vient de publier (Paris, A. Picard et fils, s. d., in-8 de 115 p.) concernent : *Les Familles historiques ; — Les Descendants actuels des Croisés ; — Les Chapitres nobles de femmes avant la Révolution ; — Les Députés de la noblesse, défenseurs de la religion catholique dans l'Assemblée nationale constituante, avril 1790*. La dernière est la plus intéressante. Elle rappelle les séances mouvementées de la Constituante, où fut discutée, les 13 et 14 avril 1790, la motion de Dom Gerle, tendant à faire reconnaître par l'Assemblée le catholicisme comme religion d'État. Après avoir énergiquement soutenu cette proposition, les membres de la droite protestèrent contre son rejet, dans un manifeste que publie Mgr Loth. Ces « défenseurs de la religion catholique » étaient au nombre de 295 ; tous ne représentaient pas l'ordre de la noblesse ; la majorité appartenait au clergé, et il y avait parmi eux une vingtaine de députés du tiers.

— Sous une reliure toile, élégante et solide, nous arrivent les deux premiers volumes, format gr. in-4 (années 1905 et 1906) de la revue hebdomadaire *l'Énergie française* (Paris, 14, rue du Helder, 9e arr. Directeur: M. André Chéradame. — Prix de l'abonnement annuel : France, 10 fr.; Étranger 12 fr.). Ce périodique est on ne peut plus varié: il se présente comme une sorte de mémorial universel remarquablement documenté. *La Politique* est ainsi définie: « l'art de gérer au mieux les intérêts durables d'un État et d'un peuple. » La Revue ajoute: « Ici, les actes du gouvernement ou de l'opposition sont appréciés uniquement au point de vue des intérêts généraux du pays et non point conformément aux besoins d'un parti quelconque. » Il est presque impossible d'analyser ce périodique à cause de l'immensité des choses que l'on y trouve. Mais nous en donnerons cependant une idée en mentionnant ci-après les divisions de la table qui termine chaque volume annuel. Prenons, par exemple, le 2e volume (année 1906) ; voici ses divisions : Noms cités. — Noms d'auteur. — Agriculture. — Armée. — Beaux-Arts. — Colonies. — Coulisses de la politique extérieure. — Faits et documents. — Marine. — Mouvement social. — Nouvelles et variétés. — Sciences. — Les Enseignements de la semaine. — Théâtre. — Vie littéraire. — Roman. — Nouvelles de l'étranger. — Traductions de la presse étrangère. — *L'Énergie française* tient donc ses lecteurs au courant de la vie générale aux divers points de vue politique, scientifique, artistique et littéraire. Nous commencerons d'ailleurs, ce mois-ci même, à publier les sommaires des principaux articles de cette revue dans la Partie technique du *Polybiblion*.

Bourgogne. — Dans la nouvelle collection publiée par la librairie Bloud sous le titre de *Bibliothèque régionaliste*, vient de paraître un volume de M. Paul Gaffarel intitulé : *Le Livre d'or de la Bourgogne. Le Capitaine Landolphe. Junot, duc d'Abrantès* (Paris, Bloud, 1907, in-18 carré de xv-95 p.). Né en 1747 à Auxonne, Landolphe, à cause de ses exploits dans la guerre maritime, a été surnommé le « Jean Bart de la Bourgogne ». L'auteur nous raconte la vie de ce héros qui, au cours de son existence de corsaire, ne prit pas moins de soixante-quatorze navires aux ennemis de la France, ce qui ne l'empêcha point, ayant déplu au premier consul Bonaparte, d'être obligé de se retirer à Auxonne, avec une pension réduite à 1200 francs. Il mourut à Paris, en 1825, complètement oublié. M. Gaffarel a bien fait de faire revivre cette intéressante figure. — Junot, lui du moins, n'est pas un inconnu. On sait que, né à Bussy-le-Grand en 1771, il se rencontra au siège de Toulon avec Bonaparte, à qui il s'attacha et dont il suivit la fortune. Sa carrière se termina le 22 juillet 1813, date de sa mort, juste à temps pour ne pas voir la France envahie. « Junot, dit M. Gaffarel, eut de précieuses qualités et d'insupportables défauts ; une vaillance à toute épreuve, et, en même temps une irrésolution absolue de caractère... Il restera pourtant dans les souvenirs populaires. On le citera toujours comme l'ami, le confident de Napoléon ». Espérons que ces deux biographies seront suivies d'autres encore : pour la Bourgogne, M. Gaffarel n'aura guère que l'embarras de choisir.

Comtat Venaissin. — Nous sommes heureux de signaler, avec tous les éloges qu'elle mérite, l'importante étude que M. L.-H. Labande, ancien conservateur de la Bibliothèque et du Musée Calvet d'Avignon, aujourd'hui archiviste de la principauté de Monaco, vient de consacrer à *l'Église Notre-Dame-des-Dons d'Avignon des origines au XIIIe siècle* (Paris, Imprimerie nationale, 1907, in-8 de 88 p., avec 20 planches hors texte, extrait du *Bulletin archéologique*, 1906).

Dauphiné. — L'*Annuaire de la Société des touristes de Dauphiné pour 1906* égale, s'il ne les surpasse, les plus intéressants de la collection, qui compte déjà 32 volumes (Grenoble, imp. Allier, 1907, in-8 de 263 p., avec 22 gravures). Les travaux ayant trouvé place dans cet annuaire sont les suivants : *Une Ascension au Pelvoux par le Couloir Sans Nom et le Glacier des Violettes*, par M. Gonzague Gignoux (p. 85-100) ; — *Promenades dans le Lotschenthal et Ascension du Bietschhorn (Haut-Valais)*, par M. J. Ofterdinger (p. 101-117) ; — *Fête alpine au Glandon et Ascension de l'Aiguille rouisse de Bramant*, par M. H. Ferrand (p. 119-136) ; — *Le Glandon, centre d'excursions*, par le même (p. 137-158) ; — *Le Tour du Viso*, par le même encore (p. 159-187) ; — *Le Néron*, par M. A. Jacquot (p. 189-207). Une *Bibliographie alpine* a permis à plusieurs écrivains de donner des comptes rendus intéressants d'un certain nombre de publications françaises et étrangères rentrant dans la spécialité de ce recueil dont l'exécution typographique rivalise de beauté avec les planches qui en sont l'ornement.

Franche-Comté. — Le 7 mars dernier, M. André Lanier a fait au théâtre de Besançon, pour la Société des Amis de l'Université de Franche-Comté, une conférence sur *Rouget de Lisle*. D'abord insérée dans le journal *les Gaudes*, cette conférence a été ensuite tirée à part (Besançon, imp. Cariage, in-18 de 30 p., avec 2 morceaux de musique : *Roland à Roncevaux* et *Montaigne*, dont Rouget est l'auteur). M. Lanier a bien esquissé la figure et l'œuvre poétique générale de son personnage. Il a consulté du reste, pour son travail, deux des écrivains qui ont le plus judicieusement parlé du père de la

Marseillaise : M. Alexandre Estignard et M. Julien Tiersot, le premier Comtois des plus comtoisants, le second, Comtois à moitié, si nous ne nous trompons. Cette étude est donc vivante et bien présentée; et quoique sympathique, en somme, pour le pensionné du roi Louis-Philippe, elle se termine par une appréciation qui nous paraît juste : « En d'autres temps, dit le conférencier, Rouget de Lisle eut été un intelligent officier, un agréable poète de salon ; mais il a vécu à une époque que la mesure de son esprit ne lui permit pas de dominer. Il ne fut qu'une fois à la hauteur des événements qu'il traversait. Au service de ses vastes desseins (?) il ne mit qu'un talent secondaire ; au service d'un cœur généreux, il n'eut qu'une volonté incertaine. Pour reprendre le mot de son historien, il fut un « Don Quichotte. » — Page 15, M. Lanier dit quelques mots, avec une seule citation, des contrefaçons de *la Marseillaise* ; s'il lui était venu à l'idée de discourir des parodies, il eut excité de beaux éclats de rire. Mais de provoquer une telle gaîté n'était sans doute pas dans ses intentions.

Ile-de-France. — De la *Revue de l'histoire de Versailles*, M. Paul Cornu a extrait son étude sur *le Château de Béarn (ancienne maison de l'Électeur) à Saint-Cloud* (Versailles, imp. Aubert, 1907, in-8, de 51 p., avec plan, planches et fig.). Les promeneurs qui, sortant de Saint-Cloud, se dirigent vers Suresnes par les bords de la Seine, peuvent apercevoir une superbe propriété qui conserve encore les vestiges d'une ancienne splendeur : c'est la « Maison de l'Électeur », château dont les origines remontent à deux siècles. Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, acquit ce domaine en 1713. Celui-ci passa ensuite entre les mains du Régent qui y logea Mme d'Averne, l'une de ses maîtresses; successivement il appartint aux Carignan, à Chalut de Vérins, à la comtesse d'Artois, à Bourrienne, et enfin à la famille de Béarn. Le château, non moins que ses hôtes, méritait d'avoir son historien, et c'est plaisir de constater la science et la conscience avec laquelle l'auteur de cette petite monographie a décrit les splendeurs passées de cette demeure.

Limousin. — M. Roger Drouault, vient de faire paraître (en tirage à part du *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*) la seconde et dernière partie (paginée 135 à 408, avec planches hors texte) de sa *Monographie du canton de Saint-Sulpice-les-Feuilles* (Limoges, imp. Ducourtieux et Gout, in-8). Ce travail, d'une méthode excellente, sera particulièrement goûté des historiens, qui y trouveront une quantité considérable d'informations inédites, puisées non seulement dans les archives départementales et communales de la Haute-Vienne, mais encore dans les archives notariales et seigneuriales de la région.

Alsace. — Le charmant petit volume de M. Carlos Fischer : *Alsace champêtre* (Paris, Sansot, 1907, petit in-12 de 95 p. — Prix : 1 fr.) décrit un village alsacien du Ban de la Roche Solbach; c'est, d'après l'auteur, *le Parfait Village*, spirituellement analysé dans son site et sa population. Un peu de laisser-aller dans le style, des répétitions, mais étude sociale bien faite et intéressante à lire.

— M. Louis Stouff, le distingué professeur d'histoire de l'Université de Dijon, vient de publier en deux brochures : *Comptes du domaine de Catherine de Bourgogne dans la Haute-Alsace* (Paris, Larose et Tenin, 1907, in-8 de 88 p.) et *Deux Documents relatifs à Catherine de Bourgogne, comtesse de Ferrette et d'Alsace* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1907, in-8 de 24 p.), une suite de documents extraits des archives de la Chambre des comptes de Dijon qui donnent des détails pittoresques et renseignent sur la consistance du do-

maine de la comtesse Catherine en Alsace, domaine qu'elle avait reçu en douaire de son mari Léopold d'Autriche.

— De M. Alb. Trombert, signalons : *Souvenirs d'Alsace* (Paris, imprimerie Chaix, 1907). Livre à visée modeste, composé au hasard des souvenirs, mais qui, vécu dans une période tourmentée et tragique, renferme des passages vibrants, des détails historiques de grand intérêt local, de la vie partout et c'est ce qui fait le grand charme de cet ouvrage.

— Voici encore une étude sur Pfeffel et son œuvre politique au service de la France : *Christian Friedrich Pfeffels politische Tätigkeit in französischem Dienste (1758-1784)*, par M. Ludwig Bergstraesser (Heidelberg, 1906, in-8 de 95 p. — Prix : 3 fr.)

— Bientôt presque tous nos villages alsaciens auront leur monographie, grâce surtout au zèle et aux recherches savantes du clergé d'Alsace : *Das vaschwundene Dorf Manchenheim bei Markolsheim*, par M. l'abbé Lévy (Rixheim, Sutter, 1906, in-12 de 50 p.) nous retrace l'histoire d'un village disparu dont il ne reste plus qu'une chapelle cachée dans les bois. — *Orschweier. Ein Beitrag zur Geschichte der Dorfschaften in ehemaligen Obermundat*, par M. Th. Walter (Strasbourg, Heitz, 1906, in-8 de 28 p.) est un excellent travail bien documenté qui retrace l'histoire d'un village du vignoble alsacien autrefois compris dans le Mundat de Rouffach.

— M. Ingold a terminé la publication de *l'Alsace au* XVIII*e siècle*, important ouvrage posthume de l'abbé Hoffmann (Colmar, Hüffel, 1906-1907, 4 vol. in-8 de 600 à 700 p. — Prix : 40 fr.). Ce travail est un ouvrage de fond pour l'histoire de l'Alsace ; la haute compétence de l'auteur, sa documentation érudite et nombreuse, le place à côté des œuvres des Grandidier, des Schoepplin et des Reuss et les complètent heureusement.

— *Sarreguemines au* XVII*e siècle*, par M. E. Huber (Metz, Even, 1906, in-4 de 504 p.), est une histoire de l'intéressante ville lorraine pendant cette époque troublée de l'histoire.

— MM. Lutz et Perdrizet ont entrepris la publication du *Speculum humanae salvationis*, intéressant manuscrit qui fournit l'objet d'une étude sur les sources et l'influence iconographique sur l'art alsacien au XIV*e* siècle (Mulhouse, Meininger, 1907, in-fol. avec 96 planches).

— Signalons encore les spirituelles planches caricaturales intitulées *Vogesenbilder*, par M. Hansi (Mulhouse, Bahy, in-folio. — Prix : 6 fr. 50), 10 planches où l'auteur ridiculise agréablement les touristes allemands dans les Vosges et leurs manies de restaurations inopportunes.

— M. l'abbé Ingold retrace, de son côté, dans un volume de sa collection *Moines et religieuses d'Alsace*, la vie de *Dom Mayeul Lamey, prieur majeur de Cluny* (Colmar, Huffel, 1907, in-16 avec portrait. — Prix : 2 fr.), un des restaurateurs de la science bénédictine, savant astronome et religieux d'une haute vertu.

ANGLETERRE. — M. George Laurence Gomme prépare depuis de longues années une table des travaux archéologiques des sociétés savantes de Grande-Bretagne. Sous le patronage de la Société des antiquaires de Londres et du Congrès des sociétés archéologiques, la maison Archibald Constable, de Londres, va publier cet *Index of archæological papers*, dans lequel se trouve répertorié tout ce qui a été publié de 1665 à 1890, au point de vue historique et archéologique, par environ quatre-vingt dix sociétés. Le prix de l'ouvrage qui est de 25 sh. pour les souscripteurs sera porté à 31 sh. 6 après la publication.

AUTRICHE-HONGRIE. — MM. Velimir Deželič et Vjekoslav Jakušić ont

entrepris, il y a quelques années, de dresser une bibliographie croate. Nous sommes heureux de pouvoir informer nos lecteurs que ce répertoire, qui embrassera tous les ouvrages publiés en croate depuis les origines jusqu'à l'année 1907, sera bientôt livré à l'impression.

— Nous empruntons à *l'Oesterreichisch ungarische Buchhändler-Correspondenz* (n° du 18 septembre 1907) quelques indications intéressantes sur la presse dans les pays occupés de Bosnie et d'Herzégovine. Le plus ancien journal est le *Sarajevski List*, qui, sous le titre de *Bosna*, était publié par les soins de l'administration turque, et qui depuis l'occupation autrichienne a gardé le caractère officiel d'abord sous le titre de *Bosansko-hercegovačke novine* (1878), et depuis 1881 sous le titre actuel; il paraît trois fois par semaine. Trois autres journaux politiques existent dans la langue du pays: le *Bošorjak* (hebdomadaire fondé en 1891), qui tire à 900 exemplaires; l'*Osvis* (hebdomadaire, fondé en 1898) qui tire à 800; le *Srpska réjéć* (paraissant quatre fois par semaine, fondé en 1905) qui tire à 3.000; il faut y ajouter un quotidien allemand le *Bosniche Post*, qui remonte à 1884. Deux revues de caractère général et qui ont la politique dans leur programme ont été fondées en 1905: l'une, mensuelle, le *Dan*, tire à 500; l'autre bimensuelle, le *Norš Život*, tire à 850. Il y a quatre revues littéraires dont l'une tire à 2.500 le *Bosonska vila* (1886, mensuel); deux à 1.000: *Pokret*, (bimensuel, 1904) et *Mala biblioteka* (bimensuel, 1899) et une à 800: *Behar* (bimensuel, 1900). Quatre feuilles ont un caractère religieux ou ecclésiastique; la plus répandue est la catholique *Vrh Bosna*, qui remonte à 1887, est bimensuelle et tire à 1800; deux s'occupent d'enseignement; une de musée et une d'agriculture; cette dernière, mensuelle, le *Tižak*, fondé en 1902, tire à 2.200.

ÉTATS-UNIS. — Les historiens accueilleront favorablement l'intéressante bibliographie des ouvrages relatifs à l'alliance française à l'époque de la révolution américaine, récemment publiée par la Bibliothèque du Congrès. Destinée à accompagner un ouvrage qui devait commémorer les services rendus par les troupes auxiliaires françaises durant la guerre de l'Indépendance, cette liste paraît avant le volume dans lequel elle devait d'abord être publiée; sur l'alliance française, sur la Fayette, sur le rôle de la flotte française, dans la révolution américaine, sur le siège de Yorktown, on y trouvera de précieuses références (*List of Works relating to the French Alliance in the American Revolution*, compiled by Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government Printing Office, 1907, gr. in-8 de 40 p.).

— La Bibliothèque du Congrès avait naguère publié une bibliographie d'ensemble de ce qu'elle possédait sur la réciprocité commerciale; elle précise et complète aujourd'hui sur un point particulier cette liste de références en mettant au jour une bibliographie choisie relative à la réciprocité avec le Canada (*Select List of Books, with references to periodicals on reciprocity with Canada*, compiled under the Direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government Printing Office, 1907, gr. in-8 de 14 p.). Sans doute cette bibliographie n'est pas complète, et elle se défend de l'être; mais du moins constitue-t-elle un précieux point de départ en même temps qu'une excellente source d'informations.

BRÉSIL. — Le tome X de la *Revista da Academia Cearense*, pour l'année 1905 contient, suivant l'usage de cette publication, différents articles d'une réelle utilité pour l'histoire littéraire et l'histoire coloniale du Brésil. Le « morceau » capital du volume est certainement le « Petit Dictionnaire biobibliographique de Ceará », dressé par le baron de Studart, dont les premières lettres avaient paru antérieurement; la publication se poursuit cette

fois de *Jor* à *Min*. A signaler aussi un important mémoire d'Antonio da Silva e Sousa au roi de Portugal Jean IV, présentant un sérieux intérêt pour l'histoire de la domination hollandaise au Brésil (Ceará, typ. Minerva, 1906, in-8 de 193 p.).

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Le nom de M. Luis M. Drago, ancien ministre argentin des affaires étrangères, tout dernièrement délégué de la République Argentine à la conférence de la Haye, est connu depuis quelques années, non seulement de ceux qui s'intéressent spécialement aux questions américaines, mais même du grand public; le conflit germano-vénézuélien a, en effet, fourni à M. Drago l'occasion de formuler un important corollaire à la loi de Monroe, et de déclarer que, selon lui, une dette publique ne saurait provoquer l'intervention armée, ni encore moins l'occupation matérielle du sol des nations américaines de la part d'une puissance européenne. Dès 1892, à dire le vrai, cette théorie se trouvait en germe dans une intéressante étude du Dr Drago que les éditeurs ont insérée, avec les plus importants documents relatifs, de 1902 à 1906, à la thèse du ministre argentin, dans le *Cobro coercitivo de Deudas públicas* (Buenos-Ayres, Coni, 1906, in-12 de 171 p.). On peut en suivre les développements, jusqu'à notre époque, dans ce petit volume, que garderont avec soin dans leur bibliothèque et les historiens et les jurisconsultes qui font du droit international leur étude particulière.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *L'Encyclique « Pascendi domini gregis »* et le décret « *Lamentabili sane exitu,* » texte latin et texte français, suivis d'une Table alphabétique très détaillée, dressée par l'abbé É. Blanc (in-8, Vitte). — *Leçons de théologie dogmatique,* par L. Labauche (in-8, Bloud). — *La Guerre aux dogmes et à la morale catholique,* par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *Summula Theologiae moralis,* auctore J. d'Annibale (3 vol. in-8, Romae, Desclée, Lefebvre). — *Vers la vie divine,* par le P. B. Kuhn (petit in-8, Lethielleux). — *L'Ange gardien, son existence, sa puissance, ses bienfaits,* par l'abbé M.-A. Renaud (in-12, Desclée et de Brouwer). — *La Religion des peuples non civilisés,* par A. Bros (petit in-8, Lethielleux). — *Transactions of the third annual Congress of the Federation of european sections of the theosophical society held in Paris, July 3rd, 4th, and 5th, 1906* (in-8 cartonné, London published for the council of the federation). — *Vocabulaire de droit, ou Définition des termes usités dans l'étude du droit,* par C. Soufflier (in-18, Giard et Brière). — *Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris,* par J. Chauvin (in-18, Giard et Brière). — *Curso elemental de derecho internacional público é historia de los tratados,* por L. Gestoso y Acosta. Vol. I (in-8, Valencia, tip. Domenech). — *Projet d'impôt global et progressif sur le revenu,* par L. Petiot (in-8, Dorbon aîné). — *Leyes administrativas de España, con notas y concordancias é indices completissimos,* por L. Medina e M. Marañón (petit in-8, Madrid, Vda. e hijos de Tello). — *L'Individu et l'Esprit d'autorité,* par A. Faure (in-18, Stock). — *Musique et inconscience,* par A. Bazaillas (in-8, Alcan). — *L'Art et l'Idéal,* par J. Hennebicq (in-32, Sansot). — *Devoirs, conférences de morale individuelle et de morale sociale,* par B. Jacob (in-12, Cornély). — *Pessimisme, féminisme, moralisme,* par C. Bos (in-16, Alcan). — *La Conquête de l'infini,* par E. Thiaudière (in-32, Fischbacher). — *L'Éducation de la femme moderne,* par J.-L. de Lanessan (in-12, Alcan). — *L'Éducation du caractère,* par le R. P. Gillet (petit in-8, Desclée, de Brouwer). — *L'Age enclos dans un collège libre,* par E. Montier (in-18, Plon-Nourrit). — *Principes d'économie politique,* par G. Schmoller; trad. de l'allemand par L. Polack. 2e partie. T. V (in-8, Giard et Brière). — *Libre-Échange ou Protection...?* par J. Domergue (in-4, « Réforme écono-

mique »). — *Essai sur les révolutions*, par A. Bauer (in-8, Giard et Brière). — *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, par E.-A. Fouët (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. Post et B. Neumann (gr. in-8, Hermann). — *Les Associations agricoles*, par A. Lecomte (in-16, Laveur). — *La Femme à la ferme et aux champs*, par Mme Borel de la Prévostière (in-16, Laveur). — *Traité d'exploitation commerciale des bois*, par A. Mathey. T. II (in-8, Laveur). — *Histoire des mathématiques*, par W.-W. Rouse Ball (in-8, Hermann). — *Récréations mathématiques et problèmes des temps anciens et modernes*, par W. Rouse Ball (petit in-8, Hermann). — *Quelques Aperçus sur la préparation au combat d'un compagnie d'infanterie*, par le capitaine Jette (in-8, Berger-Levrault). — *Les Détachements de contact dans la défensive, l'offensive et la couverture*, par F. Culmann (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Après l'école et au régiment*, par J.-F. Alex-Coche (in-8, Berger-Levrault). — *Pour nos soldats, essai d'éducation morale*, par le capitaine Romain (in-12, Berger-Levrault). — *La Milice prochaine, ou l'Évolution actuelle de notre armée*, par A. Roux (in-8, Berger-Levrault). — *Les Portails latéraux de la cathédrale de Rouen*, par Mlle L. Pillion (in-8, A. Picard et fils). — *Vie de Michel-Ange*, par R. Rolland (in-16, Hachette). — *Les Maîtres de l'art. Giotto*, par C. Bayet (in-8, Plon-Nourrit). — *Sandro Botticelli*, par E. Gebhart (in-16, Hachette). — *Le Folk-lore de France*, par P. Sébillot. T. IV. *Le Peuple et l'histoire* (gr. in-8, Guilmoto). — *Táin bó Cúalnge. Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley, la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale*, trad. par H. d'Arbois de Jubainville I (in-8, Champion). *La Guirlande de Julie*, publiée sur le manuscrit original par A. Van Bever (petit in-12, Sansot). — *Notre Minnie*, par A. Lichtenberger (in-12, Plon-Nourrit). — *La Pointe-aux-Rats*, par G. Forestier (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Champier*, par P. Renaudin (in-18, Plon-Nourrit). — *Maternité*, par J. Bojer (in-18, Calmann-Lévy). — *Au plus digne*, par Albérich-Chabrol (in-16 oblong, Hachette). — *Les Barbares*, par Y. Le Febvre (in-12, Stock). — *La Jeune Fille de la mer*, par R. de Saint-Chéron (in-18, Stock). — *Le Journal d'un prêtre*, par F. Hamelin (in-12, Stock). — *L'Inviolable*, par C. Adrianne (in-12, Stock). — *Blassenay-le-Vieux*, par C. Marbo (in-12, Stock). — *Nouveaux Contes des collines*, par R. Kipling (in-18, Stock). — *Sous le ciel gris, nouvelles bretonnes*, par S. Davaugour (in-12 carré, Bloud). — *Gisèle et Guillemette*, par H. Baraude (in-12, Dujarric). — *Molière et l'Espagne*, par G. Huszár (in-12, Champion). — *Le Romantisme et la Critique. La Presse littéraire sous la Restauration, 1815-1830*, par C.-M. des Granges (in-8, Mercure de France). — *Philosophie et drame, essai d'une explication des drames wagnériens*, par G. Robert (in-12, Plon-Nourrit). — *La Vie d'un poète. Coleridge*, par J. Aynard (in-16, Hachette). — *Atlas de poche*, par F. Schrader (in-16 cartonné, Hachette). — *La Civilisation pharaonique*, par A. Gayet (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire des conciles*, par C.-J. Hefele. T. I. 2e partie (in-8, Letouzey et Ané). — *Les Martyrologes historiques du moyen âge*, par Dom H. Quentin (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *La Sainte Maison de Lorette*, par Mgr Faloci Pulignani (gr. in-8, Rome, Desclée et Lefebvre). — *Anecdotes historiques, par le baron Honoré Duveyrier*, publiées pour la Société d'histoire contemporaine par M. Tourneux (in-8, A. Picard et fils). — *Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond*, publiés par C. Nicoullaud (in-8, Plon-Nourrit). — *La Révolution de 1830 et le Procès des ministres de Charles X*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *L'Évolution du protestantisme français au XIXe siècle*, par C. Coignet (in-16, Alcan). — *Magenta et Solferino, autrefois, aujourd'hui*, par E. Poiré (in-12, Berger-Levrault). — *Les Régiments de France. Histoire des zouaves*, par Henriot (in-12, Maison de la Bonne Presse).

— *Un Soldat, le lieutenant Burtin (1874-1905)*, par le commandant de Fonclare (in-8, Chapelot). — *Un Manuscrit arabico-malgache sur les campagnes de La Case dans l'Imoro, de 1659 à 1663*, par E.-F. Gautier et H. Froidevaux (in-4, C. Klincksieck). — *La Bourgeoisie française au* XVII*e siècle, étude sociale*, par C. Normand (gr. in-8, Alcan). — *Pascal et son temps*, par F. Strowski. 2e partie. *L'Histoire de Pascal* (in-12, Plon-Nourrit). — *La Société française pendant le Consulat*, par G. Stenger. 6e série (petit in-8, Perrin). — *Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans*, suivi d'un appendice et d'un supplément par J. Thillier et E. Jarry (in-8, A. Picard et fils). — *Les Huguenots des isles*, par A. Leboitteux (in-8, Condé-sur-Noireau, G. L'Enfant). — *Les Hautes-Chaumes du Fores*, par A. d'Alverny (gr. in-8, Laveur). — *La Provence à travers les siècles*, par E. Camau (in-8, Lechevalier). — *Contribution à la mentalité religieuse contemporaine. Les Initiations, la religion*, par V. Rondet (2 vol. in-8 carré, Falque). — *Documentos Ineditos ò muy raros para la historia de México*, publicados por G. Garcia. *La Intervencion francesa en México, segun el archivio del mariscal Basaine* (petit in-8, México, Vda. Bouret). — *Vie et caractère de Madame de Maintenon*, par E. Pilastre (in-8, Alcan). — *L'Héritage des Beauveau-Tigny, 1750-1850, aventures historiques*, par le Cte de Miramon-Fargues (in-18, Plon-Nourrit). — *Mrs. Pittar et ses enfants*, par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Livres d'heures imprimés au* XVe *et au* XVIe *siècle conservés dans les bibliothèques publiques de Paris*, par P. Lacombe (in-8, Impr. nationale). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1906 sont en vente, et forment cent-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections sont aujourd'hui en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1907

E. Revillout : La Fable en Égypte.

J. de la Servière : Les Idées politiques du cardinal Bellarmin.

Marius Sepet : Les Antécédents du règne de Louis XVI.

A. Bonnefons : Les Mœurs et le gouvernement de Venise en 1789.

Dr Magnac : Le Fédéralisme en 1793 et 1794 (fin).

Lieut-colonel Picard : La Préparation d'une campagne de Napoléon. La Transformation de l'armée républicaine en armée impériale (fin).

MÉLANGES. — **V. Ermoni** : Un Nouveau Manuel d'histoire ancienne du christianisme. — **L. Gougaud** : Les Noms anciens des Iles Britanniques. — **L. Rioult de Neuville** : Au Lendemain des Cent-Jours.

E.-A. Goldsilber : Courrier allemand (fin).

L.-G. Pélissier : Courrier italien (fin).

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **E.-G. Ledos** : Allemands. — **C. Callewaert** : Belges.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Histoire générale ; II. Antiquité. Origines chrétiennes ; III. Moyen âge ; IV. Renaissance. Réforme ; V. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VI. Révolution ; VII. Temps modernes ; VIII. Géographie. Monographies locales.

Table des matières du LXXXIIe volume.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-SIXIÈME. — CXe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — DÉCEMBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burn et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (Oscar Schepens & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

Desclée, Lefebvre et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José Ruiz y Cs (Libreria Gutenberg), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1907

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE 1907

I. — RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par Visenot (p. 481-519).

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Mangenot : Dictionnaire de théologie catholique. T. III, (p. 519). — E. Hugonn : Etudes théologiques. Le Dogme : Hors de l'Église point de salut (p. 521). — E. Blanc : L'Encyclique « Pascendi dominici gregis » et le décret « Lamentabili sin exitu » (p. 522).

Sciences et Arts. — A. de Chabannes la Palice : Le Libéralisme devant la raiso (p. 523). — T. Joran : Autour du féminisme (p. 524). — P. Leroy-Beaulieu : L'A de placer et gérer sa fortune (p. 524). — P. le Hello : Le Cheval, ses aptitudes écono miques et sportives (p. 525). — E. Curot et P. Fournier (Ormonde) : Comment nourri le pur sang au haras et à l'entraînement (p. 525).

Littérature. — H. de Balzac : L'Ecole des ménages, tragédie bourgeoise en cinq acte et en prose (p. 526). — E.-M. de Pinchesme : Poètes et goinfres du xviie siècle. L Chronique des chapons et des gelinottes du Mans publiée par F. Lachèvre (p 528). — Gendarme de Bevotte : La Légende de Don Juan, son évolution dans la litté rature. Des origines au romantisme (p. 529).

Histoire. — A. Luchaire : Innocent III. La Question d'Orient (p. 531). — J.-J. Clama geran : Correspondance, 1849-1902 (p. 532). — G. de Lamarzelle : Démocratie poli tique, démocratie sociale, démocratie chrétienne (p. 534). — J. Douady : Vie de William Hazlitt l'essayiste (p. 535). — Id. : Liste chronologique des œuvres de William Hazli (p. 535). — P. Lacombe : Livres d'Heures imprimés au xve et au xvie siècle conservés dan les bibliothèques publiques de Paris. Catalogue (p. 536).

III. — BULLETIN. — C. Dumas : L'Adolescence de la Vierge (p. 538). — A. Thomas : La Doctrine des Égaux, extrait des œuvres complètes de Babeuf (p. 538). — Vogelsang : I. Morale et économie sociales. II. Politique sociale (p. 539). — M.-L. Bérot : Conquête sociales (p. 539). — A. Da Cunha : L'année technique 1906 (p. 540). — A. Lajusan : La Crise française. Un essai de solution (p. 540). — C. Dupuis : La Crise religieuse et l'Action intellectuelle des catholiques (p. 540).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : M. le Vte de Meaux, le R. P. Forbes, M. Morris, etc. — Lectures faites à l'Académie des incriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours. — Le Répertoire des sources historiques du moyen âge. — Almanachs pour 1908. — Nouvelles : Paris. — France. — Espagne. — Italie.

V. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VI. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *L'Histoire de Jeanne d'Arc d'après les documents originaux et les œuvres d'art du* XVe *au* XIXe *siècles. Cent fac-similés de manuscrits, de miniatures, estampes, tableaux et statues, accompagnés d'une description des planches et de notes de voyage*, par ANDRÉ MARTY, et précédés d'une Introduction par MARIUS SEPET. Copies des miniatures et croquis originaux par Félix Lacaille. Paris, André Marty; Orléans, Marcel Marron, 1907, gr. in-4, tiré à 250 exemplaires numérotés, 100 fr. — 2. *La Peinture anglaise, de ses origines à nos jours*, par ARMAND DAYOT. Paris, L. Laveur, 1908, gr. in-8 de 363 p., orné de 25 héliogravures et 282 illustrations dans le texte. Broché, 50 fr. — 3. *Dürer, l'œuvre du maître, tableaux, gravures sur cuivre, gravures sur bois*. Paris, Hachette, 1908, gr. in-8 de XXIX-416 p., illustré de 473 grav. Relié toile rouge, fers spéciaux, 12 fr. 50. — 4. *Sainte Agnès, vierge et martyre de la Voie Nomentane, d'après de nouvelles recherches*, par FLORIAN JUBARU, S. J. Paris, imp. Dumoulin, 1907, in-4 de XI-384 p., avec 173 photograv.; broché, 40 fr.; relié, 60 fr. — 5. *La « Discovery » au pôle sud*, par le capitaine ROBERT SCOTT. Paris, Hachette, s. d. (1908), 2 vol. in-8 carré de VIII-390 et 342 p., illustré de 263 gravures et cartes hors texte, de 16 dessins dans le texte et d'une carte itinéraire de l'expédition. Brochés 50 fr.; reliés, 60 fr. — 6. *La France, tableau géographique*, par VIDAL DE LA BLACHE. Paris, Hachette, 1908, in-4 de VII-365 p., illustré de 302 grav. et cartes et d'une carte en couleurs hors texte. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr. — 7. *Neuf ans à Madagascar*, par le général GALLIENI. Paris, Hachette, 1908, gr. in-8 de XV-372 p., illustré de 72 planches, de gravures hors texte et d'une carte en couleurs. Broché, 20 fr.; relié, 25 fr. — 8. *De Pékin à Paris, la moitié du monde, vue d'une automobile en soixante jours*, par le prince SCIPION BORGHÈSE, relation de voyage par son compagnon de route LOUIS BARZINI. Paris, Hachette, 1908, in-8 carré de XVI-448 p., illustré de 129 grav. et une carte hors texte. Broché, 12 fr.; relié, 17 fr. — 9. *Le Raid Pékin-Paris, 4000 lieues en automobile*, par G. CORMIER. Paris, Delagrave, s. d. (1908), gr. in-8 de 286 p., illustré de 160 photographies formant des planches hors texte et une carte. Broché 8 fr.; relié, fers spéciaux or et couleurs, 12 fr. — 10. *Camille Desmoulins*, par JULES CLARETIE. Paris, Hachette, 1908, in-8 carré de 310 p., illustré de 35 grav. hors texte et de 2 lettres autographes. Broché, 12 fr.; relié, 17 fr. — 11. *Don Quichotte de la Manche*, par CERVANTÈS. Édition réduite et mise à la portée de la jeunesse par PAUL LEFÈVRE-GÉRALDY. Paris, Delagrave, s. d. (1908), gr. in-4 de 128 p., illustré de 24 aquarelles de Giffey. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 15 fr. — 12. *Fables de* LA FONTAINE, illustrations de Vimar. Tours, Mame, s. d. (1908), gr. in-8 de XIII-399 p. Broché, couverture chromo, 5 fr. 75; relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 8 fr. 50. — 13. *Espagne, impressions de voyage et d'art*, par HENRI GUERLIN. Tours, Mame, s. d. (1908), petit in-folio de 270 p., illustré de 150 photographies de l'auteur. Broché, 9 fr.; relié bradel fantaisie, plaque spéciale, 12 fr. — 14. *L'Afrique aux Européens. Les Colonies de l'Europe en Afrique; la conquête, le partage, l'avenir*, par le Dr ROUIRE. Paris, Hachette, 1907, gr. in-8 de 336 p., illustré de 170 grav. et cartes. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 15. *Histoire des timbres-poste français*, par ARTHUR MAURY. Paris, l'auteur, 6, boulevard Montmartre, 1907, in-8 de 398., illustré de 480 grav. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. — 16. *L'Agence Thompson and Cie*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d. (1908), gr. in-8 de 492 p., illustré de L. Benett, vues photographiques, planches en chromotyp. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 17. *Le Trésor dans l'abîme*, par JEAN DE LA HIRE. Paris, Boivin, s. d., gr. in-8 de 311 p., illustré de nombreuses grav. dans le texte et hors texte. Broché, 8 fr.; relié plaques couleurs, tr. dorées, 11 fr. — 18. *Miss Mousqueterr*, par PAUL D'IVOI. Paris, Boivin, s. d. (1908), gr.

in-8, de 476 p., illustré de 115 grav. en noir et en couleurs par L. Bombled. Broché, 10 fr.; relié toile, plaques en couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 19. *Autour d'un secret*, par P. Perrault. Paris, Hetzel, s. d. (1908), gr. in-8 de 287 p., illustr. de George Roux. Broché, 7 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 20. *Péri en mer!, suivi de : le Retraité, la Fille du guetteur, Vieux Pêcheur, le le Vin d'épave*, par Gustave Toudouze. Tours, Mame, s. d. (1908), petit in-folio de 320 p., illustrations de Charles Hallo. Broché, 7 fr.; relié percaline, plaques riches, tr. dorées, 9 fr. — 21. *Les Bandits de la Cordillère*, par Henri Leturque. Paris, Boivin, gr. in-8 de 284 p., illustré de nombreuses grav. d'après les dessins de J. Beuzon. Relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 8 fr. — 22. *Les Deux Tigres, second épisode des Pirates de la Malaisie*, par Emilio Salgari; trad. par J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d. (1908), gr. in-8 de 300 p., illustrations de Vallée. Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 23. *Orgueilleuse*, par Émile Pech. Paris, Delagrave, s. d. (1908), gr. in-8 de 303 p., illustrations de M. Lecoultre. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 24. *Entre chien et loups*, par Vassili Niemirovitch-Dantchenko; adapté du russe par Mme Élise Okrendt. Paris, Delagrave, s. d. (1908), gr. in-8 de 227 p., illustrations de R. de la Nézière. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 6 fr. 50. — 25. *Grande Amie*, par Émile Pech. Paris, Boivin, s. d., gr. in-8, de 240 p., illustré de 24 grav. par Ch. Clérice. Broché 4 fr.; relié toile, plaques couleurs, tr. dorées, 6 fr. 50. — 26. *Gil Blas de Santillane*, par Le Sage. Édition pour la jeunesse, avec Introduction par Louis Tarsot. Paris, Laurens, s. d. (1908), in-4 de III-126 p., illustrations en noir et en couleurs par Henry Morin. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 27. *Chevauchées d'un futur saint-cyrien à travers les ksour et oasis oranais*, par Michel Antar. Paris, Hetzel, s. d. (1908), in-8 de 252 p., illustr. de L. Benett, 50 vues et scènes photographiques. Broché, 4 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 28. *La Petite Princesse des neiges*, par Thécla de Mommerot. Paris, Delagrave, s. d. (1908), gr. in-8 de 240 p., illustrations de Pinchon. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 5 fr. — 29. *Nos Domestiques*, par Jean Drault. Tours, Mame, s. d. (1908), in-4 de 159 p., illustrations de Guido. Relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr. — 30. *Le Temps des cerises*, par Clovis Hugues. Paris, Delagrave, s. d. (1908), in-16 de 288 p., illustrations de Lecoultre. Broché, 3 fr. 50. — 31. *Les Bonnes Idées de Philibert*, par Henri Avelot. Paris, Laurens, s. d. (1908), in-8 de 100 p., illustré de 4 planches en couleurs et de nombr. grav. en noir par l'auteur. Broché, 2 fr. 50; relié, 3 fr. 50. — 32 *Rose et Rosette. Aventures d'une poupée*, par B. Vadier. Paris, Hetzel, s. d. (1908), in-16 de 127 p., dessins de J. Geoffroy. Broché, 1 fr. 60; relié toile, tr. dorées, 2 fr. 25.

II. — Périodiques illustrés et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1907*. Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-XIV-422 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. — 2. *Le Tour de France. Guide du touriste*. Paris, 295, boulevard Raspail (XIVe). 4e année, 1907, in-folio de XXXVIII-350 p., illustré de très nombr. grav. dans le texte, de grav. hors texte en noir en deux teintes et en couleurs et de cartes. France, 15 fr.; Étranger, 20 fr. — 3. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1907*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés, 26 fr. — 4. *Le Mois littéraire et pittoresque*. T. XVII et XVIII, 9e année. Paris, VIIIe, 5, rue Bayard, 1907, 2 vol. in-8 de chacun 768-48-192 p., illustrés d'un grand nombre de gravures. Brochés, France, 12 fr.; Étranger, 14 fr.; reliés toile, plaque spéciale, tr. dorées, 17 fr. — 5. *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*, 87e année. Paris, 14, rue Drouot, 1907, in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr.; Union postale, 22 fr. — 6. *Revue Mame, année 1905-1906*. Tours, Mame, gr. in-4 de 848 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 212 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr.; relié toile, 10 fr. — 7. *Mon Journal 1906-1907*, recueil hebdomadaire illustré de grav. en couleurs et en noir pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1907, gr. in-8 de 767 p. Broché, 8 fr.; cart, 10 fr. — 8. *Le Noël, revue hebdomadaire pour l'enfance et la jeunesse*. Tomes XXV et XXVI. 13e année. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1907, 2 vol. gr. in-8 de chacun 832 p., illustré d'un grand nombre de grav. en noir et en

couleurs. Broché, France, 10 fr. Étranger, 12 fr. Relié toile, plaque spéciale, 13 fr. — 9. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*. 46e année. Paris, Henri Gautier, 1906-1907, in-4 de 835 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 10. *Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré*. 27e année. Paris, Henri Gautier, 1905-1906, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 11. *La Semaine de Suzette*. 2e année, 2e semestre, et 3e année, 1er semestre. Paris, Henri Gautier (2 août 1906-26 juillet 1907), 2 vol. in-4 de 434 et 402 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 8 fr. Chaque vol. cartonné, 3 fr. 50. — 12. *Henri IV, roy de France et de Navarre*, par G. Montorgueil. Paris, Boivin, 1908, album gr. in-4 de 70 p., illustré de 40 aquarelles par H. Vogel. Relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 15 fr. — 13. *Chants pour la jeunesse*, par Maurice Bouchor. Paris, Delagrave, s. d. (1908), in-4 de 45-viii-60-viii-51 p. Relié toile, plaque spéciale, or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 14. *Chantez, petits! Chansons et rondes*, par Xavier Privas. Paris, Delagrave, s. d., album oblong de 51 p., illustrations de Gaston Noury. Cartonnage artistique en couleurs, 7 fr. 50. — 15. *Tableaux vivants, découpages animés*, texte par Aristide Fabre. Paris, Hachette, s. d., album oblong de 51 p., illustrations de Job. Cartonné, sujet en couleurs, 2 fr. — 16. *Mes Premiers Coloriages*, par Mlle H.-S. Brès. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 64 p., illustré de 381 grav. et de 4 planches en couleurs. Cartonné avec sujets en couleurs, 2 fr. — 17. *Les Passe-Temps de Monsieur Lucien*, racontés par P.-J. Stahl, dessinés par L. Froelich. Paris, Hetzel, s. d. (1908), album gr. in-8 de 44 p. Cartonné, bradel, 2 fr. — 18. *Les Petits Animaux de la basse-cour*. Paris, Laurens, s. d. (1908), album in-4 de 16 p., avec planches en noir et en couleurs, par A. Vimar. Cartonné, sujet en couleurs, 1 fr. 25.

III. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours. Brochés, couverture chromo, 3 fr. 50; cartonnage fantaisie, tr. dorées, 7 fr. — 1. *L'Anneau fatal*, par Charles Foley, illustrations de G. Dutriac, 287 p. — 2. *La Petite Patricienne*, par Henri Guerlin, illustrations de Marcel Pille, 247 p.

IV. — Nouvelle Collection pour la jeunesse, publiée par la maison Hachette, 1908. Vol. in-8 jésus à 3 fr., brochés; reliés, 6 fr. — 1. *La Fille de l'aiguilleur*, par Pierre Maël, illustré de 66 grav., par Dutriac, 299 p. — 2. *L'Enfant de Saint-Marc*, par B.-A. Jeanroy, illustré de 36 grav. d'après H. Vogel, 243 p. — 3. *La Sorcière du Vésuve* (1808), par Gustave et Georges Toudouze, illustré de 52 grav. par Éd. Zier, 274 p.

V. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1908. Vol. in-16, à 2 fr. 25 brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *L'Oncle César*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 48 vign. par Tofani, 283 p. — 2. *La Famille Grinchu*, par Mlle G. du Planty, illustré de 54 vign. par E. Zier, 307 p.

VI. — Bibliothèque des écoles et des familles, publiée par la maison Hachette, 1907. Vol. in-8. Brochés, 2 fr.; cartonnés, 3 fr. — 1. *Le Pardon du grand-père*, par Mlle J. Borius, illustré de 48 grav., 224 p. — 2. *Les Secrets de la prestidigitation*, par St-J. de l'Escap, illustré de 53 grav., 230 p.

VII. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin, 1907-1908. Vol. in-18 jésus. Brochés, 2 fr.; reliés toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Les Colons de l'île Morgan*, par Edmée Vesco, illustrations de Pouzargues, 256 p. — 2. *Tante Cacatois*, par Jean Blaize, illustrations par Tofani, 256 p. — 3. *En Vacances aux bords du Rhin*, par Lya Berger, nombr. illustrations, compositions de Robida, 267 p.

VIII. — La Petite Bibliothèque, publiée par la maison A. Colin, 1907. Vol. petit in-8. Brochés, 1 fr. 50; reliés toile, fers spéciaux, 2 fr. 10. — 1. *Les Escholiers du temps jadis*, par A. Robida, illustré de 58 grav., ii-147 p. — 2. *Types populaires créés par les grands écrivains*, par M. Guéchot, illustré de 37 gravures, ii-159 p. — 3. *La Mer et les Marins*, par René-Victor Meunier, illustré de 27 grav., 162 p. — 4. *Poil et Plume*, par Émile Maison, illustré de 31 grav., 155 p.

II. — 1. — Le superbe recueil intitulé : *L'Histoire de Jeanne d'Arc d'après les documents originaux et les œuvres d'art du* XVe *au* XIXe *siècle* se distingue des publications analogues consacrées à la mémoire de l'héroïque vierge par un souci tout particulier d'exactitude. L'art y est mis au service de la science et de la critique historiques, et n'exerce ses facultés propres, qui s'y montrent grandes et belles, que dans l'ampleur et la vigueur de ce service même. Contribuer à faire voir, de l'esprit et des yeux, Jeanne telle qu'elle a été d'abord, et ensuite telle que l'ont vue, bien ou mal, les âges qui se sont succédé depuis son martyre, voilà l'idée dirigeante dont s'est inspiré l'auteur de ce recueil, qui en est aussi l'éditeur, M. André Marty, et il a su mettre en œuvre cette pensée avec un rare talent d'artiste et d'écrivain d'art. L'ouvrage est divisé en trois parties. I. *Reproductions*. Ici figurent les fac-similés de quelques pages d'un choix des meilleurs manuscrits où les biographes de l'héroïne ont puisé leurs éléments d'information ; quelques saintes statues contemporaines ou antérieures, témoins survivants de la piété de Jeanne ; l'un des nombreux *ex-voto* exposés dès 1429 en son honneur dans les églises, et la tapisserie du marquis d'Azeglio où est figuré l'étendard ; les miniatures des manuscrits du XVe siècle, puis, de la fin de ce siècle, quelques bois gravés. Les enluminiers, les xylographes y ont commis sans doute bien des invraisemblances, pourtant grand est leur charme naïf, leur instinct d'une époque encore peu lointaine des événements représentés. Aussi leurs travaux sont-ils ici presque tous reproduits. — II. *Iconographie*. A partir du XVIe siècle le choix s'impose dans la production considérable qu'a provoquée le sujet. Le groupement ici a dû négliger les scènes représentant les diverses phases de la carrière de l'héroïque vierge, pour se limiter à une sélection des plus typiques *portraits*, si tant est qu'on puisse ainsi qualifier l'image d'une personne que l'artiste n'a jamais vue, et sur la physionomie de laquelle les renseignements sont des plus imprécis. Un enseignement d'histoire des idées, d'histoire des mœurs et, dans une certaine mesure, d'histoire de l'art, ne se dégage pas moins de cette série de représentations de Jeanne d'Arc, disposées dans l'ordre chronologique. — III. *Documents topographiques et souvenirs locaux*. Avec cette troisième partie, qui termine le volume, nous revenons aux documents exacts. On y trouvera réunies des estampes relatives aux localités et monuments se rapportant aux étapes successives de la carrière de Jeanne. Les pièces les plus anciennes y sont données de préférence; et lorsqu'elles font défaut, des croquis sur nature montrent les souvenirs, les ruines ou les fragments d'architecture dignes d'attention. — Le texte explicatif a été rédigé par M. André Marty avec un soin scrupuleux et une vive ardeur de conviction et il l'a relevé çà et là par quelques traits piquants de

ses notes de voyage. L'*Introduction* générale a été demandée à notre collaborateur M. Marius Sepet, dont on a pensé que le nom servirait à bien marquer le caractère et l'objet de l'ouvrage. Elle consiste dans le développement, appuyé de preuves, de cette double proposition, regardée comme fondamentale : « Jeanne d'Arc est vraie et vivante et Jeanne d'Arc est surnaturelle. »

2. — Les plus beaux livres d'étrennes sont toujours les livres d'art, et la librairie Lucien Laveur vient de nous offrir un des plus beaux livres d'art que l'on puisse souhaiter : *La Peinture anglaise, de ses origines à nos jours*. Certes, le temps n'est plus où les glorieux peintres du Royaume-Uni demeuraient des inconnus pour la France ; les savantes et spendides monographies de Sir Walter Armstrong nous ont révélé le génie d'un Hogarth, d'un Reynolds, d'un Gainsborough, d'un Romney, d'un Raeburn ; le Louvre a daigné introduire quelques toiles anglaises, trop rares et trop peu importantes encore, parmi les écoles étrangères ; enfin les Expositions universelles et les Salons ont rendu familiers au public les noms d'un Millais, d'un Burne-Jones, d'un Watts, d'un Orchardson ; peu à peu les éloquents plaidoyers d'un Ruskin sont traduits, nous font comprendre, aimer l'art de nos voisins. Mais le livre n'existait pas encore, et le voici. Le texte rapide, coloré, brillant de M. Armand Dayot se pare des plus délicieuses gravures : vingt-cinq planches en taille-douce et trois cents illustrations, directement reproduites d'après des photographies parfaites, nous offrent la fleur des chefs-d'œuvre les plus caractéristiques des maîtres anglais, chefs-d'œuvre empruntés aux galeries nationales de la Grande-Bretagne et aux collections privées de tous les pays. C'est un merveilleux album qu'on ne se lasse point de feuilleter, et c'est en même temps le plus séduisant volume de critique et d'histoire. Il se divise en deux parties. Dans la première sont étudiées les origines, et surtout l'admirable développement de la peinture de portrait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième ; puis vient l'étude, moins attachante, des solennels fabricants d'histoire et de mythologie ; M. Armand Dayot ne s'y attarde pas longtemps, et passe aux grandioses paysagistes, qui exercèrent une si profonde influence sur l'école française. Crome, Constable, et Bonington, et Turner, roi de la couleur et du rêve. La seconde partie commence à la révolution des préraphaélites, de ces jeunes apôtres dont Ruskin fut le porte-parole, et qui se proposaient, par l'étude attentive et minutieuse de la nature, de ramener l'art aux voies glorieuses d'où la Renaissance l'avait détourné. La poésie ardente d'un Rossetti et les délicates imaginations de son fidèle disciple, le sentimental et mélancolique Burne-Jones, sont finement analysées, et somptueusement commentées par la reproduction de leurs œuvres les plus rares. La

Renaissance écossaise forme une période de transition qui nous achemine vers le mouvement actuel de réaction antiacadémique, sous la poussée de l'école de Glasgow et des réalistes d'avant-garde du New English Club. L'aquarelle anglaise, qui mériterait à elle seule une longue étude, n'a pas été oubliée ; et les lecteurs de M. Armand Dayot lui sauront gré d'avoir consacré un chapitre aux *humoristes*, si puissamment, si âprement bouffons dans la caricature politique et dans les scènes de mœurs ; ce ne sont pas les pages les moins intéressantes de ce livre de haut luxe, dont la typographie excellente, si bien mariée à l'illustration, doit recevoir, elle aussi, les plus sincères éloges.

3. — Tout *Albert Dürer*, tout *l'Œuvre du maître* en un seul volume ! la fantaisie, l'ardeur, l'intelligence du plus grand des peintres allemands, tous ses tableaux, toutes ses gravures sur cuivre et sur bois, réunis et fidèlement reproduits pour notre joie et pour notre instruction : voilà le régal sans pareil auquel nous convie la librairie Hachette. Ce beau livre est le premier d'une *Nouvelle Collection des classiques de l'art* qui mettra enfin entre nos mains les documents indispensables à l'étude des artistes. Trop longtemps la librairie française s'est contentée de nous faire connaître les œuvres d'art par des pages tantôt érudites et tantôt brillantes, mais qui n'étaient soutenues que par la plus médiocre, la plus pauvre des illustrations ; ces errements ont pris fin. Il n'y a qu'une manière de connaître un grand maître et de se rendre compte de ses procédés et de son génie ; c'est d'en réunir toutes les œuvres pour les classer, pour en suivre l'évolution d'un bout à l'autre de sa carrière. Mais la difficulté est immense de grouper les éléments d'une telle étude. Songe-t-on, pour ne parler que des peintures de Dürer, qu'elles sont dispersées entre trente-neuf collections publiques et privées d'Europe et d'Amérique ? C'est ce qui, avec l'excellence des reproductions, donne tant de prix à ce magnifique album. Précédé d'une biographie exacte, suivi d'un triple catalogue de l'œuvre de Dürer, par années, par musées, par sujets, il restera aussi précieux, aussi indispensable aux amateurs, qui y chercheront d'abord une jouissance artistique, qu'aux historiens qui y trouveront un répertoire d'informations incomparables. On apprendra, dans ses 473 gravures où sont indiquées non seulement la provenance, mais aussi les dimensions de chaque œuvre, tout ce que peut souhaiter la curiosité la plus exigeante. C'est ainsi que les fameux tableaux du Musée de Munich, récemment récurés plutôt que restaurés par un opérateur sans scrupule, nous sont présentés dans leurs deux états, l'ancien et le nouveau. Les séries merveilleuses des gravures de l'Apocalypse, de la Vie de la Vierge, la Grande et la Petite Passion, le Triomphe de Maximilien, les portraits, les allégories, les sujets de dévotion auprès des mythologies de goût germanique, tout est là, rien ne nous manque. Dans son élégant car-

tonnage fleuri d'or, ce volume de prix modeste nous offre les trésors unis de la beauté et de la science.

4. — Il n'est guère de sainte dont la figure soit plus touchante, plus ravissante que celle de *Sainte Agnès, vierge et martyre de la Voie Nomentane*. Il y a une telle grâce, une telle délicatesse et en même temps un tel héroïsme dans cette enfant de douze ans, qui va d'elle-même s'offrir au martyre, qui y court comme à une joie et à un triomphe ! L'extraordinaire popularité dont elle a joui à Rome dès le quatrième siècle a traversé les âges sans s'affaiblir. De nos jours, le cardinal Wiseman, dans son admirable *Fabiola*, lue dans toutes les langues par d'innombrables lecteurs, a su faire aimer la chaste et tendre vierge qu'il a parée des couleurs du roman. Et cependant, dans son austère sévérité, la simple histoire est peut-être encore plus belle. La voici, dégagée des ombres de la légende et de l'enchevêtrement des traditions divergentes par la plume savante du P. Florian Jubaru. C'est par une analyse serrée, fine, délicate, subtile même dans le meilleur sens du mot, des textes les plus anciens — ceux de saint Ambroise et l'inscription de Damase, — qu'il est parvenu à mettre en lumière les traits essentiels de l'histoire de cette vierge angélique. Il montre victorieusement que c'est par une fausse interprétation de ces textes qu'on a cru y découvrir des contradictions irréductibles. Il sait dégager des œuvres postérieures ce qu'elles contiennent de réel et ce qui s'y est glissé de légendaire. Il met hors de doute que les *Gestes* grecs s'appliquent à une autre Agnès, morte adulte, sur le bûcher, et dans une autre persécution. Il nous fait assister à la formation des légendes et à la fusion, accomplie dans les *Gestes* latins, des récits relatifs aux deux Agnès. Chemin faisant, il sème son livre de renseignements précieux, d'observations originales et curieuses sur des sujets multiples. A l'histoire de la sainte se rattache celle de son tombeau, de sa basilique et aussi du fameux mausolée de sainte Constance. Et là encore le P. Jubaru fait preuve de l'érudition la plus sagace. Il n'a rien épargné pour faire sur le sujet choisi par lui la lumière la plus complète ; c'est notamment son insistance pour examiner de près le chef de sainte Agnès conservé au *Sancta Sanctorum* qui a fait entrebâiller la porte d'un trésor fermé depuis le XVIe siècle ; et c'est cette porte entrebâillée qu'ont pu ouvrir toute grande le P. Grisar et à sa suite M. Lauer ; c'est là un événement archéologique de premier ordre dont la science demeure redevable au P. Jubaru. L'examen même du chef de sainte Agnès a confirmé de tout point la tradition primitive en établissant que la jeune martyre n'avait qu'une douzaine d'années et qu'aucun indice ne permettait de croire qu'elle eût subi le supplice du feu. Ce n'est pas diminuer la science du P. Jubaru, que de dire que quelques parties de son livre peuvent prêter matière à discussion ; c'est

ainsi que, relativement à la construction de la rotonde de Sainte-Constance, la thèse de son confrère le P. Savio nous semble ébranler fortement la sienne; mais ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre une discussion. *Sainte Agnès* demeure une œuvre de haute et saine érudition; c'est en même temps, à tous égards, l'un des plus beaux livres parus en France cette année. Malgré l'austérité et l'aridité — très relatives d'ailleurs — de certains points de l'exposition, la lecture en offrira pour tout esprit sérieux et cultivé un grand charme. La richesse et la splendeur de l'illustration en font en même temps un livre de choix pour une bibliothèque; et c'est assurément l'un des meilleurs cadeaux que nos lecteurs puissent faire à leurs amis.

5. — Il n'est personne, parmi tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la connaissance de notre planète, qui puisse ignorer l'admirable voyage, exécuté du 6 août 1901 au 10 septembre 1904, par le navire anglais *la Discovery*, des Iles Britanniques jusque dans les régions antarctiques, et la pointe hardie poussée par son chef, le capitaine Robert Scott, à l'intérieur de la Terre Victoria, naguère découverte par James Clarke Ross, jusque par 82° 16' 33" lat., soit jusqu'à environ 800 kilomètres du pôle sud. Le public français ne pouvait jusqu'à présent étudier l'histoire de cette splendide exploration que dans les textes anglais; voici qu'une excellente traduction de la relation du capitaine Scott va lui permettre de la revivre tout entière. Quelles remarquables leçons d'énergie, d'endurance, d'audace et de volonté se dégagent des deux volumes intitulés *la « Discovery » au pôle sud* ! et en même temps que d'indications géographiques et scientifiques neuves et précises ! De superbes photographies d'icebergs, de glaces continentales, d'aurores australes, d'animaux polaires accompagnent le récit simple, flegmatique et sobre du chef de *la Discovery*, et en commentent très heureusement les descriptions; des faits, voilà surtout ce que le capitaine Scott a entendu donner dans la partie figurée comme dans la partie narrative de sa relation. Il s'en est admirablement acquitté, et il a en même temps constitué, en quelque manière, une véritable encyclopédie australe, fournissant sur tous les phénomènes, si soigneusement observés par ses compagnons et par lui, durant leur long séjour dans la région antarctique, une foule de notions très claires et très précises. Aussi convient-il de recommander chaudement, à tous les géographes et à tous ceux qui s'intéressent aux exploits et aux conquêtes de l'homme, la lecture des deux beaux volumes où se trouve racontée la remarquable expédition de *la Discovery*.

6. — Quand parut, il y a quelques années, le travail rédigé par M. Vidal de la Blache comme introduction géographique à l'importante *Histoire de France* dont M. Lavisse dirige la publication, tout le monde se trouva d'accord pour en louer les grandes qualités de fond et de

forme, et le succès fut complet. Encouragés par un accueil si favorable, l'auteur et les éditeurs ont repris l'*Introduction géographique* publiée en 1902 ; M. Vidal de la Blache y a ajouté quelques éclaircissements et a fait dessiner plusieurs cartes nouvelles ; il a surtout enrichi son ouvrage d'une foule d'illustrations documentaires admirablement choisies, et destinées à servir de commentaire au texte. Très rigoureux est, en effet, le rapport existant entre les photographies reproduites dans *la France, tableau géographique* (tel est le nouveau titre sous lequel se présente l'ouvrage de M. Vidal de la Blache) et les différentes parties de l'exposé de l'auteur ; grâce aux lignes explicatives accompagnant chacune d'elles, ce rapport est rendu plus apparent encore, et établi de manière tellement étroite que texte et illustrations font complètement corps, paraissent inséparables, semblent indissolublement unis. Tel a été le but poursuivi par M. Vidal de la Blache, et ce but a été pleinement atteint. Notre seul regret, en examinant ce superbe ouvrage, était de constater quelle énorme réduction avaient subie une partie des documents utilisés pour l'illustration ; sur des planches d'échelle double, les traits du paysage eussent été, à notre avis, beaucoup plus apparents, et eussent frappé davantage l'esprit du lecteur même le moins averti. Il n'en est pas moins vrai que, même telle qu'elle se présente à nous, *la France* de M. Vidal de la Blache est un livre éminemment intéressant et instructif, qu'on aura plaisir et profit à lire et à relire, qu'il fait mieux connaître et plus aimer — et aussi mieux comprendre les raisons que nous avons d'admirer et d'aimer — le sol de notre patrie.

7. — Existe-t il encore en France des esprits chagrins qui dénient à notre race de réelles aptitudes colonisatrices ? Sans discuter avec eux, vous avez facilement le moyen de leur imposer silence : il vous suffira de leur envoyer le beau livre que vient de publier le général Gallieni sur l'œuvre accomplie par lui à Madagascar. C'est un résumé très clair et très bref de ce monumental rapport dans lequel, au moment où il revint en France, l'éminent gouverneur de la grande île exposa l'ensemble de sa tâche et les principes auxquels il n'avait, durant neuf années consécutives, cessé de se conformer. Comme le dit très justement M. G. Hanotaux dans sa Préface, c'est à la fois « un journal, un inventaire, un bilan et un programme ». Il était impossible de qualifier plus heureusement *Neuf ans à Madagascar*, ni de faire comprendre en moins de mots tout ce qu'on y peut rencontrer ; au point de vue géographique, nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre de première importance ; au point de vue historique, le livre du général Gallieni est une œuvre de toute première valeur. Le vaste domaine auquel, durant les neuf années 1896-1905, il a donné des soins assidus vit en paix, en effet, s'organise, s'enrichit ; d'une forêt insur-

gée, l'habile gouverneur a su faire une colonie tranquille et prospère. De quelle manière ? Lui-même l'expose ici avec une grande simplicité, laissant parler les faits, les cartes, les photographies documentaires répandues à profusion dans ce superbe volume, qui fait honneur à la fois à l'homme qui l'a écrit, et au pays qui donne naissance à de tels hommes.

8. — Jadis, dans un livre à juste titre devenu populaire, Jules Verne a raconté comment Philéas Fogg fit en 80 jours le tour du monde ; il y a quelques années, M. Gaston Stiégler accomplissait en moins de temps encore un voyage analogue. Sans prétendre rivaliser avec eux, le prince Scipion Borghèse a exécuté un véritable tour de force en franchissant en automobile, sur une lourde voiture Itala, les quelques 16.000 kilomètres qui séparent Pékin de Paris. Voyage peu banal, certes, que ce voyage de 60 jours, que personne n'avait encore tenté d'accomplir, et dans lequel les concurrents du prince Borghèse se laissèrent devancer par lui ! Voyage plein de péripéties, tout au moins jusqu'au moment où, à l'ouest de la Volga qu'ils franchirent à Nijni Novgorod, les sportsmen italiens trouvèrent enfin de bonnes routes. Le compagnon de route du prince Borghèse, M. Louis Barzini, a fait l'histoire de ce raid audacieux, que de bons esprits tenaient pour irréalisable, dans un livre très amusant, plein d'intérêt et d'entrain, admirablement illustré, qu'il a intitulé : *De Pékin à Paris*. Faut-il l'avouer ? C'est avec méfiance que nous avions ouvert ce beau volume, simplement par devoir professionnel ;... nous l'avons lu tout d'une haleine jusqu'à la dernière ligne ! Que feront, dans de telles conditions, ceux que passionnent les exploits des automobilistes, et les jeunes gens qui dédaignent l'équitation pour ne plus s'intéresser qu'aux « machines » ?

9. — Il n'est pas sans intérêt, après avoir lu le récit du voyage de M. Barzini, de se reporter à celui de M. G. Cormier. C'est sur une automobile de Dion que ce Français a parcouru, en 81 jours, les 4000 lieues de la course Pékin-Paris ; mais, pas plus que le sportsman italien (bien qu'il ait mis 21 jours de plus à parcourir le même trajet) il n'a eu le temps de beaucoup étudier sa route ni le loisir de se rendre un compte exact des pays traversés et des populations visitées. Mais du moins a-t-il, comme les automobilistes italiens, pris de bonnes photographies ; lui aussi, il raconte avec bonne humeur et il fournit sur son itinéraire, à un point de vue tout particulier, celui de l'automobiliste, des renseignements qu'on peut dire, sans crainte de démenti, absolument neufs. Voilà, incontestablement, le principal attrait du récit que M. Cormier a intitulé : *Le Raid Pékin-Paris* ; il y en a un autre encore, car sans cesse on se demande comment la lourde machine pourra surmonter les obstacles qui parsèment sa route. Cela encore, M. Cormier l'a bien exposé, très simplement, sans prétention, en sorte

que de son récit se dégage, comme le dit avec raison M. Michel Corday, dans sa Préface, une leçon d'énergie.

10. — C'est une des figures les plus complexes de la Révolution que celle de *Camille Desmoulins*. Nous comprenons qu'elle ait tenté le fin lettré et le républicain convaincu qu'est M. Jules Claretie. Il a, et cela se conçoit, un faible pour un héros; nous devons avouer pourtant qu'il ne dissimule pas ses fautes. Élève brillant du collège Louis le Grand, poète à ses heures, écrivain plutôt qu'orateur, — un défaut de prononciation lui rendait la parole difficile, — l'un des dix républicains qui existaient avant 1789, ce fils du lieutenant général très royaliste du bailliage de Guise se révéla le 12 juillet, lors du renvoi de Necker. On a mille fois raconté cette scène où Camille, haranguant le peuple dans le jardin du Palais Royal et arrachant une branche à l'un des arbres, créa la cocarde populaire et lança la Révolution. Le mouvement était donné; il fallait l'entretenir. Il le fit par une série de publications dont le succès fut prodigieux : *la France libre*, le *Discours de la Lanterne aux Parisiens*, les *Révolutions de France et de Brabant*, etc. Mais en même temps il déchaîna la violence; on l'a appelé un gamin de Paris; ce fut un gamin singulièrement dangereux et qui ne mérita que trop le titre de *procureur général de la Lanterne* qu'il s'était donné à lui-même. Ses écrits, spirituels et souvent éloquents, sont déparés par d'indignes injures contre le Roi, contre la Reine, contre les personnages et les principes les plus respectables. Une idylle cependant s'était mêlée à sa vie : tout le monde connaît l'histoire de son roman avec Lucile Duplessis, roman où son amour pour la jeune fille, contrarié par les parents, fut enfin consacré au bout de deux ans par le mariage. Mais Lucile, passionnée elle aussi, n'était pas faite pour calmer ses ardeurs. Secrétaire de Danton, après le 10 août, de Danton que M. Claretie ne nous semble pas avoir pleinement lavé de toute complicité dans les massacres de Septembre, Camille déploie contre ses anciens amis les Girondins, la même violence qu'il avait montrée jadis contre la Royauté. Puis bientôt il s'effraie des résultats auxquels il est arrivé : il voudrait revenir en arrière, il prêche la clémence et publie *le Vieux Cordelier*. Mais Robespierre, qui l'a encouragé d'abord, Robespierre qui a été l'un des témoins de son mariage, Robespierre craignant d'être débordé par les Billaud-Varenne et les Vadier, jaloux d'ailleurs de la popularité de Danton, dont Camille est l'ami et le bras droit, Robespierre se tourne contre lui. Le « procureur de la Lanterne » est arrêté avec son chef et aussi avec sa chère Lucile, condamné comme suspect de modérantisme et monte sur l'échafaud où ses pamphlets en ont conduit tant d'autres. C'est le sort habituel des révolutionnaires qui veulent se modérer, qu'ils ne peuvent s'arrêter sur la pente où les plus violents les poussent; c'est aussi leur châtiment.

11. — Que dire de l'édition « réduite et mise à la portée de la jeunesse » par M. P. Lefèvre-Géraldy, de l'immortel livre de Cervantès : *Don Quichotte de la Manche,* sinon qu'elle est magnifique ? Le papier est luxueux, l'impression fort belle et les vingt-quatre aquarelles de Giffey aussi brillantes qu'artistiques. De la sorte, les scènes les plus comiques sont mises en valeur avec beaucoup d'esprit. Ajoutons que la reliure qui habille le volume est remarquable par la richesse de son coloris. Voilà, certes, un cadeau d'étrennes que les jeunes gens des deux sexes sauront apprécier.

12. — La maison Mame nous offre une fort belle édition des *Fables de La Fontaine* où sont reproduits une Dédicace de l'auteur à Mgr le Dauphin, une Préface et un Avertissement du fabuliste. Ce que l'on admirera le plus en revoyant ces fables où les bêtes parlent et agissent si bien pour l'instruction des hommes, c'est l'illustration dont elles sont accompagnées. L'artiste qu'est M. Vimar rappelle beaucoup, par sa manière, le célèbre Grandville. C'est assez dire pour son éloge. Le volume est d'ailleurs très bien imprimé, et la reliure avec sa plaque or et couleurs, où quantité d'animaux sont groupés au pied d'un buste de Jean de La Fontaine, est une de celles qui, en vue des étrennes à distribuer en cette fin d'année, ont été le mieux réussies.

13. — Quel excellent guide que M. Henri Guerlin ! Personne, parmi les lecteurs de son livre sur les sanctuaires de la France (*Aux pays de la prière*) ne pense certainement le contraire, et personne ne le pensera non plus parmi les lecteurs de l'ouvrage qu'il vient de publier sur l'*Espagne*. Relié aux couleurs du royaume ami, présentant sur sa couverture une photographie de la fameuse « Cour des Lions » de l'Alhambra, ce volume revêt un aspect très engageant, qu'accroissent encore la vue du frontispice et la lecture du sous-titre : *Impressions de voyage et d'art*. Et de fait, de superbes gravures, et, — agrémentées de réminiscences historiques,—d'alertes et agréables impressions de voyage et d'art, voilà exactement ce que contient l'*Espagne* de M. Henri Guerlin. N'allez pas y chercher une étude approfondie de la géographie du pays, car l'auteur n'a entendu vous offrir qu'une esquisse ; il a, comme il le dit lui-même au début de sa Préface, « parcouru » l'Espagne de Saint-Sébastien à Cadix, et d'Alicante à Saint-Jacques de Compostelle ; il n'a nullement prétendu la découvrir, ni en étudier minutieusement les détails. Voilà comment, par exemple, il a passé à côté de San Pedro de Cardeña sans y aller voir le tombeau du Cid. Toutefois, si rapide qu'ait été son voyage, M. Guerlin a bien vu ce qu'il a vu, il en a vivement senti le charme ; il a saisi les nuances qui existent de province à province et presque de village à village ; il a eu le grand mérite de discerner la variété des aspects et des races. Il n'a pas, d'ailleurs, toujours suivi des chemins absolument battus ; on passe parfois assez

près d'Elché sans pousser jusqu'à sa belle palmeraie ; on néglige le plus souvent de visiter Sagonte et Italica. M. Guerlin s'y est rendu, et il s'est également rendu en Galice, dans cette province trop peu connue, cette « terre de granit toute fleurie de genêts d'or » qui, dit-il très justement, réserve aux touristes des joies insoupçonnées, car elle leur présente à la fois les magnificences sublimes des Pyrénées, le charme des contrées méridionales et les mélancolies de la terre bretonne. Nous aimerions à nous y arrêter quelque peu en compagnie de M. Guerlin ; mais est-ce bien en décembre, à la veille des étrennes, qu'il est possible de le faire ? Du moins pouvons-nous dire (et nous le faisons de grand cœur), que l'*Espagne* de M. Guerlin est un bel et bon livre, intéressant et instructif, qu'on a plaisir à lire et à regarder.

14. — Après avoir, durant de longues années, publié dans différentes revues des études intéressantes sur la politique et les progrès des Européens en Afrique à l'époque contemporaine, M. le Dr Rouire a pensé qu'il convenait de réunir les faits essentiels exposés dans ses nombreux articles, et de les grouper systématiquement dans un travail d'ensemble. Voilà comment a pris naissance le volume qu'il publie aujourd'hui sous le titre de : *L'Afrique aux Européens*, et dans lequel il s'attache surtout et presque exclusivement, à raconter, à très grands traits, la conquête et le partage, et aussi à exposer l'avenir des colonies de l'Europe en Afrique. Sans doute, dans les derniers chapitres, le Dr Rouire parle de la Tripolitaine, de l'Éthiopie, de la république de Libéria et enfin du Maroc ; mais comme il le fait en se plaçant exclusivement au point de vue des relations de ces contrées avec l'Europe, son livre mérite bien le titre sous lequel il nous est présenté. C'est une œuvre de vulgarisation très consciencieuse, qu'on peut, à tout le moins pour la période contemporaine (car elle contient quelques erreurs pour les époques historiques antérieures), consulter avec sécurité et avec fruit ; elle n'a, à notre avis, qu'un défaut ; il est impossible de se rendre compte des raisons pour lesquelles l'auteur a placé tel pays avant tel autre. Passons sur cette imperfection, qui ne retire rien au mérite de la documentation de chaque chapitre pris séparément, et reconnaissons que, avec son abondante illustration et ses cartes schématiques, *l'Afrique aux Européens* est un livre agréable à manier et où l'on peut beaucoup apprendre.

15. — Rien de beau, rien d'admirable comme la foi... même s'appliquant aux collections. Et M. Arthur Maury possède la foi philatélique à un degré que nombre d'amateurs fervents pourront envier. Si vous voulez être fixés sur ce point, lisez l'*Avant-propos* de son *Histoire des timbres-poste français*. Un sous-titre assez détaillé : *Enveloppes, bandes, cartes, timbres-télégraphe et téléphone ; essais de marques postales et oblitérations*, prouve que l'auteur a tenu à envisager une foule de choses ;

mais il en a examiné d'autres et combien intéressantes et instructives pour des gens qui, même, ne se sont jamais occupés ou préoccupés de philatélie ! « Cette Histoire des timbres français, nous dit M. Maury, je l'ai composée avec le même plaisir que l'on prend à écrire ses Mémoires ; c'est qu'en effet je pourrais presque dire que je l'ai vécue. » « Presque » nous paraît de trop. Et nous n'hésiterons pas à reconnaître que ce volume est une véritable œuvre d'érudition en son genre. Ne croyez pas qu'il s'agit ici d'un travail ennuyeux, sec : il s'en faut. Le sujet, d'apparence presque futile, est traité comme un chapitre de petite histoire se rattachant aux annales de la France depuis 1848 jusqu'à 1885. On passe donc tour à tour de la deuxième République au second Empire, puis à la guerre de 1870-71 et à la Commune, pour en arriver enfin à des temps très proches de l'époque actuelle. Et tout cela à travers les timbres si nombreux, si divers, que l'Administration des postes a émis pendant près de quarante ans. Nous sommes en présence d'une sorte de premier volume comportant une suite déjà annoncée et à laquelle le meilleur accueil sera réservé, nous n'en doutons pas. L'abondante illustration de ce livre ne se borne nullement à des reproductions de timbres ; on y trouve aussi des « documents administratifs, costumes de facteurs, affiches, images et même des caricatures qui rentrent dans le sujet. » Ouvrage curieux à plus d'un titre, qui fera la joie des philatélistes de France, de Navarre et du monde entier.

16. — *L'Agence Thompson and Co*, de Londres, a entrepris d'offrir au public, à des prix fort réduits par suite d'une lutte de tarifs avec une Compagnie rivale, un voyage d'agrément aux Açores, à Madère et aux Canaries. Comme il lui faut un cicérone-interprète, elle accepte les services d'un Français échoué sur le pavé londonien, Robert Morgand, lequel, outre sa langue maternelle, parle l'anglais, l'espagnol et le portugais. Et donc, le steamer *Seamew*, capitaine Pip, ayant embarqué les souscripteurs, quitte la Tamise et gagne la haute mer, faisant route vers sa destination. C'est le moment pour le regretté Jules Verne de nous faire faire connaissance avec « l'administrateur général » M. Thompson, un « fumiste » de large envergure, avec le capitaine Pip, un brave loup de mer accompli et aussi avec les principaux passagers où l'on trouve des types curieux, amusants, hilarants même, ou particulièrement sympathiques. Parmi ces derniers, il convient de noter en première ligne Mrs. Alice Lindsay, une jeune veuve américaine très riche, sa sœur Dolly, un officier français, Roger de Sorgues, et Robert Morgand. On arrive enfin aux Açores, que l'on visite au petit bonheur. A Angra, dans l'île de Tercère, trois nouveaux voyageurs s'adjoignent aux passagers. Or, ces voyageurs, qui sont de vrais scélérats, s'emparent, au cours d'une fête religieuse, d'un christ de haut prix, ce qui vaut

aux pauvres excursionnistes des démêlés aussi dramatiques que désagréables avec la police portuguaise. Cependant le voyage se poursuit. Dans l'île Saint-Michel, les touristes subissent un tremblement de terre dont les conséquences eussent pu être affreuses pour eux ; ils échappent cependant, sains et saufs. Quand le *Seamew* entre dans le port de Funchal, capitale de l'île de Madère, un entretien serré a lieu entre Roger de Sorgues et Robert Morgand. Le premier fait si bien qu'il parvient à être fixé sur une chose qu'il soupçonnait : Morgand est un faux nom, anagramme de Gramond, nom véritable de l'interprète improvisé. Et, tout de suite, Roger reconnaît le marquis de Gramond que des revers ont ainsi déclassé. Une solide amitié réciproque résulte de la confidence. Bientôt une excursion est organisée à l'intérieur de Madère : là, Morgand — ou le marquis de Gramond, comme on voudra — sauve héroïquement d'une mort atroce la charmante Mrs. Lindsay, qu'un beau-frère détestable, convoitant sa fortune, avait abandonnée à son sort. D'une sympathie vague, la jeune femme ne tarde point à passer à un sentiment plus précis et plus accentué. Mais Robert, qui craint d'être qualifié de cupidité, se dérobe. Et pour vaincre ses scrupules, il ne faut rien moins qu'une suite de péripéties et surtout une aventure terrible où, après un deuxième naufrage, les infortunés touristes sont capturés sur les côtes d'Afrique par des Maures qui se proposent de les conduire à Tombouctou. A ce moment critique, Robert, au péril de sa vie, se sépare de ses compagnons de malheur et s'en va, à travers un pays inconnu, chercher le secours des postes français situés à plus de trois cents kilomètres vers le nord. Il réussit, malgré la tentative d'assassinat dont il est victime de la part de l'odieux beau-frère d'Alice Lindsay, un vrai traître de mélodrame. Les Français arrivent, anéantissent les bandits du désert et conduisent la caravane jusqu'à Saint-Louis du Sénégal d'où elle s'embarque pour Londres. On devine la fin : le marquis Robert de Gramond épouse Mrs. Lindsay et Roger de Sorgues devient l'heureux mari de Dolly. Ainsi se termine « l'histoire du voyage si bien organisé par l'Agence Thompson and Co. » C'est le cas d'ajouter : Tout est bien qui finit bien.

17. — L'auteur du livre intitulé : *Le Trésor dans l'abîme*, dans une courte Dédicace, qualifie son récit de « livre d'aventures extraordinaires » ; il eût été plus exact de dire « d'aventures fantastiques, invraisemblables ». Ce trésor est une feuille de papier où sont tracées les indications nécessaires pour retrouver un lac souterrain, à Madagascar, dont les eaux baignent des dunes de sable d'or. Ce précieux plan est enfermé dans un coffret descendu à six mille mètres dans l'abîme avec un bâtiment naufragé. Que ne tenterait-on pas pour aller le chercher ! Un ingénieur, jusque-là interné dans un asile d'aliénés, se charge de descendre sous les eaux, à une profondeur

quelconque, dans une sphère sous-marine extrêmement robuste, qui s'enfoncera par son propre poids, mais remontera parce qu'elle est recouverte de caoutchouc auquel est incorporé de l'« héliose ». C'est là vraiment qu'est l'idée originale et intéressante de l'auteur. L'héliose est, en peu de mots, un corps qui a la propriété de subir avec intensité l'attraction du soleil. On comprend donc qu'un solide, en l'espèce la sphère sous-marine, recouvert d'héliose, soit toujours attiré vers le soleil, qu'il se trouve au fond des eaux ou qu'il flotte dans l'air, et cela, avec une intensité plus ou moins grande, selon la quantité d'héliose exposée à l'influence de l'attraction, car celle-ci peut être supprimée en interposant des panneaux de bois. Ceci posé, on conçoit facilement quelles peuvent être les fantastiques aventures des passagers de la sphère, lorsque celle-ci se promène dans la profondeur des océans ou dans l'immensité des cieux. A chaque instant, elle est sur le point d'être détruite, mais toujours, au dernier moment, le hasard la sauve. Nous nous reprocherions de raconter en détail ces multiples péripéties : leur récit ne pourrait que perdre à être résumé. Nous préférons conseiller de les lire dans l'ouvrage lui-même qui, selon le vœu de l'auteur, saura certainement passionner les enfants et peut-être, intéresser les hommes faits. Toutefois ces derniers regretteront que les mille difficultés scientifiques soulevées par le problème qu'on se proposait de résoudre, aient été aussi complètement passées sous silence. Nous remarquerons également que l'idée de la divinité est absente de l'ouvrage : c'est là malheureusement, la caractéristique de certaine partie de la littérature moderne destinée à nos enfants.

18. — Voici un magnifiqne volume aux tranches dorées, dont la reliure de toile attire nos regards par de vives couleurs et des figures étranges. Qu'est-ce que ces trois Parques aux visages jaunes, engoncées dans des chapeaux de l'Armée du Salut, vêtues de vert pomme et cravatées de rouge cerise, qui nous apparaissent effarées, ahuries sous les rayons électriques que projette dans la nuit opaque d'une grotte à stalactites, la main audacieuse d'une blonde et charmante miss ? Ce ne sont pas des femmes, ce sont des hommes masqués, et l'horrifique mystère se dévoilera seulement à la fin du livre. Ces hommes poursuivent d'innocentes victimes, à la délivrance desquelles la multimillionnaire et multidélicieuse *Miss Mousqueterr*, accompagnée de son fiancé, le spirituel et infatigable Max Soleil, journaliste parisien (oh ! ces journalistes de Paris !), consacre les forces coalisées de l'argent et de l'intelligence. Non, vous n'imaginez pas ce que l'on peut faire avec l'électricité, comment on arrive, non pas à échanger des signaux sans fil, mais à converser d'un bout de la terre à l'autre, comme on ferait dans sa chambre, ni comment un homme, prisonnier dans une caverne scientifiquement aménagée, peut anéantir à distance une armée gigan-

tesque. Mais n'attendez pas un résumé de ce livre invraisemblable, joyeux et dramatique, bouffon, émouvant, qui tient la curiosité en haleine jusqu'à sa dernière page. Il est de M. Paul d'Ivoi, c'est tout dire ; il se rattache aux merveilleuses histoires qui, depuis bien des années, font la joie des grands écoliers, et qui ont conféré à l'ingénieux romancier une bonne part de l'enviable popularité demeurée vacante par la mort de Jules Verne.

19. — Bernard Le Hocktin, qui s'intitule, non sans fierté, « gentilhomme potier », descend d'un collaborateur de Bernard Palissy et, ainsi que ses trois frères, continue dans le domaine que lui a légué son père, à fabriquer de véritables objets d'art, travail où il met toute son ambition et toute son âme. Par suite d'oppositions de caractères, presque inévitables entre des hommes d'une personnalité marquée, l'association des quatre frères se désagrège et Bernard finit par rester seul entre sa sœur Brigitte, vieille fille dévouée, mais tyrannique, et Ghislaine, ravissante enfant recueillie par charité au bord de la route et dont l'origine est inconnue. Il poursuit avec une persévérance tenace la recherche d'un secret, qui doit donner à l'argile une solidité à l'épreuve de tous les chocs ; mais la maladie l'attriste et l'entrave, sans nullement affaiblir sa volonté arrêtée d'illustrer le nom qu'il porte par une découverte importante dans l'histoire de l'art. L'ouvrage de Mme P. Perrault : *Autour d'un secret*, se ferme sur une réunion complète de tous les Le Hocktin, frères et neveux, réconciliés après de longues années de séparation et groupés autour de leur aîné pour constater avec une légitime fierté qu'il a enfin atteint le but de ses rudes travaux. Le « secret » deviendra désormais le patrimoine de tous, y compris Ghislaine, qui est une Le Hocktin, nièce de Bernard, mais que son père n'a pas osé confier ouvertement au frère avec lequel il était brouillé. *Autour d'un secret* est un livre écrit avec aisance, d'une donnée parfaitement honnête, et la personnalité très caractérisée du « gentilhomme potier », Bernard Le Hocktin, est bien soutenue.

20. — Voici un beau livre d'étrennes où, sous une forme qui fait honneur à la maison Mame, se déroule un récit dont le fond est plein d'intérêt et de pittoresque. M. Gustave Toudouze connaît et aime la Bretagne ; il nous en décrit les habitants, les usages, les mœurs, les légendes. Sous sa plume, l'on voit vivre l'âme celte, forte et mélancolique, toute pétrie de mysticisme, quelque peu mélangée de superstition, mais attachante par son respect pour le passé. La donnée du volume est très simple : Jean-Marie Hervé Guivarc'h, a *Péri en mer*, comme le témoigne une pierre élevée à sa mémoire dans le cimetière de Camaret, et sa sœur Yvonne en est devenue folle de chagrin. Un jour, Jean-Marie revient : il a passé dix-neuf ans soit chez les habitants sauvages d'une île perdue soit à courir le monde, et il rentre à la

stupéfaction des siens! Yvonne ne le reconnaît pas; pour elle « son petit frère » est toujours celui qui a *Péri en mer*, mais Pierre Guivarc'h, l'oncle du « revenant » et sa fille Mariannik le reçoivent affectueusement. On pourrait croire qu'après une vie battue par la tempête, Jean-Marie reprendrait volontiers une existence paisible dans sa petite patrie, mais le revenant a un caractère ombrageux, un esprit chagrin et il s'offense de l'affection de Mariannik pour Corentin Garrec, le plus beau et le meilleur des pêcheurs de la côte; le jour de leur mariage, il disparaît, et cette fois, il y a tout lieu de croire qu'il a réellement « péri en mer ». Comme on le voit, ce drame se passe tout entier dans le milieu des pêcheurs de Camaret; le charme et le mérite du livre résident surtout dans les descriptions vivantes de la côte bretonne, de la mer, terrible et pourtant charmeuse, qui y engloutit tant d'existences; un parfum poétique et sauvage se dégage de cette évocation d'un coin de France resté lui-même, malgré la banalité grandissante, qui menace de tout envahir. — Les petites nouvelles qui suivent *Péri en mer* ont également pour sujet la Bretagne, ses habitants et ses usages : *La Fille du guetteur* est peut-être le plus joli de ces intéressants récits, très courts, mais très dramatiques.

21. — Aimez-vous les histoires de brigands? En voici une, laquelle n'est pas ordinaire. M. Henry Leturque l'intitule : *Les Bandits de la Cordillère*. Un brave voyageur de commerce français, Arsène Cistayrols, joli type de Gascon, se rendant en Bolivie, est cueilli, dans un train dévalisé en territoire péruvien, par une troupe de malfaiteurs qui l'entraînent dans leur repaire. Leur chef, le célèbre Carpecho, taxe sa liberté à la petite somme d'un quart de million. La femme de Cistayrols est avisée de la situation de son mari, mais reçoit en même temps de celui-ci l'ordre de faire la sourde oreille. Au lieu de cela, Mme Cistayrols, une Basquaise qui n'a pas froid aux yeux, accourt de Paris en Amérique, avec une somme de cent mille francs destinée à faciliter aux autorités du pays une expédition contre les bandits. L'expédition a lieu. Les brigands sont anéantis; mais, après la bataille, on croit reconnaître le prisonnier parmi les morts. Sa femme jure alors de le venger et poursuit le chef Carpecho qui, malgré le courage de l'amazone improvisée, s'en empare et la vend à un mauvais drôle de sa connaissance. C'est alors que les aventures se croisent, s'entrecroisent, se précipitent et s'emmêlent si bien qu'en fin de compte : 1° Carpecho est tué par Mme Cystayrols rendue à la liberte; 2° que son mari, qui n'est pas mort, tombe bientôt chez lui, à Paris, et que sa femme, revenue la première au gîte, devient presque folle de joie en le retrouvant. *Se non è vero, è bene trovato.*

22.— Si vous avez lu *les Pirates de la Malaisie*, vous savez quel excellent conteur est M. Emilio Salgari. Vous connaissez le Tigre de la Malaisie

et le Tigre de l'Inde, vous avez suivi avec un intérêt extrême leurs aventures et il serait oiseux de vous dire le plaisir que vous éprouverez à les retrouver aux Indes et à connaître les mille péripéties de la lutte où les a entraînés leur rivalité. Si, au contraire, vous ignorez *les Pirates de la Malaisie*, n'hésitez pas à faire connaissance avec les héros de ce premier ouvrage, qui nous sont présentés dans un court prologue au début du second épisode qui a nom : *Les Deux Tigres*. Le nouveau volume de M. Salgari, fort bien traduit par M. Fargeau, s'adresse aussi bien aux parents qu'aux enfants : les uns et les autres le liront avec le plus vif plaisir. Les aventures, si dramatiques soient-elles, ne sont pas invraisemblables et elles sont accompagnées de détails assez précis concernant les Indes et ses habitants, pour que ce soit là une lecture non seulement agréable, mais encore utile. Il serait superflu de chercher à donner en quelques lignes une idée de ce récit qui se déroule dans la merveilleuse vallée du Gange ; il vaut mieux conseiller de le lire et, puisque nous sommes à la veille du 1er janvier, de le donner à nos garçons qui, grâce aux *Deux Tigres*, passeront quelques heures amusantes et instructives.

23.— L'orgueil est le premier des sept péchés capitaux. Comment en fut guérie Camille Debussy, la fille d'un riche banquier, c'est ce que raconte M. Émile Pech dans une affabulation fort ingénieuse et intéressante. Ceux qui donneront ce beau livre, intitulé : *Orgueilleuse*, à de jeunes enfants, auront contribué à leur apprendre comment on doit se tenir quand on fait une visite, quels sont les devoirs de l'hospitalité, que c'est un grand ridicule pour les enfants de vouloir poser pour les grandes personnes, que les mauvaises rencontres sont toujours dangereuses et surtout que mensonge, hypocrisie, dureté et égoïsme sont de fort vilaines choses dont on est souvent puni en ce monde. Et les bons enfants qui le liront auront plaisir à voir la franchise, la bonté, le courage et la simplicité récompensées par la richesse et le bonheur. A l'appui de toutes les bonnes choses qu'il dit, l'auteur n'a pas cru devoir appeler l'adjuvant religieux.

24.— *Entre chien et loups*, adapté du russe par Mme Élise Okrendt, est l'histoire d'un petit garçon russe, de famille riche, nommé Sacha. Sacha est orphelin de père; orgueilleux et égoïste, habitué au luxe, il est gâté par sa mère, et ne daigne pas regarder les fils de paysans ou de commerçants. Sa mère, désolée, parle de ces défauts à l'oncle de Sacha, Alexis Lovovitch, qui, pour corriger son neveu, le met en pension chez des paysans. Là, Sacha est obligé de travailler de ses mains, de quitter ses habitudes de luxe, et nous assistons à la transformation de son caractère ; son orgueil s'abaisse peu à peu, et l'enfant, corrigé, mieux portant, retourne chez sa mère. En dehors de la formation d'un caractère par les difficultés de l'existence, l'auteur décrit agréablement

la vie du paysan en Russie, et c'est par suite, alors que tout le monde parle de la Russie, un livre d'actualité. L'ouvrage, agrémenté d'assez nombreuses illustrations, peut convenir à des enfants de dix à quinze ans.

25. — Il est naturel que la tristesse soit le partage habituel d'une jeune orpheline aussi pauvre qu'Angéline Deligny, surtout si une susceptibilité accrue par le sentiment de sa situation lui ôte les moyens de se rendre aimable et sympathique. Et ses efforts aussi infructueux que persévérants pour se créer une position auraient fini par lui enlever toute confiance en elle-même, sans l'assistance providentielle de la seule personne qui lui ait témoigné, dès sa sortie de pension, un intérêt destiné à grandir avec les années. Mme Jeumont, (ainsi se nomme la *Grande Amie* qui, devenue veuve, s'est donnée tout entière aux déshérités de la fortune), entreprend l'éducation d'Angéline en lui apprenant à envisager la vie d'une façon à la fois plus courageuse et plus pratique. Les déceptions se succèdent sous les pas de la jeune fille ; mais de chaque épreuve nouvelle elle sort plus forte, plus digne d'estime, et sa protectrice, justement fière d'avoir élevé cette âme et corrigé ce caractère, aura, avant de mourir, la douce satisfaction d'unir la destinée d'Angéline à celle d'un jeune médecin dont ses qualités et surtout sa modestie ont vite fait la conquête. Récit bien conduit, semé de réflexions judicieuses, d'une moralité irréprochable. Pourquoi faut-il que la pensée religieuse en soit pour ainsi dire totalement absente ?

26. — M. Louis Tarsot a déjà publié, en les adaptant au jeune âge, les *Fables de la Fontaine* et de *Florian*, les *Contes de Perrault, Robinson Crusoé*, *Gulliver* et *Don Quichotte*. Aujourd'hui il nous offre le *Gil Blas de Santillane*, par Le Sage. Dans son *Introduction*, dédiée à son neveu Jean Charlot, l'auteur s'exprime ainsi : « Il est peu de romans plus attachant que *Gil Blas*. Ce petit aventurier espagnol, qui débute comme laquais d'une bande de brigands pour finir dans la plantureuse aisance d'un gentilhomme campagnard, qui servit tour à tour un médecin, une précieuse, un archevêque, un premier ministre et même un prince royal (j'en passe et des pires !), ce petit aventurier, dis-je, souvent dupé, parfois faiseur de dupes... était, en somme comme le valet de Gascogne dont Marot a tracé le portrait,

Au demeurant le meilleur fils du monde.

« Assurément, mon petit Jean, Gil-Blas a eu des aventures peu édifiantes et je me garderai bien de lui permettre de te les conter toutes... Apprends de lui à te conduire mieux que lui. Son exemple est moral comme l'expérience. » Abrégé, expurgé, ce volume amusera beaucoup les enfants. Et son illustration, spirituelle et fine, due à M. Henry Morin, ne fera qu'accroître la séduction.

27.— Un jeune bachelier, après avoir conquis son parchemin et avant de se préparer à Saint-Cyr, se rend en Algérie où un de ses oncles, chef d'escadrons de spahis, l'a engagé à le venir voir après son examen. Aussitôt arrivé, il est emmené par son oncle à Géryville, et de là il excursionne d'abord jusqu'à Aflou, puis chez les Oulad Sidi-Cheikh, enfin jusqu'à Aïn Sefra et Djenien bou Rezg. Que de renseignements, au cours de ce beau voyage, a recueillis le jeune bachelier, soit sur la géographie et les populations du Sud-Est algérien, soit sur son organisation administrative et militaire, soit sur la brillante histoire de son exploration et de sa conquête! On s'en rendra compte en lisant les *Chevauchées d'un futur saint-cyrien à travers les ksour et oasis oranais.* M. Michel Antar, qui tenait la plume, y a accumulé, sous une forme très agréable, et a réparti entre les différents chapitres de son livre une foule de notions précises, à la diffusion desquelles il convient d'applaudir des deux mains. De belles photographies du Sud-Oranais et des dessins de L. Benett illustrent ce volume de saine et patriotique vulgarisation.

28. — *La Petite Princesse des neiges* est un livre très utile à faire lire aux jeunes enfants. C'est le récit de l'enlèvement d'une petite fille par un ennemi de son père et les péripéties auxquelles donne lieu sa recherche et sa délivrance. L'histoire se passe au pays des Esquimaux, ce qui donne lieu à des descriptions instructives. Mais ce que les parents aimeront surtout à y trouver c'est un moyen agréable d'inspirer aux enfants et à leurs bonnes la crainte des gens inconnus et trop aimables ; car on enlève les enfants ailleurs qu'au Groenland et il est peut-être plus difficile encore de les retrouver dans les pays très civilisés que dans les régions simples et sauvages. Une petite Esquimaude invoque la protection du Grand Esprit : c'est la seule idée religieuse de l'ouvrage.

29. — *Nos Domestiques*! Quelle plaie! s'écriera Madame; quelle engeance ! répétera en écho la voix de Monsieur. Et cela est vrai, a toujours été vrai et le devient chaque jour davantage. En doutez-vous? Ouvrez le charmant ouvrage de M. Jean Drault et vous serez convaincus. En êtes-vous persuadés ? Lisez les délicieuses histoires qui vous sont contées et, ravis, vous direz : Comme c'est vrai! Tous ces types de domestiques qui défileront sous vos yeux, vous les avez connus, vous en avez entendu parler, vous les avez devinés, vous en avez souffert. Nous tous, pères de famille, nous avons été exploités par « le mari de la nounou » ; les maîtresses de maison ont apprécié les avantages de « celle qui vient de la campagne » ; tous, plus ou moins, nous avons fréquenté « l'antichambre du ministre » et qui de nous ignore ce qui se passe dans « la loge du concierge » ? Nos souvenirs d'enfance ne sont pas si lointains pour que nous ne puissions être cer-

tains que nos fils et nos filles dévoreront avec joie les récits de M. Jean Drault; et quant à nous, nous avons pris à leur lecture un plaisir extrême. Ils sont écrits avec un entrain endiablé, une verve toujours de bon goût, un esprit toujours amusant. Les mots drôles foisonnent, les réflexions justes et humoristiques abondent, et tout cela, illustré par les dessins si spirituels de Guydo, forme un ravissant ouvrage d'étrennes, pour les grands comme pour les petits, mieux que cela, un livre de bibliothèque qui sera toujours le bienvenu pour égayer les soirées d'hiver autour de la table de famille.

30.— *Le Temps des cerises* est un roman posthume de Clovis Hugues. L'auteur, malade, fut obligé de précipiter le dénouement, un journal en ayant commencé la publication. Il se proposait de le revoir et de le corriger; mais la mort ne lui en laissa pas le temps. Sa veuve n'a rien voulu y retoucher et on le regrette parfois, quel que soit le sentiment qui l'ait guidée. L'action, très sentimentale, se déroule à Embrun dont les environs pittoresques sont poétiquement décrits. Deux jeunes gens se rencontrent et se plaisent. Tout paraît devoir leur sourire, mais..... car il y a un mais — qu'ils avaient sans doute oublié — ils étaient fiancés, chacun de son côté, et voilà, pour comble de malheur, que le fiancé de la jeune fille et la fiancée du jeune homme arrivent le même jour à Embrun. Le jeune homme épouse sa première fiancée, mais la jeune fille ne veut plus se marier. Elle tombe malade et, mourante, bénit ceux qui viennent de s'unir. Ce livre, d'une jolie édition, n'est pas fait pour les jeunes filles.

31. — *Les Bonnes Idées de Philibert*, ah oui, parlons-en ! Pendant que son père voyage en Afrique, notre bonhomme qui « aura huit ans aux prunes, » est allé avec sa mère et son petit frère habiter chez l'oncle Paul et la tante Gertrude, à la campagne. Gâté par tout le monde, il se livre, malgré son bon cœur et son désir d'être bien sage, à toutes sortes de fantaisies, préjudiciables également aux choses, aux bêtes et aux gens. Il faut en lire le désopilant récit dans le livre de M. Henri Avelot, si drôlement illustré par l'auteur. Nos petits espiègles feront bien de ne pas s'imprégner des « bonnes idées » de Philibert, car il pourrait leur en cuire. Quant à notre héros, ses dernières farces ont été si désastreuses (140 fr. 45 de pertes pour sa famille) qu'il promet bien à son oncle le colonel de ne plus donner suite à ses projets, même les plus myrifiques, sans en entretenir d'abord ledit oncle. Et il paraît qu'il a tenu sa promesse. Allons! tant mieux!

32. — Les aventures de la poupée Satin Bleu sont joliment contées par Mme B. Vadier. En sortant du magasin de jouets, où elle prend conscience d'elle-même, l'éblouissante créature devient la propriété d'une petite Mathilde; ensuite, elle appartient à une jolie Américaine, Kitty Campbell, dont le père s'est rendu acquéreur de la terre familiale des

parents de Mathilde ; puis elle passe des mains de la fille d'un avocat à celles de la fille d'un médecin. Tombée de ces intérieurs aisés chez une marchande de troisième ordre, jetée par dessus un mur, elle finit par devenir la propriété d'un bon prêtre qui la remet à une pauvre petite malade, Rose Imbert, qui jadis l'avait contemplée, comme un objet de rêve, à la devanture de l'élégant magasin qui fut son berceau. Comment, après tant de péripéties, qui lui ont montré les hauts et les bas de l'existence, la poupée devient pour les Imbert une source de prospérité, nous laissons à nos lecteurs le soin de le découvrir. « Satin Bleu » couronne ainsi dignement sa carrière, et le courage, la piété et la confiance en Dieu de ses derniers propriétaires sont justement récompensés. — Les aventures, très mouvementées de l'héroïne sont racontées avec entrain, et une note religieuse discrète mais très juste achève de rendre *Rose et Rosette, aventures d'une poupée*, digne d'une bonne place parmi les livres d'étrennes des tout petits.

II. — 1. — Peut-on jamais se lasser de feuilleter le *Tour du monde* ? Chaque fois que nous en ouvrons un volume, nous y trouvons de nouvelles gravures à contempler, de nouvelles informations à relever et aussi de vieux souvenirs à raviver ; c'est vraiment, à tous les points de vue, une mine inépuisable de renseignements, le « journal des voyages et des voyageurs ». L'année 1907 en fournirait (si la réputation de la publication était encore à faire) une démonstration éclatante ; que de sujets y sont abordés, et que de pays décrits ! C'est le grand duché de Luxembourg, dont parle M. Pierre Sixemonts avec un légitime enthousiasme, la Puzta du Balaton, où M. René Henry a été l'hôte du comte Eugène Zichy, le Portugal, que décrivent MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier, la Castille et l'Andalousie dont Mme Jane Dieulafoy étudie les beautés pittoresques et les trésors artistiques. Voilà la part de l'Europe ; celle de l'Afrique n'est pas moins considérable : elle se compose d'une étude de M. Jean Marlys sur Fez, de quelques pages de M. de Mathuisieulx sur la Cyrénaïque, d'un intéressant article de M. Pierre de Myrica sur Zanzibar, entrepôt de l'Afrique orientale, et de bonnes descriptions des missions d'Afrique des Pères Blancs (par M. François Ricard), des pays compris entre Mombasa et le Victoria-Nyanza, et du Soudan égyptien par M. Charles Alluaud. En Asie, M. Noël Dolens continue à nous expliquer « ce que l'on voit en Arménie », tandis que Mlle Delphine Menant nous fait visiter le sanatorium hindou de Mahableshvar, M. F. J. Agassis le « settlement » de Malacca et le sultanat de Perak, et M. Gaston Cahen, Hanoï et ses récentes transformations. M. Réginald Kann, dans des articles pleins de faits, traite de Formose, première colonie japonaise, et nous montre quelles difficultés les Américains ont dû vaincre dans le sud des Philippines, pendant que M. P. de Myrica nous promène à travers l'Océanie centrale,

aux îles Fidji, aux Wallis et aux Futuna. Gagnons-nous de là les côtes occidentales du Nouveau Monde ; nous y trouvons MM. Henri Bourdon et Émile Barbier comme cicérones ; le premier nous raconte la catastrophe de Valparaiso de 1906 et nous en montre les lamentables effets ; le second nous promène à travers les pays encore jeune et neuf qu'est la Bolivie. De là, par Cuba, où M. Charles Berchon a passé six mois, nous regagnons les ports de France. Ce trop rapide aperçu suffit pourtant à montrer la variété des sujets traités dans le *Tour du monde* en 1907, et permet de soupçonner l'attrait, l'intérêt de ses belles gravures documentaires. Et encore n'avons-nous rien dit de sa seconde partie, de celle qui est intitulée « *A travers le Monde* » ; là encore, quelle variété, quelle richesse d'informations, quelle masse de brèves notices pleines d'intéressants renseignements ! Géographes, professeurs, hommes du monde à l'esprit curieux y trouvent également leur compte et ne marchandent pas leur sympathie au *Tour du monde*, qui, sans le moindre signe de lassitude, marche allègrement vers son cinquantenaire.

2. — Pour la troisième fois nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs, amis des riches publications, l'admirable revue illustré qui s'appelle *le Tour de France*. Tous les deux mois les abonnés reçoivent une livraison dont la couverture est déjà, à elle seule, un tableau. Mais il y en a bien d'autres, sous la forme de planches hors texte, en couleurs, sans compter des cartes, aussi en couleurs, qui permettent de suivre les itinéraires. En l'année 1907 qui s'achève, nous remarquons que les fascicules parus ont été méthodiquement consacrés à des coins de province déterminés. Le premier (février) nous parle de *la Touraine*. C'est d'abord M. René Boylesve qui nous donne des *Impressions de Touraine;* puis M. Paul Vitry qui décrit *Trois Villes de Touraine* (Tours, Chinon et Loches). M. André Hallays fait apparaître à nos yeux ravis *le Château d'Azay-le-Rideau*, pendant que M. Robert de Souza évoque *la Touraine de Balzac* et que M. Henri Boland nous mène en visite à divers *Châteaux de Touraine*. — Avec le numéro d'avril, nous passons du centre au nord de la France, car *la Flandre* pittoresque et même historique nous est montrée dans six articles signés de MM. Pierre Baudin, René Bazin, Ardouin-Dumazet, Émile Sedeyn, Paul Risson, Émile Dacier et Julien Knecht. — Brusquement le numéro de juin nous ramène dans les régions centrales : c'est, en effet, de *la Haute-Auvergne*, de ses beautés naturelles, monumentales, voire littéraires, que nous entretiennent des écrivains autorisés tels que MM. Marcellin Boule, Pierre Sarrazin, Ardouin-Dumazet, Émile Sedeyn, Louis Farges, Jean Ajalbert et Arsène Vermenouze. — Si vous voulez faire une excursion particulièrement intéressante dans *le Pays de Caux*, prenez la livraison d'août. Vous aurez là pour guides bien informés MM. Ardouin-Dumazet et Henri Boland, déjà nommés, ainsi que MM. le commandant

L. Koenig, Robert de Souza, Charles Merki et Pierre Sarrazin. Les descriptions du Havre et de son port, du palais de justice de Rouen, de Dieppe et de Fécamp vous resteront autant dans l'esprit que dans les yeux, grâce à l'illustration. — La livraison d'octobre vous promènera *Chez les Bas-Bretons*. En compagnie de MM. Charles Le Goffic et Anatole Le Braz, vous parcourerez les îles bretonnes, Guérande et ses alentours ; M. Auguste Dupouy vous initiera aux choses de la pêche et aux occupations des pêcheurs, de Brest à Lorient ; M. Malo Renault vous apprendra ce qu'est l'art chez les Bas-Bretons ; enfin MM. Frédéric Le Guyader et Charles Géniaux vous donneront une large idée des usages, des mœurs et de la vie en Bretagne. On peut dire que *le Tour de France* est une des revues très peu nombreuses qui, par leur luxe de bon goût, font le plus d'honneur à notre pays. Les directeurs de cette publication ont eu une heureuse idée de se borner à la rendre bimestrielle, car, de la sorte, l'ensemble est devenu d'une absolue perfection.

3. — Comme illustrations, *le Journal de la Jeunesse* est un des périodiques les plus beaux s'éditant en France. Sous le double rapport religieux et moral, il est aussi fort recommandable. Les deux volumes de l'année 1907 (t. LXIX et LXX de la collection) sont, pour le moins, à la hauteur de ceux des années passées. Nous ne saurions citer ici tout ce qui mérite de l'être ; du moins allons-nous rappeler, par leurs titres, les romans, importants pour la plupart, qui y ont trouvé place, et aussi un certain nombre de sujets dont l'intérêt est plus particulier. Nous analysons d'ailleurs, plus loin, les romans qui, publiés d'abord dans ce périodique, ont fourni ensuite la matière à des volumes. C'est d'abord *la Sorcière du Vésuve* (*1808*), par MM. Gustave et Georges Toudouze. Puis : *L'Enfant de Saint-Marc*, par M. B.-A. Jeanroy ; *La Fille de l'aiguilleur*, par M. P. Maël ; *L'Enfant aux fourrures*, par M. A. Remacle ; *Rita la gitane*, par M. H. de Charlieu ; *Roger de Flor*, par M. J. de Glouvet ; *Fleur des ruines*, par M. A. Dourliac. Ensuite, dans un autre ordre de choses, plus sérieux : *Au Maroc*, et *l'Incident de Marakech et l'Occupation d'Oujda*, par M. E. Leroux ; *Au Pays de Jeanne d'Arc*, par M.A. Lepage ; *Le Grand Cañon du Verdon*, par M. H. Norval ; *La Bataille d'Iéna*, par M. le lieut-colonel Picard ; *Excursions de vacances*, par M. L. Rousselet ; *L'Hôtellerie d'hier et d'aujourd'hui*, par M. L. Viator ; *L'Ile de Robinson*, par M. L. Rousselet ; *La Mauritanie*, par le même ; *Oiseaux de paradis*, par M. H. Norval ; *Les Ruines d'Angkor*, par M. E. Leroux ; *Les Arbres nains du Japon*, par M. P. de Mériel ; *Galerie d'aventuriers*, par M. J. de Glouvet ; *Bateaux sous-marins*, par M. D. Bellet ; *Origine des instruments de musique actuels*, par M. J. Larmanjat ; *Les Secrets de la prestidigitation*, par M. St. J. de l'Escap ; *Scaphandre et scaphandriers*, par M. D. Bellet ; *La Vie*

sociale en Irlande, par M. H. Heinecke. Comme nous l'avons dit, ce n'est là qu'un simple aperçu ; nous passons quantité de questions et de sujets, non des moindres ni des moins intéressants.

4. — Pour placer sur la table familiale, à la disposition de tous, ne cherchez pas mieux que *le Mois littéraire et pittoresque* en fait de revue générale illustrée. Les compositions, reproductions, portraits, photographies, dessins et plans dont sont ornés les deux volumes de l'année 1907 ne sauraient se compter : le tout, d'ailleurs est d'exécution parfaite : c'est un plaisir des yeux. Dire que ce très beau périodique est édité par la Maison de la Bonne Presse suffit pleinement pour que sous le rapport de la religion et de la morale, les lecteurs les plus sévères soient sans nulle inquiétude. Et quelle variété dans les sujets traités ! Il y en a pour tous les goûts. Qu'il s'agisse d'histoire, de littérature, de beaux-arts, de géographie et de voyages, de questions relatives à l'armée, à la marine, à l'industrie et au commerce et aussi des diverses branches de la science, on peut être sûr que de nombreux collaborateurs ont traité tout cela avec compétence. L'ensemble offre un tel intérêt que nous ne résistons pas au plaisir de noter ici les études les plus attrayantes ou les plus instructives. Voici d'abord notre distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison qui nous donne un travail bien curieux sur *la France il y a cent ans* (*1807*). Un autre collaborateur du *Polybiblion*, dont les importants comptes rendus d'ouvrages militaires sont si appréciés dans notre Revue, M. le commandant comte de Sérignan, publie deux importants articles intitulés : *Les Écoles militaires sous la Restauration* et *les Officiers de troupe sous le premier Empire*, Citons aussi : *Les Bourbons avant 1815*, par M. G. Stenger ; *La Semaine sanglante* (*21-28 mai 1871*), par M. J. Bonnafous. Dans un autre ordre d'idées, mentionnons : *Les Prédicateurs de la scène*, par M. F. Veuillot ; *l'Évolution religieuse de Brunetière*, par M. F. Vincent. Si nous abordons les beaux-arts, nous remarquons : *Une Sépulture royale à Sens*, par M. E. Chartrain ; *L'Ivoire et l'ivoirerie*, par M. F. Pompey ; *Au Palais de Minos*, par M. L. Bayard. Passons aux « Variétés géographiques ». Alors il convient de noter : Le *Port de Paris*, par Mme la comtesse de Magallon ; *Une Ville de l'Albigeois*, *Cordes*, par M. A. Ravelet ; *En Pologne russe*, par M, J. Gerwaszy ; *La Vallée Sainte*, par M. J. Goudard. Nous abordons les sujets militaires avec *Souvenirs de campagne. Au Tonkin en 1886*, par M. le comte M. Le Bègue de Germiny et *Branle-bas de combat*, par M. P. de Cadoré. Sans rien dire des nombreux articles touchant à l'industrie, au commerce et aux sciences en général, nous nous bornerons en fait de romans et de nouvelles, à enregistrer *Après l'option*, par M. Duguet et *le Sanglier*, par M. S. Davaugour. Et pour ne pas allonger outre mesure ce compte rendu, nous déclarons que nous n'avons dépouillé que le premier semestre de

cet admirable recueil, jugeant cela suffisant, le deuxième semestre nous apparaissant sous le même jour. On sait que *le Mois* donne de nombreux morceaux de musique tirés à part de la Revue ; dans les deux volumes de 1907, reliés avec un goût sobre et délicat, ces morceaux sont reliés à la suite.

5. — Une publication qui s'adresse tout à la fois à la jeune fille et à la femme, les distrait, les instruit et les dirige dans les soins de la toilette, c'est le *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*. Dans le genre, l'on ne saurait se procurer quelque chose de plus complet à tous les points de vue, sans compter que l'idée religieuse reste la constante préoccupation des directeurs : nos vives sympathies sont donc absolument acquises à cette aimable revue, qui forme, chaque année, deux forts volumes. L'illustration est généralement utilitaire : images de modes en couleurs, patrons de toutes sortes en couleurs ou en noir, quelques-unes sur étoffe. Ajoutez à cela des morceaux de musique, des planches en couleurs, véritables petits tableaux, signées de bons artistes, sans oublier un certain nombre de gravures dans le texte, et vous voilà fixées, Mesdames, sur le chapitre, nullement négligeable, de l'illustration. Quant au texte, il se fait remarquer par son universalité. Les titres suivants vous montreront l'intérêt qui se dégage d'une telle lecture. Citons : *Madame Roland*, par M. Jehan; *François Coppée*, par M. C. Lecigne; *Le Poète Boucher et son écriture*, étude littéraire et graphologique, par Mme R. de Salberg; *La Jeunesse de la duchesse d'Angoulême : les derniers mois passés au Temple et le voyage à Huningen (1795)*, par M. Ch. Foëy; *La Vie intérieure d'une femme du monde au* XVIIe *siècle. Madame de Sévigné*, par M. J. Calvet; *Fileresses, brodeuses, dentellières*, par Mme B. Vadier; *La Carrière d'une Femme de lettres. Madame Thérèse Bentzon*, par M. A. Chevalier; *Une Science à la mode* (la pédagogie), par M. O. de Carladez. A mentionner aussi une suite de bons romans : *La Villa des Colombes*, par Mme M. Maryan; *Mystérieux Dessein*, par Mme M. Floran ; *En lutte*, par M. Jehan ; *Aimé des fées*, par Mme M. Thiéry. Enfin rappelons que le *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames* publie encore une *Revue musicale*, par Mme L. de Claves; une *Causerie*, par Mme Stellina, sur des sujets d'actualité et surtout un *Courrier de la Mode*, par Mme de Bets, complété par un important supplément : *Ouvrages de mode*, où les travaux à exécuter sont amplement appuyés d'explications.

6.— Parmi les revues illustrées qui s'adressent aux jeunes gens des deux sexes, distinguons et saluons cette excellente amie qui s'appelle *la Revue Mame*. Depuis sa création, elle nous arrive chaque année revêtue de sa jolie reliure en toile rouge avec titre en or sur le plat. C'est assurément l'un des périodiques convenant le mieux aux familles chrétiennes. Nous ne saurions placer sous les yeux de nos lecteurs les

deux cent dix-neuf titres d'ouvrages, d'études ou d'articles qui ont formé le volume de l'année 1906-1907 de *la Revue Mame*. Afin cependant, d'en esquisser brièvement la physionomie, il nous paraît nécessaire de mentionner quelques-uns de ces titres de nature à donner une idée de la variété des sujets : *A travers la Touraine peu connue*, par M. J. Rougé ; *Kircha le Zaporogue*, roman adapté du russe par M. P. Yalb ; *Le Journalisme en Chine*, par M. L. Charpentier ; *Les Vieilles Cathédrales anglaises*, suite de monographies fort bien faites, par M. l'abbé Hermeline ; *Nos Domestiques*, par le spirituel M. J. Drault ; une série d'articles fort remarquables, de M. Henri Guerlin, sur *l'Espagne*, réunis ensuite en un beau volume portant ce titre et analysé plus haut (p. 402-403) ; *Délos*, par M. G. Larroumet ; *La Légende de Notre-Dame des Trois-Épis* (*Alsace*), par M. L. Claretie ; *Le Noël de Moïc*, par M. Ch. Foleÿ ; *Noël à Rome*, par M. G. Toudouze : *Le Jour de l'an en Annam*, par M. M. Pionnier ; *L'Autralasie*, par M. C. de Vitis ; *Coins d'Angleterre*. *Les Villes industrielles*, par M, l'abbé Hermeline ; *Artisans et commerçants indo-chinois*, par M. M. Pionnier ; *Hambourg et le Pangermanisme*, par M. G. Toudouze, etc., etc. Le volume se termine par un *Supplément* formé de romans admirablement illustrés : *Le Cœur de Cécile*, par M. G. Beaume ; *L'Anneau fatal*, par M. Ch. Foleÿ, dont il est parlé plus loin ; *La Sarcelle bleue*, par M. R. Bazin, qui commence seulement et dont la fin viendra dans le courant de l'an prochain.

7. — Tout est bien dans *Mon Journal* de 1906-1907 ; les leçons de patriotisme et de morale y sont fréquentes ; l'utile et l'agréable se coudoient ; seule l'idée religieuse est trop effacée : on en trouve l'écho cependant dans la jolie pièce de poésie de M. Maurice Couallier : *Noël des oisillons* et dans un *Noël* extrait du premier acte du *Werther* de Massenet. Au point de vue du patriotisme, que l'on ne saurait trop faire vibrer en ces temps de misères, nous signalerons : *Le Sapeur*, par M. de Contreras : *Plaisanteries de pages*, par M. Louis Sonolet et *Pour sauver l'aigle*, par M. Henry Hardy. Le présent volume, parmi les nombreux récits qui le composent, nous offrent trois romans intéressants : *Le Caillou rouge*, par M. Ivan d'Urgel ; *le Mystère de la maison grise*, adapté de l'anglais de B. Sidney Woolf, par MM. A. Decker et A. Fabre et *la Tirelire de Mona*, par M. J.-B. Jeanroy. On rencontre là, de même, divers légendes ; les deux meilleures sont : *Fougère-Bleue*, par M. Maurice Magre et *les Grands Désirs d'une princesse*, par M. Paul de Maurelly, desquelles se dégagent des leçons à méditer par l'enfance portée aux sentiments égoïstes. Une belle et abondante illustration en couleurs et en noir, des morceaux de musique, des planches en couleurs (sujets à découper), etc., donnent à ce gracieux recueil un charme réel pour les petits et même pour les grands enfants.

8. — La toute gracieuse publication, si profondément chrétienne

qu'est *le Noël*, paraît chaque semaine en une livraison de 32 pages, illustrée de très nombreuses gravures en noir et en couleurs. A la fin de l'année, l'abonné possède ainsi la matière de deux forts volumes, qui nous arrivent aujourd'hui revêtus d'un joli cartonnage bleu avec titre ornementé en or d'un effet vraiment artistique. Mais ceci n'est que le côté matériel. Voyons un peu de quoi se compose le texte. En premier lieu, sous la rubrique générale : *Piété. Morale*, on peut lire bon nombre de très intéressantes anecdotes propres à former le cœur et le caractère de l'enfant. Chaque livraison donne une biographie, avec portrait, de célébrités contemporaines. Également, la direction n'a pas négligé les romans, nouvelles et légendes, mais comme cela est choisi ! Sous le titre : *A travers le monde de la science et de l'industrie*, des écrivains connus se sont appliqués à rendre accessibles à l'intelligence de leurs petits lecteurs quantité de choses capables d'éveiller sainement leur curiosité et de les préparer à des études plus approfondies. La poésie et la musique n'ont pas été oubliées, pas plus, du reste, que la comédie. Quelques articles sont consacrés à l'histoire de l'Église et même à l'archéologie et à la pédagogie. De petites questions scientifiques sont traitées en des divisions intitulées : *Noël-costume*, *Noël-foyer*, *Noël-amateur*, *Noël-labeur*, *Noël-musica* et *Noël-école*. C'est vraiment parfait ; et la fillette ou le garçonnet qui recevra comme étrennes les deux volumes du *Noël*, reliés comme nous l'avons dit plus haut, ne sera certes pas mal partagé.

9 et 10. — Quand l'on a quarante-six ans d'âge et qu'on s'appelle *l'Ouvrier*, plus n'est besoin d'être présenté et longuement commenté ; mais l'on n'a assurément rien à perdre — au contraire — d'être rappelé à la mémoire ou à l'attention de ceux qui aiment à recevoir périodiquement (dans le cas, c'est deux fois par semaine) un journal illustré, honnête, chrétien. Car, malgré la disparition récente de quelques rivaux, qui semblaient bien taillés pour la lutte, la concurrence est toujours grande et âpre.— Nous ne pouvons que répéter ce qui précède à propos des *Veillées des chaumières* : éditées par la même maison (Henri Gautier), ces *Veillées* ont fait leur apparition dans le monde où on lit seize ans plus tard. C'est donc surtout pour la forme que nous citerons quelques-unes des œuvres principales données par ces deux périodiques. Ainsi, dans *l'Ouvrier*, nous remarquons : *Les Captifs*, par M. C. Dolques ; *Les Ensoleillés* et *Fumées de gloire*, par Mme J. de Coulomb ; *Le Flot qui monte*, par Mme D. d'Arthez ; *Le plus célèbre des Bécasseau*, fantaisie historico-militaire, par M. J. Drault. D'autre part, *les Veillées des chaumières* nous réservent : *Autour d'une héritière*, par Mme la comtesse Clo ; *Chouchoute*, par M. J. Charlette ; *La Dette de Noëlle*, par M. d'Agon de la Contrie ; *Noces de neige*, par Mme B. de Buxy ; *La Robe brodée d'argent*, par Mme M. Maryan. A côté de cela, placez des

contes, nouvelles, variétés, articles de polémique, poésies, recettes et conseils pratiques répandus à foison à travers les cent quarante numéros annuels de chacune de ces publications et vous aurez ainsi, à peu près, leur physionomie.

11. — Le 25 juillet dernier, *la Semaine de Suzette* a achevé le premier semestre de la troisième année de son existence. Mais cet amusant périodique enfantin, étant toujours « à cheval » sur deux années différentes pour fournir ses deux volumes complets, il en résulte que nous avons à signaler aujourd'hui non seulement le premier semestre de la troisième année (7 février-25 juillet 1907), mais également le deuxième semestre de la deuxième année (2 août 1906-31 janvier 1907). On sait que *la Semaine de Suzette*, dont l'inspiration religieuse ne laisse rien à désirer, arrive à nos fillettes tous les jeudis : jour de congé qui, de la sorte, s'emploie agréablement en accordant un peu plus de tranquillité aux mamans. Chaque numéro est orné de nombreuses gravures en noir et de quatre pages d'images en couleurs : la première et la dernière, plus, au milieu, une page double, toutes gaies, comportant toujours une petite leçon de morale à la portée du jeune âge. Quant au texte, il est des plus variés : historiettes, monologues, saynettes, chansonnettes, problèmes, devinettes, et quantité d'enseignements utiles rédigés par « tante Jacqueline » sous les titres de : *Nous habillons Bleuette* (une poupée) ; *Le Mobilier de Bleuette* et *la Corbeille à ouvrage*. N'oublions pas le chapitre des romans, qui est important. Bref, charmant recueil : comme cadeau d'étrennes à une fillette, l'abonnement à *la Semaine de Suzette* sera bien reçu, et n'occasionnera pas une grosse brèche à la bourse, même à la bourse la plus modeste.

12. — En des albums précédents, véritables merveilles de dessin et de couleur, M. G. Montorgueil nous a raconté la vie de *Louis XI* et du *Roy-Soleil*. Aujourd'hui nous lui devons *Henry IV, roy de France et de Navarre*. Cette fois, l'artiste qui a donné son concours à M. Montorgueil n'est plus ni M. Job ni M. Maurice Leloir, mais M. H. Vogel. Ces trois talents, d'ailleurs, nous paraissent égaux ; aussi l'album consacré au Béarnais n'est-il pas inférieur aux autres. Toute la vie du bon roi Henri, le seul, a-t-on dit, dont le peuple ait gardé la mémoire, est résumée ici dans un style très personnel, pittoresque. Et cette vie nous apparaît comme une sorte de roman fort entraînant. Depuis sa naissance, plutôt obscure, on suit le Béarnais, à travers ses aventures de guerre, jusqu'à son abjuration et à sa mort si malheureusement tragique. Comme richesse et comme beauté, aucun autre album n'égale celui-ci en cette fin d'année.

13. — Les *Chants pour la jeunesse*, de M. Maurice Bouchor, forment trois séries de 13, 14 et 13 morceaux réunis ici en un seul volume sous une pimpante couverture. La musique aussi et les paroles qu'elle

accompagne sont gaies et pimpantes. Soit que M. Bouchor travaille sur des thèmes populaires, soit qu'il laisse simplement marcher son imagination, il sait trouver des choses agréables et parfois charmantes; il a su mettre dans son recueil une grande variété et passer des sujets les plus gais à d'autres plus élevés ; la note sensible ne manque pas dans son recueil, témoin le joli morceau *Fiancée*, écrit pour sa fille. La note religieuse fait absolument défaut, et peut-être n'en aurions-nous pas fait la remarque, si M. Bouchor n'avait lui-même accentué ce caractère, en s'excusant presque d'avoir fait une place aux cloches dans l'un des morceaux de son troisième recueil, et en insérant dans la préface du premier une phrase au moins inutile sur « le préjugé clérical ». Cette réserve ne nous empêchera pas de dire que, en dehors même de « la jeunesse laïque et républicaine » à laquelle est dédié ce volume, on pourra prendre plaisir aux chansons de M. Bouchor. Les mélodies qui sont, pour la plupart, de l'auteur des paroles, et l'accompagnement de piano, dû à M. Jules de Brayer, s'harmonisent bien avec le texte ; il y a du mouvement, de la vie ; et, comme il convient dans un recueil de ce genre, la plupart de ces morceaux sont d'une exécution simple et facile. Aux pièces de son cru, M. Bouchor a joint, et l'on ne pourrait lui en savoir mauvais gré, quelques œuvres de maîtres : une de Beethoven et une de Schubert, dans le premier recueil, une de Lesueur dans le second, deux de Schumann dans le troisième.

14.— M. Xavier Privas, secondé d'un artiste de talent, M. Gaston Noury, nous donne, en cette fin d'année, un gracieux album : *Chantez, petits !* « Les enfants, dit M. Privas dans son *Avant-propos*, sont toujours nos rois, nos tyrans et nos maîtres. Mais pour que leur despotisme nous soit doux et leur tyrannie légère, il faut qu'ils soient joyeux et bons. Apprenons-leur donc à chanter en chœur, à danser en rond. » Avec un tel album, la chose sera facile et surtout agréable. Poésie, musique et dessins en couleurs forment un ensemble ravissant. Parmi les rondes, les chansons et les berceuses, au nombre de vingt-quatre, qui constituent ce joli recueil, citons : *La Ronde des œufs*, *la Ronde des choux*, celles des *Abeilles*, des *Oiseaux*, des *Sabots*, des *Petits Pauvres*, des *Matelots*, et aussi *Rossignolet*, *Rossignolette*, *le Bain de Bébé*, *les Dames du Paradis*. Mais notre choix est un peu arbitraire : ce que nous omettons vaut tout autant que ce que nous mentionnons.

15. — Sous le titre de : *Tableaux vivants*, la librairie Hachette offre aux enfants un album composé d'une série de « découpages animés » et appelé à un succès non douteux. Les sujets, exécutés en couleurs par Job, sont au nombre de douze. « Tous les personnages de cette série, dit M. A. Fabre, auteur du texte, sont articulés et peuvent s'agiter d'une façon très amusante, grâce à un système de languettes et de tirants dissimulés derrière le découpage. » Du reste, la manière de

découper chaque planche et de procéder à la confection du jouet est si clairement expliquée que nos enfants, avec un peu d'attention, ne manqueront pas de réussir dans l'opération.

16. — S'adressant « aux mamans », Mlle Brès explique comme il suit l'idée qui a présidé à l'exécution de son album : *Mes Premiers Coloriages* : « Le dessin, dit-elle, est le reflet des choses, et, en copiant les formes, on les comprend mieux ; ainsi la mémoire s'emplit des notions exactes et d'impressions personnelles. C'est aussi une façon de créer qui, de très bonne heure, tente les enfants ; de là les griffonnages plus ou moins significatifs qu'ils essaient dès leurs premières années. Peu à peu, malheureusement, plusieurs sont inconsciemment rebutés... Mais ne serait-il pas possible de ramener au dessin les menotes inexpérimentées en leur offrant des exercices extrêmement variés, tracés ou coloriages, les uns et les autres soigneusement jalonnés pour faciliter le travail...? C'est ce que veut tenter cet album, en encourageant les timides pour les acheminer peu à peu vers des essais plus personnels ». Mlle Brès a aussi bien réussi son album qu'elle en a bien exposé le plan et le but. Cet album rentre dans la catégorie des ouvrages utiles à l'enfance.

17. — *Les Passe-Temps de Monsieur Lucien* consistent, en premier lieu, à se déguiser en sauvage pour faire peur à sa bonne qu'il aime bien cependant, et, en second lieu, à se transformer très approximativement en ours pour effrayer sa sœur, « Mlle Quatre-Épingles », comme il l'appelle à cause de son ordre parfait. Mais sa grande cousine Hélène sait à propos se moquer de lui et le corrige ainsi de sa manie de jouer aussi sottement. Bien illustré, cet album plaira aux tout jeunes enfants.

18. — Les librairies Hachette et Laurens ont eu cette année la même idée : offrir aux enfants un album leur permettant d'exercer leurs goûts ou leur petit talent naissant comme coloristes. Si *Mes Premiers Coloriages* généralisent davantage, *les Petits Animaux de la basse-cour* ont voulu spécialiser. M. Vimar a exécuté son album de telle façon que l'enfant trouvera sur les pages de gauche les modèles en couleurs et sur les pages de droite l'esquisse en noir prête à être coloriée. Trois lignes explicatives ont été imprimées au bas de chaque page pour faciliter la bonne exécution de l'attrayant travail.

III. — 1. — L'auteur justement populaire de *l'Anneau fatal* nous raconte les aventures quasi tragiques d'une jolie Parisienne qui a eu la singulière fantaisie de louer dans un village de la Vénétie le château délabré du comte Aldo Grimani. Celui-ci, malgré son origine illustre, est tout simplement un vulgaire aventurier aux abois, qui vit au milieu de brigands de bas étage, dont il tolère par politique tous les méfaits. Huguette Marsac, avec la belle insouciance de la jeunesse, rit des dangers qui l'en-

vironnent ; sans s'en douter, elle exaspère jusqu'à la folie les passions superstitieuses de son entourage en portant au doigt *l'Anneau fatal*, qu'elle a acheté à un brocanteur de Venise. Cet anneau a servi jadis à un doge pour contracter sa légendaire alliance avec l'Adriatique, et le voir en possession de l'étrangère, qu'ils détestent, est pour les sauvages habitants de Rivalto une offense mortelle, que l'audacieuse Huguette aurait pu payer cher sans la prompte intervention de sa tante, Mlle Flore. Celle-ci, vieille fille romanesque et poltronne, se montre héroïque quand il s'agit d'arracher sa nièce aux mains des bandits, et Huguette, en rendant à la mer son alliance, apaise les colères des hommes primitifs et crédules qui l'entourent. *L'Anneau fatal* ne manquera pas d'avoir, parmi les livres d'étrennes, un légitime succès.

2. — Nous avons déjà eu l'occasion de signaler à nos lecteurs *la Petite Patricienne*, de M. Henri Guerlin, que la maison Mame vient d'éditer à nouveau sous la forme d'un livre d'étrennes, abondamment illustré et fort bien relié. L'auteur s'est, comme tant d'autres, inspiré de *Quo vadis* ? et son récit nous transporte aux siècles de persécution, époque dramatique entre toutes, où l'Église encore au berceau commence cependant à étendre ses conquêtes dans le grand monde romain. C'est ainsi que *la Petite Patricienne*, Flavia Domitilla, est amenée à embrasser la foi chrétienne. Elle prend ce parti décisif à l'insu de son père, l'illustre Flavius Africanus, déjà profondément irrité de la conversion de son frère Flavius Clemens. Après avoir confessé sa foi, la « petite patricienne » est exilée dans l'île de Pontia où elle meurt, d'un martyre plus obscur et plus prolongé, mais non moins cruel que celui des jeunes vierges romaines frappées par le glaive du bourreau. Autour de la noble jeune fille, héroïne du récit, se meuvent des personnages en grand nombre, dont le plus important est Mucapor, qui joue un rôle prépondérant dans l'histoire de Flavia. D'un caractère haineux, cet esclave, tyrannisé par ses maîtres, embrasse le christianisme, attiré par une religion qui prêche l'égalité de tous les enfants d'un même Dieu. Mais quand Mucapor découvre que cette même religion, si maternelle aux petits et aux faibles, leur demande, en retour, le pardon des injures, la douceur, la charité et le respect de l'autorité légitime, son âme de révolté s'insurge contre la doctrine du Christ. Il devient apostat et traître et contribue à attirer sur les chrétiens de nouvelles rigueurs. L'auteur a soigneusement étudié les mœurs et les usages du monde romain, où vivent ses personnages : fêtes religieuses et civiles, coutumes, supplices, jeux du cirque, ont une couleur locale, résultat d'une connaissance exacte de cette société à la fois si raffinée et si barbare. Ajoutons que le volume convient, en tous points, aux enfants et aux jeunes filles; il est dramatique et intéressant, avec un fond d'histoire vraie, qui lui donne un mérite de plus. Si les romans historiques ne

sont pas, à proprement parler, de l'histoire, ils s'en rapprochent souvent assez pour faire mieux qu'amuser : ils instruisent en intéressant.

IV. — 1. — L' « aiguilleur », dont la fille unique Marina est l'héroïne du nouveau livre de M. P. Maël, est un Français, qui cache, sous le nom de Rivallo et sous une blouse d'ouvrier, sa vraie personnalité. L'enfance de Marina s'écoule dans les Alpes. Son père, victime d'un complot infâme, gagne sa vie comme aiguilleur d'une petite gare du canton du Tessin. Marina, par suite de circonstances fortuites, fait la connaissance d'un jeune garçon, Richard Hawkwood, orphelin, possesseur d'une grosse fortune et élevé dans un château voisin par son tuteur, vieillard aux allures mystérieuses. Comme jadis le Français Jacques Rivallo ou Reyval, le petit Anglais est l'objet d'une conspiration ourdie par la même personne et inspirée par la même haine. De là toute une série d'aventures périlleuses, de drames palpitants, de découvertes sinistres, où se joue la destinée de deux innocents. Aidé d'un fidèle serviteur, dont la présence d'esprit égale la force herculéenne, le petit Richard Hawkwood est sauvé des mains de son tuteur, le mauvais génie du récit, et Jacques Reyval, « l'aiguilleur », réhabilité, rentre la tête haute dans son pays. Ce roman, dont l'allure mouvementée et dramatique enchantera les jeunes admirateurs de M. Pierre Maël, se termine, ainsi qu'il convient, par un mariage : Richard, devenu homme, épouse *la Fille de l'aiguilleur*, celle dont l'affection a été la joie de sa douloureuse enfance et qui a jadis partagé ses périls et ses peines. Inutile d'ajouter, puisqu'il s'agit de M. Pierre Maël, que l'esprit du volume est excellent.

2. — Un enfant inconnu est déposé au couvent de Saint-Marc, à Florence, par un condottière, qui disparaît sans révéler le secret de la naissance du petit être qu'adoptent les bons moines. *L'Enfant de Saint-Marc* grandit dans une atmosphère à la fois religieuse et artistique, il devient un peintre de talent et, ce qui vaut encore mieux, un homme loyal et généreux. Mêlé, par sa liaison avec les Médicis, à la vie tumultueuse de Florence, il assiste aux scènes dramatiques dont cette ville est le théâtre pendant le règne de Laurent le Magnifique et l'auteur, à ce propos, évoque dans des pages mouvementées les personnages qui jouèrent un rôle dans l'histoire de leur pays pendant ces mémorables années : artistes et hommes de guerre, politiques et littérateurs, princes et moines, passent devant les yeux du lecteur. En peignant les Médicis, l'auteur s'est inspiré de données exactes ; aussi y a-t-il dans son récit une grande part de vérité historique. Son style est facile, ses sentiments élevés et le tableau qu'il trace de Florence à cette époque tourmentée est, à tout prendre, un tableau fidèle. Ajoutons que le héros découvre à la dernière page du volume, le secret de son origine.

3. — *La Sorcière du Vésuve* est un épisode de l'occupation du royaume

de Naples par les troupes française, sous Joseph Bonaparte d'abord, et Joachim Murat ensuite. La révolte des habitants contre la domination étrangère, ainsi que leurs superstitions, leurs haines, leur sauvage patriotisme, s'incarnent dans la « sorcière », Orsola Rocco, qui exerce sur ses compatriotes une influence incontestée. Le jeune lieutenant français Roger de Viornes, nature douce, rêveuse, esprit cultivé et passionnément épris de l'antiquité classique, est plus occupé de jouir des beautés accumulées par la nature et par l'art sur ces rivages enchantés que de guerroyer. Mais quand sonne l'heure du combat, il fait bravement son devoir de soldat et tombe entre les mains des insurgés. Un mystérieux talisman, « l'épervier d'or », que Roger porte au cou, rappelle à la sorcière, arbitre de sa destinée, un service rendu jadis aux siens par le grand-père de Roger. Fidèle à un engagement d'honneur, Orsola sauve la vie du jeune officier et engage son petit-fils, devenu le chef de la révolte, à se soumettre aux Français. Quant à elle, ne voulant pas survivre à la ruine de sa patrie, elle se jette dans le cratère de ce Vésuve, auprès duquel sa vie s'est écoulée. Comme on le voit, l'élément tragique ne manque pas à ce récit où se retrouvent, vivants et pittoresques, des types d'officiers et de soldats français, de brigands et de pêcheurs napolitains et calabrais, que domine la figure sauvage et toute païenne de la sorcière.

V. — 1. — Le nouveau volume de la *Bibliothèque rose* intitulé : *L'Oncle César*, est signé d'un nom aimé des jeunes lecteurs. Mme Chéron de la Bruyère leur raconte l'histoire d'une famille créole, dont l'arrivée en France est un événement dans un petit cercle d'amis et de parents, très intéressés par les allures aimables, mais exotiques, des nouveaux venus et des domestiques nègres qu'ils ont amenés à leur suite. L'histoire se complique de la recherche organisée par l'oncle César pour retrouver un de ses frères, disparu depuis longtemps et dont le nom, Charles Dumont, n'est pas assez marquant pour faciliter cette découverte. Après s'être lancé en vain sur la piste des innombrables Dumont qui peuplent la France, l'oncle César découvre que M. de Cresny, châtelain du manoir de Malcommode, en Bretagne, est véritablement Charles Dumont, qui a changé de nom par suite d'une adoption. Le livre se ferme donc sur une réunion de famille joyeuse et cordiale, où créoles, Bretons et Parisiens se fondent dans une satisfaction commune. Le livre est écrit, comme tous ceux de l'auteur, dans un style simple, vif, alerte; si la note religieuse n'est pas accentuée, l'esprit en est excellent et des leçons de charité, de dévouement, de secours mutuel y sont données sous la forme d'exemples.

2. — Le tableau que fait Mlle du Planty de *la Famille Grinchu* suffirait pour corriger ceux de ses petits lecteurs qui seraient tentés d'imiter les façons insupportables de Natalie et de son frère Marcel. Du

reste, leur maman, acariâtre et maussade, n'est guère plus aimable, aussi les voyages de cet intéressant trio deviennent-ils une source féconde d'aventures grotesques, où Madame Grinchu et ses rejetons n'ont pas, tant s'en faut, le beau rôle. Aucune leçon, dit-on, ne vaut celles que donne l'exemple : les Grinchu en sont la preuve. Un séjour au bord de la mer, chez leurs amis Arnauld, où grands et petits sont aussi bons que raisonnables, transforme la mère et les enfants : celle-ci devient moins grondeuse, ceux-là moins querelleurs et M. Grinchu, jadis victime de l'humeur odieuse des siens, s'applaudit, malgré ses premiers déboires, d'avoir entrepris un voyage dont le résultat est aussi satisfaisant. Ce récit, qui a une note comique et un esprit excellent, convient aux petits enfants de cinq à sept ans.

VI. — 1. — Quel agréable roman nous offre aujourd'hui Mlle Borius avec *le Pardon du grand-père* ! Le résumer serait inutile, car si l'intrigue en est intéressante et même captivante, les qualités du style lui prêtent un charme qu'un sec compte rendu ne saurait traduire fidèlement. Ceux qui étaient des enfants, il y a vingt ou trente ans, nous comprendront si nous comparons ce volume aux meilleures œuvres du parfait conteur qu'était Jules Girardin ; les enfants d'aujourd'hui saisiront mieux l'éloge que nous voulons faire si nous leur disons que cette dernière création de Mlle Borius est digne de celles qui l'ont précédée et qui sont dans toutes les jeunes mémoires. Grands et petits trouveront un semblable plaisir dans *le Pardon du grand-père* et tous s'intéresseront également aux péripéties qui, chose vraiment peu banale, conduisent d'un accident d'automobile à un double mariage.

2. — « La tranquillité des parents, l'amusement des enfants, » pourrait-on écrire en sous-titre du nouveau volume de la *Bibliothèque des écoles et des familles*, intitulé : *Les Secrets de la prestidigitation*, ou, plus exactement peut-être : « l'amusement des parents, la tranquillité des enfants. » N'est pas, en effet, prestidigitateur qui veut, et les grandes personnes réussiront certainement mieux que les enfants les tours qui sont expliqués dans ce volume, à la condition même qu'ils aient, selon l'expression de l'auteur, « quelques dispositions. » D'ailleurs, les difficultés sont réduites au minimum, et c'est avec une clarté parfaite, une précision dans les détails tout à fait remarquable, que M. de l'Escap expose les secrets de la prestidigitation. Grâce à cet ouvrage, chacun voudra essayer d'exécuter ces tours multiples, si amusants, intéressants même, et qui, sans explication, paraissent pleins de mystère. Il y a là de quoi occuper pendant bien longtemps les longues heures des soirées d'hiver et de résoudre le plus difficile des problèmes : obtenir la tranquillité des enfants ! De nombreuses gravures complètent très heureusement un texte déjà parfaitement compréhensible par lui-même.

VII. — 1. — Jean Duhamel, ancien capitaine au long cours, puis

armateur, ayant perdu sa femme et sa fortune, se retire avec ses sept fils dans l'île Morgan, située dans la baie de Saint-Malo. Il y meurt, et ses enfants restent seuls, avec quelques centaines de francs pour toute fortune. Bertrand, le plus jeune et le plus intelligent des sept frères, prend en main la direction de la petite bande. Il est décidé que l'on restera dans l'île et qu'en travaillant ferme l'on cherchera à tirer du maigre patrimoine le meilleur parti possible. Ce programme s'exécute, non sans peine. D'abord, la colonie s'accroît par l'arrivée de naufragés auxquels les frères Duhamel donnent une généreuse hospitalité ; puis elle est mise en péril par les coupables tentatives d'un anarchiste ; elle s'enrichit enfin par la découverte d'un trésor enfoui par le bisaïeul des jeunes gens, dans une caverne jusque-là introuvable. Mais *les Colons de l'île Morgan* ont l'âme trop haute pour consacrer uniquement à leurs jouissances personnelles cette fortune qui leur est si étrangement échue. Ils l'emploient à faire du bien aux autres : un sanatorium, une usine, un phare s'élèveront dans l'île qui deviendra un centre d'activité bienfaisante, où patrons et ouvriers vivront sous un régime de justice et de charité mutuelles. Sauf que la note religieuse est absente de ce volume, l'esprit en est excellent, les idées justes et saines et le récit est assez mouvementé pour captiver les jeunes lecteurs.

2. — Malgré certains détails extérieurs qui la rendent ridicule aux yeux des gens superficiels, *Tante Cacatois*, de son vrai nom Mlle Athénaïs Mazéry, est une vaillante créature, qui devient la Providence des siens. Par son énergie et son jugement sûr, elle tire la famille Chaline des mille difficultés où l'a plongée la crédulité et l'imprévoyance de ses chefs ; elle se dépense sans compter au service des autres, peu appréciée, en somme, des parents pour lesquels elle se sacrifie. Tante Cacatois meurt à la peine, mais son exemple et son influence laissent leur empreinte sur le jeune Félicien Chaline, qui, à son tour, deviendra le soutien de ses parents et de ses sœurs. Autour de la tante Athénaïs, se meuvent une foule de personnages : amis obscurs et dévoués, escrocs, intrigants, tous crayonnés d'une plume vive et alerte ; les nombreux épisodes qui agrémentent le récit sont racontés dans un style aisé ; l'esprit du volume est bon.

3. — *En vacances aux bords du Rhin* : c'est le récit des vacances d'un jeune écolier français, un peu paresseux, que sa famille envoie sur les bords du Rhin chez un professeur allemand, pour qu'il se rende compte que tout n'est pas rose dans le système d'éducation allemand, et que la vie est encore plus agréable chez nous que chez nos vainqueurs. Ce récit, fort bien écrit, fournit un agréable cadre à la description des bords du Rhin, des villes et du mouvement de la région. Il est instructif et d'une lecture facile, son auteur s'efforce de concilier le patriotisme français et une large équité pour les Allemands. Mais il est permis de

regretter la facilité avec laquelle il qualifie l'Alsace de terre étrangère et prête à une famille française la singulière idée d'envoyer un enfant à Strasbourg, chez un professeur allemand.

VIII. — 1. — L'un des plus curieux et des plus intéressants volumes de la collection dite *la Petite Bibliothèque* est assurément celui auquel M. A. Robida a donné le titre de : *Les Escholiers du temps jadis.* L'auteur raconte sommairement l'histoire de la gent turbulente depuis Charlemagne jusqu'à l'heure actuelle. Nous voyons ainsi comment se fondèrent l'Université de Paris et celles des provinces, en quoi consistaient les études selon les temps et les lieux, les fêtes, les cérémonies particulières aux étudiants; nous assistons au spectacle des désordres et des bagarres suscités par eux. M. Robida nous montre aussi les « escholiers » aux époques si différentes de la Renaissance, de la Réforme, de la Ligue, sous Louis XIV, etc. Ce joli volume est illustré non seulement par des dessins de l'humoristique artiste qu'est l'auteur, mais aussi par nombre de gravures documentaires.

2. — *Types populaires créés par les grands écrivains :* M. Guéchot fait défiler ici, dans un ordre dont on ne perçoit pas toujours le motif, les figures populaires créées par les grands écrivains : Don Quichotte et Sancho; Tartarin, Falstaff, Panurge; Gil Blas, Figaro, Scapin, Crispin; M. Jourdain et M. Poirier, Harpagon; La Palisse, Calino, Jocrisse et Gribouille; Joseph Prudhomme, Jérôme Paturot; Rodrigue avec Chimène... et Gavroche. Le choix, comme l'ordre, est un peu arbitraire : mais l'auteur a dû se borner. Le livre, composé de citations, d'analyses, d'interprétations, est d'une lecture facile et appropriée à des enfants. Un détail : Falstaff n'est pas mis en scène seulement dans *Henri VI*, mais aussi, et avec quelle vigueur de comique, dans les *Joyeuses Commères de Windsor*, que l'auteur aurait pu, sinon analyser, au moins citer, pour mémoire.

3. — Entendre parler de la mer et des marins par quelqu'un qui les connaît et les aime, c'est grand plaisir, et nous remercions M. René-Victor Meunier de nous l'avoir donné. L'auteur de *la Mer et les Marins* connaît la mer, « la grande enjôleuse »; il l'a fréquentée et, comme tous, il s'est laissé prendre à ses charmes. Mais, mieux que beaucoup d'autres, il a su rendre ses sensations, ses émotions, et ainsi il a, d'une plume alerte, exacte, écrit un charmant petit livre où ceux qui ont eu le bonheur de vivre sur l'eau, de la vie large, fortifiante, saine et vraiment noble des marins, retrouveront leurs premières impressions, et où les autres, ceux qui ont l'avenir devant eux, en entendant chanter les louanges de la mer, sentiront s'éveiller dans leur cœur le désir de la connaître, c'est-à-dire de l'aimer. M. Victor Meunier, en quelques pages brèves et substantielles, a décrit la mer vue du rivage, de la jetée, du port et au large, puis, faisant un peu d'histoire, il a

suivi le marin à travers les siècles et l'a montré à bord des bâtiments d'autrefois et d'aujourd'hui, combattant ou pêchant; il l'a même suivi au fond de la mer. L'ouvrage se termine par de « vieilles histoires » et des « légendes »; parmi ces dernières se trouve celle du « Grand Serpent de mer », dont nous ne saurions d'ailleurs nier l'existence avec la même conviction que l'auteur.

4. — Quand un livre s'intitule : *Poil et Plume*, sans aller plus loin, on comprend qu'il s'adresse d'abord aux chasseurs. Mais pas à eux uniquement; car tous ceux qui aiment les récits d'aventures cynégétiques s'en délecteront. Avec M. Émile Maison nous parcourons non seulement la France, mais l'Europe entière, puis l'Afrique, puis les Indes anglaises et enfin l'Amérique, toujours chassant. Et alors l'on ne tue pas que des alouettes et l'on ne force pas toujours de pauvres cerfs : il nous faut aussi combattre les animaux les plus forts et les plus féroces. Donc, nombreuses émotions et récits captivants. Encore un petit volume illustré avec goût qui plaira à tout le monde.

VISENOT.

N. B. — Juste à l'heure où nous donnons le bon à tirer de cette feuille de la Revue, nous recevons, trop tard par conséquent, pour en rendre compte présentement, le bel ouvrage suivant : *Journal d'un cosaque du Transbaïkal, guerre russo-japonaise, 1904-1905*, par le colonel A. Kvitka, (Paris, Plon-Nourrit, 1908, gr. in-8 de 403 p., avec 160 illustrations dans le texte et hors texte, d'après les photographies et les dessins de l'auteur, cartes et plans, couverture illustrée en couleurs. Broché, 15 fr.). — Nous en parlerons dans notre prochaine livraison.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. XXI, XXII, XXIII et XXIV (T. III col. 967-2208). Paris, Letouzey et Ané, 1907, gr. in-8. — Prix de chaque fascicule : 5 fr.

Quatre fascicules ont paru au cours de l'année qui s'achève. M. Ermoni continue ses savantes études scripturaires à l'occasion des *Épîtres aux Corinthiens* (quinze colonnes). M. Nau consacre seize colonnes aux *Constitutions apostoliques*.

La partie philosophique et morale renferme trois articles du P. Gardeil (*Conseil*, *Consentement* et *Crainte*), un long article de M. Chollet sur la *Conscience*, ceux du chanoine Dolhagary (*Coutume*, *Contumace*), de M. Moureau (*Continence*), du P. Dublanchy (*Coopération*). M. Ortolan étudie la *Contrition*, le P. Antoine les *Contrats* et le P. Schwalm les *Corporations*, dans leurs relations avec la justice.

Dans la partie proprement théologique, signalons les deux articles

aussi complets qu'instructifs du P. Pinard sur l'action de Dieu, en tant que *Créateur* et *Conservateur* de la création; l'article *Corps glorieux*, de M. Chollet.

L'étude du sacrement de *Confirmation* a été partagée entre sept collaborateurs qui ont examiné la question au point de vue scripturaire, théologique, historique et moral : ces divers points de vue ont été développés avec l'autorité qu'on leur connaît par MM. Ruch, Bareille, Bernard, Ermoni, Marchal, Mangenot et Ortolan. L'article de ce dernier sur la *Contrition* est complété par M. Bernard, qui examine spécialement cette question au point de vue du dogme.

M. Quillet donne, en cinquante colonnes, une étude très serrée sur la *Controverse*, les *Controverses* et les *Controversistes*.

Deux collaborateurs se sont occupés de l'organisation de l'Église de Rome, M. Forget (*Congrégations romaines*) et M. Ortolan (*Cour romaine*). Il est difficile de rien trouver de plus complet, de plus clair et de plus intéressant.

La partie biographique est traitée, comme d'habitude, par MM. Heurtebize, Palmieri (*Orientaux*), Hemmer (*Papes*), Édouard d'Alençon, Brucker, Dutouquet, Mangenot, Servais, Autore, etc. MM. Loevenbruck et Vernet s'occupent particulièrement des hérésies et des hérétiques.

Le *Coran* est confié à deux auteurs : M. le barron Carra de Vaux pour la partie historique et linguistique, le P. Palmieri pour la partie théologique; cette dernière partie est un véritable traité qui ne comprend pas moins de soixante colonnes.

Les quatre *Conciles généraux de Constantinople* sont examinés : les trois premiers par M. Bois, le quatrième par le P. Jugie, de l'Assomption. Sur l'*Église de Constantinople*, nous avons d'un autre assomptionniste un travail de deux cent quatorze colonnes, avec une carte, qui est un monument d'érudition. Enfin Mgr Baudrillart s'est chargé du *Concile de Constance*, sujet qui lui est familier et qu'il traite avec une haute compétence. Enfin la *Constitution civile du clergé*, par M. l'abbé Constantin, renferme, en quarante colonnes, tout ce qu'on peut dire d'utile sur une question à l'ordre du jour. Je me garderai bien de contester ses conclusions, qui sont identiques à celles que j'ai formulées récemment : cette identité est telle que, par endroits, je me demande s'il n'eût pas convenu de mettre quelques « guillemets ».

En somme, ces quatre fascicules sont remplis de notions utiles bien exposées et leur contenu équivaut à une bibliothèque. Seulement, l'ouvrage n'est pas achevé et il faudra de longues années avant qu'on arrive. Puisse M. Hemmer vivre assez vieux pour nous raconter l'histoire du pape Zosime, et le P. Palmieri nous réserver pour alors la monographie du fameux Zographos !

P. Fisani.

Études théologiques. Le Dogme : Hors de l'Église point de salut, par le R. P. Ed. Hugon. Paris, Téqui, 1907, in-12 de xvi-333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, le R. P. Hugon nous donne une étude sur les conditions du salut et sur le rapport de ces conditions avec l'appartenance à l'Église. Après un *Avant-propos* d'allure oratoire sur la grande question, qu'est celle du salut, et sur l'axiome fameux qui forme le titre du livre, l'auteur traite, en deux parties, de la nécessité d'appartenir à l'âme de l'Église et de l'obligation d'appartenir au corps de l'Église. Dans la première, il explique ce qu'est l'âme de l'Église et comment il y faut appartenir par la foi et par la grâce sanctifiante, non seulement pour être sauvé, mais pour faire le bien.

Chemin faisant, traitant du salut des païens, il rencontre sur sa route l'axiome *Facienti quod in se est Deus non denegat gratiam.* Mais au lieu d'insister sur la pensée fondamentale, que Dieu ne manque à personne et que nul ne peut s'en prendre qu'à soi, s'il vient à manquer sa destinée, il s'attarde sur des points secondaires, et semble donner comme spécifiquement thomiste et opposée au molinisme une doctrine qui est la doctrine catholique, également admise dans toutes les écoles.

Dans la seconde partie, on étudie le corps de l'Église, ce qu'il est, (montrant, en particulier, que l'état religieux est nécessaire à son intégrité), sa triple unité (de foi, de gouvernement, de culte), l'obligation d'y appartenir ; on revient à l'axiome « Hors de l'Église point de salut, » pour en définir le sens et en donner les preuves ; on dit un mot de ceux qui n'appartiennent pas au corps de l'Église (païens, catéchumènes, hérétiques, schismatiques, excommuniés). Le livre se termine par une conclusion, d'allure oratoire comme l'Avant-propos, sur le salut vie de l'Église.

En expliquant le sens de l'axiome, l'auteur maintient, et avec raison, que, pour être sauvé, il faut appartenir, au moins par le désir, au corps de l'Église. Mais d'où vient la nécessité de ce désir ou quel peut bien en être le sens, s'il n'y a, comme on le dit, qu'une obligation de précepte d'appartenir au corps de l'Église ? D'autant que le baptême est de nécessité de moyen, et non seulement de précepte. Or le baptême est l'entrée dans l'Église. Il faut reconnaître enfin que les textes des Pères vont plus loin que la simple nécessité de précepte, et qu'il faut les entendre, en majorité, du corps même de l'Église. Il y a là un point délicat. Nos apologistes de circonstance y sautent à pieds joints, croyant avoir tout dit quand ils ont expliqué qu'il suffit d'appartenir à l'âme de l'Église, comme si cela dispensait d'appartenir à son corps. C'est cette union de l'âme et du corps qui reste à expliquer, et comment tout homme qui appartient à l'âme de l'Église, est aussi, *aux yeux de*

Dieu, du corps de l'Église, en vertu du désir au moins implicite qu'il en a, et qui, au regard divin équivaut au fait : *in oculis Dei voluntas est pro facto, votum rei est pro re.* Si le P. Hugon n'a pas mis cette grande vérité dans tout son relief ni assez rattaché les divers chapitres de son livre à l'axiome qui en fait le titre, il nous a donné sur l'économie du salut une étude claire et solide. J.-V. BAINVEL.

L'Encyclique « Pascendi dominici gregis » et le décret « Lamentabili sine exitu ». Texte latin et texte français suivis d'une table alphabétique très détaillée dressée par l'abbé ÉLIE BLANC. Lyon et Paris, Vitte, 1907, in-8 de 124 p. — Prix : 1 fr. 50.

Mgr Élie Blanc, prélat de la Maison de Sa Sainteté, a eu la très heureuse pensée de réunir en un groupement, non seulement le texte latin de la mémorable encyclique *Pascendi* avec le texte français en regard, mais aussi le décret du Saint-Office *Lamentabili* qui l'a précédée, renfermant les soixante-cinq propositions condamnées par le Saint-Siège.

Tous les alinéas de l'encyclique y sont numérotés en chiffres gras. La table alphabétique que Mgr Blanc a dressée à la suite renvoie soit à ces numéros, soit aux articles du décret *Lamentabili*. Elle constitue ainsi un répertoire très détaillé de toutes les questions traitées par les deux documents pontificaux. Un ou deux exemples feront mieux comprendre l'importance et la valeur de cette table.

Au mot *Agnosticisme*, on donne un exposé complet de ce qu'est cette doctrine négative, avec renvoi aux alinéas (numérotés) de l'encyclique où il en a été fait mention.

Au mot *Église*, sont consacrées une quarantaine de lignes où sont incessamment invoquées, à l'appui, les alinéas de l'encyclique et les articles du décret.

Le mot *Modernistes* est traité avec plus de développements encore et remplit plus d'une page, et cela est rationnel, puisque c'est là le sujet même de l'encyclique ; il y est renvoyé à vingt-sept passages différents de ce grave document.

L'encyclique elle-même est précédée d'un « sommaire analytique » en donnant les divisions et subdivisions, ce qui, avec le numérotage des alinéas dans le corps du texte, permet d'en saisir l'ensemble et le détail avec une parfaite clarté.

Cette brochure est spécialement à recommander à tous ceux, clercs ou laïques, qui désirent s'éclairer sur l'ensemble du mouvement d'idées et d'erreurs incompatibles avec la doctrine catholique, et que réprouve le Successeur de saint Pierre. C. DE KIRWAN.

SCIENCES ET ARTS

Le Libéralisme devant la raison, par ALFRED DE CHABANNES LA PALICE. Paris, Alcan, 1907, in-8 de VIII-466 p. — Prix : 6 fr.

Le titre de cet ouvrage est équivoque. Il semblerait qu'il s'agit des doctrines politiques ou religieuses qualifiées ordinairement de libérales. Or, le livre n'est autre chose qu'un exposé très clair et très compétent des principes de l'économie politique pure. L'auteur veut montrer que ces principes sont absolument logiques. Ils se résument, comme on le sait, par cette proposition célèbre : *laissez faire*, car le jeu naturel des lois économiques mène sûrement à la prospérité générale, et quand la politique s'en mêle, elle n'arrive qu'à créer des situations artificielles précurseurs d'une crise.

Les raisons présentées par l'auteur nous paraissent très bien déduites. Nous croyons volontiers que la nature humaine est assez bien faite pour que l'intérêt bien compris de chacun contribue à la prospérité universelle. Mais quand on ne se borne pas à envisager l'humanité en général, et qu'on en vient aux applications, il arrive que le marché est rarement libre des deux côtés et que chacun est porté à exagérer son propre intérêt au point de gêner celui du voisin. De là ces conflits entre le vendeur et l'acheteur, entre le patron et l'ouvrier, où l'un veut accroître son bénéfice et réduire celui de la partie adverse. Ne faut-il pas qu'une autorité intervienne dans les cas graves pour mettre les choses au juste point ?

D'un autre côté, le monde est divisé en nations, et les nations sont très exposées à entrer en lutte. Le gouvernement le plus raisonnable ne peut pas répondre de n'être pas attaqué un jour ou l'autre. Nous ne sommes nullement opposé en principe au libre échange, mais blâmerons-nous le politique qui ne voudra pas exposer son pays à se trouver dépourvu des choses les plus indispensables dans le cas de guerre étrangère? L'Angleterre l'a fait pour le blé, mais cela lui impose l'obligation très coûteuse d'être toujours plus forte sur mer que toute autre nation quelconque.

Nous ne blâmerons pas non plus le gouvernement qui, trouvant dans son pays des conditions suffisantes pour développer une industrie source de grande richesse, la protège pour lui permettre de naître et de se fortifier. Les États-Unis viennent de le faire avec le succès que l'on sait.

En résumé nous croyons avec M. de Chabannes que les lois de l'économie politique sont justes en elles-mêmes comme le meilleur moyen de développer la richesse, mais que dans la pratique un gouvernement sage ne saurait toujours s'y conformer sans restriction, parce qu'il a à pourvoir à d'autres nécessités, et que la richesse n'est pas le seul but proposé à l'homme. D. V.

Autour du féminisme, par THÉODORE JORAN. Paris, Bibliothèque des *Annales politiques et littéraires*, 1906, in-16 de XI-219 p., avec une vignette. — Prix : 3 fr. 50.

Faisant suite au précédent ouvrage du même auteur : *Le Mensonge du féminisme*, couronné par l'Académie française, et dans lequel sont traitées des questions de doctrine, ce volume s'attache spécialement à l'analyse de la mentalité féminine. Analyse peu flatteuse. Le féminisme à base de haine, qui prétend si sottement assimiler entièrement la femme à l'homme et supprimer le vrai mariage, sous prétexte de l'élargir, n'est ni raisonnable (voir l'*Éducation d'une fille de féministe*, la fille de George Sand), ni français (voir le *Féminisme suédois*), ni scientifique (voir : *De l'Infériorité intellectuelle de la femme*, d'après le Dr Moebius, et la critique des ouvrages à prétention scientifique de Mme C. Renooz). On voit dans quel esprit ce livre est composé : ajoutons qu'il n'est pas écrit sans esprit, bien que certaines des revendications des femmes — je ne dis pas des féministes — me paraissent devoir être traitées moins lestement. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Art de placer et gérer sa fortune, par PAUL LEROY-BEAULIEU. Paris, Delagrave, s. d. (1906), in-12 de 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que le titre de cet ouvrage promette surtout des renseignements pratiques et techniques, bien que ceux-ci n'y manquent pas, précis, sûrs et fort utiles, le livre a, comme tous ceux qu'écrit M. Paul Leroy-Beaulieu, un intérêt largement humain. Dans une première partie sont étudiés les placements : — d'abord les *Placements anciens*, terres, maisons, terrains dont on escompte les plus values dans l'enceinte ou le voisinage des villes, prêts hypothécaires ou autres, participations directes dans les entreprises industrielles, communales ou agricoles; — puis les *Placements modernes*, c'est-à-dire les nombreuses variétés de valeurs mobilières, que l'auteur répartit judicieusement en valeurs fondamentales, valeurs accessoires ou d'appoint, suivant une expression bien trouvée que *l'Économiste français* a mise en circulation, valeurs proprement spéculatives et valeurs à réserver aux spécialistes. La seconde partie intitulée : *La Méthode* donne les plus sages conseils sur les placements, la spéculation et le jeu, les diverses opérations que l'on peut faire sur les valeurs mobilières, les meilleurs procédés pour les administrer, l'art de surveiller, de conserver et de grossir, s'il se peut, son portefeuille. Si l'on voulait résumer les leçons du maître économiste et les traduire en langage de moraliste, elles pourraient, me semble-t-il, se formuler en trois préceptes : — Ne t'endors pas dans une indolence paresseuse et routinière; ne crois pas que la richesse dispense de tout travail, ni qu'il suffise de toucher régulièrement ses vieilles rentes pour garder sa fortune : engourdissement n'est pas sa-

gesse. — Ne te laisse pas dominer par la folle envie de gagner trop et trop vite; la patience et la modération sont aussi nécessaires dans la conduite de la fortune que dans toute la conduite de la vie; il n'est pas moins essentiel de mesurer ses capacités; les mêmes opérations ne conviennent pas à tous les ordres de capitalistes. — Sache te dominer assez pour pratiquer quelque épargne. « Il est impossible — ce sont les derniers mots de M. Paul Leroy-Beaulieu — qu'une fortune, si grande soit-elle, se maintienne pendant plusieurs générations, sans la pratique rigide d'économies régulières, si nombreux sont les risques auxquels l'exposent notre état social et aussi notre état mental. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Le Cheval, ses aptitudes économiques et sportives, par P. LE HELLO. Paris, Amat, 1907, in-12 de 326 p., avec planches et fig. — Prix : 5 fr.

Comment nourrir le Pur sang au haras et à l'entraînement, par ED. CUROT et PAUL FOURNIER (ORMONDE). Paris, Asselin et Houzeau, 1907, gr. in-8 de xv-580 p. — Prix : 20 fr.

Les théories développées par M. Le Hello sur la structure du cheval et sur son « extérieur » sont sur bien des points nouvelles et peuvent donner matière à des discussions prolongées.

Il combat avec de sérieux arguments les hypothèses de Bourgelat et du général Morris sur le parallélisme des rayons osseux ou similitude des angles. Il signale les recherches curieuses de MM. A. Goubaux et Barrier sur les relations entre les leviers de chaque colonne squelettique et son axe général, tout en contestant les conclusions qui en furent tirées.

Dans une série de chapitres, méthodiquement ordonnés, sont successivement étudiés, les moyens de déterminer l'âge d'un cheval, les vices et les tares des membres, le tronc, organe de transmission des forces locomotrices et centre des fonctions nutritives, les allures, les épreuves, le signalement. Un grand nombre de croquis, des photogravures, pour la plupart empruntées aux curieuses expériences de M. E.-J. Marey et donnant l'analyse chromophotographique des allures ajoutent à l'intérêt et à la compréhension de ce livre.

— Après avoir, dans les publications précédentes dont le *Polybiblion* a rendu compte, donné des renseignements d'ordre théorique et pratique sur le Pur sang et le Demi-sang, leur élevage, leur entraînement, MM. Ed. Curot et Paul Fournier consacrent un important travail à l'hygiène alimentaire du Pur sang.

Ils présentent d'abord une étude d'ensemble des aliments minéraux : calcium, magnésium, potassium, sodium, phosphore, céréalo-phosphates, nucléines, lécithines, fer, manganèse; examinent la digestibilité

de ces éléments chez les *foals*, les *yearlings*, les poulinières, et préconisent la suralimentation minérale chez l'adulte.

Les propriétés chimiques et la valeur nutritive des grains, avoine, maïs, orge, seigle, de la caroube, des farines, du foin et de ses succédanés, des aliments aqueux, des racines, sont envisagées dans une série de chapitres documentés et accompagnés de statistiques, d'analyses, de diagrammes.

Non contents de déterminer le rôle physiologique des boissons et leur influence sur le rendement énergétique, MM. Curot et Fournier traitent, sous le vocable : *Diététique nouvelle du Pur sang*, de l'alimentation sucrée. Ils définissent le rôle condimentaire et thérapeutique du sucre, démontrent son action capitale sur la vitesse et le fond, en s'appuyant à la fois sur des données scientifiques et sur les résultats des derniers raids Bruxelles-Ostende, Sedan-Bruxelles et Paris-Deauville, où tous les vainqueurs avaient absorbé, sous des formes diverses, des produits sucrés.

La conclusion qui s'impose, d'après les auteurs, est que la valeur énergétique des aliments est la suivante : le sucre d'abord, puis dans cet ordre : les lentilles, le maïs, le riz, le blé, les pois, les féveroles, le seigle et enfin l'avoine. L'avoine, qui constitue actuellement le fond de la nourriture des chevaux, tiendrait donc le dernier rang des aliments dynamophores ; et, pour augmenter le rendement en travail, il faudrait lui substituer partiellement d'autres grains et surtout des mélasses.

Il va de soi que, dans un pareil ouvrage, il n'est pas uniquement question du Pur sang et que les éleveurs de Normandie et de Bretagne et les propriétaires de chevaux trouveront profit à connaître les théories exposées et les expériences relatées par deux écrivains spéciaux dont la compétence scientifique est reconnue.

ROGER LAMBELIN.

LITTÉRATURE

L'École des ménages, *tragédie bourgeoise en cinq actes et en prose*, œuvre posthume de HONORÉ DE BALZAC, précédée d'une lettre par le vicomte Spoelbech de Lovenjoul. Paris, Carteret, 1907, gr. in-8 de II-239 p. Édition originale illustrée d'un portrait d'après Bertall, décoration de A. Robaudi gravée par Manesse. — Prix : 30 fr.

Découvrir et publier, plus d'un demi-siècle après la mort de Balzac, une œuvre inédite du maître, voilà qui n'était dû qu'au vicomte de Lovenjoul, le plus fervent des balzaciens, à coup sûr, mais non pas le dernier, comme on l'a écrit récemment. Cette œuvre est une pièce que l'auteur de *la Comédie humaine*, toujours hanté par l'idée de faire fortune au moyen du théâtre, afin de payer ses dettes, avait essayé, avec le plus complet insuccès, d'ailleurs, de faire jouer sur la scène de la

« Renaissance, » en 1838. Son titre : *L'École des ménages*, semble se ressentir de l'influence de Molière. Tout d'abord, Balzac voulait intituler sa pièce : *La Première Demoiselle* ou *la Demoiselle de magasin*, et j'estime que ce titre eût mieux valu : je n'aperçois pas très bien, en effet, pourquoi l'auteur s'est décidé finalement à adopter celui d'*Ecole des ménages*, qui ne me dit pas grand'chose. Jugez-en plutôt par la brève analyse qui va suivre.

Un négociant parisien, M. Gérard, a chez lui une employée fort jolie, intelligente et dévouée, qui est une fortune pour la maison. Mari irréprochable jusqu'alors, père absolument exemplaire, M. Gérard s'éprend un beau jour d'Adrienne Guérin, ce dont sa famille ne tarde pas à s'apercevoir. Mme et Mlles Gérard, après avoir fait avaler d'assez grosses couleuvres à Adrienne, s'arrangent de manière à la congédier pendant une absence du négociant. Au retour de celui-ci, un orage éclate à ce propos, et, de luttes en concessions conjugales et filiales, Adrienne est réinstallée dans sa position. Cette employée n'est pas, au surplus, une vulgaire drôlesse : très attachée, par reconnaissance, à son patron, d'âge à pouvoir être son père, elle l'aime, il est vrai, mais elle entend rester honnête. Or, l'épouse irritée la juge tout autrement, et ses filles, une surtout, Anna, lui sont de même très hostiles. La situation s'aggrave du fait que M. Gérard s'est mis en tête de marier sa fille Caroline avec le frère d'Adrienne, un avocat de talent et d'avenir. La colère d'Anna grandit alors si bien et si fort qu'elle en arrive à tenter d'empoisonner la demoiselle de magasin. M. Gérard se constitue aussitôt en juge familial, et, le crime dûment prouvé et la coupable démasquée, il prend la résolution de quitter les siens... Mais la secousse a été si forte qu'il devient fou brusquement, Adrienne aussi, à ce point qu'ils ne se reconnaissent plus et se prennent mutuellement en pitié. Ce dénouement, pour être imprévu, n'en est pas moins dramatique et terrible.

Que penser de l'œuvre? Et pour si curieuse et si poignante qu'elle soit, réussirait-elle au théâtre? Franchement, je ne le crois pas. Il y a là trop de psychologie, trop de préceptes, trop de principes bons et mauvais exprimés par les acteurs du drame. C'est, en somme, à mon avis du moins, une intéressante comédie de salon, mais qui ne saurait affronter victorieusement la scène, car l'action, alourdie, se traîne.

Si vous voulez en savoir plus long sur l'histoire de cette pièce, comment elle est tombée entre les mains de M. de Lovenjoul, quels sont les écrivains qui en ont parlé autrefois, d'après les lectures faites par Balzac lui-même dans certains salons parisiens, et d'autres choses encore, je vous conseillerai de lire l'étude (18 pages) publiée dans la *Revue hebdomadaire* du 20 juillet dernier par M. Eugène Gilbert : *Une « Tragédie bourgeoise » inédite. L'École des ménages, par H. de Balzac.*

Un peu enthousiaste peut-être, cette étude, mais très informée et très vivante.

Deux mots de l'édition à présent : admirablement imprimé par Lahure sur papier de haut luxe, orné de fines eaux-fortes placées en tête de chaque acte et d'un beau portrait de Balzac, d'après Bertall (1847), ce volume, ainsi que le prévoyait M. de Lovenjoul, fait le plus grand honneur à l'éditeur. Seule, l'élite des balzaciens pourra le posséder, car il a été tiré à petit nombre. E. CHAPUIS-GAUDOT.

Poètes et goinfres du XVIIe siècle. La Chronique des chapons et des gelinottes du Mans, de ÉTIENNE-MARTIN DE PINCHESNE, publiée d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque nationale, par FRÉDÉRIC LACHÈVRE. Paris, Leclerc, 1907, in-8 de LXXI-259 p., avec frontispice à l'eau-forte, par H. Manesse. — Prix : 15 fr.

Étienne Martin de Pinchesne (1616-1680) fut, de son temps, et il est resté dans la suite, un poète bien méconnu. Ce contrôleur de la maison du Roi avait pour la poésie un goût vif et touchant, qui fut mal récompensé. Il avait pourtant débuté dans les lettres sous d'heureux auspices en enrichissant de deux madrigaux *la Guirlande de Julie*. Mais il eut le tort d'entreprendre de longues épopées qui lui procurèrent peu de gloire. Celles de ses œuvres qu'il laissa inédites valent mieux, selon M. Lachèvre, que la réputation de leur auteur. C'est le cas de la *Chronique des chapons et des gelinottes du Mans*, qui vient d'être imprimée pour la première fois par les soins érudits de M. Lachèvre. Voici à quel propos cette *Chronique* fut composée. Pinchesne venait de publier pieusement les œuvres de son oncle Voiture. Il s'ensuivit une polémique à laquelle Balzac fut mêlé. Un sieur de Girac attaqua la mémoire de Voiture. Pierre Costar la défendit : et Pinchesne en conçut pour Costar une estime infinie. Les deux hommes se lièrent. Du Mans, où il vivait des revenus d'un bénéfice, Costar envoya au sieur de Pinchesne des chapons et des gelinottes. Pinchesne les mangeait en docte compagnie. La Mesnardière, l'académicien Charpentier, Colletet et sa femme Claudine étaient de ses convives. Pour remercier Costar, il lui envoyait, paiement convenu, des lettres en prose entremêlées de poèmes variés (épîtres, rondeaux, madrigaux, sonnets, etc.). Ces lettres étaient le plus souvent composées par Pinchesne lui-même : parfois par quelqu'un de ses commensaux. C'étaient des récits de soupers, des santés portées à Costar, des éloges de ses poulardes, avec des madrigaux à l'adresse de la « divine » Claudine Colletet. Ce badinage, qui dura de 1655 à 1658 et produisit une trentaine de lettres, nous paraît aujourd'hui un peu lourd et monotone : cet excellent Pinchesne s'abusait, d'ailleurs avec une bonne grâce charmante, sur le mérite de ces productions. A vrai dire, elles ne manquent pas de bonne humeur;

elles contiennent surtout des renseignements précieux sur les littérateurs de ce groupe. M. Lachèvre a augmenté la valeur de ces documents en les complétant par des notices sur tous les personnages qui prirent part à ces doctes agapes. L. COQUELIN.

La Légende de Don Juan, son évolution dans la littérature. Des Origines au romantisme, par GENDARME DE BÉVOTTE. Paris, Hachette, 1906, gr. in-8, de XX-547 p. — Prix : 10 fr.

Ceci est un livre de conscience et bonne foi, un bon gros livre bien fait selon toutes les recettes et formules de la Faculté, sagement composé en dix chapitres de tailles convenables, prudemment pensé, sans audace d'originalité et sans fantaisie dangereuse, tout à fait « dans la ligne » universitaire, clairement écrit, chargé, sans lourdeur, des références congruentes, et d'une bibliographie en cent cinquante numéros, et d'un *Index nominum* d'une vingtaine de pages... Il n'y avait aucune raison qu'il ne méritât pas très honorablement à son auteur le grade de docteur ès-lettres ; et en effet il le lui a valu.

Son seul tort à nos yeux à nous, public, c'est qu'il n'a point été fait pour nous, point accommodé à notre goût, qui est aujourd'hui d'aller vite, et de chercher dans un livre notre plaisir ou notre profit.

« Cette étude, dit l'Avant-propos, est née d'une conversation avec Larroumet ». Oui, c'est bien cela... « Les sources du *Don Juan* de Molière... L'histoire complète de la légende... Il y a là un sujet de thèse... Il faut se mettre à l'œuvre... » Et le livre, à son tour, est né d'une erreur, erreur du genre plus que du candidat, qui mène à grossir la grenouille en bœuf, à étendre, par dix ans, quinze ans de labeur, de lectures, de compilations, de comparaisons, une idée d'article en un volume in-8 de 500 pages.

Or, M. Gendarme de Bévotte, en amassant ses matériaux, s'aperçut bien que son sujet, comme tous, était sans limites, que l'océan du *don-juanisme* l'entourait de toutes parts et risquait de le submerger. Il se défend, dans la Préface de vouloir, après tant d'autres, s'y lancer.

Le personnage du séducteur est plus vieux qu'Adam, aussi vieux que le serpent qui perdit Ève ; et, à le suivre du fond des âges, et à travers toutes les littératures, ou seulement à travers les littératures européennes, depuis nos plus vieilles moralités, jusqu'à *Monsieur Alphonse* et *le Marquis de Priola*, il y faudrait encore plus que les trois in-octavo dont M. Gendarme de Bévotte paraît vouloir contenter l'effort de sa vie. Donc pas d'histoire du don-juanisme, mais seulement la légende du Convive de Pierre, le rendez-vous donné par un libertin à un mort, l'apparition merveilleuse de la statue au banquet, l'engloutissement du coupable dans la terre entr'ouverte...

Et il se promet aussi de se garder des dissertations oratoires et morales, des analyses à satiété faites de tous les don Juan célèbres en littérature, celui de Tirso de Molina et celui de Molière, ceux d'Hoffmann, de Mozart, de Byron, de Musset, etc., etc.... Mais alors faudra-t-il donc se borner à rechercher, cataloguer et raconter la broutille, tout le justement inconnu des arlequinades italiennes, des *Puppenspiele* allemands, des marionnettes françaises, qui font poussière autour des chefs-d'œuvre et entre eux, et se borner à saluer seulement au passage les chefs-d'œuvre eux-mêmes ? Ce serait, pour un professeur de belles-lettres, et qui veut croître en dignité, laisser sur le vert le noble de l'ouvrage et vraiment se disqualifier.

Il a donc, quand même, en ce livre, beaucoup de don-juanisme ; il il y a cent pages sur le *Don Juan* de Molière qui résument assez bien tout ce qu'on a dit du grand seigneur méchant homme : et bien que M. Gendarme de Bévotte soit mieux armé que quiconque pour voir l'incohérence du drame improvisé par le paillasse de génie que fut Molière, puisqu'il sait mieux que personne tous les éléments divers, italiens, espagnols, de comédie sérieuse et de pantalonnade bouffonne, et de pièce à spectacle, dont il fut amalgamé, il n'en magnifie pas moins, suivant le rythme classique, l'admirable unité du type immortel, sous les trois aspects différents, sa vérité profonde, sa portée infinie. Et il y a aussi quatre-vingts pages, en soi fort lisibles, et mêmes intéressantes, sur le *Don Juan* de Byron — qu'on vous déclare pourtant, *in fine*, être un isolé, « ne se rattachant à aucun autre ni dans le passé ni dans l'avenir », n'ayant point place en l'arbre généalogique issu de la pièce espagnole, hors la légende par conséquent.

Si l'on s'échappe ainsi dans la « littérature », si l'on traite encore, malgré le programme, du don-juanisme de Lovelace ou du Valmont des *Liaisons dangereuses*, c'est que les recherches d'érudition sans doute du côté de la légende elle-même, n'ont pas amené les poissons d'or qu'on avait espérés. Aux origines, rien de neuf, en effet. Il faut, pour point de départ, prendre toujours le *Burlador* de Tirso de Molina; on se rattrape ingénieusement en montrant de quels éléments dispersés dans des œuvres différentes — idée et aventures du libertin; invitation adressée à un mort par son meurtrier ; résurrection du mort allant au dîner, invitant à son tour son hôte et le précipitant dans l'enfer, substitution au mort de sa propre statue — a été formé le drame original. Après cela, la marche de la légende est méthodiquement suivie en Italie, où elle devient matière à *comedia dell arte* et à arlequinade; en France, avec étude des pièces déjà connues des Dorimon, des Rosimond, des Thomas Corneille, et des représentations du théâtre de la Foire; en Angleterre, où le *Libertine* de Shadwell voisine aussi avec des parodies et des pantomimes; en Hollande, où nos drames

français ont fait des petits bâtards; en Allemagne et dans le Tyrol, où les poupées déforment la légende en bouffonnerie, tandis que sous l'influence du *Faust* le héros évolue vers le romantisme... Et tout cela est très complet, sans l'être pourtant, j'en jurerais; tout cela fait ou fera, quand seront venus les deux autres volumes annoncés, la somme, le *corpus* de la littérature don-juanesque. Cela, je le redis volontiers, est bien ordonné, sans fatras, servi dans un style de bonne maison; un peu monotone, mais sans *fastidium* pourtant; et l'auteur, montre du jugement, de l'intelligence, de la finesse. Même il tâche, et il a raison, d'ennoblir son étude de quelque philosophie, et, prophète après coup, il s'évertue à retrouver dans chaque don Juan espagnol, italien, français, anglo-saxon, qui défile, les caractères mêmes de la race et de l'époque.

Mais n'y a-t-il pas à tirer de ce gros labeur une philosophie transcendante, celle de la grande vanité de ces études à perte de vue qui, de proche en proche, absorbent toutes les littératures du monde, et de l'erreur probable de ce déterminisme moderne, pédantesque et puéril, qui prétend enchaîner les phénomènes de la pensée comme ceux de la matière, dresser la généalogie de nos fictions, capter la source de nos rêves? Car on ne sait jamais au juste d'où ni comment naît une idée, une légende, et si l'esprit humain est comme une rosse de manège, tournant dans le même rond, mettant éternellement ses pas dans les pas déjà tracés, ou bien une manière de chenille, de ver à soie, si l'on veut, sécrétant, sans communication nécessaire ni tradition de l'un à l'autre, toujours les mêmes imaginations et des combinaisons de mots en nombre limité. Or cela aboutit, en définitive, au même résultat... Et c'est pour cela qu'il ne faut pas sans de grandes raisons ajouter trop de livres, ni trop gros, à la somme déjà lourde des rabâchages de l'humanité.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Innocent III. La Question d'Orient, par ACHILLE LUCHAIRE. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de M. Luchaire, quatrième de la série consacrée par lui à Innocent III, décrit d'abord, de la façon le plus vivante, l'état de la Terre sainte, où musulmans, Latins, Grecs, Arméniens, — Latins d'Occident et Latins d'Orient, — laïques et clercs, — clergé séculier et clergé régulier, où tous ces éléments en lutte les uns contre les autres entretenaient la plus extraordinaire et la plus pittoresque anarchie. Bien qu'Innocent III ne l'ait jamais perdue de vue, et que ses premiers presque et ses derniers actes aient eu pour objet de lui porter secours, on sait que les circonstances l'empêchèrent d'y rien faire de décisif. Il

lui a été donné, au contraire, sur un autre point de l'Orient, d'assister à un des plus romanesques épisodes du moyen âge, la fondation de l'empire latin de Constantinople; nous disons assister, car si, d'un bout à l'autre de son règne, la destinée de ce grand politique a été de n'avoir pas les intentions des choses qu'il faisait, nulle part il n'a été plus visiblement débordé par les événements que dans cette paradoxale quatrième croisade, expédition religieuse qui n'a été qu'une série d'actes de désobéissance au Saint-Siège. Sur cet épisode si souvent étudié, M. Luchaire apporte, à défaut de vues nouvelles, une science très renseignée, la défiance des systèmes et un sage éloignement pour les questions insolubles. Il écarte, en somme, l'explication par la trahison vénitienne, ou par l'intrigue de Philippe de Souabe, et se rallie à la théorie de ce qu'on pourrait appeler l'accident préparé. Avec très grande raison, il a d'ailleurs insisté moins sur la croisade elle-même que sur ses conséquences et ses suites. Les deux chapitres les plus intéressants peut-être de son livre, et qui restent originaux même après les travaux spéciaux de Norden et de Gerland, sont ceux où il étudie les rapports d'Innocent III avec les conquérants latins, si vite entrés dans l'esprit de leur nouveau rôle, si prompts à associer à leur anti cléricalisme de barons occidentaux, les prétentions théocratiques des césars byzantins; — avec le clergé latin, trop souvent de mœurs « coloniales », — avec le clergé grec, tantôt animé contre les Latins d'une haine aveugle, renforcée de puérils préjugés, tantôt disposé à la conciliation, mais au moyen d'une procédure et à des conditions inacceptables. Les négociations pour l'union des Églises, destinées à échouer, donnent du moins une haute idée de la tolérance et de l'esprit de modération du Pape. Mais ces qualités furent aux prises avec une situation plus forte que les hommes. Les violences des croisés ne pouvaient qu'élargir encore le fossé déjà creusé entre Grecs et Latins.

J.

Correspondance de J.-J. Clamageran. **1849-1902.** Paris, Alcan, 1906, gr. in-8 de XIII-540 p. — Prix : 10 fr.

J'ai déjà eu occasion de dire ici, à propos de livres de cette nature, combien les hommes de droite auraient de profit à étudier sur le vif et dans les documents authentiques et intimes l'état d'âme, les mobiles, les passions et aussi les raisons d'agir des hommes de gauche qui les ont si complètement vaincus. Je ne puis que le répéter à propos de cette correspondance intime de M. Clamageran. De 1849 à 1902, M. Clamageran a été mêlé à la vie la plus active du parti républicain, et aussi à la vie du protestantisme en France.

Sa correspondance avec différents pasteurs et la polémique entre protestants libéraux et protestants orthodoxes ne peuvent intéresser

qu'un petit nombre de personnes. Elles nous apprennent cependant que M. Clamageran répudiait aussi énergiquement l'athéisme que toute formule précise de foi. Pour lui, croire à l'existence de Dieu suffisait pour qu'on fît partie de l'Église chrétienne telle qu'il la concevait.

Mais la partie politique de cette correspondance, surtout les lettres à M. Ferdinand Hérold, à M. Félix Clamageran, à M. Abel Jay, à M. Obreen, est de nature à intéresser beaucoup plus le grand public. Une appréciation trop bienveillante sur moi que j'ai été fort étonné de trouver dans une lettre relative au procès de 1899 dans lequel M. Clamageran fut un de mes juges, me gêne un peu pour dire, non pas de l'homme assurément, mais de ses idées et de la manière dont il les formait, tout le mal que je pense. Je dois essayer cependant : M. Clamageran est, on peut le dire, le type du parfait sectaire dont la bonne foi ne peut pas être mise en doute, mais à qui on peut faire le reproche — et il est considérable — de ne révéler par rien le souci de justifier vis-à-vis de lui-même les motifs de ses convictions. Dépourvues de cette base, les convictions ne sont plus que des passions. Ainsi M. Clamageran a horreur du catholicisme; et il paraît en ignorer les notions les plus élémentaires. Quand il en parle, il emprunte les idées, sinon le langage, d'un Café du commerce de sous-préfecture. M. Clamageran a également horreur de la monarchie. Il n'a jamais dit pourquoi; il confond imperturbablement la monarchie et le césarisme ; et il a beau avoir étudié l'histoire, puisqu'il a écrit une *Histoire de l'impôt*, le rôle de l'institution monarchique dans le monde paraît lui échapper absolument. Il n'a d'admiration ou plutôt de reconnaissance que pour le comte de Chambord, sur qui il a écrit en 1873 : « Il faut avouer que nous lui devons une fameuse chandelle... On se demande si ce brave homme n'est pas au fond un radical. »

M. Clamageran, après avoir fait une vive opposition à l'Empire, a été attaché à l'administration municipale de Paris pendant le siège, puis est devenu conseiller municipal de Paris, conseiller d'État et enfin sénateur. Il a été un instant ministre des finances. Sa valeur personnelle, en dépit de sa mauvaise santé, en a fait, pendant trente années, un des personnages les plus importants et les plus influents de l'État. Sa correspondance permettra de constater avec tristesse que, malgré une élévation morale et intellectuelle certainement supérieure à la moyenne de son parti, le sentiment national et patriotique est, chez ce patricien de la République, assez peu impérieux. Au début de la guerre de 1870, il voit surtout la chute de l'Empire ; puis, tout en exaltant la levée en masse « comme en 1792 », il va, dès son arrivée à Paris, se faire inscrire « malgré ses quarante-trois ans » (*sic*) sur les listes de la garde nationale sédentaire !!! Plus tard, en 1873, on trouve sous sa plume cette phrase pénible à propos de jeunes gens de sa famille : « J'ai vu Paul en tenue de militaire, avec mon neveu Georges Risler. Pauvres

enfants ! quelle corvée... et quel costume ! mais il le faut. » On ne s'étonne pas qu'à la fin de sa carrière l'auteur de ces lignes ait participé à l'élaboration de la loi qui a établi le service de deux ans. Il n'était vraiment pas de la même race que tous les catholiques et tous les royalistes qui ont servi la patrie avec tant de zèle sous le drapeau de la République antireligieuse, soit pendant la guerre de 1870, soit après. Dans ses réflexions sur les pays étrangers qu'il parcourt et sur les événements de politique étrangère, on sent régner une sorte d'internationalisme vague qui nous choque à bon droit. Dans les questions de politique extérieure, il ne manque pas une occasion d'adopter la manière de voir contraire à l'intérêt français. Les progrès de la Prusse ne paraissent pas l'émouvoir. Les Allemands sont pour lui des frères, et Garibaldi un grand homme ! Ce n'est point ainsi que nous aimons la France.

Mais dans la manière d'apprécier la politique intérieure du pays et d'analyser les mouvements de l'opinion publique, comme dans les conseils qu'il donne à son parti, il faut reconnaître en M. Clamageran un maître. Le parti républicain a eu et a encore la bonne fortune — bonne pour lui — d'en compter beaucoup dans son sein ; M. Clamageran y brille au premier rang ; et il a pris la part la plus active et la plus intelligente à tout le mal que son parti a fait à la France. Écoutez plutôt ces objurgations sévères qu'il adresse à son parti en 1869 : « ... Quand donc aurons-nous une politique d'hommes sérieux et non une politique d'enfants terribles ? Les circonstances nous favorisent d'une manière merveilleuse. L'Empire se détraque. Après lui on comprend qu'il n'y a de possible que la République. Mais la République avec qui ? Les hommes manquent. Il n'y a même pas de parti républicain à vrai dire, il n'y a que des individualités républicaines, la plupart très vaniteuses : chacun s'affirme, comme on dit aujourd'hui !... Espérons que l'avenir me donnera tort. » Ne semble-t-il pas que le parti républicain ait entendu ces reproches et qu'aujourd'hui ses adversaires auraient quelque intérêt à appliquer à eux-mêmes *mutatis mutandis* ces sages conseils ?

EUGÈNE GODEFROY.

Démocratie politique, démocratie sociale, démocratie chrétienne, par G. DE LAMARZELLE. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., (1907), in-16 de VII-215 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il n'est guère de mot dont l'emploi soit plus courant dans la presse et à la tribune que celui de « démocratie. » Ceux qui s'en servent ne savent pas toujours au juste ce qu'ils veulent dire ; mais cela sonne bien aux oreilles de la foule. M. de Lamarzelle a pensé, et il n'a pas eu tort, faire œuvre utile en s'attachant à préciser le sens exact de ce vocable. A cette tâche il a consacré trois dissertations qui, avec une

étude complémentaire sur la question sociale, composent le présent livre.

Démocratie, ce terme éveille avant tout l'idée d'égalité. La démocratie politique, c'est le droit égal au vote, le suffrage universel ; peu de chose en réalité, si elle ne s'accompagne de l'égalité des conditions, ce qui est la démocratie sociale. Grave problème qui, depuis deux générations au moins, est posé devant la civilisation européenne, insoluble d'ailleurs, mais d'où peuvent sortir bien des perturbations et des désordres. Le péril dont il nous menace pourrait encore être conjuré, si les classes aisées consentaient à s'inspirer, dans leurs rapports avec le peuple, des véritables leçons du christianisme et si l'on restaurait, en le rajeunissant, le régime corporatif, seul susceptible de procurer à la masse des prolétaires un patrimoine collectif, à défaut de la fortune individuelle qui leur est si difficilement accessible.

Telles sont les sages idées que développe M. de Lamarzelle, avec tout le savoir qui distingue l'éminent professeur d'économie politique à l'Institut catholique de Paris, avec tout le talent que chacun connaît au vaillant champion de toutes les bonnes causes devant le Sénat.

H. Rubat du Mérac.

Vie de William Hazlitt l'essayiste, par Jules Douady. Paris, Hachette, 1907, in-16 de IX-399 p. — Prix : 3 fr. 50.

Liste chronologique des œuvres de William Hazlitt, par Jules Douady. Paris, Hachette, 1906, in-8 de IX-53 p.

C'est un joli livre que cette biographie nouvelle de Hazlitt, et un livre aussi solide qu'il est agréable. Par une terreur peut-être un peu excessive du pédantisme, l'auteur y a fui tout étalage de documents et de recherches : pièces justificatives, citations, références, réduites au moins possible, sont renvoyées à la fin du volume, et il faut avouer qu'avec nos habitudes présentes ce récit si vivement conduit sans appui visible d'autorités et de preuves peut d'abord inquiéter le lecteur. L'auteur, est-on porté à se demander, ne lâche-t-il pas les rênes à sa fantaisie, ou bien se bornerait-il à broder sur la trame de faits déjà connus ? Il n'en est rien pourtant, comme il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, d'examiner d'un peu près les notes très condensées par où se termine l'ouvrage. M. Douady a mené sur son personnage la plus scrupuleuse enquête, lu tout ce qui se rapporte à lui, poursuivi son souvenir dans tous les lieux qu'il a habités. Puis, sans paraître chargé le moins du monde de son érudition, il a ordonné tout cela dans une narration alerte et colorée, où revit l'essayiste dans la succession de ses sentiments et de ses pensées, non moins que dans la suite d'incidents curieux et parfois dramatiques qui formèrent sa vie. Les séjours variés et les voyages de Hazlitt, l'effet des uns et des autres sur sa vie et son

œuvre, ont fourni à M. Douady le sujet de tableaux d'un pittoresque sobre et achevé. Autour de Hazlitt il a enfin groupé les contemporains fameux avec qui le critique s'est trouvé en relations plus ou moins étroites et directes. De l'homme, qui est original et intéressant, on ne peut désirer meilleur portrait; de l'écrivain il reste à faire pareille étude, que M. Douady, mieux que personne, pourrait nous donner un jour. Pour cette étude, voici déjà les premiers matériaux rassemblés dans une liste chronologique des œuvres de Hazlitt. M. Douady y a déterminé aussi exactement que possible la date où ont été publiés tous les essais jusqu'ici recueillis; il a retrouvé souvent l'époque approximative où ils furent composés, époque qui, rapprochée des événements de la vie de l'auteur, les éclaire d'un jour parfois tout nouveau. Dans des revues anglaises, il a découvert aussi vingt articles anonymes que, pour des raisons paraissant solides, il estime qu'il faut attribuer à Hazlitt. La liste de M. Douady complète donc sur bien des points et corrige à l'occasion les travaux antérieurs de MM. W. Carew Hazlitt, Ireland et Waller. A. Barbeau.

Livres d'Heures imprimés au XVe et au XVIe siècle conservés dans les bibliothèques publiques de Paris. Catalogue, par Paul Lacombe. Paris, Impr. nationale; Champion, 1907, in-8 de LXXXIV-439 p. — Prix : 25 fr.

Depuis longtemps, les livres d'Heures des XVe et XVIe siècles sont parmi les ouvrages qui excitent le plus l'admiration et les convoitises des bibliophiles. Ils le doivent à la beauté de leur impression typographique, à la finesse des illustrations dont ils sont généralement ornés. L'étude en soulève d'ailleurs et peut aider à résoudre plus d'un problème curieux : même au point de vue de la liturgie, par exemple, elles offrent un incontestable intérêt.

L'on n'a pas encore tenté de dresser la bibliographie de ces livres d'heures ; si précieuse que soit la *Notice* de Brunet *sur les Heures gothiques*, elle est incomplète et n'offre pas, pour les descriptions, toutes les garanties d'exactitude et de certitude désirables. Une bibliographie d'ailleurs ne pourra être essayée utilement que lorsque nous posséderons une série de répertoires, comme celui dont M. Paul Lacombe vient de nous donner un exemple et en même temps un modèle.

Les bibliothèques parisiennes dont il nous fait connaître les richesses (il y a joint le Musée Condé et la bibliothèque de la ville de Versailles) ne comprennent pas moins de 500 éditions différentes, dont 347 à la seule Bibliothèque nationale. Ces chiffres même sont une preuve de l'utilité d'un répertoire comme celui-ci, puisqu'au lieu des 372 éditions que M. Delisle estimait, il y a dix ans, figurer dans nos bibliothèques

parisiennes, il nous en fait connaître cinq cents, et que la différence ne provient pas, à coup sûr, uniquement d'acquisitions postérieures à 1897.

Il est vrai que M. Lacombe a admis dans son cadre quelques ouvrages qui, rigoureusement parlant, ne sont pas des livres d'Heures, comme le *Psaultier Notre-Dame* : il n'y a que des esprits chagrins qui lui en sauront mauvais gré.

Est-il utile de dire que l'auteur a mis toute sa conscience de bibliographe, tout son goût de bibliophile à nous donner, des volumes qu'il a examinés, des descriptions précises, sans s'astreindre à une absolue uniformité, que l'on n'aurait pu obtenir qu'avec peine, sans profit pour le lecteur et parfois à son détriment ? M. Lacombe a eu soin de multiplier les références aux ouvrages dans lesquels chaque édition est décrite ou qui peuvent jeter sur son histoire quelque lumière. Il n'a pas hésité à s'étendre davantage sur quelques articles qui lui ont paru plus intéressants et à pénétrer plus profondément dans le détail du livre.

Quant au classement des articles de son catalogue, M. Lacombe a pensé que l'ordre le plus pratique était d'adopter comme base la division par origine nationale : la France, subdivisée elle-même en ateliers parisiens et en ateliers provinciaux ; les pays étrangers parmi lesquels seuls l'Alsace-Lorraine, l'Angleterre, l'Italie et les Pays-Bas sont représentés. Dans chacune de ces sections, les livres d'Heures ne sont pas groupés suivant l'atelier dont ils sortent, mais dans l'ordre chronologique, les ouvrages sans dates étant classés approximativement. Mais le *Catalogue* est pourvu d'une table alphabétique des matières, copieuse et commode, comme on pouvait l'attendre de M. Lacombe, et là, sous le nom de chaque libraire, on retrouve groupés les produits sortis de ses ateliers.

Ce n'est pas le seul service que rendra cette table ; elle permettra aux lecteurs de retrouver toutes les particularités relevées par l'auteur au cours de ses descriptions : armoiries, devises, initiales, provenances, etc.

On pense bien qu'un fureteur comme M. Lacombe n'aura pas examiné cinq cents livres rares et curieux, sans y découvrir quelque chose de nouveau. Nous signalerons tout particulièrement ici la solution qu'il donne d'un petit problème d'histoire littéraire : il s'agit des *Heures de Notre-Dame* de Pierre Gringore. M. Lacombe a été assez heureux pour prouver que l'arrêt du Parlement qui en interdit la reproduction n'est pas de 1527, mais de 1525 et ne vise pas l'édition de 1527, mais celle de 1525 ; et que cette dernière même a été précédée d'une autre, dont on ne connaît pas d'exemplaire, mais qui aurait été imprimée en Lorraine.

C'est dans l'excellente introduction dont il a fait précéder son Catalogue que M. Lacombe nous donne ce renseignement. Cette Introduction commence par indiquer les principaux travaux relatifs aux Heures ; expose ce qu'est un livre d'Heures; précise le cadre et la composition du catalogue ; énumère différents problèmes que soulève l'étude des livres d'Heures et fournit, chemin faisant, plus d'un détail intéressant. De ces problèmes qu'il indique si bien, nous ne doutons pas que notre savant collaborateur en examinera lui-même quelques-uns.

Mais tout d'abord il nous plaît d'espérer qu'il poursuivra à travers la France l'enquête commencée à Paris et qu'il dressera le catalogue des livres d'Heures conservés dans nos divers dépôts français. C'est une tâche que devrait faciliter et encourager le gouvernement, à l'exemple de ce qu'il fait pour le catalogue des Incunables.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

L'Adolescence de la Vierge, par l'abbé CLAUDIUS DUMAS. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, 1907, petit in-8 carré de 143 p., avec une grav. et une carte. — Prix : 2 fr.

On n'écrit pas l'histoire de la Vierge. Ce fut le premier mot d'un de nos historiens les plus distingués en recevant ce petit volume. Mais, après l'avoir lu, il m'exprimait toute sa satisfaction d'y trouver, à côté du prêtre pieux et zélé, de l'écrivain délicat et original, un chercheur ayant extrait de nombreuses lectures beaucoup de renseignements ordonnés ingénieusement, quoique un peu disparates, sur ce sujet difficile. La bibliographie de M. l'abbé Dumas ne compte pas moins de soixante-quinze numéros. On comprend l'intérêt qu'elle ajoute à son œuvre.

De ces matériaux il a tiré tout ce qui nous reste de certain ou de probable, sauf peut-être quelques détails légendaires, sur l'existence de Marie jusqu'à ses fiançailles. Il y a puisé aussi une foule de traits, souvent peu connus, qui lui ont permis de reconstituer le milieu matériel et moral où elle a vécu. De l'ensemble se dégage une impression attachante de réalité et de vie et le lecteur y trouvera en même temps un solide aliment à sa piété. Ajoutons que l'exécution typographique est vraiment luxueuse et donne au volume l'aspect le plus agréable. Ce n'est là, d'ailleurs, que la première partie d'un travail important et nous souhaitons vivement que M. Dumas ne tarde pas à l'achever. E. G.

La Doctrine des Égaux, extraits des œuvres complètes de BABEUF, publiés par ALBERT THOMAS. Paris, Cornély, 1906, in-16 de 96 p. — Prix : 0 fr. 50.

A Gracchus Babeuf, l'instigateur de la conspiration des Égaux (1796), condamné à mort et exécuté en mars 1797, se rattachent bien les socialistes d'aujourd'hui. Nul, en effet, dans sa haine envieuse de toute supériorité, ne s'est abandonné plus complètement, plus naïvement, pourrait-on dire,

a la monomanie égalitaire et niveleuse. Après s'être révolté surtout contre l'accaparement des terres par quelques-uns, et avoir rêvé pour toute famille française un manoir comprenant onze arpents, il arrive à exiger la communauté des biens, et il comprend que ce régime suppose tout d'abord l'égalité et l'uniformité d'éducation : « Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle ! » Il se peut que les inégalités soient naturelles; mais « il faut que les institutions sociales ôtent à tout individu l'espoir de devenir jamais ni plus riche, ni plus puissant, ni plus distingué par ses lumières qu'aucun de ses égaux. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

VOGELSANG. Extraits de ses Œuvres traduits de l'allemand. I. **Morale et économie sociales.** — II. **Politique sociale.** Paris, Bloud, s. d., 2 vol. in-16 de chacun 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

M. l'abbé de Pascal, et aussi un peu M. le marquis de la Tour du Pin-Chambly, nous offrent, par ces extraits, le moyen de mieux connaître l'œuvre de l'un des premiers *leaders* catholiques de l'Autriche contemporaine, le baron de Vogelsang, mort en 1890, âgé de soixante-douze ans. On n'attend pas qu'il y soit dit grand bien du libéralisme, principe d'individualisme autonome, ni du *manchesterianisme*, ni du capitalisme. Et peut-être certains lecteurs traiteront-ils d'archaïque cet admirateur non dissimulé du moyen âge. Mais on aura peine pourtant à faire passer pour un attardé celui qui préconise aussi hardiment les mesures de protection pour les travailleurs, et les ententes internationales dans ce but, et la répression de l'usure, et la conception sociale de la propriété. Nul ne sent mieux que lui que le vrai fondement d'une économie sociale vraiment fraternelle, c'est la reconnaissance de l'éminente dignité de toute personne humaine, et que ce fondement n'a pas de base plus solide que le christianisme. Nombreuses dans ces pages sont les observations lucides et vives comme celles-ci : « Autonomie ! C'est, depuis un demi-siècle, le cri du continent européen — et jamais, ce qui est l'opposé de l'autonomie, la centralisation bureaucratique et sa paperasserie n'ont autant progressé que dans cette période... La plus heureuse forme de l'État est celle qui recourt à la plus grande diversité d'organes autonomes pour atteindre le but qu'il se propose et qui sait entretenir dans ces organes un esprit vivant de solidarité et d'entente. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Conquêtes sociales, par M.-L. BÉROT. Paris, Sansot, 1906, in-12 de 106 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ces pages ardentes et inspirées de ce *méliorisme* cher à George Eliot sont dédiées par Mme M.-L. Bérot, de Saint-Quentin (Aisne), présidente fondatrice d'une œuvre de protection de l'enfance malheureuse par l'enfance heureuse, a tous ceux qui pensent, agissent et se dévouent. Elle parle avec intelligence et cœur de la mutualité, des gouttes de lait, de la lutte contre la tuberculose, de l'assainissement des logements d'ouvriers. Elle avait elle-même institué à Saint-Quentin, entre ménages pauvres, un intéressant concours de propreté, comme l'ont fait plus d'une fois des conférences de Saint-Vincent de Paul.

J.-A. DES R.

L'Année technique 1906, par A. Da Cunha, Paris, Gauthier-Villars, 1906, gr. in-8 de 237 p. et 134 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Les livres dans le genre de celui écrit par M. Da Cunha ont souvent un succès uniquement dû à l'actualité. *L'Année technique de 1906* a une double raison de réussir. La première partie, presque la moitié du volume, est consacrée à une actualité qui, malheureusement, est de tous les instants : les accidents du travail. Après avoir examiné le peu qui était fait autrefois pour la protection physique de l'ouvrier dans son travail, l'auteur donne les textes des lois actuellement en vigueur; il fait connaître les dispositifs les plus avantageux pour isoler de la machine en mouvement le travailleur; il insiste longuement sur les musées de prévention des accidents du travail et d'hygiène industrielle, qui sont installés dans les principales villes d'Europe. L'ensemble de ces documents fait que l'ouvrage de M. Da Cunha est un livre à conserver.

Dans la seconde partie, l'auteur réunit, comme les années précédentes, un choix de véritables actualités. Mais il semble qu'il veut entrer dans une voie particulièrement heureuse, c'est-à-dire présenter, autant que possible, des vues d'ensemble; c'est ainsi qu'il traite le chauffage et la distribution de l'eau dans les maisons. Nous ne dirons presque rien des articles consacrés aux travaux publics et construction, et à la locomotion : tous sont à lire, et leur lecture est on ne peut plus profitable.

É. Chailan.

La Crise française. Un Essai de solution, par Amédée Lajusan. Paris, Giard et Brière, 1906, in-16 de 104 p. — Prix : 1 fr.

M. Amédée Lajusan n'est pas catholique et appartient au parti républicain sans épithète. Cela ne l'empêche pas de constater l'état de crise que traverse la France sous l'influence des idées anarchistes et antipatriotiques et de s'en alarmer. Il prend à partie très vivement M. Jaurès et son école et la première partie de sa brochure, qui est consacrée à l'analyse de la crise française, est remplie de réflexions profondément justes et qui peuvent servir de points de départ à toutes les conceptions de remèdes propres à conjurer cette crise.

Je n'en dirai pas autant de la seconde partie dans laquelle l'auteur expose son essai de solution. Il propose, pour désarmer les appétits collectivistes et anarchistes, d'appliquer d'une manière universelle, au commerce et à l'industrie, le système de la participation aux bénéfices en dotant chaque ouvrier ou employé qui n'en pourra faire l'apport lui-même d'un capital de commandite que l'État apportera en son nom à l'entreprise et dont la rémunération assurera au prolétaire la participation aux bénéfices. « Ce fonds de commandite serait constitué, dit M. Lajusan, par un prélèvement de moitié pris sur le superflu de chaque individu... » M. Lajusan prétend que l'organisation de ce système aurait pour résultat de laisser subsister le patronat et la propriété individuelle et, d'une manière générale, de ne pas toucher aux bases fondamentales de la société. On ne peut s'empêcher, en lisant son exposé, de penser à l'ingénieux système qui consiste à se jeter à l'eau pour se garantir de la pluie. Eugène Godefroy.

La Crise religieuse et l'Action intellectuelle des catholiques, par Charles Dupuis. Paris, Bloud, 1907, in-16 de 91 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il y a d'excellentes choses dans cette petite brochure. Nous croyons, avec

l'auteur, que le clergé et les fidèles se sont trop endormis sous le Concordat. Ils se sont trop contentés de pratiquer la religion pour eux-mêmes et ne se sont pas assez préoccupés de la désertion progressive des masses. Nous croyons aussi que, dans une crise où l'égarement intellectuel a joué un grand rôle, il faut que les catholiques soient au courant des méthodes modernes, les jugent en connaissance de cause et montrent une supériorité intellectuelle décisive.

Toutefois l'auteur, comme la plupart des laïques vivant dans un milieu peu croyant, nous paraît exagérer les torts des catholiques et accepter trop facilement ce qui se dit d'eux dans ces milieux. Il n'est pas tout à fait exact, par exemple, que l'Église se soit liée avec les pouvoirs absolus pour se défendre contre la Réforme. M. Dupuis, qui appartient à l'École des sciences politiques, doit savoir que le nonce a protesté au congrès de Westphalie contre le principe : *cujus regio, illius religio*. En France, ce n'est point l'absolutisme qui a maintenu la foi ; c'est bien le peuple qui a forcé la Royauté chancelante à garder le catholicisme.

Que les catholiques s'imposent aux masses par leur supériorité intellectuelle et morale, cela est fort à désirer sans doute ; mais cela suppose qu'ils compteront parmi eux beaucoup de grands savants et de grands saints. C'est en effet ce qui a toujours eu lieu aux grandes époques de renaissance religieuse. Prions Dieu qu'il nous envoie des saint François de Sales et des Bérulle. D. V.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Avec le vicomte de Meaux, gendre de Montalembert, mort le 5 novembre au château d'Écotay-l'Olme, près de Montbrison (Loire), à l'âge de 77 ans, disparaît l'un des derniers représentants d'un type de gentilshommes qui s'éteindra sans doute bientôt. Marie-Camille-Alfred vicomte DE MEAUX était né à Montbrison, le 18 septembre 1830. Nous n'avons pas à retracer ici sa carrière politique ; nous rappellerons seulement qu'il fut nommé représentant de la Loire à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, ministre de l'agriculture et du commerce dans le cabinet Dufaure-Buffet, le 10 mars 1875, sénateur de la Loire, le 30 janvier 1876, et enfin, à nouveau, ministre de l'agriculture et du commerce au Seize Mai, dans le ministère de Broglie-Fourtou. Au renouvellement du Sénat de 1879, il avait échoué dans le département de la Loire et, en 1885, il avait également échoué aux élections législatives. Se retirant alors de la vie politique, il revint à ses études littéraires et historiques qu'il avait dû interrompre. Esprit fin et fort érudit, M. de Meaux a publié un certain nombre de volumes intéressants. Voici la liste de ceux qui nous sont connus : *Le P. Gratry et l'Avenir de la philosophie chrétienne* (Paris, 1858, in-8); — *Le Général de la Moricière* (Paris, 1860, in-8) ; — *Étude historique sur le Forez* (Lyon, 1862, in-8) ; — *La Révolution et l'Empire 1789-1815. Étude d'histoire politique* (Paris, 1867, in-8) ; — *La Victoire du Saint-Siège* (Paris, 1867, in-8) ; — *Les Luttes religieuses en France au* XVI*e siècle* (Paris, 1877, in-8) ; — *Éloge de M. de Falloux prononcé au collège de Juilly le 11 mars 1888* (Paris, 1888, in-8) ; — *La Réforme et la Politique française en Europe jusqu'à la paix de Westphalie* (Paris, 1889, 2 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Madame Craven, née La Ferronays* (Paris, 1891, in-16) ; — *L'Église catholique et la Liberté aux États-Unis* (Paris, 1893, in-12) ; — *Montalembert* (Paris, 1897, in-12). M. de Meaux, qui venait d'écrire récemment : *Souvenirs de ma vie*

politique, avait été autrefois un des collaborateurs les plus actifs du *Correspondant*. Il était président de la Société archéologique de la Diana.

— Nous avons appris avec regret la mort du R. P. James FORBES, de la Compagnie de Jésus, qui s'est éteint à San Remo, en Italie, au commencement de novembre, à 75 ans. D'origine anglaise, mais né en France, le P. Forbes avait passé la plus grande partie de son existence à Paris où il était fort connu. On se souvient des circonstances qui l'ont fait expulser de France par le gouvernement au moment de la mise en vigueur de la loi de Séparation. Le P. Forbes, qui s'était beaucoup occupé de questions sociales, laisse un certain nombre d'ouvrages estimés, notamment : *La Crise du protestantisme en Angleterre. Augmenté de la lettre de Presbyter Anglicanus au Cardinal Manning sur le projet d'une Église uniate* (Paris, 1876, in 8) ; — *L'Église catholique en Écosse à la fin du* XVI*e siècle ; martyre de Jean Ogilvie, de la Compagnie de Jésus, torturé et mis à mort pour la foi à Glasgow, le 10 mars 1615, d'après des documents contemporains presque tous peu connus ou inédits* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *La Liberté et l'État ; rapport présenté au congrès des jurisconsultes catholiques de Lille, le 12 octobre 1886* (Paris, 1887, in-8) ; — *L'Ancienne France et l'Église, la Chevalerie. Conférence* (Paris, 1897, in-8) ; — *La Philosophie de la science économique* (Paris, 1897, in-8) ; — *Le Droit d'association, étude inspirée par un congrès récent (25-27 mai 1897)* (Paris, 1899, in-8). En outre, le P. Forbes a traduit de l'anglais : *La Vie vaut-elle la peine de vivre ?* de W. Hurell Mallock et *Un Missionnaire catholique en Angleterre sous le règne d'Élisabeth. Mémoires du R. P. Gérard* Il était, de plus, un des collaborateurs de la revue les *Études* des PP. jésuites.

— Sir Lewis MORRIS, mort le 12 novembre, à Carmarthen, dans le pays de Galles, à 74 ans, fut sans contredit le meilleur poète qu'ait possédé l'Angleterre, après Tennyson, dans la deuxième moitié du XIX*e* siècle. Né en 1833, à Carmarthen, il fit ses études à Cowbridge, puis aux Universités de Cambridge et d'Oxford. C'est en 1872-1875 que parut, sous le voile de l'anonymat, son premier recueil de poésies : *Songs of two Worlds*, qui obtint un vif succès. Mais le volume qu'il donna en 1876, *The Epic of Hades*, fut mieux accueilli encore et établit définitivement sa réputation de poète. Il publia ensuite *Gwen : a Drama in Monologue* (1879) ; *The Ode of Life* (1880) ; *The Songs of Britain* (1887) ; *A Vision of Saints* (1890) ; *Songs without Notes* (1894), etc. Toutes ces œuvres, dans lesquelles ne s'affirme peut-être pas assez la personnalité de l'auteur, sont remarquables par la netteté de la pensée et la clarté de l'expression. Sir Lewis Morris, qui avait été annobli en 1895, s'était beaucoup occupé aussi de politique et d'éducation, et fut l'un des promoteurs du mouvement en faveur de l'extension de l'instruction populaire dans le pays de Galles.

— On annonce encore la mort de MM. : Achille BEAUDELOCHE, vétérinaire et professeur à l'École d'agriculture de Rethel (Ardennes), mort en cette ville au milieu de novembre ; — Victor BROCHARD, professeur d'histoire de la philosophie grecque à la Sorbonne, ancien professeur de philosophie au lycée Condorcet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, section de philosophie, où il avait remplacé Francisque Bouillier, mort à Paris, à la fin de novembre, à 60 ans, lequel laisse les deux thèses de doctorat : *De Assentione Stoici quid senserint disquisitio* (Paris, 1879, in-8), *De l'Erreur* (Paris, 1879, in-8), un volume très estimé sur *les Sceptiques grecs*, ainsi que des éditions classiques, avec introductions et notes, du *Discours de la Méthode*, de la *Première Méditation* et des *Principes de la philosophie* de Descartes ; — Armand CHEVÉ, directeur de l'École

Galin-Paris-Chevé, professeur à l'École polytechnique, aux lycées Louis-le-Grand et Montaigne, ancien professeur à l'École normale supérieure, mort au milieu de novembre, à Paris, à 78 ans; — le lieutenant-colonel P.-P. CUPET, qui, en plus du rôle important joué par lui dans l'élaboration de la grande carte de l'*Indo-Chine* de la mission Pavie, a publié des *Voyages au Laos et chez les sauvages du Sud-Est de l'Indo-Chine* (*mission Pavie, III*) (in-8, 1900), mort le 5 septembre dernier, dans sa 48e année; — DELUNS-MONTAUD, ancien ministre des travaux publics et ancien directeur des archives au ministère des affaires étrangères, mort à Paris, le 9 novembre, à 62 ans, lequel avait longtemps collaboré à la *République française* et dont les *Lettres parlementaires à la Gironde* mériteraient d'être réunies en volume; — Alfred ETIÉVANT, rédacteur en chef du *Petit Troyen*, mort au commencement du mois de novembre; — Émile FAREZ, qui fut, pendant de longues années, professeur d'histoire naturelle au lycée de Valenciennes, auteur d'un ouvrage d'histoire naturelle longtemps en usage dans les établissements d'instruction de la région du Nord, mort à la fin de novembre, à 75 ans; — le Dr Henri FOLET, professeur de clinique chirurgicale et doyen honoraire de la Faculté de médecine de Lille, mort en cette ville, au commencement de novembre, à 65 ans, lequel laisse : *La Révolution de la chirurgie* (Paris, 1888, in-8); — le R. P. Onésime DE GOUTTEPAGNON, ancien directeur du collège Sainte-Croix, au Mans, mort au commencement de novembre; — M. GRAND-CLÉMENT, archiviste de la Cour des comptes, mort à Paris, au milieu de novembre; — Alfred JARRY, écrivain auquel on doit la pièce : *Ubu Roi*, laquelle est considérée comme le type de certaines tendances ultra-modernes, et qui avait collaboré au *Figaro*, à la *Revue Blanche* et au *Mercure de France*, mort à Paris, au commencement de novembre, à 34 ans; — Joseph-Clément LAFARGUE, ingénieur en chef des services électriques de la ville de Paris, directeur du journal *la Nature*, mort à Paris, à la fin de novembre; — Madame MARTELLET, née Adèle Colin, ancienne gouvernante d'Alfred de Musset, qui a publié sur le poète des *Mémoires d'une gouvernante*, morte à Paris, le 19 novembre, à l'âge de 85 ans; — Arthur MAURY, directeur du journal mensuel *le Collectionneur de timbres-poste*, qui, outre divers catalogues descriptifs de timbres-poste, enveloppes et bandes timbrées, cartes-poste, cartes-lettres, marques postales, etc., a publié : *Les Emblèmes et les drapeaux de la France*, *le Coq gaulois* (Paris, 1904, in-8) et *Histoire des timbres-poste français* (Paris, 1907, in-8) dont nous rendons compte dans la présente livraison, mort à Paris, le 1er décembre, dans sa 64e année; — Antonin ROGER, l'éditeur catholique bien connu, mort à Paris, à la fin de novembre, à 68 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de Mme Élise AVERDIECK, femme de lettres allemande, morte à Hambourg, le 5 novembre, à cent ans, laquelle a publié de nombreux ouvrages pour la jeunesse, tels que : *Karl und Marie. Eine Sammlung von Erzählungen für Kinder von 5 bis 9 Jahren* (Leipzig, 1834, in-12); *Anleitung zu Kinderandachten. Ein Buchlein für Mütter und Lehrerinnen* (Hambourg, 1892, in-8); — et de MM. : D. BARTELS, écrivain allemand, connu pour ses recherches historiques sur la Frise orientale, auteur de divers ouvrages tels que : *Aus meiner Plaudermappe. Plattdeutsche und hochdeutsche gedichte, sowie prosaische Schriften* (Hambourg, 1890, in-8) ; *Der Grillenscheucher. Scherz und Ernst in hoch-und plattdeutscher Sprache* (Hambourg, 1892, in-8), mort le 22 octobre, à Aurich, à 76 ans; — le P. BERTHE, rédemptoriste, mort le 22 novembre à Rome, lequel a écrit : *Garcia Moreno, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien, 1821-1875* (Paris, 1887, in-8), ouvrage qui a eu plusieurs éditions; *Récits bibliques*, 25 brochu-

res (Lille, 1881-1882, in-16; *Saint Alphonse de Liguori, 1696-1787* (Paris, 1900, 2 vol. in-8); — BEVERLEY, mathématicien et astronome, mort à la fin d'octobre, à Dunedin (Nouvelle-Zélande), à 84 ans; — Dr. Oskar BÜLOW, ancien professeur de droit à l'Université allemande d'Heidelberg, mort dernièrement en cette ville, à 76 ans; — J. BUSE, ingénieur belge, qui venait de fonder à Gand un nouveau journal, *le Temps*, mort en cette ville, à la fin de novembre, à 45 ans; — Sir Henry COLVILLE, officier supérieur anglais mort accidentellement à Frimley, le 24 novembre, lequel laisse plusieurs ouvrages, notamment : *A Ride in Petticoat and Slippers* (Londres, 1879, in-8); *History of the Soudan Campaign* (Londres, 1887, in-8), *The Land of the Nile Spring* (Londres, 1895, in-8); *The Work of the Ninth Division* (Londres, 1902, in-8); — Moneure Daniel CONWAY, écrivain américain de talent, mort au milieu de novembre; — DOCKX, ancien professeur à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, mort en cette ville, au milieu de novembre, à l'âge de 64 ans; — Mme Carlotta FERRARI, femme de lettres et compositeur de musique italienne, morte à la fin de novembre à Bologne, à 68 ans, laquelle laisse quatre volumes de poésies, deux opéras : *Ugo* et *Eleonora d'Arborea*, un poème en dix chants : *Dante Alighieri*, qui eut plusieurs éditions, et, comme œuvre musicale, une *Messe* qui obtint un grand succès; — Albert GEBHARDT, professeur de droit à l'Université allemande d'Heidelberg, mort en cette ville le 23 octobre, à l'âge de 75 ans ; — Julius GERSDORFF, poète et auteur dramatique allemand, auteur de : *Glossen. Humoristisch-ironisch-satirische Reimereien* (Dresde, 1896, in-16); *Kleopatra. Bühnenwerk in 4 Akten* (Dresde, 1894, in-8); *Natur und Welt, Gedichte* (Dresde, 1894, in-16), mort à Weimar, le 7 novembre, à l'âge de 58 ans; — Wilhelm GUNDLACH, historien allemand, mort à Charlottenbourg, le 26 octobre, à 48 ans, auquel on doit l'important ouvrage : *Heldenlieder der deutschen Kaiserzeit, aus dem Lateinischen übersetzt an zeitgenössischen Berichten erläutert und eingeleitet durch Uebersichten über die Entwickelung der deutschen Geschichtschreibung im X, XI und XII Jahrhunderten zur Ergänzung der deutschen Literaturgeschichte und zur Einführung in die Geschichtswissenschaft* (Innsbruck, 1894, 3 vol. in-8; — HEMPEL, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur le dialecte bas-allemand, mort à Lubeck, le 1er novembre ; — Dr. Gustav HERTZBERG, professeur honoraire d'histoire ancienne à l'Université allemande de Halle-sur-la-Saale, mort en cette ville, le 16 novembre, à 82 ans ; — Max HESSE, éditeur allemand de Leipzig, mort en cette ville, le 24 novembre à 50 ans ; — Ernst KEITER, écrivain autrichien, mort à Vienne, au commencement de novembre, à 64 ans ; — Dr. Adolf KRESSNER, écrivain allemand, mort à Cassel, le 10 novembre, à 55 ans, lequel s'est acquis une réputation méritée par ses nombreuses publications littéraires et philologiques, telles que : *Leitfaden für den evangelischen Religionsunterricht an lateinischen höheren Schulen* (Berlin, 1892, in-8) ; *Antologia de poesia española. Trozos de los mejores autores antiguos y modernos escogidos, coleccionados y anotados* (Leipzig, 1896, in-8) ; — le chanoine LAMBERT, curé-doyen de Couvin (Belgique), ancien professeur au collège de Bellevue, à Dinan, mort à Couvin, dans les premiers jours de novembre, à l'âge de 87 ans ; — M. MAËS, curé-doyen honoraire de Lierre (Belgique), à qui l'on doit la publication des œuvres inédites du chanoine David, père du mouvement flamand, mort le 10 novembre, à l'âge de 60 ans ; — Karl Gabriel LEINBERG, historien et professeur finlandais, mort le 31 octobre, à Stockholm, à 77 ans ; — Gerald MASSEY, poète lyrique anglais mort à Londres, le 31 octobre, à 80 ans, lequel fut très populaire il y a un demi-siècle, lorsque parurent ses principales œuvres, entre autres : *The Ballad of Babe Christabel with other Lyric Poems* (Londres, 1854, in-18), plu-

sieurs fois réimprimé ; *War Waits* (Londres, 1855, in-8) ; *Craigerook Castle*, (Londres, 1856, in-12) ; *My Lyrical Life* (Londres, 1889, in-8) ; — Dr. Guido MOSING, écrivain autrichien, mort à Vienne, le 1er novembre, à l'âge de 84 ans ; — Dr. Albert VON PFISTER, major-général allemand, historien et écrivain militaire, auteur de divers ouvrages tels que : *Drei Etappen auf dem Wege militärischen Entwickelung* (Stuttgart, 1896, in-8) ; *Aus dem Lager der Rheinbundes 1812 und 1813* (Stuttgart, 1897, in-8), mort le 19 octobre, à Trostingen, près de Stuttgart, à 69 ans ; — Dr. Wilhelm PORTE, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'art et sur l'histoire, mort le 5 novembre, à Francfort-sur-le-Mein, à 50 ans ; — Karl REISSNER, éditeur allemand à Leipzig, mort en cette ville, le 6 novembre, à 59 ans ; — Dr. Karl RULAND, ancien directeur du Musée grand-ducal de Weimar et du Musée national de Goethe, l'un des fondateurs de la Société de Goethe, auteur de nombreux ouvrages, notamment de : *Schriften der Goethegesellschaft* et *The Works of Raphael Santi as represented in the Royal Library of Windsor*, mort le 13 novembre, à Weimar, à 74 ans ; — Dr. Karl RUCKERT, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à Fribourg en Brisgau, mort en cette ville, le 9 novembre, à 67 ans ; — Richard SATTLER, éditeur allemand de Brunswick, mort en cette ville, le 1er novembre ; — Dr. Wilhelm SCHRADER, ancien curateur de l'Université allemande de Halle-sur-la-Saale, mort en cette ville, le 2 novembre, à 91 ans ; — Dr. Georg SIDLER, professeur honoraire d'astronomie à Berne (Suisse), mort en cette ville, le 10 novembre, à 76 ans ; — Dr. Mauritius SNELLEN, depuis de longues années directeur de l'Institut météorologique d'Utrecht (Pays-Bas), mort à Apeldoorn, dans le courant d'octobre ; — Dr. Ernst STROEHLIN, professeur de l'histoire des religions à Genève, mort en cette ville, au commencement de novembre ; — Wilhem TAPPERT, musicologue allemand, mort à Sudende, près de Berlin, le 27 octobre, à 78 ans, lequel dirigea, de 1876 à 1880, l'*Allgemeine deutsche Musikzeitung* et avait publié, entre autres ouvrages importants, un *Wagner-Lexikon*, fort estimé, paru en 1887 ; — Francis THOMPSON, poète anglais estimé, auteur de *Sister Songs* (Londres, 1895), *New Poems*, etc., mort à Londres, au milieu de novembre ; — Konstantin VELITCHKOF, écrivain bulgare, mort dernièrement à Grenoble (Isère) ; — Dr. Heinrich WALTER, professeur de constructions de machines agricoles à l'Université de Halle-sur-la-Saale, mort en cette ville, le 25 octobre, à 45 ans ; — Joseph WORMSTALL, archéologue et poète allemand, mort le 12 novembre, à Munster, à 79 ans, laissant entre autres ouvrages : *Landeskunde der Provinz Westfalen und der Fürstentümer Lippe, Schaumburg-Lippe und Waldeck-Zunächst zur Ergänzung der Schulgeographie von E. von Seydlitz herausgegeben.* (Breslau, 1894, in-8) ; — Dr. Konrad ZACHER, professeur de philologie classique à l'Université de Breslau (Silésie), mort en cette ville, le 4 novembre, à 57 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 octobre, M. Léon Dorez parle d'un artiste français, Vincent Raymond de Lodève, auteur des miniatures d'un psautier exécuté en 1542 pour le pape Paul III, à Rome, et conservé maintenant à la Bibliothèque nationale. — M. Babelon lit la suite de son travail sur la Monnaie féodale. — M. Paul Viollet parle sur cette lecture. — Le 15 novembre, en séance publique, M. S. Reinach dit quelques mots en souvenir des Académiciens défunts et parle des récompenses décernées. — M. G. Perrot prononce l'éloge de M. Jules-Auguste Lair. — M. Pottier lit un mémoire sur les origines populaires de l'art. — Le 22, M. Heuzey parle d'une statuette chaldéenne endiorite, accompagné d'une inscription relative à une acquisition de terrains

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 novembre, M. Lyon-Caen fait connaître, au nom de M. Caillemer, doyen de la Faculté de droit de Lyon, la situation actuelle de cette Faculté créée en 1896. — M. G. Picot entreprend la lecture d'un travail de M. Lair sur Damiron. — M. H. Welschinger termine la lecture d'un mémoire sur Julian Klaczko. — Le 16, M. Luchaire lit les premiers chapitres d'un ouvrage en préparation sur l'histoire de l'industrie sous l'ancien régime. — Le 23, M. J. Bardoux présente une communication relative à la correspondance de la reine Victoria.

Concours. — L'Ayuntamiento de Barcelone décernera en 1912 le prix Francisco Martorell y Peña de 20.000 pesetas au meilleur ouvrage d'archéologie espagnole écrit en latin, espagnol, catalan, français, italien ou portugais. Le délai pour la remise des œuvres, manuscrites ou imprimées, mais anonymes, présentées au concours, est fixé au 23 octobre 1911, à midi (secrétariat de l'Ayuntamiento).

Le Répertoire des sources historiques du moyen age. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs le neuvième fascicule du *Répertoire des sources historiques du moyen âge. Bibliographie* qui, en nous conduisant de Sperman à Zysper, termine la seconde édition de ce précieux ouvrage (Paris, Alphonse Picard et fils, septembre 1907, gr. in-8 à 2 col., col. 4313 à 4832). « Termine » n'est pas tout à fait exact; car M. le chanoine Ulysse Chevalier, toujours soucieux de perfectionner son œuvre, toujours désireux de la mettre au courant et d'en augmenter l'utilité pour les travailleurs, annonce déjà un dixième fascicule qui comprendra, avec des additions et des corrections, la mention des publications parues jusqu'à la fin de 1905. En ne reculant pas devant ce nouveau labeur, il s'acquerra de nouveaux titres à la reconnaissance du nombreux public — et on peut dire qu'il comprend tous ceux qui ont à s'occuper d'études médiévales, — qui est allé chercher quelque renseignement dans cette mine presque inépuisable, dans ce véritable trésor d'informations qu'est le *Répertoire des sources historiques*. Le neuvième fascicule que nous annonçons ici accuse le même progrès que les précédents sur la première édition. L'article sur *S. Thomas d'Aquin* a grossi de près du double ; et là encore, comme nous avons eu déjà occasion de le signaler pour d'autres articles, les additions ne proviennent pas seulement du développement considérable pris par les études thomistes, mais aussi d'ouvrages échappés aux premières recherches du savant auteur. Tous les articles importants, comme *Tatien*, *Tertullien*, *Thierry de Niem*, *Wiclef*, *Wogelweide* ont grossi dans des proportons au moins analogues. Quelques articles, comme celui de *Windeck* sont plus que quadruplés. Les indications biographiques qui accompagnent chaque nom ont été, le cas échéant, développées et précisées. Le nombre des articles entièrement nouveaux est assez considérable. Un détail montrera le désir du chanoine Chevalier de rendre son travail aussi complet que possible : deux fois au moins, il n'a pas hésité à reprendre et à compléter des articles déjà traités dans les fascicules antérieurs : *Thietmar* de Mersebourg (= Ditmar) et *Tour Landri* (= Geoffroi de la Tour Landri). Nous attendrons avec impatience le dixième fascicule promis par M. le chanoine Chevalier et qui mettra le terme à cette œuvre considérable, à cet admirable instrument de travail, dont ne cessent de se servir ceux qui travaillent sur le moyen âge et qu'apprécient chaque jour davantage ceux qui s'en servent.

Almanachs pour 1908. — Avant toute chose, nous devons rappeler d'abord l'*Almanach du Bon Français*, dont il a été question dans notre précédente

livraison (p. 471) et le recommander une deuxième fois à nos lecteurs pour la propagande autour d'eux.

En ce temps où la maladie morale particulière qui a pris le nom d'antimilitarisme et même d'antipatriotisme sévit si déplorablement en France, il convient de bien accueillir l'*Almanach du Drapeau*, malgré la page 12, où, sous le titre de : *Paroles républicaines*, nous lisons onze affirmations de patriotisme, extraites des discours de personnalités officielles diverses. Vaines paroles : le patriotisme semble s'embrumer tous les jours davantage, en raison, nous n'en saurions douter, des déclarations d'athéisme tombées du haut de la tribune française et approuvées par une majorité sectaire. Ce n'est pas la seule cause ; c'en est une toutefois, et pas des moins graves ni des moins tristes. Mais voici des sujets autrement dignes de nos suffrages : *La Femme dans notre histoire. — Les Sports d'autrefois. — L'Officier et le soldat. — La Colonisation française. — L'Armée de demain. — Les Chemins de fer de l'armée. — Une Reconnaissance en dirigeable. — Les Automobiles de l'air. — Du Boulet de pierre à l'obus d'acier. — L'Artillerie de campagne actuelle des grandes puissances. — Un Choc de trois millions d'hommes. — Soldats grimpeurs. — Les Armées étrangères en 1908. — Les Faits militaires de l'année* (1906-1907). — *Le Grand Duché de Luxembourg menacé. — Les Maîtres de Bonaparte. — Le Dernier Aumônier de Saint-Cyr. — Les Glorieux Sous-offs. — Les Français à Oudjda. — Pages de bravoure et de gaieté. — L'Erreur du pacifisme*, etc., etc, Enfin *la Loi militaire de 2 ans expliquée. — Les Connaissances militaires et maritimes indispensables. — Répertoire complet des navires de la flotte.*

— Mentionnons aussi l'*Almanach des Français* (Paris, Amat; Silvestre, au Bois d'Oingt (Rhône), gr. in-8 de 303 p. — Prix ; 1 fr.). Les articles variés que renferme cet almanach sont, pour la plupart, signés de M. Albert Guillaume ; quelques-uns émanent de M. A. Robida. L'illustration est aussi abondante que soignée. Et quelle quantité d'annonces ! A noter spécialement un *Petit Dictionnaire de médecine* très utile, qui, émaillé, bien entendu, de quantité de réclames médicales, pharmaceutiques et chirurgicales occupe les pages 271 à 301.

Paris. — La *Mosaïque orientale*, que publie M. Frédéric Macler (Paris, Paul Guthner, 1907, in-8 de 93 p.), comprend huit morceaux répartis en deux sections : I. *Epigraphica*, contenant : 1) *Notes sur quelques écussons relevés à Münster dans le Haut-Valais* (de Paul Imoberdorff, de Peter Imsand et de Rudmatten et Stockalper); 2) *une inscription punique* (en l'honneur de Tanit) *au musée de Genève;* 3) *l'inscription syriaque de sainte Anne à Jérusalem* (datée par l'auteur du VIIe au Xe siècle de notre ère); 4) *l'inscription arabe du brancard de Sahuet el Khidr*; 5) *Note sur l'inscription arménienne* [gravée sur un pilier] *de la cathédrale de Bourges*, dans laquelle M. Macler serait porté à voir une inscription commémorative d'un don pour la construction de la cathédrale; II. *Historica*, contenant 6) *Notice syriaque d'un manuscrit arménien*, copie faite en 1584 par un Syrien des discours du Vardapet Vahram (XIIIe siècle) et que le copiste a terminée par une curieuse note syriaque, d'allure personnelle, que nous fait connaître M. Macler; 7) *Documents relatifs à l'imprimerie arménienne établie à Marseille sous le règne de Louis XIV*, fort intéressants pour l'étude des efforts faits au XVIIe siècle pour développer en France les études orientales ; 8) *Requête de Ovanis Oglou Kivork et Carabet frères*, adressée, en 1778, au ministre de Sartine pour lui demander des secours, ayant perdu leur fortune dans le commerce de fil de chèvre.

— L'attention des amis de l'art national est, depuis environ soixante-dix ans, attirée de plus en plus sur le grand peintre français du XVe siècle,

Jean Foucquet. L'histoire de sa vie et de ses œuvres, s'est enrichie de découvertes et encombrée de quelques erreurs. C'est à dissiper l'une de celles-ci que M. le comte Paul Durrieu s'est surtout attaché dans l'intéressante lecture faite par lui à la Société de l'histoire de France : *La Légende et l'histoire de Jean Foucquet* (Paris, 1907, in-8 de 16 p. Extrait de l'*Annuaire-Bulletin* de ladite société). Il y établit fort bien que le rôle d'Étienne Chevalier, important fonctionnaire du temps et premier propriétaire du célèbre *Livre d'heures* enluminé par Foucquet, a été exagéré dans son influence prétendue sur la carrière et l'œuvre du grand artiste. Il montre, en particulier, que le *Boccace* de la Bibliothèque de Munich n'a pas été peint pour Étienne Chevalier, mais bien, comme une ingénieuse série de remarques techniques lui en a fourni la preuve, pour un certain Laurent Gyrard ou Girard, notaire et secrétaire du Roi, contrôleur de la recette générale des finances.

— Depuis 23 ans, M. V. Vermorel publie un très utile *Agenda agricole et viticole*. Nous venons de recevoir le volume de 1908 (Paris, Librairie agricole de la Maison rustique; Montpellier, aux bureaux du *Progrès agricole et viticole* et à Villefranche-du-Rhône, chez l'auteur, petit in-16 de 195 p., reliure basane, tr. dorées. — Prix : 1 fr. 50). L'éloge de cet agenda, pour nous servir du cliché consacré, n'est plus à faire. Les renseignements que les cultivateurs, les vignerons, et en général tous ceux qui s'occupent des travaux des champs, trouveront ici sont tellement nombreux et précieux que nous renonçons à en donner un aperçu. La table alphabétique des matières placée en tête, immédiatement après le calendrier de l'année, fixera d'ailleurs les intéressés. Le volume se termine par un *Calendrier des agriculteurs et viticulteurs*, indiquant les occupations mensuelles et ménageant un certain nombre de pages blanches, avec dates et jours, pour prendre des notes. C'est d'un pratique absolu.

— En ce moment, Vigny est presque aussi à la mode que Balzac et Musset. Nous en avons comme preuves les deux études consacrées au poète, d'abord par M. Firmin Boz (Cf. *Polybiblion*, juillet 1907, t. CX, p. 84-85) puis par M. Maurice Masson : *Alfred de Vigny, essai accompagné d'une note bibliographique et de lettres inédites* (Paris, Bloud, 1908, in-16 de 96 p.— Prix : 1 fr.). A noter que l'une et l'autre ont obtenu un prix de l'Académie française. M. Masson parle tour à tour de la vie d'Alfred de Vigny, de ses idées et de l'art dans ses œuvres. Il caractérise l'homme comme suit : « Cette âme avide d'indépendance, et qui en aurait eu toutes les fiertés, ne parvint pas à la conquérir sur la Destinée, mais elle goûta une à une l'amertume de toutes les servitudes : servitudes de la race, de la société, de l'argent, de la femme, du corps, de la souffrance physique, jusqu'à la servitude de la mort, qui fut à la fois le dernier signe de son esclavage et son entrée dans la liberté. » Abordant le chapitre des « idées, » l'auteur observe que son héros « a joui des idées et qu'il n'a joui que par elles. Ce qui se rêve fut tout pour lui,.. Il croyait trouver dans l'idée un refuge et il s'aperçoit que l'idée est elle-même une grande proscrite. Il voulait oublier sa propre misère, et il l'amplifie par le sentiment de la misère universelle. » Et voici enfin comment, d'après M. Masson, l'art se rencontre dans l'œuvre de Vigny : « C'est dans le symbolisme de ses poèmes, si précieux, si travaillés et pourtant si riches de pensées fortes qu'il a su le mieux concilier son goût du rare et son besoin d'apostolat. Épris en aristocrate et en esthète « à la fois des détails savants de l'élocution et des formes du dessin le plus pur, » il a aimé en démocrate intellectuel « à renfermer dans ses compositions l'examen des questions sociales et des doctrines psychologiques ; »

et servi cette fois par les contradictions de sa nature, plus heureux que dans ses rêves de jeune poète, il a créé l'art nouveau qu'il cherchait, un art à lui... » La *Note bibliographique* placée en tête du volume est fort bien faite et l'*Appendice*, composé de cinq lettres adressées par Vigny à diverses personnes, ne manque pas d'intérêt.

— La renommée d'Edgar Quinet, esprit brumeux, penseur et écrivain tout au plus de second ordre, ne paraît pas destinée à beaucoup grandir. Toutefois elle bénéficie encore de la tyrannie politique actuellement régnante et d'un engouement de convention. Il est vrai d'ailleurs que Quinet a tenu une certaine place dans le mouvement des idées au dix-neuvième siècle. Rien donc d'étonnant que M. Alfred Westphal ait pensé faire un bon présent au public en lui donnant quelques *Lettres inédites d'Edgar Quinet* (Paris, Stock, petit in-12 de XXV-70 p. — Prix : 2 fr.). Elles sont adressées au docteur Lortet, de Lyon (1792-1868), dont un fort beau portrait *illustre* cet opuscule, et vont de 1828 à 1868. M. Westphal retrace, dans une courte notice, la curieuse physionomie de ce docteur. C'est un bon type de républicain d'autrefois, de 1830 et 1848, passionné, mais sincère, et même désintéressé ; un bon type de vieux médecin de naguère, charitable et dévoué par sa bonne nature, mais, par son ignorance religieuse, violemment anticlérical, faisant beaucoup de bien d'un côté et de mal de l'autre. Cette publication est précédée d'une *Lettre-préface*, dans laquelle le sens critique de M. Gabriel Monod se fait jour à travers ses sympathies, et où l'on trouve sur Edgar Quinet quelques indications intéressantes.

— Nous recevons une brochure d'allure fort vive, dont l'auteur est M. Léon de Montesquiou, laquelle est relative à la révocation qui l'a frappé, le 11 septembre dernier, en sa qualité de sous-lieutenant de réserve. Titre : *Ma Révocation* (Paris, éditions de « l'Action française, » 1907, in-16 de 47 p.). L'auteur expose, avec documents à l'appui, les diverses phases de cette affaire.

— Fondée en l'an IV (1796), la Bibliothèque de la Chambre des députés ne prit pas tout d'abord le caractère un peu spécial que l'on pourrait croire : Camus, qui l'organisa, l'ancien bénédictin Druon qui la dirigea pendant près de trente ans (1805-1833) n'hésitèrent pas à y faire entrer les ouvrages les plus variés ; c'est ainsi qu'elle possède plus de quinze cents manuscrits, quelques-uns même en langues orientales (hébreu, turc, arabe, chinois, javanais, mexicain, tamoul), acquis pour la plus grande partie sous l'administration de Druon. C'est de ces manuscrits que M. Ernest Coyecque nous donne le catalogue dressé par lui avec la collaboration de M. H. Debraye dans un fort volume qui fait partie d'une collection dont nous avons plusieurs fois déjà parlé à nos lecteurs : *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France. Paris. Chambre des députés* (Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8 de LXXI-664 p.) Pour donner une idée de la variété et de l'intérêt de la collection de la Chambre des députés, nous citerons quelques-uns des manuscrits qui y sont conservés : 10, Missel de S.-Claude ; 11, Heures de Croy ; 38 et suiv., diverses relations des assemblées générales du clergé de France aux XVIe, XVIIe et XVIIIe s. ; 242, Papiers du prince de Conti et du prince de Joinville ; 249-252, Correspondance du comte de Breteuil intendant de Picardie et d'Artois (1675-1679) ; 253 et 255, Papiers de Colbert de Torcy sur son ambassade en Allemagne et en Danemark (1685-1687) et sur son ambassade en Portugal et en Espagne (1684) ; 254, Mémoires du marquis de Pomponne sur son ambassade de Suède (1679) ; 416-432, États de Bretagne de 1744 à 1785 ; 1066, Comptes de Valenciennes, 1402-1425 ; 1108, Dépêches de Chanut, résident en Suède, 1650-1653 ; 1247, Journal de Carré, messager de

Louis XIV, de France à Surate (1672); 1507-1509, Papiers et correspondance de Delisle, directeur de l'observatoire de Saint-Pétersbourg. Il faut y ajouter un certain nombre d'autographes, parmi lesquels les *Confessions*, l'*Émile*, la *Nouvelle Héloïse* et des lettres de Rousseau.

Cambrésis. — Mentionnons le tome LXI des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (Cambrai, 1907, in-8 de 236 p., avec un plan et un portrait). Le volume débute par le discours du président, M. A. Lallemant, dans lequel il résume la marche de la Société pendant l'année 1906 (p. 13-27). Suit un *Rapport sur le concours de poésie (1906)*, présidé par M. Ch. Lamy (p. 29-50). Les pages suivantes (51-114) sont occupées par des pièces de poésie signées de MM. Alcide Marot, René Martin, Albert Acremant, Henri Fromont et Émile Langlade. Notons encore un *Rapport sur le concours de moralité*, par M. le Dr Dailliez (p. 115-130), puis enregistrons les études ci-après relatives à l'histoire du Cambrésis : *Les Boiseries du chœur de Saint-Géry à Cambrai*, par M. le Dr G. Dailliez (p. 181-189) ; — *Un Immeuble cambrésien* (l'Abbaye de Saint-Aubert), par la même (p. 193-199) ; — *Notice biographique du sculpteur cambrésien Jean Frère*, par M. Abel Berger, avec la liste de ses œuvres (p. 201-209) ; — *Les États généraux de Cambrai et du Cambrésis*, par M. le Dr Dailliez (p. 213-226, avec un plan). Et, pour terminer, mentionnons le *Discours prononcé par M. le président Lallemant sur la tombe de M. Abel Berger*, suivi de la liste des principales œuvres de cet artiste (p. 227-233, avec portrait).

Franche-Comté. — Nous recevons un intéressant almanach local : *Almanach catholique illustré du canton de Saint-Amour pour 1908* (Lons-le-Saunier, impr. de *la Croix du Jura*, in-8, 88 p.). A côte des généralités que l'on trouve dans toute publication du genre, nous remarquons des sujets spéciaux à la Franche-Comté, tels que : *La Légende de la « Borne sonnante »*, par M. P. Abbas ; *Le Pas de Roland, chronique jurassienne du huitième siècle*, par M. T. Brun ; *Notice historique sur le pèlerinage de Mont-Roland*, par M. T. B. (sans doute l'auteur précédent), avec une gravure ; *Poligny et les alentours*, notice signée J.-B. M., avec 2 fig. et 2 grav. ; *Ce que j'ai vu à Voiteur le 29 septembre 1907* (tentative de vente d'un pauvre mobilier ayant appartenu à des religieuses ursulines), par M. E. Pelletier ; *Le Lieutenant Gouly*, né à Saint-Amour en 1868, mort en Afrique, en mars 1907 (Mission Marchand) ; enfin *la Ronde des squelettes, conte de Toussaint*, par M. A. Clerc. Souhaitons que cet excellent almanach donne, l'an prochain, encore plus de choses du cru. — Dans tous les cas, nous le signalons comme pouvant être imité ailleurs, très utilement.

Languedoc. — M. l'abbé Sabarthès vient de faire paraître en brochure (Narbonne, Caillard, 1907, in-8 de 61 p.) deux études qu'il avait présentées au congrès des Sociétés savantes, l'une à Nancy en 1901, l'autre à Montpellier en 1907, et qui avaient été publiées par le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*. Dans son *Étude sur la toponomastique de l'Aude*, M. Sabarthès examine le vocabulaire géographique du département. Après avoir constaté que, d'une manière générale, il est d'origine latine, il y reconnaît un fond hellénique, phénicien et celtique. Puis il considère séparément les noms de la période antéromaine, ceux d'origine gauloise, d'origine gallo-romaine, d'origine romaine, d'origine franque, romane et française. Il termine en signalant l'abus de la légende ou du merveilleux dans les études étymologiques. — *L'Essai sur les cours d'eau du département de l'Aude* complète le précédent travail sur la formation des noms de lieux habités. M. Sabarthès considère successivement, par ordre alphabétique, l'étymologie des noms des cours d'eau du département de l'Aude, et il conclut que cinq d'entre eux appartiennent à la période gréco-phénicienne, quatre à la

période ibérique, dix-huit à la période celtique et trente-deux à la période romano-latine. Ces deux études, des plus instructives, sont le résultat de laborieuses recherches.

— Des comptes royaux inédits de 1563 à 1607 ont permis à M. Joseph Poux, archiviste du département de l'Aude, correspondant du ministère de l'instruction publique, de retracer l'histoire des fortifications de *la Cité de Carcassonne à la fin du* XVI*e siècle*, de décrire les travaux qu'on y fit pendant les guerres de religion et de restituer la topographie de la cité pendant cette époque. Cette « étude archéologique » a été présentée, en partie du moins, au dernier congrès des Sociétés savantes, tenu à Montpellier, et elle a paru sous forme d'extraits des *Annales de l'Alliance scientifique universelle* (Paris, H. Morin, 1907, petit in-8 de 48 p.). Les sources que M. Joseph Poux a si bien mises en lumière, étaient restées enfouies dans le fonds de la série C des archives départementales de l'Aude, où elles constituent treize cahiers in-folio, contenant l' « estat au vray de la recepte et dépense du domaine du Roy de la séneschaussée de Carcassonne et Béziers », de 1563 à 1607. Malheureusement, seuls treize exercices financiers s'échelonnent dans cette longue suite de quarante-sept années, ce qui n'a pas moins permis à M. Joseph Poux de donner d'intéressants détails sur les travaux du château, des tours et enceintes et des portes, ainsi que sur ceux relatifs aux maisons de l'Inquisition et de la Trésorerie. M. Poux a consacré un appendice à quelques brèves considérations sur le régime des travaux, les salaires et le prix des matériaux. Il a cité en note les noms des ouvriers mentionnés dans les comptes.

LIMOUSIN. — Depuis que Quicherat a publié ses œuvres en 1856, Henri Baude tient un rang distingué dans la littérature française du XV*e* siècle. Le personnage n'était pas seulement poète ; il joua un rôle, pas toujours à l'abri du soupçon, dans l'histoire financière de son temps : il fut receveur des tailles royales à Tulle, puis élu du Bas-Limousin. M. G. Clément-Simon, qui avait déjà, dans ses *Recherches de l'histoire de Tulle*, signalé la présence du poète dans cette ville, met à profit les derniers travaux de MM. A. Thomas et P. Champion et les documents de ses propres archives pour revenir sur la question d'*Henri Baude à Tulle, les commencements de l'élection du Bas-Limousin* (Tulle, impr. Crauffon, 1907, in-8 de 59 p.). Entre autres documents précieux qu'il met au jour, nous citerons une « Assiette de l'équivalent aux aides ordonnée par le Roi sur le Bas-Limousin pour l'année 1458-1459, » dressée le 6 décembre 1458 par J. de Grémont et Henri Baude, qu'il a empruntée à un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

MAINE. — D'une étude sérieusement conduite d'après les documents contemporains, intitulée : *Les Études ecclésiastiques au diocèse du Mans avant l'épiscopat de Mgr Bouvier (1804-1833)*, par M. L. Calendini (Laval, Goupil, 1906, in-8 de 47 p. Extrait de *la Province du Maine*), il paraît résulter que les études ecclésiastiques dans le diocèse du Mans, avant l'épiscopat de Mgr Bouvier, sont surtout représentées par l'abbé Bouvier, qui enseigna la théologie au séminaire du Mans , à partir de 1811, avec un éclat justifié moins par son mérite intrinsèque, que par la pauvreté de l'enseignement ecclésiastique en général. Pour arriver à cette conclusion, on n'a qu'à lire les pages instructives où M. Calendini nous montre les difficultés que Mgr de Pidoll trouva quand il voulut réorganiser le recrutement de son clergé après le Concordat. C'était une époque de luttes héroïques, pendant laquelle beaucoup de vertu et de dévouement furent mis au service de l'Église, et où la bonne volonté et l'esprit surnaturel suppléèrent, dans la mesure du possible, aux insuffisances de tout ordre qui se manifestaient

au lendemain de la Révolution. Des chapitres instructifs sont consacrés aux études secondaires et primaires et aux premiers pas du clergé manceau dans les voies de l'érudition. Modestes débuts, qu'ont suivi des heures plus sereines. Précieux encouragement au moment où l'Église est frappée dans sa mission enseignante!

NORMANDIE. — Dans son opuscule intitulé : *A propos des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc. Hommages rendus à sa mémoire par quelques poètes normands* (Argentan, imp. Damoiseau, 1907, in-8 de 19 p.), M. Louis Duval, archiviste départemental de l'Orne, a rappelé ou signalé quelques œuvres normandes en l'honneur de la Pucelle, les unes des premières années du XVIIe siècle et les autres de notre temps. M. Duval fait un cas particulier d'une « ode sur Jeanne d'Arc à Rouen » due à M. Ch.-Th. Féret, et qui se trouve notamment dans une *Anthologie des poètes normands contemporains* récemment publiée (Paris, H. Fleury, 1903, in-8). Il profite de l'occasion pour signaler comme apocryphe une prétendue *Lettre de la Pucelle d'Orléans à Charles VII*, publiée, il y a quelques années, dans une feuille locale.

POITOU. — M. Roger Drouault vient de publier *la Pancarte du Minage de Loudun (25 mars 1315)* (Paris, Imprimerie nationale, 1907, in-8 de 15 p. Extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques, année 1906*). Ce document que M. Drouault a très soigneusement et très amplement annoté, fournit d'intéressants renseignements, tant sur l'organisation des anciennes taxes seigneuriales que sur l'approvisionnement du marché de Loudun au commencement du XVIe siècle.

ESPAGNE. — Nous mentionnerons ici : *Amad á Jesús*, par M. l'abbé Casteig ; trad. espagnole de D. Matias Vielva (Barcelona, Gili, 1907, in-16 de 151 p. — Prix : 1 fr.) et *Espejo del alma religiosa*, du Ven. Blasio, édition revue par le P. Dom Hermenegildo Nebreda (Barcelona, Gili, 1907, in-16 de 139 p. — Prix : 1 fr.). Ce sont deux livres de piété forte et substantielle. Le premier, qui contient trente méditations sur l'amour de Jésus-Christ, s'adresse à tous les fidèles, et peut servir utilement de mois du Sacré-Cœur. Le second est spécialement destiné, comme son titre l'indique, aux religieux et aux religieuses, dont il sera comme le guide spirituel dans le chemin de la perfection. L'un et l'autre sont parfaitement édités et se présentent avantageusement sous une fort jolie reliure.

ITALIE. — L'on avait regretté que l'état de santé de Mgr d'Armailhacq l'eût obligé de cesser la publication de ces *Annales de Saint-Louis des Français*, qui, dans une existence de dix années, avaient conquis une place honorable parmi les organes de l'érudition et rendu service à la science historique par les articles et les documents qui s'y trouvaient insérés. La mort, survenue depuis, de Mgr d'Armailhacq, pouvait faire craindre que cette disparition ne fût définitive. Nous sommes heureux d'apprendre qu'il n'en est rien et qu'un comité de rédaction, à la tête duquel se place Mgr Guthlin le distingué successeur de Mgr d'Armailhacq à la tête de Saint-Louis des Français, se propose de reprendre la publication des *Annales*. Outre les articles de fonds dans lesquels l'archéologie aura sa place à côté de l'histoire, des mélanges donneront le texte de documents inédits ; une chronique et une bibliographie critique complèteront chaque livraison trimestrielle du recueil qui formera par an un volume de 600 p., malgré la modicité du prix de l'abonnement (9 fr. par an. Bureau des *Annales*, à Rome, 5. via S. Luigi de' Francesi).

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Études bibliques. Canaan d'après l'exploration récente (*le R. P. Huques Vincent*)..... 193
La Question biblique chez les modernes Japonais (*Jean de Laverdière*)..... 195
Le Miracle et la Critique historique (*P. Saintyves*)..... 195
L'Exégèse traditionnelle et l'Exégèse critique (*l'abbé Dessailly*).... 196
Liens intimes entre le Paradis terrestre et le Calvaire (*l'abbé J. Chauvel*)..... 198
Commentarius in duos libros Machabaeorum (*Josepho Knabenbauer*) (Cursus Scripturae sacrae des jésuites allemandes,..... 199
Évangiles canoniques et Évangiles apocryphes (*M. Lepin*)..... 199
Les Quatre Évangiles. Matériaux pour servir à l'histoire des origines orientales du christianisme. Textes et documents publiés par *Albert Metzger* et revisés par *L. de Milloué*..... 200
La Vie du Sauveur écrite avec les seuls textes évangéliques, disposée chronologiquement et rattachée à l'histoire de son temps (*l'abbé H. Pasquier*)..... 201
L'Adolescence de la Vierge (*l'abbé Claudius Dumas*)..... 538
The Prince of the Apostles, a study (*Paul James Francis* and *Spencer Jones*)..... 203

Liturgie. Le Saint Sacrifice de la Messe (*le R. P. M. Gavin*); trad. de l'anglais par *Philippe Gueneau de Mussy*..... 224
Les Origines liturgiques (*le T. R. P. Dom Fernand Cabrol*)..... 436
Introduction aux études liturgiques (*le Rme Dom Cabrol*)..... 436
Cours synthétique de liturgie (*A. Vigourel*)..... 437
Etudes sur la signification des choses liturgiques (*Timothée Desloges*) 225
Noël (*Amédée Gastoué*)..... 74
L'Eau bénite, ses origines, son histoire, son usage (*Amédée Gastoué*) 273

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. (T. III, col. 967-2208). 519
Sacra Theologia dogmatica recentioribus Academiarum moribus accomodata (*Honorato del Val*)..... 30
Études théologiques. Le Dogme : Hors de l'Eglise point de salut (*le R. P. Ed. Hugon*)..... 521
Cours d'instruction religieuse. La Vie surnaturelle. Commentaire synthétique de la troisième partie du catéchisme. La Grâce et les sacrements (*l'abbé J.-C. Broussolle*)..... 99
L'Evangile sans maître. (La Voie, la vérité, la vie), par l'auteur du Catéchisme expliqué sans maître..... 99
Formation de l'orateur sacré, 72 exercices comprenant tout le catéchisme du concile de Trente. Thèmes oratoires (*le P. Bouchage*).. 226
Catéchisme à l'usage du diocèse de Lyon. Livre du maître (*l'abbé Ant. Ollagnier*)..... 98
Actes de S. S. Pie X, texte latin avec traduction française en regard, suivis d'une table générale alphabétique. T. II..... 173

L'Encyclique « Pascendi dominici gregis » et le décret « Lamentabili sine exitu ». Texte latin et texte français suivis d'une table alphabétique très détaillée dressée par *l'abbé Elie Blanc*..... 522
Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège. Syllabus, Index, Saint-Office, Galilée (*Lucien Choupin*)..... 31
Les Indulgences. Doctrine et histoire (*G. de Pascal*)..... 462
Saint Vincent de Lérins (*Ferdinand Brunetière* et *P. de Labriolle*).... 32

Théologie morale. Sermons. S. Eustathii episcopi Antiocheni in Lazarum, Mariam et Martham homilia Christologica (*Ferdinandi Cavallera*)..... 172
De Prohibitione et censura librorum. Dissertatio canonico-moralis (*Arthuri Vermeersch*)..... 365
Œuvres choisies de *Mgr Gonindard*, précédées d'une notice biographique par le R. P. M.-J. Ollivier..... 98
Œuvres posthumes (*le R. P. Faber*). Plans de sermons. Méditations. Notes diverses. Trad. précédée d'une notice par Un bénédictin de la congrégation de Solesmes..... 107
Jésus et ses contemporains. Conférences (*D. Vieillard-Lacharme*)... 103
Par l'Espérance. Instructions aux hommes du monde prêchées à Saint-Philippe du Roule et à Saint-Augustin. Carême de 1907. (*l'abbé de Gibergues*)..... 102
La Charité chez les jeunes. Conférences (*l'abbé Auguste Texier*)..... 103
Le Gaspillage de la vie. Carême de 1906 à N.-D. de Bayeux (*l'abbé Archelet*)..... 101
Sermons et allocutions de circonstance (*l'abbé Et. Bouisson*)..... 100

Apologétique. Saint-Justin et les Apologistes du second siècle. (*J. Rivière*)..... 329
La Foi et la Morale chrétiennes. Exposé apologétique (*l'abbé E. Blanc*). 102
La Foi devant la raison. (Réponse à deux évadés) (*l'abbé Gayraud*). 143
Christianisme et Eglise (*le R. P. Th. Bourgeois*)..... 438

Ascétisme et Piété. L'Esprit-Saint, sa personne divine, son action dans l'Eglise et dans les âmes. Méditations inédites (*Mgr Dupanloup*) 102
Étude historique sur le Chemin de la Croix (*le R. P. Herbert Thurston*); trad. française par *A. Boudinhon*..... 33
Le Chrétien intime. T. I. Les Litanies du Cœur de Jésus (Jésus notre vie). Elévations (*l'abbé Charles Sauvé*)..... 104
Les Promesses du Sacré-Cœur. Réflexions et prières (*le P. Joseph Boubée*) 104
Marie dans sa vie et ses vertus, son culte et ses fêtes. Méditations. 105
Marie, Mère de Dieu et notre Mère. Les Raisons et les avantages de la dévotion à la Sainte Vierge (*le R. P. Lodiel*)..... 105
Du Carmel à Sion. Mois de Marie (*l'abbe A. Dard*)..... 105
Saint Joseph (*l'abbé V.-D. Artaud*)..... 106
Medulla Sancti Thomae Aquinatis per omnes anni liturgici dies distributa seu Meditationes ex operibus S. Thomae depromptae (*P.-D. Mézard*)..... 106
Le Héraut de l'amour divin. Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'ordre de Saint-Benoît. Trad. sur l'édition latine des Pères bénédictins de Solesmes..... 107
Œuvres choisies de *Mgr Billard*, évêque de Carcassonne. Méditations à l'usage des personnes du monde..... 107
Instrucción para enseñar la virtud à los principiantes y Escala espiritual para la perfección evangélica (*P. Fray Diego Murillo*)..... 108
L'Aurore de l'éternité (*le P. Ch. Laurent*)..... 109
La Comunión frecuente y diara, según las enseñanzas y prescripciones de Pio X. Comentario canónico-moral sobre el decreto Sacra Tridentina Synodus (*R. P. Juan B. Ferreres*)..... 109
Une Retraite de première communion (*l'abbé V.-D. Artaud*)..... 109
Aux dames et aux jeunes filles. La Simplicité d'après l'Evangile (*l'abbé de Gibergues*)..... 110
Misère et miséricorde. La Parabole de l'Enfant prodigue (*l'abbé Léon Rimbault*)..... 110
Pour mes petits enfants. Courtes Lectures (*F. de Cées*)..... 110
L'Echo du Purgatoire et Annales de la Communion des saints. Publication mensuelle sous la direction du *R. P. Ch. Laurent*. 11e année..... 111

Mélanges. La Creacion del mundo según San Agustin, interprete del Génesis (*P. Angel Rodrigues de Prada*)..... 461

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. L'Évolution du droit et la Conscience sociale (*L. Tanon.*) 2e éd., revue et augmentée d'un appendice sur la Valeur d'un premier principe de la formation du droit..... 385
Droit social. La Famille, les associations, l'État, l'Église, leur organisation et leurs rapports mutuels (*E. Valton*)..... 386
Filosofia del diritto (*A. Groppali*)..... 387
Fidèles ou vassaux? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la Royauté, depuis le milieu du IXe jusqu'à la fin du XIIe siècle (*Ferdinand Lot*)..... 34
Essai sur le bail à cens en Bourgogne (*Louis Gally*)..... 389
Essai sur l'amodiation en Bourgogne (*Georges Janniaux*)..... 390
Essai sur le douaire en Bourgogne (*Abel Ridard*)..... 391

Droit romain. Essai sur les origines du testament romain (*Alfred Obrist*)..... 388
Le Droit criminel romain dans les Actes des martyrs (*J. Rambaud*). 33

Droit international. Traité de droit public international (*A. Mérignhac*). 2e partie. Le Droit de la paix..... 395
De la Déclaration de guerre (*M. Maurel*)..... 396
Etudes sur les effets internationaux des jugements. I. De la Compétence du tribunal étranger (*Etienne Bartin*)..... 397

Droit constitutionnel. Les Lois constitutionnelles (*R. Parisel*).. 399

Droit d'association. Manuel des associations déclarées (*Roger Bertin* et *Jacques Charpentier*)..... 398

Droit civil. De la Puissance paternelle et de la Tutelle sur les enfants naturels, étude critique de législation comparée (*Maurice Travers*)..... 392
De la Possession des meubles, études de droit allemand et de droit français (*Raymond Saleilles*)..... 393
Responsabilité des fondateurs et administrateurs de sociétés anonymes (*Henri Mouret*)..... 394
Des Actions en reprise, en revendication et en révocation des libéralités faites aux établissements supprimés (*Ferdinand Sanlaville*). 226

Droit rural. Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous (*J. Gaure*). 399

Droit pénal. La Propaganda anarquista ante el derecho (*P. Venancio Maria de Minteguiaga*)..... 400

Législation militaire. Dictionnaire du recrutement (*J. Saumur*). 142
Vade-mecum de l'officier aux grèves (*le capitaine Boschet*)..... 141
Discipline militaire et obéissance passive (*Jules Cauvière*)..... 138

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. De la Croyance en Dieu (*Clodius Piat*)..... 411
Enseignement et Religion, études philosophiques (*Georges Lyon*).. 410
La Crise de la certitude. Etude des bases de la connaissance et de la croyance, avec la critique du néo-kantisme, du pragmatisme et du newmanisme, etc. (*Albert Farges*)..... 401
Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme (*l'abbé Georges Frémont*). T. VII..... 32
La Science de la vie. Deuxième partie. Le Devoir. T. Ier. Pages recueillies dans les papiers ou rédigées d'après les cours de *l'abbé Guinand*..... 36

La Science de la vie. Deuxième partie. Le Devoir. T. II. Pages recueillies dans les papiers ou rédigées d'après les cours de *l'abbé Guinand* 330
Que savons-nous ? Esquisse d'une conclusion de philosophie et d'histoire (*M. Jacquinet*) 402
Les Bases de la philosophie naturaliste (*André Cresson*) 403
La Vie et la Matière (*Oliver Lodge*) ; traduit de l'anglais par *J. Maxwell* 403
Essai sur les éléments principaux de la representation (*O. Hamelin*). 404
L'Evolution créatrice (*Henri Bergson*) 405
Études sur le syllogisme, suivies de l'Observation de Platner et d'une note sur le « Philèbe. » (*J. Lachelier*) 406
La Peur de la vérité (*Bernard Allo*) 411
Essai sur l'atomisme et l'occasionalisme dans la philosophie cartésienne (*Joseph Prost*) 413
Le Libéralisme devant la raison (*Alfred de Chabannes la Palice*) 523

Psychologie. Essai critique et théorique sur l'association en psychologie (*le Dr Paul Sollier*) 407
L'Attention spontanée et volontaire. Son Fonctionnement, ses lois, son emploi dans la vie pratique (*Edouard Rœhrich*) 408
La Physionomie humaine. Son Mécanisme et son rôle social (*le Dr Waynbaum*) 408
L'Éducation et le Suicide des enfants, étude psychologique et sociologique (*Louis Proal*) 410

Morale. Les Morales d'aujourd'hui et la Morale chrétienne (*le chanoine Léon Désers*) 101
Précis raisonné de morale pratique (*André Lalande*) 409
La Morale sans bien (*Léon Jouvin*) 409
Les Idées morales de Madame de Sévigné (*J. Calvet*) 366
Connais-toi pour mieux faire (*la comtesse de Flavigny*) 74
Le Livre de mes fils (*Paul Doumer*) 144
La Crise morale des temps nouveaux (*Paul Bureau*) 439
Pour ceux qui pleurent (*Mme Busquet-Pagnerre*) 227
Le Bréviaire d'un panthéiste et le Pessimisme héroïque (*Jehan Lahor*). 39

Histoire de la philosophie. Mélanges. Les Grands Philosophes. Philon (*l'abbé Jules Martin*) 412
Newton (*le baron Carra de Vaux*) 414
Notes de la main d'*Helvétius*, publiées d'après un manuscrit inédit avec une Introduction des commentaires, par *Albert Keim* 414
Helvétius, sa vie et son œuvre, d'après ses ouvrages, des écrits divers et des documents inédits (*Albert Keim*) 414
A.-A. Cournot (*F. Mentré*) 415
Charles Darwin (*Emile Thouveres*) 415
Un Mouvement mystique contemporain. Le Réveil religieux du pays de Galles (1904-1905) (*J. Rogues de Fursac*) 412
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon*, 17e année, 1906 415

Éducation. Enseignement. La Jeune Fille et l'Évolution moderne (*Gabriel d'Azambuja*) 273
Le Savoir-vivre, les usages, le monde, ouvrage publié sous la direction de *Mme Aline Raymond* 441
Dictionnaire du savoir-vivre (*M. Chambon*) 442
Questions d'enseignement supérieur ecclesiastique (*Pierre Batiffol*). 145
Maîtres et parents. Etude et enquête sur la coopération de l'école et du lycée avec la famille (*Paul Crouzet*) 228
Nos enfants au collège. Le Corps et l'âme de l'enfant (*le Dr Maurice de Fleury*) 40
La Pédagogie de Herbart, exposé et discussion (*Louis Gockler*) 229
Cours de pédagogie théorique et pratique préparatoire au certificat d'aptitude pédagogique (*Mlle A. Wagner*) 332
Écoles nouvelles et Land-Erziehungsheime (*Ernest Contou*) 367
L'Enseignement professionnel en France au début du XXe siècle (*René Leblanc*) 173

Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï*. T. XIII. Articles pédagogiques. La Revue « Iasnaia-Poliana ». L'Ecole de Iasnaia-Poliana en novembre et décembre 1862 230

Sciences politiques, économiques et sociales. Principes d'économie politique (*Gustav Schmoller*). T. IV; trad. par *Léon Polack*. 14
Principes d'économie politique (*Alfred Marshall*) ; trad. par *F. Sauvaire-Jourdan* 15
La Doctrine des Egaux, extraits des œuvres complètes de *Babeuf*, publiés par *Albert Thomas* 538
Le Système politique d'Auguste Comte (*le comte Léon de Montesquiou*). 146
Vogelsang. Extraits de ses Œuvres traduits de l'allemand. I. Morale et économie sociales. — II. Politique sociale 539
La Contre-Révolution. Essai sur les principes fondamentaux des gouvernements (*Pierre Félix*) 440
L'Homme qui vient. Philosophie de l'autorité (*Georges Valois*) 37
La Monnaie (*A. de Foville*) 17
Histoire des systèmes économiques et socialistes (*Hector Denis*). T. II. 19
L'Art de placer et gérer sa fortune (*Paul Leroy-Beaulieu*) 524
Prêt, intérêt, usure (*L. Garriguet*) 461
Le Mécanisme de la vie moderne (*le vicomte G. d'Avenel*) 230
Robert Owen (*Edouard Dolléans*) 18
Menzogne, escursione critica a traverso gli spropositi di Max Nordau e compagni (*Andrea Lo Forte-Randi*) 19
Le Surpeuplement et les habitations à bon marché (*Henri Turot* et *Henri Bellamy*) 20
Patrons et ouvriers (*A. Roguenant*) 20
Employées et ouvrières. Conditions d'admission et d'apprentissage, emplois, traitements, etc. (*Fénelon Gibon*) 334
L'Ouvrière en France, sa condition présente, les réformes nécessaires (*Caroline Milhaud*) 22
Conquêtes sociales (*M.-L. Bérot*) 539
Chez les Jaunes (*le Conseil fédéral de la Fédération syndicale de l'industrie tourquennoise*) 333
Le Contrat de travail. Les Salaires. La Participation aux bénéfices (*Roger Merlin*) 21
Le Travail à bon marché (*George Mény*) 22
Condition actuelle des serviteurs ruraux bretons. Domestiques à gages et journaliers agricoles (*Jean Choleau*) 23
Une Nouvelle Organisation industrielle. Etude sur les procédés techniques et les institutions sociales de la fondation Carl Zeiss à Iéna (*Félix Auerbach*) ; trad. de l'allemand 23
Histoire du mouvement syndical en France, 1789-1906 (*Paul Louis*) .. 25
National labor federations in the United States (*William Kirk*) 24
Le Solidarisme (*C. Bouglé*) 26
Qu'est-ce que la sociologie ? (*C. Bouglé*) 27
Activités sociales (*Max Turmann*) 231
Une Fondation nécessaire. Les Secrétariats d'œuvres sociales (*Victor Bettencourt* et *le R. P. Rutten*) 441
Les Classes sociales au point de vue de l'évolution zoologique, (*Charles Malato*) 27
Socialisme et Monarchie. Essai de synthèse sociale (*Emile Sigogne*.. 367
Le Morcellisme (*Camille Sabatier*) 28
Le Chômage, publié sous les auspices de la Societa umanitaria 29
L'individu, l'Association et l'Etat (*Eugène Fournière*) 29
L'Aisance obligatoire, ou le Socialisme pratique (*Paul Ezou*) 30
La Mutualité au régiment. Essai de propagande mutualiste (*le capitaine Favier*) 142
L'Entr'aide ; un facteur de l'évolution (*Pierre Kropotkine*) ; trad. de l'anglais par *L. Bréal* 333
Le Rôle social de la charité (*P. Drillon*) 274
Les Vierges chrétiennes, étude historique (*A. de Gourlet*) 369

Féminisme. Autour du féminisme (*Théodore Joran*) 524

Anthropologie. Les Silex taillés et l'Ancienneté de l'homme (*A. de Lapparent*) 174

La Descendance de l'homme (*Guillaume Bölsche*); trad. de l'allemand par *Victor Dave*..... 462

Médecine. Histoire. Généralités. Les Indiscrétions de l'histoire (*le Dr Cabanès*). 4e série..... 204
Compte rendu du Congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine..... 206
La Morale sexuelle (*le Dr Antoine Wylm*)..... 210
Précis de médecine. Technique orthopédique (*le Dr P. Redard*)..... 211

Biologie. Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio et psycho-sociologique (*Ernest Solvay*)..... 205

Hygiène. Hygiène (*les Drs Debove* et *A.-F. Plicque*)..... 209
Hygiène individuelle du travailleur (étude hygiénique, sociale et juridique) (*le Dr René Martial*)..... 209
La Santé par l'hygiène (*Nestor Gréhant*)..... 210
L'Européen sous les tropiques (*Adolphe Bonain*)..... 139

Pathologie et Thérapeutique. Comment on se soigne aujourd'hui. Remèdes de bonne femme (*les Drs Cabanès* et *Barraud*)..... 206
Formulaire pratique et de pharmacologie (*A. Gilbert* et *P. Yvon*)... 208
Formulaire pratique de thérapeutique des maladies cutanées et vénériennes (*L. Butte*)..... 208
Le Péril de la race. Avarie, alcoolisme, tuberculose (*Emile Pierret*). 208
Pour en guérir (*le professeur Alfred Fournier*)..... 210

Sciences psychiques. L'Œuvre de Lourdes (*le Dr Boissarie*)..... 211
La Force curatrice à Lourdes et la Psychologie du miracle (*le Dr Hipp, Baraduc*)..... 211

Sciences physiques. Leçons sur la viscosité des liquides et des gaz (*Marcel Brillouin*). 1re partie. Généralités. Viscosité des liquides.. 416
Traité de physique (*O. D. Chwolson*); trad. sur les éditions russe et allemande par *E. Davaux*. Edition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de Notes sur la physique théorique, par *E.* et *F. Cosserat*. T. I. 3e fasc. L'Etat liquide et l'état solide des corps..... 417
L'Electricité considérée comme forme de l'énergie. Les Notions fondamentales, le potentiel et la quantité d'électricité (*le lieut-colonel E. Ariès*)..... 418
Cours pratique élémentaire d'électricité industrielle (*Emile Fesquet*). 422
Vingt Leçons pratiques sur les courants alternatifs (*E. Nicolas*)... 423
Les Lampes à incandescence électrique (*J. Rodet*)..... 424

Zootechnie. Zootechnie spéciale. La Vacherie laitière (*P. Dechambre*). 336
L'Ane et les mulets (*Emile Thierry*)..... 173
L'Elevage du pigeon. Le Colombier et la volière (*Cyrille de Lamarche*). 75
Le Dindon et la pintade. L'Oie et le canard (*le même*)..... 75
Le Porc et ses produits. Lard et jambons (*le même*)..... 75

Agriculture. Horticulture. Viticulture. Agriculture générale. T. II. Semailles et récoltes (*Paul Diffloth*)..... 41
Chimie agrologique. La Terre arable (*J. Dumont*)..... 335
Le Petit Domaine (*Cyrille de Lamarche*)..... 75
La Culture potagère. Les Bons Légumes (*le même*)..... 75
Soixante quintaux de blé à l'hectare. (Nouvelles Idées, nouveau système (*E.-S. Bellenoux*)..... 368
Technologie agricole. La Cidrerie (*J. Crochetelle*)..... 336
Les Oiseaux utiles et nuisibles à l'agriculture (*Pierre Mégnin*)..... 334
La Crise viticole et la Viticulture méridionale (1900-1907) (*Frédéric Alger*)..... 274

Sylviculture. Économie forestière (*G. Huffel*). T. III..... 147

Sciences mathématiques. Traité des assurances sur la vie, avec développements sur le calcul des probabilités (*U. Broggi*); trad. de l'italien par *S. Latès*..... 419
Introduction à la théorie des nombres transcendants et des propriétés arithmétiques des fonctions (*Edmond Maillet*)..... 419

La Statique graphique et ses applications aux constructions (*Maurice Lévy*). 1re partie. Principes et applications de statique graphique pure..... 420
Arithmétique graphique. Introduction à l'étude des fonctions arithmétiques (*Gabriel Arnoux*)..... 421
Les Carrés magiques, contribution à leur étude (*J. Riollot*)..... 422
Essai sur le carré magique de N à N nombre (*Prosper de Lafitte*)... 422

Biographie scientifique. Les Débuts d'un savant naturaliste. Le Prince de l'entomologie, Pierre-André Latreille à Brive, de 1762 à 1798 (*Louis de Nussac*)..... 212

Astronomie. Évolution des mondes, suivie des Progrès de l'astronomie (*M.-J. Nergal*)..... 366

Sciences militaires. Études sur l'armée révolutionnaire (*Pierre Cantal*)..... 127
La Guerre napoléonienne, les Systèmes d'opérations. Théorie et technique (*le lieutenant-colonel Camon*)..... 127
Le Rôle sociologique de la guerre et le Sentiment national (*le capitaine A. Constantin*), suivi de la Guerre, moyen de sélection collective (*le Dr. S. R. Steinmetz* [de la Haye]), trad. de l'allemand par *A. Constantin*..... 133
Étude philosophique sur l'art de la guerre. Essai d'une synthèse (*le capitaine Gamelin*)..... 134
La Nation, l'armée et la guerre (*le commandant Munier*)..... 134
Considérations générales sur l'organisation de l'armée. L'Evolution nésessaire (*A. Messimy*)..... 135
Le Contact, étude de guerre moderne (*le général Izzet-Fuad*)..... 135
Questions militaires d'actualité. La Prochaine Guerre ; le Haut Commandement ; les Avant-Gardes d'armée ; le Testament militaire de Kouropatkine (*le général H. Bonnal*)..... 135
Le Coup de massue. Étude militaire (*le Dr J. Aubœuf*)..... 136
L'Officier éducateur (*Georges Duruy*)..... 136
L'Officier et ses ennemis (*le capitaine Georges Couderc de Fonlongue*). 137
Le Sous-Officier dans l'armée moderne (*le capitaine Victor Duruy*)... 137
Commandement et obéissance (*le général Donop*)..... 138
Lettres d'un réserviste (*Henry de Larzelles*)..... 138
Organisation et tactique des trois armes. L'Artillerie française au XVIIIe siècle (*le commandant Ernest Picard* et *le lieutenant Jouan*).. 140
Loisirs d'artilleur (*J.-E. Estienne*)..... 134
Tendances tactiques de notre cavalerie (*le commandant Jibé*)..... 141
Les Corps d'automobilistes (*le capitaine L.-J. Dubost*)..... 141
Etude sur la cavalerie suisse (*le commandant Alfred Dollfus*)..... 140
La Neutralité de la Belgique en 1906 (*le lieutenant P. de Lanet*)..... 140

Marine. Enseignement nautique (Écoles normales du littoral) (*A. Adde*). 174
La Guerre sur mer. Stratégie et tactique. La Doctrine (*le capitaine de vaisseau Gabriel Darrieus*)..... 148
La Mer et les Marins (*René Victor-Meunier*)..... 518

Science coloniale. Étude sur les différents systèmes de colonisation militaire expérimentés en France et à l'étranger (*le capitaine de Condamy*)..... 139

Jeux. Sports. Equitation. Les Secrets de la prestidigitation (*St-J. de L'Escap*)..... 516
Le Cheval, ses aptitudes économiques et sportives (*P. Le Hello*)... 525
Comment nourrir le Pur sang au haras et à l'entraînement (*Ed. Curot* et *Paul Fournier* [*Ormonde*]..... 525
Poil et Plume (*Emile Maison*)..... 519

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. La Peinture anglaise de ses origines à nos jours (*Armand Dayot*)..... 485
Dürer, l'œuvre du maître, tableaux, gravures sur cuivre, gravures sur bois..... 486

Photographie. Vocabulaire français-esperanto technologique des termes les plus employés en photographie et dans ses rapports avec la chimie, la physique et la mécanique (*Ch. Verax*)..... 368

Comment on obtient une photographie en couleurs (*H. Quintin*)... 368

Musique. Biographies de musiciens. Catholic Church Music (*Richard R. Terry*)..... 302
Méthode complète de chant grégorien (solfège, théorie et pratique), d'après les principes de l'école de Solesmes (*Grégoire Suñol*). 2e éd. Trad. avec préface et table analytique par *D. Maur Sablayrolles*. 304
Manuale pro benedictionibus et processionibus SS. Sacramenti ex libris solesmensibus excerptum cum cantu gregoriano..... 304
Commune Sanctorum cum cantu gregoriano ad exemplar editionis Vaticanae concinnatum..... 305
Chants d'église (1re série). Paraphrase poétique des principales hymnes, séquences et antiennes mariales (*l'abbé Irénée Mauri*)... 305
Études musicales (*Camille Bellaigue*)..... 308
L'Expression du rythme mental dans la mélodie et dans la parole (*Henri Goujon*)..... 310
Rythmischer Choral, Altarweisen und griechische Rhythmen in ihrem Wesen dargestellt durch eine Rhythmik des einstimmigen Gesanges auf Grund der Accente (*Friedrich Succo*)..... 311
Jaques Dalcroze. Méthode 1re partie. Gymnastique rythmique, 1er vol. 312
La Voix. Sa culture physiologique, théorie nouvelle de la phonation (*Pierre Bonnier*)..... 312
Bases physiques de la musique (*H. Bouasse*)..... 313
L'Accompagnement du plain-chant (*l'abbé Pirio*)..... 315
Denkmäler der Tonkunst in Œsterreich. XIV. Jahrgang. Erster teil. Heinrich Isaac, Weltliche Werke. Zweiter teil. Michael Haydn, Instrumental-Werke, I..... 314
Les Maîtres de la musique. Beethoven (*Jean Chantavoine*)..... 305
Les Maîtres de la musique. Mendelssohn (*Camille Bellaigue*)..... 306
Les Maîtres de la musique. Smetana (*William Ritter*)..... 307
Hector Berlioz. Les Années romantiques, 1819-1842. Correspondance, publiée par *Julien Tiersot*..... 309
Paris, souvenirs d'un musicien, 185... 1870 (*Henry Maréchal*)..... 308
Œuvres en prose de *Richard Wagner*; trad. en français par *J.-G. Prod'homme*. T. I. Des Gesammelte schriften. 1841-1842..... 309

Mélanges. Les Variations des théories de la science (*le vicomte Robert d'Adhémar*)..... 274
L'Année technique 1906 (*A. Da Cunha*)..... 540
Procédes mécaniques spéciaux et tours de main (*Robert Grimshaw*) 2e série..... 424
Menus propos sur la cuisine comtoise (*Une vieille maîtresse de maison*). 337

LITTÉRATURE

Encyclopédies. Linguistique. Philologie. Tout ce qu'il faut savoir en astronomie et géologie, géographie et histoire, histoire des religions, philosophie et morale. Nouvelle Encyclopédie publiée sous la direction de *F. Damé*..... 232
Particularités linguistiques des noms subjectifs (parties du corps, armes et outils, animaux domestiques, noms propres, prénoms) (*Raoul de la Grasserie*)..... 150
Contributions to the Study of elliptical Words in Modern English (*Karl Sundén*)..... 443
Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon (*E. Pilastre*)..... 52

Folk-lore. Au bon vieux temps. Récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand; jeux, vieilles chansons; vingt chants notés (*A. Madelaine*)..... 444

Poésie. Les Cent Ballades, poème du XIVe siècle, composé par *Jean Le Séneschal*, avec la collaboration de *Philippe d'Artois, comte d'Eu*, de *Boucicaut le Jeune* et de *Jean de Crésecque*, publié, avec deux reproductions phototypiques, par *Gaston Raynaud*..... 239
Fables de *La Fontaine*..... 492

Poetas franceses del siglo XIXe, traducción en verso castellano por *D. Teodoro Llorente*..... 150
Œuvres complètes d'Alfred de Musset : nouvelle édition revue, corrigée et complétée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par *Edmond Biré*. I. Premières Poésies (1829-1835). II. Poésies nouvelles (1835-1852)... 112
Anthologie des poètes français contemporains (1856-1906). Notices par *G. Walch*..... 112
L'Effort des races (*Jean Ott*)..... 113
L'Or des automnes (*Raymond Christoflour*)..... 114
La Couronne de lierre (*Jacques de Dampierre*)..... 114
Le Clavier des harmonies, transpositions poétiques (*Henri Allorge*). 115
De Rime en rime (*L.-L. Régnier*)..... 115
Les Feuilles du tremble (*Gaston Richard*)..... 116
La Soif des infinis (*R. d'Hugheer*)..... 116
Poèmes (*Léon Vannoz*)..... 117
Glanes du passé (*Fridolin Werm*)..... 117
Les Papillons noirs (*Pierre Rodot*)..... 118
Phrases (*Estienne*)..... 118
Ombres voluptueuses (*Louis Mandin*)..... 118
Les Sentiments (*Nandor Sonnenfeld*)..... 119
Spectacles et rêves (*Gaston d'Urville*)..... 119
Les Brumes de la vie (*Gaston Syffert*)..... 119
De Cœur à cœur (*Edouard Dulac*)..... 120
Le Passant qui regarde (*Edouard Devern*)..... 120
Poèmes d'*Oscar Wilde* ; trad. et préface par *Albert Savine*..... 446

Théâtre. Antoine et Cléopâtre, drame de *Shakespeare*, trad. en vers français par *Léon Morel*..... 153
L'Ecole des ménages, tragédie bourgeoise en cinq actes et en prose, œuvre posthume (*Honoré de Balzac*)..... 526
Théâtre de *Jules Lemaître*. II. Les Rois. L'Age difficile. Le Pardon. La Bonne Hélène..... 121
Yvonnick, drame en 2 actes (*Ch. Le Roy-Villars*)..... 435
Le Loup et l'Agneau, bafouillage comique (*Paul Deroyre*)..... 435
Un Produit merveilleux (*Paul Deroyre*)..... 435
Leçon de chimie, monologue scientifico-fantaisiste (*Paul Deroyre*) 435

Romans, contes et nouvelles. La Puissance du mensonge, (*Johan Bojer*); trad. du norvegien par *Guy-Charles Cros*..... 5
Le Journal de Pierre Daumis (*Pierre Grasset*)..... 7
Le Point d'honneur (*Maurice Paléologue*)..... 7
Mystérieux Passé (*Mme Octave Feuillet*)..... 8
Mademoiselle de Kéravon (*H. d'Échérac* [*G. d'Argenty*])..... 8
Dernière du nom (*M. Tessier-Bailleul*)..... 9
Le Gouffre de la liberté (*M. Reepmaker*)..... 9
La Servitude (*Fernand Rivet*)..... 10
Plus haut (*Jacques Labour*)..... 10
La Prêtresse d'Isis, légende de Pompéi (*Edouard Schuré*)..... 10
Le Chevalier de Saint-Andeu, épisode des guerres de la Vendée (*A. Chambolle* [*Edouard Beauchamp*])..... 11
Rédemption (*Raymond Maygrier*)..... 11
Le Jardin sur la glace (*H.-R. Lenormand*)..... 11
Ames inquiètes (*Edgy*)..... 12
Le Désir de vivre (*Paul Acker*)..... 12
La Gardienne de la lumière et autres histoires canadiennes (*Henry Van Dyke*); adaptées de l'anglais par *E. Sainte-Marie Perrin*..... 12
L'Eternelle Attente (*Fernand Médine*)..... 13
L'Ecran brisé (*Henry Bordeaux*)..... 289
La Clef de la vie (*Léon de Tinseau*)..... 290
Femme de peintre (*Gustave Amiot*)..... 291
L'Ile héroïque (*Louis Lefebvre* [*Jean Deuzèle*])..... 292
Le Lendemain du péché (*Henry d'Hennezel*)..... 293
Les Amantes (*Brada*)..... 294
Malgré l'amour (*Brada*)..... 294
Singoalla (*Victor Rydberg*); trad. de *Josef Fredbürj*..... 294
Le Jardin ensoleillé (*G. Martinez Sierra*); trad. de l'espagnol par *Pauline Garnier*..... 295

Simples Contes des collines (*Rudyard Kipling*); trad. de l'anglais par *Albert Savine*..... 295
Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï*. T. XV. Anna Karénine, t. I; trad. par *J. W. Bienstock*..... 296
Contes de la Pampa (*Manuel Ugarte*); trad. de *Pauline Garnier*..... 296
Dans l'ombre de la cathédrale (*V. Blasco Ibáñez*); trad. par *G. Hérelle*. 296
Le Nimbe noir (*Péladan*)..... 296
Croquis de jeunes filles (*Henri Davignon*)..... 297
Ces Dames du régiment (*Madol*)..... 297
Les Circonstances de la vie (*C.-F. Ramus*)..... 297
L'Emigré (*Paul Bourget*)..... 298
Le Temps des cerises (*Clovis Hugues*)..... 502
Nos Domestiques (*Jean Drault*)..... 501

Ouvrages pour la jeunesse. Vers la haine (*Pierre Gourdon*).. 426
Maître Josias. Un Conte du vieux Strasbourg (*Marie Diemer*)..... 427
De peur d'aimer (*Albérhic-Chabrol*)..... 427
La Maison des Yeux Bleux (*Jacqueline Rivière*)..... 428
La Brabina (*Myriem de Chonski*)..... 428
Fumées de gloire (*Jeanne de Coulomb*)..... 429
Noces de neige (*B. de Buxy*)..... 429
Geoffroy Austin (*P.-A. Sheehan*)..... 429
Succès dans l'échec, faisant suite à « Geoffroy Austin » (*P.-A. Sheehan*)..... 430
Le Secret du Mari (*M. Maryan*)..... 431
La Robe brodée d'argent (*M. Maryan*)..... 431
Dans la crise (*F. Dumont*)..... 431
Sous l'orage, histoire du temps présent (*Jean des Tourelles*)..... 432
Les Sources claires, au pays du Couserans (*Mlle d'Escola*)..... 432
Devant l'obstacle, roman psychologique et étude sociale (*J. Baudry*) 433
Le long du chemin (*Antoinette Giacomelli*)); trad de l'italien..... 433
Intellectuelles (*Claude Mancey*)..... 433
Histoire d'Edmée, ou l'Expiation (*Hélène de Golesco*)..... 434
Ce qui passe et ce qui reste, pages détachées d'un journal de jeunesse (*Madeleine d'Arvisy*)..... 434
L'Inventaire (*Guy Chardonchamp*)..... 434
Le Secret de Rocamadour (*Guy d'Aveline*)..... 434
Louisette (*Marie Lacroix*)..... 433
Don Quichotte de la Manche (*Cervantès*). Édition réduite et mise à la portée de la jeunesse par *Paul Lefèvre-Géraldy*..... 492
L'Agence Thompson and Co (*Jules Verne*)..... 494
Le Trésor dans l'abîme (*Jean de la Hire*)..... 495
Péri en mer!, suivi de le Retraité, la Fille du guetteur, Vieux Pêcheur, le Vin d'épave (*Gustave Toudouze*)..... 497
Les Bandits de la Cordillère (*Henry Leturque*)..... 498
Miss Mousqueterr (*Paul d'Ivoi*)..... 496
Les Deux Tigres, second épisode des Pirates de la Malaisie (*Emilio Salgari*); trad. par *J. Fargeau*..... 498
Autour d'un secret (*P. Perrault*)..... 497
L'Anneau fatal (*Charles Foley*)..... 512
La Petite Patricienne (*Henri Guerlin*)..... 513
Orgueilleuse (*Emile Pech*)..... 499
Entre chien et loups (*Vassili Niemirovitch-Dantchenko*); adopté du russe par Mme *Elise Okrendt*..... 499
Grande Amie (*Emile Pech*)..... 500
Gil Blas de Santillane (*Le Sage*). Edition pour la jeunesse, avec Introduction par *Louis Tarsot*..... 500
La Fille de l'aiguilleur (*Pierre Maël*)..... 514
L'Enfant de Saint-Marc (*B.-A. Jeanroy*)..... 514
La Sorcière du Vésuve (1808) (*Gustave* et *Georges Toudouze*)..... 514
La Petite Princesse des neiges (*Técla de Mommerot*)..... 501
L'Oncle César (*Mme Chéron de la Bruyère*)..... 515
La Famille Grinchu (*Mlle G. du Planty*)..... 515
Le Pardon du grand-père (*Mlle J. Borius*)..... 516
Les Colons de l'île Morgan (*Edmée Vesco*)..... 516
Tante Cacatois (*Jean Blaize*)..... 517
Les Bonnes Idées de Philibert (*Henri Avelot*)..... 502
Rose et Rosette. Aventures d'une poupée (*B. Vadier*)..... 502

Périodiques illustrés et Albums. Journal de la jeunesse.. 505
Le Mois littéraire et pittoresque..... 506
Journal des demoiselles et Petit Courrrier des dames..... 507
Le Noël, revue hebdomadaire pour l'enfance et la jeunesse..... 508
Revue Mame..... 507
Mon Journal..... 508
L'Ouvrier..... 509
Les Veillées des chaumières..... 509
La Semaine de Suzette..... 510
Henri IV, roy de France et de Navarre (*G. Montorgueil* et *H. Vogel*). 510
Chants pour la jeunesse (*Maurice Bouchor*)..... 510
Chantez, petits ! Chansons et rondes (*Xavier Privas* et *Gaston Noury*). 511
Tableaux vivants, série de découpages (*Aristide Fabre* et *Job*)..... 511
Mes Premiers Coloriages (*Mlle H.-S. Brès*)..... 512
Les Passe-Temps de Monsieur Lucien (*P-J. Stahl* et *L. Frœlich*).... 512
Les Petits Animaux de la basse-cour (*A. Vimar*)..... 512

Épistoliers. Lettres de *Guy Patin*, 1639-1672. Nouvelle édition collationnée sur les manuscrits autographes, publiée avec l'addition des lettres inédites, la restauration des textes retranchés ou altérés et des notes biographiques, bibliographiques et historiques par le *Dr Paul Triaire*. T. Ier..... 338

Littérature grecque et latine. Pour mieux connaître Homère (*Michel Bréal*)..... 42
Étude sur Didymos, d'après un papyrus de Berlin (*Paul Foucart*).. 43
Études sur le style des discours de Cicéron, avec une esquisse de l'histoire du « Cursus » (*Louis Laurand*)..... 234
De M. Tullii Ciceronis studiis rhetoricis (*L. Laurand*)..... 234
Les Derniers Ecrivains profanes. Les Panégyristes, Ausone, le « Querolus », Rutilius Numatianus. (Études sur l'histoire de la littérature latine dans les Gaules) (*René Pichon*)..... 236

Histoire et Critique littéraire. La Chanson de Roland et la Littérature chevaleresque (*Marius Michel*)..... 238
Études critiques sur l'histoire de la littérature française (*Ferdinand Brunetière*). 8e série..... 341
Esquisse historique de la littérature française au moyen âge depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle (*Gaston Paris*)..... 238
La Littérature française au xixe siècle (*l'abbé Paul Halflants*). Première Partie : Le Romantisme (1800-1850)..... 44
Bourdaloue. Histoire critique de sa prédication, d'après les notes de ses auditeurs et les témoignages contemporains (*Eugène Griselle*) T. III..... 233
Poètes et goinfres du xviie siècle. La Chronique des chapons et des gelinottes du Mans (*Étienne-Martin de Pinchesne*), publiée par *Frédéric Lachèvre*..... 528
Le Prince des libertins du xviie siècle. Jacques Vallée des Barreaux, sa vie et ses poésies (1599-1673) (*Frédéric Lachèvre*)..... 339
Le Livre d'amour d'Est. Durand pour Marie de Fourcy, marquise d'Effiat. Méditations de E., D., réimprimées sur l'unique exemplaire connu, précédées de la vie du poète par *Guillaume Colletet* et d'une notice par *Frédéric Lachèvre*..... 340
La Légende de Don Juan, son évolution dans la littérature. Des Origines au romantisme (*Gendarme de Bévotte*)..... 529
H. Taine. Sa vie et sa correspondance. T. VI. L'Historien (suite). Les Dernières Années (1876-1893)..... 240
Causeries littéraires sur le xixe siècle (1800-1850) (*Emile Souvestre*) Ouvrage inédit, publié par *Mme A. Beau*, née *Souvestre*..... 445
Types populaires crées par les grands écrivains (*M. Guéchot*)..... 518
Le Réveil de Pallas. Essais (*Pierre Fons*)..... 47
Les Littératures provinciales (*Charles Brun*) avec une Esquisse de géographie littéraire de la France, par *P. de Beaurepaire-Froment*. 75
Letteratura provenzale. I moderni trovatori (*E. Portal*)..... 275
Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen, ouvrage posthume (*Eugène de Robillard de Beaurepaire*) publié par *Charles de Beaurepaire*. 343

Littératures étrangères. La Révolution française et les Poètes anglais (1789-1809) (*Charles Cestre*) 151
Vie de William Hazlitt l'essayiste (*Jules Douady*) 535
Liste chronologique des œuvres de William Hazlitt (*Jules Douady*). 535

Mélanges. Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier (*A. Mézières*).. 45
Figures du temps passé (*Maurice Dumoulin*) 46

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas universel de géographie, ouvrage commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. N° 51 : Perse, Afghanistan et Inde Nord-Ouest. N° 63 : Algérie, Tunisie 212
La Terre et l'Homme par l'image (*J. Fèvre*). L'Europe 213
La France, tableau géographique (*Vidal de la Blache*) 488
La Terre et l'Homme par l'image (*J. Fèvre*). La France 214
La Terre et l'Homme par l'image (*J. Fèvre*). Les Colonies françaises. 215
Le Tour du monde, journal des voyages et des voyageurs 503
Le Tour de France. Guide du touriste 504
Journal de voyage de *Montaigne*, publié avec une Introduction, des notes, une table des noms propres et la traduction du texte italien de Montaigne par *Louis Lautrey* 242
Nouveaux Zigzags en France (*Henri Boland*) 216
Sur les grandes routes de France (*Antony Valabrègue*) 243
Les Falaises de la Manche (*Jules Girard*) 217
Le Lot. Padirac. Rocamadour, Lacave. Guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue (*Armand Viré*) 218
Aix-en-Provence (*J. Charles-Roux*) 218
En Vacances aux bords du Rhin (*Lya Berger*) 517
La Bulgarie d'hier et de demain (*L. de Launay*) 221
L'Ecosse (*Marie-Anne de Bovet*) 215
Espagne, impressions de voyage et d'art (*Henri Guerlin*) 492
La Alpujarra y Sierra Nevada (*Eduardo Soler y Pérez*) 219
Questions de géographie générale. L'Italie actuelle (*le lieutenant Révol*) 49
Clartés. Notes et pochades (Italie, printemps et été 1905) (*Marie Dauguet*) 220
Le Pays des Lotophages (*A. Cingria-Wanner*) 369
Makedonische Fahrten (*Adolph Struck*). I. Chalkidike 220
Les Richesses du Portugal (*F. de Fernehem*) 219
De Pékin à Paris, la moitié du monde vue d'une automobile en soixante jours (*le prince Scipion Borghèse*), relation de voyage par son compagnon de route *Louis Barzini* 490
Le Raid Pékin-Paris, 4.000 lieues en automobile (*G. Cormier*) 490
L'Afrique aux Européens. Les Colonies de l'Europe en Afrique ; la conquête, le partage, l'avenir (*le Dr Rouire*) 493
Travaux et reconnaissances de pénétration saharienne exécutés dans le Sud constantinois par le cercle de Touggourt (*le capitaine Touchard*) 222
Chevauchées d'un futur saint-cyrien à travers les ksour et oasis oranais (*Michel Antar*) 501
Neuf ans à Madagascar (*le général Galliéni*) 489
Essai d'histoire africaine. La Rhodésia (*le capitaine E. de Renty*).... 222
L'Aurore australe (*G. Biard d'Aunet*) 223
La « Discovery » au Pôle sud (*le capitaine Robert Scott*) 488

Histoire ancienne. Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque (*Gustave Glotz*) 153
Le Capitalisme dans le monde antique, étude sur l'histoire de l'économie romaine (*G. Salvioli*) ; trad. par *Alfred Bonnet* 344
Le Fonti ed i tempi dello incendio Neroniano (*Attilio Profumo*)..... 447
Commodo e Marcia (Una concubina di Augusto) (*Dr Filiberto Bassani*). .275

Marcia, concubina di Commodo (Un raggio di luce cristiana nella corte dell' ultimo degli Antonini (*Dr Giovanni Pasciucco*)..... 275
Constantin-le-Grand, son baptême et sa vie chrétienne. Etudes nouvelles (*le P. Philpin de Rivière*)..... 462

Histoire de l'Église. Histoire des conciles d'après les documents originaux (*Charles-Joseph Hefele*); nouvelle trad. française faite sur la 2e édition allemande par un religieux bénédictin de l'abbaye Saint-Michel de Farnborough. Tome Ier. 1re partie..... 345
Il Papa Zosimo, il concilio di Torino e le origini del primato pontificio, studio storico-critico (*Fedele Savio*)..... 463
Innocent III. La Question d'Orient (*Achille Luchaire*)..... 531
L'Inquisition. Etude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Eglise (*E. Vacandard*)..... 244
Le Christianisme et l'Extrême-Orient (*le chanoine Léon Joly*). T. I... 157

Histoire des ordres religieux. Les Jésuites de la légende (*Alexandre Brou*). Seconde partie. De Pascal jusqu'à nos jours.... 49

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Les Saints successeurs des dieux (*P. Saintyves*)..... 245
Figures de martyrs (*le R. P. Henri Chérot*). 2e éd. revue d'après les corrections de l'auteur et augmentée de nombreux documents nouveaux par *Eugène Griselle*..... 50
Sainte Agnès, vierge et martyre de la Voie Nomentane, d'après de nouvelles recherches (*Florian Jubaru*)..... 487
Vie de saint Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion (*saint Jérôme*); trad., introduction et notes par *P. de Labriolle*..... 316
Saint Martin (316-397). (*Adolphe Régnier*)..... 317
La Chrétienne au XXe siècle. Sainte Monique aujourd'hui (*Eustochium*). 317
Saint Eloi (590-659) (*Paul Parsy*)..... 317
Les Martyrs. VI. Jeanne d'Arc. Savonarole (*Dom H. Leclercq*)..... 318
Saint Camille de Lellis, patron des malades et des hôpitaux (*le R. P. Georges Latarche*)..... 318
Histoire de la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite de Beaune (1619-1648) (*l'abbé Em. Deberre*)..... 319
Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, d'après les documents et les manuscrits originaux (*Auguste Hamon*)..... 319
Le Bienheureux L.-M. Grignion de Montfort, d'après des documents inédits (*l'abbé A. Laveille*)..... 320
Servante de Dieu Louise-Edmée Ancelot, veuve de Me Charles Lachaud, avocat (*l'abbé Paulin Moniquet*)..... 320
Le Père Siméon Lourdel, de la Société des Pères Blancs, et les Premières Années de la Mission de l'Uganda (Afrique équatoriale), (*l'abbé A. Nicq*). 2e éd., revue par un missionnaire d'Afrique..... 346
La Légende des bêtes (*Paul Franche*)..... 321

Histoire du moyen âge. Questions d'histoire sociale et religieuse Epoque féodale (*Imbart de la Tour*)..... 453

Histoire de France. Robert le Fort et les Origines de la race capétienne. Introduction à l'histoire des saints de la Maison de France (*L. de Beauries*)..... 51
L'Histoire de Jeanne d'Arc d'après les documents originaux et les œuvres d'art des XVe au XIXe siècles. Cent fac-similés de manuscrits, de miniatures, estampes, tableaux et statues accompagnés d'une description des planches et de notes de voyage (*André Marty*) précédés d'une Introduction par *Marius Sepet*..... 484
La Jeunesse de Louis XI (1423-1445) (*Marcel Thibault*)..... 159
Les Grands Ecrivains de la France. Mémoire de *Saint-Simon*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, etc., avec notes et appendice par *A. de Boislisle* et *L. Lecestre*. T. XIX..... 52
Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire, publié par *F.-A. Aulard*. T. XVII. 21 septembre 1794-6 novembre 1794 (5e jour des sans-culottides an II-16 brumaire an III)..... 54

Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par (*M. J. Guillaume.*). T. VI. 6 germinal an III (26 mars 1795) - 4 brumaire an IV (26 octobre 1795) 352
Cambon et la Revolution française (*F. Bornarel*)..... 450
Gouverneur Morris. Un témoin américain de la Révolution française, (*A. Esmein*)..... 56
Les Tombeaux des Rois sous la Terreur (*le Dr Max Billard*)..... 253
Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, 1769-1812, (*le marquis Louis-Joseph-Amour de Bouillé*) publiés, pour la Société d'histoire contemporaine, par *P.-L. de Kermaingant. T. I.* 1769-mai 1792..... 247
Lendemains révolutionnaires. Les Régicides (*Eugène Welvert*)..... 57
Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiés avec des documents inédits par *G. Lenôtre.* Les Massacres de Septembre 250
Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiés avec des documents inédits (*G. Lenôtre*). Les Fils de Philippe-Egalité pendant la Terreur..... 345
L'Avènement de Bonaparte (*Albert Vandal*). II. La République consulaire, 1800..... 322
Mémoires de *la comtesse de Boigne, née d'Osmond*, publiée d'après le manuscrit original par *Charles Nicoullaud.* T. I. 1781-1814. T. II. 1815-1819..... 249
Les Origines de la legende napoléonienne. L'Œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène (*Philippe Gonnard*)..... 324
Lettres du *comte* et de *la comtessse de Montholon* (1819-1821), publiées avec une Introduction et des notes par *Philippe Gonnard*..... 325
Rome et Napoleon III. Etude sur les origines et la chute du second Empire (*Emile Bourgeois* et *E. Clarmont*)..... 348
L'Assemblée nationale de 1871. 2e partie. La Présidence du marechal de Mac-Mahon (*M. de Marcère*)..... 451
Correspondance de *J.-J. Clamageran.* 1849-1902..... 532
Histoire de la France contemporaine, 1871-1900 (*Gabriel Hanotaux*). T. III. La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. La Constitution de 1875..... 251
Bismarck et la France d'après les Mémoires du prince de Hohenlohe (*Jacques Bainville*)..... 350
La France et Guillaume II (*Victor Bérard*)..... 351

Histoire religieuse. Le Catholicisme et la Société (*Legendre et Chevalier*), avec une Préface sur l'Eglise et l'Etat à travers l'histoire, par *l'abbé L. Laberthonnière*..... 448
Le Clergé rural sous l'ancien régime (*Joseph Ageorges*). Epilogue par *Georges Goyau*..... 175

Histoire des institutions et des mœurs. Les Escholiers du temps jadis (*A. Robida*)..... 518
Le Tiers-Etat et les privilèges (*E. Hocquart de Turtot*)..... 449
Procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Legislative et de la Convention, publiés et annotés par *Fernand Gerbaux* et *Charles Schmidt.* T. Ier. Assemblée constituante. Ire partie. (2 septembre 1789-21 janvier 1971).. 53
La Société française pendant le Consulat (*Gilbert Stenger*). 5e série. Les Beaux-Arts. La Gastronomie..... 326
Paris sous Napoléon. La Cour et la Ville. La Vie et la Mort (*L. de Lanzac de Laborie*)..... 326
Histoire des timbres-poste français (*Arthur Maury*)..... 493

Histoire militaire. Jeanne d'Arc guerrière. Étude militaire (*le général Frédéric Canonge*)..... 124
La Campagne de 1794 à l'armée du Nord (*le colonel Coutanceau* et *le commandant de la Jonquière*). T. I 2e partie..... 126
La Campagne de 1800 en Allemagne (*le commandant Ernest Picard*). T. 1er. Le Passage du Rhin..... 125
L'Expédition d'Egypte, 1798-1801 (*le commandant de la Jonquière*). T. V..... 126
Souvenirs de ma vie militaire (1799-1822) (*le commandant Vivien*).... 127
Etudes sur l'année 1813. La Défection de la Prusse (décembre 1812-mars 1813) (*le vicomte Jean d'Ussel*)..... 128

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon 1er (1812-1813-1814), publié par *Waclaw Gasiorowski*; trad. du polonais par *Jan V. Chelminski* et *le commandant A. Malibran* 128
Étude sur les guerres d'Espagne (*le commandant Bagès*) 129
La Conquête de Valence par l'armée française d'Aragon (1811-1812) (*le comte Charles de Valicourt*) 129
Les Royalistes contre l'armée (1815-1820), d'après les archives du ministère de la guerre (*Ed. Bonnal*) 130
Notes d'ambulance, août 1870-février 1871 (*le Dr A. Mony*) 130
Souvenirs d'un engagé volontaire. Belfort (1870-81) (*Marcel Poilay*) .. 130
1870. La Perte de l'Alsace (*le commandant Ernest Picard*) 131

Histoire provinciale et locale. Assemblée électorale de Paris 2 septembre 1792-19 frimaire an II. Procès-verbaux de l'élection, publiés par Etienne Charavay 54
Curiosités parisiennes. Paris à la fourchette (*Hector-Hogier*). 3e série. 59
Rambouillet. La Ville, le château, ses hôtes, 768-1906 (*F. Lorin*) ... 454
Les Classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution (*Henry Sée*) 253
Procès-verbaux du Directoire de la Charente-Inférieure. T. 1er (Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, t. XXXVI). 160
Les Archives de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier, avec un essai de restitution des premiers registres de sénéchaussée (*Eugène Martin-Chabot*) 60
Etudes sur la révocation de l'édit de Nantes en Languedoc (*l'abbé Rouquette*). T. II. Les Poètes cévenols 346
Mirande. Souvenirs d'histoire civile et religieuse (*l'abbé Cazauran*). 59

Questions du jour. Les Deux Frances et leurs Origines historiques (*Paul Seippel*) 254
Le Retour à la monarchie. Sa nécessité absolue pour notre pays (*Auguste Sautour*) 276
La République libérale, causeries sur quelques sujets actuels (*Georges Noblemaire*) 64
La République impériale. Des rapports entre la France et les Pays-Bas français (*Albert du Bois*) 257
L'Equivoque démocratique (*Pierre Félix*) 65
Démocratie politique, démocratie sociale, démocratie chrétienne (*G. de Lamarzelle*) 534
Problèmes politiques et sociaux (*J.-E. Driault*) 352
La Crise française. Un Essai de solution (*Amédée Lajusan*) 540
Il Sentimento imperialista, studio psico-sociologico (*Giov. Amadori Virgilj*) 354
Les Principes de l'action catholique (*l'abbé P. Caron*) 454
Vers l'action (*Mgr P.-L. Péchenard*) 455
Catholiques, défendons notre foi! (*Henri Morice*) 464
La Persécution. Devoirs des catholiques (*le R. P. A. Le Doré*) 353
La Crise religieuse et l'Action intellectuelle des catholiques (*Charles Dupuis*) 540
Les Conditions du retour au catholicisme. Enquête philosophique et religieuse (*le Dr Marcel Rifaux*) 258
Des Conditions d'une renaissance religieuse et sociale en France (*Imbart de la Tour*) 76
Vingt-cinq ans de vie catholique. Expériences et observations (*Théodore de la Rive*) 66
Christianisme et Démocratie. Christianisme et Socialisme (*Anatole Leroy-Beaulieu*) 175
La Liberté de l'esprit humain. Pourquoi l'Eglise de France triomphera de la persécution (*E. Flourens*) 455
Les Progrès du libéralisme catholique en France sous le pape Léon XIII, histoire documentaire (*l'abbé Emmanuel Barbier*) 161
Le Problème de l'heure présente. Antagonisme de deux civilisations (*Henri Delassus*) 61
Des Faits, des hommes, des idées (*Henri de Noussanne*) 456
La Lutte par l'association. L'Action libérale populaire (*Eugène Flornoy*) 259
Magistrature et justice maçonniques (*Jean Bidegain*) 457

Histoire étrangère. La Fondation de l'empire allemand, 1851-1871 (*Ernest Denis*) 260
Le Sud-Ouest africain allemand. La Révolte des Herreros (*le capitaine Henri Patte*) 139
B. Tomaso More e lo scisma d'Inghilterra (*il conte Giuseppe Grabinski*) 76
Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises belliqueuses (*Jacques Bardoux*) 261
Le Réveil du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle (*J. Guibert*). 361
L'Evolution du clergé anglican (*Henri Bremond*) 465
L'Irlande contemporaine et la Question irlandaise (*L. Paul-Dubois*). 362
Les Allemands en Angleterre. L'Invasion de 1910 (*William Le Queux*); trad. de l'anglais 162
Précis d'histoire nationale d'après le cours de Mgr Namèche, disposé pour l'enseignement moyen (*J. J. D. Swolfs*) 370
Espagnols et Flamands au XVIe siècle. La Domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II (*Ernest Gossart*). 354
Manuel historique de la question du Slesvig. Documents, cartes, pièces justificatives et renseignements statistiques, publiés sous la direction de *Franz de Jessen* 355
Le Règne de Charles III d'Espagne (1759-1788) (*François Rousseau*).. 262
Le Campagne di guerra in Piemonte (1703-1708) e l'Assedio di Torino (1706). Studi. Documenti. Illustrazioni. Publication de la Commission royale des études nationales pour les anciennes provinces (d'Italie), et la Lombardie. T. I et VII 123
Biblioteca di storia italiana recente (1800-1850). Vol. I, publiée par la Deputazione sovra gli studj di Storia patria per le antiche provincie e la Lombardia 263
La Question macédonienne. État actuel. Solution (*Edouard Engelhardt*) 370
Essai sur le Montenegro (Alice Noite) 277
De l'Histoire diplomatique des Roumains. Règne de Michel Sturdza, prince régnant de Moldavie (1831-1849) (*Alexandre A. C. Sturdza*). 163
Dans les Carpathes roumaines (les Bucégi) (*Nestor Urechia*) 264
La Russie et le Saint-Siège, études diplomatiques (*le P. Pierling*). IV. Pierre le Grand. La Sorbonne. Les Dolgorouki. Le duc de Liria. Jubé de la Cour 67
La Guerre russo-japonaise. Enseignements tactiques et stratégiques (*le major Lœffler*); traduit de l'allemand, par *le lieutenant C. Olivari* 131
Comptes rendus publiés par le « Rouskii Invalid » de Conférences sur la guerre russo-japonaise faites à l'Académie d'état-major Nicolas. 2e fasc. (De Vafangoou à Liao-lang) 131
Ce qu'il faut retenir de la guerre russo-japonaise (*le lieutenant-colonel Picard*) 132
La Doctrine allemande et les Leçons de Moukden (*le lieutenant Grasset*) 132
L'Expérience de la guerre russo-japonaise (*le lieutenant-colonel Neznamov*); trad. du russe par *A. Hivitch* 132
De Port-Arthur à Tsou-Chima. Enseignement de la dernière guerre navale (*le comte Marc des Courtis*) 168
Le Tsarisme et l'Ukraïne (*Romain Sembratovytch*) 77
La Secte russe des Hommes-de-Dieu (*J.-B. Séverac*) 166
Gustave Vasa et la Réforme en Suède. Essai historique (*Jules Martin*) 167
Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VIe siècle (*M. Besson*). 69
De la Situation légale des sujets ottomans non musulmans (*le comte F. Van deen Steen de Jehay*) 71
L'Effort ottoman (*Louis Rousseau*) 72
L'Enseignement, la doctrine et la vie dans les Universités musulmanes d'Égypte (*Pierre Armijon*) 72
Naval Records of the American revolution, 1775-1788, prepared from the originals in the Library of Congress (*Charles Henri Lincoln*).. 271
Luttes pour la liberté de l'Église catholique aux États-Unis (*G. André*) 371
Une Page d'histoire sur les associations cultuelles, ou Un demi-

siècle de troubles religieux dans l'Eglise des États-Unis par le fait des assemblées laïques des « Trustees » (*G. André*)..... 465
Documentos para la historia de México. Don Santos Degollado, publicados por *Genaro Garcia*..... 143

Biographie française. Fénelon et Madame Guyon, documents nouveaux et inédits (*Maurice Masson*)..... 265
Le Prétendu Mariage de Bossuet, étude critique (*J. Gaignet*)..... 369
Femmes galantes du XVIIe siècle. Madame de Villedieu (Hortense des Jardins) 1632-1692 (*Émile Magne*)..... 357
Georges Mareschal, seigneur de Bièvre, chirurgien et confident de Louis XIV (1658-1736) (*le comte Gabriel Mareschal de Bièvre*)..... 169
Un Héros breton oublié. Le Chevalier de Lanidy, 1753-1782 (*le comte Anatole de Bremond d'Ars*)..... 125
Lettres du *comte Valentin Esterhazy* à sa femme, 1784-1792, avec une Introduction et des notes par *Ernest Daudet*..... 358
Camille Desmoulins (*Jules Claretie*)..... 419
Urbain de Hercé, dernier évêque et comte de Dol, grand aumônier de l'armée catholique et royale, fusillé à Vannes en 1795, d'après des documents inédits (*Charles Robert*)..... 169
Les Reines de l'émigration. Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron (*le vicomte de Reiset*)..... 266
Dix Années d'exil (*Mme de Staël*), précédé d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Mme de Staël, par Mme *Necker de Saussure*, avec des Notes et appendices par *Désiré Lacroix*..... 267
Madame de Souza et sa famille. Les Marigny ; les Flahaut ; Auguste de Morny (1761-1836) (*le baron de Maricourt*)..... 268
Un Préfet du Consulat, Jacques-Claude Beugnot, organisateur des préfectures au ministère de l'intérieur, 1799-1800, préfet de la Seine-Inférieure, 1800-1806, d'après ses papiers légués récemment par son petit-fils aux Archives nationales (*Étienne Dejean*)..... 323
L'Architrésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande (1810-1813) (*le marquis de Caumont La Force*)..... 347
Un Éducateur mystique, Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) (*Edmond Parisot*)..... 229
Le Duc de Nemours (*René Bazin*)..... 58
Sultane française au Maroc (*Noël Amaudru*)..... 362
Figures de femmes. Eugénie de Guérin intime (*le comte de Colleville*). 457
Louis Veuillot (*Jules Renault*)..... 360
Henri de Tourville et son œuvre sociale (*G. Melin*)..... 465
Du Diable à Dieu, histoire d'une conversion (*Adolphe Retté*)..... 360
Epouse du Christ, confidences à Dieu (*sœur Véronique*)..... 371
Le Vrai Féminisme. Études d'âmes (*Em. Terrade*)..... 359

Biographie étrangère. Pétrarque, sa vie et son œuvre (*G. Finzi*); trad. par Mme *Thiérard-Baudrillart*..... 171
Figures de femmes. Madame Swetchine intime (*André Pavie*)..... 457
John Melwall (*Charles Cestre*)..... 170
Las Capitanias generales vacantes. El general Polavieja como militar y como hombre de gobierno (*Damian Isern y Marco*)..... 142
Mémoires d'une princesse arabe (*Emily Ruete*, née princesse *d'Oman et Zanzibar*); trad. de l'allemand par *L. Lindsay*..... 73

Archéologie. Numismatique. Le Sanctuaire de Tanis à El Kenissia (*le Dr Carton*)..... 364
Il Sancta sanctorum ed il suo tesoro sacro (*H. Grisar*)..... 154
La Sainte Maison de Notre Mère à Lorette. Première Réponse à l'Etude historique de M. le chanoine Ulysse Chevalier contre son authenticité (*l'abbé J. Faurax*)..... 156
Ommissions et erreurs contenues dans l' « Etude historique », de M. le chanoine Ulysse Chevalier. Deuxième Réponse et documents nouveaux en faveur de l'authenticité de la Santa Casa (*l'abbé J. Faurax*)..... 157
Atlante numismatico italiano (Monete moderne (*Solone Ambrosoli*). 270

Mélanges. Notes et fragments d'histoire (*Félix Rocquain*)..... 269
Mémoires d'anonymes et d'inconnus (1814-1850), recueillis et publiés par *Paul Ginisty*..... 328

Les Leçons de l'histoire contemporaine (*Arthur Savaète*)..... 452
Le Travail historique (*Louis Bréhier* et *G. Desdevises du Dézert*)..... 277

Bibliographie. Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906 (*Hugo P. Thieme*)..... 458
Bibliographie générale des cartulaires français ou relatifs à l'histoire de France (*Henri Stein*)..... 364
Livres d'Heures imprimés au XVe et au XVIe siècle conservés dans les bibliothèques publiques de Paris. Catalogue (*Paul Lacombe*).. 536
Library of Congress. Select list of works relating to taxation of inheritances and of incomes : United States and some foreign countries, sous la direction d'*Appleton Prentiss Clark Griffin*..... 25
Library of Congress. List of books relating to child labor, sous la même direction..... 25
Library of Congresse. Select list of works relating to employers liability, sous la même direction..... 25

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ACKER (Paul)..... 12
ADDE (A.)..... 174
ADHÉMAR (le vicomte Robert D'). 274
AGEORGES (Joseph)..... 175
ALBÉRICH-CHABROL..... 427
ALLO (Bernard)..... 411
ALLORGE (Henri)..... 115
AMAUDRU (Noël)..... 362
AMBROSOLI (Solone)..... 270
AMIOT (Gustave)..... 291
ANDRÉ (G.)..... 371, 465
ANTAR (Michel)..... 501
ARCHELET (l'abbé)..... 101
ARGENTY (G. D') [H. D'ÉCHÉRAC]. 8
ARIÈS (le lieut.-colonel E.)..... 418
ARMINJON (Pierre)..... 72
ARNOUX (Gabriel)..... 421
ARS (le comte Anatole de BREMOND D')..... 125
ARTAUD (l'abbé V.-D.)..... 106, 109
ARTOIS (Philippe D', comte D'EU). 239
ARVISY (Madeleine)..... 434
ATGER (Frédéric)..... 274
AUBŒUF (le Dr J.)..... 136
AUERBACH (Félix)..... 23
AULARD (F.-A.)..... 54
AUNET (G. BIARD D')..... 223
AVELINE (Guy D')..... 434
AVELOT (Henri)..... 502
AVENEL (le vicomte G. D')..... 230
AZAMBUJA (Gabriel D')..... 273
BABRUF (Gracchus)..... 538
BAGÈS (le comte)..... 129
BAINVILLE (Jacques)..... 350
BALZAC (Honoré DE)..... 526
BARADUC (le Dr Hipp.)..... 211
BARBIER (l'abbé Emmanuel)..... 161
BARDOUX (Jacques)..... 261
BARRAUD (Dr)..... 206
BARTIN (Etienne)..... 397
BARZINI (Louis)..... 490
BASSANI (Dr Filiberto)..... 275
BATIFFOL (Pierre)..... 145
BAUDRY (J.)..... 433
BAZIN (René)..... 58
BEAU, née SOUVESTRE (Mme A.). 445
BEAUCHAMP (Edouard) [A. CHAMBOLLE]..... 11
BEAUREPAIRE (Charles DE)..... 343
BEAUREPAIRE (Eugène DE ROBILLARD DE)..... 343
BEAUREPAIRE-FROMENT (P. DE). 75
BEAURIEZ (L. DE)..... 51
BELLAIGUE (Camille)..... 306, 308
BELLAMY (Henri)..... 20
BELLENOUX (E.-S.)..... 368
BÉRARD (Victor)..... 351
BERGER (Lya)..... 517
BERGSON (Henri)..... 405
BERLIOZ (Hector)..... 309
BÉROT (M. L.)..... 539
BERTIN (Roger)..... 398

BESSON (M.) 69
BETTENCOURT (Victor) 441
BÉVOTTE (GENDARME DE) 529
BIARD D'AUNET (G.) 223
BIDEGAIN (Jean) 457
BIENSTOCK (J. V.) 296
BIÈVRE (le comte Gabriel MARESCHAL DE) 169
BILLARD (Mgr) 107
BILLARD (le Dr Max) 253
BIRÉ (Edmond) 112
BLAIZE (Jean) 517
BLANC (l'abbé Elie) 102, 522
BOIGNE, née D'OSMOND (la Cte DE) 249
BOIS (Albert DU) 257
BOISLISLE (A. DE) 52
BOISSARIE (le Dr) 211
BOJER (Johan) 5
BOLAND (Henri) 216
BÖLSCHE (Guillaume) 462
BONAIN (Adolphe) 139
BONNAL (Ed) 130
BONNAL (le général H.) 135
BONNET (Alfred) 344
BONNIER (Pierre) 312
BORDEAUX (Henry) 289
BORGHÈSE (le prince Scipion) 490
BORIUS (Mlle J.) 516
BORNAREL (F.) 450
BOSCHET (le capne) 141
BOUASSE (H.) 313
BOUBÉE (le P. Joseph) 104
BOUCHAGE (le P.) 226
BOUCHOR (Maurice) 210
BOUCICAUT le jeune 239
BOUDINHON (A.) 33
BOUGLÉ (C.) 26, 27
BOUILLÉ (le Mis Louis-Joseph-Amour DE) 247
BOUISSON (l'abbé Er.) 100
BOURGEOIS (Émile) 348
BOURGEOIS (le R. P. Th.) 438
BOURGET (Paul) 298
BOVET (Marie-Anne DE) 215
BRADA 294
BRÉAL (L.) 333
BRÉAL (Michel) 42
BRÉHIER (Louis) 277
BRÉMOND (Henri) 465
BRÉMOND D'ARS (le comte Anatole DE) 125
BRÈS (Mlle H.-S.) 512
BRILLOUIN (Marcel) 416
BROGGI (U.) 419
BROU (Alexandre) 49
BROUSSOLLE (l'abbé J.-C.) 99
BRUNETIÈRE (Ferdinand) 32, 341
BUREAU (Paul) 439
BUSQUET-PAGNERRE (Mme) 227
BUTTE (L.) 208
BUXY (B. DE) 429
BYDBERG (Victor) 294

CABANÈS (le Dr) 204, 209
CABROL (le T. R. P. Dom Fernand) 436
CALVET (J.) 366
CAMON (le lieut-colonel) 127
CANONGE (le général Frédéric) 124
CANTAL (Pierre) 127
CARON (l'abbé P.) 454
CARRA DE VAUX (le Bon) 414
CARTON (le Dr) 364
CAUMONT LA FORCE (le Mis DE) 347
CAUVIÈRE (Jules) 138
CAVALLERA (Ferdinandi) 172
CAZAURAN (l'abbé) 59
CÉEZ (F. DE) 110
CERVANTÈS 492
CESTRE (Charles) 151, 170
CHABANNES LA PALICE (Alfred DE) 523
CHAMBOLLE (A.) [Edouard BEAUCHAMP] 11
CHAMBON (M.) 442
CHANTAVOINE (Jean) 305
CHARAVAY (Etienne) 54
CHARDONCHAMP (Guy) 434
CHARLES-BRUN 75
CHARLES-ROUX (J.) 218
CHARPENTIER (Jacques) 398
CHAUVEL (l'abbé J.) 198
CHELMINSKI (Jan V.) 128
CHÉRON DE BRUYÈRE (Mme) 515
CHÉROT (le R. P. Henri) 50
CHEVALIER 448
CHOLEAU (Jean) 23
CHONSKI (Myriem DE) 428
CHOUPIN (Lucien) 31
CHRISTOFLOUR (Raymond) 114
CHWOLSON (O.-D.) 417
CINGRIA-WANNER (A.) 369
CLAMAGERAN (J.-J.) 532
CLARETIE (Jules) 491
CHOLEAU (Jean) 23
CLARMONT (E.) 348
COLLETET (Guillaume) 340
COLLLEVILLE (le comte DE) 457
CONDAMY (le capne DE) 139
CONSTANTIN (le capitaine A.) 133
CONTOU (Ernest) 367
CORMIER (G.) 490
COSSERAT (E.) 417
COSSERAT (F.) 417
COUDERC DE FONLONGUE (le capitaine Georges) 137
COULOMB (Jeanne DE) 429
COURTIS (le comte Marc DES) 168
COUTANCEAU (le colonel) 126
CRÉSECQUE (Jean DE) 239
CRESSON (André) 403
CROCHETELLE (J.) 336
CROS (Guy-Charles) 5
CROUZET (Paul) 228
CUROT (Ed.) 525

DA CUNHA (A.) 540
DAMÉ (F.) 232
DAMPIERRE (Jacques DE) 114
DARD (l'abbé A.) 105
DARRIEUS (le capne de vaisseau Gabriel) 148
DAUDET (Ernest) 358
DAUGUET (Marie) 220
DAVAUX (E.) 417

DAVE (Victor)..... 462
DAVIGNON (Henri)..... 297
DAYOT (Armand)..... 485
DEBERRE (l'abbé Em.)..... 319
DEBOVE (le Dr)..... 209
DECHAMBRE (P)..... 336
DEJEAN (Etienne)..... 323
DELASSUS (Henri)..... 61
DENIS (Ernest)..... 260
DENIS (Hector)..... 19
DEROYRE (Paul)..... 435
DESDEVISES DU DÉZERT (G)..... 277
DÉSERS (le chanoine Léon)..... 101
DESLOGES (Timothée)..... 225
DESSAILLY (l'abbé)..... 196
DEVERIN (Edouard)..... 120
DEUZELE (Jean) [Louis LEFEBVRE]..... 292
DÉZERT (G. DESDEVISES DU)..... 277
DIEMER (Marie)..... 427
DIFFLOTH (Paul)..... 41
DOLLÉANS (Edouard)..... 18
DOLLFUS (le comt Alfred)..... 140
DONOP (le général)..... 137
DOUADY (Jules)..... 535
DOUMER (Paul)..... 144
DRAULT (Jean)..... 501
DRIAULT (J.-E.)..... 352
DRILLON (P.)..... 274
DUBOST (le capne L.-J.)..... 141
DULAC (Edouard)..... 120
DUMAS (l'abbé Claudius)..... 538
DUMONT (F.)..... 431
DUMONT (J.)..... 335
DUMOULIN (Maurice)..... 46
DUPANLOUP (Mgr)..... 102
DUPUIS (Charles)..... 540
DURAND (Estienne)..... 340
DURUY (Georges)..... 136
DURUY (le capne Victor)..... 137

ECHERAC (H. D') [G. D'ARGENTY] 8
EDGY..... 12
ENGELHARDT (Edouard)..... 370
ESCOLA (Mlle D')..... 432
ESMEIN (A.)..... 56
ESTERHAZY (le comte Valentin) 358
ESTIENNE..... 118
ESTIENNE (J.-E.)..... 134
ESTOCHIUM..... 317
EU (Philippe D'ARTOIS comte D') 239
EZOU (Paul)..... 30

FABER (le P.)..... 107
FABRE (Aristide)..... 511
FARGEAU (J.)..... 498
FARGES (Albert)..... 401
FAURAX (l'abbé J.)..... 156, 157
FAVIER (le capne)..... 142
FÉLIX (Pierre)..... 65, 440
FERNRHEM (F. DE)..... 219
FERRERES (le R. P. Juan B.)... 109
FESQUET (Emile)..... 422
FEUILLET (Mme Octave)..... 8
FÈVRE (J.)..... 213, 214, 215
FINZI (G.)..... 171
FLAVIGNY (la comtesse DE)..... 74
FLEURY (le Dr Maurice DE)..... 40
FLORNOY (Eugène)..... 259

FLOURENS (E.)..... 455
FOLEY (Charles)..... 512
FONLONGUE (le capne Georges COUDERC DE)..... 137
FONS (Pierre)..... 47
FOUCART (Paul)..... 43
FOURNIER (le professeur Alfred). 210
FOURNIER (Paul) [ORMONDE].... 525
FOURNIÈRE (Eugène)..... 29
FOVILLE (A. DE)..... 17
FRANCHE (Paul)..... 321
FRANCIS (Paul James)..... 203
FREDBÜRJ (Josef)..... 294
FRÉMONT (l'abbé Georges)..... 32
FRŒLICH (L.)..... 512
FURSAC (J. ROGUES DE)..... 412

GAIGNET (J.)..... 369
GALLIENI (le général)..... 489
GALLY (Louis)..... 389
GAMBLIN (le capitaine)..... 134
GARCIA (Genaro)..... 143
GARNIER (Pauline)..... 295, 296
GARRIGUET (L.)..... 461
GASIOROWSKI (Wacław)..... 128
GASTOUÉ (Amedée)..... 74, 273
GAURE (J.)..... 399
GAVIN (le R. P. M.)..... 224
GAYRAUD (l'abbé)..... 143
GENDARME DE BÉVOTTE..... 529
GERBAUX (Fernand)..... 53
GIACOMELLI (Antoinette)..... 433
GIBERGUES (l'abbé DE)..... 102, 110
GIBON (Fénelon)..... 334
GILBERT (A.)..... 208
GINISTY (Paul)..... 328
GIRARD (Jules)..... 217
GLOTZ (Gustave)..... 153
GOCKLER (Louis)..... 229
GOLESCO (Hélène DE)..... 434
GONINDARD (Mgr)..... 89
GONNARD (Philippe)..... 324, 325
GOSSART (Ernest)..... 354
GOUJON (Henri)..... 310
GOURDON (Pierre)..... 426
GOURLET (A. DE)..... 369
GOYAU (Georges)..... 175
GRABINSKI (il conte Giuseppe). 76
GRABOWSKI (Joseph)..... 128
GRASSET (le lieut)..... 132
GRASSET (Pierre)..... 7
GRÉHANT (Nestor)..... 210
GRIFFIN (Appleton Prentiss Clark)..... 25
GRIMSHAW (Robert)..... 424
GRISAR (le P. H.)..... 154
GRISELLE (le P. Eugène)..... 50, 233
GROPPALI (A.)..... 387
GUÉCHOT (M.)..... 518
GUERNEAU DE MUSSY (Philippe). 224
GUERLIN (Henri)..... 492, 513
GUIBERT (J.)..... 361
GUILLAUME (J.)..... 352
GUINAUD (l'abbé)..... 36, 330

HALFLANTS (l'abbé Paul)..... 43
HAMELIN (O.)..... 404
HAMON (Auguste)..... 319

HANOTAUX (Gabriel)..... 231
HAYDN (Michel)..... 314
HECTOR-HOGIER..... 59
HEFELE (Charles-Joseph)..... 345
HELVÉTIUS..... 414
HENNEZEL (Henri D')..... 293
HÉRELLE (G.)..... 296
HIVITCH (A.)..... 132
HOCQUART DE TURTOT (E.)..... 449
HUFFEL (G.)..... 147
HUGHEER (R. D')..... 116
HUGON (le R. P. Ed.)..... 521
HUGUES (Clovis)..... 502

IBAÑEZ (V. Blasco)..... 296
IMBART DE LA TOUR..... 76, 453
ISAAC (Henrich)..... 314
ISERN Y MARCO (Damian)..... 142
IVOI (Paul D')..... 496
IZZET-FUAD (le général)..... 135

JACQUINET (M.)..... 402
JANNIAUX (Georges)..... 390
JEANROY (B.-A.)..... 514
JEHAY (le c^te F. VAN DEN STEEN DE)..... 71
JÉRÔME (saint)..... 316
JESSEN (Franz DE)..... 355
JIBÉ (le com^t)..... 141
JOB..... 511
JOLY (le chanoine Léon)..... 157
JONES (Spencer)..... 203
JORAN (Théodore)..... 524
JOUAN (le lieut^t)..... 140
JOUVIN (Léon)..... 409
JUBARU (le R. P. Florian)..... 487

KEIM (Albert)..... 414
KERMAINGANT (P.-L. DE)..... 247
KIPLING (Rudyard)..... 295
KIRCH (William)..... 24
KNABENBAUER (Joseph)..... 199
KROPOTKINE (Pierre)..... 333

LABERTHONNIÈRE (l'abbé L.)..... 448
LA BLACHE (VIDAL DE)..... 488
LABORIE (L. DE LANZAC DE)..... 326
LABOUR (Jacques)..... 10
LABRIOLLE (P. DE)..... 32, 316
LA BRUYÈRE (Mme CHÉRON DE)..... 515
LACHELIER (J.)..... 406
LACHÈVRE (Frédéric)..... 339, 340, 528
LACOMBE (Paul)..... 536
LACROIX (Désiré)..... 267
LACROIX (Marie)..... 435
LAFITTE (Prosper DE)..... 422
LA FONTAINE..... 492
LA FORCE (le m^is DE CAUMONT)..... 347
LA GRASSERIE (Raoul DE)..... 150
LA HIRE (Jean DE)..... 495
LAHOR (Jehan)..... 39
LA JONQUIÈRE (le com^t DE)..... 126
LAJUSAN (Amédée)..... 540
LALANDE (André)..... 409
LAMARCHE (Cyrille DE)..... 75
LAMARZELLE (G. DE)..... 534
LANET (le lieut^t P. DE)..... 140
LANZAC DE LABORIE (L. DE)..... 326
LA PALICE (Alfred DE CHABANNES)..... 523
LAPPARENT (A. DE)..... 174
LA RIVE (Théodore DE)..... 66
LARZELLES (Henri DE)..... 138
LATARCHE (le R. P. Georges)..... 318
LA TOUR (IMBART DE)..... 76, 453
LATTÈS (S.)..... 419
LAUNAY (L. DE)..... 221
LAURAND (Louis)..... 234
LAURENT (le P. Ch.)..... 109, 111
LAUTREY (Louis)..... 242
LAVEILLE (l'abbé A.)..... 320
LAVERDIÈRE (Jean DE)..... 195
LEBLANC (René)..... 173
LECESTRE (L.)..... 52
LECLERCQ (Dom H.)..... 318
LE DORÉ (le R. P. A.)..... 353
LEFEBVRE (Louis) [Jean DEUZELE]..... 292
LEFÈVRE-GÉRALDY (Paul)..... 492
LEGENDRE..... 448
LE HELLO (P.)..... 525
LEMAITRE (Jules)..... 121
LENORMAND (H.-R.)..... 11
LENOTRE (G.)..... 230, 345
LEPIN (M.)..... 199
LE QUEUX (William)..... 162
LEROY-BEAULIEU (Anatole)..... 175
LEROY-BEAULIEU (Paul)..... 524
LE ROY-VILLARS..... 435
LE SAGE..... 500
L'ESCAP (St J. DE)..... 516
LE SENESCHAL (Jean)..... 239
LETURQUE (Henry)..... 498
LÉVY (Michel)..... 420
LINCOLN (Charles-Henry)..... 271
LLORENTE (Teodoro)..... 150
LODGE (Oliver)..... 403
LODIEL (le R. P.)..... 105
LOEFFLER (le major)..... 131
LO FORTE-RANDI (Andrea)..... 19
LORIN (F.)..... 454
LOT (Ferdinand)..... 34
LOUIS (Paul)..... 25
LUCHAIRE (Achille)..... 531
LYON (Georges)..... 410

MADELAINE (A.)..... 444
MADOL..... 297
MAËL (Pierre)..... 514
MAGNE (Emile)..... 357
MAILLET (Edmond)..... 419
MAISON (Emile)..... 519
MALATO (Charles)..... 27
MALIBRAN (le com^t A.)..... 128
MANCEY (Claude)..... 433
MANDIN (Louis)..... 118
MANGENOT (l'abbé)..... 519
MARCÈRE (M. DE)..... 451
MARCO (Damian ISERN Y)..... 142
MARÉCHAL (Henry)..... 308
MARESCHAL DE BIÈVRE (le comte Gabriel)..... 169
MARICOURT (le baron DE)..... 268
MARSHALL (Alfred)..... 14
MARTIAL (le Dr René)..... 209
MARTIN (Jules)..... 167

MARTIN (l'abbé Jules)..... 412
MARTIN-CHABOT (Eugène)..... 60
MARTY (André)..... 434
MARYAN (M.)..... 430, 431
MASSON (Maurice)..... 265
MAUREL (M.)..... 396
MAURI (l'abbé Irénée)..... 305
MAURY (Arthur)..... 493
MAXWELL (J.)..... 403
MAYGRIER (Raymond)..... 11
MÉDINE (Fernand)..... 13
MÉGNIN (Pierre)..... 334
MELIN (G.)..... 465
MENTRE (F.)..... 415
MÉNY (George)..... 22
MÉRIGNHAC (A.)..... 395
MERLIN (Roger)..... 21
MESSIMY (A.)..... 135
METZGER (Albert)..... 200
MÉZARD (P.-D.)..... 106
MÉZIÈRES (A.)..... 45
MICHEL (Marius)..... 238
MILHAUD (Caroline)..... 22
MILLOUÉ (L. de)..... 200
MINTEGUIAGA (le P. Venancio Maria DE)..... 400
MOMMEROT (Thécla DE)..... 501
MONIQUET (l'abbé Paulin)..... 320
MONTAIGNE..... 242
MONTESQUIOU (le comte Léon DE) 142
MONTHOLON (le comte DE)..... 326
MONTHOLON (la comtesse DE)... 325
MONTORGUEIL (G.)..... 515
MÔNY (le Dr A.)..... 133
MOREL (Léon)..... 150
MORICE (Henri)..... 463
MOURET (Henri)..... 394
MUNIER (le comte)..... 104
MURILLO (P. Fray Diego).. 104
MUSSET (Alfred DE)..... 118
MUSSY (Philippe GUENAUD DE).. 222
4
NECKER DE SAUSSURE (Mme)... 267
NERGAL (M.-J.)..... 366
NEZNAMOV (le lieut.-colonel) ... 132
NICOLAS (E.)..... 423
NICOULLAUD (Charles)..... 249
NICQ (l'abbé A.)..... 346
NIEMIROVITCH - DANTCHENKO (Vassili)..... 499
NOBLEMAIRE (Georges)..... 64
NOLTE (Alice)..... 277
NOURY (Gaston)..... 511
NOUSSANNE (Henry DE)..... 456
NUSSAC (Louis DE)..... 212

OBRIST (Alfred)..... 388
OKRENDT (Elise)..... 499
OLIVARI (le lieut. C.)..... 131
OLLAGNIER (l'abbé Ant.)..... 98
ORMONDE (Paul FOURNIER)..... 525
OTT (Jean)..... 113

PALÉOLOGUE (Maurice)..... 7
PARIS (Gaston)..... 238
PARISEL (R.)..... 399
PARISOT (Edmond)..... 229
PARSY (Paul)..... 317
PASCAL (G. DE)..... 462
PASCIUCCO (Dr Giovanni)..... 275
PASQUIER (l'abbé H.)..... 201
PATIN (Guy)..... 338
PATTE (le capne Henri)..... 139
PAUL-DUBOIS (L.)..... 362
PAVIE (André)..... 457
PECH (Emile)..... 499, 500
PÉCHENARD (Mgr P.-L.)..... 455
PÉLADAN..... 296
PÉREZ (Eduardo SOLER Y)..... 219
PERGER (Dr L. H.)..... 314
PERRAULT (P.)..... 497
PHILPIN DE RIVIÈRE (le P.)..... 462
PIAT (Clodius)..... 411
PICARD (le lieut.-colonel)..... 132
PICARD (le comte Ernest) 125, 131, 140
PICHON (René)..... 236
PIE X..... 173
PIERLING (le P.)..... 67
PIERRET (Emile)..... 208
PILASTRE (E.)..... 52
PILLON (F.)..... 415
PINCHESNE (Etienne-Martin DE) .528
PIRIO (l'abbé)..... 315
PLANTY (Mlle G. DU)..... 515
PLICQUE (le Dr A.-F.)..... 209
POLACK (Léon)..... 14
PORTAL (E.)..... 275
PRADA (le P. Angel Rodiguez DE) 461
PRIVAS (Xavier)..... 511
PROAL (Louis)..... 410
PROD'HOMME (J.-G.)..... 309
PROFUMO (Attilio)..... 447
PROST (Joseph)..... 413

QUINTIN (H.)..... 368

RAMBAUD (J.)..... 33
RAMUZ (C.-F.)..... 297
RAYMOND (Mme Aline)..... 441
REDARD (le Dr P.)..... 211
REEPMAKER (M.)..... 9
RÉGNIER (Adolphe)..... 317
RÉGNIER (L.-L.)..... 115
REISET (le vicomte DE)..... 266
RENAULT (Jules)..... 360
RENTY (le capne E. DE)..... 222
RETTÉ (Adolphe)..... 360
RÉVOL (le lieutenant)..... 49
RICHARD (Gaston)..... 116
RIDARD (Abel)..... 391
RIOLLOT (J.)..... 422
RIFAUX (Dr Marcel)..... 258
RIMBAULT (l'abbé Léon)..... 110
RITTER (William)..... 307
RIVET (Fernand)..... 10
RIVIÈRE (J.)..... 329
RIVIÈRE (Jacqueline)..... 428
RIVIÈRE (le P. PHILPIN DE)..... 462
ROBERT (Charles)..... 169
ROBIDA (A.)..... 518
ROBILLARD DE BEAUREPAIRE (Eugène)..... 343
ROCQUAIN (Félix)..... 269
RODET (J.)..... 424
RODOT (Pierre)..... 118
ROEHRICH (Edouard)..... 408

ROGUENANT (A.) 20
ROGUES DE FURSAC (J.) 412
ROUIRE (le Dr) 493
ROUQUETTE (l'abbé) 463
ROUSSEAU (François) 262
ROUSSEAU (Louis) 72
RUETE (Emily, née princesse D'OMAN ET ZANZIBAR) 73
RUTTEN (le R. P.) 441

SABATIER (Camille) 28
SABLAYROLLES (Maur) 304
SAINT-MARTIN (Vivien DE) 212
SAINT-SIMON 52
SAINTE-MARIE PERRIN (E.) 12
SAINTYVES (P.) 195, 245
SALEILLES (Raymond) 393
SALGARI (Emilio) 498
SALVIOLI (G.) 344
SANLAVILLE (Ferdinand) 226
SAUMUR (J.) 142
SAUSSURE (Mme NECKER DE) 267
SAUTOUR (Auguste) 276
SAUVAIRE-JOURDAN (F.) 15
SAUVÉ (l'abbé Charles) 104
SAVARÈTE (Arthur) 452
SAVINE (Albert) 295, 446
SAVIO (Fedele) 463
SCHMIDT (Charles) 53
SCHMOLLER (Gustav) 14
SCOTT (le capitaine Robert) 488
SCHRADER (Fr.) 212
SCHURÉ (Edouard) 10
SÉE (Henri) 233
SEIPPEL (Paul) 254
SEMBRATOVYTCH (Romain) 77
SEPET (Marius) 481
SÉVERAC (J.-B.) 166
SHAKESPEARE 153
SHEEHAN (P.-A.) 429, 430
SIERRA (G. Martinez) 295
SIGOGNE (Emile) 367
SOLER Y PÉREZ (Eduardo) 219
SOLLIER (le Dr Paul) 407
SOLVAY (Ernest) 205
SONNENFELD (Nandor) 119
SOUVESTRE (Emile) 445
STAËL (Mme DE) 267
STAHL (P.-J.) 512
STEEN DE JEHAY (le comte F. VAN DEN) 71
STEIN (Henri) 364
STEINMETZ (le Dr. S. R.) 133
STENGER (Gilbert) 326
STRUCK (Adolph) 220
STURDZA (Alexandre A. C.) 163
SUCCO (Friedrich) 311
SUNDÉN (Karl) 443
SUÑOL (Grégoire) 304
SWOLFS (J. J. D.) 370
SYFFERT (Gaston) 119

TAINE (H.) 230
TANON (L.) 385
TARSOT (Louis) 500
TERRADE (Em.) 359
TERRY (Richard R.) 302
TESSIER-BAILLEUL (M.) 9
TEXIER (l'abbé Auguste) 103
THIBAULT (Marcel) 159
THIERME (Hugo P.) 458
THIÉBARD-BAUDRILLART (Mme) 171
THIERRY (Emile) 173
THOMAS (Albert) 538
THOUVEREZ (Emile) 415
THURSTON (le R. P. Herbert) 33
TIERSOT (Julien) 309
TINSEAU (Léon DE) 290
TOLSTOÏ (le comte Léon) 230, 296
TOUCHARD (le capne) 222
TOUDOUZE (Georges) 514
TOUDOUZE (Gustave) 497, 514
TOURELLES (Jean DES) 432
TRAVERS (Maurice) 392
TRIAIRE (Dr Paul) 338
TURMANN (Max) 231
TUROT (Henri) 20
TURTOT (E. HOCQUART DE) 449

UGARTE (Manuel) 296
URÉCHIA (Nestor) 264
URVILLE (Gaston) 119
USSEL (le Vte Jean D') 128

VACANDARD (E.) 244
VADIER (B.) 502
VAGNER (Mlle A.) 332
VAL (H. DEL) 30
VALABRÈGUE (Antony) 243
VALICOURT (le comte Charles DE) 129
VALOIS (Georges) 37
VALTON (E.) 386
VANDAL (Paul) 322
VAN DEN STEEN DE JEHAY (le comte F.) 71
VAN DYKE (Henry) 12
VANNOZ (Léon) 117
VERAX (Ch.) 368
VERMEERSCH (le R. P. Arthur) 365
VERNE (Jules) 494
VÉRONIQUE (sœur) 371
VESCO (Edmée) 516
VICTOR-MEUNIER (René) 518
VIDAL DE LA BLACHE 488
VIEILLARD-LACHARME (D.) 103
VIGOUREL (A.) 437
VIMAR (A.) 512
VINCENT (Hugues) 193
VIRÉ (Armand) 218
VIRGILJ (Giov. Amadori) 354
VIVIEN (le comte) 127
VOGEL (H.) 510
VOGELSANG (le baron DE) 539

WAGNER (Richard) 309
WALCH (G.) 112
WAYNBAUM (le Dr I.) 408
WELVERT (Eugène) 57
WERM (Fridolin) 117
WILDE (Oscar) 446
WOLF (Dr.) 314
WYLM (le Dr Antoine) 210

YVON (P.) 208

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BEURLIER (l'abbé), 77. — BLUM (Ernest), 372. — DEMOLINS (Edmond), 278. — FORBES (le R. P. James), 542. — HUGUES (Clovis), 77. — KERVILER (René POCARD DU COSQUER DE), 176. — LEMONNIER (Alphonse), 278. — LŒWY (Maurice), 466. — MALOT (Hector), 178. — MASTERS (Dr. M. T.), 78. — MEAUX (le vicomte Marie-Camille-Alfred DE), 541. — MORRIS (Sir Lewis), 542. — SPŒLBERCH DE LOVENJOUL (le vicomte Charles DE), 176. — STRACHAN Dr. John), 466. — SULLY-PRUDHOMME (René-François-Armand), 371.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 180, 282, 375, 470, 545.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 82, 181, 282, 375, 470, 546.

Concours et Prix, 82, 375, 546.

Congrès, 181, 282, 470.

Correspondance, 272.

Mélanges: Index, 182. — Le Répertoire des sources historiques du moyen âge, 546. — Une Visite à la Bibliothèque de la Ville de Paris. La Vie populaire à Paris par le livre et l'illustration (XVe au XXe siècle), 182. — Les Filigranes, 182. — Campanographie, 283. — Almanachs pour 1908. 471, 546.

Nouvelles: Paris, 84, 183, 283, 375, 472, 547. — Agenais, 87. — Artois. 87. — Berry, 285. — Bourbonnais, 87. — Bourgogne. 88, 184, 285, 474. — Bretagne, 88. — Bugey, 185. — Cambrésis, 550 — Champagne, 88, 185. — Comtat-Venaissin, 474. — Dauphiné, 378, 474. — Franche-Comté, 89, 186, 286, 378, 474, 550. — Gascogne, 90. — Ile-de-France, 286, 379, 475. — Languedoc, 90, 187, 286, 379, 550. — Limousin, 475, 551. — Lorraine, 187. — Lyonnais, 188, 287. — Maine, 551. — Nivernais, 189. — Normandie, 90, 552. — Orléanais, 91. — Poitou, 91, 552. — Velay, 189. — Alsace, 475. — Allemagne, 380. — Angleterre, 381, 476. — Autriche-Hongrie, 476. — Belgique-91, 190, 287, 381. — Espagne, 382, 552, — Italie, 92, 190, 382, 552. — Pologne, 92. — Roumanie, 92. — Russie, 287. — Maroc, 190. — États-Unis, 92, 191, 287, 477. — Brésil, 477. — République Argentine, 478.

Publications nouvelles, 93, 191, 288, 383, 478.

ERRATA

Page 380, ligne 46 : *au lieu de* Hovinhut, *lisez* : Herrnhut.
Page 381, ligne 1 : *au lieu de* : Zeitshrif, *lisez* : Zeitschrift.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois*.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1906 sont en vente, et forment cent-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections sont aujourd'hui en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e).

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1907

E. Revillout : La Fable en Égypte.

J. de la Servière : Les Idées politiques du cardinal Bellarmin.

Marius Sepet : Les Antécédents du règne de Louis XVI.

A. Bonnefons : Les Mœurs et le gouvernement de Venise en 1789.

Dr Magnac : Le Fédéralisme en 1793 et 1794 (fin).

Lieut-colonel Picard : La Préparation d'une campagne de Napoléon. La Transformation de l'armée républicaine en armée impériale (fin).

MÉLANGES. — **V. Ermoni** : Un Nouveau Manuel d'histoire ancienne du christianisme. — **L. Gougaud** : Les Noms anciens des Iles Britanniques. — **L. Rioult de Neuville** : Au Lendemain des Cent-Jours.

E.-A. Goldsilber : Courrier allemand (fin).

L.-G. Pélissier : Courrier italien (fin).

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **E.-G. Ledos** : Allemands. — **C. Callewaert** : Belges.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Histoire générale ; II. Antiquité. Origines chrétiennes ; III. Moyen âge ; IV. Renaissance. Réforme ; V. Dix-septième et dix-huitième siecles ; VI. Révolution ; VII. Temps modernes ; VIII. Géographie. Monographies locales.

Table des matières du LXXXIIe volume.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

MAY - 7 1938